Collana del Dipartimento di Storia,
Scienze dell'Uomo e della Formazione
dell'Università degli Studi di Sassari

Serie del Centro di Studi Interdisciplinari
sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari

Direttore: Paola Ruggeri

49*

In memoria delle vittime innocenti
del tragico attentato
al Musée National du Bardo,
con la solidarietà di tutti gli studiosi
al popolo della Tunisia libera e democratica

Sassari, 18 marzo 2015

In copertina: L'arco di Caracalla a *Volubilis* (foto di Piero Bartoloni)

1ª edizione, dicembre 2015
© copyright 2015 by
Carocci editore s.p.a., Roma

Finito di stampare nel dicembre 2015 da Eurolit, Roma

ISSN 1828-3004
ISBN 978-88-430-7400-6

Riproduzione vietata ai sensi di legge
(art. 171 della legge 22 aprile 1941, n. 633)
Senza regolare autorizzazione, è vietato riprodurre questo volume
anche parzialmente e con qualsiasi mezzo, compresa la fotocopia,
anche per uso interno o didattico.

I lettori che desiderano informazioni sui volumi pubblicati
dalla casa editrice possono rivolgersi direttamente a:

Carocci editore
Corso Vittorio Emanuele II, 229 - 00186 Roma
telefono 06 42 81 84 17 - fax 06 42 74 79 31

Siamo su:
www.carocci.it
www.facebook.com/caroccieditore
www.twitter.com/caroccieditore

L'Africa romana

Momenti di continuità e rottura: bilancio di trent'anni di convegni *L'Africa romana*

Atti del XX Convegno Internazionale di studi
Alghero - Porto Conte Ricerche, 26-29 settembre 2013

A cura di Paola Ruggeri
con la collaborazione di Maria Bastiana Cocco,
Alberto Gavini, Edgardo Badaracco, Pierpaolo Longu

Volume primo

Carocci editore

Volume pubblicato con il contributo finanziario di

Fondazione
Banco di Sardegna

Università degli Studi di Sassari
Dipartimento di Storia, Scienze
dell'Uomo e della Formazione

e con il patrocinio e il sostegno del

Ministero degli Affari Esteri
e della Cooperazione Internazionale

I saggi di questi Atti di convegno sono stati sottoposti a referaggio.

Comitato scientifico
Presidente: Attilio Mastino
Componenti: Aomar Akerraz, Angela Antona, Samir Aounallah, Piero Bartoloni, Nacéra Benseddik, Paolo Bernardini, Azedine Beschaouch, Antonietta Boninu, Giovanni Brizzi, Francesca Cenerini, Maria Bastiana Cocco, Antonio Maria Corda, Anna Depalmas, Lietta De Salvo, Angela Donati, Rubens D'Oriano, Layla Es-Sadra, Mounir Fantar, Piergiorgio Floris, Emilio Galvagno, Elisabetta Garau, Alberto Gavini, Mansour Ghaki, Julián González, Michele Guirguis, John J. Herrmann Jr, Antonio Ibba, Ridha Kaabia, Mustapha Khanoussi, Giovanni Marginesu, Marc Mayer, Maria Grazia Melis, Marco Milanese, Marco Edoardo Minoja, Alberto Moravetti, Giampiero Pianu, Marco Rendeli, Daniela Rovina, Paola Ruggeri, Donatella Salvi, Sandro Schipani, Ahmed Siraj, Pier Giorgio Spanu, Alessandro Teatini, Alessandro Usai, Emerenziana Usai, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca

Membri onorari: José María Blázquez, M'hamed Hassine Fantar, Jean-Paul Morel, René Rebuffat, Joyce Reynolds

Coordinamento scientifico
Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane
dell'Università degli Studi di Sassari

Viale Umberto 1, 52 - 07100 Sassari
telefono 079 20 65 203 - fax 079 20 65 241
email: africaromana@uniss.it

Présentation

Le XX^e^ congrès de *L'Africa romana*, qui s'est déroulé à Alghero - Porto Conte Ricerche du 26 au 29 septembre 2013 sous les auspices de l'Université de Sassari, de l'Institut du Patrimoine de Tunis et de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Sousse, avait pour thème *Momenti di continuità e rottura: bilancio di trent'anni di convegni L'Africa romana*. C'est un immense honneur pour moi d'avoir été invitée par le Comité scientifique à rédiger cette présentation, honneur auquel je suis d'autant plus sensible que ce congrès est celui d'un bilan, de la maturité, un regard sur l'œuvre accomplie, sur ce qui a rythmé ces rencontres internationales qui ont réuni des centaines de participants. Vingt congrès en trente années d'existence: peu d'institutions de cette nature peuvent se vanter d'une telle longévité et d'une telle réussite et, en tout premier lieu, il faut rendre hommage à son inventeur, Attilio Mastino, qui a conduit cette extraordinaire aventure depuis ses débuts, en 1982-1983, jusqu'à ces journées durant lesquelles nous nous sommes réunis dans le cadre bleuté et ensoleillé de la côte sarde. Un congrès scientifique d'une telle ampleur suppose un immense travail d'organisation et de gestion, beaucoup de bonne volonté et de compétences et il m'est agréable d'associer à cet hommage Raimondo Zucca, Paola Ruggeri, ainsi que l'ensemble de l'équipe sarde de l'Université de Sassari, Cinzia Vismara, les professeurs et tous les jeunes collaborateurs qui ont participé à ces journées. Il faut aussi souligner l'effort accompli après chaque session par les responsables de la publication des Actes, dont témoignent les milliers de pages collectées avec diligence et rapidité. Dans son discours inaugural, Guido Clemente a rappelé avec bonheur tout ce que représente *L'Africa romana* non seulement pour les nombreux participants, mais aussi pour les institutions qui participent ou collaborent à la tenue de ces colloques, notamment l'Association Internationale d'Épigraphie grecque et latine, présente dès les origines, représentée ici par son président Manfred G. Schmidt, et l'Associazione Nazionale Archeologi, présidée par Salvo Barrano. Il a évoqué le caractère international de cette rencontre, devenue au fil du temps un rendez-vous majeur pour tous les chercheurs qu'intéresse l'Afrique du Nord

antique, les enjeux actuels de la recherche, les contacts entre savants dans un monde en rapide et complexe évolution. Nous ne pouvons manquer de noter qu'à l'espoir qu'avait suscité le «printemps arabe» a succédé un sentiment d'inquiétude devant la montée des troubles au sud de l'*Africa* et dans les anciennes provinces de Tripolitaine et de Cyrénaïque, sentiment qui s'atténue heureusement depuis le choix fait récemment par la Tunisie de la tolérance et de la démocratie.

L'Africa romana, c'est la joie des retrouvailles entre amis proches ou lointains, l'occasion de faire la connaissance de nouveaux collègues, l'opportunité de découvrir de nouvelles publications. Comme il se doit, la majorité des volumes présentés lors de cette session traitaient de l'Afrique, ainsi l'édition d'inscriptions latines païennes inédites d'*Ammaedara* et de sa région par Zeïneb Benzina Ben Abdallah, les études sur divers aspects des campagnes africaines et leurs contacts avec le monde urbain par Antonio Ibba; l'ouvrage qu'a coordonné Yann Le Bohec sur la société africaine et, en collaboration avec Michèle Coltelloni-Trannoy, un second sur la guerre en Afrique du Nord sous le Haut-Empire. Christoph Eger s'est intéressé aux accessoires vestimentaires dans l'Antiquité tardive et les actes d'un congrès hispano-marocain sur l'archéologie et le tourisme à proximité du détroit de Gibraltar ont été évoqués. Les ouvrages de Luciano Cicu sur le théâtre et les Mélanges offerts à Franco Porrà sont plus généraux et celui d'Alessandro Bedini *et alii* sur les géants de pierre est, bien sûr, dédié à la Sardaigne. Le colloque est aussi l'occasion de rappeler le souvenir de savants disparus, tel le volume publié en souvenir de Giovanni Tore, ou de rendre un ultime hommage à ceux qui nous ont quittés plus récemment, Enzo Aiello, dont on retiendra les savantes études sur l'Antiquité tardive et les Vandales, et Emilio Gabba, un «Grand» parmi les historiens du XX^e^ siècle.

S'il est permis de synthétiser en un seul mot la matière de ce colloque ce sera celui de «continuité», et il faut s'en réjouir, car cette continuité, associée à un élargissement des perspectives chronologiques et géographiques, traduit la pertinence des choix adoptés. Dans cette perspective, je m'autoriserai un rapide retour sur le passé récent. La variété des thèmes proposés au cours des différents congrès, qui ont abordé tous les champs de la recherche, s'est accompagnée de déplacements vers d'autres lieux, sans que l'Université d'origine soit dépossédée de sa fonction de maître d'œuvre. Cette alternance, voulue par Attilio Mastino et ses collaborateurs de l'Université de Sassari, a permis d'offrir aux Africanistes, de plus en plus nombreux au fil des années, des rendez-vous savants dans d'autres villes de Sardaigne, avant de franchir la Méditerranée, puis de gagner l'Espagne. Après des congrès à

Carthage en 1994 et à Djerba en 1998, *L'Africa romana* a rejoint les limites du désert, à Tozeur en 2002, sur un thème qui s'imposait avec *Ai confini dell'Impero: contatti, scambi, conflitti*. Le colloque de Rabat a signé l'ouverture vers l'antique Maurétanie, avec la *Mobilità delle persone e dei popoli*, thème qu'on ne manquera pas d'associer à l'histoire même de *L'Africa romana*. La Bétique abrita le dix-septième colloque consacré aux *Ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi* et, après un nouveau passage à Olbia à propos des *Luoghi e forme dei mestieri*, *L'Africa romana* effectua un retour aux sources à Sassari avec la *Trasformazione dei paesaggi del potere*. Rappeler brièvement ces thèmes ne relève pas d'un exercice gratuit, mais témoigne de l'ampleur et de la variété des domaines étudiés. Ces rencontres ont stimulé la réflexion, ouvert de nouvelles problématiques, proposé ou conforté des hypothèses, suscité de nouvelles recherches, encouragé de jeunes chercheurs. C'est ce dont on trouve l'écho, la résonance dans ces *vicennalia*, alors même que la perspective d'établir un bilan sur trente ans équivalait à tenter, ou presque, la quadrature du cercle compte tenu de l'énorme quantité d'informations contenue dans les publications. La liberté offerte par le thème *Momenti di continuità et rotture: bilancio di trent'anni di convegni* a permis aux auteurs de s'orienter vers différentes directions, dont on retiendra ici trois principales, que nous retrouverons dans la présentation chrono-thématique adoptée. La première s'inscrit dans le thème central du colloque avec des bilans à propos des publications de *L'Africa romana*, auxquels il convient d'ajouter ceux dont leurs auteurs ont élargi la perspective bibliographique ou leur réflexion à l'interaction entre passé et présent. La deuxième prend comme fil conducteur le thème proposé pour faire progresser la connaissance historique, scruter des documents anciens comme nouveaux. La dernière poursuit une tradition établie depuis longtemps en présentant les acquis des prospections récentes.

Depuis le colloque de 1989 consacré aux peuples autochtones, les travaux sur la période préromaine, celle des Puniques, des Libyens, ou des Libyco-Puniques constituent une part notable des publications. L'organisation du territoire de la Carthage punique est finement analysée et un très utile bilan sur l'épigraphie punique classe méthodiquement les acquis en faits historiques, textes inédits et relectures. La langue libyque, objet de plusieurs communications, dévoile peu à peu ses secrets, sorte de puzzle qui se construit d'année en année grâce, notamment, aux deux grandes inscriptions bilingues de Dougga (*RIL* 1 et 2), témoignant d'une punicisation croissante des sociétés locales. Il convient aussi de considérer les autres inscriptions libyques, car le vocabulaire politico-religieux donne des clefs pour

entrevoir la conception de la divinité chez les Libyens. Le bilan des publications sur les royaumes numides peut apparaître décevant, mais il reflète la réalité documentaire, les sources écrites venant essentiellement de populations qui ont usé d'autres langues que locales. Le nom de *Guelma*, probablement d'origine berbère, indiquerait la mention d'une eau stagnante et l'ancienneté des constructions religieuses de la *Volubilis* maurétanienne a été rappelée. Le décor d'acanthes de la Numidie royale marque l'ouverture vers le monde méditerranéen et l'hellénisme, et on appréciera la démarche de Tite Live pour construire le personnage de Massinissa, figure héroïque ambiguë ainsi que, quelques décennies plus tard, celle de Plutarque et d'Aelius Aristide pour rattacher le passé de Rome à celui de l'Athènes classique dans leur lutte contre Carthage. Au chapitre des pratiques cultuelles chez les Puniques et les Libyens, il faut souligner les efforts pour cerner la personnalité et l'influence d'une divinité comme Ammon, décrypter la signification des rites sacrificiels qui se déroulent dans les espaces arborés et la permanence du *molk*. Le décor des stèles d'origine punique présente des éléments de continuité et des innovations entre la période punique et la longue présence romaine avec, notamment, une évolution vers un anthropomorphisme croissant, ce qui dénote des concepts religieux profondément différents. Pour sécuriser les zones terrestres et maritimes sous son influence directe, Carthage construisit de vastes fortifications garantissant le ravitaillement de la cité et des fortifications secondaires ont complété le dispositif. Après la conquête, la réorganisation du réseau routier tendit à réduire le rôle certaines voies pour en développer d'autres plus adaptées aux visées impériales, ce qui entraîna la modification des fonctions traditionnelles des cités, comme le montrent les exemples de *Bararus*, *Sufetula* et *Hippo Diarrhytus*.

Plusieurs communications ont renoué avec le thème *Geografi*, *viaggiatori*, *militari nel Maghreb*, retenu pour le colloque de Djerba. Les observations sur le voyage de Claude Le Maire, un consul français en poste à Tripoli, qui a relié Derna à Cyrène au XVIII^e^ siècle, complétées par celles d'autres voyageurs, ont permis de proposer plusieurs alternatives. En Libye toujours, la seconde guerre mondiale a engendré des destructions et des pillages, scénarios auxquels nous serons d'autant plus sensibles que les conflits contemporains leur apportent un écho sinistre. Alors que sont présentées les dernières avancées sur le *castellum* de *Tamuda*, il est rappelé que les premières fouilles se sont déroulées à Tétouan dans une ambiance parfois mouvementée provoquée par les débuts de la colonisation européenne. L'historique des lieux de conservation à *Cherchel* indique l'alternance des périodes d'intérêt et d'indifférence dans la gestion du patrimoine antique.

L'historien doit avant tout établir des faits, avant d'en donner une interprétation cohérente, et *L'Africa romana* a largement contribué à instaurer et à entretenir des débats ouverts entre les chercheurs. Certains d'entre eux, tels que les relations entre les populations locales et allogènes, les soulèvements conduits par les chefs locaux, la signification à accorder au mouvement des circoncellions, le concept du détroit entre Espagne et Maroc, se sont poursuivis au fil des congrès, et il est bon de réaffirmer les précautions à suivre. Dénoncer une idéologie ou des pratiques dépassées est légitime, mais il est infiniment souhaitable aussi de s'appuyer sur des définitions claires et un vocabulaire qui tienne compte des réalités concrètes. Un exemple de cette clarification du vocabulaire politique latin est donné à propos des structures complexes du monde tribal: il apparaît que le recours au terme *natio*, limité au Ier siècle, a revêtu une acception plutôt géographique, alors que celui de *gens* recouvrait une structure politico-tribale destinée à se développer dans le langage politique. Cette élucidation n'est pas toujours possible, car la signification exacte du mot *peregrinus* sur un document de *Tipasa* évoquant des martyrs reste ouverte malgré les hypothèses formulées.

Dès l'origine, *L'Africa romana* s'est voulu un organe régulier de diffusion des nouveautés et ce vingtième congrès s'est parfaitement inscrit dans la continuité avec de nombreuses communications, qui ont fait découvrir les résultats d'investigations récentes intéressant tous les domaines de l'histoire et de l'archéologie. L'abondance et la qualité des vestiges de *Lepcis Magna* sont une source inépuisable et le forum sévérien a orienté les chercheurs vers l'Attique et les carrières de marbre du Pentélique ainsi que vers l'Asie mineure. Des projets intéressent son amphithéâtre, comme celui de *Sabratha*, et nous formulerons des vœux pour que des investigations se poursuivent dans la région. Plus orientale, la cité de *Marina* (el-Alamein), culturellement proche d'Alexandrie et de l'Égypte à l'époque hellénistique, se transforme progressivement sous l'influence des importations d'œuvres d'art, de produits et de modèles urbanistiques venus d'Occident. Dans un quartier aujourd'hui submergé de Nabeul (*Neapolis*), des *officinae* produisaient des *salsamenta* et un *frigidarium* a été mis au jour dans les thermes nord-ouest. L'usage de viviers laisse apparaître un décalage chronologique entre l'Italie et l'Afrique et, dans le domaine de l'architecture domestique, l'étude des baies, négligée jusqu'alors, apparaît prometteuse. Les prospections menées dans la région de Bou Arada et celles effectuées dans les environs de *Satafis*, où une nouvelle dédicace à Jupiter datant de Gordien III a été signalée, ont révélé une occupation plus dense de ces lieux. La connaissance du réseau routier ne cesse de s'améliorer et de nouveaux tracés sont

proposés, reliant Hadrumète à Hergla (*Horrea Caelia*) en Byzacène, ou bien entre *Ad Mercuri* et *Oppidum Novum*, en modifiant l'emplacement supposé d'*Ad Novas,* à l'intérieur de la Maurétanie Tingitane. Un regroupement de témoignages littéraires et archéologiques tend à confirmer la permanence d'itinéraires entre les deux Maurétanies empruntés depuis l'époque préromaine jusqu'à nos jours. Les archéologues se sont aussi intéressés à des objets plus modestes: les petits miroirs en bronze attestent de liens entre l'Afrique et la Sardaigne; la répartition, sur les deux rives de la Méditerranée, d'objets votifs représentant une partie de l'anatomie de la personne exaucée indique une religiosité populaire présente dans de nombreuses sociétés antiques. La numismatique se révèle particulièrement féconde avec la présentation de deux nouveaux trésors monétaires découverts et mis en lieu sûr. L'un, entre *Thagaste* et *Calama*, comprenait 69 monnaies du Haut-Empire, en très grande majorité de bronze, l'autre à *Castellum Tingitanum*, 643 pièces de bronze de l'époque tardive. Même si un bilan de la bibliographie passée révèle des lacunes et des faiblesses, il est encourageant de voir réexaminer et analyser ces monnaies, il faut remercier les collègues maghrébins qui font connaître cette documentation. Les monnaies véhiculent des images et un système de valeurs qu'il faut décrypter et la Maurétanie a fourni deux sujets de réflexion: l'un réinterprète des représentations monétaires de plusieurs cités de Maurétanie Tingitane, en premier lieu *Tingi*, durant la période préromaine en suggérant le nom du dieu *Melqart*; l'autre étudie l'évolution de l'image de la province pendant le règne d'Hadrien. Le thème des confins, au centre du colloque de Tozeur, a été moins exploité cette année avec seulement deux communications, qui se sont inscrites parfaitement dans l'optique de cette rencontre avec des réflexions sur le *limes* du Sud tunisien et une sur les tribus du Sud marocain.

Modèles importés ou modèles proposés? Continuité et rupture? Dans le domaine des dynamiques culturelles et de leur interaction, il faut tenir compte de multiples facteurs: présence d'une population allogène, plasticité des influences adaptées ou recomposées au gré d'un substrat local intériorisé ou clairement exprimé. Ronde-bosse et bas-reliefs diffusent des modèles grecs et romains. Les autels de Carthage reflètent la volonté des élites de la cité à l'aube de l'Empire de reproduire les thèmes de la propagande impériale. À *Simitthus* – où la réduction de l'activité des carrières au cours du III^e^ siècle exprime sans doute davantage l'incertitude du contexte politique qu'un changement de goût –, la statue malheureusement mutilée d'un jeune homme, sans doute un athlète, datée de *ca.* 200 ap. J.-C., est directement inspirée des œuvres de Polyclète. De son côté, l'analyse

de portraits exécutés entre l'époque sévérienne et la période vandale note un réel syncrétisme dans la diffusion des formes en même temps qu'une forte imprégnation culturelle locale. Les mosaïques figurent au nombre des domaines privilégiés pour étudier la diffusion d'une culture commune, notamment par le biais des élites, mais aussi son adaptation en milieu provincial. L'expulsion de *Mamurius Veturius* sur le panneau du mois de mars du Calendrier de *Thysdrus* traduit une réélaboration augustéenne de ce mythe. Si la réalité des relations interrégionales n'est plus à démontrer, ainsi un modèle masculin a-t-il pu endosser différentes personnalités, Perse, Orphée ou Mithra selon les époques et les lieux, il n'en reste pas moins vrai que des exemples en Hispanie comme en Lusitanie prouvent que chaque région privilégie les sujets répondant le mieux à sa propre sensibilité culturelle. À *Sala*, la mosaïque géométrique d'un pavement de pressoir se signale par son caractère unique en terre africaine, et la continuité de quelques thèmes à l'époque tardo-antique permet de valider les activités représentées. Images et textes sont indissociables, comme le rappelle l'analyse d'un pavement provenant d'une *domus* de Carthage. Appartenant à la série des mosaïques qualifiées de « catalogues d'animaux », elle fut remaniée lors d'un changement de propriétaire, qui tint à insérer au milieu des animaux la mention de sa générosité, manifestant clairement par là sa richesse et sa satisfaction à avoir accompli plus que ses obligations légales.

L'épigraphie, qui a toujours bénéficié d'une place de choix dans les congrès, a livré son lot de découvertes et de relectures. Dans la rubrique des nouveautés, signalons dans les environs de Bou Arada un matériel publié pour la première fois, qui enrichit notablement le répertoire onomastique des citoyens et des pérégrins. Les archives de Hans-Georg Kolbe conservées à Berlin contiennent la photographie d'une dédicace effectuée par le légat de Numidie *Egnatuleius Crescens* à *Mustis* au milieu du IV^e^ siècle. Malgré le martelage, on peut en déduire qu'elle était probablement dédiée à *Iupiter Optimus Maximus*. Ponctuellement, de nouvelles analyses prenant en compte les acquis de la bibliographie ont élucidé des aspects peu ou mal connus de textes publiés depuis longtemps. L'examen attentif de la documentation sur *L. Minicius Natalis* montre que celui-ci joua un rôle actif en tant que gouverneur de l'*Africa*, mais que lui attribuer des propriétés en Afrique relève d'une erreur d'interprétation. Voici un demi-siècle, la découverte de la table de bronze de *Banasa* (*IAMar., lat.*, II, 94), avait suscité de nombreux commentaires. Les progrès des études prosopographiques permettent de préciser la carrière des chevaliers cosignataires de ce décret impérial. À peu près à la même époque, un texte trouvé à *Hippo Regius* faisait

ressurgir la question de l'origine de Suétone, secrétaire *ab epistulis* d'Hadrien, un parmi les titulaires de cette fonction attestés aux IIe et IIIe siècles. L'étude d'un texte de Sétif (*AE*, 1992, 1908) remet en cause la date communément admise de création de la Maurétanie Sitifienne, qui serait antérieure de quelques années. À *Lepcis Magna*, une inscription datant du IVe siècle mentionnant une *tessera hospitalis* (*IRTrip*, 558) tranche par son formulaire et son style avec le corpus habituel. Les statuts juridiques ont peu intéressé sauf celui des colonies de Maurétanie Tingitane. À côté de ces enquêtes minutieuses, d'autres se sont fondées sur des séries cohérentes pour analyser diverses facettes de la vie municipale, ainsi en est-il de la construction des bâtiments publics. Les *Thuggenses* d'origine locale étaient propriétaires d'une grande partie du sol de la cité et ils ont largement contribué à son embellissement par la construction de nombreux temples. Les inscriptions honorifiques mettent en valeur les catégories sociales les plus élevées, ainsi à *Thibilis*, une dépendance de la Confédération cirtéenne, ou à *Volubilis* pour les notables d'origine locale. À l'occasion, ces élites faisaient preuve de générosité en offrant des banquets réguliers ou occasionnels, des spectacles de théâtre, de gladiateurs, des chasses à leurs concitoyens et quelques tablettes de défixion font partager l'émotion de quelques participants aux jeux du cirque. Dans le cadre des cités, en Maurétanie Césarienne, comme ailleurs, elles rendaient hommage aux empereurs. Faute de documentation, les catégories modestes échappent souvent à l'analyse mais, heureusement, quelques épitaphes mentionnant des femmes obstétriciennes, des militaires d'origine dalmate ou un esclave chargé de la gestion d'un grand domaine les font sortir de l'oubli.

L'Antiquité tardive a tenu une place croissante dans ces rencontres et le thème proposé invitait à faire un large bilan des articles publiés. La culture, les élites, l'économie, la littérature chrétienne et le christianisme dominent largement, mais on aussi note l'intérêt manifesté pour de nouvelles problématiques et des secteurs moins attractifs. L'Afrique fut une terre d'élection et un pôle de propagation du christianisme, et la conversion d'Arnobe de *Sicca Veneria* est révélatrice de l'évolution de ces lettrés païens qui se tournèrent vers la nouvelle religion. On apprécie aussi l'abondance des détails qu'il fournit sur les pratiques cultuelles des religions polythéistes. Dans cette Afrique tardive, on ne saurait ignorer le donatisme, qui survit bien au-delà des efforts d'Augustin pour le combattre et de la conférence de Carthage de 411, jusqu'à Grégoire le Grand. Augustin reste le pivot des études sur la période, son influence apparaît au premier rang dans le cadre d'un bilan sur les relations doctrinales entre l'Etat et le christianisme dans

la pensée africaine et les rares passages où l'évêque d'Hippone évoque la conversion de juifs au catholicisme ont été soigneusement scrutés. Les liens de nature économique constituent un domaine favori de recherches et un bilan sur l'économie de la période tardive montre que les données s'accumulent régulièrement d'année en année. Elles forment une mosaïque, dont les éléments juxtaposés composent un dessin de plus en plus lisible, mais qui reste néanmoins fractionnée et incomplète pour l'extrême fin de la période, ce qui doit inciter à la prudence. Si les Vandales n'ont guère suscité d'intérêt, sinon pour rappeler que la Sardaigne a accueilli Fulgence de Ruspe au temps des persécutions, l'*Anthologie Latine* est un des domaines littéraires où la connaissance a le plus progressé ces dernières années. On ne peut se réjouir de l'extension chronologique à l'empire byzantin, qui a bénéficié de plusieurs études, cette période restant souvent la parente pauvre des études africanistes. Justinien a rêvé d'unifier l'Empire tout en le rénovant, et sa politique administrative en Afrique traduit cette volonté. À Carthage, la colline de Byrsa, qui abritait depuis la plus haute Antiquité le centre religieux de la cité, se vit déposséder de cette fonction avec la construction de nouveaux bâtiments situés en contrebas, plus près de la côte.

L'Africa romana a depuis longtemps intégré d'autres horizons. En Méditerranée occidentale, les îles Baléares ont formé depuis la plus haute Antiquité jusqu'à l'époque byzantine un pont pour les marchandises, comme ce fut le cas aussi pour les îles pontines. Le site de Son Oms prouve, cependant, la permanence de traditions indigènes bien après la conquête romaine et la vie municipale de *Pollentia* révèle peu à peu ses aspects. En Sicile, le port d'Agrigente a pu être considéré comme un port d'Afrique à la période tardive et l'Afrique a exporté sa céramique en Lucanie jusqu'au milieu du V^e^ siècle. À l'est, les regards se sont tournés vers la partie hellénophone de cet empire bilingue, en premier lieu vers la province contigüe de Cyrénaïque. L'évêque Synésios et la défense de la région ont fait l'objet de deux communications qui montrent que l'atmosphère de prospérité s'est doublée de mesures de précautions face à la carence du pouvoir impérial. Il est vrai que ce dernier a probablement fait porter l'essentiel de ses efforts en matière de défense sur l'Egypte, dont le contrôle présentait une importance vitale pour l'empire et le ravitaillement de Constantinople.

Traditionnellement, un des objectifs de ces rencontres est d'associer la Sardaigne à l'Afrique en offrant l'occasion de découvrir les derniers résultats des travaux de prospections et des fouilles effectués dans l'île. Cette session s'est inscrite, là aussi, dans la continuité avec des exposés qui ont couvert un large éventail chronologique et confirmé son insertion dans le vaste

ensemble méditerranéen. L'originalité de l'âge du Fer y est bien connue, mais il était bon de le rappeler avec l'exemple des géants de Monte Prama; la céramique du nuraghe S'Urachi prouve l'existence de contacts avec le monde phénico-punique, comme c'est le cas des objets découverts dans la nécropole de *Sulky*. La céramique trouvée à *Nora* pose la question des ruptures, avec les épisodes guerriers qui se sont produits aux VI^e^-V^e^ siècles av. J.-C. Ultérieurement, à la fin de la République et au I^er^ siècle de l'Empire, la céramique sarde témoigne de phénomènes de continuité en même temps que d'innovations dues à la présence romaine, présence concrétisée au début de l'Empire par la création de la préfecture. La côte méridionale de l'île a apporté son lot habituel de nouveautés. Plusieurs communications ont porté sur Nora, ses relations avec l'espace maritime, son approvisionnement en pierre pour la construction des bâtiments édilitaires, les figurines de terre cuite et un nouveau fragment d'inscription impériale. Un exposé a fait découvrir de nouveaux aspects du port de *Bithia*, et des bilans ont été donnés sur le site de *Sulky* et de ses environs. Plus au nord, à *Turris Libisonis* (Porto Torres) l'exploration de l'aqueduc a fourni des résultats spectaculaires et une intaille représentant une scène de chasse au lion, thème plutôt rare qu'on peut relier à un contexte culturel et politique du II^e^ siècle, a été trouvée dans une tombe. Le dynamisme de l'archéologie funéraire en Sardaigne est incontestable, comme on peut le constater dans la nécropole punique de Villamar et ses hypogées, celle romaine de Monte Carru à Alghero, où un fragment de marbre mentionne un *Caecilius* sans doute d'origine servile, ou avec une étude typologique des cippes de la zone centrale. Il n'en va pas de même en Afrique, malgré quelques sites bien documentés, comme l'indique le bilan des études sur l'archéologie funéraire des trente dernières années. Ce constat a incité Cinzia Vismara à lancer un appel à la création d'une banque de données, dont les premiers éléments seront fournis par les publications existantes. D'autres projets d'avenir concernent la mise en œuvre d'une base de données des graffiti du quotidien punique, l'élaboration de cartes, une étude pluriannuelle sur les mutations de la religion africaine. Malgré les difficultés qui se sont accumulées récemment, ces propositions sont des messages d'espoir, des invitations à développer de nouvelles recherches, voire de nouvelles technologies comme le laser scanner 3D pour le déchiffrement des inscriptions.

Une conclusion s'impose: *L'Africa romana* est devenue depuis longtemps une véritable institution scientifique d'envergure internationale et ce vingtième congrès a respecté la tradition, il a rempli la mission qu'il s'était fixée. Grâce au dynamisme et à la générosité d'Attilio Mastino, qui a ac-

cueilli aussi bien les chercheurs confirmés que les nouveaux venus d'Italie, du Maghreb et de bien d'autres pays, ces rencontres ont accumulé un capital inégalé de savoirs, de connaissances dans tous les domaines historiques et culturels de l'Afrique du Nord antique et de la Sardaigne. Lieux privilégiés d'échanges et de discussion, elles ont contribué à nouer des relations fructueuses, à tisser des liens d'amitié entre les participants dans une ambiance de chaleureuse convivialité. Nous adressons tous nos remerciements aux organisateurs, Raimondo Zucca, Paola Ruggeri, aux autorités et aux diverses institutions qui ont contribué à la réussite de ce congrès, dont on espère qu'il ne marquera pas une rupture.

10 décembre 2014

Claude Briand-Ponsart

XX
Convegno internazionale di studi
L'Africa romana

Momenti di continuità e rottura:
bilancio di trent'anni di convegni *L'Africa romana*

Alghero - Porto Conte Ricerche, 26-29 settembre 2013

Convegno promosso
dal Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane,
dal Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione,
dalla Scuola europea di dottorato "Storia, letterature, culture del Mediterraneo",
dall'Institut National du Patrimoine de Tunis
e dalla Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse

Con il patrocinio
dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL),
dell'Associazione Internazionale di Studi sul Mediterraneo e l'Oriente (ISMEO),
dell'Associazione Nazionale Archeologi (ANA) e della Provincia di Sassari

Calendario dei lavori

Giovedì 26 settembre

16,00: Apertura del Convegno a Porto Conte Ricerche, Sala Auditorium. Presiedono Attilio Mastino e Ridha Kaabia.

SALUTI DELLE AUTORITÀ E INTERVENTI INTRODUTTIVI

- Attilio Mastino, Rettore dell'Università degli Studi di Sassari;
- Stefano Lubrano, Sindaco del Comune di Alghero;
- Maria Margherita Satta, Direttore del Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione dell'Università degli Studi di Sassari;
- Pietro Esposito, Direttore della Camera di Commercio, Industria, Artigianato e Agricoltura di Sassari;
- Paola Ruggeri, Direttore del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari;

- Marco Edoardo Minoja, Soprintendente per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro;
- Manfred G. Schmidt, Presidente dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL);
- Ridha Kaabia, Directeur du Département d'Histoire, Faculté des Lettres et des Science Humaines de l'Université de Sousse;
- Salvo Barrano, Presidente dell'Associazione Nazionale Archeologi;
- Guido Clemente (Sassari): *Momenti di continuità e rottura: bilancio di 30 anni di convegni «L'Africa romana»*;
- Antonella Laganà (Roma): *Bilancio di 15 anni di edizioni Carocci degli Atti dei convegni «L'Africa romana»*;
- Lietta De Salvo (Messina): *Ricordo di Enzo Aiello*;
- Guido Clemente (Sassari): *Ricordo di Emilio Gabba*.

18,15: PRESENTAZIONE DEI VOLUMI

- Eugenio Lanzillotta (Roma): Presentazione del volume di Alessandro Campus *Punico Post punico. Per un'archeologia dopo Cartagine* (Tored, Tivoli 2012);
- Angela Donati (Bologna): Presentazione del volume di Zeïneb Benzina Ben Abdallah *Mourir à* Ammaedara. *Épitaphes latines païennes inédites d'*Ammaedara *(Haïdra) et de sa region*, con la collaborazione di Antonio Ibba e Lotfi Naddari (Sandhi edizioni, Ortacesus 2013);
- Lietta De Salvo (Messina): Presentazione del volume di Antonio Ibba *Ex oppidis et mapalibus. Studi sulle città e le campagne dell'Africa romana*, con il contributo di Attilio Mastino e Raimondo Zucca (Sandhi edizioni, Ortacesus 2012);
- Johannes Eingartner (Augsburg): Presentazione del volume di Christoph Eger *Spätantikes Kleidungszubehör aus Nordafrika I. Trägerkreis, Mobilität und Ethnos im Spiegel der Funde der spätesten römischen Kaiserzeit und der vandalischen Zeit* (Münchner Beiträge zur Provinzialrömischen Archäologie 5, Wiesbaden 2012);
- Cinzia Vismara (Cassino): Presentazione del volume *Arqueología y Turismo en el Círculo del Estrecho. Estrategias para la Puesta en Valor de los recursos patrimoniales del Norte de Marruecos. Actas del III Seminario Hispano-Marroquí - Algeciras, abril de 2011* (Colección de Monografías del Museo Arqueológico de Tetuán, III), a cura di Dario Bernal Casasola *et al.* (Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, Cádiz 2011);
- Attilio Mastino (Sassari): Presentazione del volume "Epì oinopa ponton". *Studi sul Mediterraneo antico in ricordo di Giovanni Tore*, a cura di Carla Del Vais (S'Alvure, Oristano 2012);
- Paola Ruggeri (Sassari): Presentazione del volume "Ruri mea vixi colendo". *Studi in onore di Franco Porrà*, a cura di Antonio Maria Corda e Piergiorgio Floris (Sandhi edizioni, Ortacesus 2012);
- Marc Mayer i Olivé (Barcelona): Presentazione del volume di Luciano Cicu *Il mimo teatrale greco-romano. Lo spettacolo ritrovato* (Casa editrice Università La Sapienza, Roma 2012);
- Paolo Bernardini (Sassari): Presentazione del volume di Alessandro Bedini, Carlo Tronchetti, Giovanni Ugas, Raimondo Zucca *Giganti di Pietra - Monte Prama. L'Heroon che cambia la storia della Sardegna e del Mediterraneo* (Fabula, Cagliari 2012);

- Marco Edoardo Minoja (Cagliari): Presentazione del volume di Giovanna Pietra *Olbia romana* (Carlo Delfino, Sassari 2013).

19,30: INAUGURAZIONE DELLA MOSTRA DEI *POSTERS*.
20,00: Rientro in autobus ad Alghero.

Venerdì 27 settembre

9,00: Escursione n. 1: Porto Torres - Antiquarium Turritano; Parco Archeologico; Mosaico dell'Orfeo (Emanuela Cicu); Basilica di San Gavino e Atrio Metropoli (Maria Antonietta Montesu, Michela Piga).

9,00: *Sessione I:* MOMENTI DI CONTINUITÀ E ROTTURA, Sala Auditorium. Presiedono Piero Bartoloni e John J. Herrmann Jr.

Antonio Tejera Gaspar, Josué Ramos Martín (La Laguna): *La concepción de la divinidad entre los antiguos libios*;
Luis Alberto Ruiz Cabrero (Madrid): *«Non potevo fumare l'erba sul prato di mio padre». Sopravvivenza del molk nell'Africa romana*;
Bruno D'Andrea (Roma): *Continuità e rottura nel passaggio dall'età punica all'età romana in Nord Africa: l'esempio delle stele votive. Tipologie formali, iconografie e iconologie*;
Maria Paola Del Moro (Roma): *Il Quartiere Centrale di Cirene: espressione della continuità della città nella rottura con la* polis;
Fulvia Bianchi, Matthias Bruno, Scott Pike (Roma): *L'apparato architettonico in marmo pentelico del complesso severiano a* Leptis Magna *alla luce di recenti indagini archeologiche, epigrafiche ed archeometriche*;
Fulvia Bianchi (Roma): *Il complesso severiano a* Leptis Magna*: maestranze e modelli decorativi degli apparati architettonici in pietra locale*;
Maria Ricciardi (Macerata): *L'anfiteatro di* Leptis Magna*: dal rilievo all'anastilosi* (intervento letto da Silvia Forti);
Gilberto Montali (Macerata): *La persistenza della tradizione: considerazioni sulla tecnica costruttiva, sul dimensionamento e sul disegno progettuale dell'anfiteatro di* Sabratha;
Mathilde Cazeaux (Montpellier): *Tite Live et Massinissa: la fabrique d'un héros*;
Emilio Galvagno (Catania): *Cartagine nella retorica imperiale*;
Anna Sparreboom (Amsterdam): *Risks and Rivalry. Carthaginian Binding Curses against* venatores;
Giovanni Distefano (Cosenza): *Cartagine. Continuità e ostentazione. Gli altari augustei e giulio-claudii*;
Roger Hanoune (Lille), Hamden Ben Romdhane, Boutheina Maraoui Telmini, Khaled Dhifi (Tunis): *Viviers de Carthage,* piscinae *d'Afrique*;
Maria Luisa Germanà (Palermo), Mounir Fantar (Tunis): *Projet A.P.E.R. (Architecture domestique punique, hellénistique et romaine. Sauvegarde et mise en valeur): premiers résultats des travaux réalisés sur les sites de Kerkouane, Utique et Agrigente*;

Hans-Hoyer von Prittwitz (Bonn): Iuvenis *from Chimtou*;
Alejandro Cadenas González (Madrid): *Análisis y desarrollo del retrato romano en las provincias africanas desde época post Severiana hasta la invasión vándala. Confluencia con el limes y herencia indígena*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Bianchi: Gilberto Montali (Macerata); John J. Herrmann Jr (Boston);
- sulla comunicazione Montali: Giovanni Distefano (Cosenza);
- sulla comunicazione Galvagno: Piero Bartoloni (Sassari);
- sulla comunicazione Sparreboom: Annewies van den Hoek (Cambridge);
- sulla comunicazione Distefano: John J. Herrmann Jr (Boston);
- sulla comunicazione Hanoune: Annewies van den Hoek (Cambridge);
- sulla comunicazione Prittwitz: Johannes Eingartner (Augsburg); John J. Herrmann Jr (Boston).

9,00: *Sessione IV*: EPIGRAFIA, Sala Nettuno. Presiedono Angela Donati e Manfred G. Schmidt.

Intissar Sfaxi (Aix-en-Provence): *Expériences de traduction dans l'univers libyque: l'apport des inscriptions bilingues*;
Antonio Ibba, Alessandro Teatini (Sassari): Mel(---) quaestura: *riflessioni su un mosaico di Cartagine assai noto ma poco studiato*;
Camilla Campedelli (Berlin): *Iscrizioni nuove e riviste da* Mustis *e* Thamugadi;
Mohamed Grira (Tunis): *Les* Truturi*: une corporation dans le domaine impérial de Hr. Fartout environs de* Sufes *(Sbiba) en Byzacène*;
Lotfi Naddari (Tunis): Decennalia *et* vicennalia *d'Antonin le Pieux dans les provinces romaines d'Afrique*;
Hosni Abid (Sfax): *Un nouveau domaine impérial dans la moyenne vallée de l'Oued Siliana (Tunisie)*;
Khadidja Mansouri (Oran): *L'offrande des spectacles en Numidie à travers l'épigraphie*;
Carolina Cortés Bárcena (Oviedo): *Confines controvertidos: la delimitación de los grandes dominios en* Mauretania;
Zheira Kasdi (Paris): *Les dédicaces impériales de Maurétanie Césarienne: aspects d'une continuité épigraphique*;
Francisco Beltrán Lloris (Zaragoza): *Dinámica cronológica y geográfica de las tábulas de hospitalidad y patronato norteafricanas*;
Federico Frasson (Genova): *Imperatori e notabili di origine africana nelle epigrafi di* Luni;
Marc Mayer i Olivé (Barcelona): *Propiedades de los* Minicii Natales *de* Barcino *en África?*
María Ángeles Alonso Alonso (Santander): *Mujeres y praxis médica en el África romana: representación epigráfica y definición de competencias*;
Serena Zoia (Bologna): *Rotture e continuità nel paesaggio epigrafico mediterraneo di età romana: un confronto*;

Manuela Mongardi (Bologna): *Anfore betiche in Emilia: alcune considerazioni alla luce dell'epigrafia anforica*;
Maria Luisa Sánchez León (Palma de Mallorca), Raimondo Zucca (Sassari): *I graffiti latini del santuario di Son Oms (Palma de Mallorca)*;
Maria Bastiana Cocco, Salvatore Ganga, Alberto Gavini, Marilena Sechi (Sassari): *Nuove tecnologie applicate alla ricerca epigrafica: alcuni esempi*;
Davide Faoro (Trento): *L'imperatore come* proconsul *di* Sardinia*. Sopra lo* status *della provincia in età giulio-claudia nello specchio delle nuove acquisizioni*;
Claudio Farre (Sassari): *Spunti di ricerca sui supporti funerari della* Sardinia *centrale*.

DISCUSSIONE:

- sulla comunicazione Ibba, Teatini: María Luz Neira Jiménez (Madrid); Angela Donati (Bologna);
- sulla comunicazione Campedelli: Antonio Ibba (Sassari);
- sulla comunicazione Naddari: Antonio Ibba (Sassari);
- sulla comunicazione Frasson: Davide Faoro (Trento);
- sulla comunicazione Zoia: Francisco Beltrán Lloris (Zaragoza);
- sulla comunicazione Faoro: Attilio Mastino (Sassari).

15,30: *Sessione I*: MOMENTI DI CONTINUITÀ E ROTTURA, Sala Auditorium. Presiedono Salvo Barrano e María Luisa Sánchez León.

María Luz Neira Jiménez (Madrid): *Continuidad y ruptura en los mosaicos romanos tardoantiguos del Norte de África. Artesanos, Comanditarios y Representaciones*;
José María Blázquez Martínez (Madrid): *Mosaicos de tema homérico en África y España*;
Mercedes Durán Penedo (Barcelona): *Continuidad en la circulación de un determinado modelo oriental masculino a través de los mosaicos del Norte de África,* Hispania *y otros lugares del Imperio*;
Ari Saastamoinen (Helsinki): *North African Latin Building Inscriptions as Historical Sources: Methodological Questions and Reflections*;
Wafa Ben Slimane (Tunis): *Nouvelles données sur la ville portuaire de Sidi Rayes (Carpis)*;
Mounir Fantar (Tunis), Wafa Ben Slimane (Tunis), Pier Giorgio Spanu (Sassari), Raimondo Zucca (Sassari): Colonia Iulia Neapolis (Africa Proconsularis). *Nuove ricerche archeologiche*;
Annapaola Mosca (Trento): *Problemi di viabilità antica e di organizzazione territoriale nell'Africa Proconsolare. Alcuni casi di studio*;
Arbia Hilali (Caen): *Les réalités régionales du limes africain: le Sud tunisien*;
Fatma Naït Yghil (Tunis): *Évergétisme et loisirs en Afrique proconsulaire: à propos des epula*;
Ciro Parodo (Cagliari): *I* Mamuralia *del calendario figurato di Thysdrus: iconografia di un rituale inventato?*
Christoph Eger (Berlin): *The Last Century of Late Antique* Cuicul *(Djemila): The Evidence of Burials*;

John J. Herrmann Jr (Boston), Annewies van den Hoek (Cambridge): *Numidian/Mauretanian Acanthus Decoration*;
Annewies van den Hoek (Cambridge), John J. Herrmann Jr (Boston): *Red Breccia in Algeria*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Fantar, Ben Slimane, Spanu, Zucca: John J. Herrmann Jr (Boston); Salvo Barrano (Roma);
- sulla comunicazione Naït Yghil: John J. Herrmann Jr (Boston);
- sulla comunicazione Eger: Annewies van den Hoek (Cambridge); John J. Herrmann Jr (Boston);
- sulla comunicazione Herrmann Jr, van den Hoek: Stefan Ardeleanu (Berlino);
- sulla comunicazione van den Hoek: Johannes Eingartner (Augsburg).

15,30: *Sessione II*: STORIA DEGLI STUDI, Sala Nettuno. Presiedono Mansour Ghaki e Giorgio Bejor.

Alessandro Campus (Roma): *"L'Africa romana" per l'epigrafia punica: trent'anni di ricerche*;
Jean-Pierre Laporte (Paris): *Les stèles libyques figurées de Kabylie: état des connaissances, vingt ans après*;
Silvia Forti (Macerata): *L'archeologia italiana in Libia durante la seconda guerra mondiale: continuità e rottura*;
Alberto Andreoli (Ferrara): *"L'Afrique est ma province". Charles Tissot e l'esplorazione scientifica della valle della Medjerda*;
Habib Baklouti (Tunis): *Aqueducs antiques de Tunisie entre rupture et continuité. Bilan de recherches historiographiques et archéologiques*;
Zakia Ben Hadj Naceur-Loum (Tunis): *30 ans de numismatique maghrébine: quel bilan et quelles perspectives?*
Youcef Chennaoui (Alger): *Bilan de la prospection archéologique à Cherchel: de 1840 à nos jours*;
Hamid Arraichi (Oujda): *Le Maroc antique dans l'historiographie contemporaine*;
Christine Hamdoune (Montpellier): *Les apports de "L'Africa romana" à la connaissance du monde des gentes maurétaniennes*;
Sidi Mohammed Alaioud (Rabat): *Bilan des recherches archéologiques sur l'époque maure à Volubilis*;
Moncef Ben Moussa (Tunis): *La céramique sigillée africaine: 50 ans après Nino Lamboglia*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Laporte: Mansour Ghaki (Napoli);
- sulla comunicazione Forti: Giorgio Bejor (Milano);
- sulla comunicazione Arraichi: Mansour Ghaki (Napoli); Jean-Pierre Laporte (Paris);
- sulla comunicazione Alaioud: Mansour Ghaki (Napoli); Saïd Deloum (Alger).

16,00: TAVOLA ROTONDA: riunione del *bureau* e del *comité* dell'AIEGL, Sala Anghelu Ruju.
20,00: Rientro in autobus ad Alghero.

Sabato 28 settembre

9,00: Escursione n. 2: visita alle Grotte di Nettuno con traghetto in partenza da Cala Dragunara; visita all'insediamento nuragico e alla villa romana di Sant'Imbenia (Marco Rendeli, Rossella Colombi).

9,00: *Sessione I*: MOMENTI DI CONTINUITÀ E ROTTURA, Sala Auditorium. Presiedono Luz Neira e Mounir Fantar.

Valentino Gasparini (Erfurt): *L'Africa romana, laboratorio di mutazioni religiose. Nuove prospettive su preferenze individuali e spazi di negoziazione*;
Ouiza Aït Amara (Alger): *La Numidie et ses habitants jusqu'au temps de Juba I^er^ dans l'Africa Romana*;
Stefan Ardeleanu (Berlin): *Ruptures, Continuities and New Creations in Numidia (2^nd^ cent. BC to late 1^st^ cent. AD)*;
Zakia Ben Hadj Naceur-Loum (Tunis), Saïd Deloum (Alger): *Monnaies et collections monétaires à* Guelma *50 ans après l'étude de Turcan*;
Saïd Deloum (Alger): *Un trésor monétaire inédit découvert à Sobha Chlef*;
Nouzha Boudouhou (Oujda): *Témoignages littéraires et archéologiques de circulations dans le territoire des confins de deux provinces de Maurétanie à l'époque préromaine et romaine*;
Enrique Gozalbes Cravioto (La Mancha): *Cambio y continuidad en las poblaciones gétulas del Sur de la* Mauretania Tingitana;
Layla Es-Sadra (Rabat): *Les baies dans l'architecture antique de la Maurétanie tingitane: l'exemple de* Volubilis;
Helena Gozalbes García (Granada), Enrique Gozalbes Cravioto (La Mancha): *La imagen de Mauretania en las acuñaciones con motivos provinciales en la época de Adriano*;
Elena Moreno Pulido (Cádiz): *Melkart-Herakles en la amonedación mauritana*;
Abdelmohcin Cheddad (Martil): *Le concept du Cercle du détroit de Gibraltar: une vue de la rive méridionale*;
Dario Bernal Casasola, Baraka Raissouni, José Manuel Vargas, Macarena Bustamante, Macarena Lara, Manuel Jesús Parodi Álvarez, Javier Verdugo, José Juan Díaz, Antonio Manuel Sáez, Tariq Moujoud, Mehdi Zouak (Cádiz): *El* balneum *oriental y las* canabae *del* castellum *de* Tamuda*. Nuevas evidencias arqueológicas* (intervento letto da Elena Moreno Pulido);
Fabiana Fabbri (Prato): *I votivi anatomici fittili dell'Africa Romana. Un elemento di continuità cultuale*;
Giulia Baratta (Macerata): *Oggetti in piombo dalle province africane*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Ardeleanu: Francisco Beltrán Lloris (Zaragoza);

- sulla comunicazione Deloum: Abdelaziz Belfaida (Rabat);
- sulla comunicazione Es-Sadra: Habib Baklouti (Tunis); Mounir Fantar (Tunis); Mansour Ghaki (Napoli);
- sulla comunicazione Gozalbes: Francisco Beltrán Lloris (Zaragoza); Valentino Gasparini (Erfurt);
- sulla comunicazione Cheddad: Cinzia Vismara (Cassino); Francisco Beltrán Lloris (Zaragoza); Gwladys Bernard (Paris); Zakia Ben Hadj Naceur-Loum (Tunis);
- sulla comunicazione Baratta: Piero Bartoloni (Sassari).

9,00: *Sessione III*: TARDO ANTICO, Sala Nettuno. Presiedono José María Blázquez Martínez e Ridha Kaabia.

Ettore Alfredo Bianchi (Genova): *Briganti e ribelli nelle campagne africane del III sec. d.C.*;
Yutaka Oshimizu (Shiga): *Maximien et les cités africaines*;
Esteban Moreno Resano (Zaragoza): *Reparaciones de templos en el África romana en época constantiniana*;
Santiago Iglesias García (Madrid): «Pari studio missum eiusdem tyranni ad permulcendam Africam caput»: *diferencias entre el físico del emperador legítimo y el usurpador en los panegíricos latinos constantinianos*;
Samira Sehili, Kamel Nasraoui (Tunis): *Eléments de réflexion sur la permanence de l'occupation humaine du centre ouest tunisien dans l'Antiquité tardive*;
Rached Hamdi (Tunis): *Eléments architecturaux et de décor architectonique tardifs de* Thysdrus;
Aurora Cagnana (Genova): *La fine delle attività estrattive nell'Africa Romana nel quadro delle trasformazioni dell'età tardoantica*;
Thomas Villey (Caen): *Nouvelles observations sur les juifs de l'Afrique tardo-antique*;
Ralf Bockmann (Roma): *Réflexions sur le développement religieux tardif du centre de Carthage*;
Sabine Fialon (Montpellier): *Le christianisme en Afrique romaine: un bilan des apports récents*;
Santo Toscano (Catania): *Elementi di dottrina dello Stato nell'elaborazione culturale dell'Africa cristiana*;
Étienne Wolff (Paris): *Un bilan sur les auteurs de l'Anthologie et l'Afrique vandale*;
Ana de Francisco Heredero (Madrid): *El ejército privado de Sinesio de Cirene*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Sehili, Nasraoui: Aurora Cagnana (Genova); Moncef Ben Moussa (Tunis);
- sulla comunicazione Cagnana: Alberto Andreoli (Ferrara);
- sulla comunicazione Bockmann: Ridha Kaabia (Sousse);
- sulla comunicazione Toscano: Aurora Cagnana (Genova); Esteban Moreno Resano (Zaragoza);
- sulla comunicazione de Francisco Heredero: José María Blázquez Martínez (Madrid).

15,30: *Sessione III*: TARDO ANTICO, Sala Nettuno. Presiedono Layla Es-Sadra e Guido Clemente.

Lietta De Salvo (Messina): *Riflessioni sull'attività commerciale mediterranea fra età imperiale ed età tardoantica*;
Ridha Kaabia (Sousse): *La conversion d'Arnobe de* Sicca*: rupture et continuité*;
John Bodel (Providence): *Augustine, "Galatian Merchants", and the Slave Trade in Roman Africa*;
Chantal Gabrielli (Firenze): *Conflitti e politiche religiose in Africa fra IV e V secolo d.C.*;
Lucietta Di Paola (Messina): *Giustiniano e l'amministrazione provinciale dell'Africa tra persistenze e rotture*;
Sergio Ferdinandi (Roma): *La difesa dell'Egitto bizantino*;
Emilio Coppolino (Messina): *Da Sinesio a Giustiniano: nuove strategie difensive nella Cirenaica tardoantica?*
Cristiano Mengarelli (Roma): *Le Isole Pontine (Ponza, Ventotene, LT) in età imperiale: i contesti archeologici con materiali di produzione africana*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione De Salvo: Guido Clemente (Sassari);
- sulla comunicazione Kaabia: Antonio Ibba (Sassari);
- sulla comunicazione Bodel: Guido Clemente (Sassari);
- sulla comunicazione Gabrielli: Maria Stella Leonardi (Roma);
- sulla comunicazione Di Paola: Guido Clemente (Sassari);
- sulla comunicazione Ferdinandi: Guido Clemente (Sassari); Ettore Alfredo Bianchi (Genova);
- sulla comunicazione Coppolino: Sergio Ferdinandi (Roma); Alberto Andreoli (Ferrara);
- sulla comunicazione Mengarelli: Ettore Alfredo Bianchi (Genova); Maria Stella Leonardi (Roma).

15,30: *Sessione VI*: SARDEGNA, Sala Auditorium. Presiedono Cinzia Vismara e Francisco Beltrán Lloris.

Paola Ruggeri, Rubens D'Oriano (Sassari), Giovanna Scanu (Padria): *La "stipe" di S. Giuseppe a Padria: un progetto di studio e valorizzazione*;
Paolo Benito Serra (Cagliari): *Su un anello digitale d'argento da Antas e su un sigillo in bronzo da Scano Montiferro* (intervento letto da Paola Ruggeri);
Paolo Bernardini (Sassari): *Tradizione e cambiamento, continuità e rottura nella Sardegna della Prima età del Ferro: l'esempio di Monte Prama*;
Jeremy Hayne (Glasgow), Emanuele Madrigali (Sassari), Andrea Roppa (Leichester): *Continuità e innovazioni formali nei materiali da S'Uraki: un riflesso di interazioni tra Nuragici e Fenici*;
Piero Bartoloni (Sassari): *Le necropoli di* Sulky;
Elisa Pompianu (Sassari): *La necropoli di Villamar nel contesto della presenza cartaginese nella Marmilla*;

Carlo Tronchetti (Cagliari): *Continuità e trasformazione nella Sardegna romana tra Repubblica e Primo Impero*;
Giorgio Bejor (Milano): *L'area centrale di* Nora, *a vent'anni dal Convegno di Oristano*;
Elisa Panero (Milano): *Le ceramiche dell'area centrale di* Nora*, vent'anni dopo l'US 77*;
Simonetta Angiolillo, Romina Carboni, Emiliano Cruccas, Marco Giuman, Luca Lanteri (Cagliari): Nora - *Progetto Isthmos (Università di Cagliari): campagna di scavo 2013*;
Jacopo Bonetto, Anna Bertelli, Filippo Carraro, Giovanna Falezza, Guido Furlan, Giovanni Gallucci, Maria Chiara Metelli, Ivan Minella, Matteo Tabaglio (Padova): "*Nora e il mare": Ricerche e tutela attorno agli spazi costieri della città antica*;
Jacopo Bonetto, Giovanna Falezza, Caterina Previato (Padova): *Archeologia dell'edilizia a* Nora *(Sardegna). Il ciclo produttivo della pietra: dalla cava di Is Fradis Minoris al monumento*;
Michele Agus, Stefano Cara, Andrea Raffaele Ghiotto (Padova): *Le terrecotte figurate rinvenute nelle ricerche subacquee di M. Cassien a* Nora*: uno studio integrato*;
Arturo Zara (Padova): *Il Tempio romano di* Nora*. La monumentalizzazione di un'area sacra nella città medio-imperiale*;
Marco Edoardo Minoja, Carlotta Bassoli, Valentina Chergia, Fabio Nieddu, Roberto Sirigu (Cagliari): *Una città sul mare. Ricerche archeologiche a* Bithia *(CA, Italia), 2012*;
Giovanna Pietra (Cagliari): *Il Sulcis in età romana: esempi di continuità*;
Oliva Rodríguez Gutiérrez, Jacinto Sánchez Gil de Montes, Araceli Rodríguez Azogue, Álvaro Fernández Flores (Sevilla): In campis myrteis. *Un proyecto para el análisis diacrónico del territorio de la región sulcitana: una primera aproximación metodológica al estudio de la época Antigua*;
Giuseppina Manca di Mores (Sassari): *Il* Sardus Pater *ad Antas e la tarda repubblica romana*.

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Bernardini: Carlo Tronchetti (Cagliari); Marco Edoardo Minoja (Cagliari); Roberto Sirigu (Cagliari);
- sulla comunicazione Tronchetti: Paolo Bernardini (Sassari); Carlotta Bassoli (Cagliari); Elisa Panero (Milano);
- sulla comunicazione Bejor: Marco Edoardo Minoja (Cagliari);
- sulla comunicazione Zara: Marco Edoardo Minoja (Cagliari);
- sulla comunicazione Bonetto *et al.*: Marco Edoardo Minoja (Cagliari).

20,45: Cena sociale offerta ai relatori dal Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione presso il Ristorante Le Pinnette, loc. Santa Maria La Palma (Alghero). Spettacolo dell'Associazione Culturale e Folklorica Ittiri Cannedu.

Domenica 29 settembre

9,00: *Sessione V*: RAPPORTI, Sala Nettuno. Presiedono Johannes Eingartner e Habib Baklouti.
Massimo Pittau (Sassari): *La città di Roma fondata dagli Etruschi?*

Grażyna Bąkowska-Czerner (Cracovia), Rafal Czerner (Breslavia): *Le influenze dell'Occidente Romano sull'antica città di Marina el-Alamein in Egitto*;
Sara Redaelli (Barcelona): *I mosaici come documento della cultura letteraria di una provincia romana attraverso i secoli: alcuni esempi da* Africa Proconsularis *e* Hispania;
María Luisa Sánchez León, Jaume Cardell Perelló, Maria Magdalena Estarellas, Josep Merino, Francisca Torres (Palma de Mallorca), Raimondo Zucca (Sassari): *Los* Caecili Metelli *en las Islas Baleares, Cerdeña y África*;
Mattia Vitelli Casella (Vienna): *Qualche considerazione sull'attribuzione dello "*ius Italicum*" alle comunità ispaniche e dalmate secondo la testimonianza di Plinio il Vecchio*;
Dino Demicheli (Zagabria): *Dalmatians in the Roman Provinces of Africa*;
Paola Baldassarri (Roma): *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini: il* Templum Divi Traiani et Divae Plotinae;
Simona Faedda (Roma): *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini: un giardino fra le* domus;
Fabrizio Mollo (Messina): *Importazioni africane lungo la costa tirrenica cosentina: i contesti degli antichi insediamenti di* Blanda *e* Cerillae *tra I e V sec. d.C.*

DISCUSSIONE:
- sulla comunicazione Redaelli: Véronique Blanc-Bijon (Aix-en-Provence);
- sulla comunicazione Baldassarri: Johannes Eingartner (Augsburg); Massimo Pittau (Sassari);
- sulla comunicazione Faedda: Ettore Alfredo Bianchi (Genova).

9,00: *Sessione VI*: SARDEGNA, Sala Auditorium. Presiedono Paola Ruggeri, Lietta De Salvo, Lucietta Di Paola e Giovanna Pietra.

Alessandro Usai, Pier Giorgio Spanu, Pierangela Defrassu, Tore Ganga, Barbara Sanna, Silvia Vidili, Raimondo Zucca (Sassari): *L'anfiteatro romano di* Aquae Ypsitanae-Forum Traiani *in* Sardinia;
Michele Guirguis (Sassari): *Momenti di continuità ed evoluzione nei registri archeologici. La transizione dai Fenici ai Cartaginesi nella Sardegna meridionale*;
Manuela Puddu (Cagliari): *Il territorio di San Giovanni Suergiu in epoca romana: ville e strutture produttive. Prime acquisizioni*;
Maria Rosaria Manunza, Pierangela Defrassu (Cagliari): *Selargius (CA), località Santa Rosa, Campagna di scavo 2012-2013 - Dalla necropoli al quartiere artigianale: un contesto inedito da interpretare*;
Salvatore De Vincenzo (Berlin): *Nuove indagini a* Cornus;
Giuseppe Maisola (Sassari): *Paesaggi del Montiferru meridionale e del Campidano di Milis. Continuità e trasformazioni tra I e VII secolo*;
Emerenziana Usai (Cagliari), Alice Meloni (Sassari), Raimondo Zucca (Sassari): *Il ponte sul Rio Palmas della* via a Turre Karales *di* Othoca;
Enrico Trudu (Cagliari): *Nuove acquisizioni sulla viabilità di epoca romana nel territorio di Tuili*;
Marco Agostino Amucano (L'Aquila), Paolo Filigheddu (Tübingen): *Un'iscrizione ebraica su stampigliata altomedievale dal Monte Acuto*;

Antonietta Boninu, Gabriella Gasperetti, Antonella Pandolfi (Sassari): *Porto Torres, via Ponte Romano 2012, strutture e mosaici*;
Enrico Petruzzi, Antonella Pandolfi (Sassari): *Organismi urbani in evoluzione sulle acque. La* Colonia Iulia Turris Libisonis *tra fiume e mare. Nuovi dati dall'indagine del Molo di Ponente*;
Nadia Canu (Sassari): *Continuità e rotture nel passaggio all'età romana tra Barbagia e Sarcidano (Sardegna centrale)*;
Alessandro Porqueddu, Pier Giorgio Spanu (Sassari): *Nuovi dati dall'arcipelago di La Maddalena. I risultati della prima campagna di prospezioni subacquee*;
Claudia Giarrusso, Fiorenza Mannino (Catania), Pier Giorgio Spanu (Sassari): *Campagna di prospezione archeologica subacquea La Maddalena 2012: i primi risultati delle analisi chimiche dei materiali*;
Alfonso Stiglitz (Cagliari): *L'invenzione del sardo pellita. Biografia di una ricerca.*

DISCUSSIONE:

- sulla comunicazione Amucano, Filigheddu: Aurora Cagnana (Genova); Alfonso Stiglitz (Cagliari).

11.00: RIUNIONE DEL COMITATO SCIENTIFICO, Sala Anghelu Ruju.
Partecipanti: Aomar Akerraz, Angela Antona, Samir Aounallah, Piero Bartoloni, Nacéra Benseddik, Paolo Bernardini, Azedine Beschaouch, José María Blázquez, Antonietta Boninu, Giovanni Brizzi, Francesca Cenerini, Maria Bastiana Cocco, Antonio Maria Corda, Lietta De Salvo, Anna Depalmas, Angela Donati, Rubens D'Oriano, Mounir Fantar, Piergiorgio Floris, Emilio Galvagno, Elisabetta Garau, Alberto Gavini, Mansour Ghaki, Julián González, Michele Guirguis, John J. Herrmann Jr, Antonio Ibba, Ridha Kaabia, Mustapha Khanoussi, Giovanni Marginesu, Attilio Mastino, Marc Mayer i Olivé, Maria Grazia Melis, Marco Milanese, Marco Edoardo Minoja, Alberto Moravetti, Jean-Paul Morel, Giampiero Pianu, René Rebuffat, Marco Rendeli, Joyce Reynolds, Daniela Rovina, Paola Ruggeri, Donatella Salvi, Sandro Schipani, Ahmed Siraj, Pier Giorgio Spanu, Alessandro Teatini, Alessandro Usai, Emerenziana Usai, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca.

12.00: CONCLUSIONE DEI LAVORI E INTERVENTI DELLE AUTORITÀ, Aula Auditorium.

- Intervento conclusivo di Layla Es-Sadra;
- Intervento conclusivo di Saïd Deloum;
- Intervento conclusivo di Ridha Kaabia;
- Intervento conclusivo di Jean-Paul Morel;
- Intervento conclusivo di Attilio Mastino.

POSTERS
Sergio España-Chamorro (Madrid): Limes *and Provincial Awareness in Roman Africa*;

Valerio Bentivogli (Pisa): *I mausolei romani dell'Africa Proconsolare. Distribuzione spaziale, tipologie architettoniche e rango sociale dall'età augustea al III sec. d.C.*;
Mª Pilar San Nicolás (Madrid): *Continuidad iconográfica en algunos mosaicos romanos*;
Giusy Ventura, Giovanni Distefano (Cosenza): *Mosaici bizantini fra l'Africa e la Sicilia orientale: continuità di modelli. Alcuni casi del Sahel e di Kaucana*;
Estefanía Benito Lázaro, Sergio España-Chamorro (Madrid): *Images of Black People in Roman Age: Identity and Otherness*;
Gwladys Bernard (Paris), Piero Fois (Madrid): *Lo Stretto di Gibilterra tra Antichità e Medioevo*;
Eleonora Maria Cirrone (Pisa): *I materiali di riempimento di un vano dell'area AB di* Nora *(Ca): le anfore*;
Valentina Mantovani, Matteo Tabaglio, Ludovica Savio (Padova): *Il Tempio romano di* Nora*. Analisi di un contesto dal saggio PR2*;
Anna Parodi (Genova): *Continuità di vita a Nora nella tarda antichità: la ceramica ad impasto*;
Peter van Dommelen (Providence), Andrea Roppa (Leichester): *Continuità ed innovazioni funzionali: anfore puniche fra stoccaggio e trasporto*;
Felicita Farci, Gianfranca Salis (Cagliari): *Un contributo allo studio del Sulcis punico-romano: l'intervento 2011-2012 in località Su Landiri Durci (Carbonia)*;
Michele Guirguis, Rosana Pla Orquín (Sassari): *Monte Sirai tra età punica e romana (IV-II sec. a.C.). Trasformazioni urbane e continuità culturale nella Sardegna di età ellenistica*;
Sara Muscuso (Sant'Antioco): *Urne cinerarie di età punico-romana dalla necropoli di Sant'Antioco*;
Antonella Unali (Sassari): Sulci *in età repubblicana: la cultura materiale*;
Alfonso Stiglitz (Cagliari), Maura Vargiu (Cagliari), Maria Adele Ibba (Cagliari): *Paesaggi rurali dell'hinterland di Cagliari: il territorio di Settimo San Pietro (Cagliari)*;
Maura Vargiu (Cagliari): *Il territorio di Settimo San Pietro (Cagliari) in età romana*;
Alfonso Stiglitz (Cagliari), Peter van Dommelen (Providence): *Incontri culturali e vita quotidiana intorno a un nuraghe: il Progetto S'Urachi (San Vero Milis)*;
Lidia Puddu (Nuoro): *Elementi di romanizzazione nel territorio di Ortueri (NU)*;
Luca Sanna, Gabriella Gasperetti (Sassari): *Recenti indagini archeologiche nell'area di San Pietro a Bosa (OR)*;
Laura Biccone (Sassari): *Bosa (OR), area di San Pietro. Ceramiche fini da mensa tra fine IV e inizi V secolo*;
Alessandro Vecciu (Sassari): *Bosa (OR), area di San Pietro. Contenitori ceramici da mensa o dispensa tra fine IV e inizi V secolo*;
Ivan Lucherini (Sassari): *Evoluzioni del paesaggio e degli insediamenti nella Valle del Temo: la Bosa medievale prima dei Malaspina*;
Alessandra Gobbi (Sassari), Teresa Marino (Salerno): *La Prima età del ferro a Pontecagnano*;
Matteo Milletti, Stefano Santocchini Gerg (Sassari): *La storia delle relazioni fra Etruria e Sardegna*;
Mauro Mariani (Sassari): *Sant'Imbenia e i processi di formazione urbana in Sardegna nell'età del Ferro*;
Elisabetta Garau, Mauro Mariani, Noemi Fadda, Enrico Sartini, Ignazio Mura, Simona Faedda (Sassari): *Sant'Imbenia: gli ambienti commerciali e la piazza*;

Beatrice Alba Lidia De Rosa (Sassari): *Studi archeometrici preliminari su alcune ciotole carenate dell'Età del Ferro provenienti dal sito nuragico di Sant'Imbenia (Sardegna, Italia)*;
Pierpaolo Longu (Sassari): *Un frammento di iscrizione dalla necropoli romana di Monte Carru-Alghero*;
Giuseppe Piras, Pierpaolo Dore (Sassari): *Un nuovo tratto dell'acquedotto di* Turris Libisonis *in località Punta di Lu Cappottu (Porto Torres, SS): considerazioni preliminari*;
Emanuela Cicu (Sassari): *Una gemma vitrea da* Turris Libisonis *con scena di caccia: continuità e rotture di un'iconografia nella glittica*;
Cristina Nervi, Eliana Piccardi (Genova): *Continuità e trasformazione di flussi commerciali tra isole Baleari e Sardegna in epoca romana*;
Eliana Piccardi (Genova): *Il paesaggio umano e culturale della Corsica nei secoli: dati provvisori per potenziali scenari di continuità e discontinuità, tra elementi di koinè e specificità*.

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione e dal Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari, d'intesa con l'Institut National du Patrimoine de Tunis e con la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse, con la collaborazione della Scuola europea di dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", si è svolto presso Porto Conte Ricerche - Alghero.

Del Comitato organizzatore facevano parte, per l'Università degli Studi di Sassari: Piero Bartoloni, Paolo Bernardini, Maria Bastiana Cocco, Anna Depalmas, Elisabetta Garau, Alberto Gavini, Michele Guirguis, Antonio Ibba, Giovanni Marginesu, Attilio Mastino, Maria Grazia Melis, Marco Milanese, Alberto Moravetti, Giampiero Pianu, Marco Rendeli, Paola Ruggeri, Pier Giorgio Spanu, Alessandro Teatini, Raimondo Zucca; per l'Università degli Studi di Cagliari: Antonio Maria Corda, Piergiorgio Floris; per l'Università degli Studi di Bologna: Giovanni Brizzi, Francesca Cenerini, Angela Donati; per l'Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale: Cinzia Vismara; per il Dipartimento Asia, Africa e Mediterraneo (DAAM) - Università degli Studi di Napoli "L'Orientale": Mansour Ghaki; per l'Università degli Studi di Messina: Lietta De Salvo; per l'Università degli Studi di Catania: Emilio Galvagno; per l'Università Europea di Roma: Sandro Schipani; per la Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro: Angela Antona, Antonietta Boninu, Rubens D'Oriano, Marco Edoardo Minoja, Daniela Rovina; per la Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano: Marco Edoardo Minoja, Donatella Salvi, Alessandro Usai, Emerenziana Usai; per la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse: Ridha Kaabia; per l'Institut National du Patrimoine de Tunis: Samir Aounallah, Mounir Fantar, Mustapha Khanoussi; per l'Ecole Supérieure des Beaux Arts d'Alger: Nacéra Benseddik; per l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine di Rabat: Aomar Akerraz; per l'Université Hassan II Mohammedia: Ahmed Siraj; per il CNRS-ENS, Paris: René Rebuffat; per il Centre Camille Jullian, Centre National de la Recherche Scientifique, Université de Provence, Aix-en-Provence: Jean-Paul Morel; per la Real Academia de la Historia, Madrid: José María Blázquez; per l'Universitat de Barcelona: Marc Mayer i Olivé; per l'Universidad de Sevilla: Julián González; per la Faculty of Classics, University of

Cambridge: Joyce Reynolds; per il Museum of Fine Arts, Boston: John J. Herrmann Jr; per l'UNESCO: Azedine Beschaouch.

Il Convegno si è svolto con il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL, rappresentata dal Presidente Manfred G. Schmidt), dell'Associazione Internazionale di Studi sul Mediterraneo e l'Oriente (ISMEO), dell'Associazione Nazionale Archeologi (ANA, rappresentata dal Presidente Salvo Barrano e dal Vicepresidente Giuseppina Manca di Mores) e della Provincia di Sassari.

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dall'Unione Europea - Scuola europea di dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", dal Ministero dell'Istruzione, dell'Università e della Ricerca, dalla Fondazione Banco di Sardegna e dalla Camera di Commercio, Industria, Artigianato e Agricoltura di Sassari.

La seduta inaugurale e i lavori si sono svolti nell'Aula Auditorium (responsabili Franco G.R. Campus, Francesco La Spisa) e nella Sala Nettuno (responsabili Enrico Petruzzi, Marilena Sechi). La riunione del *bureau* e del *comité* dell'AIEGL si è svolta nel pomeriggio di venerdì 27 settembre, presso la Sala Anghelu Ruju. Segreteria a fianco della Sala Auditorium per la distribuzione di cartelle e attestati e per l'aggiornamento del programma (responsabili Maria Bastiana Cocco, Gabriele Carenti). Centro *slides* e consegna *posters* presso la Segreteria (responsabili Emanuela Cicu, Beatrice Alba Lidia De Rosa, Rosana Pla Orquín, Elisa Pompianu, Emanuela Sias, Antonella Unali). Distribuzione volumi presso la Sala Distribuzione libri, di fronte alla Sala Anghelu Ruju (responsabili Pierpaolo Longu, Edgardo Badaracco).

Hanno inoltre collaborato la Segreteria del Rettore (Luciano Delogu, Laura Deriu, Toni Fara, Francesco Mulas, Salvatore Solinas), l'Ufficio Stampa (Valentina Guido), l'Ufficio Comunicazione (Vanna Meloni, Fausto Angioi) e il Centro Stampa (Achille Pani, Antonica Salis) dell'Università degli Studi di Sassari, il Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio e il Dipartimento di Filologia, Letteratura e Linguistica dell'Università degli Studi di Cagliari (rappresentati dai professori Simonetta Angiolillo, Piergiorgio Floris e Luigi Leurini), la Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro, la Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano (rappresentate dal Soprintendente Marco Edoardo Minoja), il Comune di Alghero (rappresentato dal Sindaco Stefano Lubrano) e l'Associazione Nazionale Archeologi – Sezione Sardegna (rappresentata dal Presidente Franco G.R. Campus).

Sono pervenuti messaggi di adesione da parte di Samir Aounallah (Tunis), Fatima-Zohra Bahloul Guerbabi (Batna), Marco Johannes Bartoldus (Roma), Vanni Beltrami (Roma), Dario Bernal Casasola (Cádiz), Chiara Blasetti Fantauzzi (Berlin), Francesca Cenerini (Bologna), Charène Chafia (Alger), Michel Christol (Paris), José D'Encarnação (Coimbra), Monique Dondin-Payre (Paris), Elda Anna Rosa Fainella (L'Aquila), M'hamed Hassine Fantar (Tunis), Ahmed M'Charek (Tunis), Marcello Madau (Sassari), Andreina Magioncalda (Genova), François Michel (Bordeaux), Gianfranco Paci (Macerata), Manuel Jesús Parodi Álvarez (Cádiz), Joyce Reynolds (Cambridge), Jean-Claude Richard Ralite (Montpellier), Sergia Rossetti Favento (Trieste), Dimitrios Samsaris (Serres), Peter van Dommelen (Providence).

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa da Maria Bastiana Cocco, Alberto Gavini, Giovanni Conconi e Maria Grazia Cuccureddu del Dipartimento di Storia, Scien-

ze dell'Uomo e della Formazione dell'Università degli Studi di Sassari, e si è svolto con la collaborazione dei dottorandi, dei dottori di ricerca e degli assegnisti Edgardo Badaracco, Valeria Boi, Franco G. R. Campus, Gabriele Carenti, Luca Cheri, Emanuela Cicu, Beatrice Alba Lidia De Rosa, Lavinia Foddai, Francesco La Spisa, Pierpaolo Longu, Enrico Petruzzi, Anna Pinna, Rosana Pla Orquín, Elisa Pompianu, Marilena Sechi, Emanuela Sias, Milena Stacca, Antonella Unali e degli studenti Daniele Ara, Martino Arca, Pierpaolo Calia, Tiziana Chessa, Francesca Garau, Ernesto Amedeo Insinna, Valentina Ledda, Elisa Manca, Marika Masia, Valentina Onida, Maria Franca Carmela Perantoni, Maria Pilo, Francesca Rossi, Cristina Vaccaneo, Andrea Zoccheddu dei corsi di Storia romana, Epigrafia latina, Archeologia fenicio-punica e Archeologia e storia dell'arte greca e romana dell'Università degli Studi di Sassari.

Il sito Internet dedicato ai Convegni di studio *L'Africa romana* è al seguente URL: http://www.uniss.it/africaromana. I testi dei precedenti Convegni sono tutti on line: http://eprints.uniss.it. Vedi anche www.attiliomastino.it.

La parte organizzativa è stata curata dall'Agenzia Viaggi Ajò Tours, Sassari.

Si sono svolte esposizioni di volumi curate dall'editrice S'Alvure di Massimo Pulisci di Oristano e da Carlo Delfino editore di Sassari.

Sono state svolte le seguenti escursioni: venerdì 27 settembre, ore 9,00: Porto Torres (Antiquarium Turritano; Parco Archeologico; Mosaico dell'Orfeo; Basilica di San Gavino e Atrio Metropoli); sabato 28 settembre, ore 9,00: visita alle Grotte di Nettuno; visita all'insediamento nuragico e alla villa romana di Sant'Imbenia.

Elenco dei partecipanti

- Michele Agus, Istituto di Geologia Ambientale e Geoingegneria, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Cagliari
- Ouiza Aït Amara, Institut d'Histoire, Université d'Alger
- Sidi Mohammed Alaioud, École Normale Supérieure, Rabat
- Elisabetta Alba, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- María Ángeles Alonso Alonso, Departamento de Ciencias Históricas, Universidad de Cantabria
- Pier Giorgio Altea, Sassari
- Simona Altea, Sassari
- Marco Agostino Amucano, L'Aquila
- Alberto Andreoli, Dipartimento di Studi Umanistici, Università degli Studi di Ferrara
- Simonetta Angiolillo, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Daniele Ara, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Martino Arca, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Stefan Ardeleanu, Institut für Archäologie, Humboldt Universität zu Berlin
- Hamid Arraichi, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Mohammed I, Oujda
- Maria Lucia Atzeni, Alghero
- Edgardo Badaracco, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Doris Bages, Université Paul-Valéry Montpellier III
- Habib Baklouti, École Normale Supérieure, Tunis
- Grażyna Bąkowska-Czerner, Centre for Comparative Studies of Civilisations, Jagiellonian University, Krakow
- Paola Baldassarri, Provincia di Roma
- Giulia Balzano, Tortolì
- Giulia Baratta, Dipartimento di Studi Umanistici, Università degli Studi di Macerata
- Salvo Barrano, Associazione Nazionale Archeologi
- Piero Bartoloni, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Paola Basoli, Sassari
- Carlotta Bassoli, Latina
- Giorgio Bejor, Dipartimento di beni culturali e ambientali, Università degli Studi di Milano

- Abdelaziz Bel Faïda, Faculté des Lettres, Université Ibn Tofail, Kénitra
- Francisco Beltrán Lloris, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Zaragoza
- Zakia Ben Hadj Naceur-Loum, Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Université de Tunis
- Moncef Ben Moussa, Institut National du Patrimoine, Tunis
- Wafa Ben Slimane, Institut National du Patrimoine, Tunis
- Gwladys Bernard, Département d'Histoire, Université Paris VIII Vincennes Saint-Denis
- Paolo Bernardini, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Simone Berto, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Ettore Alfredo Bianchi, Istituto Internazionale di Studi Liguri, Genova
- Fulvia Bianchi, Università degli Studi "Roma Tre", Roma
- Laura Biccone, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Véronique Blanc-Bijon, Centre Camille Jullian, Centre national de la Recherche scientifique, Université de Provence, Aix-en-Provence
- José María Blázquez Martínez, Real Academia de la Historia, Madrid
- Ralf Bockmann, Istituto Archeologico Germanico, Roma
- John Bodel, Joukowsky Institute for Archaeology & the Ancient World, Brown University, Providence
- Valeria Boi, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Krizia Bologna, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Sonia Bombico, Universidade de Évora
- Jacopo Bonetto, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- László Borhy, "Loránd Eötvös" University, Budapest
- Augusto Bortolussi, Istituto di Geologia Ambientale e Geoingegneria, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Cagliari
- Dilyana Boteva, Department of Ancient History and Thracian Studies, St. Kliment Ohridski University, Sofia
- Nouzha Boudouhou, Département d'Histoire, Université Mohammed I, Oujda
- Claude Briand-Ponsart, Université de Caen Basse-Normandie
- Alejandro Cadenas González, Departamento de Historia antigua, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid
- Aurora Cagnana, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria
- Pierpaolo Calia, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari

- Camilla Campedelli, Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften
- Alessandro Campus, Università di Roma "Tor Vergata"
- Franco Giuliano Rolando Campus, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Gavino Canu, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Nadia Canu, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Margherita Capriati, Roma
- Francesca Caputo, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Romina Carboni, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Gabriele Carenti, Dipartimento di Scienze della Natura e del Territorio, Università degli Studi di Sassari
- Maria Cristina Carotti, Nuoro
- Talia Casu, Sassari
- Mathilde Cazeaux, Université Paul-Valéry Montpellier III
- Stefano Cespa, Dipartimento di beni culturali e ambientali, Università degli Studi di Milano
- Abdelmohcin Cheddad, Département d'Histoire, Université Abdelmalek Essaâdi, Tétouan
- Youcef Chennaoui, École Politechnique d'Architécture et d'Urbanisme, Alger
- Valentina Chergia, Università degli Studi di Cagliari
- Luca Cheri, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Tiziana Chessa, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Emanuela Cicu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Luciano Cicu, Sassari
- Eleonora Maria Cirrone, Dipartimento di Civiltà e Forme del Sapere, Università degli Studi di Pisa
- Enrico Clemente, Cagliari
- Guido Clemente, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Maria Bastiana Cocco, Centro Interuniversitario di Ricerca sulle Tecnologie per i Beni Culturali, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Caterina Coletti, Dipartimento di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale
- Rossella Colombi, Sassari

- Giovanni Conconi, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Emilio Coppolino, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina
- Clara Corona, Università degli Studi di Pisa
- Carolina Cortés Bárcena, Departamento de Historia, Universidad de Oviedo
- Emiliano Cruccas, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Rafal Czerner, Institute of History of Architecture, Arts and Technology, Wroclaw University of Technology
- Bruno D'Andrea, Sapienza Università di Roma
- Rubens D'Oriano, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Ana de Francisco Heredero, Departamento de Historia antigua, Universidad Complutense, Madrid
- Beatrice Alba Lidia De Rosa, Dipartimento di Scienze della Natura e del Territorio, Università degli Studi di Sassari
- Lietta De Salvo, Università degli Studi di Messina
- Salvatore De Vincenzo, Institut für Klassische Archäologie, Freie Universität Berlin
- Roberto Deaddis, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Pierangela Defrassu, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano
- Paolo Deiana, Sassari
- Maria Paola Del Moro, Sovrintendenza Capitolina Roma Capitale
- Carla Del Vais, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Luciano Delogu, Università degli Studi di Sassari
- Saïd Deloum, Institut d'Archéologie, Université d'Alger 2
- Dino Demicheli, Faculty of Humanities and Social Sciences, University of Zagreb
- Ivan Demurtas, Cagliari
- Sebastiano Demurtas, Cagliari
- Daniela Deriu, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Laura Deriu, Università degli Studi di Sassari
- Lucietta Di Paola, Università degli Studi di Messina
- Giovanni Distefano, Dipartimento di Studi Umanistici, Università della Calabria
- Angela Donati, Dipartimento di Storia Culture Civiltà, Università degli Studi di Bologna

- Pierpaolo Dore, Università degli Studi di Sassari
- Luca Doro, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Mercedes Durán Penedo, Museo Municipal de Montcada i Reixac, Barcelona
- Christoph Eger, Christliche Archäologie, Georg-August-Universität Göttingen
- Gabriele Eingartner, Philologisch-Historische Fakultät, Universität Augsburg
- Johannes Eingartner, Philologisch-Historische Fakultät, Klassische Archäologie, Universität Augsburg
- Gaia Ercoli, Università degli Studi di Firenze
- Layla Es-Sadra Akerraz, Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, Université Mohammed V Souissi, Rabat
- Pietro Esposito, Camera di Commercio, Industria, Artigianato e Agricoltura di Sassari
- Maria Magdalena Estarellas Ordinas, Universitat de les Illes Balears, Palma de Mallorca
- Fabiana Fabbri, Prato
- Simona Faedda, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Mounir Fantar, Institut National du Patrimoine, Tunis
- Davide Faoro, Dipartimento di Storia Culture Civiltà, Università degli Studi di Bologna
- Claudio Farre, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Sergio Ferdinandi, Ministero degli Affari Esteri
- Álvaro Fernández Flores, Universidad de Sevilla
- Sabine Fialon, Université Paul-Valéry Montpellier III
- Paolo Filigheddu, Istituto EuroMediterraneo, Tempio
- Alessandra Finà, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Piergiorgio Floris, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Silvia Forti, Dipartimento di Studi Umanistici, Centro di Documentazione e Ricerca sull'archeologia dell'Africa Settentrionale, Università degli Studi di Macerata
- Federico Frasson, Dipartimento di Italianistica, Romanistica, Antichistica, Arti e Spettacolo, Università degli Studi di Genova
- Chantal Gabrielli, Dipartimento di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Firenze
- Mario Galasso, Istituto per l'Arte e il Restauro, Firenze
- Emilio Galvagno, Dipartimento di Scienze della Formazione, Università degli Studi di Catania

- Elisabetta Garau, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Francesca Garau, Dipartimento di Scienze Umanistiche e Sociali, Università degli Studi di Sassari
- Valentino Gasparini, Max Weber Kolleg, Universität Erfurt
- Gabriella Gasperetti, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Alberto Gavini, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Virgilio Gavini, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Mansour Ghaki, Dipartimento di Asia Africa Mediterraneo, Università degli Studi "L'Orientale" di Napoli
- Andrea Raffaele Ghiotto, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Claudia Giarrusso, Sassari
- Enrique Gozalbes Cravioto, Departamento de Historia, Universidad de Castilla-La Mancha
- Helena Gozalbes García, Universidad de Granada
- Mohamed Grira, Institut Supérieur des Métiers du Patrimoine, Tunis
- Michele Guirguis, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Rached Hamdi, Institut National du Patrimoine, Tunis
- Christine Hamdoune, Université Paul-Valéry Montpellier III
- Roger Hanoune, Université de Lille III
- Jeremy Hayne, Department of Archaeology, University of Glasgow
- John J. Herrmann Jr, Museum of Fine Arts, Boston
- Arbia Hilali, Centre de Recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, Université de Caen Basse-Normandie
- Antonio Ibba, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Maria Adele Ibba, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Santiago Iglesias García, Universidad Complutense de Madrid
- Ernesto Amedeo Insinna, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Ridha Kaabia, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et des Science Humaines, Université de Sousse
- Eder Kariem, Sassari
- Hussain Abdul Jabar Kariem, Sassari
- Zheira Kasdi, Universitè Paris I, Panthéon-Sorbonne

- Christina Kokkinia, Hellenic National Research Foundation, Institute of Historical Research, Athens
- Francesco La Spisa, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Antonella Laganà, Carocci Editore, Roma
- Maria Teresa Laneri, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Eugenio Lanzillotta, Dipartimento di Studi Umanistici, Università di Roma "Tor Vergata"
- Jean-Pierre Laporte, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris
- Valentina Ledda, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Maria Stella Leonardi, Presidenza del Consiglio dei Ministri
- Luigi Leurini, Dipartimento di Filologia, Letteratura e Linguistica, Università degli Studi di Cagliari
- Pierpaolo Longu, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Stefano Lubrano, Comune di Alghero
- Elisabetta Lupi, Seminar für Alte Geschichte, Albert-Ludwigs-Universität Freiburg
- Giuseppe Maisola, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Elisa Manca, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Lucia Manca Demurtas, Cagliari
- Giuseppina Manca di Mores, Associazione Nazionale Archeologi
- Khadidja Mansouri, Département d'Histoire, Université d'Oran
- Valentina Mantovani, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Giovanni Marginesu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Mauro Mariani, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Raül Martinez Toledano, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Stefano Masala, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Marika Masia, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Attilio Mastino, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Joyce Mattu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari

- Marc Mayer i Olivé, Institut d'Estudis Catalans, Universitat de Barcelona
- Federica Mazza, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Alice Meloni, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Cristiano Mengarelli, Roma
- Alberto Merler, Dipartimento di Scienze Umanistiche e Sociali, Università degli Studi di Sassari
- Silvia Mevio, Università degli Studi di Milano
- Marco Milanese, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Marco Edoardo Minoja, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano e per le Province di Sassari e Nuoro
- Fabrizio Mollo, Dipartimento di Civiltà Antiche e Moderne, Università degli Studi di Messina
- Manuela Mongardi, Dipartimento di Storia Culture Civiltà, Università degli Studi di Bologna
- Gilberto Montali, Dipartimento di Studi Umanistici, Università degli Studi di Macerata
- Alberto Moravetti, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Jean-Paul Morel, Centre Camille Jullian, Centre National de la Recherche Scientifique, Université de Provence, Aix-en-Provence
- Elena Moreno Pulido, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Cádiz
- Esteban Moreno Resano, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Zaragoza
- Annapaola Mosca, Trento
- Francesco Mulas, Università degli Studi di Sassari
- Sara Muscuso, Museo Archeologico Comunale "Ferruccio Barreca", Sant'Antioco
- Lotfi Naddari, Faculté des Lettres et des Science Humaines, Université de Sousse
- Fatma Naït Yghil, Institut National du Patrimoine, Tunis
- María Luz Neira Jiménez, Universidad Carlos III, Madrid
- Valentina Onida, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Yutaka Oshimizu, Faculty of Education, Shiga University
- Elisa Panero, Dipartimento di beni culturali e ambientali, Università degli Studi di Milano
- Ciro Parodo, Institut für Klassische Archäologie, Eberhard Karls Universität Tübingen
- Martino Pavese, Vercelli

- Maria Franca Carmela Perantoni, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Enrico Petruzzi, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Giovanna Pietra, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano
- Maria Pilo, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Anna Pinna, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Davide Pinna, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Giuseppe Piras, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Anna Maria Piredda, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Massimo Pittau, Sassari
- Rosana Pla Orquín, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Elisa Pompianu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Alessandro Porqueddu, Sassari
- Franco Porrà, Cagliari
- Luca Pretti, Porto Conte Ricerche
- Caterina Previato, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Lidia Puddu, Università degli Studi di Cagliari
- Manuela Puddu, Università degli Studi di Cagliari
- Lorena Randazzo, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Sara Redaelli, Departament de Filologia Llatina, Universitat de Barcelona
- Marco Rendeli, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Joyce Reynolds, Museum of Fine Arts, Boston
- Daniela Rigato, Dipartimento di Storia Culture Civiltà, Università degli Studi di Bologna
- Elsa Rocca, École des Hautes Études Hispaniques et Ibériques, Casa de Velázquez, Madrid
- Araceli Rodríguez Azogue, Universidad de Sevilla
- Oliva Rodríguez Gutiérrez, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Sevilla
- Francesca Rossi, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari

- Daniela Rovina, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Paola Ruggeri, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Luis Alberto Ruiz Cabrero, Departamento de Historia antigua, Universidad Complutense, Madrid
- Ari Saastamoinen, Departement of World Cultures, University of Helsinki
- Gianfranca Salis, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro
- Eleonora Salomone Gaggero, Dipartimento di Italianistica, Romanistica, Antichistica, Arti e Spettacolo, Università degli Studi di Genova
- Jacinto Sánchez Gil de Montes, Barcelona
- Maria Luisa Sánchez León, Universitat de les Illes Balears, Palma de Mallorca
- Gianni Satta, Sassari
- Maria Margherita Satta, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Ludovica Savio, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Maria Pia Scala, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Giovanna Scanu, Comune di Padria
- Adriana Scarpa, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Manfred G. Schmidt, Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften
- Marilena Sechi, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Samira Sehili, Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités, Université de la Manouba
- Intissar Sfaxi, Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence
- Emanuela Sias, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Roberto Sirigu, Museo di Domus de Maria
- Salvatore Solinas, Università degli Studi di Sassari
- Pier Giorgio Spanu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Anna Sparreboom, Institute of Culture and History, Department Ancient History, Universiteit van Amsterdam
- Milena Stacca, Scuola Europea di Dottorato "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari
- Alfonso Stiglitz, Museo Civico di San Vero Milis
- Matteo Tabaglio, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Giuseppa Tanda, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari

- Alessandro Teatini, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Antonio Tejera Gaspar, Departamento de Prehistoria, Arqueología, Antropología e Historia Antigua, Universidad de La Laguna
- Luciana Tocco, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotikà, Consorzio UNO, Oristano
- Santo Toscano, Dipartimento di Scienze Umanistiche, Università degli Studi di Catania
- Carlo Tronchetti, Cagliari
- Enrico Trudu, Dipartimento di Storia, Beni Culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari
- Antonella Unali, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Emerenziana Usai, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano
- Franco Usai, Sassari
- Cristina Vaccaneo, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Annewies van den Hoek, Harvard Divinity School, Harvard University, Cambridge
- Maura Vargiu, Scuola di specializzazione in Beni Archeologici, Università degli Studi di Cagliari
- Alessandro Vecciu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Giusy Ventura, Dipartimento di Studi Umanistici, Università della Calabria
- Thomas Villey, Centre de Recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, Université de Caen-Basse Normandie
- Cinzia Vismara, Dipartimento di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale
- Mattia Vitelli Casella, Instituts für Alte Geschichte und Altertumskunde, Papyrologie und Epigraphik, Universität Wien
- Hans-Hoyer von Prittwitz, LVR-LandesMuseum Bonn
- Étienne Wolff, Université Paris Ouest Nanterre
- Luca Zamparo, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Arturo Zara, Dipartimento di Beni Culturali, Università degli Studi di Padova
- Andrea Zoccheddu, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari
- Serena Zoia, Dipartimento di Storia Culture Civiltà, Università degli Studi di Bologna
- Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari

ATTILIO MASTINO

Saluto introduttivo al XX Convegno dell'Africa romana

Alghero, 26 settembre 2013

Trent'anni fa!

Giovedì 16 e venerdì 17 dicembre 1983, in Sassari, nel salone della Camera di Commercio, in via Roma, si svolgeva il primo Convegno dell'Africa romana.

Era il 1404 del calendario dei nostri amici dell'Africa maghrebina.

Il mondo era diverso eppure così uguale a quello di oggi.

Scrivevamo faticosamente ancora con le nostre macchine da scrivere meccaniche. Internet nasceva il 1° gennaio e il 19 gennaio si annunziava il personal computer Apple Lisa. Il 25 ottobre Microsoft proponeva la prima versione di Word per DOS.

Nel 1983 veniva messo in circolazione il primo telefono cellulare.

I conservatori Ronald Reagan e Margaret Thatcher reggevano le sorti degli Stati Uniti e della Gran Bretagna.

L'URSS era retta da Jurij Andropov e Reagan proponeva, in una rinnovata stagione della Guerra Fredda, lo "scudo spaziale". A dicembre il premio Nobel per la pace veniva assegnato al creatore del sindacato polacco Solidarność, Lech Wałęsa.

Giovanni Paolo II, il papa venuto da lontano, proprio dalla Polonia comunista, sedeva sulla cattedra di Pietro da cinque anni.

In Italia era Presidente della Repubblica il socialista Sandro Pertini. Nel 1983 cadeva il governo Fanfani, il Parlamento veniva sciolto e dopo le elezioni Bettino Craxi, socialista, guidava il primo governo pentapartito.

Nel Maghreb la Tunisia era retta dall'eroe dell'Indipendenza, Habib Bourguiba, Chadli Bendjedid era presidente dell'Algeria, in Marocco il re Hassan II regnava da 22 anni e aveva condotto la "marcia verde" anticolonialista. Dal settembre 1969 Muʿammar Gheddafi era comandante della Rivoluzione della Grande Jamāhīriyya Araba Libica. In Egitto dal 1981 era presidente Hosni Mubarak.

Ma torniamo al microcosmo dell'Università di Sassari.

Nel luglio 1983 era sorto il primo Dipartimento dell'Ateneo, quello di Storia, che aggregava docenti della Facoltà di Magistero, presieduta da

Pasqualino Brandis, e della Facoltà di Giurisprudenza, Corso di laurea in Scienze politiche.

Insieme al collega Sandro Schipani si organizzò un convegno sull'Africa romana: 29 i partecipanti, tra cui sette docenti dell'Università di Sassari (oltre a chi parla, Brandis, Schipani, Cicu, Vismara, Brigaglia, Moravetti), una dell'ateneo cagliaritano (la cara maestra Giovanna Sotgiu), due dell'Alma Mater studiorum di Bologna (il preside di Lettere Giancarlo Susini e la collega di Epigrafia latina Angela Donati), uno dell'Ateneo di Pisa (Giorgio Bejor), 14 delle soprintendenze archeologiche sarde e dell'Assessorato alla cultura della Regione sarda e ancora tre valorosi colleghi tunisini, Hedi e Latifa Slim e Ammar Mahjoubi, cui si sarebbe aggiunto il contributo scritto di Naïdé Ferchiou, purtroppo strappata al mondo degli studi e degli affetti qualche settimana addietro. Finalmente il professor Marcel Le Glay, cattedratico della Sorbonne - Paris IV, uno dei più eminenti studiosi del XX secolo dell'Africa romana, in particolare con i suoi tre volumi del *Saturne Africain*.

Mi sono proposto di evitare qualsiasi atmosfera di *Amarcord*, né, d'altro canto, spetta a chi parla di tracciare un qualsiasi bilancio su questi venti convegni dell'Africa romana, che sarà invece presentato, tra breve, dall'amico e maestro Guido Clemente.

Eppure, volgendoci con emozione a guardare indietro, a considerare la strada percorsa, constatiamo con qualche rimpianto e forse anche con un po' di nostalgia che è trascorso un lungo periodo di studi, di ricerche, di attività, che è stato anche un lungo periodo della vita di ciascuno di noi, un percorso fatto soprattutto di curiosità e di passioni vere.

L'iniziativa dell'Università di Sassari si è sviluppata ben al di là di quanto si potesse immaginare al suo esordio: anche questo convegno documenta la crescita collettiva, il coinvolgimento sempre più ampio di specialisti, l'attenzione con la quale la comunità scientifica internazionale ha seguito l'attività dell'Università di Sassari, che ha finito per colmare uno spazio importante negli studi classici. Dai nostri convegni è derivata così una rete di rapporti, di relazioni, di amicizie, di informazioni, che crediamo sia il risultato più importante dell'esperienza che abbiamo vissuto in questi anni, con il sostegno e l'incoraggiamento delle autorità e di tanti amici, i nostri amici del Maghreb, i nostri amici europei, i nostri amici dei nuovi continenti, i nostri studenti, gli studenti impegnati nelle imprese dell'Africa romana.

Grazie, per questi legami che oggi si rinnovano e che intendiamo continuare a coltivare in futuro. Tutti insieme abbiamo costruito uno spazio di cultura, abbiamo prosciugato gli stagni, abbiamo schiuso un nuovo territo-

rio ai nostri studenti, senza alcuna differenza per la loro fede, la loro appartenenza a questo o a quel paese: abbiamo lavorato insieme.

Non ci illudiamo di aver creato l'*hortus conclusus* della *scientia*: esso non esiste. Abbiamo patito il dolore delle guerre e delle violenze che hanno arso nei territori da noi tanto amati, abbiamo gioito della forza giovanile delle rivoluzioni fiorite, lontano dal male della violenza e della sopraffazione, abbiamo trepidato affinché la nostra comune costruzione proseguisse, mattone dopo mattone.

Ma non ci siamo arresi: tutti noi, anche nelle condizioni difficili e terribili di questi trent'anni e, in particolare, di questo inizio di XXI secolo, abbiamo proseguito il nostro impegno di costruire ponti fra le due rive del Mediterraneo: come posso dimenticarmi dell'amicizia caldissima, affettuosa, gratuita riservatami da tutti i cari colleghi in terra d'Africa a partire da quel 1982, in quel dolce mese di settembre che mi rivelò d'incanto le filigrane della storia dell'Africa romana dall'alto dell'Hotel Reine Didon sulla collina Byrsa? Le impronte toponomastiche, archeologiche, filologiche, epigrafiche che consentivano di leggere il mosaico composito e ricchissimo di tradizioni, libiche, fenicie, puniche, romane, vandale, bizantine, islamiche che mi si parava di fronte: la cultura romana che assemblava le mille storie africane e che veniva accolta nella civiltà berbero-islamica dal volgere del VII secolo d.C.

Come posso dimenticare il caffè turco offertomi a Cartagine dal nostro maestro Azedine Beschaouch, nel retro dello straordinario palazzo di Beit al Hikma, in riva al mare, con sullo sfondo la montagna sacra a Baal Saturno, il Djebel Bou Kornine, cinto di gelsomini, in quella nuova *Carthage*, che eredita in filigrana tutte le civiltà?

Mi scorderò mai la lunga e appassionata storia dei nostri scavi di *Uchi Maius*, offertici dall'Institut National du Patrimoine di Tunisi insieme all'amicizia del caro Mustapha Khanoussi, nelle colline di Henchir ed-Douamis? E *Numlulis*, *Agbia*, la *Uthina* di Habib Ben Hassen e Antonio Corda?

O gli scavi di *Zama Regia*, di Piero Bartoloni e Ahmed Ferjaoui, a dominio della vallata che vide nel 202 a.C. le truppe di Annibale e di Scipione confrontarsi in un prodigioso duello?

O la scoperta della città sommersa di *Neapolis*, presso Nabeul, con il caro Mounir Fantar e tutta l'équipe tunisino-oristanese? E poi l'isola delle Sirene, Djerba e il deserto di Tozeur.

Potrò dimenticarmi di *Lixus*, nella Mauretania Tingitana, e le ricerche generosamente condotte grazie ai nostri amici Aomar Akerraz e Ahmed Siraj? E l'arco di Caracalla a *Volubilis* che abbiamo voluto sui nostri manifesti nella foto di Piero Bartoloni? L'emozionante scoperta assieme a Géza Alföldy sull'epigrafe di Tétouan che ci ha conservato il nome del *castellum tamudense*?

Ho lasciato per ultimi due grandi paesi dell'immenso Maghreb: l'Algeria e la Libia. La conoscenza dei paesaggi urbani e rurali di queste nazioni, le ribollenti acque di Hammam Essalihine nel castello fortificato delle *Aquae Flavianae*, *Mascula*, l'attuale Kenchela, *Hippo Regius* e *Thagaste*, le città dell'africano sant'Agostino mi ritornano alla mente. E poi *Theveste*, *Lambaesis*, *Diana Veteranorum*, *Cuicul*, luoghi incredibilmente evocativi e ricchi di storie che ancora ci parlano.

Infine il gigantesco circo di *Lepcis Magna* sul mare Mediterraneo, il porto severiano che conserva l'impronta incandescente del potere degli imperatori africani, la basilica; la villa marittima di Tagiura: il tempio di Iside di *Sabratha*, erto ancora sul mare in cui si svolgeva annualmente al rifiorire della primavera il *navigium Isidis*.

Fino a Cirene, alle grotte che per gli antichi hanno ospitato gli amori di Apollo e della sua ninfa, prima della nascita di Aristeo, il dio delle cose migliori.

Non sono queste elencazioni di un viaggiatore ottocentesco nelle terre della Barberia. Sono invece viaggi di studio, ricerche archeologiche epigrafiche, compiute in tanti anni con i nostri giovani, lasciatemi dire "i nostri giovani" in tutta la pregnanza del termine, quelli del Maghreb e quelli delle nostre università.

Nei nostri convegni si sono incontrate tante storie diverse, sono state condensate tante esperienze, tante straordinarie imprese che hanno coinvolto tanti colleghi di tante altre università. Insieme abbiamo percorso l'Africa romana, intesa come raccordo e scambio di culture diverse: quelle anteriori degli autoctoni berberi e numidi la cui parlata risuona ancora, e dei fenici, quelle posteriori fino ad oggi.

Raimondo Zucca mi ha raccontato un episodio avvenuto pochi giorni fa, una sera di questo mese di settembre nella Grande Moschea di Nabeul in Tunisia, quando sono entrati, privi di calzature, i nostri studenti tunisini e sassaresi nell'ora serale della preghiera. Un giovane di Nabeul ha lasciato la sala della preghiera e si è fatto incontro ai nostri. Offriva loro un rametto profumato di basilico, dalle foglie piccole, come quelli dei monasteri ortodossi. Si è voluto intrattenere con loro per spiegare che Dio era il padre di tutti, musulmani, ebrei e cristiani, e che tutti erano fratelli. Riecheggiavano in quei pensieri le parole che papa Francesco (che abbiamo incontrato a Cagliari la settimana scorsa) aveva rivolto ai musulmani "nostri fratelli". Quel giovane islamico ci consegna con quel rametto profumato il senso profondo della nostra costruzione comune dell'Africa romana, il senso di un'attenzione e di un rispetto che vogliamo affermare, il desiderio di un incontro e di una speranza. Benvenuti in Sardegna.

PAOLA RUGGERI

Saluto del Direttore a nome dei componenti del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane

Cari amici, cari colleghi, cari studenti,
voglio porgervi, a nome dei componenti del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane, che da poco tempo ho l'onore di dirigere, il benvenuto in Sardegna, in questo meraviglioso approdo, calmo e sicuro, nella baia di Porto Corte, dove svetta la sagoma dell'isola Foradada, l'antica isola delle ninfe.

Approfitto di questa prestigiosa occasione per ringraziare il mio predecessore, il professore Raimondo Zucca, che in questi anni ha diretto il Centro con il suo consueto entusiasmo.

Come sapete le nostre ricerche che trovano un campo privilegiato nello studio storico, epigrafico e archeologico sulle province africane, attualmente proseguono a Nabeul, nonostante le difficoltà politiche ed economiche del Maghreb, con la missione tunisino-italiana guidata da Mounir Fantar, Raimondo Zucca e Pier Giorgio Spanu. Tutti ci auguriamo che le rivoluzioni della primavera araba non siano state solo un'illusione, che cessino le stragi e gli assassinii politici e che il Nord Africa torni ad accoglierci con quell'ospitalità per cui quelle terre sono note in tutto il Mediterraneo.

In realtà, per il nostro Centro, si stanno anche schiudendo nuovi orizzonti verso i paesi del Nord Europa e dell'Europa orientale, soprattutto dopo che è stato stretto un gemellaggio con il LAD, il Laboratorio di Studi e Ricerche sulle Antiche Province Danubiane del Dipartimento di Scienze Storiche dell'Università degli Studi di Ferrara, che intende studiare l'orizzonte balcano-danubiano e del Mar Nero nell'Antichità, diretto dal professore Livio Zerbini che mi ha pregato di porgervi i suoi più cari saluti: non può oggi essere con noi perché impegnato in un Convegno a Cluj.

I colleghi Alessandro Teatini, Antonio Ibba e Alberto Gavini hanno realizzato nel mese di settembre una missione in Dobrugia, nella Romania orientale presso il sito di *Ibida* (attuale Slava Rusa), un progetto da sviluppare nella lunga durata.

Insomma tante cose si stanno muovendo, le risorse sono davvero poche, ma abbiamo un ritrovato entusiasmo e tanta voglia di fare.

Per il momento auguro a tutti noi un proficuo e coinvolgente svolgimento dei lavori del XX Convegno di studi sull'Africa romana.

MANFRED G. SCHMIDT

Messaggio di saluto

Magnifico Rettore, Autorità, cari colleghi ed amici!

Un saluto dovrebbe sempre essere fatto nella lingua del paese che ospita. E anche se io non padroneggio questa lingua meravigliosa, mi sia concesso salutare, e allo stesso tempo ringraziare, Loro tutti in italiano (molte grazie a Camilla Campedelli per la traduzione in italiano).

Ringrazio a nome dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL) il Magnifico Rettore dell'Università di Sassari, Attilio Mastino, patrono di questa serie di congressi unica tra tutte, Paola Ruggeri, Cinzia Vismara e tutti gli altri collaboratori. Ringrazio Loro per avere organizzato negli ultimi trent'anni questi convegni, a cadenza inizialmente annuale, poi, biennale dal 1993 fino ad oggi, giorno in cui si apre la ventesima edizione. Si è così costituito un forum per tutti gli studiosi provenienti perlopiù dal Maghreb o dall'area mediterranea occidentale, che si occupano di tematiche concernenti l'antichità, in qualità di geografi, archeologi, epigrafisti, filologi, storici, studiosi dell'era preistorica o della linguistica.

L'interdisciplinarità di questi convegni, l'internazionalità dei partecipanti e la puntualità con la quale vengono presentati e subito pubblicati i risultati della ricerca, è unica; non è paragonabile al grande congresso internazionale dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine che ricorre ogni cinque anni ed è incentrato prevalentemente sull'epigrafia. Gli atti dei nostri congressi non vengono di solito pubblicati con la celerità dei convegni dell'Africa romana.

Nella magistrale organizzazione e redazione di questa *performance*, programmata, di volta in volta, con rinnovato entusiasmo, sta il segreto del grande successo della – si può ben dire – istituzione scientifica che è l'Africa romana.

Ogni studioso interessato alla materia ritrova, negli imponenti volumi della serie, lo stato della ricerca relativo a una questione inerente alla sua disciplina, inserita nel contesto più ampio delle scienze connesse. La pubblicazione, nella molteplicità dei suoi contributi, riunisce in sé la ricerca concernente il Nord Africa romano e costituisce oggi il punto di partenza per ogni ulteriore lavoro su questo tema.

Un aspetto fondamentale di ogni convegno è l'incontro con i colleghi. Nell'ultimo volume dell'Africa romana, il diciannovesimo, è stato ricordato il mio maestro Géza Alföldy[1]. Egli si è sempre adoperato nel curare lo scambio di idee e i rapporti internazionali all'interno della comunità scientifica, con lo stesso entusiasmo che aveva per la scienza a sostenere i progetti e le condizioni dei giovani colleghi provenienti da altri paesi. Mai come negli anni passati ad Heidelberg ho avuto modo di stringere rapporti di amicizia con tanti colleghi internazionali. Géza poi associava la sua etica di studioso all'oggetto delle sue ricerche:

> Die Stärke des antiken Rom lag darin, dass es die Eliten der vielen *nationes* für seine Ideale gewinnen konnte; die große Chance für die Gelehrten, die sich dem Erbe Roms widmen, liegt darin, durch ihre gemeinsamen wissenschaftlichen Ideale zur Verständigung zwischen den modernen *nationes* beizutragen[2].

Non vorrei abbandonare questo sogno dal sapore umanistico e vorrei fare appello ai colleghi del Maghreb, affinché facciano propria l'idea di una *Méditerranée solidaire*, di cui parla nello stesso volume M'hamed Hassine Fantar in riferimento all'epoca romana: «C'était un véritable vivre ensemble, une certaine mondialisation, qui favorisait l'osmose ethno-culturelle sans exclure les differences»[3].

Non abbiamo nessuna soluzione in tasca per un «véritable vivre ensemble», una tollerante coesistenza nel Maghreb e in Europa; se l'AIEGL potrà contribuire in una qualsiasi forma, allora avremo adempiuto ai nostri compiti in modo del tutto speciale. Nel corso di questo congresso ci sarà sicuramente l'opportunità di parlare con i membri del *Bureau*, John Bodel, László Borhy, Camilla Campedelli, e con quelli del *Comité*. Vi prego di cogliere l'occasione e di parlare della vostra situazione.

Je demande donc à mes collègues ici présents du Maghreb de nous soutenir dans notre réunion du Bureau et du Comité de l'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine. S'il vous plaît décrivez, de votre perspective, les problèmes quotidiens que vous avez avec votre travail. Peut-être nous pouvons travailler ensemble pour trouver une solution à un cas particulier, ou peut-être aider un peu avec le soutien de la Communauté européenne ou de l'aide internationale, à la réussite d'un véritable "printemps arabe".

Vi auguro buona fortuna per questo convegno e per tutto il resto!

1. R. Zucca, *Géza Alföldy e l'Africa romana*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 35-41.
2. G. Alföldy, *Geleitwort*, in *L'Africa romana X*, p. 10.
3. M. Hassine Fantar, *«L'Africa romana» – pour une Méditerranée solidaire*, in *L'Africa romana XIX*, p. 83.

SALVO BARRANO

Per una formazione orientata alla professione

È un onore essere invitato all'apertura di un evento di così lunga tradizione: si tratta della ventesima edizione di un convengo nato trent'anni fa, che da altrettanto tempo pubblica puntualmente i propri atti, alimentando un dibattito vivo per la comunità scientifica sui temi appassionanti dell'Africa romana: dalla "romanizzazione" allo sviluppo dei paesi che affacciano sul Mediterraneo. Un evento precursore di temi oggi fortemente attuali e centrali nelle dinamiche intermediterranee, come ad esempio il dibattito sul dialogo interculturale, con particolare riferimento ai paesi del Maghreb. Ma il Convengo ha anche il merito di aver dato spazio a centinaia di studiosi, affermati ed emergenti, contribuendo così in maniera significativa all'evoluzione dell'archeologia italiana.

I dati e i numeri del convegno parlano da soli: decine di migliaia di pagine pubblicate negli atti; decine di monografie edite dal Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane che approfondiscono singole tematiche, centinaia di studiosi internazionali, oltre duemila contributi.

Come presidente dell'Associazione Nazionale Archeologi tengo a sottolineare un dato: l'Africa romana si è distinta nella sua lunga tradizione soprattutto per aver dato spazio e fiducia a giovani studiosi, spesso alle prese con la prima pubblicazione scientifica, un dato in netta controtendenza rispetto alla cultura accademica italiana, molto spesso caratterizzata da atteggiamenti di resistenza e di chiusura nei confronti delle innovazioni e dei loro portatori sani, che – piaccia o non piaccia – sono spesso proprio le giovani generazioni!

Ruolo e obiettivi dell'Associazione Nazionale Archeologi

L'Associazione Nazionale Archeologi (ANA), nata nel 2005, è la più grande associazione di archeologi in Italia, ed è presente con rappresentanti eletti in 18 regioni italiane su 20.

* Salvo Barrano, Presidente dell'Associazione Nazionale Archeologi.

In Italia nel corso degli anni la comunità degli archeologi si è molto accresciuta, ricoprendo un ruolo decisivo nella ricerca, nella tutela e nella valorizzazione del patrimonio archeologico italiano. L'archeologia italiana si è basata tradizionalmente (almeno dalla metà degli anni Settanta) su un sistema bipolare che ha visto da un lato l'Università operare, insieme ad altri enti di ricerca (CNR, Accademie straniere, Associazioni di studiosi, Centri studi), nel campo della formazione e ricerca; dall'altro il Ministero per i Beni e le Attività Culturali esercitare, in via pressoché esclusiva, funzioni di tutela, in un rapporto scarsamente collaborativo – più spesso conflittuale – con gli Enti locali.

Un sistema bipolare che si è rivelato inadeguato e inefficace su molti aspetti, e cioè: *a*) la tutela, informata ad una normativa molto rigida sotto il profilo formale, ma ampiamente eludibile su quello sostanziale, anche a causa dell'assenza di procedure standardizzate; *b*) la formazione, improntata a un approccio prevalentemente accademico, negli anni sempre più scollata dalla professione; *c*) la ricerca, caratterizzata da scarsa innovazione e sempre più penalizzata dal taglio progressivo ai fondi e al personale; *d*) la professione, sempre più debole per il ritardo degli istituti nel fornire una preparazione adeguatamente *job oriented*; una debolezza ancora più aggravata dall'assenza di riconoscimento giuridico della figura dell'archeologo, oltre che dalle generali condizioni del mercato del lavoro, sempre più penalizzanti.

In questo sistema, già in origine troppo rigido e scarsamente integrato, si è sviluppata una terza componente, che si nutre di formazione universitaria e post-universitaria e che, seppur deregolamentata e disconosciuta, contribuisce in maniera decisiva ai processi di tutela archeologica, presidiando il territorio e di fatto rendendo concreta l'azione di tutela, che altrimenti rischierebbe spesso di limitarsi a prescrizioni formali.

L'obiettivo principale dell'Associazione Nazionale Archeologi è promuovere la qualità della professione, favorendo il dialogo tra tutte le componenti della categoria per la creazione di un sistema integrato dell'archeologia italiana. A tal fine riteniamo fondamentale rappresentare le istanze degli archeologi in maniera unitaria, a prescindere dai ruoli e dagli enti di appartenenza dei singoli, per fornire un contributo qualificante allo sviluppo del paese e alla tutela del territorio. Siamo convinti infatti che gli archeologi italiani, al pari di altre categorie professionali, abbiano il diritto-dovere di perseguire, oltre che la tutela e la ricerca, il principio di utilità sociale della professione, troppo spesso trascurato, se non addirittura travisato.

A tal proposito siamo da sempre convinti che per la figura dell'archeologo, che contribuisce ad un interesse pubblico, costituzionalmente garantito, occorra un riconoscimento giuridico del profilo. E per questo negli ultimi anni abbiamo promosso numerose iniziative pubbliche, a cominciare dalle manifestazioni del giugno 2008, del dicembre 2010 e del gennaio 2014. A tal proposito è stato fondamentale il ruolo dell'Associazione nel promuovere e stimolare le diverse proposte di legge presentate in Parlamento negli ultimi anni: la Pdl 1614, presentata all'indomani della manifestazione del giugno 2008 (XVI legislatura), adeguatamente riformulata e ripresentata nella legislatura successiva (Pdl C. 362, XVII legislatura) e finalmente approvata dalla Camera dei Deputati il 15 gennaio scorso e trasferita in Senato, dove la discussione (Disegno di legge S. 1249) è stata avviata il 27 marzo 2014. Il 5 maggio scorso il ministro Boschi ha firmato l'assenso all'assegnazione del testo in sede deliberante. Nonostante alcuni settori del mondo accademico abbiano tentato di rallentare l'iter legislativo, rischiando di compromettere il risultato, l'azione congiunta e tenace delle associazioni professionali e la consapevolezza maturata dal Legislatore potrebbero portare al conseguimento di un risultato storico: quello di veder definita e regolata la professione di archeologo, a quasi quarant'anni dall'istituzione del Ministero!

Attendiamo dunque fiduciosi l'approvazione al Senato, consapevoli che l'eventuale riconoscimento, unito alle responsabilità e ai compiti che già la L. 4/2013 assegna alle associazioni professionali, imporrà un nuovo impegno per l'Associazione Nazionale Archeologi nella definizione dei requisiti e nella gestione dell'accreditamento e dell'aggiornamento professionale.

Conferimento della carica di socio onorario al Rettore prof. Attilio Mastino

Mi preme adesso illustrare le ragioni che ci hanno spinto, con parere unanime della Segreteria Nazionale, a conferire al Magnifico Rettore la carica di Socio onorario dell'Associazione.

Innanzitutto il prof. Attilio Mastino ha dato un contributo decisivo allo sviluppo dell'archeologia e della storia sarda e all'insegnamento delle discipline archeologiche in Sardegna: oltre a istituire il convegno sull'Africa romana, a lui si deve infatti l'istituzione degli insegnamenti di Archeologia Classica, Metodologia della Ricerca Archeologica, Archeologia del Paesaggio, Archeologia Fenicia e Punica, Archeologia del Vicino Oriente, Protostoria Europea, Archeologia Medievale, Archeologia Cristiana, Ar-

cheologia dell'Africa Romana, Archeozoologia. E sempre al suo impegno si deve l'istituzione della Scuola di Specializzazione in Archeologia e in Archeologia subacquea presso la sede di Oristano. Le sue iniziative hanno fornito l'opportunità a generazioni di studiosi sardi di formarsi su aspetti storico-archeologici, ma al contempo ha consentito a studiosi di tutto il mondo, attraverso partnership, progetti di ricerca e borse di dottorato, di venire a studiare in Sardegna per approfondirne la cultura.

Ma il prof. Mastino ha avuto anche il merito di aver saputo, oltre che aprire spazi e opportunità per i giovani ricercatori, recepire le istanze vivaci della professione, raccogliendo il messaggio unitario della categoria e mostrandosi sensibile nei confronti delle legittime rivendicazioni dei professionisti archeologi.

FIG. 1 Attilio Mastino riceve la targa di Socio onorario da Franco Giuliano Rolando Campus (a destra), Giuseppina Manca di Mores e Salvo Barrano (a sinistra).

GUIDO CLEMENTE

Momenti di continuità e rottura: bilancio di trent'anni di convegni dell'Africa romana

L'amico Attilio Mastino ha certamente voluto mostrarmi la sua fiducia nel chiedermi di sintetizzare la storia di 19 convegni nell'arco di 30 anni, che hanno prodotto 46 volumi, di molte migliaia di pagine, e hanno coinvolto un numero impressionante di studiosi. Non potevo rifiutare comunque un tale compito, che non solo mi onora, ma mi consente di testimoniare il profondo legame di stima e affetto con i colleghi dell'Università di Sassari, che tra l'altro è diventata, sia pure per poco tempo, anche la mia.

Disponiamo di uno strumento utilissimo per un bilancio dei primi dieci convegni, dal 1983 al 1992: gli indici compilati da Paolo Melis, Esmeralda Ughi e Paola Ruggeri; questi indici danno da soli il senso della crescita esponenziale dell'iniziativa, come numero di partecipanti, varietà dei temi, istituzioni coinvolte. Credo che fin d'ora dovremo esprimere la nostra solidarietà a chi sarà incaricato di compilare gli indici dei restanti nove convegni che, per quanto non più annuali, hanno visto una crescita ancora maggiore. Si è passati tra l'altro dalle sedi sarde dei primi dieci anni alla Tunisia, Marocco, Spagna, ampliando quindi di volta in volta la gamma delle collaborazioni internazionali.

Questo successo, e questo sviluppo costante, sono del resto evidenti a tutti, e non occorre che li richiami ulteriormente. Nel fare un bilancio necessariamente rapido e non esaustivo, credo che sia utile da parte mia condividere qualche riflessione generale, e indicare alcuni elementi essenziali, che mi paiono caratterizzare "L'Africa romana".

Prima di tutto, il tema, la cui individuazione, a quanto si racconta, è frutto di una folgorazione di Mastino durante un viaggio di studio in Tunisia, nel 1982. Porre l'Africa romana al centro di un progetto di lavoro di tale rilevanza significa riconoscere il valore profondo che lo studio di quell'area riveste per i nostri studi, e per la nostra intera storia.

Benedetto Croce riteneva che tutta la storia fosse storia contemporanea. Ho sempre pensato che avesse ragione in un punto sostanziale, anche se la sua teoria andava oltre: nella formulazione di un problema storico partiamo, più o meno consapevolmente, dalla nostra esperienza, e quindi dal-

la contemporaneità. Di questo si nutre l'indagine sul passato, perché essa possa essere vitale; il che non significa attualizzare, ma trasportare in un paesaggio diverso i nostri interrogativi, e quindi sottoporli alla verifica dello studio, e proporne una ricostruzione che ne chiarisca la specificità in un ordine generale di problemi che ancora sono per noi vitali.

Molte volte, nei convegni, si è guardato all'Africa contemporanea con fasi alterne di speranza e preoccupazione. Non si è trattato di un omaggio formale agli amici della sponda sud del Mediterraneo, ma di un modo di sottolineare l'esigenza di versare nella lunga storia dei paesi che erano parte dell'impero romano appunto questa vicenda, per ricostruire in modo più compiuto la loro identità. La storia della vasta area che va dall'Egitto al Marocco è oggi segnata da una durissima lotta che vede integralismi religiosi, nazionalismi, dittature e democrazie che vogliono affermarsi, guerre civili e primavere cariche di aspettative. Assistiamo all'arrivo di migliaia di migranti in Europa, e combattiamo contro le pulsioni peggiori della nostra società, la paura della diversità, la pratica dello sfruttamento della disperazione. Mai come ora la sponda sud del Mediterraneo sconta una vicenda che la vede politicamente divisa dai paesi europei che pure sullo stesso mare si affacciano. Il mondo antico sembra, è lontanissimo. Ma dobbiamo riflettere sul fatto che la storia attuale è il prodotto di una vicenda millenaria. Pensiamo che quei paesi sono stati parte integrante, per circa 1500 anni, ciascuno con la sua peculiarità, di un mondo, fenicio e mediorientale, punico, ellenistico, romano, vandalo, bizantino. L'Islam ha prodotto una cesura, ma sul significato di questa oggi si discute molto: vi sono indubbi elementi di continuità che hanno attenuato la visione prima prevalente di una frattura nel Mediterraneo che non sarà più unificante, ma diviso. Il passaggio da una civiltà a un'altra, specie se hanno la complessità di quelle di cui parliamo, non si coglie solo nella storia politica, ma in quella culturale in senso lato, economica, sociale, e quindi le fratture o le interazioni avvengono con ritmi diversi, e a volte mai in modo drastico e compiuto. Frammenti di passato permangono, più o meno vitali, e contribuiscono alla costruzione di un altro mondo, che non è del tutto avulso da ciò che lo ha preceduto.

Quando parliamo della nostra esperienza, non possiamo non fare riferimento alla distorsione cui, in un recente passato, è stata sottoposta la storia di Roma per piegarla alle esigenze della propaganda di un regime autoritario e che in Africa si è macchiato di delitti infami.

In tale prospettiva, i convegni dell'Africa romana ci appaiono vicini, ed anzi ci appaiono come essenziali per recuperare una prospettiva storica, un'identità, che deve tenere conto di tutta la vicenda storica. Chiamare

quindi studiosi africani a discutere con studiosi di altri paesi, e in particolare con quelli che si affacciano sul Mediterraneo, non è un'operazione neutra. Creare un luogo che per 30 anni ha fatto incontrare le due sponde del Mediterraneo e le ha, in qualche modo, riunificate all'insegna degli studi è un fatto che ha un significato profondo, simbolico certo, ma anche concreto, nel momento in cui si ricrea una comunità che ripensa se stessa attraverso la propria storia.

La ripensa senza schematismi ideologici, al riparo della serietà e solidità dei nostri studi. In questo senso, non posso che esprimere un plauso per l'assenza di facili cadute in ideologie, in rivendicazionismi di vario genere, in una retorica che è limitata, doverosa ma innocua, a qualche indirizzo di saluto. Un clima dunque assai favorevole a quello che va fatto nei convegni, ascoltare e discutere sul piano scientifico, nella consapevolezza che questo lavoro non è tuttavia avulso dal più ampio quadro storico e politico. In questo ordine di problemi, ovviamente l'impero romano rappresenta un universo privilegiato. Il rapporto tra Roma e il suo impero, le sue province, si dipana dalla conquista, inevitabilmente traumatica, in qualunque modo avvenga, alla creazione di un mondo nel quale i processi di osmosi, di integrazione, di scambi e di conflitti infine realizzano un impero multietnico e multiculturale, nel quale, sul piano politico, si arriva alla trasformazione di sudditi in cittadini, e di questi cittadini, spesso, in governanti. Abbiamo sempre più la consapevolezza della complessità di questo processo, e non ci soddisfa dunque il termine "romanizzazione" per spiegare un fenomeno che non è né unilaterale né lineare. Usiamo ora frequentemente "ibridazione" o "meticciato", ma io non mi appassiono alla disputa terminologica e al politicamente corretto, specie quando fa perdere di vista la sostanza. La sostanza è che una potenza conquistatrice ed egemone ha creato un impero il cui governo si fondava sulla creazione di un sistema istituzionale, giuridico e amministrativo capace di far fronte a realtà assai diverse pur nell'unità politica mai messa in discussione. Questo sistema di governo lasciava spazi spesso assai ampi al mantenimento e sviluppo delle culture locali, e questo rende indispensabile l'approfondimento delle singole situazioni provinciali. Inoltre, era fondato sulla cooptazione delle *élites*, e sulla loro capacità di ascesa sociale resa possibile dalla condivisione dei valori fondamentali elaborati da Roma, pochi in fondo ma ben saldi e non negoziabili. Questa costruzione, pur avendo ottenuto risultati ammirevoli, come l'estensione della cittadinanza e il sostanziale rispetto delle diverse culture, non deve faeci dimenticare che essa non è riproducibile nel nostro mondo; ma non per questo perde il suo valore paradigmatico, e ci impone una riflessione.

Tacito fra tutti ci ha abituato a studiare l'impero come storia di imperatori, il dramma del centro del potere, un tema affascinante ed eterno. Ciò ha prodotto una difficoltà di interpretazione generale, una deformazione prospettica che aveva già visto Theodor Mommsen, come sappiamo, dedicando il suo volume sull'impero alla storia delle province. Tuttavia, l'approfondimento delle specificità locali è questione non semplice: esso ha bisogno di un'indagine che includa ogni tipo di documento, letterario, archeologico, epigrafico, numismatico, con un'estensione sempre più opportuna e frequente a quelle scienze, come la chimica, la geologia, l'archeologia del paesaggio con le connesse metodologie, suscettibili di ampliare il nostro orizzonte.

Inoltre, "L'Africa romana" si comprende meglio se non la limitiamo cronologicamente al periodo appunto romano; proprio perché il processo è vario, ha tempi diversi nella politica, nella cultura, nell'economia, nella religione, dobbiamo ricostituire l'unità temporale e spaziale del Mediterraneo antico. Parte da queste premesse la scelta degli organizzatori di allargare la prospettiva, includendo studiosi delle società orientali, fenicia, punica, fino alle soglie dell'Islam e del Medioevo. A questa scelta fa riscontro un'altra, assai significativa per gli obiettivi che essa indica: la presentazione della maggior quantità possibile di nuovi materiali e documenti. Questa impostazione ha portato come conseguenza una crescita dei convegni, e degli atti, che a volte crea un effetto come quello della sindrome di Stendhal: un eccesso di informazioni che provoca vertigine. Tuttavia, nonostante la dispersione che a volte può rendere difficile la sintesi, oggi mi sentirei di dire, di fronte a questa mole imponente di materiali, che la strada intrapresa ha meriti straordinari, e risponde a obiettivi importanti. Sul piano del metodo, come ho accennato prima, solo con l'acquisizione e l'analisi di nuovi documenti la storia imperiale romana può non solo rinnovarsi, ma guadagnare la giusta prospettiva. Così, i temi scelti di volta in volta, l'economia nelle sue molteplici declinazioni, il territorio, gli scambi, i mestieri e le tecniche, la religione, l'epigrafia e la storia, le sopravvivenze puniche e le persistenze indigene, lo spazio urbano e quello rurale, la mobilità dei popoli e delle persone assumono una loro specifica rilevanza per le province africane proprio per la possibilità, che il convegno offre, di presentare i nuovi materiali che solo possono poi essere ricondotti a sintesi storica. E questa sintesi, anche provvisoria, è forse qualcosa su cui occorre lavorare per dare il giusto valore a un lavoro imponente e difficile.

L'altro aspetto rilevante è la partecipazione di un numero, peraltro sempre maggiore, di studiosi. Questo ha creato una serie di rapporti non

effimeri, ma nutriti dalla condivisione di un progetto di lungo termine, e di una serie di iniziative che si fondano sulla collaborazione tra studiosi africani, sardi, sempre più affiancati da altri, fra cui per ovvie ragioni gli spagnoli. Fra queste iniziative dobbiamo ricordare le campagne di scavo, la collaborazione con l'AIEGL, e con le principali istituzioni africane, come l'Istituto Tunisino per il Patrimonio, gli omologhi istituti algerino, marocchino e libico, e le università della regione, e altre istituzioni, come centri di ricerche francesi, o l'Università di Bologna, legata a Sassari dalla presenza pluriennale di Giancarlo Susini e dei suoi allievi, Giovanni Brizzi e Angela Donati. Inoltre, la nascita del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari ha costituito un ulteriore ampliamento degli orizzonti della ricerca e della sua organizzazione, anche per la collaborazione instaurata con il Centro per lo Studio delle Province Danubiane di Ferrara. Si tratta di esempi che vogliono solo mostrare la vastità e importanza delle energie impiegate. Questa collaborazione ha coinvolto grandi studiosi, ma anche giovani che hanno affinato le loro competenze in relazione all'Africa romana. Ricordare tutti gli studiosi senza tralasciarne troppi è impossibile. Preferisco sottolineare l'importanza di un incontro fra generazioni e paesi e istituzioni diverse come caratteristica molto bella, sul piano umano, e assai proficua sul piano scientifico. In questo ambito, il gruppo formatosi nell'Università di Sassari intorno ad Attilio Mastino, e quindi Raimondo Zucca e fra i più giovani Antonio Ibba, tra gli altri, mentre cresce una nuova generazione, è un esempio di come la ricerca possa essere organizzata e il sapere trasmesso: faccio alcune eccezioni per esemplificare questo concetto, forse per molti scontato, ma che scontato non è, nella attuale situazione degli studi e nelle condizioni delle nostre università. La collaborazione attiva nella redazione degli Atti offerta ad esempio per molti anni da Mustapha Khanoussi, e quindi dai colleghi marocchini e spagnoli seguendo l'iter dei convegni; collaborazione che ha avuto come protagonisti italiani Cinzia Vismara e soprattutto, mi sia consentito sottolineare, Paola Ruggeri, che dalla redazione degli indici con cui i giovani della nostra università si fanno le ossa, è passata ad assumere via via un ruolo essenziale, scientifico e organizzativo, compito che ora è affidato ad altri giovani, che certamente sapranno percorrere la stessa strada. A questo si aggiunga un altro elemento non secondario: la capacità di coinvolgere una molteplicità di ambiti disciplinari – basti ricordare che fin dagli inizi ad Attilio Mastino si è unito il romanista Sandro Schipani.

Per queste ragioni, e per altre, i convegni hanno avuto un successo crescente, e hanno dato risultati duraturi, cosa che molti convegni, per la loro

natura non sistematica, non possono offrire, al di là della loro qualità. Oggi noi disponiamo di un insieme di contributi che ci consentono di ricostruire la storia dell'Africa antica nella sua complessità, e di individuarne la specifità. L'identità dell'Africa antica è il risultato di una quantità di elementi che si articolano in una moltitudine di realtà locali: una volta ricostruita questa peculiarità, è possibile istituire fecondi paralleli, studiare analogie e differenze con altre realtà provinciali. Per quanto riguarda l'Africa romana, basti ricordare quanto abbia contribuito alle problematiche del cristianesimo, che tra l'altro interessano da vicino il cristianesimo sardo, alla cultura figurativa, e quanto questi temi siano rilevanti, ben oltre l'impero di Roma.

In questa direzione, la sempre maggiore attenzione alla Spagna appare una direzione di indagine naturale, e obbligata, ma anche, sia pure episodicamente, l'estensione all'Egitto e alla Cirenaica ha consentito di guardare a regioni che per la loro peculiarità (basti pensare alla lingua) rappresentano un aspetto interessante e spesso trascurato nello studio delle province africane. Il Mediterraneo occidentale ha una sua storia, politica e culturale, che autorizza un suo studio e una sua definizione, ma non dobbiamo dimenticare che questo mare ha svolto un ruolo di cerniera tra Oriente e Occidente che infine è stato assorbito, ma non omologato, dai Romani, diventando il loro mare (il *mare nostrum*, divenuta infelice espressione della propaganda fascista) sul piano politico, ma sempre crogiuolo di culture diverse in costante dialogo e confronto, per secoli pacifico sotto Roma, ma mai inerte.

Questi discorsi ci portano infine a parlare della Sardegna, da cui tutto è cominciato. I discorsi fatti per l'Africa romana valgono naturalmente sul piano metodologico anche per la storia di questa provincia. Gli studi sulla Sardegna, come sappiamo, hanno dovuto fare spesso i conti con la tendenza a isolarla da un più ampio contesto, esaltandone la unicità fino a costruire un modello ideologico di una regione il cui carattere fondamentale sarebbe la resistenza, e quindi l'isolamento e la scarsa permeabilità agli apporti esterni. Questa prospettiva, che valorizza il periodo nuragico classico, e vuole rintracciare l'identità sarda attraverso i secoli, sul piano antropologico prima che sociale e politico, riduce fortemente la possibilità di una analisi più articolata, sfumata e complessa. Fenici, Punici, Romani, e quindi Vandali e Bizantini hanno posto la Sardegna nel cuore delle vicende politiche del Mediterraneo, non solo occidentale. I contatti sono naturalmente ben più antichi, ma mi preme ora sottolineare come una storia durata circa 1500 anni non possa essere riassunta nell'idea di una resistenza dell'elemento indigeno e della sua costante riemersione fino all'età contemporanea. La formazione di un'identità sarda deve tenere conto di elementi di scam-

bio, di contatti, contrasti, conflitti che sempre, anche per quest'isola, non sono a senso unico. La persistenza di elementi indigeni, come per l'Africa, si comprende nel rapporto con i nuovi apporti, che ne hanno modificato la natura e, a loro volta, ne sono stati influenzati. Dunque, l'aver sempre dato spazio agli studi sulla Sardegna va ben oltre la ovvia constatazione che questi convegni in Sardegna sono nati e si avvalgono di una nutrita équipe di sardi. La Sardegna è un tassello indispensabile per ripensare alla storia del Mediterraneo e alla sua sponda sud, come lo è la Spagna. Non solo perché l'Africa è *parens Sardiniae*, come diceva Cicerone che non voleva fare un complimento. Ma perché la storia sarda si lascia decifrare, sia pure assai imperfettamente e provvisoriamente, attraverso la ricerca sul campo, l'archeologia, l'epigrafia, l'indagine sul territorio; le fonti letterarie, più che per altre aree, sono poche, discontinue e difficilmente utilizzabili per la costruzione di un modello interpretativo; spesso le abbiamo assolutizzate, sopravvalutate (vedi l'esempio di Cicerone) non tenendo nel debito conto il loro carattere frammentario, la loro sostanziale scarsa rilevanza per rispondere a molte delle domande più significative che dobbiamo porre. L'integrazione di documenti letterari e di quelli archeologici, epigrafici ecc. è la strada maestra per porre correttamente le domande e avere qualche prima risposta. Per questo, la scelta di cui dicevo della presentazione di nuovi materiali, della presenza di giovani che lavorano agli scavi e ne presentano i risultati è essenziale per i nostri studi. E occorre qui sottolineare con forza la collaborazione con le soprintendenze, fatto non scontato in molte regioni d'Italia, che del resto fa da péndant alla collaborazione con gli istituti africani che svolgono le stesse funzioni. I convegni vedono costantemente relazioni che presentano tempestivamente materiali di scavo, interpretazioni di documenti, in uno scambio di informazioni efficace e significativo. La Sardegna antica che ho conosciuto da studente, molti decenni fa a Cagliari, ne esce irriconoscibile. I progressi, e i problemi che si portano dietro, sono straordinari; occorre, forse ancora più che per l'Africa, lo sforzo di ulteriori indagini, e di sintesi provvisorie, oltre quelle già importanti di cui disponiamo in anni recenti, che contribuiscano a superare definitivamente le pregiudiziali ideologiche, mantenendo tuttavia vigile l'attenzione contro l'opposto della assimilazione e omologazione. Faccio solo alcuni rapidi esempi: la fioritura di discussioni intorno alle sculture di Monte Prama sta producendo un ripensamento della tarda società nuragica e dei rapporti con l'Oriente, che possono portare a elaborare modelli differenti. Le indagini archeologiche all'interno della Sardegna, nell'antica *Barbaria*, ci costringono a ripensare la presenza romana, molto più diffusa e capillare di quanto non si sapesse

solo pochi decenni fa. Ma questo dato, pur qualitativamente e quantitativamente importante, attende una valutazione organica, complessiva, del significato e dei modi di questa presenza. Ci dice molto sul modello organizzativo dei Romani, in sostanza una conferma di comportamenti e visioni di governo sperimentati altrove, ma ancora richiede approfondimenti e nuovi dati per comprendere l'impatto sulla componente indigena, la sua visione di questa presenza, le reciproche influenze. L'indagine sul territorio, il rilevamento di ville, di insediamenti agricoli, ha bisogno di esami molto più estesi. Essi possono darci della Sardegna imperiale una visione diversa da quella dell'arretratezza rispetto ad altre realtà provinciali, pur in un quadro che certo non era di grande sviluppo a paragone di altre realtà. I documenti archeologici parlano, ma non scrivono tutta la storia, specie di quei gruppi che non hanno prodotto una loro letteratura e scritto la loro storia, e che pure erano il tessuto connettivo di un'economia come quella della Sardegna imperiale.

Per finire, uno sguardo al futuro. Serpeggia negli organizzatori il dubbio sulla possibilità di continuare in questa impresa, divenuta così grande che, come l'impero romano, fatica per la sua stessa mole. Ma l'impero romano, dopo questa allarmata valutazione, è durato molti secoli. Sarebbe inutilmente presuntuoso da parte mia dare consigli: Mastino e i suoi, l'intero comitato scientifico, sanno bene come fare, e certamente ci stanno pensando. Io posso solo fare un auspicio, che credo condiviso da tutti: una costruzione di questa complessità e importanza, proprio per le caratteristiche che ho richiamato rapidamente, non deve essere annullata. Non si possono perdere i contatti costruiti negli anni, istituzionali e personali, il rapporto con i giovani, l'acquisizione di nuovi materiali e il luogo per illustrarli. È un patrimonio che ormai trascende i limiti del convegno, e arricchisce tutta la comunità scientifica. I tempi cambiano, e con essi le condizioni, finanziarie, organizzative, personali. Si può cambiare la formula, ma non si deve chiudere un foro di discussione e di partecipazione corale a un grande progetto scientifico, che ha un valore politico, culturale e sociale non sostituibile. Di questo siamo grati ad Attilio Mastino e a tutte le studiose e gli studiosi che lo affiancano in questa impresa. Auguri!

ATTILIO MASTINO

La scomparsa di Claude Lepelley

Mentre questo volume era ormai in una fase avanzata di preparazione, ci ha raggiunto la notizia dell'improvvisa scomparsa del nostro caro Claude Lepelley, avvenuta a Montreuil (Île-de-France) il 1° febbraio 2015, all'età di 80 anni, a seguito di un arresto cardiaco. Era nato a Saint-Maurice, Val-de-Marne, l'8 febbraio 1934.

Mentre esprimiamo il dolore profondo per una perdita che ci colpisce davvero, che impoverisce ulteriormente la generazione di studiosi che ci hanno preceduto e che sono stati anche nostri maestri, vogliamo ricordarlo a nome di tutti gli amici de "L'Africa romana" per le sue straordinarie imprese scientifiche, per la sua figura umana di studioso, di democratico, di amico dei paesi del Maghreb. Gli siamo grati per l'attenzione che ci ha voluto riservare, sempre con affetto e simpatia, ma anche con una sorta di nobile distacco, ricollegandosi fin dall'inizio a un personaggio che ha voluto dare avvio ai nostri convegni, Marcel Le Glay, il maestro al quale era subentrato nella cattedra di Paris-X-Nanterre nel 1984.

Scrivendo la sua bella presentazione introduttiva all'XI volume de *L'Africa romana* curato da Mustapha Khanoussi, Paola Ruggeri e Cinzia Vismara, con gli Atti dell'incontro di Cartagine svoltosi tra il 15 e il 18 dicembre 1994, Claude Lepelley ricordava proprio quell'anno lontano: «En 1984, Marcel Le Glay m'apprit qu'il avait participé en décembre précédent, à Sassari, à une petite rencontre d'un grand intérêt consacrée à l'Afrique antique. Très vite parurent les actes, *L'Africa romana 1*, avec déjà une qualité d'impression qui ne devait jamais se démentir. Actes modestes, avec seulement huit communications, dont une consacrée à la Sardaigne, et quatre dues à des savants tunisiens, qui, d'emblée, s'étaient ralliés avec enthousiasme à l'initiative d'Attilio Mastino. On connaît la suite: les colloques successifs de "L'Africa Romana" sont devenus un événement majeur pour les spécialistes de l'Afrique et de la Sardaigne antiques, les participants se sont multipliés, la série des actes est désormais une publication de référence fondamentale, "un monument de la science contemporaine" a pu écrire André Chastagnol dans la présentation du VIII^e^ colloque».

E aveva aggiunto che il Convegno di Cartagine del 1994 segnava un ulteriore allargamento geografico alle province occidentali dell'impero romano, in particolare alla Sicilia, alla Corsica, alle due Spagne, alla Lusitania. «On constate ici que les colloques de "L'Africa Romana" sont devenus dans nos disciplines un événement qui concerne en fait tous les spécialistes du monde romain». Poi ci aveva parlato di *Helvius Vindicianus médecin et proconsul*, riportandoci al tema che preferiva: la Tarda Antichità, Agostino di Ippona, amico del proconsole d'Africa *Vindicianus* nella prima età di Teodosio, tra il 379 e il 380, *vir sagax, medicinae artis peritissimus, atque in ea nobilissimus.*

A Cartagine Lepelley era intervenuto nei dibattiti, aveva partecipato alle escursioni, alla memorabile cena organizzata da Wahid Brahim, direttore generale dell'Office National du Tourisme Tunisien (ONTT), sull'*Acropolium* della Byrsa, quasi un mercato improvvisato all'interno dell'ottocentesca cattedrale di San Luigi costruita all'incrocio tra il *cardo* e il *decumanus* della colonia giulia per il cardinale Charles-Martial-Allemand Lavigerie; a Tunisi con noi aveva visitato il Museo Nazionale del Bardo, divenuto oggi il simbolo luminoso della lotta al terrorismo e al fanatismo.

Per ricordare meglio la nostra collaborazione, in questi giorni ho voluto sfogliare gli indici di tutti gli altri volumi de *L'Africa romana*, trovando centinaia di rimandi interni, richiami, riflessioni, stimoli e suggerimenti di Lepelley ripresi da altri autori, che hanno guardato a lui come al più profondo conoscitore del Nord Africa in età tardoantica, un maestro pieno di curiosità, di interessi, di idee originali.

Nei nostri volumi Lepelley è presente quasi in ogni pagina, con i messaggi inviati ai nostri incontri, con le sue intuizioni, con la presentazione delle sue opere: io stesso ho presentato a Sassari nel 2000 (*L'Africa romana XIV*, p. 12) e a Tozeur nel 2002 (*L'Africa romana XV*, pp. 46 ss.), l'*hommage* al nostro carissimo Pierre Salama, che ha per titolo *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord Antique* (Études rèunis par Cl. Lepelley, X. Dupuis, Paris 2000). Così come avevo presentato quelle sue carte topografiche, l'accurata riedizione della carta di Pierre Salama, annunciata in preparazione presso Brepols, con il titolo *Carte des routes de l'est de l'Afrique à la fin de l'Antiquité d'après le tracé de Pierre Salama*, (éd. par J. Desanges, N. Duval, Cl. Lepelley, S. Saint-Amans, Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 17, Turnhout, 2010), a Siviglia nel 2006 (*L'Africa romana XVII*, p. 17). Del resto la riflessione era stata già avviata con la tavola rotonda alla Sor-

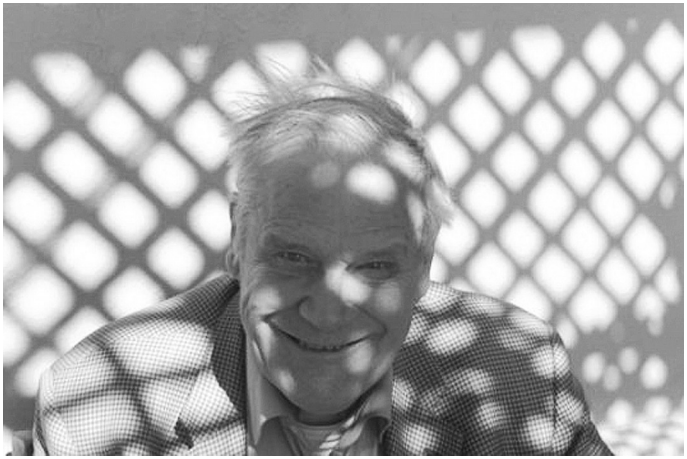


FIG. 1 Claude Lepelley in una fotografia del 2012.

bonne nel 1997: *De la carte de Pierre Salama (1947) aux études récentes sur la frontière de la Byzacène*[1].

Ma sono soprattutto le straordinarie sintesi di Lepelley ad aver costretto gli studiosi a confrontarsi, tentando di dare coerenza a una documentazione epigrafica che è sempre più ricca e originale: cito solo, a titolo d'esempio, il penetrante dibattito sul tema della *libertas* municipale, ripreso da Mustapha Khanoussi e Paola Ruggeri su *L'Africa romana* (*XIV*, pp. 2352 ss.), partendo da un esempio concreto, la città di Thugga: l'attributo *Liberum* adottato dal municipio andrebbe messo in relazione con i provvedimenti di Severo Alessandro per «l'extraordinaire attribut *conservator libertatis* attribué, à Dougga, à Sévère Alexandre dans sa onzième année tribunicienne, donc en 232, avec probablement une référence à l'extension à toute la communauté urbaine des avantages fiscaux dont bénéficiaient depuis longtemps uniquement les *pagani*». Un epiteto analogo, *[conservat]or digni[tatis et libe]rtatis*, è attribuito, sempre a Dougga, all'imperatore Probo: «partant de ce dernier titre, sur des positions assez différenciées, Claude Lepelley a reconstruit l'histoire institutionnelle de Thugga, sur la base des nombreuses ambassades envoyées par la cité pour défendre ses privilèges fiscaux compromis ou contestés par l'administration fiscale. C'est le cas de l'ambassade,

1. In Cl. Lepelley, X. Dupuis (éds.), *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique. Hommage à Pierre Salama*, Actes de la table ronde réunie à Paris en 1997, Paris, pp. 11-20.

voluntaria et gratuita legatio, de l'*advocatus fisci A(ulus) Vitellius Pap. Felix Honoratus,* effectuée à l'époque de Gallien *pro libertate publica* (*CIL* VIII, 26582)[2]».

A Bordeaux con lui avevamo discusso sulla nuova eccellente edizione dell'iscrizione di Thugga proveniente dal tempio dedicato alla Vittoria Germanica di Caracalla, presentata dal nostro amico Nabil Kallala, oggi direttore generale dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi; ma tante altre erano state le occasioni di incontro e di confronto a Tunisi, in Algeria a *Mascula*, a *Lambaesis*, a *Diana Veteranorum*, alle *Aquae Flavianae*, a Parigi all'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres nell'Institut de France (dove Azedine Beschaouch aveva promosso una mia comunicazione) e in una delle ultime sedute della Commission pour l'Afrique du Nord du CTHS alla fine degli anni Novanta: nel 1997 Lepelley era il segretario della Commissione e, assieme a Jehan Desanges e a Maurice Euzennat, aveva invitato Mustapha Khanoussi e me a presentare le nuove scoperte effettuate nel corso degli scavi tuniso-italiani a *Uchi Maius*. Poi le diverse Rencontres franco-italiennes sur l'épigraphie du monde romain, i congressi dell'Association Internationale d'épigraphie grecque et latine, e così via, con lo sguardo sempre rivolto al Nord Africa.

Infine, avevamo iniziato a lavorare insieme all'interno della SEMPAM, la Société d'étude du Maghreb préhistorique, antique et médiéval, che aveva contribuito a fondare con René Rebuffat. Nel quadro di questa istituzione, aveva organizzato con Françoise Deroche a Porto Conte ad Alghero in Sardegna il Congresso della SEMPAM su "L'onomastica africana" (28-29 settembre 2007)[3].

In precedenza era stato presidente-fondatore (con Michel Christol) nel 1995 della Société française d'études épigraphiques sur Rome et le monde romain (SFER) e poi aveva presieduto, in occasione delle celebrazioni bicentenarie del 2004, la Société des antiquaires de France.

Claude Lepelley aveva studiato a Parigi nel celebre liceo Charlemagne; ammesso all'aggregazione in storia nel 1957, iniziò il suo insegnamento per

2. Si vedano CL. LEPELLEY, *La fin du privilège de liberté: la restriction de l'autonomie des cités à l'aube du Bas-Empire*, in *«Splendidissima civitas». Études d'histoire romaine à la mémoire de François Jacques*, publiées par A. CHASTAGNOL, S. DEMOUGIN, CL. LEPELLEY, Paris 1996, pp. 207-20. Più specificamente: ID., *Thugga au IIIe siècle: la défense de la 'liberté'*, in M. KHANOUSSI, L. MAURIN (éds.), *Dougga (Thugga). Études épigraphiques* (Ausonius - Études, 1), Bordeaux-Paris 1997, pp. 105-16.

3. A. M. CORDA, A. MASTINO (a cura di), *L'onomastica africana. Congresso della Société du Maghreb préhistorique antique et médiéval, Porto Conte ricerche (28-29 settembre 2007)*, Ortacesus 2012.

due anni a Tunisi, per poi prestare il servizio militare in Algeria, tra il 1959 e il 1962. Sono gli anni nei quali, da Batna, aveva potuto visitare le straordinarie testimonianze di *Lambaesis* e conoscere da vicino gli archeologi francesi che operavano attivamente in Algeria, pur nel quadro convulso dell'insurrezione e della decolonizzazione. Gli era rimasta fortissima l'immagine delle monumentali testimonianze archeologiche della Numidia, che l'avevano incuriosito e indirizzato allo studio dell'Africa nella Tarda Antichità. Nella fase finale del periodo coloniale francese (terminato il 5 luglio 1962), proprio da questa esperienza insieme militare e civile nacque la sua ostilità nei confronti dell'OAS così come la sua dimensione aperta e democratica, che ci ha lasciato una traccia costante nelle sue opere e nei suoi articoli sul "Canard enchaîné". Rientrato a Parigi, fu nominato assistente di William Seston alla Sorbonne, dove restò per sei anni tra il 1962 e il 1967; insegnò poi all'università di Amiens (1967-70), quindi prese servizio a Lille prima come *maître de conférences* e poi come titolare di cattedra (1970-84), fino all'arrivo a Paris-X-Nanterre dove, come abbiamo visto, subentrò a Marcel Le Glay, che nei decenni precedenti aveva conosciuto in Algeria. Proprio a Nanterre, dove rimase fino al 2001, diresse il Centre de recherches sur l'Antiquité tardive et le Haut-Moyen-Age. Per tredici anni, fra il 1987 e il 2000, aveva guidato il prestigioso Institut d'Études Augustiniennes in Rue de Sèvres a Parigi.

Il lavoro scientifico che maggiormente ha orientato i nostri studi è stata la sua tesi, discussa nel 1977 con il maestro William Seston, in onore del quale, tre anni prima, aveva dedicato uno studio sulla prefettura delle tribù nel basso impero. Però fu proprio la tesi su *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire* ad essere destinata a modificare profondamente le nostre conoscenze delle realtà urbane del Nord Africa nel III e nel IV secolo d.C., con il superamento di tanti luoghi comuni e la dimostrazione, oggi confermata dall'archeologia, della ricchezza della vita cittadina nella fase tardoantica, perché Lepelley rifiutava il pregiudizio di un'inarrestabile decadenza. I due volumi usciti tra il 1979 e il 1981 (*Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I: *La permanence d'une civilisation municipale*; II: *Notices d'histoire municipale*, Coll. des études augustiniennes, Paris 1979-81) assumono una dimensione interdisciplinare tra storia, epigrafia, fonti letterarie, giuridiche e agiografiche, e finiscono per anticipare le osservazioni degli archeologi sulla progressiva "meridionalizzazione" delle forze produttive, sullo sviluppo dell'agricoltura africana e sulla prosperità delle città del Nord Africa alla fine dell'età imperiale fino e ben oltre l'arrivo dei Vandali. Sono le posizioni espresse già sul primo numero di "Antiquités Africaines" fin

dal 1967, con l'articolo *Déclin ou stabilité de l'agriculture africaine au Bas-Empire? A propos d'une loi de l'empereur Honorius*[4]. Temi che tornano ad esempio nell'articolo *Peuplement et richesses de l'Afrique romaine tardive*[5]. Del resto l'autore ha costantemente aggiornato le sue posizioni, ad esempio con l'articolo *Nouveaux documents sur la vie municipale dans l'Afrique romaine tardive. Eléments d'un supplément épigraphique aux cites de l'Afrique romaine au Bas-Empire*[6].

D'altronde, Lepelley sapeva che non possiamo piegare la complessità della storia a formule e luoghi comuni astratti: la storia deve mettere l'uomo al centro del dibattito, deve superare interpretazioni schematiche e superficiali, finisce per essere espressione di più cause concomitanti e diverse, che producono effetti anche contraddittori a seconda dei luoghi, delle circostanze, del trascorrere del tempo. Ma il rispetto per la complessità della storia non può obbligaci a rinunciare a stabilire connessioni, a mettere ordine, a proporre linee di riorganizzazione del passato, per comprendere e spiegare. Insomma, a fare sintesi.

Dunque il ruolo e la forza del cristianesimo africano, a partire da Tertulliano[7] fino a Cipriano, Agostino, Optato di Milev e così via.

Lepelley si è dedicato soprattutto ad Agostino dopo la scoperta (a Marsiglia e a Parigi) delle nuove lettere pubblicate nel 1981 da Johannes Diviak dell'Accademia Austriaca delle Scienze per il *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*: la risposta è davvero immediata, con l'articolo su *La crise de l'Afrique romaine au début du V^e^ siècle d'après les lettres nouvellement découvertes de saint Augustin*[8]. Due anni dopo, un primo bilancio di sintesi è in *L'apport des lettres de saint Augustin nouvellement découvertes à la*

4. Ora anche in Cl. Lepelley, *Aspects de l'Afrique romaine. Les cités, la vie rurale, le christianisme* (Coll. Munera - Studi storici sulla Tarda Antichità 15), Bari 2001, pp. 217-32.

5. In *Hommes et richesses dans l'empire byzantin* (Coll. Réalités Byzantines), Institut d'Études Byzantines du Collège de France, Paris 1989, pp. 17-30.

6. In M. Khanoussi (éd.), *Actes du VIII^e^ colloque international sur l'histoire et l''archéologie et d'histoire de l'Afrique du Nord* (Tabarka, 2000), Tunis, 2003, pp. 215-28.

7. Si veda Cl. Lepelley, *Ubique res publica. Tertullien témoin méconnu de l'essor des cités africaines a l'époque sévérienne*, in *L'Afrique dans l'Occident romain (I^er^ siècle av. J.C.-IV^e^ siècle ap. J.C.)*, Actes du colloque réuni à Rome en décembre 1987 (Coll. de l'École Française de Rome, 134), Rome 1990, pp. 389-407 = Id., *Aspects de l'Afrique romaine*, cit., pp. 23-38.

8. In "Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres", 1981, pp. 445-63 = Id., *Aspects de l'Afrique romaine*, cit., pp. 357-75.

connaissance de l'Afrique romaine: essai de bilan[9]. Più tardi, nel 1987, avrebbe collaborato alla nuova edizione delle 29 lettere di Agostino[10].

Di grande interesse sono i suoi commenti sulle omelie agostiniane inedite pubblicate da François Dolbeau: *Débats religieux et société antique tardive à travers l'œuvre d'Augustin: à propos des sermons inédits découverts par François Dolbeau*[11] e *Quelques témoignages sur l'histoire de l'Afrique romaine épars dans les sermons de saint Augustin découverts par François Dolbeau*[12].

Da questi interessi agostiniani emergono alcuni lavori davvero straordinari: soprattutto la voce *Africa* dell'*Augustinus-Lexikon*[13]; il capitolo VI della *Histoire du christianisme* (Paris, 2007), dedicato a *Saint Augustin et le rayonnement de sa pensée en Europe*; infine *Augustin dans l'Afrique romaine de son temps: les continuités avec la cité classique*[14].

Ma sono tanti altri gli straordinari temi "agostiniani" che emergono dalla produzione scientifica di Claude Lepelley: la persecuzione diocleziana, gli atti dei martiri, le conversioni, il donatismo, l'evergetismo, i Circoncellioni, gli *iuvenes*, il colonato, la schiavitù e la libertà, i lavori pubblici, le finanze municipali, l'insicurezza nelle campagne, l'enfiteusi nei possessi imperiali, le sopravvivenze pagane, l'uso della lingua punica nel V secolo, l'*episcopalis audientia*, la fine della città antica.

Con Andrea Giardina, nel 1986, aveva discusso il tema caro ad André Chastagnol sulla *Fine dell'ordine equestre: le tappe dell'unificazione della classe dirigente romana nel IV secolo*[15]; sullo stesso tema successivamente

9. In *Actes du II^e colloque international d'archéologie et d'histoire de l'Afrique du Nord* (109^e congrès des Sociétés Savantes, Grenoble, 1983), in "Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, Afrique du Nord", n.s. 19B, 1983 [1984], pp. 273-85 = ID., *Aspects de l'Afrique romaine*, cit., pp. 377-90.

10. Œuvres de SAINT AUGUSTIN, *Lettres 1*-29*, nouvelle édition du texte critique et introduction par Jhoannes Divjak* (Bibliothèque Augustinienne 46B), Paris 1987.

11. Compte-rendu du séminaire tenu en 1992-1993, in *Annuaire de la section des Sciences Religieuses de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes*, t. 101, 1992-93, pp. 259-63; II, compte-rendu du séminaire tenu en 1993-1994, ivi, t. 102, 1993-94, pp. 249-53.

12. In "Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, Afrique du Nord", n.s. 24, 1993-1995 [1997], pp. 203-6 = CL. LEPELLEY, *Aspects de l'Afrique romaine*, cit., pp. 391-6.

13. ID., *Africa*, in *Augustinus-Lexikon*, ed. C. Mayer, t. I, Bâle-Stuttgart 1986, coll. 180-205.

14. In C. MAYER, K.H. CHELIUS (Hrsg.) *Internationales Symposion über den Stand des Augustinus-Forschung* (Giessen, April 1987), Würzburg 1989, pp. 169-88.

15. In A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e impero tardoantico*, I: *Istituzioni, ceti, economie*, Roma-Bari 1986, pp. 227-44 e 664-71.

Du triomphe à la disparition: le destin de l'ordre équestre de Dioclétien à Théodose[16].

Significativi sono gli studi di storiografia pubblicati su tanti maestri: Stéphane Gsell, Hans-Georg Pflaum, William Seston, Charles Pietri, Marcel Le Glay, Henri-Irénée Marrou.

Molti altri sono i lavori che alla sua scomparsa sono rimasti incompiuti e che speriamo gli allievi possano pubblicare presto. Ricorderei alcuni dei suoi tanti fedelissimi allievi francesi, tunisini, brasiliani: Yves Modéran, Mohamed Benabbès, Xavier Dupuis, Valérie Fauvinet-Ranson, Gérard Genelle, Christophe Goddard, Eric Guerber, Arbia Hilali, Christophe Hugoniot, Hervé Inglebert, Pierre Jaillette, Nabil Kallala, Denis Lengrand, Julio Cesar Magãlhaes de Oliveira, Bruno Pottier, François-Xavier Romanacce.

Gli allievi Hervé Inglebert e Christophe Goddard lo hanno ricordato su *Antiquité tardive*. E l'allievo e amico Xavier Dupuis l'ha ricordato in questi giorni su *Antiquités Africaines* come uno dei più grandi storici dell'Africa romana: «Homme, historien et enseignant remarquable, Claude Lepelley impressionnait beaucoup, et pas seulement les étudiants, par son physique, son regard profond et lumineux, sa grande clarté, sa science, et aussi par son esprit critique, parfois sévère mais toujours positif et bienveillant, lorsqu'on lui soumettait un article, un chapitre de thèse ou une simple hypothèse. Très discret, il ne parlait guère de lui, mais tous ceux qui l'on approché savent quelle profonde intelligence et quelle immense culture l'habitaient. Ces grandes qualités, humaines et scientifiques, expliquent son rayonnement et son influence en France évidemment, dans les pays du Maghreb bien sûr et singulièrement en Tunisie, mais aussi à l'étranger comme en témoignent l'estime dans laquelle le tenaient [les] savants [...]. Plus que tout autre il survit par l'œuvre transmise aux générations futures, par les pistes qu'il a ouvertes et par l'empreinte qu'il a imprimée en chacun d'entre nous».

È per me davvero un onore unire la mia voce in questo ricordo affettuoso e grato, per un uomo generoso e ricco di passioni e di interessi, capace di indicare piste di ricerca originali e di aprire davvero strade nuove per tutti.

16. In S. Demougin, M.-T. Raepsaet-Charlier (éds.), *L'ordre équestre. Histoire d'une aristocratie*, actes du colloque international de Bruxelles (octobre 1995) (Coll. de l'École Française de Rome, 257), Rome 1999, pp. 629-46.

LIETTA DE SALVO

Ricordo di Enzo Aiello

Mai avrei immaginato di dover prendere la parola in una circostanza come questa, per ricordare un amico fraterno e un collega, una presenza costante nei convegni sull'Africa romana. Nel 2000 avevo pianto la perdita del nostro comune Maestro, il professor Calderone, anche allora un dolore immenso. Ma, per lo più, i Maestri – come Calderone, come Gabba, che Guido Clemente ricorda in questi stessi Atti – hanno fatto la loro vita, hanno avuto il tempo di portare avanti le proprie scuole, hanno lasciato allievi; anche se il vuoto è profondo, si riesce a farsene una ragione. Non così per Enzo Aiello. A Enzo questo tempo non è stato concesso. La sua carriera si è interrotta, proprio quando cominciava a raccogliere il frutto di tanti anni di "gavetta" e di sacrifici, a crearsi degli allievi, a occupare un posto di tutto rispetto nella "ribalta" scientifica, quale studioso serio e intelligente di problematiche costantiniane e non solo.

"Come può essere crudele la vita!". Con queste parole Jean-Michel Carrié iniziava il suo messaggio di cordoglio per la prematura scomparsa di Enzo, stroncato da un'atroce e fulminante malattia, in poco meno di cinque mesi, il 25 luglio scorso. Non una data come un'altra. Certe coincidenze fanno riflettere: Enzo Aiello, fine e acuto studioso di problemi costantiniani, è scomparso il 25 luglio 2013, nell'anno costantiniano, e nel giorno dell'acclamazione di Costantino.

Il turbamento e lo sconforto, che hanno coinvolto allievi, amici e colleghi, si rivelano dalle tantissime mail che sono giunte a me, a noi tutti, e alla famiglia. Vorrei ricordare le parole di Pierfrancesco Porena, a Enzo legato da comunanza di studi e da profonda amicizia:

> In un mondo come il nostro la perdita inattesa di un amico, ottimo studioso, è un evento al quale non ci si rassegna. Il nostro mestiere erudito ci obbliga ad un lungo percorso di accumulo di conoscenze e di esperienze di ricerca, che prevede tempi lunghi per dare frutti eccellenti, che restino. Vincenzo ci ha dato molto, è stato precoce, e quanto ci ha dato oggi lo conserviamo con maggior cura. Eppure ora non riesco a pensare a quanto ci avrebbe dato, allo

> spreco di un percorso interrotto senza un motivo decifrabile, al furto di una personalità preziosa, una personalità che sapeva comunicare senza urlare, offrire il suo lavoro senza presunzione, senza l'enfasi inutile di certi dotti pieni di sé, che non era un fanatico della storia romana ma un conoscitore profondo ed equilibrato di quella civiltà (29 luglio 2013).

Enzo era una colonna portante della nostra Facoltà, ora Dipartimento di Civiltà antiche e moderne. Sostegno e consiglio per tutti i colleghi. A motivo delle sue eccellenti capacità organizzative e gestionali, noi tutti pensavamo di vederlo presto ricoprire posti di responsabilità nell'Ateneo. Per me era l'amico sincero e leale, sollecito e attento, sempre al mio fianco, al lavoro e fuori dal lavoro, e, fin dal tempo in cui frequentava le mie lezioni, un impareggiabile, e insostituibile, compagno di viaggio. Era diventato il mio consigliere fidato, sul quale potevo contare in ogni occasione, un appoggio sicuro nel difficile mondo universitario.

Per i nostri ragazzi un sicuro punto di riferimento, una guida che li seguiva, aiutava, consigliava, con intelligenza e affetto paterno, forse vedendo in loro l'adorata figlia Eleonora, che ha preso il nome da Eleonora d'Arborea. Enzo, infatti, era legatissimo alla Sardegna, dove aveva insegnato, trovandosi molto bene, all'inizio della sua carriera, assieme alla giovane moglie Giusy, a San Gavino, nel Cagliaritano, negli anni 1984-87. E proprio a quegli anni risale l'amicizia con Attilio Mastino, nata al di fuori del mondo universitario: un'amicizia sincera e forte, corroborata successivamente dagli incontri a vari convegni, incontri pubblici, ma anche privati, a Messina, dove Attilio aveva conosciuto, rimanendone affascinato, la piccola Eleonora, oggi studentessa universitaria di Ingegneria informatica a Pavia.

Alla famiglia viene a mancare non solo un forte sostegno morale, ma anche un aiuto pratico nei mille problemi del quotidiano, per la sua versatilità e capacità di affrontare ogni tipo di lavoro manuale.

Con lui la comunità scientifica perde uno studioso di altissimo valore, una persona speciale, un amico vero, un uomo schivo e riservato, onesto, limpido e apprezzato per la sua umanità e per le sue doti di raffinatezza e intelligenza, per la scrupolosità nel lavoro.

A lui sarebbe toccato di portare avanti la nostra scuola, quella di Salvatore Calderone, lo studioso che ci ha iniziato alle problematiche della Tarda Antichità, uno degli storici più attenti della vicenda di Costantino – e soprattutto di Eusebio di Cesarea – da lui considerato come l'iniziatore dei rapporti fra il potere politico e il potere religioso. Enzo Aiello ha ereditato questi interessi, dedicando la propria attenzione alla storiografia antica sulla

vicenda costantiniana soprattutto attraverso una serie di indagini su uno dei testi più interessanti nel panorama delle nostre fonti: la *Pars prior* degli *Excerpta Valesiana*, pubblicata nel 1636 dal Valesius, una biografia pagana di Costantino, secondo Aiello redatta in tempi molto vicini ai fatti narrati e successivamente epitomata e interpolata con brani di autori cristiani, fra cui Orosio. Si tratta di un testo ricco di informazioni, sconosciute per altre vie, su Costantino, ma estremamente problematico in relazione sia alle modalità e all'epoca di composizione, che ai modi in cui è giunto fino a noi. Il tema aveva già costituito l'oggetto della sua tesi di Dottorato, discussa nel 1987 con studiosi del calibro di Emilio Gabba e Lellia Cracco Ruggini, e poi di vari saggi e di una prima monografia, che ha avuto successivi aggiornamenti e rielaborazioni, fino al recente volume – che attende una riedizione – *La Pars Constantiniana degli Excerpta Valesiana*[1], contenente, oltre all'edizione critica del testo e alla traduzione, anche uno scrupoloso e puntuale commento dell'opera, da cui emergono il rigore filologico e l'acribia storica che hanno caratterizzato la sua ricerca. Enzo Aiello ripercorre le varie tappe di quella che lui chiama "un'avventura": dal manoscritto degli *Excerpta*, all'edizione di Henri Valois, alle altre edizioni, al testo, alla struttura della *Pars Constantiniana*, al raffronto di questa con la storiografia contemporanea di Costantino, al confronto con la *EKG*, con l'*Epitome de Caesaribus*, con Zosimo e Zonara, al problema della datazione, concludendo che forse l'autore potrebbe appartenere alla cerchia di Nicomaco Flaviano e che, comunque, questi poteva leggere il nostro testo nella forma che noi conosciamo[2].

Su tale argomento sono stati pubblicati vari saggi: uno sugli aspetti generali del testo[3] e un altro sull'utilizzo di Orosio quale fonte principale degli interventi interpolatori, lavoro in cui lo studioso tenta di dimostrare le ragioni dell'utilizzo del testo da parte del presbitero spagnolo, e dunque della sua fortuna dal V secolo in poi[4].

Anche se le ricerche di Enzo Aiello spaziano lungo varie tematiche dell'età tardoantica – dalla burocrazia all'agiografia, alle problematiche di età vandala –, il suo ambito di ricerca privilegiato resta sempre la vicenda

1. V. Aiello, *La Pars Constantiniana degli Excerpta Valesiana* (Pelorias, 21), Messina 2012.
2. Ivi, p. 92.
3. V. Aiello, *Alcune osservazioni su genesi e struttura della 'pars prior' degli 'Excerpta Valesiana*, in *Esegesi, parafrasi, compilazione in età tardoantica, Atti del III Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi (Pisa, 7-9 ottobre 1993)*, a cura di C. Moreschini, Napoli 1995, pp. 21-38.
4. V. Aiello, *Aspetti della fortuna di Orosio. Il caso della Pars prior degli Excerpta Valesiana*, in *Ad Contemplandam sapientiam. Studi di Filologia Letteratura Storia in memoria di Sandro Leanza*, Soveria Mannelli 2004, pp. 5-29.

costantiniana, sulle orme del nostro comune Maestro[5]; anzi, se volessimo sintetizzare le più importanti ricerche di Enzo Aiello, potremmo dire che esse sono incentrate principalmente sulla fortuna di Costantino nel tempo. Infatti, oltre che alla tradizione storiografica, oggetto dei suoi primi interessi (costituita, oltre che dall'Anonimo Valesiano, da Lattanzio, Eusebio, i *Panegyrici Latini*, Zosimo), egli ha dedicato molti saggi a quella di carattere mitico-agiografico, che a lungo restò come l'esclusiva memoria di Costantino, soprattutto nel campo delle credenze e tradizioni popolari. Per lui il sorgere del mito di Costantino è riconducibile già alla fine del IV secolo, quando, soprattutto sulla scorta della *Vita Constantini* di Eusebio, fu avvertito il mutamento avvenuto nella storia di Roma; proprio sulla *Vita Constantini* è esemplata tutta una serie di biografie, fiorite soprattutto in Oriente, che si protrae per circa dodici secoli. I momenti più significativi sono la visione della croce, la battaglia di Ponte Milvio, il battesimo, la donazione e i rapporti fra l'autorità civile e quella ecclesiastica. Sul mito si innestano numerosi racconti leggendari, che, pur non discostandosi molto dal dato storico, ne alterano numerosi aspetti.

Tipica di una visione mitica è, ad esempio, la vicenda costantiniana quale si riscontra nei cosiddetti *Actus Sylvestri*, una complessa tradizione agiografica contenente la narrazione relativa alla conversione di Costantino, che, trascurando del tutto il Costantino storico, presenta il sovrano attraverso il ricorso alla tradizione anticostantiniana, di stampo cristiano, di Costantino lebbroso, guarito dal vescovo di Roma Silvestro attraverso il battesimo; una tradizione che si contrappone alla violenta reazione pagana anticostantiniana, che si sviluppa dopo il Sacco alariciano del 410[6]. Questa tradizione, tuttavia, come si è detto, era sorta molto prima, già alla fine del IV secolo, per attenuare la portata della notizia relativa al battesimo ariano di Costantino, notizia che, nello scontro fra ariani e niceni, porta al sorgere di una forma di anticostantinianesimo fra gli stessi cristiani[7]; la fortuna di questi aspetti è stata indagata sia in relazione alla denuncia che ne fa Ge-

5. Cfr., da ultimo, V. Aiello, *La vittoria di Costantino su Massenzio e il cosiddetto "Editto di Milano"*, in *Towards the Celebration of the Edict of Milan Anniversary (Niş 3-5 giugno 2010)*, *Niş and Byzantium IX Symposium*, Niş 2011, pp. 23-31.

6. V. Aiello, *Costantino, la lebbra e il battesimo di Silvestro*, in *Costantino il Grande. Dall'antichità al medioevo, Atti del Convegno di Macerata (18-20 dicembre 1990)*, a cura di G. Bonamente, F. Fusco, Macerata 1992, pp. 17-58.

7. V. Aiello, *Costantino 'eretico'. Difesa della 'ortodossia' e anticostantinianesimo in età teodosiana*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana X* (*Spello-Perugia-Gubbio, 7-10 ottobre 1991)*, Napoli 1985, pp. 55-83.

rolamo nel proprio *Chronicon*[8], sia in relazione alle origini del confronto fra Costantino e il vescovo di Roma Silvestro, del tutto messo in ombra dall'imperatore, sul quale sarebbe poi sorta, a compensare il silenzio delle fonti storiche, la ricca tradizione agiografica ricordata[9].

Aiello nota come le prime critiche a questa "costruzione" mitica vengano dalla cultura umanistica, e ha individuato un momento particolarmente importante nel periodo tra il XVI e il XVII secolo, tra il rinnovamento umanistico e il movimento protestante, da un lato, e la riforma cattolica, dall'altro, quando la figura di Costantino si trovò al centro di animati dibattiti e il mito a poco a poco scomparve. Soprattutto per opera della Riforma protestante, l'indagine storiografica viene condotta su basi documentarie: nell'idea dei riformatori, Costantino era una figura scomoda e lo stesso Lutero critica aspramente la donazione e la supremazia romana, mentre da parte cattolica si riafferma la tradizione in base alla quale Roma avrebbe tratto autorità e potere, come mostrano le immagini dell'apparizione della croce, della battaglia di Ponte Milvio, del battesimo e della donazione nelle *Stanze di Raffaello* ai Musei Vaticani. L'ultimo atto dell'esaltazione mitologica si può considerare l'inaugurazione, avvenuta il 10 agosto 1588, dell'obelisco posto in piazza del Laterano da Sisto V, sulla cui base, oltre ad epigrafi riguardanti la storia dell'obelisco, ce n'è una che ricorda il battesimo di Costantino da parte di Silvestro, una riaffermazione della tradizione canonica della leggenda.

La moderna storiografia sul primo imperatore cristiano si ispira al pensiero dei riformatori, che «avevano visto in Costantino colui che aveva creato una Chiesa di Stato, della quale si era posto alla testa»[10]. Ma la Chiesa romana aveva cercato di mantenere gli elementi più importanti, che avevano contraddistinto il mito di Costantino, destinato ad assurgere a una peculiare centralità nel confronto fra autorità religiosa e autorità politica; tale mito è stato analizzato nel suo sviluppo nell'età medievale e in quella moderna[11]. Particolare interesse assume, in questo contesto, la

8. V. Aiello, *Sulla fortuna della notizia geronimiana su Costantino 'eretico'*, «Messana», 13, 1992, pp. 221-37.

9. V. Aiello, *Cronaca di una eclisse. Osservazioni sulla vicenda di Silvestro I vescovo di Roma*, in *Il tardoantico alle soglie del 2000, Atti del V Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi (Genova, 3-5 giugno 1999)*, a cura di G. Lanata, Genova 2000, pp. 229-48.

10. V. Aiello, *Alle origini della storiografia moderna sulla tarda antichità: Costantino fra rinnovamento umanistico e riforma cattolica*, in *Hestiasis 4, Studi di Tarda Antichità offerti a Salvatore Calderone*, (Studi Tardoantichi, 4), Messina 1987 (ma 1991), pp. 281-312, qui p. 308.

11. V. Aiello, *Aspetti del mito di Costantino in Occidente: dalla celebrazione agiografica all'esaltazione epica*, «AFLM», 21, 1988, pp. 87-116; *Alle origini,* cit.; Id., *Cassiodoro e la*

simbologia della spada[12] quale emblema del potere: una simbologia contraddistinta da una lunga storia, esaminata dalle origini a Costantino, fino al re anglosassone del X secolo Aethelstan, il quale, nella testimonianza di William di Malmesbury, avrebbe ricevuto in dono elementi-simbolo del potere regale: oltre a una lancia, a uno stendardo e a un diadema, appunto una spada, nella cui elsa era stato inserito un chiodo della croce. Il contributo in oggetto avrebbe dovuto essere parte di una più ampia ricerca sui diversi valori simbolici assunti dalla spada nel mondo romano, alla quale Aiello stava lavorando da tempo e su cui aveva anche tenuto dei seminari assieme a colleghi di altre discipline.

La presenza costantiniana nella storiografia moderna è stata inoltre da Aiello approfondita allorché ripercorse l'attività scientifica di Salvatore Calderone, riesaminando in particolare il suo *Costantino*[13], nella convinzione che «lo stato romano è divenuto cristiano attraverso il suo imperatore, che stringe con il Dio dei cristiani un patto esclusivo»[14].

Ancora, sono state indagate alcune vicende costantiniane come l'usurpazione di L. Domizio Alessandro, con il quale Costantino dovette probabilmente aver stretto un'alleanza in chiave antimassenziana[15], o il problema dei rapporti fra Costantino e Crispo, analizzato attraverso l'eco che ne sarebbe giunta fin nella tradizione delle *Chansons de geste*[16] o nella lirica e nel

tradizione su Costantino, in *Cassiodoro dalla corte di Ravenna al Vivarium di Squillace, Atti del Convegno Internazionale (Squillace, 25-27 ottobre 1990)*, a cura di S. Leanza, Soveria Mannelli 1994, pp. 131-57; Id., *Il mito di Costantino. Linee di una evoluzione*, Diritto@Storia 2003, pp. 1-11; Id., *Il mito di Costantino nella Roma di Cola di Rienzo*, in *Costantino il grande tra Medioevo ed età moderna (Trento, 22-23 aprile 2004)*, a cura di G. Bonamente, G. Cracco, K. Rosen, Bologna 2008, pp. 81-121.

12. V. Aiello, *L'imperatore e la spada. Lettura di un simbolo in chiaroscuro*, in G. Bonamente, R. Lizzi Testa (a cura di), *Istituzioni, carismi ed esercizio del potere (IV-VI secolo d. C.)*, (Munera, 31), Bari 2010, pp. 11-30.

13. S. Calderone, *Costantino e il cattolicesimo*, Firenze 1962; V. Aiello, *Il 'Costantino' di Calderone. Linee di una evoluzione*, in *Salvatore Calderone (1915-2000). La personalità scientifica, Convegno di Studi (Messina-Taormina, 19-21 febbraio 2002)*, a cura di L. De Salvo, V. Aiello (Pelorias 17), Messina 2010, pp. 151-67. Cfr. anche *Per Salvatore Calderone: ricordo di un maestro*, «Koinonia», 25, 1, 2001, pp. 5-17.

14. Aiello, *Il 'Costantino' di Calderone*, cit., p. 151.

15. V. Aiello, *Costantino, Lucio Domizio Alessandro e Cirta: un caso di rielaborazione storiografica*, in *L'Africa romana VI*, pp. 179-96.

16. V. Aiello, *I silenzi su Costantino*, in *Costantino il Grande nell'età bizantina, Atti Convegno Internazionale (Ravenna, 5-8 aprile 2001)* «Bizantinistica», 5, 2003, pp. 277-307.

melodramma italiano[17]; l'interesse di Aiello venne inoltre catalizzato anche da una vicenda accaduta durante la prima guerra tra Costantino e Licinio nel 316-317[18].

Nella produzione di Enzo Aiello non mancano poi gli studi su problemi successori, sull'eredità dello Stato che veniva trasmessa ai figli come un patrimonio, e sul «tempo del potere»[19], in una dimensione in cui «tempo passato e presente continuano ad unirsi, a dimostrare come il recupero della memoria non sia puro esercizio intellettuale, ma ragione di vita, soprattutto in un tempo come il nostro, afflitto da un soffocante culto del presente»[20].

Un altro filone di indagine è quello che riguarda la burocrazia tardoantica, in particolare la figura del *magister officiorum*, uno dei più importanti funzionari dell'amministrazione centrale, tanto potente da diventare il vero detentore dell'autorità: tale aspetto è stato affrontato dalla tesi di laurea, discussa nel 1981 con il prof. Salvatore Calderone, dal titolo *Un alto burocrate dell'impero tardoantico: il 'magister officiorum' (secc. IV-VI)*, fino al contributo al XIII Convegno dell'Accademia romanistica costantiniana[21], in cui sono esaminati i sistemi di controllo imperiale sulle periferie. La novità della ricerca di Aiello, basata principalmente sulla testimonianza di Giovanni Lido, sulla *Notitia Dignitatum*, su alcune *vitae* della *Historia*

17. V. Aiello, *Adulterio e incesto in "Fausta" di Donizetti: la sublimazione della storia all'ombra del mito*, in *Sublimazione e concretezza nell'eros del melodramma (Convegno Messina 24 novembre 2004)*, Roma 2007, pp. 147-64; Id., *Il dramma familiare di Costantino nel melodramma italiano*, «Koinonia», 32, 2008, pp. 9-39.

18. V. Aiello, *A proposito di una singolare epigrafe costantiniana da Augusta Traiana in Tracia [AE 1907, 47]*, in M. Bărbulescu, C. Muşeţeanu, D. Benea (eds.), *Corona Laurea*, *Studii in onorea Luciei Ţeposu Marinescu*, Bucureşti 2005, pp. 5-12; cfr., inoltre, su Licinio, Id., *La nascita di Licinio nella 'Nova Dacia'. Considerazioni su una denominazione poco nota*, in S. Nemeti, F. Fodorean, E. Nemeth (eds.), *Dacia Felix*, *Studia Mihaeli Bărbulescu oblata*, Cluj-Napoca 2007, pp. 433-40.

19. V. Aiello, *L'eredità del potere. Considerazioni su un principio da Costantino e Teodosio*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana XVII (Perugia-Spello, 16-18 giugno 2005)*, Roma 2010, pp. 1005-19; Id., *Il problema della successione nella dinastia costantiniana*, in *Tyrannis, Basileia, Imperium, Giornate seminariali in onore di S. N. Consolo Langher (Messina, 17-19 dicembre 2007)*, a cura di M. Caccamo Caltabiano, C. Raccuia, E. Santagati, Messina 2010, pp. 507-524; Id., *Il tempo del potere negli auspici di Ambrogio vescovo di Milano*, in L. De Salvo, A. Sindoni (a cura di), *Tempo sacro e tempo profano*, Soveria Mannelli 2002, pp. 117-30.

20. *Il tempo del potere*, cit., p. 130.

21. V. Aiello, *I rapporti tra centro e periferia in epoca costantiniana. L'origine del magister officiorum*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana XIII (Perugia, 1-4 ottobre 1997)*, Napoli 2001, pp. 137-63.

Augusta, e su un certo numero di costituzioni contenute nel Codice Teodosiano, sta nell'attribuire al prestigio personale dei singoli funzionari l'accrescimento di queste competenze, fino a farle diventare uno strumento di potere. Per lo studioso è molto importante l'apporto dei singoli uomini anche nella trasformazione di strutture amministrative, concetto che ribadisce in un successivo contributo[22], in cui analizza tutte le testimonianze utili al fine di «ricostruire il profilo umano di questi funzionari, il loro concreto operare»[23]. E così, nelle sue parole, *Pentadius*, *Leo*, *Palladius*, *Hosius*, *Iohannes*, *Florentius*, *Anatolius* ecc. prendono vita e la loro vicenda lascia il segno nel corso della storia. Si tratta spesso di persone di umili origini, «sostenute da forte ambizione, che sfruttano a proprio vantaggio una posizione ottenuta conquistando la fiducia dell'imperatore e sfruttando la rete personale di relazioni familiari e clientelari»[24], soprattutto in presenza di imperatori deboli.

Di grande interesse è anche lo studio sulle fabbriche di armi in ambito provinciale e sulla condizione degli operai in esse impiegati[25]. Rilevata la situazione paradossale per cui, nell'ambito delle attività produttive nel mondo romano, la fabbricazione di armi non appare ben documentata (la *Notitia Dignitatum* ce ne offre un quadro cristallizzato), a fronte del ruolo svolto dagli eserciti di Roma fra IV e VI secolo, soprattutto per fronteggiare le popolazioni barbariche, Aiello nota che quello delle *fabricae* di Stato, dipendenti dal *magister officiorum*, altamente specializzate nella produzione di scudi, lance, *spathae*, corazze ecc., era solo uno dei "poli" su cui era basata la produzione di armi nella Tarda Antichità. Accanto a queste, infatti, c'erano produzioni interne agli stabilimenti militari e altre, gestite da privati, in quell'alternanza di pubblico e privato, tipica dell'età tardoantica in vari

22. V. Aiello, *Considerazioni preliminari su formazione, carriera, e azione di governo di alcuni magistri officiorum,* in *Poteri centrali e poteri periferici nella Tarda Antichità*, *Atti della Giornata di Studio (Messina 5 settembre 2006),* a cura di L. Di Paola, D. Minutoli (Papyrologica Florentina, XXXVIII), Firenze 2006, pp. 3-11.

23. Ivi, p. 5.

24. Ivi, p. 11.

25. V. Aiello, *C'erano fabbriche di armi nell'Africa tardoantica?*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 919-36; Id., *La condizione degli operai nelle manifatture imperiali: il caso dei fabricenses*, in *Forme di dipendenza nelle società di transizione, Convegno Internazionale (Messina, 15-17 maggio 2008*), a cura di A. Pinzone, E. Caliri, R. Arcuri (Pelorias, 20), Messina 2010, pp. 273-85; Id., *Le fabbriche di armi nelle province danubiane in età tardoantica*, in *Roma e le province del Danubio*, *1 Convegno Internazionale (Ferrara, 15-17 ottobre 2009)*, a cura di L. Zerbini, Soveria Mannelli 2013, pp. 421-35.

settori: ciò può valere a spiegare la strana assenza di *fabricae* in certe zone. I *fabricenses* sembrano essere stati sotto la sorveglianza del *praepositus fabricae* e dei *tribuni fabricae* e costituivano una sorta di corporazione, il *consortium fabricensium*; erano probabilmente liberi e godevano di speciali privilegi in considerazione della particolarità del loro lavoro, ma erano marchiati per evitare fughe. Accanto a questi *fabricenses*, che svolgevano attività amministrative, doveva esserci anche una manodopera servile per i lavori più umili.

Negli interessi di Enzo ricadeva anche lo studio di altre categorie di professionisti come gli *architecti*[26], che, al di là delle abilità tecniche e delle competenze legali prescritte da Vitruvio (*arch*. I, I, I ss.), dovevano avvalersi anche della frequentazione di una bottega artigiana. Si trattava di tecnici specializzati, a proposito dei quali è stata esaminata anche una costituzione del 337, emanata a nome di Costantino (*CTh*., 13, 4, 1), che sembrerebbe attestare una loro mobilità professionale[27], probabilmente di carattere locale, e avere una portata limitata nel tempo, per rispondere alle esigenze del momento (forse una richiesta di maestranze specializzate dall'Africa, per la costruzione della chiesa del Santo Sepolcro a Gerusalemme: Eus., *vita Const.*, 3, 30-32).

La passione per gli aspetti militari del mondo romano lo porta a soffermarsi sul controllo del Mediterraneo da parte dello Stato nel Tardo Impero[28]. Sottolineando la scarsa attenzione sia negli autori antichi che negli studi moderni verso le flotte militari romane, di contro a un altissimo interesse per l'esercito di terra, con l'ausilio di alcune fonti, e fra tutte Giovanni Lido e Zosimo, Aiello riesce a ricostruire le varie battaglie navali di Costantino: in particolare, in riferimento agli scontri del 324 fra Costantino e Licinio nelle acque dell'Ellesponto, Aiello dimostra come per tutta l'età tardoantica le flotte militari romane non fossero affatto scomparse, e come un'organizzazione militare marittima efficiente continuasse a esistere, impegnata a garantire la sicurezza della navigazione minacciata dalla pirateria.

Sempre in ambito militare – pur se di età repubblicana – rientra uno degli ultimi studi di Enzo Aiello, pubblicato negli *Scritti in onore di Fran-*

26. V. Aiello, *Cultura giuridica e formazione tecnica: il caso degli architecti*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana XVI* (*Perugia-Spello, 12-14 giugno 2003*), Napoli 2007, pp. 365-92.

27. V. Aiello, *Un caso di mobilità nell'Africa romana? A Proposito degli architecti di CTh, XIII, 4, 1*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 911-22.

28. V. Aiello, *Il controllo militare del Mediterraneo in età tetrarchica e costantiniana*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 201-220.

co Porrà[29]. La notizia riguarda un concentramento di truppe cartaginesi in Sardegna, in previsione di un attacco diretto a Roma; il dato si presenta problematico, in quanto appare difficile pensare che i Cartaginesi, impegnati in Sicilia, aprissero un nuovo fronte al di fuori della penisola. Attraverso una fine e acuta analisi delle fonti, di stampo calderoniano, Aiello avanza l'ipotesi che il brano di Zonara sia frutto del voluto fraintendimento di una notizia attestata nella tradizione filo-cartaginese.

Come emerge dal pur breve quadro fin qui tracciato, le competenze di Aiello nel settore della Tarda Antichità sono vaste e varie, e spaziano lungo molteplici direzioni, con particolare riguardo, oltre che alla storiografia, anche alla società e agli aspetti militari.

Importanti ricerche lo studioso ha inoltre dedicato all'età dei Vandali[30], con attenzione al problema storiografico, alla burocrazia e alle strutture amministrative (composte in buona parte dall'élite burocratica romana), al sistema difensivo marittimo, e al problema della legislazione attraverso documenti che emergono dalla testimonianza di Vittore di Vita. Sfatato il pregiudizio esistente sul termine "vandalismo" – risalente agli anni della Rivoluzione francese – che tradisce una chiara matrice religiosa, volta a vedere nei Vandali i distruttori della civiltà romana nell'Africa settentrionale, Aiello, sulla scia di Courtois[31], procede a una rivalutazione di questo popolo e della sua presenza nel Mediterraneo, riesaminando la sua storia soprattutto alla luce di quanto l'indagine storiografica e la ricerca archeologica hanno sviluppato nel corso degli ultimi cinquant'anni; proprio in questo lasso di tempo, infatti, i giudizi, che apparivano consolidati, sull'occupazione vandala dell'Africa sono stati ridimensionati e, in alcuni casi, capovolti.

29. V. Aiello, *Dalla Sardegna contro Roma nella I punica. A proposito di Zonara 8, 10*, in A. M. Corda, P. Floris (a cura di), *Ruri mea vixi colendo. Studi in onore di Franco Porrà*, Ortaceus 2012, pp. 9- 19.

30. V. Aiello, *I Vandali nel Mediterraneo e la cura del limes,* in *L'Africa romana xv*, pp. 723-40; Id., *Vittore di Vita e la legislazione vandala in Africa*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana xv (Perugia-Spello 8-10 ottobre 2001)*, Napoli 2005, pp. 253-83; Id., *I Vandali nell'Africa romana: problemi e prospettive di ricerca*, «MediterrAnt», viii, 2, 2005, pp. 547-569; Id., *Che fine ha fatto l'élite burocratica romana nel regno dei vandali?*, in *Le trasformazioni delle* élites *in età tardoantica*, a cura di R. Lizzi Testa, Roma 2006, pp. 15-40; Id., *La marina vandala e il commercio mediterraneo, un problema storiografico*, in *L'Africa romana xvii*, pp. 1111-26; *Guerrieri, mercanti e profughi nel mare dei Vandali, Convegno Internazionale (Messina 7-8 settembre 2009)*, «Il Maurolico», i, 2009, pp. 195-6; Id., *Quando gli eretici perseguitavano i cattolici. Torture e supplizi nell'Africa vandala*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana xix (Perugia-Spello, 25-27 giugno 2009)*, Roma 2013, pp. 567-91.

31. Ch. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955.

In quest'ottica appare importante superare l'interpretazione "faziosa" di testimonianze, quali la *Historia persecutionis Africanae* di Vittore di Vita, che tuttavia riflette il pregiudizio nei confronti dei Vandali, ariani, che erano andati ad insediarsi nell'Africa settentrionale, nella quale il cristianesimo niceno era fortemente radicato. Tale fonte, tracciando una ricostruzione drammatica e a tinte fosche del dominio vandalo in Africa, risulta come la principale responsabile del giudizio negativo sui Vandali. Attraverso una scrupolosa indagine sul testo, rilevandone le contraddizioni più significative, Aiello propende per l'idea che l'opera «altro non sia che il frutto della rielaborazione, effettuata intorno al 520 a Costantinopoli, presumibilmente sulla base di un testo redatto proprio nel 484 in Africa da un tale Vittore di Vita»[32], un'elaborazione che esaspera gli elementi polemici nei confronti dei Vandali, per cui si può ipotizzare che il committente voglia presentare Giustiniano come il liberatore dell'Africa dalle nefandezze dei Vandali e, al tempo stesso, sottolineare come questi ultimi siano stati i peggiori distruttori della civiltà romana in Africa. I materiali a cui l'autore attinge contengono drammatiche notizie di persecuzioni, torture e supplizi inflitti dai Vandali ariani ai cattolici dell'Africa e agli avversari politici: esse risalgono per lo più alla letteratura martiriale, ma non mancano riferimenti alla prassi giudiziaria romana. L'intento era quello di sollecitare i Romani di Costantinopoli a intervenire in Africa.

Nell'indagare sulla presenza vandala in ambito mediterraneo, Aiello ha studiato il controllo del *limes*, un *limes* marittimo, che fungeva sia da linea difensiva che da controllo commerciale soprattutto per le merci dirette in Spagna; comprendeva Sardegna, Corsica e Baleari, ed aveva la Sicilia come punto nodale, che faceva da tramite verso l'Italia meridionale, l'Illirico e la Grecia, in quello che prima i Goti e poi i Germani chiamarono *Wentilsęo*, mare vandalo. In linea con le tendenze attuali, inoltre, egli sostiene che non ci fu alcuna frattura con la venuta dei Vandali e che l'economia mediterranea mantenne una certa vivacità per tutto il V secolo. Un'attività commerciale costante per tutta l'età vandala, che non si interrompe neanche nei momenti difficili.

Tutte queste tematiche Aiello aveva in mente di concentrarle in una monografia, che purtroppo non vedrà mai la luce. Spero invece che possano vedere la luce gli Atti di un Seminario internazionale, da lui organizzato a Messina nel 2009 su "Guerrieri, mercanti e profughi nel mare dei Vandali", in cui si dibatteva il problema della cesura o della continuità che sarebbero

32. Aiello, *Vittore di Vita e la legislazione vandala*, cit., p. 280.

corrisposte all'età vandala. A tale Seminario aveva dato un suo personale contributo[33], studiando i comportamenti dei Vandali in ambito mediterraneo: non solo saccheggi e devastazioni, «ma applicazione di una politica marittima progettata con lucidità e realizzata con efficacia». Una strategia che da un lato prevedeva il controllo delle rotte commerciali, e dall'altro mirava a fare terra bruciata nei luoghi in cui il nemico avrebbe potuto porre le proprie basi, in vista di un attacco all'Africa. I territori venivano devastati, non per saccheggiarli, ma per impedirne l'uso strategico da parte degli avversari. Tale strategia, del tutto nuova, era efficace per conquistare la completa supremazia nel *Wentilsęo*.

Infine, alcune ricerche sono state dedicate ai temi dell'agiografia[34], sempre vista in stretta relazione con i temi della storia politica e sociale dell'epoca in cui tali narrazioni si collocano, sia per quanto riguarda la materia che trattano, che l'epoca in cui sono state redatte, al di là delle falsificazioni e mistificazioni proprie del genere. Così, nella tradizione su san Placido, discepolo prediletto di san Benedetto, che avrebbe fondato a Messina un monastero dove avrebbe poi trovato la morte per mano di pirati saraceni, Aiello vede la narrazione come frutto di una falsificazione elaborata nel XII secolo a Montecassino da Pietro Diacono, sulla base però di una buona documentazione di età tardoantica, in un contesto narrativo di VI secolo (influenza soprattutto del *De virtutibus sancti Martini* di Gregorio di Tours): Enzo chiama, cioè, in causa «contaminazioni di tradizioni diverse, fuse insieme in un preciso momento della storia dell'ordine benedettino e finalizzate alla definizione dei rapporti con la monarchia normanna in Sicilia»[35]. Attraverso lo studio dei "clienti" di san Placido – che, nella narrazione della *Vita*, scritta da *Gordianus* monaco, compagno di Placido, incarna perfettamente l'immagine dell'uomo santo tardoantico – Aiello individua aspetti interessanti della società siciliana della prima metà del VI secolo, in cui dif-

33. V. Aiello, *I Vandali nel Wentilsęo*, in *Guerrieri, mercanti e profughi nel mare dei Vandali, Atti del Convegno Internazionale (Messina, 7-8 settembre 2009)*, a cura di V. Aiello, cds.
34. V. Aiello, *Lo Stretto e l'agiografia. Alcune osservazioni sul viaggio di S. Placido verso la Sicilia*, in *Messina e Reggio nell'antichità: storia, società, cultura, Atti Convegno SISAC (Messina-Reggio Calabria 24-26 maggio 1999)*, a cura di B. Gentili, A. Pinzone, (Peloritana, 9), Messina 2002, pp. 392-413; Id., *I clienti di San Placido. Un viaggio tra gli ammalati nell'Italia fra Tardoantico e Alto Medioevo, Convegno (Palermo 13-15 ottobre 2005)*, a cura di R. Marino, C. Molé, A. Pinzone, Catania 2006, pp. 167-96; Id., *La fortuna di Basilio di Cesarea tra Medioevo ed età rinascimentale*, in G. Fos (a cura di), *San Basilio e la Sardegna. Tra culti, storia e tradizioni*, (Quaderni di Agorà), Cagliari 2006, pp. 95-125
35. Aiello, *Lo Stretto e l'agiografia*, cit., pp. 391 s.

fusissime dovevano essere miseria e sofferenza, e che solo l'aiuto dell'uomo santo poteva alleviare. In particolare, era questa «l'idea che a Montecassino si aveva delle condizioni sanitarie, ma anche economiche e morali, dell'Italia meridionale»[36], e poteva giustificare, agli occhi di Pietro Diacono, la presenza benedettina in quei luoghi.

Una ricostruzione ancora più raffinata e lucida è quella relativa alla fortuna di san Basilio tra Medioevo e Rinascimento. Non siamo propriamente sul piano dell'agiografia, ma della memoria nel tempo delle opere di un santo. Si tratta in particolare dell'esigenza, manifestatasi nel corso del Concilio di Trento, di rivalutare il ruolo del vescovo come predicatore e guida delle anime: una funzione il cui modello proveniva dai grandi vescovi di età tardoantica come Ambrogio, Agostino, Giovanni Crisostomo e, soprattutto, Basilio, autore colto e raffinato, che esercitò una notevole influenza sulla cultura religiosa dell'età tardoantica e un forte interesse nella Firenze della fine del XV secolo. Tale interesse si sarebbe concretizzato nel 1499, con la prima edizione a stampa, pubblicata a Venezia, ad opera di Aldo Manuzio. Aiello ricostruisce le esigenze di varia natura che di volta in volta sono intervenute a elaborare l'immagine di Basilio di Cesarea. Parlando della cultura nella Firenze del XV secolo, lo studioso prende in considerazione la *Rappresentazione di San Giovanni e Paolo* di Lorenzo de' Medici, il quale, affrontando il tema del governo e del potere, introduce la figura di Costantino. Aiello non può fare a meno di soffermarsi su un tema a lui caro: la tradizione è quella dell'imperatore pagano e malato di lebbra, che viene guarito attraverso il battesimo da papa Silvestro. Varie vicende caratterizzano la successione di Costantino – che si ritira, sostenendo che lo richiede l'età – fino ad arrivare a Giuliano, il quale, nel combattere i Persiani (che vengono chiamati Parti), intende raggiungere, nel corso della spedizione, la città di Cesarea di Cappadocia per eliminare il vescovo Basilio (che appare improvvisamente sulla scena), e impedirgli di continuare a scrivere: sono dunque i suoi scritti a costituire un pericolo. Il passo ulteriore è tentare di capire a quali fonti possa aver attinto il Magnifico, e una risposta sembra poter essere individuata nella tesi secondo la quale, alla base della *Rappresentazione*, pur con larghi spazi di autonomia, ci sarebbe stata la *Legenda Aurea* di Iacopo da Varazze, forse attraverso una edizione che non conosciamo. Tenuto conto che, di fatto, Giuliano e Basilio non ebbero mai modo di incontrarsi, è probabile che la tradizione confluita nella *Legenda Aurea* abbia un'origine tardoantica, riflettendo il *topos* del sapiente di fronte

36. Aiello, *I clienti di San Placido*, cit., p. 193.

al potente, quale si riscontra in Basilio, soprattutto in relazione allo scontro del vescovo con il potere imperiale rappresentato dal prefetto al pretorio di Valente, Modesto. Basilio dunque, come appare cristallizzato nella tradizione agiografica confluita nella *Legenda Aurea*, si configura come un modello da imitare.

Non è possibile in questo breve spazio rendere conto appieno della vasta produzione scientifica di Enzo Aiello, della sua assidua partecipazione ai convegni, della sua intensa attività di studioso. Ho cercato comunque di dare un'idea dei suoi principali filoni di ricerca, primo fra tutti quello degli studi costantiniani. Leggendo questi studi non si può non rilevare come l'eredità di Calderone non potesse essere raccolta in maniera più degna, perché noi vediamo il nostro indimenticabile amico e collega procedere sulle orme del Maestro, ma su nuovi e personalissimi sentieri. Resta il rimpianto che quest'attività di ricerca sia stata interrotta prematuramente e non abbia potuto continuare a produrre preziosi frutti.

GUIDO CLEMENTE

Ricordo di Emilio Gabba (1927-2013)

Emilio Gabba è uno dei grandi storici del Novecento, esponente di una generazione che ha portato la storiografia italiana al livello più alto sul piano internazionale.

In una conversazione con il suo allievo Umberto Laffi, pochi anni prima della scomparsa, Gabba ha parlato della sua formazione e della sua visione del lavoro dello storico (*Conversazione sulla storia*, Pisa 2009).

Una decisiva influenza ebbe il magistero di Plinio Fraccaro, col quale Gabba si laureò a Pavia nel 1948. Fraccaro era, sostanzialmente, un positivista, che aveva un approccio pragmatico ai problemi, ed era sensibile alla storia locale, studiata attraverso la geografia, la topografia, l'archeologia. Fondamentale era, per la scuola pavese, l'indagine critica sulle fonti letterarie, per ricostruire la società soprattutto repubblicana di Roma. I primi lavori di Gabba furono sull'esercito professionale e la riforma di Mario (Athenaeum 1949), sulla guerra sociale e sulle guerre civili. I numerosi saggi sono raccolti in *Esercito e società nella tarda repubblica romana* (Firenze 1973), accompagnati dallo studio delle guerre civili di Appiano (*Appiano e la storia delle guerre civili*, Firenze 1956, e i commenti ai libri I e V). La storia politica, sociale e istituzionale è privilegiata in questa fase, indagata attraverso la documentazione letteraria, studiata non solo per il suo contenuto fattuale, ma preliminarmente per comprendere l'interpretazione che gli antichi davano di quegli avvenimenti e problemi. Infatti, solo attraverso questo approccio è possibile, per Gabba, arrivare a comprendere la relazione fra quella società, come noi siamo in grado ripensarla, e l'immagine che gli antichi ne avevano trasmesso.

Questi interessi si nutrirono di un'ulteriore esperienza giovanile dello studioso, il soggiorno con una borsa di studio presso l'Accademia Americana a Roma. La storiografia anglosassone aveva tratti in comune con l'approccio empirico di Fraccaro, che aveva mantenuto fecondi contatti soprattutto in Inghilterra, particolarmente importanti durante l'isolamento del periodo fascista. Gabba formò allora alcuni rapporti che sviluppò nel corso di lunghi anni, discutendo con studiose come Lily Ross Taylor, verso

la quale riconobbe un debito soprattutto per la storia tardorepubblicana e i problemi istituzionali e politici che lo appassionavano in quegli anni, e sui quali sempre tornò rinnovando e affinando l'interpretazione generale e le tematiche specifiche.

Il rapporto con la storiografia anglosassone, e in genere con il mondo internazionale degli studi di antichistica, divenne ancora più stretto a seguito dei frequenti soggiorni di Gabba in prestigiose università e istituti di ricerca americani e inglesi, delle numerose conferenze e convegni cui fu invitato. Le lauree *honoris causa* in Francia e Germania, l'invito a tenere le Sather Lectures a Berkeley, primo italiano, la nomina a membro delle più importanti accademie europee mostrano non solo il riconoscimento del valore dello studioso, ma in primo luogo la dimensione internazionale del suo lavoro di storico, fedele alla sua visione e al suo metodo, ma aperto alla discussione scientifica con scuole e studiosi di formazione e provenienza diverse.

L'attenzione alla storia locale rappresentò, per Gabba, un altro interesse che, nato dall'insegnamento pavese, ebbe sviluppi autonomi di grande rilievo. Infatti Gabba unì lo studio delle realtà locali alla più generale riflessione sullo svolgimento della storia italiana, dalla unificazione politica e amministrativa operata da Roma allo stato nazionale nato dal Risorgimento. La famiglia di Gabba, nel ramo sia paterno sia materno, apparteneva all'alta borghesia lombarda, impegnata in politica, e aveva preso parte al processo unitario. Questa tradizione ebbe su di lui una notevole influenza, orientandolo verso una visione laica e liberale. Sul piano degli studi, egli sviluppò la convinzione che l'unificazione romana dell'Italia ne avesse valorizzato la componente municipale, delle città, mentre la vocazione universalistica del cristianesimo aveva impedito la formazione di una identità forte, premessa per la nascita di una coscienza "nazionale", come invece avvenne per molte province dell'impero. Ciò spiega le difficoltà di formazione dello stato nazione, e la tensione costante tra questo e le realtà municipali. Questa problematica è affrontata da Gabba sotto diversi profili, tutti volti a chiarire la questione di fondo. I saggi rilevanti sono raccolti in parte in *Italia romana* (Como 1994), di grande interesse sull'urbanizzazione dell'Italia, sugli statuti municipali, le colonie, la storia agraria e la centuriazione; indagini attraverso le quali Gabba tese a ricostruire la complessità e varietà delle situazioni, istituzionali, economiche, sociali (ad esempio lo studio della transumanza, con M. Pasquinucci: *Strutture agrarie e allevamento transumante nell'Italia romana*, Pisa 1979) e le storie locali, della Sicilia, di Pavia, da lui dirette e cui contribuì con vari saggi.

La riflessione sulla storia d'Italia è esemplare per indicare un convincimento che Gabba maturò fin dagli esordi della sua ricerca e guidò nel tempo la scelta dei problemi che rimasero centrali nel corso della sua vita: l'idea che l'individuazione dei problemi storici nasca dalla esperienza contemporanea, e quindi l'indagine sul passato da un lato valga a chiarire i problemi del presente, e dall'altra si nutra di questi problemi. Tale prospettiva deriva dalla fomulazione crociana della storia come storia contemporanea, che Gabba poté approfondire in occasione della borsa di studio che gli consentì di frequentare l'Istituto di Studi Storici di Napoli, dove assistette alle lezioni dello stesso Croce e conobbe studiosi crociani come Federico Chabod e Rosario Romeo, oltre a antichisti come Ettore Lepore. L'idealismo e lo storicismo di Croce e dei suoi discepoli ebbero grande influenza su Gabba, calati nell'indagine di concreti problemi storici, secondo la lezione di pragmatismo che derivava da Fraccaro e dalla storiografia anglosassone.

Quest'insieme di esperienze culturali furono ricondotte da Gabba a una personale e originale visione del lavoro dello storico, volto a chiarire aspetti essenziali del mondo antico che hanno rilevanza per noi in quanto hanno contribuito alla formazione della cultura moderna o, nello sviluppo di lungo periodo, hanno avuto rilevanza nella definizione di realtà locali, per la persistenza di fattori strutturali. Per questo Gabba ha rilevato che, fra tutte le scuole storiche importanti che si sono affermate nel corso del Novecento, quella delle «Annales» non lo ha particolarmente attratto in quanto già la scuola pavese aveva elaborato un interesse per la storia locale come storia di lungo periodo, attraverso l'attenzione ai fattori ambientali, alle persistenze ecc.

Un altro incontro ebbe grande importanza per Gabba, nello sviluppare la preoccupazione per il rapporto tra storia antica e esperienza contemporanea, e per una riflessione sempre più ampia sul valore storico-culturale dello studio dell'antichità: il rapporto instaurato con Arnaldo Momigliano, incontrato a Pavia ancora studente, e consolidatosi negli anni, fino a diventare amicizia personale e collaborazione scientifica fondata sulla stima e il rispetto reciproci; di questa vicenda sono documento, tra l'altro, la raccolta *Le lettere di Arnaldo Momigliano a Emilio Gabba. Ricostruzione di un rapporto culturale* (a cura di F. De Nicola; Como 1998).

Gabba partecipò attivamente ai seminari che Momigliano organizzava alla Scuola Normale Superiore quando fu chiamato alla cattedra di Storia romana nel 1964. Di quella chiamata Gabba fu sostanzialmente l'artefice: egli insegnava a Pisa dal 1958 e, preside di Lettere dal 1964 al 1967, ebbe un ruolo decisivo nella complessa vicenda che portò Momigliano, esule dal 1939 in Inghilterra, a tornare in Italia come professore in soprannumero,

mantenendo il suo insegnamento a Londra. Questo fatto consentì ai due studiosi di avviare un dialogo continuo, che andava dalla discussione metodologica ad esempio sulle origini di Roma, caro ad entrambi, all'indagine su momenti e figure importanti della storia degli studi, nutrita dalla comune convinzione dell'importanza della cultura classica per la formazione della cultura moderna. Esito maturo di questo rapporto intellettuale fu la *Storia di Roma* pubblicata da Einaudi dal 1989 al 1994, la cui genesi vale la pena di riassumere. Momigliano era stato chiamato dall'editore a partecipare a un progetto presentato originariamente da Aldo Schiavone, già direttore dell'Istituto Gramsci. Il progetto era ispirato, sostanzialmente, alla storiografia delle «Annales», allora molto popolare presso la casa editrice Einaudi. Momigliano pose come condizione per la sua collaborazione l'abbandono del progetto originario e la stesura di uno nuovo, da affidare a Gabba, coadiuvato da altri con i quali sia Momigliano sia Gabba avevano consuetudine di lavoro. L'obiettivo dei due studiosi fu, in effetti, quello di realizzare un progetto scientifico che partisse da quanto era stato elaborato in Italia sulla storia romana, avvalendosi delle collaborazioni internazionali importanti, ma senza subordinare a posizioni storiografiche "di importazione" il disegno complessivo. Fu un risultato significativo, che consentì di misurare, proprio per la collaborazione fra Gabba, Momigliano e la loro rete di rapporti scientifici, la maturità e solidità della storiografia italiana su Roma antica, di cui entrambi erano protagonisti. Emerse così, in maniera chiara, la qualità del lavoro svolto dalla generazione di Momigliano e da quella di Gabba per portare la storia antica a livelli di grande autorevolezza e spessore.

Le riflessioni di Gabba sulla cultura classica sono raccolte in *Cultura classica e storiografia moderna* (Bologna 1995), cui si aggiungono saggi posteriori. Qui lo studioso discute momenti e personaggi significativi, dall'influenza del pensiero politico classico sui padri fondatori americani alla storiografia dell'Illuminismo, dalla storiografia italiana dell'Ottocento a storici come Gaetano De Sanctis, Santo Mazzarino e lo stesso Momigliano. Attraverso queste riflessioni Gabba chiariva il suo metodo di indagine e indicava i temi fondanti del rapporto tra mondo antico e storia contemporanea.

Almeno altri due ambiti di ricerca meritano di essere ricordati nella lunga attività scientifica di Gabba: l'imperialismo romano e Roma arcaica. L'imperialismo rappresenta per lo storico un tema privilegiato in quanto su di esso la storiografia antica ha riflettuto a lungo, producendo una propria ricostruzione politica e culturale. La convinzione di Gabba sull'esigenza metodologica di comprendere la visione degli storici antichi, le

loro motivazioni, il pubblico cui si rivolgevano, per poter procedere a una ricostruzione moderna non arbitraria, dispiega qui il suo valore euristico. Il piano della riflessione sulla storiografia antica e quello della possibilità nostra di chiarirne il significato contribuiscono da un lato a comprendere e approfondire la società che quella storiografia ha prodotto, dall'altro a proporre una rilettura critica della storia del problema, nelle sue ramificazioni moderne, la sua incidenza sulla formazione di ideologie e di posizioni storiografiche. Molte di queste riflessioni sono raccolte *in Aspetti culturali dell'imperialismo romano* (Firenze 1993), ma anche nei capitoli relativi della *Storia di Roma*, che hanno dato modo a Gabba di proporre efficaci sintesi del suo pensiero su temi centrali. L'approccio storiografico al problema della costruzione dell'impero nella riflessione di Gabba si accompagna, in modo significativo, all'indagine sui problemi di storia della repubblica che lo interessarono fin dalla tesi di laurea; l'indagine sulla società repubblicana, soprattutto sugli aspetti sociali ed economici, dalla crisi graccana fino alla soluzione augustea, è condotta anche attraverso le analisi sulle vicende agrarie, sui riflessi sulle strutture economiche, sul mutamento di mentalità e di cultura dei ceti elevati, romani e municipali. Gabba non crede all'autonomia della storia economica per comprendere la società romana; egli, sensibile ai fattori della cultura materiale, è tuttavia convinto che la storiografia sostanzialmente etico-politica degli antichi rifletta la sostanza di una società nella quale l'economia non avesse un ruolo autonomo significativo, e quindi i modelli interpretativi fondati su di essa non siano capaci di descrivere la peculiarità della società romana; saggi esemplari in questo ordine di problemi sono raccolti in *Del buon uso della ricchezza* (Como 1988). Si comprende qui la unità fondamentale della riflessione di Gabba, pur nella varietà dei temi affrontati.

Roma arcaica è una palestra di metodo. Per Gabba, si tratta di un tema che nasce ancora una volta dall'indagine sulla ricostruzione della storiografia antica, di grande importanza per comprendere il periodo nel quale si è prodotta e le ragioni e i modi della formazione del racconto letterario; questa analisi, condotta su quanto rimane della storiografia, da Livio a Dionigi di Alicarnasso, e sulla tradizione antiquaria che Gabba, diversamente ad esempio da Momigliano, considerava non disgiunta dalla storiografia, si misura quindi con la documentazione archeologica e i problemi che essa pone. Per Gabba, il rapporto tra documento letterario e documento archeologico non si pone nel senso che il secondo convalida o smentisce il primo. Si tratta di serie distinte di dati, ciascuna rivelatrice di aspetti diversi, che si avvalgono di linguaggi propri. Assai attento al dato

archeologico, Gabba era convinto che, senza il racconto letterario, che ci offre l'ossatura dello svolgimento storico e un quadro del pensiero degli antichi, non sia possibile valutare in modo adeguato la documentazione restante. Non si tratta, per Gabba, di stabilire gerarchie di fonti, ma di utilizzarle per ciò a cui possono contribuire, ciascuna nel proprio ambito; i saggi in *Roma arcaica. Storia e storiografia* (Roma 2000), il volume su Dionigi frutto delle Sather Lectures (*Dionysius and the History of Archaic Rome*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles 1991; tr. it., *Dionigi e la storia di Roma arcaica*, Bari 1996) sono testimonianza di un continuo approfondimento del problema e della rilevanza che esso ebbe nella sua riflessione metodologica.

Una caratteristica essenziale di Gabba come storico è quella di utilizzare la forma del saggio, più che del libro, per chiarire di volta in volta singoli aspetti del problema che gli stavano a cuore (l'imponente produzione è ora elencata in *Bibliografia 1949-1995*, a cura di A. Baroni; Como 1996 e *Bibliografia 1995-2006*, a cura di D. Zoroddu; Como 2007). Egli procedeva per approfondimenti successivi, ampliamenti della prospettiva, apertura di visuali diverse; il risultato è una riflessione unitaria, non frammentaria e di certo non effimera, sulla storia antica nel suo complesso. La riflessione sul metodo non è astratta: Gabba rifuggiva da formulazioni teoriche che non portassero a risultati sul campo, non fossero cioè sottoposte a verifica. Dotato di un solido impianto teorico, egli lo dava per presupposto; esso era sotteso alla scelta dei temi e al loro svolgimento, ed era nutrito da un'etica profondamente vissuta sul valore della storia per la formazione di una coscienza critica capace di fornire lo strumento per la comprensione del presente. Una tensione etica che, del resto, era una caratteristica dell'uomo; anche nella vita, Gabba presupponeva l'etica come valore essenziale, cui informare le proprie scelte, pubbliche e private, coltivava idealità e convinzioni precise e alte, ma non le imponeva e tantomeno le esibiva.

Il suo lavoro è lo specchio del suo carattere: serio e schivo, fermo nelle convinzioni, tollerante verso le idee altrui, aperto, ma anche severo nel segnalare quelli che considerava errori o mancanze sul piano scientifico. Le sue critiche erano sempre puntuali, precise, persino dure se necessario, ma mai cattive, volgari o umilianti. Gabba era, anche in questo, un gentiluomo. Chi ha avuto il privilegio di conoscerlo si è arricchito di un rapporto umano fondato sul rispetto, sul riserbo e il pudore dei sentimenti, capace tuttavia di trasmettere affetto, amicizia, stima; e, *last but not least*, ha potuto avvalersi del suo magistero, delle sue conoscenze, che egli sapeva e voleva trasferire a quanti avessero il desiderio di studiare.

ANGELA DONATI

Presentazione del volume di Z. B. Ben Abdallah, *Mourir à Ammaedara*[1]

Il volume viene a completare una serie di studi sulla documentazione epigrafica di questa importante città romana dell'Africa Proconsolare, ai confini con la Numidia, sede della III legione Augusta fino all'età di Vespasiano (75 d.C.), quando assunse statuto coloniario con il nome di *Colonia Flavia Augusta Emerita Ammaedara*. Il patrimonio epigrafico pagano della città e del territorio è veramente cospicuo, se si pensa che solo in questo volume sono pubblicate 280 iscrizioni che si aggiungono alle 430 pubblicate nei *corpora* tradizionali (*CIL, ILAfr, ILTun*); va sottolineato che sono veramente poche le iscrizioni non funerarie, anche se alcune di esse risultano di grande rilevanza per la storia della città. Ricordo in particolare i 5 cippi limitanei della contigua popolazione dei *Musulami*, dei quali alcuni segnano il confine con il territorio della colonia, altri con proprietà private e sono veramente la spia della forma di romanizzazione portata avanti in questa estrema parte occidentale dell'Africa Proconsolare.

Ma veniamo alla documentazione sepolcrale, tanto ricca anche per la presenza non lontano dalla città di cave di un calcare bianco-grigiastro, poco friabile, sul quale i lapicidi hanno potuto incidere caratteri che, in linea di massima e compatibilmente con la cronologia, appaiono di buona esecuzione: non si registrano, infatti, pentimenti o correzioni e anche i non frequenti casi di nessi non sembrano dettati dall'esigenza di "guadagnare" spazio; da notare anche la totale mancanza di linee di guida e di altri segni di preparazione della superficie da incidere. Tutto questo porta a pensare a officine bene organizzate e preparate, soprattutto se si considera che molti monumenti richiedevano una partizione dello specchio epigrafico in più tabelle che presuppongono un accurato disegno preliminare della superficie da incidere. Infatti la tipologia di gran lunga più frequente, che copre

* Angela Donati, Università degli Studi di Bologna.

1. Zeïneb Benzina Ben Abdallah, *Mourir à Ammaedara. Épitaphes latines païennes inédites d'Ammaedara (Haïdra) et de sa région*, con la collaborazione di Antonio Ibba e Lotfi Naddari, Ortacesus 2013 (Studi di Storia Antica e di Archeologia, 11).

più del 60% del totale, è costituita da tombe a cassa sul cui specchio sono ricavate più tabelle destinate ad accogliere iscrizioni, a volte identificate mediante cornice, ma spesso anche semplicemente distinte l'una dall'altra da uno spazio "bianco".

Questi monumenti multipli sono particolarmente significativi perché assumono la funzione di vere e proprie memorie famigliari, aperte a più generazioni, e a volte anche preparate ma prive di iscrizione e lasciate quindi a disposizione per le generazioni a venire. Riesce difficile, come indica anche Zeineb Ben Abdallah, arrivare a comprendere se l'ordine delle iscrizioni inserite nelle tabelle rispondesse a regole precise che vedessero, ad esempio, al centro il ricordo della generazione più antica e di seguito, a partire dalla destra o dalla sinistra, i nomi dei discendenti; o se invece le iscrizioni fossero allineate in ordine cronologico a partire dalla sinistra o dalla destra; gli esempi conservati non consentono una risposta sicura, ma va indubbiamente a merito dell'Autrice avere ricostruito lo stemma di alcune famiglie, in particolare quella dei *Carmeii* (n. 46, tre tabelle con iscrizione, due, sulla sinistra, preparate ma non iscritte: le generazioni sembrano succedersi dalla destra) e quella dei *Titinii* (n. 179, sei iscrizioni per cinque generazioni – i più anziani, padre e madre, sono indicati con testi separati –, ma divise l'una dall'altra da un semplice spazio bianco).

Il linguaggio dell'officina è decisamente sobrio e si limita quasi sempre all'indicazione della dedica ai Mani (preferita di gran lunga la forma D M S), al nome del defunto, a quello di un eventuale dedicante, e – come tanto spesso avviene nell'epigrafia africana – ad una indicazione biometrica. Sono noti i centenari e ultracentenari delle province dell'Africa, ma in questo volume va richiamata l'attenzione sul caso di *Agria Fortunata* (n. 95), morta a 116 anni, alla quale i nipoti e il genero dedicarono un ricordo molto semplice, privo di particolari espressioni affettive; la stessa *Agria Fortunata* appare come dedicante, sullo stesso supporto, del monumento al marito, morto a 67 anni, e ad un figlio di 40 anni e 4 mesi: le tre iscrizioni sono raccolte entro due tabelle corniciate, la prima – ma ultima in ordine di tempo – dedicata alla sola *Agria Fortunata,* la seconda riservata alle due iscrizioni distinte del marito *C. Hortensius Barigbal*, voluta da *filius et coniunx,* e del figlio *C. Hortensius Dativus*, ove appare come dedicante la sola *mater*; se ne può pertanto dedurre che sia morto prima il marito, poi il figlio e per ultima *Agria Fortunata*. Se così è, la sequenza delle tabelle seguirebbe l'ordine da sinistra verso destra.

Non mancano altri casi di ultracentenari: un'altra donna di 105 anni (n. 9); un uomo di 103 anni, 2 mesi e 4 giorni (n. 124), un uomo di 101 anni, 4 mesi e 22 giorni (n. 242); e un quarto di più di 100 anni (n. 167).

Un nuovo carme (n. 217) si aggiunge a quelli già noti ad *Ammaedara*, dove va segnalata la presenza di "uomini colti", registrati nei due cippi gemelli (n. 237, n. 238) di padre e figlio, entrambi chiamati *Q. Caecilius Vitalis*, insegnanti in tutta la regione, il secondo definito inoltre *omnium litterarum scientissimus et in utraque lingua tam graeca quam latina peritissimus.* Non mancano elogi sul defunto, come quello del marito (n. 16) che definisce la moglie *paupera sed matrona*.

Da evidenziare, infine, la presenza in due iscrizioni (n. 46 e n. 63) del *cognomen Nundinarius*, diffuso quasi esclusivamente in Africa e da ricollegarsi ai mercati rurali; ricordo che proprio nel territorio dei *Musulami* venne autorizzato con un provvedimento del Senato di Roma del 15 ottobre 138 (*CIL* VIII, 23246) un mercato periodico bimensile nelle terre di un grande proprietario terriero.

Il volume è accompagnato da ampi e accurati indici, in particolare onomastici, e va segnalato anche per l'accuratezza e la nettezza della stampa.

LIETTA DE SALVO

Presentazione del volume di A. Ibba *Ex oppidis et mapalibus*

Il titolo *Ex oppidis et mapalibus* del volume di Antonio Ibba, scritto con la collaborazione di Attilio Mastino e Raimondo Zucca[1], deriva da un passo di Sallustio (*Iug*., 46, 5), che sottolinea l'esistenza nella società numida di «città (o villaggi) e campagna, tribù e rappresentanti del re o del governo centrale, contadini e pastori, sedentari e migranti» (p. 7), spesso difficilmente distinguibili. Tutti i saggi sono omogenei e presentano un unico filo conduttore: il lato buono della convivenza, la volontà di evitare i conflitti e di vivere in armonia.

Intento dell'A. è quello di superare la concezione che barbari e Romani fossero sempre in una posizione conflittuale; i dati acquisiti confermano che si ha una continuità di organizzazione e istituzioni, non interrotta dall'invasione vandala, ma perdurante fino all'arrivo degli Arabi, continuità, peraltro, confermata dai dati delle attività commerciali in tutto il Mediterraneo.

Elemento unificante la complessità dei rapporti – non sempre improntati a conflitto – fra Roma e il mondo berbero, un mondo che appare tutt'altro che primitivo, con un interscambio paritario fra Berberi e Romani.

L'impostazione dello studio, che si segnala per l'approccio rigoroso a una pluralità di fonti, mira a cogliere il positivo e il negativo sia presso i Romani, che presso le popolazioni africane, superando la *communis opinio*, retaggio dell'età coloniale, volta a vedere da un lato i Romani come portatori di civiltà e cultura, e dall'altro i Berberi come popolazioni selvagge. In realtà – il lavoro lo dimostra – «le relazioni fra Romani e Africani furono complesse» e appare riuscito il tentativo «di ricostruire un mondo variegato e ricco di sfaccettature determinanti», per dirla con le parole dell'A. (p. 11).

Il libro consta di cinque saggi, elaborati fra il 2009 e il 2012, che prendono in considerazione vari aspetti della società africana: il primo sui rapporti

* Lietta De Salvo, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. *Ex oppidis et mapalibus* è pubblicato nella collana "Roma e i provinciali" della casa editrice Sandhi di Ortacesus, 2012.

fra Roma e le tribù dell'Africa tardoantica, centra il tema del lavoro; gli altri colgono aspetti particolari dei rapporti fra i Romani e le popolazioni nordafricane.

Nel primo saggio (*Roma e le tribù dell'Africa tardoantica*, pp. 13-51), a proposito del rapporto fra Roma e le popolazioni africane, l'A. ribalta la teoria tradizionale, per la quale gli autoctoni sarebbero stati soltanto pastori nomadi, mentre Fenici, Cartaginesi, Italici sarebbero caratterizzati da agricoltura, sedentarietà, urbanizzazione. Nell'alto impero Roma aveva cercato vari metodi di mediazione – compresa la concessione della cittadinanza romana – con le diverse *gentes* e i loro capi, attraverso l'intervento di re "vassalli e indigeni", favorendo il formarsi di comunità urbane, ma al tempo stesso aveva costruito, in un rapporto diretto con i capi indigeni, una serie di *castra*, *castella*, *burgi*, *horrea* e mercati periodici, quali controlli amministrativi e di polizia, lungo le principali vie di comunicazione. Come osserva Ibba, «le relazioni con le *gentes* non furono [...] univoche e talora si modificarono nel tempo» (p. 17). Le comunità minori furono *adtributae* a un centro urbano vicino, dal quale erano strettamente controllate. Le tribù più bellicose, non domate, furono legate a Roma con dei *foedera*, che prevedevano aiuti reciproci in caso di guerra, scambi commerciali, difese comuni, esenzione dai tributi. Dall'età augustea furono nominati dei *praefecti gentis*, scelti dapprima fra gli ufficiali di rango equestre, poi fra i nobili della regione, nel rispetto delle autonomie locali. Con il tempo si vennero a formare delle comunità urbane, alcune delle quali ottennero lo statuto di *municipium* o *colonia*, conservando le loro organizzazioni tribali. Agglomerati più piccoli erano *vici*, *castella* e fattorie a conduzione familiare. Su tutta questa realtà variegata Roma mantenne «un ruolo più propositivo che impositivo» (p. 20). Questa filosofia di governo, senza nessun mezzo coercitivo, contribuiva a favorire il benessere e la prosperità, com'è dimostrato dalla scarsa presenza di truppe. I locali avevano la facoltà di adeguarsi o meno allo stile di vita romano; la "resistenza" indigena sembra essersi esaurita con il principato di Tiberio nella Proconsolare, un po' più tardi nella Tripolitania, nella Mauretania e nella Numidia.

Per l'età tardoantica, è importante la testimonianza di Agostino che nell'*epistula* 199, del 418, ricorda, oltre a popolazioni *foederatae* (su cui non c'era controllo romano), anche dei *praefecti* nominati da Roma, che possono essere identificati con vari personaggi menzionati da altre fonti, a cui l'A. aggiunge quelli tramandati dalle testimonianze epigrafiche, rilevando i contesti in cui operarono. Da Agostino e dall'epigrafia si ricava anche l'esistenza di *decuriones*, responsabili di tratti del *limes*, e *tribuni*, equivalenti

ai *praepositi*, impegnati nel controllo e nella difesa del territorio e "strutturati" nell'amministrazione romana. Questi personaggi, nominati dall'imperatore e alle dipendenze del *praeses* o del *dux* – e ugualmente i *principes foederati*, come quelli dei Garamanti e forse degli Arzugi – fungevano da *trait-d'union* fra le *gentes* e il mondo romano. Le tribù furono sempre più coinvolte nella gestione e nel controllo dei territori provinciali e nella riorganizzazione del sistema difensivo.

Dal coinvolgimento delle tribù berbere nello sfruttamento e nel controllo del territorio, i Romani avevano ottenuto un lungo periodo di pace e prosperità, anche se in taluni casi i rapporti risultavano precari. I re vandali avevano voluto, secondo Procopio (*Vand*., I, 25, 5-8), riprodurre il sistema dei rapporti instaurati da Roma con le tribù, imitando l'investitura dei capi nella prassi dei *foedera*.

Nel secondo saggio (*Utilisation de l'eau en Afrique du Nord dans le passé*, pp. 53-74), in collaborazione con Attilio Mastino, sull'utilizzazione dell'acqua, si ricordano le tecniche praticate già dai Berberi per la captazione, la conservazione e la distribuzione dell'acqua e poi utilizzate dai Romani per la coltivazione del predeserto. Nell'Introduzione, Attilio Mastino rileva come dalla documentazione epigrafica si ricavi che in tutto il Maghreb ci si è sempre prodigati per superare le difficoltà obiettive della mancanza dell'acqua, sottolineando, nella conclusione, come Berberi e Romani avessero cercato di ottimizzare ciò che la natura offriva loro, con tecniche assai simili a quelle odierne, superando le difficoltà con la razionalizzazione delle risorse disponibili.

Ibba passa in rassegna i dati sulla ricerca archeologica sempre più progredita negli ultimi quarant'anni, anche con l'ausilio della fotografia aerea (Progetto UNESCO 1996, contributi al XVI Convegno de *L'Africa romana* del 2004, volume a cura di Bridoux nel 2010, sulla distribuzione dell'acqua nel Maghreb antico e medievale, Convegno di Cadice del 2009, su analoga tematica, relativamente alla Spagna).

Il contributo prosegue prendendo in considerazione le installazioni idrauliche berbere in base alla ricca documentazione archeologica. Questi sistemi, poi migliorati dai Romani, che li usarono ampiamente, consentendo l'accesso all'acqua agli uomini e alle greggi, vengono ricordati con i nomi arabi: gli *jessour* – conosciuti dall'XI secolo, ma probabilmente esistenti dall'Antichità – piccole dighe costruite nelle valli o nei letti dei torrenti per ridurre l'erosione idrica e costituire riserve d'acqua favorendo la sedentarizzazione delle tribù del deserto nel Djebel, dove venne poi impiantata la cultura dell'ulivo; fattorie fortificate e trasformate in *gsur* nel IV secolo (con

terminologia latina *turris*, *oppidum*, *castra*), attorno ai quali erano corti, torchi, granai, cisterne dette *majen*; i *foggaras*, ampiamente diffusi, rinvenuti in varie zone di Tunisia e Libia, ed anche in Marocco, dove si chiamavano *khettara*, gallerie sotterranee, che drenavano le acque e le convogliavano verso le oasi, nelle zone pre-desertiche di Libia e Algeria. Grazie a quest'ultimo sistema, i Garamanti (che a loro volta lo insegnarono ai Getuli) svilupparono un'intensa agricoltura, i cui prodotti erano commercializzati nelle città romane della costa libica.

La distribuzione delle acque sottostava a norme precise, come il celebre regolamento *De aquis* di Lamasba al tempo di Elagabalo, molto diffuso nel Nord Africa, che coniugava la tradizione giuridica italica con i sistemi di misura punici regolanti lo sfruttamento delle acque, sistemi ancora oggi in uso in varie oasi, che consentono la coltivazione di grano, legumi, melograni, fichi, ulivi, vigne.

Con il terzo saggio (*La pastorizia in Nord-Africa e in Sardegna in età romana*, pp. 75-99), Ibba, assieme a Mastino – che esamina le fonti letterarie e archeozoologiche – dà un contributo allo studio della pastorizia, in Nord Africa e in Sardegna, due zone che, per certi versi, presentano analoghe caratteristiche, anche se le maggiori informazioni provengono dall'Africa. Si sottolinea l'impossibilità di distinguere nettamente pastori e contadini, i primi considerati tradizionalmente come ribelli e primitivi e i secondi come espressione di un mondo in ordine e in pace. In realtà, le due categorie spesso coesistevano nella stessa comunità e, assieme agli artigiani, contribuivano al benessere della società.

Esisteva sia presso i Berberi sia presso i Sardi un tipo di pastorizia sedentaria all'interno delle *villae*, vere e proprie fattorie autosufficienti, come mostrano, fra l'altro, in Proconsolare, l'iscrizione di Henchir Mettich, contenente il regolamento della *Villa Magna Variani*, che implicitamente rivela anche l'esistenza di conflitti fra agricoltori e pastori, e quella di Henchir Snobbeur, che ricorda irruzione di greggi sul terreno coltivato. Mercati rionali regolamentati (ad es., il tariffario di *Zarai* o quello di *Lambaesis* o quello di Donori, o meglio di *Karales*) assicuravano la commercializzazione dei prodotti (per lo più, oltre agli schiavi, cavalli, asini, muli, pecore, ma anche paglia, rame, grano, legumi, ecc.) e questo contribuiva a mantenere la pace sociale e a evitare – per quanto possibile – razzie. Il fenomeno della pastorizia transumante – attestato per l'Africa dal tariffario di *Zarai* e da fonti letterarie, oltre che da *clausurae* e *fossata* (spie di un controllo da parte dei Romani) –, che prevedeva distretti (*territoria*), in cui potevano essere trasferiti gli armenti, è documentato anche in Sarde-

gna, il che contribuisce a confermare l'affinità fra le due regioni, attestata pure in altri settori[2].

Il quarto saggio (*Servi e liberti nei praedia privata dell'Africa romana: testimonianze letterarie ed epigrafiche*, pp. 101-32) è tutto di Ibba e illustra un sistema, caratterizzato da una forte presenza servile, diffuso e attestato fino all'età di Agostino e a quella vandala. È probabile che schiavi e liberi si equivalessero come forza-lavoro nei campi, accomunati da un'analoga condizione di vita.

Il quadro che ne deriva è – conclude l'A. – «ideologicamente [...] triste, ma certamente [...] aderente alla realtà economica delle campagne dell'Africa settentrionale» (p. 128).

Com'è naturale, però, la maggior parte dei *servi* erano troppo poveri per lasciare traccia nelle iscrizioni e noi abbiamo notizie, in novantasette iscrizioni, solo di *servi* che erano riusciti ad elevarsi e avevano ruoli importanti nelle *villae*, come *actores*, *procuratores*, *vilici*, *saltuarii*, *tabularii*, *dispensatores* ecc., nonché *vernae* e *alumni*, molti dei quali esaltavano la loro dedizione al *dominus*.

Il quinto e ultimo saggio (*Communautés urbaines en Afrique méditerranéenne à l'époque romaine*, pp. 133-47), sulle comunità urbane, registra l'intervento di Zucca sulla città punico-libica; il resto è di Ibba, il quale dimostra come il sistema di urbanizzazione, di matrice libica, si sia poi mantenuto senza soluzione di continuità, fino ad essere inglobato nelle province romane.

Le città di diritto latino o romano si svilupparono con il tempo; il fenomeno si intensificò in età imperiale nella Proconsolare settentrionale, mentre in altre regioni, come la Mauretania, fu più sporadico. Flussi provenienti dall'Italia avrebbero incontrato, all'interno della città punico-numida, l'istituto dei *conventus* riproducenti modelli italici; colonie di cittadini romani furono dedotte nell'età dei Gracchi e di Cesare, e poi di Vespasiano, quando furono inserite nelle strutture preesistenti; dopo un rallentamento sotto gli Antonini, ci fu una ripresa sotto Settimio Severo, con la concessione dello *ius Italicum* a varie città. Statuti coloniari e municipi onorari si potevano concedere a richiesta dei locali. Il diritto latino era lo statuto ideale per coinvolgere le classi elevate locali in programmi di governo. Con il tempo, i modelli libico-punici furono abbandonati per una organizzazione di origine italica (con *capitolium*, *forum*, *thermae*, templi ecc.). Molti furo-

2. Com'è, ad esempio, il caso dei *navicularii*, cfr. L. De Salvo, *I navicularii di Sardegna e d'Africa,* in *L'Africa romana VI*, pp. 743-54.

no gli investimenti privati e pubblici; si parla di "gigantismo africano", per sottolineare la ricchezza dei notabili locali. La città romana rimase modello istituzionale e urbanistico per le comunità pellegrine, ma non ci fu una completa urbanizzazione delle istituzioni. In età tardoantica le comunità delegavano la gestione del potere a un gruppo ristretto, i *principales*; tutti furono comunque gravati dal sistema dei *munera*. La città continuò ad esistere fino all'epoca vandala e bizantina.

Il volume di Antonio Ibba ha una sua unitarietà, nonostante consti di contributi separati, che rappresentano "il meglio" della Scuola sassarese; anche i contributi di Mastino e Zucca vanno nella stessa direzione. I saggi sono come i capitoli di una monografia mirante a mostrare il volto di un Nord Africa in cui Berberi e Romani si sforzavano di superare le diversità, cercando un sistema di convivenza che li portasse a vivere in armonia, mettendo insieme le proprie esperienze. Un mondo in cui le comunità si erano integrate, dando vita a una civiltà, come dice l'A., «meticcia»: i sistemi di conduzione dell'acqua erano sempre più evoluti, per consentire di mettere a cultura aree altrimenti destinate alla desertificazione; i pastori non sempre erano in conflitto con i contadini; liberi e schiavi lavoravano fianco a fianco. Il libro, superando molti luoghi comuni, mostra come i Romani abbiano cercato di conservare quanto di meglio i Berberi avevano saputo fare, migliorando e adeguando ai sistemi romani ciò che avevano trovato al loro arrivo, per sottolineare una continuità di culture e istituzioni che si sarebbe mantenuta fino all'età vandala e bizantina. Dunque un valido contributo agli studi sul Nord Africa romano.

ALBERTO GAVINI

Presentazione del volume *La société de l'Afrique romaine* a cura di Y. Le Bohec

Il volume *La société de l'Afrique romaine* è uscito nel 2013 come numero monografico (37) del *Bulletin archéologique* del CTHS. È Yann Le Bohec, in qualità di curatore, che introduce i lavori presentando lo *status quaestionis* delle due tematiche principali qui affrontate, ovvero la classe dei notabili e quella degli umili che componevano la società dell'Africa romana. Partendo dunque da questi due gruppi sociali vengono illustrate le caratteristiche principali della società africana, evidenziando alla fine come essa fosse «prospère et romanisée» (p. 9) in particolare a partire dalla fine del I secolo d.C.

Si entra poi nel vivo con Claude Briand-Ponsart, che affronta il tema *La société cuiculitaine sous le Haute-Empire* (pp. 11-26). Dopo una breve presentazione della storia della città, si passa all'analisi della composizione della società cuiculitana, con i militari da una parte e i civili dall'altra: da qui si arriva alla fusione di queste due categorie in una, quando i pochi militari presenti a *Cuicul* prendevano il congedo e rimanevano dopo il servizio nella città, assumendovi anche ruoli di prestigio. Viene inoltre trattato (p. 14) il tema della scarsità delle attestazioni dei culti di origine orientale, che viene ricondotto ad una ipotetica ridotta presenza di Orientali nella città. È probabile invece che la scarsità di testimonianze "orientali" sia riconducibile proprio alla ridotta presenza di militari in servizio. L'articolo si conclude, prima della bibliografia, con un'utile tabella riassuntiva delle iscrizioni cuiculitane che presentano magistrati o sacerdoti, utile per avere una sintetica visione d'insieme.

Il secondo degli otto articoli inediti, *Ethnic accommodation in Roman North Africa: some urban and tribal cases* (pp. 27-38), è firmato dal compianto Dennis Bain Saddington e tratta, come si evince dal titolo, alcuni casi specifici con l'intento di trarre da tale indagine indicazioni di carattere generale. Per l'ambito urbano vengono analizzate Cartagine e

* Alberto Gavini, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari.

Thugga, quest'ultima presa ad esempio come ricco centro dell'entroterra cartaginese. Vengono poi citati alcuni casi di colonizzazioni messe in atto dai Romani a *Uthina* e *Thuburbo Minus* (p. 31), l'odierna Tebourba, oltre che ad *Uchi Maius* (p. 32), oggi Henchir ed Douamis. Sarebbe stato utile avere qualche riferimento bibliografico in più, dal momento che questi siti sono stati di recente in gran parte oggetto di studi monografici: si pensi, ad esempio, proprio ad *Uchi Maius*, che ha dato il nome a una collana di poderose monografie, giunte al terzo volume, che rappresentano l'esito dei lavori della missione archeologica italo-tunisina che è attiva sul sito da vent'anni[1]; lo stesso discorso può essere fatto per *Thugga*[2]. Nonostante queste mancanze si tratta di un contributo utile allo studio dei rapporti fra Romani e i gruppi etnici con i quali essi si confrontarono in Africa, che mette in luce alcune differenze fra le aree urbanizzate e le non urbanizzate, rilevando ad esempio come nell'*Africa Proconsularis* non solo ai Punici (più ricchi e organizzati) ma anche agli *Afri* non fu negata la possibilità di accesso alla cittadinanza romana.

Pierre Morizot dedica un lungo contributo a *Réflexions sur le face-à-face romano-berbère. De la mort de Tacfarinas à l'invasion vandale* (pp. 39-62), nel quale presenta le varie popolazioni berbere, iniziando dalle *Mauretaniae*, prima la *Tingitana* e poi la *Caesariensis*, per poi passare ad un discorso generale che coinvolge anche le *Numidiae*. Come lo stesso Autore sottolinea all'inizio del proprio contributo l'intento del lavoro è quello di circoscrivere le zone di tensione fra Romani e Berberi, avvalendosi in particolare delle fonti epigrafiche: in questa scrupolosa analisi Morizot ha messo in rilievo quanto fu fragile l'equilibrio politico in quelle aree, che rimasero problematiche fino all'arrivo dei Vandali[3].

Con *L'hypogée de Bou H'ssina: un témoignage des rites et pratiques funéraires à Sousse à l'époque romaine* (pp. 63-71) Hager Krimi presenta la scoperta di un monumento funerario nel cuore di Sousse, città che insiste sull'antica *Hadrumetum*. Dopo due lunghe citazioni di un lavoro di Louis Foucher del 1964 sulla città, l'Autore si dedica alla presentazione dell'ipo-

1. Sarebbe stato necessario citare almeno A. Ibba (a cura di), *Uchi Maius 2. Le iscrizioni*, Sassari 1996 e non rimandare al *corpus* epigrafico *ILS*, che ovviamente non riporta una serie di più recenti riflessioni.

2. In questo caso l'Autore avrebbe potuto segnalare il volume M. Khanoussi, L. Mourin (éds.), *Dougga, fragments d'histoire. Choix d'inscriptions latines éditées, traduite et commentées (I^er^-IV^e^ siècles)*, Bordeaux-Tunis 2000.

3. Su questi argomenti si vedano anche i contributi presenti in M. Coltelloni-Trannoy, Y. Le Bohec (éds.), *La guerre dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire*, Paris 2014.

geo, descrivendone in particolare la struttura architettonica e dando conto in maniera più rapida dei reperti ivi rinvenuti. Fra questi sono due iscrizioni funerarie, che vengono pubblicate in via preliminare, con le foto e le trascrizioni dei testi, in entrambi i casi leggermente imprecise (p. 67). Un'utile tabella con le datazioni dei reperti ceramici correda la sezione finale dedicata all'*instrumentum*, seguita dalle conclusioni e da una snella bibliografia.

In *Notables de Rusuccuru (Dellys) et des ses pagi: Iomnium (Tigzirt) et Rusippisir (Taksebt)* (pp. 73-102) Jean-Pierre Laporte prova a ricostruire la società romana di un'area della *Mauretania Caesariensis*, tema caro all'Autore che già era stato da lui in parte trattato[4]. Dopo il necessario e ben articolato inquadramento storico si passa al catalogo dei documenti, prevalentemente epigrafici. Sebbene nelle schede risulti pleonastico il complesso di foto, disegno, *fac-simile* del testo che è presente per alcune iscrizioni e anche se alcune trascrizioni avrebbero meritato maggiore cura, lo studioso fornisce tuttavia una serie di informazioni e considerazioni inedite di grande interesse.

Lluís Pons Pujol, con *Omnia a Sulpicio Felice optumo rarissimoq(ue) praefecto Salenses habere (I.A.M.lat., 307.3). Historiografía e interpretaciones sobre la actuación de Marcus Sulpicius Felix en Sala* (pp. 103-14), si conferma un conoscitore di *Sulpicius Felix*, del quale ha trattato alcuni aspetti anche durante il convegno *L'Africa romana xx*. L'Autore delinea la storia degli studi di un'iscrizione di *Sala*, dal momento del rinvenimento nel 1930 fino a tempi più recenti, concludendo con il proprio punto di vista sulla funzione reale del documento, che sarebbe stato composto non solo per onorare *Sulpicius Felix* ma soprattutto per adempiere ad una legge del *municipium*. Chiude il contributo una ricca e aggiornata bibliografia.

Michèle Coltelloni-Trannoy, in *Langue grecque et bilinguisme (latin-grec) dans les épigrammes de l'Afrique antique* (pp. 115-26), commenta in maniera complessiva e articolata un *corpus* di iscrizioni da lei precedentemente presentato nel 2007 e al quale si rimanda nel corso dell'articolo[5]. Nonostante questo piccolo inconveniente è tuttavia evidente l'utilità di questo studio di carattere linguistico per l'approfondimento degli aspetti culturali della società dell'Africa romana, che si inserisce a pieno titolo nel proficuo filone

4. J.-P. Laporte, *Le statut municipal de Rusuccuru*, in *L'Africa romana x*, pp. 419-37.

5. M. Coltelloni-Trannoy, *Les épitaphes versifiées en grec, issues de l'Afrique du Nord. I. Le milieu social*, in M. Coltelloni-Trannoy, A.-E. Veïsse (éds.), *Actes de la table ronde de Marne-La-Vallée, 18 novembre 2005. D'Alexandrie à Tanger: plurilinguisme et contacts culturels dans l'Afrique antique*, «Ktema», xxxii, 2007, pp. 207-32.

di ricerca iniziato da Jean-Marie Lassère[6] e sulla scia del quale sono anche Zeïneb Benzina Ben Abdallah e Lotfi Naddari[7].

Gli ultimi due contributi si occupano di temi non africani: il primo, *Un officier de l'armée romaine à Autun dans une inscription inédite* (pp. 127-31), è il frutto di uno studio congiunto di Stéfane Alix e Yann Le Bohec, mentre il secondo, *Un témoignage du culte de Jupiter dans la cité des Arvernes: la redécouverte du cavalier à l'anguipède d'Égliseneuve-près-Billon* (pp. 133-49), è di Florian Blanchard.

Il volume si conclude con una recensione a firma di Michèle Coltelloni-Trannoy del libro di Nacéra Benseddik, *Esculape et Hygie en Afrique* (2010), seguita dai ricordi di Jean-Marie Lassère e André Laronde (entrambi scomparsi nel 2011) e dalle sintesi di cinque interventi tenuti da Jacques Alexandropoulos (*L'apport de la numismatique à la connaissance des dinasties numido-maurétaniennes: le cas de Syphax et Verminad*), Philippe Leveau (*D'où venaient les ingénieurs qui percèrent les galeries hydrauliques du nord de la Gaule: qanâts ou foggara?*), Jean-Pierre Laporte (*Mausolées antiques de la Kabylie du Djurdjura et de l'est du Titteri (Algeri)*), Hélène Chew (*Une statue cuirassée à Berthouville (Eure)*) e Roger Hanoune (*«Hippias ou le Bain» de Lucien et sa lecture architecturale*), nella sezione "Histoire et archéologie des civilisations antiques" del CTHS tra il 2010 e il 2012.

Nel complesso si tratta di un volume importante, utile soprattutto (ma non solo) agli epigrafisti, con novità e riletture che contribuiranno a una sempre più approfondita conoscenza dell'Africa romana.

6. J.-M. Lassère, *Ubique populus: peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a. C.-235 p. C.)*, Paris 1977.

7. Z. Benzina Ben Abdallah, L. Naddari, *«Omnium litterarum scientissimus...» : à propos d'une famille de lettrés des environs d'Ammaedara*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 2113-34.

ANTONIO IBBA

Presentazione del volume *La guerre dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire*, a cura di M. Coltelloni-Trannoy e Y. Le Bohec

Escono nel 2014 per i tipi delle prestigiose Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques e con il contributo della Sorbona di Parigi, gli Atti del CXXXVI Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, svoltosi a Perpignan nel 2011 e dedicato al tema *Faire la guerre, faire la paix*, che raccolgono ben 17 contributi di maestri e di giovani e promettenti ricercatori delle discipline storiche, tutti affermati esperti delle problematiche africane[1].

Introdotti da un breve omaggio di Yann Le Bohec al compianto Jean-Marie Lassère, collega, maestro, soprattutto amico dell'autore (che ha curato il volume con Michèle Coltelloni-Trannoy), i lavori sono organizzati in due sezioni (*Chronologie* e *Thématique*) di 7 contributi ciascuno, con una premessa affidata allo stesso Le Bohec e puntuali conclusioni curate da Mireille Corbier[2].

I saggi sono incentrati sulla guerriglia (*guerre asymétrique*) che oppose in Africa, fra l'età augustea e la tetrarchia, Berberi e Romani (sono dunque esclusi gli scontri fra armate romane rivali) e si ripromettono non solo di descrivere i principali eventi bellici svoltisi nell'Africa durante l'Alto Impero ma soprattutto di delinearne le cause e le conseguenze sull'economia, la società, la religione, la demografia. Gli Atti si pongono dunque alla fine di un lungo e travagliato dibattito storiografico, i cui passaggi focali sono sapientemente tratteggiati nell'Introduzione di Le Bohec che ci offre una sintetica interpretazione della storiografia francese del XX secolo dedicata al Maghreb in età romana, utile non solo ai neofiti ma anche a chi queste piste batte da molto tempo[3]. La scelta programma-

* Antonio Ibba, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari.

1. Fa parte della collana Collection CTHS Histoire, n. 54, Paris 2014, 256 pp., disegni e carte b/n.

2. In origine era previsto anche un saggio di CHRISTINE HAMDOUNE, *L'expédition de Maximien en Afrique*, apparso invece in «AntAfr», 42-3 (2012), pp. 185-99.

3. *La guerre en Afrique sous le Haut-Empire: problématique*, pp. 13-20.

tica di privilegiare le pubblicazioni in lingua francese è una conseguenza del controllo politico e militare che la Francia per un secolo e mezzo ha esercitato su Marocco, Algeria e Tunisia ed è ampiamente giustificata dalle fondamentali indagini condotte da questa scuola nell'area e dalle sintesi prodotte ancora di recente ad uso non solo degli studenti ma dell'intero mondo accademico[4].

I tratti essenziali di questo dibattito sono quelli ancora attualissimi dedicati ai concetti di romanizzazione, resistenza, identità, acculturazione, creolizzazione, meticciato, che spesso hanno trovato posto negli Atti del Convegno *L'Africa romana* (in particolare i volumi XV-XVI), più in generale una produzione che ha studiato il rapporto di Roma con i provinciali e che, in fondo, rispecchia le paure dei tempi moderni, in cui l'incontro-scontro fra culture diverse viene demonizzato o esaltato, inteso come un pericolo o una risorsa, una perdita delle radici o un ampliamento delle stesse[5].

Non è possibile in questa sede entrare nel merito puntuale di tutti questi eccellenti contributi, ricchi di riflessioni e di letture innovative, che sfruttano i passi avanti fatti in questi anni dall'epigrafia, dalla numismatica e dall'archeologia. I lavori veri e propri sono aperti con una relazione ancora di Le Bohec, che svolge un'utile panoramica sugli eventi bellici in Africa

4. P.e. G. Charles-Picard, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1990² (anche se troppo ancorato a una visione colonale del Maghreb); P.-A. Février, *Approches du Maghreb romain. Pouvoirs, différences et conflits*, Aix-en-Provence 1990 (ricchissimo di spunti); i manuali di C. Hugoniot, C. Briand-Ponsart, *L'Afrique romaine. De l'Atlantique a la Tripolitaine. 146 av. J.-C.-533 de ap. J.-C.*, Paris 2005; dello stesso Y. Le Bohec, *Histoire de l'Afrique romaine. 146 avant J.-C.-439 apres J.-C.*, Paris 2005 (pur con differenti impostazioni); di G. Traina, A. Ibba, *L'Afrique romaine. De l'Atlantique a la Tripolitaine 69-439 ap. J.C.*, Rosny-sous-Bois 2006 (che puntano all'approfondimento di tematiche generali o particolari, tralasciando invece l'analisi cronologica dei singoli episodi). Critica su questa scelta metodologica Mireille Corbier (*Faire la guerre, faire la paix. Conclusion*, p. 245); non mancano tuttavia nell'intero volume i riferimenti ad autori non francofoni, in particolare P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, che, a dispetto del passare del tempo e di un'ideologia non più condivisibile, resta a mio parere la più dettagliata esposizione delle vicende africane dall'età repubblicana al regno vandalo.

5. In generale si vedano le riflessioni di P. Le Roux, *La romanisation en question*, «Annales (HSS)», 59 (2004), pp. 287-311 e su posizioni talora differenti L. Revell, *Roman Imperialism and Local Identities*, Cambridge 2009, pp. 1-23. Nel mio *Ex oppidis et mapalibus. Studi sulle città e le campagne dell'Africa romana*, Ortacesus 2012 (recensito da L. De Salvo in questo volume, pp. 81-6) ho cercato di fornire un piccolo contributo al dibattito.

durante l'Alto Impero e sulle loro cause, cucendo cronologicamente i vari saggi e cercando di distinguere guerra, guerriglia, brigantaggio: in quest'ultima categoria egli ritiene di dover classificare, credo a ragione, la maggior parte degli scontri militari registrabili in questo periodo[6].

Studi specifici sono dedicati a episodi particolari, già in passato oggetti di studi puntuali e che pure in questo volume trovano nuovi spunti di riflessione o chiavi di lettura originali: riemergono così da queste pagine la difficile conquista della *pars meridionalis* della Proconsolare e l'embrionale costituzione di un *limes tripolitanus*[7], la guerra di *Tacfarinas*, con le sue implicazioni di politica interna, a Roma e nello stesso Maghreb, forse sinora sottovalutate[8], la conquista del regno di Tolomeo e "rivolta" di Edemone[9], una guerra lontana dallo stereotipato conflitto "città-campagna" ma che evidenzia lo scontro fra due "coalizioni" culturalmente eterogenee eppure

6. Y. Le Bohec, *La guerre en Afrique sous le Haut-Empire: chronologie*, pp. 23-34: a conclusioni simili era già giunta C. Melani, *Roma e le tribù della Mauritania Cesariense nel III secolo d.C.: una difficile convivenza*, «Athenaeum», LXXXII (1994), pp. 156-9, 172-6. Particolarmente interessante l'ipotesi che le guerre fra il 39 a.C.-19 d.C. nascano da una resistenza all'avanzata politica e militare nel Maghreb e all'insediamento sul trono di *Mauretania* di sovrani legati a Roma (si vedano in questo senso nel volume anche i contributi di Alexandropoulos e Krimi).

7. H. Krimi, *Montagnardes et semi-nomades dans le déclenchement de la guerre et l'instauration de la paix dans la zone du limes tripolitanus*, pp. 177-92, con una lettura tradizionale delle fonti. Per una diversa concezione delle aree di confine, cfr. C.R. Whittaker, *Land and labour in North Africa*, «Klio», 60 (1978), pp. 332-7, 340-50; P. Trousset, *Pénétration romaine et organisation de la frontière dans le prédésert tunisien*, in *L'Africa romana XV*, pp. 59-88 (ultimo di una serie di saggi fondamentali dedicati al tema); M. Casella, *Complessità antropologica della nozione di confine*, ivi, pp. 211-38; O.D. Cordovana, *Historical Ecosystems. Roman Frontier and Economic Hinterlands in North Africa*, «Historia», 61 (2012), pp. 458-94. Più in generale, per un differente approccio ai rapporti fra agricoltori e pastori, cfr. Ibba, *Ex oppidis et mapalibus*, cit., pp. 75-99.

8. C. Wolff, *La guerre de Tacfarinas (17-24)*, pp. 53-67, con esaustiva bibliografia. Il confronto con il già ricordato lavoro di Alexandropoulos (*infra*), impone ormai un ripensamento sull'intero conflitto e sulla strumentalizzazione operata da Tacito; le truppe messe in campo da Roma denunciano comunque la forte preoccupazione da parte dell'autorità imperiale (da ultimo anche A. Ibba, *L'Africa mediterranea in età romana (202 a.C.-442 d.C.)*, Roma 2012, pp. 45-7).

9. O. Aït Amara, *La conquête de la Maurétanie (39-42)*, pp. 69-83, con un'attenta rilettura delle fonti letterarie; M. Coltelloni-Trannoy, *Note sur la guerre d'Aedemon: système d'alliance et composition de l'armée royale*, pp. 85-99; L. Pons Pujol, *Umbonius Silo y et abastecimiento militar de la Tingitana (Dión Casio, LX, 24.5)*, pp. 167-76 (che restituisce al suo corretto contesto politico le vicende legate al governatore della Betica).

accomunate da identici interessi[10], la crisi dell'anno 253 d.C.[11], infine, pur cronologicamente oltre i limiti concessi, la grande rivolta di Firmo alla fine del dominato di Valentiniano I, invero forse un conflitto differente rispetto a quelli precedenti, sorto fra l'autorità romana e un capo berbero perfettamente integrato nei meccanismi politici e militari di Roma[12].

Tematiche più generali sono quelle affrontate da Jacques Alexandropoulos, che cerca di ricostruire i canali attraverso i quali venivano finanziate le guerre, in particolare lo scontro con *Tacfarinas*, puntando l'attenzione sulle emissioni monetali delle zecche locali, strumenti attraverso i quali veniva trasmessa anche l'ideologia del potere imperiale o municipale ma che purtroppo solo ipoteticamente possono essere ricollegati ad episodi precisi[13], da Pierre Morizot che con l'ausilio degli studi demografici tenta di definire l'incidenza delle "rivolte berbere" sul popolamento dell'Africa romana[14], dal compianto Dennis Saddington, che si interroga sulla scarsa in-

10. Il pregevole lavoro della Coltelloni-Trannoy (nota precedente) permette inoltre di delineare per il regno di *Mauretania* una struttura militare e diplomatica molto simile a quella ricostruita per la *Numidia*, a cui in fondo Giuba II e Tolomeo erano legati, cfr. E. Smadja, *Modes de contact, sociétés indigenes et formation de l'état de Numidie au second siècle av. notre ère*, in *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981) organisé par la Scuola normale superiore et l'École française de Rome avec la collaboration du Centre de recherches d'histoire ancienne de l'Université de Besançon* (Coll. EFR, 67) Pisa-Rome 1983, pp. 685-702; J.-M. Lassère, *La tribu et le monarque*, «AntAfr», 37 (2001), pp. 149-55.

11. A. Groslambert, *Les situations de conflits en Afrique de 253 à 260*, pp. 101-19; in Ibba, *L'Africa mediterranea*, cit., pp. 90-6; Id., *Ex oppidis et mapalibus*, cit., pp. 22-3, 40, ho condiviso molte delle considerazioni della studiosa.

12. J.-P. Laporte, *Les révoltés dans la guerre de Firmus en Maurétanie Césarienne (370-375)*, pp. 121-42; su posizioni simili anche Ibba, *Ex oppidis et mapalibus*, cit., pp. 24-34, 43-7.

13. *Les guerres d'Auguste et Tibère en Afrique: le témoignage des monnaies*, pp. 35-35 con ricca bibliografia. Lo studioso propone di identificare la misteriosa *colonia Iulia Pia Paterna* con l'antica *Ruspina*; il peso delle emissioni speciali sul finanziamento delle guerre dovette essere tuttavia molto limitato, come riconosce lo stesso Alexandropoulos.

14. *La guerre en Afrique*: *aspects démographiques*, pp. 145-66: per lo studioso il sovrappopolamento della Kabylie e la scarsa penetrazione della cultura romana nella regione avrebbero favorito il lungo periodo di insicurezza nella regione; viceversa la pressione berbera sulle città della *Tripolitania* dovrebbe essere ridimensionata (cfr. *supra*, il saggio di Krimi). Fra le cause delle "rivolte berbere", ebbe inoltre un peso notevole la crisi economica cfr. A. Lewin, *La difesa dal deserto: osservazioni preliminari per uno studio comparato delle frontiere*, in *L'Africa romana VI*, pp. 200-4; F. Felici, M. Munzi, I. Tantillo, *Austuriani e Laguatan in Tripolitania*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 603-5, 610-2; Ibba, *Ex oppidis et mapalibus*, cit., pp. 21-3, 44-6.

cidenza degli *auxilia africana* nell'esercito romano[15], infine da Karl Strobel e Sabine Fialon che si soffermano sulle conseguenze che la persecuzioni dei Cristiani, «violence de l'État contre une fraction de sa population», ebbero nei rapporti interni alla giovane comunità di Cartagine e nella nascita di un nuovo genere letterario, le *passiones martyrum*, tipico del movimento donatista ed infarcito di metafore mutuate dal mondo militare a cui questi "soldati di Dio" evidentemente si ispiravano[16].

Emerge da tutti questi lavori una conferma di quanto Yann Le Bohec aveva tracciato in conclusione del suo secondo saggio: «il apparaît que les africains se sont peu opposés militairement aux Romains [...]. On ne peut pas dire que le déséquilibre des forces les contraignait à la modération [...][17] il faut chercher une autre explication que la force, la force brutale [...]. Les Africains avaient connu la prospérité et ils avaient adhéré à la romanité, qui leur a ouvert la voie vers le christianisme»[18], una tesi rivoluzionaria rispetto alla storiografia dei secoli XIX-XX ma che trova ampia conferma nei lavori più recenti che con occhio nuovo e con minori preconcetti hanno riletto le fonti del passato. A tale opera contribuisce anche questo volume che indegnamente ho avuto l'onore di presentare, il quale rappresenta non solo un punto di arrivo ma anche uno stimolo ad approfondire temi che credevamo ben noti e che invece ancora hanno bisogno di indagini raffinate e innovative.

Un sentito applauso, dunque, a tutti gli Autori per l'obiettivo raggiunto.

15. *Can patterns be traced in the Selection and Deployment of North African Auxiliaries*?, pp. 193-206. Per una possibile spiegazione cfr. *infra.* Saddington si chiede se questa lacuna non possa in parte essere colmata grazie alla testimonianza dei *praefecti gentis*, in alcuni casi forse da intendersi come i comandanti di reparti arruolati fra le tribù africane, un'ipotesi quest'ultima meritevole di ulteriori riflessioni.

16. K. Strobel, *Saint Cyprien et la paix des fidèles dans Carthage, centre ecclésiastique, économique et administratif de l'Afrique romaine*, pp. 213-27; S. Fialon, *Images de guerre dans quelques passions donatistes africaines*, pp. 229-43. La citazione è di Corbier, p. 249.

17. Sul tema, cfr. ora la sintesi di W. Kuhoff, *La politica militare degli imperatori romani in Africa (I-VI sec. d.C.)*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1643-62. P. Morizot, *L'aile des Thraces en Afrique*, pp. 207-11 ritiene che alcuni compiti della legione furono temporaneamente assunti da distaccamenti provenienti dalle provincie vicine, fra i quali l'*ala Thracum*, una specie di guardia del corpo del procuratore della *Caesariensis*, attestata forse dopo il 238 a *Gemellae*.

18. *La guerre: chronologie*, cit., p. 33.

JOHANNES EINGARTNER

Présentation du livre de C. Eger, *Spätantikes Kleidungszubehör aus Nordafrika*

Le livre de Christoph Eger porte le titre «Accessoires vestimentaires de l'antiquité tardive de l'Afrique du Nord. 1. Porteurs, mobilité et ethnos reflétés par les objets de l'époque romaine la plus tardive et de l'époque vandale»[1]. Le travail a été publié en 2012 comme V^e^ volume de la série «Münchner Beiträge zur Provinzialrömischen Archäologie» éditée par Michael Makkensen. Le travail comporte la première et la plus volumineuse partie de la thèse d'habilitation de l'auteur, qui a été acceptée en 2009 par l'Université de Munich (*Accessoires vestimentaires de l'Antiquité tardive de l'Afrique du Nord. Fibules et boucles de ceinture du 5ème-7ème siècles ap. J.-C. du Musée National de Carthage et des autres collections*). Dans l'œuvre présent sont traités les objets du temps autour 400 jusqu'au milieu du VI^e^ siècle ap. J.-C., c'est à dire la dernière phase de la domination romaine en Afrique du Nord et la période de la domination vandale. Les objets de l'époque byzantine seront présentés dans le II^e^ volume (en cours de préparation).

Si dans le titre de l'œuvre on parle de l'accessoire vestimentaire, on se rapporte en premier lieu à des fibules et des boucles de ceinture. L'importance de ces objets dans l'antiquité tardive résulte des différents facteurs, entre autres de la circonstance, qu'il n'étaient pas rarement fabriqués des matériels extrêmement précieux. Au-delà les fibules et les boucles de ceinture étaient destinés à des indicateurs essentiels pour le prestige et la détermination du rang social du porteur, comme preuvent les sources écrites et épigraphiques contemporaines. Par ailleurs, les accessoires vestimentaires pouvaient refléter une appartenance culturelle ou même une identité ethnique.

Au contraire des régions barbares périphériques, avant tout dans le Nord du l'Empire Romain, l'état des connaissances et des publications

* Johannes Eingartner, Philologisch-Historische Fakultät, Klassische Archäologie, Universität Augsburg.

1. *Spätantikes Kleidungszubehör aus Nordafrika. 1. Trägerkreis, Mobilität und Ethnos im Spiegel der Funde der spätesten römischen Kaiserzeit und der vandalischen Zeit*, Reichert, Wiesbaden 2012.

sur l'espace méditerranéen et là en particulière sur l'Afrique du Nord est problématique. Les nécropoles du IV^e^ jusqu'au VII^e^ siècle sont empreindues des inhumations généralement dépourvues d'offrandes, qui donnent l'impression que les accessoires vestimentaires sont pratiquement inexistants. Cependant cette impression est corrigée d'une manière efficace par Eger. Le point du départ forme une collection importante des fibules et des boucles de ceintures dans le Musée de Carthage, qui l'auteur a ouvert pour la première fois à la recherche scientifique. L'inventaire est complété par l'adjonction des objets correspondants et jusqu'ici peu considérés dans les musées en Tunisie elle-même, ainsi qu'en Algérie et en Libye.

L'étude commence par une analyse typo-chronologique des objets, à laquelle s'attache une exploitation des donnés. Correspondant au développement chronologique, les objets sont traités séparés d'après la période romaine tardive et l'époque vandale. En ce qui concerne l'analyse typo-chronologique, l'attention particulière est portée à l'élaboration des caractères régionaux et des différents types et variantes. Par contre, la partie d'exploitation est dédiée à la question, dans quelle mesure l'accessoire vestimentaire peut cerner l'âge et le sexe, le statut sociale, la classe socio-professionnelle, mais également à la question d'une origine étrangère et de l'identité ethnique des porteurs.

Les matériels d'intérêt sont relativement rares de la période autour 400 jusqu'au milieu de V^e^ siècle ap. J.-C. et proviennent généralement près des contextes citadins. Comme le montre la classification des pièces, principalement des fibules cruciformes des types 5 et 6 après Keller/Pröttel et des grands boucles de ceinture étaient en usage. Là-dessous il faut relever surtout les agrafes et les garnitures de ceinture en or, provenants du trésor de *Cartennae*/Ténès fouillé en 1936 en Algérie.

Ici ont été découverts aussi des éléments de l'accessoire vestimentaire en métaux non ferreux et d'importance semblable, à Djemila et à Tiddis. Une analyse suprarégional prouve que les objets en question servaient avant tout de fermeture au manteau des militaires et fonctionnaires d'état.

Au début de la domination vandale au milieu du V^e^ siècle, s'établit une série des modifications, qui se manifestent d'abord dans les mobiliers formelles de l'accessoire vestimentaire. Comme des innovations significatives seraient à citer des fibules et des boucles de ceinture cloisonnées. Maintenant il y en a un certain nombre des objets, qui proveniennent des mobiliers funéraires intacts. Les exemples les plus importants ont été apparus en Carthage et en *Thuburbo Maius* en Tunisie, ainsi qu'en *Hippo Regius* en Algérie. A la difference des inhumations généralement dépourvues des offrandes

à cette époque, les tombes sont richement garnis des parures et des accessoires vestimentaires. Pour cette raison et en considération des noms germaniques de temps à temps mentionnés dans les épitaphes, les hommes et femmes enterrés ont été traditionnellement classifiés comme des membres de l'aristocratie vandale.

Depuis quelques années il y a cependant de doutes graves sur l'identité ethnique des défunts. Avant tout les fibules portés par paires sur les épaules par les femmes, seraient une indication d'un costume préféré par les membres de l'aristocratie militaire du Bas-Empire, sans différence de l'origine ethnique des porteurs. Les arguments, qui forment une telle idée, sont largement réfutés dans le travail de Eger. Car en ce qui concerne ces paires de fibules il faut constater que cette mode montre une vieille tradition dans le *Barbaricum* et se limite pratiquement aux régions dominées par les barbares au Nord de l'Empire Romain. Là aussi, on trouve un grand nombre des objets de référence, desquels sont influencés au moins une partie des types des fibules et des garnitures de ceinture characteristiques pour les tombes africaines, soit que hommes ou femmes. Le résultat est d'autant plus d'importance que à l'exception de l'accessoire vestimentaire, ils ne sont pas conservés beaucoup trop de monuments archéologiques, qui rendent témoignage de la présence des Vandales dans le Maghreb, d'une manière directement comparable.

CINZIA VISMARA

Presentazione del volume *Arqueología y Turismo en el Círculo del Estrecho*[1]

Il volume contiene gli atti del convegno ispano-marocchino, appunto su Archeologia e Turismo nella zona dello Stretto di Gibilterra, che si è svolto ad Algeciras nell'aprile del 2011 ed è uscito lo stesso anno; ricco di dati, è superbamente illustrato. È disponibile anche in rete[2] come molte altre pubblicazioni di eccellente qualità del dinamico gruppo di ricerca dell'Università di Cadice, che opera nella penisola tingitana in collaborazione con l'Université Abdelmalek Essaâdi e il Museo Archeologico di Tétouan, nel quadro di un progetto europeo di cooperazione[3].

Questo volume è il terzo della Colección de Monografías del Museo Arqueológico de Tetuán, che illustrano le attività congiunte ispano-marocchine. Il primo, del 2008, è dedicato alle ricerche nella grotta di Caf Taht el Ghar, presso Tétouan[4]: oltre alla parte strettamente legata allo scavo contiene contributi di carattere generale che collocano questo importante sito nel contesto più generale del Neolitico del Marocco; il secondo è costituito dagli atti del II seminario ispano-marocchino di specializzazione in Arche-

* Cinzia Vismara, Dipartimento di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Cassino.

1. *Arqueología y Turismo en el Círculo del Estrecho. Estrategias para la Puesta en Valor de los recursos patrimoniales del Norte de Marruecos. Actas del III Seminario Hispano-Marroquí (Algeciras, abril de 2011)*, ed. por D. Bernal *et al.* (Colección de Monografías del Museo Arqueológico de Tetuán, 3), Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Diputación de Cádiz, 2011, 645 pp., numerosissime illustrazioni b/n e colori.

2. http://www.uca.es/recursos/doc/AUE/Biblioteca/906244687_261020111122252.pdf

3. Progetto "SAWA" del Programma operativo di cooperazione transfrontaliera España-Fronteras Exteriores, finanziato per il 75% dal Fondo Europeo di Sviluppo Regionale dell'Unione Europea.

4. J. Ramos *et al.* (eds.), *Las ocupaciones humanas de la cueva de Caf Taht el Ghar (Tetuán). Los productos arqueológicos en el contexto del Estrecho de Gibraltar*, (Colección de Monografías del Museo Arqueológico de Tetuán, 1), Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Diputación de Cádiz, Dirección Regional de Cultura Tánger-Tetuán del Reino de Marruecos, 2008.

ologia[5], tenutosi nel settembre 2008 a Cadice[6]. Entro l'anno è inoltre prevista la pubblicazione di altri due volumi[7], uno su *Tamuda*, l'altro sui risultati delle prospezioni effettuate negli anni 2008-2012 sempre nella regione di Tétouan.

I lavori del convegno si articolavano in quattro sessioni, delle quali la prima conteneva un'unica comunicazione, ad opera di Enrique Gozalbes, su Ahmed Mekinasi e Fernando López, i due studiosi alla memoria dei quali il volume è dedicato. Il Bloque II (*Patrimonio cultural y turismo en el Norte de Marruecos*) comprende otto contributi, che spaziano dall'Andalusia, e più in generale dal Sud dell'Europa, alla penisola tingitana (regione di Tanger-Tétouan[8]), e tracciano un quadro delle potenzialità turistiche di quest'area[9], con particolare riguardo al turismo culturale ed ecologico[10], che costitui-

5. Gli Atti del primo seminario, che si era tenuto a Cadice e Tétouan nel dicembre 2005, sono usciti nel 2006 (Universidad de Cádiz, Aula Universitaria del Estrecho, Universidad de Cádiz, Universidad Abdelmalek Essaâdi de Tetuán-Tánger, con la colaboración del INSAP de Rabat, *Actas del I Seminario Hispano-Marroquí de especialisación en Arqueología*, ed. por D. Bernal *et al.*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2006; http://www.uca.es/recursos/doc/AUE/Proyectos/Maarifa/1699018724_792010164253.pdf).

6. *En la orilla africana del Círculo del Estrecho. Historiografía y proyectos actuales. Actas del II Seminario Hispano-Marroquí de especialización en Arqueología (Cádiz, 5-7 septiembre de 2008)*, ed. por D. Bernal *et al.*, (Colección de Monografías del Museo Arqueológico de Tetuán, 2), Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Diputación de Cádiz, Dirección Regional de Cultura Tánger-Tetuán del Reino de Marruecos, 2008.

7. 4, *Tamuda. Cronosecuencia de la ciudad mauritana y del* castellum *romano. Actividades arqueológicas en el marco del PET (2008-2010)*, ed. por D. Bernal, B. Raissouni, J. Verdugo e M. Zouak; 5, *Carta arqueológica del Norte de Marruecos. Campañas de prospección 2008-2012*, ed. por B. Raissouni, D. Bernal, A. El Khayari, J. Ramos e M. Zouak.

8. Questa circoscrizione comprende la Prefettura di Tanger-Asilah e le province di Fahs Anjra, Tétouan, Larache e Chefchaouen: cfr. p. 109, fig. 1.

9. J. Verdugo, M. J. Parodi, *La valorización del patrimonio en Andalucía: nuevas tendencias y estrategias*, pp. 37-67; M. Arcila *et al.*, *Puesta en valor del patrimonio cultural como factor turístico: una aproximación al caso de la provincia de Cádiz y la Région Tánger-Tetuán*, pp. 69-87; J. A. López Sánchez *et al.*, *El turismo urbano en dos continentes. Sur de Europa versus Norte de África*, pp. 89-105; M. Maatouk *et al.*, *Diagnóstico de los recursos naturales y culturales en la actividad turística*, pp. 107-21; A. Azzariohi *et al.*, *Los SIG aplicados a la planificación y gestión de la actividad turística en la Región Tánger-Tetuán*, pp. 123-43.

10. J. A. López Sánchez *et al.*, *Ecoturismo en el Norte de Marruecos*; S. Domínguez-Bella *et al.*, *Itinerarios geológicos y geoturismo en la península Tingitana (Norte de Marruecos)*, pp. 161-71.

scono valide alternative al turismo di massa. La nascita e il diffondersi in quest'area di una sensibilità nei riguardi dell'ambiente e del patrimonio culturale lasciano ben sperare per uno sviluppo turistico sostenibile[11].

Una parte non indifferente del convegno – e dunque del volume – riguarda l'archeologia *tout court*: i contributi compresi nella terza sezione (*Arqueología en la orilla Sur del Estrecho de Gibraltar*) possono essere riuniti in tre gruppi; il primo tratta della storia delle ricerche archeologiche nella regione, che era stato oggetto del II Seminario ispano-marocchino del 2008. Segue la presentazione dei dati emersi dalle attività del gruppo di ricerca, che si articolano in campagne di prospezione per l'edizione della *Carta Arqueológica del Norte de Marruecos*[12], che hanno condotto in qualche caso a interventi di archeologia preventiva, e in indagini puntuali sul sito di *Tamuda*. Questa sezione si apre con due importanti contributi sulla storia delle ricerche archeologiche nel Marocco settentrionale[13]: il primo è un panorama delle attività tra il 1900 e il 1945, che prosegue nel secondo, sino all'Indipendenza e oltre, che illustra l'opera di Miguel Tarradell. Essi completano il quadro tracciato nel 2008 e sono uno strumento di grande utilità per comprendere le scelte strategiche che vennero compiute nello sviluppo di un'archeologia del Marocco settentrionale.

I primi risultati delle prospezioni effettuate per l'edizione della *Carta Arqueológica del Norte de Marruecos* in due aree, l'una tra Bab Sebta (presso Ceuta) e Cabo Negro (campagna 2009), sulla costa orientale della penisola, l'altra tra Belyounech e l'Oued Liane (campagna 2010), su quella settentrionale, sono presentati in due articoli di sintesi. Il primo riguarda i ritrovamenti preistorici[14] ed è seguito da due approfondimenti, uno sui risultati della revisione del materiale dagli scavi effettuati nel 1954 da Tarradell nella grotta di Gar Cahal[15], che ha permesso di collocare meglio questo sito nel quadro degli altri ad esso coevi sinora noti nella penisola

11. J. A. López Sánchez *et al.*, *Projecto Ibn Battouta. Metodología y conclusiones del I Foro sobre Turismo Sostenible en la Región Tánger-Tetuán*, pp. 153-9.

12. Il progetto di carta archeologica si basa su una convenzione tra l'Università Abdelmalek Essaâdi di Tétouan-Tangeri, quella di Cadice e l'INSAP di Rabat.

13. M. J. Parodi, E. Gozalbes, *La arqueología en el Norte de Marruecos (1900-1945)*, pp. 175-97; E. Gozalbes, M. J. Parodi, *Miguel Tarradell y la arqueología en el Norte de Marruecos*, pp. 199-221.

14. J. Ramos *et al.*, *Carta Arqueológica del Norte de Marruecos. Resultados de las ocupaciones de sociedades prehistóricas (campañas 2009 y 2010)*, pp. 223-63.

15. E. Vijande *et al.*, *Revisión de los productos arqueológicos de la cueva de Gar Cahal conservados en el Museo Arqueológico de Tetuán*, pp. 265-87.

tingitana; l'altro dà conto dei siti di età storica, sino al XX secolo. Queste indagini hanno posto in evidenza situazioni di rischio e sono state all'origine di quattro interventi di archeologia preventiva: a Kitane, nella valle dell'Oued Martil presso Tétouan, è stata messa in luce una sequenza stratigrafica di più di 6 m, con fasi di occupazione dall'età mauretana al basso medioevo, mentre a Koudia Talâa è stato portato in luce un *oppidum* della fine del III-inizi del II secolo a.C.[16]. Lo scavo realizzato a Metrouna, alla foce dell'Oued Martil, ha interessato un impianto di salagione; un altro complesso di trasformazione del pescato, insediatosi nella tarda antichità in un insieme termale, è venuto in luce nel sito di Sidi Bou Hayel, alla foce del rio Negro. Queste nuove acquisizioni[17] ampliano il panorama delle nostre conoscenze sulle attività alieutiche nella zona dello Stretto. Alla base dello scavo presso la cattedrale di Ceuta, che ha permesso di documentare una sequenza stratigrafica che si estende dall'inizio del VII secolo a.C. ad oggi, sono i lavori urbani volti all'eliminazione delle barriere architettoniche per l'accesso all'edificio[18].

I risultati delle attività di terreno che si sono svolte sul sito di *Tamuda* negli anni 2009 e 2010 nel quadro del piano strategico per la città hanno avuto come protagonisti, per il Marocco, la Direction Générale du Patrimoine de la Région Tanger-Tétouan del Ministère de la Culture e l'Université Abdelmalek Essaâdi, per la Spagna la Junta de Andalucía e le università di Cadice e Huelva. Una serie di saggi volti a verificare la cronologia delle varie fasi del sito[19] ha permesso di stabilire una sequenza definitiva a partire dalle origini e di redigere una guida archeologica bilingue aggiornata, esauriente e sintetica[20], che tiene conto dello studio architettonico del *castellum*, anch'esso pubblicato in questo volume[21]. I contributi su *Tamuda* si chiudono con uno studio sul nome del fiume che la lambisce[22]. Segue un

16. A. El Khayari *et al.*, *Kitane et Koudia Talâa. Interventions archéologiques préventives des sites pré-romains du Nord du Maroc*, pp. 335-79
17. D. Bernal *et al.*, *Del poblamiento litoral romano en la Tingitana mediterránea. Excavaciones preventivas en Metrouna y Sidi Bou Hayel*, pp. 405-61.
18. F. Villada *et al.*, *Excavación arqueológica de la plaza de la Catedral de Ceuta: una nueva sequencia estratigráfica en el Istmo desde la Protohistoria a nuestros días*, pp. 381-403.
19. D. Bernal *et al.*, *La cronosecuencia de Tamuda. Actividades arqueológicas en desarrollo del Plan Estratégicos (Campañas 2009 y 2010)*, pp. 463-505.
20. *Tamuda. Guía oficial del yacimiento arqueológico*, ed. por M. Zouak, D. Bernal, Madrid, Ministerio de Cultura de Marruecos, 2011.
21. J. M. Campos *et al.*, *El castellum de Tamuda. Análisis arqueoarquitectónico*, pp. 507-27.
22. M. Ghottes, *Le fleuve Tamuda, le fleuve aux cinq noms*, pp. 529-43.

contributo sui centri di produzione ceramica ubicati sulle due sponde dello stretto e attivi in età romana[23]: vengono censiti 78 complessi nella baia di Cadice, 19 in quella di Algeciras, 28 sulla costa betica mediterranea, 12 in *Mauretania Tingitana*.

L'ultima parte del volume è dedicata al patrimonio archeologico di altre regioni del Marocco: per il Rif orientale costiero vengono illustrati il rischio archeologico connesso con lo sviluppo turistico indotto dalla realizzazione della *Rocade méditerranéenne* e alcune possibilità di sviluppo sostenibile[24]. Nel Marocco orientale i siti scoperti negli ultimi dieci anni – più di 500 – meritano di essere esplorati e studiati e possono costituire una base per lo sviluppo di un turismo culturale[25]. Degli scavi di Kouass viene fornita una breve storia, che introduce alla presentazione della metodologia adottata nelle campagne 2009 e 2010 dal gruppo di lavoro franco-marocchino e dei primi risultati da esso ottenuti[26]. Il volume si chiude con l'area di Rabat-Témara, ricca di giacimenti pre- e protostorici e ad alto rischio, in quanto fortemente urbanizzata[27].

23. J. J. Díaz Rodríguez, *Los centros productores cerámicos en las dos orillas del Círculo del Estrecho en la Antigüedad. Análisis comparativo de sus trayectorias alfareras*, pp. 545-85.
24. C. Vismara, *Rischio archeologico, conoscenza del territorio e turismo sostenibile: la missione italo-marocchina nel Rif e la Rocade Méditerranéenne*, pp. 589-603.
25. H. Aouraghe *et al.*, *El patrimonio arqueológico de la región oriental de Marruecos al servicio del desarrollo sostenible*, pp. 605-15.
26. M. Kbiri Alaoui *et al.*, *Kouass (Asilah, Marruecos): datos crono-estratigráficos de la «plataforma de los hornos»*, pp. 617-25.
27. R. Nespoulet *et al.*, *Les recherches archéologiques dans la région de Rabat-Témara, une région fortement urbanisée et touristique*, pp. 627-45.

ATTILIO MASTINO

Presentazione del volume *Epì oínopa pónton. Studi sul Mediterraneo antico in ricordo di Giovanni Tore*, a cura di C. Del Vais

Ho trovato straordinarie queste pagine di *Studi sulla storia e l'archeologia del Mediterraneo antico in ricordo di Giovanni Tore*, a cura di Carla Del Vais, che nel titolo (*Epì oínopa pónton*) richiamano il tormentato viaggio di Ulisse «sul mare del colore del vino verso uomini di altre lingue» descritto da Omero e insieme raccolgono tante altre suggestioni, dai lirici greci ad Euripide, con sullo sfondo la cultura simposiaca, i vasi destinati al vino, la miscela di vino e di acqua nel cratere, come facevano i Sardolibici isolani che, secondo Ellanico di Mitilene, nel V secolo a.C., e poi Nicolò Damasceno, nell'età di Augusto, in viaggio non portavano con sé altra suppellettile che una tazza per bere il vino e un corto pugnale, *kýlix* e *machaíra*, ispirati da Dioniso.

Forse occorre arrivare fino al recente libro di Leonardo Sciascia *Il mare colore del vino*, per capire che tutto si tiene e che un volume come questo finisce per essere anche un "sommario" di una lunga e feconda attività, rappresentata «con una circolarità che non è quella del cane che si morde la coda», perché da queste pagine emergono reti di relazioni, rapporti, piani di indagine, curiosità sempre nuovi e diversi.

Non so se Gianni Tore amasse davvero il vino e usasse il corto pugnale per colpire gli avversari che diligentemente coltivava e contrastava lucidamente sul piano scientifico: certamente amava il viaggio per mare verso uomini di altre lingue, come sulle navi Tirrenia per raggiungere il porto di La Goulette in Tunisia oppure per sbarcare a Minorca nelle Baleari o a Bonifacio e Propriano in Corsica o a Trapani in Sicilia o in Libano; infine, per attraversare le Colonne d'Eracle in direzione del Marocco. L'ho visto occuparsi di viaggi in mare già raccontando *Tharros* con la sua tesi di laurea discussa nel 1969 con Ferruccio Barreca e poi nel lontano e burrascoso seminario su Delos, promosso da Mario Torelli l'anno dopo, quando l'isola sacra ad Apollo è divenuta per un attimo campo di scontro ma anche strumento per spiegare la complessità del mondo antico, fino al porto franco e al mercato degli schiavi nell'agorà degli Italici.

* Attilio Mastino, Università degli Studi di Sassari.

Sono stati tanti i momenti di confronto, come quando alle pendici del colle di San Giuseppe di Padria, mi presentava i risultati dagli scavi che nel 1973 lo hanno portato a scoprire, assieme a Vincenzo Santoni, la stipe votiva di *Gurulis Vetus*, che ha restituito le più preziose testimonianze del culto di Eracle nella Sardegna interna, nella vallata del Temo, un incredibile riscontro dei miti classici relativi alla saga di Iolao e ai gemelli fondatori Ippeus e Antileone.

Tra i suoi lavori più lontani (già del 1976) ci sono anche due articoli dedicati alle origini di Bosa e alla localizzazione di Bosa arcaica, che gli avevo suggerito per i due numeri della rivista «Il Convegno» dell'Associazione cagliaritana "Amici del Libro", da me curati per conto di Nicola Valle. Aveva iniziato a regalarmi i suoi estratti, come quello sulle stele funerarie sarde di età punico-romana su «Latomus» del 1975, con una bella dedica che mi è cara; estratti che poi avrei continuato a ricevere sempre diligentemente rilegati a mano, con copertine trasparenti e ironiche dediche sulle mie origini bosane e dunque fenicie.

Poi la Scuola di specializzazione in Studi Sardi, i viaggi in Gallura, in Ogliastra, in Barbagia, in Planargia, con tante persone che ci erano care. A Roma, mi aveva messo in contatto con Michel Gras (col quale aveva pubblicato nel 1976 il suo lavoro sull'antica *Bithia*), che ci aveva ospitato a pranzo sulla terrazza della casa che si affacciava su piazza Navona. Voglio ricordare la sua amicizia con le mie maestre Giovanna Sotgiu e Renata Serra, con le quali aveva compiuto un avventuroso viaggio in Algeria nel 1972, che ricordava sorridendo per le critiche e i commenti scandalizzati dei benpensanti locali, che non apprezzavano il fatto che viaggiasse con due graziose signorine senza velo.

Nel 1982 eravamo stati a Cartagine, sulla collina della Byrsa, all'Hotel Reine Didon, assieme ad Alfonso Stiglitz e Franco Satta, perché doveva studiare per un mese le brocchette con orlo a fungo, un tema lontanissimo dai miei interessi, noioso, ripetitivo, mai concluso. Ma allora avevamo conosciuto gli amici dell'Institut National d'Archéologie et d'Art di Tunisi, il giovane Mustapha Khanoussi, avevamo visitato la collina di Dougga, la città romana forse troppo chiassosa per le torme di turisti europei, collocata alle sorgenti di quel fiume, l'oued Arkou, che solca la vallata di *Uchi Maius* e che attraversa i fertili campi della Numidia, un tempo occupati dai coloni del console Gaio Mario e dalle fattorie dei *Pullaieni*. Eravamo partiti all'alba, su un pullmino dell'INAA, per arrivare molto più a sud, fino a *Mactaris*, dove Colette e Gilbert Charles-Picard trascorrevano uno dei loro ultimi soggiorni tunisini, dirigendo gli scavi all'interno della Villa di Venere.

In quei giorni, Marcel Le Glay teneva per noi a Cartagine le sue lezioni e i seminari di epigrafia all'interno dello straordinario palazzo di Beit al Hikma, in riva al mare, e sullo sfondo la montagna sacra a Baal-Saturno, il Djebel Bou Kornine. Qualche giorno dopo eravamo arrivati all'alba al confine con l'Algeria, fino ad Haïdra, in compagnia di Rahmouni Lotfi che tornava a casa dai suoi con emozione vera. La vecchia nonna, tatuata come i Berberi del Medioevo, ci aveva offerto un uovo sodo per colazione, prima che ci tuffassimo tra le incredibili rovine di *Ammaedara*.

E poi il viaggio in Marocco nel 1986, il difficile incontro con Joudia Hassar Benslimane e Abdelaziz Touri, la trafila burocratica presso l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, la visita ai siti archeologici, *Tamuda*, *Thamusida*, *Banasa*, *Lixus*, *Sala Colonia* a Chella. L'emozionante incontro con René Rebuffat e Aomar Akerraz a *Volubilis*.

In Sardegna aveva continuato a scavare a Pani Loriga di Santadi, a *Othoca*, presso Santa Giusta, nell'area della tomba a camera costruita, contesa a Raimondo Zucca, a *Nora*, a *Uselis*, a S'Urachi di San Vero Milis, a Matzanni di Vallermosa, avviando e dirigendo il Museo di Cabras.

Negli ultimi anni aveva accettato a Sassari la supplenza di Archeologia fenicio-punica che, come preside della Facoltà di Lettere, gli avevo proposto assieme a Peppina Tanda.

Quindici anni fa, quando ci ha lasciato, a soli 52 anni di età, il 17 novembre 1997, abbiamo provato un dolore vero, una pena profonda, soprattutto abbiamo avvertito un vuoto, per i tanti progetti in corso, per i tanti propositi non portati a compimento, per un filo spezzato, per una perdita irreparabile soprattutto nel cuore delle sue allieve e dei suoi allievi: voglio dire grazie a Carla Del Vais, che rimedia in qualche modo pubblicando, in testa a questo volume, un articolo inedito di Gianni su *Karales* fenicia e punica che ricostruisce la storia degli studi e rimette al centro del dibattito dei giorni nostri il colle di Tuvixeddu, con il suo valore identitario e la sua straordinaria forza evocativa (che sopravvive a dispetto degli scempi e degli abusi).

Dunque il nome stesso di *Karales*, le fonti, la storia degli studi, la cronologia, la topografia e l'urbanistica, il porto, le fortificazioni, i santuari, fino al tempio di Venere a capo Sant'Elia. Un prezioso recupero di un'opera scritta assieme a Lluís Plantalamor Massanet è anche il lavoro sulle stele di Sa Cudia Cremada Vella (Maó), che rimanda alla presenza punica a Minorca.

Ecco allora il senso di una gratitudine e di un rimpianto che emerge da tanti lavori presentati in questo volume – in totale 54 articoli – al quale hanno collaborato molti suoi colleghi e amici – oltre 70 – che testimoniano

una fedeltà a un amico e, insieme, un rapporto con uno studioso con il quale si è avviato un dialogo che si vorrebbe proseguire oltre la morte.

Anthony Bonanno presenta le figurine femminili e l'arte preistorica a Malta. Joseph Cesari (con Franck Leandri, Paul Nebbia, Kewin Pêche-Quilichini) ci porta su un'altra isola, la Corsica, illustrando il neolitico cardiale di Campu Stefanu presso Sollaccaro. Michel Gras studia le anfore corinzie arcaiche, indicando le linee per indagini seriali più ampie.

Sebastiano Demurtas, Lucia Manca Demurtas e Lluís Plantalamor Massanet indagano le connessioni tra la Sardegna e Minorca a proposito della tecniche costruttive dei protonuraghi e dei *talaiot*. Proprio Lluís Plantalamor Massanet torna sulla ceramica talaiotica a decorazione geometrica di Minorca.

Maria Eugenia Aubet ci porta in Libano, studiando la variabilità e le sequenze funerarie nella necropoli di Khaldé. Anthony J. Frendo riprende la celebre iscrizione di *Biblos*. Ad Alicante, e più precisamente al giacimento fenicio di La Fonteta, ci conduce Marina Escolano Poveda, con un'analisi di sette amuleti egiziani. Joan Ramón Torres analizza i materiali, piatti, giare, anfore del pozzo punico di Es Rafal nella baia di Ibiza, del V secolo. Benjamí Costa e Jordi H. Fernández studiano il culto di *Melqart* attraverso le iscrizioni fenicie e puniche.

Mansour Ghaki affronta il tema delle città del regno di Numidia e del regno di Mauretania, indagando sulle diverse vocazioni delle principali città, il tessuto urbanistico, i rapporti di dipendenza, gli scambi.

Alle stele figurate puniche, un tema tanto caro a Gianni Tore per la Sardegna, ci conducono Nicholas C. Vella che studia i rituali funerari di Medina a Malta e Rossana De Simone, con una nuova stele da Mozia nella Sicilia occidentale. Maria Luisa Famà studia il Bes del Museo Pepoli di Trapani.

Carmela Angela Di Stefano presenta i materiali etruschi arcaici della necropoli di Palermo, in particolare le coppe etrusco-corinzie e gli *alabastra* decorati.

Antonella Spanò Giammellaro e Francesca Spatafora presentano gli insediamenti rurali e i centri produttivi nel territorio punico della Sicilia nord-occidentale. Gli studi siciliani di Luigi Pareti sono ridiscussi da Pietro Giammellaro, a proposito dei rapporti tra indigeni, Greci e Fenici.

Aldina Cutroni Tusa studia i ripostigli siciliani di monete puniche in oro ed elettro fra Trapani e Catania, prevalentemente lungo la costa meridionale della Sicilia. Elisabetta Gaudina aggiorna il repertorio numismatico

relativo al "segno di Tanit" nelle monete di età punica inizialmente di zecca siciliana.

Marco Giuman, Andrea Cannas e Piero Mura studiano la saga di Asterione, il Minotauro generato da Pasifae, dal mondo classico alla *Divina Commedia*.

Il capitolo "sardo" rappresenta oltre la metà di questo volume e testimonia la vivacità di una scuola fondata da Sabatino Moscati e Ferruccio Barreca, alla quale Gianni Tore ha appartenuto fin dalle origini.

L'amico di sempre, Vincenzo Santoni, ridefinisce il neolitico di Capo Sant'Elia. Riccardo Cicilloni affronta gli aspetti cronologici del megalitismo preistorico della Sardegna. Salvatore Sebis presenta nuove testimonianze di cultura Monte Claro nel Sinis e nel Campidano di Oristano. Anna Depalmas traccia le linee di sviluppo delle strutture urbanistiche della civiltà nuragica dall'età del bronzo medio fino all'età del ferro. Paola Basoli ci porta in comune di Ittireddu a Monte Zuighe per presentare un bracciale in lega d'argento decorato a treccia. Giuseppa Tanda utilizza la fibula di bronzo del nuraghe Costa di Burgos per tracciare le linee dei rapporti tra mondo villanoviano e mondo nuragico attraverso le principali vallate fluviali dell'isola.

Giovanni Ugas presenta il complesso quadro delle importazioni greche, fenicie ed etrusche a Monte Olladiri di Monastir, nella fase tardonuragica dell'orientalizzante finale. Paolo Bernardini affronta il tema della musica, delle danze e dei canti documentati nella Sardegna nuragica, fenicia e punica. Piero Bartoloni presenta un'anfora commerciale fenicia rinvenuta nel tofet di Sulky, che illumina il rituale funebre fenicio e punico. Antonio Forci studia i bracieri ellenistici figurati dalla necropoli di Is Pirixeddus di Sant'Antioco. Carla Del Vais presenta la tomba a inumazione di età arcaica dalla necropoli di Santa Severa, presso l'antica *Othoca*, con lo straordinario corredo che comprende una coppetta etrusco-corinzia. Raimondo Zucca studia la maschera ghignante da *Tharros* conservata nell'Antiquarium Arborense di Oristano, proveniente dalla collezione Pischedda.

Ancora a *Tharros* e alla collezione Cara ci conduce Maria Luisa Uberti, che studia alcuni bronzi al Museo Archeologico Nazionale di Cagliari. Enrico Acquaro e Daniela Ferrari studiano gli amuleti egiziani della collezione Garovaglio arrivati a *Tharros*, oggi conservati a Como. Peter van Dommelen, Carlos Gómez Bellard, Carlo Tronchetti presentano la fattoria di Truncu 'e Molas di Terralba, affrontando il rapporto tra insediamento rurale e produzione agricola nella Sardegna punica. Raimondo Secci aggiorna il

quadro degli studi sulla presenza punica in Ogliastra. Anna Chiara Fariselli e Giovanna Pisano studiano l'iconografia punica in Sardegna: il tema del triangolo apicato, la figura seduta riprodotta sulle stele di Sulci, ma anche di Mozia e di Sousse.

Ad ambito linguistico ci riporta Giulio Paulis, che torna su alcuni relitti lessicali punici della Sardegna, soffermandosi su *míttsa*, "sorgente".

Giampiero Pianu affronta alcuni fondamentali problemi metodologici di archeologia dei paesaggi della Sardegna, partendo dal villaggio di Santu Antine e ponendo il tema del vuoto rappresentato dallo studio dei contesti locali alla fine dell'età nuragica, tra il VII secolo e l'occupazione romana.

Sandro Filippo Bondì studia lo sviluppo urbanistico di Nora tra Cartagine e Roma, un tema portato avanti anche da Giorgio Bejor, partendo dall'area degli "ambienti repubblicani" nel quartiere centrale.

Franco Porrà studia il ruolo degli *Antistii veteres* nella fondazione della colonia di *Uselis*, ammettendo che comunque ci restano testimonianze di significativi rapporti di tipo economico che hanno lasciato un segno nell'onomastica della comunità locale. A un'altra colonia, a *Turris Libisonis*, ci conduce l'articolo di Giovanni Azzena, che si concentra sul tema dei sistemi di accesso alla città attraverso la via *a Karalibus Turrem*. Simonetta Angiolillo e Rubens D'Oriano studiano i frammenti della statua bronzea del relitto del porto di Olbia, attribuita ipoteticamente a Nerone e confrontata con le statue imperiali dell'Augusteo di Bosa. Valeria Paretta e Donatella Salvi tornano sulla necropoli di Tuvixeddu, con uno studio estremamente dettagliato sulla localizzazione delle tombe puniche. Il rapporto tra *Krly* e la *Villa Sanctae Igiae* è studiato da Rossana Martorelli, che riflette sulla rioccupazione dell'area urbana fenicio-punica di Cagliari in età giudicale.

Mauro Dadea conclude l'opera con un articolo di sintesi su due millenni di cultura materiale dall'anfiteatro romano di Cagliari, dalle ceramiche puniche fino alle produzioni islamiche, iberiche, moderne.

Tornano in questo volume le coppe e le *kýlikes* che rimandano, come nell'articolo di Joan Ramón Torres, al tema del vino e dell'acqua, con il quale abbiamo introdotto questa presentazione: come dimenticare Ulisse che effettua le sue libagioni per invocare l'accorrere delle anime dei defunti, nella sua celebre catabasi nell'Ade?

« ... e io scavai una fossa d'un cubito, per lungo e per largo,
e intorno ad essa libai la libagione dei morti,

prima di miele e latte, poi di vino soave,
la terza d'acqua: e spargevo bianca farina,
e supplicavo molto le teste esangui dei morti...»

Odissea, XI, 24-29

La terra ti sia lieve, caro Gianni.

PAOLA RUGGERI

Presentazione del volume *Ruri mea vixi colendo. Studi in onore di Franco Porrà*, raccolti da A. M. Corda e P. Floris

È con grande piacere che, in occasione dell'apertura del XX convegno di studi sull'Africa romana dedicato al bilancio di trent'anni di convegni, vi presento il volume, di recente uscita, di studi in onore del professore Franco Porrà.

Anche gli "studi in onore di..." rappresentano una sorta di bilancio di quanto si è inciso sulla vita accademica e scientifica nel corso della propria carriera e ciò per certi versi si può cogliere pesando il numero e l'importanza dei contributi presenti nel volume; l'omaggio dei colleghi rappresenta poi un affettuoso sprone, rivolto in questo caso al caro amico Franco perché prosegua, come del resto sta già facendo, nella ricerca e nella scrittura dei risultati: ricercatori si rimane sempre, anche dismessi i panni, talora forse troppo stretti, dell'accademia.

Il volume intitolato *Ruri mea vixi colendo. Studi in onore di Franco Porrà* si compone di 23 articoli, per un totale complessivo di 397 pagine, raccolti dai professori Antonio M. Corda e Piergiorgio Floris, quest'ultimo allievo prediletto di Porrà e continuatore del suo lavoro presso il Dipartimento di Storia, Beni culturali e del Territorio dell'ateneo cagliaritano. Corda e Floris hanno poi curato rispettivamente la premessa e la presentazione del volume, uscito per i tipi della Sandhi edizioni e stampato e allestito dalle Nuove grafiche Puddu di Ortacesus: un bel prodotto di fattura interamente sarda che testimonia della vitalità di un settore editoriale che sta diventando sempre meno di nicchia, grazie al contenimento dei costi.

Il titolo *Ruri mea vixi colendo* è tratto dalla parte finale di un verso dell'iscrizione metrica del mietitore di Mactar (*CIL* VIII, 11824 = *CLE*, 1238), un'iscrizione che è particolarmente cara ai nostri incontri, se già nell'ormai lontano 1986 in occasione del IV Convegno di studi, Paolo Desideri dedicava il suo contributo a *L'iscrizione del mietitore (C.I.L. VIII 11824): un aspetto della cultura mactaritana del III secolo*. Piergiorgio Floris nella presentazione del volume sottolinea che la scelta è caduta su questa espressione, nell'inter-

* Paola Ruggeri, Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane, Università degli Studi di Sassari.

pretazione che ne hanno dato Lellia Cracco Ruggini e Sergio Roda: «ho vissuto coltivando il mio campo», poiché essa sembrava indicativa di un tratto peculiare della personalità di Franco Porrà, legata all'etica del lavoro, alla passione sincera per gli studi antichistici, a una cura scrupolosa nella ricerca, a una accuratezza nella scrittura che ne hanno fatto uno studioso serio, incline all'analisi dei problemi, mai prolisso, attento all'essenziale, anche nella scrittura del testo. Del resto non poteva essere altrimenti, oltre che per le capacità personali dello studioso, anche per una formazione "vecchio stampo", e lo dico in senso positivo e un po' nostalgico, non solo relativamente ai fattori tecnici ma in quanto a capacità di confrontarsi con i testi classici e di intrecciarli con i dati epigrafici e archeologici: i suoi maestri sono stati principalmente Piero Meloni e Giovanna Sotgiu, tutori di una scuola storico-antichistica ed epigrafica estremamente rigorosa che ha proiettato studi e studiosi della Sardegna romana e, per quanto riguarda Giovanna Sotgiu anche dell'Africa romana, in una dimensione internazionale.

La copertina del volume che ritrae parte dell'epitafio di *Ti. Iulius Capito*, *missicius* della *cohors III Aquitanorum*, proveniente da *Luguido* (Oschiri, Nostra Signora di Castro), ci fa immediatamente comprendere che uno dei temi privilegiati della ricerca di Franco Porrà è stato quello della storia e dell'epigrafia militare della Sardegna romana, con particolare riferimento alle coorti ausiliarie di origine sarda e di origine africana, come quella *cohors Maur(orum) et [A]frorum* che ci ha tanto affascinato da studenti e che riferivamo un po' intimoriti al "famoso articolo del prof. Porrà". Perché Franco Porrà è stato, per me, come per Floris, Corda e Ibba, insomma per coloro che hanno proseguito nella carriera universitaria, un maestro che nel mio caso è poi diventato un caro amico con il quale ho potuto condividere alcuni impegni di carattere scientifico: ricordo solo in questa sede la faticosa e bellissima spedizione ad Isili e a Nurallao per una ricognizione presso la necropoli, dove emergevano *in situ* una serie di cippi a capanna poi pubblicati dallo stesso Porrà, e la scoperta della località denominata "Aisara", forse da mettere in relazione con la popolazione della Sardegna antica degli *Aisaronenses*. Per una consultazione analitica della produzione di Porrà rimando alla presentazione di Floris, in apertura del volume, ma permettetemi oggi di richiamare un tema che rischia di non emergere nella sua originalità e che merita di essere sottolineato: Porrà è stato uno dei pionieri, tra il 1976 e il 1977, del lavoro di recupero di epigrafi classiche, o presunte tali, riportate nelle fonti cinquecentesche – nello specifico si fa riferimento al *Caralis Panegyricus* del valenzano Roderigo Hunno Baeza –, facendo così da apripista per i lavori successivi realizzati a Cagliari e a Sassari sulle iscrizioni cinque-

centesche e seicentesche, che vedono coinvolto attualmente il Dipartimento di Storia, Scienze dell'uomo e della Formazione dell'Ateneo sassarese, in un rapporto di interscambio con il mondo accademico spagnolo e in particolare barcinonense.

Come in ogni volume di studi in onore che si rispetti i saggi sono tanti, eterogenei e alcuni assai complessi; ho cercato di classificarli in qualche modo per filoni di ricerca disciplinari e tematici, perché ho piacere di sottolineare l'importante contributo di tutti gli studiosi a questo bel volume. Comincerei con i numerosi studi di epigrafia che ci portano tra Italia del Nord con la rilettura di un'iscrizione di Verona, dedicata a *Dis Pater* e *Lua dea* (Alfredo Buonopane), e le grandi isole, la Sicilia – con l'interessante iscrizione dalla necropoli romana di Messina di un *naucleros* con la raffigurazione di un palmo di mano aperto, simbolo della volontà di proteggere il sepolcro dalle manomissioni (Irma Bitto)– e la Sardegna – con la rilettura del frammento, proveniente da *Tharros* e custodito presso l'Antiquarium arborense di Oristano, che riporta la carriera in ordine discendente di un personaggio dell'ordine equestre, per il quale l'autore del contributo, Antonio Ibba, suggerisce, con un'ipotesi suggestiva ma da lui stesso ritenuta molto dubbia (forse si tratta più che altro di un auspicio), possa trattarsi del prefetto della flotta di Miseno e poi prefetto della coorte dei vigili sotto Caracalla, *L. Valerius Datus*. Sempre per la Sardegna, il contributo di Piergiorgio Floris mi ha colpito per l'originalità: sulla base del disegno, dei primi del Novecento, di un'iscrizione incisa sull'architrave di un'abitazione privata a Laconi, attribuita a epoca romana, l'autore ha ricostruito il testo supponendo che si tratti di un famoso passo di carattere misogino tratto dalla VI satira di Giovenale e che l'epigrafe possa risalire a epoca moderna piuttosto che ad epoca romana; e ancora il riesame contenutistico dell'iscrizione opistografa di Donori nel lato riguardante la dedica posta dal *verna dispensator Eupr[epes]* alla moglie *Aurelia Onorata*, l'incarico di *Eupr[epes]* si svolgeva presso la *statio* di un *portorium*. E poi la rilettura e le nuove integrazioni davvero efficaci di tre testi frammentari di *Cornus*, molto noti come quello, ad esempio, dei *Patulcenses* e dei *Giddilitani* da parte di Marc Mayer i Olivé; Attilio Mastino ricostruisce poi con la consueta precisione e con alcune brillanti intuizioni il periodo trascorso in Sardegna, nell'estate del 245 d.C., dal vigile *M. Aurelius Mucianus* della *II cohors vigilum Philippiana*, incaricato probabilmente di una missione di approvigionamento di grano, in vista della spedizione danubiano-balcanica di Filippo l'Arabo; per l'epoca paleocristiana appare assai interessante la proposta alternativa di ricostruzione di due antroponimi frammentari, su epigrafe di incerta pro-

venienza, da parte di Rossana Martorelli: più che *Ianuarius* in associazione con *Gav[inus]*, con richiamo a due dei martiri di *Turris Libisonis*, Gavino e Gianuario, si tratterebbe per la studiosa dell'associazione *Saturus-Gavinus* o *Luxurius-Gavinus*. Il tema dei falsi ottocenteschi trova spazio nel contributo di Giovanni Mennella relativo a un'iscrizione erroneamente ritenuta paleocristiana su laterizio proveniente da Arona.

Tante novità, tanti inediti da *Neapolis* in Tunisia: Mounir Fantar e Raimondo Zucca, come sempre, offrono spaccati documentari e archeologici inediti e arricchiscono il dossier epigrafico della città.

E poi gli importanti contributi prosopografici sui *patroni* di Formia di Adelina Arnaldi e sui *procuratores* e *praesides* di rango ducenario della *Sardinia* tra I e III secolo d.C. di Andreina Magioncalda.

Un unico lavoro di carattere prettamente archeologico, con incursioni in campo epigrafico, è quello di Simonetta Angiolillo che riprende, con l'analisi approfondita di alcuni monumenti, il tema della diffusione di modelli italici nella *Sardinia* di età tardorepubblicana.

Lavori di carattere storico generale, con una lettura accurata delle fonti, sono quelli di Cesare Bogazzi sul prefetto del pretorio di epoca tiberiana, Nevio Sutorio Macrone; di Francesca Cenerini sui suicidi avvenuti per ingestione di carboni ardenti di Porcia, moglie di Bruto il cesaricida e di Servilia, moglie di M. Emilio Lepido che cospirò contro Ottaviano, casi specifici in riferimento ai quali l'autrice costruisce un discorso sulla latente e misconosciuta partecipazione alla vita politica delle donne della *nobilitas* fra Tarda Repubblica e Impero. E ancora il contributo del caro e rimpianto Gabriele Marasco sul ritratto tracciato dalle fonti in relazione ai numerosi rapporti sentimentali di Marco Antonio, riconducibili all'imitazione del modello di Eracle; per l'epoca bizantina Guido Clemente, con riferimento a una lettera dell'imperatore Anastasio, datata al 516 e tratta dalla *Collectio Avellana*, rivaluta il ruolo del senato e dei senatori romani, nonostante l'evidente crisi seguita agli eventi della caduta dell'impero romano d'Occidente. In questo filone inserirei anche il contributo di Luigi Leurini sulla testimonianza contenuta nell'opera plutarchea *De Iside et Osiride* a proposito della assai probabile presenza in Egitto, per motivi di studio, di Solone, Talete, Platone, Pitagora e Licurgo.

La lettura filologica delle fonti letterarie ed epigrafiche costituisce il complesso e intenso lavoro di cui si sostanziano i contributi di Maria Luisa Fele sulla terminologia tecnico-militare attribuita ai soldati nel *Breviarium* di Rufio Festo; di Sonia Laconi che analizza l'evoluzione semantica e contenutistica di termini quali *virtus*, *sapientia*, *mos maiorum*

in rapporto alla politica della *nobilitas*, analizzando il lessico degli *Elogia Scipionum*.

I cari amici messinesi hanno voluto partecipare con contributi che riguardano la Sardegna e i rapporti tra Sicilia e Sardegna: il rimpianto Enzo Aiello analizzando, con la sua consueta acribia, una notizia di Zonara, riguardante la Sardegna e riferibile alla Prima guerra punica, e Lietta De Salvo, riprendendo un tema a lei caro e approfondendo il ruolo del commercio sardo e siciliano nel quadro di quello mediterraneo in epoca tardoantica.

Il volume si chiude con un'importante edizione critica, a cura di Antonio Piras, della *Passio sancti Saturnini*, tratta da un nuovo manoscritto proveniente dalla Biblioteca Universitaria di Graz.

MARC MAYER I OLIVÉ

Presentación del volumen de L. Cicu *Il mimo teatrale greco-romano. Lo spettacolo ritrovato*[1]

Presentar un libro constituye un género literario distinto de la recensión: su finalidad principal es despertar el interés del oyente por el mismo y destacar los elementos que lo pueden hacer atractivo y son susceptibles, en consecuencia, de conducir a su lectura.

Dado que en este caso la presentación va seguida de una publicación, es razonable y casi forzoso que se transforme en cierta manera en una reseña crítica del volumen. Así podemos ya desde buen principio afirmar que en contadas ocasiones al iniciar la recensión de un libro de carácter científico puede asegurarse, sin ningún tipo de vacilación, que nos hallamos ante un trabajo que, con un estilo ágil, claro e incisivo, va mucho más allá de lo que acostumbra a ser una monografía de estas características: consigue, con un lenguaje asequible y claro, acercar al lector, especializado o no, un tema conflictivo y a veces abstruso, que paradojicamente en el razonamiento pausado de su autor resulta de una gran inteligibilidad, sin que por ello haya debido renunciar en ningún momento al rigor científico e incluso a la erudición.

Hemos de saludar, por lo tanto, desde estas páginas un hacer filológico que, sin complicadas o inútiles discusiones ni reservas, expone de forma sintética y diáfana uno de los temas más controvertidos de la literatura clásica, estableciendo al mismo tiempo un excelente estado de la cuestión y ofreciendo puntos de vista originales que justifican ampliamente el hecho de que el autor se haya decidido de nuevo a volver sobre una cuestión que le es especialmente grata y sobre la cual había realizado anteriormente aportaciones de gran valor.

En efecto, el profesor Cicu había publicado ya el interesante volumen *Problemi e strutture del mimo a Roma*[2], consecuencia del cual es en cierto modo el libro del que ahora tratamos. El interés de Luciano Cicu por el

* Marc Mayer i Olivé, Institut d'Estudis Catalans, Universitat de Barcelona.

1. L. Cicu, *Il mimo teatrale greco-romano. Lo spettacolo ritrovato* (Studi e proposte, 14), Casa Editrice Università La Sapienza, Roma 2012, pp. 306.
2. L. Cicu, *Problemi e strutture del mimo a Roma*, Sassari 1988.

mimo se acentuó visiblemente en los años siguientes y hasta el año 2011 aparecieron en la revista de Sassari, *Sandalion*, sucesivos artículos sobre el tema, muestra fehaciente de la evolución y progreso del pensamiento al respecto de su autor, que se corona, por el momento, en la obra que ahora comentamos.

Uno de los méritos principales del libro es su capacidad de no dar nada por supuesto y de no rehuir los problemas y, como consecuencia de ello, dar las explicaciones correspondientes con una gran capacidad de síntesis que denota una importante maestría en el campo de análisis de este tipo de espectáculo. La experiencia del prof. Cicu en el estudio de la novela romana le resulta también de gran utilidad a la hora de plantear la posibilidad de la existencia de ciertos temas mímicos y en la aceptación del desenfado evidente que suponen algunos de ellos, que lejos de llegar a lo que podría denominarse un paroxismo no hacen otra cosa que alinearse con temas conocidos también en la novela. Otro de los méritos esenciales es la aceptación de que se trata de un espectáculo greco-romano, como ya habían notado las contribuciones fundamentales de H. Reich, y que su desarrollo y adaptación en Roma presentará peculiaridades que lo acercarán a su público, en una evolución que permitirá en cada momento una gran proximidad a la sociedad que le es contemporánea. Un teatro de consumo, vivo, sensible a su época y reflejo de la misma a pesar de la existencia de tópicos y situaciones que no hacen otra cosa que adaptarse a los tiempos.

La estructura del libro contribuye en gran manera a poner de relieve esta claridad de razonamiento. Una primera parte histórica traza con soltura el itinerario hasta Roma, y en la propia Roma, del mimo teatral, centrándose en las noticias sobre el mismo e intentando fijar un cuadro cronológico. Al tratar de las tesis modernas sobre este género, que dudan desde su verdadera existencia hasta el contenido de las formas que puede revestir y el origen de las mismas. El libro de Cicu, como anteriormente lo habían hecho otras importantes contribuciones, pone de relieve no sólo la existencia del mimo como género propio en múltiples variedades sino también la vitalidad y presencia histórica del mismo a pesar de los pocos testimonios que han llegado a nosotros, no tanto, como se ha afirmado en ocasiones, por la poca necesidad de fijación escrita del mismo, desmentida por los papiros, como por su escasa consideración social y cultural, que contrasta con su vital presencia. Una lámpara de terracotta, quizás alejandrina, del siglo III a.C., con inscripción y la representación iconográfica de tres actores, hallada en la acrópolis de Atenas al principio del siglo XX, permite el tratamiento por parte del autor del origen de este tipo de representaciones para las que el

paso por Egipto debió de resultar quizás crucial. La llegada a Roma a través de la Magna Grecia está relativamente bien documentada por Ateneo. Ya en Roma el mimo fue encuadrado dentro de los *Floralia* y a partir de este punto se desarrollan en la misma ciudad. Así lo demuestran los testimonios literarios y epigráficos, que Cicu desgrana y analiza con cuidado en dos capítulos, y que nos llevan desde los orígenes prácticamente hasta el siglo IX d.C. cuando, como indica *cum mica salis* el autor, "cala il sipario". Evidentemente merece la pena detenerse, en el tratamiento de los mimógrafos, en los párrafos dedicados a Laberio y a Publilio Siro y su singular enfrentamiento por voluntad de Julio César, que es objeto de un agudo anális no sólo literario sino también social y político, que más adelante en la segunda parte del libro, pp. 94-8, tendrá un tramiento específico. Un repaso de los mimos y mimas del siglo I a.C. cierra la primera parte, que es seguida por otra dedicada a los mimógrafos, mimos y mimas del período imperial, algunos de ellos favoritos de los emperadores. El personaje de Teodora, mima y más tarde emperatriz, a caballo entre los siglos V y VI d.C., denigrada por la tradición, permite al autor trazar un vívido cuadro de sus vicisitudes y también de las del mimo en la inmóvil sociedad bizantina.

La parte segunda del volumen está dedicada a una temática propiamente literaria y trata de definir el género o, mejor, las variedades del mismo a través de los restos conservados y de las teorías de los gramáticos antiguos. Las diferenciación entre *hyphotesis* y *paignia*, esta última una variedad del género que integra un conjunto de acciones y representaciones muy diversas entre sí, da lugar a uno de los puntos fuertes del tratamiento de L. Cicu. Su razonamiento traza bien la importancia y trascendencia del *Papyrus Berolinensis 13927* del siglo V/VI d.C., que muestra no sólo la vigencia sino la diversidad y sucesión de las variedades de este tipo de espectáculo. Desarrolla el autor a continuación un logrado intento de definición, casi en forma de léxico, con ejemplos de las distintas vertientes, que van de la declamación al baile, del canto al funambulismo y de allí a los cómicos y a los juegos de prestidigitación, un sinfín de elementos que acercan a nosotros los *paignia* como un género de delimitación amplia, casi una etiqueta que abraza punto menos que completamente el concepto de espectáculo en el que tiene cabida incluso lo obsceno y también la más refinada sátira. Si la *mimorum licentia* dentro de unos ciertos límites era ampliamente tolerada, lo era también la imitación que llegó a un alto grado de favor. Es interesante notar los *paignia* que corresponden al espectáculo entre el espectáculo, es decir para los cambios de escena o para los intermedios. La descripción de Jenofonte de una escena entre Ariadna y Dioniso, resulta de gran dificultad para ser

incluida entre las representaciones de *paignia*, aunque el evidente componente erótico quizás incline la balanza hacia la inclusión, como hace Cicu, entre las obras de este tipo. La *hipothesis* no presenta mayor facilidad de tratamiento, pero representa sin duda un género más estructurado y de más considerable extensión, que debe respetar un mayor número de reglas y que por ello se debía situar en los aledaños de la comedia, y requería un texto escrito que debía de ser de una mayor consistencia. Debemos señalar aqui la excelente y clara exposición que el autor hace, pp. 115-9, de las definiciones al respecto de los gramáticos latinos.

Se llega con esto a la "comedia biológica", que marca quizás el elemento de mayor envergadura literaria en lo que conocemos como mimo. Evidentemente el tema príncipe es el del adulterio, el tema mímico mejor estudiado, pero seguramente también el más privilegiado en este tipo de espectáculo, y común también a la *Atellana* y las milesias por ejemplo. El triángulo amoroso, el "ménage à trois", parece no cansar al público romano y a él se refiere Ovidio en sus *Tristia*. La *fallaciosa mulier* es un tema inagotable y dentro del mismo tendrá un gran éxito el tratamiento de ribetes dramáticos del tema de Fedra, arquetipo de maldad femenina y representación modélica del amor prohibido entre *noverca* y *privignus*, que desarrolló tambien una milesia incluída en las *Metamorfosis* de Apuleyo[3], a la que el autor, pp. 139-48, dedica especial atención. La diversión, más allá de consideraciones éticas, radica en la transgresión y la *zelotypia*, donde celos, adulterio, marido estúpido, *stupidus*, tienen el campo abonado entre los gustos del público. La "comedia biológica" no se limita, sin embargo, a estos temas. El contraste entre diversos tipos de vida, pródigos y avaros, temas mitológicos o bien elementos anticristianos dan materia a su desarrollo; Cicu se detiene justificadamente, pp. 156-62, en el que denomina "mimo de Crotona", conservado en los *Satyrica* atribuidos a Petronio[4], cuyo contenido con escenas cómicas y eróticas tiende un puente entre novela y mimo, si no reproduce la primera las circunstancias de este último. Enredos que envuelven a hermanos y hermanas, como el *Charition*, violencia, oficios, son otros de los argumentos preferidos, aunque no exclusivos, del mimo.

L. Cicu se ha atrevido a enfrentarse a un difícil tema del que ha salido airoso. Se trata ni más ni menos de ver cuáles pudieron ser los recursos característicos que pudieron constituir la poética del género y sus aspectos técnicos, campo en el que se centra en la *imitatio vitae*, el *mimicus risus* y

3. Apul., *met.,* x, 2-12.
4. Petron., *sat*., 116-141.

la *mors mimica*. Es evidente que la credibilidad del género reclamada por Quintiliano se debe traducir en un cierto realismo, que la *imitatio vitae* garantiza, matizado todo ello por la ridiculización y la exageración, el *mimicus risus* y los elementos que lo aderezan, entre los que se pueden situar las expectativas frustradas o el *turpiloquium*. En el límite entre realidad e irrealidad se sitúa la *mors mimica*, de larga tradición helenística en su versión novelesca. Aquí el autor se detiene especialmente, pp. 203-7, en el *Leucippe y Clitofonte* de Aquiles Tacio, que es la muestra más evidente y paradigmática de la explotación del recurso de la muerte supuesta. Como demuestra Cicu, el texto no es el elemento decisivo o al menos suficiente para el éxito de la "comedia biológica"; otros ingredientes contribuyen o deciden su suerte: la música, el canto y la danza. El ejemplo del "pantomimo de Corinto" sirve para demostrar este aserto, la escena no es otra que la descrita por Apuleyo[5], en la cual Lucio tiene que intervenir, como asno, en una acción erótica; la descripción del personaje muestra la conjunción de todos estos elementos y una gigantesca escenografía. Lo mismo sucede con el *Laurolus*, con escenas imponentes de batallas y ríos de sangre, muy al gusto popular romano. A todo esto se une una técnica de representación no excesivamente codificada, pero de recurso obligado por parte de los actores, las carcajadas, el porte sensual de las mimas y las escenas eróticas de gran realismo. La música adecuada, coros y monodias completaban el cuadro que se amenizaba con escenas de danza, masculina y femenina.

Un penúltimo capítulo se ocupa de los actores y las compañías desde la Atenas del siglo V a.C. para pasar rápidamente al mundo romano, donde pudo jugar, ya desde los inicios, un papel de indudable importancia el *collegium poetarum histrionumque*. Resulta de gran interés el apartado en el que se trata la cuestión de cómo se conseguía ser un "biologos" o un *mimus* y se intenta ver, en la medida de lo posible, la consideración social de los mismos, que era especialmente dura con las mimas, y dependía además de una legislación claramente discriminatoria para los que se dedicaban a este tipo de profesión. Tal es el caso de la *lex Iulia et Papia*, que el emperador Constantino revalidó en el año 336 d.C. No que decirse tiene que el cristianismo contribuyó todavía más a esta exclusión y reprobación social que, no obstante, según los testimonios de los propios autores cristianos, corrió siempre paralela a su éxito entre el público.

El público del teatro antiguo es el objeto del último capítulo. Una original introducción sobre las "neuronas espejo" y el papel que las mismas pue-

5. Apul., *met.,* X, 29-33.

den jugar ante el espectáculo teatral y los sentimientos que este despierta, dan paso a una consideración sobre la intuición, sin el apoyo de la fisiología y la neurología, que tuvieron Gorgias y Platón del efecto que causaba la ficción sobre el comportamiento humano. Se constata, además, el hecho de que los espectadores atenienses fueron especialmente sensibles a estos estímulos, y se señala también la división que experimentaba el público ateniense en función de su cultura, que se traducía en una reacción de aprobación y de rechazo a veces estridente.

El apartado sobre teatro y política en Roma vuelve sobre un tema, que es una preocupación constante del autor, y que en cierta forma marca una nítida distancia entre el público griego y el romano, que no era inmune, sin embargo, a la emotividad del teatro. Roma tarda años en consentir la construcción de teatros estables, hecho que no fue posible, y aún bajo un cierto subterfugio, hasta el teatro de Pompeyo. La sociedad en estos teatros se reflejaba con rigor en un estricto orden de filas y clases sociales fijadas legalmente, pero otro aspecto distinto es la actitud del público cuyos gustos evolucionan y con ellos el espectáculo teatral, donde parece ser que únicamente el mimo no perdió jamás la adhesión de los espectadores. El *panem et circenses* tantas veces aducido no es ajeno al teatro que, como hemos visto, se desarrolla también en edificios y espacios no dedicados a él. El pantomimo constituye, desde finales del siglo I a.C., un fenómeno de atracción cada vez más notable y también cada vez más exigente de novedades y el poder público cedió sin duda a estas presiones. *Ummidia Quadratilla*, mencionada por Plinio el Joven[6] es un personaje representativo como propietaria de pantomimos, a quienes, al decir del autor latino, admiraba más de lo que convenia a una mujer de buena familia. El mundo griego de Oriente no reaccionaba en el período imperial de manera distinta al occidental, precisamente es en aquel ambiente donde la Iglesia empezó a ejercer su oposición al espectáculo, especialmente al mimo, que, sin embargo, como ya hemos señalado y a juzgar por los propios documentos cristianos, resistió con éxito el embate y se mantuvo hasta al menos el siglo IX.

Desde el punto de vista de la literatura clásica, fundamentalmente la romana, no cabe hacer ningún reproche al libro de Luciano Cicu, que constituye hoy por hoy el más refrescante y útil acercamiento al tema del mimo en el que no faltan contribuciones proprias, puntos de vista personales y un conocimiento bibliográfico punto menos que exhaustivo. Hemos de insistir además en el hecho de que la capacidad de síntesis de la que hace gala el au-

6. Plin., *epist*., VII, 24, 4.

tor permite seguir en forma simple y comprensible un tema que en algunos estudiosos puede resultar oscuro o perdido en un mar de erudición. Esta última no está ausente de este trabajo en el que se consigue con habilidad que los árboles dejen ver el bosque y que, sin esquivarla, sitúa la erudición en el nivel que le corresponde en su razonamiento, sin desviarse en digresiones que pueden hacer perder el hilo del mismo.

Una observación metodológica y no una objección, sin embargo, sí cabría hacer al hilo de este magnífico trabajo: la distancia, voluntaria, que toma respecto a los datos arqueológicos, especialmente los iconográficos. Se entiende perfectamente esta posición, típica de una buena parte de los estudios filológicos, que prefieren siempre los textos a las imágenes, por el problema bien conocido de que la imagen permite una lectura connotativa y, por consiguiente, menos precisable y de carácter más general, frente a la lectura y significación denotativa del texto, sobre el que reposa, justificadamente, la metodología empleada. No obstante, y aceptado este hecho, la iconografía resulta de una gran utilidad para completar los datos literarios e incluso, como se ha demostrado en los últimos tiempos, en ciertos tipos de documentos arqueológicos se da también la presencia de textos, que van más allá del concepto didáscalico para presentar posibles retazos de obras vinculables probablemente con el mimo. Es éste el paso que queda todavía por dar y al que el trabajo del profesor Cicu ha abierto, con singular precisión las puertas: el de prestar atención a la llamada cultura material, susceptible de aportar substanciosas posibilidades de nuevas interpretaciones y que se revela complementaria de cuanto aportan los estudios ceñidos fundamentalmente al solo texto. El propio Luciano Cicu se detiene en un punto sobre este aspecto al tratar de las escenas presentes en el *Columbarium* de Villa Pamphili, pp. 225-8, marcando así la senda a seguir. Naturalmente se trata de un camino en el que queda mucho recorrido por hacer. Una andadura a la que este libro con su claridad conceptual y de exposición contribuirá en gran medida y que justifican que su lectura sea necesaria también para arqueólogos e historiadores.

El subtítulo de la obra *Lo spettacolo ritrovato*, se revela a lo largo de su lectura una nueva realidad, dado que no es exagerado afirmar que para el lector interesado, pero, sobre todo, para el estudioso del mundo antiguo, su lectura marca un antes y un después en la concepción de la cotidianidad del mundo romano y en la presencia e influencia de los elementos teatrales en la misma. El teatro es el espectáculo por antonomasia del período clásico y se introduce, en su forma mímica especialmente, hasta el mismo tuétano de la sociedad y está presente en todo tipo de actos celebrativos públicos y

se integra en los más dispares espectaculos, incluso aquellos de circo y anfiteatro. La propia literatura está impregnada por el mimo más allá de lo que la escasez de datos nos permite suponer. De aquí la indispensabilidad de la lectura de este libro, que convence de la importancia del mimo teatral, de su enorme extensión y abundancia y de su omnipresencia en la sociedad grecorromana y, en razón de ello, de la necesidad de seguir avanzando en un tema potencialmente tan fecundo, como esperamos que continue también haciendo el autor de esta excelente monografía.

PAOLO BERNARDINI

Presentazione del volume di A. Bedini *et al.*, *Giganti di pietra – Monte Prama*

La presentazione pubblica delle statue restaurate di Monte Prama in una raffinata esposizione allestita nei locali del centro di restauro di Li Punti[1] ha certamente riacceso presso il grande pubblico una attenzione e un interesse che negli ambienti scientifici non sono mai venuti meno e che hanno prodotto, negli anni a partire dal primo fortunoso recupero, una serie cospicua di studi, di analisi e di riflessioni, spesso emarginati, sia per malafede che per semplice ignoranza, dal radicale giudizio negativo, ovviamente di grande presa sull'opinione pubblica, sull'incuria delle istituzioni preposte alla tutela e alla valorizzazione o addirittura complici nel voluto occultamento di queste testimonianze per oscure finalità di conservazione di una immagine distorta della storia e civiltà della Sardegna antica propugnata pervicacemente dal mondo accademico.

Assunti assurdi e ridicoli come questi hanno successivamente proliferato nell'ambito delle pubblicazioni pseudo-storiche e pseudo-archeologiche d'accatto, mentre un'altra polemica, questa volta legata ai destini della collocazione e della valorizzazione delle sculture dopo il restauro, ha di nuovo oscurato la discussione scientifica sul giacimento[2].

La quale, finalmente, torna in primo piano con l'importante lavoro di A. Bedini, C. Tronchetti, G. Ugas e R. Zucca[3], che, in modo molto opportu-

* Paolo Bernardini, Dipartimento di Storia, Scienze dell'Uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari.

1. V. Santoni *et al.*, *La pietra e gli eroi. Le sculture restaurate di Monte Prama*, Sassari 2011 (contributi di V. Santoni, A. Usai, A. Bedini, C. Tronchetti, L. Usai, V. Leonelli, F. Lo Schiavo, E. Usai, A. Boninu, P. L. Tomassetti).

2. Il fenomeno è assai più ampio e investe numerosi aspetti della preistoria e protostoria isolana; ne fa il punto, sul versante dell'indagine giornalistica, F. Frongia, *Le torri di Atlantide. Identità e suggestioni preistoriche in Sardegna*, Nuoro 2012 e, sul versante della rigorosa analisi scientifica e limitatamente alla problematica della circolazione di segni scrittori nella protostoria sarda, R. Zucca, *Storiografia del problema della "scrittura nuragica"*, «Bollettino di Studi Sardi», 5, 2012, pp. 5-78.

3. A. Bedini, C. Tronchetti, G. Ugas, R. Zucca, *Giganti di pietra – Monte Prama. L'heroon che cambia la storia della Sardegna e del Mediterraneo*, Cagliari 2012, 277 pp., 202 figg. (citato in seguito come *Giganti di pietra*).

no, si rivolge a un pubblico colto ma non necessariamente di ambito specialistico, quello stesso *target* insomma che è stato preda dei bombardamenti mediatici spesso sconclusionati cui si è fatto cenno e che trova ora in questo bel volume esaurienti presentazioni dei dati di scavo, ipotesi interpretative e inquadramenti critici, proposte ricostruttive filologicamente rigorose dei tipi statuari, argomentate e chiarite da una suggestiva e accattivante galleria di immagini – ne ho contate 202 su 277 pagine – tra le quali spicca la pressoché totale copertura dei manufatti restaurati.

L'opera, preceduta da una presentazione dell'Editore, è divisa in cinque sezioni: la prima, dedicata all'*heroon*, è una sorta di introduzione degli studiosi che hanno realizzato le indagini di scavo sul sito, A. Bedini e C. Tronchetti, con la illustrazione dell'inquadramento generale, cronologico e culturale, del giacimento[4].

Nella seconda parte, *Le aristocrazie*, viene ricostruito il tessuto paesaggistico, culturale e socio-economico generale dell'età del Ferro nuragica cui appartiene il complesso di Monte Prama e quel particolare momento di sviluppo storico che, tra l'VIII e il VII secolo a.C., in sintonia con analoghi processi che toccano l'area centro-mediterranea e atlantica interessata dalla circolazione dei naviganti e dei mercanti provenienti dall'Egeo e dal Vicino Oriente, vede l'affermarsi dei gruppi aristocratici nell'isola.

Vi è in questa parte una ricchezza di informazioni, di riflessioni e di suggestioni veramente straordinaria: dalla magistrale ricostruzione del paesaggio storico del Sinis con Monte Prama e *Tharros* fenicia operata da R. Zucca[5] alla ricostruzione dei principali caratteri costitutivi della "stagione delle aristocrazie" attraverso l'analisi dei quadri economici e ideologici offerti dall'architettura e dall'artigianato da parte di G. Ugas[6]; dalla presentazione del ruolo dell'isola "al centro degli scambi mediterranei" proposta da C. Tronchetti[7] all'affascinante viaggio di A. Bedini nelle radici orientali della statuaria di Monte Prama[8].

La terza sezione è dedicata alla bellissima esposizione delle immagini dei manufatti restaurati grazie alle eccellenti operazioni di ricomposizione e di restituzione condotte nel Centro di Restauro di Li Punti sotto l'alta competenza tecnica di Roberto Nardi e il magistrale coordinamento di An-

4. A. Bedini, C. Tronchetti, *L'heroon di Monte Prama*, ivi, pp. 15-22.
5. R. Zucca, *Monte Prama e il Sinis*, ivi, pp. 27-60.
6. G. Ugas, *La stagione delle aristocrazie*, ivi, pp. 75-104.
7. C. Tronchetti, *Un'isola al centro degli scambi mediterranei*, ivi, pp. 63-73.
8. A. Bedini, *Monte Prama e la tradizione orientale*, ivi, pp. 105-34.

tonietta Boninu e Luisanna Usai[9]; ad essa si affianca la quarta sezione, con la restituzione grafica delle iconografie del pugile, dell'arciere e del guerriero realizzate dall'architetto Kruklidis Panaiotis, il quale ha ovviamente operato a diretto contatto con gli autori dello scavo[10]; chiude questa parte una proposta grafica di restituzione del pugile e dell'arciere con l'applicazione del colore sui capelli, le trecce e le pupille, che riprende una ipotesi sostenuta da A. Bedini, per il quale le statue di Monte Prama si allineerebbero alla tradizione delle statue "colorate" orientali[11].

La quinta ed ultima sezione del volume, *La scoperta*, contiene la presentazione dettagliata degli scavi del 1975 condotti da Bedini e di quelli del 1977 e del 1979 condotti da Tronchetti, con i relativi antefatti[12]; chiudono questa parte una intrigante riflessione di Tronchetti sull'originalità e la specificità sarde nelle forme di adozione del modello aristocratico, che lo studioso ritiene completamente differenti da quelle presenti nelle società tirreniche e iberiche dell'età del Ferro e dell'Orientalizzante[13], e una prima analisi sui reperti ceramici restituiti dallo scavo Bedini[14].

Giganti di pietra è un'opera di grande valore e di estrema importanza per la ricerca sul giacimento di Monte Prama; fondamentale e chiarificatrice, anche alla luce del futuro divenire delle indagini sul sito, è la sistematizzazione in un quadro unitario e coerente dei dati e della documentazione degli anni tra il 1975 e il 1979. Se degli scavi Tronchetti l'autore aveva prodotto nel corso di questi decenni numerose presentazioni[15], per la

9. *Giganti di pietra*, pp. 135-71; per il restauro cfr. A. Boninu, *Pianta idee, cresceranno sculture*, in Santoni *et al.*, *La pietra e gli eroi*, cit., pp. 41 s.; A. Boninu, *Messaggi di restauro, strategia di conservazione*, ivi, pp. 43-8.

10. *Giganti di pietra*, pp. 173-9.

11. Ivi, pp. 180 s.

12. A. Bedini, *Gli scavi del 1975: l'antefatto*, ivi, pp. 185-8; Id., *Lo scavo*, ivi, pp. 189-205; C. Tronchetti, *Gli scavi del 1977 e del 1979: l'antefatto*, ivi, pp. 207-10; Id., *Lo scavo*, ivi, pp. 211-46.

13. C. Tronchetti, *L'ideale aristocratico di Monte Prama*, ivi, pp. 247-64. La problematica è ripresa in Id., *Quali aristocrazie nella Sardegna dell'età del Ferro?*, in *La Preistoria e la Protostoria della Sardegna. Atti della XLIV Riunione Scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria* (Cagliari-Barumini-Sassari, novembre 2009), Firenze 2012, pp. 851-6; cfr. anche, per alcune significative convergenze, P. Bernardini, M. Botto, *I bronzi "fenici" della Penisola Italiana e della Sardegna*, «RStudFen», 38, 2010 [2011], pp. 103-5.

14. G. Ugas, *I reperti ceramici dello scavo Bedini*, in *Giganti di pietra*, cit., pp. 265-77.

15. Più recentemente, C. Tronchetti, *Le tombe e gli eroi. Considerazioni sulla statuaria di Monte Prama*, in P. Bernardini, R. Zucca *(*a cura di), *Il Mediterraneo di Herakles. Studi e ricerche*, Roma 2005, pp. 145-67; C. Tronchetti, P. van Dommelen, *Entangled*

prima volta i risultati degli scavi Bedini del 1975 vengono presentati, discussi e messi "a sistema" con le ricerche successive, mutando in modo profondo l'immagine che oggi è possibile restituire della parte del giacimento finora indagata.

Pur con questi meriti, sono gli autori per primi ad insistere saggiamente sul carattere provvisorio delle proposte interpretative che essi avanzano e sulla necessità che le loro preliminari conclusioni vadano misurate e verificate alla luce dei risultati delle ricerche future; l'area di Monte Prama finora indagata è infatti una parte modesta di un complesso giacimento archeologico di cui conosciamo ancora troppo poco[16].

Vi sono peraltro dei dati che possiamo ritenere certi: la presenza di un sepolcreto con tombe a pozzetto semplice o coperte da lastre disposte in allineamenti lungo il lato di una strada; una successiva monumentalizzazione dell'area necropolare, con l'inserimento di nuove tombe a pozzetto chiuse da lastroni e la risistemazione della strada; l'esistenza di aperture di collegamento con l'asse stradale che dividono i lotti allineati della necropoli monumentale; il carattere elitario, per usare un termine improprio, "gentilizio", del complesso di tombe scavato nel 1979 che emerge con evidenza dalle analisi osteologiche.

Questi episodi si verificano tra il IX e il VII secolo a.C.; ed entro questa cornice temporale si muovono le straordinarie sculture di Monte Prama; che siano i guerrieri, i pugili e gli arcieri o i possenti modelli di nuraghe o gli enigmatici menhir di antica tradizione.

Ecco un altro dato certo, che fa giustizia, si spera definitivamente, di un'immotivata cronologia della statuaria ai tempi dell'età del Bronzo, tra il XII e il X secolo a.C. e che su nulla si basa se non sull'assunto tutto ideologico che la civiltà nuragica, in tutte le sue manifestazioni *nobili*, tra cui

Objects and Hybrid Practices. Colonial Contacts and Elite Connections at Monte Prama, Sardinia, «JMA», 18, 2, 2006, pp. 183-208.

16. Ne danno testimonianza gli approcci sensibilmente diversi che caratterizzano studi recenti: tra gli altri, M. Rendeli, *Mont'e Prama: 4985 punti interrogativi,* in *Language and Religion-Linguaggio e Religione*, in M. Dalla Riva (a cura di), *Proceedings of the XVII^th^ International Congress of Classical Archaeology (Rome, 22-26 Sept. 2008)*, Roma 2010, pp. 58-72; R. Zucca, *Monte Prama e i pedía Ioláeia*, «Tharros Felix», 4, 2011, pp. 105-10; C. Tronchetti, *La statuaria di Monte Prama nel contesto delle relazioni tra Fenici e Sardi*, in P. Bernardini, M. Perra (a cura di), *I Nuragici, i Fenici e gli Altri. Atti del Congresso (Villanovaforru, 14-15 dicembre 2007)*, Sassari 2012, pp. 181-92; M. Rendeli, *La "profezia sul passato". Monte Prama*, in P. G. Spanu, R. Zucca (a cura di), *Oristano e il suo territorio. I. Dalla preistoria all'alto Medioevo*, Roma 2011, pp. 241-59.

naturalmente i bronzi figurati e le sculture antropomorfe, appartenga alla gloriosa età dei nuraghi di cui la povera età del Ferro è umile e inconsistente titolo di coda, degno delle lamentazioni esiodee[17]. Le 277 pagine dei *Giganti di pietra* hanno da questo punto di vista, nel quadro della corrente di revisione e valorizzazione della società nuragica dell'età del Ferro avviata da più parti, una forza d'urto analoga a quella delle bibliche trombe sulle mura di Gerico[18].

Oltre le certezze, la proposta che gli autori fanno propria nel loro lavoro e che illustrano nella immagine dell'*heroon* proposta nelle prime pagine, le tombe affiancate affacciate sulla strada e sormontate dalle sculture dei guerrieri, alle spalle dei betili e dei modelli di nuraghe, forse segnacoli di tombe più antiche, si basa su una postulata stretta connessione tra sculture e tombe che manca ancora di conferme oggettive; ma va anche osservato che ipotesi alternative di ricostruzione sono ugualmente prive di riscontri oggettivi e, in alcuni casi, del tutto inverosimili[19].

In linea con il motivo conduttore del lavoro, che è quello di uno studio aperto e in divenire, gli autori hanno preferito evitare uniformità di giudizi su molte prospettive interpretative: se Tronchetti e Bedini sostanzialmente concordano nel collocare il momento della monumentalizzazione della necropoli e della realizzazione delle statue negli ultimi decenni dell'VIII secolo a.C. (con un proseguimento nelle deposizioni e nelle fabbriche dell'*heroon* fino alla metà del secolo successivo a giudizio di Tronchetti), tempi più alti, tra il 750 e il 730, sembrano più verosimili per Ugas.

Divergenze più forti emergono in rapporto ai momenti finali di vita e di distruzione dell'*heroon*: se l'accumulo finale della discarica delle sculture sulla necropoli rimonta a tempi compresi tra la fine del IV e gli inizi del III secolo a.C., il momento della distruzione dell'apprestamento resta assai controverso: che si tratti della fine del VII secolo a.C., in corrispondenza con la strutturazione urbana dei Fenici nell'area del Sinis, della seconda metà del VI, in collegamento con le fasi dell'intervento militare cartaginese in Sardegna, del IV-III secolo a.C., quando il controllo e il potere di Cartagine si consolida; ma vi è chi, come Ugas, sostiene tempi cortissimi di vita per

17. Ad esempio, F. Lo Schiavo, *La scultura nuragica, dai bronzi figurati alle statue di Monte Prama*, in Santoni *et al.*, *La pietra e gli eroi*, cit., pp. 35-8; il riferimento testuale è a Esiodo, *Opere e giorni*, vv. 174-201.

18. *Giosuè*, 6, 20.

19. Ad esempio, il tempio di tipo "greco" postulato da M. Pittau, *Il Sardus Pater e i guerrieri di Monte Prama*, Sassari 2008, pp. 26-30.

il complesso scultoreo, meno di vent'anni tra la fase di produzione, intorno al 750, e quella della distruzione, intorno al 730.

Ma, come è ovvio per un giacimento così problematico e indagato in modo così parziale, i punti in discussione sono innumerevoli e i giudizi estremamente articolati: che si tratti del significato dell'*heroon* o dei peculiari modi di autorappresentazione delle aristocrazie indigene; del rapporto, che si suppone di derivazione diretta, tra le statue e la bronzistica figurata o della connotazione orientale più che orientalizzante della statuaria, dietro la quale si celerebbe l'attività ispiratrice di uno o più "maestri" di area nord-siriana.

Incombono sullo sfondo gli interrogativi più importanti, la cui risposta appartiene alle indagini future: fanno parte le necropoli finora scavate a Monte Prama di un'area sacra più ampia, di quel santuario evocato nei primi scritti di Giovanni Lilliu?[20] Le statue dei giganti sono davvero i segnacoli funerari dei sepolcri, oppure avevano un'altra collocazione e un altro ruolo all'interno di questo supposto *temenos* nuragico?

Giganti di pietra è senz'altro un momento eccellente e alto di una ricerca ben lontana dall'essere conclusa, ma di cui questo lavoro costituisce punto di riferimento fondamentale; esprimiamo per questo la nostra gratitudine da un lato ai suoi autori e dall'altro all'editore che con entusiasmo e saggezza ha saputo neutralizzare i numerosi rischi che si corrono quando si lavora con gli archeologi.

Giganti di pietra è anche un libro appassionante, che, una volta aperto, non si dimentica su un tavolino o su un divano, una lettura che non si abbandona fino alla fine; certamente, come recita una massima di Jean Rostand, leggermente modificata per l'occasione, bisogna ammirare il libro che ci obbliga a leggerlo[21].

20. G. Lilliu, *Dal betilo aniconico alla statuaria nuragica*, «SS», 1975-1977, pp. 132 s.

21. J. Rostand, *Pensées d'un biologiste* (Paris 1939): «Ammiro un libro che mi obbliga a leggerlo».

JOSUÉ RAMOS-MARTÍN, ANTONIO TEJERA GASPAR

La concepción de la divinidad entre los antiguos Libios

El propósito de este artículo es reflexionar acerca de la concepción de la divinidad entre los antiguos Libios. A lo largo de la historiografía, no han existido demasiados trabajos que exploren este tema, el cual permanece muy oscuro para los investigadores. Por ello, nuestro propósito en esta breve contribución es analizar algunas fuentes históricas que nos permiten conocer cuál fue su noción de divinidad, cómo fue ésta representada y si es posible seguir el rastro de la misma en la documentación de carácter lingüístico. La amplitud y la complejidad de este tema, sin embargo, nos obligan a presentar sólo algunas aproximaciones iniciales, que esperamos ampliar en contribuciones futuras.

Palabras clave: antiguos Libios, religión, divinidad, Islas Canarias, cosmogonía.

El objetivo de esta contribución es presentar una serie de reflexiones y evidencias acerca de un tema enormemente complejo del que, sin duda, es difícil aportar soluciones concluyentes. Aunque el título que hemos propuesto resulta demasiado ambicioso, nuestra intención es la de fomentar un debate entre los académicos acerca de un aspecto que consideramos fundamental para el conocimiento de la civilización líbico-bereber.

Dentro de la "oscuridad" que domina el conocimiento de las manifestaciones históricas y culturales de los antiguos Libios, la religión es posiblemente el ámbito que más esquivo ha resultado a los investigadores. No obstante, desde las primeras aportaciones de autores como Mercier, Basset, Gsell o Toutain, pasando por las de Picard, Le Glay, Bénabou o Camps, y

* Josué Ramos-Martín y Antonio Tejera Gaspar, Departamento de Prehistoria, Antropología e Historia Antigua, Universidad de La Laguna, Campus de Guajara.
Este trabajo se incluye dentro del Proyecto de Investigación "Religiones Africanas en la Antigüedad: las culturas libio-bereberes y sus relaciones con las poblaciones fenicias durante el primer milenio a.e." (HAR 2010-20345), financiado por el Ministerio de Economía y Competitividad.

por las más recientes de Chaker y Ghaki[1], entre otros, el interés por conocer cuáles fueron los dioses venerados por los antiguos Libios siempre ha estado presente. Ciertamente, esta preocupación ha estado condicionada por la escasa documentación disponible, la cual es limitada tanto en su número como en sus características.

No poseemos en este sentido ningún texto que detalle cuál fue su concepción del universo, sus cosmogonías, sus mitos y sus nociones acerca de la naturaleza de los dioses. Nos hemos de contentar con unas breves y vagas referencias en las fuentes literarias y epigráficas, que, sin embargo, no han dejado de plantear problemas para deducir de ellos un pensamiento cosmogónico bien definido. Este ha sido uno de los principales problemas con el que se han enfrentado los investigadores al abordar su estudio, ya que como muy bien señalara Picard[2], lo que ha llegado hasta nosotros ha sido casi siempre una información circunscrita a unos pocos textos en donde se recogen datos, generalmente muy fragmentarios, contenidos en las obras de historiadores y escritores grecolatinos. Otro problema es, sin duda, el conocimiento deficiente de sus lenguas, solo accesible a partir de un pequeño número de vocablos que nos ha transmitido la epigrafía, como también de la comparación con las lenguas del conjunto lingüístico bereber. Y ha sido precisamente la epigrafía, especialmente la latina, la que nos ha proporcionado el nombre de un importante número de deidades, de las que apenas tenemos datos acerca de sus funciones y de su significado, salvo algunas excepciones. Sin embargo, esos epígrafes proceden del periodo romano, existiendo una mayor oscuridad para tiempos anteriores, no pudiendo establecer un origen ni evolución de esos cultos. En este sentido, solo las fuentes escritas y la iconografía indígena anteriores a la ocupación de Roma permiten conocer algo de esos periodos previos. Un ejemplo son los relieves que representan a un panteón de divinidades que fueron encontrados a partir de los años noventa en los alrededores de *Simitthus* (Túnez), que han supuesto un aumento significativo de la información sobre nuestro tema de estudio (FIGS. 1-2)[3].

Esta situación ha obligado a hacer uso de otros recursos, como la comparación etnográfica, al empleo de la lengua bereber o a la analogía con las

1. Las obras de referencia al respecto, entre muchas otras, son las de MERCIER (1900), BASSET (1910), TOUTAIN (1920), GSELL (1927), CHARLES-PICARD (1955), LE GLAY (1966), CAMPS (1960; 1961), BÉNABOU (1976), CHAKER (1983), GHAKI (2009-2010).
2. CHARLES-PICARD (1955), p. IX.
3. Véase ENNAÏFER (1982); KHANOUSSI, GHAKI (1995); GHAKI (1997).

FIG. 1 Relieve con ocho divinidades númidas encontrado en *Simitthus*. Museo del Bardo, Túnez.

FIG. 2 Procesión ecuestre de *Thunusida* (cerca de *Simitthus*) (Khanoussi, Ghaki, 1995, p. 173).

evidencias de fenómenos similares bien documentados en las islas Canarias, lo que nos permite encontrar otros indicios para insertarlos en las fuentes y en los análisis histórico-religiosos. Se trata, sin duda, de una metodología arriesgada, aunque empleada con rigor creemos que puede proporcionar resultados satisfactorios.

¿Qué sabemos de los dioses libios?

En el estado de la investigación actual podemos extraer una serie de características o rasgos principales a propósito de las divinidades libias:

- *Politeísmo*: Al igual que muchos otros pueblos de la Antigüedad, los antiguos Libios eran politeístas. Son numerosos y diversos los testimonios que permiten confirmar que organizaron sus dioses en este sistema, el cual se combinó con otras manifestaciones y creencias que podríamos denominar *animistas*.
- *Panteones*: Dentro de ese politeísmo, sabemos que los antiguos Libios organizaban sus divinidades en unidades mayores o panteones. Conocemos en este caso asociaciones de tres, cinco, siete y ocho divinidades. La mayoría de ellas están documentadas en época romana, pero evidencias anteriores, como las citadas de *Simitthus*, permiten confirmar que se trataba de una práctica arraigada en el imaginario libio.

- *Regionalismo*: Esos mismos documentos revelan un fuerte regionalismo. Es decir, que muchas de las divinidades libias tenían una "jurisdicción" religiosa local, ligada probablemente a una misma unidad tribal o poblacional, e incluso a accidentes topográficos concretos, tendencia que se incrementó notablemente en el periodo romano. Esas deidades tópicas y locales, denominadas tradicionalmente como *genios* por los historiadores y las fuentes latinas, fueron una creencia pan-líbica muy arraigada que para muchos autores logró "sobrevivir" en la religiosidad popular. Del mismo modo, la importancia de esas entidades divinas locales se explica por la propia diversidad existente en aquellas sociedades, las cuales no constituyeron en ningún momento algún tipo de unidad política o cultural que alterara este mosaico divino.
- *Relevancia de los astros*: Sin embargo, se ha constatado en multitud de fuentes la relevancia entre los antiguos Libios de deidades de carácter astral. Estos testimonios ilustran que fue una creencia común a todas las poblaciones libias, aunque desconocemos si los significados que se dieron a esos elementos del cielo fueron los mismos en cada una de esas comunidades.
- *Sincretismo*: El contacto con las religiones púnica, griega y romana, entre otras, generó un fenómeno de interacción y de sincretismo religiosos. Se trata de un fenómeno que ha atraído a un gran número de investigadores, como Le Glay, Bénabou y recientemente Cadotte, y que ha alcanzado diferentes niveles de expresión y de complejidad según los espacios y las cronologías. Baal-Hammón y Saturno; Tanit y Caelestis, son los protagonistas más notables de este fenómeno religioso que habría acarreado la fusión de esas divinidades con otras de origen libio que desconocemos, pero que para dichos historiadores pudieron tener una naturaleza astral.
- *Iconografía*: No poseemos demasiadas imágenes de los dioses libios, en especial de los tiempos anteriores a Roma. Las existentes los representan siempre de forma antropomórfica, destacándose la cabeza como elemento fundamental en muchas representaciones, bien de forma aislada o sobredimensionada. El pelo y la barba poblada, la vestimenta con manto y túnica, características de las mencionadas representaciones de *Simitthus*, coexisten con otras imágenes en las que el caballo adquiere un rol protagonista, como podemos ver en las estelas del grupo de *Abizar* (FIG. 3). En el periodo romano, contamos con iconografías más complejas y elaboradas, como las existentes en Béja (FIG. 4), que coexisten con otras imágenes menos elaboradas, como las que encontramos en el sitio de *Tiddis*, entre otros.

FIG. 3 Calco de la estela de Abizar (Argelia).

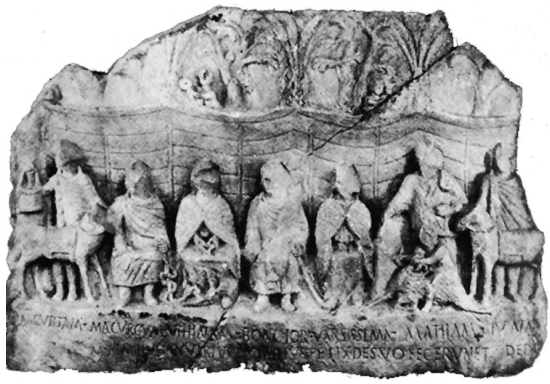


FIG. 4 Relieve de Béja con siete divinidades (Merlin, 1947, p. 357).

La concepción libia de la divinidad

Teniendo en cuenta todos estos aspectos, nuestro propósito es explorar someramente cuál pudo ser su concepción de la divinidad, pero sobre todo la estructura y los contenidos que definieron la naturaleza de esos dioses y, asimismo, con qué términos de carácter genérico se referían a los mismos. Un primer paso sería encontrar la palabra o el concepto con el que los Libios nombraban a sus dioses, es decir, el equivalente al *netcher* egipcio, al semita *El* o al *theos* griego. Y aunque no poseemos ninguna fuente en donde se demuestre que los Libios tuvieran un concepto análogo, partimos de la hipótesis de que debieron emplear uno o varios vocablos con ese fin que creemos posible detectar en las fuentes conocidas.

Una vía metodológica potencialmente provechosa podría explorar las posibilidades que ofrece la Filología histórica. Sin embargo, el deficiente conocimiento que poseemos de las antiguas lenguas norteafricanas ha limitado esta posibilidad. Del mismo modo, los intentos por remontarse hasta la lengua libia a partir de las diferentes hablas bereberes no han proporcionado en términos generales resultados demasiado concluyentes. No obstante, es posible que el pensamiento religioso, articulado a través del lenguaje, hubiera podido conservar en esos dialectos bereberes algunas nociones antiguas acerca de la divinidad. Se trata de una posibilidad hipotética, en cuya investigación pretendemos avanzar próximamente.

En este sentido, en las distintas hablas bereberes no existe ningún término que pueda traducirse por un nuestro concepto de *dios*. Para referirse a un ser divino son empleados los arabismos *Allah* (var. *Yallah*) y *Rebbi* (lit. *Señor*). Sólo en algunos textos medievales relacionados con la tribu barghwata y con la secta ibadita se emplea el vocablo *Yakuš* (var. *Akuš, Ayuš, Yuš*) como sinónimo de dios[4]. Chaker lo vincula con el verbo *dar* de modo que podría traducirse como *él da* o *él ha dado*, es decir, el *dispensador*[5]. Otros autores han asociado esta divinidad con el cielo y con la lluvia, atribuyéndole así connotaciones celestes. Sin embargo, no poseemos en las fuentes antiguas ninguna constatación similar asociada a este concepto, aunque sí varias evidencias que confirman que la lluvia fue un fenómeno sacralizado entre los Libios[6]. En este caso, dos divinidades como Lilleo[7] y Thiliua[8] fueron asociadas por Camps a la raíz bereber *lilu* (fr. *rincer*). Añade este autor, que la inscripción a Lilleo había sido realizada por un sacerdote de Caelestis[9], divinidad considerada como dispensadora de lluvias[10]. Años atrás, Joleaud[11] defendió que ese término estaba asociado al agua, considerando así a Lilleo como un dios o personificación de este elemento.

Otro concepto que parece ser muy antiguo, pero del que no tenemos datos precisos es el de *Baba* (*padre*, *señor*, *amo*), frecuente en el habla kabilia[12]. Brugnatelli[13] ha señalado que este término, con el significado de *señor*, aparece en oraciones populares, en documentos judíos y en traducciones bereberes de textos religiosos cristianos, por lo que debió ser una expresión muy antigua e independiente de las religiones monoteístas que se fueron sobreponiendo en el Maghreb y que, en algunos casos, resaltaba las propiedades celestes de la divinidad. El vocablo además resulta similar a *Baal* y *Dominus*, empleados por púnicos y romanos respectivamente para referirse a

4. Algunos ejemplos pueden consultarse en Brugnatelli (2010) y Chaker (1981).
5. Camps, Chaker (1974), p. 432; Chaker (1981), p. 44. También se ha propuesto traducirlo como el «inmenso» o «el mejor» (Calassanti-Motylinski, 1905, p. 148). Por su parte, Brugnatelli (2010), p. 62 se ha mostrado contrario a esta hipótesis.
6. Dio Cass., lx, 9; Mela, i, 100; Diod., iii, 57.
7. *CIL* viii, 4673.
8. *CIL* viii, 16749.
9. Camps (1990), p. 141.
10. Tert., *apol*., 23, 6.
11. Joleaud (1934), p. 286.
12. Véase Dallet (1982), p. 4 ; Lanfry (1995), p. 2317.
13. Brugnatelli (2010), pp. 62-3.

sus principales dioses[14]. Pero si intentásemos encontrar un vocablo libio con un significado afín encontramos una posibilidad en *ms* (MS). Este radical encabeza recurrentemente una estructura presente en numerosos nombres propios de personas y divinidades. Dicha estructura está formada por dicho radical MS seguido de un nombre o un determinante. Su traducción ha sido objeto de un intenso debate entre los investigadores[15]. Mientras unos proponen traducir MS por *Señor* o *Dios* (partiendo de que la voz targui *məss* designa al *señor*, *amo* o *propietario*, pero también a *dios* en la expresión *məss-îmeɣ - nuestro señor*[16]-), otros (sin descartar que las dos vías sean posibles) optan por traducir MS como un sufijo que indica la pertenencia, teoría que actualmente es la más aceptada[17].

Son varios los teónimos que contienen esa estructura, como Masiden y Massidice[18], que integran el panteón de los *Dii Magifae*[19] y Masgav(a)[20], así como numerosos nombres comunes[21], destacando entre ellos los monarcas númidas, como Massinissa (MSNSN), cuyo significado ha sido objeto de debate a partir de las hipótesis antes expuestas como *Dios/Señor Inisen* o *Aquel que pertenece a Inisen*[22].

En una vía de investigación similar, hemos tener en cuenta también los nombres que comienzan por la raíz MSTN, asociada también al verbo targuí *mesten* (proteger, defender)[23]. Además de formar numerosos antropónimos[24], se documentan divinidades como Mastiman o Mastanabal, que cuenta con un paralelo epigráfico líbico-bereber en el término MSTNB,

14. Son calificados de *dominus* los dioses indígenas Amón y Abretupta documentados en una inscripción de Bu Njem (*IRTrip.,* 920).

15. Véase Chaker (1980), p. 140; Id. (1983), p. 488; Galand (1977), p. 303.

16. Foucauld (1951), pp. 1245-6.

17. Véase Chaker (1983), p. 493; Galand (1977), p. 303.

18. Este nombre significaría para Chaker *Señor Iddica* o *Aquel de Iddica*. El nombre resulta similar al de MSDIN, documentado en una inscripción líbica (*RIL* 983).

19. *CIL* viii, 16749.

20. *CIL* viii, 27431. Este nombre fue portado por diversos individuos (*CIL* viii, 9835; viii, 27490) y por un hijo de Massinissa (Liv., xlv, 13, 14; Svet., *Aug*., 98, 4).

21. El número supera el centenar. Véase *RIL*, p. xix; Camps (1992-93), pp. 59-61; Id. (2002-03); Jongeling (1984), pp. 83-4.

22. Véase Chaker (1983), p. 488 y 493; Jongeling (1994), p. xvi; Galand (1977), p. 302.

23. Foucauld (1951), p. 1257.

24. Por ejemplo, MSTNZ, Mestan (Coripp., v, 285), Imastan (Coripp., viii, 480), Mastiman (Coripp., v, 38; viii, 307), Masthalul (*IRTrip.,* 886b). Pueden consultarse más ejemplos en Jongeling (1994), pp. 87-9; Camps (1992-93), p. 61.

y que significaría *Protector Aba* según Chaker[25], no teniendo en este caso ninguna relación con el nombre púnico Baal. Podríamos estar tentados por traducir ese *Aba* como *Padre*, que aparece en una B en la inscripción líbica, relacionándolo así con el término bereber *Baba*. De ello podríamos traducir el nombre como *Padre Protector*, pero por el momento preferimos no aventurarnos en un terreno tan hipotético.

En relación con todo ello hemos de tener en cuenta la hipótesis de Camps acerca de que fue habitual entre los antiguos Libios portar nombres teóforos[26]. La recurrencia de estos nombres, con las estructuras mencionadas, puede ser un indicio que informe acerca de la concepción de la divinidad entre los antiguos Libios, ya que demuestra que éstos dieron relevancia a un vínculo entre hombres y dioses a través del cual los primeros se identificaban o colocaban bajo la protección de los segundos. Es posible que este fenómeno se hubiera reservado o hubiese sido controlado en cierto momento por la elite, como los monarcas númidas. Algunas fuentes permiten indagar en esta idea, como así se deduce de varias inscripciones epigráficas y textos tardíos. Así, leemos en Minucio Félix que «después de su muerte, se imagina que se vuelven dios así que Iuba, por la voluntad de los Mauros, fue un dios»[27]; mientras que Lactancio sentenciaba que «con esta finalidad precisamente divinizaron los Romanos a sus Césares y los Mauros a sus reyes»[28].

La grandeza

Otra cualidad de los dioses libios parece haber estado vinculada al concepto de grandeza, en un sentido amplio. Al respecto, los teónimos de Macurgum y Macurtam (documentados en el relieve de Béja[29]), Vacurtum (tríada de Henchir Ramdan)[30] y Makéris[31], junto con numerosos antropónimos do-

25. Chaker (1983), p. 488.
26. Camps creía que los nombres propios debieron ser los mismos que los de las divinidades, sin añadidura de un epíteto o de una aposición como ocurre en la antroponimia púnica. De forma que «les noms théophores berbères ne se distinguent pas des noms mêmes des divinités» (Camps, 1960, p. 290).
27. Min., 21, 9.
28. Lact., *inst.*, I, 15, 6.
29. *AE*, 1948, 114. Véase Merlin (1947), Camps (1990).
30. *CIL* VIII, 1444. A juicio de Camps debe tratarse del mismo Macurtam de Béja (Camps, 1954, p. 236).
31. Sil., XII, 359-360; Paus., X, 17, 2. Cf. Sall., *epist. Pomp.*, fr. 4.

cumentados en la epigrafía líbico-bereber[32], púnica[33], griega[34] así como en textos y epígrafes latinos[35], están construidos con la raíz verbal *mqqur* que se traduce como *ser grande* o *hacer grande*. A partir de ella se forman adjetivos como *ameqq^{w}ran* (*grande*) y la voz *măqūr*[36], que debe traducirse como *(él) es grande*. En diversas hablas bereberes, y en especial entre los tuareg, el término posee el significado de *ser mayor de edad*, *anciano*, *importante*, *prestigioso*, refiriéndose normalmente a aquellos ubicados en la parte más alta de la escala social y familiar. Es por tanto utilizado como sinónimo de *padre*, *noble*, *jefe* y *anciano*[37]. Estos significados conducen inexorablemente a la divinidad, aquella que según Foucauld es «grand pardessus tout (celui qui est grand par excellence)»[38], y que es el *altísimo* "très-haut", es decir, el que está en lo más alto de todo, lo que incluye también el espacio físico, es decir, el cielo.

Si tenemos en cuenta la documentación antigua, este significado pudo estar reforzado por el carácter astral de estas divinidades. Este pudo ser el caso de Macurtam, quien aparece en el relieve de Béja a la izquierda de la composición detrás de un caballo[39] y sosteniendo un objeto de forma cilíndrica de significado incierto. Fue Merlin[40], seguido por Le Glay y Camps,

32. MKR (*RIL* 651, cf. *RIL* 133), MKRN (*RIL* 650), MKRH (*RIL* 386), MGRKN (*RIL* 384), MGRU (*RIL* 394) o MKRD (comprobar *RIL* 537, 563).

33. En textos púnicos y neopúnicos aparece bajo las formas *mgrw'* (*CIS* 1459.4, Benz, 1972, p. 189), *m'grs'n* (atestiguado en púnico en *CIS* 1481, Benz, 1972, pp. 189-90; así como en neopúnico, en Maktar, tratándose probablemente del mismo nombre, véase Jongeling, 2008, p. 352), *mgr* (en Guelma, Jongeling, 2008, p. 235), *m'qr* (Jongeling, 2008, pp. 14, 26, 353) y *mgrb'l* (inscripción de Cartago, *CIS* 1, 5765, 3-4), que Lipiński traduce como *Makéris es mi señor* o *Makéris es Baal*, una lectura que implicaría la asimilación de Makéris con Baal Hammón (Lipiński, 1995, p. 368).

34. Documentada en Cirenaica (Masson, 1976).

35. En fuentes latinas encontramos una enorme profusión de este nombre, con diversas variantes, estudiadas y analizadas por Jongeling (Jongeling, 1994, p. xxvii). A ellas habría que añadir otras atestiguaciones no incluidas por este autor en su inventario pero que han sido asociadas por otros autores a esa misma raíz.

36. Murcia Sánchez (2010), vol. 1, p. 232.

37. Foucauld (1951), p. 1237; Claudot-Hawat (1977), pp. 133-4; Dallet (1982), p. 508; Delheure (1984), p. 121; Haddadou (2006-07), pp. 175-6.

38. Foucauld (1951), p. 1237.

39. Las connotaciones sagradas y solares del caballo entre los Libios ha sido son valoradas, entre otros, por Lipiński (1995, p. 403), quien considera a Macurtam e Iunam como deidades ecuestres. Las representaciones de las estelas líbicas, como las del grupo de Abizar, en las que aparece asimismo un jinete montando un caballo, así como el jinete y el friso ecuestre de *Simitthus* podrían ser interpretados en la misma línea.

40. Merlin (1947), p. 364.

FIG. 5 Monedas de *Rusicade* con representación de los Dioscuros (*Enc. Berb.*, XV, p. 2348).

entre otros, quienes plantearon que tanto Macurtam como Iunam (ubicado en el otro extremo de esta composición) fueron una versión libia de los divinos gemelos. Se trata de dos personajes mitológicos que se documentan en el Norte de África desde época helenística, cuando aparecen en la numismática númida[41] (FIG. 5), aunque son más recurrentes asociados al culto de Saturno en época romana[42]. Esos Dioscuros gobernarían sobre los dos hemisferios celestes, uno presidido por la luna y otro por el sol, razón por la que fueron asociados a esas luminarias[43]. Aunque ha sido descartada la idea de Saumagne según la cual Macurtam e Iunam serían el sol y la luna de los Libios[44]; para Camps[45] se trata, en cambio, de dioses locales de significado astral que deben ser asociados a los *Diis Mauris Castoribus*[46] documentados en el sitio de *Mustis*, lo que probaría que los divinos gemelos grecorromanos fueron asimilados a deidades libias anteriores.

Intentando ir más allá podemos traer a colación el fragmento de Cicerón[47] en el que recoge un pasaje que, en boca del monarca Massinissa, declara: «Poco después, mirando al cielo dijo: "Te doy gracias, soberano Sol, y a vosotros los demás astros"», lo que en su versión original reza: *suspexit ad caelum et: "Grates", inquit, "tibi ago, summe Sol, vobisque, reliqui Caelites"*. Nos interesa en este pasaje la expresión *summe Sol*, ya que *summe* es un adjetivo que se refiere a lo que es grande y lo que está en lo más alto, un concepto similar al libio *maqur*. ¿Estaríamos ante una expresión que traduciría una creencia libia? Se trata de algo que sólo podemos aventurarnos como una mera hipótesis.

41. Concretamente en monedas de Útica (ALEXANDROPOULOS, 2007, pp. 125-9; MÜLLER, 1860, p. 159, nùms. 341-343) y *Rusicade* (MAZARD, 1955, nùms. 536-537; cf. LIPIŃSKI, 1995, p. 401).
42. Véase CADOTTE (2007), p. 41.
43. Ivi, p. 42.
44. Véase por ejemplo LE GLAY (1966), p. 229 y BÉNABOU (1976), pp. 298-301.
45. CAMPS (1990), p. 141.
46. *CIL* VIII, 1606.
47. CIC., *rep.*, VI, 9.

Ya comentamos anteriormente que los astros y otros elementos del cielo constituyeron el centro de las creencias de los antiguos Libios, encontrándose en ese espacio sus dioses más importantes. Por tanto, la exploración de cuál fue la noción libia de la divinidad debe centrarse de manera más intensa en esas deidades cósmicas y asociadas al espacio telúrico. Han sido varios los autores, destacando entre ellos Le Glay y Wölfel, que han indagado acerca de si los Libios tuvieron un dios supremo, o al menos uno por encima de los otros, concluyendo que esa creencia debía relacionarse con el sol. Los atributos solares de Baal Hammón y de Saturno no serían más que la confirmación de esa creencia libia que se habría prorrogado y sincretizado en esos dioses foráneos.

Ciertamente, las noticias acerca de la relevancia de las deidades astrales son numerosas y abarcan todo tipo de fuentes (arqueológicas, iconográficas, textuales, etc.) que abarcan desde la prehistoria hasta el periodo romano. Entre los documentos más importantes, además del mencionado testimonio ciceroniano, debemos incluir el concluyente pasaje de Herodoto de que «sólo consagran sacrificios al sol y a luna. En efecto, todos los Libios ofrecen sacrificios a estas divinidades»[48], el cual está refrendado por otros pasajes de autores como Plinio[49], Herodiano[50], Pomponio Mela[51], Diodoro de Sicilia[52], Macrobio[53], etc. Incluso contamos con importantes testimonios de época musulmana como los de Ibn Khaldún y de León el Africano, quien decía: «Los Africanos de la antigüedad fueron idólatras como los Persas que adoran el fuego y el sol [...] Es verdad que los Africanos de Numidia y de Libia adoraban a los planetas y les hacían sacrificios. [...] Las gentes que profesan estas creencias admiten que las esferas celestes, el firmamento, los elementos, los planetas y todas las estrellas son un dios»[54]. Aunque este último testimonio es tardío, creemos que puede recoger una tradición ancestral que parece confirmada por numerosas pruebas arqueológicas, iconográficas y arqueoastronómicas[55].

Del mismo modo, en una vía de exploración comparativa que puede arrojar resultados muy satisfactorios, contamos con paralelismos muy suge-

48. Hdt., iv, 188.
49. Plin., *nat.*, v, 5; v, 45; ii, 103.
50. Hdn., v, 6, 4.
51. Mela, i, 42.
52. Diod., iii, 9; iii, 57.
53. Macr., *Sat.*, i, 21, 19.
54. Fanjul (ed.) (1995), pp. 44-5.
55. Sobre esta cuestión véase Belmonte *et al.* (2003).

rentes y esclarecedores en las fuentes relacionadas con las culturas indígenas de las Islas Canarias que, como es bien sabido, eran de origen norteafricano. Entre esos documentos podemos destacar el caso del dios Acorán, nombre que contiene la misma raíz *aqur* que hemos visto anteriormente. En este caso, Abreu Galindo, en el siglo XVI, recogió la creencia de que «en lo alto hab[í]a una cosa que gobernaba las cosas de la tierra, que llamaban *Acoran*, que es Dios»[56].

Conclusiones

Como planteamos al comienzo de esta breve aportación, este tipo de análisis y de estudios resultan muy complejos y aventurados, debido a la escasez de fuentes y al peligro metodológico que supone el trabajo con la lingüística histórica. Sin embargo, creemos que hemos podido emitir algunas hipótesis en las que pretendemos seguir profundizando en futuros trabajos y que sintetizamos a continuación a modo de conclusión.

En primer lugar, que en el ámbito berberófono la divinidad ha sido tradicionalmente definida a partir de una serie de conceptos asociados a las ideas de *padre*, *señor*, *amo* o *propietario*; idea de la que no poseemos con claridad su equivalente en lengua libia, pero que algunos autores identifican con MS.

En segundo lugar, que esas divinidades pudieron ser concebidas a partir de otros conceptos que indican su grandeza, su altura y su poder, como *maqur*, que integra al menos el nombre de cuatro deidades. Hemos planteado la hipótesis de que ese concepto pudiera asociarse a divinidades asociadas tanto al cielo como a los astros. En este caso, creemos que muchas de las principales nociones acerca de la divinidad debieron asociarse a esos espacios cósmicos, que no sólo fueron muy importantes entre los Libios, sino también en las religiones africanas que se desarrollaron a partir del contacto colonial con púnicos y romanos.

En tercer lugar, creemos que la documentación de la forma medieval Yakus, para designar a la divinidad en lengua bereber, podría ser un testimonio tardío de la creencia en un dios celeste libio dispensador de bienes que pudo haber tenido alguna función de Ser Supremo o, al menos, de divinidad relevante. Sin embargo, el estado actual de la documentación no permite afirmar con rotundidad esta hipótesis, ni valorar su importancia ni su localización geográfica en la Antigüedad.

56. Abreu Galindo (1977), II, 3, pp. 155-6.

Finalmente, no hemos podido en este espacio profundizar en otros conceptos libios que pueden arrojarnos información sobre la noción libia de la divinidad. Es el caso, por ejemplo, de GLD, traducido literalmente por *majestad*, y que se trata de un título que se aplicó a los soberanos númidas[57]. De significado presumiblemente mágico-religioso[58], quizá similar a la idea bereber de *baraka*[59], se trata de un concepto que pudo estar asociado a las divinidades. Lo mismo ocurre con el de MNKD/MNKDH (imperator, jefe militar), así como con otros aspectos relacionados con las divinidades libias que no hemos podido explorar aquí. Es el caso, por ejemplo, de la relevancia de las montañas, cuevas, piedras, aguas, etc., los cuales fueron para los Libios un espacio fundamental de sacralización donde residían o se comunicaban con los seres divinos.

Bibliografía

Abreu Galindo J. (1977), *Historia de la conquista de las siete islas de Canaria* [ca 1590], Santa Cruz de Tenerife.

Alexandropoulos J. (2007), *Les monnaies de l'Afrique antique.* Toulouse.

Basset R. (1910), *Recherches sur la religion des Berbères*, «RHR», 61, pp. 291-342.

Belmonte Avilés J.A. *et al.* (2003), *The Dolmens and Hawanat of Africa Proconsularis revisited,* «JHA» 34 (3), pp. 305-20.

Bénabou M. (1976), *La résistance africaine à la romanisation*, Paris.

Benz F.L. (1972). *Personal names in the Phoenician and Punic inscriptions. A Catalog, Grammatical Study and Glossary of Elements*, Rome.

Brugnatelli V. (2010), *Il nome di Dio presso i Berberi Ibaditi*, in G. Iannacaro, M. Vai, V. Dell'Aquila (a cura di), *«Féch, cun la o cume fuguus». Per Romano Broggini in occasione del suo 85° compleanno, gli amici e allievi milanesi*, Alessandria, pp. 61-7.

Cadotte A. (2007), *La romanisation des dieux. L'interpretatio romana en Afrique du Nord sous le Haut-Empire*, Leiden.

Calassanti-Motylinski, G. A. de (1905), *Le nom berbère de Dieu chez les Abadhites*, «RAfr», 49, pp. 141-8.

Camps G. (1954), *L'inscritpion de Béjà et le problème des Dii Mauri*, «RAfr», 98, pp. 233-60.

57. El término GLD se documenta sobre todo en *Dougga* (*RIL* 2, 3, 4, 5, 10 y 11) junto con otras dos procedentes de otros enclaves, en las que aparece con la forma compuesta GLDRT (*RIL* 893) y GLDMSK (véase Chaker, 1977).

58. Camps (1960), pp. 215-6; Février (1949), p. 653; Chaker (1995), p. 193.

59. Camps (1960), pp. 215-6.

Camps G. (1960), *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'Histoire,* «Libyca», VIII (1), pp. 3-320.
Camps G. (1961), *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques,* Paris.
Camps G. (1990), *Qui sont les Dii Mauri?*, «AntAfr», 26, pp. 131-53.
Camps G. (1992-93), *Liste onomastique libyque d'après les sources latines*, «REPPAL», 7-8, pp. 39-74.
Camps G. (1996-98), *Les noms divins et les noms théophores chez les anciens africains*, «BCTH», n.s. 25, pp. 138-40.
Camps G. (2002-03), *Liste onomastique libyque*, «AntAfr», 38-39, pp. 211-58.
Camps G., Chaker, S. (1974), *Akuš (yakuš, yuš)*, «Encyclopédie Berbère», III, pp. 431-2.
Chaker S. (1977), *Une inscription libyque du Musée des Antiquités d'Alger*, «Libyca», XXV, pp. 193-201.
Chaker S. (1980), *La situation linguistique dans le Maghreb antique: le berbère face aux idiomes exterieurs*, «Libyca», XXVIII-XXIX, pp. 135-52.
Chaker S. (1981), *Données sur la langue berbère à travers les textes anciens*, «Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée», 31, pp. 31-46.
Chaker S. (1983), *Onomastique berbère ancienne (Antiquité/Moyen-Âge): rupture et continuité,* «BCTH», 19 B, pp. 483-97.
Chaker S. (1995), *Linguistique Berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Paris-Louvain.
Charles-Picard G. (1955), *Les religions de l'Afrique antique*, Paris.
Claudot-Hawat H. (1977), *Etude formelle de la parenté chez les Touaregs de l'Ahaggar (Sahara algérien). L'exemple des Isseqqamarènes*, «Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée», 24, pp. 125-39.
Dallet J.M. (1982), *Dictionnaire kabyle-français: Kabyle-français,* Leuven.
Delheure J. (1984), *Dictionnaire mozabite-français,* Paris.
Ennaïfer M. (1982), *Note sur trois acquisitions des musées archéologiques*, [1972] «Africa», 7-8, pp. 157-60.
Fanjul S. (ed.) (1995), León el Africano, *Descripción general del África y de las cosas peregrinas que allí hay*, Barcelona.
Février J.-G. (1949), *Sur quelques noms puniques et libyques*, «BCTH», pp. V-XI.
Foucauld C.D. (1951), *Dictionnaire Touareg-Français. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris.
Galand L. (1977), *Le berbère et l'onomastique libyque*, en *L'onomastique latine: Colloque International sur l'Onomastique Latine (Paris, 13-15 octobre 1975)*, Paris, pp. 299-304.
Ghaki M. (1997), *Femmes et déesses libyques,* en *Catalogue de l'exposition sur «La femme tunisienne à travers les âges»*, Tunis, pp. 52-8.
Ghaki M. (2009-10), *L'Evolution du cultuel chez les Libyens*, «Awal. Cahiers d'Études Berbères » 40-41, pp. 145-59.
Gsell S. (1927), *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, vol. VI, Paris.

Haddadou M.A. (2006-07), *Dictionnaire des racines berbères communes. Suivi d'un index français-berbère des termes relevés*, Alger.

Joleaud L. (1934), *Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du Nord. II. Rôle de l'éléphant dans la magie préhistorique et dans les légendes populaires historiques de la Berbérie,* «Journal de la Société des Africanistes», 4, pp. 285-302.

Jongeling K. (1984), *Names in Neo-Punic Inscriptions*, Groningen.

Jongeling K. (1994), *North-African Names from Latin Sources*, Leiden.

Jongeling K. (2008), *Handbook of neo-Punic inscriptions*, Tübingen.

Khanoussi M., Ghaki M. (1995), *Le panthéon numide: un nouveau document de Borj Hellal*, en *Atti del III Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici (Tunisi, 11-16 novembre de 1991)*, Roma, vol. 2, pp. 171-5.

Lanfry J. (1995), *Dieu (les noms de Dieu en berbère),* «Encyclopédie Berbère», 15, pp. 2313-21.

Le Glay M. (1966), *Saturne Africain*. *Histoire*, Paris.

Lipiński E. (1995), *Dieux et déesses de l'univers phénicienne et punique*, Leuven.

Masson O. (1976), *Grecs et Libyens en Cyrénaïque, d'après les témoignages de l'épigraphie*, «AntAfr», 10, pp. 49-62.

Mazard J. (1955), *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque,* Paris.

Mercier G. (1900), *Les divinités libyques*, «Recueil de la Société Archéologique de la Province de Constantine», 34, pp. 177-93.

Merlin A. (1947), *Divinités indigènes sur un bas-relief romain de la Tunisie*, «Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres», pp. 355-71.

Müller L. (1860), *Numismatique de l'ancienne Afrique*, vol. I, Copenhague.

Murcia Sánchez C. (2010), *La llengua amaziga a l'antiguitat à partir de les fonts gregues i llatines*, Tesis Doctoral, Universidad de Barcelona.

Rebuffat R., Marichal R. (1973), *Les ostraca de Bu Njem*, «REL», 51, pp. 281-6.

Toutain J. (1920), *Les cultes païens dans l'empire romain*, Paris.

MANSOUR GHAKI

Dougga, le libyque horizontal et la punicisation

Il s'agit de voir ce qui distingue la cité de Dougga des autres villes africaines à l'époque royale numide et au contact de la civilisation phénico-punique: le libyque en écriture horizontale, l'organisation administrative royale et l'accueil du fameux *maqdeš* dédié au roi Massinissa. Le rôle joué par l'influence punique et le degré de punicisation permettent de conclure que parce qu'elle n'était pas le résultat d'un programme politique émanant d'un pouvoir central, la punicisation fut à Dougga spécifique.

Mots clés: Dougga, libyque, punicisation, royaume numide.

Le phénomène urbain et la punicisation

Dougga, «cité d'une belle grandeur» selon Diodore de Sicile à la fin du IV^e^ s. avant J.-C.[1], s'est "développée" durant ce même siècle, peut-être même au V^e^. La nécropole dolménique est la preuve de l'ancienneté de l'occupation du site, sans que l'on puisse dire depuis quand cette présence humaine se fait dans un cadre "urbain". Une chose est une présence humaine, un habitat sédentaire, une chose tout à fait différente est la notion de "cité" et l'organisation de l'espace en vie citadine forcément différente d'une vie "rurale".

Toutes les villes africaines attestées au cours de la deuxième moitié du I^er^ millénaire av. J.-C. se sont "développées", donc existaient vers le milieu de ce même millénaire; il s'agit de noyaux d'un habitat groupé, sédentaire et jouissant des conditions écologiques pour se maintenir et se développer. Les liens avec la civilisation phénico-punique et l'influence de cette dernière jouèrent très certainement un rôle dans ce développement. Ils ne furent pas à l'origine de l'habitat groupé et sédentaire; l'un et l'autre sont autochtones.

* Mansour Ghaki, Università degli Studi di Napoli "L'Orientale".

1. Diod., XX, 57, 4.

Qu'en est-il des rapports de Dougga avec Carthage et le "monde phénicien punique"? Une première certitude: quand elle fut attaquée par le lieutenant *Eumachos* (à la fin du IV^e^), Dougga ne faisait pas partie du territoire punique géré par Carthage et les cités phéniciennes puniques. L'autre certitude: Massinissa revendique «les territoires de ses ancêtres» et récupère le pays de la *Tusca* dont faisait partie Dougga quelques années avant son décès[2]; il a donc fallu qu'à un moment, entre ces deux évènements, Carthage "annexe" la *Tusca* avec Dougga. Cela aurait eu lieu durant la I^e^ guerre punique (264-241 av. J.-C.) ou, et c'est le plus probable, au lendemain de «la guerre des mercenaires et des Libyens» (241-237 av. J.-C.). La récupération par Massinissa des «territoires de ses ancêtres» fait que la gestion directe de ces territoires par Carthage aura duré près d'un siècle.

Quel "statut" avait TBGG à l'époque numide?

Plusieurs lectures certes attribuent à Dougga (TBGG dans les inscriptions) un statut propre qui la distinguerait.

- «Dougga, capitale possible d'Ailymas», proposition de Gabriel Camps qui utilise le conditionnel et fait cette lecture à titre d'hypothèse. Ailymas est «roi des Libyens», allié puis ennemi d'Agathocle: il devait avoir une "capitale".
- «Dougga, capitale numide» – l'une des capitales, au même titre que *Cirta* ou *Siga* – parce qu'elle "reçoit" le MQDŠ érigé en souvenir de Massinissa «l'an dix du règne du roi Micipsa».
- Dougga pourrait aussi avoir fait partie des villes "royales", même si son nom n'est pas suivi du qualificatif l'attestant, comme dans le cas de *Hippo, Bulla*, ou *Zama* (bien que ces qualificatifs sont un phénomène romain).
- Des villes sont dites «sièges de trésors»; Gsell écrivait: «il y avait des "trésors" dans d'autres villes du royaume. L'un d'eux pourrait être à *Thugga*, une des principales cités de la Numidie, probablement même la principale après Cirta»[3]; le prince Hiempsal est assassiné par les partisans de Jugurtha à *Thirmida*, «ville proche d'un centre de trésor». Ce centre de trésor, proche de *Thirmida*, pourrait être Dougga; la *Thirmida* de Salluste ayant été assimilée à *Thimida Bure*[4].

2. Camps (1960).
3. Gsell (1917-28), vol. 2, pp. 144-5.
4. Salluste, *La guerre de Jugurtha* (Les Belles Lettres), Paris 2002: XII, 3.

FIG. 1 Alphabet libyque de Dougga (du *RIL*).

Pourquoi Dougga reçoit-elle un monument en souvenir de Massinissa ? Où *Zilalsan* a-t-il exercé la fonction de suffète ? Autant de questions aux réponses difficiles. Il parait clair qu'il n'y a pas de certitude sur le statut "numide" de Dougga même si tous sont d'accord sur la place "spéciale" que semble avoir cette cité au sein du royaume numide. L'opération de la construction d'un *maqdeš* à Massinissa n'était pas isolée, au même moment, étaient construits le monument numide de Chemtou[5] et le complexe architectural de Kbor Klib[6].

Le libyque de Dougga et la punicisation

Les inscriptions libyques en écriture horizontale (FIG. 1) sont aujourd'hui au nombre de 16[7]. Les fragments 8, 8bis et 9 du *RIL* ne comptent que quelques lettres chacun. La seizième, découverte en 2012, est inédite. Trois sont

5. RAKOB (1994).
6. Cfr. par exemple FERCHIOU (1990).
7. GHAKI (1996; 2000; 2011). Faute d'espace nous renvoyons à la bibliographie publiée dans GHAKI (1997).

"bilingues": *RIL*, 1, 2 et 16, qui renferme 9 lignes libyques et une dixième – l'avant dernière – en néopunique. Seule *RIL*, 1 est une vraie bilingue. *RIL*, 2 n'est pas "une bilingue entière", puisque la dernière ligne punique n'a pas de correspondant libyque.

Les caractéristiques du libyque de Dougga sont:

- Ecriture horizontale et de droite à gauche. Certaines lettres libyques ne changent pas avec le changement d'orientation; pour certaines autres et pour le passage de l'écriture de la verticalité à l'horizontalité: la lettre est "couchée" vers la gauche et dans le sens de l'écriture donc vers la "fin de la ligne".
- L'alphabet compte 22 signes auxquels il faut ajouter deux signes énigmatiques; l'écrasante majorité des 22 signes se retrouve dans le libyque dit "oriental" et dans le libyque dit "occidental". Le libyque de Dougga est une variante du libyque du nord qui est épigraphique, le libyque du sud étant rupestre.
- Le libyque "ignore" certaines lettres puniques et en premier le *ayin*, il va jusqu'à amputer des noms sémites – DRŠ libyque correspond au punique 'BD'RŠ. Dans *RIL*, 3 et 7 on rencontre 7 fois ŠMN que Chabot transcrit 'BD 'ŠMN; ce qui est réducteur car la liste des préfixes possibles pour les noms théophores puniques ne se limite pas au préfixe 'BD.
- L'absence de la vocalisation dans le "phénicien" et le "libyque" en fait des écritures purement consonantiques; il y a vocalisation de l'onomastique libyque par le punique et surtout le néopunique[8]. A Dougga, le punique recourt pour "vocaliser" presqu'exclusivement au *aleph*: 'TBN, 'NKN, 'FŠN pour TBN, NKN, FŠN.
- Cette façon de transcrire pose un problème car comment expliquer une totale déformation des noms théophores puniques? Il est évident que l'on ne retrouve pas le nom théophore dans la forme libyque: DRŠ, WDŠTR. La "primauté" supposée du punique sur le libyque dans la bilingue dite de Massinissa (FIG. 2) ne pourrait pas expliquer le phénomène: la forme libyque "ignore" une partie du nom théophore punique; elle va jusqu'à "donner" le nom de la divinité à la personne qui en est le serviteur, *Abd Esmoun* devenant *Esmoun*. Cette incapacité du libyque à écrire le *ayin* pose un problème et pourrait donner une idée sur la difficulté rencontrée par le lapicide qui "faute" de lettres libyques correspondant au *ayin* et à l'*aleph* puniques ampute tout simplement le nom.

8. SZNYCER (1974).

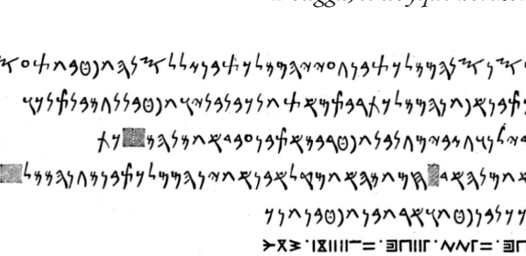


FIG. 2 Inscription de Massinissa (*RIL*, 2).

La question de la "vocalisation"

Le signe "tribarre"[9] est transcrit en latin *H* par Chabot, qui admet une même valeur au signe quel que soit l'orientation de l'écriture; il écrit : «le signe n'est pas le strict équivalent des consonnes *hé* et *ayin* mais une aspiration – *h* – muette ou encore la *hamza*». Février résume la question en qualifiant le "tribarre" dans ses deux orientations comme étant le «signe de gutturale ou de voyelle»; il écrit: «le caractère – tribarre – noté *h* par Chabot, correspond dans la transcription de noms propres puniques à n'importe quelle gutturale punique (c'est-à-dire en fait une voyelle); en outre il sert à rendre la désinence *–u* (pour *–us*) des noms propres latins, exactement comme l'*aleph* punique»[10]. Rebuffat, découvreur du "libyque de Bu Njem", s'est posé la question de la transcription du signe tribarre et écrit: «Il nous semble donc qu'on peut le remplacer par une voyelle, évidemment arbitrairement choisie [...]. En admettant bien que nous avons affaire à une voyelle indéterminée ou flottante, et en soulignant que nous utilisons une convention, nous transcrivons ici le tribarre par un "i" minuscule»[11].

Le signe "tribarre" apparait dans les inscriptions horizontales de Dougga (nous conservons la transcription *H* de Chabot): *RIL*, 1, ligne 6: NBBN

9. La dénomination est de Rebuffat (2007).
10. Février (1958), p. 327.
11. Rebuffat (2007), p. 186.

FIG. 3 Inscription libyque en écriture horizontale dite «libyque de la tour ouest».

NSQR**H** MSDL W NNFSN et ligne 7: NBBN NZL**H;** *RIL*, 2 ligne 2: MWSN**H;** *RIL*, 3 ligne 4: W MQL**H** GLDT et ligne 8: W MZDK**H** MWSNT; *RIL*, 4 ligne 3: W BR**H** GLD; *RIL*, 10 ligne 6: GLDMSK BR**H**; *RIL*, 11 ligne 2: TBN MWSNT W KK**H;** dans l'inscription de la tour ouest, le signe apparait à la dernière ligne: MSTL W MYD[R]R**H** W KNRDT (FIG. 3).

On pourrait tirer d'une liste relativement courte les constats suivants:

1. La partie punique des bilingues n'est d'aucun secours pour saisir la valeur du signe; il n'y a pas de correspondant au tribarre en punique.
2. Il faut distinguer dans cette liste:

2.1. Les noms propres clairement identifiables; il s'agit du nom d'un personnage, suivi ou précédé du W (fils de) et intégré dans la filiation: [...] W MQLH GLDT (fils de MQLH, le prince); [...] W MZDKH MWSNT (fils de MZDKH, le chef des cent); [...] W BRH GLD (fils de BRH le prince); GLDMSK BRH [...] (le chef des 50 hommes BRH); TBN MWSNT W KKH (TBN chef des cent, fils de KKH).

2.2. La présence du signe "tribarre" à la fin d'un titre, MWSN, que le punique rend par "chef des cent". Si dans *RIL*, 2 nous rencontrons MWSNH, dans d'autres inscriptions "officielles" nous avons la forme MWSNT, avec un T final.

2.3. Les deux derniers cas se terminant par le signe "tribarre", NSQLH et NZLH, semblent être, grâce au texte punique, des formes verbales de noms de métiers, respectivement "charpentiers" et "ferronniers".

La question qui se pose réside dans la contradiction entre le fait que le libyque soit une "écriture consonantique" et l'identification du "tribarre" comme "une voyelle"; Galand évoque une «possible évolution» du rôle de cette lettre, «constituée par trois traits parallèles, pourrait être le signe d'une ancienne laryngale, désormais chargé de noter certaines voyelles»[12].

La datation et la magistrature éponyme

Dans *RIL*, 2 et dans l'inscription borne limite du Massouge, l'acte est daté par l'année de règne du roi «l'an dix du règne du roi Micipsa» et «l'an 21 du règne du roi Micipsa». La datation par les années de règne se rencontre ailleurs dans le monde numide, qu'il s'agisse d'inscriptions puniques ou néopuniques; elle est faite par le règne du roi Massinissa et de ses héritiers dans les inscriptions votives du sanctuaire d'el Hofra à Constantine.

L'acte est aussi daté par la mention d'un magistrat éponyme (*RIL*, 2); le même personnage apparait aussi dans *RIL*, 3 où il ne semble pas avoir le même rang. Un magistrat éponyme est cité dans l'inscription de la tour ouest: SPT. GLDT. [W] M [ ]. GLDT[13]. La première ligne de l'inscription du monument à auges, [...]PKLT GLD[?] W [?]BRH GLDT, pourrait aussi concerner un magistrat éponyme[14].

Il y a donc répétition de la pratique de la datation par la mention d'un magistrat même si elle semble être une pratique punique adoptée par les numides.

Dougga et la punicisation

La punicisation n'est pas nécessairement domination politique, administration directe ou encore "colonisation"; les puniques ne semblent en avoir eu ni l'envie ni les capacités humaines pour administrer directement les territoires éloignés du littoral, encore moins d'y installer des colons; selon Gsell «*Thugga* pourrait avoir tenu à ne pas perdre entièrement sa physionomie indigène; il ne semble pas que ses institutions municipales aient été servilement copiées sur celles de cités phéniciennes»[15]. On pourrait aller plus

12. Galand (1973), p. 363.
13. Ghaki (2000).
14. Ghaki (2011).
15. Gsell (1917-28), vol. 5, p. 266.

loin dans la réflexion et parler d'une punicisation limitée et d'une «conservation par Dougga de sa physionomie indigène» car il est clair que dans l'état actuel de notre connaissance la seule fonction empruntée au système politique est celle, importante, de suffète.

Dans le monde punique, le système de la cité-état, la démographie et l'absence d'une administration bureaucratique pléthorique comme c'est le cas dans le système romain, font que le phénomène de la punicisation est essentiellement culturel et il se fait dans la durée; si les "rapports" avec les autochtones s'établissent dès l'occupation du littoral par les phéniciens-puniques, la punicisation des libyens ne devient une réalité que durant la deuxième moitié du premier millénaire; ce qui se voit sur le terrain et qui est à mettre à l'actif de la punicisation ne remonte pas au-delà du III^e^ siècle. La punicisation fut donc relativement tardive, lente et circonscrite.

Le bilinguisme Une punicisation toute relative car une réelle "punicisation" correspondrait à une adoption pure et simple aussi bien de la langue que de l'écriture punique – ce fut le cas dans le territoire punique qui deviendra en 146 la première province romaine *Africa* et où l'on n'a toujours pas découvert de libyque – or l'élite des habitants de Dougga a opté pour le maintien du libyque et son utilisation pour écrire des textes "officiels"; l'influence du punique réside dans l'orientation du libyque qui devient comme le punique une écriture horizontale et de droite à gauche; l'élite de Dougga – l'aval du pouvoir royal fut acquis pour "ériger" le MQDŠ et pour pérenniser l'évènement en reprenant une partie de l'arbre généalogique du roi MKWSN – a choisi, à des moments, le bilinguisme et l'usage des deux écritures; cette même élite a opté à d'autres moments pour n'utiliser que le libyque.

Nous nous retrouvons ainsi devant différentes situations (nous ne tenons pas compte des fragments 8, 8bis et 9 du *RIL*):

- une vraie bilingue, la funéraire du *RIL*, 1, où les deux textes correspondent;
- une bilingue en partie, *RIL*, 2, où une ligne punique n'a pas de correspondant libyque;
- une inscription de 10 lignes et renfermant les deux écritures, seule la neuvième est en néopunique; découverte en 2012, elle est encore inédite;
- et pour couronner le tout, plusieurs textes libyques en écriture horizontale: *RIL*, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 11, l'inscription de la tour ouest et l'inscription du monument à auges.

L'importance indiscutable des bilingues *RIL*, 1 et 2, ne doit donc pas occulter le fait que, dans l'état actuel des découvertes, les inscriptions libyques en écriture horizontale sont de loin plus nombreuses.

L'organisation administrative Les titres et fonctions qui se retrouvent dans les inscriptions libyques en écriture horizontale: CKN, GLD/GLDT, MWSN, MCCKW, GLDMSK, GZB et GLDGIML ont pour correspondants puniques: B'L', MLK/MMLKT, chef des cent, MCCKW, GLDMSK, GZB et chef des cinquante hommes; tandis que le libyque transcrit ŠFT. Il est clair:

- Que le libyque n'a pas de correspondant à la fonction de suffète, ŠFT, et qu'il n'a pas cherché à la traduire.
- Que le punique ne connait pas les fonctions de MCCKW, GLDMSK et GZB et se contente de les transcrire.
- Que le punique "traduit" des fonctions libyques par une phrase qui en exprime le contenu; MWSN et GLDGYML sont respectivement en punique: "Chef des cent" et "responsable des 50 hommes". Là non plus, les deux fonctions ne semblent pas avoir de "correspondant" dans l'organisation punique.
- L'organisation administrative de Dougga est autochtone, elle a peu subi la punicisation.

L'urbanisme de l'époque punique/néopunique Le tissu urbain de Dougga durant toute son histoire (numide, punique, néopunique et romaine) est "prisonnier" du terrain accidenté et surtout naturellement "délimité"; la couche archéologique est relativement mince, la roche naturelle étant très proche; l'occupation de l'espace à l'époque romaine par un nombre impressionnant de monuments publics a fait que les niveaux précédents ont été souvent détruits ou recouverts définitivement. Ceci dit, des découvertes futures de structures "préromaines" demeurent encore possibles, témoin le soubassement du monument à Massinissa mis au jour dans l'angle nord-est du forum. Force est de constater que finalement seul le sanctuaire de Baal est punique. Le Mausolée d'Atban, dit aussi Mausolée libyco-numide, est plus le symbole d'une punicisation du commanditaire et d'une hellénisation d'une partie de la société numide au milieu du second siècle avant J.-C. (FIG. 4).

La symbolique La "favissa" découverte dans l'une des citernes du temple de Saturne a livré des centaines de stèles et de fragments de stèles votives appartenant au sanctuaire de Baal Hammon; ces documents

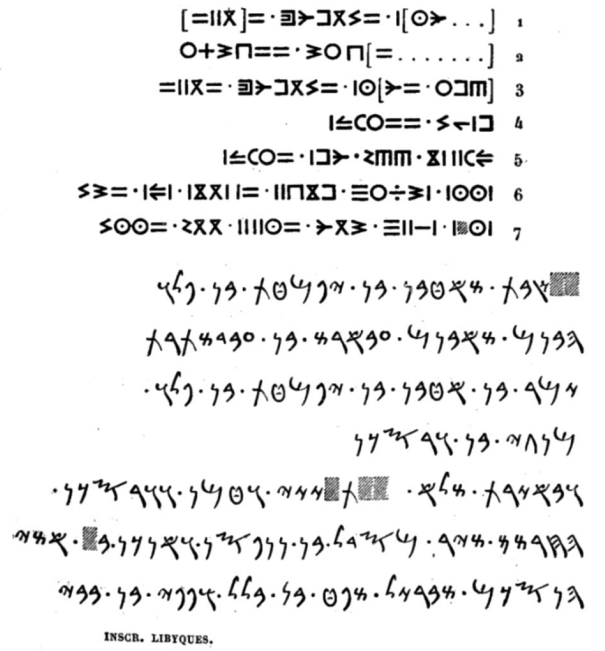


FIG. 4 Inscription du Mausolée d'Atban (*RIL*, 1).

épigraphes ou non portent souvent un décor punique et néopunique couvrant la période durant laquelle a fonctionné le sanctuaire – deuxième moitié du III^e^ s. av. J.-C./I^er^ s. après J.-C. – ce décor se caractérise par son hellénisme.

La punicisation, parce qu'elle n'était pas le résultat d'un "programme politique" émanant d'un pouvoir central, sera multiple, variée et spécifique en fonction de plusieurs facteurs, et le "récepteur" semble y avoir joué un rôle d'où les nuances, parfois même les différences, entre un lieu et un autre, c'est peut-être l'explication à la situation "spécifique", et, par certains aspects, jusque-là unique, de Dougga. Dougga qui a son rang à elle dans le royaume numide, a aussi une punicisation qui lui est propre.

Bibliographie

Camps G. (1960), *Aux origines de la Berberie: Massinissa ou le début de l'histoire* (Libyca, viii), Paris.

Ferchiou N. (1990), *Khor Klib*, «QAL», 14, pp. 45-97.

Février J.-G. (1958), *Histoire de l'écriture*, Paris.

Galand L. (1973), *L'alphabet de Dougga*, «Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée», xiii, 13-14, pp. 361-8.

Ghaki M. (1996), *Nouveaux textes libyques et néopuniques de Tunisie*, dans *L'Africa romana xii*, pp. 1037-45.

Ghaki M. (1997), *Epigraphie libyque et punique à Dougga (TBG'G)*, dans M. Khanoussi, L. Maurin (éds.), *Dougga (Thugga). Etudes épigraphiques*, Paris, pp. 27-45.

Ghaki M. (2000), *Stèles libyques et néopuniques de Tunisie*, dans *L'Africa romana xiv*, pp. 1661-9.

Ghaki M. (2011), *Une nouvelle inscription libyque officielle à Dougga*, dans A. Mettouchi (éd.), *Parcours berbères. Mélanges offerts à P. Galand-Pernet et L. Galand pour leur 90ème anniversaire*, Köln, pp. 39-44.

Ghaki M. (2012-13), *Inscriptions libyques de Tunisie – Etat de la question*, «Epigraphie libyco-berbère. La Lettre du RILB», 18-19, pp. 2-4.

Gsell S. (1917-28), *Histoire ancienne de l'Afrique du nord*, 8 volumes, Paris.

Khanoussi M., Ritter S., Von Rummel V. (2004-05), *The German-Tunisian project at Dougga: first results of the excavations south of the Maison du Trifolium*, «AntAfr», 40-41, pp. 43-66.

Rakob F. (1994), *Simitthus ii. Der Tempelberg und das römische Lager*, Rome-Tunis.

Rebuffat R. (2007), *Pour un corpus des bilingues punico-libyques et latino-libyques*, dans M. H. Fantar (éd.), *Osmose ethno-culturelle en Méditerranée. Actes du colloque de Mahdia, 2003*, Tunis, pp. 183-242.

Sznycer M. (1974), *La vocalisation des formes verbales dans l'écriture néopunique*, dans *Actes du 1er Congres International de Linguistique Sémitique et Chamito-Sémitique (Paris, 16-19 juillet 1969)*, La Haye-Paris, pp. 209-19.

ALESSANDRO DE BONIS

Distribuzione di siti e circolazione di beni nella Tunisia punica

Una delle questioni più delicate pertinenti l'archeologia fenicio-punica resta la totale comprensione degli aspetti fondamentali legati all'articolazione territoriale della Tunisia antica. Benché infatti quest'area, cuore del territorio amministrativo cartaginese, risulti ben gestita al tempo dello sviluppo imperiale della città, ancora oggi alcuni fatti fondamentali circa la sua organizzazione risultano oscuri. Questo lavoro si prefigge di chiarire taluni degli aspetti legati alla gestione e sfruttamento produttivo del territorio – mediante l'individuazione di una distribuzione ragionata di centri preposti al suo controllo – oltre a specificare alcune delle principali dinamiche pertinenti la grande diffusione di santuari tipo *tofet* caratteristici, a partire dal IV secolo, di molti dei centri antichi analizzati.

Parole chiave: Tunisia, centri fortificati, produttività, sistema continentale, sistema mare.

Benché il Nord Africa preromano sia generalmente suddiviso in tre grandi aree di influenza[1], l'intento di questo breve intervento è studiare l'organizzazione del solo territorio posto sotto il diretto controllo amministrativo cartaginese, ovvero le terre localizzate entro le «fosse fenicie»[2], tralasciando al momento le molte dinamiche pertinenti le aree più esterne in cui è stata comunque documentata una presenza punica.

Analizzando la distribuzione dei vari centri fortificati e non, nel territorio amministrativo cartaginese della Tunisia del Nord, appare evidente, da parte di Cartagine, l'intento di riorganizzare e difendere l'esteso possedimento conquistato nel territorio africano. Tale atto non sembra essere sta-

* Alessandro De Bonis, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Sapienza Università di Roma.

1. Ferchiou (1995b), p. 443: *a*) i territori controllati direttamente da Cartagine all'interno dei limite delle "fosse fenicie"; *b*) i territori punicizzati oltre i limiti delle "fosse" dall'Ara dei Fileni alle colonne d'Ercole; *c*) le terre esterne non punicizzate. Sui fratelli Fileni: Ribichini (1991), pp. 393-400.

2. De Bonis (2012), pp. 189-210.

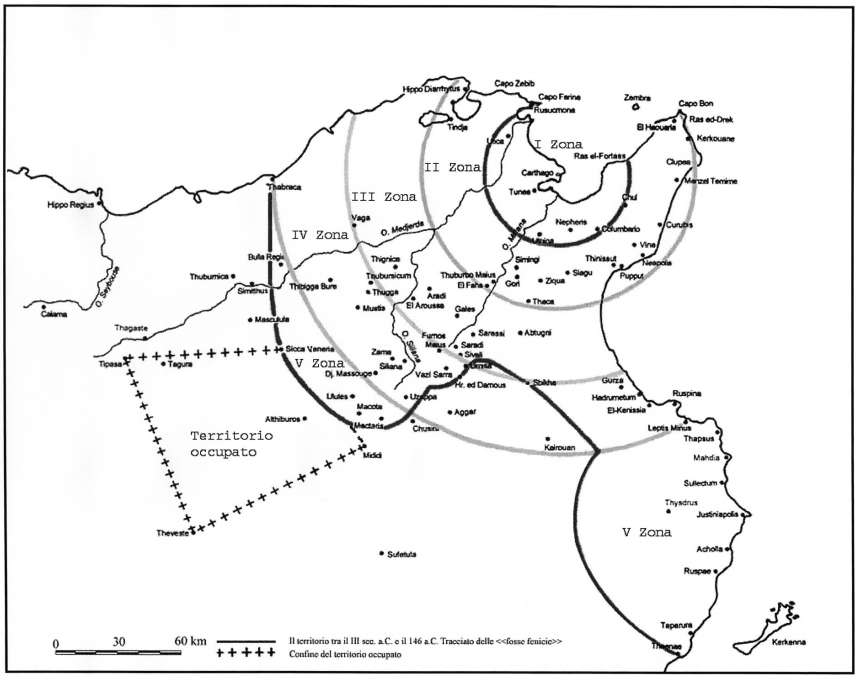


FIG. 1 Distribuzione dei siti nelle cinque aree di influenza punica della Tunisia antica.

to volto esclusivamente alle zone più interne a confine con le terre numide, considerate più a rischio per le incursioni delle popolazioni locali, ma anche lungo le zone costiere, in modo da garantire, oltre alla protezione, il totale controllo dei traffici marittimi (FIG. 1). Il "limite fortificato" individuato, adottato da Cartagine nella fase di passaggio da città-stato a impero è stato ritenuto, in seguito alle indagini condotte da studiosi contemporanei[3], un sistema di strutture stabilite a "profondità" variabili che servivano tanto per il controllo dei passaggi commerciali, quanto per i bisogni di difesa di un'area in cui la presenza numida stava divenendo sempre più pressante. A queste si affiancavano i nuclei minori indispensabili per il procacciamento delle materie prime, fondamentali per il mantenimento dell'economia cartaginese e caratterizzati generalmente da una vocazione soprattutto agricola.

3. I lavori di indagine di Pol Trousset hanno completato quelli di Jean Baradez iniziati nella metà del XIX secolo; tale linea fortificata non è stata ritenuta una barriera lineare, ma un sistema di centri fortificati.

I dati forniti dai vari centri considerati, tutti mal documentati per la fase punica, ad eccezione di Kerkouane, hanno creato molti problemi interpretativi, scaturiti principalmente dal fatto che la documentazione proviene da scavi non condotti da archeologi professionisti, o perché legati a rinvenimenti sporadici non seguiti da scavi scientifici. Si è in presenza, dunque, tranne che per Kerkouane, di dati necessariamente da interpretare e da integrare, di volta in volta, alle fonti storiche e soprattutto alle testimonianze letterarie, peraltro difficili da reperire perché troppo vecchie e spesso fortemente generiche. In vari casi, partendo dalle attestazioni archeologiche disponibili e da alcune testimonianze epigrafiche, si è cercato di capire se in determinati centri con resti romani fosse possibile ipotizzare anche una fase di occupazione precedente[4] (FIG. 2), avendo talvolta riscontri positivi grazie a rinvenimenti di materiali punici attestanti evidenti forme sincretistiche tra le divinità venerate in specifici luoghi[5] (ad es. *Sicca Veneria*, El-Kénissia, *Thinissut*, *Thuburbo Maius*, *Mactar* ecc.). In altre circostanze, partendo dalle fonti classiche, che testimoniano una occupazione punica certa di alcuni siti, si è cercato di confermarla individuando le testimonianze archeologiche mancanti. I centri che hanno restituito resti riferibili a *tofet*[6] sono stati considerati fondamentali per la conferma di una profonda punicizzazione dell'area di pertinenza, confermando la "sicura" presenza di cittadini punici nel luogo specifico.

Per ciò che riguarda le terre sotto il diretto controllo amministrativo di Cartagine, i dati ottenuti sembrano poter confermare, in linea di massima, i tre momenti fondamentali della storia relativa alla formazione della "fascia interna"[7] compresi tra il VI e il III secolo a.C., con il consecutivo restringimento del territorio determinato dalle conquiste di Massinissa del

4. PFLAUM (1970), pp. 75-117.

5. Secondo alcune proposte avanzate da M. Le Glay prima (LE GLAY, 1988, pp. 187-237) e S. Lancel poi (LANCEL, 1999², pp. 267-349), la stessa immagine del Saturno romano potrebbe essere stata ripresa, seguendo le varianti iconografiche del dio romano presenti nell'Africa del Nord, dall'immagine del Baal punico: entrambi con volto barbato e con folti capelli che tendono a incorniciare il volto spesso severo. In aggiunta: GASCOU (1988), pp. 67-80; ID. (2001), pp. 71-5; CHARLES-PICARD (1990), pp. 89-97.

6. Escludendo volontariamente città con *tofet* di più antica datazione come *Hadrumetum*, è possibile notare per gli altri santuari tipo *tofet* individuati una quasi totale uniformità cronologica con, in tutti i casi documentati o quasi, una fase punica tarda obliterata, o in alcuni casi seguita, da un tempio di Saturno, elemento che sembra divenire distintivo anche per l'individuazione dell'area sacra più antica. CHARLES-PICARD (1969-70), pp. 5 ss.; ROSSIGNOLI (1994), pp. 559-95.

7. DE BONIS (2012), pp. 199.

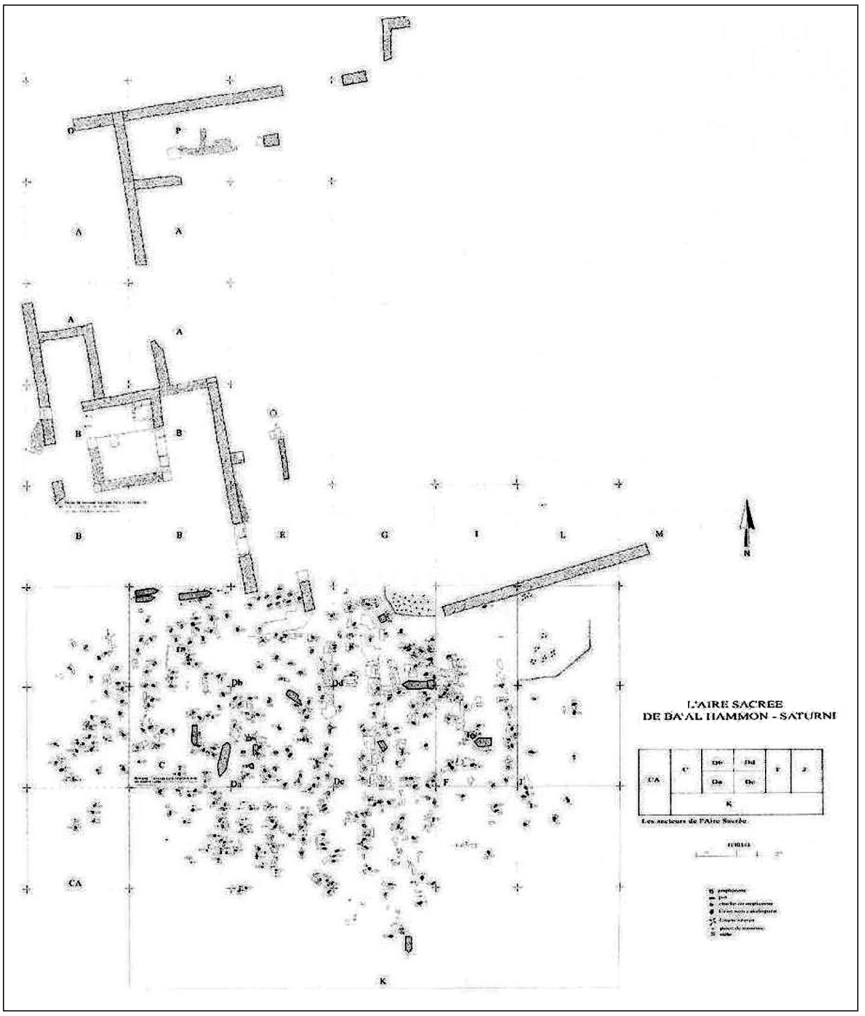


FIG. 2 Il santuario di Ba'al Hammon-Saturno a Henchir el-Hami.

153/2 a.C. e la contrazione della linea di confine di età annibalica, definita da Appiano[8] ed Eumaco[9] «fosse fenicie»[10] (FIG. 3), fino alla realizzazione della *fossa regia* di Scipione l'Africano.

8. APPIAN., *Pun.*, 32, 18; 54, 10-11; 59, 15.
9. EUMACO, Ricerche su Annibale, XIII, 541 a-b; LANCEL (1999[2]), pp. 362-3.
10. GSELL, *HAAN*, II, pp. 101-2.

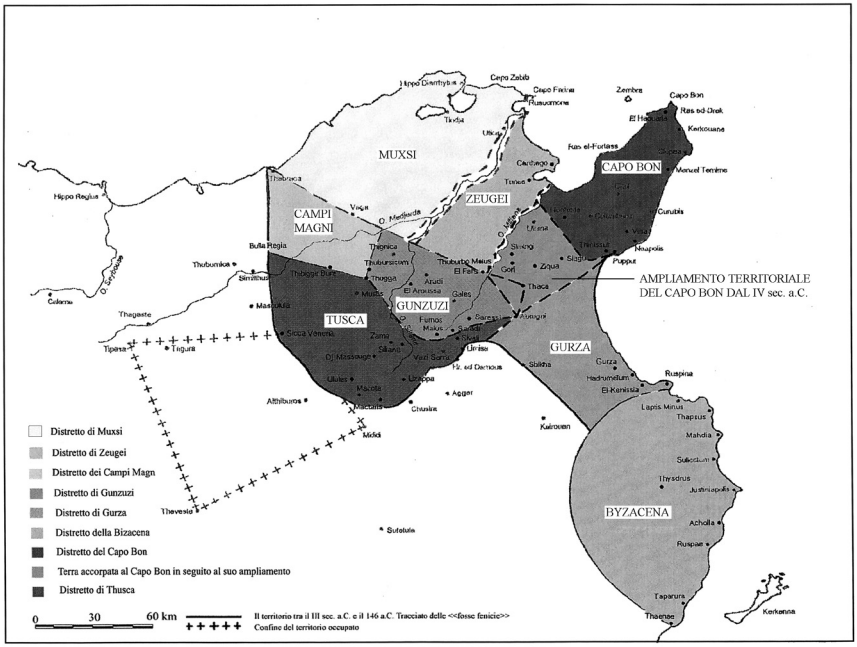


FIG. 3 Articolazione e suddivisione del territorio nordafricano nel momento di massimo sviluppo del potere di Cartagine.

Il settore interno ai limiti delle "fosse" comprende il territorio statale di Cartagine, la regione che sembra essersi maggiormente evoluta ed espansa nel tempo e nello spazio. Gilbert Charles-Picard la identifica con la *chóra* di Polibio (I, 71, 1); J. Debergh aggiunge che la *chóra* cartaginese era suddivisa in *'rṣt* equivalenti ai *pagi* romani, come dimostrerebbe l'iscrizione di *Mactar* del 113 d.C., nella quale si fa riferimento al *pagus Thuscae et Gunzuzi*[11], confermando l'equivalenza, secondo S. Lancel, tra *pagus Thuscae*, il greco *chóra Thusca* di Appiano (*Pun*., 59) e il neopunico *'rṣt tškʿt* dell'iscrizione del Djebel Massoudj datata al 128/7 a.C.[12].

Sulle frontiere sud e ovest a cui giungono i possedimenti cartaginesi (Tripolitania, Numidia, Mauritania), la città sembra impiantare una serie di siti fortificati disposti attorno ad essa seguendo uno schema radiale organizzato, sulla base di distanze fisse ripetute a cadenze quasi regolari dalla

11. Charles-Picard, Mahjoubi, Beschaouch (1963), pp. 124-30.
12. Per riferimenti bibliografici: De Bonis (2012), pp. 194-5.

stessa capitale verso i limiti delle "fosse". Oltre all'erezione di muri difensivi pertinenti i singoli centri e lo scavo di fossati affiancati da terrapieni sono stati individuati, al limite del predeserto, alcuni avamposti militari (FIG. 1), soprattutto nei distretti più a sud: prima nel territorio di Gunzuzi e nei *Campi Magni*, in quanto inizialmente terre di confine con il regno numida, poi nell'area di Tusca, amministrativamente organizzata solo dal IV secolo a.C., affiancata successivamente dal territorio "cuscinetto" assoggettato militarmente a sud dei *Campi Magni* (zona tra *Tipasa*, *Sicca Veneria*, *Theveste* e Mididi), che mai fu organizzato amministrativamente.

Si deve ricordare che queste frontiere principali rappresentano dei limiti territoriali e il numero variabile dei siti fortificati, oltre che il loro ruolo, diventa sempre più importante in relazione all'aumento delle ricchezze nelle singole città e all'azione delle popolazioni locali che, in qualche modo, cercavano di contrastare l'inarrestabile avanzata di Cartagine, sempre più impegnata nel fronteggiare le maggiori richieste commerciali interne ed esterne, oltre quelle dei mercenari desiderosi di ottenere i compensi pattuiti[13].

Riguardo ai limiti d'epoca punica, le informazioni sono malauguratamente molto scarse. Ciò che sappiamo è che guarnigioni permanenti erano stabilite da Cartagine a capo di queste difese, come a *Sicca Veneria* (Le Kef), *Althiburos* e forse *Theveste* (Tébessa) e Mididi, ovvero oltre il *limes* territoriale dettato dalle fosse fenicie. Lo stesso schema è stato probabilmente attuato in altri siti fortificati più interni, ma che in origine dovevano trovarsi, come già accennato, a confine dei possedimenti cartaginesi d'Africa – quando ancora il territorio di Tusca non era stato inglobato – o che costeggiavano alcune principali arterie commerciali. Anche i dispositivi localizzati sulla costa settentrionale della Tunisia sono strutture di difesa e di guardia, utili soprattutto per il controllo del mare. I fortini del Capo Bon e i centri fortificati che facevano fronte verso le terre numide a sud-ovest, dovevano forse differire esclusivamente per le dimensioni e per l'organizzazione, in quanto i secondi erano veri e propri centri abitati con un perimetro fortificato e spesso con importanti aree di culto, anche se sostanzialmente la funzione rimaneva la stessa: difendere e controllare il territorio mediante la presenza di guarnigioni armate stanziate nelle varie città maggiori.

Alla punta sud-est del Capo Bon si incontrano i dispositivi di difesa del Ras ed-Drek (FIG. 4) e di Kélibia (FIG. 5), fortezza situata a una trentina di chilometri dalla prima. A differenza del forte di Ras ed-Drek, che

13. POL., I, 66-87; LANCEL (1999[2]), pp. 495-502.

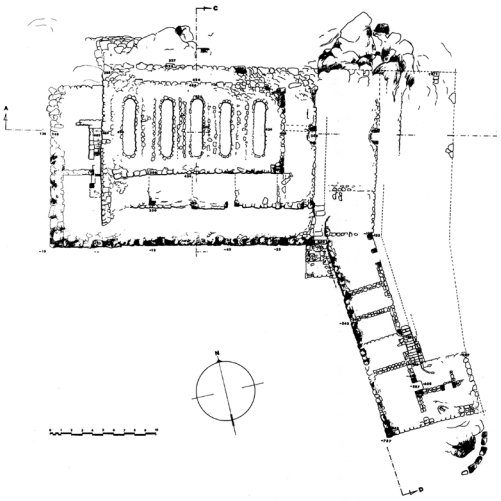


FIG. 4 La fortificazione del Ras ed-Drek.

FIG. 5 Il forte ispano-turco di Kélibia impiantato su una fortificazione punica.

doveva svolgere esclusivamente una funzione di guardia, ciò che resta della fortezza di Kélibia, i cui resti sono serviti da fondazione al forte ispano-turco che domina ancora oggi tutta la regione[14], suggerisce uno spazio molto più ampio rispetto a quello occupato dal complesso attuale, con forma ritenuta quasi tentacolare. Uno studio preliminare[15] condotto da

14. Gharbi (1990), pp. 187-98; Lancel (1999²), fig. 141.
15. De Bonis (2012), pp. 189-210.

chi scrive contesta tuttavia le osservazioni avanzate negli anni '60 del Novecento, ovvero l'esistenza stessa di elementi difensivi databili sin dall'inizio del V secolo a.C.[16], mentre sarebbe confermato un rimaneggiamento dell'impianto datato all'inizio del II secolo a.C., quando fu adottata una pianta più compatta. Oltre a una completa visuale sul Ras ed-Drek verso nord, questa fortezza garantiva, e lo permette ancora oggi, un controllo visivo di tutta la costa bassa a sud-est del Capo Bon fino all'approdo di *Neapolis* (Nabeul), che ricordiamo essere collegata mediante una strada rettilinea direttamente a Cartagine per facilitare, sin dalla fase punica, lo stoccaggio delle merci. Alla base dell'altura su cui è il forte si sta scavando da alcuni anni un centro abitato occupato tra il periodo tardopunico e il periodo romano, avvalorando la proposta circa la presenza di moduli insediativi misti, ovvero la vicinanza tra i luoghi di controllo e i centri abitati a vocazione agricola[17], talvolta piuttosto ricchi in età tarda.

Questo aspetto si ritrova anche a Kerkouane, posta pressappoco a metà strada tra Kélibia e il Ras ed-Drek, sulla costa rocciosa all'estremità del promontorio. La grande e ricca città punica, importante per le produzioni agricole, ma anche per settori di fabbriche interne – alcune delle quali direttamente collegate al tempio principale – oltre che per la presenza di cave di arenaria nell'immediato circondario, era munita di una facciata marittima protetta da una piccola scogliera a picco e da un bastione semicircolare costituito da una doppia cortina muraria con torri di vedetta (FIG. 6), attraversata da due porte urbiche[18]. Nonostante queste precauzioni, la città fu comunque attaccata e il suo sistema difensivo fu raso al suolo attorno alla metà del III secolo a.C., tanto che il centro sembra non risorgere dopo tale distruzione. Ciò ha permesso agli archeologi di indagare uno dei pochi centri punici d'Africa a non essere stati rioccupati in fase romana.

L'aspetto di gestione e controllo del territorio si ritrova anche a ovest del Capo Bon, sul lato che guarda verso il golfo di Tunisi. Il promontorio del Ras el-Fortass chiude il golfo su questo lato di costa, come il Capo Cartagine – su cui è stata individuata un'altra struttura fortificata – lo chiude verso est. La prima fortezza (Ras el-Fortass) è localizzata su un sito a picco chiuso da uno sperone roccioso a un centinaio di metri d'altezza e, insieme

16. GHARBI (1990), pp. 187-98.
17. GROSSE (1969), pp. 5 ss.; GREENE (1992), pp. 1995-7.
18. FANTAR (1984-86), voll. I-III. Difficilmente databile, la cinta interna apparterrebbe alla prima epoca di organizzazione della città (VI-V sec. a.C.).

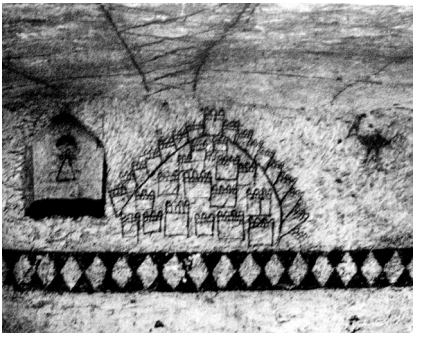


FIG. 6 L'interno di una tomba di Kerkouane con probabile rappresentazione delle fortificazioni circolari cittadine.

al complesso sul lato opposto, aveva il compito di controllare il golfo più importante dell'intero territorio amministrativo, ovvero quello in cui sorgeva la capitale di tutto l'impero: Cartagine. I due promontori fortificati dovevano garantire un'eventuale protezione in caso di attacco via mare e interdire anche l'ingresso a navi commerciali greche e/o romane[19]. Il complesso del Ras el-Fortass, parzialmente scavato e rilevato, disegna un trapezio in cui i muri fiancheggiano le torri[20]. In seguito all'analisi delle tecniche costruttive si è inclini a datare anche questo complesso tra la fine del V e l'avvento del IV secolo a.C., non confermando, in buona sostanza, la prima datazione proposta da F. Barreca e M.H. Fantar al pieno V secolo a.C. Il sito, assolutamente strategico, non è mai stato abbandonato; la fortezza, distrutta all'epoca della caduta di Cartagine, fu ricostruita in epoca romano-imperiale e nuovamente riutilizzata in età musulmana ricoprendo, in tutte le epoche, la funzione di controllo militare.

Anche per gli insediamenti interni sono stati individuati alcuni sistemi con moduli insediativi misti – siti agricoli minori accanto a città fortificate maggiori – i cui centri, che hanno restituito tracce di fortificazioni, sembrano seguire schemi differenti, forse perché utilizzati in modo diverso; tra questi possono essere distinti due gruppi principali, a seconda della grandezza e organizzazione degli stessi.

19. HEURGON (1979), pp. 37-42. Il riferimento è in questa circostanza alle soli fasi caratterizzate dalle Guerre puniche: SCARDIGLI (1991), pp. 5 e ss.
20. BARRECA, FANTAR (1983), pp. 13-5.

1. I centri fortificati maggiori

Il riconoscimento di una distribuzione ragionata di siti attorno alla principale metropoli nordafricana e la distinzione di cinque zone di appartenenza degli stessi, ripartiti sulla base di una distanza fissa (ca. 35 km) ripetuta dalla costa verso l'interno (FIG. 1), ha permesso di fare chiarezza sull'organizzazione politica e gestione territoriale di Cartagine nel momento di maggiore splendore. Seguendo uno schema ben noto già alle compagini fenicie d'Oriente[21], Cartagine ha organizzato i suoi sempre maggiori possedimenti secondo un'organica divisione territoriale, controllando di volta in volta il limite raggiunto mediante la distribuzione di centri fortificati maggiori, nei quali sono stati individuati anche resti di santuari tipo *tofet*, indispensabili per mantenere integra anche una supremazia ideologico-religiosa sulle terre assoggettate. La volontà di gestire il grande territorio mediante un potere centralizzato, induce a dare conferma anche ai molti dati forniti dalle fonti classiche che si riferiscono, a più riprese, all'impegno militare di Cartagine nei possedimenti raggiunti. Non a caso, a capo del potere nella metropoli principale sono sempre grandi figure militari[22], impegnate a garantire un ampliamento territoriale e il generale controllo amministrativo, produttivo, economico e religioso della nuova *qrtḥdšt*.

L'intento di questa nuova capitale è quello di imporsi a livello politico in tutto il Mediterraneo occidentale, ma per raggiungere tale scopo è indispensabile prima garantire una produzione che possa innanzitutto soddisfare il fabbisogno interno, per poi raggiungere un livello di produttività atto a imporsi sui mercati via mare, gestendo in buona sostanza terre esterne politicamente e ideologicamente "assoggettate" al potere centrale, come documenterebbero i territori cartaginesi di Sicilia e soprattutto di Sardegna[23].

2. I centri fortificati minori

I centri minori (FIG. 7), con tracce di fortificazioni, sono posti lungo alcune vie di commercio che dal cuore del continente permettevano alle materie prime di giungere verso le zone costiere. Le fortificazioni riscontrate in que-

21. Ci si riferisce, in questa circostanza, alla capacità della compagine fenicia d'Oriente di gestire il territorio mediante l'organizzazione di ampi territori con a capo città maggiori.
22. GREENE, KEHOE (1995), pp. 110-7; PÉAN (2005), pp. 5 ss.
23. MERANTE (1972-73), pp. 77-107; GHARBI (1995), pp. 71-82.

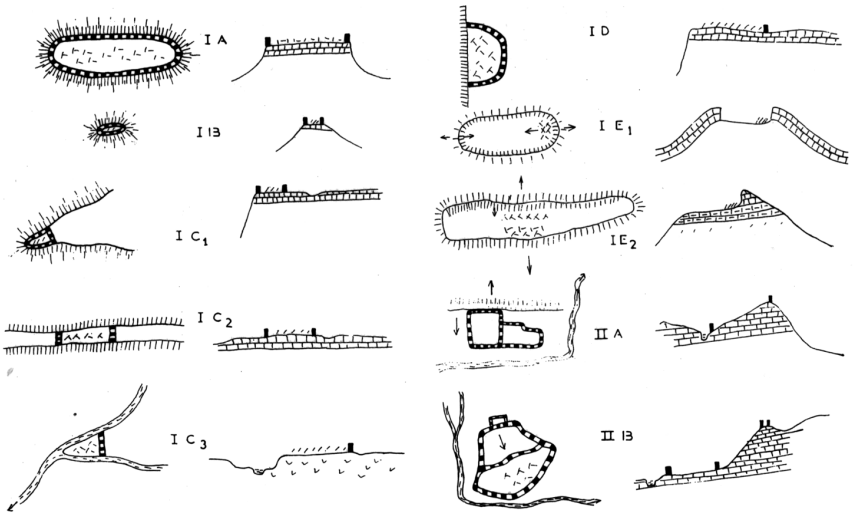


FIG. 7 Esemplificazione dei centri fortificati minori (da N. Ferchiou, 1990a).

sto caso, quasi tutte d'età ellenistica[24], presentano alcune tipologie principali che sfruttano situazioni create dalla natura; si possono distinguere: tavolieri (IA), piccoli pianori (IB), speroni sbarrati arroccati all'estremità di alture scoscese (IC1), speroni sbarrati su strette lingue di terra (IC2), speroni sbarrati in prossimità di confluenze di fiumi (IC3), cinta in appoggio su dirupo a picco (ID), abitati fortificati o semi-fortificati costruiti su luoghi naturali accidentati (IE1-2), abitati fortificati arroccati o semi-arroccati al fianco di piccole colline (IIA), abitati fortificati addossati a pareti rocciose scoscese (IIB) (cfr. FIG. 7).

L'obiettivo primario, da parte di Cartagine, resta sempre il medesimo: riuscire a garantire un'alta produttività e una corretta gestione delle merci prodotte in Africa, o per meglio specificare nell'attuale Tunisia, in modo da garantire una continua risposta alle molte domande di mercato giunte dai paesi del Mediterraneo, soprattutto occidentale, mirando sempre a proteggere le aree più ricche e fertili inserite nei propri possedimenti. Ciò che si riscontra è una situazione antropica molto articolata, in

24. FERCHIOU (1990a), pp. 229-52; EAD. (1990b), pp. 43-86; EAD. (1995a), pp. 435-45; EAD. (1995b), pp. 83-93; EAD. (1995c), pp. 435-45; EAD. (1995d), pp. 49-62; DE BONIS (2012), pp. 205-6.

cui a risaltare è il modulo insediativo misto, con abitati agricoli e centri fortificati, in alcuni casi accorpati.

Il tipo di insediamento individuato è esemplificato nella FIG. 8.

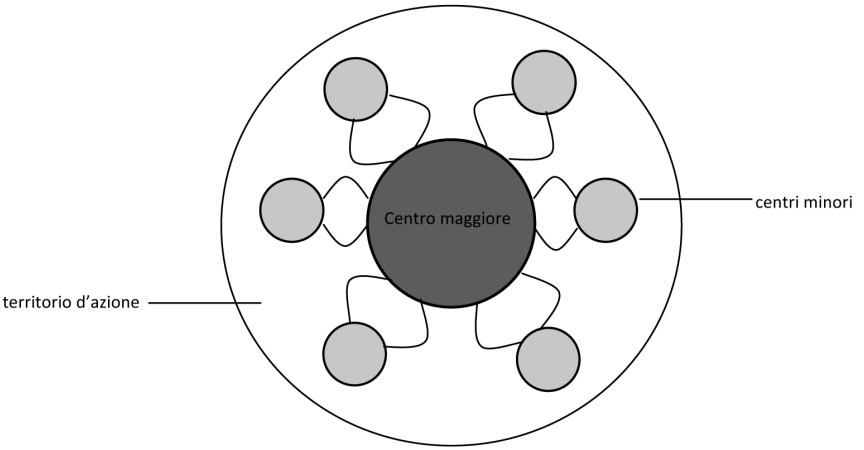


FIG. 8 Modello esemplificativo di insediamento punico individuato nella Tunisia.

I centri minori, che si possono definire piccoli paesi o villaggi, sarebbero i procacciatori di prodotti agricoli[25], di prodotti ittici e di materie prime (pietre, minerali, prodotti tessili) che giungono nel centro maggiore più vicino soprattutto come materiale grezzo e in bassa percentuale come materiale semilavorato. Il centro maggiore, in parte ridistribuisce questi prodotti accumulati sotto forma di beni e prodotti finiti[26] alle piccole entità terriere circostanti[27] e in parte, probabilmente la maggiore, li esporta sotto forma di prodotti commerciabili per giungere verso le coste cartaginesi. Giunti a Cartagine, o in altre aree portuali del nord[28], le merci subiscono uno stoccaggio simile: in parte sono immagazzinate per far fronte al fabbisogno interno e successivamente spartite all'interno del territorio cartaginese "sistema conti-

25. Il principale riferimento si ha per la produzione di cereali, frutta e vino.
26. Alcuni interventi statali furono intesi a migliorare le infrastrutture idriche e la "colonizzazione" delle regioni interne.
27. Parte dei beni erano destinati ad essere accorpati alle riserve templari. RIBICHINI (1985), pp. 29-37.
28. LONGERSTAY (1993), pp. 111-26; PANERO (2008), pp. 4 ss.

nentale"; in parte sono immesse in quello che potremmo definire il "sistema mare", ovvero un articolato impianto legato ai commerci su lunga distanza per far giungere tali prodotti oltre i confini continentali, garantendo alla stessa Cartagine di mantenere un elevato prestigio in ambito "internazionale"[29] (FIG. 9).

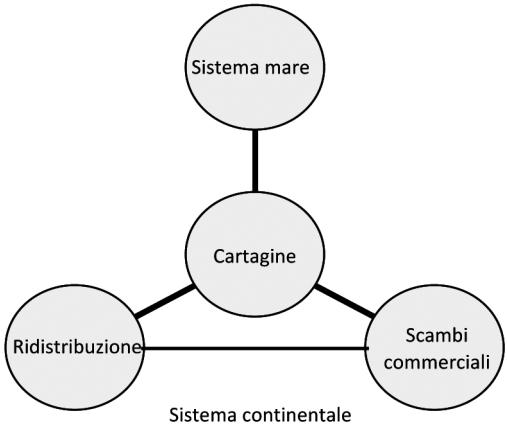


FIG. 9 Schema di circolazione dei beni.

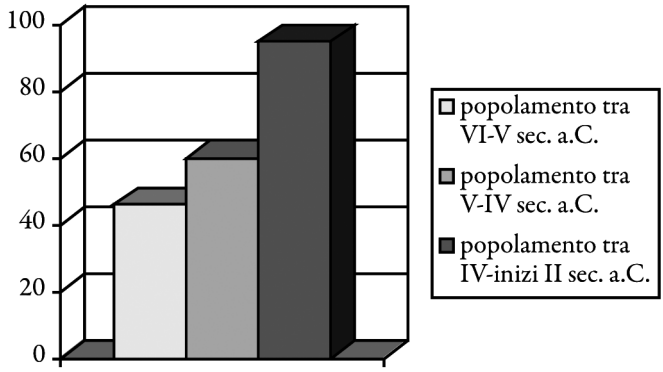


FIG. 10 Grafico indicativo ideato da chi scrive sulla base delle informazioni raccolte: i valori 0-100 sono formulati in proporzione al momento di massimo sviluppo del territorio cartaginese in base, soprattutto, ai dati forniti dalle necropoli e dai *tofet*.

29. ROUGÉ (1975), pp. 4 ss.; PARISE (1976), pp. 75-80; ROUILLARD (1995), pp. 95-108.

La necessità di Cartagine è dunque quella di garantirsi una gestione ragionata del territorio per fronteggiare anche un aumento demografico registrato nel tempo (FIG. 10).

Questo fattore, documentato mediante i dati archeologici raccolti principalmente nelle necropoli e in minore percentuale nei *tofet* analizzati, permette di ipotizzare anche un aumento del benessere generale degli abitanti delle terre assoggettate dai Cartaginesi, valutando l'apporto gestionale del territorio in modo positivo. Cartagine riesce, in buona sostanza, a innescare un meccanismo di controllo amministrativo atto a mantenere ben distesi i rapporti innanzitutto tra i Punici, in cui si inseriscono anche i gruppi di più antica discendenza fenicia, e tra i Punici e gli indigeni assoggettati, grazie al rispetto di diritti fondamentali della persona e della libertà religiosa[30].

La necessità primaria resta, per la città, l'annessione di sempre maggiori territori e la conseguente garanzia della loro protezione sui limiti raggiunti. Il concetto di protezione, in principio circoscritto a entità territoriali minori, è poi esteso a un territorio molto più ampio in cui il limite, inteso come confine invalicabile alle genti esterne, era prima di natura puramente ideologica, poi reso fisico mediante lo scavo delle "fosse fenicie" citate[31].

I vari tentativi di incursioni esterne[32] andarono a incidere maggiormente sui piccoli villaggi indifesi, tanto che verso la fine del domino cartaginese e sempre con maggiore frequenza, si registra un moto di accentramento delle popolazioni rurali verso i centri urbani maggiori[33]. Inoltre, il tipo di proprietà terriera e la gestione delle terre, man mano che Cartagine costituisce il suo grande impero, si sposta verso il polo statale che tenderebbe a integrare le prestazioni lavorative con i "liberi" abitanti dei villaggi, o con uno strato di salariati senza proprietà terriere; si deve pensare a questo territorio come organizzato in pochi centri maggiori (tra cui i "capoluoghi" delle *'rṣt*) e molti centri o villaggi minori, il cui "polo di gravità" principale resta sempre spostato verso la metropoli maggiore del nord.

Il numero delle circoscrizioni presenti, almeno sulla base delle informazioni qui raccolte, potrebbe essere fissato a otto, organizzate in momenti

30. PARISE (1976), pp. 75-80; BONDÌ (1985), pp. 217-21; MANGANARO (2000), pp. 255-67.
31. ONIGA (1990), pp. 4 ss.; MOSCATI (1994), pp. 203-14; LEPELLEY (1999), pp. 3 ss.; MANFREDI (2003), pp. 5 ss.; DE BONIS (2012), pp. 189-210.
32. LORETO (1995), pp. 6 ss.
33. Come è facile intuire, i piccoli villaggi procacciatori di materie prime, essendo privi di strutture difensive, erano i più vulnerabili alle incursioni di gruppi invasori esterni; ciò determina nel tempo uno spostamento delle genti verso le aree più protette.

differenti e in diretta relazione con l'espansione e l'organizzazione territoriale dei possedimenti cartaginesi (FIG. 3). Le caratteristiche che accomunano questi distretti restano le stesse nel tempo: la loro estensione media (solo le *'rṣt* di più antica formazione presentano dimensioni di poco maggiori)[34]; la presenza di una città capoluogo gestita da personaggi punici o punicizzati[35] in rapporto diretto con Cartagine; la presenza di moduli insediativi misti. Come specificato, l'interesse primario di Cartagine resta, nel tempo, l'organizzazione della "macchina" produttiva, puntando a un'adeguata gestione territoriale partendo dalla corretta strutturazione dei piccoli centri interni.

Sulla base di ciò che è ricordato dell'attività dell'agronomo Magone, citato da Columella e Plinio[36], si comprende la necessità per Cartagine di avere a disposizione agronomi specializzati, in modo da gestire l'irrigazione e la coltivazione delle terre, talvolta anche mediante l'apertura di nuovi canali, favorendo una "ristrutturazione" urbanistica e idrologica che si concentra principalmente nelle città principali – compresa la stessa Cartagine – e nelle terre subito circostanti più fertili (Capo Bon, "Campi Magni", Bizacena)[37]. Ciò che caratterizza in senso innovativo l'operato cartaginese è un'evidente volontà di razionalizzazione e unificazione della gestione amministrativa dell'economia. Si potrebbe ritenere che, oltre all'aumento quantitativo, si registri anche un incremento qualitativo: un aumento, cioè, della volontà di far quadrare previsione e risultato, lavoro impiegato e prodotto ottenuto, in una parola, si registra la netta volontà di incrementare la "razionalità economica", unico modo per gestire efficientemente e in modo omogeneo un grande impero diviso in distretti amministrativi retti da *sufeti* locali nominati dalle assemblee popolari[38] dei singoli centri.

Anche se le informazioni epigrafiche risultano molto limitate; i dati archeologici raccolti, accorpati alle indicazioni fornite dalle fonti classiche[39], in-

34. DE BONIS (2012), p. 190, figg. 1 e 2.

35. Le iscrizioni rinvenute riportano quasi sempre personaggi dai nomi punici o talvolta libici (forse compagine libio-fenicia); anche i materiali rinvenuti nelle necropoli individuate e la presenza di *tofet* tardi aiutano a confermare la presenza di Punici nelle terre assoggettate di volta in volta, pur vivendo in maggioranza nei distretti di più antica fondazione.

36. COLUM., libri III, V, VI, VII e XII; PLIN., *nat.*, XIV, 81; MARTIN (1971), pp. 4 ss.; LANCEL (1999[2]), pp. 370-6.

37. JOHANSSEN (1971).

38. SZNYCER (1975), pp. 47-68.

39. È necessario specificare che i documenti di età romana costituiscono un carattere indiziario per la ricostruzione della struttura amministrativa punica più antica (A. De Bonis, Dottorato di Ricerca in Filologia e Storia del Mondo antico discusso il 23 aprile 2010 presso

ducono a proporre la presenza di un organigramma piramidale nella gestione dei territori soprattutto agricoli continentali, che andrebbe dai singoli contadini ai funzionari incaricati della gestione, dei prelievi e dei controlli, in modo da mantenere viva la grande ricchezza della città più importante del Mediterraneo occidentale tra il VI e il II secolo a.C. L'analisi dei singoli siti ha permesso di tracciare, attraverso l'interpretazione dei riferimenti storici, archeologici ed epigrafici, alcuni lineamenti evolutivi che hanno a loro volta consentito di ricostruire le tappe fondamentali dell'occupazione dei differenti territori in cui tali siti erano inseriti, permettendo di sviluppare anche ipotesi sull'occupazione degli stessi in alcuni casi mai formulate.

Le informazioni raccolte hanno permesso di distinguere anche alcune specializzazioni territoriali: di natura agricola nel Capo Bon, nella Bizacena e nei territori di Vaga (la "Grande Piana"); pertinenti la fusione e lavorazione dei metalli nelle aree attorno al lago di Biserta[40]; di natura ittica e concernente la tintura delle stoffe nelle aree del lago di Biserta e soprattutto lungo la costa orientale della Tunisia; l'estrazione di pietre preziose da lavorare, marmi e pietra da costruzione rispettivamente nelle città di *Vaga* (Béja), *Simitthus* (Chemtou) e regione di el-Houaria[41].

A essere ben delineato è anche un quadro evolutivo fortemente legato all'ambito religioso, soprattutto con la grande diffusione registrata, come già ricordato, maggiormente dal IV secolo a.C. in poi, del principale santuario – tipo *tofet* – legato, maggiormente in Africa del Nord, alle testimonianze di una profonda religiosità di fase punica. L'importanza di questi luoghi di culto non si cancella nel tempo, anzi è resa manifesta nelle chiare forme sincretistiche registrate nella fase di avvento romana[42]. In buona sostanza, quando si è in presenza di un tempio votato a Saturno è altamente probabile, secondo ricostruzioni già proposte da M. Le Glay[43] e percentuali mostrate nel grafico (FIG. 11), i cui dati sono aggiornati ai resoconti archeologici dell'anno 2012, anche la presenza di un *tofet* di tradizione punica più antico, in cui è documentabile, generalmente, l'avvenuto cambiamento nel

l'Università "Sapienza" di Roma, dal titolo: *Centri e Territori amministrati da Cartagine nella Tunisia antica*).

40. KHELIFI (1998), pp. 89-114.

41. Molti dei centri analizzati hanno inoltre evidenziato la presenza di zone per la produzione di ceramica, talvolta caratterizzate da esemplari prodotti solo in una determinata area (ad es. brocche campaniformi, con orlo trilobato e decorazioni pittoriche esclusive della città d'*Utica*; o le molte fornaci localizzate nella città di Kerkouane).

42. Vedere *supra* note 5 e 6; SEBAÏ (2004), pp. 395-405.

43. LE GLAY (1961; 1966); ID. (1985), pp. 235-47; ID. (1988), pp. 187-237.

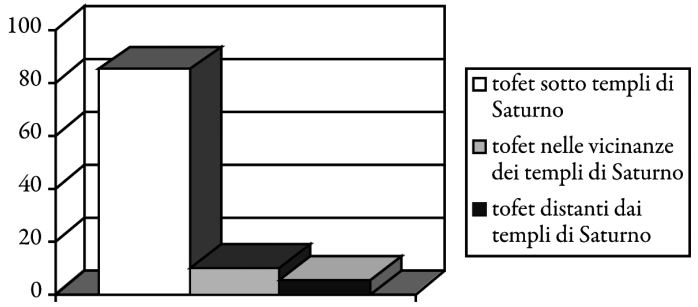


FIG. 11 Disposizione di *tofet* rispetto ai luoghi di culto votati a Saturno.

rituale svolto: non sono più presenti incinerazioni di bambini ma solo di animali[44] (FIG. 12).

A risultare differente, nella quasi totalità dei casi, è anche la stessa organizzazione del luogo di culto a cielo aperto, in cui si costruiscono tutt'attorno all'area sacra delimitata, strutture di tipo templare monumentali, che pur obliterando il *tofet* punico più antico, tendono a preservarne la sacralità del luogo occupato e, in taluni casi, a rispettare la disposizione interna dei principali sacelli di culto, modificando semplicemente la loro estensione.

Anche quando Roma subentra ormai definitivamente a Cartagine (I-II secolo d.C.), la necessità di controllo territoriale in questa regione nordafricana sembra essere ancora indispensabile; Roma riprende l'organizzazione di una barriera fortificata pur ritraendo il confine verso nord-est[45]. Di epoca romana è dunque il secondo tracciato di confine documentato storicamente: la *Fossa Regia* e lo sfruttamento di antiche città con capacità di supervisione territoriale[46]. All'interno di questo nuovo limite, in seguito alla distruzione di Cartagine nel 146 a.C., Scipione *Aemilianus Africanus Numantinus* delimita la *provincia Africa*, acquisita nuovamente mediante l'isolamento dei regni numidi[47] e cercando di romanizzare i centri in cui sembra essere maggiormente radicato un carattere di punicizzazione fortemente manifesto in ambito soprattutto cultuale.

44. PINTUS (1996), pp. 1629-36.
45. GASCOU (1972), pp. 6 ss.
46. NAPOLI (1997), pp. 6 ss.; PÉAN (2005), pp. 5 ss.; PANERO (2008), pp. 4 ss.
47. DI VITA-ÉVRARD (1986), pp. 31-58.

FIG. 12 Stele tardopunica con rappresentazione di Tanit con in grembo un toro oggetto del sacrificio.

Ciò che si documenta in fase post-cartaginese è una generale contrazione del territorio verso le aree costiere e il consecutivo modificarsi degli assi economici principali, mantenendo attive solo due maggiori arterie commerciali di fase punica: la prima che dal territorio di *Vaga* giunge sulla costa (*Thabraca* - Biserta)[48]; la seconda che dal porto di Hammamet giunge direttamente al porto di Cartagine, inducendo di fatto un sostanziale riutilizzo di antichi centri fortificati necessari per il controllo territoriale e dei commerci continentali e marittimi.

48. Mahjoubi (1959), pp. 6 ss.; Longerstay (1993), pp. 111-26; Khelifi (1998), 89-114.

Bibliografia

Barreca F., Fantar M.H. (1983), *Prospezioni archeologiche al Capo Bon – II*, Roma.

Bondì S. F. (1985), *Diritti fondamentali della persona e libertà religiosa. Elementi di conoscenza per il mondo punico*, in *I diritti fondamentali della persona umana e la libertà religiosa, Atti del V Colloquio giuridico (Roma 1984)*, a cura di F. Biffi, Roma, pp. 217-21.

Charles-Picard G. (1969-70), *Les religions de l'Afrique antique*, Paris.

Charles-Picard G. (1990), *Ba'al Hammon et Saturne dans l'Afrique romaine*, in *Hommages à M. Sznycer II*, «Semitica», 39, pp. 89-97.

Charles-Picard G., Mahjoubi A., Beschaouch A. (1963), *Pagus Thuscae et Gunzuzi*, «CRAI», a. 107, 2, pp. 124-30.

De Bonis A. (2012), *Confine e articolazione del territorio amministrativo di Cartagine nella Tunisia antica*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 189-209.

Di Vita-Évrard G. (1986), *La Fossa Regia et les diocèses d'Afrique proconsulaire*, in *L'Africa romana III*, pp. 31-58.

Fantar M.H. (1984-86), *Kerkouane. Cité punique du Cap Bon (Tunisie)*, voll. I-III, Tunis.

Ferchiou N. (1990a), *L'habitat fortifié pré-impérial en Tunisie antique*, in *Carthage et son territoire dans l'Antiquité, Actes du IV^e Colloque International sur l'Histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Strasbourg, 1988)*, vol. I, Paris, pp. 229-53.

Ferchiou N. (1990b), *L'Habitat fortifié pré-impérial en Tunisie antique*, «AntAfr», 26, pp. 43-86.

Ferchiou N. (1995a), *Le paysage protohistorique et préimpérial à l'est et au sud de Zaghouan (Tunisie)*, «AntAfr», 30, pp. 7-55.

Ferchiou N. (1995b), *Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda (région d'Utique-Bizerte)*, «Africa», 13, pp. 83-93.

Ferchiou N. (1995c), *Le paysage pré-romain en Tunisie antique à l'ouest de Carthage*, in *Actes du III^e Congrès International des Études Phéniciennes et Puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, I-II, Tunis, pp. 435-45.

Ferchiou N. (1995d), *Le paysage pré-impérial dans une zone de contact: percée de l'Oued Kebir sortant de la Dorsale tunisienne pour aborder la plaine de Thuburbo Majus*, «REPPAL», IX, pp. 49-62.

Gascou J. (1972), *La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère* (Coll. EFR, 8), Rome-Paris.

Gascou J. (1988), *Y avait-il un pagus carthaginois à Thuburbo Maius?*, «AntAfr», 24, pp. 67-80.

Gascou J. (2001), *Un municeps et patronus pagi de Thugga*, «AntAfr», 35 (1999), pp. 71-5.

Gharbi M. (1990), *Les fortifications préromaines de Tunisie: le cas de Kélibia*, in *L'Africa romana VII*, pp. 187-98.

Gharbi M. (1995), *La forteresse punique et son territoire: réflexion sur la présence punique en Sardaigne et en Tunisie*, in *Actes du III^e Congrès International des Études Phénicienne et Puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, I-II, Tunis, pp. 71-82.

Greene J.A. (1992), *Une reconnaissance archéologique dans l'arrière-pays la Carthage antique*, in A. Ennabli (éd.), *Pour sauver Carthage. Exploration et conservation de la cité punique, romaine et bizantine*, Tunis, pp. 1995-7.

Greene J.A., Kehoe D.P. (1995), *Mago the Carthaginian,* in *Actes du III^e Congrès International des Études Phénicienne et Puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, I-II, Tunis, pp. 110-17.

Grosse M. (1969), *Recherches géomorphologiques dans la région du Cap Bon (Tunisie)*, Tunis.

Heurgon J. (1979), *Sur l'interdiction de naviguer au-delà du Beau-Promontoire dans le premier traité entre Rome et Carthage (Pol. III, 22.23)*, «AntAfr», 14, pp. 37-42.

Johanssen K. (1971), *Die lex agraria des Jahres III v. Chr.*, München.

Khelifi L. (1998), *La présence phénico-punique dans la région de Bizerte*, «REPPAL», XIV, pp. 89-114.

Lancel S. (1999[2]), *Carthage*, Paris.

Le Glay M. (1961), *Saturne Africain: Afrique proconsulaire*, I, Paris.

Le Glay M. (1966), *Saturne Africain: Numidie-Maurètanie*, II, Paris.

Le Glay M. (1985), *Les premiers temps de la Carthage romaine*, in *II^e Colloque international sur l'Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord (Grenoble, 5-9 avril 1983)*, Paris, pp. 235-47.

Le Glay M. (1988), *Nouveaux documents, nouveaux points de vue sur Saturne africain*, in E. Lipiński, *Studia Phoenicia VI*: *Carthago*, *Acta Colloquii Bruxellensis habiti diebus 2 et 3 mensis Maii anni 1986* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 26), Leuven, pp. 187-237.

Lepelley C. (1999), *Frontieres et limes geographiques de l'Afrique du Nord antique*, *Hommage a P. Salama*, Napoli.

Longerstay M. (1993), *Un carrefour commercial africaine d'importance régionale: Thabraca*, in *La città mediterranea (Atti de Congresso Internazionale di Bari: 4-7 maggio 1988)*, Napoli, pp. 111-26.

Loreto L. (1995), *La grande insurrezione libica di Cartagine del 241-37 a.C. Una storia politica e militare*, Roma.

Mahjoubi A. (1959), *Découvertes archéologiques dans la région de Béja*, «CT», VII, 25, pp. 481-7.

Manfredi L. I. (2003), *La politica amministrativa di Cartagine in Africa*, «MANL», serie IX, 16, 3.

Manganaro G. (2000), *Fenici, Cartaginesi, Numidi tra i Greci (IV-I secolo a.C.)*, «NAC», 29, pp. 255-67.

Martin R. (1971), *Recherches sur les agronomes latins et sur leurs conceptions économiques et sociales*, Paris.
Merante V. (1972-73), *La Sicilia e Cartagine dal v secolo alla conquista romana*, «Kokalos», 18-19, pp. 77-107.
Moscati S. (1994), *L'espansione di Cartagine sul territorio africano*, «RAL», ix, 5, pp. 203-14.
Napoli J. (1997), *Recherches sur les fortifications linéaires romaine*, Rome.
Oniga R. (1990), *Il confine conteso*, Bari.
Panero E. (2008), *La Maalga e i Porti Punici di Cartagine. Una città e il suo territorio dalla fondazione fenicia alla dominazione romana*, Firenze.
Parise N.F. (1976), *Baratto silenzioso fra Punici e Libici al di là delle Colonne d'Ercole, Cirene e la Grecia*, «QAL», 8, pp. 75-80.
Péan R. (2005), *Dagli eroi cartaginesi ai governatori romani*, Tunis.
Pflaum H.G. (1970), *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques récentes*, «AntAfr», 4, pp. 75-117.
Pintus G.M. (1996), *Sacrifici animali e dèi di coccio*, in *L'Africa romana xi*, pp. 1629-36.
Ribichini S. (1985), *Temple et sacerdoce dans l'économie de Carthage*, in *II^e Colloque international sur l'Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord (Grenoble, 5-9 avril 1983)*, Paris, pp. 29-37.
Ribichini S. (1991), *I fratelli Fileni e i confini del territorio cartaginese*, in *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici (Roma, 9-14 novembre 1987)*, I-III, Roma, pp. 393-400.
Rossignoli C. (1994), *Templi periurbani di Africa Proconsolare e Numida*, in *L'Africa romana x*, pp. 559-95.
Rougé J. (1975), *La marine dans l'antiquité*, Paris.
Rouillard P. (1995), *Les emporia dans la Méditerranée occidentale aux époques archaïque et classique*, in *Les Grecs et l'Occident (Actes du colloque de la ville «Kérylos»)*, Rome, pp. 95-108.
Scardigli B. (1991), *I trattati romano-cartaginesi. Introduzione, edizione critica, commento e indici*, Pisa.
Sebaï M. (2004), *Les sanctuaries méridionaux du Cap Bon: "une frontière religieuse"? Premières observations*, in *L'Africa romana xv*, pp. 395-405.
Sznycer M. (1975), *L'«Assemblée» du peuple dans les cités puniques d'après les témoignages épigraphiques*, «Semitica», 25, pp. 47-68.

LUIS ALBERTO RUIZ CABRERO

«Non potevo fumare l'erba sul prato di mio padre» La supervivencia del molk en el África romana

Tras la caída de Cartago, los territorios del Norte de África continuaron con el modo de vida púnico. Entre estos, los ritos que se realizaban en el santuario denominado *tofet*. Prueba de ello es el pasaje de Tertulliano, *Apologeticum*, IX, 3-6, que presenta la presencia de un jardín sagrado, y los santuarios dedicados a Saturno Africano.

Palabras clave: *tofet*, jardines sagrados, Saturno africano, drogas.

Con la destrucción de Cartago desaparece una de sus prácticas religiosa, aquella del molk[1]. Así, al menos, puede desprenderse de las noticias aportadas por los autores clásicos. De final del siglo I, Dionysius Halicarnassensis, *Antiquitates Romanae*[2]:

> λέγουσι δὲ καὶ τὰς θυσίας ἐπιτελεῖν τῷ Κρόνῳ τοὺς παλαιούς, ὥσπερ ἐν Καρχηδόνι τέως ἡ πόλις διέμεινε καὶ παρα Κελτοῖς εἰς τόδε χρόνου γίνεται καὶ ἐν ἄλλοις τισὶ τῶν ἑσπερίων ἐθνῶν, ἀνδροφόνους[3].

Este texto ratifica que la costumbre de sacrificar víctimas humanas entre los cartagineses finaliza con la caída de su ciudad. Claro está que de esta forma se intenta desligar toda aptitud negativa de la nueva colonia romana poten-

* Luis Alberto Ruiz Cabrero, Departamento de Historia Antigua-CEFYP, Universidad Complutense de Madrid.

1. L.A. RUIZ CABRERO, *El sacrificio molk entre los fenicio-púnicos: cuestiones demográficas y ecológicas*, Madrid 2007; C. GONZÁLEZ WAGNER, L.A. RUIZ CABRERO, *El sacrificio molk* (Biblioteca de las Religiones, 20), Madrid 2007.

2. DION., *ant. rom.*, I, 38, 2; E. CARY (ed.), *The Roman Antiquities of Dionysius of Halicarnassus*, vol. I (LCL, 319), London-Cambridge (Massachusetts) 1937, p. 122.

3. «Dicen también que los antiguos ofrecían sacrificios humanos a Saturno, como se hacía en Cartago mientras la ciudad existió, y en nuestros días se hace todavía entre los celtas y algunos otros pueblos de occidente». Trad. E. JIMÉNEZ, E. SÁNCHEZ, *Dionisio de Halicarnaso. Historia Antigua de Roma. Libros I-III*, vol. I (Biblioteca Clásica Gredos, 73), Madrid 1984, pp. 83-4.

ciada primero por Iulius Caesar y, después, por su sucesor Augustus Caesar. No debemos olvidar el origen africano del autor que intenta negar toda conexión con el sacrificio de víctimas humanas[4]. Sin embargo, la mención a otras naciones del oeste pudiera sugerir que el culto continuaba en auge en los territorios anteriormente controlados por Cartago, aunque no se halla una mención geográfica específica.

Una situación similar acontece en la narración de Quintus Curtius Rufus (*fl. ca.* 50)[5], *De rebus gestis Alexandri Magni*[6]:

> *Sacrum quoque, quod equidem dis minime cordi esse crediderim, multis saeculis intermissum repetendi auctores quidam erant, ut ingenuus puer Saturno immolaretur: quod sacrilegium verius quam sacrum Carthaginienses a conditoribus traditum usque ad excidium urbis suae fecisse dicuntur. Ac nisi seniores obstitissent, quorum consilio cuncta agebantur, humanitatem dira superstitio vicisset*[7].

El texto además aporta una conexión entre sacrificio y crisis cívica. Por último, se suman las referencias de uno de los santos padres de la Iglesia, Agustín de Hippona[8], *De civitate Dei*[9]:

4. El desarrollo del párrafo elegido continúa con la referencia a que los sacrificios humanos se hacían en un tiempo anterior en la Roma arcaica y que Hércules, en su empeño civilizador, eliminó, enseñando a no ofrecer más víctimas humanas en honor de Cronos/Saturno.

5. Para la datación, F. Pejonaute Rubio, *Quinto Curzio Rufo. Historia de Alejandro Magno* (Biblioteca Clásica Gredos, 96), Madrid 1986, pp. 7-19. Puede tratarse de Curtius Rufus, cónsul entre los años 43-45 y que acabó rigiendo la provincia de África. Respecto a una datación más elevada: J. Rufus Fears, *Silius Italicus, Cataphracti, and the Date of Q. Curtius Rufus*, «CPh», 71, 1976, pp. 214-23. Quintilianus no incluye a Q. Curtius Rufus en su lista de historiadores (*inst.* 10, 1, 85-131), aunque como el propio autor latino expresa, no da una lista completa (*inst.* 10, 1, 104).

6. Curt., iv, 3, 23; J.C. Rolfe (ed.), *Quintus Curtius*, vol. i, *Books 1-v* (LCL, 368), London-Cambridge (Massachusetts) 1946, p. 194.

7. «Incluso algunos eran partidarios de restablecer un sacrificio que había caído en desuso desde hacía siglos y que yo de ningún modo estimaría como agradable a los dioses; el que un joven de familia libre fuera inmolado a Saturno. Este sacrilegio, mejor que sacrificio, lo habían heredado los cartagineses de los fundadores de su ciudad y lo siguieron practicando hasta la destrucción de Cartago; y si no se hubiera opuesto el Consejo de Ancianos que detentaba todo el poder de decisión, los sentimientos humanos hubieran sido conculcados por una cruel superstición». Trad. Pejonaute Rubio, *Quinto Curzio Rufo*, cit., p. 151.

8. Aurelius Augustinus (13 Noviembre 354 - 28 Agosto 430), nacido en *Thagaste* (Numidia), llegando a obispo de *Hippona* (Bône, Argelia) en el 391.

9. Aug., *civ.*, vii, 19 y 26; W.M. Green (ed.), *Saint Augustine: The City of God against the Pagans*, vol. ii, Books 4-7 (LCL, 412), London-Cambridge (Massachusetts) 1963, pp. 440, 442 y 468, 470.

(19) *Deinde ideo dicit a quibusdam pueros ei solitos immolari, sicut a Poenis, et a quibusdam etiam maiores, sicut a Gallis, quia omnium seminum optimum est genus humanum. De hac crudelissima vanitate quid opus est plura dicere?*[10].

(26) *Devoravit ille filios, ut poetae ferunt, et physici ex hoc interpretantur quod volunt; ut autem historia prodit, necavit; sed quod ei Poeni suos filios sacrificati sunt, non recepere Romani*[11].

Vuelve a ponernos en conexión sino con el fin de la práctica, si con su rechazo más estricto por parte de las autoridades romanas. Sin embargo, a pesar de esta persecución, parece que el ritual continuó celebrándose, según se desprende de la lectura de Quinto Septimio Florente Tertuliano, *Apologeticum*[12]:

Infantes penes Africam Saturno immolabantur palam usque ad proconsulatum Tiberii, qui eosdem sacerdotes in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum votivis crucibus exposuit, teste militia patriae nostrae, quae id ipsum munus illi proconsuli functa est. Sed et nunc in occulto perseveratur hoc sacrum facinus. Non soli vos contemnunt Christiani, nec ullum scelus in perpetuum eradicatur aut mores suos aliqui deus mutat. Cum propiis filiis Saturnus non pepercit, extraneis utique non par-

10. «Dice a continuación que algunos solían inmolarle niños. Así, los cartagineses y otros le inmolaban también adultos, como los galos, porque la mejor de las semillas es el género humano. ¿Qué necesidad tenemos de alargarnos sobre esta crueldísima vanidad?». Trad. J. Morán, *Obras de San Agustín. XVI. La Ciudad de Dios*, Madrid 1964, p. 379.

11. «Devoró él a los hijos, según cantan los poetas. De ello los físicos dan la interpretación que quieren. La historia dice simplemente que los mató. Y si los cartagineses les sacrificaban sus hijos, es usanza que no admitieron los romanos». Trad. Morán, *Obras de San Agustín*, cit., p. 390.

12. Tert., *apol.*, IX, 2-5; T.R. Glover (ed.), *Tertullian. Apology and De spectaculis. Minucius Felix. Octavius* (LCL, 250), London-Cambridge (Massachusetts) 1931, p. 46. La primera parte de este pasaje es recogida con alguna variación, que llega a suponer una exposición diferente de los hechos, en el *Codex Fuldensis* (J.P. Waltzing, A. Severyns, éds., *Apologétique. Tertuliano*, Paris 1979, pp. LI-LX): *Infantes penes Africam Saturno immolabantur palam usque ad proconsulatum Tiberii, qui ipsos sacerdotes in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum votivis crucibus vivos exposuit, teste militia patris nostri, quae id ipsum manus illi proconsuli functa est.* A. Wypustek, *The Problem of Human Sacrifices in Roman North Africa*, «Eos», 81, 1993, pp. 265-6, señala las siguientes matizaciones entre una y otra versión: «*Eosdem* in the first version does not make much sense whithout *sacerdotes* in the preceeding sentences. Furthemore, in the *recensio Fuldensis* the phrase *ad ipsum munus* is copyist's mistake. *Ad ipsum manus* would be correct, so we should read *id ipsum munus*. The lection of *patriae nostrae* is, on the other hand, still unresolved. All manuscrispts we have contained the first version; only manuscript with the second one is *Codex Fuldensis*».

> *cendo perseverabat, quos quidem ipsi parentes sui offerebant, et libentes respondebant et infantibus blandiebantur, ne lacrimantes immolarentur. Et tamen multum homicidio parricidium differt. Maior aetas apud Gallos Mercurio prosecatur. Remitto fabulas Tauricas theatris suis*[13].

La estrategia seguida por Tertuliano, como posteriormente hará Minucius Felix, es retorcer la acusación de los crímenes secretos imputados a los cristianos, sobre todo, infanticidios e incestos[14], lanzándola contra el acusador. En este plano se articula la composición del *Apologeticum* en el año 197 «in seguito ad un primo accenno di persecuzione in Egitto e rivolto al senato di Cartagine, con lo scopo dichiarato di convincerlo della verità della nuova fede»[15]. La obra se articula sobre estos dos registros: las acusaciones paganas y la respuesta cristiana acusando a los paganos[16]. En esta respuesta se inserta el último pasaje que aporta una información de primer orden. Dionysius de Halicarnassus, seguido por Quintus Curtius Rufus, había afirmado que con la destrucción de la ciudad de Cartago, la práctica de sacrificar niños había desaparecido, sin embargo Tertuliano presenta un panorama totalmente distinto en el que el rito había sobrevivido, incluso en el mundo romano, en la región vecina a Cartago. De ahí que a pesar del intento de suprimir la práctica durante el proconsulado de Tiberius[17], ésta se siguiera ejecutando

13. «En África se inmolaban niños a Saturno públicamente hasta el proconsulado de Tiberio, que expuso a los sacerdotes de este culto colgados vivos en los árboles de su templo, los mismos que daban sombra a sus crímenes, convertidos en cruces votivas; y testigo de ello son los soldados de mi padre que ejecutaron la orden del procónsul. Pero aún ahora se mantiene en secreto este sacrificio criminal. No son los cristianos los únicos que os condenan; ningún crimen se arranca de raíz para siempre y ningún dios cambia sus costumbres. Como Saturno no perdonó a sus propios hijos, seguramente hubiera persistido en no perdonar a los ajenos: pero a éstos los ofrecían los mismos padres, y se comprometían de buen grado, y acariciaban a los niños para que no llorasen al sacrificarlos. Sin embargo, es grande la distancia entre el parricido y el homicidio. Hombres ya adultos se inmolaban entre los galos a Mercurio; dejo las fábulas tauríticas para sus teatros» (trad. C. Castillo García, *Tertuliano. Apologético. A los gentiles*, Biblioteca Clásica Gredos, 285, Madrid 2001, p. 81).

14. Añadiéndose a ellos las prácticas abortivas: Tert., *apol*., ix, 6-8 y, posteriormente, Min., xxx, 2-3.

15. F. Martinelli, *Aspetti di cultura religiosa punica (il molk) negli autori cristiani*, en *1 Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, vol. ii, Roma 1983, p. 425.

16. R. Braun, *Observations sur l'architecture de l'Apologeticum*, «Latomus», 70, 1964, pp. 114-21.

17. El emperador Tiberius nunca fue procónsul de África por lo que Tertuliano habría probablemente copiado este dato de Tacitus, *Annales* iii, 32; 35, según sugiere T.D. Barnes, *Tertulliani. A Historical and Literary Study*, Oxford 1971, pp. 185 y ss. Schulten

tal vez como una medida de cohesión frente a la presión de la civilización romana.

La pervivencia se produjo tal vez como símbolo de entidad pan-africana frente a la presencia romana[18], que se mostró reacia a la asimilación del ritual, aunque en su programa de sincretismo llegó a acoger el culto a la divinidad bajo la forma de Saturno[19] con el objeto de atraer a las elites urbanas[20].

El lugar que se describe, un templo con sus árboles, abre un nuevo campo de estudio prácticamente obviado en torno al sacrificio molk y el santuario donde se depositan los restos incinerados, el *tofet*. Respecto a la

pensó que se trataba de Gayo Serio Augurrino (169/170), cf. B.E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas*, Lund 1960, pp. 135-6. Acerca del análisis de un proconsulado de este emperador véase: M. Le Glay, *Saturne africain. Histoire* (BEFAR, 205), Paris 1966, pp. 61-2. Por su parte, A. Wypustek añade en su análisis de la problemática que: «*Tiberii* seems, thus, to mean either a quite unknown proconsul, named – strangely – only by *praenomen*, or it is just a defective version of an official's name» (Wypustek, *The Problem of Human Sacrifices*, cit., p. 267), optando por esta última opción.

18. L.A. Ruiz Cabrero, V. Peña Romo, *La pervivencia de los tofet como elemento de cohesión territorial tras la caída de Cartago*, en A. Ahmed Ferjaoui (éd.), *Carthage et les autoctones de son Empire du temps de Zama. Hommage au Professeur Mhamed Hassine Fantar*, Tunis 2010, pp. 459-70; B. D'Andrea, *Il tofet del Nord Africa dall'età arcaica all'età romana (VIII sec. a.C.-II sec. d.C.). Studi archeologici* (Collezione di Studi Fenici, 45), Roma e.p. No se debe olvidar que el santurio era un elemento no solo ciudadano sino también territorial, S.F. Bondì, *Per una riconsiderazione del Tofet*, «EVO», 2, 1979, pp. 139-49; E. Acquaro, *Il tofet: un santuario cittadino*, en L. Serra (a cura di), *La città mediterranea, Atti del Congresso Internazionale (Bari, 4-7 maggio 1988)*, Napoli 1993, pp. 97-101; Id., *Il tofet santuario comunitario*, en C. González Wagner, L.A. Ruiz Cabrero (eds.), *Otto Eissfeldt: El Molk como concepto del sacrificio púnico y hebreo y el final del dios Moloch*, Madrid 2002, pp. 86-92; L.A. Ruiz Cabrero, *Sociedad, jerarquía y clases sociales de Cartago*, en B. Costa, J.H. Fernández (eds.), *Instituciones, demos y ejército en Cartago*, Eivissa 2009, pp. 31-97.

19. M. Le Glay, *Saturne africain. Monuments*, vol. I, Paris 1961, vol. II, Paris 1964; Id., *Saturne africain. Histoire*, cit. En una primera fase, dejando de lado las deposiciones humanas quedando sólo las incineraciones de animales, como demuestran el análisis de los restos hallados o los testimonios del ritual molchomor sobre las estelas de N'Gaous. El proceso finaliza con la erección de templos dedicados a Saturno, cuyas características rituales son diversas a aquellas celebradas en el *tofet*. Los núcleos de resistencia poblacional, que continuarán con este tipo de costumbre de una forma más pura, pueden reflejarse en el pasaje de Tertuliano. Su fin, será el mismo que aquel del área sagrada del *tofet*, es decir, su desaparición hacia nuevas formas de religiosidad popular bajo el culto oficializado del *Saturno Augusto sacrum*.

20. B. D'Andrea, *Il tofet di El Kénissia e il rapporto tra tofet tardo punici, santuari a Saturno e "paesaggi del potere"*, en *L'Africa romana XIX*, pp. 2479-96.

descripción del santuario cartaginés, G. Charles-Picard[21] observa un referente del mismo aunque no hay mención explícita a la práctica, por parte de Titus Catius Asconius Silius Italicus[22], *Punica*, I[23]:

81 *urbe fuit media sacrum genetricis Elissae*
manibus, et patria Tyriis formidine cultum,
quod taxi circum et piceae squalentibus unmbris
84 *abdiderant, caelique arcebant lumine, templum.*
[...]
91 *[...] ordine centum*
stant arae caelique deis Ereboque potenti.
Hic crine effuso, atque Hennaeae numina divae
atque Acheronta vocat stygia cum veste sacerdos.
95 *Immugit tellus, rumpitque horrenda per umbras*
Sibila; inadeensi flagrant altaribus ignes.
Tum magico volitant cantu per inania manes
exciti, vultusque in marmore sudat Elissae[24].

La presencia de un bosque sagrado ligado a un templo fenicio es corraborada por Philostrato, *Vita Apollonii*[25], en territorio español, concretamente en la ciudad fenicia de *Gadir*[26].

No es de extrañar la situación de jardines anexos a santuarios y templos como muestra la arqueología en el caso del complejo sacro dedicado a Baal y Astarté en *Emar*[27]. Estos, además, se nutrían de especies foráneas que re-

21. G. Charles-Picard, *Le tophet de Carthage dans Silius Italicus*, en *Mélanges de philosophie de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé,* Rome 1974, pp. 569-77.

22. Tiberius Catius Asconius Silius Italicus (ca. 26-ca. 101), escritor de origen hispánico atendiendo a su cognomen.

23. Sil., I, 81-98; J.D. Duff (ed.), *Silius Italicus: Punica*, vol. I, *Books 1-8* (LCL, 277), London-Cambridge (Massachusetts) 1934, pp. 8-10.

24. «En medio de la ciudad, consagrado a los manes de la fundadora Elissa y venerado por los tirios con una adoración ancestral, oculto entre un cerco de tejos y pinos que con sus lúgubres sombras, lo privaban de la luz del cielo, había un templo. [...] también se erigen alineados cien altares consagrados a los dioses del cielo y al Erebo poderoso. En aquel lugar una sacerdotisa, con los cabellos sueltos y vestiduras estigias, invoca la protección de Henna y al Aqueronte. La tierra empieza a crujir y, por entre las sombras, estallan horribles silbidos. Sin que nadie lo encienda, brota fuego en los altares. Entonces, por obra del mágico encantamiento, los manes despiertan y revolotean por el vacío, y el marmóreo rostro de Elissa comienza a sudar». Trad. J. Villalba Alvarez, *Silio Itálico. La Guerra Púnica*, Madrid 2005, pp. 157-8.

25. Phil., *vita Apoll*., V, 5.

26. Le Glay, *Saturne africain. Histoire*, cit., p. 288.

27. D. Beyer, *Jardins sacrés d'Emar au Bronze Récent*, «Ktema», 15, 1990, pp. 123-31.

querían de expediciones, siendo una de las más famosas la realizada al Punt llevada a cabo por Hatshepsut[28]. Entre las especies vegetales tanto terrestres como acuáticas, cabe mencionar aquellas que poseen una serie de sustancias de tipo psicotrópico[29]. Algunas, servían para elaborar aceites y perfumes utilizados en el culto. El más conocido es el óleo de unción y el tiemana, recogido en *Éxodo* 30, 22[30]. Si observamos sus efectos, por ejemplo el incienso de la resina de Boswellia (*Boswellia sacra*) o la resina de los cedros del Líbano[31], alivia la ansiedad y la depresión, facilitando la exaltación espiritual[32]. Otro de los componentes, la mirra (en griego Μύῤῥα) o Esmirna (Σμύρνα)[33] según la

28. D.M. Dixon, *The transplatation of Punt incense tree*, «JEA», 55, 1969, pp. 55-65. En ocasiones nutrían verdaderos gabinetes botánicos, N. Beaux, *Le Cabinet de curosités de Thoutmosis III: Plantes et animaux du "Jardin botanique" de Karnak*, «OLP», 36, 1990. Los jardines asirios combinaban en algunos casos flora con fauna, D.J. Wiseman, *Mesopotamian gardens*, «AS», 33, 1983, pp. 137-44; S. Dalley, *Ancient Mesopotamian Gardens and the Identification of the Hanging Gardens of Babylon Resolved*, «Garden History», 21, 1, 1993, pp. 1-13; M. Novák, *The Artificial Paradise: Programme and Ideology of Royal Gardens*, en S. Parpola, R.M. Whiting (eds.), *Sex and Gender in Ancient Near East* (Rencontre assyriologique internationale, Compte rendu, vol. 47), Helsinki 2002, pp. 443-60.

29. Incluso las representaciones iconográficas muestran plantas con potentes principios psicoactivos como la mandrágora, P. Albelda, *Gravepines in Ashurbanipal's Garden*, «BASOR», 215, 1974, p. 5.

30. «[22]Yavé habló a Moisés, diciendo: [23]"Toma aromas: quinientos siclos de mirra de primera; la mitad, es decir, doscientos cincuenta siclos, de cinamomo aromático, y doscientos cincuenta siclos de caña aromática; [24]quinientos siclos de casia, según el peso del siclo del santuario, y un *hin* de aceite de oliva. [25]Con esto harás un aceite para la unción sagrada y un perfume compuesto con arreglo al arte de la perfumería, que será el óleo para la unción sagrada. [26]Con él ungirás el tabernáculo de la reunión, el arca del testimonio [...] Ese será el óleo de la unción sagrada para mí de generación en generación. [32]No se derramará sobre cuerpo de hombre alguno ni haréis parecido a él de la misma composición; será cosa sagrada, y como cosa sagrada lo miraréis. [33]Cualquiera que haga otro semejante o de él diere a un profano, será borrado de en medio de mi pueblo"».

31. *Libanos*, procedente de un verbo semítico que significa "ser blanco", es una resina vegetal, amarga y brillante, que se obtiene de incisiones en la corteza del *arbor thuris*, árbol del incienso, y especialmente importado de Arabia. En el mundo bíblico se utilizaba para quemar en sacrificios (*Ex* 30, 7), o para perfumar (*Cant,* 3, 6). La variedad de la India recibe el nombre de *looban*. Se encontraba entre las ofrendas traídas por los sabios del Oriente (*Mt* 2, 11). En *Ap* 18, 13 se relaciona entre las mercancías de Babilonia.

32. A. Moussaieff, M. Gross, E. Nesher, T. Tikhonov, G. Yadid, A. Pinhasov, *Incensole acetate reduces depressive-like behavior and modulates hippocampal BDNF and CRF expression of submissive animals*, «Journal of Psychopharmacology», 26, 2012, pp. 1584-93.

33. Nombre *smurna*, de donde procede el nombre de Esmirna, es término de origen semítico: en heb. *mor*, de una raíz que significa amargo. Es una resina gomosa de un arbusto que crece en el Yemen y en regiones circundantes en África. El fruto es liso y un poco más

mitología era la hija de Tías, rey de *Asiria*, o Cíniras, rey de Chipre, y madre con él de Adonis[34], principal esencia aromática si atendemos a Teofrasto[35]; Dioscórides[36] y Plinio[37].

La esencia podía quemarse en altares, similares al mencionado en *Éxodo* 30, 6; 40, 5-26, que constaba de una superficie cuadrada de 0,50 metros de lado y un metro de alto, realizada en madera de acacia, chapado en oro en su parte superior, con cuernos de oro para meter unas barras para transportarlo[38]. Hecho que nos vuelve a situar en el paisaje no solo anteriormente descrito por Silius Italicus (los cien altares en el bosque anexo al templo en medio de la ciudad cartaginesa, *Punica*, I, 91-92, o en *Punica*, IV, 766: *flagrantibus aris* a cuyo lado se inmolaban los hijos recién nacidos, en clara referencia al *tofet*), sino que es propio también de los jardines sacros e incluso palaciegos del Próximo Oriente[39].

grande que un guisante. El color de la mirra varia desde un amarillo rojizo pálido hasta un marrón rojizo o rojo. Su sabor es amargo, y tiene propiedades astringentes, usándose como antiséptico y estimulante. Se usaba como perfume (*Sal* 45, 8, donde el lenguaje habla figuradamente de las gracias del Mesías; *Prov* 7, 17; *Cant* 1, 13; 5, 5). Era uno de los ingredientes del «aceite de la santa unción» para los sacerdotes (*Ex* 30, 23; «mirra excelente»). Se usaba también para la purificación de las mujeres (*Est* 2, 12); para embalsamar (*Jn* 19, 39); como calmante. Fue uno de los presentes de los magos (*Mt* 2, 11). El verbo *smurnizo*, en el NT se usa transitivamente, con el significado de mezclar o combinar mirra (*Mc* 15, 23); la mezcla indudablemente se le ofrecía para sedar el dolor. La palabra usada por Mateo, «hiel», sugiere que la mirra no era el único ingrediente. Jesús rehusó beneficiarse de ninguno de estos medios para mitigar el dolor; quería retener toda su capacidad de consciencia para el completo cumplimiento de la voluntad del Padre.

34. En una versión, narrada en la fábula 58 de Higino, la esposa del rey Cíniras, Cencreis, presumía de que su hija era más hermosa que Afrodita. Para castigar a su madre, Afrodita hizo que Mirra se enamorase de su padre y le sedujese en sueños, engendrando a Adonis. Enfurecido, Cíniras quiso matarla. Compadeciéndose de ella, Afrodita la transformó en un árbol de mirra. En la variante recogida por Apolodoro de Atenas (III, 14, 4) era la propia muchacha quien se comparaba irrespetuosamente con Afrodita y ésta como castigo, hizo que se enamorase ciegamente de su padre. Con ayuda de su niñera logró cometer el incesto. Cuando Tías lo advirtió, montó en cólera y quiso matar a su hija. Sin embargo los dioses la transformaron en un árbol de mirra. El árbol creció durante diez meses y de él nació Adonis, a quien criaron las ninfas. En la versión de Ovidio de la historia (*Met.*, X, 435), el padre de Mirra era Cíniras y la muchacha logró acostarse con él disfrazándose como una nueva concubina.

35. Theophr., *od*., IV, 32.

36. Diosc., *mat. med*., I, 77.

37. Plin., *nat.,* XII, 60.

38. En los relatos del desierto con ofrendas de incienso no se menciona este altar (*Num* 16, 6-7, 17-18; 17, 11-12).

39. Nuevamente la iconográfia presenta altares y templetes en medio de estos jardines. Así en *Dur-Sharrukin* en el jardín de Sargon II, P.E. Botta, E. Flandin, *Monument*

No obstante, tenemos constancia del empleo y cultivo de otras plantas que ornamentarían estos lugares. De la lectura de las fuentes clásicas podemos determinar una serie de plantas, que junto al incienso y la mirra, formaban parte del principio psicoactivo del Kyphi[40]. Su ingrediente psicoactivo sería el aceite de los enebros, que contiene esencia de tanacenol. Éste, "también denominado thujol, es el principal componente del aceite del cedro del norte (*Thuja occidentalis*) y del cedro rojo (*Thuja plicata*) y se encuentra también en el crisantemo vulgar (*Tanacetum vulgare*) o atanasia. Cualquier repertorio de farmacología nos dirá que también se le conoce como thujol, thuyol, absinthol, thuyone, tanacetol, y tanacetona, por lo que forma parte de los aceites esenciales del ajenjo o artemisa y la Sabina albar (*Juniperus thurifera*), y resulta un potente alucinógeno"[41]. Plantas que como la *Artemisia Absinthium* o el *Juniperus Oxycedrus* nos resultan conocidas en el Próximo Oriente[42].

La epigrafía cartaginesa nos presenta nuevos testimonios en el empleo de sustancias psicotrópicas derivadas de plantas. Conocemos un *mkr hqn' zk'*, "mercader de rosa aromática"[43], *CIS* I 3889. Se trata de una inscripción fragmentada. *CIS* I propone *mercator rei purae* siguiendo la palabra *qānē* de *Jer* 6, 20 en los LXX *κινάμωμον*. Maria Giulia Amadasi Guzzo[44] señala que en la inscripción funeraria *CIS* I, 5967, en la línea 2ª, aparece *qnh*, siendo interpretado por la epigrafista como "canna", así como en plural, *q[n]m*, en la inscripción n. 1 de Cherchel[45] (*KAI* 161), en la línea 8ª. «In conclusione, in

de Ninive II, Paris 1849, pl. 114, o el jardín de *Sannaquerib* en un relieve del palacio de Assurbanipal, habitación H, nùms. 7-9, actualmente en el British Museum (ME 124939A); W. Orthmann (Hrsg.), *Der Alte Orient* (Propyläen Kunstgeschichte, 16), Berlin 1975, fig. 240. Un caso excepcional de jardines y altares se observa en la planificación religiosa del periodo amarniense, S. Pasquali, *Un jardin au petit temple d'Aton de Tell el-Amarna?*, «Égypte nilotique et méditerranéenne», 6, 2013, pp. 205-31.

40. Diosc., *mat. med*., I, 23; Plut., *Isis et Os*., 8, 29; C. González Wagner, *Sobre inciensos, trances y (algunas) diosas. Una perspectiva etnobotánica,* «Ilu», 15, 2010, pp. 91-103.

41. González Wagner, *Sobre inciensos*, cit., pp. 92-3. La tujona es un aceite esencial que posee una acción analéptica y convulsionante.

42. G. Contenau, *Drogues de Canaan, d'Amurru et jardins botaniques*, *Mélanges Syriens offerts a René Dussaud*, vol. I, Paris 1939.

43. J. Hoftijzer, K. Jongeling, *Dictionary of the North-West Semitic Inscriptions* (Handbook of Oriental Studies. The Near and Middle East), Leiden 1995, p. 1014.

44. M.G. Amadasi Guzzo, *Note su un «venditore di canna pura» in CIS I, 3889*, «SEL», 12, 1995, pp. 3-11.

45. J.-G. Février, *L'inscription néopunique Cherchel 1*, «RHR», 141 (ns 70), 1952, pp. 19-25; F. Bron, *L'inscription néo-punique de Cherchell*, *NP 130*, «VO», 14, 2008, pp. 257-61.

CIS I, 3889 l'espressione QN' ZK' designa, come già proposto dal *CIS*, l'essenza di una pianta aromatica forse corrispondente al *Cymbopogon Martini*, ottenuta mediante un procedimento di "purificazione" che la rende di una qualità particolare; inoltre, forse, il suo commercio ad opera di una determinata famiglia di origine non punica »[46]. Asimismo, la epigrafista italiana, hace un análisis respecto al personaje, cuyo antropónimo, *ptr'*, parece proceder de la zona de *Mactar*, y cuya genealogía, si atendemos al conjunto de inscripciones donde aparece dicho antropónimo, llegaría a un descendiente en tercera línea (nieto) que alcanza el grado de sufete[47]. Se trataría por tanto de una sustancia costosa cuyo empleo sería exclusivamente de tipo cultual[48].

Por su parte, *CIS* I 5967 nos menciona un *ṣḥr qnh*, "negociante de canna" (*mercatoris cannae*). El nombre del padre, *ptr'*, es bastante inusual[49] (solo en *CIS* I, 220, 3495, 3889, 4304), de ahí que J.-B. Chabot en su análisis de *RES*, 1229 propone la lectura *'p'*, *Hippo Regius*, lugar de donde sería el comerciante. Curiosa es la inscripción procedente de *Bir-Tlelsa*, en relación a la construcción y consagración de un altar, donde una de las ofrendas realizadas es incienso, ejecutada por una congregación que debe dedicarse a la distribución de este material[50]. No obstante, un nuevo estudio sobre estas inscripciones realizado por G. Garbini[51] propone que se trate de un objeto cultual en honor a Dionisios, el "*thyrsos*, che nel mondo fenicio-punico era costituita da una canna"[52]. Cuestión que entra en conexión con la Asherah en el mundo hebreo[53], un objeto cúltico si atendemos a *Is* 17, 8 y II *Re* 21, 3 (en este caso hacer, fabricar una estela/estatua)[54]. El *'asherah* era un ob-

46. Amadasi Guzzo, *Note*, cit., p. 11.

47. Ivi, pp. 9-11.

48. qn'/h sust. m. *Canna* era utilizada en el ritual funerario junto a la mirra (*mrdr*, "mirra fluida") y el incienso (*lbn[t]* o *lbn['] Ez* 27, 19 menciona como productos de Vedán y Javán de Uzal *qānē* tras la *cassia*; *Jr* 6, 20 resta importancia al uso del incienso traído de Saba o de la caña aromática de tierras lejanas por Yahweh.

49. F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions* (Studia Phol. Series Minor, 8), Rome 1972, pp. 177, 397; G. Halff, *L'onomastique punique de Carthage*, «Karthago», 12, 1963-64, p. 139.

50. J.G. Février, *Une corporation de l'encens à Althiburos*, «Semitica», IV, 1955, pp. 19-24.

51. G. Garbini, *La canna "pura" e le associazioni nel mondo fenicio-punico*, en F. Briquel-Chatonnet, C. Fauveaud, I. Gajda (éds.), *Entre Carthage et l'Arabie heureuse. Mélanges offerts à François Bron* (Orient & Méditerranée, 12), Paris 2013, pp. 209-16.

52. Ivi, p. 212.

53. *Jue* 3, 7; I *Re* 15, 13; 18, 19; *II Re* 21, 7.

54. Además como complemento de: arrancar *Dt* 7, 5; cortar *Jue* 6, 25s; plantar, hincar *Dt* 16, 21; erigir II *Re* 17, 10; derribar *Miq* 5, 13; quemar *Dt* 12, 3. Este nombre, que tiene un

jeto cúltico que representaba la presencia de la diosa cananea Asera. *Éxodo* 34, 13: Derribaréis sus altares y quebraréis sus estatuas, y cortaréis sus imágenes de Asera (*'asherim*). Su objeto cúltico estaba hecho de madera[55] y debía quemarse[56]. Algunos estudiosos opinan que éste era un palo o poste sagrado que se levantaba cerca de los altares a Baal[57]. Además habría que relacionar en este sentido el duro ataque contra las *bamoth*, lugares altos que según W.F. Albright serían como un santuario donde se practicaba el culto de los difuntos y no tenía ninguna relación con su elevación sobre el nivel del mar[58].

Bien se trate de caña aromática (*Acorus calamus*), cuyo rizoma contiene asarona (éter fenólico cristalino) o de *cannabis*, cuyo principio psicoactivo Δ9-tetrahydrocannabinol (THC) estimula la vía dopaminérgica, que es un sistema de recompensas en el cerebro, desde el área ventral tegmental al núcleo accumbens, es decir, altera el estado de ánimo y la cognición.

La pervivencia de los *tofet* llega a alcanzar en algunos casos hasta el s. II-III n.e.[59] con un punto de inflexión en época de los Severos en relación a la *Passio Sanctae Perpetuae et Felicitatis*[60], obra atribuida a Tertuliano, en la cual los condenados a muerte eran sentenciados *ad bestias* durante el 203

cognado ugarítico, aparece primero en la Biblia en pasajes que anteceden al asentamiento en Palestina. Sin embargo, el término es más frecuente, por lo general, en la literatura histórica. De los 40 casos, 4 está en el código legal de Israel, 4 en *Jueces*, 4 en los libros proféticos y el resto en 1 *Reyes* y 2 *Crónicas*.

55. *Jue* 6, 26; *1 Re* 14, 15.

56. *Dt* 12, 3.

57. J. Day, *Asherah in the Hebrew Bible and Northwest Semitic Literature*, «JBL», 105, 3, 1986, pp. 385-408; S.M. Olyan, *Asherah and the cult of Yahweh in Israel*, Atlanta 1988; B. Margalit, *The Meaning and Significance of Asherah*, «VT», 40, 1990, pp. 264-97; J.E. Taylor, *The Asherah, the Menorah and the Sacred Tree*, «JSOT», 66, 1995, pp. 29-54.

58. W.F. Albright, *The High Place in Ancient Palestine*, en *Congrès de Orientalistes, (Strasbourg 1956)*, (Suppl. «VT», IV), Leiden 1957, pp. 242-57; W.B. Barrick, *The Funerary Character of "High-Places" in Ancient Palestine: A Reassessment*, «VT», 25, 3, 1975, pp. 565-95. En este sentido II *Re* 21, 18: «Manasés murió, y lo enterraron en el jardín de su palacio, el jardín de Uzá».

59. Así en *Sabratha* hasta época Domiciano; en *Dougga* desde el s. II a.n.e. hasta al 195 n.e.; en Aggar llega al s. III n.e.; en *Thibaris* no sobrepasa el arco del s. I-II n.e.; al igual que en *Thuburnica* con el fin del s. II n.e.; llegando en El Kenisa al s. II-III n.e.; mientras en *El-Hofra* el periodo de vigencia del santuario va desde el s. III a.n.e. a la 1ª mitad s. I a.n.e.; y en cuanto a Tipasa del s. VI-II a.n.e. al s. I n.e.; por último, en *Hadrumentum* el empleo del área decae con la romanización, abandonándose a final del s. II n.e.

60. G. Charles-Picard, *Les sacerdotes de Saturne et les sacrifices humains dans l'Afrique romaine*, «RSAC» 66, 1948, pp. 117-23.

n.e. en Cartago. Para la ocasión, los mártires son vestidos como los sacerdotes de Saturno y las mártires como las sacerdotisas de Ceres (*sacerdotes Saturni, sacratae Cereri*), tal vez aunando de alguna forma la persecución al culto de los cristianos y de los seguidores de Saturno, llegando a perpetuar de una manera legal la vieja tradición de los sacrificios humanos[61]. Sin embargo, el culto de Saturno estaba perfectamente legitimado por las dédicas imperiales conteniendo el nombre de Severo y sus hijos en una invocación *pro salute imperatori*[62], por lo que el culto no estaría condenado sino sus prácticas sacrificiales, en concreto, aquella del sacrificio de niños.

No sabemos si bajo el nuevo orden romano la transformación de estas áreas en templos dedicados a Saturno conllevaron la desaparición de los jardines, y por tanto toda una serie de plantas cuyos principios psicotrópicos se emplearían en los rituales religiosos de los santuarios[63]. Si hubiera sucedido de esta manera, tendríamos que atender a lo que Michael Chaplin en 1966 narraba en el título de su obra *I Couldn't Smoke the Grass on My Father's Lawn*, y por tanto, no se habría podido fumar hierba.

61. G. Charles-Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, p. 134.

62. Le Glay, *Saturne africain. Histoire*, cit., pp. 248-53, quien argumenta un acercamiento de los cristianos al emperador en contra del culto a Saturno.

63. Incluso podría usarse en las víctimas del *tofet* si atendemos a un fragmento recogido por Zenobius que pertenecería a Philoxeno, C. Theodoridis (Hrsg.), *Die Fragmente des Grammatikers Philoxenos* (Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker, 2), Berlin-New York 1976, pp. 352-3.

BRUNO D'ANDREA

Continuità e rottura in Nord Africa nel passaggio dall'età punica all'età romana: l'esempio delle stele votive, tipologie formali, iconografie e iconologie

La presa di Cartagine e la conquista del Nord Africa da parte di Roma costituiscono un momento di rottura fondamentale che produce importanti cambiamenti in ambito politico-amministrativo, socio-culturale e nella cultura artistica e materiale. Le stele votive costituiscono una classe di materiali privilegiata per indagare tali trasformazioni poiché forniscono una serie informazioni su ciascuno di questi ambiti. L'articolo si propone di esaminare i principali elementi di continuità e innovazione che si percepiscono tra le stele dedicate a Baal Hammon e Tinnit in fase punica e quelle dedicate a Saturno, con cui il Baal cartaginese è "identificato", in età romana.

Parole chiave: Baal Hammon, stele votive, Saturno, Tinnit, *tofet*.

La presa di Cartagine nel 146 a.C. e la progressiva conquista del Nord Africa da parte di Roma costituiscono un momento di rottura fondamentale che produce importanti cambiamenti in ambito politico-amministrativo, socio-culturale e nella cultura artistica e materiale, anche se le tempistiche delle trasformazioni intervenute nei diversi ambiti risultano divergenti.

Le stele votive costituiscono una classe di materiali privilegiata per indagare tali trasformazioni essendo espressione della cultura materiale ma anche monumento religioso, mezzo di comunicazione pubblica ma testimone di un'avventura individuale, segnacolo e al tempo stesso offerta votiva. Gli apparati illustrativi e le iscrizioni veicolano una serie di informazioni fondamentali in vari campi[1].

* Bruno D'Andrea, Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques - UMR 8210, Paris.
Desidero ringraziare M.G. Amadasi e M. Ghaki per aver seguito la preparazione e la stesura del presente articolo.

1. In ambito archeologico (informazioni cronologiche, localizzazione delle aree sacre di riferimento, evoluzione stilistica e tipologica, evoluzione della scrittura, dei formulari

In questo contributo verranno analizzati i principali elementi di continuità e di innovazione che si percepiscono tra le stele dedicate a Baal Hammon e Tinnit in fase punica e quelle dedicate a Saturno, "corrispondente" al Baal cartaginese, in età romana, concentrandosi sugli aspetti tipologici e stilistico-iconografici e lasciando da parte le iscrizioni, le tecniche di lavorazione e gli aspetti dimensionali. Considerando complessivamente l'ambito cronologico preso in esame, dal VII secolo a.C. al IV secolo d.C., si tratta di oltre 15.000 reperti distribuiti in più di 150 siti localizzati in una vasta area compresa tra la Tripolitania e il Marocco (FIGG. 1-2). Essi sono stati ampiamente studiati[2], ma non pienamente valutati nella continuità tra le due fasi[3] che appare invece evidente restandone inalterata la funzione e la principale divinità di riferimento.

I monumenti lapidei di fase punica provengono in larga parte da Cartagine e Sousse, mentre la produzione degli altri siti non comincia prima della metà del III secolo a.C.[4] e si sviluppa soprattutto nella fase post-punica, cioè la fase successiva alla progressiva perdita di potere di Cartagine in Nord Africa nella prima metà del II secolo a.C.[5].

Il repertorio cartaginese conta oltre 10.000 monumenti datati tra VII e II secolo a.C., ben studiati da un punto di vista tipologico-formale e stilistico-iconografico[6]. La stele vera e propria, cioè la stele piatta a sezione rettangolare con una faccia decorata che prevale sulle altre e sommità costituita da un frontone triangolare (tipo IV, 1 della tipologia elaborata da H. Bénichou-Safar) oppure da frontone e acroteri (tipo IV, 2), entra in uso

ecc.); in ambito religioso (divinità destinatarie, fedeli e addetti al culto, pratiche cultuali, strumenti rituali, credenze ecc.); in ambito sociale e politico-amministrativo (mestieri, organizzazione sociale, toponimi, *status* giuridico ecc.); in ambito culturale, negli usi e nei costumi (vestiario, acconciature ecc.); in ambito tecnico, artistico e architettonico.

2. Cfr. soprattutto *CMA*; Bisi (1967); Le Glay (1961; 1966a; 1966b); Krandel-Ben Younès (2002). Chi scrive si è occupato dei repertori dei singoli siti, soprattutto di quelli di fase punica e post-punica, in D'Andrea (2014).

3. Cfr. Charles-Picard G. (1965); Le Glay (1966a), pp. 48-53; Wilson (2005).

4. I repertori di altri siti (*Althiburos*, Annaba, El Kénissia, Hr. el-Hami, Hr. Ghayadha, Illes, Téboursouk, *Thinissut* e *Thuburnica*) datano probabilmente alla parte finale della fase punica, tra gli ultimi anni del III e la prima metà del II secolo a.C.

5. In un libro recente A. Campus propone la definizione di post-punica per la fase successiva alla distruzione di Cartagine: «questo periodo, culturale più che cronologico, vede il progressivo affermarsi della cultura romana sulla cultura punica che, comunque, non perde subito e definitivamente la propria vitalità, ma anzi sembra nutrirsi di una nuova linfa, come se le manifestazioni della cultura dei sostrati possano ora emergere e dare una svolta anche alla cultura figurativa» (Campus, 2012, p. 271).

6. Hours-Miédan (1951); Bisi (1967), pp. 49-90; Bartoloni (1976); Picard (1976; 1978); Brown (1991); Bénichou-Safar (2004). Cfr. D'Andrea (2014), pp. 46-66.

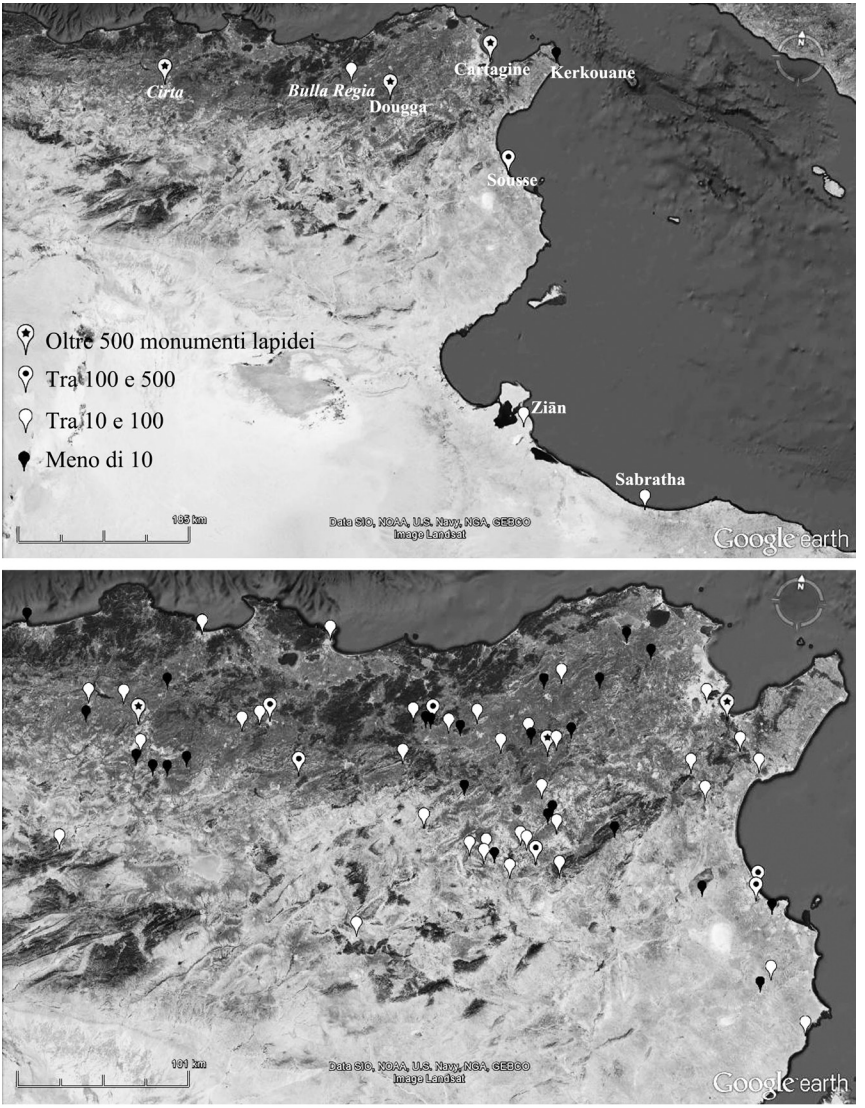
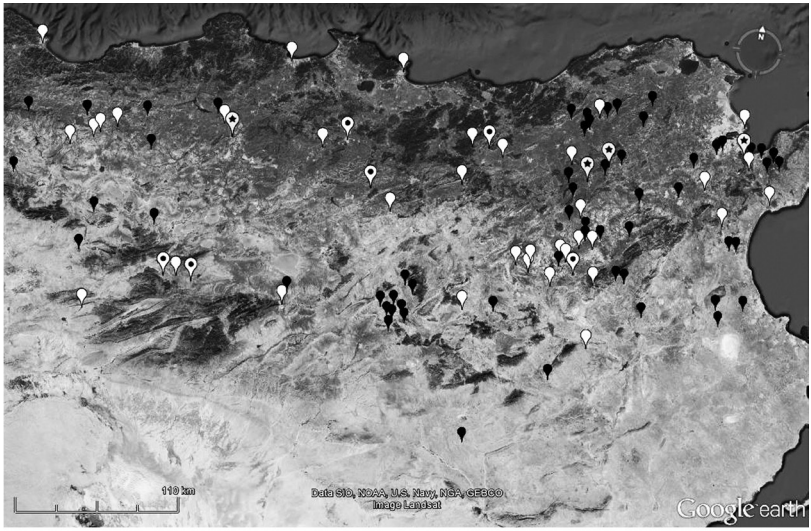


FIG. 1 Siti da cui provengono monumenti lapidei dedicati a Baal Hammon e/o Tinnit (o dello stesso tipo di questi ultimi) databili alla fase punica (cartina in alto) e/o alla fase post-punica (cartina in basso; siti fuori cartina: Tripolitania, 5 siti; *Mauretania*, 10 siti). Figura elaborata dall'autore con Google Earth (© 2014 Image Landsat) sulla base dei dati raccolti in D'Andrea (2014).



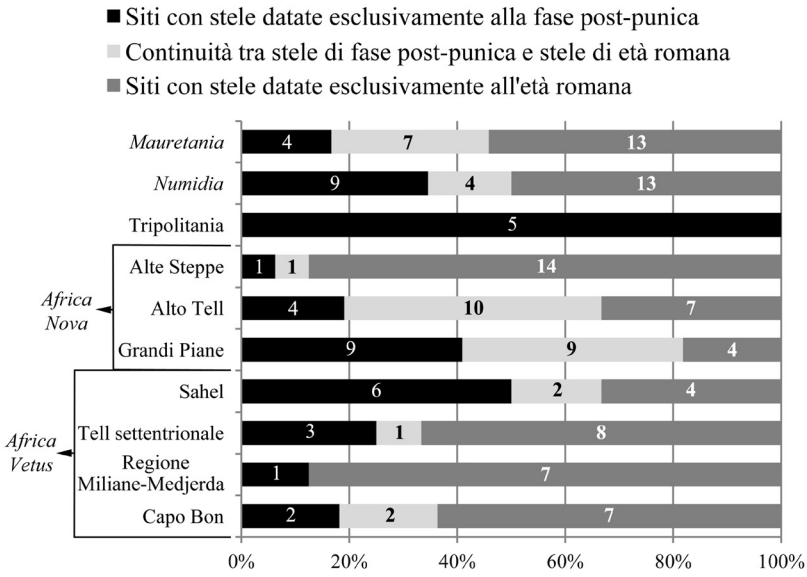


FIG. 2 Siti da cui provengono monumenti lapidei dedicati a Baal/Saturno (o dello stesso tipo di questi ultimi) databili all'età romana (in alto, cfr. fig. 1; siti fuori cartina: *Mauretania*, 13 siti). Figura elaborata dall'autore con Google Earth (© 2014 Image Landsat) sulla base dei dati raccolti in Le Glay (1961; 1966a; 1966b; 1988). In basso: distribuzione regionale dei siti da cui provengono repertori lapidei di fase post-punica e/o repertori di età romana, elaborazione dell'autore.

nel corso della prima metà del IV secolo a.C. e in pochi decenni si afferma come la tipologia principale (FIG. 3). Il repertorio figurativo utilizzato fino a quel momento (FIG. 4, nn. 1-3), costituito da pochi simboli di tradizione fenicio-cipriota (betilo, losanga, palme e palmette), ispirazione egittizzante (disco alato, urei) o (ri)elaborazione locale (idolo a bottiglia, simbolo di Tanit), si arricchisce di simboli nuovi (nn. 4-6)[7], molti dei quali provenienti dal repertorio greco-ellenistico. Gli apparati illustrativi di III-II secolo a.C. tendono a essere distribuiti su due o tre registri sovrapposti, separati e inquadrati da elementi vegetali o architettonici.

Il repertorio di Sousse[8], composto da almeno 400 monumenti databili tra V secolo a.C. e II secolo d.C., è di grande interesse poiché, pur avendo vari punti in comune con quello cartaginese, se ne differenzia per la presenza di tipologie formali nuove[9] e per la resa diversa di alcuni simboli cartaginesi come il betilo (FIG. 4, n. 7), l'idolo a bottiglia (n. 8) e il simbolo di Tanit (FIG. 5)[10]; nel corso della fase post-punica si assiste a un'ulteriore evoluzione nella resa di alcuni simboli e all'introduzione di modalità di rappresentazione ispirate all'arte romana (FIG. 4, n. 9)[11].

Il repertorio di Costantina, composto da oltre 900 stele e databile tra il III secolo a.C. e l'inizio del I secolo d.C., si ispira direttamente a quello cartaginese sia da un punto di vista tipologico-formale, le tipologie di gran lunga predominanti sono difatti la stele con frontone e quella con frontone e acroteri (FIG. 6), sia da un punto di vista stilistico e iconografico (FIG. 4, n. 10; FIG. 7)[12]. Un discorso simile si può fare per il repertorio di *Sabratha*[13],

7. Simboli vegetali/alimentari (corona di lauro, fiori di vario tipo, frutti, rosette, rosoni ecc.); oggetti o strumenti/arredamenti cultuali (altari, caducei, vasi ecc.); animali (bovini, cavalli, delfini, elefanti, ovicaprini, pesci, uccelli ecc.); parti del corpo umano (mano, occhi, orecchie ecc.); personaggi umani e, probabilmente, divini. Per lo studio dei singoli simboli cfr. CHARLES-PICARD C. (1976; 1978); D'ANDREA (2014), pp. 62-6.

8. CINTAS (1947); BISI (1967), pp. 91-103; CHAISEMARTIN (1987), pp. 62-82; MOSCATI (1996); FANTAR (2012). Cfr. D'ANDREA (2014), pp. 81-97.

9. Soprattutto il tipo E, "preparato" dal prototipo E, e, in minor misura, il tipo F e alcune varianti del tipo D (D2-3). Le altre tipologie hadrumetine (A, B, C, D_1) sono già attestate nel repertorio cartaginese. Per uno studio delle tipologie formali di Sousse e dei repertori nordafricani di fase post-punica cfr. D'ANDREA (2014).

10. Cfr. D'ANDREA (2014), pp. 84-5, fig. 3.12.

11. Cfr. D'ANDREA (2014), pp. 92-3, tavv. X, 2; XII, 1-3, XV, 1-4.

12. BERTHIER, CHARLIER (1955); BISI (1967), pp. 103-13; BERTRANDY, SZNYCER (1987); KRANDEL-BEN YOUNÈS (2002), pp. 239-61; D'ANDREA (2014), pp. 273-4. Il simbolo di gran lunga predominante nel repertorio cirtense è il simbolo di Tanit reso, come a Cartagine, in maniera schematica pur essendo spesso "animato" (FIG. 5).

13. TABORELLI (1992). Cfr. D'ANDREA (2014), pp. 262-3.

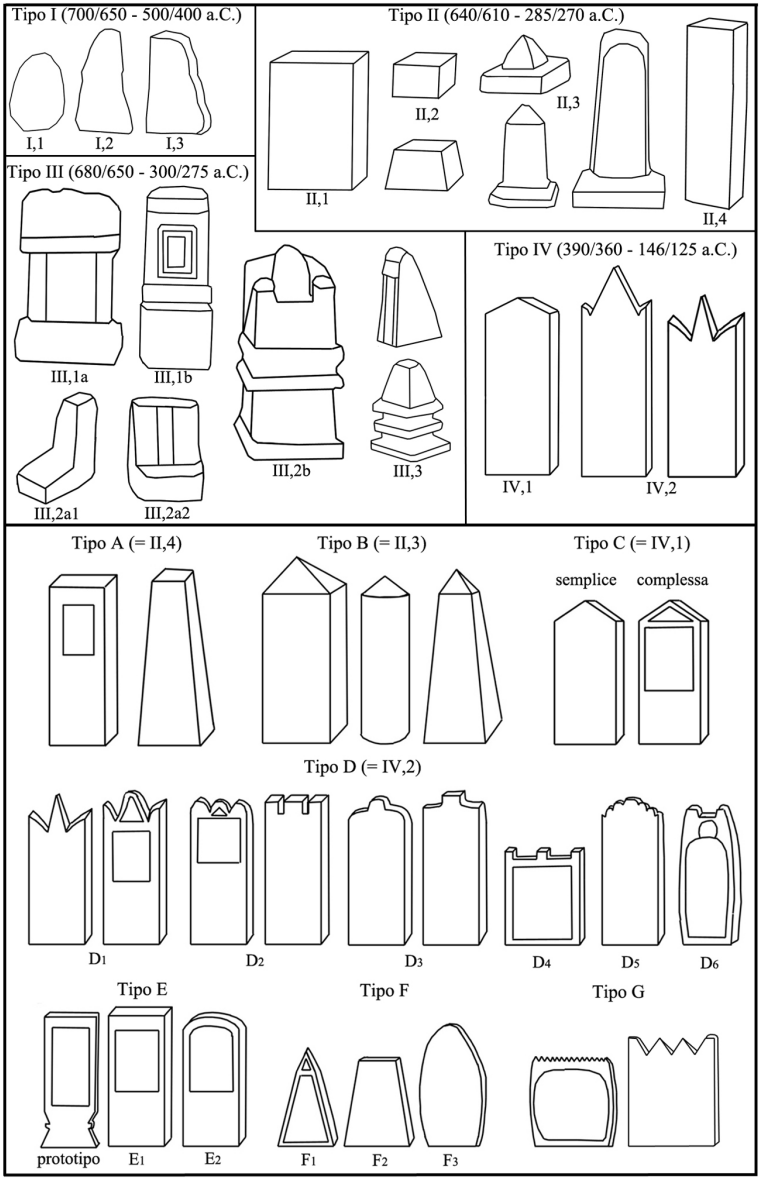


FIG. 3 Le tipologie formali del repertorio lapideo cartaginese (riquadro in alto; figura elaborata dall'autore sulla base di Bénichou-Safar, 2004) e degli altri repertori lapidei di fase punica e, soprattutto, post-punica (riquadro in basso; figura elaborata dall'autore sulla base dei dati raccolti in D'Andrea, 2014).

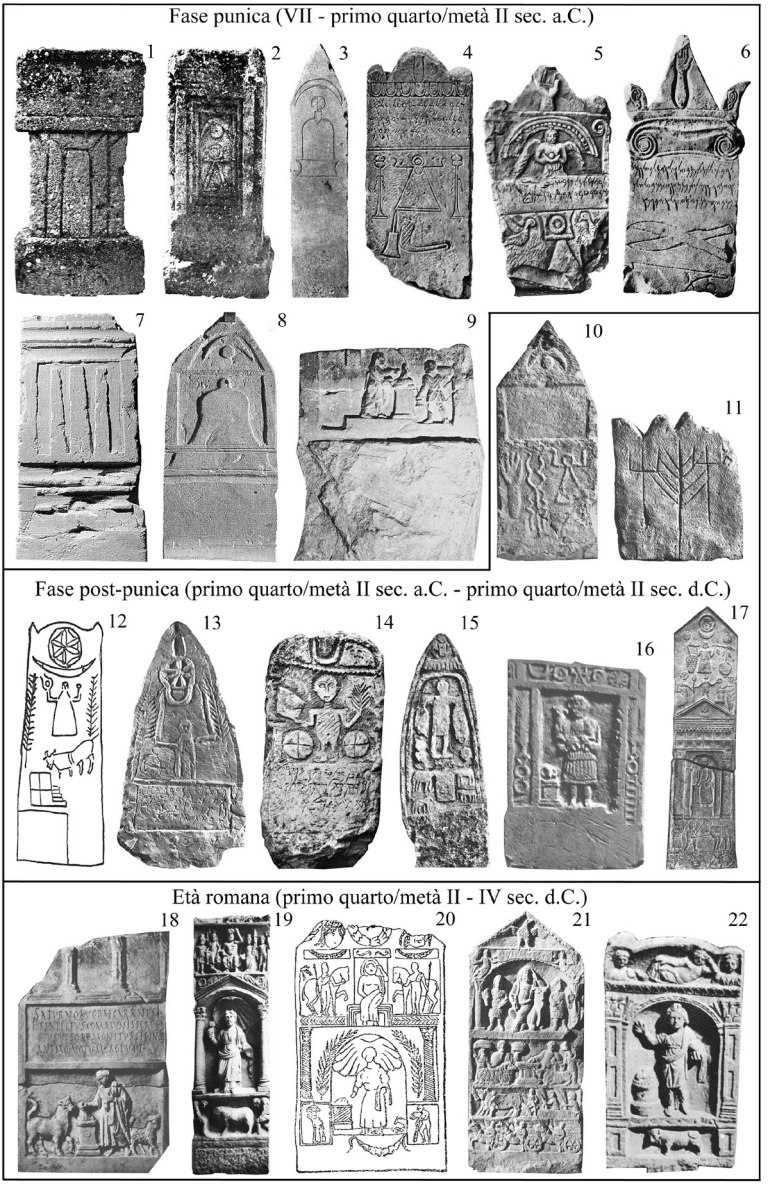


FIG. 4 Dai repertori lapidei di fase punica a quelli di età romana, qualche esempio. Per le singole immagini e la bibliografia di riferimento: D'Andrea (2014), p. 136, fig. 4.11; p. 216, fig. 8.11; p. 225, fig. 8.17; tavv. I, 1 e 6; II, 1; IV, 4; V, 5; VII, 6; VIII, 5; XI, 6; XV, 2; XXXIII, 7; XXXVII, 1; XLVII, 6; LXI, 4; LXII, 12; LXIII, 4; LXVII, 9; LXX, 11; Le Glay (1966b), tav. XXV, 7.

composto da oltre 300 stele e databile tra la seconda metà del III secolo a.C. e il i secolo d.C.; in questo caso, tuttavia, all'uso di motivi illustrativi e tipologie formali cartaginesi si accompagna una rielaborazione locale di questi ultimi (FIG. 5), con la creazione di tipologie formali nuove e l'introduzione di simboli assenti a Cartagine (FIG. 4, n. 11)[14].

Nel corso della fase post-punica (175/150 a.C. - 125/150 d.C.) la produzione di monumenti lapidei si estende a macchia d'olio in tutto il Nord Africa (FIG. 1). Come spiegare questo fenomeno e, soprattutto, il fatto che esso sia in larga parte successivo alla distruzione di Cartagine? L'uso di deporre stele votive quanto il modello religioso di riferimento sono di derivazione o comunque di ispirazione punica, e la continuità con la tradizione cartaginese si percepisce in gran parte della produzione[15]. In fase iniziale, dunque, alla rottura storico-politica segue sorprendentemente la diffusione del modello cartaginese: ciò deve essere correlato da una parte alla circolazione di persone di cultura punica, artigiani ma anche professionisti del sacro[16], causata soprattutto dagli eventi bellici, dall'altra alla ricettività degli ambienti indigeni già culturalmente punicizzati, seppure in maniera diversa a seconda delle regioni considerate[17]. La religiosità "popolare" espressa dalle stele, concernente problemi individuali e familiari, ebbe senz'altro più facile diffusione in una fase storica di passaggio caratterizzata da importanti cambiamenti come quella in esame.

Le tipologie formali in uso sono in larga parte di derivazione cartaginese[18]: i tipi C e D (FIG. 3) sono risultano predominanti quasi ovunque mentre

14. Il repertorio sabrathense si caratterizza soprattutto per la presenza dei tipi policuspidati D5 e G, elaborati localmente e presenti in maniera rilevante (ca. il 57% del totale; cfr. TABORELLI, 1992, pp. 31-48). Il tridente è assente a Cartagine (ad esempio TABORELLI, 1992, nn. 6, 42, 67-68, 125), mentre la melagrana (ad esempio nn. 6, 42, 98, 141, 174) e la foglia di palma (ad esempio nn. 11, 82, 98, 141, 204, 228), rare nel repertorio cartaginese, sono piuttosto frequenti a *Sabratha*.

15. Anche le divinità destinatarie restano Baal, in alcuni casi "identificato" con Saturno, e/o, molto più raramente, Tinnit o comunque divinità locali identificate con essi.

16. La circolazione di modelli e cartoni, più volte evocata da Sabatino Moscati in relazione alle stele puniche del Mediterraneo (cfr. ad esempio MOSCATI, 1990, pp. 27-35), non basta a spiegare un fenomeno di tale portata e limitatezza cronologica.

17. Se, ad esempio, l'*Africa Nova* romana, la Tripolitania e, in minor misura, la regione di Costantina mostrano un forte radicamento delle tradizioni culturali puniche, queste ultime sono decisamente meno evidenti nel resto del territorio numida e in quello della futura *Mauretania*.

18. Per lo studio dei repertori lapidei di questa fase e una bibliografia analitica cfr. D'ANDREA (2014).

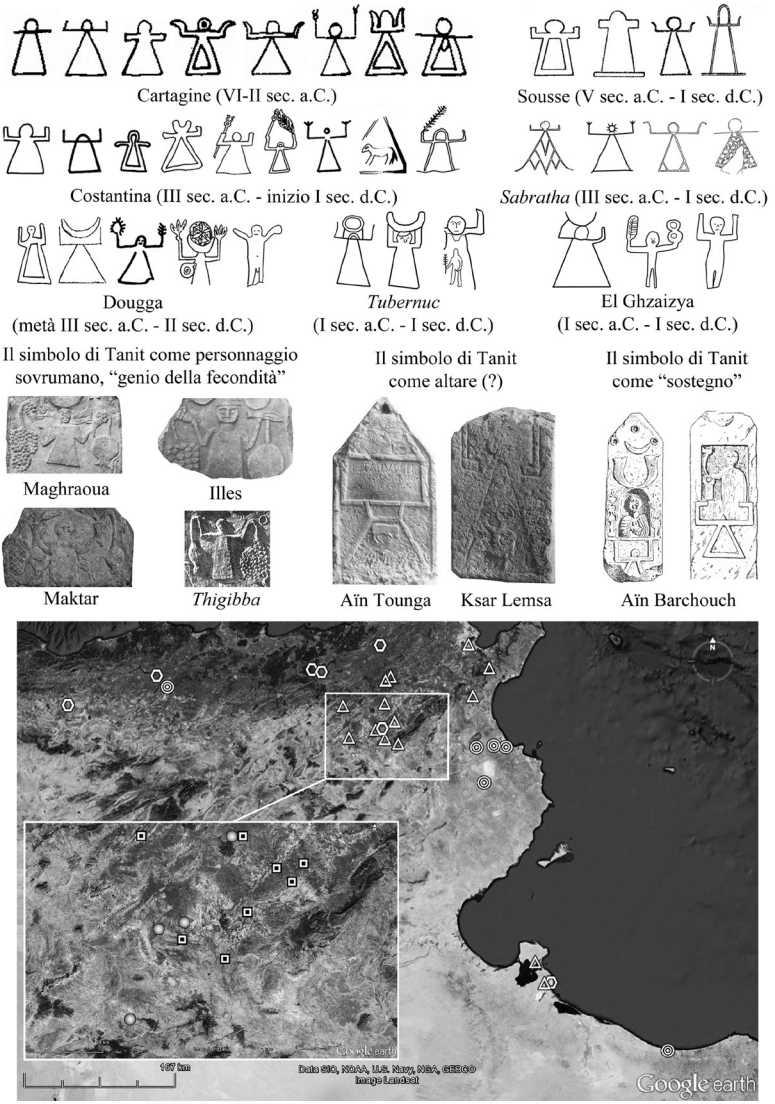


FIG. 5 Alcune modalità di resa del simbolo di Tanit (in alto). Per i disegni, alcuni dei quali dell'autore, le singole immagini e la bibliografia di riferimento: D'Andrea (2014), p. 57, fig. 2.16; p. 84, fig. 3.12; p. 198, fig. 8.8; p. 273, fig. 10.12; tavv. XXVII, XXX, XXXII-XXXIV, XXXVIII-XXXIX, XLVI-XLVII, L-LI, LV, LX-LXI. In basso: siti nei cui repertori lapidei sono attestati la scala (esagono), la sfinge (pallino), il triangolo (triangolo), il tridente (spirale) e la triscele (quadrato). Figura elaborata dall'autore con Google Earth (© 2014 Image Landsat; per i dati di riferimento cfr. le note 27-28 di questo contributo).

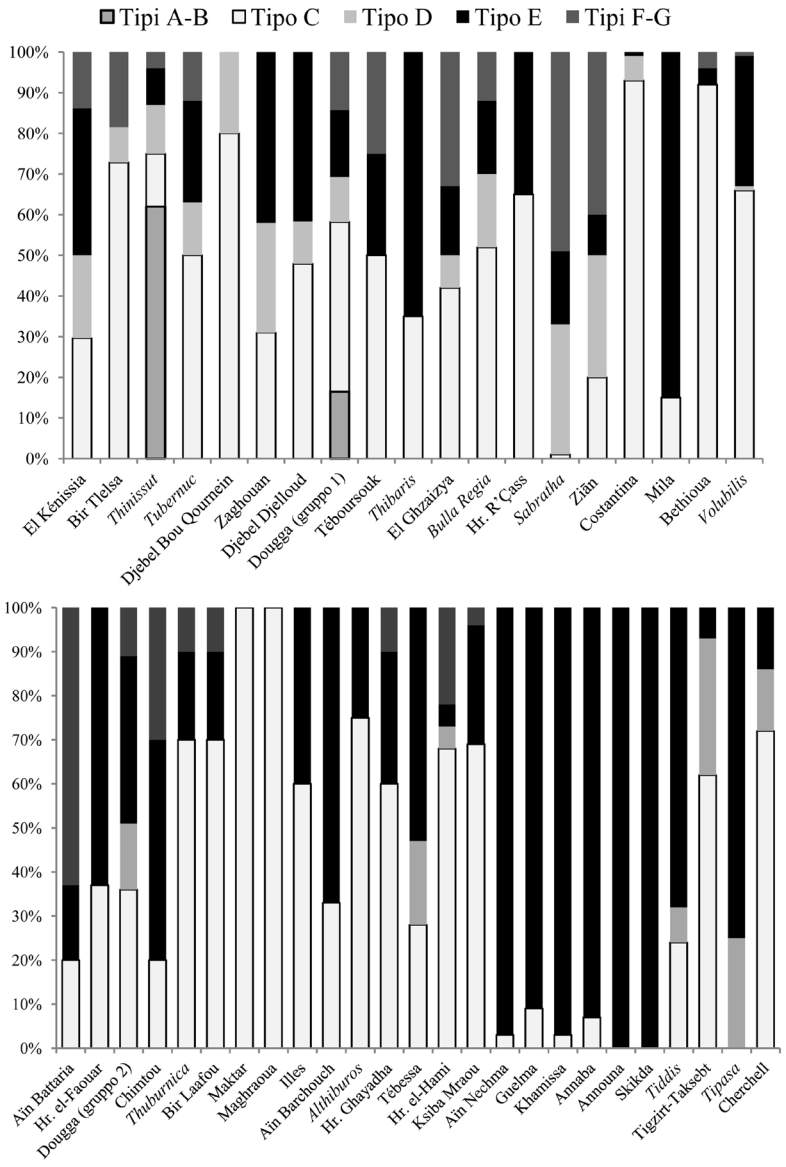


FIG. 6 Le tipologie formali dei repertori lapidei di fase post-punica. Grafico in alto: repertori databili tra II secolo a.C. e I d.C. Grafico in basso: repertori databili tra II secolo a.C. e II/III secolo d.C. (continuità della produzione in età romana). Figura elaborata dall'autore sulla base dei dati raccolti in D'Andrea (2014); Le Glay (1961; 1966a; 1966b; 1988).

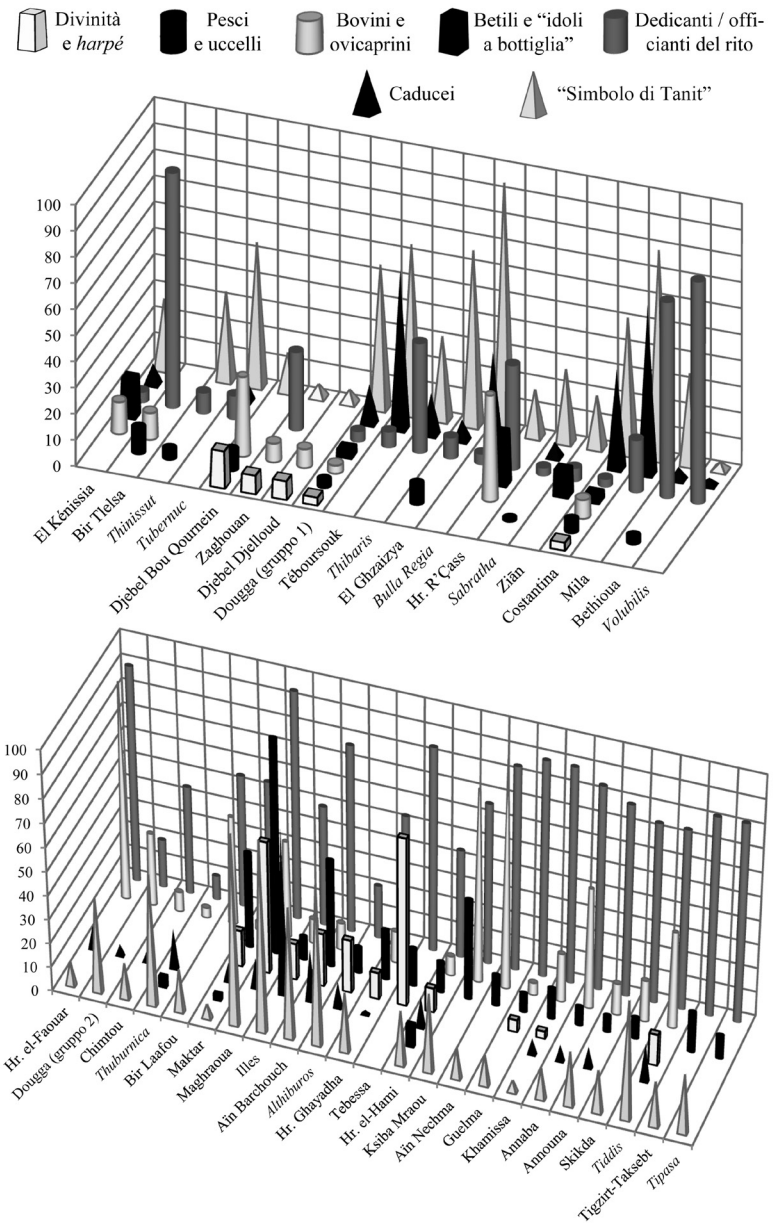


FIG. 7 I principali simboli presenti negli apparati illustrativi dei repertori lapidei di fase post-punica (cfr. la didascalia della figura precedente).

a Dougga, la cui produzione inizia probabilmente nella parte finale della fase punica, sono attestati anche i tipi A e B. I primi elementi di rottura rispetto al modello cartaginese sono costituiti dallo sviluppo dei tipi policuspidati G e D5 nella regione tripolitana e dall'affermazione progressiva dei tipi E ed F, assenti a Cartagine ma attestati a Sousse. Il successo di queste tipologie, soprattutto del tipo E, appare evidente nei repertori più tardi e nel confronto fra le due serie del repertorio douggense (FIG. 6). Un discorso analogo vale per gli apparati illustrativi che, in continuità con gli sviluppi finali della produzione cartaginese, tendono a essere distribuiti su due o tre registri sovrapposti e inquadrati da elementi vegetali o architettonici (FIG. 4, numeri 12-17). Essi utilizzano ampiamente simboli di tradizione punica[19], ma a questi ultimi si affiancano e progressivamente si sostituiscono, nel corso del I secolo d.C., simboli nuovi mutuati dal patrimonio iconografico greco-romano oppure (ri)elaborati localmente[20].

L'elemento di rottura principale rispetto alla tradizione cartaginese è costituito dall'animazione delle iconografie in uso e dalla progressiva affermazione dell'antropomorfismo sia nella rappresentazione dei dedicanti/officianti dei riti sia, seguendo un processo più lento e graduale, in quella delle divinità, *in primis* di Saturno (FIG. 7). La raffigurazione degli dèi, in assenza di una tradizione locale, si ispira all'immaginario greco-romano (FIG. 4, n. 17)[21]; quella dei dedicanti (nn. 14-17), che pure è in parte influenzata dalla cultura artistica classica, si afferma innanzitutto nelle regioni occidentali (ad esempio a Bethioua e *Volubilis*) nelle quali, forse non casualmente, la tradizione punica è meno radicata. Sono partecipi di questa animazione altri simboli attestati raramente a Cartagine: i pesci e gli uccelli sono utilizzati come elementi decorativi e riempitivi connessi alla fertilità e all'abbondanza[22], i bovini e gli ovicaprini implicati in scene di sacrificio talvolta ispirate chiaramente alla tradizione classica (nn. 12, 15-17)[23]. Sulla

19. Come il caduceo, il crescente lunare, il disco, la foglia di palma, il simbolo di Tanit e, in minor misura, il betilo e l'idolo a bottiglia: cfr. D'ANDREA (2014), pp. 301-2.

20. Come il corno dell'abbondanza, il disco solare o raggiante, il grappolo d'uva, la *harpé* di Saturno, la melagrana, la pigna, la scala, il simbolo del dolce cornuto e la triscele. Cfr. D'ANDREA (2014), p. 301.

21. Quella di Baal/Saturno ma anche quella di divinità diverse (per le quali cfr. D'ANDREA, 2014, tavv. XLVII, 3-6; XLVIII, 4-6; XLIX, 6).

22. Cfr. D'ANDREA (2014), tavv. XXXVIII, 5; XLV, 3, 6 e 8; XLVI, 2-3; XLVII-XLIX; L, 2 e 7; LI, 7; LII, 6; LIII, 6 e 8; LIV, 2, 5 e 9; LVIII, 8; LXII, 7-8; LXVI, 1.

23. Cfr. D'ANDREA (2014), tavv. XIX, 6; XXV, 8; XXXII, 8; XXXIII, 2, 4 e 7-9; XXXVIII, 2; XLI, 7; XLIII, 5-7; XLVII, 5-6; XLIX, 6; LIV, 7; LXII, 6, 8-10 e 12; LXX, 11; LXXIII, 8.

continuità della tradizione cartaginese si impostano dunque una serie di innovazioni che derivano dalla trasformazione del modello culturale e artistico di riferimento e riflettono probabilmente dei cambiamenti anche in ambito religioso.

L'elemento peculiare di questa fase è costituito principalmente dalla varietà e dalla diversificazione dei repertori, non solo tra regione e regione ma anche tra siti della stessa regione, favorite dall'estrema parcellizzazione della produzione testimoniata dall'uso sistematico di una pietra locale[24]. I repertori di centri come Costantina, Dougga, Guelma, Maktar e Sousse dovettero fungere da riferimento per gli artigiani dei siti vicini e punto di trasmissione secondaria di tipologie e iconografie di tradizione cartaginese[25]; ciò favorì lo sviluppo di scuole artigianali regionali[26]. Simboli come la sfinge, la triscele e il tridente[27] contraddistinguono alcune di queste scuole, altri, come la scala e il triangolo[28], sono diffusi in maniera disomogenea e testimoniano la circolazione, oltre che delle persone, di idee e significati (FIG. 5)[29].

Pur essendo il repertorio di riferimento in larga parte comune, esso viene reinterpretato localmente e talvolta stravolto nella resa stilistica e nei significati[30]. Si pensi, come caso emblematico, al simbolo di Tanit che nel corso di questa fase può essere reso in maniera schematica, secondo il modello cartaginese, semiantropomorfa oppure antropomorfa fino a confondersi con l'offerente, per la cui rappresentazione funge evidentemente da

24. Cfr. McCarty (2010), pp. 838-9; D'Andrea (2014), pp. 300-2.

25. I repertori di El Kénissia (cfr. D'Andrea, 2014, pp. 103-5, tavv. XVII-XXIII) e Menzel Harb (p. 111, tav. XXIV, 1-2), ad esempio, si ispirano direttamente alla produzione hadrumetina; quello di Téboursouk (pp. 169-70, tavv. XXXV-XXXVII, 4) alla produzione douggense (pp. 162-4, tavv. XXVIII, 4 - XXXIV); quello di Ksiba Mraou (pp. 265-6, tav. LXII, 5-12) alla produzione di Guelma (pp. 226-7, tav. LXIII).

26. Cfr., per le stele di Saturno: Le Glay (1966a), pp. 53-7.

27. Per la sfinge cfr. D'Andrea (2014), p. 252, fig. 8.33; tavv. LII, 2-5; LIV, 5; LV, 8. Per il tridente: pp. 104-5, tavv. XIX, 5; XXI, 2; p. 118, tav. XXV, 8; p. 119; p. 263, tav. LXI, 4; p. 273. Per la triscele cfr. Fariselli (2012); D'Andrea (2014), tavv. XLVIII, 3; L, 8; LI, 7; LIV, 2; LV, 6.

28. Per la scala cfr. Le Glay (1964); D'Andrea (2014), tavv. XLIII, 5 e 8; XLVIII, 4; XLIX, 1; LXX, 8-10; LXXI, 1 (cfr. pp. 150-1, fig. 6.5). Per il triangolo: tavv. XXXVII, 2; LVI, 1-2; LVIII, 5; LIX, 1-2 (cfr. p. 116, nota 502; p. 184, nota 186; p. 231, nota 567; p. 259, nota 58).

29. Matthew McCarty ha proposto una soluzione simile in relazione ad alcuni motivi figurativi delle stele di Saturno che "viaggiarono" lungo la rotta stradale che collegava Cartagine a *Cuicul*: McCarty (2010), pp. 839-49.

30. In relazione ai significati veicolati dai simboli utilizzati negli apparati illustrativi delle stele si vedano le interessanti osservazioni di I. Oggiano in Oggiano, Xella (2010), pp. 50-4 e Campus (2012), pp. 321-47. Cfr. Le Glay (1966a), 153-61; Schörner (2007), p. 96; D'Andrea (2014), p. 302.

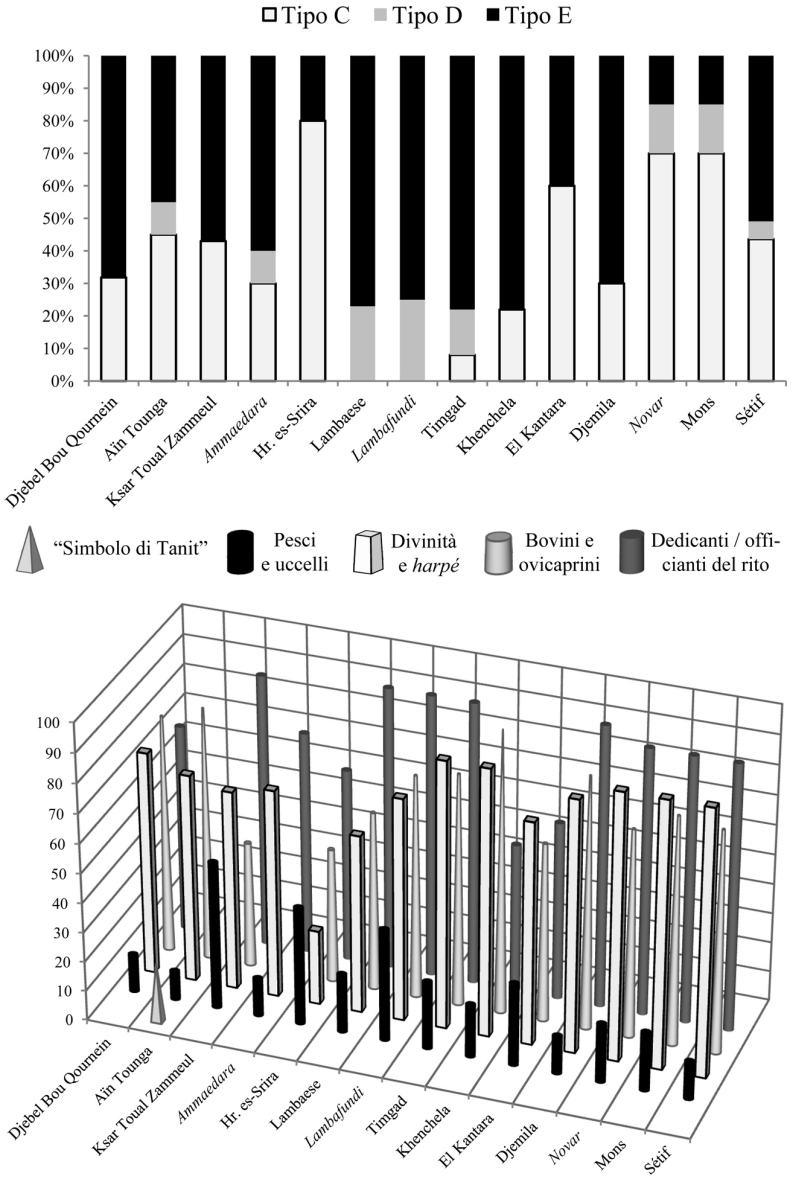


FIG. 8 Le tipologie formali (grafico in alto) e i principali simboli presenti negli apparati illustrativi (grafico in basso) dei repertori lapidei di età romana. Figura elaborata dall'autore sulla base dei dati raccolti in Le Glay (1961; 1966a; 1966b; 1988) (il repertorio di Djebel Bou Qournein ha anche una fase più antica; cfr. le figg. 6-7 di questo contributo).

modello (FIG. 4, numeri 12-15; FIG. 5); al tempo stesso, tuttavia, esso può incarnare un personaggio sovraumano e fungere da altare oppure da sostegno a un'edicola/facciata templare[31]. In alcuni casi l'evoluzione stilistica del simbolo si segue in maniera lineare all'interno dello stesso sito, in altri sono attestate soltanto rese specifiche. Ciò potrebbe derivare dall'uso di cartoni atti a fornire un modello iconografico ma non a tramandare significati[32], senza tralasciare il fenomeno dell'autoproduzione.

Le stele di età romana (125/150-350/400 d.C.) hanno oramai esaurito pressoché ogni rapporto con la tradizione punica, talvolta ancora presente ma svuotata di ogni significato, e portano a compimento l'evoluzione del nuovo modello (FIG. 4, nn. 18-22; FIG. 8): divinità antropomorfe, con Saturno rappresentato in varie pose accompagnato o meno dai Dioscuri, da Sole e Luna o da altre divinità; offerente, in genere abbigliato e pettinato alla maniera romana, che porge la propria offerta su un altare; ovicaprino o bovino portati in sacrificio ancora su un altare; simboli del mondo vegetale e animale utilizzati come elementi decorativi connessi all'abbondanza e alla fertilità. La rappresentazione è rigidamente suddivisa in registri orizzontali, che separano la sfera divina da quella umana e si ispirano direttamente al rilievo commemorativo romano. Un discorso analogo vale per gli inquadramenti architettonici e per le tipologie formali, che acquisiscono alcune caratteristiche delle stele funerarie romane[33].

Il nuovo modello, direttamente collegato al culto di Saturno, si afferma in maniera uniforme un po' dappertutto (FIG. 2): la produzione si espande in siti e regioni privi di ritrovamenti pertinenti alla fase post-punica, si comprime o cessa totalmente in siti in cui erano prodotte di stele di tradizione punica. Anche laddove esista una continuità tra le due serie si ravvisa spesso, sulla base della documentazione disponibile, la mancanza di punti di passaggio fra la prima, collegata ancora al modello di tradizione punica, e la seconda, uniformata al nuovo modello[34], come se la produzione fosse stata

31. Per le singole attestazioni di queste modalità di resa: D'ANDREA (2014), p. 301; per la funzione di sostegno cfr. le tavv. XXXIV, 8; LI, 5-6; LIV, 1, LVII, 4. Per la resa del simbolo come genio della fertilità cfr. LIMAM (2004).

32. Per lo studio di queste stele cfr. LE GLAY (1961; 1966a; 1966b; 1988); BENSEDDIK, LOCHIN (2005); CADOTTE (2007); SCHÖRNER (2007); MCCARTY (2010).

33. Si affermano, ad esempio, le stele a cassone e quelle con due piccoli acroteri laterali ma senza frontone: LE GLAY (1966b), tavv. XXIV, 9-10; XXV, 7-8; XXVII, 7-8; XXX, 1; XXXIV, 1-2; XXXVI, 3.

34. Si possono fare gli esempi di Aïn Tounga (cfr. D'ANDREA, 2014, tav. XLIV, 1 con p. 198, fig. 8.8), Hr. el-Faouar (cfr. p. 149, fig. 6.3 con tav. XXVIII, 3), Hr. el-Hami (cfr. tavv. LVI,

curata da botteghe diverse oppure i lapicidi avessero abbandonato il vecchio repertorio per adottarne uno nuovo; in proposito bisognerà considerare anche i committenti, che con le loro scelte orientano la produzione.

Le stele di età romana recano dunque rappresentazioni realistiche e prototipiche animate da un intento narrativo, un antropomorfismo e un naturalismo che non si ravvisano negli apparati illustrativi delle stele puniche, caratterizzati da uno stile simbolico, geometrico e astratto[35]. Nel corso della fase post-punica il significato di questi simboli, inizialmente intrinseco e condiviso, viene progressivamente perso e al linguaggio figurativo di tradizione punica si sostituisce un nuovo linguaggio che trasmette concezioni religiose e artistiche profondamente diverse e, in definitiva, un cambiamento della mentalità e della concezione del mondo umano e divino derivante sia dal maggiore protagonismo delle popolazioni di sostrato che dal contatto con la cultura greco-romana.

Bibliografia

Bartoloni P. (1976), *Le stele arcaiche del tofet di Cartagine*, (Coll. di Studi Fenici, 8), Roma.

Bénichou-Safar H. (2004), *Le tophet de Salammbô à Carthage. Essai de reconstitution*, (Coll. EFR, 342), Paris.

Benseddik N., Lochin C. (2005), *Saturne et ses fideles: à propos de stèles de Cuicul, Mopth... et Sitifis*, in *Identités et culture dans l'Algérie antique*, éd. par C. Briand-Ponsart, Le Havre-Rouen, pp. 261-92.

Berthier A., Charlier R. (1955), *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, 1-2, Paris.

Bertrandy F., Sznycer M. (1987), *Les stèles puniques de Constantine* (Notes et Documents des Musées de France, 14), Paris.

Bisi A.M. (1967), *Le stele puniche*, (Studi Semitici, 27), Roma.

Brown S.S. (1991), *Late Carthaginian Child Sacrifice and Sacrificial Monuments in their Mediterranean Context*, (JSOT/ASOR Monograph Series, 3), Sheffield.

Cadotte A. (2007), *La romanisation des dieux: l'interpretatio romana en Afrique du Nord sous le Haut-Empire*, (Religions in the Graeco-Roman World, 158), Boston-Leiden.

1-5 e LVII, 1-7 con tavv. LVI, 6 e LVII, 8), Illes (cfr. tav. L, 1-4 e tav. l, 5) e *Mididi* (cfr. p. 216, fig. 8.11 e tavv. L, 8; LI, 1-2). In alcuni casi ciò può dipendere dallo stato incompleto della documentazione disponibile.

35. Cfr. Le Glay (1966a), pp. 48-55.

Campus A. (2012), *Punico – Postpunico. Per un'archeologia dopo Cartagine*, (Themata, 11), Tivoli.

Chaisemartin N. de (1987), *Les sculptures romaines de Sousse et des sites environnants*, (Coll. EFR, 102), Paris-Rome 1987.

Charles-Picard C. (1976), *Les représentations du sacrifice molk sur les ex-voto de Carthage*, «Karthago», xvii, pp. 67-138.

Charles-Picard C. (1978), *Les représentations du sacrifice molk sur les stèles de Carthage (suite)*, «Karthago», xviii, pp. 5-116.

Charles-Picard G. (1965), *Les influences classiques sur le relief religieux africain*, in *8ème Congrès international d'archéologie classique (Paris, 1963)*, Paris, pp. 237-44.

Cintas P. (1947), *Le sanctuaire punique de Sousse*, «RAfr», xli, 1947, pp. 1-80.

CMA = G. Charles-Picard, *Catalogue du Musée Alaoui. Nouvelles séries*, (Collections Puniques), 1-2, Paris s.d. [ma 1954].

D'Andrea B. (2014), *I tofet del Nord Africa dall'età arcaica all'età romana (vii secolo a.C. - ii secolo d.C.). Studi archeologici*, (Coll. di Studi Fenici, 45), Roma.

Fantar M.H. (2012), *Stèles du tophet de Sousse*, «RStudFen», xl, 1, pp. 97-106.

Fariselli A.C. (2012), *Sulla simbologia di alcuni documenti neopunici*, in *L'Africa romana xix*, pp. 175-88.

Hours-Miédan H. (1951), *Les représentations figurées sur les stèles de Carthage*, «Cahiers de Byrsa», 1, pp. 15-160.

Krandel-Ben Younès A. (2002), *La présence punique en pays numide*, Tunis.

Le Glay M. (1961), *Saturne Africain. Monuments 1: Afrique proconsulaire*, Paris.

Le Glay M. (1964), *Le symbolisme de l'échelle sur les stèles africaines dédiées à Saturne*, «Latomus», 23, pp. 213-46.

Le Glay M. (1966a), *Saturne Africain. Histoire*, (BEFAR, 205), Paris.

Le Glay M. (1966b), *Saturne Africain. Monuments 2: Numidie-Maurétanies*, Paris.

Le Glay M. (1988), *Nouveaux documents, nouveaux points de vue sur Saturne Africain*, in *Studia Phoenicia* vi. *Carthago. Acta Colloquii Bruxellensis habiti diebus 2 et 3 mensis Maii anni 1986*, éd. par E. Lipiński, Leuven 1988, pp. 187-237.

Limam A. (2004), *Le génie de la fertilité dérivé du signe dit de Tanit. Filiation, iconographique et symbolisme*, «REPPAL», xiii, pp. 149-74.

McCarty M. (2010), *Réseaux d'idées: routes romaines et géographie religieuse de l'Afrique du Nord*, in *L'Africa romana xviii*, pp. 835-50.

Moscati S. (1990), *Techne. Studi sull'artigianato fenicio*, (Studia Punica, 6), Roma.

Moscati S. (1996), *Studi sulle stele di Sousse*, «RAL», vii/2, serie ix, pp. 247-81.

Oggiano I., Xella P. (2010), *Comunicare con gli dei. Parole e simboli sulle stele del tofet*, «Bolletino di archeologia on-line», 1, pp. 46-58.

Schörner G. (2007), *New Images for Old Rituals: Stelae of Saturn and Personal Cult*, in *TRAC 2006: Proceedings of the Sixteenth Annual Theoretical Roman*

Archaeology Conference which took place at the University of Cambridge (24-25 March 2006), ed. by B. Croxford, Oxford, pp. 92-102.

Taborelli L. (1992), *L'area sacra di Ras Almunfakh presso Sabratha*, «RStudFen», xx, suppl., Roma.

Wilson A. (2005), *Romanizing Baal: the Art of Saturn Worship in North Africa*, in *Proceedings of the 8th International Colloquium on Problems of Roman Provincial Art (Zagreb 2003)*, Zagreb, pp. 403-8.

FULVIA BIANCHI, MATTHIAS BRUNO, SCOTT PIKE

L'apparato architettonico in marmo pentelico del Complesso Severiano a *Leptis Magna* alla luce di recenti indagini archeologiche, epigrafiche e archeometriche

Leptis Magna all'inizio del III secolo viene profondamente rinnovata da Settimio Severo costruendo il complesso Foro-Basilica-Tempio, la via Colonnata, il Grande Ninfeo e il porto, progetto che rappresenta il momento più significativo nel processo di marmorizzazione della città. Nei cantieri severiani sono impiegati granito di Assuan e cipollino per i fusti di colonna, proconnesio e pentelico per capitelli, basi e trabeazioni. Sui capitelli a calice e le basi attiche in pentelico sono visibili più di 150 nomi in forma abbreviata di scalpellini attici, a cui deve essere ricondotta la produzione di questi elementi. Le analisi epigrafica e archeometrica congiunte a quella formale delle suddette classi di manufatti hanno permesso di stabilire una relazione tra scalpellini attici, l'organizzazione delle cave del Monte Pentelico e la produzione di elementi architettonici per l'imponente progetto imperiale severiano.

Parole chiave: *Leptis Magna*, Complesso Severiano, marmo pentelico, botteghe attiche, archeometria.

Introduzione

La più imponente trasformazione urbanistica e il più elevato processo di marmorizzazione di *Leptis Magna* avvengono all'inizio del III secolo, quando l'imperatore Settimio Severo decide di rinnovare la sua città natale erigendo (FIG. 1) il grandioso complesso Foro-Basilica-Tempio e una monumentale via Colonnata che univa il nuovo porto al Grande Ninfeo[1].

* Fulvia Bianchi e Matthias Bruno, Università degli Studi Roma Tre; Scott Pike, Department of Environmental and Earth Sciences, Willamette University.
Salvo indicazioni puntuali, le fotografie sono degli autori.

1. WARD-PERKINS (1948; 1993). Con la realizzazione di questo progetto Settimio Severo intendeva accrescere la sua città natale che era la base del suo potere in Tripolitania, CORDOVANA (2007), pp. 323-9, 341-404.

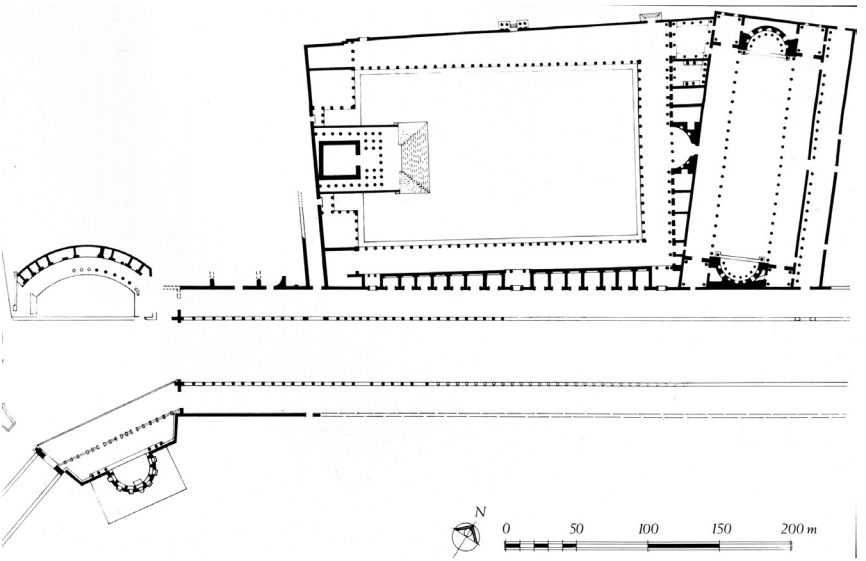


FIG. 1 *Leptis Magna*, pianta del Complesso Severiano Foro-Basilica-Tempio, con la via Colonnata e il Grande Ninfeo (da Ward-Perkins, 1993).

Spetta al figlio Caracalla nel 216 d.C, come ricorda l'iscrizione dedicatoria della Basilica, completare il progetto del padre[2]. Nel complesso di edifici severiani, accanto al calcare cavato nel non lontano distretto di Gadatza, posto a circa 10 km a sud di *Leptis Magna*[3], impiegato per le strutture e gli apparati architettonici e decorativi, vennero usati marmi bianchi e colorati di importazione dalla Grecia, dall'Asia Minore e dall'Egitto: i fusti di colonna sono in granito di Assuan e cipollino dell'Eubea, le trabeazioni, le basi e i capitelli in marmo pentelico e proconnesio[4].

Lo studio dei materiali architettonici in pentelico, basi e capitelli a calice del Foro Severiano è parte di un più ampio progetto di ricerca, condotto nell'ambito della Missione archeologica a *Leptis Magna* diretta da Luisa

2. *IRTrip*, 427-428.
3. Chiesa (1949); Bruno, Bianchi (cds).
4. Il processo di marmorizzazione della città inizia nella prima metà del II secolo con la costruzione delle terme di Adriano, Bianchi (2009); Bruno (2009); Bruno, Bianchi (2012), Pensabene (2001). Prima di allora il calcare delle cave locali di Ras el-Hammam, Wadi Zennad e di Wadi Gadatza viene impiegato per produrre blocchi, lastre pavimentali delle strade ed elementi architettonici, Bianchi (2005); Mahler (2006).

FIG. 2 Vestibolo della Basilica, veduta generale.

Musso dell'Università di Roma Tre, che ha come scopo l'analisi e la comprensione delle dinamiche legate all'importazione di marmi in una città e regione che ne sono prive, quali la provenienza dei marmi, delle maestranze e dei modelli decorativi.

Il Complesso Severiano è stato oggetto di numerosi studi fin dal primo momento della sua scoperta[5], in quanto è un straordinaria fonte di informazioni sull'uso di marmi di importazione, sulla tecnica costruttiva, sui motivi ornamentali, sull'origine e sull'organizzazione delle maestranze, documentate dalle firme sui capitelli a calice e sulle basi attiche in pentelico della via colonnata, del Vestibolo (FIG. 2) e dei portici del Foro (FIG. 3).

Solo di recente, dopo il lontano ma fondamentale studio di John Bryan Ward-Perkins[6], è stato avviato un lavoro sistematico di ricognizione di tutti gli elementi architettonici, anche frammentari, in marmo del Complesso Severiano, che sono stati catalogati e classificati su base stilistica e tipologi-

5. BARTOCCINI (1927); FLORIANI SQUARCIAPINO (1943; 1974); WARD-PERKINS (1948; 1951a; 1951b; 1980; 1993); PENSABENE (2006); BIANCHI *et al.* (2009).
6. WARD-PERKINS (1951b).

FIG. 3 Foro Severiano, veduta del portico nord-orientale della piazza.

ca. I dati raccolti sono confluiti in un database completo delle firme e marchi degli scalpellini, che sono stati ricogniti in particolare sui capitelli a calice e le basi attiche in marmo pentelico rimasti, i quali in origine, in numero di 300 per ciascuna classe tipologica erano impiegati nella via Colonnata, nel c.d. Vestibolo, nelle stanze ai lati delle absidi della Basilica, nel Foro e nelle stanze aperte nel settore nord-occidentale del braccio settentrionale del portico della piazza.

In questa prima fase della ricerca sono stati analizzati e sottoposti ad analisi archeometriche, in particolar modo isotopiche, 42 capitelli a calice e 16 basi attiche in pentelico relativi ai portici del Foro Severiano e al suo ingresso occidentale e all'Aula delle dieci colonne, per identificare con sicurezza, nonostante l'esame autoptico non lasci dubbi sulla qualità del marmo, i settori di cava, nell'ambito del distretto del Monte Pentelico, di produzione dei blocchi destinati alla realizzazione di questi manufatti[7].

7. I 58 campioni (FS 1-FS 27; FS 29-FS 59) prelevati dai suddetti elementi sono stati sottoposti all'analisi degli isotopi stabili del carbonio e dell'ossigeno che le ricerche degli ultimi

I capitelli a calice

I 42 capitelli a calice catalogati sono stati distinti in due gruppi tipologici sulla base delle caratteristiche delle foglie d'acanto: in particolare il gruppo I è formato da 28 manufatti, il gruppo II soltanto da 10, mentre 4 capitelli non sono stati attribuiti a nessun gruppo a causa della mancata conservazione delle foglie.

I capitelli del gruppo I (FIG. 4) sono caratterizzati da foglie d'acanto allungate e aperte a ventaglio, con lobi disposti a quarto di cerchio con la foglietta inferiore ad andamento orizzontale che tocca le punte delle foglie-tte dei lobi inferiori; queste ultime sono più o meno appuntite e con bordi affilati. I lobi sono distinti da zone d'ombra di forma allungata con base orizzontale; la foglietta mediana dei lobi è profondamente scavata da un solco di trapano e forma una scanalatura che fino arriva alla base della foglia definendone la costolatura, la quale è in genere a dorso piatto, debolmente svasata alla base e talvolta percorsa al centro da una nervatura.

I capitelli del gruppo II (FIG. 5) sono caratterizzati da foglie d'acanto simili a quelle dei capitelli del gruppo I, ma che si aprono a ventaglio in modo più delicato; i lobi hanno fogliette a sezione a V meno accentuata e sono distinti da zone d'ombra di forma meno allungata con base generalmente arrotondata. La scanalatura centrale dei lobi scende, descrivendo un arco più o meno morbido e accentuato, fino alla base della foglia, definendo anche i limiti della larga e piatta costolatura centrale. L'intaglio è generalmente più meccanico e la foglia sembra come ritagliata sulla superficie del *kalathos*.

Forte è in entrambi i gruppi dei capitelli il gioco chiaroscurale ottenuto segnando profondamente e in modo deciso il corpo delle foglie con profonde scanalature di trapano.

Le iscrizioni

Sul piano inferiore dei capitelli sono iscritti nomi per esteso in genitivo oppure in forma abbreviata (TAB. 1), molti dei quali erano stati già registrati da Joyce Reynolds e John Bryan Ward-Perkins[8]; in particolare sui capitelli del gruppo I compaiono i seguenti nomi: ϹΟΦΙΑΝΟΥ ΕΛΕΥϹΕΙΝΙΟΥ

quaranta anni hanno dimostrato essere determinanti ai fini della distinzione non solo dei più importanti marmi bianchi delle cave del Mediterraneo orientale, HERZ (1987), ma anche ai fini della differenziazione di singole cave o gruppi di cave all'interno di vasti distretti estrattivi come è il caso di quello del Monte Pentelico, PIKE (2009).

8. *IRTrip*, 799-803.

FIG. 4 Foro Severiano, esempi di foglie dei capitelli a calice in marmo pentelico del gruppo 1: a) FS 8; b) FS 13; c) FS 49; d) FS 54.

(FIG. 6) attestato cinque volte, CωTH(---) (FIG. 7), che compare tre volte, APT[---] NEωTEPOϒ (FIG. 8), presente per due volte, ΠPω (---) (FIG. 9), ΔI[-]ϒ e EPM[---], documentati ciascuno solo una volta, mentre infine altre firme sono estremamente poco conservate e quindi difficili da decifrare.

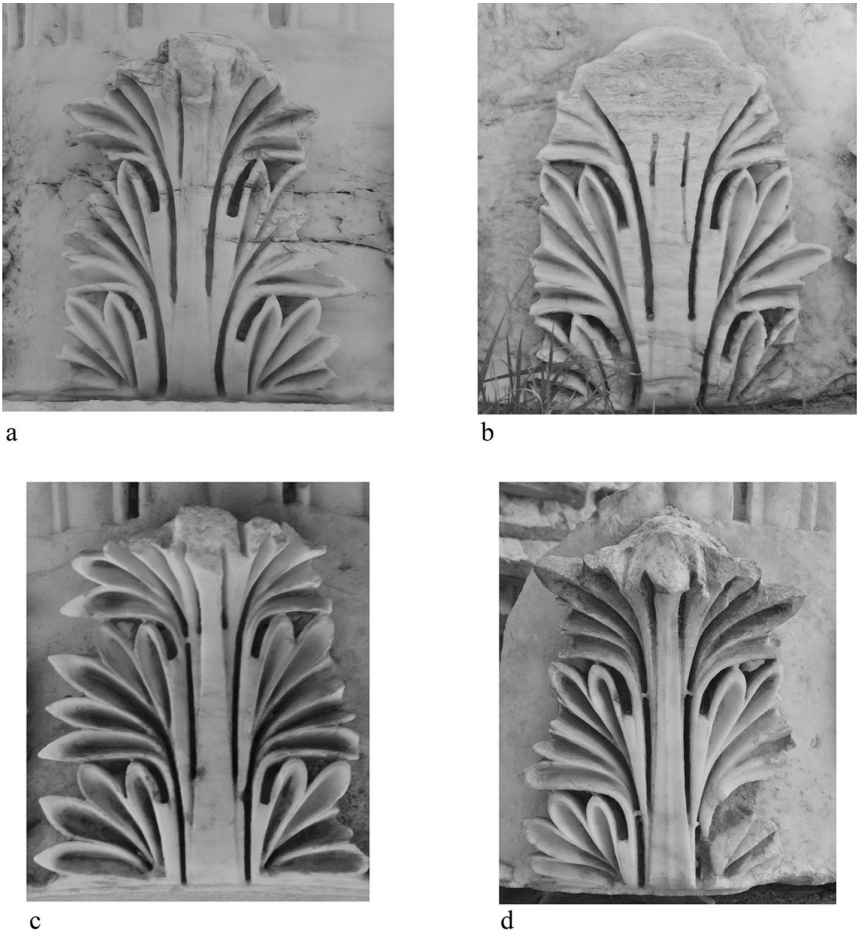


FIG. 5 Foro Severiano, esempi di foglie dei capitelli a calice in marmo pentelico del gruppo II: a) FS 9; b) FS 12; c) FS 36; d) FS 37.

Nei capitelli del gruppo II compaiono invece i seguenti nomi: ΠΑΡΑCΙΟΥ (FIG. 10), che è menzionato due volte, ΑΡΙCΤΟΦωΝΤΟC (FIG. 11), ΕΥΠ[---] e ΑΠΟΛ(---) (FIG. 12) che lo sono solo una volta ciascuno. Purtroppo ci sono tre casi di capitelli che, pur iscritti con i nomi ΑΡΜΕΝΙΟΥ, CIN[---], [---]ω, non è stato possibile attribuire ad alcuno dei due gruppi tipologici a causa della totale mancanza di conservazione delle foglie.

FIG. 6 Foro Severiano, firma ΕΛΕ(υσει) ΝΙΟΥ / CΟΦ[ι]ΑΝΟΥ - CΟΦ(ιανου) / ΕΛ(ευσεινίου) sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 21 del gruppo I.

FIG. 7 Foro Severiano, firma CωΤΗ(---) sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 25 del gruppo I.

FIG. 8 Foro Severiano, firma ΑΡΤ[---] ΝΕωΤΕΡΟΥ sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 31 del gruppo I.

FIG. 9 Foro Severiano, firma ΠΡω(---) sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 47 del gruppo I.

FIG. 10 Foro Severiano, firma [Παρα]CIOΥ sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 59 del gruppo II.

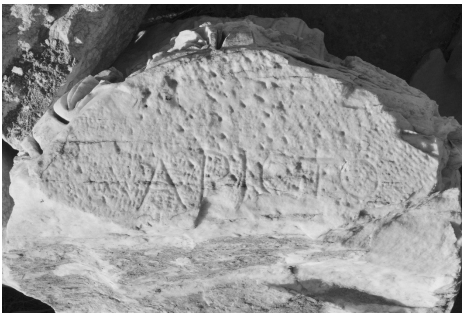


FIG. 11 Foro Severiano, firma APICTO (φωντος) sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 17 del gruppo II.

FIG. 12 Foro Severiano, firma ΑΠΟΛ (---) sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 33 del gruppo II.

Le basi attiche di colonna

Le 16 basi attiche di colonna catalogate sono state, a differenza dei capitelli a calice, per il momento attribuite a un gruppo unico, in quanto il lavoro sulla documentazione dei profili, basilare per la catalogazione tipologica di questa classe di manufatti, è ancora in fieri. I nomi iscritti individuati, posti sia sul piano superiore sia sul plinto delle basi, sono i seguenti: CϢTH(---) (FIG. 13) menzionato tre volte, ΑΛΕ(---) ricordato due volte, ΠΑΡΑCΙΟΥ (FIG. 14), TEICA, ΑΠ(ΟΛ---), ARTEK(---), ΕΥΠ[---], [---]OP e CI(---) presenti una volta ciascuno.

FIG. 13 Foro Severiano, firma CϢTH(---) sul piano superiore della base attica di colonna FS 44 in marmo pentelico.

FIG. 14 Foro Severiano, firma ΠΑΡΑCΙ(ου) sul piano superiore della base attica di colonna FS 46 in marmo pentelico.

I dati epigrafici

Da questa prima analisi emergono chiaramente nuovi dati, mai fino ad oggi evidenziati:

1. stessi nomi sono presenti sia su basi sia su capitelli, come attestano i casi di ΠΑΡΑCΙΟΥ (FS 46, FS 36, FS 59) oppure CϢTH(---) (FS 25, FS 29, 32, 44, 50, 51) (TAB. 1);
2. identici nomi, come CϢTH (---) e ΠΑΡΑCΙΟΥ (FIGG. 14-15) sono stati scritti con vario *ductus* su manufatti di classi diverse;

TAB. 1 Firme presenti sui capitelli a calice e sulle basi attiche di colonna in marmo pentelico del Complesso Severiano

Capitelli a calice del gruppo I		
Cat.	***Firme***	***IRT***
FS 18	ΔΙ[-]ϒ	799 f
FS 21	COΦ(ιανου) ΕΛ(ευσεινίου) ΕΛΕ(υσει)ΝΙΟϒ COΦ[ι]ΑΝΟϒ	799 l
FS 22	EPM[---]	799 g
FS 23	E[---]	-
FS 24	CO[---]	-
FS 25	CωTH(---)	799 z
FS 26	[---]Ξω	-
FS 29	Cω[τη---]	799 y,1
FS 30	CO(φιανου) ΕΛ(ευσεινίου)	799 I,2
FS 31	APT[---] NEω(τέρου)	799 u
FS 32	Cω[τη---]	799 p
FS 35	NEωTEPOϒ ΘEOC NE(---)	799 r
FS 38	COΦ(ιανου)	799 n
FS 39	[---]OΛ[---]	799 ac
FS 47	ΠPω(---)	799 k
FS 48	COΦIA(νου)	799 o
FS 54	A[---]	-

Capitelli a calice del gruppo II		
Cat..	***Firme***	***IRT***
FS 17	APICTO(φωντος)	799e
FS 33	AΠOΛ(---)	799 b
FS 34	EϒΠ[---]	799 h
FS 36	Π[αρα]CIO[υ]	799 i
FS 37	CI(---)	-
FS 56	Π[---]	799 v,1
FS 59	[Παρα]CIOϒ	799aa

Capitelli a calice non attribuibili		
Cat..	***Firme***	***IRT***
FS 16	[---]ω	799 ae
FS 20	APMENIOϒ	799 a
FS 27	CIN[---]	799 m

Basi attiche di colonna		
Cat..	***Firme***	***IRT***
FS 3	AIC(---)	unknown
FS 40	AΠ	801b
FS 41	AΛE	801 r,1
FS 42	EΛA	801 r,2
FS 43	[---]OP	801 p
FS 44	CωTH	801 k
FS 45	CI(---)	801 i
FS 46	ΠAPACI(OU)	801 g
FS 50	Cω[--]	-
FS 51	CωTH(---)	801 l
FS 52	TEICA	-
FS 53	EϒΠ[---]	-
FS 58	ARTEK(---)	-

FIG. 15 Foro Severiano, firma Π[αρα]CIO[υ] sul piano inferiore del capitello a calice in marmo pentelico FS 36 del gruppo II.

a b

FIG. 16 Foro Severiano, particolare del differente stile delle foglie d'acanto dei capitelli a calice in marmo pentelico FS 36 (a) e FS 56 (b) con firma Παρασιου.

3. capitelli a calice segnati con il medesimo nome afferiscono a gruppi differenti sulla base dello stile delle foglie, come documentano i casi dei manufatti iscritti con i nomi COΦIANOY ΕΛΕΥCEINIOY (FS 21, FS 24, FS 30, FS 38, FS 48) e ΠΑΡΑCIOY (FS 36, FS 56, FS 59) (FIG. 16 a-b).

Il *ductus* diverso di nomi identici testimonia che i manufatti con alta probabilità furono realizzati da differenti scultori, per cui i nomi iscritti non devono essere considerati le firme di specifici scalpellini ma piuttosto il nome del capo della bottega, formata da una équipe di artisti che produce manufatti segnandoli con il nome del loro responsabile. Questa ipotesi trova conferma proprio nel differente stile delle foglie dei capitelli segnati con uno stesso nome. Queste botteghe producono inoltre indistintamente sia capitelli sia basi di colonna, come attestano i nomi CωTH(---), presente nei capitelli del gruppo I, ΠΑΡΑCIOY, ΕΥΠ[---] e ΑΠΟΛ(---) documentati in quelli del gruppo II.

Le analisi isotopiche

Scopo delle analisi effettuate su 64 campioni, tra capitelli a calice e basi, è stato quello di osservare se i dati analitici potessero offrire indicazioni più specifiche sulla provenienza del marmo nell'ambito del vasto distretto del Monte Pentelico, in modo da ottenere un quadro più esaustivo sull'attività estrattiva e la produzione dei manufatti nell'ambito del grande cantiere imperiale di età severiana di *Leptis Magna*. Come si può notare le provenienze si distribuiscono, come d'altronde era ovvio, su tutto il distretto del Pentelico (TAB. 2, FIG. 17)[9], con alcuni raggruppamenti più o meno definiti che indicano uno sfruttamento di almeno 3-4 aree all'interno delle cave (FIG. 18). Tuttavia, se i dati vengono abbinati ai gruppi delle tipologie dei capitelli a calice e al gruppo delle basi, da riferire senza alcun dubbio alla produzione di differenti atelier, risulta evidente come questi usassero marmi di cava provenienti da tutte le aree del distretto del Monte Pentelico (FIG. 19)[10]. Questo dato viene in larga parte confermato dall'analisi comparata tra i manufatti e le firme sui medesimi.

9. PIKE (2009).

10. Infatti il marmo impiegato per la produzione dei capitelli del gruppo I proviene in misura maggiore dai distretti 1 e 2, in misura minore da quelli 3 e 4; il distretto 1 invece non fornisce marmo per la produzione dei capitelli del gruppo II, il cui marmo viene approvviggionato essenzialmente dal distretto 2. Il marmo usato per la produzione delle basi viene estratto invece in massima parte dal distretto 3, in minima parte dai distretti 1 e 2.

TAB. 2 Tabella riassuntiva dei dati isotopici degli elementi architettonici analizzati del Foro Severiano di *Leptis Magna*

Cat.	$\delta^{18}O$	$\delta^{13}C$	Cat.	$\delta^{18}O$	$\delta^{13}C$	Cat.	$\delta^{18}O$	$\delta^{13}C$	Cat.	$\delta^{18}O$	$\delta^{13}C$
1	–7,05	2,56	**16**	–6,61	2,59	**32**	–6,90	2,57	**47**	–4,77	2,90
2	–3,95	2,47	**17**	–7,49	2,91	**33**	–7,05	2,45	**48**	–8,50	2,91
3	–7,34	2,53	**18**	–8,19	2,52	**34**	–5,43	2,49	**49**	–4,13	2,52
4	–5,79	2,64	**19**	–6,57	2,45	**35**	–7,07	2,44	**50**	–4,57	2,21
5	–7,50	2,67	**20**	–5,29	2,30	**36**	–6,48	2,51	**51**	–4,29	2,62
6	–7,41	2,52	**21**	–7,07	2,67	**37**	–5,19	2,53	**52**	–4,42	2,52
7	–4,37	2,57	**22**	–7,19	2,74	**38**	–7,06	2,46	**53**	–7,95	2,64
8	–6,56	2,57	**23**	–6,15	1,90	**39**	–4,80	2,27	**54**	–4,65	2,73
9	–4,65	2,53	**24**	–6,62	2,79	**40**	–7,06	2,49	**55**	–4,34	2,58
10	–7,16	2,69	**25**	–4,44	2,46	**41**	–5,87	1,77	**56**	–6,20	2,79
11	–7,09	2,91	**26**	–6,72	2,19	**42**	–5,28	2,48	**57**	–7,30	2,86
12	–7,17	2,71	**27**	–4,38	2,56	**43**	–8,01	2,62	**58**	–4,46	2,64
13	–7,84	2,86	**29**	–7,89	2,55	**44**	–8,30	2,67	**59**	–7,57	2,49
14	–4,16	2,64	**30**	–7,91	2,74	**45**	–4,89	2,54	–	–	–
15	–7,99	2,77	**31**	–5,49	2,47	**46**	–4,65	2,41	–	–	–

Ci sono tuttavia alcune eccezioni a quanto esposto: i manufatti FS 20, FS 25 e FS 51 segnati dal nome CΩTH(---), e quelli FS 33 e FS 40 iscritti con il nome ΑΠΟΛ(---), potrebbero essere stati realizzati utilizzando un medesimo grande blocco grezzo, oppure il marmo usato potrebbe essere stato cavato nel medesimo settore di cava.

Questi risultati consentono di ipotizzare che l'approvvigionamento dei marmi destinati ai singoli atelier, costituiti da diversi artisti, fosse slegato da questi e coordinato da manodopera differente che faceva confluire i blocchi grezzi destinati alla produzione dei suddetti elementi architettonici, basi e capitelli, in un grande deposito, da localizzare nelle cave stesse o in prossimità delle botteghe degli scultori, dal quale gli scalpellini potevano attingere secondo le loro necessità. Questa distinzione e questa divisione del lavoro sarebbero anche più coerenti con l'organizzazione di un grande cantiere che necessitava di un'immensa quantità di marmi e materiali architettonici da destinare al progetto e la cui produzione doveva essere veloce, ma soprattutto ben organizzata, visto che questi elementi architettonici furono certamente prodotti in Attica e importati già del tutto rifiniti.

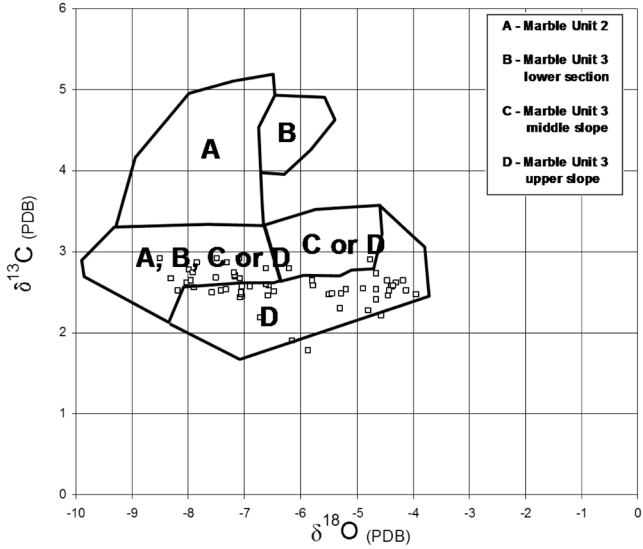


FIG. 17 Diagramma isotopico delle analisi effettuate sui campioni di capitelli e basi.

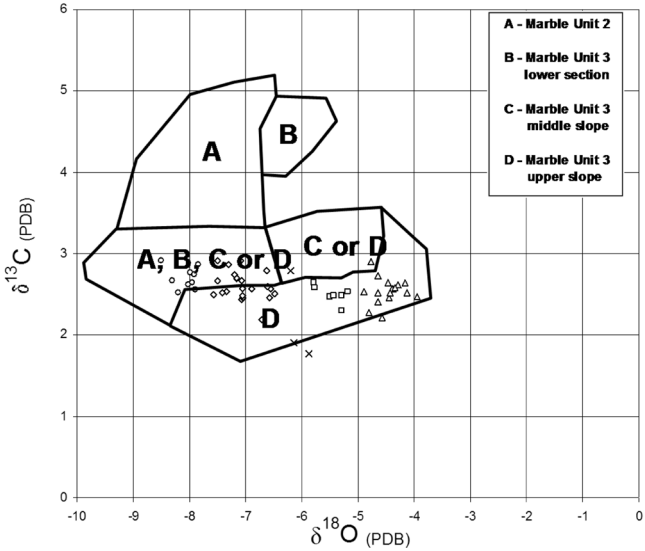


FIG. 18 Diagramma isotopico con l'individuazione di 5 differenti raggruppamenti analitici, distinti da differenti simboli, da riferire ad altrettante zone estrattive.

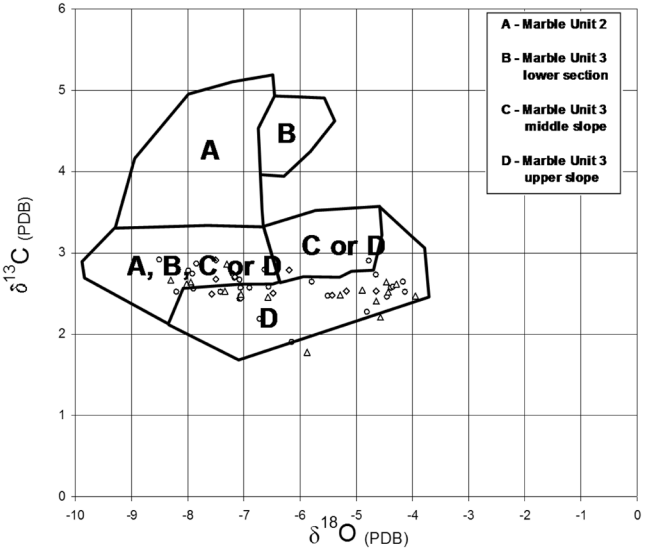


FIG. 19 Diagramma isotopico con distinzione mediante differenti simboli per le tipologie definite dei capitelli a calice (cerchio per i capitelli del gruppo I; rombo per i capitelli del gruppo II) e delle basi attiche (triangolo) esaminati.

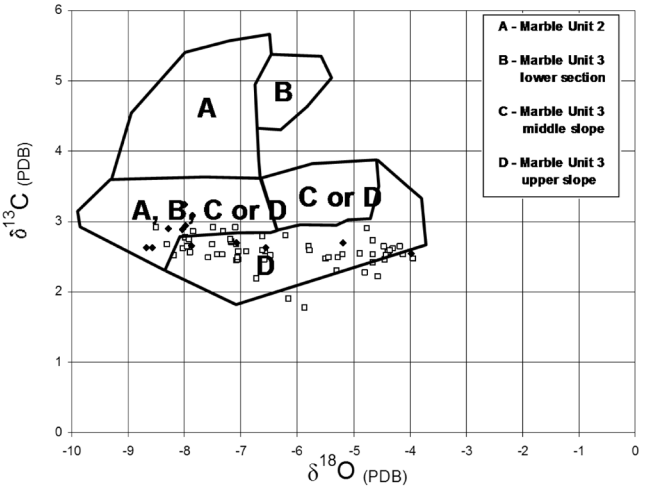


FIG. 20 Diagramma isotopico comparativo degli elementi architettonici analizzati del Foro Severiano di Leptis Magna (distinti dal simbolo quadrato) e di quelli delle Terme di Caracalla a Roma (distinti dal rombo nero).

Conclusioni

Lo studio scientifico e analitico di questo gruppo di capitelli e basi di colonna in marmo pentelico del Complesso Severiano di *Leptis Magna* ha fornito la rara opportunità di comprendere il metodo di produzione dei manufatti di uno dei più grandi monumenti di età imperiale. La distinzione dei capitelli in due gruppi tipologici è stata confermata dalle iscrizioni poste su di essi, in quanto un nome è presente solo in uno dei due gruppi; però stessi scultori dall'altra parte scolpiscono sia capitelli sia basi, come indicato dal nome identico che essi recano. Il diverso *ductus* del nome sarebbe quindi prova che la firma non deve essere quella di uno specifico scalpellino, ma che essa sia solo il nome del capo di una bottega formata da un insieme di scultori. In questo modo soltanto si comprende lo stile differente delle foglie su capitelli che recano lo stesso nome. Pertanto la firma deve essere ritenuta una sorta di marchio dell'alta qualità del prodotto e dell'officina di produzione. Il marmo impiegato per la realizzazione di queste basi e capitelli fu estratto da almeno quattro settori del Monte Pentelico, principalmente da quello 3, ma fu usato in modo eterogeneo dalle differenti botteghe. Quindi netta doveva essere la separazione tra le officine che lavoravano in cava e le botteghe degli scultori che producevano i diversi manufatti. I blocchi grezzi destinati alla produzione di basi e capitelli, cavati al Monte Pentelico, dovevano confluire quindi in un grande deposito, posto presso le cave stesse o non lontano da esse, al quale le botteghe degli scultori accedevano in modo diretto o indiretto per rifornirsi dei blocchi da scolpire per realizzare i suddetti elementi architettonici. Il marmo utilizzato per tale produzione viene necessariamente da quasi tutto l'ampio distretto estrattivo del Monte Pentelico, in quanto la vastità del Complesso Severiano implicava la messa in opera di un numero straordinariamente grande di elementi architettonici.

La corrispondenza tra i valori isotopici dei materiali in pentelico del Foro Severiano di *Leptis* e quelli degli elementi architettonici del medesimo marmo impiegati contemporaneamente nelle terme di Caracalla a Roma (FIG. 20), dimostra che per la produzione dell'apparato architettonico in questo litotipo dei due monumenti, grossomodo coevi, furono sfruttati gli stessi distretti estrattivi nel Monte Pentelico.

È noto che in età severiana l'intensa attività costruttiva ha determinato la necessità di ricercare nuove fonti per l'approvvigionamento di marmi destinati alla produzione di elementi architettonici. Ad Assuan,

FIG. 21 Foro Severiano, firma APICTOΦωNTOC sul piano superiore di una base attica in marmo pentelico.

per esempio, furono aperte nuove cave dal *decurio Aurelius Heracleides*[11] per i Severi, cosa che è ipotizzabile anche per le grandi cave del Monte Pentelico. Inoltre, la vastità del Complesso Severiano quasi certamente da un punto di vista fisiologico impone la netta separazione tra il lavoro in cava, dove vengono prodotti i blocchi grezzi destinati ai depositi di stoccaggio e quello di produzione degli elementi architettonici. I manufatti furono certamente realizzati in Attica ed esportati a *Leptis Magna* già completamente rifiniti, in quanto nel Complesso Severiano mancano del tutto schegge di lavorazione in questo marmo bianco, al contrario di quelle in proconnesio, che provano che gli elementi architettonici realizzati in quest'ultimo litotipo furono sicuramente scolpiti *in situ*. Corrobora ulteriormente quanto affermato la presenza di una base attica di colonna sul cui piano superiore, che reca iscritto in forma completa in genitivo il nome APICTOΦωNTOC (FIG. 21), non è presente alcun foro per l'inserimento del perno metallico di vincolo, cosa che è stata sempre riscontrata negli altri casi sopra esaminati. Per cui questa base di colonna prova che i manufatti in pentelico dovevano essere importati del tutto rifiniti dall'Attica e cospicuamente segnati con i nomi dei capi delle botteghe di produzione in modo da rendere ben evidente, con la varietà e il gran numero delle firme, il valore artistico di questi manufatti impiegati nel grande Complesso Severiano.

11. *CIL* III, 75; DUBOIS (1908), pp. 49-52.

Bibliografia

Bartoccini R. (1927), *Il foro imperiale di Lepcis (Leptis Magna)*, «Africa Italiana», I, pp. 53-74.

Bianchi F. (2005), *La decorazione architettonica in pietra locale a Leptis Magna tra il I e il II sec. d.C. Maestranze e modelli decorativi nell'architettura pubblica,* «ArchClass», LVI, n.s. 6, pp. 190-223.

Bianchi F. (2009), *Su alcuni aspetti della decorazione architettonica in marmo a Leptis Magna in età imperiale*, «Marmora», 5, pp. 45-70.

Bianchi F., Bruno M., Gorgoni C., Pallante P., Ponti G. (2009), *The pilasters of the Severan Basilica at Leptis Magna and the School of Aphrodisias: New archeometric and archaeological data*, in *Actes du VIII International Conference ASMOSIA (Aix-en-Provence, 12-18 juin 2006)*, Paris, pp. 329-49.

Bruno M. (2009), *Blocchi, marmi e sigle di cava da Leptis Magna*, «Marmora», 5, pp. 71-94.

Bruno M., Bianchi F. (2012), *Uso e distribuzione dei marmi policromi nell'architettura pubblica di età imperiale a Leptis Magna*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 295-310.

Bruno M., Bianchi F. (cds), *The Limestone Quarries in the Territory of Leptis Magna*, in *Actes du X International Conference ASMOSIA* (*Rome, 21-26 mai 2012)*, in corso di stampa.

Bruno M., Gorgoni C., Pallante P. (2009), *On the provenance of white marbles used in the Baths of Caracalla in Rome*, in *Actes du VII International Conference ASMOSIA (Thassos, 15-20 septembre 2003)*, «BCH», Suppl. 51, pp. 385-98.

Chiesa C. (1949), *Sui materiali da costruzione di provenienza locale usati dagli antichi in Tripolitania*, «Reports and Monographs of the Department of Antiquities in Tripolitania» 2, pp. 25-8.

Cordovana O. D. (2007), *Segni e immagini del potere tra antico e tardoantico. I Severi e la Provincia Africa Proconsularis*, Catania.

Dubois M. C. (1908), *Etude sur l'administration et l'exploitation des carriers dans le monde romain*, Paris.

Floriani Squarciapino M. (1943), *La Scuola d'Afrodisia, Roma*, (Studi e Materiali del Museo dell'Impero Romano, 3), Roma.

Floriani Squarciapino M. (1974), *Sculture del Foro Severiano di Leptis Magna*, Roma.

Herz N. (1987), *Carbon and oxygen isotopic ratios: A data base for classical Greek and Roman Marble*, «Archaeometry», 29, pp. 35-43.

Mahler K. U. (2006), *Die Architekturekoration der frühen Kaiserzeit in Lepcis Magna*, Worms.

Pensabene P. (2001), *Pentelico e Proconnesio in Tripolitania: coordinamento o concorrenza nella distribuzione?*, «ArchClass», 52, pp. 63-127.

Pensabene P. (2006): *Le scuole di Nicomedia e Afrodisia e i pilastri della Basilica Severiana di Leptis Magna*, «Marmora», 2, pp. 41-58.

Pike S. (2009), *A stable isotope database for the ancient white marble quarries of Mount Pentelikon, Greece*, in *Actes du VII International Conference ASMOSIA (Thassos, 15-20 septembre 2003)*, «BCH», Suppl. 51, pp. 699-708.

Ward-Perkins J.B. (1948), *Severan Art and Architecture at Leptis Magna*, «JRS», XXXVIII, pp. 59-80.

Ward-Perkins J.B. (1951a), *The Art of Severan Age in the light of the Tripolitanian discoveries*, «PBA», XXXVII, pp. 269-304.

Ward-Perkins J.B. (1951b), *Tripolitania and the Marble Trade*, «JRS», 41, pp. 89-104.

Ward-Perkins J.B. (1980), *Nicomedia and the Marble Trade*, «PBSR», 48, pp. 23-69.

Ward-Perkins J.B. (1993), *The Severan Bulding of Leptis Magna*, London.

FULVIA BIANCHI

Il Complesso Severiano a *Leptis Magna*: maestranze e modelli decorativi degli apparati architettonici in pietra locale

La decorazione architettonica in calcare di Gadatza degli edifici severiani non è stata ancora a oggi oggetto di trattazione sistematica. Nell'ambito della Missione archeologica diretta a *Leptis Magna* da Luisa Musso dell'Università di Roma Tre è stato quindi avviato un progetto di studio partendo dall'esame degli apparati architettonici in calcare della piazza del Foro Severiano, che ha permesso già in questa prima fase di evidenziare le caratteristiche formali e decorative delle maestranze locali attive nel cantiere severiano. Queste operano forti di una tradizione ornamentale consolidata e parzialmente aggiornata della nuova moda decorativa di tradizione microasiatica.

Parole chiave: *Leptis Magna*, calcare di Gadatza, Foro Severiano, maestranze locali, tradizione microasiatica.

Introduzione

La *facies* decorativa in pietra locale è un aspetto macroscopico dell'architettura di *Leptis Magna* per la prima e parte della media età imperiale, che solo in anni recenti è stata oggetto di uno studio sistematico da parte di Karl Uwe Mahler, pur se circoscritto ai materiali architettonici della città di I e parte del II secolo d.C.[1]. L'arco cronologico scelto dallo studioso è forzatamente determinato dal grandissimo cambiamento che si verifica nell'architettura leptitana a partire dall'epoca adrianea, quando gli apparati architettonici di nuovi e vecchi edifici vengono rispettivamente creati o rinnovati tramite il massiccio impiego di marmi bianchi e colorati provenienti dalle principali cave del Mediterraneo orientale e occidentale, l'uso di modelli

* Fulvia Bianchi, Università degli Studi Roma Tre.

Salvo indicazioni puntuali, le fotografie sono dell'autrice.

1. Mahler (2006); Bianchi (2005), che è un breve lavoro di sintesi sull'evoluzione dei modelli decorativi e sulle relative maestranze nella decorazione architettonica in pietra locale di *Leptis Mag*na nella prima età imperiale.

architettonici e decorativi di matrice microasiatica e di maestranze itineranti, di elementi architettonici di grandi dimensioni semirifiniti o del tutto lavorati dalle province orientali[2]. Nonostante questo radicale cambiamento l'architettura in pietra locale continua a essere presente a *Leptis* insieme ai partiti architettonici in marmo, aspetto che domina anche il punto di arrivo della marmorizzazione della città rappresentato dai grandi cantieri severiani[3], dove gli apparati architettonici realizzati nel locale calcare di Gadatza[4] costituiscono un degno corollario all'architettura in marmo, grazie alla loro straordinaria ricchezza, complessità e fantasia ornamentale. Ovviamente essi appaiono tributari della tradizione ornamentale fondamentalmente microasiatica che ha, appunto, la sua massima espressione nell'architettura marmorea del complesso di edifici creati da Settimio Severo per rinnovare, monumentalizzandola, la sua città natale, ossia il complesso Foro-Basilica-Tempio, il Vestibolo, la via Colonnata e il Grande Ninfeo. *A latere* alcuni aspetti ornamentali in calcare del complesso severiano erano stati già trattati da Jocelyn Mary Catherine Toynbee e John Bryan Ward-Perkins[5], e Francesco Tomasello[6], mentre Henner von Hesberg[7], in anni recenti, si è brevemente occupato degli apparati architettonici dorici. La mancanza però ad oggi, di una trattazione sistematica sulla decorazione architettonica in pietra locale degli edifici severiani ha fornito lo stimolo per avviarne lo studio nell'ambito della Missione archeologica diretta a *Leptis Magna* da Luisa Musso dell'Università di Roma Tre, partendo dall'esame delle caratteristiche formali e decorative degli apparati architettonici in calcare di Gadatza dei portici della piazza del Foro Severiano e degli ordini diaframma nel braccio sud-orientale, riservandosi in altra sede una disamina più estesa

2. Pensabene (2001; 2003); Bianchi (2009); Bruno (2009); Bruno-Bianchi (2012).

3. Ward-Perkins (1948; 1951a; 1951b; 1980; 1993); Bianchi *et al.* (2009); Bianchi *et al.* (cds).

4. Il distretto di Gadatza si estende per circa 10 km lungo l'omonimo wadi, dista 8 km dalla costa ed è quello più vasto e importante di tutto l'entroterra di *Leptis Magna* che ha fornito la pietra da costruzione e per la produzione di elementi architettonici degli edifici del complesso severiano. Questo distretto è stato interessato a partire dal 2005 da una ricognizione sistematica che ha permesso di individuare sette settori di estrazione. In particolare il calcare molto compatto di colore beige chiaro e simile al travertino, usato nella produzione degli elementi architettonici del complesso severiano, proviene dai distretti 6 e 7, Bruno, Bianchi (cds).

5. Toynbee, Ward-Perkins (1950), p. 39.

6. Tomasello (1992), pp. 276-8.

7. Von Hesberg (2005).

FIG. 1 *Leptis Magna*, Foro Severiano, veduta di due delle cinque arcate ricostruite del settore nord-orientale del braccio sud-orientale del portico della piazza. In particolare si apprezzano gli archivolti in calcare di Gadatza, decorati con teste di Medusa e *Atargatis* in proconnesio, impostati su capitelli a calice poggianti su basi attiche, entrambi in pentelico: davanti alle arcate ricostruite è visibile parte della trabeazione rettilinea nel suddetto calcare la quale si impostava sopra gli archivolti.

che coinvolga *in toto* gli apparati architettonici in pietra locale delle grandi fabbriche severiane.

Le trabeazioni dei portici della piazza

I portici della grande piazza del Foro Severiano (FIG. 1) sono scanditi da monolitici fusti in marmo cipollino posti su basi attiche e coronati da raffinati capitelli a calice, entrambi in pentelico e di importazione attica. Archivolti tripartiti da un astragalo a fusarole e perline e coronati da kyma lesbio trilobato collegano le colonne tra loro, accogliendo negli estradossi i ben noti clipei in marmo proconnesio con teste di Medusa e di *Atargatis*[8]. Al di

8. APOLLONJ (1936), pp. 4-6, tav. I-II, XXVI; ENSOLI VITTOZZI (1994), pp. 734-50. Orietta Dora Cordovana ritiene le teste clipeate tutte immagini «di Gorgoni in continua variazione fisiognomica»: CORDOVANA (2007), pp. 356, 377-94.

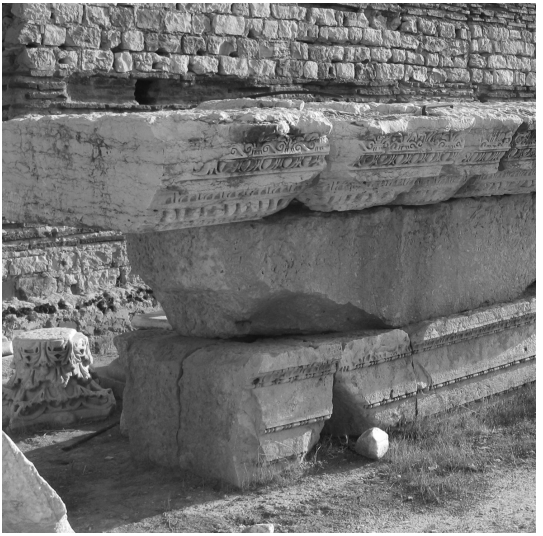


FIG. 2 Foro Severiano, trabeazione in calcare di Gadatza dell'ordine diaframma degli ingressi del braccio sud-orientale dei portici della piazza.

sopra degli archivolti tripartiti si imposta la trabeazione rettilinea costituita da una cornice con mensole, un fregio a girali e un architrave a tre fasce. La trabeazione dell'ordine diaframma (FIG. 2) degli ingressi del braccio sud-orientale dei portici della piazza è invece formata da una cornice ionica decorata, un fregio liscio e un architrave sempre tripartito.

Partiamo dall'analisi della trabeazione dei portici della piazza. Chiaro è, nella cornice (FIG. 3), il richiamo alla tradizione ornamentale di ascendenza microasiatica ravvisabile nell'articolazione sintattica, nel motivo ornamentale della sima, nella morfologia della foglia di rivestimento delle mensole e del kyma lesbio trilobato.

Il profilo della cornice, infatti, è chiuso al di sotto del soffitto, con un dentello continuo, a semplificazione dei canonici dentelli. La sima è decorata con *anthemia* di palmette di varia foggia, organizzate in due diverse sequenze paratattiche sulla base della configurazione delle volute di collegamento tra gli elementi vegetali.

Il tipo di *anthemion* più attestato sulle cornici dei portici della piazza presenta voluta a doppia spirale continua, ad andamento orizzontale a S e di tipo avvolgente, che si fonde con i lobi laterali delle palmette (tipo 1, FIG. 3), mentre più rara è la variante con volute non avvolgenti (tipo 2, FIG. 4).

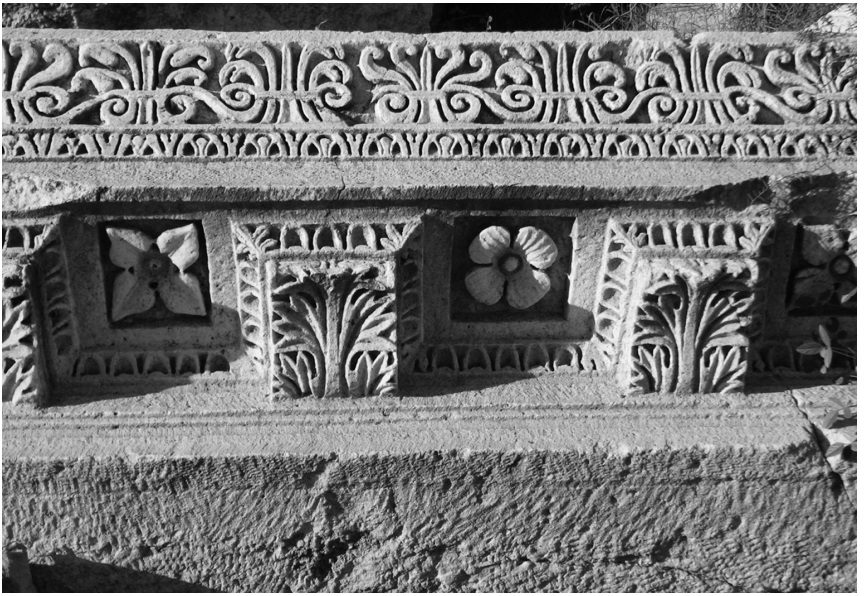


FIG. 3 Foro Severiano, cornice in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza: la sima è decorata con *anthemion* di tipo 1, con voluta a doppia spirale continua, ad andamento orizzontale a S avvolgente, che si fonde con i lobi laterali delle palmette.

FIG. 4 Foro Severiano, cornice in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza: la sima è decorata con *anthemion* di tipo 2, con voluta a doppia spirale continua, ad andamento orizzontale a S non avvolgente.

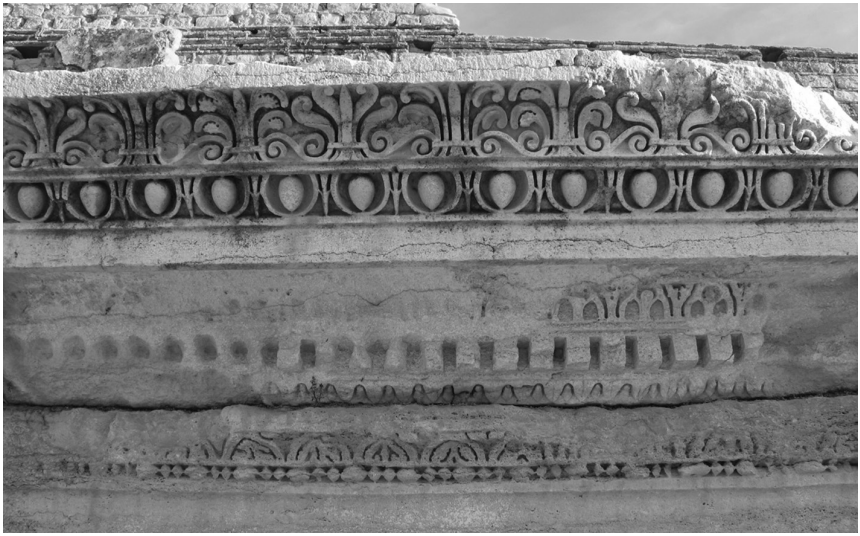


FIG. 5 Foro Severiano, cornice in calcare di Gadatza dell'ordine diaframma degli ingressi del braccio sud-orientale dei portici della piazza: la sima è decorata con *anthemion* di tipo 3, con voluta a doppia spirale avvolgente non continua e senza andamento a S.

Le cornici della trabeazione diaframma (FIG. 5) degli ingressi nel braccio orientale dei portici della piazza, invece, presentano un profilo non asiatico al di sotto del soffitto per la successione di kyma lesbio trilobato, dentelli e kyma lesbio continuo seminaturalistico. La decorazione della sima documenta inoltre un'ulteriore variante dei due suddetti tipi di *anthemia*: la voluta a spirale, se pur doppia e avvolgente, non è continua poiché non ha andamento a S, ma è più simile a un tralcio con un corto girale, in quanto una sola delle due estremità si arrotola a spirale in cui si fonde l'elemento laterale della palmetta, mentre l'altra estremità semplicemente prosegue nel lobo laterale della palmetta adiacente (tipo 3).

Ognuno dei tre tipi di *anthemia* individuati trova ampio riscontro in ambito microasiatico: il tipo 1, per esempio, appare nelle cornici della Basilica di Magnesia della seconda metà del II secolo d.C.[9], oppure in quelle del primo ordine del colonnato-diaframma orientale della corte monumentale delle terme di Sardi di età tardoseveriana[10], dove però una delle estremità del

9. ÖZTANER (2012), pp. 178-81, figg. 18-19.
10. YEGÜL (1986), pp. 62-4, fig. 188.

nastro è vegetalizzata; il tipo 2 invece è confrontabile nelle cornici del braccio orientale del portico dell'agorà di Iasos[11], di età tardo adrianea – proto antonina, anche se le terminazioni dei nastri, per lo più vegetalizzate, non si avvolgono a spirale; il tipo 3 è rintracciabile, invece, nelle cornici dell'agora di tarda età antonina a Smirne[12].

Sono comunque gli stessi cantieri severiani, dove sono attive maestranze microasiatiche per la realizzazione dell'apparato decorativo architettonico in marmo proconnesio, a fornire il modello per realizzare quello degli apparati in calcare dei portici del Foro, non solo per la scelta dell'*anthemion* quale motivo ornamentale della sima, ma anche per la morfologia della foglia d'acanto di tipo asiatico di rivestimento del lato inferiore delle mensole delle cornici, del kyma ionico, del kyma lesbio trilobato e di quello continuo seminaturalistico, quest'ultimo presente solo nelle cornici dell'ordine diaframma nel braccio orientale del portico. Infatti l'*anthemion* con doppia spirale continua, ad andamento orizzontale a S e di tipo avvolgente, il cui nastro si fonde con i lobi laterali delle palmette (tipo 1), decora la sima della grande cornice del tempio della *gens Septimia*[13]; la foglia ad acanto spinoso delle mensole è direttamente confrontabile con quella del fregio dell'ordine sporgente all'interno del braccio settentrionale del portico del Foro[14] e con quella di rivestimento dei tamburi del secondo ordine della Basilica severiana[15]; il kyma lesbio trilobato è morfologicamente rapportabile, per citarne un solo esempio, a quello presente nelle cornici del Grande Ninfeo[16], quelle del cui attico, insieme alle cornici dell'ordine inferiore del podio del grande tempio della *gens Septimia*[17], tra l'altro trasmettono alle cornici dell'ordine diaframma del portico orientale della piazza oltre all'uso, di tradizione microasiatica, del kyma ionico a separare la sima dalla corona, anche la morfologia e l'impiego del kyma lesbio continuo seminaturalistico a chiusura del profilo[18]. Il kyma

11. Pagello (1987), pp. 142-7; sulla datazione della stoà orientale dell'agorà di Iasos, Pugliese Carratelli (1987).
12. Naumann, Kantar (1950); Vandeput (1997), p. 141, tav. 119.2
13. Ward-Perkins (1993), p. 47, tav. 27, a.
14. Ivi, pp. 18-21, fig. 11 e tav. 17 a.
15. Ivi, p. 59, tav. 32 c.
16. Ivi, p. 83, tavv. 43 c, 45 c-d.
17. Ivi, p. 35, tav. 23 a.
18. Ivi, p. 83, tav 45 c-d. Il kyma ionico appare caratterizzato dal tipico allargamento africano del guscio, cosa in realtà che non è neppure del tutto estranea alla tradizione microasiatica della media età imperiale, come mostrano alcuni elementi del tempio di Zeus

lesbio seminaturalistico è sia morfologicamente sia sintatticamente una modanatura estranea alla tradizione ornamentale microasiatica, come lo è anche generalmente l'uso delle baccellature a incorniciare le mensole delle cornici delle trabeazioni della piazza. Quest'ultimo motivo decorativo, tra l'altro, in ambiente africano, di solito è usato dalla media età imperiale a rivestire la corona e il relativo soffitto, salvo la felice eccezione del tempio orientale di *Sufetula*[19], dove questo ornamento compare, come a *Leptis*, a contornare le mensole del soffitto delle cornici[20]. In quest'ultima posizione il decoro trova riscontro in Asia Minore, a cui rimandano anche l'uso e la morfologia del kyma lesbio trilobato a distinguere la sima dalla corona[21].

Molto interessante è il fregio a girali della trabeazione della piazza, il cui coronamento è costituito da un kyma lesbio trilobato intagliato rovescio sormontante un astragalo a fusarole e perline (FIG. 6)[22]. La posizione rovesciata del kyma è una sorta di *divertissement*[23], a cui invece si rinuncia nel coronamento del fregio liscio e piano della trabeazione diaframma del braccio orientale dei portici della piazza, mentre le modanature che co-

a Cizico (BARATTOLO, 1995, p. 86, tav. 31, 1-2), oppure quelli del tempio di Serapide ad Efeso (STROCKA, 1988, p. 303, tav. 46, 1), entrambi di età adrianea, anche se in ambiente africano la forma dello sguscio tenderà ad assumere forme più allargate senza comunque mai arrivare all'eccessiva dilatazione riscontrabile in ambito siriaco-palestinese: PENSABENE (1997).

19. DUVAL, BARATTE (1973), pp. 23-27; PENSABENE (1989), pp. 441-3, tav. 4,1.

20. A questo riguardo si vedano a Cartagine la grande cornice delle terme di Antonino Pio, le cornici della basilica della Byrsa entrambi di epoca antonina, e le cornici del teatro, ovvero rispettivamente: LEZINE (1968), p. 41, fig. 20; PENSABENE (1989), p. 440, schede 1 e 2A, tav. I, 1 e fig. 7; GROS (1985), pp. 86-95, 107-9.

21. Infatti generalmente le baccellature sono impiegate in ambito microasiatico ad ornare la corona delle cornici come attestano nella prima metà del II secolo d.C., ad esempio, la Biblioteca di Celso e il tempio del Divo Adriano a Efeso (KÖSTER, 2004, pp. 193-4, tavv. 113-114), che forniscono riscontri, insieme con la Kizili Auli di Pergamo e le terme di Adriano a Afrodisias, anche per la morfologia e l'uso del kyma lesbio trilobato come modanatura di transizione tra sima e corona, al posto del più canonico kyma ionico (si vedano rispettivamente: VANDEPUT, 1997, tav. 101, 3 e STROCKA, 1988, p. 303, tav. 44, 5; VANDEPUT, 1997, tav. 75, 3). L'uso delle baccellature ad incorniciare le mensole, pur se raro, è comunque sempre documentato a Efeso, nelle cornici della monumentale fontana di Lecanio Basso di epoca domizianea (KÖSTER, 2004, pp.193, tav. 109, 1-2).

22. WARD-PERKINS (1993), p. 13, tav. 9 a.

23. Il singolare intaglio rovescio del kyma lesbio trilobato, di cui una cornice presso i portici di San Lorenzo a Milano ne documenta l'anomalo impiego, deve essere considerata una sorta di sperimentazione ornamentale al pari della rudentatura dei due terzi superiori del pilastro all'ingresso nord-orientale della piazza severiana.

FIG. 6 Foro Severiano, fregi in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza, reimpiegati come elementi di tamponatura degli intercolumni della fronte colonnata dell'aula a occidente del tempio della *gens Septimia*: nel fregio inferiore si nota la terminazione vegetale di tradizione microasiatica dei viticci avvolti attorno a caulicoli lisci.

stituiscono il coronamento, pur rientrando nella tradizione microasiatica, non ne rappresentano lo spirito canonico per la mancata presenza del kyma ionico[24].

Già Patrizio Pensabene alcuni anni fa aveva evidenziato – attraverso una rapida analisi degli elementi architettonici in marmo pentelico e proconnesio dei più importanti cantieri della piena età imperiale dei tre grandi centri della Tripolitania, *Oea*, *Sabratha* e *Leptis* – come accanto a maestranze itineranti specializzate nella lavorazione di manufatti in marmo di importazione fossero presenti anche officine locali ormai esperte, che si erano formate nella tradizione del cantiere delle terme di Antonino Pio a Cartagine. A queste officine lo studioso riconduceva determinate scelte ornamentali estranee del tutto, o quasi, alla tradizione architettonico decorativa microasiatica, ossia i kymatia lesbii continui, vegetalizzati e non, la scansione sintattica "occidentale" della sottocornice con kyma ionico, dentelli e gola rovescia, l'imitazione di forme e decori microasiatici, tutti ele-

24. Köster (2004), pp. 161-2.

menti documentati nelle trabeazioni del teatro di *Sabratha*, del tempio del Genio della Colonia e dell'Arco di Marco Aurelio a Tripoli[25], di Porta Oea a *Leptis Magna*[26]. Il cantiere cartaginese è un momento fondamentale nella codificazione del repertorio decorativo di tradizione africana nella piena età imperiale. A questo riguardo il complesso sistema ornamentale del lacunare del ben noto fregio-architrave con iscrizione delle terme di Antonino Pio[27] opportunamente semplificato si ritrova applicato a decorare lacunari di minori dimensioni a Cartagine[28], da dove muove raggiungendo, attraverso l'ausilio di cartoni e/o di maestranze itineranti, altri centri dell'Africa settentrionale giungendo fino a *Sabratha*[29]. Questi lacunari sono accumunati oltre che dall'impiego del medesimo motivo ornamentale anche da un'identica trattazione dell'acanto, particolare quest'ultimo proprio anche dei fregi a girali in marmo pentelico di Porta Oea a *Leptis Magna*[30]. Alcune delle peculiarità formali e tecnico-esecutive di questi fregi inoltre, quali la struttura organizzativa dei girali, il profilo sfrangiato delle foglie e l'animazione ondulata della superficie dei lobi mediante l'esecuzione di sottili e parallele nervature a rilievo, rimandano a modelli occidentali asiaticizzati, non solo per la presenza di figure umane e animali ad animare i girali, ma anche per la maggiore distensione e allargamento dei lobi delle foglie di rivestimento degli steli tubolari fittamente innervati[31]. Queste caratteristiche compositive e formali, quasi del tutto depauperate degli elementi figurativi, si riscontrano anche nella decorazione a girali d'acanto delle trabeazioni dei portici della piazza del Foro Severiano, opera di maestranze africane che si

25. Pensabene (2001), pp. 91-94.
26. Pensabene (2003), pp. 341-53.
27. Lézine (1968), p. 61, figg. 18-20; Pensabene (1989), pp. 440-1, scheda 2C, tav. II, 1.
28. Ferchiou (1981), pp. 150-1, fig. 6. Analoghi elementi sono reimpiegati nella grande moschea di Tunisi (ivi, fig. 7).
29. Si ricordano i lacunari degli architravi dei templi del *Capitolium* di *Sufetula*: Ferchiou (1981), p. 159, fig. 15; Pensabene (1989), pp. 442-3, schede 4A e 4B, tav. V, 2; sul ruolo di Cartagine nella trasmissione dei modelli ivi, p. 447. Sul lacunare reimpiegato nella basilica occidentale del Foro di *Sabratha* cfr. Bianchi (2009), p. 64, fig. 44.
30. Per i fregi a girali di Porta Oea cfr. Pensabene (2003), pp. 346-9, figg. 4, 5, 14 a-d. N. Ferchiou, inoltre, mette in relazione formale e cronologica con i fregi a girali in marmo pentelico di Porta Oea alcuni fregi frammentari sempre in marmo pentelico che furono rinvenuti reimpiegati come lastre pavimentali nella grande moschea di Tunisi, che la studiosa ascrive in età antonina, raffrontandoli giustamente con il decoro vegetale del lacunare del noto fregio-architrave iscritto delle Terme di Antonino Pio a Cartagine: Ferchiou (1981), pp. 143-50, figg. 1-5.
31. Schörner (1995), pp. 98-9, beil. 5,6.

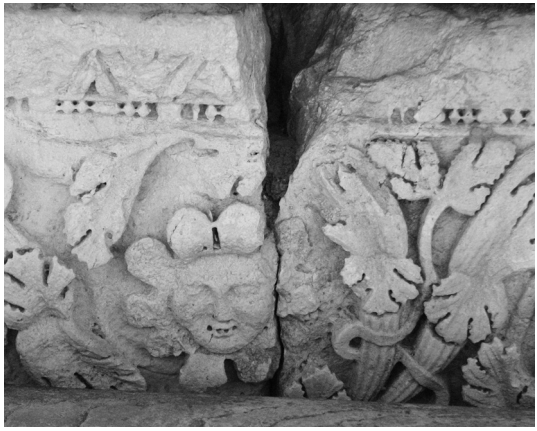


FIG. 7 Foro Severiano, fregio in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza: è visibile il girale desinente in un fiore con pistillo antropomorfizzato.

pongono in linea e prosecuzione della tradizione ornamentale posta in essere a Porta Oea, che Patrizio Pensabene giustamente giudica il frutto della cooperazione di officine locali e orientali itineranti[32].

Ma pur nella scia di questo modello di riferimento i girali dei fregi della trabeazione della piazza severiana sono il prodotto di maestranze di diverso livello artistico e perizia tecnico-esecutiva che tendenzialmente rifuggono dalla realizzazione di girali figurati, i cui elementi ornamentali terminali solo in due casi sono rappresentati da due figure, un leone[33] e un fiore antropomorfizzato con una testa (FIG. 7), soluzione quest'ultima in spirito più africana che microasiatica, in quanto la realizzazione di figure implica una duttilità e sicurezza d'intaglio che sembrano generalmente estranei agli scalpellini che realizzano i girali. Questi, infatti, appaiono per lo più ritagliati sulla superficie convessa, su cui si affastellano gli elementi vegetali nella ricerca di effetti chiaroscurali che contribuiscono invece ad allontanarsi dalla sobria ma vibrante plasticità dei girali dei fregi di Porta Oea[34], che comunque non è l'unico modello di riferimento. Infatti, per composizione dello schema ornamentale, scelta e configurazione degli elementi ornamentali i fregi della

32. PENSABENE (2003), pp. 346-9 e pp. 352-3, figg. 12-14.
33. Il tipo del leone richiama quello del fregio a girali in pentelico reimpiegato nella basilica di *Sabratha*: TOYNBEE, WARD-PERKINS (1950), p. 40, tav. XXVI.
34. Si veda la nota 30.

piazza severiana appaiono anche tributari di quelli a girali "popolati e non" in marmo proconnesio, rispettivamente delle trabeazioni del tempio della *gens Septimia*, dove, in particolare, gli steli sono tubolari e baccellati, e del Grande Ninfeo[35]. Ma nei fregi in calcare gli scalpellini non sono assolutamente in grado di riprodurre né il ricco e rigonfio chiaroscuro dei girali dei fregi marmorei del Grande Ninfeo (FIG. 8), limitandosi in alcuni casi a imitare il gioco chiaroscurale con un lavoro di serrato smerlettamento dei bordi delle foglie e degli altri elementi vegetali: ne risulta un decoro privo di una reale autonomia e autentica vitalità, in quanto, pur essendo staccato dalla superficie di fondo, in realtà non se ne separa mai, salvo rarissime felici eccezioni (FIGG. 9-10). Sono però proprio queste ultime che fanno sorgere il sospetto del concorso di maestranze orientali che a titolo esemplificativo realizzano piccoli tratti del fregio della trabeazione dei portici della piazza. Gli scalpellini africani animano con un fitto gioco di cesello il margine dei lobi e delle fogliette delle foglie d'acanto che, in una ricerca di asiaticità, si distendono aprendosi però troppo e annullando l'idea dei sottostanti steli di fatto inesistenti e attorno ai quali neppure idealmente si avvolgono; hanno chiari i modelli da imitare anche per la riproduzione di alcune efflorescenze vegetali, di microasiatica memoria (FIG. 11), terminali dei lunghi viticci che si arrotolano attorno ai grossi cauli lisci o baccellati (FIGG. 6, 12). Un effetto analogo nella composizione e nella resa degli elementi vegetali compositivi del decoro si nota nei pochi frammentari fregi superstiti del tempio della *gens Septimia*[36] e in alcuni relativi al secondo ordine del Grande Ninfeo, i quali, in particolare, fanno sorgere il dubbio, vista la loro "distanza artistica" dai fregi a girali ben più plastici e rigonfi del primo ordine, del concorso per la loro esecuzione di maestranze miste africane e orientali itineranti.

Forse sempre per fornire un modello agli scalpellini locali per la realizzazione dell'ornato asiatico per eccellenza, l'*anthemion*, maestranze microasiatiche concorrono al decoro di parte delle cornici. La loro mano sembra cogliersi osservando il solido e sicuro *ductus* di intaglio dell'*anthemion* su una cornice (FIG. 13) dove oltre tutto i due tipi di *anthemia* a nastro avvolgente ad S e non sono tra loro legati in un *continuum*, offrendo in tale modo un riscontro tangibile, eventualmente da riprodurre, delle possibili soluzioni ornamentali offerte da questo motivo decorativo in un gioco di concatenazione.

35. TOYNBEE, WARD-PERKINS (1950), p. 39.
36. WARD-PERKINS (1993), p. 47, tav. 26 c.

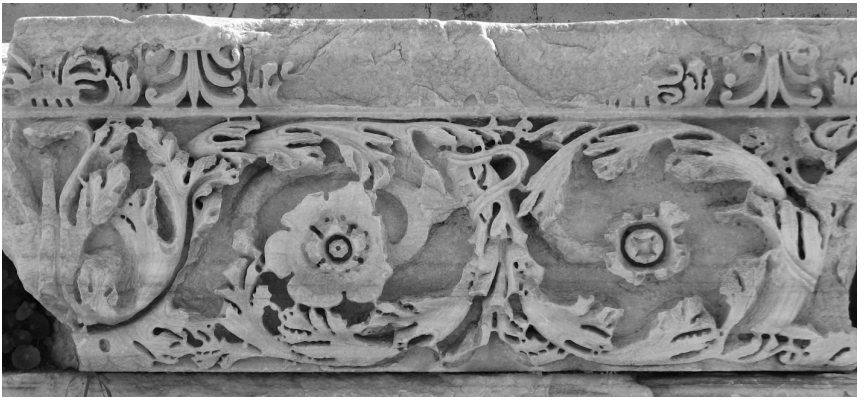


FIG. 8 Grande Ninfeo, fregio a girali in proconnesio del primo ordine architettonico della facciata.

FIGG. 9-10 Foro Severiano, fregi in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza.

Gli scalpellini locali si mostrano nelle forme piatte e ritagliate degli elementi vegetali decoranti la sima (FIGG. 3-5), la cui varietà tipologica è specchio delle recezioni delle diverse forme ornamentali di tradizione microasiatica che sono progressivamente assimilate nei repertori locali a partire dalle esperienze del tempio ignoto di *Sabratha*[37], passando attraverso quelle di

37. TOMASELLO (1992), pp. 256-64, figg. 3-9.

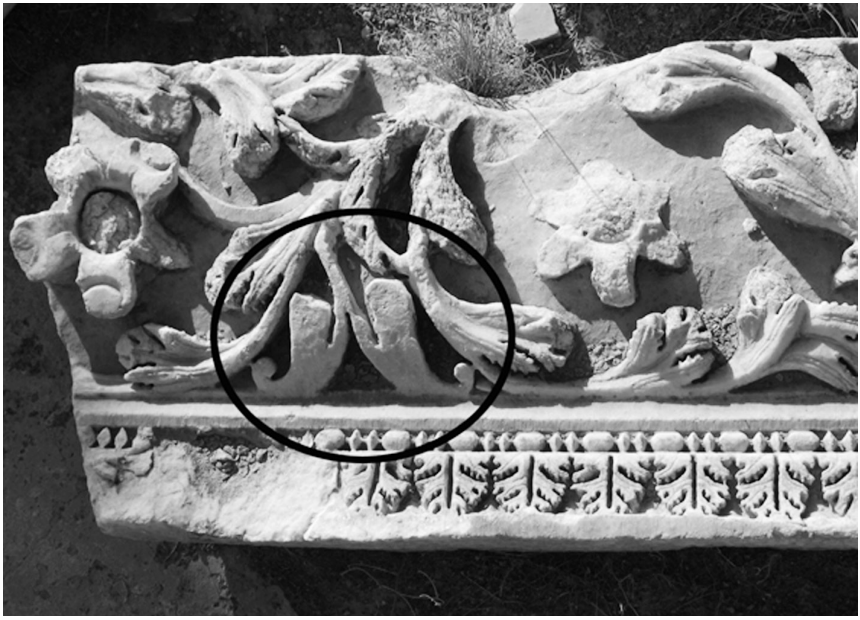


FIG. 11 Foro Severiano, tempio della *gens Septimia*, frammento di fregio a girali in proconnesio: è evidenziata la particolare terminazione vegetale del viticcio.

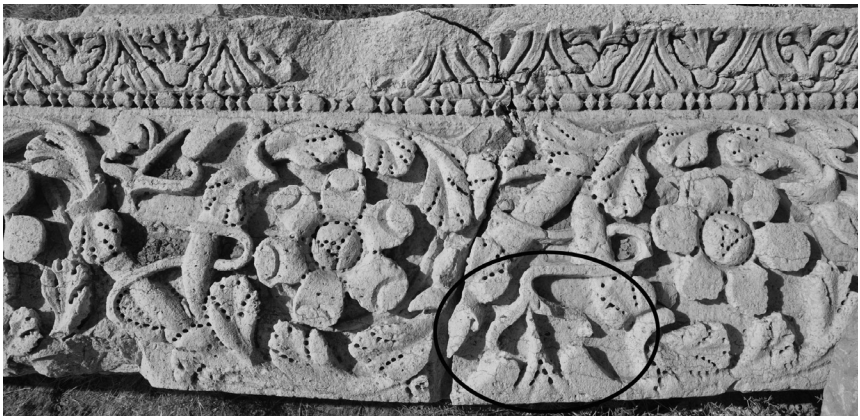


FIG. 12 Foro Severiano, fregio in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza: si nota la forma della terminazione vegetale di tradizione microasiatica dei viticci avvolti attorno a caulicoli lisci.

FIG. 13 Foro Severiano, cornice in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza: la sima è decorata con *anthemion* di tipo 1 e di tipo 2.

Tripoli[38] fino ad approdare agli edifici severiani di *Leptis*, dove la sima delle cornici in marmo dei vari edifici offre un buon campionario delle possibili variazioni della palmetta asiatica[39], la cui varia resa formale è indice, invece, del diverso grado di perizia degli scalpellini locali che traducono i modelli in marmo nella pietra locale. Prova di questa "traduzione" sono proprio le cornici della Basilica severiana in marmo proconnesio, la cui sima mostra l'ornato già indicato nei suoi elementi costitutivi (FIG. 14), ossia palmette di varia foggia che sono parte del repertorio ornamentale codificato, al pari di altre forme, nelle cave del Proconnesio dagli scalpellini che lì producono elementi in serie da esportare in diversi gradi di finitura, quali sono appunto gli elementi della trabeazione della Basilica severiana.

Il kyma lesbio trilobato dei fregi, sia decorati, quelli dei portici della piazza (FIGG. 6, 9, 10, 12), sia lisci, quelli della trabeazione diaframma del braccio sud-orientale dei suddetti (FIG. 5), è un tentativo mal riuscito di asiaticizzazione di una forma occidentale, cosa che già si riscontra negli elementi di architrave a lastre di Porta Oea, dove maestranze africane più esperte provano ad aggiornare la forma del kyma di tradizione Urbana tardoflavia mutuata attraverso le esperienze architettonico-decorative di Cartagine e da lì veicolata attraverso le relative maestranze in vari cantieri

38. TOMASELLO (1992), pp. 272, 276, fig. 13 a-e.
39. WARD-PERKINS (1993), p. 47, tav. 27 a.

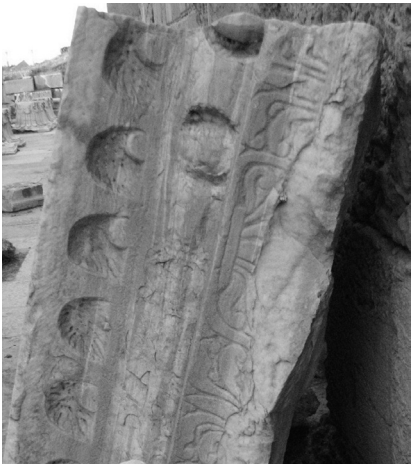


FIG. 14 Basilica, cornice in proconnesio del secondo ordine con sima decorata con *anthemion* con palmette ancora solo incise.

dell'Africa settentrionale[40]. Nei fregi in calcare le maestranze talvolta mostrano di aver preso spunto per la vegetalizzazione degli elementi interni agli archetti del kyma dal repertorio ornamentale dei kymatia asiatici degli elementi marmorei[41], che le maestranze orientali andavano realizzando. Questo repertorio, se pur ripetitivo e meccanicamente realizzato mediante un rapido uso del trapano, rappresentava la novità da imitare. Ciò vale anche per gli elementi floreali dei cassettoni del soffitto delle cornici dei portici della piazza (FIG. 15), i quali sembrano derivare, pur se variati ed eccessivamente vegetalizzati, dalle forme ornamentali dei cassettoni delle cornici del Grande Ninfeo[42].

40. Attesta la derivazione Urbana della morfologia del kyma dell'architrave a lastra di Porta Oea il confronto con il kyma della cornice della trabeazione del tempio di Venere Genitrice a Roma, MATTERN (2001), p. 160, cat. I. 42/a, tav. 28,2. Diversamente si esprime in merito Patrizio Pensabene che individua un influsso orientale nella forma del kyma lesbio trilobato, che viene messa in relazione comparativa con i kymatia di incorniciatura di pilastri di *Claudiopolis* e di *Aphrodisias*, PENSABENE (2003), p. 349, fig. 11.

41. Si vedano ad esempio i kymatia dei pilastri della Basilica Severiana, TOYNBEE, WARD-PERKINS (1950), pp. 38-39, tavv. XXIV, 1 e XXV, 2. La vegetalizzazione degli elementi interni agli archetti del kyma lesbio trilobato di incorniciatura di pilastri decorati con girali di Nicea, *Claudiopolis*, *Leptis Magna* viene ritenuta da Patrizio Pensabene una caratteristica della produzione architettonica della scuola di Nicomedia: PENSABENE (2006), pp. 47-51, figg. 18-22, 25-26.

42. WARD-PERKINS (1993), tav. 45 c.

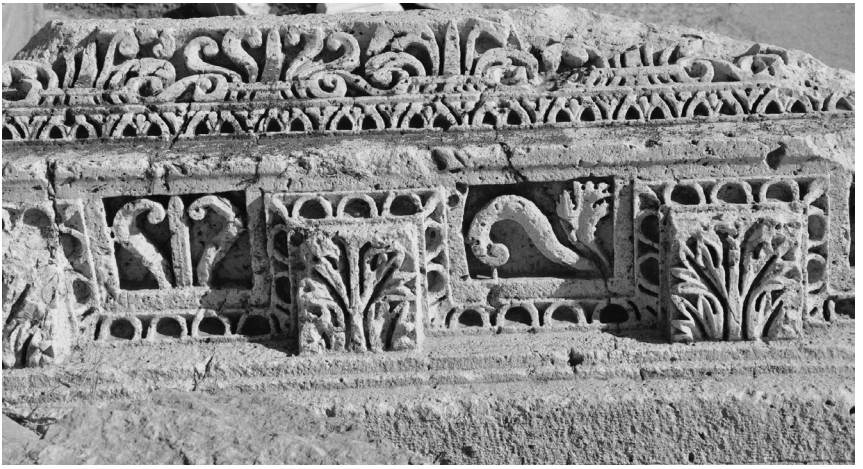


FIG. 15 Foro Severiano, cornice in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza: la sima è decorata con *anthemion* di tipo 2.

Sintatticamente di tradizione occidentale è invece la scansione tettonica sia degli architravi dei portici della piazza e della relativa trabeazione diaframma sia degli archivolti, dove si rinuncia sì al tradizionale coronamento asiatico di kymatia a palmette e kyma ionico, ma non alla morfologia asiatica del kyma lesbio trilobato, che viene comunque più strettamente mantenuta solo nei casi degli archivolti e dell'architrave della suddetta trabeazione diaframma[43], mentre il kyma degli architravi (FIG. 16) della trabeazione rettilinea dei portici è tipologicamente collegabile con quello di coronamento dei fregi a girali.

Conclusioni

Lungi dal considerare questo discorso concluso, ma solamente impostato, data la vastità del cantiere e dei materiali architettonici in pietra locale che hanno una grande parte, anche se complementare, nel quadro della vasta piazza forense, da questa analisi emerge il quadro di una trabeazione

43. WARD-PERKINS (1993), tav. 10 a. A questo riguardo si veda il caratteristico scontornamento di separazione dell'elemento interno lanceolato all'archetto; per la morfologia e i relativi confronti si rimanda alle note 16 e 21.

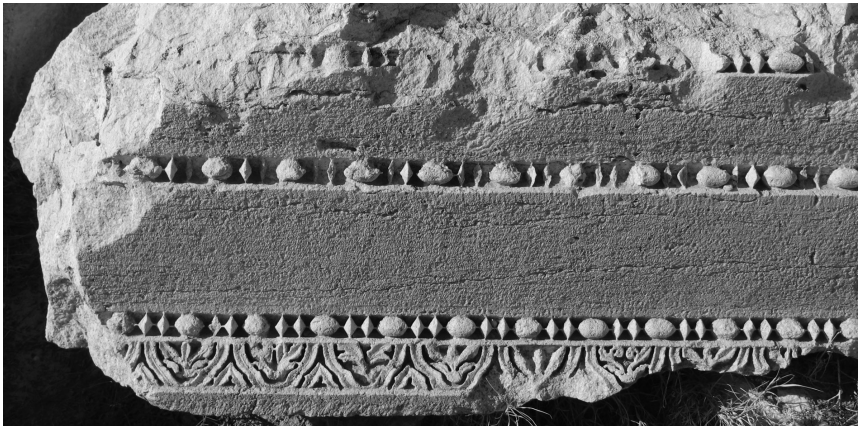


FIG. 16 Foro Severiano, architrave in calcare di Gadatza della trabeazione dei portici della piazza.

in calcare di Gadatza dei portici della piazza, ricercata, curata e parzialmente aggiornata nelle scelte dei motivi decorativi, fatto questo molto evidente sia a livello di articolazione che di scelte ornamentali nella cornice, si pensi all'uso di *anthemia* a palmetta, alla varietà formale degli elementi vegetali e alla loro traforatura di gusto microasiatico, alla semplificazione del profilo con l'intaglio del dentello continuo in sostituzione dei dentelli che sono tipici come modanatura, anche isolata, di chiusura delle cornici in Asia Minore.

La posizione interna della trabeazione diaframma dei tre ingressi nel braccio orientale dei portici della piazza determina, probabilmente invece, lo spirito maggiormente ibrido dei vari elementi, particolarmente, evidente a livello della cornice, la cui profilatura asiatica diviene occidentale al di sotto del soffitto.

Le maestranze locali hanno nell'insieme, pur nelle inevitabili, data la vastità del cantiere, fisiologiche indecisioni e stentature di esecuzione, una solida formazione architettonico decorativa, nel cui repertorio sono ormai confluiti i modelli ornamentali di Porta Oea, dell'Arco e del Tempio del Genio della Colonia a Tripoli, dove sono state attive maestranze orientali, che in particolare a Porta Oea sono state in grado di asiaticizzare la struttura occidentale del fregio, aprendo le foglie sugli steli e al contempo muovendone solo delle parti. Questo è il modello che traducono in pietra locale gli scalpellini leptitani nella trabeazione del Foro, consci

però, osservando i cantieri del *marble style*, dell'anacronia del modello. Per cui, curiosi delle novità microasiatiche, cercano di aggiornarlo con un intaglio corsivo, basato su un deciso gioco del trapano, nella ricerca almeno di un sicuro effetto chiaroscurale, con cui animano anche gli elementi vegetali interni agli archetti di quel kyma lesbio trilobato, in alcuni casi morfologicamente troppo occidentale, che volutamente anche rovesciano, come fosse una sorta di firma ossessivamente reiterata, sulla fronte del lunghissimo fregio dei portici. Negli architravi dell'ordine diaframma e negli archivolti, invece, il kyma lesbio rispecchia più fedelmente forme asiatiche, forse proprio per controbilanciarne il profilo di tradizione occidentale.

Per cui lo spirito asiatico della trabeazione in calcare dei portici del Foro è strutturata in un crescendo che muove dall'architrave, solidamente occidentale nella scelta ornamentale del motivo di coronamento, pur se morfologicamente asiaticizzato, per culminare nella cornice microasiatica per articolazione e scelte ornamentali, transitando per un ibrido fregio a girali, che è l'elemento più originale dell'intera trabeazione.

Bibliografia

Apollonj B.M. (1936), *Il Foro e la Basilica Severiana di Leptis Magna*, (I Monumenti Italiani, a cura della Reale Accademia d'Italia, VIII-IX), Roma.

Barattolo A. (1995), *The Temple of Hadrian - Zeus at Cyzicus. A new proposed reconstruction for a fresh architectonic and ideological interpretation*, «MDAI(I)», 45, pp. 57-108.

Bianchi F. (2005), *La decorazione architettonica in pietra locale a Leptis Magna tra il I e il II sec. d.C. Maestranze e modelli decorativi nell'architettura pubblica,* «ArchClass», LVI, n.s. 6, pp. 190-223.

Bianchi F. (2009), *Su alcuni aspetti della decorazione architettonica in marmo a Leptis Magna in età imperiale*, «Marmora», 5, pp. 45-70.

Bianchi F., Bruno M., Gorgoni C., Pallante P., Ponti G. (2009), *The pilasters of the Severan Basilica at Leptis Magna and the School of Aphrodisias: New archeometric and archaeological data*, in *Actes du VIII International Conference ASMOSIA (Aix-en-Provence, 12-18 juin 2006)*, Paris, pp. 329-49.

Bianchi F., Bruno M., Pike S. (cds.), *Pentelic marble in the Severan Complex in Leptis Magna*, in *Actes du X International Conference ASMOSIA* (*Rome, 21-26 mai 2012)*, in corso di stampa.

Bruno M. (2009), *Blocchi, marmi e sigle di cava da Leptis Magna*, «Marmora», 5, pp. 71-94.

Bruno M., Bianchi F. (2012), *Uso e distribuzione dei marmi policromi nell'architettura pubblica di età imperiale a Leptis Magna*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 295-310.

Bruno M., Bianchi F. (cds), *The Limestone Quarries in the Territory of Leptis Magna*, in *Actes du X International Conference ASMOSIA* (*Rome, 21-26 mai 2012)*.

Cordovana O. D. (2007), *Segni e immagini del potere tra antico e tardoantico. I Severi e la Provincia Africa Proconsularis*, Catania.

Duval N., Baratte F. (1973), *Les Ruines de Sufetula. Sbeïtla*, Tunis.

Ensoli Vitozzi S. (1994), *Forum Novum Severianum di Leptis Magna: la ricostruzione dell'area porticata e i clipei con protomi di Gorgoni e Nereidi*, in *L'Africa romana X*, pp. 719-51.

Ferchiou N. (1981), *Rinceaux antiques remployés dans la Grande Mosquée de Tunis: parenté de leur style avec celui de certains monuments de Carthage*, «AntAfr» 17, pp. 143-63.

Gros P. (1985), *Byrsa III. Rapport sur les campagnes de fouilles de 1977 à 1980: la basilique orientale e ses abords*, Roma.

Lezine A. (1968), *Carthage-Utique: Etudes d'architecture et d'urbanisme*, Paris.

Mahler K. U. (2006), *Die Architekturdekoration der frühen Kaiserzeit in Lepcis Magna*, Worms.

Mattern T. (2001), *Gesims und Ornament. Zur stadtrömischen Architektur von der Republik bis Septimius Severus*, Muster.

Naumann R., Kantar S. (1950), *Die Agora von Smyrna*, in *Kleinasien und Byzanz* (Istanbuler Forschungen, 17), Berlin, pp. 69-114.

Öztaner S. H. (2012), *La basilique civile de Magnésie du Méandre*, in L. Cavalier, R. Descat, J. Des Courtils (éds.), *Basiliques et agoras de Grèce et d'Asie Mineure*, Bordeaux, pp. 167-87.

Pagello E. (1987), *Il foro romano imperiale. Considerazioni preliminari*, in *Studi su Iasos di Caria. Venticinque anni di scavi della Missione archeologica italiana*, Roma, pp. 137-50.

Pensabene P. (1989), *Architettura e decorazione architettonica nell'Africa Romana: osservazioni,* in *L'Africa romana VI*, pp. 431-58.

Pensabene P. (1997), *Marmi d'importazione, pietre locali e committenza nella decorazione architettonica di età severiana in alcuni centri delle province Syria e Palestina e Arabia*, «ArchClass», 49, pp. 275-422.

Pensabene P. (2001), *Pentelico e Proconnesio in Tripolitania: coordinamento o concorrenza nella distribuzione?*, «ArchClass», 52, pp. 63-127.

Pensabene P. (2003), *La Porta Oea e l'Arco di Marco Aurelio a Leptis Magna: contributo alla definizione dei marmi e del loro costo, delle officine e delle committenze*, «QAL», 18 (*Studi in memoria di Lidiano Bacchielli*), pp. 341-67.

Pensabene P. (2006), *Le scuole di Nicomedia e Afrodisia e i pilastri della basilica severiana di Leptis Magna*, «Marmora», 2, pp. 41-58.

Pugliese Carratelli G. (1987), *Le due dediche della stoà orientale*, in *Studi su Iasos di Caria. Venticinque anni di scavi della Missione archeologica italiana*, Roma, pp. 151-4.

Schörner G. (1995), *Römische Rankenfriese. Untersuchungen zur Baudekoration der späten Republik und der frühen und mittleren Kaiserzeit im Westen des Imperium Romanum*, Mainz.

Strocka V. M. (1988), *Wechselwirkungen der stadtrömischen und kleinasiatischen Architektur unter Trajan und Hadrian*, «MDAI(I)», 38, pp. 291-307.

Tomasello F. (1992), *L'architettura del II secolo in Tripolitania, a proposito della sima del Tempio a divinità ignota di Sabratha*, «QAL», 15, pp. 253-282.

Toynbee J. M. C., Ward-Perkins J. B. (1950), *Peopled Scrolls: a Hellenistic Motif in Imperial Art*, «PBSR», 19, pp. 1-43.

Vandeput L. (1997), *The Architectural Decoration in Roman Asia Minor. Sagalassos: A Case Study*, Leuven.

Von Hesberg H. (2005), *Vergangenheit als Gegenwart – Dorische Ordnung an Bauten severischer Zeit in Lepcis Magna*, in D. Kreikenbom, K. U. Mahler, Th. M. Weber (Hrsgg.), *Urbanistik und städtische Kultur in Westasien und Nordafrika unter den Severen*, *Beiträge zur Tabel Ronde (Mainz, 3-4 Dezember 2004)*, Worms, pp. 47-60.

Yegül F. (1986), *The Bath-Gymnasium Complex at Sardis*, Cambridge.

Ward-Perkins J.B. (1948), *Severan Art and Architecture at Leptis Magna*, «JRS», xxxviii, pp. 59-80.

Ward-Perkins J.B. (1951a), *The Art of Severan Age in the light of the Tripolitanian discoveries*, «PBA», xxxvii, pp. 269-304.

Ward-Perkins J.B. (1951b), *Tripolitania and the marble trade*, «JRS», 41, pp. 89-104.

Ward-Perkins J.B. (1980), *Nicomedia and the Marble Trade*, «PBSR», 48, pp. 23-69.

Ward-Perkins J.B. (1993), *The Severan Bulding of Leptis Magna*, London.

MARIA RICCIARDI, ANGELO PELLEGRINO

L'anfiteatro di *Leptis Magna*: dal rilievo all'anastilosi

L'anfiteatro di *Leptis Magna* fu scavato e contestualmente restaurato dagli anni Sessanta sino alla fine dei Settanta. Nel 2007 è iniziata una nuova fase di rilievi e studi per la pubblicazione del monumento. Si sono evidenziate certamente almeno tre fasi costruttive; la prima è quella datata al 56 d.C., una successiva con un profondo rifacimento è da collocare nella parte finale del II secolo d.C., mentre altre modifiche sono da porsi in età severiana. In questa notizia preliminare si affronta il tema della restituzione della forma completa dell'anfiteatro con una proposta di restauro del colonnato in *summa cavea*.

Parole chiave: *Leptis Magna*, anfiteatro, edifici spettacolo, architettura, sacello in *summa cavea*.

L'anfiteatro di *Leptis Magna* occupa un basso rilievo roccioso in una posizione particolarmente scenografica, a circa 150 metri dalla attuale linea della battigia, a 1 chilometro di distanza dal porto e dal centro monumentale della città sulla riva opposta dell'wadi, in una località chiamata Sidi Barcu. Fu l'esploratore G. Rohlfs a riconoscere, nel 1865, l'anfiteatro nella affossatura ellittica adiacente al lato sud del grande circo[1]. Lo scavo, iniziato nel 1959 da

* Maria Ricciardi, architetto, collaboratrice del Centro di Documentazione e Ricerca sull'Archeologia dell'Africa settentrionale "Antonino Di Vita", Università degli Studi di Macerata; Angelo Pellegrino, archeologo.
La relazione è di M. Ricciardi; l'*Appendice* di A. Pellegrino.
Il lavoro di rilievo e lo studio dell'anfiteatro di *Leptis Magna* è stato affidato a Maria Ricciardi dall'architetto Enrica Fiandra, che ne aveva ricevuto l'incarico in anni precedenti, ma non aveva avuto l'opportunità di portarlo a termine. Si ringraziano inoltre gli organizzatori del XX Convegno dell'Africa romana per l'opportunità di presentare alcuni risultati delle ricerche in corso nell'anfiteatro di *Leptis Magna*, svolte nel quadro degli accordi stipulati tra il Dipartimento alle Antichità della Libia e il Centro di Documentazione e Ricerca sull'Archeologia dell'Africa settentrionale "Antonino Di Vita".
1. I resti del grande Circo furono immortalati in un piccolo schizzo di M. Durand già nel 1694, riportato in Romanelli (1925). Per un'esaustiva descrizione del Circo, Humphrey (1986), pp. 25-55.

E. Vergara Caffarelli, fu proseguito da Antonino Di Vita negli anni dal 1962 al 1964 e fu continuato, in particolare per quanto riguarda il consolidamento e il restauro, sotto la direzione del Soprintendente alle antichità di *Leptis Magna*, Omar Mahgiub (FIG. 1).

Svuotato dagli accumuli di sabbia, l'anfiteatro presentava gallerie crollate e le file dei sedili scivolati verso l'arena; insieme alle distruzioni, vennero alla luce anche le modifiche che vi furono apportate dopo l'abbandono e la cessazione dell'uso proprio, quando vi furono ricavate alcune semplici abitazioni, protette all'interno dalla mole dell'edificio. Lo stato complessivo del monumento, in parte crollato ma recuperabile, indusse i responsabili a optare per un lungo e complesso percorso di consolidamento e restauro, da realizzare contestualmente allo svuotamento dalle sabbie, che terminò intorno alla fine degli anni Settanta, consegnando alla comunità un insieme di peculiare valenza architettonica (FIG. 2). I risultati della prima fase di lavoro, insieme alla iscrizione che ne fissò la datazione all'età di Nerone, precisamente al 56 d.C., furono resi noti con celerità sulle *Archaeological News*[2]. Le successive citazioni, brevi ma numerose, da allora fino ad oggi hanno riportato, senza rilevanti novità, le notizie allora pubblicate nei succinti report. L'anfiteatro di *Leptis* fu istallato all'interno di una bassa collina, utilizzando l'invaso di una cava e, probabilmente, anche qualche galleria. È uno dei migliori esempi conservati di questa tipologia, diffusa in luoghi ed epoche diversi, generalmente attribuita alle fasi sperimentali del tipo architettonico perché caratterizzata da costruzioni semplici, di dimensioni ridotte, a volte rozze nella forma, con poche articolazioni e scarso o nullo apparato decorativo[3]. L'obiettivo della nuova fase di ricerche, iniziate nel 2007, si prefiggeva di realizzare il rilievo di tutto l'anfiteatro per precisare ampiezza, dimensioni complessive e la caratteristica forma dall'ovale piuttosto rotondeggiante, documentare i numerosi percorsi in galleria e gli ambienti scavati nella roccia a quote diverse che consentivano sia le attività degli addetti, sia la circolazione degli spettatori (FIG. 3). Per quanto riguarda la particolare geometria dell'ovale, questa è stata ottenu-

2. I tre sintetici report di Antonino Di Vita sono dei primi anni Sessanta: DI VITA (1964; 1965; 1966); DI VITA-EVRARD (1965); le notizie sull'anfiteatro di *Leptis* sono state integrate in DI VITA, DI VITA-EVRARD, BACCHIELLI (1998), pp. 44-145, in particolare pp. 80-6.

3. GOLVIN (1988), pp. 75-98, nel tipo riunisce edifici interamente o in parte scavati in banchi rocciosi, tra i quali Sutri, *Syracusa*, *Cales*, Cagliari, *Thysdrus*, *Utica*, *Uthina*, *Sabratha*, *Tolmeida*, Corinto, *Carmo*; alcuni di questi presentano fasi di ampliamento collocate tra la fine del I e il II secolo; mentre solo in qualche caso viene costruito *ex novo* un anfiteatro monumentale.

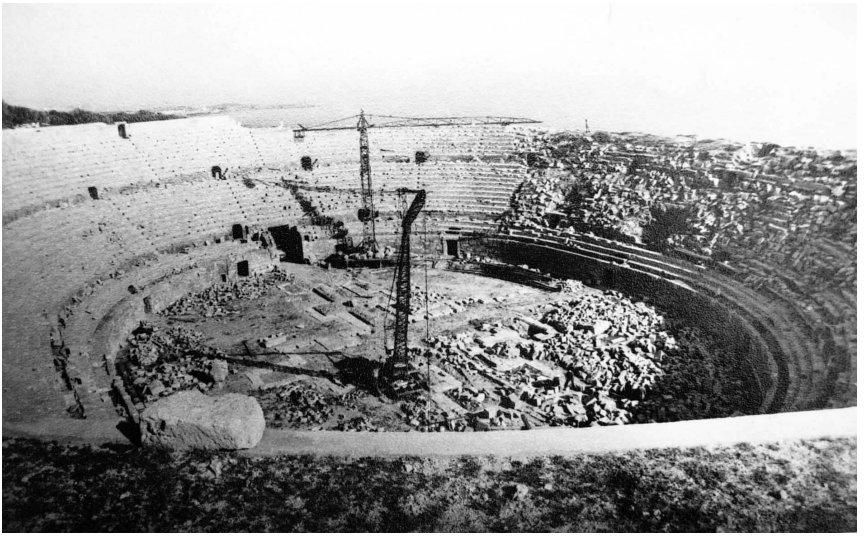


FIG. 1 *Leptis Magna*, anfiteatro: i lavori di restauro in fase di completamento, vista da sud-est (Archivio fotografico Dipartimento alle Antichità, Castello, Tripoli).

FIG. 2 *Leptis Magna*, anfiteatro: lo stato attuale, vista da est (foto di M. Ricciardi).

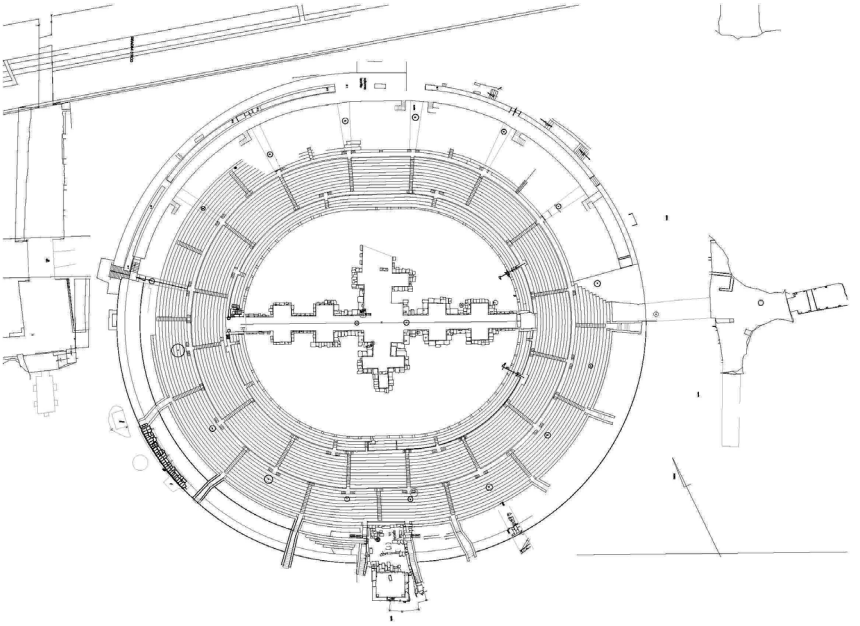


FIG. 3 Pianta schematica generale dell'anfiteatro di *Leptis Magna* (rilievo ed elaborazione di M. Ricciardi).

ta con una costruzione geometrica semplice, ma assai poco documentata e diffusa, tanto che è certamente attestata solo in un altro caso[4]. L'arena era delimitata dal muro del podio, costruito in opera quadrata di calcare locale, rifinito in sommità da una semplice modanatura dove, a distanze non regolari, sono posizionati dei blocchi in calcare biancastro forati[5]. Il

4. A *Leptis*, lo schema geometrico dell'arena fu individuato da MAHGIUB, CHIGHINE, MADARO (1976-77), pp. 24-5, fig. 1; si tratta di due semicerchi appoggiati a uno stretto rettangolo centrale. L'unico altro esempio certamente documentato per questa costruzione è l'anfiteatro di *Cherchel* in Mauritania, voluto da Juba II, dove il rettangolo centrale è molto allungato con un risultato decisamente unico e mai più replicato: GROS (1996), pp. 327-8; GOLVIN, LEVEAU (1979), p. 817. Questo tipo di costruzione è stata ipotizzata anche per gli anfiteatri di Sutri e *Luceria*, ma non confermata da rilievi puntuali; per Sutri, MESCHINI (1982), per il secondo, GOLVIN (1988), pp. 76-7.

5. Tradizionalmente interpretati come incassi per sostenere le reti di protezione; BLAS DE ROBLÈS (1999), p. 85, invece, ha ipotizzato che potessero contenere i pali di sostegno interni della struttura del *velum*.

muro era attraversato da numerose aperture, dieci *vomitoria* e quattro piccole porte dei *carceres*, oltre ai due grandi fornici posti sull'asse principale. L'arena è caratterizzata da due lunghe fosse a croce, delineate da un profilo molto articolato realizzato con grandi blocchi di calcare, segnati da incassi e scivoli (probabilmente utilizzati per il movimento delle attrezzature scenografiche) e da una profonda risega, con incavi a distanze regolari per accogliere il tavolato di copertura (FIG. 3)[6]. La cavea, con i consueti tre settori di sedili, separati da tre precinzioni, presenta un'inclinazione piuttosto accentuata, derivata probabilmente dalle caratteristiche della formazione rocciosa[7]. Sui sedili del podio si conservano, alle estremità di entrambi i lati, le fessure corrispondenti al sistema di chiusure a "saracinesca" dei quattro *carceres*, per lanciare gli animali nella pista al momento opportuno attraverso gli stretti passaggi (FIG. 4)[8]. Al centro del lato sud del podio è ricavato lo spazio riservato al *Pulvinar*; sulle tre file di sedili si conservano incisi i nomi di notabili ai quali erano riservati i migliori *loca*[9]. Il restauro non ha completato il lato nord del secondo meniano che è stato lasciato così come si presentò agli scavatori subito dopo lo svuotamento dalla sabbia. Qui non si è intervenuti, probabilmente perché questa è la parte che presenta maggiori complessità: vi si intrecciano numerosi percorsi e qui sono state realizzate, secondo quanto risulta dalle nostre ricerche, le modifiche più importanti. Infatti, in questa parte confluiscono sia gli accessi che dall'esterno conducono alla galleria anulare voltata e al settore superiore, sia quelli che provengono dagli otto *vomitoria*; questi ultimi sono completati di lato da una scaletta di alcuni gradini, che conduceva ai sedili delle file superiori della *summa cavea* e alla terza precinzione. In questa parte, la galleria anulare si caratterizza per avere una larghezza molto più ampia della porzione sud e i *vomitoria* e le scale sono costruiti in bei conci cuneiformi di calcare bianco

6. Le fosse, che non sono state scavate, sono profonde più di 2 metri: DI VITA (1966), p. 86, nota 307, e larghe da 3 fino a 8 metri; ai lati e all'esterno sono infissi nel terreno due grandi rocchi forati, in tutto simili agli elementi rinvenuti nel teatro di *Leptis* e attribuiti al movimento delle attrezzature scenografiche: CAPUTO (1987), tav. 103, 1-3.

7. L'inclinazione della cavea nell'insieme dei tre livelli di sedili forma un angolo di 39°, l'ultimo settore ha un'inclinazione di 28°.

8. Questo particolare sistema di apertura era manovrato da sopra i gradini del podio e fu riconosciuto durante i lavori di scavo: DI VITA (1966), p. 89. I *carceres* sono piccoli vani di forma quadrata, circa m 1,40 × 1,50, alti solo m 1,20, che si trovano alla fine di un lungo e stretto passaggio, ognuno con quattro saracinesche, manovrabili attraverso le fessure esistenti nei gradini soprastanti per preparare l'animale all'uscita.

9. Cfr. *infra* l'*Appendice* di A. Pellegrino.

FIG. 4 Anfiteatro, uno dei *carceres*: si notano in basso i resti del rivestimento con lastre marmoree (foto di M. Ricciardi).

di tipo Ras el Hammam[10]. Sempre sul lato nord, rivolto verso il circo, il muro esterno di delimitazione della galleria si apriva con ampie porte, in corrispondenza dei *vomitoria*, permettendo l'osmosi con l'esterno e con la sommità dello spalto meridionale del circo (FIG. 3)[11]. All'esterno del muro di delimitazione rimangono i ruderi di gruppi di scale che conducevano all'ultima precinzione e all'ultimo settore superiore, sorta di *summa cavea*[12]. Di quest'ultimo settore rimane solo un breve tratto, pesantemente restaurato, a ovest del sacello in *summa cavea*. Non approfondiamo oltre la descrizione del monumento in ragione dello spazio limitato, rinviando i particolari architettonici alla prossima pubblicazione, mentre preferiamo accennare alla proposta di restituzione del colonnato in *summa cavea* dell'anfiteatro di *Leptis*.

Infatti, il rilievo generale ha comportato anche la catalogazione degli elementi architettonici, sparsi e spesso parzialmente interrati, esistenti dentro e fuori l'anfiteatro. In particolare, sono stati censiti gli elementi relativi al colonnato per un totale di 350 pezzi divisi tra 97 basi, 78 capitelli e 174

10. Il tratto sud della galleria anulare è invece molto stretto, basso, angusto; attualmente non è completamente percorribile, ma interrotto verso est.

11. Le sei aperture sono tutte ben conservate con le relative soglie che indicano, più o meno, la corrispondenza col piano di calpestio attuale all'esterno.

12. Le scale erano formate da due rampe contrapposte posizionate ai lati delle aperture nel muro di delimitazione e ad esso addossate. Per quanto concerne invece i gradini della *summa cavea*, questi sono più bassi e più larghi dei sedili dei *maeniana*.

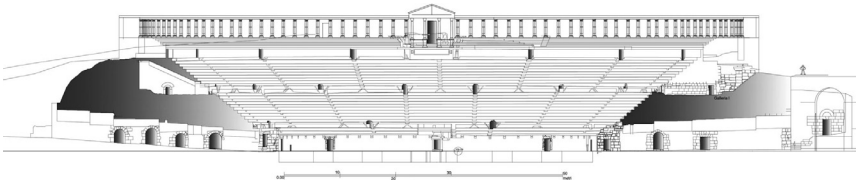


FIG. 5 Sezione est-ovest e prospetto del lato sud dell'anfiteatro di *Leptis Magna* con la ricostruzione del colonnato e del sacello in *summa cavea* (rilievo ed elaborazione di M. Ricciardi).

frammenti che componevano i fusti[13]. La ricomposizione in alzato delle colonne e il ritmo dell'intero colonnato sono stati proporzionati su alcuni esemplari conservati *in situ*[14]; in relazione a questo interasse ed alla struttura degli elementi componenti i pilastri, abbiamo restituito l'altezza complessiva del pilastro con semicolonna addossata pari a m 3,09 con un interasse di m 2,36. Questa teoria di semicolonne di ordine tuscanico, addossate a pilastri realizzati in calcare bianco, coronava la *summa cavea*[15] ed era interrotta, al centro del lato meridionale, dal sacello dedicato ad Artemide Efesia, protettrice delle *venationes*. Una provvisoria e schematica ipotesi ricostruttiva del prospetto sud, con inserito il sacello in *summa cavea* e il colonnato, la presentiamo alla FIG. 5. Sono ancora da chiarire i problemi relativi al funzionamento della *summa cavea* e della *porticus in summa cavea* che speriamo di chiarire con le prossime ricognizioni. Purtroppo, la sottrazione di grandi quantità di materiale per lastricare strade e per costruire il c.d. Fortino Vittorio Emanuele proprio poche decine di metri a sud dell'anfiteatro, avvenuta a partire dal 1911-12, ha interessato le parti in superficie, come abbiamo potuto verificare con una pulizia approfondita a est del sacello[16].

Per quanto riguarda la storia del monumento, possiamo delineare meglio le principali fasi costruttive. La prima, che è stata datata al 56 d.C. dalla nota iscrizione, doveva riferirsi a un anfiteatro con una cavea meno estesa,

13. Probabilmente scavando ancora tra le cataste di materiali si potrebbe recuperare qualche altro elemento.

14. Nonostante la profondità dei restauri effettuati, le sottobasi e le basi sembrano *in situ* con le relative linee di fede indicanti in ognuna la posizione dell'elemento superiore.

15. Calcare bianco, compatto, di buona qualità, il c.d. calcare di Ras el Hammam ed anche alcuni elementi nella più comune locale qualità gialla con inclusi rossastri.

16. Nel 1912 i militari, scavando per eseguire alcune canalizzazioni, trovarono la statua della Artemide Efesia.

una circolazione più semplice e meno percorsi in galleria. Una fase ulteriore di grandi lavori, che non si limitarono a collegare il circo con l'anfiteatro, ma apportarono anche profonde modifiche e ampliamenti, è documentata dalla quantità di calcare di Ras el Hammam che troviamo reimpiegato, non solo nella decorazione del fornice del ponte con basi, tamburi di colonna e capitelli provenienti dalla demolizione della peristasi del tempio di Roma e Augusto, ma anche nei bei conci cuneiformi con i quali furono realizzati i *vomitoria* della parte nord della galleria anulare ed altri lavori che furono condotti alle grandi fosse nell'arena[17]. Per tutti questi lavori, un preciso *terminus post quem* ci è fornito proprio dallo smantellamento della fase augustea in calcare delle colonne del tempio di Roma e Augusto[18].

È probabile che a questa stessa fase di ampliamento appartenga anche l'aggiunta della *summa cavea* e, di conseguenza, anche la teoria di colonne che la completava in sommità. A questi consistenti lavori dobbiamo aggiungere anche la costruzione del ponte sul passaggio ovest, peraltro attribuito a questa fase già da Antonino Di Vita, e la sistemazione dei due passaggi perpendicolari che furono ampliati, non solo per mantenere il collegamento tra i due monumenti, ma soprattutto per sostenere gli spalti meridionali del circo. Questi lavori, molto consistenti ed approfonditi, che coinvolsero l'intera struttura e cambiarono l'aspetto dell'anfiteatro, sono definiti dal *terminus post quem* dei lavori per la marmorizzazione del tempio di Roma e Augusto nel foro Vecchio, quando fu disponibile il materiale per il suo ampliamento e per il suo collegamento con il grande circo, come conferma la ricca serie di iscrizioni che indicano la parte finale del II secolo[19]. Numerosi altri interventi migliorativi per la funzionalità e la monumentalità furono certamente realizzati in aggiunta a questi due principali momenti; ad esempio, un imprecisato intervento in età severiana, si desume indirettamente dal frammento di iscrizione ove è ricordato Caracalla e di cui si è conservata solo la parte sinistra. A questa fase potrebbe essere attribuito il rivestimento in lastre di marmo, di cui è rimasta una traccia nello zoccolo inferiore del muro del podio.

Con la realizzazione di questo anfiteatro ad opera della collettività (*ex pecunia publica*) e la costruzione del grande Circo a *Leptis Magna* si com-

17. Dove abbiamo trovato, rilavorati per essere riutilizzati nella movimentazione degli scenari, due-tre elementi, cfr. *supra* nota 6.

18. Il tempio di Roma e Augusto fu smantellato e i materiali si resero disponibili dalla metà o dal terzo quarto del II secolo d.C., cfr. Livadiotti, Rocco (2005), pp. 205-6.

19. La breve *Appendice* sulle iscrizioni, a cura di A. Pellegrino, costituisce la parte conclusiva di questa presentazione dell'anfiteatro.

pletò quel processo di diffusione e adesione al *modus vivendi* romano segnato dalla creazione di edifici a elevato valore simbolico che era iniziato con le costruzioni del mercato e del teatro ad opera del munifico evergete *Annobal Tapapius Rufus*[20].

Un profondo ringraziamento va a tutto il Dipartimento delle Antichità della Libia, che ha favorito in ogni modo il lavoro, al personale della sede di *Leptis Magna* e, in particolare, a Gaber Al Matug che collabora attivamente al progetto per la riqualificazione del monumento.

Il lavoro è stato realizzato con la collaborazione di Angelo Pellegrino per le iscrizioni, David Sforzini per i rilievi topografici, Luisa Ago per la schedatura degli elementi del colonnato.

Appendice
Nota preliminare sulle iscrizioni nell'anfiteatro

Delle iscrizioni ritrovate diamo per il momento una semplice notizia a carattere esclusivamente preliminare, rinviando all'edizione definitiva la loro presentazione.

Oltre alla già citata epigrafe relativa all'originaria costruzione dell'edificio, va segnalata un'altra incisa su di un blocco calcareo, che attualmente si trova a sud-ovest del sacello, con l'indicazione di Settimio Severo, Caracalla, Geta (quest'ultimo eraso) e l'augusta *Giulia Domna*: essendo i nomi dei membri della famiglia imperiale riportati al nominativo è probabile che il contenuto menzionasse un intervento effettuato (a carattere edilizio?) direttamente dai medesimi. Nel lato sud-ovest della gradinata (terza fila), alcune lastre riportano lettere o gruppi di lettere che in origine indicavano i nomi degli eminenti personaggi e delle famiglie delle *élites* locali (FIG. 6). Purtroppo la loro posizione non è quella originaria, essendo state manomesse già in fase di abbandono o, anche, nel corso dei restauri. Sembrano comunque leggersi alcuni nomi, tra cui *Q. Pompeius Saturninus*, personaggio di età antonina già noto per una dedica nel teatro[21], *C. Vibius Animosus*, *T. Larcius Cerialis* e, forse, anche il già citato *M. Iunius Crescens.* Nel lato sud-est (sui gradini della prima fila e sui resti di un parapetto) si conservano altre lastre con lettere incise con più trascuratezza, sicuramente più tarde

20. Un circo forse esisteva già in età adrianea, cfr. HUMPHREY (1986), p. 332.
21. TORELLI (1973), p. 384.

FIG. 6 Anfiteatro: un esempio dei sedili del podio incisi con grandi lettere (foto di M. Ricciardi).

rispetto alle precedenti e di interpretazione più complessa[22]. Sembra che siano riportati i nomi di alcune delle più prestigiose famiglie del IV secolo d.C. (*Bareae, Heraclii, Serenus...*), il che dimostra, comunque, l'uso e l'importanza dell'anfiteatro anche in questo periodo. Nell'arena è collocato un cippo con dedica a *Nemesis* (divinità particolarmente venerata negli anfiteatri e nei circhi) da parte del duoviro *M. Iunius Crescens*, probabilmente del tardo II secolo e da mettersi in relazione con il sacello o tempietto costruito nell'anfiteatro[23]. Va ricordato che lo stesso personaggio dedicò cinque rilievi votivi figurati alla stessa divinità, che erano sistemati all'interno di nicchie nella galleria anulare alla quota dell'arena e ora esposti nel museo di *Leptis Magna*. Non mancano altre testimonianze minori in altri settori. In un ambiente presso l'ingresso occidentale – che si ritiene di servizio o ad uso dei gladiatori – si osservano alcune decorazioni dipinte con rappresentazioni di scene erotiche con scritte o di altri soggetti reali, come la raffigurazione di un cocchio, evidentemente riferita alle attività dell'attiguo circo. In un altro ampio locale di servizio presso l'ingresso opposto si conservano le tracce di numerali progressivi in vernice rossa, relativi a una suddivisione interna dello spazio (forse per la sistemazione delle gabbie degli animali), nonché i graffiti accurati di monogrammi cristiani[24]. Sempre al periodo cristiano vanno riferite alcune scritte terminanti con palmetta (*Macenae*, *Duamia*,

22. Come le altre già citate, anche queste iscrizioni sono inedite. Sono genericamente menzionate in TANTILLO (2010). Cfr. anche ID. (2006), pp. 415-36.
23. Un cenno in TORELLI (1973), p. 388 (cfr. anche nota 31).
24. Questi segnalati in DI VITA (1966), p. 87.

Aroeso, *Marse*, ... *aria* ecc.) incise su vari blocchi dell'anfiteatro[25]. Infine si segnala che nel corso delle ultime missioni sono state ritrovati alcuni elementi, appartenenti al colonnato di coronamento, recanti i nomi di altri personaggi che probabilmente avevano contribuito all'abbellimento del complesso: alcuni, in latino, sono di certo locali (nome ricorrente è *Macar*), altri sono greci.

Bibliografia

Blas De Roblès J. M. (1999), *Libye grecque, romaine et byzantine*, Aix-en-Provence.

Caputo G. (1987), *Il teatro augusteo di Leptis Magna*, Roma.

Di Vita A. (1964), *Archaeological News 1962-1963*, «LibAnt», I, pp. 136-7.

Di Vita A. (1965), *Archaeological News 1963-1964*, «LibAnt», II, pp. 134-5, tavv. LX-LXII.

Di Vita A. (1966), *La villa della «gara delle Nereidi» presso Tagiura: un contributo alla storia del mosaico romano... ed altri recenti scavi e scoperte in Tripolitania*, «LibAnt», suppl. II, pp. 84-92.

Di Vita-Evrard G. (1965), *Les dédicaces de l'amphithéâtre et du cirque de Lepcis*, «LibAnt», II, pp. 29-37.

Di Vita A., Di Vita-Evrard G., Bacchielli L. (1998), *La Libye antique*, Paris.

Golvin J.-C. (1988), *L'Amphithéâtre romain*, Paris.

Golvin J.-C., Leveau P. (1979), *L'Amphithéâtre et le théâtre. Amphithéâtre de Cherchel*, «MEFRA», 91.

Gros P. (1996), *Architecture Romaine, 1. Les Monument publiques*, Paris.

Humphrey J.H. (1986), *Roman Circuses. Arenas for Chariot Racing*, London.

Livadiotti M., Rocco G. (2005), *Il tempio di Roma e Augusto*, in A. Di Vita, M. Livadiotti (a cura di), *I tre templi del lato nord-ovest del foro vecchio a Leptis Magna* (Monografie di Archeologia Libica, XII), Roma, pp. 165-305.

Mahgiub O., Chighine A., Madaro R. (1976-77), *Nuove ricerche nell'anfiteatro di Leptis Magna*, «LibAnt», XIII/XIV, pp. 21-36.

Meschini S. (1982), *L'anfiteatro e il suo territorio*, in *Archeologia della Tuscia. Primo incontro di studio (Viterbo 1980)*, Roma, pp. 128-32.

Romanelli P. (1925), *Leptis Magna*, in *Africa romana 1*, pp. 47-54.

Tantillo I. (2006), *Un principalis alessandrino a Leptis Magna: Aurelius Sempronius Serenus signo Dulcitius*, in R. Lizzi Testa (a cura di), *Le trasformazioni delle élites in età tardoantica*, Roma, pp. 415-36.

25. Di Vita (1966), p. 88, nota 316.

Tantillo I. (2010), *I costumi epigrafici, Scritture, monumenti, pratiche*, in I. Tantillo, F. Bigi (a cura di), *Leptis Magna. Una città e le sue iscrizioni in epoca tardoromana*, Roma, pp. 173-201.
Torelli M. (1973), *Per una storia della classe dirigente di Leptis Magna*, «RAL», s. 8, 28, pp. 377-409.

GILBERTO MONTALI

La persistenza della tradizione: considerazioni sulla tecnica costruttiva, sul dimensionamento e sul disegno progettuale dell'anfiteatro di *Sabratha*

L'anfiteatro di *Sabratha* venne indagato nel 1924-26 da Renato Bartoccini, interessato in seguito da pochi interventi di scavo e restauro, è rimasto inedito. Le recenti indagini hanno permesso di redigere un nuovo rilievo e di avanzare un'ipotesi ricostruttiva. Terzo per grandezza tra gli anfiteatri noti nell'Africa Proconsolare, con una capacità stimata di circa 16.000 spettatori, è realizzato interamente in opera quadrata con conci di calcarenite locale e sembra essere stato progettato sulla base del cubito punico. Venne eretto probabilmente in età flavia all'interno di un più vasto progetto di ristrutturazione urbana e la sua enorme mole è giustificabile con il ruolo di *Sabratha* quale importante capolinea delle rotte carovaniere.

Parole chiave: *Sabratha*, anfiteatro, tecnica costruttiva, cubito punico, ragione geometrica del progetto.

Situato alla periferia orientale della città (FIG. 1), non lontano dal mare e allineato, con ogni probabilità, secondo l'andamento della grande arteria

* Gilberto Montali, Dipartimento di Studi Umanistici, Laboratorio di Archeologia, Università di Macerata.

Il presente contributo è parte del lavoro di ricerca sull'anfiteatro di *Sabratha*, tema di studio del Dottorato di Archeologia romana nel Maghreb e in Cirenaica, XXV ciclo, attivato dall'ex Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storiche dell'Antichità dell'Università di Macerata. Il tema mi era stato suggerito dal caro prof. Antonino Di Vita, che per due anni ha seguito come tutor la ricerca: a lui va il mio più affettuoso ricordo. Un grazie particolare al prof. Nicola Bonacasa che mi ha costantemente sostenuto e guidato sino alla conclusione del lavoro, ora in via di pubblicazione. Un dovuto e riconoscente grazie va al dott. Mabrok Zenati, ex Sovrintendente del Department of Antiquities of Sabratha, a Mohamed Bajela e Mohamed Hamidi e a tutto il personale del Department. Ringrazio inoltre l'ing. Andrea Giannantoni della ditta Servizi di Ingegneria srl di Foligno (Perugia) e la ditta River per avermi concesso l'uso del rilievo strumentale. Indispensabile l'aiuto della dott.ssa Silvia Forti per la consultazione del materiale di archivio del Centro di documentazione e ricerca sull'Archeologia dell'Africa Settentrionale dell'Università di Macerata.

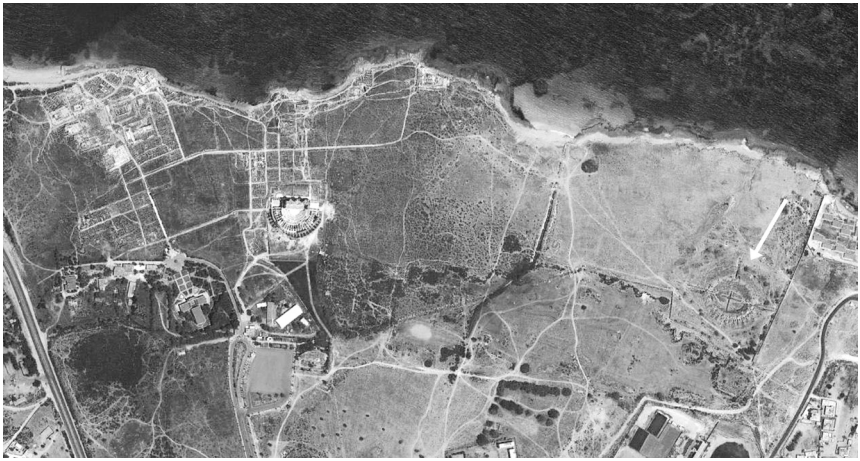


FIG. 1 *Sabratha*, visione satellitare del sito con l'ubicazione dell'anfiteatro (da Google Earth™ 10 marzo 2013).

FIG. 2 *Sabratha*, anfiteatro, scavi diretti da Renato Bartoccini (1925): interno dell'arena, parte meridionale della cavea e ingresso orientale, da ovest (Archivio del Centro di documentazione e ricerca sull'Archeologia dell'Africa Settentrionale dell'Università di Macerata, Fondo Di Vita, s.n. inv.).

stradale che congiungeva Alessandria con Cartagine, l'anfiteatro di *Sabratha* è uno degli edifici più significativi della città tripolitana.

Praticamente ignorato dai viaggiatori del XVIII e XIX secolo, i suoi resti vennero descritti per la prima volta nel 1873 dal principe di Toscana Luigi Salvatore d'Asburgo Lorena[1]. Una sistematica campagna di scavi e di restauri fu portata avanti da Renato Bartoccini tra il 1924 e il 1926[2] (FIG. 2) e i primi risultati di quelle ricerche vennero sinteticamente resi noti nella guida della città edita dallo stesso Bartoccini nel 1927[3]. Seguirono anni di oblio e alcuni limitati interventi di scavo e restauro sotto la guida di Ernesto Vergara Caffarelli nel 1953[4] e di Antonino Di Vita tra il 1964 e il 1970[5]. Il monumento tuttavia rimase sostanzialmente inedito[6].

La nuova ricerca ha avuto inizio nell'ottobre del 2009 e si è protratta con campagne annuali di scavo, indagini e rilievo sino al 2012. È stato possibile redigere un nuovo rilievo dettagliato dell'intero monumento integrando il rilievo strumentale eseguito con il laser scanner 3D dalla ditta Servizi di Ingegneria srl di Foligno con il rilievo manuale. Sono stati in tal modo realizzati la pianta in scala 1:100 dell'intero monumento (FIG. 3), varie sezioni in scala 1:50 e numerosi particolari architettonici. Sono stati inoltre aperti tre saggi stratigrafici, allo scopo di indagare punti ritenuti di particolare interesse e di raccogliere dati utili per la datazione dell'edificio. In particolare il Saggio 3 ha permesso di raggiungere la fossa di fondazione della facciata del monumento ma il riempimento della stessa non ha purtroppo restituito materiali.

L'anfiteatro di *Sabratha* (FIG. 4) è in parte ricavato nel banco roccioso di calcarenite, lo stesso materiale con il quale è stato interamente realizzato: il piano dell'arena, caratterizzato da ambienti ipogei cruciformi, è scavato

1. La descrizione del monumento è corredata da un disegno autografo: D'ASBURGO LORENA (1874), p. 191 e fig. tra le pp. 190 e 191; occorrerà attendere ancora un trentennio perché il mondo scientifico ufficiale se ne interessi: MÉHIER DE MATHUISIEULX (1904), pp. 8-9.
2. *Giornali di Scavo Sabratha* (1924-26); BARTOCCINI (1924-25a; 1924-25b).
3. BARTOCCINI (1927), pp. 75-7, figg. 35-40; pianta dell'anfiteatro di Diego Vincifori.
4. VERGARA CAFFARELLI (1956).
5. BAKIR (1966-67), *Sabratha: Progress of Restoration of the Amphitheatre*, pp. 245-6, tav. LXXXVIII, b-f; DI VITA (1975), p. 176; *Archaeological News* (1969-70), p. 143.
6. L'anfiteatro è descritto nella guida di *Sabratha* di Philip Ward: WARD (1970/1999), pp. 49-50, figg. 21a e 21b ed è inserito nei cataloghi presentati da LACHAUX (1979), pp. 99-100; GOLVIN (1988), n. 120, pp. 134-5, 141, 143-4, 148; tav. XIII.3; BOMGARDNER (2000), pp. 164-6, figg. 4.24-26.

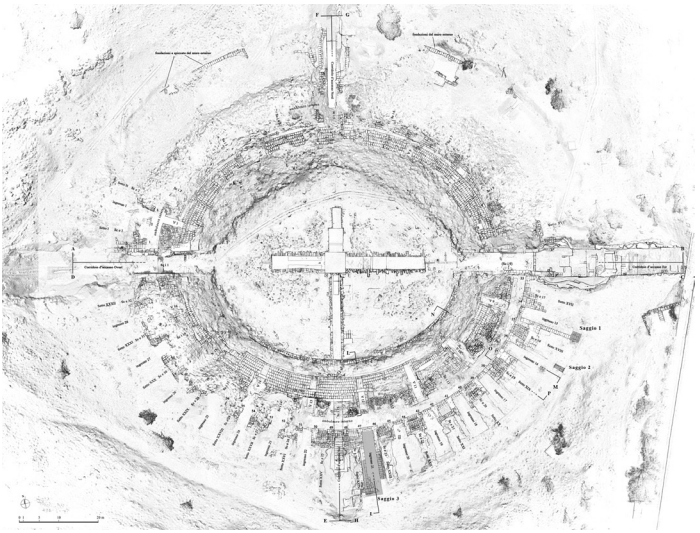


FIG. 3 Planimetria generale dell'anfiteatro di *Sabratha* con il posizionamento dei saggi di scavo.

FIG. 4 Anfiteatro di *Sabratha*, interno del monumento: l'arena e gli ambienti ipogei cruciformi, i resti del *podium* e dell'*ima cavea*, l'ingresso occidentale, da est.

nella roccia mentre il *podium*[7] è al di sotto del piano di campagna esterno. La parte superiore e periferica della cavea (oggi quasi completamente spoliata) era retta da un poderoso sistema di muri radiali che formavano 32 grandi setti, fra i quali trovavano posto i fornici di ingresso. Sull'asse maggiore sono disposti i due ingressi principali che portano all'arena, mentre sull'asse minore sono altri due corridoi: quello meridionale consentiva di raggiungere i sotterranei dell'arena mentre quello settentrionale possedeva sul lato occidentale un ambiente interpretabile come *spoliarium*. Il muro del podio, alle spalle del quale correva un ambulacro voltato, è oggi in gran parte crollato e presentava, oltre ai due grandi ingressi in corrispondenza degli assi maggiori, anche altre 10 porte di dimensioni minori, dalle quali potevano entrare nell'arena uomini e animali nel corso delle *venationes* e dei *munera*.

La cavea, come detto, è stata in gran parte spoliata (solo l'*ima cavea*[8] è relativamente ben conservata, soprattutto nella parte meridionale dell'edificio) ma la sua articolazione può essere ipotizzata sulla base degli elementi noti, sulla scorta di considerazioni geometrico-dimensionali e grazie ai confronti: si ricostruisce una suddivisione in *ima, media* e *summa cavea*[9] (a sua volta suddivisa in due parti), il tutto concluso, forse, da una *porticus in summa cavea* (FIG. 5). Alcuni elementi della cornice di coronamento della facciata con i fori per il passaggio dei *mali* testimoniano la presenza del *velarium* (trovando stretti confronti con elementi analoghi del teatro della città) e sono altresì la prova che l'edificio era stato completato e che, contrariamente a quanto talora asserito[10], anche la parte superiore del monumento era in pietra. L'accesso del pubblico avveniva attraverso i 28 fornici non assiali della facciata[11], che risulta piuttosto massiccia e austera, articolata su due livelli

7. Sulla base di elementi ancora *in situ* e di confronti è possibile ricostruire un *podium* articolato in blocco poggiapiedi e tre sedili, con *praecinctiones* alla base e in sommità. Alle spalle del muro del podio, lungo l'intero perimetro dell'arena, correva un corridoio coperto da una volta rampante.

8. L'*ima cavea* si articola in un gradino poggiapiedi e 7 file di sedili; 16 *scalaria* suddividono il meniano in 18 cunei.

9. Per la *media cavea* si ricostruisce una successione di 10 sedili con un'inclinazione di 37°, più il poggiapiedi. La *summa cavea* è suddivisa in due sezioni orizzontali, rispettivamente di 7 e 4 sedili, con un'inclinazione di 39°.

10. BARTOCCINI (1927), p. 77; HAYNES (1959), p. 129; FROVA (1961), p. 682; LACHAUX (1979), pp. 99-100.

11. Mentre il valore della larghezza dei fornici non assiali è pressoché costante (circa 2,8 m), gli interassi variano, anche notevolmente: non è dunque possibile pensare a una articolazione canonica della facciata con una regolare scansione di piloni e fornici.

di fornici sovrapposti e un attico sommitale. Gli ingressi consentivano di raggiungere un imponente ambulacro interno, arteria principale dell'edificio ed elemento nodale per lo smistamento del flusso degli spettatori: largo circa 3,06-3,09 m, in origine era coperto da una volta rampante che reggeva le sovrastanti gradinate.

Il nuovo rilievo ha permesso di definire le effettive dimensioni del monumento: l'asse maggiore misura 129,73 m, l'asse minore 117,37 m (con una superficie complessiva di circa 12.000 m^2) mentre l'arena ha un asse maggiore (a) di 61,78 m e un asse minore (b) di 49,42 m; il rapporto tra i due assi dell'arena (a/b) è pari a 5:4 e la sua superficie[12] è di ben 2.406 m^2. Sulla base dell'ipotesi ricostruttiva ed utilizzando un metodo di stima analitico, tenendo conto di un *locus* medio pari a 45 cm, si propone una capienza di circa 16.000 spettatori. Il monumento di *Sabratha* risulta pertanto essere uno tra i più grandi edifici anfiteatrali del Nord Africa giunti sino a noi.

In seno alla ricerca è sembrato opportuno redigere un nuovo censimento degli anfiteatri dell'Africa Proconsolare, basandosi su quanto edito, sull'analisi delle foto satellitari e procedendo alla visione autoptica: è stato pertanto possibile verificare l'esistenza di 40 edifici archeologicamente attestati dei quali 35 ancora visibili[13], due dei quali praticamente ignoti alla letteratura scientifica: quello del *Municipium Aurelianum C[ommodianum]* e quello di *Thizika*. Sulla base dei dati del rilievo e sulla scorta del nuovo censimento degli anfiteatri dell'Africa Proconsolare, l'edificio sabrathense risulta essere il terzo per grandezza dopo quelli di Cartagine e di *Thysdrus* (anfiteatro grande)[14].

Desidererei porre in evidenza alcune caratteristiche del monumento nelle quali credo si possano ravvisare peculiari elementi di continuità con la tradizio-

12. Per quel che riguarda la superficie dell'arena l'anfiteatro di *Sabratha* è addirittura il maggiore; il rapporto tra la superficie dell'arena e quella complessiva dell'edificio è pari al 20,05%, la percentuale più alta fra tutti gli anfiteatri dell'Africa Proconsolare.

13. I 35 anfiteatri dell'Africa Proconsolare archeologicamente attestati e ancora visibili sono: *Abbir Maius*, *Acholla*, *Agbia*, *Bararus*, *Bulla Regia*, *Carpis*, *Carthago*, Djebel Moraba, Henchir Dalia, *Leptis Minus*, *Leptis Magna*, *Mactaris*, *Meninx*, *Municipium Aurelium C[ommodianum]*, *Pheradi Maius*, *Sabratha*, *Seressi*, *Simitthus*, *Sufetula*, *Thaenae*, *Thapsus*, *Theveste*, *Thibaris*, *Thignica*, *Thimisua*, *Thizika*, *Thuburbo Maius*, *Thuburbo Minus*, *Thysdrus* (anfiteatro grande), *Thysdrus* (anfiteatro piccolo, I fase), *Thysdrus* (anfiteatro piccolo, II fase), *Uchi Maius*, *Ulizippira*, *Uthina* e *Utica*. A questi vanno aggiunti i 5 oggi non più visibili perché obliterati dall'espandersi delle città moderne o sepolti: *Hadrumetum*, *Pupput*, *Sicca Veneria*, *Uppenna* e *Vina*.

14. La pubblicazione definitiva dell'anfiteatro di *Sabratha*, in corso di elaborazione, comprenderà anche il nuovo catalogo degli anfiteatri dell'Africa Proconsolare.

ne locale, significativamente presenti in un edificio che per tipologia, funzione e per il suo stesso significato politico e propagandistico, è di certo squisitamente romano e che costituisce un profondo iato nell'ambito della realtà urbana e culturale sabrathense.

Una delle peculiarità del monumento è quella di essere costruito *in toto* in opera quadrata, senza l'utilizzo (almeno apparentemente) di strutture in cementizio, neppure per la realizzazione delle volte. Questo aspetto ne fa praticamente un *unicum* nell'ambito degli edifici consimili della provincia, nei quali è ovunque attestato l'uso del cementizio, almeno per le volte. Si può quindi pensare a una forte tradizione locale di maestranze avvezze all'utilizzo del materiale disponibile *in loco* (non a caso l'edificio stesso è realizzato all'interno di una cava).

L'anfiteatro sembra altresì essere modulato sulla base del cubito punico[15] (con valore di 51,48 cm[16]) e le misure dell'edificio possono essere espresse secondo multipli esatti del cubito[17], non solo per l'alzato (come già rilevato nel caso di numerosi monumenti nordafricani[18]), ma anche per la pianta (FIGG. 5-6), denunciando in tal modo un evidente legame con la tradizione edilizia locale. Il rilievo ha permesso inoltre l'analisi geometrica dell'anfiteatro ed è stato quindi possibile identificare lo schema costruttivo sotteso al progetto, che risulta essere un ovale tracciato con una variante del metodo del "triangolo pitagorico"[19], nel quale cioè i lati sono in proporzione tra di loro secondo valori pari a 3, 4 e 5, avente come mo-

15. Per una sintesi sulla problematica del cubito punico: BARRESI (2007).

16. Valore assai prossimo a quello di 51,6 cm che Paolo Barresi ritiene essere proprio del *cubitus structorius*, utilizzato per la progettazione e che poteva venire correlato con il piede romano: BARRESI (2007), pp. 27-9.

17. Per quel che riguarda le dimensioni generali, l'asse maggiore misura m 129,73 (252 cubiti), mentre l'asse minore misura 117,375 m (228 cubiti); per le dimensioni dell'arena l'asse maggiore misura 61,78 m, pari a 120 cubiti, e l'asse minore 49,42 m, vale a dire 96 cubiti. Anche tutte le altre misure dell'edificio sembrano essere riconducibili a multipli interi del cubito.

18. Ad esempio nell'anfiteatro di El Jem: SLIM (1986), p. 453; GOLVIN (1988), p. 395; SLIM (1996), p. 96; BOMGARDNER (2000), p. 148; a *Leptis Magna* nel tempio di Roma e Augusto (in particolare si veda il paragrafo di Monica Livadiotti sulle *Annotazioni metrologiche* in LIVADIOTTI, ROCCO, 2005, pp. 236-9) e in quello di Milk'Ashtart Ercole: RICCIARDI (2005), pp. 350-1; a *Sabratha* nel tempio della divinità ignota: JOLY, TOMASELLO (1984), pp. 160-3; vari altri esempi in BARRESI (2007), pp. 29-33.

19. Sulla ragione geometrica e i sistemi di tracciamento degli anfiteatri si vedano: GOLVIN (1988), capitoli IV e V, pp. 387-412; WILSON JONES (1993), in particolare lo schema a p. 404 per il metodo del "triangolo pitagorico".

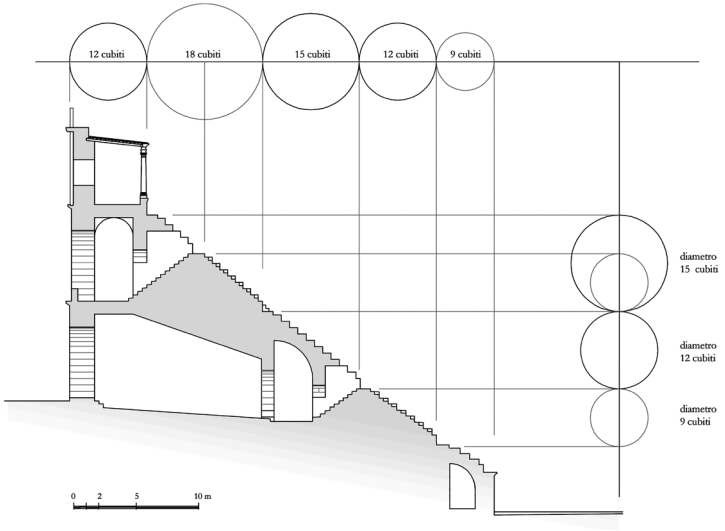


FIG. 5 Ipotesi ricostruttiva dell'anfiteatro di *Sabratha*, sezione radiale parzialmente integrata: dimensionamento dei meniani della cavea e rapporti geometrici tra profondità e altezza dei singoli settori.

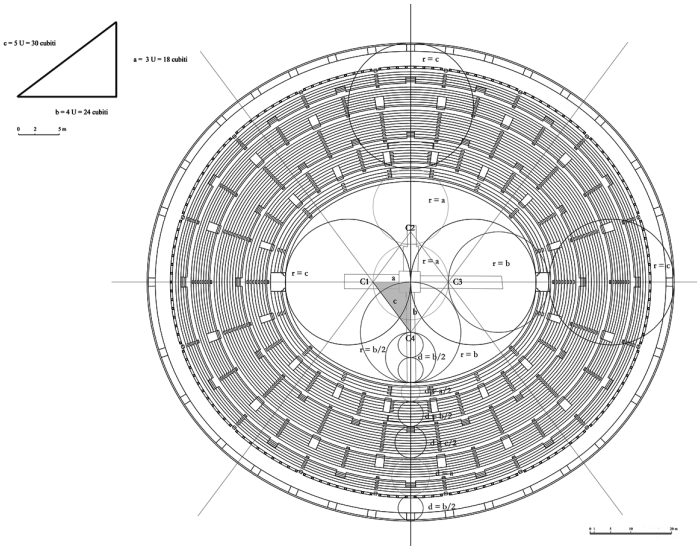


FIG. 6 Disegno progettuale sotteso alla costruzione dell'anfiteatro di *Sabratha*: il triangolo pitagorico di base e il dimensionamento della pianta.

dulo (U) un'unità pari a 6 cubiti. Altrettanto interessante e coerente con il progetto della pianta è l'alzato: sebbene poco conservato, gli elementi superstiti sembrano indicare un preciso rapporto di progressione geometrica non solo tra la larghezza dei meniani ma anche tra le altezze degli stessi: in particolare sembra esistere una corrispondenza tra la profondità di un meniano e l'altezza di quello immediatamente superiore. Gli stessi moduli usati per il proporzionamento della pianta verrebbero quindi impiegati anche nel dimensionamento dell'alzato.

Anche il modello progettuale sembra distaccarsi dagli archetipi di diretta derivazione italica, sia per le sostruzioni della cavea e la soluzione della facciata, sia per gli aspetti strutturali. Pertanto si può ipotizzare che non soltanto le maestranze dovessero essere locali ma che anche il progettista potesse appartenere a un ambito culturale non estraneo alla peculiare temperie tripolitana. Non a caso l'edificio che per molti versi più si avvicina al monumento sabrathense e che sotto certi aspetti può considerarsi il modello formale è l'anfiteatro di *Leptis Magna*[20].

In mancanza, purtroppo, di più precisi dati archeologici ed epigrafici la proposta di datazione dell'edificio può avanzarsi al momento solo su base formale e comparativa. Alcuni elementi significativi in tal senso sono: la presenza su alcuni conci dell'edificio di marchi di cava che si ritrovano anche nel teatro (FIGG. 7-8) – la costruzione dei due edifici non deve essere stata troppo lontana nel tempo; considerazioni in merito alla iscrizione *IRTrip* 117 (che cita i *munera* di G. Flavio Pudente[21]), databile grossomodo alla seconda metà del II secolo d.C. e che costituisce un termine *ante quem*; l'evoluzione urbanistica ed architettonica della città di *Sabratha*[22] e il mutare del suo *status* giuridico.

Questi elementi spingono ad avanzare due diverse ed egualmente motivabili ipotesi di datazione: la tarda età flavia oppure il regno di Antonino Pio. Tuttavia alcuni tratti di "arcaicità" dell'edificio e in particolare il suo legame con la tradizione costruttiva locale, l'essere realizzato interamente in opera quadrata e senza l'impiego del calcestruzzo, l'ap-

20. Sul monumento di *Leptis Magna*: DI VITA (1964), pp. 136-7; ID. (1965), pp. 134-5; ID. (1966); MAHGIUB, CHIGHINE, MADARO (1976-77); LACHAUX (1979), pp. 81-2; GOLVIN (1988), n. 24, pp. 83-4, 106, tavv. XIII, 1 e XLVII, 2; BOMGARDNER (2000), pp. 160-1; GOLVIN (2011). Si veda infine il contributo di Maria Ricciardi in questi stessi Atti, alle pp. 257-65.

21. BARTOCCINI (1924-25b), pp. 292, 295. Su Gaio Flavio Pudente si vedano *IRTrip*, 117-125. Cfr. BARTOCCINI (1964), pp. 22-4, tavv. VIII e IX.

22. DI VITA (1990); JOLY (1998).

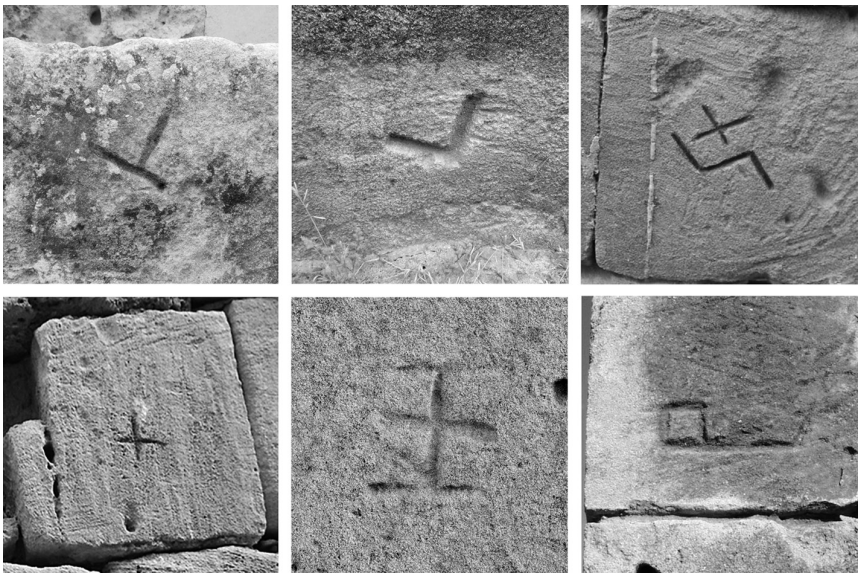


FIG. 7 Marchi di cava incisi sui conci dell'anfiteatro, alcuni dei quali presenti anche sulle strutture del teatro.

parente uso esclusivo del cubito punico, l'aspetto pesante della facciata, così lontano dai modelli urbani, la semplicità degli ambienti ipogei, tutti questi elementi sembrano andare contro la comunemente accettata datazione a un generico II secolo d.C. e invece fare propendere per l'età flavia quando, con ogni probabilità, la città divenne *municipium*, subendo una radicale trasformazione urbana, con un grande fiorire di opere pubbliche e monumenti.

Similmente credo vada rivista la tradizionale datazione all'età commodiana del teatro di *Sabratha*, che ne fa un vero *unicum* nell'ambito delle città dell'impero: non solo sarebbe uno degli edifici più tardi del suo genere ma risulterebbe anche posteriore alla costruzione dell'anfiteatro (sia che questo sia databile all'età flavia sia in età antonina). A mio avviso è assai probabile che all'età commodiana si debba ascrivere il solo rifacimento della decorazione architettonica della scena mentre l'edificio, con chiari richiami all'architettura urbana, deve essere in realtà ben più antico, forse anch'esso databile all'età flavia, come testimonia il suo allineamento con il santuario di Iside, diversamente da quanto accade per il circostante tes-

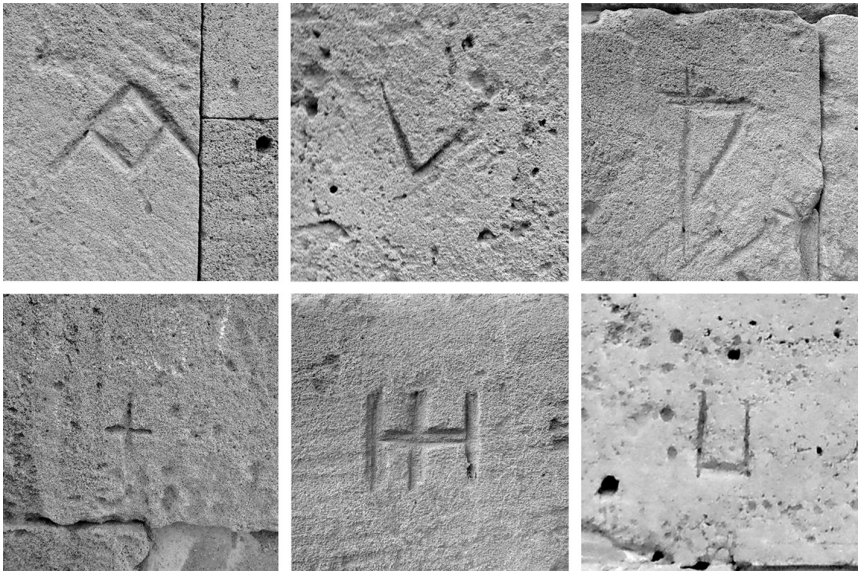


FIG. 8 Marchi di cava incisi sui conci del teatro, alcuni dei quali presenti anche sulle strutture dell'anfiteatro.

suto urbano. Anche gli assi del teatro e del probabilmente di poco seriore anfiteatro sembrano potersi raccordare ed essere inseriti in un più ampio progetto urbanistico.

La committenza di un edificio grande e dispendioso come l'anfiteatro di *Sabratha* non può che essere pubblica. Resta da comprendere perché *Sabratha*, la cui popolazione Gilbert Charles-Picard stima pari a 15-20.000 persone[23], abbia voluto dotarsi di un edificio capace di contenere ben 16.000 spettatori, cioè la quasi totalità dei suoi abitanti. La risposta va forse cercata nel ruolo che il centro commerciale tripolitano aveva come "capolinea" delle carovane che, attraversando il Sahara, facevano giungere sulle rive del Mediterraneo una grande quantità di merci, belve e schiavi dal cuore dell'Africa.

23. CHARLES-PICARD (1959), p. 177. L'effettivo ammontare della popolazione della città in effetti rimane incerto. Philip Ward ad esempio stima per *Sabratha* una popolazione oscillante tra 35.000 e 45.000 abitanti: WARD (1970/1999), p. 50.

Bibliografia

Archaeological News (1969-70), «LibAnt», VIII, 1971, pp. 143-9.

Bakir T. (1966-67), *Archaeological News 1965-67. Tripolitania. Excavations and Restorations*, «LibAnt», III-IV, pp. 241-51.

Barresi P. (2007), *Metrologia punica*, Lugano.

Bartoccini R. (1924-25a), *Le ricerche archeologiche in Tripolitania*, «Rivista della Tripolitania», I, I-II, pp. 59-73.

Bartoccini R. (1924-25b), *Recenti scavi di Sabratha e di Leptis*, «Rivista della Tripolitania», I, V, pp. 281-322.

Bartoccini R. (1927), *Guida di Sabratha*, Roma-Milano.

Bartoccini R. (1964), *Il tempio Antoniniano di Sabratha*, «LibAnt», I, pp. 21-42, tavv. V-XXVII.

Bomgardner D.L. (2000), *The Story of the Roman Amphitheatre*, London-New York.

Charles-Picard G. (1959), *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris.

d'Asburgo Lorena L. S. (1874), *Yacht-reise in den Syrten, 1873*, Prag.

Di Vita A. (1964), *Archaeological News 1962-1963,* «LibAnt», I, pp. 133-42, tavv. LXVI-LXXI.

Di Vita A. (1965), *Archaeological News 1963-1964,* «LibAnt», II, pp. 129-36, tavv. LIV-LXIV.

Di Vita A. (1966), *Leptis Magna, anfiteatro-circo, relazione preliminare*, Supplements to «LibAnt», II, pp. 84-91.

Di Vita A. (1975), *Leggendo "Topografia e archeologia dell'Africa romana" di Pietro Romanelli: considerazioni, note, segnalazioni,* «QAL», 7, pp. 165-87.

Di Vita A. (1983), *La Libia nel ricordo dei viaggiatori e nell'esplorazione archeologica dalla fine del mondo antico ad oggi: brevi note*, «QAL», 13, pp. 63-86.

Di Vita A. (1990), *Sismi, urbanistica e cronologia assoluta. Terremoti e urbanistica nelle città di Tripolitania fra il I secolo a.C. ed il IV d.C.*, in *L'Afrique dans l'Occident romain (I^er^ siècle av. J.-C. – I^er^ siècle ap. J.-C.), Actes du colloque organisé par l'École française de Rome sous le patronage de l'Institut National d'archéologie et d'art de Tunis (Rome, 3-5 décembre 1987)*, Roma, pp. 425-94.

Frova A. (1961), *L'arte di Roma e del mondo romano*, Torino.

Giornali di Scavo Sabratha (1924-26), Archivio del Centro per la documentazione e ricerca sull'Archeologia dell'Africa Settentrionale dell'Università di Macerata.

Golvin J.-C. (1988), *L'Amphithéâtre Romain. Essai sur la théorisation de sa forme et de ses fonctions*, I-II, Paris.

Golvin J.-C. (2011), *Comment expliquer la forme non elliptique de l'amphithéâtre de Leptis Magna (Al Kums/Lybie)?*, in M.E. Fuchs, B. Dubosson (éds.), *Theatra et Spectacula. Les grands monuments des jeux dans l'Antiquité,* «EL», 288, 1-2, pp. 307-23.

Haynes D.E.L. (1959), *The Antiquities of Tripolitania. An Archaeological and Historical guide to the pre-islamic antiquities*, The Antiquities Department of Tripolitania, Libya, s.l.

Joly E. (1998), *Sabratha*, in *Atti del Secondo Congresso di Topografia Antica. La città romana (Roma, 15-16 maggio 1996), parte II*, «JAT», VIII, pp. 129-150.

Joly E., Tomasello F. (1984), *Il Tempio a Divinità ignota di Sabratha*, (Monografie di Archeologia Libica, 18) Roma.

Lachaux J.-C. (1979), *Théâtres et Amphithéâtres d'Afrique Proconsulaire*, Aix-en-Provence.

Livadiotti M., Rocco G. (2005), *Il Tempio di Roma e Augusto*, in A. Di Vita, M. Livadiotti (a cura di), *I tre templi del lato Nord-Ovest del Foro Vecchio di Leptis Magna*, Roma, pp. 165-308.

Mahgiub O., Chighine A., Madaro R. (1976-77), *Nuove ricerche nell'anfiteatro di Leptis Magna*, «LibAnt», XIII-XIV, pp. 251-36.

Méhier de Mathuisieulx H. (1904), *Rapport sur une mission scientifique en Tripolitaine,* estratto da «Archives des Missions Scientifiques et Littéraires», XII.

Montali G. (2012), *L'anfiteatro di Sabratha: vecchie indagini e nuove ricerche*, «Thiasos», 1, pp. 127-42.

Munzi M. (2001), *L'epica del ritorno. Archeologia e politica nella Tripolitania italiana*, Roma.

Munzi M. (2004), *Italian Archaeology in Libya: from Colonial Romanità to Decolonisation of the Past*, in M.L. Galaty, C. Watkinson (eds.), *Archaeology under Dictatorship,* New York, pp. 73-108.

RdT (1924-25), *Il convegno archeologico di Tripoli*, «Rivista della Tripolitania», anno I, pp. 417-23.

Ricciardi M. (2005), *Il Tempio di Milk'Ashtart Ercole*, in A. Di Vita, M. Livadiotti (a cura di), *I tre templi del lato Nord-Ovest del Foro Vecchio di Leptis Magna*, Roma, pp. 309-93.

Slim H. (1986), *Les amphithéâtres d'El-Jem*, «CRAI», 130, 3, pp. 440-69.

Slim H. (1996), *El Jem. L'antique Thysdrus*, Tunis.

Vergara Caffarelli E. (1956), *Sabratha*, «Fasti Archaeologici. Annual Bulletin of Classical Archaeology», VIII, n. 3908.

Ward P. (1970/1999), *Sabratha. A guide for visitors*, London 1970; versione italiana *Sabratha, Guida del visitatore*, London 1999.

Wilson Jones M. (1993), *Designing Amphitheatres*, «MDAI(R)», 100, pp. 391-442, tavv. 82-90.

NAJOUA CHEBBI

Ammon: identité, espace et populations

Les Libyens de l'Afrique orientale ont vénéré une divinité majeure: Ammon. Il ait un'identité fort complexe puisqu'il se trouvait dans un espace frontalier entre l'Orient et l'Occident, à Siwa. Nourrie par la prestigieuse civilisation égyptienne, Ammon vit son identité évoluer et s'enrichir, au fil du temps, avec les contacts d'autres peuples qui fréquentaient son immense espace, désertique mais aussi littoral de l'Afrique orientale. Ses fonctions oraculaires et guerrières lui confèrent le statut d'un dieu "national" d'après certains auteurs anciens. Cette étude tente d'analyser comment ce dieu a patronné et façonné cet espace et a marqué la mentalité et les modes de vie des peuples citadins, semi-sédentaires et nomades qui construisirent nombreux temples.

Mots-clés: Ammon, tribus, Siwa, espace, *Garamantes*.

Tout au long de l'Histoire, les Libyens semblent avoir enrichi et structuré leur propre univers mental et religieux au contact des autres civilisations qu'ils ont côtoyées, Carthaginoises, Grecques et Romaines. Très souvent, ces contacts ont conduit à un phénomène d'*interpretatio* complexe, dont l'exemple le plus remarquable est celui de Saturne[1]. Cette *interpretatio* parfois aboutie comme pour Saturne, n'a cependant pas fait disparaître complètement les divinités libyques mentionnées d'une façon globale, tels quels les *dii Mauri*[2] (par exemple, Ballidir ou encore Bacax)[3]. Quelques documents dont le plus célèbre est le bas-relief de Béjà apporte aussi la preuve

* Najoua Chebbi, maître-assistante, Faculté des Lettres, des Arts et des Sciences humaines, Université de la Manouba, Tunis.
Nous remercions vivement C. Hamdoune qui a lu et corrigé cet article avec beaucoup de soin et d'attention.

1. M. Le Glay, *Saturne africain. Histoire*, Paris 1966.
2. G. Camps, *L'inscription de Béjà et le problème des Dii Mauri*, «RAfr», 98, 1954, pp. 235-60.
3. P.-A. Février, *Religion et domination dans l'Afrique romaine*, «DHA», 1976, p. 310.

d'un panthéon libyque structuré. Les attributs qui accompagnent la représentation iconographique des dieux et déesses sont les symboles de leur fonction précise. Mais existait-il des divinités aux fonctions aussi bien définies à très haute époque ainsi que le laissent supposer implicitement Hérodote en signalant les divinités du lac Tritonis?[4] A partir de cette remarque d'Hérodote, peut-on reprendre le dossier de la divinité Ammon associée à Jupiter à l'époque romaine et représenté iconographiquement comme un dieu porteur de cornes.

Nous avons choisi de reprendre le dossier après de nombreux chercheurs qui se sont penchés sur la question car c'est une divinité qui a marqué profondément les Libyens et qui a rayonné aussi bien dans le temps (elle remonte à un passé très lointain, à l'Egypte pharaonique) que dans l'espace (en Egypte, en Afrique et en Grèce). Nous voulons démontrer dans un premier volet l'identité, l'image et les fonctions du dieu. Dans le deuxième volet, nous nous interrogerons sur l'espace d'Ammon, voir sa construction, ses caractéristiques et la centralité d'Ammon. Le dernier aspect sera consacré aux populations qui gravitaient autour du dieu. S'agissait-il de sédentaires ou de nomades?

1. Identité, image et fonctions d'Ammon

Ammon, Amon, Hammon/Amon-Râ, Zeus Ammon, Jupiter Ammon, Vanammon et Baal Hammon sont les différentes appellations de la divinité qui a marqué le panthéon religieux égyptien, libyque, grec et punique dans l'Antiquité. On peut se demander, comme le note M. Bénabou, s'il existe une filiation entre l'Ammon égyptien, libyque, grec (Zeus Ammon) et punique (Baal Hammon) qui deviendra à l'époque romaine, le Saturne romano-africain[5]. Que pouvons-nous déduire de cette liste de noms? S'agit-il au fond d'une même divinité qui aurait évolué et changé de nom, une fois entrée en contact avec une nouvelle civilisation, en l'occurrence égyptienne, libyque, grecque ou encore punique. Que signifie le A ou le H par lequel commence le nom de la divinité que nous trouvons chez les auteurs gréco-latins? Les philologues pourraient apporter un éclairage à cette délicate question[6].

4. Hdt., iv, 172; texte établi et traduit par P.-E. Legrand, Paris 1985. Voir également Mela, 35. L'auteur soutien que Minerve est née en Libye.

5. M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 334-9.

6. D'après J. Desanges, la présence ou l'absence du *h* initial paraît secondaire: voir son commentaire de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, v, Paris 1980, p. 351, note 1.

Quelle était l'origine d'Ammon? S'agissait-il d'une divinité égyptienne qui serait passée en Afrique, ou le contraire, étant donné qu'à une très haute époque des relations très anciennes existaient déjà entre l'Egypte et la Libye?[7] Dans le *Dictionnaire de l'Antiquité*, J. Leclant note qu'Ammon aurait reçu ce nom parce qu'il est né dans les sables de la Libye[8]. Dans le *Dictionnaire des dieux et des symboles des anciens égyptiens*, M. Lurker nous dit que le dieu Ammon est apparu à Thèbes pendant la XI dynastie: pour les Egyptiens, note l'auteur, son nom signifiait «le caché»; mais il est également permis de penser que le nom d'Amon est dérivé du mot libyco-berbère *aman* qui signifie «eau»[9].

On sait que le culte d'Ammon en Egypte a connu un essor et une grande diffusion quand l'Egypte était gouvernée par les pharaons libyens[10]. Peut-on alors supposer qu'il y ait eu un amalgame entre l'Ammon libyque que les pharaons libyens auraient ramené en Egypte et l'Amon égyptien. Certes, cette idée est séduisante mais on ne peut que poser la question.

Les avis des historiens modernes, tels que S. Gsell[11], G. Charles-Picard[12], J. Leclant[13], F. Chamoux[14], M. Le Glay[15], G. Camps[16], M. Bénabou[17] entre autres, divergent sur ce point. J. Leclant et F. Chamoux lui attribuent une origine égyptienne. Amon, nous dit Gsell, «est le dieu de Thèbes, il est devenu Amon-Râ (Amon soleil). Il prit possession de l'oasis de Siwa». F. Chamoux critique l'hypothèse selon laquelle «l'Amon de Siwa résulterait d'une assimilation par l'Amon de Thèbes d'un primitif dieu-bélier des libyens»; en réalité, note l'auteur, «nous ne savons à peu près rien de la religion propre des libyens et les représentations d'Ammon sur les bas-reliefs d'Aghourmi

7. Voir F. Colin, *Les fondateurs du sanctuaire d'Amon à Siwa (Désert libyque). Autour d'un bronze de donation inédit*, dans W. Clarysse, A. Schoors, H. Willems (eds.), *Egyptian Religion. The last thousand years. II. Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur*, Leuven 1998; Le Glay, *Saturne Africain*, cit., pp. 428 s.
8. J. Leclant, *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris 2005, p. 92.
9. M. Lurker, *Dictionnaire des dieux et des symboles des anciens égyptiens*, Vienne 1974 et 1987, pp. 42 s.
10. J.-C. Margueron, L. Pfirsch, *Le Proche-Orient et l'Egypte antique*, Paris 1996, pp. 370-86.
11. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (= *HAAN*), t. VI, Paris 1927, pp. 126 s.
12. G. Charles-Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, pp. 56-72.
13. Leclant, *Dictionnaire de l'Antiquité*, cit., pp. 92-5.
14. F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris 1953, p. 32.
15. Le Glay, *Saturne Africain*, cit., p. 425.
16. G. Camps, *Ammon*, dans *Enc. Berb.*, IV, 1987, pp. 595-9.
17. Bénabou, *La résistance africaine*, cit.

ou d'Oumm-Ebeida correspondent exactement à celles que nous connaissons à Thèbes»[18]. M. Le Glay et après lui M. Bénabou optent pour un syncrétisme religieux égyptien et libyque du dieu[19]. G. Camps pense également qu'Ammon a eu, certes, des relations avec l'Amon-Râ égyptien. Il note «qu'Amon qui était un dieu bélier est devenu dieu solaire par sa fusion avec Râ»[20]. D'ailleurs, il existe un lien entre la source chaude, le soleil et Ammon qui confirme les constatations de G. Camps. Nous développerons cet aspect plus loin. G. Camps ajoute que le bélier est ancien chez les Berbères: «Nous savons aujourd'hui, que le bélier à sphéroïde représentés dans l'Atlas marocain n'est pas l'animal d'Amon-Râ et lui est très largement antérieur»[21]. Pour D. J. Mattingly, le syncrétisme entre les divinités puniques et romaines ne doit pas cacher le caractère libyen ou libyque des cultes. Il pense que le grand dieu Jupiter Ammon est une adaptation du dieu libyque Ammon dont l'origine du culte se trouve dans l'oasis de Siwa[22]. Concernant la parenté entre l'Ammon libyque et Baal Hammon, M. Le Glay estime que Baal Hammon «punico-berbère emprunta au dieu libyco-égyptien ses cornes de bélier et une partie de sa personnalité en devenant un dieu solaire»[23]. D. J. Mattingly suppose qu'Ammon et Baal Hammon sont différents[24]. Quant à la relation entre l'Ammon libyque, Baal Hammon et Saturne, G. Camps estime que

> Saturne, héritier directe de Ba'al Ammon, semble ne rien devoir à l'Ammon libyque. Sa qualification solaire, comme l'a montré M. Le Glay, était déjà acquise par le dieu punique et il n'est pas nécessaire de l'expliquer par une confusion avec l'Ammon libyque ou l'Amon-Râ égyptien. En définitive, le dieu de Siwa ne semble avoir joué qu'un rôle infime dans la religion des Africains à l'ouest de la petite Syrte[25].

Ainsi, ces divinités énumérées plus haut dont le nom est tiré de la même racine semblent avoir entre eux une parenté et des liens étroits que les chercheurs, particulièrement M. Le Glay et G. Camps ont élucidés. Quant à l'origine d'Ammon, il ne faut pas à notre sens s'acharner à montrer l'origine et

18. Chamoux, *Cyrène,* cit., pp. 332 s.
19. Le Glay, Saturne Africain, cit., p. 425.
20. G. Camps, *Les Berbères. Mémoire et identité*, Paris 1995, p. 158.
21. Camps, *Ammon*, cit., p. 597.
22. D. J. Mattingly, *Tripolitania*, London 1995, p. 168.
23. Le Glay, Saturne Africain, cit., p. 443.
24. Mattingly, *Tripolitania*, cit., p. 168.
25. Camps, *Ammon*, cit., p. 599.

l'ancienneté de cette divinité qui n'est pas l'objet de cette étude mais plutôt essayer de comprendre son fonctionnement et, à travers elle, le mode de vie et la mentalité des gens qui la vénéraient, en l'occurrence les Libyens de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque.

Dans les civilisations égyptienne, libyque et grecque, Ammon est représenté sous forme de bélier. En Afrique, comme nous l'avons signalé, le culte du bélier est ancien. Des gravures rupestres datant du IIe millénaire avant J.-C. représentent le bélier portant un collier et un objet de forme arrondie en guise de coiffure[26]. C'est «le bélier à sphéroïde» qui d'après G. Camps «n'est pas l'animal d'Amon-Râ et lui est très largement antérieur»[27]. Si le culte du bélier est attesté partout dans l'Afrique protohistorique comme l'a bien démontré G. Camps, il semble qu'en Tripolitaine et en Cyrénaïque ce dieu bélier a très tôt été désigné sous le nom d'Ammon, et que cette croyance a perduré très longtemps, comme le cas d'Amon et de Gurzil[28].

Concernant le temple de Siwa, les auteurs romains nous en ont laissé des descriptions parfois contradictoires. Selon Diodore de Sicile, qui se contredit avec Lucain à propos de la richesse d'Amon, l'image du dieu comme il l'a décrit est richement décorée:

> L'image du dieu est revêtue d'émeraudes et d'autres pierres. La manière dont elle répond aux questions qui lui sont posées est tout à fait originale. Quatre-vingt prêtres en effet la porte autour (de l'enceinte sacrée) sur un navire d'or. Portant le dieu sur leurs épaules, ils avancent au hasard là où le dieu conduit leur marche d'un signe de tête[29].

Ces manifestations de la richesse d'Ammon selon Diodore nous rappellent la magnificence, la richesse et la majesté des dieux égyptiens de leurs temples et de leurs serviteurs. A l'opposé, Lucain insiste sur la pauvreté du dieu qu'il porte aux nues et qui, aux yeux du poète le grandit. Il reflète par là une réalité plus proche peut-être des conditions de vie des Libyens du désert, adorateurs du dieu. La divergence des deux récits est intéressante car elle reflète à notre sens des réalités sociales différentes.

Ammon a d'abord une fonction oraculaire dont la renommée est immense et qu'on vient de toute part pour le consulter, avec une origine

26. F. Decret, M. H. Fantar, *L'Afrique du nord dans l'Antiquité: des origines au Ve siècle*, Paris 1981, p. 253. Voir également Le Glay, *Saturne Africain*, cit., pp. 136-9.
27. Camps, *Ammon*, cit.
28. Coripp., *Ioh.*, II, 4, 6.
29. Diod., L, 6, p. 72 (texte traduit du grec par F. Hoefer).

mythologique (Persée et Héraclès), mais attestée à l'époque historique pour Crésus qui le consultât en 549 av. J.-C., Cyrus et Alexandre: «Là-dessus Alexandre fut pris du désir de rendre visite à Ammon, en Libye, d'une part pour consulter le dieu, parce que l'oracle d'Ammon était réputé infaillible»[30]. Le récit d'Arrien intègre l'environnement du temple et met en lumière les dangers du désert alors que celle de Diodore de Sicile s'attarde sur le dieu, la cérémonie et le rituel. La visite d'Alexandre marqua plus que les autres les esprits des Anciens. Par la suite, l'oracle reçut la visite des princes africains[31] et de personnalités romaines tel que Caton[32] qui a bravé les dangers du désert pour visiter l'oracle d'Ammon dont Lucain souligne la réputation internationale, tout comme Strabon et Pomponius Méla. Pline enfin associe l'importance et l'opulence des villes de Cyrène à l'oracle d'Amon: «Le pays de Cyrène, ou pays des Cinq Cités, tire son lustre de l'Oracle d'Hammon distant de quatre cents milles de Cyrène, de la source du soleil et surtout de cinq villes»[33].

Si la fonction oraculaire d'Ammon est prédominante, elle s'accompagne d'un rôle de guide et de protecteur des voyageurs. Cet aspect est bien mis en lumière par les récits éclairants d'Arrien et de Diodore de Sicile quand ils évoquèrent le voyage d'Alexandre le Grand à Siwa, le danger du désert et le rôle protecteur d'Ammon pour Alexandre et son armée. Il est à la fois associé à la politique, à la guerre et au commerce. Il commande le désert, mais il est aussi présenté dans l'espace urbain. Il cumule ainsi en lui plusieurs fonctions de grande importance qui lui donne une stature de dieu suprême au sein des communautés qui l'honorent, un aspect bien exprimé par Silius Italicus:

> *contra cincta latus ferro Saturnia Iuno et Pallas, Libycis Tritonidos edita lymphis, ac patrius flexis per tempora cornibus Hammon, multaque praeterea diuorum turba minorum*[34].

Cette image est fort éclairante pour nous car elle montre bien que le dieu le plus important, et en quelque sorte fédérateur, pour tous les Libyens de la Tripolitaine orientale et de la Cyrénaïque est Ammon, un aspect

30. Arr., *An.*, iii. Coripp., *Ioh.*, iii, 81, dit «que de son temps, deux princes indigènes consultaient Ammon».

31. Gsell, *HAAN*, t. vi, p. 169.

32. Lucan., ix, 510, p. 152 (texte établi et traduit par A. Bourgery et M. Ponchont, 2 vols., Paris 1926-29).

33. Plin., *nat.*, v, 31.

34. Sil., ix, 296-299.

du dieu qui revient bien plus tard dans la guerre des Maures contre les Byzantins[35].

2. L'espace d'Ammon

Quels sont les liens d'Ammon et du milieu géographique où son culte s'est solidement établi et comment expliquer son extension vers l'Ouest ? Le dieu est signalé par Hérodote dans l'oasis de Siwa appelé également l'oasis d'Amon[36]. La table de Peutinger confirme Hérodote puisqu'on y trouve le toponyme *Ad Ammonem*, qui est dérivé du nom de la divinité[37]. Amounkla et Ammônes chorè sont signalés chez Ptolémée[38]. Nous avons ici un cas intéressant de toponymie qui a pour origine le nom du dieu. Le nom sacré désignera l'espace, *Ad Ammonem* et le peuple qui l'occupe: les Ammoniens. L'ensemble de la tribu prend le nom de la divinité; si l'on manque de points de comparaison pour le reste de l'Afrique, nous savons cependant que certains noms de tribus sont proches de noms royaux, tels que les *Iubaleni* et les *Massinissenses* évoqués par Ammien Marcellin[39].

Pour revenir aux Ammoniens, Hérodote nous dit que ces derniers, habitants de Siwa, se trouvaient à dix jours de marche à partir de Thèbes[40]. Deux particularités confèrent à l'oasis de Siwa un caractère à la fois étrange et sacré: l'existence d'une source (à proximité du temple d'Ammon situé en dehors de l'acropole)[41] et le temple d'Amon. Donc on constate l'association entre cette divinité et la source qui donne toute sa valeur à l'oasis de Siwa localisé dans un milieu désertique effrayant. La source prend elle aussi, comme les habitants de l'oasis, le nom du dieu Amon. La rareté de l'eau dans ce milieu hostile a sacralisé en quelque sorte l'eau[42]. D'après Hérodote, la source ou la fontaine a un autre nom: la fontaine du soleil[43]. Ainsi la demeure du dieu est choisie en fonction de ces deux fonctions: le soleil

35. Y. Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine (IV-VII siècle)* (BEFAR, 314), Rome 2003, pp. 235 s. et 513 s.
36. S. Gsell, *Hérodote*, Alger-Paris 1916, p. 19.
37. Camps, *Ammon*, cit., p. 598.
38. Ptol., *geogr.* (ed. C. Müller), IV, 3, 11.
39. Amm. Marc., XXIX, 5, 11; 5, 44 (texte traduit et établi par M.A. Marié, Paris 1984).
40. Hdt., IV, 182.
41. Gsell, *Hérodote*, cit., p. 106.
42. Le Glay, *Saturne Africain*, cit., p. 420.
43. Hdt., IV, 182. Voir Gsell, *Hérodote*, cit., p. 106, note 3.

(c'est un dieu solaire)[44] et l'eau si on revient au sens originel berbère du mot Amon qui signifie «eau». Cet endroit paradisiaque ne pouvait être que considéré comme protégé par un dieu.

L'oasis de Siwa n'est pas un simple village. Elle a connu une véritable tradition urbaine assez complexe et une organisation parfaite qui est bien exposée dans le récit de Diodore de Sicile. L'auteur grec y a décrit l'habitat avec beaucoup de détails:

> Les Ammoniens habitent par villages mais au centre de leur oasis se trouve une citadelle fortifiée par une triple muraille. La première enceinte contient les palais des anciens souverains, la seconde contient la cour du gynécée, les habitations des enfants, des femmes et des parents ainsi que le corps de garde des surveillants du gynécée, on y trouve également l'enceinte sacrée du dieu et la fontaine sacrée où sont purifiées les offrandes apportées au dieu. La troisième enceinte contient les cantonnements de la garde princière et le bâtiment où veille la garde. En dehors de la citadelle, à une courte distance, est établi un second temple d'Ammon[45].

La description de Siwa renvoie à l'organisation à la fois publique, religieuse et domestique des palais dans le monde oriental et égyptien qui domine un espace plus ou moins densément urbanisé et lui-même spécialisé. Mais peut-on aller jusqu'à admettre que Diodore décrive seulement le temple du palais et que Lucain ne mentionne que le temple extérieur?

La centralité d'Ammon à Siwa est indéniable, cependant le dieu connaîtra une grande extension géographique vers le désert, la Cyrénaïque et les villes littorales. En effet, à partir de l'oasis, le culte s'est répandu en Cyrénaïque et en Tripolitaine. R. Rebuffat a établi l'ancienneté de la route des caravanes qui passaient par Siwa pour aboutir à Murzuk, dans le Fezzan. L'auteur a conclu que cette route était celle des caravanes des *Garamantes* et correspondait à l'itinéraire d'Ammon[46] ce qui montre que le cheminement

44. Sur le rapport entre le soleil et Ammon, voir Gsell, *HAAN*, t. VI, p. 185. Nous savons par Hérodote que les Libyens adoraient le soleil et la lune. Avec l'adoption d'Ammon, la religion des Libyens devient plus complexe et il a fallu créer un univers pour recevoir la divinité, gérer l'oracle et les visites. D'ailleurs l'urbanisme et l'architecture de la ville de Siwa témoigne de la grandeur du dieu qui a aussi conféré un pouvoir et une certaine opulence, comme le note Pline l'Ancien aux villes de la Cyrénaïque et probablement aux villes oasiennes.

45. Diod., XVII, 50 (édition par P. Goukowsky, Paris 1976, p. 73).

46. R. Rebuffat, *Les routes d'Egypte et de la Libye intérieure*, «StudMagr», III, 1970, pp. 1-20.

du culte et celui des hommes était lié. Curieusement dans son extension territoriale, le culte d'Ammon ne semble pas avoir progressé vers l'Ouest[47]. L'extension du culte du dieu s'arrêterait donc à la Tripolitaine en venant de l'Egypte, ce qui coïncide avec la liste de tribus nomades établie par Hérodote; si on suit cet auteur, on conclut que le dieu est essentiellement un dieu des tribus nomades. Le dieu dominait l'immense espace désertique de la Libye et ce sont principalement les tribus qui par leur mobilité ainsi que le démontraient D. J. Mattingly[48] et R. Rebuffat[49] qui auraient joué un rôle décisif dans la diffusion de son culte. Selon Lucain ce sont les *Garamantes* qui ont construit le temple de Siwa. A croire *Silius Italicus*, Ammon serait le dieu national des *Garamantes*. Lucain associe également Ammon aux *Garamantes*: «on est arrivé près du seul temple qui fût en Libye, et que possèdent les sauvages *Garamantes*»[50]. En effet, l'archéologie révèle l'existence d'un autre temple à Ammon en plein centre de Garama, la deuxième capitale des *Garamantes* après Zinchecra[51]. A Augila, si l'on croit Procope, il y avait des temples à Amon et même à Alexandre le Grand: «Là, depuis longtemps, il y avait des sanctuaires dédiés à Ammon et à Alexandre de Macédoine, et les indigènes leur sacrifiaient jusqu'au règne de Justinien»[52]. Une inscription de Bu Njem est une dédicace à Jupiter Ammon. Elle a été trouvée près d'une colline hors les murs, probablement dans un petit sanctuaire d'Hamon[53]. A Bu Njem il existe aussi une autre divinité, Mars Canapphar, qui faisait probablement partie des divinités mineures du désert tripolitain, évoquées par *Silius Italicus* et qui fut vénérée par les militaires[54].

D'après D. J. Mattingly, Ammon a plusieurs temples qui étaient à la fois des centres religieux et des lieux de rencontre et de passage des tribus

47. Camps, *Les Berbères,* cit., p. 159.
48. Mattingly, *Tripolitania,* cit., p. 39.
49. R. Rebuffat, *Une zone militaire et sa vie économique: le limes de Tripolitaine*, dans *Armées et fiscalité dans le monde antique. Colloque national du cnrs, Paris, 14-16 octobre 1976*, Paris 1977, p. 399.
50. Lucan., ix, 514.
51. D. J. Mattingly, *Nouveaux aperçus sur les Garamantes: Un Etat saharien*, «AntAfr», 37, 2001, p. 53.
52. Procop., *aed*., vi, 2, 16-17 d'après R. Rebuffat, *Zella et les routes d'Egypte*, «LibAnt», vi-vii, 1969-70, pp. 181-7.
53. *Ibid.*: «Même si Procope attribue à Augila quelques détails empruntés à Siwa-Ammon, il ne semble pas qu'il aurait pu inventer totalement ce culte d'Augila; or, Bu Njem, Augila, Siwa jalonnent sommairement l'itinéraire qui nous intéresse».
54. Rebuffat, *Une zone militaire,* cit., p. 407.

parmi lesquelles les Laguatan[55]. Nous pensons que le désert a contribué dans une large mesure à doter le dieu d'une puissance et d'un pouvoir qui le rehaussent au-dessus de toutes les autres divinités. Par la terreur et l'effroi que provoque le désert sur les hommes, ceux-ci ont créés et ont invoqué une divinité à la mesure des dangers et de l'imprévu. Lucain a très bien décrit le désert et ses effroyables facettes. Certes, l'idéologie du poète et son parti pris pour Caton le poussent à l'exagération. Les dangers du désert sont amplifiés délibérément pour montrer le courage, les vertus de Caton dans la guerre qui l'opposera à César: «La présence de la divinité y est attestée par une forêt, la seule verdoyante dans toute la Libye. Car toute la région de sables arides qui sépare la brûlante Bérénicide (région de la Cyrénaïque) de la tiède *Leptis* ne connaît pas le feuillage. Hammon s'est réservé le bois». Il ajoute dans un autre passage: «La suite de Caton le prix d'éprouver la divinité renommée dans le monde libyen, et de juger une réputation faite par tant de siècles»[56]. Que peut-on tirer du récit de Lucain? Cette description poétique nous laisse néanmoins comprendre l'importance d'Ammon qui défie le désert et ses dangers et accorde la protection et donc la vie aux voyageurs. En fait le désert est synonyme de mort, et il a fallu conceptualiser un dieu puissant qui éloigne la mort qui règne sur ce milieu périlleux.

3. Les populations qui gravitaient autour d'Ammon

L'essaimage d'Ammon dans le désert et sur le littoral semble être l'affaire des tribus qui ont représenté et pratiqué leur espace en fonction de cette divinité majeure. Comme le suppose R. Rebuffat «la mobilité des tribus semi-nomades de la Tripolitaine a permis la diffusion des influences égyptiennes sur les côtes, particulièrement le culte de Jupiter Ammon»[57]. Peut-on dire qu'Ammon est un dieu à la fois dominateur et fédérateur? D'après G. Camps, «il aurait établi de proche en proche sa domination»[58]. En raison de son rôle de guide et de protecteur des voyageurs dans le désert et de sa fonction guerrière, nombreux temples sont été construits en son honneur. Le choix de l'emplacement des temples répond à des impératifs d'ordre re-

55. Mattingly, *Nouveaux aperçus*, cit., p. 57.
56. Lucan., ix, 520 et 525; Diod., xvii, 49 (édition citée).
57. R. Rebuffat, *Divinités de l'oued Kebir (Tripolitaine)*, dans *L'Africa romana vii*, pp. 119 ss.
58. Camps, *Les Berbères*, cit., p. 158.

ligieux, mais aussi économiques puisque il y a coïncidence entre les temples et les oasis ou les circuits commerciaux empruntés soit essentiellement par les *Garamantes*, soit par d'autres tribus. Ces temples éparpillés dans un immense espace constituent des points de jonction et de relais entre différents peuples et différentes régions. Ils facilitaient la circulation, les échanges et les contacts. R. Rebuffat a montré l'existence et la permanence d'une ancienne route de la Libye intérieure[59]. Elle relie une chaîne d'oasis qui coupe d'est en ouest le désert syrtique. C'est la ligne Siwa-Giarboub-Augila-Zelten-Marada-Zella. Cet itinéraire était sous l'emprise des *Garamantes* et leurs caravansérails. Elle est également reliée à Siwa et donc à l'oracle d'Ammon. D'où le rapport étroit entre Ammon et les *Garamantes* que les Anciens ont dévoilé. Cependant d'autres tribus aussi vénéraient Ammon dont le culte est attesté en de nombreux sites de l'intérieur et sur la côte de la Libye. Les Ammoniens, les Maces[60], probablement les habitants d'Augila et les Nasamons[61] qui fréquentaient Augila, les Laguatan[62], les Auschises, les Marmarides[63] et d'autres adoraient vraisemblablement les mêmes divinités. Ainsi le monde tribal paraît uni spécialement autour d'Ammon[64] mais aussi autour d'autres divinités.

En Tripolitaine orientale et en Cyrénaïque, Ammon, Sinifere (Mars Canapphar)[65], Mastiman (Pluton) et Gurzil furent adorés par les Libyens[66]. Ces divinités ont des caractéristiques essentiellement guerrières. Gurzil fut le dieu des Laguatan[67]. Ce peuple dont les ancêtres seraient les Austuriens d'après une hypothèse d'Y. Modéran[68], considéraient ce dieu qui serait le fruit de l'union d'Amon et d'une vache (il est le fils d'Amon) comme leur chef de guerre et il le représentait comme pour le cas d'Ammon sur du bois

59. Rebuffat, *Les routes d'Egypte*, cit.
60. Rebuffat, *Divinités de l'oued Kebir*, cit. Du même auteur, voir en dernier *Notes d'onomastique ethnique. Les Maces*, dans *L'Africa romana xvi*, pp. 403-44.
61. Sur les rapports entre les Nasamons et Ammon, voir Modéran, *Les Maures*, cit., p. 236. R. Rebuffat suppose si les Nasamons n'étaient pas une fraction des Maces. En tout cas, les deux adoraient Ammon, cfr. Rebuffat, *Notes d'onomastique ethnique*, cit., p. 414.
62. Concernant ce peuple et sa relation avec Ammon voir Modéran, *Les Maures*, cit., pp. 235 et 513.
63. Sur ces peuples, voir Diod., iii, 49, qui parle des différents modes de vie des Libyens.
64. Mattingly, *Tripolitania*, cit., p. 168.
65. *IRTrip*, 920. Cfr., Rebuffat, *Notes d'onomastique ethnique*, cit., p. 414.
66. Gsell, *HAAN*, t. vi, p. 138.
67. Coripp., *Ioh*., v, 22-26.
68. Modéran, *Les Maures*, cit., p. 209.

et du métal[69]. Le nom du dieu semble être en rapport avec Girza en Tripolitaine[70].

Ammon ne patronnait pas seulement les tribus et le désert mais comme nous l'avons signalé plus haut, il régnait aussi sur les villes et avait un grand attrait sur les citadins, ce qui accroit sa complexité. Quand et comment s'est faite l'extension de la divinité de Siwa aux villes de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque? Nous savons qu'Amon fut introduit à Cyrène et aux autres cités grecques de la Libye au VI^e^ siècle avant J.-C. Depuis, les Cyrénéens ont fait preuve d'un grand attachement et d'une grande dévotion à ce dieu qui fut représenté de manière prolixe sur leurs monnaies[71]. A propos de Cyrène et de son territoire, Synésios de Cyrène utilise parfois le terme de «terre d'Ammon»[72], ce qui est significatif et qui atteste la prédominance de ce dieu en Cyrénaïque[73].

Les Grecs de la Cyrénaïque ont été ingénieux car ils ont su intégrer des éléments de leur propre culture dans un autre milieu qu'ils se sont approprié et qu'ils ont tenu à le marquer par leur divinité majeure: Zeus. Sans pourtant s'effacer, ils ont montré une grande capacité d'adaptation et d'assimilation de la religion des autochtones. En effet, l'iconographie de Cyrène nous montre les transformations opérées sur l'Amon libyque. Lucain distingue nettement entre Ammon le Libyque de Jupiter grec et romain[74]. D'après Gsell, les Grecs de Cyrénaïque l'ont adopté au VI^e^ siècle et ils le transformèrent en Zeus Ammon. Ce qui est sûr c'est que son culte s'étendra à la Grèce où il sera accueilli dans le prytanée d'Olympie[75].

Malgré que les Cyrénéens avaient leur propre temple de Zeus Ammon, ils ne consultèrent pas moins l'Amon de Siwa comme le laisse entendre Hérodote qui évoqua: «L'oasis d'Ammon que visitaient des Grecs de

69. Decret, Fantar, *L'Afrique du nord dans l'Antiquité*, cit., pp. 255-6. Voir aussi Rebuffat, *Notes d'onomastique ethnique*, cit.

70. Rebuffat, *Divinités de l'oued Kebir*, cit.

71. Chamoux, *Cyrène*, cit., pp. 333 s.

72. Synes., x, 13, 5.

73. Chamoux, *Cyrène,* cit., p. 333: «Dans l'iconographie grecque, Amon est représenté sous les traits d'un personnage barbu débonnaire, ne conservant du bélier thébain que les cornes plus ou moins dissimulées dans la chevelure bouclée. Cette effigie cornifère eut un succès remarquable dans le monde hellénistique, surtout après la visite d'Alexandre à l'oasis d'Ammon et la proclamation de son ascendance divine. Les pièces de monnaies, statères et tétradrachmes, frappées par Lisymaque dès 297, représentent Alexandre divinisé avec les cornes du bélier de Zeus Ammon».

74. Gsell, *HAAN*, t. VI, p. 128.

75. Ivi, p. 156.

Cyrène »[76]. Aussi nous sommes étonnés qu'Alexandre rendit visite à l'Amon libyque de Siwa plutôt qu'à Zeus Ammon dans les villes de la Cyrénaïque. Ceci s'explique par le fait que le dieu libyque est plus ancien et parce qu'il est le seul à rendre des oracles. Peut-on déduire à partir de cela que Zeus Ammon ou Jupiter Ammon n'avaient pas cette fonction? Du fait que les Grecs de la Cyrénaïque adoraient la même divinité des tribus environnantes devrait à notre sens faciliter et intensifier leurs rapports respectifs même si des conflits permanents existaient entre eux au Bas-Empire, particulièrement pendant le IV^e^ et le V^e^ siècles selon les témoignages d'Ammien Marcellin et de Synésios de Cyrène. Ainsi, nous pouvons dire qu'Amon relie et unit certes les tribus mais également les tribus et les cités de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine puisque tout ce monde adorait à peu près les mêmes divinités: Amon et Zeus Ammon. De ce fait, l'espace d'influence d'Ammon dépassait le cadre libyen et déborde l'espace méditerranéen.

Ammon fut vénéré par les tribus, les citadins, mais aussi par les oasiens. Les populations oasiennes, celle de Siwa, d'Augila, de Garama et d'autres ont été les premières à être en contact avec ce dieu. Ce sont elles qui ont pris l'initiative de l'intégrer dans leur univers et dans leur habitat. Ils devaient probablement profiter de la dynamique, de l'impact que provoqua le sanctuaire d'Amon sur le plan économique, en raison de sa fonction oraculaire, culturelle aussi, car on imagine que Siwa devint ainsi un carrefour important où se rencontraient les tribus, les voyageurs venants d'horizons divers, même d'Orient, nous dit Lucain, et des citadins des villes de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque pour consulter l'oracle. On constate d'ailleurs que le degré de richesse atteint par Siwa n'était pas négligeable. L'urbanisme de Siwa et l'organisation spatiale de la ville laissent supposer que l'oasis a connu une véritable prospérité qui, certes, lui vient de l'agriculture mais aussi d'autres activités économiques et grâce à la fonction oraculaire d'Ammon.

Dix siècles plus tard, l'Islam a récupéré l'image et la symbolique d'Alexandre le Grand, «Iskander thou el Karnein», le «fil d'Amon». En dépit du fait que l'Islam nie, occulte et combat fortement le paganisme, il a néanmoins récupéré la figure forte d'une personnalité païenne divinisée et il l'a intégré dans son discours, dans son message et dans le livre sacré, le Coran. La longévité d'Ammon traverse les temps à travers la figure d'Alexandre et continue à l'époque islamique à trôner et avoir une place privilégiée dans le Coran. Selon El Bekri, au Moyen-Age le culte du bélier se pratiquait dans les milieux berbères.

76. Gsell, *Hérodote*, cit., p. 143; Chamoux, *Cyrène,* cit., p. 331, notes 5-6.

Conclusions

Les Libyens de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque avaient créé des entités religieuses adaptées à leur environnement saharien, désertique et maritime. Le culte d'Ammon de Gurzil et d'autres montre que les Africains ont gardé un esprit et une religion marqués profondément par la zoolatrie, du moins dans la partie orientale et ce, depuis la Préhistoire. La continuité des croyances des Berbères autour des animaux dans cette région de l'Afrique se focalise autour du bélier (Ammon) et du taureau (Gurzil).

On est dérouté par le changement du nom, Ammon, et de son adaptation à d'autres civilisations et à d'autres contextes historiques ce qui lui confère une personnalité complexe. La complexité d'Amon tient au fait qu'il fut placé au carrefour de grandes civilisations. Il fut nourri par la grande et prestigieuse civilisation égyptienne et en Libye, il fut un vecteur et un diffuseur d'un savoir très ancien sur l'espace qu'il a dominé vers l'ouest de l'Egypte. A l'est du Maghreb ancien, les divinités ne semblent pas avoir été punicisées et romanisées comme celles de l'ouest. C'est qu'elles émergent d'un fond libyque ancien et malgré les influences égyptiennes et grecques, elles restent profondément libyques. Comment expliquer cela? Il nous semble qu'il faut le relier à l'identité des peuples qui, dans la partie orientale du Maghreb, ont su garder une forte identité gétule qui n'est pas aisée à définir d'ailleurs. Les tribus y sont plus imposantes et plus mouvantes comme les *Garamantes* qui dominaient et géraient l'ensemble de cet espace aussi bien saharien que celui des cités de la côte. Les Gétules de l'est n'ont pas été aussi punicisés et romanisés que les tribus de l'Afrique Proconsulaire. P.-A. Février a constaté qu'à part quelques cas, la majorité des dieux africains prennent le nom des Romains et des Grecs[77], alors qu'en Tripolitaine nous avons constaté que chez les tribus le nom des dieux berbères sont resté authentiques et il était même intégré et adopté par les Grecs (Zeus Ammon).

A travers cette étude, apparaît à nous deux niveaux spatiaux et culturels: le monde de la Cyrénaïque grecque et le monde libyque fortement marqué par Ammon le libyque. Ces deux civilisations et ces deux cultures se juxtaposent et s'irriguent mutuellement par le biais du religieux et de l'économique. Il est difficile de concevoir une rupture entre eux, même si des tensions et des conflits étaient fréquents. Il nous semble que dans cette

77. P.-A. Février, *Religion et domination dans l'Afrique romaine*, «DHA», 1976, p. 310.

partie orientale du Maghreb, les Libyens ont été en contact permanent avec l'Egypte et la Grèce plus qu'avec les Phéniciens et ceci se voit à travers la religion et les croyances. Dans ce sens, nous pouvons dire qu'Ammon, qui fut connu par l'Orient, a joué le rôle d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs Alexandre le Grand, «fil d'Ammon», s'inscrira dans le même projet qui est celui de relier l'Orient à l'Occident.

MATHILDE CAZEAUX

Masinissa, traître loyal: paradoxes d'une figure héroïque chez Tite-Live

Le présent article laisse de côté les interrogations sur le personnage historique de Masinissa pour s'intéresser à sa construction comme héros littéraire dans l'*Ab Urbe condita* de Tite-Live. Nous montrons que son héroïsation se fonde essentiellement sur l'affirmation de sa *fides*, vertu cardinale dans le *mos maiorum*; cependant, de manière extrêmement paradoxale, Tite-Live choisit d'exalter cette qualité précisément au moment où Masinissa trahit le camp carthaginois.

Mots-clefs: Masinissa, Tite-Live, imaginaire, barbare.

Le personnage de Masinissa, roi de Numidie, a séduit bien des historiens anciens, amateurs de portraits de grands hommes. Celui qui n'aurait pu être, comme tant de chefs barbares, qu'un pion sur l'échiquier méditerranéen, mentionné par acquis de conscience au détour d'une bataille ou d'une délégation, prend corps dans l'imaginaire grec et latin par des détails frappants: en plus de sa longévité extraordinaire[1] et de la longueur exceptionnelle de son règne[2], Polybe et Appien entre autres soulignent sa prestance et sa force, conservées jusqu'à un âge avancé grâce à une discipline austère et sans faille. Le premier lui attribue alors la paternité de pas moins de quarante-quatre fils, dont un engendré à quatre-vingt-six ans.

Laissant de côté l'enquête sur quel fut le personnage historique de Masinissa, qui a été et est abondamment menée par ailleurs, je voudrais m'interroger ici sur sa représentation littéraire et, plus précisément, sur la construction de cette représentation dans ce qui nous reste de l'*Ab Urbe condita* de Tite-Live, auteur nous ayant laissé le récit le plus long et le plus détaillé à son propos. Par conséquent, je m'arrêterai très peu sur l'aspect documentaire du texte pour privilégier l'étude de sa dynamique interne. Je voudrais en particulier me pencher succinctement sur des passages peu

* Mathilde Cazeaux, Université Paul Valéry - Montpellier 3.

1. Voir entre autres Cic., *Cato*, 34, 15.
2. Voir Plin., *nat.*, vii, 2, 54.

analysés[3] de l'*Ab Urbe condita*, à savoir les passages où Masinissa, prince de Massylie, intervient *avant* d'agir en tant qu'allié de Rome, c'est-à-dire durant la deuxième guerre punique, alors qu'il combat contre elle en tant que commandant de la cavalerie numide dans les rangs carthaginois, puis au cours du long récit que Tite-Live consacre à sa difficile lutte contre les usurpateurs qui entendent l'empêcher de prendre la succession de son père sur le trône massyle.

Tite-Live ferait ainsi écho à tous les historiens anciens, à partir de Polybe[4], qui ont fait de Masinissa un personnage privilégié, doté d'une représentation extrêmement positive, justifiée par le fait que Masinissa fut jusqu'à sa mort un très fidèle allié et un soutien important de Rome sur le plan militaire.

Mais si l'on regarde de plus près le texte livien, on se rend compte qu'en réalité, à compter du moment où Masinissa est officiellement et effectivement allié de Rome (c'est-à-dire à partir du livre XXX), son comportement devient problématique: c'est alors que son mariage précipité avec Sophonisbe, acte d'indiscipline s'il en est, et auquel Scipion se voit contraint de mettre bon ordre; ce sont par la suite ses agressions répétées contre Carthage, qui embarrassent plus d'une fois le Sénat et mèneront, *in fine*, à la troisième guerre punique.

Si le lecteur refermant l'*Ab Urbe condita* reste sur une image positive de Masinissa, c'est donc que son statut de héros a été acquis auparavant. Comment Tite-Live s'y prend-il pour tisser l'étoffe de son héros dans un contexte d'hostilité ou d'indifférence vis-à-vis de Rome? Comment résout-il les contradictions qui s'ensuivent inévitablement? En apportant des éléments de réponses à ces questions, il apparaît qu'en fin de compte, la construction de ce personnage nous apprend beaucoup sur un aspect du questionnement livien: quelle place le monde barbare peut-il – ou doit-il – tenir dans l'*imperium Romanum*?

1. Un Numide hors du commun

Masinissa est d'emblée classé dans la catégorie des Numides, elle-même incluse dans celle des Barbares. Au moment où il entre en scène, il hérite donc

3. Voir toutefois Walsh (1965); Thompson (1981).
4. Voir entre autres Camps (1960), p. 297

d'un certain nombre de stéréotypes[5] attachés à ces deux catégories, élaborés par petites touches à mesure que des Numides ont interféré avec Rome: en premier lieu, les troupes auxiliaires de l'armée d'Hannibal et en second lieu Syphax, autre roi numide, allié de Rome avant Masinissa et face auquel – voire en opposition avec lequel – ce dernier prend corps.

Savoir si Masinissa va correspondre à ces représentations ou bien s'en démarquer, telle est la question qui conditionne la possible accession de Masinissa au rang de héros: en effet, celle-ci va de pair avec la conformité, même partielle, à un idéal de romanité.

Les caractères que Tite-Live attribue habituellement aux Numides, explicitement ou simplement par la récurrence de certains comportements dans le texte, forment ce que l'on pourrait appeler un ethnotype. Le plus explicite est l'*impotentia*, l'absence de maîtrise de soi, en particulier dans le domaine des sens: c'est Syphax qui permet à l'historien de camper ce premier stéréotype qui réaffirme simultanément le statut barbare du peuple africain. Tite-Live déclare que les Numides sont incapables de réfréner leurs pulsions à l'occasion de l'analyse qu'il fait de la stratégie "diplomatique" d'Hasdrubal, fils de Gisgon, qui gagne l'alliance de Syphax grâce aux charmes de sa fille, calculant que «les Numides, plus que tous les Barbares, ne savent pas mettre un frein à leur désir»[6]. C'est le trait de caractère que Tite-Live présente le plus explicitement en tant que stéréotype "racial" propre au *genus Numidarum*; il sera le talon d'Achille de Masinissa[7], celui qui mettra en péril sa loyauté pour Rome et plus largement son statut de héros; mais cela dépasse le cadre de notre étude. Cependant, il faut souligner qu'il n'apparaît jamais en-dehors de ces deux épisodes, où il sert à rationnaliser des comportements hautement individuels.

Mais la majeure partie du temps, il n'est pas question pour Tite-Live d'extrapoler de façon théorique sur le caractère de l'Africain à partir d'un spécimen isolé: il s'agit bien davantage de construire une représentation en montrant le groupe concerné en action. Et, dans le contexte de la seconde guerre punique, c'est le plus souvent au combat que les populations africaines peuvent être observées. Cela n'est pas négligeable, car, pour un

5. Sur ces stéréotypes, voir Dubuisson (1985).

6. Liv., xxix, 23, 4: *Et sunt ante omnes barbaros Numidae effusi in venerem* (je citerai toujours de l'édition par P. Jal, *Tite-Live. Histoire romaine*, Paris 2005).

7. L'affirmation de l'*impotentia* numide reviendra alors de façon significative, dans des termes presque identiques, lorsqu'il s'agira d'expliquer la précipitation que met Masinissa à épouser Sophonisbe après la défaite de Syphax (Liv., xxx, 12, 18).

Romain, l'attitude au combat est révélatrice du caractère profond d'une nation. Ainsi, l'*aviditas* numide devient presque un *topos* du récit de la seconde guerre punique: la première raison est qu'en tant que mercenaires, les Africains se battent en vue d'une solde – contrairement à l'armée romaine, composée de citoyens qui se battent *pro patria*; mais ils se distinguent par leur activité dans le domaine du pillage. Ce sont eux que l'armée carthaginoise envoie systématiquement dans toutes les missions de *populatio*[8].

En outre, ce trait est confirmé tout en haut de l'échelle: les souverains africains sont également friands d'or et de cadeaux précieux. Offrir des présents est donc le procédé auquel Romains et Carthaginois ont recours en tout premier lieu pour prendre un ascendant diplomatique sur les royaumes numides. Sans être réellement perçue comme une forme de corruption, cette méthode est coutumière pour traiter avec tous les peuples barbares[9] et prépondérante dans les relations avec Syphax et les *reguli* africains[10].

Enfin, on ne peut jamais faire confiance à un Numide, et en politique moins qu'ailleurs. Scipion, dans un discours face au Sénat, alors même qu'il tente de convaincre ce dernier de la possibilité de passer en Afrique, les qualifie de «naturels on ne peut plus agiles à rompre leurs engagements»[11]; de leur côté, les Carthaginois redoutent ce «peuple déloyal et versatile au moindre souffle d'espoir»[12]. En définitive, ce présupposé est confirmé par toutes les instances d'énonciation du texte livien.

À sa première mention dans le texte, Masinissa hérite de ce passif; les attentes du lecteur sont informées par ces stéréotypes. Peut-il être un atout

8. Ainsi, en Liv., xxi, 45, 1, 48, 5-6 et 52, 5; xxii, 13, 10 et 46, 10; xxiv, 20, 16; xxix, 6, 2 où ce comportement relève de l'*ingenium* numide. Cela aboutit à un résultat presque comique lorsque Tite-Live décrit les troupes carthaginoises avant la bataille de Cannes: à force de ramasser du butin en Italie, les Africains finissent par se confondre avec les soldats romains. Les Gaulois et les Hispaniques effrayent les soldats romains par leur étrangeté barbare (les premiers sont nus jusqu'à la taille, les seconds revêtus de tuniques d'une blancheur éblouissante), tandis que «les Africains, on les aurait pris pour l'armée romaine: tant leur armement était composé d'armes prises et à la Trébie, et pour la majeure partie, à Trasimène» (xxii, 46, 4: *Afros Romanam [magna ex parte] crederes aciem: ita armati erant armis et ad Trebiam, ceterum magna ex parte ad Trasumennum captis*).

9. Comme le souligne Scipion devant les remparts de Carthagène, qui renferme toutes les richesses des ennemis, l'argent est le meilleur allié *ad conciliandos animos barbarorum* (Liv., xxvi, 43, 5).

10. Voir par exemple en xxvii, 4, 7-9.

11. Liv., xxviii, 44, 5: *Levissima fidei mutandae ingenia*.

12. Liv., xxix, 3, 13: *Gen[s] ad omnem auram spei mobili[s] atque infida*.

stratégique dans le conflit entre les deux puissances méditerranéennes ou sera-t-il l'instrument dangereux que beaucoup de Romains à ce moment, à la suite du *Cunctator*, préféreraient laisser à l'écart? C'est donc bien la possibilité de l'intégration de Masinissa à l'*imperium Romanum* qui se joue ici, à travers le portrait qui en est tracé, moral en apparence, mais politique au fond.

Or, dès le départ, Masinissa se distingue. Il est évoqué pour la première fois quand il réclame à son père Gala de rejoindre les rangs carthaginois afin d'écraser leur voisin et rival Syphax. À cette occasion, Tite-Live lui donne 17 ans, c'est-à-dire qu'il le rajeunirait d'une dizaine d'années[13]. Il est difficile de savoir si cette erreur est commise sciemment ou non, toujours est-il que Masinissa y gagne un surcroît d'extraordinaire au regard de son enthousiasme guerrier et des brillants succès militaires exposés dans la suite du paragraphe. À cette époque, nous dit Tite-Live, «il est déjà manifeste qu'il rendra le royaume qu'il aura reçu plus grand et plus prospère»[14].

Le premier pont qui relie Masinissa à la romanité est ainsi la *virtus*, la valeur militaire, bien qu'elle se manifeste aux dépens de Rome; allié de Carthage, le prince numide est explicitement désigné comme *hostis*, et ce dès sa deuxième apparition, en 211. Il opère alors avec les Carthaginois qui affrontent l'armée romaine menée par P. Scipion sur les bords du Bétis:

Per eosdem dies P. Scipionem par terror, periculum maius ab novo hoste urgebat. Masinissa erat iuvenis, eo tempore [erat] socius Carthaginiensium, quem deinde clarum potentemque Romana fecit amicitia [15].

«Durant cette même période une terreur aussi grande, mais un péril plus grand, dû à un ennemi nouveau, tenaillaient Publius Scipion. Masinissa était un jeune homme, allié des Carthaginois à cette époque, lui que l'amitié du peuple romain rendit par la suite illustre et puissant».

Terror et *periculum* pour Rome, Masinissa devrait avoir une image bien noire, lui qui jouera effectivement un rôle prépondérant dans la mort de P. Scipion. Cependant Tite-Live dégage soigneusement deux époques au moyen des marqueurs de temps. La première époque rime avec une menace

13. Cf. Jal (éd.) (2005), p. 88, n 1.
14. Liv., xxiv, 49, 1: *Iam tum appareret maius regnum opulentiusque, quam quod accepisset, facturum*.
15. Liv., xxv, 34, 1-2.

contre Rome, d'autant plus que la cavalerie numide est présentée comme la cause de la défaite romaine. Cependant, dans la seconde partie de la phrase, Tite-Live désigne la relation qui unira plus tard Masinissa à Rome comme un lien d'*amicitia*, donc plus fort que la *societas* qui liait Masinissa et Carthage. En outre, le terme *amicitia Romana* est sujet de *fecit*, et celle-ci est donc tenue pour l'unique responsable de la puissance et de la célébrité à venir de Masinissa.

Une nouvelle fois, toutes les voix du texte, auctoriales, carthaginoises ou romaines[16], s'accordent sur cette *virtus* aussi impressionnante que dangereuse. Mais Tite-Live ne manque jamais de rappeler incidemment la fidélité et le soutien à venir de Masinissa. Mais surtout, son *ethos* héroïque est mis en place dans ce que j'appellerais volontiers la "geste de Masinissa". Au livre XXIX, Tite-Live, qui s'était promis dans la *Préface* de s'en tenir exclusivement aux *res populi Romani*, fait en faveur de Masinissa une des entorses les plus flagrantes à ses principes. Il va, pendant un long excursus, qui correspond à une dizaine de pages de l'édition des Belles Lettres, raconter les luttes intestines pour la succession sur le trône massyle. Les Romains n'interviennent à aucun moment, jusqu'à ce que Masinissa, défait, son armée réduite à 200 cavaliers, se réfugie auprès de Scipion fraîchement débarqué en Afrique.

Paradoxalement, c'est à ce moment que Tite-Live fait de Masinissa un véritable héros. Seul contre tous, proscrit insaisissable qui finit toujours par revenir à la charge au moment où on l'attend le moins, plébiscité par un peuple toujours brûlant d'espoir à chacun de ses retours, il connaît successivement succès brillants et retours douloureux, mais d'où il sort toujours davantage auréolé de gloire.

2. La clef vers la romanité: la *fides*

Mais plus encore que la *virtus*, c'est la *fides*, vertu essentielle dans l'idéal romain tel qu'il se reflète dans le *mos maiorum*, qui permet à Masinissa de sortir du rang des Barbares pour accéder au statut de héros malgré son origine. Elle constitue un motif récurrent qu'il serait trop long de référencer exhaustivement ici, mais qui est particulièrement visible dans un passage extraordinaire: au livre XXVIII, Masinissa est en train d'ourdir sa défection pour passer de l'alliance carthaginoise dans celle de Rome. Cela se passe dans le plus grand secret, et Tite-Live déclare:

16. Entre autres les deux rivaux, Scipion en Liv., XXVIII, 35, 11 et Hasdrubal, en XXXI, 31, 2-3.

Post profectionem eius Masinissa cum Silano clam congressus, ut ad nova consilia gentem quoque suam oboedientem haberet, cum paucis popularibus in Africam traiecit, non tam evidenti eo tempore subitae mutationis causa quam documento post id tempus constantissimae ad ultimam senectam fidei ne tum quidem eum sine probabili causa fecisse[17].

« Après son départ, Masinissa se réunit en secret avec Silanus et, afin de pousser son peuple à accepter ses nouveaux desseins, il passa en Afrique avec un petit nombre de ses compatriotes, la raison de ce revirement subit n'étant pas si évidente à cette époque que la démonstration faite, par la suite, par sa loyauté sans concession jusqu'à sa plus extrême vieillesse, que, même alors, il n'avait pas agi ainsi sans raison valable ».

L. A. Thompson parle dans un article[18] de *most astounding non explanation*. Tant d'explications seraient en effet plausibles ! L'annonce du mariage de Sophonisbe avec Syphax précédant immédiatement le passage, Tite-Live aurait pu invoquer un dépit amoureux, ou la réaction de Masinissa à cette vexation de la part de Carthage, suivant ainsi la tradition présente chez Appien et Dion Cassius, qui font état de fiançailles préalables entre le prince massyle et la jeune Carthaginoise, fiançailles rompues en faveur de son rival politique. Ou plus simplement, le plus évident des calculs politiques : sentant le vent tourner et prévoyant ses difficultés à recouvrer son trône usurpé, Masinissa avait tout avantage à chercher appui auprès de Rome.

Mais Tite-Live choisit ici de ne pas raisonner en historien, mais en poète : il préfère camper ici un *ethos* cohérent, fondé sur la *fides* ; ce faisant, il récuse le stéréotype de la versatilité numide au moment où il est le plus patent, le plus tangible, et affirme la loyauté de Masinissa, contre toute attente, au moment de sa trahison.

Pour conclure, on ne peut manquer de noter que c'est cet aspect qui sera retenu de Masinissa, parangon ou étalon de la *fides*, au sein de l'*Ab Urbe condita* d'abord, où le roi numide est pris comme exemple pour étayer les arguments de ceux qui veulent affirmer leur fidélité, comme ensuite, dans la littérature latine en particulier. Et cette représentation très positive finit par paraître logique : dans une vision manichéenne et romano-centrée qui serait celle de Tite-Live, il est normal que Masinissa, en tant qu'allié de Rome,

17. Liv., xxviii, 16, 11-12.
18. Thompson (1981), p. 122, n 18.

bénéficie d'une image valorisante, tandis que Syphax, ennemi et perdant, se retrouve affublé de tous les défauts et de tous les ridicules.

Mais il ne faut pas faire fi de la complexité de la construction du texte livien. Par la suite, alors que Masinissa apporte son plus précieux soutien à Scipion dans la lutte contre Carthage sur le territoire africain, prend place l'épisode de son mariage précipité avec Sophonisbe, qui fait peser un doute: le Numide est-il pleinement affranchi de sa barbarie? Autrement dit, Rome dans sa conquête du monde, peut-elle intégrer sans arrière-pensée le monde barbare? Ou, plus profondément, ce monde barbare, jamais complètement dompté, jamais complètement contrôlé, ne renvoie-t-il pas Rome face à elle-même; n'est-il pas déjà, en réalité, une composante de Rome?

Bibliographie

Camps G. (1960), *Aux origines de la Berbérie: Massinissa ou les débuts de l'histoire* («Libyca», 8), Paris.

Dubuisson M. (1985), *La vision romaine de l'étranger – stéréotypes, idéologie et mentalités*, «Les Cahiers de Clio», 81, pp. 82-98.

Haley S. P. (1990), *Livy, Passion, and Cultural Stereotypes*, «Historia», 39, 3, pp. 375-81.

Jal P. (éd.) (2005), *Tite-Live. Histoire romaine. Tome XIV. Livre XXIV*, Paris.

Johner A. (1996), *La violence chez Tite-Live: mythographie et historiographie*, Strasbourg.

Levene D. S. (2010), *Livy on the Hannibalic War*, Oxford.

Thompson L. A. (1981), *Carthage and the Massylian "Coup d'État" of 206 B.C.*, «Historia», 30, 1, pp. 120-6.

Walsh P. G. (1961), *Livy: His Historical Aims and Methods*, Cambridge.

Walsh P. G. (1965), *Massinissa*, «JRS», 55, 1/2, pp. 149-60.

EMILIO GALVAGNO

Atene, Cartagine, Roma e la retorica di Elio Aristide

L'insistenza su un possibile scontro tra Atene e Cartagine, attribuito da Tucidide ai progetti imperialistici di Alcibiade, accentuata da Elio Aristide e Plutarco, diviene esempio di un *fil rouge* su cui costruire un'unità greco-romana come elemento costitutivo dell'impero romano.

Parole chiave: Tucidide, Elio Aristide, Atene, Roma, Cartagine.

Carthago delenda est: il motto attribuito a Catone è talmente celebre da divenire una metafora consolidata per indicare la determinazione nel perseguire una decisione politica.

L'odio atavico tra Roma e Cartagine – vivo nell'immaginario popolare, con il ricordo di Annibale che da piccolo viene portato davanti agli altari degli dei per giurare di vendicare la sconfitta della città punica nel 241 e la rappresentazione virgiliana di Didone che sulla pira giura odio eterno tra le due città – non ha bisogno di ulteriori sottolineature ed è stato oggetto di studio, anche in lavori apparsi in precedenti volumi dell'*Africa romana*.

Le prime allusioni sulla necessità della distruzione di Cartagine attribuita a Catone si ritrovano nel *De senectute* di Cicerone e nella *Vita di Amilcare* di Cornelio Nepote[1]. Come si può dedurre dalle *Periochae*, la prima attestazione del detto catoniano doveva trovarsi in Livio, seguito da Velleio Patercolo[2]. Tuttavia, l'espressione nella formulazione usuale di *Carthago delenda est* appare definitivamente fissata in Plinio il Vecchio[3].

Il primo esplicito riferimento nella storiografia greca risale, invece, a Plutarco. Polibio, infatti, la cui storia si concludeva con la distruzione di Cartagine, non vi fa cenno. Ciò potrebbe essere dovuto allo stato fram-

* Emilio Galvagno, Dipartimento di Scienze della Formazione, Università degli Studi di Catania.

1. Cic., *senec*., VI, 18; Nep., *Ham*., II, 1.
2. Liv., *perioch*., XLIX; Vell., I, 13, 1.
3. Plin., *nat.,* XV, 74. Sul problema, Little (1934), pp. 429 ss.

mentario degli ultimi libri della sua opera, anche se risulterebbe alquanto incomprensibile che gli antichi epitomatori non abbiano ritenuto interessante un riferimento all'episodio, qualora il megalopolitano ne avesse fatto oggetto di narrazione. La storiografia greca non sembra, quindi, prestare molta attenzione alla tradizione del *perfidus Poenus* almeno fino al II secolo d.C., quando il tema viene recepito da Plutarco[4] e dalla contemporanea retorica greca.

In questo contesto appare significativo un passo di Elio Aristide, retore vissuto tra il 117 e gli anni dell'impero di Commodo[5], che, ripercorrendo nel *Panatenaico* alcuni momenti della storia di Atene e riprendendo probabilmente temi cari alla tradizione popolare[6], elogia la città attica per aver navigato per la libertà di Leontinoi, corso pericoli per aiutare Segesta fino al punto di progettare una spedizione in Africa contro i Cartaginesi, i quali prima avevano riempito navi e triremi contro gli Elleni di Sicilia, per scacciarli da tutta l'Ellade[7]. Il *perfidus Poenus*, prima di combattere contro Roma, aveva attentato alla *libertas* ellenica. In ideale collegamento con Roma, Atene, città guida di tutta la grecità, viene quindi presentata come difensore della libertà contro il barbaro occidentale e antagonista di Cartagine. Con i riferimenti a Leontinoi e Segesta Aristide collegava questo tentativo antipunico con le spedizioni ateniesi in Sicilia del 427 e 415 a.C. La tradizione storiografica romana relativa alla genesi della prima guerra punica addossava la responsabilità del contrasto ai Punici, che senza motivazione si erano resi colpevoli di aggressione. Lo stesso accade nel caso della presunta rivalità tra Atene e la città africana. In realtà, durante il conflitto tra le città siceliote, Cartagine aveva mantenuto la più stretta neutralità. Quando nel 409 era intervenuta in Sicilia dietro invito di Segesta, la città punica, prima di intraprendere la spedizione, aveva tentato invano di per-

4. Plut., *Cato M.*, 27, 4.

5. 181, secondo Horstmanshoff (2004), p. 278; 187, per Boulanger (1968), p. 494; 189, secondo Kennedy (1994), p. 239 .

6. Day (1980), pp. 9 ss.

7. Ael. Aristid., I, 159 Jebb: οἷς (Ἀθηναίοις) ἐπῄει μὲν πλεῖν ὑπὲρ τῆς Λεοντίνων ἐλευθερίας, ἐδόκει δὲ κινδυνεύειν ὑπὲρ τῆς Ἐγεσταίων, διενοῦντο δὲ διαβαίνειν ἐπὶ Καρχηδονίους ἀνθ' ὧν ἐκεῖνοι πρότερον ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας τοὺς ἐν Σικελίᾳ, τριήρεις δὲ ἐπλήρουν καὶ ὁλκάδας, ὥσπερ ἀπὸ πάσης τῆς Ἑλλάδος ἐκπέμποντες. Sull'orazione nel suo complesso, si veda Boulanger (1968), pp. 362 ss. il quale l'ha definita (a p. 369) un'opera che «n'a certainement pas coûté à l'auteur grand effort d'invention et ne l'a pas même obligé à des vastes lectures. Ce discour n'est en effet qu'une vaste collection de tous les lieux communs».

venire a un accordo[8]. Fa qui capolino come *leitmotiv* quel *metus punicus* che caratterizza la storiografia latina.

Una tradizione molto simile si ritrova in alcuni passi del contemporaneo Plutarco. Anzi, nella *Vita di Pericle* il biografo riporta la notizia del "sogno" ateniese di lanciarsi alla conquista della *Thyrrenia* e di Cartagine per ingrandire l'impero della città attica, anticipandolo al periodo della Pentecontaetia. Pericle, tuttavia, nella sua saggezza aveva frenato le aspettative dei suoi concittadini, ritenendo più opportuno consolidare prima l'*eghemonia* sui Greci[9]. Non sarebbe da escludere che l'opposizione periclea si debba inserire nell'ambito del contrasto con Cimone, personaggio "antibarbaro"[10], il cui *entourage* poteva premere per un rafforzamento della politica antipersiana che rivolgesse la sua attenzione alle fondazioni greche d'Occidente per continuare la lotta contro il barbaro, dove Cartagine poteva costituire la sponda occidentale dell'impero achemenide. Il concetto viene ripreso nella *Vita di Alcibiade*, all'inizio della grande spedizione in Sicilia. Plutarco mette in rilievo che lo stratego ateniese «sognava Cartagine e la Libia, e pensava di sfruttarle, una volta conquistate, per impadronirsi dell'Italia e del Peloponneso, e poco mancava che considerasse la Sicilia solo come la fonte di approvvigionamento per la guerra vera e propria»[11]. Il collegamento con le mire occidentali di Atene nel periodo pericleo viene ribadito dal biografo quando afferma che, anche quando Pericle era vivo, gli Ateniesi bramavano la Sicilia[12]. Il tema si ritrova nella *Vita di Nicia*, dove il progetto viene attribuito non più al solo Alcibiade, ma alla maggioranza degli Ateniesi: «Infatti essi [giovani e vecchi] non consideravano la Sicilia il premio ultimo della guerra, ma una base di partenza per debellare i Cartaginesi e impadronirsi, insieme con l'Africa, di tutto il mare compreso entro le colonne d'Eracle»[13]. Insomma, nel V secolo avrebbe potuto prendere forma un conflitto tra le due città. L'insistenza su questa rivalità, che potrebbe risalire al V secolo a. C., ci spinge a chiederci quale significato potesse acquisire nel mondo greco del II secolo d.C. l'accentuazione di un presunto contrasto Atene-Cartagine; se questo quadro avesse reali connessioni o non perse-

8. Diod., XIII, 43, 4-5. Hans (1983), pp. 53 ss.; Huss (1994), pp. 109 s.
9. Plut., *Per.*, 20, 4-21, 1.
10. Mele (2007), p. 266; Maddoli (2010), p. 40.
11. Plut., *Alc.*, 17, 3.
12. Plut., *Alc.*, 17, 1: Σικελίας δὲ καὶ Περικλέους ἔτι ζῶντος ἐπεθύμουν Ἀθηναῖοι.
13. Plut., *Nic.,* 12, 2. Piccirilli (1993, p. 175) ritiene che l'attribuzione del progetto antipunico ad Alcibiade in Tucidide tendesse a discolpare gli Ateniesi, mentre Plutarco aveva forse intenzione di scagionare Alcibiade.

guisse fini encomiastici e propagandistici e, infine, se l'utilizzo delle fonti precedenti non fosse solo strumentale.

In effetti, un accenno al presunto contrasto tra Atene e Cartagine si ritrova in Tucidide, punto di riferimento dei nostri due autori, e in Aristofane. Lo storico ateniese, però, nella sintesi relativa alla Pentecontaetia non fa alcun cenno alle presunte mire espansionistiche di Atene verso Cartagine. Diviene più esplicito all'inizio della seconda spedizione ateniese in Sicilia, quando attribuisce ad Alcibiade il progetto di un conflitto contro la città punica per ingrandire l'impero di Atene[14]. Anzi, come dichiara esplicitamente Alcibiade davanti agli Spartani, in questa prospettiva la campagna in Sicilia costituiva soltanto un punto di passaggio obbligato verso nuove mete[15]. L'importanza di Cartagine nella spedizione ateniese in Sicilia sembra ribadita dallo storico ateniese nel discorso del siracusano Ermocrate, quando quest'ultimo propone ai suoi concittadini l'invio di un'ambasceria nella città punica «perché non è certo una circostanza inattesa per loro [Cartaginesi], ma vivono sempre nel timore che gli Ateniesi possano un giorno portare un attacco alla loro città»[16].

Anche Aristofane sembra avvalorare la propensione di Atene per avventure verso la costa africana. Nei *Cavalieri* il commediografo vi farebbe cenno all'inizio della commedia, quando uno dei due servi, che raffigurerebbero Demostene e Nicia[17], rivela al salsicciaio il contenuto degli oracoli sottratti a Paflagone, secondo i quali egli sarebbe diventato il condottiero della fortunata Atene e capo dell'agorà, dei porti e della Pnice. Egli avrebbe messo sotto i piedi il Consiglio, umiliato gli strateghi, incarcerato chiunque e fornicato nel pritaneo. Il servo lo invita, quindi, a salire su una fascina per vedere le isole piene di mercanti e di navi da carico e per volgere gli occhi contemporaneamente a est verso la Caria e a ovest verso Cartagine. Il salsicciaio risponde con sarcasmo che è proprio una bella fortuna diventare strabico. Il servo conclude che tutto questo era un mercato a sua disposizione[18]. Quasi alla fine della commedia improvvisamente il coro introduce un paradossale dialogo tra le triremi. Una delle più anziane informa che l'acido Iperbolo ha chiesto 100 triremi per andare a Cartagine. Una giovane trireme avrebbe risposto che preferiva marcire vergine, rosa

14. Thuc., vi, 15, 2: ἐπιθυμῶν καὶ ἐλπίζων Σικελίαν τε δι' αὐτοῦ καὶ Καρχηδόνα λήψεσθαι.
15. Thuc., vi, 90, 1-2.
16. Thuc., vi, 34, 2: ἀλλ' αἰεὶ διὰ φόβου εἰσὶ μή ποτε Ἀθηναῖοι αὐτοῖς ἐπὶ τὴν πόλιν ἔλθωσιν.
17. Da ultimo, si veda Barberis (2010), p. 75.
18. Aristoph., *eq.*, 157-178.

dai tarli, piuttosto che essere comandata da un tale personaggio. Un'altra, proponendo di rifugiarsi nel tempio di Teseo o in quello delle Eumenidi, auspica che navighi lui solo, «calando in mare le ceste dove teneva le lucerne per venderle»[19]. La commedia, rappresentata per la prima volta nel 424 a.C.[20], mentre una flotta attica di circa 60 navi si trovava in Sicilia, attesterebbe dunque che le mire espansionistiche della città attica travalicavano i confini della lega Delio-attica per volgersi anche verso il lontano Occidente.

In questo contesto potrebbe pure rientrare l'allusione delle *Vespe*, rappresentata appena due anni dopo i *Cavalieri*[21], quando viene messo in scena Bdelicleone che cerca di convincere il padre Filocleone di essere un servo, dimostrandogli che delle enormi ricchezze ateniesi, che gli potrebbero permettere di vivere a carne di lepre, egli usufruisce per una minima e insignificante parte. Egli, inoltre, appartiene a un *demos* che comanda su mille città tributarie, dal Ponto alla Sardegna. Eppure, Filocleone non guadagna nulla, se non il misero salario dei tre oboli di eliasta, dati con un batuffolo di lana, quasi fosse olio, una goccia alla volta, l'indispensabile per vivere[22]. In questo caso l'esagerazione comica appare evidente, perché il commediografo si diverte a giocare con l'assurdo: qui l'iperbole diventa funzionale a far nascere il sorriso ironico dello spettatore. D'altronde, la commedia nasce e si sviluppa proprio sull'esagerazione[23], sull'enfasi dell'irreale e sulle sue conseguenze teatrali.

Anche la retorica del IV secolo a.C. testimonierebbe la tendenza a guardare con ostilità verso la città africana. Nel discorso *Sulla pace*, scritto probabilmente tra il 356 e il 352[24], Isocrate rimprovera gli Ateniesi di essere giunti alla follia di sperare di sottomettere l'Italia, la Sicilia e Cartagine, mentre il loro territorio era devastato e saccheggiato dai nemici[25].

Accanto a questi atteggiamenti ostili non mancavano, tuttavia, nella tradizione notizie relative a un tentativo di accordo tra le due città. Secondo Tucidide, Nicia avrebbe mandato una trireme a Cartagine per chiedere l'a-

19. Aristoph., *eq*., 1300-1315.
20. Da ultimo, si veda Sidwell (2009), p. 32.
21. Mastromarco (1983), p. 56; MacDowell (1995), p. 151; Sidwell (2009), p. 33.
22. Aristoph., *Vesp.,* 698-711.
23. MacDowell (1971), p. 228, che giustamente pone sullo stesso piano i versi delle *Vespe* e il v. 174 dei *Cavalieri*.
24. Romussi (1993), p. 249.
25. Isocrat., VIII, 85.

micizia al fine di ricavarne qualche vantaggio[26]. La decisione dello stratego ateniese, presa dopo la partenza di Alcibiade per la città attica, dove avrebbe dovuto rispondere dell'accusa di empietà, starebbe a indicare che ad Atene vi era una fazione contraria all'allargamento del conflitto, in particolare con la città africana. La testimonianza che i rapporti tra le due città fossero tutt'altro che ostili viene offerta anzitutto dalle relazioni commerciali. Come attesterebbe il rinvenimento di ceramica attica a Cartagine[27], certamente le due città, centri mercantili più importanti del Mediterraneo di allora, non avranno potuto ignorarsi. In cambio Atene importava dall'Africa lino, tappeti, cuscini colorati, cuoio e pelli[28]. In questo contesto un indizio molto importante viene fornito anche da un frammento papiraceo di un'orazione di Lisia, di cui, purtroppo, non è possibile conoscere né il titolo, né la cronologia[29]. In essa il riferimento alla vendita di una nave a Cartagine da parte dell'accusato[30], sarebbe testimonianza di quei contatti che legavano l'Attica all'Africa, cui la tradizione antica non sembra interessata. Tuttavia, per quanto è possibile conoscere finora, nonostante i contatti commerciali tra le due città, non si erano instaurati stretti rapporti politici, dal momento che, ad eccezione delle intenzioni proclamate da Alcibiade, i rispettivi interessi erano rivolti ad ambiti geografici molto ben distinti. Eppure il comune interesse per la Sicilia aveva spinto Atene e Cartagine a stipulare nel 406 a.C. un trattato di alleanza, noto soltanto per via epigrafica. Al di là dei molti problemi posti dal documento[31], l'iscrizione contraddice la tradizione di rapporti tendenzialmente conflittuali tra le due città. Anzi, almeno per quanto riguardava la Sicilia, Atene e Cartagine avevano trovato dei comuni punti di interesse, che avevano portato ad accordi politici ignorati dalla tradizione storica.

26. Thuc. vi, 88, 6.

27. Da ultimo, si veda Buccino (2005), pp. 323 ss., secondo la quale i mercanti punici nel v-iv secolo fungevano da intermediari anche nella distribuzione della ceramica attica, come sarebbe testimoniato anche dallo Ps. Scyl. f. 112: Οἱ δὲ Φοίνικες ἔμποροι εἰσάγουσιν αὐτοῖς (cioè agli Etiopi) μύρον, λίθον Αἰγυπτίαν, ἄπρους ἐξαράκτους, κέραμον Ἀττικὸν καὶ χοῦς; sul passo, si rimanda a Peretti (1979), pp. 413 ss.; sulle influenze elleniche a Cartagine, si veda Niemeyer (1990), pp. 48 ss.

28. Habermann (1986), p. 102.

29. *P. Oxy*. xiii, 1606, fr. 8, con il titolo PROS ...YLION, di cui non si è potuto trovare una convincente identificazione con une delle orazioni già note.

30. Il passo di cui alla nota precedente è precisamente: [Πά]λιν τ[ο]ίνυν, [ὦ]ἄνδρε[ς δικ]ασταί, ὡς τὴ[ν] ναῦν [ἐν K]αρχηδόνι ἀπ[έ]δοτο...

31. Sull'iscrizione si veda da ultimo Galvagno (2013), pp. 227 ss.

Il quadro delle relazioni tra la città attica e quella africana si presenta, quindi, in maniera più complessa e problematica di quanto vogliano far apparire Elio Aristide e Plutarco, che pure potevano avere come punto di riferimento accenni risalenti al V e IV secolo a.C.

La tradizione retorica e biografica sembra, perciò, presentare soltanto un aspetto, per giunta parziale, dei rapporti tra Atene e Cartagine, probabilmente quello più funzionale e consona alla tradizione romana. La città attica diventava in tal modo un precedente della lotta che a partire dal 264 per più di un secolo aveva visto Roma e Cartagine in aperto conflitto. Acquista perciò un importante rilievo in Elio Aristide il riferimento agli eventi sicelioti relativi a Leontinoi e Segesta. In Sicilia sarebbe nato il contrasto tra Atene e Cartagine, così come in Sicilia in occasione della prima guerra punica era nato quello tra Roma e Cartagine[32]. In tal modo la città attica e quella laziale trovavano nel comune nemico quell'unità politica e culturale ormai consolidata nel II secolo d.C., stabilendo una precedenza della città attica[33], una connessione storica e un'ideale continuità[34]: Atene aveva anticipato Roma nel conflitto con la città africana, anche se era stata Roma ad aver debellato definitivamente il barbaro. Non sarebbe da escludere che Elio Aristide, come Isocrate, fosse privo di un vero interesse storico[35], perché il fine principale delle loro opere era la rappresentazione e la diffusione di un'immagine funzionale ai loro contemporanei. Ciò vale in particolare per Elio Aristide, che scrive in un periodo caratterizzato, come dimostrano le *Vite* plutarchee, dalla *synkrisis*[36].

Perciò, di una tradizione ambigua Aristide e Plutarco danno risalto a quella parte che mette in primissimo piano un probabile scontro tra Atene e Cartagine: una prospettiva retoricamente adattata a quella unità greco-romana, su cui si fondavano i presupposti culturali dell'*intellighentia* del II secolo d.C.[37]. Nella ricezione della *delenda Carthago* la retorica greca si adeguava a quella romana in una sintesi per certi aspetti mirabile.

In tal modo l'atticismo non si limitava e non si risolveva in una operazione esclusivamente linguistica[38], ma veniva a rappresentare quell'uni-

32. Sulla centralità della Sicilia nel conflitto, si veda da ultimo Vacanti (2012), pp. 109 ss.
33. Anderson (1993), pp. 119 ss. e 125.
34. Boulanger (1968), p. 348.
35. Kennedy (1994), p. 241.
36. Anderson (1993), p. 108.
37. Oltre Anderson (1993), p. 119, si veda da ultimo Spawforth (2012), p. 267.
38. Anderson (2007), pp. 351 ss.; Spawforth (2012), p. 265.

tà dell'impero, nel quale la storia di Atene e Roma costituivano i due poli in ideale connessione con l'immagine virgiliana dell'alleanza tra Enea ed Evandro[39]. Ne risulta un tentativo di piegare la storia a fini encomiastici e propagandistici, perché lo scopo non era quello di riprodurre i fatti, ma di creare un clima emozionale[40] facendo leva sugli interessi del momento: un vizio non solo moderno.

Bibliografia

Anderson G. (1993), *The Second Sophistic. A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London-New York.

Anderson G. (2007), *Rhetoric and the Second Sophistic*, in W. Dominik, J. Hall (eds.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Oxford, pp. 339-53.

Barberis F. (2010), *Aristofane, Cavalieri*, Bari.

Boulanger A. (1968), *Aelius Aristides et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère*, Paris.

Buccino L. (2005), *I Greci in Africa*, in *Il mondo dell'archeologia*, *Africa*, Enciclopedia Treccani, Roma, pp. 321-38.

Day J.W. (1980), *The Glory of Athens: The Popular Tradition as Reflected in the Panathenaicus of Aelius Aristides*, Chicago.

Galvagno E. (2013), *Tucidide, Atene e Cartagine*, in U. Bultrighini, E. Dimauro (a cura di), *Ὅμηρος ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν. Omaggio a Domenico Musti, Atti del Convegno internazionale di Chieti (13-14 dicembre 2011)*, Lanciano, pp. 217-52.

Habermann W. (1986), *Die athenischen Handelsbziehungen mit Ägypten, Karthego und Kyrene während des 5. Jahrhunderts v. Chr.*, «MBAH», v, pp. 96-105.

Hans L.-M. (1983), *Karthago und Sizilien. Die Entstehung und Gestaltung der Epikratie auf dem Hintergrund der Beziehungen der Karthager zu den Griechen und den nichtgriechischen Völkern Siziliens (VI-III. Jahrundert v. Chr.)*, Hildesheim.

Horstmanshoff M. (2004), *Aelius Aristides. A Suitable Case for Treatment*, in B. Borg (ed.), *Paideia. The World of the Second Sophistic*, Berlin-New York, pp. 277-90.

Huss W. (1994), *Die Karthager*, München.

Kennedy G.A. (1994), *A New History of Classical Rhetoric*, Princeton.

Little C.E. (1934), *The Authenticity and Form of Caton's Saying "Carthago delenda est"*, «CJ», 29, pp. 429-35.

MacDowell D.M. (1971), *Aristophanes, Wasps*, Oxford.

39. Anderson (2007), p. 352.
40. Anderson (1993), p. 106.

MacDowell D.M. (1995), *Aristophanes and Athens*, Oxford.
Maddoli G. (2010), *La palaià summachía fra Atene e Leontinoi nel quadro della politica occidentale di Atene*, «Klio» 92, pp. 34-41.
Mastromarco G. (1983), *Aristofane, Commedie*, I, Torino.
Mele A. 2007, *Atene e la Magna Grecia*, in E. Greco, M. Lombardo (a cura di), *Atene e l'Occidente. I grandi temi, Atti del Convegno internazionale (Atene, 25-27 maggio 2006)*, Atene, pp. 239-68.
Niemeyer H.G. (1990), *The Greeks and Far West: Towards a Revaluation of the Archeological Record from Spain*, in *La Magna Grecia e il lontano Occidente*, *Atti XXIX Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 6-11 ottobre 1989)*, Taranto, pp. 29-53.
Peretti A. (1979), *Il periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa.
Piccirilli L. (1993), *Plutarco, Vite di Nicia e Crasso*, Milano.
Romussi R. (1993), *Isocrate, Orazioni*, Milano.
Sidwell K.C. (2009), *Aristophanes the Democrat*, Cambridge.
Spawforth A. (2012), *Greece and the Augustan Cultural Revolution*, Cambridge.
Vacanti C. (2012), *Guerra per la Sicilia e Guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*, Napoli.

ANNA SPARREBOOM

Risks and Rivalry
Carthaginian Curse Tablets against *venatores*

Present studies of *venationes* (artificial hunting spectacles) in Roman North Africa deal mostly with practicalities, such as the capture and trade of *ferae africanae* (wild African animals) and the activities of sodalities of *venatores* (beast-fighters) in *Africa Proconsularis*. Through an examination of seven curse tablets against venatores that were discovered in the Carthaginian amphitheatre, this contribution shifts attention away from the organization and infrastructure behind *venationes* and sheds light on the emotions and sensations of not only spectators, but also the *venatores* themselves.

Keywords: curse tablets, *venatores*, Carthage, rivalry, amphitheatre.

1. Introduction

Eight highly interesting curse tablets that were discovered in the Carthaginian amphitheatre provide a rare glimpse of the experiences and sensations of beast-fighters (*venatores*) and spectators[1]. «Kill him, destroy him,

* Anna Sparreboom, Faculty of Humanities, University of Amsterdam.
This contribution is based on research that I conducted for my Ancient History PhD-project on *venationes* in Roman Africa.

1. The excavations were carried out by the French archaeologist Delattre and his team: Delattre (1889). The curse tablets were included in Audollent's collection of *Defixiones Tabellae*: Audollent (1904), some of them in Wünsch (1912), *AE*, *ILS* and more recently all eight of them were published with a German translation in Tremel (2004). In this paper I will refer to the curse texts using henceforth a combination of Audollent's and Tremel's numeration as follows: Aud*Def Tab* 247 = Tremel 93 [Wünsch n. 6, *ILS* 8755]; Aud*Def Tab* 248 = Tremel 94; Aud*Def Tab* 249 = Tremel 95; Aud*Def Tab* 250 = Tremel 96 [Wünsch, n. 16, *AE* 1899, 35]; Aud*Def Tab* 251 = Tremel 98; Aud*Def Tab* 252 = Tremel 98; Aud*Def Tab* 253 = Tremel 99 and, despite its fragmentary preservation, Aud*Def Tab* 254 = Tremel 100. Tremel (2004), pp. 78-81 briefly discusses the *venator*-curses focussing on the animals mentioned and the skill and endurance that the fights required. For other relatively brief remarks about this particular set of tablets: Eppletт (2001), pp. 86, 110; Bomgardner (2000), p. 138; Hugoniot (1996), pp. 245-9; Lafer (2007), pp. 203-4.

wound him! Hold him, bind him, stop him!» is inscribed on a tablet that was aimed at a *venator* called *Gallicus*[2]. Another curse reads: «Make him leave the arena covered in blood, wounded, defeated and tormented!»[3] and a third one targeted against a certain *Maurussus*: «Take him away and bind him, may he be ruined, destroyed, his heart, limbs and organs taken out!»[4]. These are serious requests for divine assistance. And one would only wish such things for their worst enemy. How did cursing work? What was the purpose of the texts? What do the tablets tell us about the *venatores*? And, last but not least, who commissioned these curses and why?

Before examining the *venator*-curses in more detail, some information about curse tablets in general, and these texts in particular, seems useful.

2. Binding spells – some background information

Binding spells (κατάδεσμοι or *defixiones*) were intended to invoke supernatural powers which could seriously hinder (bind), harm or even kill the targets, in this case *venatores*[5]. *The venator*-curses were inscribed in lead tablets that were deposited in a subterranean room in the Carthaginian amphitheatre, where they were discovered during excavations in the late nineteenth century[6].

The tablets are dated to the second or late third century AD on the basis of the form of the letters and similar curses from the Athenian agora[7]. Like many other Roman imperial *defixiones*, the *venator*-curses stem

2. Aud*DefTab* 247 = Tremel 93.
3. Aud*DefTab* 248 = Tremel 94.
4. Aud*DefTab* 249 = Tremel 95.
5. For an introduction to these materials: Gager (1992); for a review of scholarly discussions over the definition of magic, see Versnel (1991).
6. For the excavation report: Delattre (1889).
7. On the basis of graphic characteristics, Audollent has dated the entire set of *venatio*-curses to the second and third century AD, the period that yielded most of our epigraphic, iconographic and archaeological sources. Jordan (1988), p. 120 proposes a date in the middle or late third century AD for Aud*DefTab* 252 = Tremel 98 and Aud*DefTab* 253 = Tremel 99, on the basis of comparison to a group of *defixiones* from the Athenian Agora, and suggests that perhaps the entire group of *venatio*-tablets from the Carthaginian amphitheatre should be dated in this period. Unfortunately at present a more confident or precise dating of the *defixiones* is not possible; future textual analysis and comparison could perhaps provide new insights.

from the realm of public spectacles and competitions, which is why they are classified as *magica agonistica*[8]. Most preserved *magica agonistica* were targeted at charioteers or their horses, only a few were directed at athletes[9]. Remarkably, the tablets from the Carthaginian amphitheatre that are examined here, are the only curses against *venatores* that have been found thus far[10]. The *venator*-curses are very similar to circus-spells from Rome, *Hadrumetum*, Carthage and various large cities in the eastern provinces: they all employ a Graeco-Egyptian magical repertoire. The highly syncretized spells were probably taken from magical handbooks and recipes that were produced in Egypt and distributed throughout southern parts of the Mediterranean[11]. It is assumed that clients paid for the services of specialised ma-

8. Tremel collected, transcribed and translated (into German) around 100 of these *magica agonistica*: Tremel (2004), tab. 1, pp. 28 s. The tablets are from Rome, *Antiochia*, *Apamea*, Beirut, *Damascus*, Athens, Corinth, *Isthmia*, *Hadrumetum*, *Leptis Magna* and Carthage. The practice of issuing *defixiones* appears to have spread rapidly in the Imperial period, when the surviving Latin curses increase greatly in number: Beard, North, Price (2008), p. 220.

9. Athletics: Tremel 1-10, Circus: Tremel 11-90, Amphitheatre: Tremel 91-100. Tremel (2004), pp. 28 s. In his examination of 79 *circus*-spells from Carthage and *Hadrumetum*, Gordon (2012), pp. 35-59, concludes that charioteers themselves, punters and the owners of factions or stables were probably the ones who commissioned these curses aiming to "manage their risks", because for them most was at stake.

10. Tremel has identified 2 curse tablets aimed at gladiators, Aud*DefTab* 246 = Tremel 92, a tablet with a drawing of two fighting figures, probably gladiators, from *Delos*, and *AudDef*-Tab 248 = Tremel 94 because it is directed towards the sons of *Aemilianus*, whom Tremel, for unclear reasons, takes to be gladiators. I assume that the targets of this curse, *Tziolos* and *Adesicla* are *venatores*, and *Tzelica* is a servant, because they are also attested in Aud*DefTab* 249 = Tremel 95, which clearly points to *venationes*. Tremel's 91 is a dubious case: Gager (1992), p. 189 identifies it as a plea for revenge after theft, while Tremel (2004), p. 219 ranges this tablet under *magica agonistica* related to the amphitheatre. This might simply be a result of the coincidental composition of our corpus of *magica agonistica* and reflect issues of conservation or discovery, but it could also be a result of magic customs: perhaps there was a reason why gladiators were not commonly cursed? Bomgardner (2000), p. 138 and Eppletт (2001), p. 122 n 15 suggest that the apparent scarcity of gladiator-curses is a result of the prevalence of chariot racing, athletic contests and *venationes* over gladiator combat. I do not think this sufficiently explains the differences, because gladiator fights were undoubtedly among the most important and popular public spectacles in the Roman period. However, this question leads beyond the scope of this contribution, but may be an interesting topic for further research into *magica agonistica*.

11. Communication with the gods was attempted through linguistic code-switching (Latin in Greek letters or vice versa) and the use of magical spells (*voces mysticae*), words that were frequently inspired by Hebrew, Aramaic, Persian, Coptic and various forms of an-

gicians in order to write the magic texts and perform the rituals connected to the deposition of the curse tablets[12].

3. Procedure and purpose of the *venator*-curses

As mentioned before, binding curses were aimed at communicating with the supernatural, in this case with demons whose names betray Egyptian, Assyrian, Sumerian and Jewish influences, such as: *Bachachych*, *Bolcoseth*, *Parpaxin*, *Noktoukit* and *Amestubal*[13]. The commissioners of the curses attempted to evoke these demons with hybrid spells, so-called *voces magicae*, magical words that were sometimes inspired by a combination of languages from Egypt and the Near East such as Hebrew, Aramaic, Persian, Coptic and various forms of ancient Egyptian[14]. On top of all, they attempted to

cient Egyptian. Magic symbols, drawings, palindromes, vowel-series and geometric shapes made out of letters could be added for the same purpose. On syncretism and the origin of the invoked deities: Gager (1992), pp. 13, 266; Németh (2011), p. 1. Another remarkable aspect of the Graeco-Egyptian magic repertoire on the *venatores*-sample concerns the nomenclature of the targets: they are all referred to as son of their mothers instead of as son of their fathers. The use of maternal lineage in binding spells is based on Egyptian onomastic practices and became a magical device when Graeco-Egyptian magic was adopted in other ancient Mediterranean cities, see further Curbera (1999), p. 201.

12. Jordan (1994), p. 123; Id. (1996), p. 119; Németh (2011), p. 1. Gordon (2012), p. 59 suggests that the Carthaginian *circus*-spells were created by one or two Graeco-Egyptian practitioners who had set up a shop in Carthage. Careful examination and comparison of the texts of the Carthaginian *circus*- and *venator*-spells may indicate whether these two types of curses were written by the same magicians.

13. On the origin of the invoked deities: Gager (1992), pp. 13, 266: An example of such a demon is *Bachachych*, who appears on curse tablets found throughout the Mediterranean. His name is thought to derive from the Hebrew root word *kochav*, which means «star» (Aud*DefTab* 250 = Tremel 96 and Aud*DefTab* 252 = Tremel 97). And *Bolcoseth*, a name that often appears with the terms *iô* and *iôerbêth*, probably originates from the Egyptian spelling of the Semitic word for god or lord, *Ba'al*, combined with the name of the Egyptian god Seth, and *cho*, which derives from an Egyptian word that means «to strike» or «to hit». According to this reasoning, *Bolcoseth* would mean «Ba'al who strikes Seth» (Aud*DefTab* 253 = Tremel 99).

14. In the *venator*-curses, we find a number of formulas of *voces mysticae*, that are also frequently used in binding spells directed at charioteers and their horses, for instance the so-called Maskelli-formula (μασκελλει μασκελλω), *erekisiphze* (ερεκισιφζη), *phnokentabaoth oreobarzagra* (φνοκενταβαωθ ορεοβαρζαγρα) and *eulamo* (ευλαμω), see further Gager (1992), pp. 42-77. The *venatio*-curses from Carthage clearly rely on the same Graeco-Egyptian magical repertoire as circus spells from Carthage, *Hadrumetum*, Rome, *Apamea*, Beirut and other eastern cities, see Jordan (2002).

increase the magical power of the curse texts by linguistic switching, writing only the spells or the entire Latin text of the curse in Greek letters[15]. Magic symbols, drawings, palindromes, vowel-series and geometric shapes made out of letters were sometimes added for the same purpose[16].

After inscribing the text, the lead curse tablets were folded and ritually deposited on sites that were thought to be connected to the "other world", the realm of the demons and gods, such as tombs, sacred springs or sanctuaries. Sometimes tablets were placed at locations that were directly connected to the target, such as the target's house or the running course of the circus in the case of cursed charioteers[17]. The location where the *venator*-curses were deposited, the Carthaginian amphitheatre, was of course highly significant: this was the place where the cursed fighters would confront wild bears, bulls, boars and even a lion, as we can read in the texts[18]. It has been suggested that the find spot of the curse tablets should be identified as the *spoliarium*, a room in the amphitheatre where the equipment of dead gladiators was taken off and where heavily injured fighters were killed[19]. Such a room would certainly have been considered a transit place between the human world and that of the supernatural, but uncertainties regarding the archaeological context of the find do not permit an identification of this room as a *spoliarium*[20].

15. Gager (1992), p. 10. On code-switching: five of our *venatio*-curses are in Latin, often with *voces mysticae* in Greek letters. The other three are in Greek, with a number of Latin words written in Greek letters (such as «ειν̣πλικατε λακινια Σαπαυτούλο ιν καβια κορονα αμπιθεατρι», *implicate lacinia Sapautoulos in cavea corona amphitheatri*, on Aud*Def Tab* 252= Tremel 98).

16. Gager (1992), p. 10.

17. On the use of curse tablets in the circus, see Gordon (2012).

18. Bears are mentioned most often (on Aud*Def Tab* 247 = Tremel 93; Aud*Def Tab* 249= Tremel 95; Aud*Def Tab* 250 = Tremel 96; Aud*Def Tab* 252= Tremel 98 and Aud*Def Tab* 253 = Tremel 99) followed by bulls, boars and lions (Aud*Def Tab* 247 = Tremel 93; Aud*Def Tab* 250 = Tremel 96).

19. For a description and photo of «the subterranean cross-vaulted chamber beneath the *cavea*, probably the *spoliarium*», see Bomgardner (2000), p. 137, Plate 4.7.

20. The identification of the find spot as the *spoliarium*, appears to be based only on the discovery of the curse tablets in this room. It seems logical that the tablets would have been placed in the *spoliarium*, a place between the human and the supernatural world, but thus far this identification cannot be supported with other evidence. For all we know, the identification of the alleged *spoliarium* may result from circular reasoning: did the ancients assume that this *spoliarium* was connected to the other world and therefore used to deposit curse tablets? Or is the identification by 19th century excavators of the room as a *spoliarium* based solely on the presence of the curse tablets?

So what was supposed to happen to the target after the curse had been ritually deposited? Fortunately for us, the misfortune that was called upon the targeted *venatores* is very precisely described in the curse texts. Like most of the *defixiones* that we know, these curses intended not only to literally bind the victim's feet, hands and arms, but also to inflict fever, loss of strength or blindness. The curses culminate in requests of paralysis, serious problems to the intestines and heart and even painful death. And some of the curses were not only intended to harm the *venator* physically, but also to affect his mental state: to confuse him, cause insomnia or break his fighting spirit. What makes these curse texts even more interesting is the fact that they are – so to speak – tailor-made. These are not general curses, but texts that are written especially for a particular situation and with a specific purpose, in this case the complete failure and public humiliation of the targeted *venator* during his performance in the arena. By reading the curse texts carefully, we can infer what was considered a good performance: that is, the opposite of the outcome desired by the curser.

For instance, someone requests that the *venator Gallicus* is bound in order that he would fail to kill a bear or a bull in one, two or even in three blows[21]. Apparently the number of blows that were needed to knock out the animal was an important criterion for the appraisal of the *venator*'s skill and performance. In one of the tablets it is made explicit that the public's entertainment and satisfaction were also considered very important factors of the success of the *venator*, it reads: «bring destruction to these *venatores*: [...] so that they will not please the public with their strengths!»[22]. Some of the other curse texts verify that, as we may expect, a good *venator* was superior to his beastly opponent, instead of the other way round. Therefore, the *venator*-cursers invoke situations in which the animal attacked and wounded the fighter. For instance, the person who cursed *Tziolos* and *Adesicla* wanted them to leave the arena wounded and spattered with blood[23]. Clearly, such an overwhelming triumph of the animal over the fighter, in front of the entire public, was thought of as the complete failure and humiliation of the fighter.

21. Aud*DefTab* 247 = Tremel 93: *ut neque ursum neque taurum singulis plagis occidat neque binis plagis occidat neque ternis plagis occidat taurum, ursum*.
22. Aud*DefTab* 252 = Tremel 97: *interitum his venatoribus [...] ne viribus suis placere possint*.
23. Aud*DefTab* 248 = Tremel 94: *vulneratos cruentatos de amphitheatro exire in die muneris*...

Interestingly, one of the cursed *venatores*, *Maurussus*, appears to have relied on the protection of supernatural powers himself[24]. Or at least, the person who curses him thought that he would, because the text reads: «Βυτυβαχκ you who possess Spain and Africa, you who cross the sea on your own, may you pass over every charm or magic preventive, every amulet, every means of protection and every lucky oil!»[25]. This attempt to deactivate the power of *Maurussus*' magical protection, indicates that the man vs. beast fights were highly exciting: much was at stake, for the cursers, but naturally even more so for the *venatores* themselves.

4. Who commissioned these curses?

As we have seen, the curse texts specify quite precisely what should happen to the targets, whose names are also indicated, but they do not tell us anything about the persons who ordered and wrote these curses. Who were the commissioners and what were their motivations? On this, we can merely speculate. Firstly, we may assume that the cursers paid for the services of specialised magicians, or at least men who could write and had magical books at their disposal. The fact that the cursers were willing to pay for such a curse tablet, already indicates that the outcome of the fight was important to the commissioner. Secondly, when we assume that the ritual deposition of these curses was performed by the magician and the curser himself and the magician, then the location where the tablets were found – a room in the substructure of the amphitheatre – may be significant. It seems likely that such a room was not publicly accessible, which would mean that only people who had access to this location could be the cursers. This excludes ordinary spectators and punters, but directs our attention at men that were active "behind the screens" of the *venationes* such as trainers of rivalling fighters or perhaps rivalling *venatores* themselves?

Finally and most importantly, the fact that these curses were intended and believed to afflict serious harm, and to result in the complete failure and public humiliation of the targeted beast fighters, strongly suggests fierce rivalry between *venatores* or teams of *venatores*. This rivalry may have been similar to the harsh competition between different circus factions that

24. Aud*DefTab* 251 = Tremel 96.

25. Aud*DefTab* 251 = Tremel 96: Βυτυβαχκ *demon qui possides Ispaniam et Africam, qui solus per marem trassis, pertranseas omnem remedium et omnem filacterium et omnem tutamentum et omnem oleum libutorium.*

is well-known from literary sources and the *circus*-spells[26]. Taking all of this together, the idea that the commissioners of the *venator*-curses were indeed rivalling *venatores* or their trainers, is highly attractive.

5. Conclusions

Even though we have only seven complete *venator*-curses and a fragmentary one, these curse texts are immensely valuable sources. Apart from information about the course of the fights, the animals used and the identity of the *venatores* – subjects that will be treated in my PhD thesis – the curses provide insight into the emotions, the sensations and the experiences of all those who were present in the arena: spectators, trainers and, most importantly, *venatores* themselves. As we all know, the emotions of individuals are hard to trace in historical sources, but luckily these curses enable us to relive some of the fear, intense rivalry, hatred and immense excitement that must have roared through the amphitheatre during these fights[27].

Bibliography

Audollent A. (1904), *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt, tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus praeter Atticas in Corpore Inscriptionum Atticarum editas*, Paris.

Beard M., North J., Price S. (2008), *Religions of Rome*, 2 vols., Cambridge-New York.

Bomgardner D. L. (2000), *The Story of the Roman Amphitheatre*, London (repr. 2002).

Cameron A. (1976), *Circus Factions. Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford.

Curbera J.B. (1999), *Maternal Lineage in Greek Magical Texts*, in *The World of Ancient Magic. Papers from the First International Samson Eitrem Seminar at the Norwegian Institute at Athens, 4-8 May 1997*, ed. by D.R. Jordan, H. Montgomery, E. Thomassen, Bergen, pp. 195-204.

Delattre P., *Fouilles dans l'amphithéâtre de Carthage (1896-1897)*, «MSAF», 57, 1898, pp. 135-87.

Epplett W.C. (2001), *Animal Spectacles of the Roman Empire*, unpublished dissertation, University of British Columbia, Vancouver.

26. On rivalry between circus factions: Cameron (1976); Humphrey (1986); Gordon (2012), pp. 39-59.

27. On experiences, sensations and lure of amphitheatre games: Fagan (2011).

Fagan G. (2011), *The Lure of the Arena. Social Psychology and the Crowd at the Roman Games*, Cambridge.

Gager J. G. (1992), *Curse Tablets and Binding Spells from the Ancient World*, New York-Oxford.

Gordon R. L. (2012), *Fixing the Race: Managing risks in the Circus at Carthage and Hadrumetum,* in *Contesti magici/Contextos mágicos. Atti del Convegno Internazionale 'Contesti magici/Contextos mágicos', Palazzo Massimo, Roma, 4-6 nov. 2009*, a cura di/ed. by M. Piranomonte, F. Marco Simón, Roma, pp. 47-74.

Gordon R. L., Simón F. M. (eds.) (2010), *Magical Practice in the Latin West. Papers from the International Conference Held at the University of Zaragoza 30 Sept.-1 Oct. 2005*, Leiden-Boston.

Hugoniot C. (1996), *Les spectacles de l'Afrique romaine: une culture officielle municipale sous l'empire romain*, 3 volumes, dissertation, Université de Sorbonne IV.

Humphrey J.H. (1986), *Roman Circuses. Arenas for Chariot-racing*, London-Berkeley.

Jordan D. R. (1988), *New Defixiones from Carthage*, in J. H. Humprey (ed.), *The Circus and a Byzantine Cemetery at Carthage*, Ann Arbor, pp. 117-40.

Jordan D. R. (1994), *Inscribed Lead Tablets from the Games in the Sanctuary of Poseidon*, «Hesperia», 63, 1, pp. 111-26.

Jordan D. R. (1996), *Notes from Carthage*, «ZPE», 11, pp. 115-23.

Jordan D. R. (2002), *A Curse on Charioteers and Horses at Rome*, «ZPE», 141, pp. 141-7.

Kropp A. (2008), *Defixiones: ein aktuelles Corpus lateinischer Fluchtafeln*, Speyer.

Lafer R. (2007), *Spectacula in der Provinz Africa proconsularis / Numidien im Spiegel der lateinischen Epigraphik*, in *Pothnia Theron. Festschrift für Gerda Schwarz zum 65. Geburtstag. Veröffentlichungen des Instituts für Archäologie der Karl-Franzens-Universität Graz*, hrsg. von E. Christof, G. Koiner, M. Lehner, E. Pochmarski, Wien.

Németh G. (2011), *Sequences of "charakteres" in some circus "defixiones" in Latin from Hadrumetum*, «ACD», 47, pp. 1-11.

Tremel J. (2004), *Magica agonistica. Fluchtafeln im antiken Sport*, «Nikephoros. Beiträge zu Sport und Kultur im Altertum», Beiheft 10.

Versnel H. S. (1991), *Some Reflections on the Relationship Magic-Religion*, «Numen», 38, pp. 177-97.

Vismara C. (2007), *Amphitheatralia Africana*, «AntAfr», 43, pp. 99-132.

Wiedemann T. (1992), *Emperors and Gladiators*, London.

Wünsch R. (Hrsg.) (1912), *Antike Fluchtafeln*, Bonn (2. Auflage).

GIOVANNI DISTEFANO

Cartagine: continuità e ostentazione
Gli altari augustei e giulio-claudii

La rilettura dei contesti urbanistici in cui furono rinvenuti gli altari cartaginesi (quello della *gens Augusta* e le due lastre figurate dell'area fra l'anfiteatro e La Malga) consentono di inquadrare il significato delle scene figurate dell'altare della Byrsa (Enea che fugge da Troia, la dea Roma, Apollo, Edulo sacrificante) e di quelli di La Malga (figura femminile seduta; Marte, Venere, Eros) nell'ambito di una forte continuità fra il modello urbano e politico dell'Urbe e la città di Cartagine. L'élite romana emergente e quelle locali hanno ricercato ostentazione e identità.

Parole chiave: altari cartaginesi, continuità, ostentazione, identità, élite.

I recenti scavi italiani a Cartagine (2000-2009)[1] hanno contribuito a migliorare la conoscenza dell'ambito topografico di rinvenimento di uno dei grandi altari monumentali[2] della città (FIG. 1).

Tre importanti monumenti figurati facevano parte del paesaggio urbano della *Colonia Iulia Concordia Karthago* fin dalla fase augustea e poi anche giulio-claudia[3]. Questi monumenti sono la cosiddetta *Ara gentis Augustae* sulla Byrsa (FIG. 1) e l'altare, o meglio le due lastre d'altare, provenienti dall'area compresa fra Bir el Jebbana e La Malga (FIG. 1), cioè fra l'anfiteatro e le cisterne, probabilmente in prossimità dall'ingresso principale della città, verso l'entroterra centuriato.

* Giovanni Distefano, Dipartimento di Studi Umanistici, Università della Calabria.

1. DISTEFANO (2002), pp. 134-45; ID. (2009), pp. 143-64; DISTEFANO, LENA (2002), pp. 13-6; MOSCA, DISTEFANO (2008), pp. 857-78.

2. Sulla scoperta degli altari cfr. «RAfr», 1, 1856-57, p. 490; GSELL (1927), pp. 225-40; POINSSOT (1929).

3. Per questa fase edilizia a Cartagine cfr. SAUMAGNE (1924), pp. 131-40; GROS, DENEAUVE (1980), pp. 293-331; CARANDINI *et al.* (1983), pp. 5-16; RAKOB (1984), pp. 1-22; ID. (1991); per ultimo BULLO (2002), pp. 65-92.

FIG. 1 Cartagine, planimetria della città, l'area degli scavi italiani e l'ubicazione degli altari monumentali figurati (da Rakob, Hrsg., 1991, con aggiunte di Distefano).

La cosiddetta *Ara gentis Augustae* fu rinvenuta sulla collina della Byrsa[4], nelle immediate vicinanze del Foro, nel *cardo* V est in corrispondenza del *decumanus maximus* (FIG. 2). Qui, in una parte dell'*insula* compresa fra il *cardo* IV e V est, a nord del decumano massimo, in uno spazio privato, era stato costruito il tempio dedicato alla *gens Augusta*. Questo tempio ci è noto da un'iscrizione dedicatoria[5] reimpiegata in un edificio tardo sovrapposto al tempio. L'iscrizione, che doveva commemorare un rifacimento edilizio del tempio, ricorda un tale Publio Perelio Edulo[6], *sacerdos perpetuus*, che per primo lo aveva edificato donando un terreno di sua proprietà:

4. SAUMAGNE (1924), pp. 131-40; DENEAUVE (1979), pp. 42-6.
5. CAGNAT (1913), pp. 680-6; *ILAfr*, 1923, 535; BEN ABDALLAH (éd.) (1986), n. 7.
6. Per la figura di Publio Perelio Edulo cfr. LASSÈRE (1977), pp. 209-10; HOLSCHER (1994), p. 168.

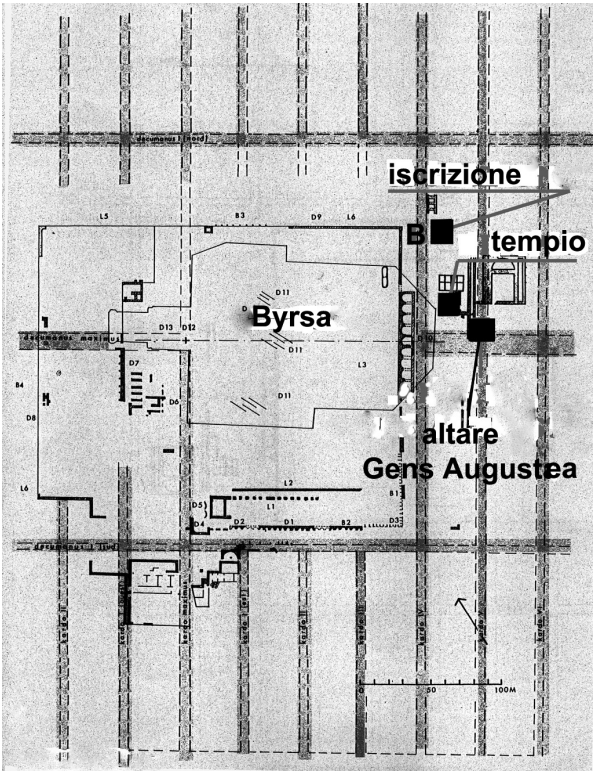


FIG. 2 Cartagine, planimetria delle strutture romane sulla collina della Byrsa (da Saumagne, 1924, con le tracce delle *insulae* riportate da Deneauve, 1979).

Genti Augustae / P(ublius) Perelius Hedulus sac(erdos) perp(etuus) / templum solo privato / primus pecunia fecit.

L'edificio dedicato alla *gens Augusta* è intuibile da una planimetria dei resti riportati alla luce da Beulé[7], da Delattre[8], da Saumagne[9] e recentemente reinterpretati da Deneauve[10] (FIG. 3).

Due fasi edilizie sono sicure. La prima (antecedente al 14 a.C.?) è rappresentata da una struttura muraria (numero 8) rivestita in *opus reticulatum*

7. BEULÉ (1861), pp. 67-76.
8. DELATTRE (1901), p. 279.
9. SAUMAGNE (1924), pp. 131-40.
10. DENEAUVE (1979), pp. 42-4.

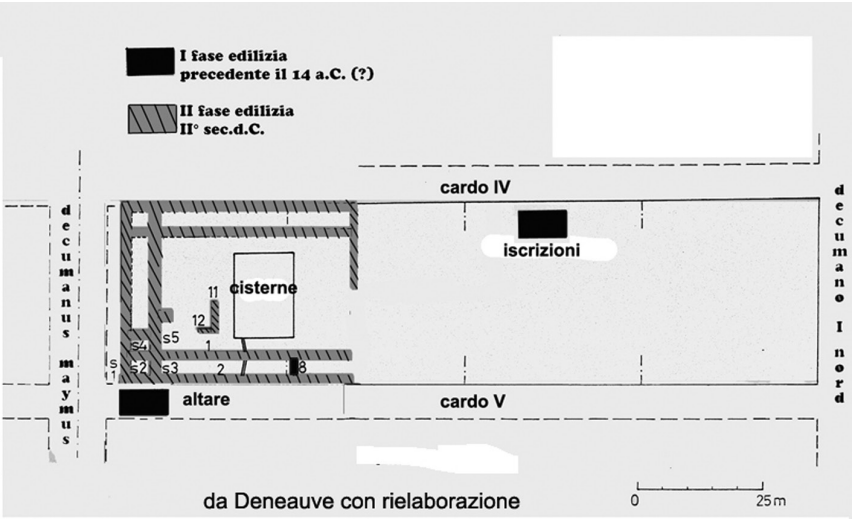


FIG. 3 Resti del presunto tempio della *gens Augusta* a Cartagine: a) altare; b) iscrizione (da Deneauve, 1979).

sulle due facce; la seconda (del II secolo d.C.) testimonia una ristrutturazione di tutta la parte occidentale dell'*insula*: infatti, di seconda fase sono il muro numero 2, costruito sul limite del *cardo* V, e il muro numero 1 (FIG. 3). Questi muri obliterarono il muro in *opus reticulatum*. Prospicienti il *decumanus maximus* furono individuate delle sale (s1-s2-s3) colme di frammenti di marmi e capitelli; al centro dell'insula fu individuata una cisterna di metri 15 × 11 (FIG. 3)[11].

È molto verosimile che l'edificio doveva accogliere il tempio dedicato alla *gens Augusta* formato da una corte porticata con, al centro, una piccola cella[12]. Questo sarebbe l'edificio costruito su suolo privato, donato da Publio Perelio Edulo, che poi fu oggetto di un restauro. L'iscrizione dedicatoria, per le sue ridotte dimensioni, doveva trovarsi murata o nell'ingresso secondario della corte o nel portico[13].

A una più antica fase, anteriore al 14 a.C., deve riportarsi il muro in *opus reticulatum*, forse attribuibile a un primo edificio costruito contem-

11. DENEAUVE (1979), p. 44.
12. BULLO (2002), p. 77.
13. DENEAUVE (1979), pp. 42-4.

poraneamente ai grandi lavori eseguiti sulla Byrsa[14]. A questo primo e più antico edificio potrebbero ricondursi i bolli con il nome di Edulo, rinvenuti nell'edificio adiacente[15].

A questo tempio antecedente il 14 a.C. appartiene l'altare anepigrafo cosiddetto *Ara gentis Augustae*[16] (FIG. 4 a-d). L'ara è in marmo pentelico ed è decorata sui quattro lati: nel primo è raffigurato Enea che fugge da Troia vestito da guerriero mentre tiene con la mano destra il figlio Ascanio e nel braccio sinistro il padre Anchise con i Penati (Virgilio, *Eneide*, II, 707-711), sulla sinistra della scena una vecchia quercia evocherebbe il monte Ida (FIG. 4a); nel secondo lato è raffigurata la dea Roma in costume amazzonico, seduta su una catasta di armi, nell'atto di reggere nella mano sinistra una spada e nella mano destra distesa una figura alata di Vittoria, con lo scudo, che sta per spiccare il volo da un piedistallo verso un'ara sopra la quale sono poggiati un globo, una cornucopia e un caduceo (FIG. 4b); nel terzo lato c'è una scena di sacrificio, probabilmente con lo stesso Edulo nelle vesti di sacrificante su un altare ornato di ghirlande, assistito da aiutanti che recano acqua lustrale e incenso (FIG. 4c); nel quarto lato è raffigurato Apollo seduto su uno sgabello con il tripode e la cedra (FIG. 4d).

Si tratta di un compendio dei principali motivi dell'iconografia ufficiale romana[17]. Enea in fuga è un modello ben noto a Roma dal gruppo scultoreo del Foro di Augusto, posto nell'esedra di sinistra[18]. Il soggetto di Enea in fuga è stato ripetuto in rilievi minori e anche in pitture[19]. Enea è il nume tutelare dello Stato: il troiano è raffigurato a Cartagine con l'armatura romana, in quanto antenato degli *Iulii*, e porta i calzari, come aristocratico; il giovane Ascanio è vestito con un abito a maniche lunghe e berretto frigio, come se fosse un pastore con il bastone per la caccia alla lepre, a ricordo dei giochi dei fanciulli troiani sul monte Ida (rappresentato qui dalla quercia); anche l'anziano Anchise è rappresentato secondo l'iconografia dei sacerdoti di Roma, con il capo velato, secondo la moda augustea[20].

14. Ivi, p. 44.
15. POINSSOT (1929), p. 36; BULLO (2002), p. 77.
16. Al Museo del Bardo di Tunisi (inv. n. 21251), POINSSOT (1929), p. 3; FERCHIOU (1989), pp. 360-2; ZANKER (1989), pp. 333-5; ID. (1990); BALTY (1995), pp. 241-3.
17. ZANKER (1989), p. 333.
18. SPANNAGEL (1999), pp. 90-131; ZANKER (1989), pp. 215-6.
19. ZANKER (1989), p. 215.
20. *Ibid.*

FIG. 4 L'ara della *gens Augusta* dalla Byrsa. Museo del Bardo, Tunisi (da Zanker, 1989).

La dea Roma seduta[21] evoca l'immagine della dea dell'*Ara Pacis*[22], monumento contemporaneo. A Cartagine l'artista ha semplificato il modello. Infatti, le raffigurazioni di Roma, della *Pax* e del benessere[23] sono un tutt'uno: i simboli della pace e del commercio sono espressi dal caduceo di Mercurio, cui forse non è estranea la personalità del committente, quel Publio Perelio Edulo, sacrificante, *sacerdos perpetuus*, un liberto, un vero uomo d'affari attirato nella nuova Cartagine dai ricchi commerci[24]. Ma l'azione di Augusto è palese: il globo, simbolo del potere universale; la cornucopia come segno di abbondanza. Il modello cartaginese è semplificato e l'artista provinciale lo ha arricchito di ulteriori valori: l'allusione al *clipeus virtutis* del celebre scudo onorario di Cesare nella Curia è rintracciabile, ad esempio, nello scudo della Vittoria che la dea tiene in mano[25]. L'iconografia proposta da que-

21. Loretti (1985), pp. 175-80.
22. Moretti (1948).
23. Poinssot (1929); Holscher (1984), pp. 30-1.
24. Bullo (2002), p. 77.
25. Holscher (1994), p. 166.

sta raffigurazione cartaginese è eclettica e polivalente: l'osservatore poteva apprezzare la *virtus* ristabilita con le armi di Roma e i benefici della *Pax Augusta*. I modelli di appartenenza sono semplificati proprio per rendere più immediato l'effetto del linguaggio.

È possibile che a un altro altare cartaginese si riferiscano i rilievi conservati al Museo del Louvre e al Bardo di Algeri (FIGG. 5-6)[26]. Questi rilievi provengono da un'area dell'antica Cartagine al limite occidentale della città, fra Bir el Jebbana[27], le cisterne di La Malga[28] e l'anfiteatro[29], in prossimità di uno degli ingressi principali[30]. Quest'area ricade in prossimità del *decumanus maximus*, i cui resti sono stati probabilmente intercettati con le ricerche italiane del 2009[31]. Purtroppo non conosciamo le modalità del rinvenimento delle due lastre e quindi è difficile ogni considerazione sul contesto: forse furono rinvenuti in uno spazio pubblico con un'area sacra prossima al *campus*. Anche le diversità formali dei rilievi figurati non ci aiutano a capire se le due lastre facevano parte dello stesso monumento, o di due diversi altari.

Nel rilievo conservato a Parigi, al Louvre (FIG. 5)[32], è raffigurata al centro una figura femminile seduta sulla roccia vestita classicamente, con il velo e anche, forse, una ghirlanda di papaveri, con due neonati intenti a giocare e nell'atto di cercare il suo seno. Sul grembo della donna sono posati alcuni frutti. Al di sotto della roccia sono raffigurati, in scala ridotta, un bue in posizione di riposo e una pecora che pascola. Sullo sfondo, caratterizzato da una natura selvaggia, di tipo nilotica, tra cespugli lacustri e trampolieri compaiono due figure: un tritone che si tuffa nel mare e una divinità femminile con due fiaccole, forse *Diana Lucifera*. Il modello dell'*Ara Pacis* augustea dell'Urbe è indubbio: la parte centrale ne è una copia perfetta; solo le due *Aurae* sono sostituite da figure diverse con riferimenti alla fecondità. Com'è

26. «RAfr», I, 1856-57, p. 490; GSELL (1927), pp. 225-40.
27. DELATTRE (1888), pp. 131-74; LASSÈRE (1973), pp. 27-8.
28. MOSCA, DISTEFANO (2008), pp. 857-78.
29. BOMGARDER (1989), pp. 85-103; MAGGI (1998), pp. 775-85.
30. GROS (1990).
31. Le ricerche in corso di stampa sono relative ad alcuni accertamenti eseguiti a ridosso della strada moderna fra le cisterne e l'anfiteatro che probabilmente ricalca l'antico *decumanus maximus*. Qui furono rinvenuti resti murari allineati come l'impianto urbano e nella traiettoria del *decumanus* che scendeva dalla Byrsa.
32. «RAfr», I, 1856-57, p. 490; GSELL (1927), pp. 225-40; CHARBONNEAUX (1963), pp. 93-4; PICARD-SCHMITTER (1971), pp. 29-56; HOLSCHER (1984), p. 31; GALINSKY (1966), pp. 223-43; ID. (1992), pp. 457-75; HOLSCHER (1994), pp. 166-7; STANLEY-SPAETH (1994), pp. 65-100.

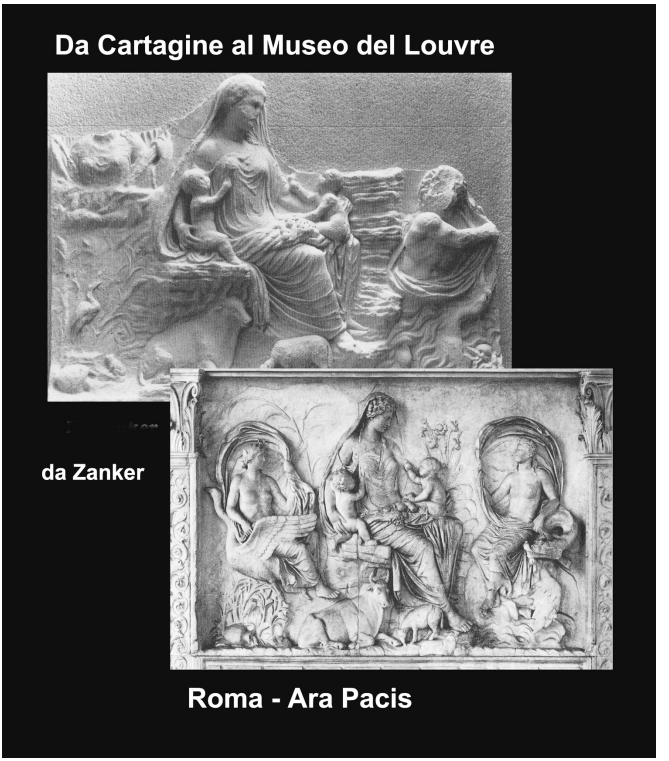


FIG. 5 In alto, rilievo con figura femminile seduta sulla roccia (da Cartagine). Museo del Louvre, Parigi (da Zanker, 1989).

noto, le varie interpretazioni proposte – Demetra/Cerere con Poseidone e Persefone[33] o una allegoria dell'Egitto[34] o la miracolosa rinascita di Osiride[35] – non sfuggono all'eclettismo di una iconografia polivalente dai molteplici attributi come per il notissimo modello urbano Tellus, Cerere, Venere, la Pace[36]. Nel monumento cartaginese interagiscono sui modelli romani (Tellus, Venere, la Pace) i condizionamenti della committenza provinciale e della religiosità locale (Demetra/Cerere, Poseidone, Persefone, Osiride).

33. SPAETH (1994), pp. 65-100.
34. CHARBONNEAUX (1963), pp. 3-94.
35. PICARD-SCHMITTER (1971), pp. 29-56.
36. HOLSCHER (1984), p. 31: GALINSKY (1966), pp. 223-43; ID. (1992), pp. 457-75; HOLSCHER (1994), pp. 166-7.

Nel rilievo di Algeri (FIG. 6)[37] sono raffigurati, al centro, Marte Ultore, poi, alla destra del dio, Venere con Eros che porge la spada di Marte e, infine, alla sinistra del dio un personaggio con mantello trattenuto ai fianchi (Cesare divinizzato? Gaio Cesare? un principe giulio-claudio?). I tre personaggi sono raffigurati come se fossero collocati su piedistalli indipendenti. Il modello può derivare dallo schema del gruppo statuario esistente a Roma nel tempio di Marte Ultore, nel Foro di Augusto[38]. Il personaggio con mantello ai fianchi che potrebbe reggere una Vittoria offerta a Venere può ritrovarsi nella corazza della statua loricata forse di Gaio Cesare, proveniente da *Cherchel*[39]. Un monumento al giovane principe, Gaio Cesare, prematuramente scomparso, e a cui fu assegnata postuma la vittoria e il trionfo sui Parti e gli Armeni, potrebbe essere esistito anche a Cartagine; infatti, questa città sarebbe stata il luogo ideale dove solennizzare Gaio, sfortunato erede al trono, e la cui precoce morte ne sancì il mito proprio lì dove simboli e miti della dinastia erano abbondantemente acclarati[40].

I due o tre altari cartaginesi rivestono un ruolo politico fondamentale[41]: quello per la *gens Augusta* dedicato da Publio Perelio Edulo è importantissimo nella città augustea, per tre motivi. Innanzitutto, per la posizione: l'altare era sulla collina della Byrsa, al centro della città, in posizione paratattica al punto di groma; un luogo baricentrico, fortemente rappresentativo rispetto al Foro, il luogo della rappresentazione del potere politico. L'altare rappresenta l'avvio religioso e politico della nuova colonia[42], l'inizio di una nuova Cartagine romana interpretato da un rappresentante di una nuova *élite*: un cittadino, un liberto, un *sacerdos perpetuu*s che, adattatosi alla nuova realtà, divenne uomo d'affari. E in questo altare Edulo non mancò di ostentare la sua ricchezza, il suo *status*, importando tutti i temi religiosi e politici dell'Urbe: Enea è un fondatore nelle vesti di un aristocratico; il padre è raffigurato qui nelle vesti di un sacerdote augusteo e Roma, infine, è l'ideale polivalente della pace e della ricchezza, virtù attribuite ad Augusto. L'altare di Cartagine, dunque, conferma e ostenta messaggi di assoluta continuità fra la nuova fondazione e l'Urbe attraverso i più usuali motivi

37. GSELL (1899), pp. 37-44; ZANKER (1989), pp. 332-3; HOLSCHER (1994), p. 166; SPAETH (1994), pp. 65-100; BULLO (2002), p. 78: MOSCA, DISTEFANO (2008), p. 864.
38. HOLSCHER (1994), p. 166.
39. ZANKER (1989), pp. 332-3.
40. HOLSCHER (1994), p. 166.
41. HILALI (2012), pp. 227-40, in particolare pp. 230-1.
42. HURLET (2001), pp. 277-89.

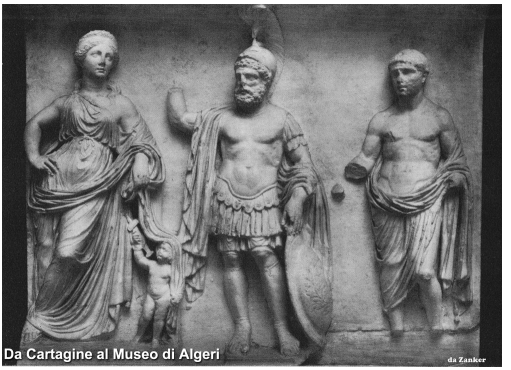


FIG. 6 Rilievo con Marte, Venere ed Eros dall'area fra le cisterne di La Malga e l'anfiteatro. Museo del Bardo di Algeri (da Zanker, 1989).

propagandistici religiosi e politici, nei quali gli interventi locali hanno ancora di più accentuato gli aspetti di una ricercata ostentazione. In uno degli altari la palese riproposizione del modello dell'*Ara Pacis* augustea dell'Urbe ostenta altresì la diretta continuità della nuova colonia da Roma, con tutti i suoi fondamentali miti mediati con quelli della polivalente religiosità locale e provinciale[43].

Anche la posizione degli altri altari, forse di età giulio-claudia, al confine fra l'impianto della Colonia e la *limitatio* agraria è alquanto significativa. Il peso politico di questa ubicazione in prossimità dell'ingresso principale e vicino al decumano massimo che scende dal Foro, sede del potere civile politico e religioso, è indubbio.

Gli altari, tra l'altro, non sarebbero distanti dal *campus* di La Malga, localizzato grazie agli scavi italiani[44], e soprattutto non sarebbero lontani dall'anfiteatro di Cartagine, per eccellenza luogo del consenso[45]. La forte connotazione propagandistica presente nella lastra di La Malga va ben al di là della solennizzazione del personaggio, forse Gaio Cesare.

Cartagine, in particolare l'area fra La Malga e l'anfiteatro, è il palcoscenico provinciale celebrativo per eccellenza, nel solco della politica augustea. Cartagine fu veramente la "Roma africana" con una studiata, perfetta, continuità ideale, politica e religiosa con l'Urbe. Gli altari, nei luoghi urbani

43. Gros (1990), pp. 547-53.
44. Mosca, Distefano (2008), p. 864.
45. Maggi (1998), pp. 275-85.

simbolo (il Foro e l'ingresso della città) furono i manifesti che interpretarono sentimenti di continuità e identità nell'Africa romana[46].

Bibliografia

Balty J.-C. (1995), *Rome et la Tunisie: la sculpture dell'Afrique proconsulaire*, in *Carthage: l'histoire, sa trace et son écho, Catalogue de l'Exposition, Musée du Petit Palais (9 mars-2 juillet 1995)*, Paris 1995, pp. 241-3.A.

Ben Abdallah Benzina Z. (éd.) (1986), *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Rome.

Beulé A. (1861), *Fouilles a Carthage*, Paris.

Bomgarder D. J. (1989), *The Carthage Amphitheater: A Reappraisal*, «AJA», 93, 1989, pp. 85-103.

Bullo S. (2002), *Panorama Africa. Le città e il territorio dalla caduta di Cartagine a Nerone*, Roma, pp. 69-92.

Cagnat R. (1913), *Un temple de la Gens Augusta à Carthage*, «CRAI», 57, 9, pp. 680-6.

Carandini A., Anselmino L., Panella C., Pavolini C., Caciagli R. (1983), *Scavi italiani a Cartagine. Rapporto preliminare delle campagne 1973-77*, introduzione di A. Di Vita, «QAL», 13, pp. 9-16.

Charbonneaux J. (1963), *Le sculpture grecque et romaine au Musée du Louvre*, (Coll. EFR, 92), Rome.

Delattre A. L. (1888), *Fouilles d'un cimetière romain à Carthage en 1888*, «RA», 3e série, 12, pp. 151-74.

Delattre A. L. (1901), *La colline de Saint-Louis à Carthage*, «RT», 8, pp. 279-81.

Deneauve J. (1979), *Les structures romaines de Byrsa: Histoire des recherches*, in R. S. Lancel (dir.), *Byrsa I. Mission archéologique française à Carthage. Rapports préliminaires des fouilles (1974-1976)* (Coll. EFR, 41/1), Rome, pp. 42-4.

Distefano G. (2002), *Scavi italiani a Cartagine. Rapporti preliminari*, in A. M. Corda (a cura di), *Homme, territoire, environnement: la coopération tuniso-italienne dans le domaine archéologique*, Tunis-Sassari, pp. 134-46.

Distefano G. (2009), *Nuove ricerche sulle cisterne di "La Malga"*, in *Contrôle et distribution de l'eau dans le Maghreb antique et médiéval* (Coll. EFR, 426), Rome, pp. 143-64.

Distefano G., Lena G. (2002), *Scavi italiani a Cartagine: rapporto preliminare sulle campagne 2000-2002*, «Geologia e Ambiente», 10, 4, pp. 13-6.

Ferchiou N. (1989), *Décor architectonique d'Afrique Proconsulaire (IIIe s. av. J.C. - Ier s. av. J.C.)*, 2 voll., Gap.

46. Hilali (2012), pp. 227-40.

Fröhner W. (1869), *Notice de la sculpture antique du Musée National du Louvre,* Paris.

Galinsky K. (1966), *Venus in a relief of the Ara Pacis Augustae,* «AJA», 70, pp. 223-43.

Galinsky K. (1992), *Venus, Polysemy, and Ara Pacis Augustae*, «AJA», 96, 3, pp. 457-75.

Gros P. (1990), *Le première urbanisme de la Colonie Julia Carthage*, in *L'Afrique dans l'Occident romain. I^er^ siècle av. J.-C. - IV^e^ siècle ap. J.-C. Actes du colloque École Française de Rome (Rome, 3-5 decembre 1987)* (Coll. EFR, 134), Rome, pp. 566-7.

Gros P., Deneauve J. (1980), *Hypothèse sur le centre monumental de la Carthage romaine, d'après les recherches récentes sur la colline de Byrsa*, «CRAI», 124, 2, pp. 299-331.

Gsell S. (1899), *Les statues du temple de Mars Ultor à Rome*, «RA», 3^a^ série, 34, pp. 37-77.

Gsell S. (1927), *Les premiers temps de la Carthage romaine*, «RH», 156, pp. 225-40.

Hilali A. (2012), *L'image du pouvoir imperial dans le territoire de la Ville Auguste e les cités de l'Afrique proconsulaire,* in *L'Africa romana XIX*, pp. 227-44.

Holscher T. (1984), *Staatsdenkmal und Publikem. Vom Untergang der Republik bis zur Festigung des Kaisertums in Rom* (Xenia, 9), Konstanz, pp. 30-1.

Holscher T. (1994), *Monumenti statali e pubblici*, Roma.

Hurlet F. (2001), *L'image du pouvoir imperial et sa localisation dans la ville: la singularité de la province d'Afrique aux deux premiers siècles de notre ère*, in *Actes du colloque d'Angers (28-29 maggio 1999)*, Paris, pp. 277-89.

Lassère J.-M. (1973), *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Afrique*, «AntAfr», 7, pp. 7-151.

Lassère J.-M. (1977), *Ubique Populus. Peuplement et mouvement de popolation dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères*, Paris.

Loretti E. M. (1985), *Considerazioni sul tipo scultoreo di Roma seduta*, «ArchClass», 37, pp. 171-81.

Maggi S. (1998), *Gli anfiteatri romani della Tunisia, cerniera urbanistica e ideologica tra città e campagne*, in *L'Africa romana XII*, pp. 275-85.

Moretti G. (1948), *Ara Pacis Augustae*, Roma.

Mosca A., Distefano G. (2008), *Una fontana a cascata a Cartagine: considerazioni sulla sistemazione urbanistica dell'area di "La Malga"*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 857-78.

Picard-Schmitter M. Th. (1971), *L'allégorie de l'Égypte, sur un relief provenient de Carthage*, «RA», 1, pp. 29-56.

Poissant L. (1929), *L'autel de la Gens Augusta, à Carthage,* in *Notes et documents publies par la Direction des Antiquités et Arts*, 10, Tunis.

Rakob F. (1984), *Deutsche Ausgrabungen in Karthago*, «MDAI(R)», 91, pp. 1-22.
Rakob F. (Hrsg.) (1991), *Karthago 1, Die deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein.
Saumagne C. (1924), *Colonia Julia Karthago*, «BCTH», pp. 131-40.
Spaeth B. S. (1994), *The Goddess Ceres in the Ara Pacis Augustae and the Carthage relief*, «AJA», 77, pp. 65-100.
Spannagel M. (1999), *Exemplaria Principis*, Heidelberg.
Zanker P. (1989), *Augusto e il potere delle immagini*, trad. it. N. F. Cuniberto, Torino.
Zanker P. (1990), *The Power of Images in the Age of Augustus*, Ann Arbor.

ROGER HANOUNE

Des viviers de Carthage aux *piscinae* ou *vivaria* d'Afrique

Il existe en Afrique des installations de conservation et d'élevage du poisson (*vivaria*, *piscinae*) du même type que dans le reste du monde méditerranéen: ce sont des bassins dont les parois comportent un nombre variable d'alvéoles, réalisés avec des amphores le plus souvent. Un premier recensement a repéré ces installations à Carthage (époque tardo-punique et début de l'Empire), à *Thuburbo Maius*, *Bulla Regia*, Timgad et Djemila, et même en Egypte à Karnak (époque impériale tardive le plus souvent). Cette datation et cette rareté font problème face à la précocité et au grand nombre des *vivaria* connus ailleurs, en Campanie par exemple.

Mots clés: viviers, *vivaria*, *piscinae*, pisciculture africaine.

A l'origine de cette communication, il y a la découverte en 2013 à Carthage d'un ensemble architectural nouveau, d'époque punique, comportant tombe et vivier, et son étude par H. Ben Romdhane[1] et son équipe (Kh. Dhifi pour la fouille et B. Maraoui-Telmini pour la céramologie); et il y a aussi de ma part un intérêt ancien pour ces bassins équipés d'amphores et destinés à la la pisciculture, bien connus depuis la synthèse de J. Higginbotham sur les *piscinae*[2], et si rares en Afrique.

Sur les trouvailles de l'installation nouvelle (FIG. 1), à 500 m à l'ouest des citernes de La Malga, sur la route de Gammart, donc en dehors de l'emprise de la cité, je renvoie aux articles de H. Ben Romdhane à paraître dans «Africa» et dans le «Bulletin CEDAC» du Centre d'études et de documentation archéologique de la conservation de Carthage; mais, grâce à l'obligeance

* Roger Hanoune, Université de Lille 3.

1. Hamden Ben Romdhane, chargé de recherches à l'Institut National du Patrimoine de Tunis, responsable du site de Carthage, n'a pu être présent lors du XX[e] colloque *L'Africa romana* à Alghero en 2013: je le remercie de m'avoir permis d'y présenter ses travaux.

2. HIGGINBOTHAM (1997), qu'il faut compléter par le compte-rendu de LAFON (1998). Il est assez regrettable que dans la terminologie archéologique *piscina* ait supplanté le plus explicite *vivarium*.

FIG. 1 Vivier de La Malga (Romdhane, 2013).

de l'inventeur, j'indique ici qu'il s'agit d'une structure en creux, circulaire, de belle qualité, de 1 m de diamètre, conservée sur plus de 3 m de profondeur et présentant dans la paroi des amphores, disposées horizontalement de façon jointive sur une douzaine de rangées (dans la partie inférieure, cinq ou six rangs d'alvéoles sont recouverts, comme le fond, d'un enduit solide); la céramique du comblement couvre la période IV^e^-I^er^ siècle av. J.-C., et les productions augustéennes en sont absentes (les problèmes de datation seront discutés dans la publication); on a donc ici une construction tardo-punique, où on ne peut hésiter à voir un nouveau vivier (l'inventeur préfère employer l'expression prudente, utilisée déjà à Carthage, de « structure à godets »)[3].

3. On peut se reporter à la présentation un peu confuse de CINTAS (1976), pp. 86 s., n. 263, et pl. LIV où sont mêlées constructions avec amphores verticales (Carthage, Utique) et allongées comme celles des viviers.

C'est en effet aux bassins équipés en viviers, avec des niches ou alvéoles à amphores, situés surtout dans des maisons d'Afrique d'époque romaine, que cette note est consacrée. Il ne s'agit pas ici de reprendre, même brièvement, le dossier technique sur les viviers en général (pour poissons, anguilles, crustacés peut-être), et en particulier pour une pisciculture professionnelle en bord de mer[4], ni non plus de rappeler leur origine grecque et leur rôle dans la *domus* aristocratique de la République et du Haut-Empire, si bien connu par les textes et l'archéologie campanienne: il suffit de renvoyer à l'ouvrage de Higginbotham (FIG. 2)[5]; pour le caractère de prestige bien attestée de ces installations, on ne peut évidemment manquer de penser à la *villa* de la Volière de Varron[6].

Mais alors que les découvertes de bassins ainsi aménagés (qu'ils fonctionnent à l'eau salée dans des viviers littoraux ou à l'eau douce dans des demeures importantes de l'intérieur) deviennent fréquentes dans les provinces – par exemple au Portugal, pour ne citer que l'analyse d'Etienne (2008) –, il semble que ces structures étaient au contraire rares en Afrique et qu'il valait donc la peine de s'interroger sur ce fait et de commencer à les cataloguer[7]. Si l'on se borne au modèle classique de la *piscina* domestique, de forme variée mais caractérisée par de nombreuses amphores maçonnées dans les murs et disposées en rangées régulières d'alvéoles, on n'en trouve en effet que très peu d'exemples dans une zone aussi vaste que l'Afrique entière, dans l'acception la plus grande qui va de l'Atlantique au Nil[8].

En remontant d'abord un peu avant l'époque romaine, on trouve un petit groupe de structures constitué par les bassins de la Carthage punique: on vient d'en voir un qui est situé assez loin du centre-ville. Delattre en 1895 en avait publié un autre situé dans la nécropole punique de Douimès, et trouvé «près» d'une citerne punique, à 3 m de profondeur[9] (FIG. 3); à en juger par les photos publiées, il était allongé, mais il est bien décrit

4. Voir par exemple CARRE, AURIEMMA (2009); voir aussi KRANDEL-BEN YOUNÈS (2012), pp. 256-9 sur la distinction entre cuves pour salaisons et viviers pour la conservation du poisson vivant dans les installations halieutiques côtières, comme à *Gummi* par exemple.

5. HIGGINBOTHAM (1997), fig. 3, qui donne une image restituée du fonctionnement d'un bassin à anguilles.

6. SAURON (2013), pp. 230-4, fig. 218 (restitution A. Olivier).

7. Sauf erreur, ce sujet n'est pas abordé dans les synthèses consacrées aux maisons de Proconsulaire sous la direction de BULLO et GHEDINI (2003) ou par CARUCCI (2007), ou dans l'étude des maisons de Carthage réalisé par GUIZANI (2008).

8. DESANGES (1980), pp. 8 s.

9. DELATTRE (1895), pp. 270-2, fig. 6.

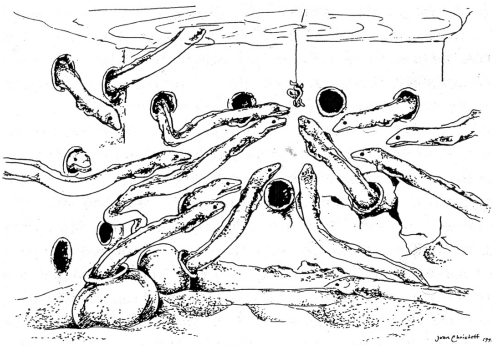


FIG. 2 Restitution d'un vivier à anguilles (Higginbotham, 1997, p. 29 fig. 3).

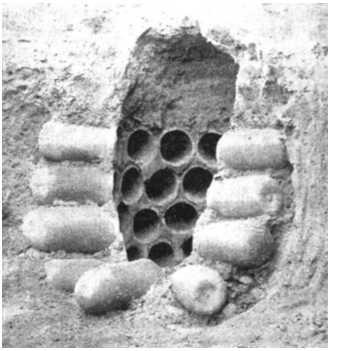


FIG. 3 Vivier de Douimès, Carthage (Delattre, 1895, fig. 6).

comme cylindrique, comme celui que l'on vient de voir près de La Malga, et de 90 cm de diamètre, avec un fond maçonné, une paroi enduite de «ciment gris» et surmontée de quatre rangées conservées de douze «godets», d'un effet «très saisissant»; l'inventeur ne l'identifiait pas comme vivier; H. Ben Romdhane a fait remarquer qu'il s'agit bien dans ce cas d'amphores et non de tuyaux ou tubes de construction.

Un troisième exemple de Carthage appartient sans nul doute à une construction romaine, la maison «aux deux lions», voisine de la maison de la «rotonde» (FIGS. 4a-b)*:* il a été décrit de façon détaillée par l'inventeur, L. Gaillard, qui ne voulait pas y voir un vivier mais un «réservoir à amphores»; le sujet a été repris par l'architecte H. Broise dans le cadre de l'étude récemment publiée de la maison de la rotonde et de toute son *insula*[10]. Le bassin est encore bien visible, même si le reste de la maison est loin d'être clair, car il a été récemment nettoyé à nouveau par les soins de H. Ben Romdhane. C'est une structure de forme rectangulaire avec deux extrémités arrondies (2 × 1,10 m) et construit en une maçonnerie de belle qualité; sur 3 m de profondeur sont conservés sept rangs de douze ou treize alvéoles (quelques-uns en bas sont bouchés). L'interprétation de ce vivier mérite commentaire: en effet pour sa datation H. Broise tient compte de quelques données du fouilleur sur les amphores et sur le matériel trouvé dans ce qui serait la tranchée de fondation des parois; ce mobilier permettrait de le dater vers le milieu du I^er^

10. GAILLARD (1938-40; 1942); BROISE (2012), pp. 339-42 et figs. 378-380.

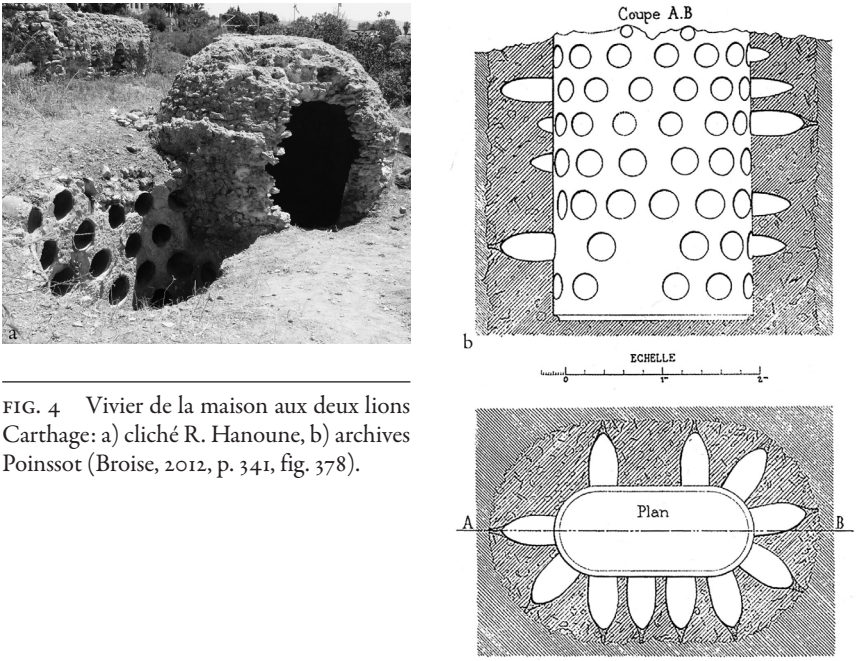


FIG. 4 Vivier de la maison aux deux lions Carthage: a) cliché R. Hanoune, b) archives Poinssot (Broise, 2012, p. 341, fig. 378).

siècle de notre ère[11] et le réservoir aurait été mis hors d'usage par la construction d'une citerne (la petite coupole qui le jouxte), qui, en s'appuyant sur lui, en a détruit une partie; ce serait ainsi une installation (domestique ou plutôt artisanale d'après Broise), antérieure à la maison (on trouve une évolution de ce genre dans la maison de la rotonde). On peut être un peu sceptique sur la précision des données de la fouille de 1938 (amphores dans la maçonnerie, mobilier de la tranchée de fondation) et sur l'impossibilité pour le vivier de fonctionner avec la citerne, qui pourrait au contraire l'alimenter. Il faut reconnaître néanmoins que cette date impériale précoce et le modèle du vivier concordent bien avec les installations connues en Campanie. H. Ben Romdhane indique que les formes de ces amphores sont diverses, attestant une réutilisation intentionnelle des conteneurs mis hors d'usage: je n'ai pu vérifier moi-même la typologie de ces amphores.

Si l'on quitte Carthage, qui compte donc deux exemples puniques probablement tardifs, et un romain qui serait peut-être du Haut-Empire, on peut citer quelques autres exemplaires romains, cette fois plus récents.

11. Broise (2012), p. 340 n 26.

En Proconsulaire, à *Thuburbo Maius* dans la maison aux «protomés», le bassin au centre du péristyle (FIG. 5) est un vivier tout à fait classique et qui a été bien décrit, avec ses huit alvéoles (dont on ignore l'arrangement), bouchés dans un deuxième temps[12].

A *Bulla Regia*, il y a de nombreux bassins qui auraient pu abriter des poissons (par exemple dans le «grand ensemble sévérien»), mais ils ne sont pas équipés des classiques alvéoles. On n'a pas non plus mention de cette caractéristique dans le texte où Augustin[13], discutant au début du V^e^ siècle la possibilité de la mémoire des animaux, prend comme argument le cas des viviers (*vivaria piscium*) et en particulier d'un grand bassin, qu'il a lui-même observé sur ce site (*ipse sum expertus*): les poissons, d'agrément peut-être plus que d'élevage, y étaient apprivoisés et se rapprochaient des visiteurs qui les nourrissaient:

> *Nam fons quidam magnus Bullensium Regiorum*[14] *fere plenus est piscium. Solent autem homines desuper intuentes eis aliquid iacere, quod sibi vel praeripiant confluentes, vel inter se diripiant concertantes. Quo pastu adsuefacti deambulantibus super oram fontis hominibus ipsi quoque cum eis gregatim natando eunt et redeunt, expectantes unde aliquid iactent, quorum praesentiam sentiunt*[15].

Mais les inventeurs du site de *Bulla Regia*, A. Winkler et surtout Louis Carton[16], ont décrit, en bas de la pente sur lequel il est établi, une structure de réservoir circulaire de grande dimension (30 m de diamètre et 1,50 m de profondeur) dont la paroi comportait bien des amphores: Carton indique en effet que «dans la paroi d'1 m de large s'ouvraient vers l'intérieur du bassin des trous circulaires qui sont les orifices de grandes jarres placées côte à côte»; dès 1975 Y. Thébert y avait bien reconnu un vivier, alors que Car-

12. BEN ABED-BEN KHADER (1987), p. 29 n 2 et plan 4.

13. AUG., *gen ad litt.*, III, 8, 12; ZYCHA (éd.) (1894); AGAËSSE-SOLIGNAC (éd.) (1972), p. 228 s.

14. ZYCHA (éd.) (1894); AGAËSSE-SOLIGNAC (éd.) (1972) ont maintenu la leçon *Regionum*, mais *Regiorum* est bien attesté par plusieurs manuscrits (HANOUNE, 1983).

15. «Il y a en effet à *Bulla Regia* un grand bassin rempli de poissons. Les visiteurs qui d'en haut les observent ont l'habitude de leur jeter quelque nourriture: les poissons convergent pour s'en emparer ou luttent pour se l'arracher. Habitués à cette aubaine, ils suivent à la nage, en groupe, les gens qui se promènent au bord du bassin, vont et viennent avec eux, attendant que ceux dont ils sentent la présence leur jettent quelque chose» (traduction AGAËSSE-SOLIGNAC, 1972, corrigée: voir n 9).

16. Voir BROISE-THÉBERT (1993), p. 327 et les renvois aux notices de WINKLER (1885a), p. 307 et CARTON (1891), pp. 212-4.

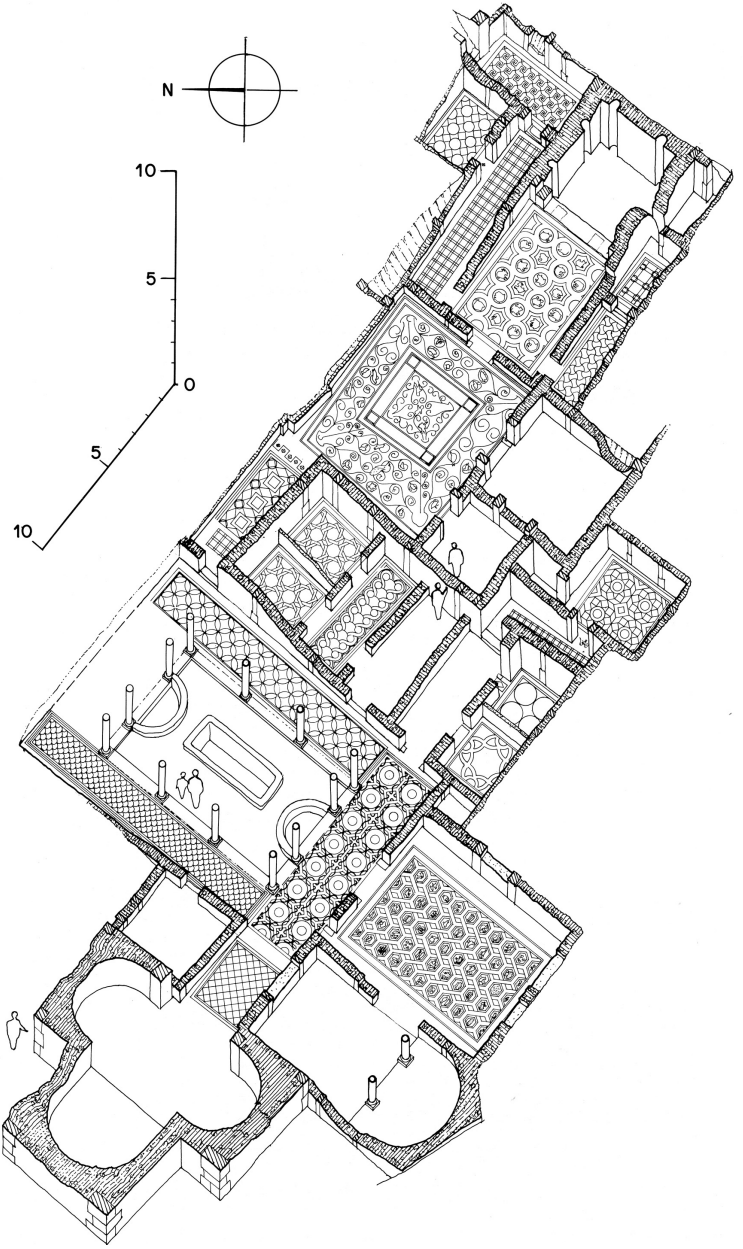


FIG. 5 *Thuburbo Maius*, vivier dans bassin rectangulaire du péristyle (alvéoles non dessinés) (Ben Abed-Ben Khader, 1987, fig. 2).

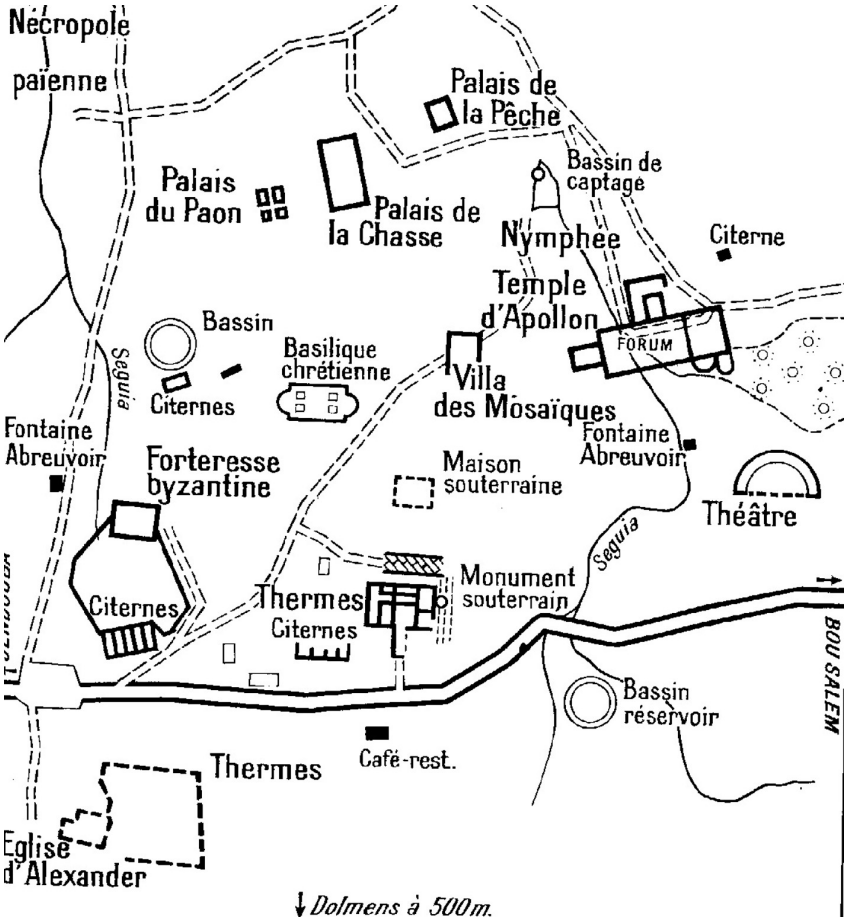


FIG. 6 *Bulla Regia*, vivier = «bassin réservoir» au sud de la route (mise au net du plan Carton: Boulanger, 1971, p. 245).

ton se bornait à rapprocher (à tort) cette construction du «mur aux mille amphores» que l'on voyait autrefois à Carthage. Faut-il interpréter ce bassin comme le déversoir des thermes voisins (interprétation de Winkler), ou plus généralement comme le bassin de réception de l'excédent des eaux qui descendaient de la source située bien plus au nord sur la pente (interprétation de Carton)? Bien que le bassin ait été repéré (FIG. 6: «bassin réservoir»)[17], on

17. ANTIT, BROISE, THÉBERT (1983), p. 151.

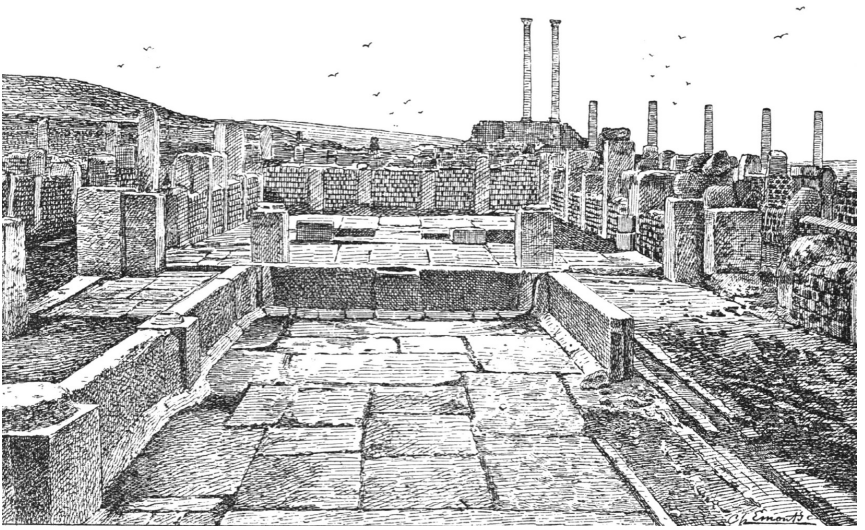


FIG. 7 Timgad, maison de *Sertius*, vivier (Ballu, 1903).

ne peut malheureusement plus le vérifier sur le terrain, mais Winkler et Carton étaient de bons témoins, et on a donc à *Bulla Regia* un nouvel exemple sûr de vivier, original par sa forme circulaire et surtout sa très grande taille; enfin est-ce là le *fons magnus* d'Augustin? On ne peut l'affirmer mais il est évidemment très tentant de le supposer[18].

Si l'on se tourne vers l'ouest, on peut citer en Numidie le cas de la maison de *Sertius* à Timgad[19] (FIG. 7); le fouilleur (Vars) rapporte en effet qu'il a soulevé «une des dalles qui forment le fond du bassin» et trouvé «un second bassin inférieur dont le plan reproduit celui de la cuve supérieure. Dans les parois bien enduites étaient percés des trous de 15 cm de diamètre; ceux-ci étaient formés par l'ouverture de vases en poterie, fixés horizontalement dans la maçonnerie du mur, qui sont intacts. En enfonçant le bras on

18. Le réservoir circulaire de grande dimension, légèrement à l'est des thermes memmiens, est indiqué sur les premiers plans schématiques de *Bulla Regia*: WINKLER (1885b), pl. 14; CARTON (1897), fig. 40; le plan Carton, actualisé et redessiné, publié dans les éditions successives du *Guide Bleu*, au moins jusqu'en 1971 (BOULANGER, 1971, p. 245), montre encore ce «bassin réservoir», mais un second de même dimension, invisible aujourd'hui sur le terrain, est aussi indiqué au nord du fortin byzantin.

19. BALLU (1903), pp. 81-9; LASSUS (1969), pp. 72 s., fig. 39; GERMAIN (1969), p. 59, fig. 6; ALLAIS (1971), p. 113.

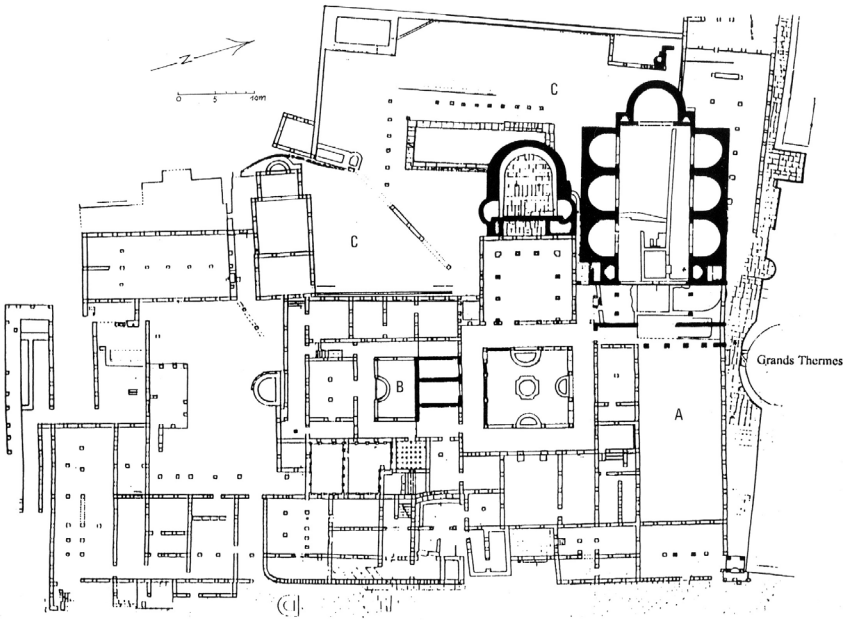


FIG. 8 Djemila, maison de *Bacchus*, vivier de la salle à abside (Blanchard-Lemée, 1998, fig. 9).

touche le fond de ce vases et on suit très bien le contour de leur base»; le dallage supérieur étant percé de deux trous, il suppose donc une communication entre les deux bassins superposés: «celui du dessous constituait un vivier où le poisson descendait par ces trous biais [...] et où il trouvait un abri contre la lumière et la chaleur au fond des tuyaux de poterie». On peut douter de cette restitution de parcours du poisson; mais, en tout cas, on a bien ici un vivier classique dans un état plus ancien de la maison.

Toujours en Numidie et à date tardive, il faut citer les exemples de *Cuicul* (Djemila), où M. Blanchard-Lemée a rassemblé trois cas: celui d'une maison détruite sous la basilique cimétériale, avec un grand bassin à treize alvéoles[20], et ceux de la maison de *Bacchus*[21] (FIG. 8) et de la maison de *Castorius*[22] (FIG. 9). Si dans le premier cas, on a bien un vivier classique, avec de nombreux alvéoles, dans les autres il semble s'agir d'un modèle simplifié,

20. ALLAIS (1971), p. 113 et plan fig. 23 (bassin non représenté).
21. BLANCHARD-LEMÉE (1998), pp. 194 s., figg. 9-11.
22. BLANCHARD-LEMÉE (1975), pp. 158 s., figs. 62, 69.

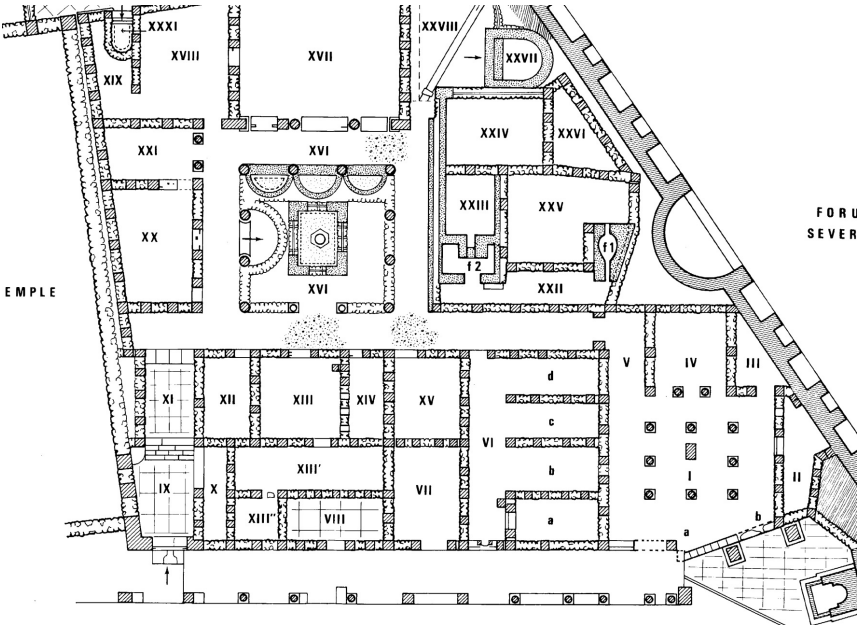


FIG. 9 Djemila, maison de *Castorius*, bassin vivier dans le péristyle XVI (Blanchard-Lemée, 1975, fig. 62).

réduit à une file de quelques trous, et parfois même à un ou deux seulement: ces viviers rudimentaires sont très courants en Gaule, dès le Haut Empire, par exemple à Vaison où l'immense bassin de la maison «au dauphin» ne présente que deux embouchures, tandis que dans le bassin du «Portique de Pompée» il s'agit d'une file très réduite (FIG. 10).

Enfin on peut ajouter un dernier exemple d'époque tardo-antique, que l'on a la surprise de découvrir au bord du Nil, à l'entrée du sanctuaire de Karnak, au début de l'allée de sphinx: on y voyait en effet très bien encore tout récemment, à la fin du siècle dernier (il semble avoir maintenant disparu), un vivier tout à fait canonique, qui a été approximativement identifié comme une citerne romaine ou byzantine[23] (FIG. 11).

On peut donc conclure de cet inventaire très provisoire que, alors que l'on connaît des centaines de bassins en Afrique, il y a moins d'une

23. LAUFFRAY (1971), p. 123, fig. 33 et texte p. 12; BORAIK (2010). Ce vivier est déjà mentionné sans commentaire par HIGGINBOTHAM (1997), p. 28, figs. 1-2.

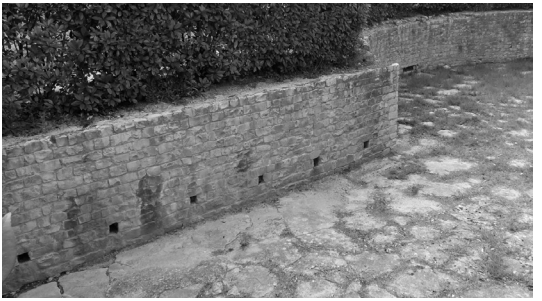


FIG. 10 Vaison-la-Romaine, «Portique de Pompée», file d'alvéoles (cliché R. Hanoune).

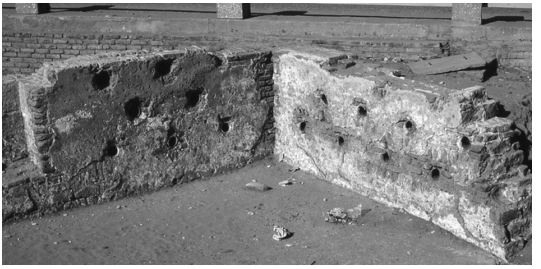


FIG. 11 Karnak, vivier (en 1984) (cliché R. Hanoune).

dizaine d'exemples nets, puniques ou romains, de cet aménagement remarquable de *vivaria*: il est donc tout à fait intrigant d'en avoir si peu d'attestations dans une région aussi grande, bordée de plusieurs milliers de kilomètres de côtes, si habile à exploiter professionnellement la pêche, et si riche en maisons de prestige. Un autre problème irrésolu est celui de la datation, que l'on peut évoquer ainsi: si les *piscinae* classiques des belles maisons ne descendent pas au-delà du I^er^ siècle de notre ère en Italie, et du Haut Empire en général pour le reste de l'Empire, en Afrique les datations sont peu claires: par exemple seul le bassin de Carthage (maison «aux deux lions») serait du I^er^ siècle; si le bassin de *Bulla Regia* était en rapport avec les thermes de *Julia Memmia*, il daterait de l'époque sévérienne; les autres exemples sont tardo-antiques et posent donc le problème de la persistance, ou même de la renaissance, au sud de la Méditerranée d'une technique piscicole et d'une architecture spécialisée abandonnées depuis longtemps en Italie: c'est ce qu'illustre à

Djémila le bassin de la salle absidée de la maison de *Bacchus*, qui est une adjonction du V^e^ siècle[24].

Bibliographie

Agaësse P., Solignac A. (éd.) (1972), Augustin, *De Genesi ad litteram libri XII* (*BA*, 48), Paris.

Allais Y. (1971), *Le quartier occidental de Djemila*, «AntAfr», 5, pp. 95-119.

Antit A., Broise H., Thébert Y. (1983), *Les environs immédiats de Bulla Regia*, dans Thébert (dir.), pp. 135-90.

Ballu A. (1903), *Les ruines de Timgad, antique Thamugadi. Nouvelles découvertes*, Paris.

Ben Abed-Ben Khader A. (1987), *Thuburbo Majus. Les mosaïques dans la région ouest* (*CMT*, II, 3), Tunis.

Blanchard-Lemée M. (1975), *Maisons à mosaïques du quartier central de Djemila (Cuicul)*, Gap.

Blanchard-Lemée M. (1998), *Dans les jardins de Djemila*, «AntAfr», 34 (*Hommages G. Souville II*), pp. 185-97.

Boraik M. (2010), *Excavations of the Quay and the Embankment in front of Karnak Temples. Preliminary Report*, «Cahiers de Karnak», 13, pp. 65-78.

Broise H. (2012), *L'évolution des insulae des Maisons du cryptoportique et de la rotonde dans le contexte urbain*, dans C. Balmelle, A. Bourgeois, H. Broise, J.P. Darmon, M. Ennaïfer, *Carthage, Colline de l'Odéon. Maisons de la rotonde et du cryptoportique*, vol. I (Coll. EFR, 457), Rome, pp. 339-42.

Broise H., Thébert Y. (1993), *Les thermes memmiens. Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia II, I* (Coll. EFR, 28/II), Rome.

Boulanger R. (1971), *Guide Bleu. Tunisie*, Paris.

Bullo S., Ghedini F. (dir.) (2003), *Amplissimae atque Ornatissimae Domus (Aug., civ., II, 20, 26). L'edilizia residenziale nelle città della Tunisia romana*, Roma.

Carre M.-B., Auriemma R. (2009), *Piscine e vivaria nell'Adriatico settentrionale: tipologie e funzioni*, dans S. Pesavento Mattioli, M.-B. Carre (dir.), *Olio e pesce in epoca romana. Produzione e commercio nelle regioni dell'Alto Adriatico. Atti del convegno 2007*, Padova, pp. 83-100.

24. Une hypothèse iconographique pour terminer: dans le domaine de la mosaïque africaine à sujets marins, ne seraient-ce pas ces alvéoles où nichent des poissons qui auraient inspiré, certes de bien loin, le motif unique des habitacles ou grottes marins devant lesquels évoluent les Néréïdes, dauphins et poissons sur le grand pavement de Carthage au Musée du Bardo (inv. 2772; Yacoub, 1969, p. 83): sur la fig. 83 p. 168 dans Yacoub (1995), on peut voir un détail de ce pavement où, telles «les blanches déités» et «les radieuses filles de la mer» qui peuplent les baignoires de l'Opéra au début du *Côté de Guermantes*, passe une Néréïde sur son dauphin devant l'entrée de sa grotte.

Carton L. (1891), *Essai de topographie archéologique sur la région de Souk-el-Arba*, «BCTH», pp. 207-47.
Carton L. (1897), *Etudes sur les travaux hydrauliques des Romains en Tunisie*, «RT», 4, pp. 27-85.
Carucci M. (2007), *The Romano-African Domus. Studies in space, decoration and function* (BAR Int. Ser., 1731), Oxford.
Cintas P. (1976), *Manuel d'archéologie punique*, II, Paris.
Delattre A. L. (1895), *La nécropole punique de Douimès*, «MSAF», 6e sér., VI, pp. 270-272.
Desanges J. (1980), *Pline l'Ancien*, *Histoire naturelle V, 1-46 (Ie Partie: L'Afrique du Nord)*, Paris, pp. 7-40.
Etienne R. (2008), *Des viviers (De vivaribus piscium)*, dans J. Napoli (dir.), *Ressources et activités maritimes des peuples de l'Antiquité (Colloque Boulogne-sur-Mer, 2005)*, «Les Cahiers du Littoral», 2, n° 6, pp. 467-72.
Gaillard L. (1938-40) [mais 1943], *Réservoir à amphores et sépultures puniques de Carthage*, «BCTH», pp. 327-33 (présentation de L. Poinssot).
Gaillard L. (1942), *Réservoir à amphores*, «RT», 43, pp. 141-6.
Germain S. (1969), *Les mosaïques de Timgad*, Paris.
Guizani S. (2008), *Le "Quartier des villas romaines" à Carthage*, Aix-Marseille (Thèse de doctorat en Préhistoire, archéologie, histoire et civilisations de l'Antiquité et du Moyen Age).
Hanoune R. (1983), *Bulla Regia: Bibliographie raisonnée*, dans Thébert (dir.), p. 17.
Higginbotham J. (1997), *Piscinae. Articial fishpouds in Roman Italy*, Chapel Hill.
Krandel-Ben Younès A. (2012), *Recherches sur l'urbanisation et l'architecture dans le Sahel méridional tunisien, de l'Antiquité au Haut Moyen Age*, Tunis.
Lafon X. (1998), *Piscinae et pisciculture dans le bassin occidental de la Méditerranée*, «JRA», II, pp. 573-82.
Lassus J. (1969), *Visite à Timgad*, Alger.
Lauffray J. (1971), *Abords occidentaux du 1er pylône de Karnak*, «Kêmi», 21, p. 123 fig. 33 et texte p. 12.
Sauron G. (2013), *L'art romaine. Des conquêtes aux guerres civiles*, Paris.
Thébert Y. (dir.) (1983), *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia I (Miscellanea 1)*, (Coll. EFR, 28/1), Rome.
Trousset P., Slim H., Paskoff R., (1991), *Le littoral de la Tunisie dans l'Antiquité: cinq ans de recherches géo-archéologiques*, «CRAI», a. 135, 3, pp. 515-46.
Winkler A. (1885a), *Description des ruines de Bulla Regia*, «RAfr», 172, pp. 304-20.
Winkler A. (1885b), *Notes sur les ruines de Bulla Regia*, «Bulletin trimestriel des antiquités africaines», 3, pp. 111-22.
Yacoub M. (1969), *Musée du Bardo*, Tunis.
Yacoub M. (1995), *Splendeurs des mosaïques de Tunisie*, Tunis.
Zycha J. (éd.) (1894), Augustinus, *De Genesi ad litteram libri XII* (*CSEL,* 28/1, pp. 3-228).

KAMEL NASRAOUI

Une recherche en sémiologie graphique pour la valorisation des sites archéologiques du secteur Thala-Haïdra (Tunisie centrale)

La cartographie thématique a été intégrée comme un outil de recherche dans les disciplines archéo-scientifiques pendant les dernières décennies. La carte est un moyen de valorisation. Ce travail correspond à un prototype de cartes thématiques pour les vestiges archéologiques de la feuille 1/50.000 de Thala. Les cartes produites dans ce travail sont basées sur les fondements de la cartographie thématique: une carte pour les types des sites préhistoriques, une carte des superficies de sites et une dernière pour la catégorisation des vestiges archéologiques du secteur Thala-Haïdra.

Mots clès: sémiologie graphique, site archéologique, cartographie thématique, Tunisie centrale, CNSAMH.

Introduction

Les cartes archéologiques de la Tunisie sont des cartes "hybrides", classées dans cinq atlas archéologiques. D'une manière générale ces cartes ne respectent pas les règles de la cartographie thématique. Ce sont «des cartes à lire», non pas «des cartes à voir»[1]. Lors de ce travail on va essayer d'expliquer une méthodologie pour élaborer un prototype de cartes thématiques des vestiges archéologiques du secteur Thala-Haïdra, en se basant sur les fondements de la sémiologie graphique et la notice de la Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques (CNSAMH).

Le principe cartographique suivi dans les atlas archéologiques est le même: chaque carte est constituée par un fond topographique, des points rouges avec des numéros pour localiser ou repérer les vestiges archéologiques et une notice préparée par les archéologues[2]. La notice correspond à une légende. Ce qui rend les cartes archéologiques «des cartes à lire»

* Kamel Nasraoui, Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Université de Tunis 1.

1. BERTIN (1967).
2. BEN BAAZIZ (1994).

puisque le lecteur doit décrypter la notice pour comprendre le contenu de la carte.

Notre objectif dans cet article est de faire montrer comment peut-on produire des cartes lisibles par le biais de la sémiologie graphique. On a pris comme exemple la feuille archéologique 1/50.000 de Thala issue de la CNSAMH et publiée en 1994.

1. Le traitement des données de la notice de la CNSAMH

La notice de la CNSAMH comporte un ensemble de données élaborées par les archéologues:

- un code de six chiffres, trois pour la feuille et trois pour le site – dans le cas de la feuille de Thala le code est 067001;
- les cordonnées Lambert;
- les toponymes transcrits en caractère latin et les toponymes anciens;
- une évaluation de la superficie s'il y a lieu;
- une description des éléments essentiels;
- les numéros des clichés photographiques pris sur le site et conservés dans l'archive de l'Institut National du Patrimoine.

Un ensemble de cartes a été produit à partir de ces données: les cartes pour la superficie des sites, de la chronologie ou l'occupation humaine et de la fonction destinée à chaque site archéologique prospecté dans le secteur.

1.1. La méthode des seuils naturels

La superficie des sites correspond à une donnée quantitative. Pour traiter l'information «superficie» on a été obligé de passer à une discrétisation. La discrétisation est un découpage d'une série statistique en classes. Dans le cas de la feuille de Thala, on a choisi la méthode de discrétisation des seuils naturels appelée aussi méthode des seuils observés. Contrairement aux autres méthodes, il s'agit d'une méthode manuelle où on peut faire un découpage de la série visualisée graphiquement (*histogramme de fréquence*) selon les discontinuités (*seuils*). C'est une méthode facile à construire, facile à lire et conserve la forme d'une distribution statistique. La méthode convient d'autant plus que la distribution est asymétrique ou plurimodale c'est le cas des données de la feuille de Thala (FIG. 1).

Les superficies des sites ont été triées dans un ordre croissant. L'histogramme des valeurs des superficies issues de cette série statistique nous a

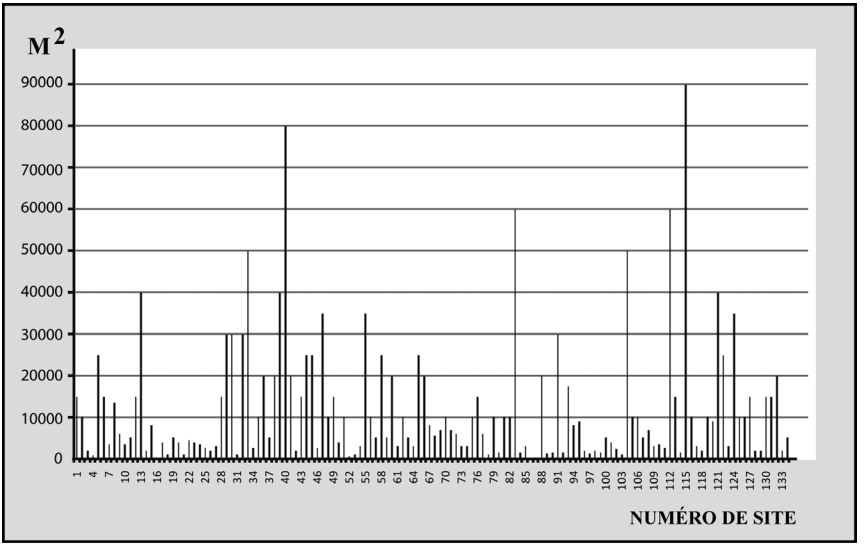


FIG. 1 Histogramme des valeurs des superficies des sites archéologiques de la feuille 1/50.000 de Thala (source: CNSAMH).

fournis dix classes dont les bornes varient entre cent mètres carrées et neuf hectares (FIG. 2).

1.2. La combinaison des variables visuelles forme et couleur

Pour les cartes typologiques chronologiques et celles des fonctions de sites, on a fait toute une recherche sémiologique au niveau de la variable visuelle «forme», puisque on a essayé d'utiliser les pictogrammes et les idéogrammes les plus convenables.

On a passé parfois à une recherche dans la variable «forme» au niveau des monuments et des objets archéologiques: c'est le cas de la carte des sites occupés pendant la préhistoire et la protohistoire. La carte comprend des monuments de campement comme les escargotières et des monuments funéraires: tels que des tumuli, des dolmens et des menhirs. Dans le but d'illustrer ces vestiges issus du décryptage de la notice, on a utilisé les idéogrammes les plus fréquentables par les préhistoriens (FIG. 3).

Pour présenter l'occupation humaine des sites, une dégradation de gris de la préhistoire à la protohistoire a été établie, on a eu une combinaison

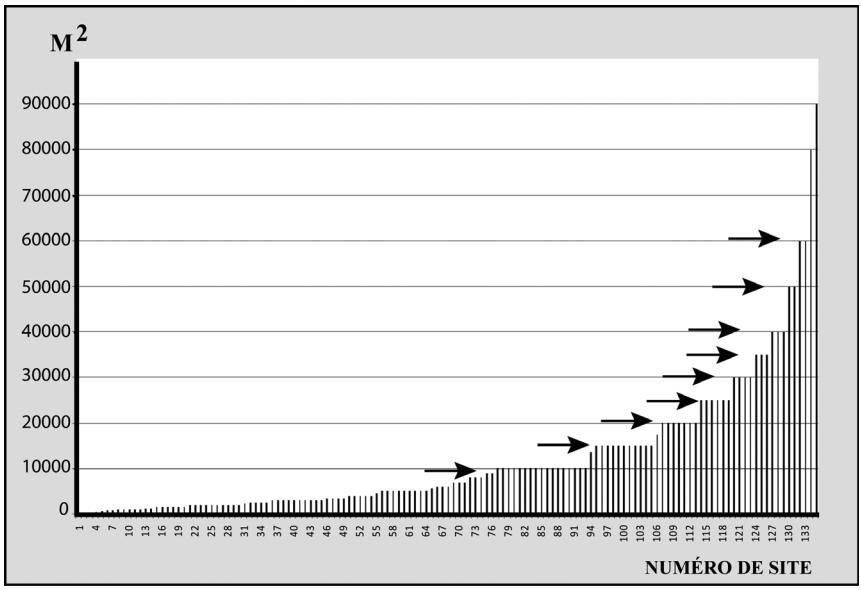


FIG. 2 Les valeurs des superficies des sites archéologìques de la feuille 1/50.000 de Thala en ordre croissant (source: CNSAMH).

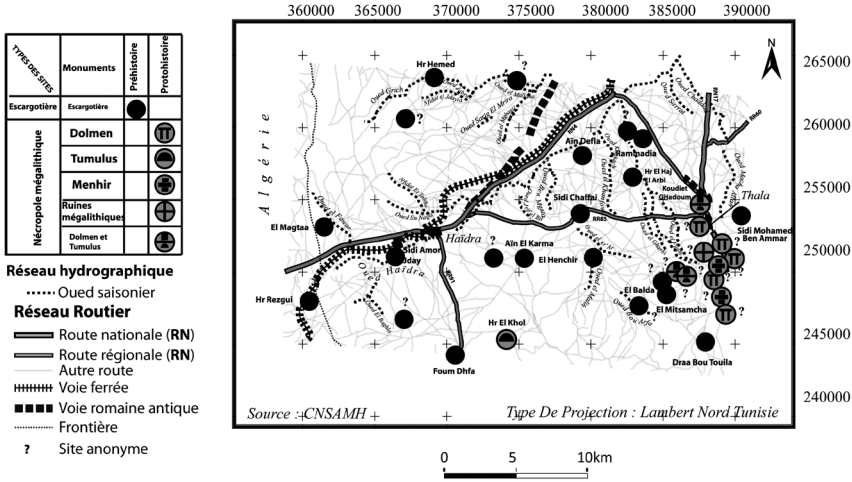


FIG. 3 Typologie des sites prehistoriques et protohistoriques.

de variables visuelles entre la variable «forme» et la variable «couleur» désignant la période d'occupation.

Toutefois pour les cartes des fonctions des sites, une recherche au niveau de deux variables visuelles «forme» et «couleur» a été réalisée pour cartographier les différentes fonctions d'un monument dans le secteur (agraire, funéraire, cultuel, défensif...) ainsi que leurs périodes chronologiques qui commence dès la préhistoire jusqu'a la période moderne.

2. Les cartes typologiques

2.1. La carte des sites pré et proto-historiques

Les sites appartiennent à cette période regroupent un ensemble de monuments: des escargotières, des vestiges mégalithiques, des dolmens, des tumuli et des menhirs. Quatorze sites seulement ont été occupés pendant la période préhistorique et protohistorique. Neuf escargotières et cinq nécropoles mégalithiques ont été recensées. Les nécropoles renferment: cinq dolmens, huit tumuli, un champ dolménique et un mur cyclopéen[3].

Les escargotières ont été prospectées dans les sites anonymes numéro: 067037, 067214, 067242, 067045, 067008, 067166 et les deux sites de Ramadia et El Magtaa. Elle sont répartis sur toute la feuille archéologique, surtout près des sources d'eau et des passages obligés de reliefs.

Toutes les nécropoles ont été installées dans la partie Est tout près de la ville de Thala. La concentration des vestiges funéraires protohistoriques à proximité de Thala peut être due aux origines libyques de cette ville (FIG. 3).

2.2. La carte de la superficie des sites antiques

Il est difficile de préciser à partir de la prospection archéologique la superficie des sites. Il s'agit souvent de terrains archéologiques déterminés seulement par la différences de couleur du sol (chaux ou cendre) et de l'éparpillement des tessons ou d'autres vestiges. Toutes les données archéologiques qui délimitent les zones d'utilisation et d'occupation, ne peuvent traduire réellement la dimension exacte des sites[4]. L'équipe de la CNSAMH a pré-

3. *Ibid*.
4. BEN BAAZIZ (2003).

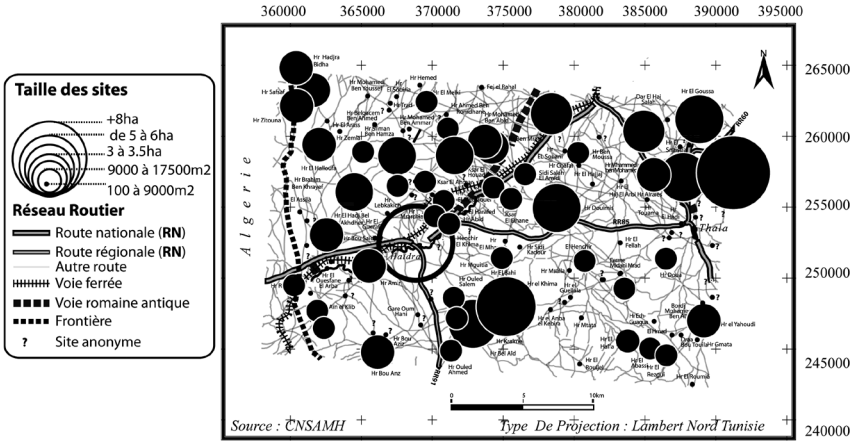


FIG. 4 Superficie des sites antiques.

senté l'estimation de superficie de cent quatre-vingt sites antiques dans le secteur Thala-Haïdra.

Les sites antiques du secteur Thala-Haïdra sont principalement ruraux (cent soixante-huit parmi cent quatre-vingt)[5]. A partir de la superficie des sites antiques on peut conclure que ce sont des établissements ruraux à caractère résidentiel et économique (habitat et huilerie) (FIG. 4).

Selon la superficie, on peut classer les sites en deux catégories: petits établissements dont la superficie ne dépasse pas un hectare, et grands établissements qui dépassent un hectare. Six sites ont une valeur de superficie qui dépasse quatre hectares, ces vestiges sont les traces de hameaux et de bourgs qui ont existé dans la période antique (FIG. 4).

2.3. La carte des catégories des sites archéologiques

Il est difficile de faire la classification des sites de notre secteur selon leurs fonctions. Presque la plupart des sites renferment des vestiges de différents types. Pour cette raison on a préféré passer à une échelle d'analyse plus grande qui consiste à comparer le nombre et les catégories des monuments. On remarque la dominance des vestiges cultuels, funéraires et de production par rapport aux autres catégories (habitat, équipement, défen-

5. BEN BAAZIZ (1994).

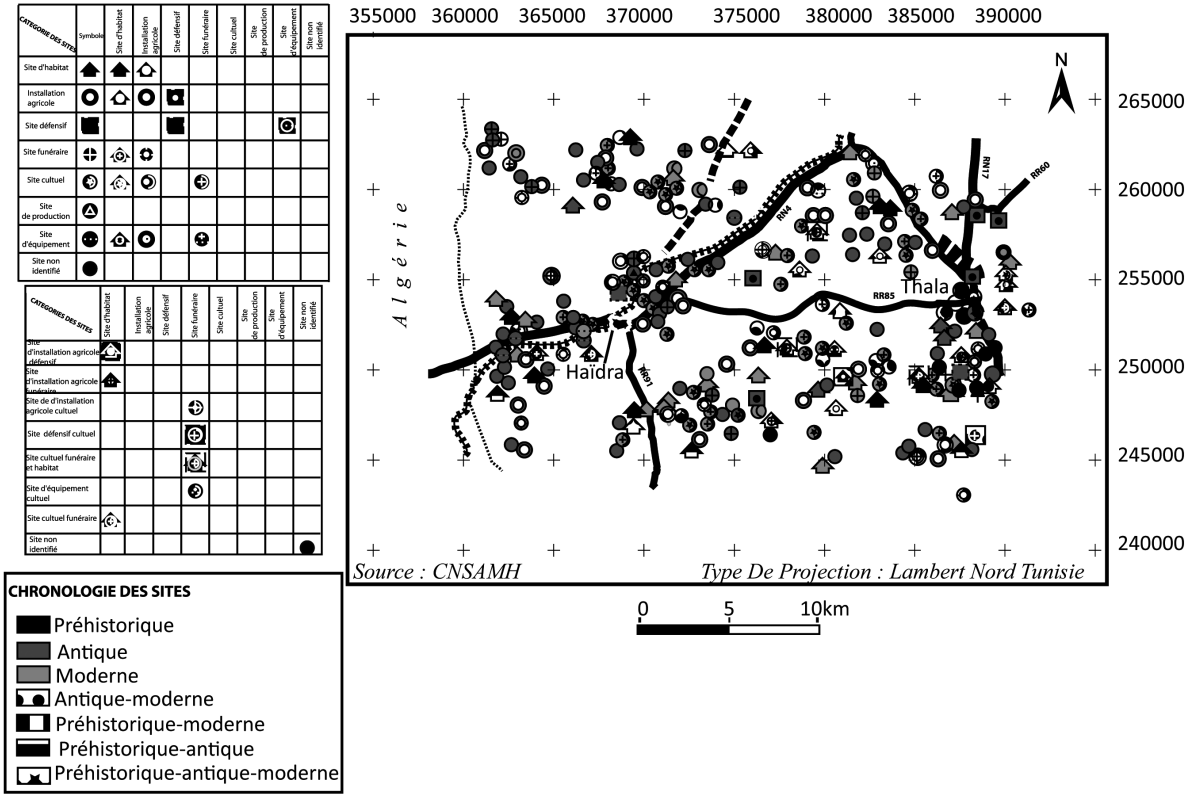


FIG. 5 Catégorisation des sites archéologiques.

sif et urbaine). Les établissements cultuels correspondent à des vestiges de l'époque moderne (mzars, marabouts, mosquées) alors que les monuments funéraires sont de l'âge préhistorique, antique et moderne. Ils représentent des nécropoles mégalithiques et antiques, des mausolées et des cimetières. Les monuments de production sont principalement des édifices agricoles antiques, ce qui explique la spécificité rural de la région pendant l'Antiquité (zone oléiculture). A côté des installations agricoles comme les huileries et les moulins à grains, les fermes antiques se caractérisent par des monuments défensifs de l'époque tardive (antique et médiévale), des fortins, des forteresses et des Klaa (FIG. 5).

3. Conclusion

Vu les travaux en matière de cartographie archéologique en Tunisie, on peut confirmer qu'une étude en matière de cartographie thématique est nécessaire pour réviser les atlas archéologiques. Une recherche en sémiologie graphique doit avoir lieu dont l'objectif de produire une légende unifiée pour les vestiges archéologiques en Tunisie dès la préhistoire et jusqu'à la période moderne. Cette légende peut être un guide utile pour archéologues et public profane en vue de faciliter la lecture et l'élaboration des cartes archéologiques.

Bibliographie

BERTIN J. (1967), *Sémiologie graphique*, Paris.

BEN BAAZIZ S. (1994), *Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques, feuille 1/50.000 de Thala*, s.l.

BEN BAAZIZ S. (2003), *Les sites préhistoriques et protohistoriques de la Dorsale Méridionale*, dans F. BEJAOUI (éd.), *Histoire des hautes steppes: antiquité-moyen âge. Actes du colloque de Sbeitla*, 2 vols., Tunis.

BONIN S. (1983), *Initiation à la graphique. Transcription visuelle des données statistiques et cartographiques*, Paris.

CHAMUSSY H., GROUPE CHADULE *et al.* (1974), *Initiation aux méthodes statistiques en géographie*, Paris.

HANS-HOYER VON PRITTWITZ UND GAFFRON

Iuvenis from Chimtou

The statue of a nude young standing man, who was found in Chimtou, Northwest of Tunisia, is a replica of the *Dresdner Knabe*, both attributed to the Greek artist Polykleit from the late 5th century. The statue was carved about 200 AD. Due to the fact that its left arm and hand with a hole for the *strigilis* are remaining, it is reconstructed that the man was an athlete. Once, the statue stood in the surrounding area of the temple of god Saturn or in the sanctuary of the *Dii Mauri*.

Key words: male statue, *Dresdner Knabe*, *Africa Proconsularis*.

«This work of art is not explainable anymore. It can't even predicate, who owns its belonging head». These sentences from an unknown poet in the *Anthologia Palatina* XVI, 85 are from a collection of a public officer at the royal court of Constantinople, Maximos Planudes, who completed its *Greek Anthology* in 1299. His words also apply to the statue we are going to describe. Nevertheless, they don't explain it completely. On the east side of the temple hill of *Simitthus* (nowadays Chimtou, Tunisia) there is the sanctuary of *Dii Mauri*[1]. In the center of the sanctuary there is a rectangular basin room, where the most important sculptural finds were made. During the archeological excavation, several fragments of a marmor statue were found (FIGS. 1-5)[2]. Out of these it was possible to defragment nearly a life-sized statue of a youth, including the plinth. The head, the right arm and also the left leg from angle to ankle, thumb and fore-finger of the left hand as well as parts of the genitals are missing.

The naked youth steps forward head-on to the observer (FIG. 1). Despite its athletic build, he is recognizable as *Iuvenis* by his body height –

* Hans-Hoyer von Prittwitz und Gaffron, LVR-LandesMuseum, Bonn.
I thank my daughter Antonia for the translation into English.

1. RAKOB (ed.) (1994), pp. 41-7.
2. RAKOB (ed.) (1994), p. 43; KRAUS (1994), p. 47 with pl. 53-56.

FIG. 1 *Iuvenis* of Chimtou (photo DAI-Rom-Chi-2012.0080_219688 Heide Behrens).

preserved height is 1,35 m – and his missing genital hair. His weight is on its right leg, the left one is placed back, the heel a little raised, the toes are still resting. It is conspicuous that the upper body, which swings backwards less to its supporting leg compared to his downcast hip on the site of the free leg, is reacting cautious. Due to its preserved right sinew for turning the head, which is only a little exalted, it becomes apparent that there is a turning of the head to the left side probably with viewing direction to the item in his left hand.

An essential feature of the statue is the entire preserved left arm (FIG. 5). This arm is nearly orthogonal bent in the elbow. The hand of the forearm is closed in the way, that the statue has hold an item, which was directed to-

FIG. 2 *Iuvenis* of Chimtou (photo DAI-Rom-Chi-2012.0080_219688,03 Heide Behrens).

FIG. 3 *Iuvenis* of Chimtou (photo DAI-Rom-Chi-2012.0080_219688,01 Heide Behrens).

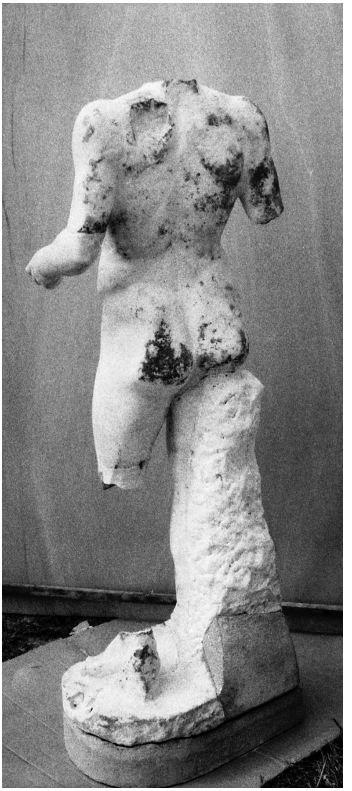


FIG. 4 *Iuvenis* of Chimtou (photo H.-H. von Prittwitz).

ward the observer. According to the oval hole of the hand, the item had a round grip. The statue is getting hold by a coarsely arranged support on the right side, which comes up to the buttocks on the back.

In the right side face it is eye-catching that there is a deflection of the upper body to the back (FIG. 3), which is supported by the upper arms taken back.

The underside of the plinth, which is worked slightly concave, is not visible. The plinth was already broken once in the antiquity and has been repaired then[3]. Due to missing comparisons, it is not clear if the concave

3. I am grateful to the restorer Hans-Georg Hartke for these observations.

FIG. 5 *Iuvenis* of Chimtou (photo DAI-Rom-Chi-2012.0080_219688,10 Heide Behrens).

work of the bottom side is related to the restoration, or if there are any technical reasons so that the statue can be tipped in any order forwards or backwards during its disposition.

A look at the back of the statue (FIG. 4) shows that the figure has not been entirely worked out. Therefore, the tree trunk support is only coarsely picked on the right side behind the statue and also the back of the youth isn't smoothed. In his left scapula there is a big flat hole (8 × 6 cm) that is almost rectangular and comes from an ancient restoration. Due to the shallowness and its extensive composition, a wall plugging for fixation can be excluded.

With regard to the dating, Theodor Kraus, the first editor of the discovery of Chimtou, has already suggested the second half of the 2nd century AD to the early beginning of the 3rd century[4]. The reduction of anatomical details as well as the statue appearance, which seems to be more corpulent and weak, confirms such dating.

The regional school of this statue is not known. So I would like to mention the statue of Apollon from *Caesarea Mauretania* from the same Severian times[5].

Both the motion and the composition of the statue remind of the works of Polyklet, the famous sculptor of the classical time. Even if it seems to be similar to his well-known *Doryphoros*, his youth shape as well as his head turning to the free leg hint to another work. It is the so-called *Dresdner Knabe*, which was created one generation later, about 420 BC (FIG. 6)[6].

4. KRAUS (1994), p. 47.
5. LANDWEHR (2006), p. 7, n. 178.
6. VORSTER (2011), pp. 704-11, n. 164.

FIG. 6 Dresdner Knabe, copy in Akademisches Kunstmuseum der Universität Bonn (photo H.-H. von Prittwitz).

The *Iuvenis* from Chimtou (FIG. 1) and the *Dresdner Knabe* (FIG. 6) correlate each other in the way of standing, as well as in the position of feet, arms and head. The most noticeable difference is the static upper body. In addition to that, there is a different distribution of the upper body: the pectoral muscle of the *Iuvenis* seems to be shorter, while the lower part of the body appears longer and elongated. The right shoulder is lifted.

Nevertheless, measurements of both statues demonstrate that the length from the base of the neck to the breast bottom line is the same.

The difference becomes clear mostly by the right supporting leg. Here the balance distribution of the upper body follows with a visible S-shaped swing, while the upper body of the *Iuvenis* has not got this swing and seems to be almost inflexible. To show this feature, the sculptor has elongated the chest on this side of the body, from the waist to the pectoral muscle. At the same time, the structure of the body with regard to the costal arch and the abdominal muscle is clearly withdrawn. So the youth appears younger and less refined. In a similar manner the hip-groin-line is changed: the line of the *Dresdner Knabe* is more semi-circular, while the line of the *Iuvenis* is acute-angled. This also contributes to his youth appearance.

Various copies, replications and transformations of the *Dresdner Knabe* show the different kind of work of the Roman sculptors with regard of the age appearance of the youth. Most similar to the statue from Chimtou is the replica of Castel Gandolfo[7], which has the same angled arm position. It is even possible to recognize the missing S-shaped swing of the *Dresdner Knabe*. There is a transformation of the *Dresdner Knabe* with a sword band in the Palazzo dei Conservatori in Rome[8]. It also appears two-dimensional due to his strutted arms. According to Paul Zanker, this statue seems to stand more upright, which the statue from Chimtou and the partly reconstructed replica in the Sledmere House actually do[9]. Because of the divergent position of the legs the statue has a more two-dimensional stand. The muscles of this statue correlate to the *Iuvenis* from Chimtou.

The differences between the statues of Dresden (FIG. 1) and Chimtou (FIG. 6) are recognizable in the position of the arms. The right upper arm of the *Dresdner Knabe* is really tight to the body. Due to Andreas Linfert,

7. LIVERANI (1989), pp. 63-4 Nr. 24-25; BERGER, MÜLLER-HUBER, THOMMEN (1992), pp. 169-72.
8. ZANKER (1975), pp. 25-6.
9. LINFERT (1993), pp. 141-7.

there is a technical reason[10]: the marble block was not wide enough. Compared to the *Dresdner Knabe*, the right arm of the statue from Chimtou is looser to the body, which induces a more two-dimensional appearance. The same arm position can be found on other replicas of the *Dresdner Knabe* as well as on the statue of Sledmere House. It becomes more conspicuous on the Ephebe with the sword band in the Palazzo dei Conservatori. Apparently, the position of the upper arm is linked to the two-dimensional design of the type.

The forearm of the *Dresdner Knabe* has rarely been bent according to the posture of the remaining support. The same forearm position is recognizable on the torsi in Basel, in Museo Nazionale Romano and the Sledmere House[11]. The forearm position of the statue from Chimtou cannot be identified because the statue has been built without any support on the arms.

Also the left upper arm of the Dresdner statue is hanging vertical, but it is more loosened from the body. The same conforms to the torsi Castel Gandolfo and the transformation in the Palazzo dei Conservatori. In contrast, the torsi in Basel and in the Museo Nazionale have the loosened upper arm from the upper body lightly taken behind in the shoulder area. Because of the preserved support remains on the left side of their bodies, the particular forearm of the torsi in Basel and in Museo Nazionale Romano has been lightly bent in the elbow and hold underneath the left hip. Also the left arm of the transformation in the Palazzo dei Conservatori is slightly bent. In contrast, the left forearm from statue from Chimtou is almost rectangular. Therefore, it is presenting an item, in this case probably a *strigilis*.

Also the statue in Dresden has lifted its forearm as shown by the preserved remains of the support which has been removed later. According to Christiane Vorster, the dimension of the support demonstrates a heavy item carried by the youth. Reviewing numerous of statues of early imperial times, you will see several sculptors using this kind of protection in the case of a hanging arm.

The obvious S-shape of the *Dresdner Knabe* points to the Greek original due to the majority of preserved torsi: a moment is retained, and therefore a transitory situation during the movement. The same S-shape is recognizable on the torsi of Basel, Castel Gandolfo, Museo Nazionale Romano and in the Sledmere House. In contrast, it is missing in the trans-

10. Linfert (1993), p. 143.

11. Basel: Berger, Müller-Huber, Thommen (1992), pp. 169-72; Museo Nazionale Romano: Paribeni (1953), p. 35, n. 44.

formation of the Palazzo dei Conservatori and therefore the statue seems to be more static. The statue from Chimtou belongs to this kind of fixed works. As there is no congruence in detail among the various replicas, the *Iuvenis* from Chimtou has to be classified into the group of replicas of the *Dresdner Knabe*.

The focus of the sculptor or his employer was not to make an exact copy, he wanted to create a modified replica of the original instead. In contrast to all replicas, the statue from Chimtou gives new information: for the first time a left arm is completely preserved. The statue looks at the object, which was hold by this arm and it could be a bronze *strigilis*. This object could already be an attribute for the original of the *Dresdner Knabe*. Since the second half of the 5th century BC, attic funerary reliefs show athletes with a *strigilis* in their hand. The dead Eupheros is presented with a *strigilis* in his left hand on a tomb stele[12], which is dated to 430/20 BC thanks to the ceramic found in his grave. During the same time the archetype of *Dresdner Knabe* has been built.

The head of the statue from Chimtou is not preserved, so it is unknown whether it was a portrait statue or an ideal youth figure. It was not a statue of an adolescent god, because there is no evidence for the possible gods Dionysos and Eros. Moreover, the find's context in the sanctuary of the *Dii Mauri* does not give any clue regarding the interpretation. It is even not sure if the statue was actually in this sanctuary, because in the basin room E of the sanctuary fragments were also found from the decoration of the Saturn temple, which is located further above on the hillside. The *Iuvenis* could have been positioned there.

Bibliography

Berger E., Müller-Huber B., Thommen L. (1992), *Der Entwurf des Künstlers. Bildhauerkanon in der Antike und Neuzeit*, Basel.

Boardman J. (1985), *Greek Sculpture. The Classical Period*, London.

Kraus Th. (1994), *Katalog der Funde*, in Rakob (Hrsg.) (1994), p. 47

Kreikenbom D. (2004), *Der reiche Stil: Private Repräsentation in Athen*, in P.C. Bol (Hrsg.), *Die Geschichte der antiken Bildhauerkunst. II. Klassische Plastik*, Mainz.

Landwehr C. (2006), *Die römischen Skulpturen von Caesarea Mauretaniae. III. Idealplastik*, Mainz.

12. Kreikenbom (2004), p. 233 pl. 168 a; Boardman (1985), pl. 147.

Linfert A. (1993), *Aus Anlass neuer Repliken des Westmacottschen Epheben und des Dresdner Knaben*, in H. Beck, P.C. Bol (Hrsg.), *Polykletforschungen*, Berlin.

Liverani P. (1989), *L´Antiquarium di villa Barberini a Castel Gandolfo*, Città del Vaticano.

Paribeni E. (1953), *Museo Nazionale Romano. Sculture greche del v secolo*, Roma.

Rakob F. (Hrsg.) (1994), *Der Tempelberg und das römische Lager. Simitthus 2*, Mainz.

Vorster C. (2011), *Dresdner Knabe. A 137*, in K. Knoll, C. Vorster, M. Woelk (Hrsgg.), *Katalog der antiken Bildwerke. II. Idealskulptur der römischen Kaiserzeit*, München, pp. 704-11.

Zanker P. (1975), *Klassizistische Statuen. Studien zur Veränderung des Kunstgeschmacks in der römischen Kaiserzeit*, Mainz.

ALEJANDRO CADENAS GONZÁLEZ

Análisis y desarrollo del retrato romano en las provincias africanas desde época post Severiana hasta la invasión vándala Confluencia con el *limes* y herencia indígena

La confluencia entre el mundo romano civilizado y el mundo indígena norteafricano es un proceso complejo. Desde el punto de vista artístico y formal, entre las provincias del norte de África encontramos diferencias entre las piezas producidas en la parte oriental, más romanizada, y en la parte occidental, con mayor herencia púnica y bereber. Las características de estas piezas nos hablan de un fuerte sincretismo artístico que refleja cómo el sustrato indígena sigue muy presente en la sociedad norteafricana. El ejemplo más notorio, tanto en forma como en contenido, lo encontramos en los relieves decorativos de los enterramientos en Ghirza.

Palabras clave: sustrato indígena, sincretismo, romanización, relieves, retratos, provincias africanas, aculturación.

La confluencia entre el mundo romano civilizado y el mundo indígena es una realidad compleja, en la que de ningún modo podemos centrarnos sólo en un proceso de aculturación romana unidireccional sobre la población norteafricana, sino más bien, en un proceso de permeabilidad entre las dos culturas, que establecieron un interesante sincretismo artístico. Para empezar, haremos una distinción entre el desarrollo escultórico de las provincias africanas occidentales y el desarrollo de la Tripolitana y la Cirenaica, empezando por esta última región.

En el santuario de wadi Bel Gadir, en Cirene, se encontró una escultura que posiblemente perteneciera al Emperador Marco Aurelio (FIG. 1)[1]. (Hay muchas dificultades para datar esta escultura y clasificarla correctamente, ya que fue encontrada en un estrato de desperdicios, cerca del

* Alejandro Cadenas González, Universidad Nacional de Educación a Distancia-UNED, Madrid.

1. WHITE (1976), pp. 14-32.

FIG. 1 Retrato de Marco Aurelio (White, 1977, p. 30).

Gymnasium, producto de un terremoto que hubo cerca del santuario.) La escultura, una cabeza de un tamaño más grande del natural, que encaja en un cuerpo togado encontrado posteriormente en un lugar cercano, nos indica que ya desde finales de época antonina existía una ligera variación provincial de los tipos escultóricos oficiales. La figura, que no necesariamente tuvo que haber sido producida allí, presenta algunos rasgos propios del arte provincial africano. Esta escultura mantiene casi todas las características propias de otros retratos provinciales conocidos, como un busto y una cabeza imperial hallados en Cirene, o el retrato de Marco Aurelio de Capua, pero este retrato tiene otras características particulares, como un trabajo del cabello algo más rudo, una mirada más penetrante y un semblante que expresa una intensa vida interior, que lo diferencia del resto de ejemplos. Sin embargo, el estilo helenístico de la figura es aún claro y predominante.

Puede que esta escultura no proviniese exactamente de Cirene, y posiblemente estuviera realizada en un taller de Afrodisias o de Alejandría, por la mayoría de sus características, pero desde luego sí se identifica la mano de un artista local en su tallado, que bien pudo trabajar parcialmente en el retrato, finalizándolo. La posibilidad de que un artista local de extraordinario nivel realizara toda la pieza es algo que tampoco podemos descartar al cien por cien, así que tenemos aquí un ejemplo de esa influencia local anterior a época Severiana. Esta escultura es ejemplo de una tradición retratística que se asemeja mucho a modelos alejandrinos o helenizantes, en donde la variante frente al modelo oficial de Roma es muy leve, y la producción estaba

sobre todo sometida al gusto de las familias púnicas muy romanizadas del siglo II d.C. (FIG. 2).

Aparte de esta lógica influencia localista, es interesante destacar el retrato de un hombre libio, a tamaño real, realizado en mármol blanco, encontrado en el extremo oriental de la terraza cuatro del santuario de Démeter en Cirene (FIG. 3). Es un retrato sorprendente por varios motivos, aunque se asemeja a los modelos escultóricos propios para los libios, pómulos altos, pelo rizado y tupido, etc. Podemos compararlo con la cabeza de bronce del British Museum encontrada en el templo de Apolo en Cirene, pero además tiene un desarrollo de la plástica bastante peculiar. La singularidad de esta obra, que podemos datar también a finales del siglo II d.C. y que tiene más que ver formalmente con las características egipcias del retrato, es que se trata, evidentemente, de un particular y no de un modelo o un arquetipo definido. No podemos decir con claridad quién era, pero su retrato demuestra que sí tuvo cierta importancia social. El retrato es un reflejo más de una relación que desde hacía ya varios siglos mantenían griegos y libios en el área africana. En inscripciones encontradas por la zona, según D. White, se encontraron algunos nombres libios, pero no pudieron ser conectados con la escultura en cuestión.

Resulta interesante comprobar cómo a partir de la renovación de la ciudad de *Leptis Magna* por Septimio Severo se genera una nueva concepción de la representación de las figuras, a partir de incisiones más rígidas, menos insistencia en los volúmenes y una nueva construcción de la representación oficial basada en una frontalidad rítmica muy simbólica (podemos observar estas características en los grandes relieves que decoran el arco de cuatro frentes). Estamos por tanto ante otro ejemplo de cómo existió una fusión entre la corriente helenística (por ejemplo, de la escuela de Afrodisias en Caria), nuevas corrientes orientales, la oficialidad de los modelos de la capital, y la mano de trabajadores locales, que generaron en una mezcla de ideas propias y extranjeras un potente y nuevo estilo que comenzó a desarrollar las características generales del arte tardoantiguo, expandiéndose incluso fuera de las fronteras africanas[2]. Sin embargo, el desarrollo de la estatuaria y del retrato no continuó en un proceso de búsqueda de nuevas formas, sino que se basó en reflejos, cada vez de menor calidad técnica, de lo había sido el modelo formal de *Leptis*, siendo este un modelo propio de la Tripolitana.

En las regiones más occidentales del África romana encontramos otras características bien diferentes a las anteriormente expuestas sobre

2. WARD-PERKINS (1948), pp. 59-80.

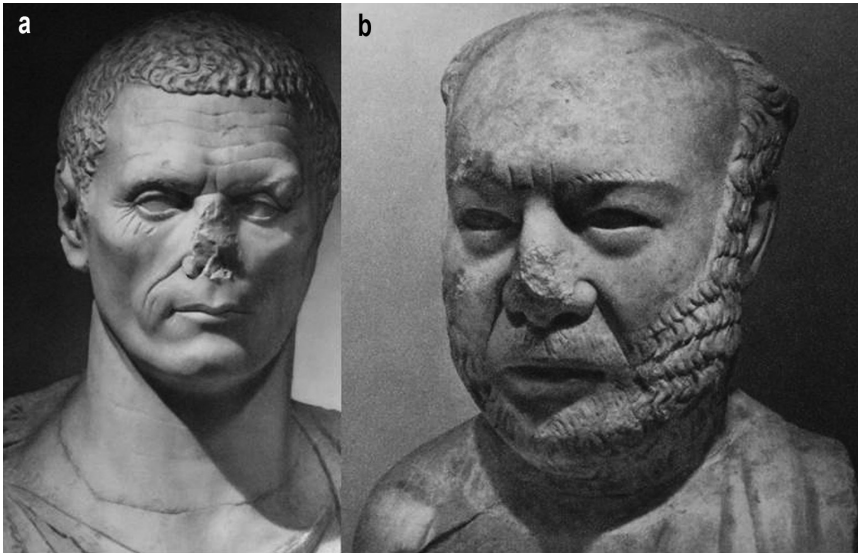


FIG. 2 a) Estatua de *Iddibal Caphada Aemilius* procedente de *Leptis Magna*, Museo de Tripoli; b) Retrato masculino procedente de Cirene, Museo de Esculturas de Cirene.

FIG. 3 Retrato de hombre libio (White, 1977, p. 27).

las regiones más orientales. Primero hay que decir que el tipo de público o clientela que había en estas ciudades tenía gustos diversos, dependiendo de si mantenían un estilo de vida más "itálico", que como hemos dicho anteriormente es más propio de las grandes ciudades como *Leptis*, o un estilo más abierto, en el que se permitía que los retratos y las esculturas mantu-

vieran claramente ese sustrato indígena, púnico o bereber. No podemos asimilar necesariamente esta premisa a una baja calidad de las obras fruto de talleres de baja calidad, sino a un arte provincial elevado, que usa los elementos oficiales romanos en circulación por el Mediterráneo, y que sufre un proceso de hibridación bastante complejo[3]. Esta idea entronca con otra de resistencia a la total aculturación de un pueblo sobre otro. De hecho, podría decirse que el proceso de romanización fue un proceso bilateral, dialéctico entre los nuevos romanos y los asentamientos previos y viceversa. Así, la influencia indígena en la estatuaria no solo explica un gusto formal determinado que se aleja del ideal greco-romano, sino que explica la relevancia y el peso que aún en época romana tardía tenían los pueblos conquistados[4].

Las características principales de este sincretismo artístico podemos observarlas en diferentes piezas, como la Estela Siliana (siglo III d.C.), el Sarcófago de las Cuatro Estaciones encontrado en Cartago (siglo IV d.C.) o algunos retratos masculinos realizados durante los siglos II-III d.C. En general, se advierte cierta frontalidad en las figuras, hieratismo y rasgos poco delicados, en un intento de simplificar el mensaje a través de un arte más lineal y pictórico, donde la decoración y el uso de la línea adquieren más protagonismo (FIG. 4).

Esta permanencia de la cultura indígena en los retratos y en la escultura no sólo tenía una presencia estética o era una reminiscencia lejana a sus ancestros, sino que representaba una realidad social concreta, una presencia cultural real que no sólo se manifestaba en el arte sino en otros aspectos culturales, como el religioso.

El ejemplo escultórico más interesante lo encontramos en las tumbas de los dos lugares de enterramientos pertenecientes a la ciudad de Ghirza, unos 250 km al sureste de Trípoli, en lo que parece que fue un importante centro religioso en el siglo III o IV d.C. Aunque encontramos algunos puntos en común con otros enterramientos en África o de la Tripolitana más concretamente, el conjunto funerario tiene sin duda más que ver con el arte sacro libio y púnico. La fusión se advierte en la arquitectura del lugar y desde luego también en los relieves decorativos. Estos tratan temas de la vida cotidiana y religiosa de sus pobladores, y pone de manifiesto la importancia de las familias más preponderantes, que en ocasiones inscribían en sus enterra-

3. BIANCHI BANDINELLI (1981), pp. 47-89.

4. SALCEDO GARCÉS (1996). Para explicar el proceso de aculturación romana en el Norte de África a partir de su iconografía.

FIG. 4 a) Estatua coronada procedente del templo de Saturno en Dougga; b) Retrato de un sacerdote desde Túnez; c) Estatua de un iniciado procedente de Borj el Amri, conservadas en el Museo Nacional del Bardo, Túnez.

mientos sus nombres en latín pero también en lengua púnica, según podemos observar por los restos arqueológicos[5].

Los relieves funerarios de Ghirza nos ofrecen imágenes que seguramente servían para explicitar el poder de algunas familias destacando escenas de siembra, recolecta y mercaderes montados en camello, escenas que parecen muy del gusto africano (FIG. 5).

Estas representaciones de función propagandística evidente, no parecen tener demasiado que ver con los modelos romanos, y no sólo suponen estéticamente un cambio, sino que refuerzan la idea por la cual las costumbres y la cultura local siguen vigentes de un modo "romanizado" en la representación artística (FIG. 6).

El propio sentido de los enterramientos dista mucho del ideal itálico, pues aquí parece que el culto a los muertos es bastante diverso, e incluso las estructuras de los edificios donde se entierran a los muertos son muy particulares, con pequeños espacios reservados para fines no muy claros, huyendo de los enterramientos al aire libre[6].

Estéticamente, la iconografía funeraria se sigue ciñendo a las características que hemos estado explicando, pero más acentuadas, donde la perspec-

5. SCOTT, WEBSTER (2003), pp. 153-71
6. MATTINGLY (1983), pp. 96-108.

FIGS. 5-6 Relieves decorativos de los enterramientos de Ghirza.

tiva y la tridimensionalidad se pierden, y se explican las situaciones a través de mensajes analíticos y simples.

Ante esa dinámica de cierta distancia con la oficialidad romana, el cristianismo, entendido como una liberación o una separación del modelo tradicional de la religión romana, se expandió con mucha facilidad por el norte de África. A este proceso se unía un carácter austero y espiritual que como hemos visto, se encuentra muy presente en estas zonas. Así, las primeras comunidades cristianas de estas provincias tuvieron un carácter polémico muy interesante, y produjeron algunos autores de mucha importancia, como Tertuliano, Cipriano o Agustín, con unas claras reivindicaciones hacia una iglesia primitiva, en una comprensión ideológica diferente de ese estilo de comunidad heredado de las provincias[7].

En estas circunstancias llegaron los Vándalos a África desde la península ibérica, asumiendo la cultura, la lengua y las leyes africanas, y se sumaron a esa cohesión de estilos. Es más, parece probable que los bereberes nómadas ayudaran a los nuevos conquistadores a eliminar los restos del ejército romano, ejemplificando aún más como los focos anti romanos seguían existiendo aún en el siglo V d.C.

Volviendo al tema formal y estético, es cierto que estas características que vinculamos a la herencia indígena tienen que ver con una disminución general de la calidad artística de los talleres, y que esa inclinación hacia un arte más localista, sobre todo a partir del siglo III d.C., la podemos encontrar en otros puntos fronterizos del Imperio como la Galia. Sin embargo, en esta contribución hemos tratado de explicar a partir del análisis de algunas esculturas que el proceso es mucho más complejo, y no se trata sólo de la desviación de un modelo oficial sino de una interesante mezcla de estilos provenientes de diferentes puntos. Además, esa conjunción de estilos generó nuevas formas y nuevos tipos estéticos que incluso llegaron a expandirse hacia el arte oficial de la capital, como ocurrió en *Leptis Magna*. Del mismo modo, hemos procurado explicar que esas mismas características tenían una gran aceptación en la sociedad Africana.

Por tanto, el análisis del retrato y de la escultura en el norte del África romana pueden ayudar a comprender mejor el complejo proceso de romanización y de sincretismo entre la cultura romana y la indígena, y puede apoyar nuevas ideas sobre la concepción, importancia y desarrollo de las provincias Africanas en la Antigüedad Tardía no sólo desde el punto de vista formal, sino también desde el punto de vista religioso o propagandístico.

7. Brown (2001).

Bibliografía

Bagnani G. (1921), *Sculpture from Cirene*, «JHS», 41, 2, pp. 232-46.

Barnes T. D. (1971), *Tertullian: A Literary and Historical Study*, Oxford.

Bianchi Bandinelli R. (1970), *Rome: The Center of the Power. Roman Art to AD 200*, London.

Bianchi Bandinelli R. (1971), *Roma: El fin del arte Antiguo*, Madrid.

Bianchi Bandinelli R. (1981), *Del helenismo a la Edad Media*, Madrid.

Brown P. (2001), *Agustín de Hipona*, Madrid.

Corzo R. (1991), *Arte fenicio y púnico* (Cuadernos de Arte Español, Historia 16), 6, Madrid.

Mattingly D. J. (1983), *The Laguatan: A Libyan Tribal Confederation in the Late Roman Empire*, «LibStud», 14, pp. 96-108.

Mattingly D. J. (2003), *Family Values: Art and Power at Ghirza in the Libyan Pre-Desert*, en Scott S., Webster J. (eds.), *Roman Imperialism and Provincial Art*, Cambridge, pp. 153-71.

Mattingly D. J., Bruce Hitchner R. (1995), *Roman Africa: An Archeological Review. Reviewed Works*, «JRS», 85, pp. 165-213.

Parrish D. (1979), *Two Mosaics from Roman Tunisia: An African Variation of the Season Theme*, «AJA», 83, 3, pp. 279-85.

Pitts M. (2007), *The Emperor's New Clothes? The Utility of Identity in Roman Archaeology*, «AJA», 111, 4, pp. 693-713.

Raven S. (1993), *Rome in Africa*, London.

Reynolds J. (1978*), Adrian, Antoninus Pius and the Cyrenaican Cities*, «JRS», 68, pp. 111-21.

Riccardi L. A. (2000), *Uncanonical Imperial Portraits in the Eastern Roman Provinces: The Case of the Kanellopoulos Emperor*, «Hesperia», 69, 1, pp. 105-32.

Salcedo Garcés F. (1996), *África. Iconografía de una provincia romana* (Biblioteca Italica, 21), Roma-Madrid.

Salcedo Garcés F. (1996), *El relieve tetrárquico de Rapidum (Sour-Djouab, Argelia)*, «AntAfr», 32, pp. 67-85.

Ward-Perkins J. B. (1948), *Severan Art and Architecture at Leptis Magna,* «JRS», 38, parts 1 and 2, pp. 59-80.

White D. (1971), *The Cyrene Sphinx, Its Capital and Its Column*, «AJA», 75, 1, pp. 47-55.

White D. *et al.* (1976), *Seven Recently Discovered Sculptures from Cyrene*, *Eastern Libya*, «Expedition», 18, 2, pp. 14-32.

Woolf G. (1997), *Beyond Romans and Natives*, «World Archaeology», 28, 3, pp. 339-59.

Zanker P. (2008), *Arte romana*, Roma-Bari.

CIRO PARODO

I *Mamuralia* del calendario figurato di *Thysdrus*: un caso di "*invented tradition*"?

L'esiguità delle fonti e della documentazione archeologica rendono complessa un'esegesi sistematica dei *Mamuralia* celebrati a marzo allorché si sarebbe rievocata l'espulsione rituale di *Mamurius Veturius*, il mitico fabbro che realizzò, su indicazione di Numa, le undici copie dell'*ancile* di Giove. Partendo dall'analisi della scena rappresentata sul mosaico di marzo del calendario figurato della Maison des Mois di *Thysdrus*, il presente contributo si propone di indagare la natura dei *Mamuralia* per verificarne l'eventuale contestualizzazione entro il panorama ideologico-religioso augusteo.

Parole chiave: *Mamuralia*, *Salii*, *Thysdrus*, calendari figurati, Augusto.

Il mosaico policromo che pavimenta il vano 6 della Maison des Mois di *Thysdrus* è noto innanzitutto per essere il primo calendario figurato completo giunto fino a noi[1]. Attribuibile a un arco cronologico compreso tra la fine del II e la prima metà del III secolo d.C., consiste in un tappeto musivo di 5,05 × 4 m, articolato in ventiquattro pannelli quadrati di 0,37 m disposti su quattro file, in cui i mesi dell'anno sono rappresentati mediante scene che alludono *in primis* a specifiche festività religiose e, in misura minore, ad attività rurali a carattere stagionale[2].

La nostra indagine inizia con l'analisi iconografica di uno di questi pannelli, quello del mese di marzo (FIG. 1). Protagonisti della scena raffigurata sono tre personaggi maschili, vestiti con una corta tunica e un mantello con cappuccio piegato sulla schiena che stringono una pelliccia animale e la percuotono con degli oggetti sottili e allungati. A destra, in

* Ciro Parodo, Institut für Klassische Archäologie, Eberhard Karls Universität Tübingen.

1. Per una sintetica ma esaustiva definizione e catalogazione dei calendari figurati romani e bizantini si vedano: STERN (1981); PARRISH (1992).

2. La bibliografia in merito al calendario figurato di *Thysdrus* e alla Maison de Mois è ampia; si vedano tra gli altri: FOUCHER (1962; 2002); STERN (1965); ID. (1981), pp. 435-9; DUNBABIN (1978), pp. 111-2; PARRISH (1984), pp. 156-60; ID. (1992), n. 31; YACOUB (1995), pp. 122-6; SLIM (1996), pp. 44-5, 48.

FIG. 1 Pannello di marzo, mosaico del Calendario di El Djem-*Thysdrus.* Musée Archéologique de Sousse (M.XIX.Ro. 750) (da Stern, 1966, p. 559, fig. 1).

FIG. 2 "Mosaico di Marzo". Roma, Galleria Borghese (s.n.) (da Foucher, 1974, fig. 2).

alto, è presente l'iscrizione MARTI/AS. Fin dalla scoperta del calendario figurato, avvenuta nel 1961, l'immagine in questione è stata comparata a quella del cosiddetto "mosaico di Marzo" conservato presso la Galleria Borghese a Roma e da tempo conosciuto[3] (FIG. 2). Si tratta, questo, di un pannello musivo policromo di forma quadrata (0,84 m), di cui non è più possibile ricostruire il contesto di provenienza, ma coevo, date le assonanze iconografiche, a quello di *Thysdrus*, e rispetto al quale, infatti, presenta una scena analoga. A differenza del mosaico nordafricano, tuttavia, in quello romano si erge, alle spalle dei tre personaggi parimenti intenti a percuotere una pelle ferina, una statua di Marte barbato, munito di elmo, corazza, lancia e scudo.

Le scene di entrambi i mosaici, evidentemente riconducibili a uno schema iconografico comune, verosimilmente di provenienza Urbana[4], sono state interpretate da H. Stern come un momento della celebrazione dei *Mamuralia* di marzo da parte di tre *Salii*[5]. L'ipotesi di Stern, sebbene accettata in ma-

3. Per una descrizione del mosaico in questione si vedano in particolare: HERBIG (1925); STERN (1966), pp. 598-601; SCHÄFER (1980), pp. 361-5; PARRISH (1992), n. 32.

4. DUNBABIN (1978), p. 112.

5. STERN (1966); ID. (1968), p. 182; ID. (1975); ID. (1981), pp. 436-7. In merito, più specificamente, all'interpretazione dell'immagine raffigurata sul "mosaico di Marzo" della Galleria

niera sostanzialmente univoca[6], non ha mancato di suscitare opinioni divergenti[7], in quanto l'esiguità delle fonti e, in particolare, della documentazione archeologica, rendono ardua una più sistematica esegesi di questa festività.

La vicenda riguardante *Mamurius Veturius* – il fabbro incaricato da Numa di realizzare undici copie dell'*ancile* donato da Giove, in modo da scongiurare il suo eventuale furto, il quale come ricompensa ottenne che il suo nome fosse ricordato nel *carmen* intonato dai *Salii* appositamente istituiti dal re per custodire lo scudo divino – è ben nota, e le sue versioni più strutturate le ritroviamo in Ovidio e Plutarco[8]. Tuttavia in entrambe le fonti, così come nelle altre che citano Mamurio e che comunque si limitano a fornirci dati accessori sul mitico *artifex*[9], non viene fatta alcuna menzione in merito allo svolgimento dei *Mamuralia*.

Informazioni più circostanziate le ritroviamo solo più tardi, in Giovanni Lido. L'autore bizantino[10], infatti, sostiene che, a causa della riproduzio-

Borghese, H. Stern ha sviluppato la tesi già proposta in Herbig (1925), pp. 301-9, in base alla quale la suddetta scena alluderebbe a una cerimonia religiosa a carattere lustrale compiuta da tre *Salii* e funzionale alla decontaminazione dell'esercito dalle impurità accumulatesi in seguito all'attività bellica. Contrario a questa ipotesi è Alföldi (1959), pp. 20-3, per il quale l'immagine in questione si riferirebbe al giuramento militare sancito dal rituale della *porca caesa* e celebrato di fronte al simulacro di Marte, considerato il simbolo dell'*imperium* romano.

6. Dello stesso parere di H. Stern sono, tra gli altri, Schäfer (1980), p. 361; Parrish (1984), p. 158; Yacoub (1995), p. 123; Slim (1996), p. 44; Estienne (2005), n. 66.

7. Su tutte quella di L. Foucher che, riprendendo e perfezionando la suddetta tesi di A. Alföldi, ipotizza che le scene raffigurate sia sul mosaico della Galleria Borghese che su quello di marzo di *Thysdrus* intendano alludere alla celebrazione di un *sacramentum militiae* suggellato il 19 marzo (*Quinquatrus*), o, più verosimilmente, in occasione del *Natalis Martis* (1° marzo), data dal significato particolarmente rilevante in quanto sanciva l'inizio dell'attività cultuale saliare, il computo degli anni di servizio nell'esercito e il congedo dei *milites* dei vigili. Foucher (1962), pp. 33-5; Id. (1974); Id. (2002), pp. 75-80.

8. Le due versioni concordano sostanzialmente tra loro, eccetto per alcuni significativi particolari. Secondo Ovidio, infatti, la discesa *ex caelo* dell'*ancile* è annunciata da Giove e la sua funzione sarebbe stata quella di assicurare il perpetuo dominio romano (Ov., *fast*., iii, 363-392); per Plutarco (Plut., *Numa*, xiii, 1-6), invece, la venuta dello scudo sacro è comunicata a Numa da Egeria e la sua presenza avrebbe consentito a Roma di salvarsi dalla pestilenza che l'aveva colpita.

9. Così Varrone (Varro, *ling*., vi, 49) si limita a sostenere che l'etimologia del nome *Mamurius Veturius* sarebbe riconducibile a *memoriam veterem*, mentre Dionigi di Alicarnasso (Dion. Hal., *ant*., ii, 71, 1-2) e Festo (Fest. p. 117 L.) riportano genericamente il mito inerente al fabbro; secondo Properzio (Prop., iv, 2, 59-64), poi, Mamurio sarebbe stato incaricato da Numa di realizzare anche il simulacro bronzeo di Vertumno, in sostituzione di uno precedente in legno.

10. Lyd., *mens*., iv, 49.

ne dell'*ancile* di Giove in undici esemplari, gesto ritenuto empio e perciò considerato la causa di una serie di sventure abbattutesi su Roma, *Mamurius* fosse stato scacciato a bastonate dalla città. La stessa azione sarebbe stata ripetuta ogni anno a marzo, il 15, allorché un personaggio che lo imitava veniva ricoperto di pelli caprine e quindi, tra l'ilarità generale, espulso a forza di percosse.

Alla testimonianza di Lido vengono generalmente associate quella di Servio e quella, come vedremo più discutibile, di Minucio Felice. Il primo[11] racconta come venisse percossa una pelle a imitazione dell'attività cesellatrice di Mamurio, mentre il secondo[12], enumerando i rituali romani a suo giudizio ridicoli, includerebbe anche quelli praticati dai *Salii*, intenti, nel corso della loro tradizionale danza marziale, a battere delle pelli. Ancora più scarne, poi, sono le uniche fonti epigrafiche che riferiscono di questa occasione, ovvero i *Menologia rustica Colotianum* (FIG. 3) e *Vallense* (FIG. 4) (prima metà I secolo d.C.) in cui è presente l'annotazione *Sacrum Mamurio*, e i *Fasti Furii Filocali* (354 d.C.) (FIG. 5) che in data 14 marzo restituiscono l'indicazione *Mamuralia*[13].

Decisamente variegate sono, infine, alcune notizie in cui Mamurio è citato solo indirettamente. La prima si riduce a un aneddoto riferito dalla *Historia Augusta* secondo la quale Mario, un fabbro che nel 268, durante il periodo di anarchia dei "Trenta Tiranni", sarebbe diventato imperatore delle Gallie secessioniste, fu soprannominato, in virtù del suo ex mestiere, *Mamurius* oppure *Veturius*[14]. Le altre notizie sono invece di natura topografica. Negli *Acta* di santa Susanna risulta che il *vicus Mamuri* si troverebbe presso la chiesa dedicata alla martire[15]; un *clivus Mamuri*, invece, è ricordato

11. SERV., *Aen*., VII, 188.

12. MIN. FEL., XXIV, 11.

13. *Menol. Col.*: *Sacr(um) Mamurio; Menol. Vall.: Sacrum Mamur(io)*; *Fil.*: *Mamuralia*. Cfr. DEGRASSI (1963), pp. 242, 287, 293. Secondo un'opinione generalmente condivisa – cfr. ILLUMINATI (1961), p. 52, nota 27; LOICQ (1964), p. 403; STERN (1966), p. 604 –, le cause della discrepanza cronologica tra Giovanni Lido e i *Fasti* filocaliani circa la data di celebrazione dei *Mamuralia* (l'uno indica il 14, gli altri il 15 marzo) devono essere ricercate o in un errore dell'autore bizantino, oppure nella possibile estensione a due giorni della durata degli *Equirria* del 14, a cui i *Mamuralia* sarebbero stati cronologicamente connessi. Al contrario dei *Fasti* di Furio Filocalo, i *Menologia rustica* non riportano la data precisa del *Sacrum Mamurio*, per quanto sia sicuramente compresa tra il *Navigium Isidis* e i *Liberalia* celebrati rispettivamente il 5 e il 17 marzo. LOICQ (1964), p. 403; STERN (1966), p. 605.

14. *SHA*, *Trig. Tyr.*, 8.

15. *Acta s. Susannae die XI Aug*., p. 632 E.

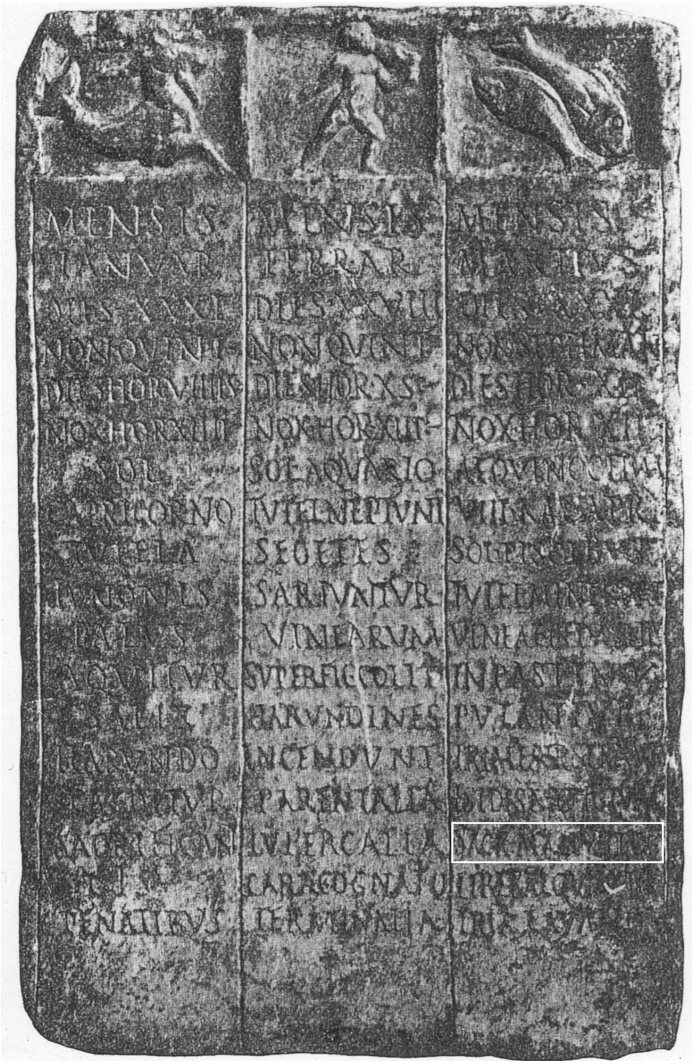


FIG. 3 *Menologium rusticum Colotianum*, mese di marzo: *Sacr(um) Mamurio* (rielaborazione da Degrassi, 1963, tav. LXXXI).

nella biografia di Innocenzo I vicino alla basilica di S. Vitale[16]. Di fronte allo stesso edificio si sarebbe trovato anche il *templum Mamuri*, citato nel

16. *Lib. Pont.*, I, 221.

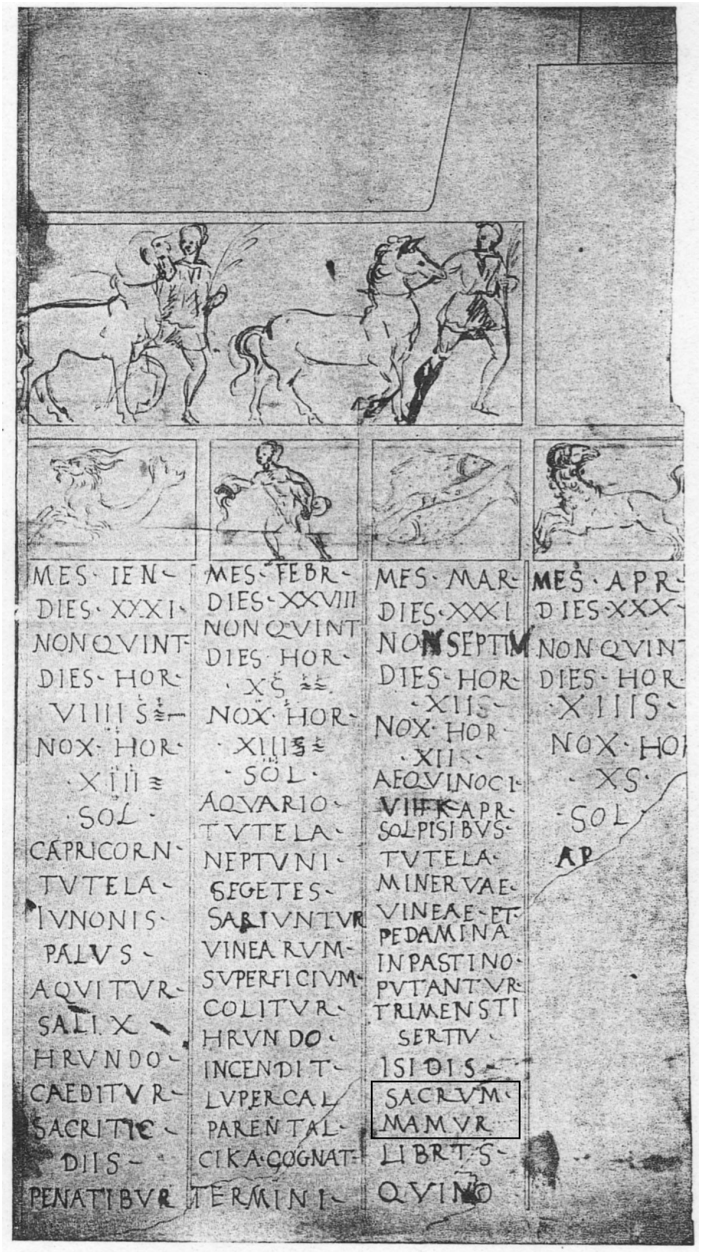
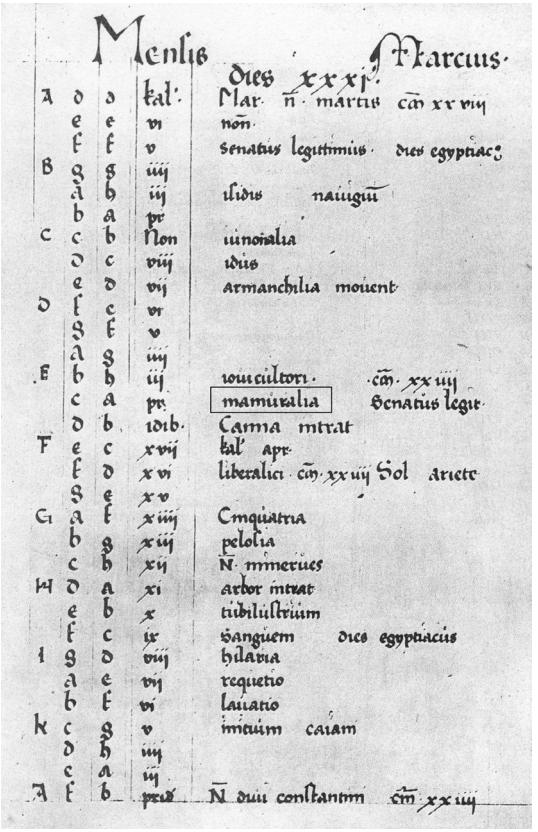


FIG. 4 *Menologium rusticum Vallense*, mese di marzo: *Sacrum Mamur(io)* (rielaborazione da Degrassi, 1963, tav. LXXVI).


Menſis Martius
dies xxxi
kal
vi
v
iiij
iij
pr
Non
viij
vij
vi
v
iiij
iij
pr
idib
xvij
xvi
xv
xiiij
xiij
xij
xi
x
ix
viij
vij
vi
v
iiij
iij
pri
Mar n martius cm xx viij
non
senatus legitimus dies egyptiac
ſ
ſ
ſ

entrambe contestualizzabili entro il clima culturale del comparativismo etno-antropologico otto-novecentesco applicato agli studi classici. Più specificamente, secondo H. Usener[19], la cacciata a marzo del fabbro, considerato una proiezione del vecchio Marte, equivarrebbe simbolicamente all'abolizione dell'anno passato, che nel calendario romano arcaico iniziava appunto in questo mese. Per J. Frazer[20], invece, i *Mamuralia* costituirebbero la versione romana di un rituale frequentemente attestato dalle tradizioni etno-folcloriche mitteleuropee e che vedrebbe nella bastonatura rituale di Mamurio, *Vegetationsdämon* giunto alla fine dell'inverno allo stremo delle forze, l'annullamento di tutte le contaminazioni responsabili dell'infertilità.

Se, ancora in tempi recenti, ha riscosso ampia consenso la tesi secondo la quale la cacciata di *Mamurius* corrisponderebbe a quella dell'anno trascorso[21], più problematica si delinea la sua interpretazione come rituale dell'espulsione dello *scapegoat*, non solo perché basata sugli impianti teoretici frazeriani, in gran parte superati[22], ma perché l'unica a parlarcene espressamente è una fonte piuttosto tarda quale appunto Giovanni Lido.

Ciò che emerge da una prima analisi, poi, è il fatto che il mito eziologico degli *ancilia*, in quanto prodotti dell'abilità metallurgica di *Mamurius Veturius*, sembrerebbe concretizzarsi solo in tempi recenti, presumibilmente, come suggerito da F. Bömer[23], entro gli anni compresi tra la produzione di Varrone e quella di Dionigi di Alicarnasso, che per primo tratta in maniera più estesa la vicenda inerente al mitico fabbro. Sarà poi seguito da Ovidio, il quale per la prima volta connette esplicitamente il nome di Mamurio al *carmen Saliare*, peraltro secondo un *topos* letterario diffuso, come conferma, ad esempio, l'associazione tra la figura di Imeneo e l'omonimo canto nuziale[24]. Diversamente, tutte le altre fonti che, in maniera diacronica, citano gli *ancilia*, non fanno alcun riferimento ad una loro presunta fabbricazione ad opera di Mamurio[25], ma si limitano a sottolineare la natura divina dello scudo di Giove, verosimilmente sul modello greco del

19. Usener (1913), pp. 122-6.
20. Frazer (1973), pp. 891-2.
21. Si vedano, tra gli altri, Loicq (1964); Latte (1960), p. 117; Radke (1993), pp. 133-4; Versnel (1993), pp. 297, 301-2.
22. Fondamentale per una critica alla metodologia frazeriana è Wittgenstein (1975).
23. Bömer (1958), pp. 160-1; cfr. in tal senso anche Bremmer (1993), p. 161.
24. Bremmer (1993), p. 161.
25. Per una raccolta completa delle fonti che citano gli *ancilia* si veda: Borgna (1993), pp. 38-42.

Palladium che, secondo alcune tradizioni, sarebbe disceso dal cielo analogamente all'*ancile*[26].

Solo fonti alquanto tarde, come detto, ovvero Servio, Minucio Felice e Giovanni Lido, ci informano circa le modalità rituali dei *Mamuralia*. Fra i tre autori, tuttavia, è possibile ravvisare delle sostanziali difformità. I primi due, infatti, raccontano genericamente della battitura di una o più pelli, mentre l'autore bizantino si riferisce esplicitamente a un individuo che interpreta Mamurio e che, in quanto tale, è oggetto di percosse. Inoltre, per quanto riguarda Minucio Felice, il passo tratto dal suo *Octavius* si presta a possibili letture divergenti, tanto che alcuni, come L. Foucher, ritengono che l'apologeta si riferisse ai *Galli*, e non ai *Salii*, intenti, durante l'estasi devozionale nei confronti della *Magna Mater*, a percuotere la pelle dei tamburi[27].

In ogni caso, anche ammettendo che Minucio Felice descrivesse il rituale dei *Mamuralia*[28], le immagini dei mosaici Borghese e di *Thysdrus* ci porterebbero a reputare come corrette solo le prime due fonti o, ancora più specificamente, solo quella serviana, considerato che si riferisce alla percussione di una singola pelle. Per inciso, poi, se anche accettassimo l'interpretazione delle suddette scene come una rappresentazione dei *Mamuralia*, siamo propensi a non concordare con l'identificazione dei tre personaggi ivi raffigurati come *Salii*, visto che il loro abbigliamento appare troppo discordante rispetto a quello che è il loro costume tradizionale[29]. A ciò si deve aggiungere l'assenza di documentazione relativa a una presenza dei *Salii* in occasione dei *Mamuralia*, mentre la loro attività cultuale è documentata con certezza solo il 1° marzo, il 9, il 17, il 19 e il 23[30].

26. Bremmer (1993), p. 161. Non dimentichiamo, del resto, che Servio attribuisce a *Mamurius* anche la realizzazione delle copie del *Palladium* (Serv., *Aen*., vii, 188).

27. A favore di questa ipotesi – cfr. anche Versnel (1993), p. 297, nota 29 –, L. Foucher sottolinea come Minucio, nordafricano d'origine, dovesse avere verosimilmente più familiarità con le pratiche del culto metroaco, al pari di Apuleio che nelle sue *Metamorfosi* ce ne offre un'efficace descrizione (Apul. *met*. 27). Foucher (2002), pp. 76-7.

28. Favorevoli a questa ipotesi sono Illuminati (1961), p. 53; Loicq (1964), p. 405, nota 1; Stern (1966), p. 603.

29. Non convince pienamente la proposta avanzata da R. Herbig e H. Stern secondo i quali i protagonisti dei due mosaici sarebbero identificabili come *Salii* sulla base della presenza del cappuccio che i due autori identificano con il copricapo in pelle di agnello indossato dai *Salii* e che Festo definisce *pescia* (Fest. p. 210, 5 L). Herbig (1925), p. 306; Stern (1966), p. 609; Id. (1975), p. 74; cfr. in tal senso anche Schäfer (1980), p. 362; Estienne (2005), p. 86.

30. 1° marzo (*Natalis Martis*) in Ov., *fast*., iii, 259-260, Lyd., *mens*., iii, 22; il 9 in *Fasti Fil*., Degrassi (1963), pp. 238-9; il 17 (*Agonium Martiale*) in Varro, *ling*., vi, 14, Macr., *Sat*., i, 4, 15; il 19 (*Quinquatrus*) in *Fast. Praen*., Degrassi (1963), p. 123, il 23 (*Tubilustrium*)

Alla luce delle informazioni fin qui raccolte, sembra dunque più probabile che Giovanni Lido, ex funzionario palatino attivo nel VI secolo e l'unico che racconti dell'espulsione di *Mamurius*, si sia ispirato alle tradizioni greche relative al rituale dello *scapegoat*[31]. Del resto l'interesse di Lido nei confronti del mito di Mamurio può anche essere letto alla luce di una prospettiva favorevole alla *translatio imperii*, simboleggiata appunto dal trasferimento a Costantinopoli dei *pignora imperii*, tra i quali lo stesso *ancile* di Giove[32]. Lido, inoltre, è l'unico a connotare l'*artifex* in termini marcatamente negativi (come detto la sua empia duplicazione dello scudo divino sarebbe stata la causa delle sciagure che colpirono Roma), in maniera confacente alla corrente mentalità cristiana[33].

Meno attendibili sono poi le altre informazioni forniteci dalle fonti.

Per quanto riguarda l'aneddoto tramandato dalla *Historia Augusta*, si tratta evidentemente di un'informazione alquanto dubbia: la lista dei cosiddetti "Trenta Tiranni", infatti, annovera un gruppo di usurpatori, il cui numero doveva rievocare quello dei più celebri trenta tiranni ateniesi e la cui attendibilità delle biografie risulta fortemente inficiata da elementi non storicamente reali[34]. In merito, invece, ai sopra citati dati di natura topografica che concernono Mamurio, se F. Coarelli appare possibilista circa una loro veridicità[35], decisamente contrario risulta H. Geertman convinto del fatto che la variante *clivus Mamuri* sia da rifiutare, accettando invece la lezione *Mamurtini*[36]. Seguendo questo ragionamento, lo stesso Geertman respinge anche la ipotetica esistenza di un *templum Mamuri* e di una *statua Mamuri*[37].

A proposito, infine, delle testimonianze offerte dai *Menologia rustica* e dai *Fasti Furii Filocali*, risulta ardua una loro interpretazione univoca. Secondo alcuni autori, la citazione del *Sacrum Mamurio* presso i due *Menologia*, e per contro la sua assenza presso tutti gli altri calendari "ufficiali",

in Lyd., *mens*., IV, 55. La bibliografia in merito all'attività dei *Salii* è vasta, si vedano tra gli altri: Latte (1960), pp. 114-9; Rüpke (1990), pp. 24-7.

31. Bremmer (1993), p. 162. Ampia è la bibliografia a proposito del rituale dello *scapegoat* nel contesto storico-culturale ellenico; a tal proposito si vedano in particolare: Bremmer (1983); Parker (1983), pp. 258-80.
32. Cracco Ruggini (2011), p. 104.
33. Ivi, pp. 97, 105-6.
34. Bunson (1995), p. 414.
35. Coarelli (1993), p. 282.
36. Geertman (2004), pp. 130-1.
37. Ivi, p. 131.

dovrebbe essere motivata dalla natura popolare di questo rituale[38]. È questa, tuttavia, un'ipotesi non soddisfacente, anche perché le stesse fonti annotano una serie di festività (tra cui i *Lupercalia*, i *Parentalia*, i *Saturnalia*) che, al contrario, trovano ampia attestazione presso i *fasti* epigrafici. Per quanto riguarda invece i *Fasti Filocali*, espressione di quella *koinè* tardoantica frutto del connubio tra cultura pagana aristocratica e cristianesimo, non rifuggono un certo gusto per il sapere antiquario tipico di quello specifico *milieu* storico-culturale[39].

In conclusione, il contesto cronologico relativamente recente entro il quale si dipana la documentazione fin qui riportata, sembrerebbe autorizzare l'ipotesi sostenuta più recentemente da J. Bremmer, secondo il quale il mito di *Mamurius* iniziò a essere strutturato sistematicamente solo in età augustea[40]. La calcolata attenzione rivolta da Augusto a una rilettura del passato che si coniugasse con i miti dinastici, lo conduce a instaurare dei precisi parallelismi non solo con Romolo ma anche con Numa, in quanto fondatore dell'ordinamento religioso romano e dunque perfettamente compatibile con l'autodefinizione del *princeps* come *pius*, tanto che, nella parata delle figure esemplari dell'età regia tracciata da Virgilio nel sesto libro dell'*Eneide*, Augusto appare tra i primi due re di Roma[41]. Entro questa riscrittura ideologica della storia dell'*Urbs*, non stupisce dunque l'inserimento a titolo onorifico, stabilito dal *senatus consultum* del 29 a.C., del nome di Augusto nel *carmen Saliare*, al pari di quanto già accaduto a Mamurio[42].

In tal senso, poi, appare emblematica l'emissione, ad opera del triumviro monetale P. Licinius Stolo nel 17 a.C., di un *denarius* decorato sul rovescio con un *apex* al centro tra due *ancilia*[43] (FIG. 6). Lo stesso scudo, quale simbolo della legittimazione sacrale dell'autorità augustea, è a sua volta parte integrante del programma propagandistico del *princeps*, sia a livello letterario, visto che gli *ancilia* sacri sono compresi nella descrizione virgi-

38. LOICQ (1964), p. 403; STERN (1966), p. 605.

39. Per un'analisi dei *Fasti Furii Filocali* si vedano i fondamentali contributi di STERN (1954) e SALZMAN (1990).

40. BREMMER (1993), pp. 162-3; cfr. in tal senso anche PHILIPPS (1999).

41. VERG., *Aen*., VI, 777-812. Circa i rapporti ideologici tra la *pietas* augustea e quella numana si vedano: BARCHIESI (1994), pp. 162-5; GALINSKY (1996), pp. 35-7; LITTLEWOOD (2002), pp. 175-6, 196.

42. AUG., *res gestae*, 10; DIO CASS., LI, 20, 1; cfr. SCHÄFER (1980), p. 371; LITTLEWOOD (2002), pp. 192-4.

43. Sul reperto in questione si vedano tra gli altri: SCHÄFER (1980), pp. 371-2; COLONNA (1991), p. 86.

FIG. 6 *Denarius* di P. Licinius Stolo. Cabinet des Mèdailles, Paris (disegno da Colonna, 1991, fig. 22.c).

liana dello scudo istoriato di Enea[44], che iconografico, come testimoniano gli scudi posti nell'attico del Foro di Augusto e il *clipeus virtutis* a lui assegnato nel 27 a.C.[45]. Da non trascurare, infine, il fatto che proprio una delle maggiori personalità letterarie del tempo, centrale nella strutturazione del mito di Mamurio, ovvero Ovidio, contribuì in maniera decisiva alla legittimazione in senso antiquario della rilettura politica operata da Augusto del patrimonio religioso romano[46].

Alla luce dei dati fin qui esposti, la suggestione che il mito di *Mamurius* costituisca un'elaborazione di età augustea appare nel complesso da non trascurare. Il concetto stesso di *invention of tradition*, con il quale in letteratura si designa il fenomeno di storicizzazione di tradizioni moderne funzionale a legittimarne la presunta antichità[47], non è alieno al mondo romano. Lo dimostrano, tra gli altri, il processo di rielaborazione storica condotta sui *fasti consulares* pre-annibalici, con la loro riscrittura in senso encomiastico delle genealogie gentilizie[48], o ancora la riforma augustea del

44. VERG., *Aen*., VIII, 663-664; cfr. LITTLEWOOD (2002), pp. 186-7.
45. Ivi, p. 176.
46. La bibliografia in merito alle relazioni tra la politica augustea e la produzione letteraria ovidiana è ampia. Si vedano in particolare: BEARD (1987); WALLACE-HADRILL (1987).
47. L'espressione è stata mutuata dal contributo di HOBSBAWM (1983), più specificamente incentrato sulle dinamiche ideologiche di costruzione dei nazionalismi otto-novecenteschi.
48. MORA (1999), pp. 56-91.

collegio degli *Arvales*[49]: due eventi entrambi funzionali ad una riformulazione, seppur secondo prospettive e intenzioni differenti, del mito delle *origines* e della conseguente convalidazione dell'ordine costituito, repubblicano o imperiale che fosse.

Bibliografia

Alföldi A. (1959), *Hasta-Summa Imperii: The Spear as the Embodiment of Sovereignty in Rome*, «AJA», 63, pp. 1-27.

Barchiesi A. (1994), *Il poeta e il principe. Ovidio e il discorso augusteo*, Roma-Bari.

Beard M. (1987), *A Complex of Times: No More Sheep on Romulus' Birthday*, «PCPhS», 33, pp. 1-15.

Bömer F. (1958), *P. Ovidius Naso. Die Fasten, II. Kommentar*, Heidelberg.

Borgna E. (1993), *Ancile e arma ancilia. Osservazioni sullo scudo dei Salii*, «Ostraka», 2, 1, pp. 9-42.

Bremmer J. N. (1983), *Scapegoat Rituals in Ancient Greece*, «HSPh», 87, pp. 299-320.

Bremmer J. N. (1993), *Three Roman Aetiological Myths*, in F. Graf (Hrsg.), *Mythos in mythenloser Gesellschaft. Das Paradigma Roms*, Stuttgart-Leipzig, pp. 158-74.

Bunson M. (1995), *A Dictionary of the Roman Empire*, Oxford.

Coarelli F. (1993), *Clivus Mamuri*, in *LTUR*, 1, pp. 282-3.

Colonna G. (1991), *Gli scudi bilobati dell'Italia centrale e l'ancile dei Salii*, «ArchClass», 43, pp. 55-122.

Cracco Ruggini L. (2011), *Oggetti "caduti dal cielo" nel mondo antico: valenze religiose e politiche*, in A. Monaci Castagno (a cura di), *Sacre impronte e oggetti «non fatti da mano d'uomo» nelle religioni. Atti del Convegno Internazionale (Torino, 18-20 maggio 2010)*, Alessandria, pp. 95-111.

Degrassi A. (1963), *Inscriptiones Italiae. Volumen XIII: fasti et elogia. Fasciculus II: fasti anni numani et iuliani accedunt ferialia, menologia rustica, parapegmata*, Roma.

Dunbabin K. M. D. (1978), *The Mosaics of Roman North Africa: Studies in Iconography and Patronage*, Oxford.

Estienne S. (2005), *Les sodalités. Saliens (Salii Palatini, Salii Collini)*, in *ThesCRA*, 5, pp. 85-7.

Foucher L. (1962), *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1961*, Tunis.

Foucher L. (1974), *Sur une image du mois de Mars*, «ABPO», 81, 1, pp. 3-11.

Foucher L. (2002), *Le calendrier de Thysdrus*, «AntAfr», 36, pp. 63-108.

49. Dell'imponente bibliografia sugli *Arvales*, imprescindibile è la lettura di Scheid (1990), in particolare pp. 677-732.

Frazer J. G. (1973), *Il ramo d'oro. Studio sulla magia e la religione*, Torino.
Hobsbawm E. J. (1983), *Introduction: Inventing traditions*, in E. J. Hobsbawm, T. O. Ranger (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, pp. 1-14.
Galinsky K. (1996), *Augustan Culture: An Interpretive Introduction*, Princeton.
Geertman H. (2004), *Hic fecit basilicam. Studio sul Liber Pontificalis e gli edifici ecclesiastici di Roma da Silvestro a Silverio*, Leuven.
Herbig R. (1925), *Mosaik im Casino der Villa Borghese*, «RM», 40, pp. 298-318.
Illuminati A. (1961), *Mamurius Veturius*, «SMSR», 32, pp. 41-80.
Latte K. (1960), *Römische Religionsgeschichte*, München.
Littlewood R.J. (2002), *Imperii pignora certa: The Role of Numa in Ovid's Fasti*, in G. Herbert-Brown (ed.), *Ovid's Fasti: Historical Readings at its Bimillennium*, Oxford, pp. 175-97.
Loicq J. (1964), *Mamurius Veturius et l'ancienne représentation italique de l'année*, «Latomus», 70, pp. 401-26.
Mora F. (1999), *Fasti e schemi cronologici. La riorganizzazione annalistica del passato remoto romano*, Stuttgart.
Parker R. (1983), *Miasma: Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford.
Parrish D. (1984), *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma.
Parrish D. (1992), *Menses*, in *LIMC*, VI, 1, pp. 479-500.
Phillips C. R. (1999), *Mamurius Veturius*, in *NP*, 7, col. 787.
Radke G. (1993), *Römische Feste im Monat März*, «Tyche», 8, pp. 129-42.
Rüpke J. (1990), *Domi militiae: Die religiöse Konstruktion des Krieges in Rom*, Stuttgart.
Salzman M.R. (1990), *On Roman Time: The Codex-Calendar of 354 and the Rhythms of Urban Life in Late Antiquity*, Berkeley-Los Angeles-Oxford.
Schäfer T. (1980), *Zur Ikonographie der Salier*, «JDAI», 95, pp. 342-73.
Scheid J. (1990), *Romulus et ses Frères: le collège des Frères Arvales. Modèle du culte public dans la Rome des Empereurs*, Paris.
Slim H. (1996), *Eternal Time and Cyclical Time*, in M. Blanchard-Lemée, M. Ennaïfer, H. Slim, L. Slim (eds.), *Mosaics of Roman Africa: Floor Mosaics from Tunisia*, London, pp. 37-63.
Stern H. (1953), *Le calendrier de 354. Étude sur son texte et ses illustrations*, Paris.
Stern H. (1966), *Le représentation du mois de mars d'une mosaïque d'El Djem*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à André Piganiol*, t. 1, Paris, pp. 597-609.
Stern H. (1968), *Un calendrier romain illustré de Thysdrus*, in *Tardo antico e alto medioevo: la formazione artistica nel passaggio dall'antichità al medioevo. Atti del Convegno Internazionale (Roma, 4-7 aprile 1967)* (Quaderno dell'Accademia Nazionale dei Lincei, 105), Roma, pp. 176-200.
Stern H. (1975), *Note sur deux images du mois de Mars*, «REL», 52, pp. 70-4.
Stern H. (1981), *Les calendriers romains illustrés*, in *ANRW*, II, 12.2, pp. 432-75.

Usener H. (1913), *Kleine Schriften. Band IV*, Leipzig-Berlin.
Versnel H. S. (1993), *Inconsistencies in Greek & Roman Religion*, vol. 2: *Transition & Reversal in Myth & Ritual*, Leiden.
Wallace-Hadrill A. (1987), *Time for Augustus: Ovid, Augustus and the "Fasti"*, in Michael Whitby, P. Hardie, Mary Whitby (eds.), *Homo viator: Classical Essays for John Bramble*, Bristol, pp. 221-30.
Wittgenstein L. (1975), *Note sul* Ramo d'oro *di Frazer*, Milano.
Yacoub M. (1995), *Splendeurs des mosaïques de Tunisie*, Tunis.

MARÍA LUZ NEIRA JIMÉNEZ

Continuidad y ruptura en los mosaicos romanos tardoantiguos del Norte de África
Representaciones, comanditarios y artesanos

Partiendo de la continuidad de algunos temas en los mosaicos tardoantiguos, como reflejo de la vigencia de las actividades representadas, este estudio se centra en el análisis de la representación tardía de los luchadores en el mosaico de Henchir Errich, en alusión al mantenimiento de *ludi pugilum* en el reino vándalo y la etapa bizantina. Asimismo, en el contexto de predominio del imaginario cristiano y como consecuencia del nuevo perfil de los comanditarios, vinculados a lugares de culto, se destaca la incorporación de la imagen de los mosaístas, plasmados como novedad en diferentes tareas en plena elaboración del mosaico.

Palabras clave: mosaicos, Henchir Errich, período vándalo, iconografía, *ludi pugilum*, artesanos.

En la última parte de nuestra contribución al anterior *L'Africa romana*[1], al referirnos brevemente a los mosaicos más tardíos, de época vándala y bizantina, hacíamos referencia a cómo, aun con la tendencia al descenso de la producción musiva en espacios domésticos de ámbito privado, en contraste con el progresivo auge de la musivaria en contextos públicos y funerarios, especialmente de credo cristiano[2], algunos de los temas más en boga en los siglos precedentes siguieron siendo representados en los mosaicos. En este sentido, a pesar de no ser numerosas, las representaciones mitológicas[3] y las escenas de la vida cotidiana[4] documentadas – en particular actividades cinegéticas, escenas de pesca y otras relacionadas con los espectáculos – reflejan

* María Luz Neira Jiménez, Universidad Carlos III, Madrid.
Este trabajo es resultado de las investigaciones realizadas en el marco del Proyecto de I+D "Producción y comercio de mosaicos romanos de la Bética" (HAR 2010-18594), financiado por el Ministerio de Educación y Cultura del Gobierno de España.

1. NEIRA (2012a), pp. 800-6.
2. FANTAR *et al.* (1994), pp. 222-37; YACOUB (1995), pp. 362-91.
3. JEDDI (1984), p. 277; BÉJAOUI (2001), pp. 489-515.
4. DUNBABIN (1978), pp. 57-8, láms. 35-37; ID. (1980), pp. 73-4; BÉJAOUI (2001), pp. 496-515.

cierta continuidad en un contexto de predominio, no obstante, de temas debidos en sentido estricto al imaginario cristiano.

A este respecto, se recordaba que dicha pervivencia no habría sido casual, pues la elección y representación de ciertos temas durante el período vándalo y la época bizantina habría residido en el significado de las imágenes, que en tanto resaltaban el esfuerzo, el entrenamiento, la competición, la habilidad o el triunfo, figuran como alegorías del concepto de *virtus*, lo que explicaría su utilización simbólica y apotropaica, incluso su aplicación al ámbito funerario y, en definitiva, su inserción en el repertorio cristiano[5].

Pero, además del simbolismo de estas escenas, su continuidad en la musivaria, al menos las relacionadas con la vida cotidiana, no excluye la pervivencia en el contexto vándalo y/o bizantino de las actividades representadas, sean la caza, la pesca, incluso, aunque en menor número, los propios *ludi circenses* y otros espectáculos.

En esta línea, es de resaltar la representación de luchadores en uno de los cuatro paneles figurados en el pavimento del conjunto termal hallado en Henchir Errich[6] (FIG. 1) en las proximidades de *Thagamuta*, al este de *Sufetula*, donde, aun a pesar de sus nombres de origen mitológico, entre otros *Pirrus* contra *Narcisus*, *Birtus* contra *Marus, Adonis* contra *Zaquitus, Tarcisus* contra otro luchador de nombre impreciso por el estado lagunoso de la inscripción, se documenta una de las modalidades de lucha propias de los *certamina graeca* y, en concreto, el instante final de tales enfrentamientos, con el triunfo de uno de ellos sobre su oponente, respectivamente, en presencia de dos individuos situados en el extremo derecho del panel, que figuran identificados también por una inscripción como *cursores*.

No es de extrañar, en virtud de la percepción actual sobre el protagonismo que también estos espectáculos tuvieron en el África romana, a tenor de las representaciones documentadas, entre otros, en los mosaicos de diferentes épocas hallados en aquellos territorios y, por supuesto, del testimonio de las fuentes literarias y epigráficas sobre la organización y celebración, entre otros, de *certamina pugilum*[7].

Recuérdese, en este sentido, las escenas de *lucta* documentadas con certeza en el conocido mosaico de las termas del oeste en *Thaenae*, de mediados

5. *Iconographie classique* (1983-86); FANTAR *et al.* (1994); YACOUB (1995).
6. BÉJAOUI (2001), pp. 498-501, fig. 12; ID. (2005), pp. 550-1, fig. 13.
7. Entre otros, KHANOUSSI (1988a), pp. 543-60; GHEDINI (1992), pp. 353-9; BRIAND-PONSART (1999), pp. 135-49.

FIG. 1 Mosaico de Henchir Errich, detalle de los luchadores (según F. Béjaoui, 2005).

FIG. 2 Mosaico de Henchir Errich, detalle de los luchadores y los *cursores* (según F. Béjaoui, 2005).

del siglo III d.C.[8], que se conserva en el Museo de Sfax, con cuatro parejas de luchadores, 3 de ellas captadas en el mismo instante de su enfrentamiento mientras la cuarta contempla a una de ellas, en dos registros superpuestos, y las dos coronas agonísticas y una palma sobre una mesa de trofeos en la

8. SLIM (1995), fig. 135.

cabecera semicircular del pavimento; y en un célebre mosaico de umbral de *Utica*[9], del siglo IV d.C., a juzgar por la similitud de la corona destinada al vencedor con la imperial del siglo IV, que aparece sobre una mesa de trofeos entre dos palmas de la victoria, entre dos parejas de luchadores, captados igualmente en plena acción.

Asimismo las escenas de pugilato representadas en el pavimento del *tepidarium* de las termas del Laberinto en *Thuburbo Maius*[10], hoy en el Museo del Bardo, de finales del siglo III d.C., con el enfrentamiento de dos púgiles, uno joven y otro más maduro, víctima éste último de un golpe que le hace sangrar por la cabeza; y en uno de los cuadros figurados del pavimento de la estancia D en las denominadas termas de los púgiles de *Thaenae*[11], del siglo IV d.C., cuyo estado fragmentario no nos impide apreciar con nitidez los *caesti* de uno de los dos contendientes; a los que es preciso sumar otro más recientemente descubierto, el mosaico parietal de las termas privadas de la *villa* de Silin[12], de principios del siglo III d.C., y por tanto, una de las más antiguas representaciones en mosaico del África romana que incluye el combate entre dos púgiles y en segundo plano la mesa de trofeos con dos coronas agonísticas, así como varias palmas sobresaliendo de dos cántaros situados en los extremos.

También las escenas de *pancratio*, en dos cuadros figurados de un mosaico de Gightis[13], actualmente en el Bardo, atribuido a fines del siglo II d.C., con una pareja de *pancratistae* respectivamente, en el instante mismo de la lid.

Sin olvidar, además de las insertas en las escenas de competición en los mosaicos de las pequeñas termas de *Thaenae*, *Utica* y Silin, las representaciones alusivas a la victoria, en concreto, de los vencedores y los trofeos, que se documentan también en un mosaico de unas termas de *Caesarea*[14] y en el fragmentario pavimento de las Grandes Termas de *Theveste*, de comienzos del siglo IV d.C., donde, no obstante sin constancia de la modalidad de *certamina graeca* en la que habría resultado vencedor, aparece un joven atleta con una gran palma, bien identificado por una inscripción con el nombre

9. *CMT* I, 3, 246; Fantar *et al.* (1994), pp. 172-3; Yacoub (1995), pp. 293-4, fig. 151.
10. *CMT* II, 1, 17.
11. Thirion (1957), pp. 227-9, lám. III, fig. 2.
12. Neira (e.p.).
13. Gauckler *et al.* (1910), A 301 et 301 bis; Yacoub (1995), p. 293, figs. 150, a-b.
14. Según Thébert (2003), Chap. II (http://books.openedition.org/efr/2183), citando inv. mos., III, 409.

de *Marcellus*[15] en presencia al menos de uno de los protagonistas en la ceremonia de entrega de trofeos, quizás el evergeta, si bien el terreno, las cadenas y los postes de madera podrían hacer referencia a su participación y triunfo en una de aquellas otras modalidades propias del estadio más que a una victoria de *lucta* o *pancratium*.

Como es sabido, el repertorio más completo, un auténtico programa de diferentes competiciones atléticas, entre otros, *lucta*, *pugilatus* y *pancratium*, incluidos los jueces árbitros, y las imágenes de varios de los vencedores y los trofeos, en presencia de los magistrados o evergetas, se documenta en el ya célebre pavimento, también de una estancia termal, hallado en Batten Zammour[16], del primer tercio del siglo IV d.C.

Este número, ya considerable, de representaciones en mosaicos del Norte de África no puede sorprender, pues los testimonios literarios y epigráficos evidencian el cierto auge que los *certamina graeca* obtuvieron especialmente en la *Proconsularis* desde época severiana[17], con la organización de los *Pythia* y los *Asclepeia*[18], en honor de Apolo y Asclepios, respectivamente, en *Carthago*, los celebrados en *Utica* y los *Commodia* y los *Severia*, instituidos por Commodo y Septimio Severo en *Caesarea*. A ellos hay que añadir además la celebración de otros *certamina pugilum,* según se desprende de varias inscripciones[19], entre otras, 2 de la *civitas Goritana* y otras 2 de *Ziqua* (Túnez).

15. Sobre la problemática de este mosaico fragmentario, con representaciones de un navío de transporte de ánforas, con la inscripción *Fortuna redux*, y diferentes animales que habrían tomado parte en el espectáculo, además de la escena referente a *Marcellus*, identificado como perteneciente a la *sodalitas* de los *Telegenii*, véase Dunbabin (1978), pp. 74 y 272, fig. 59; Thébert (2003), nota 20, inscripción nùm. 47, y López Monteagudo (2012), pp. 688-9, lám. IV.

16. Khanoussi (1988a), pp. 543-60; Id. (1988b), pp. 33-54; Id. (1991), pp. 315-22.

17. Thébert (2003); Neira (e.p.).

18. Recuérdese el célebre mosaico de *Althiburos*, con la representación de una corona portando el nombre de *Asklépéia*, como premio en el concurso de Carthago (Ennaïfer, 1976).

19. Khanoussi (1988a), pp. 543-60; Briand-Ponsart (1999), pp. 137-8 y ss.: Pina Polo (2007), p. 144, nota 9. Los dos epígrafes de la *civitas Goritana,* uno donde el evergeta local, el decurión P. Ligario Potito, estipula con los intereses de una suma entregada a la ciudad la organización de combates pugilísticos y gimnásticos (*pugilibus et gymnasio*) cada año y de modo perpetuo el día de su cumpleaños, identificado como el 17 de diciembre, y otro, en el mismo sentido, en el que los padres de un joven fallecido deciden financiar y organizar eventos de este tipo en su memoria. Asimismo menciona las inscripciones de *Ziqua*, ambas con motivo de la dedicación de una estatua, en referencia a la organización de combates puntuales, siendo una del 239 d.C. en el reinado de Gordiano III. No son las únicas recordadas, ya que Pina cita igualmente otros epígrafes con dedicatoria de *spectaculum* ó *certamina pugilum*... El más tardío del 275-76.

A este respecto, a pesar del debate en torno al término *gymnasium*[20], en más de una veintena de inscripciones, la referencia a los *certamina, spectaculi* ó *ludi pugilum* los diferencia y resalta su auge, así como la frecuencia con la que algunos evergetas disponían la celebración de estos eventos con los intereses de sumas donadas a su *civitas*. Se trata de ciudades pequeñas, próximas a *Carthago* en un radio de 60 a 120 kms. Probablemente, según señala Pina Polo[21], por el deseo de las aristocracias locales de emular los juegos celebrados en grandes ciudades del Norte de África.

Tanto los de *Carthago* como los de *Caesarea* son mencionados, entre otros, en un epígrafe de Ostia[22], datado en época de Galieno, al conmemorar las victorias de un atleta de nombre perdido, si bien el éxito de los juegos celebrados en *Carthago*[23] encuentra el mayor eco en la feroz crítica de Tertuliano (*De spect.*, 18), quien habitando en la ciudad desde finales del siglo II y durante la primera mitad del III, los calificaba con la ya célebre frase de *et palaestrica diaboli negotium est.*

En este sentido, las representaciones musivas documentarían prácticas en juegos celebrados en las 3 ciudades mencionadas, concursos agonísticos anuales en ciudades más pequeñas financiados por evergetas locales como los de Gori y espectáculos gimnásticos y *certamina pugilum* puntuales con motivo de la dedicatoria de una estatua.

Llegados a este punto, y del mismo modo que las citadas representaciones documentadas en mosaicos de los siglos II al IV d.C. parecen responder al auge de los *certamina* en algunas ciudades del Norte de África, cabe preguntarse en qué medida la representación de los luchadores de Henchir Errich reflejaría la continuidad y la pervivencia de aquellos denominados genéricamente *ludi pugilum.*

Acerca de la continuidad de los *Asclepeia* en Carthago, ya A. Ben Abed Ben Khader[24] se pronunciaba a propósito de un pavimento de *Thuburbo*

20. Sobre la controvertida interpretación del gymnasium, como evergesia más frecuente, Thébert (2003, notas 90-93) se hace eco de las tesis opuestas, que lo identifican como término que designa competiciones gímnicas (Ghedini, 1992, pp. 353-9) ó distribución de productos necesarios a los usuarios de las termas, esencialmente de aceite para la unctio. En detrimento de su identificación con el primer significado propuesto, señala la inscripción en el arco de Caracalla en *Thevestis*, que menciona la donación de *gymnasium* 64 días al año por G. Cornelio Egriliano.

21. Pina Polo (2007), p. 146, notas 29-30.

22. *CIL* XIV, 474 = *ILS*, 5233

23. Khanoussi (1991), pp. 315-22.

24. Ben Abed Ben Khader (1990-92), pp. 228-9.

Maius que, datando de la segunda mitad del siglo V d.C., constituye un interesante testimonio sobre los *Asclepeia* durante el dominio de los Vándalos.

No es de extrañar, a tenor de las noticias sobre una cierta continuidad de los espectáculos en el África tardoantigua, transmitidas por san Agustín[25] y Salviano de Marsella[26], abiertamente críticos no sólo con la celebración en su tiempo de *ludi circenses*, espectáculos en la arena y *ludi scaenici,* sino en particular con la connivencia y asistencia suscitadas entre los cristianos, y con posterioridad, en una serie de poemas recogidos en el *Codex Salmasianus* conocidos bajo el nombre de *Anthologia Latina,* probablemente una recopilación hecha en Cartago entre los años 523 y 534, con mención especial del libro de epigramas del senador y poeta Luxorio, según recuerda Gil[27], quien, con la excepción de los *munera gladiatoria*, definitivamente eliminados entre 430/440 d.C., refiere numerosas citas de la *Anthologia,* que, en la línea de Procopio[28], avalan la celebración predominantemente de mimo y pantomima en el teatro, *venationes*, números de equilibristas y acróbatas en el anfiteatro y otros espectáculos en el circo durante el reino vándalo, entre otras razones, porque muy pronto los herederos del antiguo poder imperial en África[29], del mismo modo que los gobernantes del Imperio Bizantino[30], comprobaron las ventajas que la práctica del evergetismo les reportaría.

Como eco precisamente de la organización de espectáculos en el circo, al menos en el de *Carthago*, en época vándala y en la etapa bizantina, se suele citar varias representaciones en sentido estricto de *ludi circenses* en mosaicos[31], pero en pocas ocasiones se menciona la costumbre en aquella época de incluir, en el intervalo de las carreras de carros, algunos combates de *ludi pugilum*[32].

Pero además de la continuidad de espectáculos – fueran los *Asclepeia*, fueran *ludi* en el circo u otros –como los celebrados en *Carthago*, tanto los restos arqueológicos como los testimonios literarios reflejan además el mantenimiento y las reformas e incluso la nueva construcción de algunos

25. Aug., *serm.* 51, 1; 250, 3; 252, 4; 361, 4; *catech. rud.,* xxv.
26. Salv., *gub. Dei*, vi.
27. Gil Egea (1998), pp. 64-88. Asimismo Jiménez (2006), pp. 99-113.
28. Procop., *Vand.*, ii, 6, 6-8.
29. Chalón *et al.* (1985), pp. 207-62.
30. Vallejo Girvés (1993), pp. 643-51.
31. Yacoub (1995).
32. Así lo afirma Jiménez (2006), p. 109, notas 39-40.

edificios termales, según el estudio de Thébert[33], quien, a la luz de varias inscripciones, se cuestiona hasta qué punto los poemas de Felix celebrando las espléndidas termas erigidas por el rey vándalo Trasamundo (496-523 d.C.) deben ser rechazados, al tiempo que recuerda un texto de Procopio[34] mencionando las *thermae Theodorianae* construidas en *Carthago* por Justiniano.

Considerando el mantenimiento de algunos de los establecimientos termales, cabría suponer también la continuidad de algunas de las prácticas inherentes al escenario termal[35] y en concreto a la palestra, y entre ellas, quizás aquellas modalidades, las de lucha, cuya organización no requería de una gran infraestructura. En este sentido, cabría plantearse, tal y como se desprende de la información de las fuentes epigráficas para etapas anteriores sobre la organización más modesta, al margen de los circuitos de mayor renombre, de *ludi pugilum* en pequeñas ciudades, especialmente baratos y especialmente productivos en términos políticos[36], que la representación de luchadores, a nuestro juicio pancraciastas, en uno de los paneles de Henchir Errich, reflejaría una cierta continuidad de estas prácticas en la Antigüedad Tardía, máxime si se tiene en cuenta que las cuatro parejas, de *cirrati*[37] – como una de las cuatro documentadas en uno de los mosaicos de las termas del oeste en *Thaenae*[38], las dos de *Utica*[39], y la mayoría de los atletas de Batten Zammour[40] – recrean el enfrentamiento y, en concreto, el instante final del mismo, con la llave definitiva del vencedor que procura la derrota de su oponente, respectivamente.

33. Thébert (2003), pp. 425-33, nota 72, en contra de la visión catastrofista del periodo vándalo y bizantino, citando el célebre poema (R. 211, verso 3) que celebra al rey Trasamundo por la construcción en un año de unas termas: *Hoc uno rex fecit opus Thrasamundus in anno...* Asimismo, la autora recuerda (p. 220) que todavía a principios del siglo vi d.C. Gebamund construye unas termas para él y el *populus* (inscripción nùm. 66).

34. Procop., *aed*., vi, 5.

35. Ghedini (1992), pp. 353-9, quien insiste sobre las inscripciones en las que *gymnasium* et *ludi* figuran estrechamente asociados. Véase nota 20.

36. Como bien recuerda Yvon Thébert (Thébert, 2003, nota 40).

37. Presente en unos atletas y en otros no, para algunos autores el *cirrus in vertice* era un signo de profesionalidad (Saglio, 1873, p. 515; Newby, 2002, p. 181), para otros de su identidad regional, concretamente de Egipto, mientras que para Thullier (Thullier, 1998, pp. 379-80), quien tan solo ofrece como excepción dos de las 49 figuras de atletas del mosaico de las Termas de Caracalla, sería signo de su juventud frente a los barbados, identificando a quiénes lo muestran con los *paides*, los menores de 17 años.

38. Véase nota 8.

39. Véase nota 9.

40. Véase nota 16.

No se trata de identificar la escena como representación de uno de aquellos denominados génericamente *ludi pugilum* en el marco de *certamina graeca* o *ludi* celebrados en el circo que se hubieran seguido organizando en el periodo vándalo y también bizantino, para los que la inclusión del premio destinado a los vencedores parece ineludible[41], pero sí quizás de entrenamientos e incluso *ludi* más modestos, ante la presencia de los dos jueces, a juzgar por la inscripción que los identifica como *cursores* (FIG. 2), en el marco de los conjuntos termales, en lugares de menor importancia, probablemente como reproducción de aquel proceso, según el cual, en esta época a otra escala, se pretendía emular los *spectaculi* todavía de gran renombre, como aquellos organizados en ciudades, entre otras, como *Carthago*.

En estrecha conexión con las fuentes literarias, los mosaicos romanos tardoantiguos revelan por un lado la continuidad de determinadas costumbres y tradiciones y al tiempo las repercusiones del auge del cristianismo. Respecto a estos últimos, como es sabido, varía el contexto, mayoritariamente vinculado a la pavimentación de lugares de culto o ámbito funerario, y varía, por tanto, el perfil de los comanditarios. No así el de los artesanos mosaístas, cuya técnica habrían aprendido de sus progenitores, generación tras generación, según se aprecia en varios edictos promulgados para evitar el olvido y la desaparición, entre otros, del oficio[42].

Sin embargo, sí cambia su "visibilidad", pues, aun a pesar del anonimato que predomina en los mosaicos romanos de época imperial, algunos mosaístas, probablemente a sugerencia del *dominus*, artífice del encargo, inscribieron en el mosaico realizado su nombre[43] e incluso el del taller, en tanto una firma siempre era signo de excelencia, pero en ninguno de estos mosaicos plasmaron su propia imagen[44].

No así en el contexto cristiano, según una investigación reciente sobre la representación fragmentaria de un mosaico conservado en el Museo Na-

41. La inclusión explícita de la mesa de trofeos, las palmas y las ánforas conduce sin dudas a identificar la escena como imagen, al menos, pretendida, de un acontecimiento concreto, de un enfrentamiento sucedido durante la celebración de los denominados *certamina athletarum o graeca,* según manifestábamos a propósito del mosaico parietal de Silin (NEIRA, e.p.). Sobre los premios, DUVAL (1976-78), pp. 195-216; ID. (1983), pp. 190-6; ID. (1987-89), pp. 177-97.

42. Edicto de Constantino en el 337; *CTh*., XIII, 4, 2, *De excusationibus artificum*; *Cod. Iust.*, X, 66, 1.

43. DONDERER (1989); NEIRA (2003-04), pp. 89-137; ID. (2010), pp. 485-99.

44. Sí en cambio en una estela funeraria de Ostia, ROBOTTI (1983), pp. 311-4, pl. CCI, 1; LAVAGNE (2001), pp. 104-5; NEIRA (2012b), pp. 104-6, fig. 2.

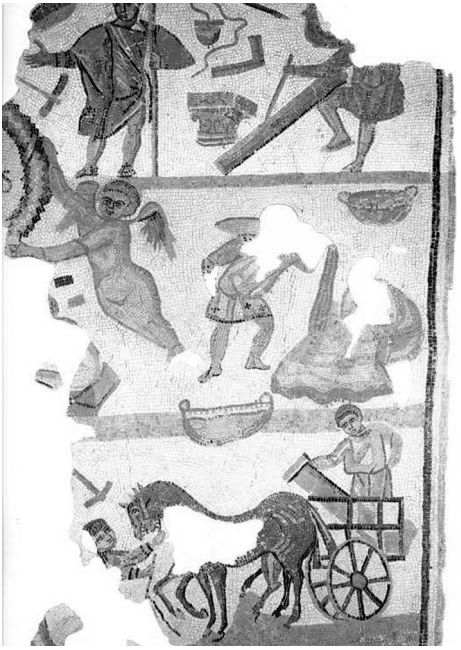


FIG. 3 Mosaico de Oued Rmel (según M. Fantar *et al.*, 1994).

cional de Dinamarca en Copenhague[45], con la figura de un mosaísta captado en el instante de teselar en el interior de una figura geométrica, cuyo esquema es similar al de un pavimento de una iglesia de Jerade (Siria), fechado en el siglo VI d.C.[46], a propósito del cual hemos redescubierto en el también fragmentario mosaico polícromo que pavimentaba una estancia anexa a la basílica de Oued Rmel, del siglo V d.C.[47], en la región de Zaghouan, hoy en el Museo del Bardo, la labor de otros artesanos mosaístas en el marco de una escena en tres registros que reproduce la propia construcción de una basílica (FIG. 3).

Dos de ellos en la parte derecha del registro intermedio (FIG. 4) han sido captados en el instante de realizar un lecho de mortero, tras haber supuestamente machacado el material, ahora en un saco desde el que uno de ellos vierte la mezcla, mientras en las proximidades se sitúan dos grandes

45. NEIRA (2012b), pp. 103-13.
46. Publicado por DONCEEL-VOÛTE (1988); NEIRA (2012b), figs. 4-6.
47. *DA*, III, vol. 2, s.v. *musivum opus*; FANTAR *et al.* (1994), pp. 152-4.

FIG. 4 Detalle del mosaico de Oued Rmel: artesanos elaborando el mortero (según M. Fantar *et al.*, 1994.

cuencos o barreños, acaso a modo de *mortarium*, como instrumento con dos asas. Y bajo la guirnalda en el registro intermedio, la figura muy deteriorada de otro individuo, cuya silueta curvada, también sobre una especie de cojín que le sirve de asiento (FIG. 5), reproduce la misma posición que los artesanos del relieve ostiense y el fragmento de Copenhague, lo que nos conduce a identificarlo como representación de un artesano dedicado bien a la obtención de las teselas, bien a la pavimentación propiamente dicha[48]. Además de algunas herramientas, la inclusión de artesanos realizando el lecho de mortero junto al que figura dando forma a las teselas o teselando refleja la importancia concedida a la correcta preparación del lecho, imprescindible, a pesar de no estar a la vista, para la realización de un pavimento duradero.

Sin duda, a instancias de los comanditarios, relacionados con el ámbito eclesial, quienes, a diferencia de un *dominus* interesado únicamente en resaltar su prestigio en virtud de la excelencia que una firma implica, se muestran deseosos de reflejar el trabajo colectivo, no sólo de los mosaístas, sino en general de todos los artesanos y las herramientas necesarias para la construcción de la basílica en tanto obra destinada a una comunidad[49].

En suma, cambios vinculados al diferente perfil de los comanditarios, fueran particulares, después con el tiempo responsables ligados a la comuni-

48. NEIRA (2012b), pp. 107-8, fig. 3.

49. Sería también el caso de otras comunidades, como la judía, a juzgar por el reciente hallazgo de un fragmentario mosaico polícromo en una sinagoga en Khirbet Wadi Hammam en Galilea (LEIBNER, MILLER, 2010, pp. 238 y ss.).

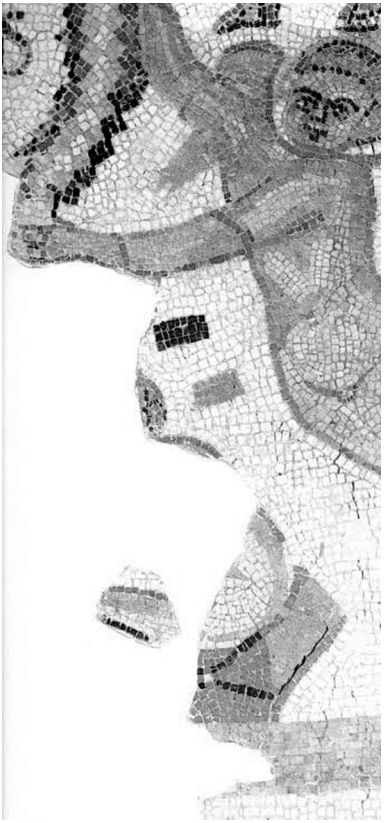


FIG. 5 Detalle del mosaico de Oued Rmel, artesano teselando (según M. Fantar *et al.*, 1994).

dad cristiana, un aspecto que refuerza el valor de los mosaicos como fuente documental acerca, en cada caso, de su ideología o al menos de sus pretensiones.

Bibliografía

BEN ABED BEN KHADER A. (1990-92), *L'édifice des Asclepeia de Thuburbo Maius*, «BCTH», n.s., 23, pp. 228-9.

BÉJAOUI F. (2001), *Deux mosaïques tardives de la región de Sbeïtla, l'antique Suffetula en Tunisie*, «CRAI», 145, 1, pp. 489-515.

Béjaoui F. (2005), *Mosaïques tardives des Hautes Steppes Tunisiennes*, en *La mosaïque gréco-romaine IX* (Coll. EFR, n. 352), Rome, pp. 545-56.
Briand-Ponsart C. (1999), *Une évergésie modeste: les combats de boxe dans quelques cités d'Afrique proconsulaire pendant l'Empire*, «AntAfr», 35, pp. 135-49.
Chalón G. *et al.* (1985), *Memorabile Factum. Une célébration de l'évergétisme des rois vandales dans l'Anthologie Latine*, «AntAfr», 21, pp. 207-62.
Donceel-Voûte P. (1988), *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban. Décor, archeologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve.
Donderer M. (1989), *Die Mosaizisten der Antike und ihre wirtschaftliche und soziale Stellung. Eine Quellenstudie*, Erlangen.
Dunbabin K. M. D. (1978), *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford.
Dunbabin K. M. D. (1980), *A Mosaic Workshop in Carthage around A.D. 400*, en J. G. Pedley (ed.), *New Light on Ancient Carthage*, Ann Arbor, pp. 73-4.
Duval N. (1976-78), *Couronnes agonistiques sur des mosaïques africaines*, «BCTH», 12-14, pp. 195-216.
Duval N. (1983), *Nouvelles considérations sur les prix des concours (couronnes et «cylindres de prix») dans l'iconographie du Bas-Empire*, «BSAF», s.n., pp. 190-6.
Duval N. (1987-89), *Recherches nouvelles sur les prix de concours représentés sur les mosaïques*, «BCTH», 22, pp. 177-97.
Ennaïfer M. (1976), *La Cité d'Althiburos et l'Edifice des Asclepieia*, Tunis.
Fantar M. *et al.* (1994), *Mosaïques de la Tunisie*, Paris-Tunis.
Gauckler *et al.* (1910), *Catalogue du Musée Alaoui, Supplément*, Paris.
Ghedini F. (1992), *Gymnasia... in thermis: ancora sul testamento di C. Cornelio Egriliano*, en *L'Africa romana IX*, pp. 353-9.
Gil Egea M. E. (1998), *Ocio, espectáculos públicos y propaganda política en el África Tardoantigua*, «Polis», 10, pp. 63-88.
Iconographie classique (1983-86): *Iconographie classique et identité régionale*, *Colloque Paris 26 et 27 mai 1983*, sous la dir. de L. Kahil, C. Auge, P. Linant de Bellefonds, Athènes-Paris (=«BCH», suppl. XIV).
Jeddi N. (1984), *Une mosaïque inédite d'Ouled Haffouz (Tunisie)*, en *IV CMGR*, Paris, pp. 277 ss.
Jiménez J. A. (2006), *Los últimos ludi circenses realizados en Hispania en época visigoda*, «Faventia», 28, 1/2, pp. 99-113.
Khanoussi M. (1988a), *Spectaculum pugilum et gymnasium, compte rendu d'un spectacle de jeux athlétiques et de pugilat figuré sur une mosaïque de la région de Gafsa (Tunisie)*, «CRAI», 132, 3, pp. 543-60.
Khanoussi M. (1988b), *Compte rendu d'un spectacle de jeux athlétiques et de pugilat sur un mosaïque de la région de Gapsa*, «Bulletin des Travaux de l'INHA», 2, pp. 33-54.
Khanoussi M. (1991), *Les spectacles de jeux athlétiques et de pugilat dans l'Afrique romaine*, «RhM», 98, pp. 315-22.

Lavagne H. (2001), *Mosaico romano del Mediterráneo. Catálogo de la Exposición. Museo Arqueológico Nacional (Madrid, 28 mayo-30 julio 2001)*, Madrid.

Leibner U., Miller S. (2010), *A Figural Mosaic in a Synagogue at Khirbet Wadi Hammam, Galilee*, «JRA», 23, pp. 238-64.

López Monteagudo (2012), *Paisajes productivos del agro en los mosaicos romanos del Norte de África*, en *L'Africa romana XIX*, pp. 669-90.

Neira M. L. (2003-04), *Cultura Escrita e Iconografía. Algunas reflexiones sobre su interrelación en los mosaicos romanos*, «Litterae. Cuadernos de Cultura Escrita», 3-4, pp. 89-137.

Neira M. L. (2010), *Oficios relacionados con el mosaico en las provincias romanas del Norte de África*, en *L'Africa romana XVIII*, pp. 485-99, figs. 1-8.

Neira M. L. (2012a), *Transformación de los paisajes de poder en los mosaicos romanos del Norte de África. De la sutileza del mito y las autorrepresentaciones*, en *L'Africa romana XIX*, pp. 783-806.

Neira M. L. (2012b), *Unique Representation of a Mosaic Craftsman in a Roman Pavement from the Ancient Province Syria*, «Journal of Mosaic Research», 5, pp. 103-13.

Neira M. L. (e.p.), *A Pugilatum Scene in the Frigidarium's Vault Mosaic of the Baths of the Roman Villa at Silin (Tripolitania)*, en *XII Colloquio Internazionale sul Mosaico Antico e Medievale (Venezia, 2012)*, en prensa.

Newby Z. (2002), *Greek Athletics as Roman Spectacle: The Mosaics from Roma and Ostia*, «PBSR», 70, pp. 177-203.

Pachtère F.G. de (1911), *Inventaire des mosaïques de l'Afrique romaine*, III, *Afrique proconsulaire, Numidie, Maurétanie (Algérie)*, Paris.

Pina Polo F. (2007), *Los espectáculos agonísticos en el occidente del Imperio Romano*, «Saldvie. Estudios de prehistoria y arqueología», 7, pp. 143-56.

Robotti C. (1983), *Una sinopia musiva negli scavi nuovi di Pompei*, en *Mosaïque. Recueil d'hommages à Henri Stern*, Paris, pp. 311-4.

Saglio E. (1873), *Athleta*, en *DA*, I, 1873, p. 515.

Slim H. (1995), *Les Spectacles*, en M. Blanchard Lémée *et al.*, *Sols de l'Afrique Romaine*, Paris, pp. 188-217.

Thébert Y. (2003), *Thermes romaines d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen* (BEFAR, 315), Rome, disponible sur Internet: <http://books.openedition.org/efr/2147>.

Thirion J. (1957), *Un ensemble thermal avec mosaïques à Thina (Tunisie)*, «MAH», 69, pp. 207-45.

Thullier J.P. (1998), *Le cirrus et la barbe. Questions d'iconographie athlétique romaine*, «MEFRA», 110, pp. 351-80.

Vallejo Girvés M. (1993), *Los espectáculos públicos en el Imperio bizantino (ss. V-VIII) o el factor político de la diversión popular*, en *Espai i temps d'oci a la Història. XI Jornades d'Estudis Històrics Locals (Palma, del 14 al 17 de desembre de 1992)*, Palma de Mallorca, pp. 643-51.

Yacoub M. (1995), *La mosaïque chrétienne*, en *Splendeurs des Mosaïques de Tunisie*, Tunis, pp. 362-91.

JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ MARTÍNEZ

Mitos y leyendas homéricas en mosaicos de *Hispania* y del Norte de África

Varios mitos y leyendas clásicas son descritos por Homero, se repiten en los mosaicos de *Hispania* y del Norte de África Romana. Los principales son: Ares y Afrodita; toillete de Pegaso; Neptuno, muy frecuente; Meleagro y Atalanta; Nereidas; las Tres Gracias. No se conocen en *Hispania*: los Cíclopes, ni la embajada de Chryses a Agamenón. Este trabajo se continuará en otro próximo.

Palabras clave: mitos, leyendas, *Homero*, *Hispania*, Norte de África.

El Norte de África ha dado muchos mitos y leyendas homéricas, que también se repiten en la musivaria hispana. Nosotros estudiamos el tema en *Hispania*[1]. Ahora lo ocupamos con mitos y leyendas del Norte de África. Tan sólo es una muestra de nuestro estudio, no exhaustiva.

Ares y Afrodita. Los amores adúlteros de Ares y Afrodita[2] se representan en un mosaico de Carranque (Toledo) de época teodosiana (FIG. 1). En este pavimento se describe gráficamente la lucha de Adonis con el jabalí. El tema se encuentra en un mosaico del s. III (?) de *Leptis Magna*, villa próxima a Homs[3]. Afrodita abrazada a Adonis se representa posiblemente en un mosaico de *Lixus*, según Tarradel y nosotros, composición desconocida en *Hispania*.

Aquiles en Scyros. En *Hispania* se documenta la leyenda de Homero (frag. 19) en mosaicos hallados en Pedrosa de la Vega (Palencia) de época teodo-

* José María Blázquez Martínez, Real Academia de Historia, Madrid.

1. J.M. BLÁZQUEZ, *Mosaicos hispanos de tema homérico,* en *VI Coloquio Internacional sobre mosaico antiguo (Palencia-Mérida 1990)*, Guadalajara 1994, pp. 279-92. Al referirse a los mitos homéricos en *Hispania* prescindimos de la bibliografía hispana recogida en este trabajo.
2. HOM., *Od*., 8, 266-269.
3. K.M.D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Madrid 1978, p. 264. *LIMC* I, 1, 346-389, 1, 2, 408-418.

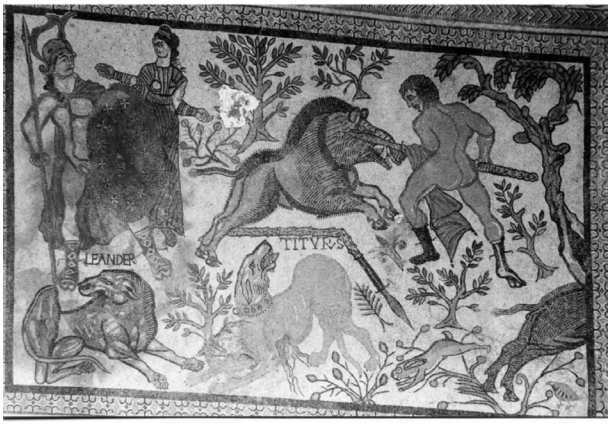


FIG. 1 Ares y Afrodita, mosaico de Carranque.

siana, y en Santisteban del Puerto (Jaén), s. VI. El tema se encuentra en *El Djem*, Casa de Aquiles, c. 180-210[4], y en la Basílica de *Tipasa*, de comienzos del s. IV[5]. Igualmente en *Cherchel*, Casa de las Gracias, de finales del s. III o de comienzos del s. IV[6].

Aquiles y Briseida. Los mosaicos hispanos decorados con esta leyenda[7] se descubrieron en Carranque (FIG. 2) y en *Augusta Emerita*. La leyenda de Briseida no se documenta en mosaicos del Norte de África[8].

Ulises y las sirenas. Esta leyenda[9] se halla en *Hispania* en el mosaico lusitano[10] de Ameixoal. La leyenda decora un pavimento de una fuente de *Cherchel*. También se la encuentra en *Utica*[11].

4. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 260; AÏCHA BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre. La Tunisie en Mosaïque*, Tunis 2003, p. 222.
5. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 276; A. BOTTINI, M. TORELLI (a cura di), *Iliade*, Milano 2006, pp. 126-7, 130-3.
6. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 254. *LIMC* I, 1, 57-67, 1, 2, 69-76.
7. HOM., *Il.*, 9, 172.
8. *LIMC* III, 1, 163-134; III, 2, 139.
9. HOM., *Od.*, 12, 39-61.
10. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 255.
11. Ivi, p. 276; NABIHA JEDDI, *Les dieux, les déesses et les héros*, en M. H. FANTAR, *La Mosaïque en Tunisie*, Paris 1996, pp. 74-5, de Dougga. *LIMC* VI, 1, 963-964, VI, 2, 648-651.

FIG. 2 Aquiles y Briseida, mosaico de Carranque.

Belerofonte y la Quimera. La lucha de Belerofonte y la Quimera[12] se repite en cinco mosaicos hispanos: Bell-Lloch (Gerona), de la primera mitad del s. III; de Málaga, de finales del s. II; de Ucero (Sotiel); de *Augusta Emerita* y de Conimbriga (Portugal), de época severiana. En el Norte de África está ausente el tema[13].

Ganímedes. El copero de Zeus[14] decora mosaicos hispanos de Quintanilla de la Cueza (Palencia) del Bajo Imperio, de Itálica (dos), de la segunda mitad del s. II y del 150 respectivamente. En pavimentos africanos se repite en mosaicos de *Susa*, Casa de Ganímedes, de mitad del s. II[15], y en El Djem, *Sollertiana domus*, c. 220-235.

Leda y el cisne. Dos mosaicos hispanos recogen esta composición[16], encontrados en Quintanilla de la Cueza (Palencia), s. IV, y en *Complutum* (Madrid), de finales del s. IV. En Pavimentos africanos se documenta en

12. HOM., *Il*., 5, 155 y ss.
13. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., lo recoge *LIMC* VII, 1, 224-228.
14. HOM., *Il*., 20, 232; *Hymni Hom*., 5, 202.
15. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 219; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 257; JEDDI, *Les dieux, les déesses et les héros*, cit., p. 89. *LIMC* IV, 1, 159-161, IV, 2, 83-89.
16. HOM., *Hymni Hom*., 17, 1-5.

Thysdrus, c. 220-222[17]; en *Lambaesis*[18]; en Ouled Agla[19], y en *Susa*, en la mencionada Casa de Ganímedes[20].

Polifemo y Ulises. A estas relaciones dedicó Homero muchos versos[21]. Aparece en un mosaico hispano de Tarraco de época severiana. En el Norte de África está ausente esta composición[22].

Los Trabajos de Hércules. Homero alude a ellos en la *Ilíada* (8, 362-369; 5, 638). Dos mosaicos hispanos presentan estos Trabajos. Se han hallado en Cártama, datado a comienzos del s. III. En el mosaico de Liria (Valencia) se representa el mito.

Aquelos. Decoraba un mosaico hispano, hoy perdido, de Osuna (Sevilla)[23]. El mito es rarísimo en los mosaicos romanos y desconocido en pavimentos africanos[24].

Las Musas. Homero las menciona repetidas veces[25]. En *Hispania* se las encuentra en mosaicos de Arroniz (Navarra), acompañados de poetas, de comienzos del s. IV; de *Augusta Emerita*; de Itálica (dos), uno de finales del s. II; de Torre de Palma (Portugal); de Montemayor y Moncada (Valencia) y de Noheda con Apolo. En mosaicos africanos están bien presentes las Musas[26]: *Susa*[27], Casa de Ganímedes, del segundo cuarto del s. IV; Casa del Arsenal[28]; de Kasserine[29]; de *Hippo Regius*, Casa de Isguntus, datado entre 210-260 o 260-310[30] y Casa del Procurador, de la segunda mitad del s. IV[31];

17. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 259; Ben Abed-Ben Khader *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 258; Jeddi, *Les dieux, les déesses et les héros*, cit., pp. 60-1.
18. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 263.
19. Ivi, p. 267.
20. Ivi, p. 269. *LIMC* VI, 1, 232-244, VI, 2, 114-125.
21. Hom., *Od*., 9, 193-542.
22. *LIMC* Índices 231.
23. Hom., *Il*., 21, 194.
24. *LIMC* I, 1, 17.
25. Hom., *Il*., 1, 604; 2, 484-493.
26. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa,* cit., pp. 131-6.
27. Ivi, p. 269.
28. *Ibid*.
29. Ivi, p. 263.
30. Ivi, p. 262.
31. *Ibid*.

de *El Djem*, Casa de las Musas y Casa de la Caza de Montería, c. 240-260[32]; de *Cherchel*[33]; de Cartago, Gamarth, datado a mediados del s. II[34]; de *Althiburos*[35]. Generalmente se representan los bustos de las Musas. A veces de algunas sólo el busto.

La toilette de Pegaso. Se la menciona en un escolio a *Ilíada* 6, 155. En pavimentos hispanos se la encuentra dos veces: una en el citado mosaico de Arroniz, y la segunda en Almenara de Adaja (Valladolid) (FIG. 3), s. IV[36]. El mito se representa en la villa del Nilo de *Leptis Magna*[37] (FIG. 4).

Polifemo y Galatea. Este mito es conocido por Homero[38]. Sólo decora una vez un mosaico hispano descubierto en Córdoba, de época severiana, copia probable de una pintura helenística. En África, en un posible mosaico de *Lambaesis*[39].

Poseidón. Es un dios marino muy citado por Homero[40]. De mediados del s. II es un mosaico de Itálica, con Poseidón, el Neptuno de los Romanos. El dios (FIG. 5), armado con tridente en la mano, conduce su carro tirado por un par de hipocampos, rodeado de animales marinos reales o mitológicos. En un mosaico de *Augusta Emerita*, del que sólo se conserva un fragmento, el dios conduce un carro tirado, igualmente, por hipocampos. Va acompañado de dos Nereidas que cabalgan hipocampos, rodeados de un Tritón y de peces. La fecha de este mosaico cae en los comienzos del s. III. En un mosaico de Sabadell (Barcelona) se encuentra, igualmente, Neptuno.

El modelo del mosaico de Neptuno de Itálica se encuentra en Ostia, puerto de Roma con el que *Hispania* mantenía intensas relaciones comer-

32. Ivi, p. 258.
33. Ivi, p. 254.
34. Ivi, p. 258.
35. Ivi, p. 248. Un reciente trabajo sobre las Musas en mosaicos hispanos, en P. SAN NICOLÁS, *Mosaicos hispano-romanos con representaciones de Musas*, «ETF», II, 24, 2011, pp. 471-90. *LIMC* VI, 1, 676-677.
36. M.L. NEIRA, T. MAÑANES, *Mosaicos romanos de Valladolid*, Madrid 1998, pp. 9-34, láms. 11-12, 31-34; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 248. Nabeul, segundo cuarto del s. IV. *LIMC* III, 1, 219-220; III, 2, 150-151.
37. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 264.
38. HOM., *Il.*, 18, 45.
39. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 263.
40. HOM., *Il.*, 1, 400; 7, 442-443; 8, 198-199, 243; 12, 1-2; 13, 1-2, 43-44, 89-90, 206-207, etc.

FIG. 3 Toilette de Pegaso, mosaico de Almenara de Adaja.

FIG. 4 Toilette de Pegaso, mosaico de la villa del Nilo, *Leptis Magna*.

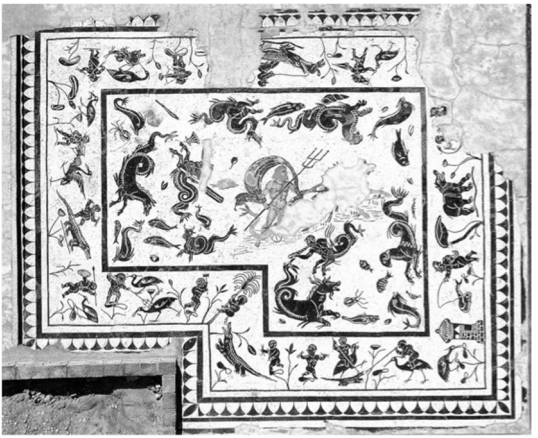


FIG. 5 Triunfo de Neptuno, mosaico de Itálica.

ciales[41]. En mosaicos africanos este dios es muy conocido, como lo indican los pavimentos de Acholla, Casa de Neptuno, datada en el tercer cuarto del s. II[42]; de La Chebba, acompañado de un Tritón y de una Nereida, c. 130-150[43]; de *Oudna*, Casa de los Laberios, entre 160-180[44]. Un segundo mosaico de esta localidad posiblemente procede de los baños de la Casa de los Laberios[45]; de la Casa de los Capiteles Compuestos, acompañados de Nereidas, cabalgan dos monstruos marinos y delfines[46]; de *Susa* (FIG. 6), Casa de Oued Blibane, c. 190-200[47]; Casa de *Sorothus*, rodeado de tres Sirenas en los medallones, de Tritones y de Nereidas cabalgando monstruos marinos, c. 190-200[48]; de *Thuburbo Maius*, Casa de Neptuno, de finales del s. III[49]; de Timgad, datado en la segunda mitad del s. III[50]. En el mosaico de Itálica, Neptuno va sólo, como corresponde a los modelos de Italia, y no acompañado de Nereidas, como a veces en los pavimentos africanos. Varios siguen el prototipo itálico también.

Poseidón y Anfitrite. Al mito alude Homero[51]. Decora dos mosaicos hispanos aparecidos en Quintanilla de la Cueza, s. IV, y en Ameixoal, en éste último acompañado de Nereidas y de Tritones. En dos mosaicos africanos se documenta este mito, halados en una fuente de *Constantina*, sobre carro, en la tumba de *Praecilius*, del segundo cuarto del s. IV[52], y en *Utica*[53], baños de

41. STRAB. III, 2, 6. J.R. CLARCKE, *Neptune and its quadriga. The diffusion of Motif in the Black-and-White Mosaics of Italy*, en *VI Coloquio Internacional sobre mosaico antiguo*, cit., pp. 309-16.

42. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 248; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 344.

43. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 254; M. BLANCHARD-LEMÉE, *La Mer: des poissons, des navires et des dieux*, en *Sols de l'Afrique romaine, Mosaïques de Tunisie*, Paris 1995, p. 132; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 337; JEDDI, *Les dieux, les déesses et les héros*, cit., p. 68.

44. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 265; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 355. *LIMC* VII, 1, 451, 471-472, VII, 2, 378.

45. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 266.

46. Ivi, p. 267.

47. Ivi, p. 269; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 336 y fig. 343; BLANCHARD-LEMÉE, *La Mer: des poissons, des navires et des dieux*, cit., p. 130.

48. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 270; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 338.

49. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 274.

50. Ivi, p. 275. *LIMC* VII, 1, 455-462, VII, 2, 355-356.

51. HOM., *Od.*, 3, 91; 12, 60.

52. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 255.

53. Ivi, p. 276; M. BLANCHARD-LEMÉE, H. MONGI ENNAÏFER, L. SLIM, *Sols de la Tunisie Romaine*, Paris 1995, p. 120; BLANCHARD-LEMÉE, *La Mer: des poissons, des navires et des*

FIG. 6 Neptuno en el mosaico de la casa de *Sorothus* de *Hadrumetum*.

la Casa de Catón, con la misma composición y Nereidas cabalgando monstruos marinos.

Meleagro y Atalanta. Homero[54] describió la caza del jabalí de Calidón. El poeta no mencionó expresamente a Atalanta entre los cazadores. El mito se representa en dos mosaicos hispanos descubiertos en Cardeñajimeno (Burgos), s. IV; en San Pedro del Arroyo (Ávila) (FIG. 7) y en Itálica. En África se encuentra en *Leptis Magna*, villa del Nilo, de finales del s. III o del s. IV[55] (FIG. 8).

Nereidas. Homero[56] menciona las Nereidas por su nombre. Dos Nereidas montan monstruos marinos alrededor de una gran cabeza de Océano en el mosaico de Dueñas (Palencia), de época constantiniana (FIG. 9). En un mosaico de la villa del Hinojal (Badajoz), s. IV, una Nereida está tumbada, semidesnuda, con un manto envolviendo las piernas. Otras dos decoran un pavimento de Itálica, de época severiana. Nereidas y Tritones aparecen en los citados mosaicos de *Augusta Emerita* y de Ameixoal. Nereidas acom-

dieux, cit., p. 141; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 247; JEDDI, *Les dieux, les déesses et les héros,* cit., p. 69.

54. HOM., *Il.*, 9, 5, 29 y ss.

55. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa,* cit., p. 265. *LIMC* II, 1, 942-943, II, 2, 690-694.

56. HOM., *Il.*, 18, 38-49.

FIG. 7 Atalanta y Meleagro en el mosaico de la villa de San Pedro del Arroyo.

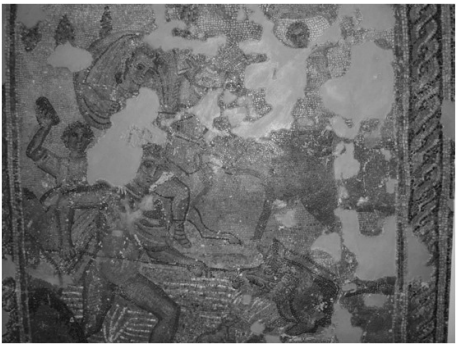


FIG. 8 Atalanta y Meleagro en el mosaico de la villa del Nilo, *Leptis Magna*.

pañan a Neptuno en los mencionados mosaicos africanos del Triunfo de Neptuno. Otros ejemplos cabe recordar, como los de Acolla, Baños del thiasos marino[57], con Nereidas y monstruos marinos, 190-140; de la Casa de Neptuno, con Nereidas y con monstruos marinos, del tercer cuarto del s. II[58]; de Bougie, Baños, con cabeza de Océano rodeada de Nereidas que montan monstruos marinos, como en Dueñas[59]; de Cartago, Douar ech-

57. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 248.
58. *Ibid.*
59. Ivi, p. 249.

FIG. 9 Nereidas en el mosaico de Dueñas.

Chott, con Nereidas y Tritones[60]; cuenco poligonal de Cartago, decorado con Nereidas, Erotes, delfines, monstruos marinos nadando[61]; de *Cherchel*, Casa del Club de Tenis, con el Triunfo de Venus marina sentada en una concha sostenida por Tritones, Nereidas con monstruos marinos y Eros[62]. Esta composición es desconocida en *Hispania*. El mismo tema se repite en la Casa del Asno, Djemila, de finales del s. IV o principios del s. V, y en *Hippo Regius*, Casa del Triunfo de Anfitrite, de mitad del s. IV[63]; de *Lambaesis*, escena marina con tres Nereidas cabalgando monstruos marinos y Erotes, de mitad del s. II, composición desconocida en *Hispania*[64]; de Sabath, Casa del Actor Trágico, emblema con Nereidas, Tritones y Xenia, composición ausente en *Hispania*[65]; de Setif, Ain-Témouchent, gran cabeza de Océano rodeada de cuatro Nereidas sobre monstruos marinos[66], de finales del s. IV o del s. V. Es un paralelo próximo para el mosaico de Dueñas; de *Susa*, Casa de Ganímedes, escena marina con Nereida sobre monstruo marino y Eros cabalgando un delfín[67], composición desconocida en *Hispania*; de *Tebessa*, Triunfo de la Venus marina llevada por Tritones, con un par de Erotes volando llevando una corona, Nereidas sobre monstruos marinos y Erotes, de comienzos del s. IV[68], tema no documentado en *Hispania*; de Thina, temas

60. Ivi, p. 252.
61. Ivi, p. 255.
62. *Ibid.*
63. Ivi, p. 262.
64. Ivi, p. 265.
65. Ivi, p. 267.
66. Ivi, p. 268.
67. Ivi, p. 269.
68. Ivi, p. 272.

del mar, como Nereidas y Erotes montando delfines[69]. Esta composición no se encuentra en *Hispania*; de *Thuburbo Maius*, Casa de Baco y de Ariadna, con cabeza de Océano, Nereidas cabalgando monstruos marinos y peces[70]. Es tema parecido al del mosaico de Dueñas; de Timgad, Casa al norte del Capitolio, thiasos marino con dios río rodeado de Nereidas cabalgando monstruos marinos, Tritones y Erotes[71]; de *Volubilis*, Casa del mosaico de Venus, *Navigium Veneris*, Venus sentada en un barco, con Nereidas remando y Nereidas montadas en monstruos marinos, y Erotes, mito desconocido en los mosaicos hispanos, de final del s. II-mitad del s. III[72]; Casa de las Nereidas, de la misma localidad. Nereidas sobre monstruos marinos y cabeza de Océano[73].

El mito de las Nereidas es mucho más abundante y variado en pavimentos africanos que en los hispanos.

Juicio de Paris. A él alude de pasada Homero[74]. El tema decora un mosaico de Casariche (Sevilla), de la primera mitad del s. V, un segundo de Cástulo, del s. II, y un tercero de Noheda. Se encuentra en un mosaico africano de *Cherchel*, Casa de las Gracias, de finales del s. IV o de comienzos del siguiente[75]. Es composición que no tuvo aceptación en mosaicos hispanos como africanos.

Artemis cazadora. Homero le canta persiguiendo a ciervos y jabalíes[76]. En mosaicos hispanos se la representa en pavimentos de Ampurias, copia de un original griego de pintura; de Valladolid; Villamermudo y Comunión, todos datados en el Bajo Imperio. Artemis con carcaj adorna un mosaico de Carranque y corona a Apolo en uno de Santisteban del Puerto, que es el mosaico más reciente de *Hispania*, s. V (?) y totalmente bárbaro.

La abundancia de esta composición responde a la pasión hispana por la caza[77]. El emperador Hadriano era un gran cazador, como lo prueban los roleos hadrianeos embutidos en el Arco de Constantino de Roma.

69. Ivi, p. 274.
70. *Ibid.*
71. Ivi, p. 275.
72. Ivi, p. 277.
73. *Ibid*. *LIMC* VII, 1, 802-803; VII, 2, 484-488.
74. Hom., *Il.*, 24, 29-30.
75. Ivi, p. 254. *LIMC* VII, 1, 176-177; VII, 2, 122-124.
76. Hom., *Il.*, 6, 102-103; *Hymni Hom.*, 2, 16; 27, 1.
77. *SHA*, *Tyr. Trig.*, 30, 18.

En mosaicos africanos el mito se encuentra en Bir-El-Ksour, con Diana en el centro, de finales del s. III o de comienzos del siguiente[78]; en El Djem, Casa de las Musas. Diana ocupa el centro de la escena del anfiteatro, composición desconocida en *Hispania*[79]. En la misma localidad, Diana cazadora, con ciervo, de la primera mitad del s. III[80]; en *Oudna*, Casa de Industrius, Diana cazadora[81]; de Smirat, mosaico de Magerius, c. 240-250, Diana y Dionisos en medio de escenas de anfiteatro. Es composición desconocida en *Hispania*[82]; en *Susa*, Mausoleo, Diana cazadora rodeada de bestias del anfiteatro, mito ausente en *Hispania*[83]; en *Thuburbo Maius*, la misma composición[84]; en *Utica*, Diana cazadora, de la segunda mitad del s. II[85].

Diana en compañía de Apolo, que se documenta en mosaicos africanos de Cartago, Khéreddine, c. 390-410; en un templo con la ofrenda de una grulla[86], y en *El Djem*, Casa de Sileno, c. 260-280, mito desconocido en *Hispania*.

Las Tres Gracias. Homero menciona con frecuencia a las Tres Gracias[87], que decoran un mosaico de Barcelona (FIG. 10), de finales del s. II. El mito se repite en *Cherchel*, Casa de las Tres Gracias (FIG. 11), de la segunda mitad del s. II[88]; en la Casa de las Tres Gracias de *Lixus*, de finales del s. II o del s. III[89]; en *El Djem*, Casa de las Musas, c. 200-220[90], y en *Leptis Magna*[91].

78. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 249.
79. Ivi, p. 258.
80. Ivi, p. 261.
81. Ivi, p. 266.
82. Ivi, p. 268.
83. Ivi, p. 270.
84. Ivi, p. 274.
85. Ivi, p. 276.
86. Ivi, p. 253. *LIMC* II, 1, 640-656, II, 2, 460-472.
87. HOM., *Il*., 14, 267-269; 275-276; 18, 382; *Od*., 18, 194, etc.
88. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa,* cit., p. 254.
89. Ivi, p. 264.
90. Ivi, p. 258.
91. Ivi, p. 264; M.L. NEIRA, *Las Tres Gracias en los mosaicos romanos*, en E. La ROCCA, P. LEÓN, C, PARISI, *Le due patrie acquisite. Studi di archeologia dedicati a Walter Trillmich*, Roma 2008, pp. 287-300. *LIMC* III, 1, 204-211, III, 2, 157-64.

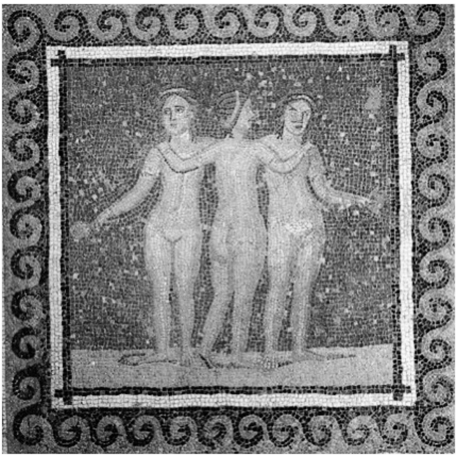


FIG. 10 Las Tres Gracias, mosaico de Barcelona.

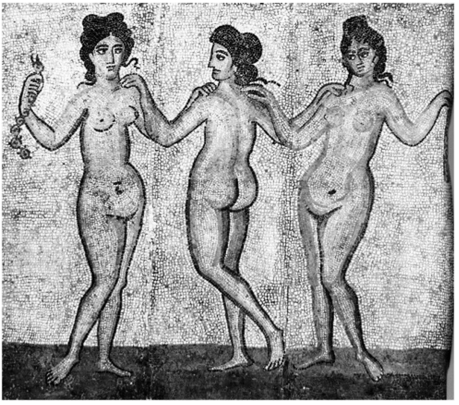


FIG. 11 Las Tres Gracias en el mosaico de *Cherchel*.

Heracles y Megara. Ulises, en su viaje al Hades se encontró a Megara, esposa de Hércules[92]. El mito se encuentra en un mosaico de Torre de Palma (Portugal), de época constantiniana, siendo desconocido en mosaicos africanos[93].

92. HOM., *Od*., 11, 2, 269-270.
93. *LIMC* VI, 1, 835-836.

Hermes y Apolo. El himno 4 de Homero está dedicado a las relaciones de Hermes y Apolo. El primero robó al segundo cincuenta vacas. Se reconciliaron. Después Apolo encargó a Hermes el cuidado de la vacada. El mito se encuentra en el citado mosaico de Torre de Palma y está ausente en pavimentos africanos.

Apolo. Homero[94] describe a Apolo tocando la lira en el banquete de los dioses. En un mosaico de Illici (Alicante), del s. IV, Apolo sentado, desnudo y aureolado, toca la lira. Apolo aparece frecuentemente decorando mosaicos africanos, generalmente acompañado: Apolo y Diana, Apolo y las Musas, Apolo y Marsyas, también representado en Santisteban del Puerto, en un mosaico que es la descomposición total de las formas artísticas clásicas; Apolo y Cirene, Apolo y Daphne, mitos ausentes en *Hispania*, pero no sólo en la postura del mosaico de Illici[95].

Este muestreo no exhaustivo de mosaicos de mitos homéricos en mosaicos de *Hispania* y del Norte de África indica que los mitos homéricos fueron conocidos por los *domini*, que serían los que elegían los mitos en los mosaicos hispanos y africanos. El conocimiento mitológico de estos *domini* era grande.

Hispania ha dado una muy buena galería de retratos de *domini* y de *dominae* en mosaicos: dieciocho, de los que se han perdido sólo cuatro, son los mejores de todo el Imperio Romano en mosaicos, rodean la leyenda de Aquiles en Skyros en la villa de Pedrosa de la Vega; cuatro bustos femeninos decoran un pavimento de la villa cacereña de El Olivar del Centeno; varios rodean a Dionisos y Ariadna en la villa de Baños de Valdearados, Burgos; retratos de cazadores del Mausoleo de *Centcelles* (Tarragona); el cazador Dulcitius en la villa de El Ramalete (Navarra) y el cazador Marianus en *Augusta Emerita*. El *dominus* presente al mito de Meleagro y Atalanta en el citado pavimento de la villa de Cardeñajimeno, y algunos otros más. Todos se fechan en el Bajo Imperio.

Muy probablemente, las imágenes de los *dominus* y *domina* del mosaico de *dominus Iulius* de Cartago, c. 380-400, son retratos, pero el número de retratos en mosaicos africanos es muy bajo con respecto a los aparecidos en *Hispania*[96].

94. Hom., *Il*., I, 603.
95. *LIMC* II, 1, 199-226; II, 2, 293-297.
96. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 757.

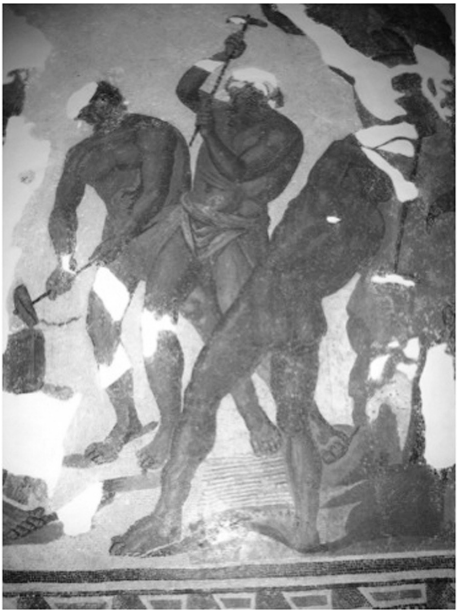


FIG. 12 Los Cíclopes en el mosaico de Dougga.

De estos temas, pertenecen al ciclo troyano los siguientes mosaicos hispanos: Aquiles y Pentesilea[97], *Complutum*. En África se encuentra la leyenda junto al citado mosaico de *Cherchel*, con Aquiles en Scyros. En un mosaico de comienzos del s. IV, Pentesilea sacrifica a Diana en un mosaico de Ouled Agla, mito ausente en *Hispania*; Aquiles y Briseida, de Carranque y *Augusta Emerita*; Aquiles en Scyros de Pedrosa de la Vega y Santisteban del Puerto; Juicio de Paris de Casariche y de Noheda; Helena y Paris de Noheda; griegos luchando en Cabezón del Pisuerga (Valladolid)[98] . En pavimentos africanos se encuentran griegos luchando contra las Amazonas en el mosaico friso de Ouled Agla, con el sacrificio de Pentesilea a Diana. No se conoce el

97. HOM., *Il*., 2, 220; 3, 180.

98. J.M. BLÁZQUEZ, *La retratística de la villa de Pedrosa de la Vega y la retratística hispana del Bajo Imperio,* en C. FERNÁNDEZ IBÁÑEZ, R. BOHIGAS ROLDÁN, *In Duri regione romanitas*, Palencia 2012, pp. 79-86; J. BERMEJO, *Mosaico y espacio: el ciclo troyano como referente socio-cultural de las élites hispanorromanas en el Bajo Imperio*, «MusSect», 4, 2007, pp. 169-201.

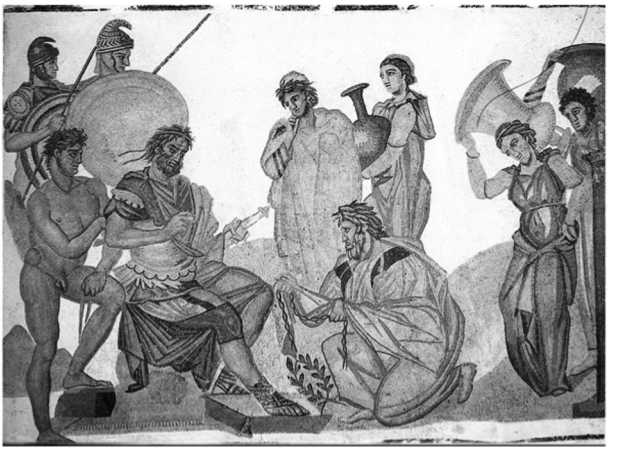


FIG. 13 La embajada de la Casa de las ninfas de Nabeul.

tema en mosaicos hispanos. Todos del s. IV, menos el de Aquiles y Pentesilea, del s. III.

En cambio, en mosaicos africanos se representan dos temas homéricos no atestiguados en *Hispania*: los Cíclopes, en Dougga (FIG. 12), de finales del s. III, Casa de los Cíclopes, Baños[99], y Agamenón y Chryses (FIG. 13), Casa de las Ninfas de Nabeul[100].

99. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 257; BEN ABED-BEN KHADER *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 220. *LIMC* VI, 1, 157-159, VI, 2, 75.

100. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa,* cit., p. 265; H. SLIM, *La Tunisie Antique. De Hannibal à Saint Augustin*, Paris 2001, pp. 112-3. Para las relaciones de mosaicos hispanos y africanos, cf.: J.M. BLÁZQUEZ, *Mosaicos romanos de España*, Madrid 1993, pp. 70-92. Muchos de estos mitos no han perdido actualidad y se representan en el mundo moderno: J.M. BLÁZQUEZ, *Cristianismo y mitos clásicos en el arte moderno*, Madrid 2009.

MERCEDES DURÁN PENEDO

Continuidad en la circulación de un determinado modelo oriental masculino a través de los mosaicos del Norte de África, *Hispania* y otros lugares del Imperio

La utilización de un prototipo oriental masculino en la iconografía musiva del Imperio, es interesante para constatar la circulación de un determinado modelo entre los artistas y artesanos del momento. El modelo se adapta a diferentes tipos de escenas, literarias, mitológicas, etc. y su uso no se limita a los personajes principales sino que abarca también a los secundarios. Las religiones orientales, especialmente las de Attis, Orfeo y Mithra y el comercio marítimo serán los dos elementos principales que contribuirán a su difusión por el Imperio. La pervivencia desde los primeros siglos del I milenio a.n.e, será tan importante que llegará hasta los mosaicos murales del siglo VI y prologará su continuidad durante la Edad Media.

Palabras clave: mosaico, iconografía, oriental, Imperio romano.

El modelo oriental analizado siempre viste igual, con *tunica manicata* corta, recogida en la cintura, calzones ajustados, *anaxyrides*, y cubierto con clámide. Es una vestimenta de gran colorido especialmente el *anaxyride*. Se acompaña de gorro frigio de lana o fieltro, acabado en punta y de calzado curvado en el extremo. Nos centraremos en este modelo, ya que en el tipo oriental hay otras variantes como el de túnica larga, pero esto dimensionaría el análisis y se alejaría del objetivo inicial, corroborar la continuidad de un prototipo a lo largo de los siglos.

Siguiendo a Jenofonte, los persas tras la conquista de los medos adoptan algunos de los elementos que formaban parte de su indumentaria, especialmente el calzado cerrado y con la punta curvada. Por otro lado también se conoce que los frigios emparentados con tracios e ilirios procedentes de los Balcanes invaden en el 1200 a.C. la región atravesada por el valle del rio

* Mercedes Durán Penedo, Departamento de Educación, Generalitat de Cataluña, y directora del Museo municipal de Montcada i Reixac, Barcelona.

Sangario en Anatolia, territorio hitita, y su indumentaria, especialmente el gorro acabado en punta se usa y se asimila, ya que los hititas tenían un tipo similar a modo de tiara.

Para P. González[1] la importancia de este pueblo, especialmente durante los primeros siglos del I milenio a.C. ayuda a que el culto de Cibeles y Attis en el santuario de Pesinunte, se afirme y extienda por todo el Mediterráneo oriental. Posteriormente los frigios integrarán las tripulaciones de los barcos comerciales griegos y contribuirán a difundir este culto por el resto del Mediterráneo. Desde el siglo VI a.C. y hasta el siglo IV d.C. el culto a Cibeles y Attis se extiende por las zonas portuarias donde se concentran los marinos frigios, se les harán ofrendas de bandejas, calderos, trípodes y armas con lo cual la circulación iconográfica estaba servida e iniciaba su penetración.

Entre los antecedentes iconográficos podemos señalar una placa en oro persa del Tesoro de Oxus, de la región de Takht-i Kuwad (Tayikistán) con un sacerdote meda, la jarrita de figuras rojas tracia con guerreros, del tercer cuarto del siglo V a.C. de la necrópolis de Apollonia Pontica en Sozopol y el casco tracio de Pletena (región de Blogoevgrad) de la primera mitad del siglo IV a.C. (FIG. 1).

Ya en el mundo griego el pintor de Darío del siglo IV a.C. nos ofrece en la decoración de la Crátera apuliana de Ruvo en el Museo Arqueológico de Nápoles la batalla de Alejandro Magno y Darío. De la misma forma este artista en la Cratera apuliana de Canosa (FIG. 2) muestra a Darío y su corte con el guerrero que lo protege y los siervos suplicantes. También la hidria del pintor de Meidias del 410-400 a.C. se decora con Paris ataviado con la misma indumentaria oriental. En el frontón del templo de Afaia en Egina del 490-480 a.C. a través de un profundo análisis de los restos de pigmentos, se ha podido ofrecer una reconstrucción de las figuras que lo integran, destacando la de un arquero persa (FIG. 2) con *anaxyrides* y chaleco decorados.

En torno al 320 a.C. el denominado "Sarcófago de Alejandro" hoy en el Museo Arqueológico de Estambul ofrece multiplicidad de imágenes de este tipo.

El helenismo difunde a través del comercio de las artes menores: pinturas de las cerámicas, orfebrería o en los relieves como el votivo de Cibeles y Attis griego del siglo II a.C. de la colección Grimani del Museo de Venecia que nos indica la incidencia de los mitos orientales en esos momentos.
En el mundo romano y concretamente a principios del Imperio no abunda esta iconografía, en los mosaicos solo se usa cuando es necesaria para

1. GONZÁLEZ (1995), pp. 105-15.

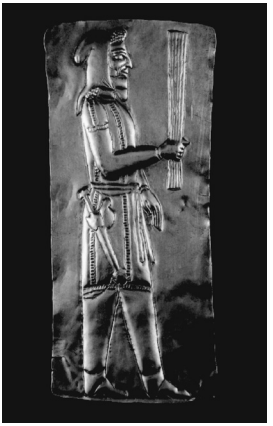


FIG. 1 Tesoro de Oxus, siglos V-IV a.n.e. British Museum; jarrita de figuras rojas tracia de la necrópolis de Apollonia Pontica en Sozopol, siglo V a.n.e (foto acceso libre Internet) y casco tracio de Pletena del siglo IV a.n.e. (foto R. Kolev, en *Los Tracios. Tesoros enigmáticos de Bulgaria*, Catálogo Exposición, Barcelona 2005, p. 129, fig. 202).

la representación de imágenes orientales, como sucede en el Mosaico de la Batalla de Issos entre Alejandro y Darío en la casa del Fauno en Pompeya[2] (FIG. 3).

Un tema de origen literario[3] como el Juicio de Paris de origen oriental que ya encontramos en la pintura griega, especialmente en cerámicas[4] lo vemos en diferentes mosaicos.

2. HASE (2010), pp. 71-9.
3. OV., *epist. (heroides)*, XVI, 71 y ss., 142-152 y 35-6; LUC., *DDeor.*, 20; HYG., *fab.*, 20.
4. Ejemplares en el Museo Nacional de Copenhague (*LIMC* VII, 2, núm. 40, p. 114), Museo de Sant Petersburgo Ermitage (*LIMC* VII, 2, núm. 48, p. 117), Karlsruhe, Badisches Landesmuseum B (*LIMC* VII, 2 núms. 53 y 54, p. 119).

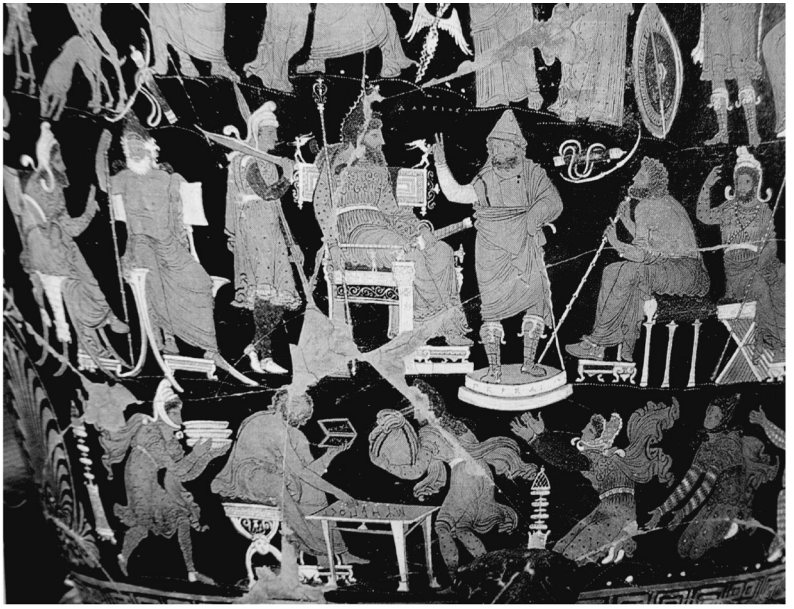


FIG. 2 Crátera apuliana de Canosa. Museo Arqueológico de Nápoles (foto A. de Luca en P. Moreno, *Pintura Griega*, Madrid 1988, fig. 189); arquero del frontón del Templo de Afaia en Egina, 490-480 a.n.e., y reconstrucción (Brinkmann, Bendala Galán, 2009, p. 135).

FIG. 3 Detalle del mosaico con la batalla de Issos, Pompeya. Museo Nacional de Nápoles (foto M. Durán Penedo).

El mosaico de los amores de Cástulo del siglo I-II (FIG. 4) es un bello ejemplo de uso del modelo en el Alto Imperio pero donde adquiere mayor desarrollo es en el Bajo Imperio, con el de Antioquia, hoy en el Museo del Louvre[5] y el de Casariche en Sevilla[6] (FIG. 4). Como nos dice J. M. Blázquez[7] este mosaico se inspira en el de Antioquia y a su vez ahora podemos decir que también en el alto imperial de Castulo, por tanto corrobora cómo estas imágenes circularan por todo el Imperio. Un mosaico espectacular y que de momento es un *unicum* es el de Noheda en Cuenca[8], donde entre otras escenas encontramos la representación de las bodas de Paris y Helena (FIG. 5). Para las referencias literarias sobre personajes orientales tomaremos a Vir-

5. KONDOLEON, BECKER (2005), pp. 427-33.
6. BLÁZQUEZ *et al.* (1993) pp. 279-81, fig. 41.
7. BLÁZQUEZ (2005), pp. 725-38.
8. LLEDÓ SANDOVAL (2007).

FIG. 4 Detalle del Juicio de Paris en el mosaico de Castulo, Jaén y mosaico con el Juicio de Paris en Casariche, Sevilla (foto acceso libre Internet).

gilio[9] quién nos narra la historia de Dido y Eneas y que encontramos en el mosaico de Low Ham en la villa de Somerset County Museum (Taunton)[10]. Incluso la tripulación del barco muestra su orientalismo al tocarse con el gorro frigio.

Otro capítulo donde esta imagen masculina se incluyé es en las narraciones mitológicas con protagonistas orientales, como Attis, Io, Argos y Orfeo entre otros.

En la iconografía de Attis ampliamente estudiada por M.J. Vermaseren[11] y con paralelos escultóricos y pictóricos[12], volvemos a encontrarlo. El mosaico de la villa de Arellano en Navarra[13], del siglo IV-V es un buen ejemplo que sigue el antiguo paralelo griego que hemos visto en el Museo de Venecia. Los protagonistas están de pie en una escena de bodas (*dextrarum iunctio)* y Attis conserva toda la indumentaria oriental que le es propia.

9. VERG., *Aen.*, IV.
10. BALMELLE, REBOURG (2001); WITTS (2005); NEAL, COSH (2006).
11. VERMASEREN (1977-78). Este autor nos ofrece paralelos de Attis en estatuas T. III, p. 95, núm. 338, lám. CXCVIII y en pinturas, III, pl. 46 y 47.
12. Relieve de Attis en el Museo de Ostia (*LIMC* III, 2, núm. 316, p. 37) o en la pintura de Attis en la casa de Pinario Cereale de Pompeya (*LIMC* III, 2, núm. 435, p. 45).
13. MEZQUÍRIZ (2003).

FIG. 5 Paris y Helena en la villa de Noheda, Cuenca (Latova, Neira, 2011, fig. 27, p. 127).

Por todo ello no es de extrañar que un mosaico sirio con el Baño de Diana en Shaba-*Philipolis*, en el Museo de Soweida, datado en el siglo III, anterior al de Arellano incluya en la orla pequeñas imágenes aladas vestidas al modo oriental mezcladas con la guirnalda de frutas, vegetales y aves, que J. Balty[14] identificará con pequeños Attis, que se asimilarían con las frecuentes representaciones de erotes.

Otros mosaicos interesantes son: el de Pelops e Hipodamia en el Museo Nacional de Damasco y el conocido como Mosaico rojo del Museo de

14. BALTY (1977).

Hatay[15] (FIG. 6) de época de los Antoninos, con Hera encargando a Argos la vigilancia de la ninfa Io, atada a una columna. Nos llama la atención de que en este caso Argos que era un gigante con el cuerpo cubierto de ojos y que en las cerámicas griegas y en las pinturas pompeyanas lo encontramos desnudo, aquí se muestre según el modelo oriental. Suponemos que al no ser un tema frecuente en los mosaicos, y por tanto con escasa circulación de modelos, llevo al artista a emplear un modelo muy conocido por el, dada su raigambre oriental pero sin pensar que estaba produciendo una contaminación con una imagen que nada tenía que ver con los orígenes griegos de Argos. De todas maneras debemos decir que la utilización de esta temática de mitología clásica en una ciudad profundamente cristianizada está en relación tal y como nos dice J.M. Blázquez[16] con el interés de los propietarios en decorar sus casa con temas de la religión pagana transformados en obras de arte.

En este análisis no puede faltar el tema de Orfeo muy usado en la iconografía musiva, dado el éxito que alcanzaron las cosmogónias y de las cuales tan solo nos ha llegado la de Hesíodo. Las cosmogonías de Orfeo son diversas y no entraremos en ellas, nos interesa Orfeo como prototipo masculino oriental utilizado en diversos mosaicos que se distribuyen por la geografía del Imperio desde etapas tempranas.

En el Alto Imperio los propietarios de las *villae* ya lo solicitaban y así lo vemos en Croacia en el mosaico de Solin[17]con Orfeo inscrito en un círculo, visto frontalmente y rodeado de animales. Esta disposición más tarde, en el siglo IV la encontraremos en Gran Bretaña[18] donde hay una especial predilección en los mosaicos de Petronell, Bristol[19] de Newton St. Loe, Somerset[20], The Barton Cirencester Park y el de Wodchester hoy desaparecido.

Un paralelo directo a estos mosaicos en círculo está en *Hispania*, concretamente en Mérida en el mosaico con Orfeo del siglo IV en el Museo Nacional de Mérida procedente de la Travesía de Pedro M. Plano[21]. El paralelismo establecido nos afirma la circulación de unos modelos

15. CIMAK (2000), p. 79.
16. BLÁZQUEZ (1986).
17. MEDER (2003), p. 161, lám. XLVI.
18. SMITH (1983), pp. 315 y ss.
19. Petronell (*LIMC* VII, 2, núm. 100, p. 67), Bristol (*LIMC* VII, 2, núm. 119, p. 69).
20. NEAL, COSH (2005), pp. 739-49.
21. ÁLVAREZ MARTÍNEZ (2010), pp. 41-9.

FIG. 6 Hera, Io y Argos en el mosaico Rojo del Museo de Hatay, Antioquia (Cimak, 2000, p. 79); Orfeo en Zippori, Israel; y Orfeo en el Museo Arqueológico de Palermo (foto acceso libre Internet).

que por diversas razones triunfaban según las circunstancias de esa difusión.

Otro mosaico que sigue el prototipo es el mosaico con Orfeo de Zippori[22] (Israel), del siglo III en cambio en Turquía, y en Siria se prefiere la variante de Orfeo con túnica larga. El mosaico del Museo de Palermo

22. WEIS (2003), pp. 94-101

en Sicilia[23] (FIG. 6) con Orfeo visto frontalmente y el del Museo de Sparta en Grecia[24] con Orfeo girado hacia la izquierda ambos del siglo IV son otros ejemplos de su uso. También mencionaremos el mosaico con el Baño de Venus en la casa del Asno en Djemila[25], entre los siglos IV y V donde en una de las esquinas de la orla encontramos a Orfeo o Paris, de identificación polémica[26]. Independientemente su atribución se mantiene el prototipo oriental con túnica corta y todos los complementos tradicionales.

En toda esta trayectoria, Croacia, Grecia, Italia, Gran Bretaña, Francia, Argelia e *Hispania* el modelo se sigue utilizando, lo que constata la fuerza de su uso ante las otras variantes.

Hasta aquí se constata como el tema de Orfeo adquiere una gran difusión durante el Bajo Imperio tanto entre los propietarios paganos como cristianos. Ahora bien este modelo no queda limitado a los personajes divinos o heroicos de procedencia oriental sino que amplia su uso a imágenes de carácter secundario que sirven para diferenciarse a su vez de las occidentales.

Hemos citado el mosaico de la Batalla Issos en Pompeya y ya en el siglo IV está el mosaico con guerreros frigios acompañando a Eneas en su triunfo sobre Turnus en la casa de la medusa en Alboterium-Alter do Chão (Portalegre, Portugal)[27].

En África el mosaico con el Juicio musical entre Apolo y Marsyas de El Djem[28] del siglo II-III tiene el verdugo escita ataviado con el gorro frigio y los dos mosaicos de Cartago: el de jinetes y caballo en la casa de las aves de Cartago[29] del siglo IV, los dos personajes tienen indumentaria oriental y desarrollan un numero circense. El del *Dominus Iulius*[30] (FIG. 7) en el ángulo superior izquierdo muestra a un personaje masculino a la moda oriental portando dos aves a la domina[31] sentada en el centro del registro y tal vez estuviera en relación con posesiones que los propietarios tuvieran en la parte oriental del Imperio, o sea una alegoría de las mismas.

23. OVADIAH, MUCZNIK (2001), pp. 302-15.
24. Ivi, p. 314, fig. 11.
25. DUNBABIN (1978), p. 256.
26. JESNICK (1999), pp. 299-310.
27. CAETANO, MOURÃO (2011), pp. 205-20.
28. BLANCHARD-LEMÉE *et al.* (1995) p. 229, fig. 171.
29. BEN ABED BEN KHADER (2002), pp. 523-4, fig. 139.
30. DURÁN PENEDO (2010), pp. 501-26.
31. DURÁN PENEDO (2012), pp. 1291-314.

FIG. 7 Escena circense de la casa de las aves en Cartago (foto S. Jabeur, en Ben Abed Ben Khader, 2002, fig. 139); detalle de personaje masculino en el mosaico del *Dominus Iulius* de Cartago (foto G. Mermet, en M. Blanchard-Lemée, M. Ennaïfer, Hedi et Latifa Slim, *Sols de la Tunisie romaine*, Paris 1995, fig. 121, p. 170).

En la zona oriental del Imperio se da este modelo en un siervo del mosaico con el Triunfo de Dionisos de Eretz en Israel[32] del siglo V. La etapa cristiana enlaza con las representaciones alegóricas o simbólicas en el mosaico del "monasterio" de Ürdün Madaba en Jordania[33] del siglo VI y a través de escenas de caza vemos en un primer registro, el dominio romano, en el segundo el triunfo del cristianismo, en el tercero la etapa próspera constantiniana y en el cuarto la evangelización por el mundo. El personaje negro representará a los nubios y el que lleva el atuendo analizado, a Oriente, con lo cual ahora el modelo prolonga su carga de simbolismo que ya es identificable por todos.

El prototipo mantiene su continuidad en imágenes propias del cristianismo, y sigue en el mosaico mural de los siglos V y VI, en la adoración de los Magos cuyos antecedentes están en las pinturas de las catacumbas[34] y en los

32. RAHMANI (1973), pp. 263-4: OVADIAH (1987), p. 179, núm. 77, lám. XLVII; BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, LÓPEZ MONTEAGUDO, SAN NICOLAS (2004), pp. 277-371.

33. KOKER (2011), p. 538, fig. 12.

34. Las catacumbas de Priscila, de los Santos Pedro y Marcelino y en la catacumba de Domitilia en Roma, sin olvidar los sarcófagos de Flavius Julius en Tolentino, el del Museo de Letrán y el del Museo de Rávena entre otros.

sarcófagos. Los Magos según L. Monreal[35] evolucionan con el relato de san Mateo[36] y se complementan con detalles de los Apócrifos, en los primeros siglos se representan a lo oriental y después se transforman en los Reyes, mostrándose coronados.

Entre los mosaicos murales destacados están las escenas de los Magos en el arco triunfal de Santa Maria la Mayor de Roma[37] del siglo v, una con la recepción de Herodes y la otra con la Adoración.

Los Magos siguen con la indumentaria analizada salvo que la túnica corta que se ciñe al cuerpo con cinturón no acaba en línea recta sino que cuelga en diversas puntas, al igual que en los marineros de Noheda en Cuenca.

Estos mosaicos pertenecen al arte tardo-romano y por lo tanto el repertorio iconográfico que aún no ha recibido la influencia oriental bizantina.

En plena etapa bizantina el mosaico de San Apolinar Nuovo en Rávena[38] aún y a pesar de las diferentes manos, estilos y restauraciones las imágenes de los Magos mantienen el prototipo analizado.

Como conclusiones diremos que el modelo se usa en personajes literarios, mitológicos o simbólicos orientales. Indistintamente se trate de héroes, dioses o de personas humildes, marineros o criados todos se presentan con el mismo tipo de vestimenta, tan solo cambia la riqueza de la ornamentación en función de la categoría del representado. Su difusión son las religiones orientales que también identifican a los diferentes dioses con el mismo modelo y que llegan al Imperio a través de las legiones romanas, como pudo ser el culto a Mitra junto con el de Attis y Cibeles y a través de los comerciantes que procedían de Asia Menor.

Como nos dice I. Campos[39] esta difusión se deberá al vacío que la población romana tenía una religión oficial llena de rituales que no atendía a las preguntas del individuo, entre ellas cual será el destino del alma humana tras la muerte Los cultos orientales se dirigían básicamente a la inteligencia y a los sentidos, haciendo que el individuo se identificara con la divinidad de culto. Así en los cultos a Attis, Orfeo y Mithra entre otros se habla de inmortalidad, de salvación, de intimidad y espiritualidad, de ahí su triunfo entre diversos sectores de la sociedad romana. Su lenta penetración justifica que

35. Monreal (2003), p. 103.
36. *Mt* 2, 1-12.
37. Réau (1957), p. 249.
38. Zanotto (2005), pp. 352-61.
39. Campos (2004), pp. 33-44.

la gran mayoría de mosaicos con estos temas se sitúen en el Bajo Imperio ya que costó imponerse en las artes decorativas.

Es especialmente en esculturas y relieves donde se mantiene el modelo, como sucede en *Hispania* con la imagen de Attis en relación con su culto. Este tuvo una amplia difusión en las zonas mas romanizada, por ser el emblema de la resurrección tras la muerte, localizándose básicamente en las necrópolis[40].

El Bajo Imperio es cuando estos cultos, incluidas las corrientes órficas[41] y cristianas tienen una amplia difusión a través de soldados, comerciantes orientales e intelectuales procedentes de la capital del Imperio y por tanto el prototipo masculino oriental se usará con la iconografía tradicional.

Los múltiples pavimentos con la representación de Orfeo, en su mayoría representan los modelos de túnica larga o el desnudo clásico y en cambio el prototipo más antiguo, no es el mas usado, salvo en Gran Bretaña, donde lo encontramos hasta en cinco ocasiones. Este aspecto nos llama la atención, la provincia más extrema del Imperio conserva el modelo original y suponemos que es debido a estar más distante de los centros emisores de nuevos modelos.

Los cultos a Attis, Mithra, Isis, *Dea Caelestis*, etc., desde fechas tempranas preparan la llegada y difusión del cristianismo que se parecía a ellos.

Hispania y el Norte de África son las provincias que muestran una cierta predilección por utilizar el modelo oriental estándar que se aplicaba cuando convenía. La persistencia del modelo será tan potente que continua en los mosaicos murales ya cristianos de Roma en el siglo V y de Rávena en el siglo VI, en los Magos de Oriente.

Santa Maria la Mayor de Roma es importante ya que en el arco triunfal del siglo V están los Magos con el modelo oriental pero en el ábside que el Papa Nicolás IV, en el siglo XIII (FIG. 8) derribó y mando construir de nuevo, el modelo ha cambiado por completo y se muestran coronados y con largos mantos. Por lo tanto entre el siglo V d.n.e y el siglo XII, el modelo no se pierde y continua persistiendo en las pinturas murales del románico, con ejemplos en el Pirineo catalán: ábside de Esterri d'Aneu, y ábside de Cap d'Aran de Tredòs. Durante la Edad Media se sustituirá el gorro frigio por la corona, los mantos se alargan y los *anaxyrides* ya no son de coloridos vistosos. Consideramos que a partir de la baja Edad Media, el siglo XIII, el modelo queda

40. De La Bandera, Ruiz (1992), pp. 159-69. En 1986 se cifraban 61 Attis de los que 26 procedian de la Bética.

41. Macías Otero (2008), pp. 452 y ss.

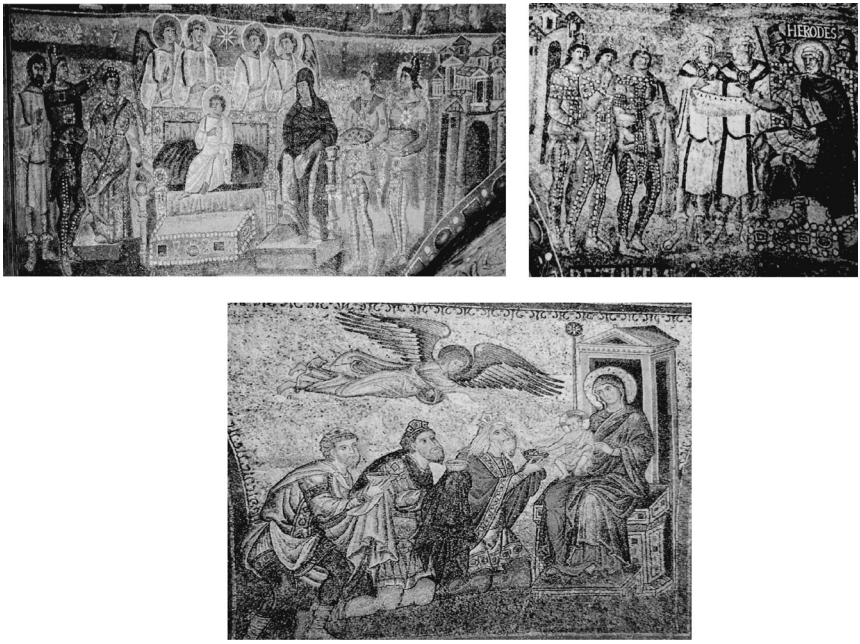


FIG. 8 Detalle de la adoración de los Magos y los Magos ante Herodes en el arco triunfal del siglo V y Reyes coronados en el abside del siglo XIII de S. Maria la Mayor en Roma (foto M. Durán Penedo).

relegado y será sustituido por el de coronados y con amplios mantos.

Se producen diecisiete siglos de continuidad a través de la escultura, de los mosaicos, de la pintura y de las artes suntuarias y por ello consideramos que es un elemento mas a añadir en la circulación de unos modelos plásticos que bien sea a través de los cuestionados cuadernos de modelos, *copy-books* o de los diversos productos de lujo que circulaban a través del comercio y que lo incluían en su decoración, llegaban a los artífices del momento y se utilizaban con mayor o menor fortuna.

Bibliografia

ÁLVAREZ MARTÍNEZ J.M. (2010), *La representación de Orfeo y los animales en la musivaria hispana,* en M.L. NEIRA JIMÉNEZ (ed.), *Mitología y Historia en los mosaicos romanos*, Madrid, pp. 41-9.

Balmelle C., Rebourg A. (2001), *L'iconographie de Didon et Enée,* en *La mosaïque gréco-romaine, VIII. Actes du VIII^e colloque International pour l'étude de la Mosaïque Antique et Medievale (Lausanne, 1997)*, vol. II, Lausanne, pp. 9-25.

Balty J. (1977), *Mosaïques antiques de Syrie*, Bruxelles.

Ben Abed Ben Khader A. (2002), *Image de Pierre. La Tunisie en mosaïque*, Tunis.

Blanchard-Lamée M. *et al.* (1995), *Sols de la Tunisie romaine*, Paris.

Blázquez Martínez J. M. (1986), *Mosaicos en la costa de Asia Menor I,* «Revista de Arqueologia», 68, pp. 36-43.

Blázquez Martínez J. M. (2005), *Estilos y talleres de mosaicos hispanos del Bajo Imperio*, en H. Morlier (éd.), *La mosaïque gréco-romaine IX. Actes du IX^e Colloque International sur la Mosaïque Antique (Roma, 5-10 novembre 2001)* (Coll. EFR, 352), Rome, vol. 2, pp. 725-38.

Blázquez Martínez J.M *et al.* (1993), *Hallazgos de mosaicos romanos en Hispania (1977-87)*, «ETF(hist)», II/6, pp. 261-69.

Blázquez Martínez J. M., López Monteagudo G., San Nicolas M. P. (2004), *Representaciones mitológicas, leyendas de héroes y retratos de escritores en los mosaicos de época imperial en Siria, Fenicia, Palestina, Arabia, Chipre, Grecia y Asia Menor*, en *Sacralidad y Arqueología* (A&Cr, XXI), Múrcia, pp. 277-371.

Brinkmann V., Bendala Galán M. (2009), *El color de los dioses. El colorido de la estatuaria antigua*. Catálogo Exposición. Museo Arqueológico Regional de la Comunidad de Madrid, Madrid.

Caetano M. T., Mourão C. (2011), *A "Portrait" of Book XII of the Æneid: the Mosaic of the «House of the Medusa» (Alter do Chao, Portugal)*, en *XI International Colloquium on Ancient Mosaics (Bursa, 2009)*, Istanbul, pp. 205-20.

Campos I. (2004), *La aparición de los misterios mitraicos en el marco religioso del Imperio romano*, «Vector plus: miscelánea científico-cultural», nùm. 24, pp. 33-44.

Cimak F. (2000), *A Corpus: Antioch Mosaics*, Istanbul.

De La Bandera M.L., Ruiz M. (1992), *Un nuevo Attis funerario de la Betica*, «Habis», 23, pp. 159-69.

Dunbabin K.M.D. (1978), *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford, p. 256.

Durán Penedo M. (2010), *Temas iconográficos relacionados con la producción de la tríada mediterránea en los mosaicos del Norte de Africa y de Hispania, su interrelación con la annona*, en *L'Africa romana XVIII*, pp. 501-26.

Durán Penedo M. (2012), *Reflejo del poder de las dominas en los mosaicos del Norte de África e Hispania*, en *L'Africa romana XIX*, pp. 1291-314.

González P. (1995), *La génesis de los dioses frigios: Cibeles y Attis*, «Ilu», 0, pp. 105-15.

Hase F.-W. von (2010), *Alejandro y Dario: una pintura en mosaic,* en *Alejandro Magno. Encuentro con Oriente. Catálogo de la Exposición*, Madrid, pp. 71-9.

Jesnick I. (1999), *Two North African Mosaics: Orpheus, Arion, Palaemon?,* en M. Ennaïfer, A. Rebourg (éds.), *La mosaïque gréco-romaine, VII*, t. 1, Tunis, pp. 299-310.

Koker E. (2011), *Antik Çag Mozaiklerinde At Ikonografisi*, en *XI International Colloquium on Ancient Mosaics (Bursa, 2009)*, Istanbul.

Kondoleon C., Becker L. (2005), *The Atrium House Triclinium in Antioch-on-Orontes,* en *La mosaïque gréco-romaine, IX. Actes du IXe Colloque International sur la Mosaïque Antique (Roma, 5-10 novembre 2001)* (Coll. EFR, 352), Rome, vol. 1, pp. 427-33.

Latova L., Neira Jiménez M. L. (2011), *Representaciones de mujeres en los mosaicos romanos y su impacto en el imaginario de estereotipos femeninos*, Madrid 2011.

Lledó Sandoval J. L. (2007), *El mosaico romano de Noheda (Cuenca)*, Cuenca.

Macías Otero S. M. (2008), *Orfeo y el orfismo en Eurípides*, Madrid.

Meder J. (2003), *Podni Mozaici u Hrvatskoj od 1. do 6. stoljeća*, Zagreb.

Mezquíriz Irujo M. Á. (2003), *La villa romana de Arellano*, Pamplona.

Monreal L. (2003), *La iconografía del cristianismo*, Barcelona.

Neal D. S, Cosh S. R. (2005), *From Schools to Groups: A Re-assessment of the Organisation of the Mosaic Industry in Roman Britain and the Identification of New Groups*, en *La mosaïque gréco-romaine IX. Actes du IXe Colloque International sur la Mosaïque Antique (Roma, 5-10 novembre 2001)* (Coll. EFR, 352), Rome, vol. II, pp. 739-49.

Neal D. S., Cosh S. R. (2006), *Roman Mosaics of Britain*, vol. 2, London.

Ovadiah R. (1987), *Mosaic Pavements in Israel Hellenistic, Roman and Early Byzantine*, Rome.

Ovadiah A., Mucznik S. (2001), *The End of Days in the Mosaics of the Meroth Synagogue*, en *VIIIe Colloque International pour l'étude de la mosaïque antique er médiévale, Lausanne (Suisse, octobre 1997)*, Lausanne, pp. 302-15.

Rahmani L. Y. (1973), *The Erez Mosaic*, «Eretz-Israel», II, pp. 263-4.

Réau L. (1957), *Iconographie de l'Art Chrétien*, t. II, *Iconographie de la Bible*, Paris.

Smith D. J. (1983), *Orpheus Mosaics in Britain. Mosaïque. Recueil d'hommages a H. Stern*, Paris.

Vermaseren M. J. (1977), *Cybele and Attis, the Myth and the Cult*, London.

Vermaseren M. J. (1977-78), *Corpus Cultus Cybele Attidisque* (EPRO, 50), Leiden.

Weis Z. (2003), *The House of Orpheus-Another Villa from the Late Roman Period in Sepporis*, «Quadmoniot», 36, 126, pp. 94-101.

Witts P. (2005), *Mosaics in Roman Britain*, Stroud.

Zanotto R. (2005), *La chiesa di Sant'Apollinare Nuovo a Ravenna*, en C. Rizzardi, *Venezia e Bisanzio. Aspetti della cultura artistica bizantina da Ravenna a Venezia (V-XIV secolo)*, Venezia, pp. 352-61.

ARI SAASTAMOINEN

Roman Building Inscriptions as Historical Sources: Methodological Questions and Reflections

North African Latin building inscriptions have been extensively used as historical sources. This article focus on what building inscriptions can reveal about the buildings and building processes themselves. The analysis is carried out from three different points of view. First, the information contained in individual inscriptions; secondly, the data obtained by analysing inscriptions in groups; thirdly, the use of building inscriptions as an index of urban prosperity. For each of these topics it is the methodological aspect of historical research based on building inscriptions that will attract attention, rather than the concrete results.

Keywords: Roman North Africa, ancient history, historiography, Latin epigraphy, building inscriptions.

Introduction

North African Latin building inscriptions have been extensively used as historical sources. A testament to the importance and diversity of the data contained in them is the crucial role they have played in a variety of studies: they have helped to shed light on the prosopography of the early *proconsules*[1],

* Ari Saastamoinen, The Department of World Cultures, University of Helsinki.
First and foremost I want to thank warmly Prof. Attilio Mastino for kindly accepting my article to be published in *L'Africa romana* in spite of its length. Prof. Lea Stirling from the University of Manitoba and Dr. Ralf Bockmann from the Deutsches Archäologisches Institut Rom read a draft of this article and I am very grateful for their many helpful comments. I want to thank Dr. Alexandra Holbrook from The University of Texas-Pan American for patiently correcting my English. The last section of this paper, "Building inscriptions as an index of urban prosperity", formed a part of a paper ("The Changing Epigraphic Habit and the Myth of Urban Prosperity in Late Antique Africa") I read at the *Visual Landscapes of Late Antique North Africa* Congress at the University of Aarhus, November 24th, 2008. I would like to thank all the participants for their helpful criticisms, which lead me to modify the ideas then presented.
1. J. Kolendo, *L'activité des proconsuls d'Afrique d'après les inscriptions*, in *Atti del Colloquio Internazionale AIEGL su "Epigrafia e ordine senatorio" (Roma, 14-20 Maggio 1981)*, I, (Tituli, 4), Roma 1982, p. 351.

administrative history[2], various aspects of religious life[3], the economy and variations in price[4], manifestations of private acts of euergetism[5] and the methods of their payment[6], and, of course, building processes and municipal building itself[7].

Latin building inscriptions have not only been intensively used as historical sources, but also critically analysed and evaluated as such[8]. Their reli-

2. Building inscriptions often record the title(s) of the builder(s) and as such they are a very important source material for prosopography and administrative history. To mention just one study where they have a key role, see M. Christol, *L'oeuvre de C. Octavius Pudens Caesius Honoratus en Maurétanie Césarienne*, in *L'Africa romana x*, pp. 1141-52. Another example of information on the administrative history contained in building inscriptions: a recently found building inscription, *AE*, 2002, 1681, reveals the hitherto unknown location of *Uchi Minus*, see A. Mastino, M. Khanoussi, C. Cazzona, E. Ughi, *Nuove scoperte epigrafiche in Africa Proconsolare. Uchi Maius, Uchi Minus, Thibaris, Thugga*, in M. Mayer i Olivé, G. Baratta, A. Guzmán Almagro (eds.), *Acta xii Congressus Internationalis Epigraphiae Graecae et Latina, (Barcelona 3-8 settembre 2002)*, Barcelona 2007, pp. 943-4, 950.

3. M. Kleijwegt, *Beans, Baths and the Barber... A Sacred Law from Thuburbo Maius*, «AntAfr», 30, 1994, pp. 209-20; M. Le Glay, *Évergétisme et vie religieuse dans l'Afrique romaine*, in *L'Afrique dans l'Occident romain (I siècle av. J.-C. - IV ap. J.-C.), Actes du colloque organisé par l'École française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'Archéologie et d'Art de Tunis (Rome, 3-5 décembre 1987)*, (Coll. EFR, 134), Rome 1990, pp. 77-88.

4. R. Duncan-Jones, *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*, Cambridge 1974; Id., *Structure and Scale in the Roman Economy*, Cambridge 1990. See also the outdated, slightly slipshod and too schematic but still interesting A. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques sur l'Afrique romaine*, «RevAfr», 75, 1934, pp. 354-414, 491-520.

5. G. Wesch-Klein, *Liberalitas in rem publicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden im römischen Africa bis 284 n. Chr.*, (Antiquitas, 40), Bonn 1990. See also J. Rockwell, *Private Baustiftungen für die Stadtgemeinde auf Inschriften der Kaiserzeit im Westen des römischen Reiches*, thesis at University of Jena, Faculty of Arts, 1909, where African material has a prominent place.

6. See especially P. Garnsey, *Taxatio and Pollicitatio in Roman Africa*, «JRS», 61, 1971, pp. 116-29; Duncan-Jones, *The Economy*, cit., p. 87; F. Jacques, *Ampliatio et mora: Évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, «AntAfr», 9, 1975, pp. 159-80.

7. X. Dupuis, *Constructions publiques et vie municipale en Afrique de 244 à 276*, «MEFRA», 104, 1992, pp. 233-80; H. Jouffroy, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, (Groupe de recherche d'histoire romaine de l'Université des Sciences humaines de Strasbourg. Études et Travaux, 2), Strasbourg 1986.

8. In the field of Greek epigraphy the situation is quite different. Greek building inscriptions proper are few in number and little studied as historical sources, see M.-C. Hellmann, *Épigraphie architecturale et histoire grecque: essai de bilan*, in Y. Le Bohec, Y. Ro-

ability was first questioned[9] and then affirmed[10], the nature of their diction has been analysed[11], and the meaning of obscure and vague expressions has been clarified[12].

In spite of all this scholarly work I believe that there are still some points to be made. In this paper, I will mostly focus on what building inscriptions can reveal about the buildings and building processes themselves. The analysis is carried out from three different points of view. First, the information contained in individual inscriptions; secondly, the data obtained by analysing inscriptions in groups; thirdly, the use of building inscriptions as an index of urban prosperity. For each of these topics it is the methodological aspect of historical research based on building inscriptions that will attract attention, rather than the concrete results.

Individual inscriptions

Although building inscriptions are conventional, formal and often rigid public documents, they are also inexact, untechnical, incomplete, and even subjective accounts of building processes. In a word, they are propaganda; their limited information is usually conventionally presented and selected

man, *Épigraphie et histoire: acquis et problèmes, Actes du congrès de la Société des Professeurs d'Histoire Ancienne (Lyon-Chambéry, 21-23 mai 1993)*, (Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines, n.s. 18), pp. 61-2.

9. E. Thomas, C. Witschel, *Constructing Reconstruction: Claim and Reality of Roman Rebuilding Inscriptions from the Latin West*, «PBSR», 60, 1992, pp. 135-77. Still subscribed to by J. Bodel, *Epigraphy and the ancient historian*, in Id. (ed.), *Epigraphic Evidence. Ancient history from inscriptions*, London-New York 2001, pp. 46-7.

10. G. Fagan, *The Reliability of Roman Rebuilding Inscriptions*, «PBSR», 64, 1996, pp. 81-93.

11. G. Fagan, *Gifts of Gymnasia: a Test Case for Reading Quasi-technical Jargon in Latin Inscriptions*, «ZPE», 124, 1999, pp. 263-75.

12. A. Beschaouch, *Qu'est-ce qu'un "idurio"? Spiritualité punique et culture latine en Afrique romaine*, «MEFRA», 102, 1990, pp. 639-46; Id., *'IMR (CIL viii, 23848 et CIL viii, 23876): sur la translittération d'un nom libyque en latin d'Afrique*, in C. Hamdoune (éd.), *"Ubique amici": mélanges offerts à Jean-Marie Lassère*, Montpellier 2001, pp. 199-205; S. Lancel, *Populus Thabarbusitanus et les gymnasia de Quintus Flavius Lappianus,* «Libyca», 6, 1958, pp. 141-51. Cf. J.-P. Thuillier, *Huile parfymée et sport dans les mondes étrusque et romain*, in L. Bodiou, D. Frère, V. Mehl (éds.), *Parfums et odeurs dans l'Antiquité* (Collection "Archéologie et culture"), Rennes 2008, pp. 249-251 and see also previous note.

to eulogize the builder by describing his building activity[13]. Their highly selective and ambiguous quality emerges when one compares them with building contracts. For example, the famous Republican building contract from *Puteoli* gives an extremely precise and detailed description of the building site, of prerequisite financial arrangements (registering the sureties), of the nature and dimensions of the work, of the administration and acceptance of the project, and, finally, of its timing and payment[14].

Forgetting the conventional and propagandistic nature of building inscriptions easily leads to mis- or over-interpretations, as happened to Thomas and Witschel two decades ago. Despite these limitations, an individual building inscription can offer valuable information on the building on which it was affixed. The interpretation of this information can, however, be difficult as we shall see presently.

Personal names are the most essential element in almost all inscription types and building inscriptions are no exception: the name of the builder, often accompanied by a reference to his career or titles is very frequently attested. This is hardly a coincidence, but the ancients obviously considered it the most essential element in most building inscriptions. Reflecting this importance, the name of the builder is usually emphatically recorded as the subject of the main predicate that refers to building or repairing (or dedicating). However, this role has four different possible meanings.

Being named as a builder can variously mean: 1) that the actor in question has funded the project and supervised its realization, or 2) that the actor has merely supervised the project funded by others, or 3) that the actor in question has decided or ordered that the project is to be carried out by others, or, occasionally, 4) that the actor has in fact done the physical work[15]. Let it be added that a fifth alternative, so obvious from the modern

13. This phenomenon is by no means restricted to Latin building inscriptions but is also detectable in Greek building inscriptions. See Hellmann, *Épigraphie architecturale et histoire grecque*, cit., pp. 69–70; see also perspicacious remarks by F. Millar, *Epigraphy*, in M. Crawford (ed.), *The Sources for Ancient History*, (The Sources of History), Cambridge 1983, pp. 81-3, 108, 110-4, 118, 129, esp. 113 on the limitations of inscriptional sources in general and by Bodel, *Epigraphy*, cit., p. 34 on epigraphic bias due to conventional idiom.

14. *CIL* I, 698 (*CIL* X, 1781 = *ILS*, 5317 = *ILLRP*, 518 = *FIRA*, 3, 153; 105 BC).

15. For more on this theme, see A. Saastamoinen, *The Phraseology of Latin Building Inscriptions in Roman North Africa* (Commentationes Humanarum Litterarum, 127), Helsinki 2010, pp. 101-6.

perspective, that the actor is in fact the architect, is totally absent from this material[16].

Donating builders are typically private persons; supervising builders are municipal magistrates or even higher officials; decision makers as builders are local senates, military commanders and emperors; construction workers are soldiers or *coloni*. The fourth alternative is rarer and perhaps also more controversial than the others[17]. Thus, David Stone discussed in his recent article tenant farmers living in *Mauretania Caesariensis* and argued that in three building inscriptions (*AE,* 1966, 592; *CIL* VIII, 8426; *CIL* VIII, 8777) where they appear as builders, their role is comparable to that of private donors[18]. I think that this is improbable. Numerous inscriptions recording *coloni* as constructors have been found in *Mauretania Caesariensis*. Many of these inscriptions are very stereotyped texts that are obviously formulated by the central administration; in them *coloni* seem to do corvée labour in imperial building projects[19] and this seems to be the case in these three texts, too[20].

16. SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 22. For possible explanations, see R. TAYLOR, *Roman Builders. A Study in architectural process*, Cambridge 2003, pp. 9-12. This phenomenon is not restricted to Africa, however, but architects are seldom mentioned in Latin building inscriptions in general; see M. DONDERER, *Die Architekten der späten römischen Republik und der Kaiserzeit: Epigraphische Zeugnisse*, Erlangen 1996, pp. 27-34, esp. 29 with references to exceptions, such as *CIL* X, 1443 (*ILS*, 5637).

17. This does not mean that the other cases are always free from interpretative problems. It can be especially difficult to establish whether or not a certain official has also funded the project he is said to have built when the funding is left unspecified. For more on this, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 120, 147-9, 304-7 with references to previous discussion. When this article was in press, an interesting thesis appeared: M. HELLSTRÖM, *Public Construction under Diocletian. A Study of State Involvement in Construction in Roman Era Towns in Present Day Tunisia and Eastern Algeria*, thesis at Columbia University, Graduate School of Arts and Sciences, 2014.

18. D. STONE, *Coloni and the Imperial Cult in the Countryside of Sitifis*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 2157-70, esp. p. 1169: «*coloni* [...] behaving as individual members of the elite».

19. Cf. M. HORSTER, *Bauinschriften römischen Kaiser. Untersuchungen zu Inschriftenpraxis und Bautätigkeit in Städten des westlichen Imperium Romanum in der Zeit des Prinzipats*, (Historia, 157), Stuttgart 2001, p. 161.

20. The text of (and probably the reality behind) *AE,* 1966, 592 closely resembles that of *AE,* 1966, 593, which obviously records how the inhabitants of this same locality participated in an imperial building project about thirty years later; in *CIL* VIII, 8426 the role of the *coloni* seems to be more independent as they erect an altar to the emperor and give a name to the *castellum* they have built – but this latter project is of course the more important one and was obviously executed by the manual labour of *coloni*; *CIL* VIII, 8777 states that *murus constitutus a solo a colonis eius castelli Cellensis dicatissime devoti numini eius* and it

In addition to the name of the builder, building inscriptions quite often record the name of the reigning emperor or an incumbent provincial governor or both. These references appear, for instance, in dedicatory formulas at the beginning of the inscription and are extremely valuable because very often they allow building inscriptions to be precisely dated. If one keeps in mind that the date recorded in the given inscription typically does not refer to the completion of the project but to the somewhat later moment when it was dedicated, these dates very seldom cause any problems of interpretation. Exceptions are those rare, thoroughly recarved inscriptions in which the original name of an earlier emperor is completely vanished, such as *CIL* VIII, 757 found in *Gales*. The recarved imperial titulature of *Maximinus* dates from AD 235-237 but, according to Wilmanns, the inscription itself is much earlier. He estimated on the basis of letter forms that its *terminus ante quem* would be the 2nd century or the beginning of the 3rd at very latest; this seems to be in line with the very simple and concise style of the text. Mommsen, however, thought that the name and titles of *Maximinus* were erased during the revolt of Gordians and carelessly restored after the rebellion was quelled and this dating is accepted still today[21].

Obviously due for the most part to the willingness of rich benefactors to boast of their wealth[22], African building inscriptions frequently recorded building and other costs[23]. Excluding some hypothetical restorations, they

seems very likely that it is an imperial building project carried out by *coloni* – it is very hard to explain why they would otherwise appear in such a grammatically subordinated position (recorded by the agent). Also J. CARCOPINO, *Les castella de la plaine de Sétif d'après une inscription latine récemment découverte*, «RevAfr», 1918, 59, pp. 19-20 and DUNCAN-JONES, *Structure and Scale*, cit., p. 175 see *coloni* referred to as a labour force in this last text. For useful remarks on the use of forced labour, see ivi, pp. 174-5. For more on this theme, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 132.

21. See the commentary in *CIL*; Mommsen's view was repeated by H. DESSAU in *ILS*, 5517 and recently by P. SALAMA, J.-P. LAPORTE, *Tables de measures de l'Afrique romaine*, in *L'Africa romana XVIII*, p. 349, n. 9. Without seeing the inscription it is difficult to take a stand on this; the style of the text seems to indicate a somewhat earlier date but then again, there are no clear dating indicators; cf. A. SAASTAMOINEN, *Further Discussion on Stylistical Criteria for the Dating of Roman Building Inscriptions in North Africa*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 2099-112.

22. Cf. perspicacious comments by BOURGAREL-MUSSO, *Recherches économiques*, cit., p. 406.

23. Even Italy is much less well-represented. See DUNCAN-JONES, *The Economy*, cit., pp. 120, 124 and the chart on datable Italian costs on pp. 157-162 where about 50 cases are listed, while a similar chart on the datable African costs on pp. 90-3 comprises 76 cases. But these both of course pale in comparison with Egypt where prices are very frequently recorded,

appear in datable African building inscriptions 138 times. That is respectable number and it has inspired some scholars to use building costs to compare various building projects to one another, to evaluate their scope, and even to try to estimate price levels in various towns[24].

The prices are difficult to use, however. Firstly, although the sample is large, it is also temporally restricted: save one first-century exception[25], all cases date from either the 2nd or from the 3rd century[26]. Secondly, and more importantly, the drastic inflation that took place especially during the 3rd century means that comparisons between prices can only be made with difficulty[27]. Thirdly, and decisively, there are simply too many unknown variables to allow accurate interpretation; there are huge differences in prices but no way of knowing what caused them[28]. Let one example suffice. The recorded cost for the construction of arches ranges from HS 3,000 to HS 250,000. The cheapest price belongs to a second-century arch from *Castellum Celtianum*[29] while the most expensive one pertains to the famous and richly decorated arch from *Theveste* dating from AD 214[30]. What caused this nearly hundredfold difference in price? Inflation might well be a partial explanation but hardly the only one as another arch, known from an inscription found in *Madaurus*, datable to AD 193-235, cost only HS 40,000[31]. As these two last-mentioned arches are contemporary, inflation cannot be a factor; they are

as rightly noted by Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., p. 354 who also remarked (ivi, p. 355) that it is mostly building costs and other donations whose prices are recorded in the African epigraphic material.

24. See K. Mansouri, *Le coût des monuments publics en Numidie*, in *L'Africa romana xix*, pp. 701-26; Duncan-Jones, *The Economy*, cit., pp. 77-8; Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., pp. 385-99.

25. *IRTrip*, 300 (AD 73). There are 75 second-century cases and 62 third-century cases. For references, see Saastamoinen, *Further Discussion*, cit., p. 2108, n. 44.

26. Cf. Duncan-Jones, *The Economy*, cit., pp. 64-5.

27. Cf. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., pp. 364, 491-2; Duncan-Jones, *The Economy*, cit., pp. 7-10. On inflation, see M. Corbier, *Dévaluations et évaluations des prix (I^er^-III^e^ siècles)*, «RN», 6, 1987, pp. 69-106, esp. p. 105, who suggests that the rate of inflation might have lower than previously thought.

28. Similarly Mansouri, *Le coût des monuments*, cit., p. 720, 722.

29. *ILAlg.* II, 1, 2095 (the original context is unknown). This is the cheapest known price for a building in my material. For possible explanations, see Wesch-Klein, *Liberalitas in rem publicam*, cit., pp. 283-4.

30. *ILAlg.* I, 3040.

31. *ILAlg.* I, 2130. These two arches have also been discussed by Mansouri, *Le coût des monuments*, cit., p. 710 and Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., pp. 389 s.

also from roughly the same region so that prices are perhaps unlikely to be affected by diverse practical conditions. So perhaps it was the rich ornamentation that raised the expenses in the case of the arch from *Theveste*? But it must be noted that the median average price for marble statues was HS 5,000 (although some exceptional statues were much more expensive; the highest known price was HS 50,000[32]). All in all, the price itself can reveal very little about the scope of the project[33] – except, of course, the fact that remarkably cheap projects were unlikely to be important.

In contrast with often carefully recorded official imperial titulatures or relatively[34] precise building costs, much of the other information contained in building inscriptions is vague. Thus, although the variety of verbs describing the building activity is wide and widens further towards Late Antiquity, the verbs tend to be vague and synonymous with either *fecit* or *reficit*[35]. They never give an accurate description of those complicated processes by which public building was carried out and they seldom characterize the buildings activity in any useful way – except that they do make a distinction between new constructions and repairs[36].

In a similar manner, the descriptions of the constructed or repaired buildings are usually vague and generic – if they are not omitted altogether.

32. *ILTun.* 1282; Duncan-Jones, *The Economy*, cit., p. 78; the most expensive statue was recorded in *IRTrip*, 706 (a group of 16 statues that cost HS 1,000,000).

33. Similarly Mansouri, *Le coût des monuments*, cit., p. 272: «Le coût moyen des monuments publics [...] est très variable» and p. 720: «La documentation épigraphique, à elle seule, ne permet pas d'avoir une idée précise sur l'importance du coût du monument [...] Même dans le cas où le monument est identifié, son coût [...] ne revele pas son importance réelle». See also Taylor, *Roman Builders*, cit., p. 18 who thought that it was the variable costs of decoration that rendered any comparisons futile; to this must be added factors mentioned by Mansouri, *Le coût des monuments*, cit., p. 270: potential extra expenditure on terracing works, transportation of building materials, and artisans travelling from afar; cf. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., p. 492 on statues.

34. The sums are almost always rounded. This is most probably just an epigraphic convention. See Taylor, *Roman Builders*, cit., p. 18.

35. The following list of single predicates recording repair exemplifies this well: *reficere*, *reformare*, *renovare*, *reparare*, *restaurare*, *restituere* and *revocare*. Thomas, Witschel, *Constructing Reconstruction*, cit., p. 158: «the diversity reflects not a widening of terminology to produce different labels that could be used to describe different degrees of rebuilding»; see also Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., p. 247.

36. There are, of course, exceptions: predicates such as *sternere* or *exornare*, and the construction *fieri iussit* which appears especially often in building inscriptions originated or organized by the emperor or by high officials. This latter phrase is remarkable in its exactness as it clearly describes the way the building process started. For more on this theme, see Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., pp. 21-3, 235-8, 262-6.

The following phrases are fairly typical: *arcum a solo*, *plateam*, *templum cum statua*, *thermas vetustate conlabsas*. They do little else other than inform us about type of the building and offer some enlivening details. This brevity is, of course, easily understandable. Most building inscriptions were affixed to the buildings whose construction or repair they describe and thus everyone reading them could see the actual project in question[37].

These descriptions tend to lengthen towards Late Antiquity, but this lengthening is achieved by adding more rhetorical padding that is seldom of any use for serious historians. And even in those rare cases where the description of the building does include concrete details that can be meaningfully compared with archaeological remains, they often raise more questions than they provide answers. A good example is the following description from the inscription that was carved on the lower entablature of the *frons scaenae* in the theatre at *Thugga*:

> *... theatrum cum basilicis et porticu et xystis et scaena cum siparis*
> *et ornamentis om[ni]bus [a solo extructum] sua pec(unia) fec(it)*[38]

Now, what exactly are the *xysti* mentioned in this description? The exact meaning in this context is unclear and they have not been reliably recognized in the archaeological remains, exceptionally well-preserved though they are. Poinssot thought that the *xysti* could be identified with the semicircular platform in the front of the portico[39]. Maybe so; but why in that case does the word appear as a plural?

In any case, this inscription is exceptional: it is not only informative but also found in its original context. That is a rare occurrence. After centuries of neglect, demolition and reuse, only a tiny minority of building inscriptions have been found in their original context. I was able to find just fifty building inscriptions (5 per cent of the total) that were still *in situ* when they were recorded. Most of them belonged to honorary arches, probably

37. For some further remarks on this, see Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., pp. 156, 165-6.

38. *CIL* viii, 26606 (*ILS*, 9364; AD 166-169). See M. Khanoussi, L. Maurin (éds.), *Dougga, fragments d'histoire. Choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I^er^-IV^e^ siècles)* (Ausonius - Mémoires, 3), Bordeaux-Tunis 2000, n 33.

39. C. Poinssot, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958, p. 31; see also the commentary to Khanoussi, Maurin (éds.), *Dougga, fragments*, cit., n 33. For the meaning of *xystus*, see *OLD*, s.v. *xystus*, «An open-air walk» and *L&S*, s.v. *xystus* ii, «an open colonnade or portico, or a walk planted with trees, etc.».

because that monument type was one of the most common[40] and was sturdier than, for example, entablatures on which inscriptions recording building of temples[41] or porticos were often carved[42]. In addition to these secure cases, there are 295 inscriptions whose original architectural contexts either have been reliably established[43], or are known at least approximately[44].

40. Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., pp. 57-8; cf. Jouffroy, *La construction publique*, cit., p. 459.

41. Temples were the most common building type (see Jouffroy, *La construction publique*, cit., pp. 399-400, 406; Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., p. 57) but their inscriptions are very seldom preserved *in situ*. One of the few exceptions is *CIL* viii, 15513, carved on three conjoining blocks of an entablature that are still today in their original places in the pronaos; the magnificent capitoline temple itself has been restored nearly to its original height in *Thugga*.

42. The following list includes 50 inscriptions that are recorded as having been found *in situ* (often on an honorary arch): *AE,* 1898, 108 (a semicircular recess); *AE,* 1898, 109 (a pillar); *AE,* 1949, 76 (the pavement of the *forum*); *AE,* 1974, 723 (a lintel over the northern gate of the so-called *praetorium*); *AE,* 1987, 990 (an honorary arch); *AE,* 1992, 1767 (an inscribed keystone of an arch in baths); *CIL* viii, 210a (the architrave of an honorary arch); *CIL* viii, 210b (from under the architrave of an honorary arch and over the keystone); *CIL* viii, 306 (an honorary arch); *CIL* viii, 703 (the face of a rock); *CIL* viii, 937 (an honorary arch, on its inside wall); *CIL* viii, 1798 (an honorary arch); *CIL* viii, 2478 (over the eastern gate of the military camp); *CIL* viii, 4209 (an honorary arch); *CIL* viii, 4598 (an honorary arch); *CIL* viii, 10568 (a bridge); *CIL* viii, 11199 (a portal of a temple); *CIL* viii, 11319 (an honorary arch); *CIL* viii, 11326 (an honorary arch); *CIL* viii, 11798 (an honorary arch); *CIL* viii, 11924 (an arch); *CIL* viii, 12006 (over a gate of a temple of Mercury); *CIL* viii, 15513 (the frieze over the pronaos of the *capitolium*); *CIL* viii, 15514 (the lintel above the door of the *cella* in the *capitolium*); *CIL* viii, 18328 (a base); *CIL* viii, 18498 (an honorary arch); *CIL* viii, 26493 (the temple of Augustan Piety where the inscription was still *in situ* when found in 1631); *IAMar., lat.* 390 (an honorary arch); *IAMar., lat.* 391 (an honorary arch); *ILAlg.* i, 1041 (the face of a rock); *ILAlg.* i, 2120 (the pavement of the *forum*); *ILAlg.* i, 3037 (the same honorary arch as in the following three inscriptions); *ILAlg.* i, 3038; *ILAlg.* i, 3039; *ILAlg.* i, 3040; *ILAlg.* ii, 1, 3608 (an honorary arch); *ILAlg.* ii, 1, 624A (the left pier of an arch); *ILAlg.* ii, 1, 624B (one pier of an arch); *ILAlg.* ii, 2, 6494 (the face of a rock); *ILAlg.* ii, 3, 7818 (an honorary arch); *ILAlg.* ii, 3, 7959 (a mosaic floor); *ILAlg.* ii, 3, 8444 (the face of a rock); *IRTrip*, 232a (an honorary arch); *IRTrip*, 318 (an altar); *IRTrip*, 321 (above the door leading from the *orchestra*); *IRTrip* 322 (above the door leading from the *orchestra*); *IRTrip* 520 (the pavement of the *Forum vetus*); *IRTrip*, 521 (a *podium*); *IRTrip,* 880 (a block); *IRTrip*, 914 (above the western gate of the fort).

43. See, for example, *IRTrip*, 427. The inscription was carved on the external back wall of the basilica Severiana. Although it had fallen onto the ground the archaeologists were able to restore it to its original position.

44. Just three examples: *ILPB*, 236: the original context was the temple of Apollo in the ruins of which the inscription was found; *ILAlg.* ii, 3, 7940: the inscription records the

Thus, over two-thirds of building inscriptions were found detached from their original contexts, typically either reused in more recent structures or lying on the ground away from identifiable ruins.

The separation of inscriptions from their proper architectural context means that the historical data they contain loses much of its potential value: without their inscriptions many archaeological remains can be dated only approximately; without their proper architectural context some building inscriptions are difficult to identify[45], and all of them lose a part of the message together with the lost context[46], and their descriptions cannot be verified by comparing the text with architectural and archaeological data[47].

Inscriptions in bulk

Although most building inscriptions have been found detached from their original contexts, they can still be used as an important source material, not so much as individual inscriptions but rather as a part of the whole[48]. When

construction of the market hall but its exact original location is unclear as it was found near the capitol; *AE,* 1899, 216: the inscription was found at the head of a ruined aqueduct and it was probably related to the repair of that building.

45. Many building inscriptions so closely resemble either votive or honorary inscriptions that they can only be distinguished from them because of their known architectural context. For more on this theme, see A. Saastamoinen, *On the Problem of Recognising African Building Inscriptions*, «Arctos», 33, 2002, pp. 79-96.

46. A very concrete example: if a given inscription omits the object or it has been lost, it might be very difficult to determine the type of building whose construction or repair is referred to in the inscription. See, for example, *CIL* viii, 4364: *Imp(eratori) Caes(ari) L. Septimio Severo Pertinaci Aug(usto) Arabico Adiabenico p(ontifici) m(aximo) tr(ibunicia) p(otestate) [I]II imp(eratori) [V] co(n)s(uli) II p(atri) p(atriae) [ex] HS C (milibus) n(ummum) Gib[ben]ses fecer[unt]*. Duncan-Jones, *The Economy*, cit., p. 91, n. 31 suggested hesitantly that the building in question could be baths.

47. On the importance of the architectural context, cf. P.-A. Février, *Paroles et silences (à propos de l'épigraphie africaine)*, in *L'Africa romana iv*, p. 174: «une inscription est d'abord une pierre, en certain lieu placée, pour transmettre un message codé conformément aux usages d'une société, et non pas un texte qu'on lit dans un *Corpus inscriptionum latinarum* ou tout ouvrage de ce type».

48. There are, of course, some individual inscriptions that are highly valuable sources although they have been found separated from their context. Such are, for example, *ILPB*, 319 and *CIL* viii, 21665 that contain extremely rare reference to the authorship of building inscriptions (for more on this, see A. Saastamoinen, *Some Observations on the Authorship of Building Inscriptions*, in *L'Africa romana xvii*, pp. 241-2); *ILAlg.* ii, 1, 3596 includes

surviving building inscriptions are collectively analysed by using statistical methods, they may reveal something about the building processes in general. The value of such statistics is, however, more limited than it would seem.

First, although the number of surviving building inscriptions is impressive – I have found 1002 reasonably well-preserved building inscriptions in Roman Africa – their extremely varied provenance considerably hampers their statistical use. These building inscriptions have been found at 300 sites all around North Africa, thus the theoretical average yield per site is 3.3 inscriptions. In reality, the clear majority of sites (173 or 58 per cent) offer just one inscription, while fourteen privileged sites provide nearly half of the inscriptions (45 per cent)[49] – of which *Lambaesis* with 69 inscriptions represents 8 per cent.

It is obvious that these figures essentially result from the vagaries of random survival. Let us take just two examples. First, *Lepcis Magna* has 51 inscriptions while both *Sabratha* and *Oea* have only one. The scarcity in the case of *Sabratha* might be explained by the transient nature of the soft sandstone that was preferred there whereas in the case of *Oea* it is certainly the continued human habitation that is to blame. Another example is even more striking: Carthage, the capital of *Africa Proconsularis* and the second greatest city in the western part of the Roman Empire, has preserved only fourteen texts (1.4 per cent) while *Thugga*, a very ordinary hill town, offers no fewer than 63 building inscriptions. In other words, the town of less than 10,000 inhabitants has left us almost twenty times more building inscrip-

a phrase that imitates one that is employed in Trajan's column at Rome (*CIL* VI, 960 (*ILS*, 294)) and shows that also building inscriptions were intertextually complex texts (see the commentary in *AE,* 1946, 111 and SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 222-3); *ILPB*, 325 includes a *lex sacra* as an appendix (studied by KLEIJWEGT, *Beans, Baths and the Barber*, cit., pp. 209-20; such documents were exceedingly rare in the West, see J. SCHEID, *Epigraphy and Roman Religion*, in J. DAVIES, J. WILKES (eds.), *Epigraphy and the Historical Sciences*, (Proceedings of the British Academy, 177), Oxford 2012, p. 38 who also offers a parallel from Alatri (*AE,* 1998, 295 a small fragment). Cf. also BODEL, *Epigraphy*, cit., pp. 31, 39-41, and MILLAR, *Epigraphy*, cit., pp. 92-3, 97, for the value of individual inscriptions.

49. The most abundant sites are: *Lambaesis* (69 building inscriptions); *Thugga* (63); *Lepcis Magna* (51); *Thamugadi* (50); *Cuicul* (38); *Cirta* (37); *Madaurus* (24); *Thuburbo Maius* (22); *Mustis* (20); *Auzia* (16); *Verecunda* (15); *Ammaedara* (14); Carthage (14); *Theveste* (14). At opposite end of the scale: 173 sites offer one inscription; 58 offer two and only 21 offer three inscriptions. Incidentally, J. R. W. PRAG, *Epigraphy by numbers: Latin and the epigraphic culture in Sicily*, in A. E. COOLEY (ed.), *Becoming Roman, Writing Latin. Literacy and Epigraphy in the Roman West*, «JRA», Suppl. Ser., 48, 2002, p. 27, noted that Greek and Latin inscriptions found in Sicily likewise concentrated very heavily in few large towns.

tions than Carthage, a city of 300,000 people; the ratio of preserved building inscriptions to people is 135 times greater at *Thugga* than at Carthage!

These huge differences in survival mean that – with the exception of about dozen privileged sites – it is impossible to compare the epigraphic output of individual sites to one another in a meaningful way[50]. It does seem possible, however, that such comparisons could be made between provinces because it seems likely that the great number of findspots should have a counterbalancing effect on random survival[51]. But even if this is the case, these huge disparities lead one to wonder how high the overall survival rate really is.

Duncan-Jones famously tried to calculate the proportion of surviving inscriptions in *Africa Proconsularis* and estimated it at 5.1 per cent[52]. It is hard to believe that the share of building inscriptions in Africa could have been any higher than that. A simple calculation seems to confirm this. There are 1002 surviving building inscriptions found in 300 sites. A 5 per cent survival rate means that there once existed about 20,000 building inscriptions. Thus, an average site would have produced 66.7 inscriptions, 3.3 of which would survive today. Now, this theoretical figure is seldom attained in reality; as we saw above, the most common instance by far was that only one inscription survived in a given site. However, in *Thugga*, a small and ordinary town that seems to be a good candidate for an average site, no less than 63 building inscriptions have been found. That would mean a survival rate of 94 per cent at *Thugga*. This is, of course, impossible, and we know that the Thuggan material is far from complete[53]; but lowering the survival percentage at *Thugga* means proportionately lower survival percentages in general. Let us assume for the sake of argument that *Thugga*'s inscriptional output – 63 inscriptions – represents 50 per cent survival: then the num-

50. Cf. Duncan-Jones, *The Economy*, cit., p. 360: «minor inland towns such as Thugga and Celtianis leave more inscriptions than much bigger coastal towns such as Hadrumetum and Leptis Minor»; cf. Millar, *Epigraphy*, cit., p. 113 and esp. p. 125: «the historical value of relatively scattered inscriptions can only be indicative or illustrative. Valid negative conclusions can almost never be drawn from such evidence».

51. Similarly Prag, *Epigraphy by numbers*, cit., p. 18: «the provincial level is possibly the size of sample best suited to quantitative analysis».

52. Duncan-Jones, *The Economy*, cit., pp. 360-2.

53. Cf. M. Khanoussi, *Thugga: épigraphie et constructions publiques*, in M. Khanoussi, L. Maurin (éds.), *Dougga (Thugga). Études épigraphiques* (Ausonius - Études, 1), Paris 1997, p. 122: «le dossier épigraphique de Dougga s'avère donc une exceptionelle richesse en inscriptions qui concernent [...] les monuments publics. [...] Toutefois [...] il est loin de refléter la totalité de la réalité archéologique aujourd'hui connue».

ber of inscriptions once existing in an average site would be 126, the total figure would be 38,700 and, consequently, the average survival percentage would be 2.6. This calculation can be refuted, of course, by supposing that *Thugga* was not an average site but, for some unknown reason, extremely well-endowed with building inscriptions. But even then one must admit that the theoretical survival percentage of five per cent tells little about the real situation: in most sites the survival rate is well below it, while in few exceptional sites it is significantly higher.

Thus it seems that the survival percentage is quite low and almost certainly lower than the level suggested by Duncan-Jones. But even a lower percentage does not disallow reliable comparisons between entire provinces, provided that our sample is representative. Unfortunately, it is not. Even if we suppose that the carving rate of building inscriptions, the so-called epigraphic habit, was relatively stable during the imperial period – and that is debatable – the sample is badly biased[54].

These biases constitute the second major problem: that is that building inscriptions are not an objective record of everything that was constructed. Building inscriptions are documents of an official character, and they tend to record prestigious urban monuments whereas domestic, utilitarian, industrial, or rural constructions are underrepresented or missing altogether.

54. Already M. Jarrett, *A study of the municipal aristocracies of the roman empire in the west, with special reference to north Africa*, thesis at University of Durham, Faculty of Arts and Humanities, 1958, p. 7, noted that «'Epigraphic consciousness' will be of considerable importance – the popularity of the custom of the setting up inscriptions will vary from province to province and from period to period»; further, S. Mrozek, *A propos de la répartition chronologique des inscriptions latines dans le Haut- Empire*, «Epigraphica» 50, 1973, pp. 113-8, showed that Latin inscriptions are very unevenly distributed over time. Their number per year increased rather steadily until it peaked under *Septimius Severus* and started a deep decline under *Caracalla*. Mrozek claimed that «c'est vers le milieu du III^{e} siècle qu'a disparu, en général, la coutume de produire des inscriptions parmi les couches sociales inférieures et moyennes de la population». This whole concept was heavily criticised by Duncan-Jones, *The Economy*, cit., p. 385; see also Prag, *Epigraphy by numbers*, cit. pp. 16, 29-30; it is difficult to ascertain whether or not such trends affect carving of building inscriptions. My impression is that the carving rate was relatively stable although it could have been intensified towards Late Antiquity (judging from inscriptions recording minor projects that were seldom immortalized in stone earlier). The discussion on the epigraphic habit continues, for example in *The Epigraphic Culture(s) of Late Antiquity* -congress organised in Heidelberg in June 2009 (see http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/tagungsberichte/id=2872) several papers were dedicated to this theme.

To give just two examples: temples are mentioned in 181 inscriptions, while storehouses (*horrea*) are attested in five texts; aqueducts are recorded in 22 inscriptions, latrines and sewers never. A further problem concerning Late Antiquity is that the building of churches was seldom recorded in building inscriptions[55].

Thus, building inscriptions do not record the totality of ancient public building but only those projects that were thought to be worth immortalizing – exactly as funerary inscriptions do not give a cross-section of the ancient population but a limited selection of people thought to be deserving of commemoration[56].

An additional bias is that building inscriptions are selective in the building processes they record; they tend to record only major stages in building activity: new constructions, and, to a lesser extent, large-scale repairs. Smaller periodical repairs – such were vital for the functioning of aqueducts and baths, for example – are only rarely mentioned (and only during Late Antiquity) as are the modifications and alterations of existing buildings[57]. Both types of activity were, of course, very common, but they were far too prosaic to be noted in the proud world of building inscriptions where a building is either constructed *a solo* or only repaired when it is *vetustate collapsum*[58].

All in all, building inscriptions can only be statistically used to detect major trends in prestigious, public, urban, pagan building at the provincial level.

55. A rare exception is *CIL* VIII, 9708 (=*ILCV* 1821; AD 324) from *Castellum Tingitanum*.

56. See, e.g., Bodel, *Epigraphy*, cit., pp. 34-9; Millar, *Epigraphy*, cit., pp. 134-5 and quite recently W. Scheidel, *Epigraphy and Demography. Birth, Marriage, Family, and Death*, in J. Davies, J. Wilkes (eds.), *Epigraphy and the Historical Sciences*, (Proceedings of the British Academy, 177), Oxford 2012, pp. 118-9 with further references.

57. But see the following two exceptions: *ILAlg.* I, 2101 records reparation and decoration of the walls of the pools, the mending of the boiler and the replacement of old joists in the portico and in the porch. *ILAlg.* I, 1274 records that statues and inscriptions removed from a ruined building were re-erected in a square.

58. Thomas, Witschel, *Constructing Reconstruction*, cit., p. 163: «Both constant minor repairs and periodical larger alterations are entirely normal for the baths, but only a very small number of these were commemorated by an inscription [...] This means that it is not possible to construct the history of building and rebuilding in Roman towns with these inscriptions, as has often been attempted». For such an attempt, see Duncan-Jones, *Structure and Scale*, cit., pp. 178-83 (building histories of *Thugga* and *Thamugadi*).

Building inscriptions as an index of urban prosperity

In his seminal thesis on Late Antique towns Claude Lepelley justly contested previous scholarly opinion on the great economic misery of Late Antique society[59]. Lepelley's picture was cautiously optimistic, but over time scholars have started to apply increasingly bolder and brighter colours, and the former economic hell has been turned into a paradise. Thus, in the *Cambridge Ancient History* it is stated that during Late Antiquity African urban prosperity reached its zenith. I quote Bryan Ward-Perkins: «the current conviction amongst scholars is that [...] the 4th century was, throughout central North Africa, a high point of both population and prosperity»[60]. This claim has been supported by various methods. One has been to analyse the mass of building inscriptions to detect trends in urban prosperity. This seems quite justified: building inscriptions have survived in great quantities, they have been found in three hundred locations throughout Africa, and most of them are exactly datable. No wonder, then, that this method has seen a lot of use. It was already employed by Bourgarel-Musso[61] in the thirties and it has continued to be utilized, for example, by Duncan-Jones, or Dupuis; its validity was recently confirmed by Le Bohec[62].

Surprisingly enough, the results obtained by these scholars are quite contradictory. To be exact, the analysis of Duncan-Jones differs from all the rest. He analysed several samples of inscriptions and concluded that:

59. C. Lepelley, *Les Cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, voll. I-II, Paris 1979-81.

60. *CAH*, XIII, p. 405.

61. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., pp. 410-2.

62. Duncan-Jones, *Structure and Scale*, cit., pp. 59-76, esp. 59-67; Dupuis, *Constructions publiques*, cit., esp. p. 238; Y. Le Bohec, *Histoire de L'Afrique romaine (146 avant J.-C.-439 après J.-C.)* (Antiquité/Synthèses, 8), Paris 2005, p. 215: «Si l'on s'attache à la répartition dans le temps des travaux publics, qui fournissent un bon indice de la prospérité, il devient possible de décrire la conjucture». The value of building inscriptions in general in this respect was recently acknowledged by A. Bowman, A. Wilson, *Quantifying the Roman Economy: Integration, Growth, Decline*, in A. Bowman, A. Wilson (eds.), *Quantifying the Roman Economy: Methods and Problems*, Oxford 2009, p. 43: «Collections of building inscriptions, though not comprehensive, are available and seem to us (as they have to others) to be testable and useful proxy evidence for growth or shrinkage»; but cf. E. Fentress, *African Building: Money, Politics and Crisis in Auzia*, in A. King, M. Henig (eds.), *The Roman West in the Third Century: Contributions from Archaeology and History*, vol. I, (BAR Inter. Ser., 109), 1981, pp. 199-210, p. 199: «It is [...] difficult to see any simple correlation between the rate of municipal building and the African economy».

> the building rate per year averaged by reign remains stable for long periods [...] nevertheless, change did take place [...] in most areas considered there is an apparent surge in building starting with Hadrian [...] nevertheless building series [...] seem to have inherent tendencies towards stability[63].

In regard to Africa, this conclusion is mostly based on closely datable first- and second-century inscriptions carved on both statues and buildings originating from three African towns (*Lepcis Magna*, *Sabratha* and *Thugga*). Evidently it was an unhappy decision to include statue bases in the dataset as they belonged to a clearly different genre than building inscriptions and are unlikely to reflect urban prosperity in the same way. It is noteworthy that the curve of Thuggan material, which only includes building inscriptions, is consistent with one that can be drawn based on my material (see FIG. 1). As for Lepcitanian material, the picture is completely different (for example, according to Duncan-Jones, there is huge peak under *Septimius Severus*), and Sabrathan one is not comparable because of the scarcity of cases (just one case in my material).

Although I do believe that the apparent stability of the building rate in Duncan-Jones's sample is an illusion due to the inclusion of statuary dedications (it is to be expected that the production of imperial statues was relatively stable), the overly limited time span, and the author's determination to minimize the importance of variation[64], the conclusion drawn by Duncan-Jones serves as a useful reminder of the uncertain nature of statistics based on inscriptions.

If Duncan-Jones underlined stability, Jouffroy and Fentress have emphasized change[65]. Their statistics closely follow the curve and the profile of the bars showing different aspects of building presented in FIG. 1. It is taken from my thesis and represents the datable Latin building inscriptions I was able to collect, 755 inscriptions altogether (75.3 per cent of the total of 1002). In FIG. 1 the material is divided chronologically into periods of fifty

63. DUNCAN-JONES, *Structure and Scale*, cit., pp. 65-6, 76.

64. For example, in the case of *Thugga*, he notes the hiatus of at least half a century during which no building was documented (DUNCAN-JONES, *Structure and Scale*, cit., pp. 64, 180) but this does not affect his conclusions. Moreover, his own Table 48 (ivi, p. 184), which is based on African building inscriptions collected by Romanelli and divided into four periods, shows clearly how building activity rapidly increased during the study period: AD 98-138: 0.4 inscriptions per year; 138-161: 0.7; 161-192: 1.2; 193-217: 1.8 (I have divided the length of the period by the total of inscriptions).

65. JOUFFROY, *La construction publique*, cit., p. 404; FENTRESS, *African Building*, cit., pp. 199-201.

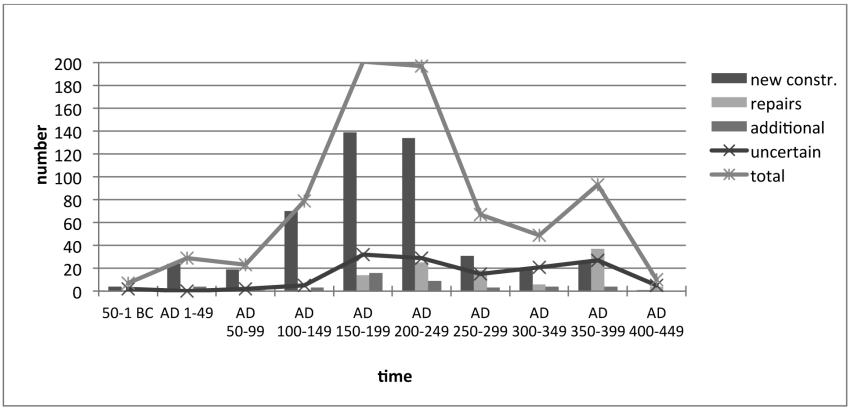


FIG. 1 Number of datable building inscriptions.

years. Undatable inscriptions and inscriptions that cannot be dated within a half century are left out. The number of inscriptions grows gradually and reaches its zenith in North Africa during the latter half of the 2nd century and the first half of the 3rd. These inscriptional halcyon days are followed by the crisis of the 3rd century, which means a huge decrease in the total volume of building inscriptions. The descent is steep, especially for new constructions, which plummet to a quarter of what they were in the second half of the 2nd century. This collapse is the turning-point in recorded African building because the amount of new constructions, which increased steadily until the end of Severan period, was never able to recover: though the total volume of building increased again in the latter half of the 4th century it was due to repair works and not to new constructions. As Lepelley described it: though cities were able to keep the essential existing urban infrastructure functioning during the 4th century, the extent of the building programs pales in comparison with the splendor of the Severan era[66].

How should we explain and interpret this curve that apparently contradicts the triumphant statement by Ward-Perkins? The easiest solution is to claim that building inscriptions are *not* a good index of urban prosperity after all. It must be remembered that building inscriptions are just one,

66. C. Lepelley, *Les Cités*, cit., I, p. 72. Similarly Dupuis, *Constructions publiques*, cit., pp. 265-6. Cf. also A. Wilson, *Urban Development in the Severan empire*, in S. Swain, S. Harrison, J. Elsner (eds.), *Severan Culture*, Cambridge 2007, pp. 290-1, 294.

albeit an important, group of sources; this deviation can be explained in at least three ways.

Firstly, one could point to the so-called epigraphic habit and claim that the carving of building inscriptions was just more fashionable during the 2nd and early 3rd century (see above)[67]. This hypothesis is an interesting one, but very difficult to prove or to falsify due to lacunose state of our evidence.

Secondly, one could explain the dynamics of urban building by the so-called "saturation" theory, which supposes that by Late Antiquity Roman towns had all the public amenities they needed, and so further construction was not necessary – thus the absence of new constructions does not signify economic decline[68]. In my view, this phenomenon can only be a very partial explanation. Though Romans were rational people, it is inconceivable that they could have been able to provide *each and every* village, town and city with *all* necessary amenities even though their populations were on the increase[69]. Besides, providing essential urban amenities for the common good was not the sole motivation of the ancient builders: on the contrary, much of the ancient building was ideologically motivated; let us remember that the most common building types are temples and arches[70].

Thirdly, one could argue that these temples and arches are poor indicators of urban prosperity. While the presence of such ideological monuments is a sure sign of wealth, their absence does not necessarily mean impoverishment but rather heralds ideological, cultural and religious

67. This has been forcefully denied by J. H. W. G. Liebeschuetz, *The Decline and Fall of the Roman City*, Oxford 2001, pp. 12, 16.

68. G. Charles-Picard, *La Carthage de saint Augustin*, Paris 1965, p. 28.

69. Similarly Dupuis, *Constructions publiques*, cit., p. 248 on the situation of the latter half of the 3rd century: «on éprouvait toujours le besoin d'enrichir la parure monumentale des centres urbains qui, il est vrai, pouvait être encore relativement récente et certainement incomplète dans bon nombre de localités». This must have been the case; in extremely well-documented *Thugga*, for example, public building started very early on and continued still under Diocletian – the time span was about three centuries. See Duncan-Jones, *Structure and Scale*, cit., p. 181.

70. For further discussion and justifications, see Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., pp. 49-50. The religious dimension of African private euergetism has been emphasized by Le Glay, *Évergétisme*, cit., pp. 80, 84-7. Cf. Duncan-Jones, *Structure and Scale*, cit., pp. 59-60: «One approach would regard town building as essentially an expression of political and social tendencies [...] decline [...] in building activity might be due to simple self-regulating events, such as the completion of civic building programmes, the exhaustion of local resources, or the slackening of the cycle of competitive spending».

changes: the decline of municipal spirit and of pagan religion, and the rise of Christianity[71]. This, however, can only be a partial solution. Although the construction of temples and arches declines steeply during the 4th century, temples still remained among the most frequently repaired building types[72]. Accordingly, even if one allows for a significant increase in church building[73], it is difficult to escape the impression that the surviving records of building and re-building activities seem to indicate that cities suffered economic difficulties during Late Antiquity, especially during the latter half of the 3rd century and the first half of the 4th century. Interestingly enough, that was also the conclusion drawn already by Bourgarel-Musso back in the thirties[74]. The material he worked on included inscriptions mentioning benefactions qualified by sums of money. Although many of his texts are building inscriptions, there are also other forms of benefactions, cash handouts, for example. This does not necessarily weaken the value of his conclusion: one could interpret his evidence to show that it was not only public building that diminished during the latter half of 3rd

71. Cf. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., p. 492: «Deux facteurs différents peuvent donc expliquer la rareté [...] de nos inscriptions après 235: l'un économique: la crise; l'autre moral: le christianisme».

72. Saastamoinen, *The Phraseology*, cit., pp. 59-60. For the fate of pagan temples, see now A. Leone, *The End of the Pagan City: Religion, Economy, and Urbanism in Late Antique North Africa*, Oxford 2013.

73. Cf. Liebeschuetz, *The Decline*, cit., p. 18: «The progress of church building is not at all easy to date, because the remains of the churches are more often than not without dating evidence, and often can be dated only very approximately».

74. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., pp. 410-2, esp. 410: «l'abondance des inscriptions mentionnant une libéralité, indique une grande prospérité économique momentanée [...]. Au contraire, leur petit nombre indique une situation troublée, peu florissante, une crise économique». See also ivi, p. 494 on political causes for this economic crisis and p. 496 the underlying cause for all economic troubles: the too-wasteful use of private properties for benefactions. This whole view is far too schematic and the last claim is not justified at all. Interestingly, this old idea has been recently revived in a worsened form by G. Sears, *The Cities of Roman Africa*, The Mill 2011, pp. 102, 115: «it is the late Antonine and Severan era that is the anomaly, indeed an unsustainable aberration, rather than the third century [...] the smaller scale of much later work can be seen as a necessary corrective, a return to sensible levels of spending». A classic case of circular reasoning: what needed to be proven is supposed. By contrast, A. Bowman, A. Wilson, *Quantifying the Roman Economy*, cit., p. 38: «it is reasonably taken as a clear indication of economic trouble that in Africa [...] new public building programmes decline dramatically after Alexander Severus until well into the fourth century (and even in Africa a very large number of the fourth-century building inscriptions probably record repairs in the wake of earthquakes in the 360s)».

century, but euergetism as a whole; another interpretation is, of course, that registering the sums of money was just a transient fashion.

Could it be, then, that the conclusions drawn from archaeological evidence for continuing productivity in Africa need to be re-evaluated? For example, does the intensive economic productivity itself automatically indicate that African cities prospered as they did earlier? At the very least it is certain that Late Antiquity was quite different from the earlier periods: it was the time when the emperors' possessions and taxation reached their all-time highs. This meant that much, much more money flowed out of Africa than in earlier periods. This was also noted by Lepelley himself[75].

An episode that seems significant in this regard took place in *Africa Proconsularis* in AD 238: wealthy nobles, shocked by the amount of new taxes, promptly killed the imperial tax collector (Herodianus historicus, 7, 4). Nothing comparable is reported to have happened during the 2nd century AD. And this behavior was not just greedy egoism; the taxation really mattered: Lepelley has demonstrated that during the reign of Julian, when African towns were able to retain more of their income, public building activity increased 700 per cent; but when his successor *Valentinianus I* tightened the taxation, the last short period of flourishing building activity came an abrupt end[76].

What is then the correct answer? Was Late Antiquity, after all, just a period of "relative prosperity"[77], and not the very zenith? Or are building inscriptions poor indicators of urban prosperity? It is up to you to decide; but whichever you choose, some rethinking seems necessary.

75. Lepelley, *Les Cités*, cit., p. 72: «Il est incontestable que les cités furent victimes des exigences fiscales des empereurs et virent leurs revenues diminuer gravement au IV^e^ siècle [...] les cités parvinrent à sauvegarder assez de ressources pour maintenir une vie municipale traditionnelle, certes moins brillante et dispendieuse que sous haut-Empire». The idea that tax burdens significantly increased during Late Antiquity and depressed agriculture was systematically studied by A. H. M. Jones, *The Roman Economy. Studies in Ancient Economic and Administrative history*, Oxford 1974, chp. 2 and chp. 8. For later attempts to challenge this view see, e.g., P. Garnsey, *Prolegomenon to a Study of the Land in the Later Roman Empire*, in R. A. Tybout, H. S. Versnel (eds.), ENERGEIA*: Studies on Ancient History and Epigraphy Presented to H. W. Pleket*, Amsterdam 1996, pp. 135-53.

76. Lepelley, *Les Cités*, cit., p. 98 ff.

77. Bourgarel-Musso, *Recherches économiques*, cit., p. 495; he used this expression to emphasise the nature of African prosperity during the 4th century: although the problems of the 3rd century were solved, Africa was really prosperous only as compared with other areas of the Roman Empire. Cf. Liebeschuetz, *The Decline*, cit., p. 97.

JALEL MABROUK

Le statut des terrains des temples construits par les *Thuggenses*

Nous sommes bien renseignés sur la topographie et l'architecture des temples de Thugga, toutefois deux questions n'ont pas fait l'objet d'une recherche approfondie: le statut juridique des terrains des temples et l'origine de leurs évergètes. Cette recherche est focalisée sur la place du terrain privé et de la *civitas* dans l'urbanisme de Thugga et sur le rôle primordial des *Thuggenses* dans l'embellisement de leur cité de somptueux monuments religieux. Sur les 31 temples, nous avons recensé 17 temples construits par les *Thuggenses* et la *civitas* sur leurs propres terrains, et 4 sur des terrains communs aux deux communautés.

Mots-clés: statut, terrains, temples, évergétisme, *Thuggenses*.

Dans les Actes de la X^e^ session de *L'Africa romana*[1], E. Smadja écrit que la cité et l'organisation de l'espace urbain en Afrique et en Sardaigne «ont été étudiés sous tous les angles, [...]. Celui de l'espace urbain l'a été tout particulièrement»[2]. Les Actes publiés dans les trois volumes sont effectivement riches de renseignements sur l'urbanisme, toutefois le statut juridique des terrains des monuments publics n'y a pas fait l'objet d'une étude approfondie. La question juridique des terrains est au fond de l'organisation de l'espace urbain, notamment dans les cités pérégrines en cours de romanisation. Si dans les cités romaines l'espace public occupe une bonne place dans le centre urbain, il ne va pas de même pour les cités pérégrines. Dans une recherche sur les temples construits sur des terrains privés en Afrique[3], nous avons remarqué combien le terrain privé était indispensable dans quelques cités pour ériger des monuments publics. Au fait, la cité de *Thugga*, actuellement Dougga en Tunisie, offre le meilleur exemple.

* Jalel Mabrouk, Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis (ISSHT), Université de Tunis El-Manar.

1. *L'Africa romana X*.
2. Smadja (1996), p. 166.
3. Mabrouk (2013), pp. 133-8.

FIG. 1 Carte de localisation de Dougga.

Cité d'origine numide, *Thugga* a accueilli sur son sol, depuis Auguste ou son successeur Tibère[4], dans la cadre d'un *pagus*, des colons romains de Carthage. Jusqu'à sa promotion au rang de municipe en 205 par Septime Sévère, deux communautés juridiquement distinctes ont cohabité son territoire: les *pagani*, des colons romains, et les *Thuggenses*, des citoyens de la *civitas*[5]. Contrairement à certaines cités africaines qui ont vu leur sol partagé ou confisqué au profit des colons romains, les *Thuggenses* n'étaient pas chassés du territoire urbain de leurs ancêtres. L'épigraphie et les données archéologiques montrent que les *Thuggenses* ont érigé plusieurs monuments publics et surtout des temples sur leurs propres terrains ou sur des terrains qui appartiennent à la *civitas*. Par conséquent, l'étude du statut juridique

4. On a longtemps admis la fondation du *pagus* de *Thugga* par Auguste, parce que la politique municipale de Tibère en Afrique est nulle. Cfr. en dernier lieu AOUNALLAH (2005), pp. 115-6; 118; 120. Mais BESCHAOUCH (2011), pp. 1805-7 a montré que le fondateur du *pagus* est à coup sûr Tibère: «C'est à lui, écrit-il, qu'il faut, désormais et de façon définitive, imputer la fondation du *pagus* à *Thugga*», p. 1809.

5. Les *pagani* n'ont pas fondé leur propre cité, mais comme l'a montré KHANOUSSI (2003a), p. 143, «ils ont bien plutôt habité dans le même cadre urbain que la communauté autochtone».

des terrains de ces monuments est d'un intérêt capital pour montrer la propriété des *Thuggenses* et pour souligner leur mérite dans l'équipement de leur cité de somptueux monuments publics. Hélas! ce mérite apparaît en filigrane dans les nombreux travaux publiés sur l'urbanisme à *Thugga*.

1. Les temples construits sur des terrains privés

L'épigraphie nous fait connaître quatre temples construits sur des terrains privés[6]. Il s'agit de deux temples dans le centre urbain: le temple de la Piété et les *templa Concordiae*; et également deux temples dans les périphéries de la cité: les temples de Minerve II et de *Caelestis*. Les données archéologiques montrent qu'il y a au moins deux autres temples construits sur des terrains privés: les temples des Victoires de Caracalla et de *Tellus*. L'emplacement d'autres temples et l'origine de leurs évergètes laissent penser qu'ils étaient également construits sur des terrains privés.

1.1. Les temples du centre urbain

Le temple de la Piété – Il s'agit d'un petit temple, séparé du temple de Mercure par la rue qui relie le théâtre à la place de la Rose-des-vents, et accolé au temple de la Fortune qui empiète sur son escalier. L'inscription dédicatoire de ce temple nous apprend qu'il a été érigé par *Pompeius Rogatus* en exécution du testament de son frère *C. Pompeius Nahanus* pour une somme de 30.000 sesterces sur un terrain qui lui appartient, *solo suo*[7]. Le testateur est un citoyen romain originaire de la *civitas* d'après son *cognomen* «Naha-

6. On peut ajouter à cette liste un autre monument anonyme, probablement un temple, construit sur un terrain privé, cfr. *CIL* VIII, 26602a = *ILAfr*, 536 = *ILTun*, 1432. Il s'agit d'un monument dédié par un flamine perpétuel anonyme sur un terrain privé en collaboration avec deux autres citoyens romains. Il pouvait être un temple en raison des objets cultuels, *omni cultu*, qui y ont été déposés. Certes, d'autres monuments publics ont été destinés à recevoir des objets cultuels, mais souvent les temples abritent ces objets, voir *CIL* VIII, 27769 et *AE* 1913, 45 le capitole d'*Althiburos*; *CIL* VIII, 26121 = *AE* 1892, 14, le capitol de *Numiulis*; *CIL* VIII, 12058 le temple d'Apollon à *Muzuc*; *CIL* VIII, 26246, le temple de la Piété à *Uchi Maius*; *ILAfr*, 304, le temple de la Fortune *Redux* à *Sutunurca*. Et comme à Dougga les portiques du forum sont dotés d'objets cultuels (cfr. *CIL* VIII, 26524 = *ILAfr* 521 = *DFH*, 29), le monument en question est fort probablement un temple.

7. *CIL* VIII, 15543 = *CIL* VIII, 15246 e = *CIL* VIII, 26493 a-d (a = *CIL* VIII, 1473) = *DFH*, 30.

nus». Ce nom n'est connu en Afrique qu'à *Thugga* comme gentilice[8]. La date de la construction de ce temple est incertaine, mais on pense généralement à la fin du Ier siècle ou au début du siècle suivant[9].

Les templa Concordiae – Ce complexe cultuel se trouve au nord-est des thermes antoniniens. Les inscriptions qui font connaître ce temple sont au nombre de huit, dont quatre nous apprennent qu'il a été érigé à partir du règne d'Hadrien par *A. Gabinius Datus et M. Gabinius Bassus*, avec la somme de 50.000 sesterces sur leur propre terrain, *solo suo*[10]. Les *Gabinii* de *Thugga* sont des notables de la *civitas* ayant embelli la cité de plusieurs monuments publics[11].

Le temple des Victoires de Caracalla – Il se trouve à une centaine de mètres au sud-ouest du forum. L'inscription est muette sur le statut de son terrain, mais les données archéologiques montrent qu'il est bâti dans un quartier jadis occupé par des monuments privés et publics. Il est limité à l'ouest par une rue, au nord par un nymphée, au sud par une maison anonyme, et à l'est par la maison dite de Vénus[12]. Mais aussi il est construit aux dépens de cette dernière maison comme le montre le pavement de mosaïque. Le mur oriental du temple est venu s'appuyer à un mur de cette dernière maison et au bossage des blocs en grand appareil de la façade postérieure du nymphée[13]. Ce temple est une évergisie testamentaire de *Gabinia Hermiona*, une femme de la famille des *Gabinii*.

Le temple de Tellus – Il se situe près du marché et de l'angle sud-ouest de l'abside de Mercure[14]. Tout comme le temple des Victoires de Caracalla, l'inscription ne dite rein sur le statut de son terrain, mais l'emplacement du temple et les rapports des fouilles montrent explicitement qu'il est inséré dans un îlot urbain préexistant qui remonte à la fin du Ier siècle av. J.-C[15]. Il est édifié par *Botria Fortunata*, fille de *Victor*, en 261 pour l'honneur de son flaminat perpétuel, sur l'emplacement d'une maison, comme en témoigne

8. Sur les *Nahanii* de *Thugga*, cfr. *DFH*, p. 98.
9. *DFH*, pp. 83-6.
10. *DFH*, n. 27; Saint-Amans (2004), pp. 293 s. Il est à noter que sous le niveau des gradins du petit théâtre cultuel de ce temple ont été retrouvées des structures d'un habitat datant du IIe siècle av. J.-C. Cfr. Khanoussi (2003a), p. 142.
11. Sur les *Gabinii*, cfr. *DFH*, numéros 75-77, pp. 194-8.
12. Khanoussi (2003b), pp. 451 s.; Saint-Amans (2004), p. 364; Golvin, Khanoussi (éds.) (2005), p. 34.
13. Golvin, Khanoussi (éds.) (2005), pp. 35-7.
14. Sur le temple de *Tellus* à Dougga, voir Saint-Amans (2004), pp. 360-3.
15. *DFH*, p. 120.

le pavement de mosaïque qui couvre sa partie nord-ouest. En effet, ce temple était construit en grande partie sur le terrain de la maison de l'évergète. Cette extension renforce l'idée d'une restauration du temple depuis les fondations, *a s[ol]o exruxit excoluit*, plutôt que d'une construction *ex nihilo*[16]. D'après son onomastique et surtout l'indication de sa filiation par référence au nom de son père, l'évergète appartient à une famille de la *civitas* qui n'a pas reçu le droit de cité avant 205.

Temple de la Fortune – La localisation de ce temple est incertaine (FIG. 2, n. 23). Mais d'après la découverte de la plupart des textes épigraphiques remployés dans le mur oriental de la forteresse byzantine, L. Poinssot a proposé de l'identifier avec un monument situé du côté sud du temple de la Piété, dont il ne reste qu'un soubassement à bossage qui supporte la mosquée[17]. Ce temple a été érigé par l'évergète *Q. Maedius Severus*, en son nom et en celui de sa fille, qui était flaminique perpétuelle. L'inscription est muette sur le statut du terrain de ce temple, mais l'origine autochtone de l'évergète[18] et la localisation du temple entre deux temples construits sur des terrains privés, qui sont le temple de la Piété et les *templa Concordiae*, laissent penser qu'il était construit sur un terrain privé.

Temples anonymes – Le temple anonyme III, dit chapelle C (FIG. 2, n. 33), est construit sur un terrain exigu, entre les thermes antoniniens et l'*auditorium* des *templa Concordiae*. La juxtaposition de cette chapelle à ce dernier monument, bâti sur un terrain des *Gabinii*, laisse croire qu'il est une autre évergisie de cette famille. Pour les même raisons, il est possible d'attribuer le temple anonyme accolé du côté ouest à la salle centrale des *templa Concordiae* aux *Gabinii* (FIG. 2, n. 26).

1.2. Les temples périurbains

Au-delà du quartier du forum, dans le présumé territoire de l'agglomération numide de L. Poinssot, il y a quatre temples construits sur des terrains privés: le temple de Minerve II, le temple de *Caelestis*, la chapelle de Junon Reine, et un temple anonyme.

Le temple de Minerve II – Il est construit sur le point le plus élevé du plateau nord-ouest qui domine *Thugga* et à proximité de l'angle sud-est

16. *DFH*, 2000, p. 120.
17. Cfr. SAINT-AMANS (2004), p. 315.
18. KHANOUSSI (1992), p. 599.

du cirque[19]. Il est d'ordre italique engagé dans une cour rectangulaire comprend l'escalier axial et le *podium*[20]. Deux des trois dédicaces gravées sur les frises du temple montrent qu'il est érigé sous le règne d'Antonin le Pieux par *Iulia Paula Laenatiana* en l'honneur de son flaminat sur un terrain privé, *solo privato*[21]. Cette femme porte deux gentilices, dont le premier est porté à *Thugga* par des autochtones romanisés au début de l'Empire.

Le temple de Caelestis – Il se trouve à 80 m au sud-ouest de l'arc de Sévère Alexandre[22]. Il est d'ordre italique entouré d'une cour semi-circulaire. Six inscriptions commémorent sa construction, dont deux nous renseignent sur la date de sa dédicace et sur le statut juridique de son terrain. L'inscription gravée sur son tympan du fronton de la façade nous apprend qu'il date du règne de Sévère Alexandre (222-235)[23]. L'inscription de l'architrave du portique précise qu'il était construit sur un terrain privé, *solo privato*, de *Q. Gabinius Rufus Felix Beatianus* pour l'honneur des flaminats perpétuels de son père et de sa mère[24].

L'exèdre de Junon Reine – Ce monument cultuel est localisé dans une maison située à environ 150 m au sud-ouest du temple de *Caelestis* et presque à même distance à l'ouest des citernes d'Aïn Dora. D'après l'inscription, l'exèdre de Junon Reine a été bâtie par *Magnus Felix Remmianus*, prêtre, suite à un ordre de *Caelestis*[25]. La localisation de cette exèdre dans les périphéries de la cité, où il y a d'autres monuments publics construits sur des terrains privés ou de la *civitas*, et l'origine locale du dédicant[26] ne laissent aucun doute sur le statut privé de son terrain.

Temple anonyme – Ce temple se trouve à peu de distance du côté ouest de la muraille tardive et à environ cinquante mètres au nord-est des citernes d'Aïn el-Hammam et presque à même distance au sud-est des citernes d'Aïn Mizeb (FIG. 2, n. 13). Il est vraisemblablement bâti sur un terrain de la *civitas* ou de l'un de ses membres en raison de l'appartenance de la plupart des

19. Le terrain de ce monument est également octroyé par *Gabinia Hermiona*, la donatrice du terrain du temple des Victoires de Caracalla.

20. SAINT-AMANS (2004), p. 340.

21. *CIL* VIII, 26525, a-o (a, b et i = *CIL* VIII, 1491) et *ILAfr*, 522; cfr. SAINT-AMANS (2004), pp. 340-2, numéros 77 et 78.

22. GOLVIN, KHANOUSSI (éds.) (2005), p. 99.

23. *CIL* VIII, 26457, a-c (b = *CIL* VIII, 15512) et *CIL* VIII, 26554 = *ILTun*, 1385.

24. Cfr. SAINT-AMANS (2004), p. 279, n. 6 et en dernier lieu l'inscription complète publiée dans GOLVIN, KHANOUSSI (éds.) (2005), pp. 200-2.

25. *DFH*, n. 127.

26. Les *Magnii* appartiennent à une grande famille de la *civitas*, cfr. *DFH*, p. 310.

monuments publics de cette zone aux *Thuggenses*. Avant la découverte de ce temple, la présence de quelques stèles votives néo-puniques près de la source d'Aïn Mizeb a été expliquée par l'existence d'un lieu de culte en l'honneur de cette source[27]. La persistance d'une fête populaire de nature païenne à Dougga rendue à Lalla Mokhola « une sainte musulmane dispensatrice de l'eau »[28], confirme également la présence d'un lieu de culte dans cet endroit. Il est alors fort probable que ce temple était voué à un dieu local de l'eau, en l'occurrence une personnification de *fons Moccolitanus*, la source qui alimente les citernes en eau, à en croire le nom de la sainte qui dérive de son nom.

2. Les temples de la *civitas*

La *civitas* possédait au cours des deux premiers siècles de son histoire romaine la majeure partie du territoire urbain. Quelques inscriptions montrent que certains temples situés dans le quartier du forum étaient construits sur ses propres terrains.

2.1. Les temples du centre urbain

Le temple de Minerve 1 – Il se trouve à une centaine de mètres au sud du forum et à une quarantaine de mètres au sud-est du sanctuaire anonyme dit Dar Lachheb. Son identification repose sur la découverte *in situ* de la base épigraphe destinée à supporter la statue de la déesse. Il s'agit d'un temple modeste composé d'une abside précédée de deux portiques latéraux[29]. On ignore, faute de l'inscription dédicatoire de ce temple, le nom de son dédicant et le statut de son terrain. Néanmoins, l'inscription de la base de la statue contient un renseignement important sur le statut du terrain. Elle nous apprend que l'évergète, *Q. Vinnicius Genialis*, a donné par testament la base et la statue à la *civitas* « *civitati donum dedit* »[30]. Donc, cette expression prouve que le temple est une possession de la *civitas*, et de ce fait il faut admettre qu'il est construit sur un terrain qui lui appartient.

Monument indéterminé dédié aux dieux Augustes – Il est connu par une inscription gravée sur un support indéterminé, ce qui empêche de préci-

27. Poinssot (1983), p. 70; Khanoussi (2003a), p. 135.
28. Beschaouch (2000), p. 1176.
29. Saint-Amans (2004), p. 338.
30. Sur cette inscription, voir Kallala (1997), pp. 153 s., n. 2; *AE*, 1997, 1655; Saint-Amans (2004), p. 339, n. 76.

ser s'il est gravé sur un autel ou sur une architrave d'un temple[31]. S'il s'agit d'un temple ou d'un autel déposé dans le péribole d'un temple, celui-ci doit appartenir au territoire de la *civitas* puisque le dédicant est un *sufes maior civitatis*. D'autre part, ce monument est trouvé au sud-est du sanctuaire anonyme dit Dar Lachheb et au nord-ouest du temple de Minerve I, qui appartiennent au territoire géré par la *civitas*.

Temple de Jupiter Auguste – Une inscription gravée sur une base dédiée à Jupiter Auguste nous apprend que ce dieu était honoré d'une statue de Jupiter *Victor Conservator* et des candélabres avec leurs lampes. Ces objets cultuels devaient appartenir à un temple de Jupiter Auguste. Le lieu de découverte de cette base et le bâtisseur du temple sont inconnus. Mais comme Jupiter Auguste est vraisemblablement l'incarnation d'un dieu local[32], et le dédicant de la base est un *Thuggensis* récemment romanisé, d'après sa filiation indiquée par référence au nom de son père, et aussi sa nomination patron de sa *civitas Thugga*, ce monument cultuel est normalement construit sur un terrain de la *civitas* ou d'un *Thuggensis*.

Le temple présumé d'Esculape – Ce temple se trouve à une cinquantaine de mètres au sud du forum et à une vingtaine de mètres à l'est-sud-est du temple des Victoires de Caracalla. Il est connu sous le nom de Dar Lachheb. Il était identifié à des thermes, *macellum* et temple anonyme par C. Poinssot, mais cette interprétation a été objectée suite aux recherches ultérieures qui font état d'un sanctuaire[33]. Le dédicant de ce temple est *L. Calpurniu[s ---]*, un citoyen romain originaire de la *civitas*[34]. L'inscription qui commémore la dédicace précise qu'il a été dédié par l'évergète pour l'amour de sa cité, *in [amorem] civitatis suae*. Cette indication est à double intérêt: elle est une preuve de l'appartenance du dédicant à la *civitas* et également de la

31. *DFH*, n. 47.

32. *Lucius Terentius Rufinianus* a dédié à Jupiter Auguste une statue de Jupiter *Victor Conservator*. Donc, cette dédicace témoigne d'un syncrétisme d'assimilation, c'est-à-dire Jupiter Auguste est devenu l'incarnation de Jupiter *Victor Conservator*. Mais, Jupiter Auguste est lui aussi l'incarnation d'un dieu local. Cette inscription, au moins, confirme incontestablement l'hypothèse de M. Kallala, qui croit que Jupiter Auguste en Afrique «devrait cacher en fait une réalité locale, en l'occurrence Saturne Auguste» (1997, p. 160), et invalide l'hypothèse de Saint-Amans (2004), pp. 90-1. En effet, par cet acte solennel de piété, l'évergète, qui est récemment intégré dans la romanisation, a voulu montrer aux *pagani*, installés à *Thugga* depuis peu de temps, son adhésion à leur communauté et à la religion de leur Etat.

33. Pour plus de détails, cfr. Saint-Amans (2004), p. 308-12.

34. Sur la *gens Calpurnia*, cfr. *DFH*, p. 192.

construction de ce temple sur un terrain qui appartient à l'évergète ou à la *civitas*.

2.2. Les temples du plateau nord

Le temple de Saturne – Il se situe sur le flanc nord-est de la colline qui domine *Thugga* et à environ 160 mètres au nord du théâtre. L'histoire de la transformation de ce monument cultuel d'un temenos en un temple n'a pas fait l'unanimité entre les historiens: les uns admis que le téménos de Baal-Hammon, qui remonte d'après les stèles votives et les objets cultuels au IIe siècle av. J.-C.[35], est bâti pour la première fois en 195 ap. J.-C.[36]; les autres pensaient que le *temenos* fit transformé en temple vers la fin du Ier siècle par la *civitas*, laquelle a procédé à sa restauration au milieu du IIe siècle[37], puis un particulier l'a doté d'une cour en 195, enfin, à une date postérieure, il était équipé en façade d'un portique et d'une terrasse[38]. Mais cette dernière hypothèse n'est pas convaincante. Les inscriptions dédicatoires mentionnent souvent les travaux de réfection et d'extension, or l'inscription de ce temple parle explicitement d'une construction (*opus templi*), mais non plus d'une restauration (*restitutio*) ou d'une extension (*ampliatio*). Quoi qu'il en soit, l'histoire de ce lieu cultuel et les racines indigènes de son donateur, *L. Octavius Victor Roscianus*[39], prouvent l'appartenance de ce temple au domaine de la *civitas*.

Chapelle de Neptune – A quelques mètres au sud du temple de Saturne se trouve une chapelle attribuée à Neptune grâce à la découverte d'un édicule épigraphe voué à ce dieu. Les dédicants, *C. Helvius Suavis* et son épouse *Cassia Faustina*, appartenaient probablement à une famille romanisée de la *civitas*[40]. Le terrain sur lequel fut érigée la chapelle pourrait être une propriété de cette famille, sinon de la *civitas*, puisque ce plateau lui appartenait et comprend le temple de Saturne, l'un de ses plus prestigieux monuments de culte.

35. Le Glay (1961), pp. 208-12, notamment pp. 210 s.; Saint-Amans (2004), p. 43.
36. Cfr. en dernier lieu Khanoussi (2003), p. 135.
37. A notre avis le temple restauré par la *civitas* est l'*aedes Saturni*, voir le commentaire sur ce sanctuaire.
38. Saint-Amans (2004), pp. 348-52, notamment pp. 351 s.
39. Sur l'origine de cet évergète, voir Jacques (1984), pp. 538-48; *DFH*, n. 38 p. 113.
40. *DFH*, p. 260.

3. Temples construits sur le territoire des deux communautés

3.1. Monument dédié à Vespasien et à ses fils

Une inscription en partie abîmée nous apprend que les fils de *Nimlilis*, des *Thuggenses* pérégrins, ont dédié un monument à Vespasien et à ses fils Titus et Domitien sur un terrain public[41]. Elle est l'unique inscription de Dougga faisant connaître explicitement un temple construit sur un terrain public, *solo publico*. Du fait que ce monument était construit sur un terrain public et le support avait les proportions d'une frise, il est possible qu'il s'agisse d'un lieu de culte impérial consacré aux Génies de ces empereurs[42]. L'emplacement de ce monument est indéterminé de façon précise, mais comme il s'agit d'un lieu de culte impérial, le terrain public devait être le forum. Les donateurs sont des *Thuggenses* qui n'ont pas accédé à la citoyenneté romaine, puisque ils portent des noms uniques et leur filiation est liée au nom de leur père.

3.2. L'*aedes Saturni*

L'inscription gravée sur la frise de l'arc de l'empereur Tibère nous renseigne sur les travaux publics financés par *L. Postumius Chius*, un patron du *pagus*, sur le forum entre le 27 juin 36 et le 16 mars 37[43]. Il s'agit du dallage du forum, la construction de l'autel d'Auguste, le *templum Caesaris* et l'*aedes Saturni*. Une inscription découverte au voisinage du forum nous apprend que la *civitas* a restauré un temple de Saturne au cours de la première moitié du IIe siècle[44]. Ce temple devait être, selon L. Poinssot, M. Le Glay[45] et M. Khanoussi, l'*aedes Saturni*. Cette hypothèse n'a pas été retenue par S. Saint-Amans qui croit que la *civitas* n'a pas le droit de s'intervenir sur le forum sans la permission des *pagani*[46]. Pour cette raison, elle croit que le temple restauré par la *civitas* est le temple de Saturne situé sur le plateau nord. Toutefois, les arguments que nous avons déjà avancés à propos de la construction de ce dernier temple et

41. *DFH*, n. 3.
42. Cfr. Saint-Amans (2004), p. 72.
43. *DFH*, n. 23.
44. *ILAfr,* 551 = *DFH*, n. 126.
45. Le Glay (1961), p. 214.
46. Saint-Amans (2004), p. 74. Cette hypothèse va à l'encontre de la coexistence pacifique entre les deux communautés dès la fin du Ier siècle ap. J.-C., et la possession par la *civitas* de l'ensemble de son territoire préromain.

la découverte de l'inscription de la restauration du temple au voisinage du forum, montrent que le temple en question est l'*aedes Saturni* bâtie pour la première fois sur un terrain commun au deux communautés.

3.3. Le capitole

Il est le bienfait de deux membres de la famille des *Marcii*, une des plus illustres de la *civitas*: *L. Marcius Simplex* et son fils *L. Marcius Simplex Regillianus sua p(ecunia) f(ecerunt)*[47]. L'inscription ne comprend aucun renseignement sur le statut du terrain, mais l'emplacement du capitole à l'extrémité est du forum, à la jonction du temple présumé de *Massinissa* et du temple de Mercure qui est bâti peu de temps après sur un terrain octroyé par la *civitas*, laisse penser que ce prestigieux monument cultuel était érigé sur un terrain public commun au *pagus* et à la *civitas*. A ce titre, les statues érigées en l'honneur des évergètes «résultent de la décision du *pagus* et de la *civitas* associés»[48].

3.4. Le temple de Mercure

Il est juxtaposé au capitole et s'ouvre au sud sur la place de la Rose-des-vents. Plusieurs inscriptions mentionnent ce dieu dont deux commémorent la construction du temple, son embellissement d'un portique, des absides et de tout le décor sous le règne de Commode par *Q. Pacuvius Saturus*, un membre d'une famille de la *civitas* qui est parvenu à s'intégrer au *pagus*[49]. Ce temple a succédé à une *cella* construite autrefois par la *civitas* sur un emplacement qui lui appartenait, *loco a civitate dato*[50]. Donc, l'agrandissement du temple est tributaire de la concession d'un autre terrain par la *civitas*. Pour cette raison, le dédicant a versé dans sa caisse la somme de 25.000 sesterces pour récompenser ses décurions de l'octroi du terrain du temple.

4. La répartition géographique des temples

Les temples construits par les *Thuggenses* se répartissent sur l'ensemble du centre urbain et ses périphéries. Les temples du centre urbain sont les plus nombreux. Ils sont au nombre de 15. Trois temples se trouvent sur le forum:

47. *DFH*, n. 31.
48. *DFH*, p. 88.
49. *DFH*, n. 34.
50. *CIL* VIII, 26478; *ILTun*, 1394; *DFH*, p. 97, n. 102.

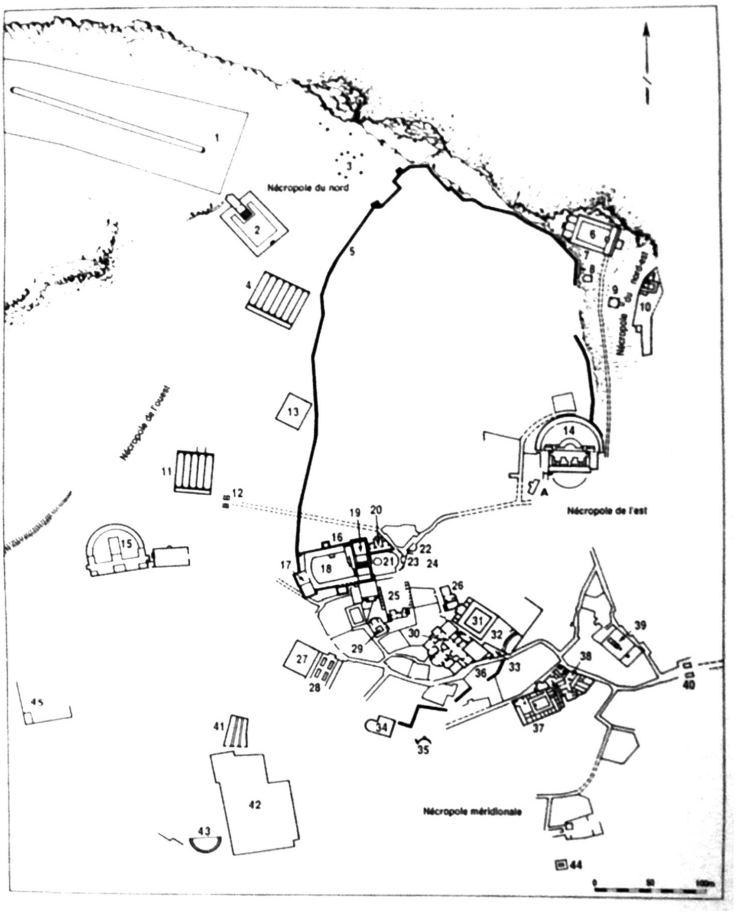


FIG. 2 Plan archéologique de Dougga (fond de plan: Khanoussi, Maurin, éds., 2002, p. 27, fig. 4). 1) Cirque; 2) Temple de Minerve II; 3) Dolmens; 4) Citerne d'Aïn Mizeb; 5) Enceinte de l'antiquité tardive; 6) Temple de Saturne; 8) Chapelle présumée de Neptune; 9) Hypogée; 10) Eglise de *Victoria*; 11) Citerne d'Aïn el-Hammam; 12) Arc de Sévère Alexandre; 13) Temple anonyme; 14) Théâtre; 15) Temple de *Caelestis*; 16) Citadelle byzantine; 17) Chapelle anonyme; 18) Forum; 19) Capitole; 20) Temple de Mercure; 21) Place de la Rose-des-vents; 22) Temple de la Piété; 23) Temple de la Fortune; 24) Mosquée; 25) Marché; 26) Temple A; 27) Temple des Victoires de Caracalla; 28) Temple présumé d'Esculape (Dar Lachheb); 29) Temple de *Tellus*; 30) Thermes antoniniens; 31) *Templa Concordiae*; 32) *Auditorium*; 33) Temple anonyme; 34) Temple de Minerve I; 35) Nymphée; 36) Maison du Labyrinthe; 37) Maison du *Trifolium*; 38) Thermes des Cyclopes; 39) Temple dit de Pluton; 40) Arc de Septime Sévère; 41) Citerne d'Aïn Dora; 42) Thermes d'Aïn Dora; 43) Latrines publiques; 44) Mausolée libyco-punique; 45) Exèdre de Junon Reine.

le capitole (a. 166-168), et vraisemblablement le monument cultuel des Flaviens (a. 70-79) et l'*aedes Saturni* (début du IIe siècle ap. J.-C.). Aux alentours nord-nord-est de la place de la Rose-des-vents on trouve le temple de Mercure (a. 180-192), le temple de la Piété (a. 150-230) et le temple de la Fortune, Vénus Concordia et Mercure (a. 119). Au sud-est de ces monuments se trouvent les *templa Concordiae* (a. 117-138) auxquels sont juxtaposés du côté ouest un temple anonyme, et la chapelle C au sud de l'*auditorium*. Au sud du forum et du marché se trouvent quatre temples: le temple de *Tellus* (a. 261), le temple des Victoires de Caracalla (a. 214), le temple présumé d'Esculape dit Dar Lachhab (a. 163-166) et le temple de Minerve I (fin du Ier - début du IIe siècle). Il faut localiser dans ce même quartier le monument cultuel des dieux Augustes (milieu du Ier siècle ap. J.-C.) et le temple de Jupiter Auguste (fin du Ier - début du IIe siècle).

Les temples périphériques sont au nombre de six. A l'ouest de la muraille tardive, il y a quatre temples: le temple de *Caelestis* (a. 222-235), l'exèdre de Junon Reine (a. 150-300), un temple anonyme et le temple de Minerve II (a. 138-161). Enfin, dans le plateau nord, il y a le temple de Saturne (a. 195) et la chapelle de Neptune (a. 100-300).

Conclusion

Le statut juridique des terrains des temples montre que les *Thuggenses* possédaient avant la promotion de *Thugga* au rang de municipe et même après cette promotion l'ensemble du territoire de leurs ancêtres. Les monuments publics construits sur leurs terrains s'étendent, non seulement sur l'agglomération numide de L. Poinssot, localisée à l'ouest de l'enceinte tardive, entre le cirque et le temple de *Caelestis*[51], mais ils se concentrent aussi dans le centre civique. M. Khanoussi a déjà montré que «l'espace occupé par l'agglomération ne s'est pas limité à la seule partie haute du plateau, mais qu'il s'était étendu jusqu'au secteur du mausolée»[52].

La *civitas* possédait aussi tout au long de son histoire ses propres terrains et ses propres monuments religieux, ce qui laisse entendre que sa propriété n'était jamais confondue avec la propriété privée ou la propriété publique

51. Poinssot (1919), pp. 170-5 [38-43]. La même localisation de la cité numide a été adoptée par son fils Claude: «La ville proprement dite devait être construite toute entière sur le plateau, à proximité d'Aïn Mizeb» (Poinssot, 1983, p. 68).
52. Khanoussi (2003a), p. 143.

commune aux deux communautés. Il est alors évident qu'il y a à *Thugga* une séparation territoriale entre le *pagus* et la *civitas*[53].

En revanche, le forum romain, qui a succédé au forum numide, était une propriété commune aux deux communautés. Mais, tel n'était pas l'avis de L. Maurin, qui d'après la dédicace des portiques du forum par un *Thuggensis* «au *pagus*, sa patrie», d'après l'expression «*pago patriae*», il a attribué la possession du forum au *pagus*, « puisque seuls ses membres intervinrent ici dans son aménagement»[54]. Cette conclusion résulte de la traduction de l'expression «*pago patriae*» par «au *pagus*, sa patrie», qui fait du *pagus* une patrie à part. Toutefois, il est impossible d'admettre cette interprétation, et bien sûr l'existence de deux patries à *Thugga*[55], mais il paraît qu'elle était effectivement composée de deux *patriae*. Dans cette optique, le terme *patria* n'a pas le sens de patrie proprement dite, mais il couvre une autre connotation à savoir famille ou communauté. D'ailleurs, tous les historiens sont d'accord sur l'existence de deux communautés à *Thugga*. Ainsi on peut conclure que le *pagus* n'était jamais une "patrie" au vrai sens du mot, mais une communauté, *patria*. Cette interprétation permet alors de comprendre pourquoi les *Thuggenses* romanisés qualifient le *pagus* de *patria*, après avoir quitté leur ancienne communauté pérégrine, c'est-à-dire la *civitas*. Par conséquent, *Thugga* était une seule patrie pour deux communautés et le forum n'était jamais sous la seule autorité du *pagus*. Bien au contraire, la *civitas* est intervenue seule dans la restauration du temple de Saturne construit vraisemblablement sur le forum[56], ainsi que dans la dédicace des bases à Hadrien, à Plautien et à sa fille *Fulvia Plautilla*. Il est aussi fort probable que l'emplacement du monument cultuel des Flaviens, dédié par des *Thuggenses* pérégrins, devait être le forum. Il ne faut pas oublier aussi que le

53. Il est alors difficile d'admettre l'hypothèse de M. Beschaouch (2011, p. 1811) qui n'envisage pas une division ou une séparation territoriale entre le *pagus* et la *civitas*.

54. *DFH*, p. 79, voir aussi pp. 78, 80, 88 et 96.

55. L'hypothèse de l'existence de deux patries à *Thugga* a été récemment rejetée par Beschaouch (2011), p. 1814. Rappelons que Khanoussi (1992, p. 602) a déjà invalidé l'hypothèse d'une ville double à *Thugga*.

56. La restauration d'un temple de Saturne par la *civitas* est attestée par une frise épigraphe remployée dans une maison moderne construite dans la partie occidentale du forum. L'identification de ce temple à l'*aedes Saturni* par Poinssot (1919, p. 177 [45]) et Le Glay (1961, p. 208) n'était pas admise par Saint-Amans (2004, p. 74), parce qu'elle ne croit pas «qu'un monument dédié sur le forum, dans le cadre du *pagus*, ait été restauré par la seule *civitas* sans que les représentants de la première communauté fussent présents». Cette interprétation est incorrecte, puisque la *civitas* a érigé des bases sur le forum sans la permission des magistrats de Carthage ou du *pagus*.

forum comprend vraisemblablement le sanctuaire (MQDŠ) de *Massinissa* et d'autres monuments numides[57], donc il est inadmissible que la *civitas* ait laissé cette place et ses monuments symboliques à la seule autorité du *pagus*.

Sur les 31 temples de Dougga[58], 21 ont été construits par des *Thuggenses* et la *civitas* sur leurs propres terrains, dont 17 sont construits, de manière certaine, sur des terrains privés ou appartenant au domaine de la *civitas* et 4 sur des terrains communs aux deux communautés. Les *pagani* de souche n'ont construit que quatre ou cinq temples aux cours du 1er siècle ap. J.-C. Les autres temples, au nombre de cinq, ont été construits par la *res publica* après la promotion de *Thugga* au rang de colonie en 260-261 par Gallien.

Si l'on ajoute à ces 21 temples, les autres monuments publics construits par les *Thuggenses* et leur *civitas*, à savoir le théâtre, et fort probablement le sanctuaire de Cérès *Prataria* intégré au théâtre[59], le cirque, l'aqueduc de Aïn el-Hammam et un nymphée, on ne peut qu'apprécier le mérite urbanistique des *Thuggenses*, et infirmer l'hypothèse de L. Poinssot qui croit que «grâce à la richesse exceptionnelle des membres de l'association (c'est-à-dire le *pagus*), les monuments pourront surgir du sol en bien plus grande quantité»[60]. Au contraire, les libéralités des *Thuggenses* dans ce quartier dépassent largement ceux des *pagani*. De ce fait, il faut justifier l'idée de M. Khanoussi sur la répartition des monuments publics construits dans le quartier du forum par les *Thuggenses*: «certains de ces monuments, pourtant situés à peu de distance du forum, ont été construits par des membres de la *civitas*»[61].

Bibliographie

Aounallah S. (2005), *Notices sur la société et les institutions de Thugga et d'Uchi Maius (Dougga, Henchir Douemis, Tunisie du nord-ouest)*, «Africa», n.s., Séances Scientifiques III, pp. 113-35.

Beschaouch A. (2000), *Epigraphie et ethnographie. D'une fête populaire de Dougga, en Tunisie, à la dédicace de l'aqueduc de Thugga, en Afrique romaine*, «CRAI», a. 144, 4, pp. 1173-82.

57. Poinssot (1919), p. 171 [39]; Khanoussi (2003a), p. 140.
58. Saint-Amans (2004), p. 17.
59. Cfr. ivi, pp. 284-5.
60. Poinssot (1919), p. 174 [42].
61. Khanoussi (1992), p. 602.

Beschaouch A. (2011), *Recherches récentes sur l'histoire municipale de Thugga, ville à double communauté civique, en Numidie proconsulaire (Dougga en Tunisie)*, «CRAI», a. 155, 4, pp. 1803-18.

DFH: Khanoussi M., Maurin L. (éds.), *Dougga, fragments d'histoire, choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I^er^-IV^e^ siècle)*, Bordeaux-Tunis 2000.

Golvin J.-C., Khanoussi M. (éds.) (2005), *Dougga, études d'architecture religieuse, les sanctuaires des Victoires de Caracalla, de "Pluton'' et de Caelestis*, Bordeaux.

Jacques F. (1984), *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans l'Occident romain (161-244)*, Paris.

Kallala N. (1997), *Nouveaux témoignages épigraphiques sur la vie religieuse à Thugga à l'époque romaine*, dans M. Khanoussi, L. Maurin (éds.), *Dougga (Thugga): études épigraphiques*, Paris, pp. 141-73.

Khanoussi M. (1992), *Thugga (Dougga) sous le Haut-Empire: une ville double?*, dans *L'Africa romana X*, pp. 597-602.

Khanoussi M. (2003a), *L'évolution urbaine de Thugga (Dougga) en Afrique proconsulaire: de l'agglomération numide à la ville africo-romaine*, «CRAI», 147, 1, pp. 131-55.

Khanoussi M. (2003b), *Le temple de la Victoire germanique de Caracalla à Dougga*, dans *Actes du VIII^e^ colloque International sur l'histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord*, Tunis, pp. 447-53.

Khanoussi M., Maurin L. (éds.) (2002), *Mourir à Dougga: recueil des inscriptions funéraires*, Bordeaux-Tunis-Paris.

Le Glay M. (1961), *Saturne Africain. Monuments*, t. I, Paris.

Mabrouk J. (2013), *Les temples construits sur des terrains privés dans l'Afrique romaine*, dans S. Guizani (éd.), *Urbanisme et architecture en Méditerranée antique et médiévale. Actes du 2^e^ colloque international (Tunis, 24-26 novembre 2011)*, Tunis, pp. 133-8.

Poinssot C. (1983), *Les ruines de Dougga*, Tunis (2^e^ édition).

Poinssot L. (1919), *Les fouilles de Dougga en 1919 et le quartier du forum*, «Nouvelles archives des missions scientifiques», 22, pp. 133-98.

Saint-Amans S. (2004), *Topographie religieuse de Thugga* (*Dougga*), *ville romaine d'Afrique proconsulaire (Tunisie)*, Bordeaux.

Smadja E. (1996), *Cité et espace urbain en Afrique du Nord et en Sardaigne*, «DHA», vol. 22, n. 2, pp. 165-8.

MOUNIR FANTAR, WAFA BEN SLIMANE, PIER GIORGIO SPANU, RAIMONDO ZUCCA

Colonia Iulia Neapolis (Africa Proconsularis) Nuove ricerche archeologiche

Lo studio analizza i dati della quarta campagna 2013 di indagini archeologiche tunisino-italiane a *Neapolis* della Zeugitana, una *colonia Iulia*, il cui *cognomentum* potrebbe essere stato, in base a una emissione coloniale di una città del Capo Bon, *colonia Iulia Pia Paterna*. Le ricerche hanno riguardato le terme nord-occidentali della città, provviste di un *frigidarium* decorato da un mosaico policromo a *xenia*, e il settore sommerso della città che ha rivelato un vastissimo quartiere di *officinae* per i *salsamenta*, raccordato al settore occidentale della città caratterizzato da almeno quattro *officinae* per i prodotti della pesca.

Parole chiave: *Neapolis Africae*, *colonia Iulia Pia Paterna*, terme, mosaico a *xenia*, *officinae* per salsamenta, archeologia subacquea.

1. *Colonia Iulia Neapolis*

Il *cognomentum* della *colonia Iulia Neapolis* è restituito da una iscrizione, rinvenuta a Nabil Kedim "la vecchia Nebil", incastrata in una struttura voltata pertinente a una proprietà fondiaria nel sito di *Neapolis*:

Imp(eratori) Caesari / M(arco) Aurelio Kar(o) / Pio Felici Aug(usto) / pont(ifici) max(imo) trib(unicia) p(otestate) / co(n)s(uli) p(atri) p(atriae) proc(onsuli) col(onia) / Iul(ia) Neapolis devot(a) / numini eius[1].

Il testo, impaginato su otto linee, è inciso sulla faccia anteriore di una base di statua, in calcare bianco, attualmente conservata nel giardino archeologi-

* Mounir Fantar, chargé de recherches à l'Institut National du Patrimoine (INP) - Tunisie; inspecteur régional du Patrimoine au Nord-Est; Wafa Ben Slimane, chargée de recherches à l'INP - Département d'archéologie sous-marine; Pier Giorgio Spanu e Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Scienze dell'uomo e della Formazione, Università degli Studi di Sassari.

1. *CIL* VIII, 968.

co della vecchia *mairie* di Nabeul. La dedica all'imperatore Marco Aurelio Caro è posta dalla *col(onia) Iul(ia) Neapolis devot(a) numini eius.*

La *colonia Iulia Neapolis* è una delle quattro *coloniae Iuliae* del Capo Bon, *Karpis, Clupea, Curubis* e appunto *Neapolis*, la cui deduzione è attribuita a Cesare, piuttosto che a Ottaviano, che, in ogni caso, avrebbe dato effetto al deliberato cesariano.

La conferma del *cognomentum* (*Iulia*) della *colonia Neapolis* è stata individuata da Clementina Panella nel bollo *C(oloniae) I(uliae) N(eapolis)*, a lettere incavate entro un cartiglio quadrangolare, di un'anfora Africana II C da *Sabratha*[2], pertinente alla produzione anforica dell'*atelier* neapolitano di Sidi Aoun[3], ampiamente diffusa nel Mediterraneo agli inizi del IV secolo d.C.[4].

Si deve osservare che nel caso della *colonia Iulia Neapolis* il *cognomentum* della *colonia* appare documentato in tale forma nell'iscrizione onoraria di Marco Aurelio Caro, posta, forse, dalla colonia *devota numini eius*

2. C. Panella, *Annotazioni in margine alle stratigrafie delle Terme ostiensi del Nuotatore,* in *Recherches sur les amphores romaines*, (Coll. EFR, 10), Rome 1972, pp. 97-8, fig. 64; C. Panella, *Le anfore*, in A. Carandini, C. Panella (eds.), *Ostia III*, (Studi miscellanei, 21), Roma 1973, pp. 587-8. Cfr. J. Desanges, *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, Paris 1980, p. 226 (livre V, 1-46); S. Aounallah, *Le cap Bon, jardin de Carthage. Recherches d' épigraphie et d'histoire romano-africaines (146 a.C.- 235 p.C.)*, (Ausonius. Scripta Antiqua, 4), Bordeaux 2001, p. 240, n. 26.

3. M. Bonifay, C. Capelli, A. Drine, M. Fantar, T. Ghalia, *Les productions d'amphores romaines sur le litoral tunisien. Archéologie et Archéometrie*, in *RCRF, Acta*, 41, 2010, pp. 319-25; M. Bonifay, C. Capelli, A. Drine, M. Fantar, T. Ghalia, *Approche archéologique et archéometrique de la production d'amphores puniques et romaines sur le littoral tunisien*, in *Histoire et Patrimoine du Littoral Tunisien*, *Actes du I^er^ Séminaire* (Nabeul 28-29 Novembre 2008), Tunis 2010, p. 149, n. 8; F. Coletti, *Nuove acquisizioni sull'epigrafia anforaria africana. Contesti romani a confronto di età medio e tardo imperiale,* in D. Bernal Casasola, L.C. Juan, M. Bustamante, J.J. Díaz, A.M. Sáez (eds.), *Hornos, talleres y focos de producción alfarera en Hispania*, *I Congreso Internacional de la SECAH (Cádiz, 3-4 de marzo de 2011)*, (Monografías Ex Officina Hispana, 1), 2, Cádiz 2013, pp. 307-8.

4. M. Bonifay, L. Slim, J. Piton, M. Sternberg, *An example of fish salteries in Africa Proconsularis: the officinae of Neapolis (Nabeul, Tunisia)*, in L. Lagostena, D. Bernal Casasola, A. Arévalo (éds.), *Cetariae 2005. Salsas y Salazones de Pescado en Occidente durante la Antigüedad*, *Actes du congrès international (Cadix, 7-9 novembre 2005)*, (BAR Int. Ser., 1686), Oxford 2007, pp. 40-1; M. Bonifay, L. Slim, J. Piton, M. Sternberg, *Les fabriques romaines de salaisons de poissons à Neapolis (Nabeul, Tunisie). Travaux 1999-2005,* in J. Napoli (éd.), *Ressources et activités maritimes des peuples de l'Antiquité. Actes du Colloque International (Boulogne, 12-14 mai 2005)* (Les Cahiers du Littoral, 2-6), Boulogne 2008, pp. 215-9.

in occasione della comunicazione ufficiale dell'ascesa al trono imperiale nel tardo 282, piuttosto che nel 283 (*ante* tardo luglio-inizi agosto, epoca della morte di Caro[5]), mancando nell'iscrizione i *cognomina ex virtute* di *Germanicus maximus* e di *Persicus maximus*. Il medesimo *cognomentum* abbreviato (C.I.N.) si ritrova nelle anfore Africane II C della fine del periodo dioclezianeo o inmediatamente successivo.

In tale stato della documentazione non può escludersi l'ipotesi che l'originario *cognomentum* cesariano della *colonia* si arricchisse di una denominazione più legata a Cesare, tenuto conto che nella documentazione tardoantica talora il nome della *colonia* appare limitato al gentilizio imperiale.

È stata avanzata l'ipotesi che le emissioni augustee e tiberiane di una moneta africana di una *colonia Iulia P(ia) Pat(erna)*, che talora reca sul D/ Mercurio assiso su un mucchio di pietre rappresentante un'allegoria del *Prumunturium Mercurii* (Capo Bon), si debbano attribuire a una *colonia* del Capo Bon[6], sicché in tale caso «quatre colonies pourraient revendiquer ce monnayage: Clipea, Carpi, Curubis et Néapolis»[7].

L'epiteto *Paterna* indizia una fondazione cesariana così come le colonie d'Arles (*colonia Iulia Paterna Arelatensium Decumanorum* – dedotta nel 45 a.C.) e di Narbonne (*colonia Iulia Pia Paterna Claudia Narbo Martius* – fondata nel medesimo anno).

Benché la dottrina abbia attribuito preferibilmente a *Clipea* tale emissione sin dal XVIII secolo[8], in rapporto alla vicinanza di *Clipea* al Ras Addar (ossia la punta del Capo Bon), è preferibile seguire Michel Amandry nella sospensione del giudizio attributivo a una delle quattro colonie del Capo Bon, pur osservando che l'esemplare che restituisce la legenda più ampia – *colonia Iulia P(ia) Pat(erna)* – essendo stato «trouvé à Néapolis/Nabeul[9],

5. D. Kienast, *Römische Kaisertabelle: Grundzüge römischer Kaiserchronologie*, Darmstadt 1990, p. 254.

6. M. Grant, *From Imperium to Auctoritas*, Cambridge 1969, pp. 225-6; M. Amandry, *Notes de numismatique africaine, V. 7. Colonia Iulia Pia Paterna*, «RN», 6e série, XXXII, 1990, pp. 56-71; M. Amandry, *Une monnaie inédite d'Auguste frappée à Colonia Iulia Pia Paterna*, in F. Delrieux, F. Kaiser (éds.), *Des déserts d'Afrique au pays des Allobroges. Hommages offerts à François Bertrandy*, Chambéry 2010, pp. 13-20.

7. Amandry, *Notes de numismatique africaine, V. 7.*, cit., p. 64.

8. J. H. Eckhel, *Doctrina Numorum Veterum*, IV, Vienne 1794, pp. 142-3; J. Alexandropoulos, *Le monnayage de Clypea*, «BAC», 1988, fasc. 18B, pp. 27-30.

9. A. Merlin, *Séance de la Commission de l'Afrique du Nord-x*, «BCTH», 1915, p. CXCIV: Merlin attesta che la moneta in questione fu acquistata a Bir-Bou-Rekba da parte di M. Provotelle, medico nabolitano. Ora Bir-Bou-Rekba è un nodo ferroviario situato a ovest di *Siagu*, a nord-ovest di *Neapolis* e a nord di *Pupput*.

plus près donc de Curubis que de Clipea, il est tentant d'attribuer les séries signées C.I.P. à cette ville »[10].

2. La missione archeologica tunisino-italiana del 2013

La quarta missione archeologica tunisino-italiana a *Neapolis* (Nabeul) si è svolta tra il 31 agosto e il 15 settembre 2013, grazie al finanziamento della Fondazione del Banco di Sardegna e del Consorzio UNO di Oristano che gestisce la Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Nesiotika dell'Università di Sassari. Alla missione hanno partecipato da parte tunisina il prof. Mounir Fantar, ispettore regionale del Patrimoine au Nord-Est, insieme alla specialista in archeologia subacquea dell'INP Wafa Ben Slimane, i ricercatori dell'INP Chokri Touihli e Moez Ben Achour, la specialista in epigrafia e linguistica libica Intissar Sfaxi e l'archeologa subacquea Soumaya Trabelsi. Per la Scuola di Specializzazione in archeologia subacquea di Oristano hanno partecipato due gruppi composti dalle archeologhe Lorena Randazzo, Marisa Caruso, Francesca Caputo, Cristina Bazzano, Chiara Rossi (31 agosto-7 settembre), Raul Martinez, Federica Mazza, Krizia Bologna, Alessandra Finà, Antonella Lo Porto (7-15 settembre) sotto la guida di Adriana Scarpa e Luciana Tocco del Consorzio UNO e Raimondo Zucca e Pier Giorgio Spanu dell'Università di Sassari.

Le avverse condizioni meteo hanno spinto i ricercatori, durante la prima settimana, a effettuare i lavori sulla costa: da un lato l'apertura di un nuovo saggio di scavo (*sondage* 1 /2013)[11], a oriente di una struttura mosaicata, di carattere incerto, edificata su una duna presso la Protection Civile; dall'altro il prosieguo del rilevamento delle Terme nord-occidentali neapolitane, scavate nel 1989 da Latifa Slim[12] (FIGG. 1-2).

I risultati sono stati eccellenti, poiché il saggio di scavo ha evidenziato strutture murarie, spogliate in età tardoantica, che costituiscono l'attestazione più meridionale di un complesso edilizio di *Neapolis*, non sommerso dal mare.

10. AMANDRY, *Notes de numismatique africaine, V. 7.*, cit., p. 66.

11. Il *sondage* 1 / 2013, diretto da Moez Ben Achour, è in corso di edizione nel volume miscellaneo *Neapolis Africae 1*, in corso di stampa.

12. L. SLIM, *Neapolis, la cité antique*, in Y. EL-GHOUL, M. S. BETTAÏEB (éds.), *De Neapolis à Nabeul*, Tunis 2000, pp. 24-5.

FIG. 1 Foto satellitare Google Earth 2012 con il settore occidentale della *colonia Iulia Neapolis*: l'edificio termale nord-occidentale (terme a *xenia*) è in alto a sinistra (Archivio Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Università di Sassari - sede di Oristano).

FIG. 2 Foto satellitare Google Earth 2012, particolare dell'edificio termale nord-occidentale (Archivio Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Università di Sassari - sede di Oristano).

FIG. 3 Mosaico a *xenia* del *frigidarium* dell'edificio termale nord-occidentale (Archivio Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Università di Sassari - sede di Oristano).

3. Le terme a *xenia* di *Neapolis*

Il lavoro sulle terme nord-occidentali di *Neapolis* è stato di rilevante importanza poiché ha consentito di chiarire le fasi edilizie dell'area in questione: probabilmente durante l'Alto Impero sorse uno degli edifici per le salagioni del pesce e la preparazione delle salse di pesce, documentato da due vasche con pavimento in *opus figlinum*.

Intorno al III secolo d.C. la struttura per le salagioni venne chiusa e al suo posto fu costruito un edificio termale, a sviluppo assiale, probabilmente accessibile da sud, dove correva un *decumanus*. Si riconosce l'*apodyterium* (spogliatoio) dotato di un sedile in muratura, lungo il lato occidentale, con pavimento musivo in tessellato bianco e decori geometrici in tessere nere e rosse, gli ambienti caldi (*tepidarium*, *laconicum* e *calidarium*). Dal *tepidarium* si accedeva al *frigidarium* con due vasche sui lati nord ed est, rispettivamente semicircolare e quadrangolare.

Nel III secolo avanzato - inizi IV secolo d.C. si è riconosciuta una nuova pavimentazione a mosaico sia dell'*apodyterum*, sia del *frigidarium*: nel primo ambiente abbiamo un tappeto di cerchi tangenti costituiti da foglie lanceolate, dentellate all'interno, mentre il *frigidarium* aveva un grandioso mosaico a *xenia*.

Come è ben noto i mosaici a *xenia* diffusissimi nel mondo romano e per l'Africa nella *Byzacena*, ma anche nella *Proconsularis*, si riferiscono

FIG. 4 Particolare del mosaico a *xenia* di fig. 3 (Archivio Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Università di Sassari - sede di Oristano).

prevalentemente alle pavimentazioni delle *domus*, in particolare dei *triclinia* e degli *oeci*. Di contro sono etremamente rari i pavimenti a *xenia* degli edifici termali, e in un caso si è accertata la pertinenza del mosaico a una terma privata di una *domus*. Nel nostro caso il mosaico a *xenia* sembrerebbe pertinente alla fase termale, anche perché, come vedremo il mosaico venne tagliato in quattro settori per scavare le fondazioni dell'atrio tetrastilo. Il mosaico è un quadrato di 6, 24 m di lato (38,93 mq) con 25 medaglioni entro ghirlande di foglie di lauro, alternativamente verdi/grigie e gialle/rosse. Non tutti i soggetti sono preservati ma accanto a temi tipici degli *xenia* (FIG. 3) (fagiano, pernice, altro volatile, due uccelli catturati appesi a un anello, lepre che mangia un grappolo d'uva (FIG. 4), aragosta, tre pesci, boccioli di rose, ramo con melograne, ramo con pere, pantera, gazzella, tre maschere teatrali, di cui una che rappresenta un sileno.

La connessione fra *xenia*, animali dei *munera gladiatoria* (pantera, gazzella) e maschere teatrali, di ambientazione latamente dionisiaca è stata rilevata in vari mosaici, in particolare africani[13].

È notevole osservare che anche nella *Nymfarum domus* (la più grandiosa abitazione di *Neapolis*) abbiamo un pannello di 3,73 × 2,12 m con

13. C. BALMELLE *et al.*, *Recherches Franco-Tunisiennes sur la mosaïque de l'Afrique antique. I. Xenia*, (Coll. EFR, 125), Rome 1990.

otto medaglioni recanti *xenia*, estremamente simili al mosaico del *frigidarium*[14].

In età tardoantica l'edificio termale fu trasformato in una vasta *domus* dotata di due atri tetrastili (con quattro colonne che sorreggevano le falde del tetto): il primo a sud-est, forse in rapporto a un accesso da una strada nord-sud (*cardo*); il secondo nell'ambito dell'originario *frigidarium*. La *domus* ebbe nuovi pavimenti musivi di cui si conservano vari settori: il mosaico della *domus* in corrispondenza dell'antico *apodyterium* è costituito da un tappeto di pelte contrapposte.

Il settore settentrionale della *domus* tardoantica parrebbe essere ricompreso, verso la seconda metà del VI-inizi VII secolo, nella cinta muraria della città bizantina, con una robusta torre quadrangolare, in connessione con il tratto di cortina muraria con una torre, visibile nel vano seminterrato del café L'Esplanade, in rue du savant Mohamed Tawfik Daghfous 28, di fronte all'ingresso al sito archeologico di *Neapolis*[15].

4. Le prospezioni subacquee di *Neapolis*

La *Neapolis* sommersa dal mare si è rivelata solo nell'ultima settimana agli archeologi subacquei: di straordinario rilievo la scoperta della prima àncora litica, in arenaria, del Capo Bon: l'àncora, triangolare, è provvista di tre fori, uno per la cima e gli altri, inferiori, per l'incastro delle marre lignee. Nonostante l'ampiezza cronologica di diffusione del tipo d'àncora, è possibile che la stessa si riferisca a una nave orientale, micenea, siriaca, cipriota del XIV-XIII secolo a.C. ovvero alle navigazioni del primo millennio a.C.[16] (FIG. 5) .

14. J. P. DARMON, *Nymfarum domus. Les pavements de la maison des Nymphes à Néapolis (Nabeul-Tunisie) et leur lecture*, «EPRO», 72, 1980, pp. 148-9 e *passim*.

15. S. BEN TAHAR, *Découverte fortuite de nouveaux vestiges à Nabeul: terrain Ben Abda*, in *Histoire et Patrimoine du Littoral Tunisien*, *Actes du 1er Séminaire (Nabeul 28-29 novembre 2008)*, Tunis 2010, pp. 41-63 *passim*.

16. L'àncora è stata rinvenuta l'11 settembre 2013 dirimpetto all'accesso in spiaggia del Club Med, su un fondale di 1 m a 15 m dall'odierna linea di riva. Si tratta della prima àncora litica, di forma triangolare, a tre fori, dell'intera Tunisia orientale. L'àncora, frammentata, è alta attualmente 0,46 m con una larghezza di 0,40 m. In origine doveva raggiungere i 0,60 m di altezza. I due fori inferiori, destinati ad accogliere le marre lignee, disposti sulla stessa linea, a 13,5 cm dalla base, sono circolari dal diametro di cm 6,5/7. Il foro superiore, ugualmente circolare, è conservato nel settore inferiore. Come è noto, il lungo utilizzo di tale tipo di àncora litica impedisce un inquadramento cronologico puntuale: tuttavia deve notarsi che l'epoca di maggiore diffusione di tale tipologia si estende fra la seconda metà

Le prospezioni e i rilievi della città sommersa[17], estesa fra i due oued es Sghir e Souhil, hanno documentato un'eccezionale concentrazione di strutture per le salagioni, con pavimenti in *opus figlinum* ancora *in situ* e pareti delle vasche, alte anche 4 m, crollate per i marosi nel settore compreso fra la Protection Civile e gli avancorpi sulla spiaggia del Club Med. A oriente di quest'area abbiamo invece numerosissimi resti di edifici di altra funzionalità, per circa 160 m di lunghezza (FIG. 6).

La superficie sommersa si estende per circa 800 m di lunghezza in senso ovest-sudovest ed est-nordest e per circa 200 m in larghezza, con una estensione teorica di 16 ettari.

La *Neapolis* sommersa rivela la eccezionale importanza dell'industria delle salagioni del pesce e delle salse di *garum* per l'economia della città: i quartieri industriali legati alla trasformazione del prodotto ittico consacrano allo stato delle conoscenze la *Neapolis* d'Africa come il principale pro-

del II millennio e la prima metà del I millennio a.C. Il relitto di Punta Iria, in Grecia, di circa il 1200 a.C., ci offre un buon esempio dell'utilizzo di tale tipo di àncora allo scorcio del XIII secolo a.C. A tale livello cronologico si è tentato di attribuire ancore consimili rinvenute nel mar Tirreno presso le coste sarde e laziali. Non c'è dubbio comunque che possiamo riportare ad ambito arcaico le àncore del mare di Apollonia, in Cirenaica, di Cuma eolica, e altre della Sicilia ecc.

17. Sulla porzione di città sommersa di *Neapolis* cfr. M. FANTAR, I. BEN JERBANIA, O. BEN SLIMANE, M. MASTOURI, S. TRABELSI, I. SFAXI, P. BARTOLONI, P.BERNARDINI, P.G. SPANU, R. ZUCCA, *Il Neapolitanus portus nel quadro della portualità antica del Capo Bon*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 2267-88. In precedenza erano stati segnalati resti portuali sommersi, si vedano: V. GUERIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis,* 2, Paris 1862, p. 246; CH. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 2, Paris 1888, p. 133; L. SLIM, M. BONIFAY, P. TROUSSET, *L'usine de salaison de Neapolis (Nabeul). Premiers résultats des fouilles 1995-1998*, «Africa», XVII, 1999, p. 157, n. 13; H. SLIM, P. TROUSSET, R. PASKOFF, A. OUESLATI, *Le littoral de la Tunisie. Étude géoarchéologique et historique*, Paris 2004, p. 169, nr. 135. Più recentemente sono stati editi i risultati di una prospezione subacquea del 2005 condotta in un'area di 500 mq di fronte alle *usines de salaisons* di *Neapolis*: BONIFAY, SLIM, PITON, STERNBERG, *An example of fish salteries in Africa Proconsularis: the officinae of Neapolis*, cit., p. 32, fig. 36; IDD., *Les fabriques romaines de salaisons de poissons*, cit., pp. 210-1, fig. 17: qui FIG. 7. L'individuazione di 43 strutture sommerse (21 frammenti di muri, 3 frammenti di pavimentazione in *signinum* e 19 blocchi in pietra) ha presentato problemi interpretativi di non facile soluzione: «L'interprétation de ces vestiges n'est pas aisée. Leur configuration ne semble pas correspondre à des installations portuaires. En restant dans l'hypothèse de structures déjà partiellement immergées dans l'Antiquité, on pourrait penser à des viviers. La troisième possibilité est qu'il s'agisse des traces d'urbanisme démantelées par l'érosion. Il faudrait dans ce cas, contrairement à l'idée initiale, admettre un retrait assez conséquent de la ligne de rivage depuis l'Antiquité»: ivi, p. 211.

FIG. 5 Prospezione subacquea del mare antistante l'accesso al Club Med: àncora litica con tre fori (Archivio Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Università di Sassari - sede di Oristano).

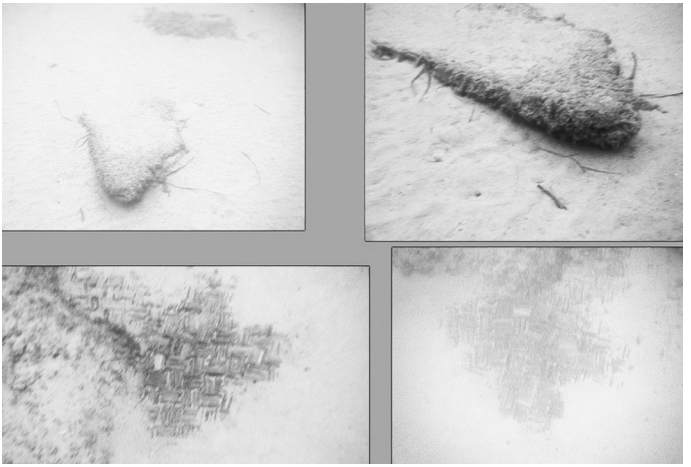


FIG. 6 Vasche con pavimentazione in *opus figlinum* individuate *in situ* a 5 m di profondità e a 200 m al largo della linea di costa attuale, di fronte alla *Buvette Neapolis* (Archivio Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici Università di Sassari - sede di Oristano).

duttore del settore ittico del mondo romano, dovendosi considerare ben più esteso del quartiere del *garum* di *Lixus*, che documenta una capacità di un milione di litri delle sue vasche.

MOHAMED RIADH HAMROUNI

Le réseau routier antique de *Hadrumetum* à *Horrea Caelia*

Le présent travail est une série de remarques et de réflexions sur le réseau routier romain caractérisant le paysage archéologique situé entre la ville de Sousse (l'antique *Hadrumetum*) et la ville de Hergla (l'antique *Horrea Caelia*). Il s'agit, d'une part, d'essayer de reconstituer le tracé de voies romaines de l'arrière-pays septentrional de *Hadrumetum* et, d'autre part, d'établir une relation directe entre ce réseau et l'identification des sites mentionnés dans le segment VI de la Table de Peutinger, au nord du toponyme *Hadrito*.

Mots-clefs: *Hadrumetum*, *Horrea Caelia*, réseau routier, Table de Peutinger, ouvrage de signalisation, *Orbita*, *Cubin*, *Gurza*.

A l'origine de notre présent travail il y a deux principaux buts. Le premier est de faire assembler, dans une synthèse, nos remarques faites suite à une série de sorties de prospections archéologiques que nous avons effectuées dans plusieurs sites entre Sousse et Hergla, soit avec nos collègues soit avec notre professeur M. Abdellatif Mrabet. Le deuxième but est de reprendre le thème du réseau des voies romaines au nord de Sousse et sa relation avec l'identification des sites mentionnés dans la Table de Peutinger, thème que la recherche scientifique menée depuis plus d'un siècle n'a pas encore épuisé.

Essayer, dans ce cadre, de reconstituer le réseau routier antique d'une région aujourd'hui en pleine expansion urbaine[1] est toujours une tâche délicate lorsque les vestiges des voies et des stations sont oblitérés par les constructions et les aménagements modernes ou lorsque les sites ne sont pas – ou mal – identifiés du tout ou avec précision dans la littérature archéologique.

* Mohamed Riadh Hamrouni, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Département d'Archéologie, Université de Kairouan.

1. Des travaux d'aménagement d'un nouveau quartier d'habitations au sud de quartier actuel de Sahloul jusqu'aux bords d'oued Kharroub apporteront sans doute des nouvelles découvertes sur le réseau routier antique.

Pour reconstituer le tracé de ces voies, il était indispensable d'en référer, d'abord, aux riches descriptions produites dans les travaux publiés surtout vers la fin du XIX^e^ siècle dans les numéros du «Bulletin de la Société Archéologique de Sousse».

La documentation archéologique, littéraire et cartographique indique qu'il y avait trois grands axes reliant *Hadrumetum* au réseau routier septentrional[2]; l'un d'eux longeait la mer depuis la zone du port de Sousse jusqu'à *Horrea Caelia*[3]. L'autre, plus occidental, reliait *Hadrumetum* à *Pupput* par *Cubin* et *Lamniana*. Cet axe franchissait par un pont l'actuel oued Blibèn pour atteindre le sud de l'actuelle Akouda et bifurquait avant oued Laya-El-Hammam vers le nord-ouest[4]; son tracé passait ensuite à l'est de Menzel Dar Bel-Ouaer pour atteindre Henchir Salloum via *Pheradi Maius*, Sidi Khelifa[5].

Le troisième axe, encore plus occidental, prenait son départ comme le deuxième axe depuis l'actuel Bab El Gharbi; «il passait à quelques mètres au nord-est du cirque [...]. A partir d'ici la voie antique se confond à peu près avec la grande piste d'Akouda. On en reconnaît très nettement l'em-

2. Par exemple, et en sus des données de la Table de Peutinger qui fera l'objet d'un essai de relecture *infra*, D^r^ ROUIRE, *Sur le réseau routier moderne et le réseau routier ancien du littoral du golfe de Hammamet*, «Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran», t. XIII, 1893, p. 339: «La voie qui longeait la mer venait aboutir en droite ligne à un centre de colonisation assez important situé à la lisière même du Sahel, auquel les indigènes ont donné le nom moderne d'Henchir Béniana [...] l'autre passait par les localités antiques auxquelles ont succédés Hammam Soussa et Akouda, et se tenait à proximité d'un aqueduc qui emmenait à Hadrumète les eaux des collines situées au nord de ces deux localités – ces voies – sont dans le voisinage immédiat des routes modernes ou se confondent avec elles».

3. Ivi, pp. 340-1: «sur l'isthme d'Hergla, la voie romaine littorale de Soussa à Hergla par Henchir Béniana est, dans une notable partie de son parcours, fort reconnaissable. Au nord d'Henchir Béniana, elle apparait d'abord en fort mauvais état, interrompue souvent, recouverte par les sables et les dunes, ne révélant son existence dans les points les mieux conservés que par une rangée de pierres plus ou moins espacées».

4. L. CARTON, *La campagne d'Hadrumète. Etude de topographie antique et suburbaine (suite)*, «BSAS», 3^e^ année, n. 5, premier semestre, 1905, Sousse 1906, pp. 124-7: «[...] revenons au point de croisement de la piste d'Akouda et de la voie de Carthage. Une voie antique secondaire s'en détachait, se dirigeant vers le nord parallèlement à un vallon qui la séparait de Hammam-Sousse».

5. Cfr. L. FOUCHER, *Hadrumetum*, Paris 1964, p. 128; L. CARTON, *Annotations à l'Atlas Archéologique de Tunisie*, «BSAS», n. 1, premier semestre, 1904, Sousse 1904, p. 100: «A 5 kilomètres et demi de Sidi-Bou-Ali nous prenons la route qui vient d'être établie sur une ancienne piste suivant à peu près le tracé d'une chaussée romaine dont quelques traces sont d'ailleurs indiquées sur l'Atlas, près du n. 18 [...]».

pierrement, épais de 30 centimètres [...]»[6]. Ainsi, le tracé de cette voie antique suivait à peu près la direction qu'emprunte aujourd'hui la route qui mène de Bab El Gharbi au quartier Jaouhra jusqu'au bord sud de l'oued Blibane où elle franchissait certainement un pont[7] non loin des vestiges de l'aqueduc qui suit une direction est-ouest presque parallèle à celle de l'oued et dont on peut suivre aujourd'hui encore le tracé à partir d'ici vers la direction de Kaala Seghira[8].

Ensuite, immédiatement après le pont, la voie antique prend la direction de nord-ouest pour atteindre aujourd'hui le quartier de Sahloul en passant à l'ouest de Sidi Sahloul, «la voie antique change un peu de direction à partir d'ici et s'infléchit vers un point qui semble situé à 40 mètres à l'ouest du marabout de Sidi Sahloul [...]. Le relief en est parfaitement visible jusqu'à hauteur du marabout. C'est le point où l'existence des deux murs qui la bordent apparait le plus nettement [...]. Je ne serais pas étonné qu'il y ait eu à Sidi Sahloul un carrefour et un établissement antique de quelque importance»[9]. De là, elle suivait sans doute le tracé de l'actuelle route qui passe à l'ouest du marché hebdomadaire de Hammam-Sousse pour atteindre l'actuelle route de ceinture. Au commencement de la piste dite Maslek-El-Kraret, la voie montait en pente et prenait la direction d'Akouda. Sans doute immédiatement après l'oued Laya-El-Hammam, elle dénote trois embranchements; un premier se dirigeait encore vers l'ouest où elle devait joindre la voie dite de Carthage, un deuxième se dirigeait vers le nord dans la direction de Sidi Bou-Ali et, un troisième embranchement, est-nord-est, prenait la direction de Sidi Kantaoui[10].

6. L. Carton, *La campagne d'Hadrumète. Etude de topographie antique et suburbaine*, «BSAS», 2e année, n. 4, deuxième semestre, 1904, Sousse 1905, p. 182.

7. Ivi, pp. 183-4: «on se trouve sûrement ici en présence des restes des culées de pont. [...] sur la rive nord, le profil en dos d'âne de la coupe du sol correspond bien à la forme de la chaussée [...]. On sait qu'environ 1 kilomètre en aval un aqueduc romain [...] franchissait l'oued sur une série d'arcades».

8. Cet aqueduc est aujourd'hui menacé par les travaux d'aménagement d'un quartier d'habitations moderne.

9. Carton, *La campagne d'Hadrumète*, cit., pp. 199-200 et fig. 2.

10. Ivi, pp. 184-91: «A peine sur le plateau, la voie antique émettait vers l'ouest un embranchement [...] puis la voie de Carthage arrive aux bords d'une large et fertile vallée [...] il y avait en outre ici un carrefour et, dans l'oued, devait s'élever un barrage. Tout à l'entour de nombreuses constructions formaient au moins quatre groupes, ou mieux un faubourg d'Hadrumète [...]. A l'est [...] la voie de Gurza descend, par une tranchée creusée de main d'homme, jusque dans la vallée [...] sur le versant sud de la vallée l'empierrement de la voie forme, à l'est de la piste, un dos d'âne très net, coupé franchement à son extrémité inférieure

Revenons à l'axe qui longeait la mer; la voie littorale partait, nous l'avons signalé, du quartier du port antique. Deux de ses tronçons étaient signalés par plusieurs chercheurs jusqu'au bord sud d'oued El-Hammam. Le premier au niveau d'oued Blibèn[11]; le deuxième, dans et au nord d'une propriété du consul autrichien Pistoretti dite aujourd'hui Bastarito[12]. Ces deux oueds devaient être traversés respectivement par un pont dont les vestiges étaient signalés[13].

par les eaux de l'oued. Si on se place dans l'axe de la chaussée on distingue parfaitement, dans la berge opposée, une grosse pierre [...]. C'est l'amorce du mur qui bordait le chemin [...] cette ligne monte très nettement sur le versant opposé [...]. On arrive ainsi sur le plateau, et l'on aperçoit alors dans la même direction et à plusieurs centaines de mètres au-delà, des ruines, les plus hautes de toutes la région [...] –Sidi Kantaoui – une levée de terre longeant la piste entre ces deux points est le reste de l'antique empierrement qui, on le voit, relie exactement, suivant une ligne droite, les deux ruines 4 et 9 voisines». Nous avons remarqué dans le lit d'oued Laya-El-Hammam juste au niveau de l'actuelle route de ceinture la présence de plusieurs blocs de pierre en grand appareil appartenant vraisemblablement au pont ou au barrage signalé par Carton.

11. L. Carton, *Note sur la campagne d'Hadrumète (suite)*, «BSAS», 6e année, n. 11, première semestre, 1908, Sousse 1909, p. 84: «non loin de l'oued Blibane et de la mer, dans l'angle que cet oued forme avec la piste parallèle au rivage, près de la cote 12, mais à l'ouest de la route [...]. C'est sur cette piste, parallèle au rivage et voisine de lui, qu'il faut placer la voie antique qui venait de Hergla; je l'ai suivie facilement sur une partie de sa longueur».

12. Il s'agit sans doute de Henchir Biniana; ivi, p. 84: «Près de Sousse, entre cette ville et l'abattoir, et près d'un petit établissement de potier situé au nord de la maison Balzan [...]. On sait quelles antiquités ont été signalées à la villa des Pins [...] les bases honorifiques et autres antiquités qui y sont encore proviennent de l'Henchir Biniana, qui est loin d'ici. Ce nom n'a pas, en effet, disparu, comme le disent les auteurs de l'Atlas [...]». Il s'agit de l'actuel toponyme Bastarito du nom du consul de l'Autriche Pistoretti; *CIL* viii, 73: *Binianae prope Susam rep, nunc Susae in hortis proxeni Austriae Pistoretti*. Deux des quatre inscriptions aujourd'hui conservées dans le Golf d'Hammam-Sousse portent les traces de balles, ce qui confirme les propos du Dr. Rouire sur le centre de colonisation.

13. Foucher, *Hadrumetum*, cit., pp. 124-7: «Le long de la côte, une voie reliait Hadrumète à *Horrea Caelia*; une piste emprunte encore aujourd'hui à peu près le même itinéraire. Partant du quartier du port, elle passait à côté de l'actuel abattoir – A droite de cette voie, un cimetière fut aménagé vers le iiie siècle [...]. On a continué à y enterrer des morts jusque vers la fin du ive siècle. (Emplacement d'une école primaire) – se dirigeant vers le nord-nord-ouest; elle traversait une bourgade située à l'embouchure d'oued El-Hammam où son tracé apparaît nettement sur les photographies aériennes. L'oued devait être traversé par un pont et l'actuel barrage qui permet l'irrigation des jardins voisins a été édifié sur les fondations d'un ouvrage similaire romain»; L. Carton, *Note*, cit., p. 84: « la voie antique, dont une piste suit actuellement le tracé, devait franchir l'oued Hammam Sousse sur un pont barrage. Le pont était nécessaire. Quant au barrage, il est plus que probable que l'ouvrage

Un autre tronçon était repéré près du site Souani El-Adhari à Chott Meriam, entre les oueds Saïdan et Temra[14]. Elle s'engageait ensuite dans une zone comprise entre la côte et les pieds des petites hauteurs de fokkaaya pour franchir, sur un pont[15], l'embouchure de Sebkhat Halk El-Mejjel[16].

réellement remarquable qu'entretiennent encore en ce point les Arabes, a dû succéder à un travail antique. Sa disposition et son aspect le montrent».

14. Cfr. Foucher, *Hadrumetum*, cit., p. 126; A. Mrabet, A. Boujarra, *Archéologie et géomorphologie: contribution à l'étude de l'évolution des paysages du Sahel Nord depuis l'antiquité*, dans *Du Byzacium au Sahel. Itinéraire historique d'une région tunisienne. Actes du Colloque sur le Sahel (Sousse 1996)*, sous la direction de A. Mrabet, Sousse 1999, p. 89.

15. Rouire, *Sur le réseau routier moderne*, cit., pp. 340-1: «Aux approches de la bouche de communication d'Halk-El-Mengel, elle aboutit à une grande construction antique, ensevelie sous les dunes, et dont le sommet, émergeant de dessous les sables, révèle seul l'existence. Cette construction est située à quelques cents mètres de l'embouchure actuelle de la lagune dans la mer. Elle était construite en blocages. Plus loin, sur la bouche même de communication d'Halk-El-Mengel, on voit jetés les restes d'un premier pont antique, reconnaissable encore à une culée émergeant de la vase et à quelques pierres de grand appareil que recouvrent les eaux de la Sebkha. Ce premier pont avait une longueur d'environ quarante mètres. Toujours plus au nord, à deux mètres environ, deuxième pont romain. C'est un ponceau d'une seule ouverture, long de dix mètres, construit en blocages, ensablé en bonne partie; ce pont est jeté sur un chenal unissant la lagune à la mer [...]. Ainsi, chose importante pour l'étude de la topographie antique, la Sebkha, qui communiquait aujourd'hui avec la mer par une embouchure unique sur laquelle est jeté un pont arabe de plus d'un kilomètre, s'y déversait à l'époque romaine par deux bouches d'une largeur bien moindre, peu éloignées l'une de l'autre, que la voie romaine franchissait sur deux ponts».

16. Foucher, *Hadrumetum*, cit., pp. 124-7: «La route franchissait sur un pont le point où la Sebkha de Halk El Menzel communique avec la mer, laissant à gauche une maison importante construite sur la colline à pic. Ce pont a été restauré à plusieurs reprises à des époques diverses. Au nord-est de la Sebkha existait également une bourgade qui s'étendait, de part et d'autre de la route, jusque sur les falaises dominant la mer – On voit encore, au fond de la mer, des vestiges qui se sont écroulés de la falaise [...] il existe encore des tombeaux datant du III^e^ siècle après J.C.». Voir aussi, Rouire, *Sur le réseau routier moderne*, cit., pp. 343-4: «il m'a été donné de découvrir une autre voie de communication que ne mentionnent ni la Table ni l'Itinéraire. Cette chaussée part du plateau d'Hergla à 3 kilomètres à l'est de cette bourgade et coupe la lagune dans toute sa largeur, à son point le plus rétréci. C'est certainement dans son genre un des ouvrages les plus importants élevés par les Romains dans ce pays. Elle se développe sur une longueur de 450 pas environ; sa largeur est de trois mètres cinquante centimètres. Elle est percée de deux ouvertures pour livrer passage aux eaux. Ces deux ouvertures avaient une longueur de 20 pas. Très solidement construite, elle est toute entière en blocage. Jadis elle était recouverte d'un revêtement extérieur. Sauf la disparition de ce revêtement elle est encore aujourd'hui à peu près intacte [...] les voyageurs qui auraient voulu se rendre par exemple d'*Horrea* à Aggerfel, Ulizippira, Cubin, auraient du faire un immense détour, soit par le nord, soit par le midi de la lagune. La construction de la chaussée antique sur la Sebkha Halk-El-Mengel a eu pour but de faire cesser cet isole-

FIG. 1 Pont romain sur l'embouchure de Sebkhat Halk El-Mejjel (d'après Carton, *Annotations*, cit., p. 101).

Pendant les travaux de construction du pont moderne sur cette embouchure entre 1857 et 1858, des vestiges du pont romain, «situé en aval dans le voisinage»[17], ont été mis au jour (FIG. 1).

Après le pont, la voie émettait vers l'est un embranchement dont les vestiges de quelques tronçons, coupés par la piste actuelle ou disloqués en s'écroulant dans la mer[18], sont aujourd'hui visibles (FIGS. 2-3). Il s'agit de la bretelle de la voie littorale entre la Sebkhat et Hergla signalée par A. Mrabet et A. Boujarra[19]. Une nécropole sans doute tardive complète le paysage archéologique à en juger par les tessons de céramique et surtout les fragments d'amphores qui jonchent l'emplacement de ces tronçons. Cette bretelle se dirigeait directement vers les *Horrea* et, donc, vers le port d'*Horrea Caelia*[20] aujourd'hui submergé par les eaux marines.

ment, d'établir un trait d'union entre la voie de l'Itinéraire et les voies de la Table et de relier par une ligne plus directe *Horrea Caelia* à Cubin, *Lamniana*, Ulizippira, Aggerfel».

17. ROUIRE, *Sur le réseau routier moderne*, cit., p. 334.

18. Sur la modification de la ligne de ce rivage, MRABET, BOUJARRA, *Archéologie et géomorphologie*, cit., pp. 89-92.

19. Ivi, p. 91 et photo 2.

20. ROUIRE, *Sur le réseau routier moderne*, cit., pp. 341-2: «au-delà de l'embouchure d'Halk-El-Mengel et jusqu'aux bords d'Hergla, la voie est en fort bon état; je l'ai suivie sept kilomètres durant. Elle se tient constamment à proximité de la route arabe, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest. Elle passe à travers des champs de blé, dessinant un sillon plus ou moins profond que les épis, malgré leur hauteur, ne parviennent pas à recouvrir et que les indigènes utilisent comme sentier. Escaladant le plateau d'Hergla, elle aboutit aux ruines romaines d'*Horrea Caelia* par le sud-ouest. Au-delà d'Hergla la voie s'engage sur une plage étroite mamelonnée de dunes. Quelques pierres de grand appareil et des débris insignifiants de blocage situés en aval du pont moderne d'oued Hergla révèlent l'existence du pont antique que franchissait la route ancienne à cet endroit».

FIG. 2 Vestiges de la voie littorale au sud de Hergla écroulés au pied de la falaise (cliché M.R. Hamrouni).

Retournant à l'axe principal du côté du pont, la voie, dont le tracé est encore visible, longeait le bord oriental de Sebkhat Halk El-Mejjel et se rapprochait de la cité d'*Horrea Caelia*.

Deux grandes pistes de recherches apparaissent suite à cet essai de reconstitution du réseau routier antique entre Sousse et Hergla. Il y a d'abord l'importance stratégique de la voie qui longe le littoral et le besoin de son traçage malgré les difficultés hydrographiques et la situation insulaire du plateau d'Hergla[21]; quant à la deuxième piste de recherche – objet de notre conclusion dans ce travail – elle porte sur la relation de ce

21. Le peu de largeur de la plage, l'embouchure de la sebkhat étaient autant de difficultés au tracé d'une route. Une telle configuration géographique présentait tant de difficultés obligatoires à l'établissement d'un réseau routier même à l'époque moderne. Cfr. ROUIRE, *Sur le réseau routier moderne*, cit., p. 331: «Pour unir le littoral de la Tunisie du nord au littoral de la Tunisie centrale, il n'y avait d'autre lambeau de terrain utilisable que la plaine de Dar-El-Bey, ou bien l'isthme d'Hergla».

FIG. 3 Vestiges d'un tronçon de la voie littorale au Sud de Hergla (cliché M.R. Hamrouni).

réseau avec deux toponymes de stations indiqués par la Table de Peutinger, *Orbita* et *Cubin*.

L'Itinéraire d'Antonin relate l'existence d'une voie partant d'*Hadrumetum* vers *Horrea Caelia* pour rejoindre Carthage; la Table de Peutinger montre par contre que trois voies partaient d'*Hadrumetum* vers le nord. L'une de ces deux voies passait par *Cubin* d'où elle mentionne une bifurcation menant à *Horrea Caelia*. Il s'agit d'un embranchement qui se détache à hauteur de *Cubin* et allant à *Horrea Caelia* via *Orbita*[22].

Le troisième axe le plus occidental se dirigeait vers *Ulizippira* en la laissant à l'est et non à l'ouest comme l'axe central (FIGS. 4, 5 et 16).

Une découverte que nous avons effectuée avec trois collègues confirme le tracé de cet axe. En effet, les traces d'un bon tronçon sont encore au-

22. L'Itinéraire d'Antonin mentionne la distance de XVIII milles entre *Hadrumetum* et *Horrea Caelia;* la Table indique la distance de XXII milles, à priori, de *Horrea Caelia* à *Cubin* sans mentionner la distance de *Cubin* à *Hadrumetum*.

FIG. 4 Tracé des vestiges de la voie romaine occidentale, sur image satellitaire (troisième axe), à l'ouest d'*Ulizippira*.

jourd'hui visibles sur le terrain; il s'agit sans aucun doute d'une voie romaine; la "découverte" d'un ouvrage de signalisation le confirme encore. Il s'agit d'un petit ouvrage de plan circulaire de six étages maçonnés en faisceau conique et de cinq mètres de diamètre à la base placé sur une éminence appelée Ennadhour[23] (FIG. 6). Profitant de la composition topographique de la région, le deuxième axe et le troisième, le plus occidentale, étaient pourvus donc d'un réseau de communication optique.

Il est fort possible aussi qu'un poste de contrôle ou de surveillance était installé sur cet amont, les vestiges de citernes et de structures arasées ainsi que le nombre assez important de fragments d'amphores[24] plaident en faveur

23. L'ouvrage est en bon état de conservation. Il s'agit vraisemblablement du signal indiqué par E. BARTHELEMY, *Annotation à l'Atlas Archéologique de la Tunisie. Notes pour servir à l'étude de la voie romaine d'Hadrumète à Suffetula*, «BSAS», n. 7, premier semestre, 1906, Sousse 1907, p. 28.

24. Le matériel amphorique datable que nous avons trouvé est celui de fragments d'Africaines IIA con gradino et de Dressel 2/4 attestant une chronologie allant de la deuxième moitié du II^e^ siècle à la première moitié du III^e^ siècle.

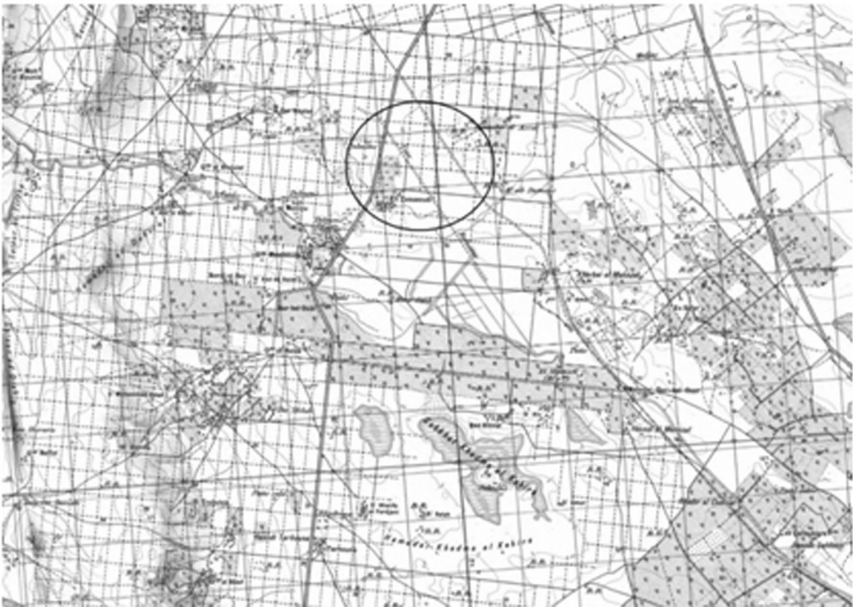


FIG. 5 Détail de la carte topographique, Sidi Bouali, n. 49, 1/50.000, signalant le tracé des vestiges de la voie romaine à l'ouest d'*Ulizippira*.

FIG. 6 Ouvrage appartenant à un réseau de communication optique à distance sur la colline d'Ennadhour à l'ouest de Kalaa El Kebira (cliché M. R. Hamrouni).

de cette idée. Il s'agit d'un site qui permet des vues étendues sur toutes les agglomérations septentrionales de la ville de Sousse y compris la mer. Rappelons dans ce cadre qu'un ouvrage fortifié donnant sur la voie littorale était signalé par Dr Carton dans les ruines de la colline de Sidi Kantaoui[25]. De même, M. Kh. Annabi avait indiqué deux ouvrages de signalisation, similaires à celui que nous avons découvert avec une base circulaire et six étages, dans les deux collines dites El-Akhouet[26] au nord-est d'Akouda, ainsi que sur le sommet d'une colline située au nord-ouest de Msaken dite aujourd'hui «Bou Dhebben»[27]. Les vues étendues que présente l'éminence d'Ennadhour notamment jusqu'à Sidi Kantaoui via les deux collines d'El-Akhouet confirment et la présence de toute un système de signalisation antique en relation directe avec les trois axes commandant le réseau routier au nord d'*Hadrumetum*, et le tracé du deuxième et du troisième axes. La topographie de la région avait dû commander la direction de ces deux voies romaines, comme elle avait dû commander l'installation de ce système de signalisation qui fera l'objet d'une future enquête que nous comptons présenter plus tard[28].

Ces données que nous avons vérifiées sur le terrain ratifient celles relatées par les différentes versions de la Table de Peutinger. Les trois versions du *segmentum* VI de la Table indiquent, en effet, une première voie conduisant de *Pupput* à *Hadrito* par *Lamniana* et *Orbita*, une deuxième voie allant de *Cubin* à *Ad Horrea* par *Orbita* et une troisième reliant *Hadrito* à *Gurza*. L'emplacement précis d'*Orbita* et de *Cubin* n'a pas été établi à nos jours.

25. Carton, *Annotations à l'Atlas Archéologique*, cit., p. 108: «Quittant Hergla pour prendre la piste arabe vers Sousse en longeant la mer, nous relevons en plusieurs endroits des traces de l'antique chaussée dont elle suit la direction et que jalonnent d'ailleurs de nombreux ruines [...]. Puis nous laissons la ruine située aux bords de l'l'oued Fredj Gaia et, plus près encore de Sousse, celle de Sidi Kantaoui. Une enceinte carrée à réservoirs cimentés est située à 1 kilomètre au nord des ruines à demi-coupoles [...] sur le sommet d'un mamelon. On découvre admirablement de là une plaine basse, couverte d'une magnifique végétation et qui s'étend jusqu'à la mer. C'était évidemment un poste placé sur la voie de *Horrea Caelia* à *Hadrumetum*».

26. Le toponyme de «collines jumelles» dans la littérature archéologique du «Bulletin de la Société Archéologique de Sousse». Sur la Carte Topographique, Sousse, n. 57, 1922, «les Deux Sœurs».

27. M. K. Annabi, *Prospection archéologique dans la région de Sousse*, «Bulletin des Travaux de l'INAA», Fascicule 2, Tunis 1988, pp. 26 et 29-30.

28. Sur les réseaux de communication optique à distance, A. Mrabet, P. Trousset, *Axes de circulation, mobilité et contrôle des hommes dans la zone du Limes d'Afrique,* dans *Mobilité des Hommes et des Idées en Méditerranée. Actes du Colloque d'histoire (Sousse 1999)*, sous la direction de A. Mrabet, Sousse 2003, pp. 81-2 et fig. 7; R. Rebuffat, *Végèce et le télégraphe Chappe*, «MEFRA», t. 90, n. 2, 1978, pp. 829-61.

C. Tissot place *Orbita* à Sidi Kantaoui: «*Orbita* nous paraît être représentée par les ruines de Bordj Hammam, situées à sept milles d'Henchir El-Abiad et à la même distance d'Hergla. La distance de vingt-deux milles marquée par la Table de Peutinger entre *Orbita* et *Ad Horrea* est évidemment fausse. Ce chiffre est inexplicable dans toutes les hypothèses, inconciliable avec toutes les constructions géométriques auxquelles peuvent donner lieu les autres indications de la Table. Nous le replaçons sans hésiter par le chiffre VII, représentant la distance qui sépare en réalité Bordj Hammam d'Hergla»[29]. Cette proposition de Tissot avait été rejetée par Foucher pourquoi «cette bourgade était situé soit au sud de la Sebkhat de Halk El Menzel, soit, sur la deuxième voie où nous avons relevé des ruines importantes. De toute façon le chiffre XXII de la Table de Peutinger est inexacte: beaucoup trop fort s'il indique la distance d'*Orbita* à *Horrea Caelia*, excessif également s'il indique la distance d'Hadrumète à *Horrea*»[30]. L'auteur avait suggéré l'hypothèse de situer *Orbita* beaucoup plus au nord[31].

Nous remarquons que les deux auteurs s'accordent par contre sur l'«inexactitude» du chiffre XXII indiquant sur la Table la distance entre *Hadrumetum* et *Orbita*; chiffre qui explique ce désaccord sur l'emplacement d'*Orbita*.

Nous croyons, à la suite de ces deux éminents savants, que ce chiffre ne concerne pas la distance entre *Hadrumetum* et *Orbita* mais celle entre *Hadrumetum* et *Horrea Caelia*; la distance en milles de la Table entre *Hadrumetum* et *Horrea Caelia* n'est guère excessive et correspond à celle, en kilomètres, entre Hergla et Sousse. Partant de ce constat, la confrontation des trois éditions de la Table de Peutinger s'adéquate avec cette idée (FIGS. 7-9)[32]. Les copistes de la Table s'accordent sur l'importance stratégique d'*Hadrumetum* dont la vignette est décalée par rapport au rivage afin de

29. C. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, Paris 1888, p. 149.

30. FOUCHER, *Hadrumetum*, cit., p. 128.

31. Ivi, pp. 124-7 et note 377: «A cinq milles de la sortie d'Hadrumète, la route laissait sur la droite une série d'habitations. Carton – ces ruines sont tout près du marabout de Sidi Kantaoui – y avait décelé les restes de maisons et de thermes, qui n'ont pas été touché depuis 1903, et avait suggéré l'hypothèse d'attribuer ces vestiges à l'antique *Orbita* – Cette ville doit être cherchée plus au nord».

32. En plus de l'édition de Vienne (*Tabula Peutingeriana. Codex Vindobonensis 324, Österreichische Nationalbibliothek, Wien*, kommentiert von E. Weber, Graz 1976) nous avons travaillé sur deux éditions dans M. S. SAYADI, *Monastir. Essai d'histoire sociale du XIX^ème siècle*, Tunis 1979, p. 75: les éditions nommées ici «Shaw» et «BNF» sont deux fac-similés consultés directement par cet auteur).

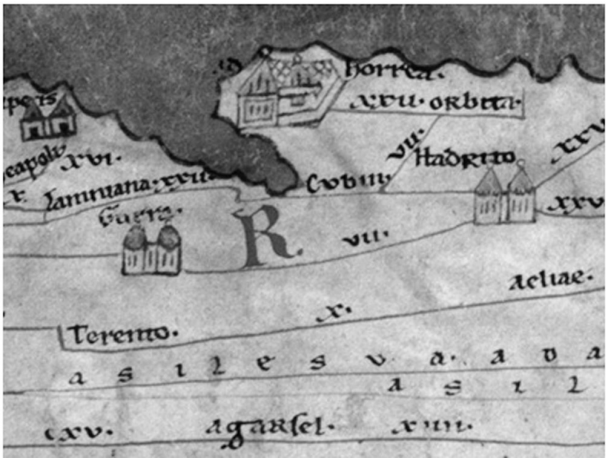


FIG. 7 Détail de la Table de Peutinger, *Segmentum VI*, éd. Vienne (d'après un fac-similé de la Table sur le site *Bibliotheca Augustana*, http://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab_pe07.html).

FIG. 8 Détail de la Table de Peutinger, *Segmentum VI*, éd. Shaw (d'après Sayadi, *Monastir*, cit., p. 75).

FIG. 9 Détail de la Table de Peutinger, *Segmentum VI*, éd. BNF (d'après Sayadi, *Monastir*, cit., p. 75).

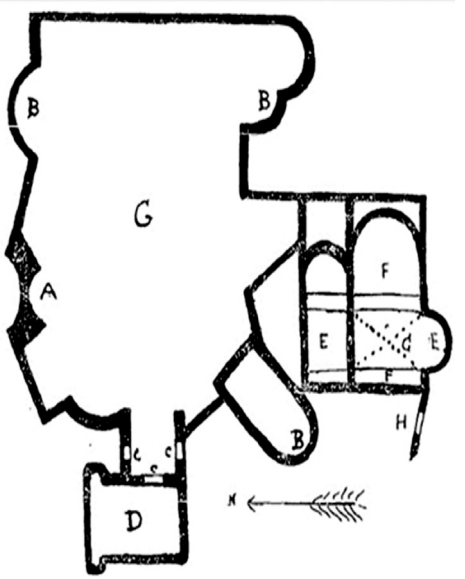


FIG. 10 Plan des thermes de Sidi Kantaoui (d'après Carton, *Note*, cit., p. 86).

placer la cité portuaire la plus importante de la région sur l'axe de la voie de Carthage; pour ratifier ce fait l'édition Shaw de la Table (FIG. 8) indique un *compendium*[33], rattachant *Hadrito* à *Ruspina*[34]. Le copiste de cette édition avait même inscrit le toponyme de la cité nettement plus loin de la vignette en voisinage de celui d'*Orbita* en traçant ce *compendium* entre cette dernière et *Ruspina*. Le même message est clair dans la copie de l'édition de la BNF (FIG. 9) où le copiste avait indiqué le toponyme d'*Hadrito* très loin de la vignette tout en prenant soin de le placer tout près d'*Orbita* et de tracer un tronçon incomplet, comme dans l'édition de Vienne, prenant la direction de *Ruspina* en s'interrompant juste au niveau de la vignette d'*Hadrito*. L'objectif est de montrer qu'il est possible d'atteindre *Ruspina* en venant d'*Orbita* et en passant par *Hadrito* dont la vignette est axée sur la route de Carthage. La distance de XXII milles est donc celle qui correspond à la

33. Une route plus directe.

34. Sur cette route entre *Hadrumetum* et *Ruspina*, CARTON, *Note sur la campagne d'Hadrumète*, cit., p. 82: «le long du rivage qui s'étend entre Sousse et Monastir, on trouve quelques ruines intéressantes. On doit noter tout d'abord que la voie antique, au lieu de s'éloigner de la cote comme la voie moderne la suivait [...]».

FIG. 11 Thermes romains de Sidi Kantaoui (d'après Carton, *Note*, cit., p. 76).

FIG. 12 Tracé de la voie romaine entre Sousse et Akouda (d'après Carton, *Annotations*, cit., p. 175).

distance entre *Hadrumetum* et *Horrea Caelia;* les copistes de l'édition de la BNF et de l'édition Shaw l'avaient très bien indiqué en prenant soin de décaler largement le toponyme d'*Hadrito* par rapport à sa vignette pour le coller à celui d'*Orbita*.

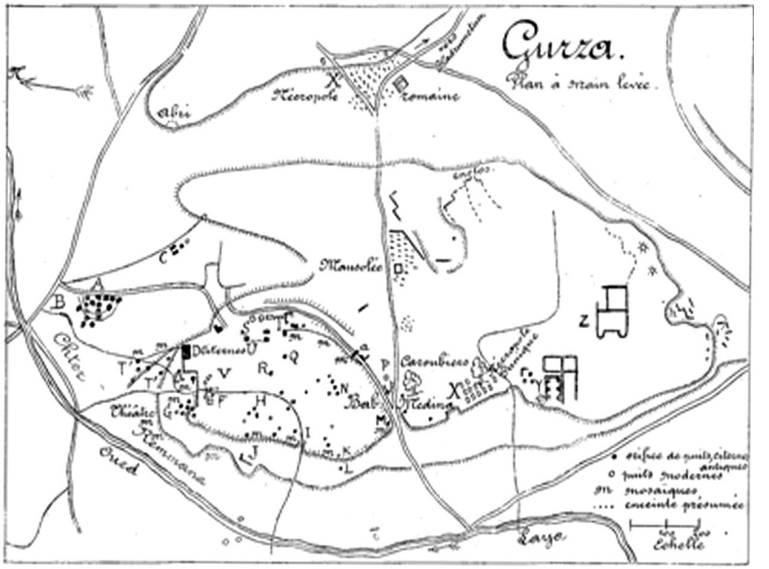


FIG. 13 Vestiges archéologiques antiques de la région d'Akouda (d'après Carton, *Gurza*, cit., p. 48).

D'après ces données, l'emplacement d'*Orbita* paraît évident; il est plus raisonnable de suivre Tissot et de localiser ce toponyme à Sidi Kantaoui plutôt que de le chercher aux environs immédiats d'*Horrea Caelia*, comme l'avait suggéré Foucher. En effet, l'importance, l'étendue et la diversité des vestiges archéologiques qu'on trouve dans la littérature archéologique[35] indiquent

35. Carton, *La campagne d'Hadrumète*, cit., pp. 128-9 et fig. 22: «[...] sur le bord septentrional du plateau, et dominant l'oued Hammam, sont des ruines qui, par des vestiges plus ou moins effacés, touchent presque à celles dont il vient d'être question, formant un ensemble très étendu indiquant qu'il y avait déjà en ce point et dans l'antiquité un village qui, à l'époque romaine, se serait étendu jusqu'ici, et qui a précédé le centre moderne d'Hammam Sousse [...]. Une piste qui, près de là, longe le bord septentrional du plateau doit avoir succédé à une voie reliant le centre de Gurza et celui qui était à Hammam-Sousse»; Carton, *Note sur la campagne d'Hadrumète*, cit., pp. 85-8: «[...] il me semble certain qu'il s'agit ici des restes de thermes, peut-être des thermes privés ayant appartenu à la riche villa où j'ai trouvé la *patera* et dont il subsiste encore une partie de la nécropole [...] il est possible que l'on doive placer ici l'antique *Orbita*, sur la route de Putput à Hadrumète. C'est d'ailleurs une pure hypothèse et je ne reviendrai pas, à ce sujet, sur ce qu'a déjà écrit Tissot [...]. Plus au nord, sur les bords de l'oued Fredj Gaia, à peu de distance de la voie antique, il y avait une véritable petite ville. Les vestiges en sont bien détruits, mais on y voit

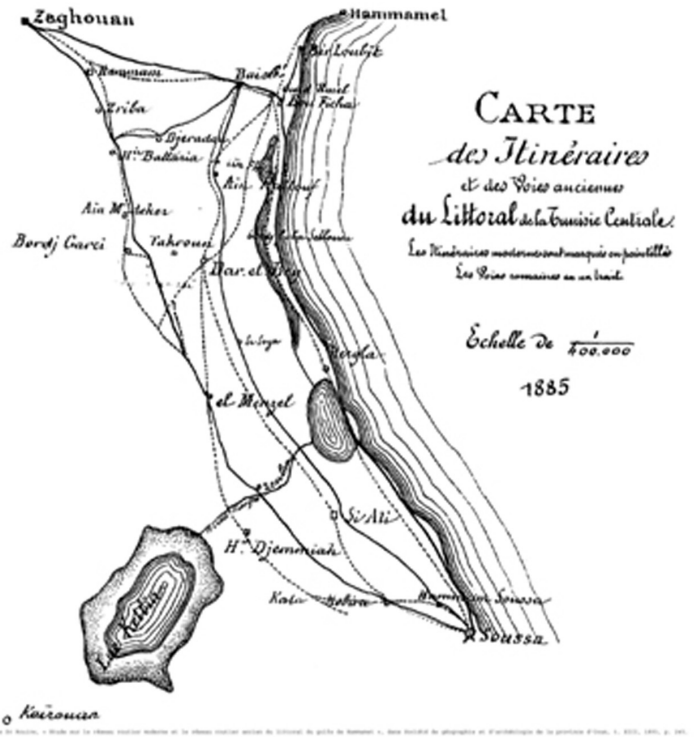


FIG. 14 Carte de réseaux routiers antiques et modernes au nord de Sousse (d'après Rouire, *Sur le réseau routier moderne*, cit., p. 245).

bel et bien qu'il s'agit d'une agglomération relativement importante (FIGS. 10-11). Également, les données des trois versions de la Table de Peutinger nous paressent irréfutables; *Orbita* se trouvait presque à mi-distance entre *Horrea Caelia* et *Hadrumetum*. Une lecture minutieuse des données graphiques, dans les éditions de Vienne (FIG. 7) et de la BNF (FIG. 9)[36], indique

encore [...] des citernes importantes [...]. Cette ruine, portée sur la carte de l'Atlas Archéologique, est, suivant toute apparence, l'Henchir Biniana ou Biniane [...] mon opinion est basée d'abord sur le renseignement fourni par M. Cagnat et d'après lequel Henchir Biniane aurait été situé à 11 kilomètres au Nord de Sousse, ce qui correspond tout à fait à la position de cette ruine [...]». Sur les vestiges archéologiques de Sidi Kantaoui, cfr. CARTON, *La campagne d'Hadrumète*, cit., p. 199, note 1.

36. Cfr. le trait indiquant l'espace séparant la vignette de *Horrea Caelia* jusqu'au niveau supérieur de la vignette d'*Hadrumetum*.

FIG. 15 Empreintes de la voie romaine occidentale, sur image satellitaire (troisième axe), à l'ouest d'*Ulizippira*.

une distance légèrement plus importante entre *Orbita* et *Horrea Caelia* par rapport à celle séparant *Orbita* et *Hadrumetum*. Les données kilométriques modernes relatent une concordance intrigante qui montre que la région de Sidi Kantaoui est plus distante de Hergla que de Sousse.

Le second toponyme est orthographié *Cubin* sur la Table de Peutinger, à VII milles d'*Orbita*. D'après L. Foucher ce site doit être recherché aux alentours de Sebkhat Halk-El-Mejjel: « *Cubin* que nous verrions volontiers dans un groupe de ruines important situé au niveau d'*Horrea Caelia* »[37].

La distance de *Cubin* à *Hadrumetum* est omise par la Table de Peutinger (FIGS. 7-9), ce qui indique un rapport de proximité important, de l'ordre de moins de V milles, entre les deux toponymes. Aucune distance inférieure à V milles n'est mentionnée sur le segment VI de la Table de Peutinger pour l'Afrique. Placé sur le deuxième axe reliant *Hadrito* à *Pupput* soit via *Horrea Caelia* en rejoignant le premier axe côtier soit directement via *Lamniana* sur

37. FOUCHER, *Hadrumetum*, cit., p. 128.

FIG. 16 Empreintes de la voie romaine occidentale, sur image satellitaire (troisième axe), à l'ouest de Kalaa El Kebira (dans l'angle inférieur gauche de l'image, vestiges importants d'un monument antique).

le même axe central, ce toponyme se confond avec l'actuel village d'Akouda dont l'importance des vestiges antiques mentionnés dans la littérature archéologique indique l'existence d'une occupation permanente à l'époque antique[38]. Or, ces constatations sont en contradiction totale avec l'identification faite par le Dr. Carton de *Gurza* et d'Akouda[39] (FIGS. 12-13).

La dimension portuaire et commerciale d'*Hadrumetum* ne plaide pas en faveur de la présence d'une cité aussi importante que *Gurza* dans son voisinage immédiat, limitant son territoire «acineux»[40]. Son contact per-

38. Une enceinte, des thermes publics, des citernes publiques, théâtre... Dr. CARTON, *Gurza*, «BSAS», 4e année, n. 7, premier semestre, 1906, Sousse 1907, pp. 48-61.

39. *Ibid.*; cfr. FOUCHER, *Hadrumetum*, cit., p. 127, note 381: «à cet endroit, situé sur la colline au sud d'Akouda qu'il faut placer Gurza et non pas, comme le faisait Wilmanns, à Kalaa El Kebira où les ruines sont très peu importantes [...]».

40. Pour un récent état de la question sur le territoire septentrional de la *Regio Hadrumetina* sous l'Empire, M. R. HAMROUNI, *Note sur un timbre amphorique découvert à Hergla (Tunisie)*, «Synergies Tunisie», n. 2, 2010, pp. 171-7.

manent avec le Cap Bon et avec Carthage avait engendré, parallèlement, cette importance évolutive de toute la région et ce système de voies radiales dirigées vers elle (FIG. 14); un système de réseau de routes appuyé certainement non seulement par un système de *viae terrenae* mais surtout de stations comme *Orbita* et *Cubin*[41].

Ces remarques nous paressent assez probantes pour relancer et réviser le dossier de l'emplacement de *Gurza*[42]; nous sommes bien tenté d'ouvrir l'éventail de la recherche encore plus à l'ouest de Kalaa El Kebira, sur le troisième axe que nous avons proposé d'appeler la voie de Carthage. Toutefois, il faut, si ces conclusions sont acceptées, admettre que notre enquête est loin d'être terminée et que la piste de reconstitution de ce réseau routier, primordiale pour appréhender le dossier de localisation des sites antiques dans le Sahel tunisien, reste inachevée.

41. Contrairement à *Gurra*, les deux emplacements d'*Orbita* et de *Cubin* sont dépourvus de vignettes dans toutes les versions de la Table de Peutinger! La vignette de *Gurra* représente, comme celle d'*Hadrumetum*, deux tours indiquant qu'il s'agit d'une «capitale de cités», cfr. E. WEBER, *Tabula Peutingeriana*, Graz 1976, p. 14; S. AOUNALLAH, *Pagus, Castellum et Civitas. Etude d'épigraphie et d'histoire sur le village et la cité en Afrique romaine* (Ausonius. Scripta Antiqua, 23), Bordeaux 2010, p. 174, note 27.

42. *Contra* S. AOUNALLAH, L. MAURIN, *Le statut d'Hadrumetum à la fin de la république et sous le Haut-Empire romain*, «Africa», XXIII, 2013, p. 94.

ANNAPAOLA MOSCA

Problemi di viabilità antica e di organizzazione territoriale nell'Africa Proconsolare. Alcuni casi di studio

La viabilità romana nella Proconsolare è collegata ai rapporti che Roma instaura con le popolazioni locali. Inizialmente vengono utilizzati dei tracciati che congiungevano gli agglomerati preesistenti sulla costa o all'interno. A partire dall'età augustea viene predisposto un piano organico della viabilità, coerente con le mire espansionistiche, con la programmazione urbana e con la ricerca di risorse idriche ed economiche. Le città, pur mantenendo il loro ruolo itinerario, acquistano o perdono importanza in relazione alla funzione militare, economica, politica del territorio in cui sono inserite. Vengono analizzati i casi di *Bararus*, *Hippo Diarrhytus* e *Sufetula*.

Parole chiave: viabilità, territorio, *Bararus*, *Hippo Diarrhytus*, *Sufetula*.

Dati relativi alla viabilità

Noi conosciamo la rete viaria dell'Africa settentrionale tramite le fonti itinerarie: le prime pagine della raccolta di dati itinerari tramandata dall'*Itinerarium Antonini* sono dedicate all'Africa[1], oltre a varie pagine dell'*Itinerarium maritimum*, dove sono riportate le rotte da Roma, dalla Sicilia, dalla Sardegna. Nella *Tabula* di Peutinger l'Africa Proconsolare è rappresentata in cinque segmenti sugli undici tramandati. In questa carta, le strade della Proconsolare sono raffigurate parallele l'una all'altra fra linea di costa e *limes*, e sembrano intrecciarsi[2]. Questo sdoppiamento dei percorsi va diradandosi verso la Tripolitania, dove appaiono una strada costiera e delle *viae* interne di raccordo. Nella *Tabula* vengono tramandati, sebbene non localizzati correttamente, anche i nomi di alcuni popoli indigeni, di cui è

* Annapaola Mosca, Sapienza Università di Roma.

1. *Itinerarium Antonini* (d'ora in poi *It. Ant.*): oltre 10 pagine sono dedicate alla viabilità africana (pp. 1-11); *Itinerarium maritimum*, 492, 11-493, 13; 494, 1-7; 495, 1; 514, 4-6; 517, 5-6; 518, 1-5; cfr. anche Mosca (2002), pp. 481 ss. Per entrambe le opere itinerarie Cuntz (1929).
2. *Tab. Peut.*, III, 5 (da Miller, 1962[7]).

evidentemente rimasta traccia per tutta l'età imperiale[3]. Ma, oltre alle notizie desunte da testi storico-letterari e di carattere giuridico, risalta soprattutto l'elevato numero di miliari: più di duemila ne contava Pierre Salama, e questo numero continua ad aumentare[4]. Sono i miliari a sottolineare quanto i Romani si siano interessati alla viabilità nordafricana e quanto gli imperatori abbiano voluto far sentire la presenza di Roma anche negli ultimi secoli dell'impero[5]. Per quanto riguarda le infrastrutture viarie, la maggior parte delle strade nordafricane ha una pavimentazione di battuto di terra e di sassi, che può essere definito *glareum*, mentre nei centri urbani generalmente era utilizzata la lastricatura. Talora sono utilizzate delle rampe, come sulla strada da *Capsa* a El Hamma[6]. Relativamente pochi i ponti che, sulla base della documentazione scritta, ma soprattutto dei confronti tipologici, sono stati datati nella prima età imperiale, come ad esempio quello fra *Pupput* e gli *Horrea Caelia*[7], ma anche il ponte sull'uadi Béja, lungo la via che da *Carthago* andava a *Hippo Regius* per *Bulla Regia* e *Simitthus*. Questo manufatto fu dedicato da *C. Vibius Marsus* a Tiberio nel 29/30 d.C.; la struttura era in *opus caementicium*, con paramento in *opus quadratum*, e poggiava su tre arcate a tutto sesto[8]. Un secondo ponte insistente sulla stessa via, sull'uadi Henj, a nove chilometri da *Simitthus* in direzione di *Thuburnica*, è datato, per confronti tipologici, attorno alla metà del I secolo d.C.[9]. Di apparente età traianea è il ponte monumentale a sud di *Simitthus* sull'uadi Mejerda, ma probabilmente costruito su strutture più antiche della prima metà del I secolo d.C.[10]. Imponente il ponte-viadotto del II secolo d.C. situato a trenta chilometri a est di *Maktaris*, datato nel

3. Per il problema dell'erronea raffigurazione sulla carta di Peutinger di alcune aree geografiche e degli etnici cfr. Romanelli (1970), p. 9, ripreso da Bonora Mazzoli (1996), pp. 1048 s.

4. Per le fonti in genere, riguardanti la viabilità della Proconsolare cfr. Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 15-47. Per i miliari: Salama (1964-65), pp. 97 ss.; Salama (1986), pp. 219-31; Salama (2004); per nuove acquisizioni, ad esempio: Kallala (2002; 2006).

5. Salama (1987), pp. 125-234.

6. Salama (1951), p. 25.

7. Ivi, p. 80; Galliazzo (1995), pp. 445 s., nota 926.

8. *CIL* VIII, 10568 = 14386; Thomasson (1996), p. 31, nota 24; per la struttura Galliazzo (1995), pp. 437 s., nota 902.

9. Salama (1951), p. 80; Galliazzo (1995), p. 443, nota 918.

10. *CIL* VIII, 10117 = *ILS* 293; Rakob (Hrsg.) (1993), p. 93; Galliazzo (1995), pp. 442 s., nota 916.

II secolo d.C.[11]. Anche la presenza di mausolei indica il passaggio di strade importanti e le tombe monumentali sono indicative della continuità d'uso della via, oltre a costituire un *terminus ante quem* per la strada stessa.

Rapporti con i siti precedenti e organizzazione del territorio

Il problema dell'organizzazione territoriale e di raccordo dei vari centri nel territorio conquistato è stato affrontato dai Romani già dal 146 a.C., alla fine della terza guerra punica, quando, per scopi catastali e organizzativi, oltre che di delimitazione dei territori delle popolazioni indigene, è stata centuriata gran parte dell'*Africa Vetus*[12]. Alla prima centuriazione ne sono seguite delle altre, le cui tracce sono state riconosciute grazie alla fotointerpretazione[13]. I sistemi centuriali della Proconsolare sono tuttora oggetto di approfondimenti[14]. I centri indigeni esistenti al momento della conquista romana erano già messi in contatto fra loro da direttrici viarie a loro volta collegate agli scali portuali della costa[15]. Cartagine, *Utica*[16] e *Hippo Diarrythus*[17] dovevano avere una notevole importanza commerciale, forse più che strategica, come sembrerebbe attestare la continuità della produzione delle anfore destinate a trasportare i prodotti africani fin dall'età punica[18]. Le principali vie di comunicazione interne erano costituite dalle vallate attraversate dai corsi d'acqua, in particolare da quelle dell'uadi Mejerda e dell'uadi Meliane-Khebir[19]. Questi corsi d'acqua continuano ad essere vie di penetrazione mercantile; infatti, fino alla prima età imperiale, sono state

11. Salama (1951), p. 80; Romanelli (1970), p. 21; Ladjimi Sebaï (1987), pp. 420 s.; Galliazzo (1995), p. 445, nota 925.
12. Saumagne (1928-29), pp. 648-64; Saumagne (1963), pp. 47-62. La *lex agraria*, emanata nel III a.C., ricorda lo stretto rapporto fra viabilità e centuriazione, ma sembra riferirsi ai limiti centuriali. *FIRA* I, VIII 90.
13. Caillemer, Chevallier (1957); Chevallier (1958).
14. Trousset (1977; 1978); Hilali (2011) con ampia bibliografia.
15. Fantar (1997), pp. 94-6.
16. Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 295 s.
17. Ivi, p. 157.
18. Fulford (1983), p. 6 ss.; Mattingly (1995), pp. 153-5. Anche i rinvenimenti di anfore puniche e di ceramica a vernice nera attestano la presenza di attività commerciali: es. Slim, Trousset, Paskoff, Oueslati (2004), p. 202, nota 185.
19. La via lungo l'uadi Meliane-Khebir dal golfo di Tunisi consentiva di penetrare verso l'altopiano e doveva collegare Cartagine a *Maktaris* e la regione di *Thala-Ammaedara*: cfr. M'Charek (1987-89), pp. 162 s.; Ferchiou (1998), p. 37. Questa strada può definirsi una via alternativa a quella più occidentale che da Cartagine andava a *Theveste*.

riconosciute tramite fonti epigrafiche cinque grandi proprietà lungo gli affluenti dell'uadi Mejerda, di cui quattro appartenenti a personaggi che avevano ricoperto la carica di proconsole. Alcune di queste proprietà sono state successivamente trasformate in possedimenti imperiali[20]. Una *statio Drusiliana* riportata nella *Tabula* potrebbe perpetuare il nome della figlia di Germanico, Giulia Drusilla[21]. In un periodo successivo alla vittoria di Cesare nel 46 a.C., con l'annessione dell'*Africa Nova*, e al 40 a.C., data entro la quale le due province vengono unificate, alcuni centri costieri ad antica vocazione portuale diventano delle *coloniae*. Esse vanno da *Thabarka* alla penisola di Capo Bon, dove si trovava la demarcazione territoriale punica fra *Zeugitana* a nord-ovest e *Byzacena* a sud-est[22], demarcazione che sarà poi ripresa fra 284 e 305 d.C.[23]. Risultarono fondamentali sbocchi a mare della nuova organizzazione territoriale, scali marittimi sia dei *praedia* di facoltosi *possessores* che delle campagne centuriate e assegnate ai coloni. In questi porti dovevano confluire i prodotti agricoli, fra cui soprattutto frumento[24], per rifornire Roma. L'itinerario costiero nella Proconsolare è quello che in parte viene riprodotto, seppur frammentato, nell'*Itinerarium Antonini* e nella *Tabula*[25].

20. Sono attestate le proprietà di *L. Domitius Ahenobarbus* (Thomasson, 1996, p. 21, nota 6), un *fundus Villae Magnae* forse collegato a *P. Quinctilius Varus* (ivi, p. 22, nota 8); un *saltus Lamianus* riferito a *L. Aelius Lamia* (ivi, p. 28, nota 18), e il *saltus Blandianus* di *C. Rubellius Blandus* (ivi, 1996, pp. 31-3, nota 25); per una breve sintesi: Bullo (2002), pp. 35 s. Nel corso di una ricognizione effettuata dalla sottoscritta con l'Università della Calabria nel 2008 ai piedi del *castrum* di Bordj Helal, probabilmente corrispondente al sito di *Thunusida*, lungo il medio corso dell'uadi Mejerda (Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans, 2010, p. 263 e problema relativo all'identificazione del sito), sono stati individuati dei frammenti di ceramica a vernice nera, oltre a frammenti fittili databili nel periodo imperiale romano, tali da far supporre l'esistenza di un insediamento in età ellenistica. La prospezione era mirata ad un rilievo preliminare del *castrum.*

21. Kienast (1996), pp. 87 s.

22. Aounallah (1994). I porti di Capo Bon abbreviavano notevolmente la navigazione verso l'Italia.

23. *Clupea*, l'antica *Aspis,* e *Curubis* vengono rifondate in età cesariana: Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 137 e 140 s.

24. Ad esempio gli *Horrea Caelia* ad est della penisola di Capo Bon vengono messi in relazione già alla fine dell'età repubblicana con la proprietà di Marco Celio Rufo: Cic., *Cael.* 30, 73; Slim, Trousset, Paskoff, Oueslati (2004), pp. 160-3; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 158 s.

25. *It. Ant.*, 21, 4-22, 5; 57, 6. Problematico il miliare di *Kroussia*, un cippo di forma ogivale di *Africanus Fabius Maximus*, rinvenuto a nord-ovest di Sousse e datato fra 6 e 5 a.C.: Thomasson (1996), pp. 23 s., nota 10; esso riporta la distanza di 87 miglia da un luogo imprecisato. In Tripolitania, lungo la direttrice costiera, un miliario è datato

Le strade aperte dai Romani a partire dall'età augustea[26] sono inserite in un territorio il cui controllo risulta problematico, perché le relazioni fra i Romani e le popolazioni indigene, soprattutto quelle dell'interno come Garamanti, Getuli, Musulami e Numidi, o fra le stesse tribù indigene, non sono sempre facili. Queste incomprensioni sfoceranno sotto Tiberio nella rivolta di Tacfarinate (17-24 d.C.)[27]. Una delle prime strade è la via che, dal sito della *Legio III Augusta*, accampata nella zona di *Thala* o di *Ammaedara*[28], porta sulla costa a *Tacapis* passando per *Capsa*[29]. Tale strada, datata nel 14 d.C., può essere considerata una sorta di *limes*, di strada di arroccamento, di controllo del territorio, di salvaguardia delle zone fertili, tracciata per assicurare il vettovagliamento delle truppe. Successivamente, soprattutto in seguito all'intervento di Vespasiano e di Traiano e dei loro successori, questo sistema del *limes*, spinto più a nord verso l'*Aurausius* e a sud-est sulla linea dei laghi interni, è diventato progressivamente più complesso ed articolato, oltre che fortificato, in modo tale da controllare il passaggio di eserciti, di nomadi e di mercanzie, come ha dimostrato Jean Baradez nel 1949 tramite le foto aeree, tanto da arrivare ad avere all'interno del territorio fortificato dei terrazzamenti con ettari di terreno destinati all'agricoltura di sussistenza[30]. Questo *limes* può essere definito come una sorta di territorio controllato, con aperture difese per favorire gli scambi. Sempre nell'età di Tiberio anche in Tripolitania, per opera del proconsole *L. Aelius Lamia,* viene potenziato il sistema viario, con una strada interna che, partendo da *Leptis Magna*, por-

al 13 d.C. e ricorda il nome del proconsole *A. Caecina Severus* (Thomasson, 1996, p. 26, nota 15) e l'apertura della strada ad opera della *Legio III Augusta*: Di Vita-Evrard (1978-79).

26. Un miliario rinvenuto circa 8 km a sud-ovest di *Maktaris*, e datato al 6 d.C., ricorda la *Legio III Augusta* e Augusto stesso: M'Charek (1987-89), pp. 157-60; M'Charek (1990).

27. Tac., *ann.*, II, 52; III, 20-21; 32; 72-74; Lassère (1982), pp. 11-25; Brest, Fentress (1997), p. 46.

28. Per il problema dell'esistenza o meno di un accampamento stabile nella zona di *Ammaedara* o di *Thala*, a partire dal 6 d.C., in un territorio numida, e per la ricerca del punto da dove far partire la centuriazione riferita a *C. Vibius Marsus*: Duval (1982a), pp. 635-8; Mackensen (2000), pp. 1742 s.; Rocca (2012), pp. 567-74. Per *Ammaedara* come esempio di perfetta divisione centuriale: Hyg., *lim. grom.*, éd. J.-Y. Guillaumin, Paris 2005, p. 93, 6. *Ammaedara* si troverà al confine fra *Byzacena* e *Zeugitana*, in posizione di controllo viario.

29. La strada è stata programmata in età augustea, ma fu attrezzata per opera della *Legio III Augusta* nel 14 d.C. in quanto vi viene riportato il nome del proconsole *L(ucius) Asprenas*: cfr. *CIL* VIII, 10018; 10023: Thomasson (1996), p. 27, nota 17.

30. Baradez (1949); Baradez (1967), pp. 200-10.

tava verso l'altopiano di Tarhuna[31]. In questo periodo è stata aperta anche la strada interna che da Cartagine attraversava l'antico corso dell'uadi Mejerda, arrivava a *Thuburbo Minus*[32] e, con percorso interno, dopo *Simitthus*[33], si dirigeva a nord-ovest, in direzione di *Thuburnica*[34] e di *Hippo Regius*[35]. Tale via è stata potenziata fino ad ovest, verso *Cirta*, ma da *Simitthus* un raccordo doveva arrivare fino a *Sicca Veneria*[36], colonia augustea. Per opera della *Legio III Augusta* sembra essere stata aperta la strada che da *Cirta*, centro principale della Numidia, porta a *Rusicade*[37], scalo portuale. È con gli imperatori della dinastia flavia che la viabilità della Proconsolare assume un aspetto più definito, come sembrano testimoniare alcuni impianti urbani che nella seconda metà del I secolo d.C. vengono potenziati; anche il catasto viene ridefinito in questo periodo. Vengono inoltre sistemate la strada che dal porto di *Hippo Regius* porta a *Theveste*, che diventa sede del quartier generale[38], e anche la strada costiera che da Cartagine porta a *Hippo Regius*.

Esempi di continuità e di rottura

Parallelamente allo sfruttamento sempre più intensivo in età imperiale delle risorse economiche africane, si assiste a un potenziamento di alcuni centri urbani situati in posizione favorevole per la viabilità e dotati di risorse idriche, posti sulle vie che favoriscono scambi fra costa e interno. Le riserve d'acqua, oltre che essere fruibili per i viaggiatori e per i residenti nei centri stessi, venivano presumibilmente utilizzate anche per l'agricoltura. Alcuni

31. *IRTrip*, 930; Goodchild (1948), pp. 11-3; Romanelli (1970); Thomasson (1996), p. 18, nota 28.
32. *It. Ant*., 44, 1; *Tab. Peut.*, V, 4; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), p. 258.
33. *It. Ant.*, 43, 3; *Tab. Peut.*, IV, 5; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 213 s.
34. Ivi, pp. 258 s.
35. *It. Ant*., 6, 1; 20, 3; 42, 4 e 8; 44, 4; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 157 s.
36. *It. Ant.*, 41, 4; 45, 1; *Tab. Peut.*, IV, 5.
37. *CIL* VIII, 10311; *Tab. Peut.*, III, 3; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 198 s.
38. Chevallier (1997), p. 257. A partire dall'età flavia si diffonde anche la sigillata africana: Carandini (1970), pp. 96 ss.

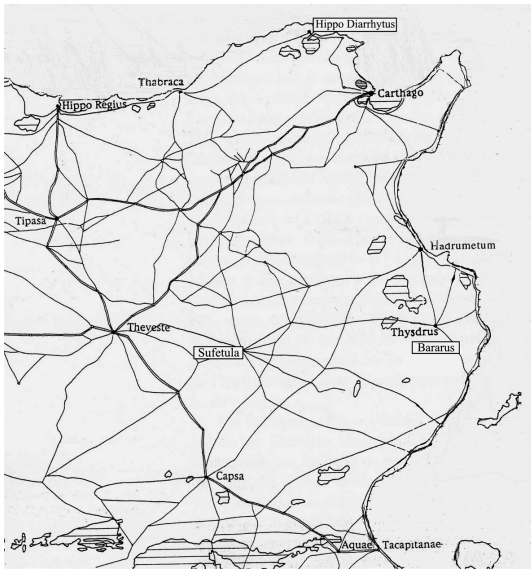


FIG. 1 La principale rete viaria nella Proconsolare con la localizzazione di *Sufetula*, *Bararus*, *Hippo Diarrhytus* (da Chevallier, 1997; rielaborazione A. Mosca).

centri diventano degli importanti snodi viari, e in questa sede propongo degli esempi (FIG. 1).

Sufetula. È una città della *Byzacena* ricordata ben dieci volte nell'*Itinerarium Antonini*, ma non nella *Tabula*[39]. Doveva essere un centro per l'approvvigionamento di acqua, inserito in un contesto territoriale particolarmente fertile, idoneo soprattutto all'olivicoltura[40]. L'importanza di questa città, indagata da Noël Duval e oggetto di pubblicazioni recenti[41], sembra incominciare in un periodo successivo a quello della grande centuriazione operata nella prima età imperiale (29/30 d.C.) dal proconsole *C. Vibius Marsus*, centuriazione che ha epicentro nel territorio di *Ammaedara*. Infatti l'impianto urbano di *Sufetula,* articolato intorno al complesso *Forum-Ca-*

39. *It. Ant.*, 46, 6; 48, 2; 49, 7; 50, 5; 51, 7; 52, 1; 53, 4; 54, 4; 54, 12; 55, 11.
40. L'olivicoltura viene potenziata ulteriormente dal III secolo d.C., parallelamente all'inizio della grande diffusione delle anfore Africane I e II: TORTORELLA (1987), pp. 283 ss.
41. DUVAL (1982b), pp. 596 ss.; DESANGES, DUVAL, LEPELLEY, SAINT-AMANS (2010), p. 220.

pitolium, pare risalire all'età flavia[42], quando diventa *municipium*[43]. Sembra essere stata inserita nel territorio dei *Musuni*[44]; tale territorio era attraversato dalla via che scendeva da *Theveste* per arrivare nella regione costiera dell'odierna Sfax e, forse, questa strada doveva fungere proprio da confine fra i territori dei Musulami e dei Musuni. Verso nord-ovest una direttrice viaria doveva portare a *Thugga* passando da *Sufes*, permettendo un collegamento con *Sicca Veneria* in territorio numida, sulla strada per *Thagaste-Tipasa*, a sud-ovest verso *Cillium* e *Thelepte*, nel territorio dei Musuni, e quindi alla grande via di arroccamento a sud. La città sembra essere stata priva di mura[45] e questo, a mio parere, può essere spiegato per il fatto di essere circondata dalla viabilità con funzione anche di difesa. Questa sua importanza itineraria si mantiene nei secoli, tanto da diventare colonia onoraria con Alessandro Severo[46] e da essere ingrandita nel III e nel IV secolo[47]. Lo sviluppo urbanistico è collegato a quello viario, come sembrano testimoniare l'arco di età severiana a nord-ovest e quello di età tetrarchica a sud-est, ai limiti del perimetro urbano allargato. *Sufetula* rimane un nodo viario fino all'età vandalica e bizantina, come si deduce dai restauri e dalla costruzione di nuovi edifici[48].

Bararus. A tredici chilometri (9 miglia) a sud-est di *Thysdrus*[49], in *Byzacena*, sulla via per *Usula*, la sola *Tabula* riporta il nome di *Bararus munici-*

42. La datazione è però proposta quasi esclusivamente sulla presenza delle iscrizioni: mancano infatti iscrizioni precedenti all'età flavia ; cfr. *CIL* VIII, 23220-23225.
43. *ILAfr*, 136.
44. Khanoussi (2004), pp. 1162 ss.
45. Per il problema: Sears (2007), p. 53. Solo il complesso templare principale, interpretato come *Capitolium* con il *Forum*, sembra essere protetto, forse più come salvaguardia simbolica del potere politico e religioso di Roma. Ad una lettura del Foglio 85 Tunisie (Sbeïtla), IGN France, a scala 1:50.000, rilevato nel 1936 a cura del Service géographique de l'Armée, appaiono tracce di divisione agraria regolare nella parte sud-est. Tali tracce trovano preciso riscontro nella lettura delle immagini satellitari.
46. Lepelley (1981), p. 308.
47. Duval (1982b), pp. 613 s.
48. Lepelley (1981), p. 310; Duval (1982b), pp. 614-32; Giordani (2002), pp. 2059 ss.
49. Nella parte più vicina alla costa meridionale, uno svincolo riportato sei volte nell'*Itinerarium Antonini* e anche nella *Tabula*, è costituito da *Thysdrus*, punto di confluenza fra più strade che collegavano i porti con l'entroterra. Ad esempio da *Thysdrus* doveva passare una *via Hadrumetina* (*ILAfr*, 159) che metteva in comunicazione *Ammaedara* con *Hadrumetum*. *Thysdrus* ha perso la sua importanza probabilmente già in età tardoantica. Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 264 s.

pium[50]. Dagli scavi tunisini e francesi fra 1971 e 1974 è emerso che il centro romano era sorto sul sito di un precedente insediamento risalente almeno al IV secolo a.C., e che il fulcro della città dovevano essere le cisterne, datate nella prima età imperiale[51], mentre il primo Foro è di età flavia[52]. Tramite l'analisi della fotografia aerea effettuata da Pol Trousset negli anni Novanta[53] è stata notata una programmazione unitaria dello spazio, sulle tracce di un progetto iniziale sovrapposto allo stanziamento libico-punico anteriore, in cui viene inserito anche il teatro. In questo primo progetto urbanistico l'asse del Foro e del teatro è connesso con il sistema centuriale, che sembrerebbe rispecchiare una programmazione territoriale unitaria. Probabilmente la fortuna di *Bararus* è stata quella di trovarsi con una riserva d'acqua alle spalle dei centri portuali del golfo di Gabes e delle isole *Cercina,* la cui importanza logistica e strategica era stata provata già in età repubblicana[54]. Inoltre una strada, non ricordata nelle fonti itinerarie, ma rintracciabile dalla fotografia aerea, si dipartiva da *Bararus* in direzione di *Thenae*, dove è attestata una rilevante produzione anforica, indice di attività mercantili[55]. Un cambiamento radicale nell'urbanistica di *Bararus* è attestato fra VI e VII secolo d.C., quando il Tempio A viene fortificato[56]. Tali fortificazioni provano che anche nel periodo vandalico e bizantino, pur con mutamenti funzionali all'interno del tessuto urbano, l'importanza viaria del sito non viene meno.

La politica strategica ed economica dell'impero romano, se da una parte favorisce l'espansione di alcuni centri, dall'altra permette la sopravvi-

50. *Tab. Peut.*, VI, 3.

51. Foro e basilica di epoca flavia: Hallier (1981), p. 113; sistemazione monumentale dei templi gemelli fra 125 e 140 d.C: Gros (1978), pp. 459-76; ora di *Bararus* rimane in vista l'arco monumentale: Guéry, Hallier (1998). Si distinguono alcune basi di colonne dell'area del Foro e le cisterne monumentali: Hallier (1987), pp. 129 ss.

52. Trousset (1994), pp. 603-13; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), p. 119.

53. Trousset (1994), pp. 611-3. La città era collegata mediante la viabilità al reticolo centuriale.

54. *Bell.Afr.*, VIII, 3; XXXIV, 1. Sulle isole Kerkenna si trovavano infrastrutture viarie e portuali di un certo rilievo, oggetto di rifacimenti nel corso dei secoli: cfr. Plin., *nat.*, V, 41; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), p. 131. L'esistenza di una comunità religiosa è attestata a Cercina fino al V secolo (*Not. Byz*. 47). Per l'importanza delle Kerkenna in età romana: Kolendo (1981), pp. 241-8; Slim, Trousset, Paskoff, Oueslati (2004), pp. 126-8, nota 61: materiali inquadrabili fra età ellenistica e VII sec. d.C.

55. Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 232 s.; Bonifay (2004), p. 31.

56. Guéry (1981), pp. 88 s.

venza di altri che, grazie alla loro felice situazione ambientale, continuano a essere prosperi e ad essere ricordati anche nelle fonti itinerarie, ma non costituiscono più un nodo focale di scambi commerciali e perdono quindi l'importanza rilevante che avevano nel primo periodo dell'occupazione romana.

Hippo Diarrhytus. Fra questi ultimi, ricordo *Hippo Diarrhytus*, in *Zeugitana*, centro portuale di antica tradizione, una delle prime colonie[57]. Viene citata come tranquilla città di provincia fra fine I-inizio II secolo d.C. da Plinio il Giovane (*epist.*, IX, 33), a controllo di uno straordinario ecosistema costituito da un doppio bacino di lago e di stagno, collegato al mare e a corsi d'acqua, con alternanza di acqua dolce e salata. I dati archeologici[58] testimoniano che nei due bacini venivano svolte delle attività mercantili e che vi era un *fundus Bassianus*[59]. *Hippo Diarrhytus* rimase inserito come *statio* negli *itineraria*, sia nell'*Itinerarium* (*It. Ant*. 21, 4) sia nella *Tabula* (V, 1), nel punto in cui la strada costiera si biforcava, per entrare a nord nella zona dell'alto Tell o per costeggiare il litorale, prima che sopraggiungessero i cambiamenti della linea di costa dovuti ad innalzamento del livello marino[60]. Soprattutto a partire dal II secolo d.C. perde probabilmente importanza come porto, nonostante il collegamento interno lacuale, a vantaggio di *Thabraca*, ricordato negli itinerari e nel mosaico del Piazzale delle Corporazioni di Ostia. A *Thabraca* una via sistemata da Adriano permetteva di far arrivare, fra l'altro, anche il marmo dell'antico centro numida di *Simitthus*[61]. Comunque un vescovo è attestato per *Hippo Diarrhytus* nel 484

57. Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), p. 157.

58. Trousset (2002), pp. 491 ss; Slim, Trousset, Paskoff, Oueslati (2004), pp. 64-6; pp. 202 ss., note 186-187: i materiali ceramici sono datati dal II al VI sec. d.C.

59. Tac., *ann.*, XVI, 1-3: ricorda Cesellio Basso, cittadino cartaginese, vittima di confisca da parte di Nerone. Una tarda iscrizione mosaicata proveniente da Sidi Abdallah, sul lago di Biserta, ricorda un *fundus Bassianus* (*CIL* VIII, 25425); l'iscrizione è stata messa in relazione con una proprietà che in un periodo precedente poteva essere appartenuta a questo personaggio: Bullo (2002), p. 37 o ad una proprietà connessa con la famiglia materna di Elagabalo o di Alessandro Severo: Trousset (2002), p. 501 con bibliografia precedente.

60. Slim, Trousset, Paskoff, Oueslati (2004), p. 66; p. 205, nota 188; p. 206, nota 189. Ad una lettura del Foglio 11 Tunisie (Bizerte), IGN France a scala 1: 50.000, rilevato nel 1902 dal Service géographique de l'Armée, non appare evidente una sistemazione agraria regolare, probabilmente a causa della conformazione geomorfologica.

61. Horn (1979), p. 178; Slim, Trousset, Paskoff, Oueslati (2004), p. 67; Desanges, Duval, Lepelley, Saint-Amans (2010), pp. 229 s. *Thabraca* si affianca a Utica, alla foce dell'uadi Mejerda, città che pure è ricordata in *Tab. Peut*., V, 4 e, forse, progressivamente la sostituisce nello smercio dei materiali provenienti dall'interno.

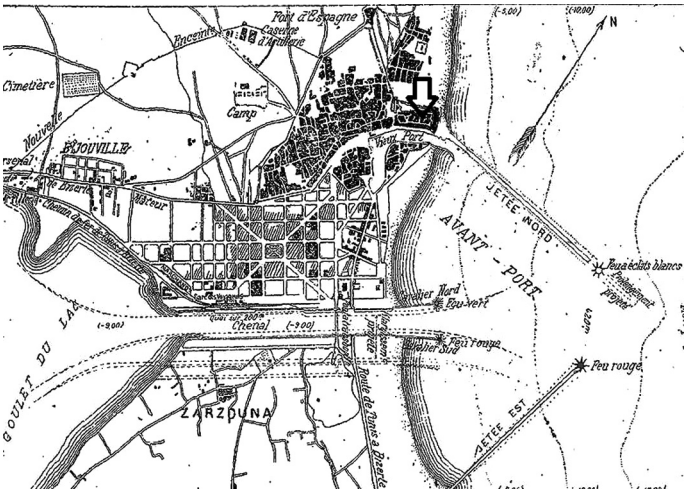


FIG. 2 Bizerte: parte della città antica a ovest del vecchio porto (rielaborazione A. Mosca).

(*Not. proc. Afr.*, 5). Nonostante i gravi danni riportati da Bizerte nel corso dei bombardamenti subiti nel XX secolo, ed i successivi cambiamenti urbanistici, mi sembra di poter ravvisare parte della città romana presso il lato sinistro del vecchio porto guardando verso il mare (FIG. 2). Probabilmente si è verificata una sovrapposizione sul centro romano del *castrum* bizantino e di parte dell'insediamento arabo successivo: infatti materiali marmorei (colonne, capitelli), sono ravvisabili in diversi punti, mentre il primitivo livello del suolo sembra essere stato assai più basso.

Considerazioni

In conclusione, il grande sistema della viabilità di età romana nella Proconsolare è strettamente legato ad alleanze, dissidi e protezionismi con le popolazioni locali. Quindi è possibile notare in età repubblicana nell'*Africa Vetus* una continuità di tracciati destinati a congiungere i centri punici della costa, già porti importanti, ed una viabilità connessa sia con le direttrici naturali di penetrazione verso l'interno, sia con i limiti della centuriazione. A partire dall'età augustea vengono tracciate le prime strade romane organizzate, a scopo prevalentemente militare, secondo un piano organico, coerente con le mire espansionistiche e con la programmazione urbana. Questa fase è proseguita fino all'età tiberiana. In seguito alla sistemazione

ulteriore dei territori entro il 30 d.C, probabilmente come conseguenza di accordi con le tribù indigene e dello sviluppo dell'organizzazione razionale del territorio con il sistema centuriale, vengono potenziati alcuni centri urbani generalmente in continuità con la tradizione insediativa pre-romana e viene risistemata la viabilità interna, protetta dal *limes*, che sarà la spina dorsale del territorio romanizzato per quasi tutta l'età imperiale. Fino all'età di Adriano si ha notizia anche dell'attività di agrimensori, la maggior parte dei quali è collegata all'esercito[62]. Da quanto è possibile dedurre dai miliari, una particolare attenzione alla viabilità della Proconsolare è stata riservata da Adriano (ad esempio alla via Cartagine-*Theveste*); poi da Antonino Pio e da Caracalla. Ma il numero dei miliari risulta straordinariamente alto soprattutto a partire dalla metà del III secolo d.C. e fino al 402 d.C., quando sembra che il governo centrale non incominci a prestare più attenzione allo sviluppo della viabilità. Con l'occupazione vandala del 429 d.C. le direttrici viarie verranno mantenute, coerentemente con quanto accade anche per diversi impianti urbani, i quali subiscono modifiche funzionali interne, ma non perdono fondamentalmente il loro ruolo di snodo viario e di punto d'aggregazione del territorio. Tale sistema, in qualche modo sopravvissuto anche in età bizantina, pur con sostanziali modifiche a livello di organizzazione urbana e di scelta di insediamenti fortificati, è perdurato fino all'avanzata araba nel VII secolo, quando il centro della viabilità del territorio diventerà Kairouan, lungo la direttrice interna[63] proveniente da est, ma collegato anche alle strade che si irradiano in direzione dell'obsoleto e ormai permeabile *limes* romano[64].

Bibliografia

Aounallah S. (1994), *Le fait urbain dans le Cap Bon antique (Tunisie du Nord-est)*, in *L'Africa romana X*, pp. 615-25.

Baradez J. (1949), *Fossatum Africae. Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris.

Baradez J. (1967), *Compléments inédits au "Fossatum Africae"*, in *Studien zu den Militärgrenzen Roms. Vorträge des 6. Internationalen Limeskongresses in Süddeutschland*, Köln-Graz, pp. 200-10.

62. *CIL* VIII, 1337; Zerbini (1998), pp. 124-30.

63. Per le trasformazioni delle città nordafricane in età bizantina cfr. la sintesi in Leone (2007), pp. 239-79.

64. L'avanzata araba prosegue proprio dal territorio di *Sufetula*: Kaegi (2010), p. 123.

Bonifay M. (2004), *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique* (BAR Int. Ser., 1301), Oxford.
Bonora Mazzoli G. (1996), *Itinerari e strade romane dell'Africa del Nord: aspetti topografici e storici*, in *L'Africa romana XI*, pp. 1047-54.
Brett M., Fentress E. (1997), *The Berbers*, Malden (Mass.).
Bullo S. (2002), *Provincia Africa. Le città e il territorio dalla caduta di Cartagine a Nerone*, Roma.
Caillemer A., Chevallier R. (1957), *Die römische Limitation in Tunisien*, «Germania», 35, pp. 45-54.
Carandini A. (1970), *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale. Appunti sull'economia della Zeugitana e della Byzacena*, in *Studi Miscellanei* 15 (= *Omaggio a R. Bianchi Bandinelli*), Roma, pp. 95-119.
Chevallier R. (1958), *Essai de chronologie des centuriations romaines de Tunisie*, «MEFRA», 70, pp. 61-128.
Chevallier R. (1997), *Les voies romaines*, Paris.
Cuntz O. (1929), *Itineraria romana*, *I*, Stuttgart.
Desanges J., Duval N., Lepelley Cl., Saint-Amans S. (2010), *Carte des routes et des cités de l'est de l'Africa à la fin de l'Antiquité. Nouvelle edition de la carte des voies romaines de l'Afrique du Nord conçue en 1949, d'après les tracés de Pierre Salama*, Turnhout.
Di Vita-Évrard G. (1978-79), *Le plus ancien milliaire de Tripolitaine: A. Caecina Severus, proconsul d'Afrique*, «LibAnt», 15-16, pp. 9-44.
Duval N. (1982a), *Topographie et urbanisme d'Ammaedara (Haïdra, Tunisie)*, in *ANRW*, II, 10,2, pp. 633-71.
Duval N. (1982b), *L'urbanisme de Sufetula*, in *ANRW*, II, 10,2, pp. 596-632.
Fantar M.H. (1997), *Fenici e Cartaginesi*, Milano.
Ferchiou N. (1998), *Aïn Fourna, antique Furnos Maius, ville de confins territoraux, porte du Haut Tell*, «Africa», XVI, pp. 31-58.
Fulford M. (1983), *Pottery and the Economy of Carthage and its Hinterland*, «Opus», II, pp. 5-14.
Galliazzo V. (1995), *I ponti romani. Catalogo generale*, vol. 2, Treviso.
Giordani B.(2002), *La basilica III di Sufetula*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 2059-66.
Goodchild R.G. (1948), *The Roman Roads and Milestones of Tripolitania*, Tripoli.
Gros P. (1978), *Entablements modillonaires d'Afrique au II^e siècle après J.C. (à propos de la corniche des temples du forum de Rougga)*, «MDAI(R)», 85, pp. 459-76.
Guéry R. (1981), *L'occupation de Rougga (Bararus) d'après la stratigraphie du forum*, «BCTH», n.s. 17 B, pp. 91-100.
Guéry R., Hallier G. (1998), *L'arc municipal de Bararus municipium (Rougga, Tunisie)*, «AntAfr», 34, pp. 121-32.
Hallier G. (1981), *Le premier forum de Rougga*, «BCTH», n.s. 17 B, pp. 101-13.
Hallier G. (1987), *Les citernes monumentales de Bararus (Henchir Rougga) en Byzacène*, «AntAfr», 23, pp. 129-48.

Hilali A. (2011), *Centuriations et aménagements de l'espace en Afrique Proconsulaire*, in *Agri Centuriati 7. Atti del Convegno Sistemi Centuriali e opere di assetto agrario tra età romana e primo medioevo, Borgoricco (Padova)-Lugo (Ravenna), 10-12 settembre 2009*, II, a cura di P.L. Dall'Aglio, G. Rosada, Pisa-Roma, pp. 33-43.

Horn H.G. (1979), *Die antiken Steinbrüche von Chemtou-Simitthus*, in *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara,* hrsg. von H.G. Horn, C.B. Rüger, Köln, pp. 173-80.

Kaegi W.E. (2010), *Muslim expansion and Byzantine collapse in North Africa*, Cambridge-New York.

Kallala N. (2002), *Une borne miliaire inédite de Monastir, l'antique Ruspina (dans el Sahel de Tunisie)*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1701-14.

Kallala N. (2006), *Nouvelles bornes milliaires de la voie Carthage-Theveste découvertes dans la region du Kef (Sicca Veneria) en Tunisie*, in *L'Africa romana XVI,* pp. 1795-822.

Khanoussi M. (2004), *Neptune, Rex Pelagicus, dans le municipe de Sufetula (Sbeïtla, Tunisie),* «CRAI», 148, 3, pp. 1153-65.

Kienast D. (1996), *Römische Kaisertabelle: Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Darmstadt.

Kolendo J. (1981), *Le rôle économique des îles Kerkenna au premier siècle avant notre ère*, «BCTH», n.s. 17 B, pp. 241-9.

Ladjimi Sebaï L. (1987), *Un site de la Tunisie centrale. Aggar?*, in *L'Africa romana IV*, pp. 415-31.

Lassère J.M. (1982), *Un conflit routier. Observations sur les causes de la guerre de Tacfarinas*, «AntAfr», 18, pp. 11-25.

Leone A. (2007), *Changing townscapes in North Africa from Late Antiquity to the Arab conquest*, Bari.

Lepelley C. (1981), *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire, II. Notices d'histoire municipale*, Paris.

Mackensen M. (2000*), Les castra hiberna de la legio III Augusta à Ammaedara/ Haïdra*, in *L'Africa romana XIII*, pp. 1739-59.

M'Charek A. (1987-89), *Un itinéraire inédit dans la région de Makthar: tronçon de la voie augustéenne Carthage-Ammaedara*, «BCTH», n.s. 22 B, pp. 153-67.

M'Charek A. (1990), *La découverte d'une milliaire augustéen dans la région de Makthar*, «Bulletin des Travaux de l'Institut National du Patrimoine», 5.1, pp. 33-57.

Mattingly D.J. (1995), *Tripolitania*, Oxford.

Miller K. (1962[7]), *Die Peutingersche Tafel*, Stuttgart.

Mosca A. (2002), *Aspetti della rotta Roma-Cartagine*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 481-90.

Rakob F. (Hrsg.) (1993). *Simitthus I. Die Steinbrüche und die antike Stadt*, Mainz am Rhein.

Rocca E. (2012), *Le rôle de la III^e Légion Auguste dans l'aménagement du territoire et de la colonie d'Ammaedara (Haïdra)*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 565-80.
Romanelli P. (1970), *Topografia e archeologia dell'Africa romana*, Torino.
Salama P. (1951), *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger.
Salama P. (1964-65), *Le milliaire archaïque de Lorbeus*, «Cahiers de Byrsa», x, pp. 97-115.
Salama P. (1986), *L'apport des inscriptions routières à l'histoire politique de l'Afrique romaine*, in *L'Africa romana III*, pp. 219-31.
Salama P. (1987), *Bornes milliaires d'Afrique proconsulaire*, Rome.
Salama P. (2004), *Anomalies et aberrations rencontrées sur des inscriptions milliaires de la voie romaine Ammaedara-Capsa-Tacapes*, «ZPE», 149, pp. 245-55.
Saumagne C. (1928-29), *Notes de topographie cartaginoise*, «BCTH», pp. 629-64.
Saumagne C. (1963), *Le Byzacium protoromain. Villes libres. Stipendiarii. Liberi Massinissae*, «CT», xi, 44, pp. 47-62.
Sears G. (2007), *Late Roman African Urbanism. Continuity and Transformation in the city* (BAR Int. Ser., 1693), Oxford.
Slim H., Trousset P, Paskoff R., Oueslati A. (2004), *Le littoral de la Tunisie: étude géoarchéologique et historique*, Paris.
Thomasson B.E. (1996), *Fasti Africani. Senatorische und ritterliche Amtsträger in den römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diokletian*, Stockholm.
Tortorella S. (1987), *La ceramica Africana da mensa: un riesame della problematica*, in *Céramiques hellénistiques et romaines*, vol. 2, éd. par P. Lévêque, J.-P. Morel, Paris, pp. 279-314.
Trousset P. (1977), *Nouvelles observations sur la centuriation romaine à l'Est d'El Jem*, «AntAfr», 11, pp. 175-207.
Trousset P. (1978), *Les bornes du Bled Segui. Nouveaux aperçus sur la centuriation romaine du Sud Tunisien*, «AntAfr», 12, pp. 125-77.
Trousset P. (1994), *Organisation de l'espace urbain de Bararus (Rougga)*, in *L'Africa romana X*, pp. 603-13.
Trousset P. (2002), *La région côtière de Bizerte (Hippo Diarrhytus) et son complexe lacustre*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 491-502.
Zerbini L. (1998), *Gli agrimensori dell'Africa romana*, in *L'Africa romana XII*, pp. 123-33.

ARBIA HILALI

Les réalités régionales du *limes* africain: le Sud de la Tunisie

Le dispositif militaire romain au Sud de la Tunisie était l'objet de recherches scientifiques et le terrain de prospections archéologiques depuis le XIX^e^ siècle. La frontière romaine de la Tunisie était stable depuis le II^e^ jusqu'au début du V^e^ siècle dans sa géographie et sa structure. L'évolution du concept du *limes* romain vers une zone de contacts et d'échanges contribue à mettre en évidence la dynamique socio-économique de la zone frontalière. Les vestiges militaires et civils étudiés témoignent de la densité de l'occupation humaine et de l'originalité de la frontière romaine de la Tunisie.

Mots clés: *limes*, Sud de la Tunisie, *Tebaga*, fortifications, frontière.

> *Il faudrait enfin qu'une typologie rigoureuse des forteresses soit regroupée [...]; et l'on obtiendrait alors, grâce aux études militaires, une vue historique plus précise*.
>
> P. Salama[1]

La domination de Rome s'est avancée aux limites du désert, au contact des populations nomades et semi-nomades[2]. Au Sud de la Tunisie, le dispositif militaire qui repose sur la complémentarité des routes, des camps, des forts, des fortins et des tours de guets, fait partie d'une chaîne de communication et d'intervention militaire rapide[3]. Un aperçu rapide des recherches et prospections sur le terrain permet de déterminer la fonction des édifices militaires et de dégager une originalité de la frontière romaine au Sud de la Tunisie.

* Arbia Hilali, maître-assistante, Faculté de Letters et de Sciences Humaines, Université de Sfax; membre associé, Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, Université de Caen-Basse Normandie.

1. Salama (1977), p. 588.
2. Lenoir (2011), p. 1.
3. Ivi, pp. 363-7.

1. Les prospections archéologiques au Sud de la Tunisie

L'armée romaine a toujours fasciné la communauté scientifique et le public tout cours. Depuis la Renaissance, le renouveau des études anciennes amène certains érudits à s'intéresser aux vestiges militaires. L'impulsion à la recherche scientifique sera donnée en Grande-Bretagne et en Allemagne, au milieu du XIX^e^ siècle, par des travaux portant sur les fortifications linéaires et les camps visibles dans ces deux pays[4]. En Afrique du Nord, les brigades topographiques de l'armée française ont joué un rôle décisif dans la prospection archéologique et le recensement des vestiges antiques[5]. L'intérêt des voyageurs puis des explorateurs pour le Sud tunisien remonte au XVIII^e^ et XIX^e^ siècle[6]. La conquête de la régence de Tunis en 1881 s'accompagne, comme celle de l'Algérie, d'une colonisation archéologique: militaires et savants œuvrent ensemble[7]. L'archéologie était au service du protectorat «comme un cours pratique de politique expérimentale»[8]. Les archéologues de l'époque étaient prisonniers d'une vision fortement militarisée du pays[9]. P.-A. Février trouve la raison objective de cette approche militaire dans les conditions mêmes du développement de l'historiographie qui n'a pu se développer qu'auprès des militaires et qui a dépendu d'eux avant d'acquérir son autonomie[10]. Tout au long du protectorat français, les territoires du Sud tunisien étaient militaires[11]. Les perspectives archéologiques évoluent vers un vaste programme d'inventaire qui tient compte des ruines de toutes sortes[12].

4. Lenoir (2011), p. 1.
5. Gsell (1911); Baradez (1949).
6. Gragueb (1976), pp. 25-44; Shaw (1738), pp. 274-6; Temple (1835), pp. 141-90; Monchicourt (1929), p. 367; Pellissier (1853), pp. 139-76; Guerin (1862), pp. 190-258; Tissot (1879; 1884), pp. 123-7; Duveyrier (1905).
7. Trousset (2000); Gutron (2010), p. 28.
8. La formule est de P. Gauckler, citée par Toutain (1903), p. 408.
9. Trousset (2000), p. 592; Cagnat (1912), pp. 528-9. Influencé dans son tableau de la frontière d'Afrique par les militaires, R. Cagnat avoue lui-même d'être débordé par cette documentation à caractère militaire.
10. Février (1989), pp. 84-5.
11. Ben Mahmoud, Brun (2012), p. 212. Ils englobent les caïdats de Médnine, Tataouine, Zarzis, Ben Gardane, Matmata et Kébili et sont placés sous l'autorité d'un commandant militaire qui siège à Médenine jusqu'en 1940, puis à Gabès.
12. Cagnat, Merlin (1914-1932). Les dernières feuilles parues en 1932 sont celles du Sud tunisien: Kebili, Douz, Tamezred, Oglat, Merteba (au 1/100.000). On tient compte des routes et des milliaires, mais aussi des inscriptions (romaines, puniques et libyques), des monnaies, des poteries et autres petits objets ainsi que les tombeaux. Il s'y ajou-

À partir de l'étude des ruines, les officiers des brigades sont invités à s'intéresser aux variations du relief et à l'archéologie du paysage[13].

Depuis les années Soixante, la section d'archéologie du Centre de Recherche sur l'Afrique méditerranéenne du CNRS, puis la section d'Afrique du Nord de l'Institut d'Archéologie méditerranéenne qui lui a succédé, ont consacré une part importante de leur activité à l'étude de la frontière romaine d'Afrique (fouilles de *Thamusida*, Bu Njem)[14]. Les missions organisées depuis 1968 en Tunisie méridionale, en collaboration avec l'Institut National d'Archéologie et d'Arts en Tunisie, font partie de ce programme de recherches grâce aux travaux de M. Euzennat[15] et de Pol Trousset[16]. M. Euzennat a signalé dans la préface du livre de Pol Trousset sur le *limes tripolitanus* que ce dernier avait une démarche de géographe et d'archéologue. Cette approche a permis à Pol Trousset d'élargir sa vision sans s'efforcer d'analyser ce que le colonel J. Baradez interprétait trop volontiers en soldat[17]. L'évolution des travaux des dernières décennies abandonnent l'idée d'une Afrique assiégée par les tribus et protégée par une armée en alerte permanente, pour considérer que les confins sont des lieux de vie sociale et économique. Les recherches récentes penchent vers des réalités diverses que recouvrait le concept même du *limes*, zone de «contacts, échanges et conflits»[18]. Il n'est plus question de présenter la frontière romaine «figée dans la défensive»[19]. Le dernier travail de M. Lenoir sur *Le camp romain. Proche-Orient et Afrique du Nord* révèle des «dispositifs régionaux différenciés»[20]. Un bilan bibliographique sur les confins de l'Afrique antique, présenté par A. Bel Faïda, montre que l'étude de la frontière au Sud de la Tunisie a bénéficié de peu de travaux par rapport aux autres provinces africaines et était souvent attaché au *limes tripolitanus*[21]. Dans les années 1930, P. Romanelli a évoqué le *limes* romain de l'*Africa*[22]. Depuis les années

te un rapport spécial concernant les installations hydrauliques publiées dans le recueil GAUCKLER (1912).

13. TROUSSET (2000), p. 595.
14. CALLU *et al.* (1965); REBUFFAT (1966-67), pp. 49-137; REBUFFAT *et al.* (1970).
15. EUZENNAT (1971, 1972).
16. EUZENNAT, TROUSSET (1978).
17. TROUSSET (1974).
18. TROUSSET (1993); LEVEAU (1995); cela était le thème de *L'Africa romana XV*.
19. EUZENNAT (1990), p. 580.
20. LENOIR (2011), p. 363.
21. BEL FAÏDA (2004).
22. ROMANELLI (1939).

1990 et grâce aux prospections archéologiques, les études de Pol Trousset et d'A. Mrabet mettent en évidence l'originalité de la frontière romaine au Sud de la Tunisie[23].

2. Une dynamique socio-économique du *limes* de l'*Africa*

Par sa position géographique, le Sud de la Tunisie est bien placé pour établir la jonction entre le secteur oriental du *limes tripolitanus* et le *limes* de Numidie[24]. Par un réseau routier dense, le Sud de l'*Africa* faisait la liaison entre d'un côté le camp de Bu Njem qui contrôle les pistes caravanières vers l'Egypte et le Fezzan, et de l'autre côté le camp de *Dimmidi* qui surveille les routes caravanières et les voies de transhumance sur le flanc sud de l'Atlas saharien[25]. La présence romaine est remarquable dans le massif du Tebaga, entre le Djerid et Gabès, où la densité routière est visible autour des ouvrages militaires[26]. P. Salama décrit un esprit «routier» de la domination romaine[27]. Les voies romaines qui accompagnent la progression des armées étaient des «routes de surveillance ou de voies policières»[28]: (FIG. 1). Entre le II^e^ siècle et le début du V^e^ siècle après J.-C., l'ensemble du dispositif militaire dans le Sud tunisien fut stable, dans sa géographie et sa structure[29]. Il a subi des réorganisations successives, liées la première à la dissolution de la légion, la seconde à une réorganisation d'ensemble de l'administration provinciale sous la tétrarchie[30]. La frontière romaine au Sud de la Tunisie reste fonctionnelle à une époque tardive. À l'intérieur de ce territoire, il y avait des subdivisions centrées sur un chef-lieu, siège de la résidence du *praepositus* du *limes*[31]. Le système militaire qui se met progressivement en place n'a pas pour but de faire face à une mythique «pres-

23. MRABET (2004, 2008); DJELLOUL (1999); TROUSSET (2001, 2002).
24. TROUSSET (1974), p. 13.
25. LENOIR (2011), p. 374.
26. SALAMA (1951), p. 38.
27. Ivi, p. 30.
28. Ivi, p. 33.
29. LENOIR (2011), p. 366. Cette stabilité était déjà soulignée par LEPELLEY (1979), pp. 37-41.
30. LENOIR (2011), p. 365.
31. MRABET (2008), p. 11. *Limes Talalatensis* (*Talalati*/Tlalet); *limes Bizerentanus* (*Bezereos*/Bir Ghazen); *limes Tillibarensis* (*Tillibari*/Remada, à 130 km au sud de Médnine); *limes Thamallensis* (*Turris Tamalleni*/Telmine); *limes Madensis* (*Ad Amadum*/Dehibat, à 45 Km au sud de Remada); *limes Montensis* in *castris Neptitanis* (*Nepte*/Nefta, dans le Jérid).

sion des nomades rebelles»[32]. Il est question d'un dispositif de surveillance et de contrôle des mouvements divers. Les établissements sont établis en fonction des points d'eau et des itinéraires traditionnels des voyageurs, des soldats, des caravanes et des transhumants. On est loin de cette «Afrique oppressée et bouillonnante»[33].

Les établissements fortifiés sont associés à des vestiges non militaires de natures diverses[34]. À côté des installations hydrauliques liées à des postes militaires ou à des petits centres de peuplement d'agriculteurs sédentaires, on trouve des exploitations agricoles et des fermes fortifiées[35]. L'emplacement de certains camps était à proximité des points d'eau, des oasis ou des routes caravanières. Le *castellum* de *Tisavar* surveillait les voies de pénétration du Dahar; celle conduisant au Nefzaoua par l'Oued Hallouf jalonné de points d'eau, celle du Djebel conduisant à la Djeffara par le réseau de l'oued Bel Recheb[36]. Le camp de *Talalati* occupe un site de colline, situé sur une légère éminence au-dessus d'un oued Tlalet et d'une petite palmeraie vers le Sud. Le camp se trouve à peu de distance à l'est de la piste de Rhoumrassen à Tataouine[37]. Plus qu'un territoire militaire, cette zone du *limes* était un espace dynamique économiquement avec des interactions sociales et culturelles[38]. Des mausolées néopuniques dans la région ont livré des inscriptions latines indiquant que la population locale était partiellement romanisée[39]. Elle intégrait outre des centres urbains et d'anciens chefs-lieux de tribus, *Turris Tamalleni* (Telmine), *Tacapes* (Gabès), *Capsa*

32. Gsell (1926); Morizot (1991); Trousset (1982); Shaw (1982).

33. Trousset (1974), *Préface*.

34. Ivi, p. 129. L'auteur a recensé 140 sites avec des constructions de natures diverses. Une trentaine avait une vocation défensive (camps, forts, fortins, segments de mur ou de fossé). Lenoir (2011), p. 363, note 26. L'auteur a retenu pour la zone neuf camps, soit selon lui par manque d'informations précises sur l'architecture, soit parce que ces établissements sont de dimensions trop restreintes, soit encore parce qu'il s'agit en fait de bâtiments civils.

35. Trousset (1974), pp. 139 et 159. Le barrage du Djebel Ajdel, la citerne d'Hr Remita, l'huilerie d'Hr Bou Guerba et d'Hr Soutteuf; le barrage d'Hr bel Aïd ou celui d'Hr Bou Guerba. Près du *praesidium* de Sï Aoun et du fortin d'El Majen, des vestiges de barrages et des citernes ont été repérés dans les vallées de l'oued Ouni et de l'oued Mekharouga. *CIL* viii, 22774: *Turris Maniliorum Arelliorum* (Hr el Gueciret).

36. Trousset (1974), p. 93.

37. Ivi, p. 99.

38. Mrabet (2008), p. 12.

39. *ILAfr*, 31 (Djebel Tafechna); *CIL* viii, 22775 (Hr Bou Guerba); *ILTun*, 51 (Hr Krebita); *ILTun*, 52 (Hr Oum el Abbes); *CIL* viii, 22774 (Hr el Gueciret).

(Gafsa), *Tuzuros* (Tozeur), *Nepte* (Nefta), autant de signes d'une occupation du sol outre que militaires[40]. C'est notamment le cas dans la région du Tebaga, où parmi les nombreux témoins de céramique tardive (sigillée claire, type D) recueillis aux abords des bordjs, on remarque la présence fréquente d'échantillons plus ancien (type C, voire surtout A), ainsi que de quelques fragments de lampes du III^e^ siècle[41]. La zone arrière qui englobait la région densément peuplée des oasis du Nefzaoua, autour du municipe de *Turris Tamalleni*, ainsi que les aires cultivables de l'Arad et de la Djeffara septentrionale étaient protégées des incursions nomades par le système tardif des *clausurae*[42]. Des voies romaines dans cette zone étaient autant commerciales que militaires: la voie de *Tacapae* à *Turris Tamalleni* dont les deux extrémités étaient reliées à *Capsa*; la voie littorale de *Lepcis* à *Tacapae* d'où partait en direction du Sud un tronçon de voie signalée par le milliaire d'Hr Zeuss[43]. Cette zone était semée de fermes fortifiées et d'installations hydrauliques qui attestent une mise en valeur intensive[44]. La valeur stratégique de la partie méridionale de la Tunisie s'imposa jusqu'aux puissances des temps modernes[45].

Conclusion

L'étude du cadre provincial et régional du *limes* joue un rôle important dans l'élaboration des modèles particuliers et originaux[46]. La frontière au Sud de la Tunisie était un espace dynamique qui produit des territoires (les *gsour*), des circuits et des flux projetés par les groupes sociaux[47]. L'étude

40. Mrabet (2008), p. 12.
41. Trousset (1974), pp. 139 et 152; Guery (1986). L'analyse du matériel céramique révèle une occupation rurale précoce à partir de la fin du I^er^ siècle jusqu'à la période byzantine.
42. Trousset (1974), p. 141.
43. Donau (1914).
44. Trousset (1974), pp. 144 et 159. Les fermes fortifiées de Hr Ragoubah, Hr Medina, Ras el Oued Gordab et Ksar Chouline.
45. Mrabet (2008), p. 29: «La zone du *limes* fut sous domination française hérissée de bordjs et de places stratégiques qui, le plus souvent, doublaient les emplacements des *castra* et des *castella* romains –Tataouine/*Talalati*/Ras el-Aïn Tlalet, Remada/*Tillibari*, Dehibat/*Ad Amadum*... Plus tard, disputé par les forces alliées et les forces de l'axe, le contrôle du Sud conduisit à la réactivation de la *clausura* romaine de Jebel Tebaga – par laquelle en mars 1943, les Alliés tournèrent la ligne Mareth alors occupée par les Allemands – et à l'occupation de positions telles que celle de *Tisavar*/Ksar Ghilane».
46. Lenoir (2011), p. 378.
47. Leveau (1984); Whittaker (1994); Cherry (1998).

FIG. 1 Carte du réseau routier de l'Afrique romaine établie en 1949 par P. Salama.

des sources archéologiques et épigraphiques nous permet de renouveler l'image de la «société frontalière»[48] dans cette «civilisation» du *limes*[49]. Le territoire du Sud de la Tunisie était parsemé par des édifices militaires qui avaient certes une valeur défensive mais aussi dissuasive. Comme toute architecture monumentale, le camp est un symbole de pouvoir: «il est bien l'instrument de la puissance de Rome et du *princeps*; il en est également la manifestation immanente»[50]. L'archéologie militaire en Tunisie n'est pas une science à part réservé ou spécial, elle fait partie du patrimoine tunisien. Une connaissance précise et raisonnée des antiquités tunisiennes est une base solide pour construire l'avenir politique et économique de la Tunisie moderne[51]. La réalité archéologique participe à dépasser la vision idéologique de la frontière romaine cloisonnée dans une perspective uniquement militaire. Les recherches futures sur le terrain permettent d'envisager et de dégager d'autres aspects de la zone du *limes* au Sud de la Tunisie dans son environnement provincial et local.

48. Leveau, Sillieres, Vallat (2003), p. 200.
49. Trousset (1974), p. 155.
50. Lenoir (2011), p. 391.
51. Martel (1965), p. 58.

Bibliographie

Baradez J. (1949), *Fossatum Africae. Recherche aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris.

Bel Faïda A. (2004), *Bibliographie sur les confins de l'Afrique antique*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 239-44.

Ben Mahmoud F., Brun M. (2012), *Tunisie. Un siècle d'images, 1857-1956*, Paris.

Cagnat R. (1912), *L'armée romaine d'Afrique. L'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris.

Cagnat R., Merlin A. (1914-32), *Atlas archéologique de la Tunisie*, Paris.

Callu J.-P. *et al.* (1965), *Thamusida. I*, Paris.

Cherry D. (1998), *Frontier and Society in Roman North Africa*, Oxford.

Djelloul N. (1999), *Les fortifications en Tunisie*, Tunis.

Donau (1914), *Deux nouvelles inscriptions romaines du Sud tunisien*, «BCTH», pp. 613-5.

Duveyrier H. (1905), *Sahara algérien et tunisien, journal de route*, Paris.

Euzennat M. (1971), *Le castellum Thigensium (région de Metlaoui, Tunisie*), «BCTH», 7, pp. 229-39.

Euzennat M. (1972), *Quatre années de recherches sur la frontière romaine en Tunisie méridionale*, «CRAI», a. 116, 1, pp. 7-27.

Euzennat M. (1977), *Les recherches sur la frontière romaine d'Afrique (1974-1976)*, dans *Limes. Akten des XI. internationalen Limeskongressess*, Budapest, pp. 533-43.

Euzennat M. (1990), *La frontière romaine d'Afrique*, «CRAI», 134, 2, pp. 565-80.

Euzennat M., Trousset P. (1978), *Le camp de Remada. Fouilles inédites du commandant Donau (avril-mai 1914)*, «Africa», V-VI, pp. 111-90.

Février P.-A. (1989), *Approches du Maghreb romain. I*, Cahors.

Gauckler P. (1912), *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, vol. 2, Tunis.

Gragueb A. (1976), *Notes sur le voyage de Tijani dans le Sud tunisien*, «CT», 24, 93-94, pp. 25-44.

Gsell S. (1911), *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris.

Gsell S. (1926), *La Tripolitaine et le Sahara au III^e^ siècle de notre ère*, «Mémoire de l'Académie des inscriptions», XLIII, pp. 149-66.

Guérin V. (1862), *Voyage archéologique dans la régence de Tunis. I*, Paris.

Guery R. (1986), *Chronologie de quelques établissements de la frontière romaine du Sud tunisien à partir de la céramique collectée sur les sites*, dans *Limes. Akten des XX internationalen Limeskongressess*, Stuttgart, pp. 600-4.

Gutron C. (2010), *L'archéologie en Tunisie (XIX-XX), jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Tunis-Paris.

Le Bohec Y. (1986), *La stratégie de Rome en Afrique de 238 à 284*, dans *Actes du III^e^ colloque international d'histoire et d'archéologie de l'Afrique du Nord (Montpellier 1985)*, Paris, pp. 377-90.

Lenoir M. (2011), *Le camp romain. Proche-Orient et Afrique du Nord* (BEFAR, 345), Rome.
Lepelley C. (1979), *Les cités de l'Afrique du Nord*, Paris.
Leveau P. (1984), *La question du territoire et les sciences de l'Antiquité*, «REA», 86, pp. 97-100.
Leveau P. (1995), *Le limes d'Afrique à l'épreuve de nouveaux concepts*, dans A. Rousselle (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Empire romain*, Paris, pp. 57-65.
Leveau P., Sillieres P., Vallat J.-P. (2003), *Les campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris.
Martel A. (1965), *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Paris.
Monchicourt C. (1929), *Relations inédites de Nyssen, Filippi et Calligaris (1738-1829-1834)*, Paris.
Morizot J. (1991), *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris.
Mrabet A. (2004), *La Tunisie du Sud (sites et monuments)*, Tunis.
Mrabet A. (2008), *La frontière romaine de Tunisie*, Tunis.
Pellissier E. (1853), *Description de la Régence de Tunis*, Paris (réed. Tunis 1980).
Rebuffat R. (1966-1967), *Bu Njem 1967,* «LibAnt», 3-4, pp. 49-137.
Rebuffat R. *et al.* (1970), *Thamusida. II*, Paris.
Romanelli P. (1939), *Il limes romano in Africa* (Quaderni dell'Impero. Il limes romano, X), Roma.
Salama P. (1951), *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger.
Salama P. (1977), *Les déplacements successifs du limes en Maurétanie Césarienne. Essai de synthèse*, in *Limes. Akten des XI. internationalen Limeskongresses*, Budapest, pp. 577-95.
Shaw B.D. (1982), *Fear and Loathing: The Nomad Menace and Roman Africa*, «Revue de l'université d'Ottawa», 52, pp. 25-46.
Shaw T. (1738), *Travels or Observations relating to several Parts of Barbary and the Levant*, Oxford (trad. française, La Haye, I, 1743).
Temple G.T. (1835), *Excursions in the Mediterranean. Algiers and Tunis, I*, London.
Tissot C. (1879), *Notices sur le Chott El Djérid*, «BSGAO», 18, 2, pp. 6-25.
Tissot C. (1884), *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, *I*, Paris.
Toutain J. (1903), *Notes et documents sur les routes stratégiques et sur l'occupation militaire du Sud tunisien à l'époque romaine par MM les Capitaines Donau et Le Bœuf, les Lieutenants de Pontbriand, Goulon et Tardy*, «BCTH», pp. 272-409.
Trousset P. (1974), *Recherches sur le limes Tripolitanus. Du Chott El-Djérid à la frontière tuniso-libyenne*, Paris.
Trousset P. (1982), *Villes, campagnes et nomadisme dans l'Afrique du Nord antique: représentations et réalités*, dans P.-A. Février, P. Leveau (dir.), *Villes et campagnes dans l'Empire romain*, Marseille, pp. 195-205.

Trousset P. (1993), *La frontière romaine: concepts et représentations*, dans P. Brun, S. Van Der Leew, C.R. Whittaker (dir.), *Frontières d'Empire. Nature et significations des frontières romaines*, Nemours, pp. 115-20.

Trousset P. (2000), *Voyageurs et militaires à la découverte archéologique du Sud tunisien (1850-1914)*, dans *L'Africa romana xiii*, pp. 579-96.

Trousset P. (2001), *Territoires de tribus et frontière au Sud de l'Africa Proconsularis,* dans F. Béjaoui (éd.), *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen Age, Actes du colloque de Sbeitla (1998-1999)*, Tunis, pp. 59-68.

Trousset P. (2004), *Pénétration romaine et organisation de la zone frontière dans le prédesert tunisien*, dans *L'Africa romana xv*, pp. 59-88.

Whittaker C.R. (1994), *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, Oxford.

FATMA NAÏT YGHIL

Évergétisme et loisirs en Afrique Proconsulaire: à propos des *epula*

Un dossier épigraphique composé de quatre-vingt-huit inscriptions constitue un grand apport à la connaissance de la mode d'organisation des *epula* (banquets) en Afrique Proconsulaire qui étaient l'un des loisirs les plus fréquents dans la vie quotidienne de ses habitants. Les inscriptions permettent l'étude de deux grands types de banquets: banquets annuels et banquets occasionnels offerts par les évergètes des cités à différentes occasions. Ce loisir attesté d'une grande part par l'épigraphie a été représenté également dans la mosaïque.

Mots clés: *epula* (banquets), Afrique Proconsulaire, évergétisme, inscriptions, mosaïques.

Parmi les loisirs les plus fréquents dans la vie quotidienne en Afrique Proconsulaire, les *epula*, les banquets, occupaient une place qui était loin d'être négligeable. Toutefois, ils sont restés les moins connus par rapport à d'autres types de divertissement fort célèbres à l'instar des jeux de l'amphithéâtre ou ceux du cirque.

Les inscriptions relatives à la mode des banquets sont fort nombreuses. En l'état actuel des connaissances, leur nombre s'élève à quatre-vingt-huit. Elles témoignent de l'organisation des banquets à différentes occasions: élection à une magistrature, don testamentaire, construction ou restauration d'un monument, érection d'une statue, anniversaires... par les généreux bienfaiteurs des cités. Des repas avaient été offerts soit aux décurions, soit au peuple ou encore aux décurions et au peuple à la fois. Pourquoi cette précision dans les inscriptions? Y avait-il une différence entre un repas offert aux décurions et celui qui était offert au peuple? En quoi consistaient

* Fatma Naït Yghil, chargée de recherches, Institut National du Patrimoine (INP), Tunis; responsable scientifique de la collection de mosaïque, Musée National du Bardo.
Il m'est un agréable devoir d'exprimer ma gratitude à mon maître M. Mustapha Khanoussi pour ses précieux conseils et ses judicieuses remarques et observations après avoir lu ma communication et mon texte pour la publication.

ces banquets? Quels étaient les mets qui les composaient? S'agissait-il de simples mets comme des morceaux de pain ou de viande? Ou pain, soupe, quelques légumes et fruits? Ou de véritables tables dressées et garnies d'une grande variété de plats préparés pour l'occasion?

Le sens étymologique d'*epulum* et *epulae* est: mets, aliments, nourritures qui lui sert aussi de pluriel. Ce terme fait référence aux quatre sens suivants: a) repas public donné dans les solennités (festin, banquet); b) repas sacré; c) repas de funérailles; d) repas en général.

La traduction la plus répandue et la plus utilisée par les épigraphistes pour ce terme est le terme "banquet", qui par définition veut dire: grand repas, festin officiel, réception, fête mondaine; je l'adopterai pour parler de ce thème.

Le dossier épigraphique composé de quatre-vingt-huit inscriptions constitue un grand apport à la connaissance de la vie quotidienne et à l'histoire des mentalités et des comportements de sociabilité. Il nous permet l'étude de deux grands types de banquets: banquets annuels et banquets occasionnels[1].

1. Création de banquets annuels

Certains évergètes ne s'étaient pas contenté d'offrir un banquet pour une seule occasion, mais de le rendre un plaisir annuel et perpétuel grâce à des dons testamentaires comme l'indiquent sept textes en l'état actuel des découvertes épigraphiques. Entre le II-III^e^ siècle après J.-C., six repas avaient été créés pour être offerts aux décurions dont deux à *Theveste*[2] et les autres à *Gori*[3], *Mactaris*[4], *Thugga*[5], *Zucchara*[6] et un seul au peuple à *Mustis*[7].

1. Les références de toutes ces 88 inscriptions sont données dans le TAB. 1. Elles sont classées suivant un ordre alphabétique des lieux de provenance. Je me limiterai à un choix de passages de textes basé sur la variété des données selon deux grands types d'*epulae*: annuels et occasionnels.

2. *AAA*, 1/200000, Feuille XXIX (Thala), n. 101. Voir TAB. 1, n. 56 = *CIL* VIII, 1887 = 16510 = *ILAlg*, I, 3066 = *AE*, 859 et TAB. 1, n. 59 = *CIL* VIII, 1845 = *ILAlg*, 3017.,

3. *AAT*, 1/50000, Feuille XXXV (Zaghouan), n. 22. Voir TAB. 1, n. 26 = *CIL* VIII, 12421 = *ILTun*, 766 = *AE*, 1941, 157.

4. *AAT*, 1/100000, Feuille XXX (Makthar), n. 186. Voir TAB. 1, n. 33 = *CIL* VIII, 11813.

5. *AAT*, 1/50000, Feuille XXXIII (Téboursouk), n. 183. Voir TAB. 1, n. 73 = *CIL* VIII, 26546, 26639, 26650 = *ILAfr*, 527 = KHANOUSSI, MAURIN (dir.) (2000), 39.

6. *AAT*, 1/50000, Feuille XLII (Djebel Fkirine), n^os^ 16-17. Voir TAB. 1, n. 88 = *CIL* VIII, 11201.

7. *AAT*, 1/100000, Feuille II (Jama), n. 3. Voir TAB. 1, n. 42 = *AE*, 1968, n. 588.

1.1. Banquets annuels offerts aux décurions

Publius Ligarius Potitus, décurion et *magister* annuel de la cité de *Gori* entre le II-III^e^ siècle après J.-C. a versé à la caisse publique 4.000 sesterces, afin que le revenu de cette somme, à savoir 60 deniers d'intérêts, soit utilisé annuellement le seizième jour avant les calendes de janvier (= 17 décembre), jour de son anniversaire, pour l'organisation d'un concours de jeux athlétiques et de pugilat et d'un repas aux décurions: *die XVI Kal(endas) Ian(uaris), natalis eius, pugili/bus et gymnasio itemque decurio/nibus epulo suo quoque anno in per/petuum*[8].

1.2. Banquet annuel au peuple

Une inscription de *Mustis* atteste qu'entre 222-235 après J.-C. une certaine *Julia*, fille de *Quintus*, a donné une somme d'argent dont les intérêts annuels serviraient à organiser un banquet public chaque année le jour anniversaire de l'érection de la statue de Cérès: *ex cuius usuris annuis redactis omnibus annis in perpetuum epularetur, tribuit donoque dedit epulumque, decedens, ob dedicationem curiis dari iussit*[9].

2. Banquets de circonstance

Ce type de banquet était le plus fréquent comme l'attestent le reste des inscriptions. En effet, sur les quatre-vingt-huit textes de ce dossier épigraphique, quatre-vingt et un indiquent l'organisation de banquets qui avaient été organisés soit seuls soit accompagnés d'autres loisirs. Ils étaient offerts tantôt aux décurions, tantôt au peuple et tantôt aux deux à la fois.

2.1. Banquets occasionnels aux décurions

2.1.1. Banquets uniquement

Lors de la dédicace des quatre statues des saisons en l'honneur de son décurionat sous le règne conjoint de Marc Aurèle et *Lucius Verus* (161-169 après J.-C.) un certain *Agrius Samsera* a offert un banquet aux décurions: *epu-*

8. Voir TAB. I, n. 26 = *CIL* VIII, 12421 = *ILTun*, 766 = *AE*, 1941, 157.
9. Voir TAB. I, n. 42 = *AE*, 1968, n. 588.

lum decurionibus dedit, comme le révèle une inscription découverte dans la région de Jbel Munchar[10].

2.1.2. Banquets et d'autres évergésies

Au lieu-dit Henchir Bou Cha[11] a été trouvée une inscription datable du II-IIIe siècle après J.-C. mentionnant qu'un bienfaiteur dont le nom n'est pas conservé a offert à ses collègues décurions un banquet et des sportules et a financé des jeux de cirque pour la dédicace d'une statue vraisemblablement: *ludos circences itemque epulum et sportulas condecurionibus suis dedit*.

2.2. Banquets occasionnels au peuple

2.2.1. Banquets uniquement

Aux frais de tous les membres des curies, l'*ordo* de l'antique *Mididi*[12], a offert un banquet au peuple à l'occasion de la construction de la curie et du portique adjacent entre juillet 290 et février 293 après J.-C.: *ordo splendidissimus epulum plebi prestantibus curialibus universis deno dedit*.

2.2.2. Banquets et d'autres évergésies

Pour la dédicace d'un temple à *Capsa* (Gafsa)[13] le 3 octobre 280 après J.-C., *Turius Verna*, curateur de la république des *Tacapitani* et de celle des *Capsenses*, a donné un banquet aux citoyens et a organisé des jeux pendant trois jours: *epulum ciuibus dedit et ludos per triduum*[14].

Datable du début du IVe siècle après J.-C., une inscription du lieu-dit Henchir Bou Cha atteste qu'un flamine perpétuel et curateur de la cité dénommé *Quintus Vetulenius Urbanus Herennianus* a offert un banquet à toute la plèbe et a organisé des jeux scéniques à l'occasion des travaux de construction, de restauration et d'embellissement dans les thermes: *et universe plevi epulum per tridu et et lu/dos scenicos dedit* [sic][15].

10. *CIL* VIII, 25468 = *ILTun*, 1221 = *ILPB*, 321.
11. *AAT*, 1/50000, Feuille XXVIII, (Oudhna), n. 76. Voir TAB. I, n. 28 = *ILTun*, 746.
12. *AAT*, 1/100000, Feuille XXXVI (El Ala), n. 4. Voir TAB. I, n. 37 = *CIL* VIII, 11774.
13. *AAT*, 1/50000, Feuille CXVIII (Gafsa), n. 23.
14. Voir TAB. I, n. 11 = *CIL* VIII, 100.
15. Voir TAB. I, n. 29 = *CIL* VIII, 828 = *CIL* VIII, 23964 = *CIL* VIII, 23965.

2.3. Banquets aux décurions et au peuple

À l'occasion de la dédicace d'une statue (?) en l'honneur de son flaminat un évergète de *Maragui Sara*[16] dont le nom a disparu, a offert aux décurions et à l'ensemble du peuple un banquet, un *gymnasium* et des sportules associés à un spectacle de pugilat, des courses de chars et des jeux scéniques: *ob dedicationem sportulas decurionibus eisdemque et uniuerso populo epu/lum et gymnasium dedit itemque spectaculum pugilum et aurigarum et ludorum scaenicorum edidit*.

2.4. Banquets sans indication des bénéficiaires

L'état lacunaire de certaines inscriptions ne permet pas de savoir à qui certains repas étaient offerts comme c'est le cas par exemple de deux inscriptions. La première provient de *Thuburbo Maius*[17]. Elle informe qu'un centurion de la quatrième cohorte des Sicambres et de la première cohorte des Espagnols, *Marcus Fannius Vitalis*, a offert un banquet et des jeux scéniques: *ludorum scaenicorum diem et epulum dedit*. Elle est datable du II siècle (à partir de 138 après J.-C.).

La deuxième a été découverte à *Sutunurca*[18], attestant qu'un certain *Coclius Saturninus Collicus* a offert vers l'année 162 après J.-C. un banquet, de l'huile pour le gymnase et des jeux scéniques pour l'érection d'une statue de *Lucius Verus* en l'honneur du flaminat perpétuel de *Nerius Mocius Septimius*: *ob dedicationem epulum et gymnasia et ludos scaenicos dedit*.

L'épigraphie ne renseigne pas également sur la nature des mets, mais il s'agit probablement d'un repas préparé accompagné de vin, de pain et de fruits. En effet, s'il s'agissait de distribution gratuite de certains aliments, cela aurait été indiqué avec précision sur les textes épigraphiques à l'instar de l'inscription de *Sutunurca* qui mentionne une distribution de vivres au peuple et de l'huile pour le gymnase: *ob dedicationem viscerationem et / gymnasium populo dedit*[19].

Pour connaitre la nature des mets et reconstituer l'atmosphère de ces banquets, il est important d'interroger les mosaïques. En effet, ce type de

16. Henchir Esch-Schorr (Hr Chaâr), *AAT*, 1/100000, Feuille XXX (Makthar), n. 71. Voir TAB. I, n. 35 = *CIL* VIII, 11998 = *ILTun*, 610.
17. *AAT*, 1/50000, Feuille XXXV (Zaghouan), n. 67. Voir TAB. I, n. 65 = *CIL* VIII, 12370.
18. *AAT*, 1/50000, Feuille XXVIII (Oudhna), n. 75. Voir TAB. I, n. 54 = *ILAfr*, 303.
19. *ILTun*, 755 = *ILPB*, 160.

divertissement attesté par l'épigraphie se trouve par chance représenté dans la mosaïque.

3. L'illustration des banquets sur la mosaïque

3.1. La mosaïque de Carthage dite du banquet

En étymologie le terme banquet est apparu au milieu du XV^e^ siècle de l'italien *banchetto* («festin»), dérivé de *banco* qui nous donne banc: le banquet est un repas où des bancs étaient disposés autour des tables par rapport à un repas pris individuellement. C'est effectivement cela qui est représenté sur la mosaïque dite du banquet de Carthage: des banqueteurs assis sur des bancs et non pas allongés sur des lits. C'est peut être l'un des points qui fait la différence entre un banquet public et un banquet privé.

Datable du IV^e^ siècle après J.-C., la mosaïque figure plusieurs scènes d'un banquet animé par un spectacle qui semble avoir réellement existé (FIG. 1). Elle représente sept bancs à haut dossier sur lesquels sont assis vingt-et-un convives, trois par trois les jambes croisées. Le nombre important d'invités explique pourquoi ils sont représentés assis et non pas allongés sur des lits comme c'était l'usage pour manger quand le nombre des convives ne dépasse pas neuf. Cinq serviteurs s'affairant à différentes tâches sont figurés de part et d'autre des bancs. Le banquet semble encore à son début puisque les tables sont vides ou plutôt on est devant une phase de passage d'un service à un autre.

En effet, un repas de banquet était en général inauguré par une libation et composé d'un hors-d'œuvre, de trois plats de résistance et de dessert. Et puisque l'un des serviteurs porte un plateau de rôti et qu'un autre est en train de cuisiner on peut dire que la mosaïque illustre le passage de l'hors-d'œuvre aux plats de résistance. Les banqueteurs semblent être très enchantés puisque le banquet est accompagné d'un spectacle de musique, danse et jonglerie.

Comme en Grèce et à Rome, la danse était pratiquée par les deux sexes soit des professionnels, soit des esclaves. Dans les riches maisons, on entraînait dès l'adolescence ou même dès l'enfance des troupes d'esclaves pour servir et animer spécialement les banquets. C'est vraisemblablement le cas de l'un des cinq serviteurs figurés sur une autre mosaïque de Carthage dite de la *diffa*, conservée au Musée du Louvre.

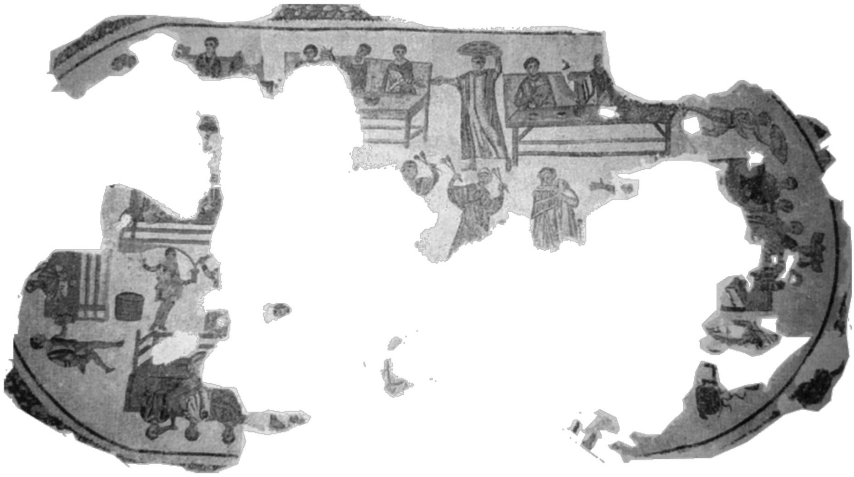


FIG. 1 Mosaïque du grand banquet de Carthage, IV^e^ s. ap. J.-C. Musée National du Bardo (d'après Yacoub, 1995, fig. 107, p. 211).

3.2. La mosaïque de Carthage dite de la *diffa*

Datable de la fin du II^e^-début III^e^ siècle après J.-C., elle représente dans la partie conservée des apprêts d'un festin. Cinq serviteurs apportent en accourant un panier, un plateau de morceaux de pain, des serviettes, du parfum et un réchaud (FIG. 2).

De par son allure et de son état vestimentaire, le serviteur du milieu portant le plateau de pain semble très efféminé, *exoletus*. Il pouvait avoir servi comme serviteur et danseur.

3.3. La mosaïque de Sousse

Le festin était également tout un art dans la manière de cuisiner, de servir et de décorer les tables. De Sousse, l'antique *Hadrumetum*, un pavement datable du III^e^ siècle après J.-C. montre des paniers et des corbeilles délicatement garnis de fruits, une courgette nouée, des fleurs qui sont réparties presque sur tout le champ. S'agirait-il d'un festin réel lors duquel les serviteurs avaient pris soin de la décoration? Les tables étaient sans doute ornées avec des fleurs (FIG. 3).

FIG. 2 Mosaïque de Carthage dite de la *diffa*, II^e^-début III^e^ s. après J.-C. Musée du Louvre (d'après *Le petit Robert au cœur des langues d'Europe*, Paris 2002, p. 19).

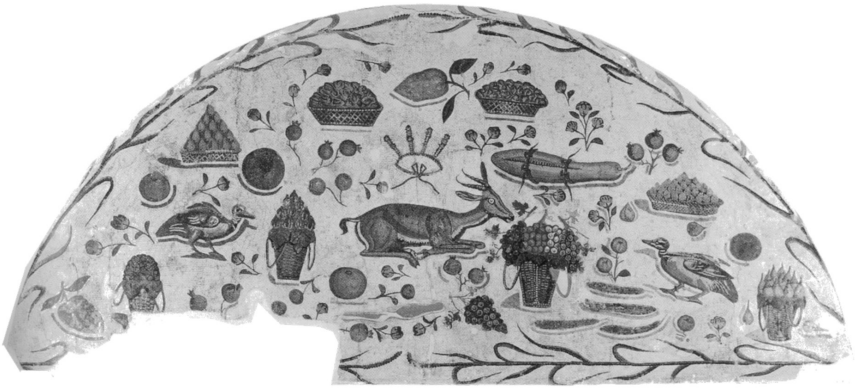


FIG. 3 Mosaïque de Sousse, scène commémorant le souvenir d'un festin, III^e^ s. ap. J.-C. Musée de Sousse (d'après Yacoub, 1995, fig. 45, p.110).

3.4. Mosaïque de *Thysdrus* commémorant un festin et des jeux d'amphithéâtre

Découverte dans le *triclinium* d'une maison et datable du début du IIIe siècle après J.-C., une mosaïque d'El Jem, l'antique *Thysdrus*, figure selon toute vraisemblance un souvenir de festin accompagné entre autre d'un jeu de dés formé de trois joueurs. Au cours de ce type de divertissement, les joueurs s'engageaient à faire des paris et à lancer des défis (FIG. 4).

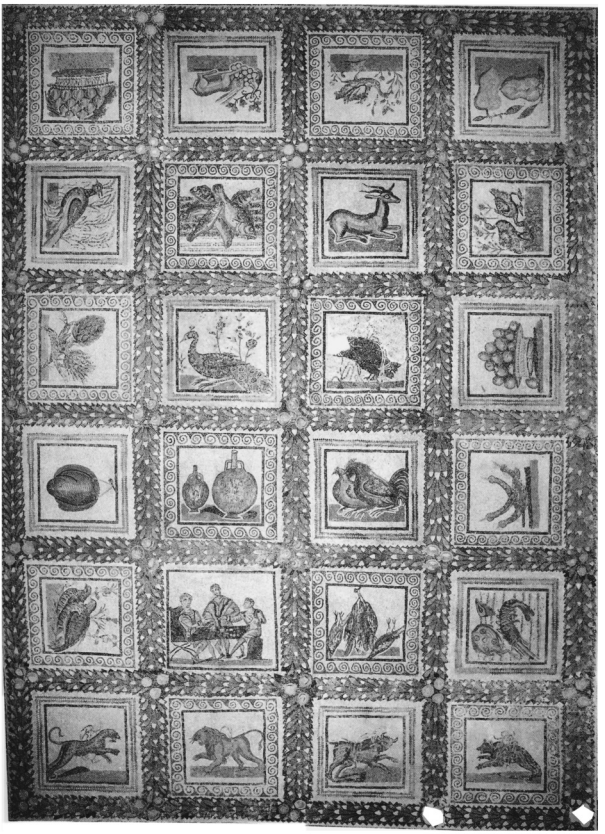


FIG. 4 Mosaïque de *Thysdrus* commémorant un festin et des jeux d'amphithéâtre, début IIIe s. ap. J.-C. Musée National du Bardo (d'après Yacoub, 1995, fig. 43a, p. 107).

TAB. 1 Inscriptions attestant l'organisation des *epula* en Afrique Proconsulaire

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
1	*Abitinae*	*CIL* VIII, 25847	II-III^e siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Indéterminée	*... et epulum publice dedit...*
2	*Agbia*	*CIL* VIII, 1548 = *CIL* VIII, 15550	Règne d'Antonin le Pieux (138-161 après J.-C.).	*Cincius Victor*, patron de la cité	Restauration du portique du temple consacré aux Cérès	*... et civitatis sportuals assium VIII et universis civibus epulum dedit*
3	Aïn-el-Djour	*ILTun*, 769	Fin II^e -premier tiers III^e siècle après J.-C.	Les parents du décurion *Caius Marius Caelestinus*	Érection d'une statue à leur fils décédé	*... pugiles ... et ... et epulum decurionibus*
4	Aïn Ghechin ou Rchine	*CIL* VIII, 23823	II-III^e siècle après J.-C.	*Caius Mutilius Felicius*, *adsertor publicus* et exécuteur testamentaire de son parent *Caius Mutilius Optatus*	Construction d'un autel consacré à Frugifère	*... epulo d(ecurionibus) dato*
5	*Althiburos*	*CIL* VIII, 1830	II-III^e siècle après J.-C.	Notable(s) anonyme(s)	Indéterminée	*... decurionibus sportulas epulum curiis*
6	*Althiburos*	*CIL* VIII, 16472	II-III^e siècle après J.-C.	Les membres des dix curies	Érection d'une statue à *Cominia Patrecula*, fille de *Titus*, épouse de *Marcus Helvius Melior Placentius Sabinianus Samunianus*	*... ob quam dedicationem epulaticium actores eius dederunt*
7	*Althiburos*	*CIL* VIII, 16473	II-III^e siècle après J.-C.	Notables dont les noms ne sont pas conservés	Indéterminée	*... et ob dedicationem decurionibus sportulas curialibus epulum dederunt*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
8	*Aradi*	*CIL* VIII, 23862	Époque antonine après le règne de Nerva (à partir de 98 après J.-C.)	Notable dont le nom n'est pas conservé	Construction d'un monument	*... et epulum et gymnasium populo dedit...*
9	*Avitta Bibba*	*CIL* VIII, 12278	II-III^e siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Érection d'une statue indéterminée et travaux de restauration dans un monument (?)	*... epulo de suo dato...*
10	*Bisica Lucana*	*CIL* VIII, 1361	II-III^e siècle après J.-C.	Notables dont les noms ne sont pas conservés	Indéterminée	*... populo epulas et gymnasium dederunt...*
11	*Capsa*	*CIL* VIII, 100	3 octobre 280 après J.-C.	*Turius Verna* ... curateur de la république des *Tacapitani* et de celle des *Capsenses*	Construction d'un temple	*... epulum civibus dedit et ludos per triduum...*
12	*Cillium*	*CIL* VIII, 210	Règne de Sévère Alexandre (222-235 après J.-C.).	*Quintus Manlius Felix*	Construction d'un arc à l'occasion de la promotion de la cité au rang de colonie.	*... decurionibus sportulas curiis epulas dedit...*
13	*Civitas Sivalitana*	*CIL* VIII, 12018	Époque antonine après le règne d'Hadrien (à partir de 138 après J.-C.)	*Gaius Pescennius Saturus Cornelianus*, flamine perpétuel du divin Hadrien questeur, préfet chargé de dire le droit et duumvir quinquennal à *Zama Regia*	Érection d'une statue à Pluton *rex magnus* en l'honneur de son flaminat perpétuel du divin Hadrien	*... et epulum bis dedit...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
14	*Furnos Minus*	*AE* 1961, 85-87	222-235 après J.-C.	*Gentius Proculus Rogatianus*, flamine perpétuel	Érection d'une statue à *Marsyas*	*ob cuius dedicationem ludos scaenicos biduo et epulum decurionibus et curiis omnibus dedit*
15	*Furnos Minus*	*CIL* VIII, 25808 b= *AE*, 1909, 162	238-239 après J.-C.	*Lucius Octavius Felix Octavianus*, décurion de la colonie *Iulia Aurelia Antoniniana Karthago*, flamine du divin Pieux, prêtre des cérémonies sacrées des *Cerealia* de l'année 276, candidat à l'édilité, patron et de même curateur du municipe *Aurelius Antoninianus* des *Furnitani*	Érection de sa statue par le peuple	*... ludos scaenicos et epulum populo dedit et gymnasium...*
16	*Gigthis*	*CIL* VIII, 22709	Règne conjoint de Marc Aurèle et *Lucius Verus*: 10 décembre 163-9 décembre 164 après J.-C.	*Quintus Servaeus Macer*	Honneur indéterminé	*... et epulum dedit...*
17	*Giufi*	*ILAfr* 294	13 mai 231 après J.-C.	Les deux édiles *Marcus Areius Optatus*, fils de *Victor*, et *Quintus Minucius Secundus*, fils du vétéran *Secundus*	En l'honneur de l'édilité	*... epulum decurionibus et populo missilia dederunt*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
18	*Giufi*	*CIL* VIII, 859 = 12376	II-III^e siècle après J.-C.	*Publius Iddiabalius Victorinus* et *Marcus Domitius Victor*, édiles	Érection d'une statue à *Caelestis* Auguste	*... et ob dedicationem epulas decurionibus...*
19	*Giufi*	*CIL* VIII, 12378	II-III^e siècle après J.-C.	*Lucius Publicius Optatus* et *Publius Goddaeus Rufinus*, fils de *Victor*, de la tribu *Papiria*, questeurs, édiles	Érection d'une statue à la Paix Auguste	*... et ob de/dicationem epulum ordini dederunt...*
20	*Giufi*	*CIL* VIII, 861 = 12379	II-III^e siècle après J.-C.	*Quintus Cervius Tertullus* et *Publius Cornelius*, édiles	Érection d'une statue à Pluton Auguste	*... et ob dedicationem epu/las decurionibus dederunt...*
21	*Giufi*	*CIL* VIII, 862 = 12382	II-III^e siècle après J.-C.	*Marcus Cimbrius Saturninus* questeur et ancien duovir	Érection de la statue de Victoire Auguste en l'honneur de son édilité et de son duovirat	*... et ob dedicationem ordini epulas dedit...*
22	*Giufi*	*CIL* VIII, 863	II-III^e siècle après J.-C.	*Caius Gemmius Felix* ancien duovir	Érection de la statue de Victoire Auguste en l'honneur de son édilité... et de son duovirat	*...et ob dedicationem ordini epulas dedit...*
23	*Giufi*	*CIL* VIII, 867 et 12374	II-III^e siècle après J.-C.	Notables dont les noms ont disparu	Érection d'une statue.	*... ob dedicationem decurionibus sportulas epulum dederunt et ludos scaenicos biduo exibuerunt...*
24	*Giufi*	*CIL* VIII, 860	II-III^e siècle après J.-C.	*Publius Titius Celsi* (---?) et *Quintus Severius Verus*, édiles	Érection d'une statue de *Libera* Auguste	*... ludos scaenos biduo ediderunt gymnasium populo epulum decurionibus dederunt...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
25	*Giufi*	*CIL* VIII, 858	III^e siècle après J.-C.	*Decimus Fundanius Primianus*, édile et son collègue *Annius Memmianus*	Érection d'une statue à Apollon Auguste en l'honneur de l'édilité	*...ludos scaenicos et gymnasium populo et aepulas decurionibus dedit...*
26	*Gori* [*Civitas Goritana*]	*CIL* VIII, 12421 = *ILTun*, 766 = *AE*, 1941, 157	Fin du II^e-premier tiers du III^e siècle après J.-C.	*Publius Ligarius Potitus*, décurion	Création d'un concours annuel de jeux athlétiques et de pugilat pour fêter les anniversaires de sa naissance: le 16^e jour des calendes de janvier (= 17 décembre)	*... die XVI Kalendas Ianuaris natalis eius, pugilibus et gymnasio itemque decurionibus epulo suo quoque anno in perpetuum...*
27	Henchir Ben Glaïa	*CIL* VIII, 14378	10 décembre 168-9 décembre 169 après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Construction d'un monument peut-être un temple	*... ob dedicationem populo gymnasium et epulum dedit...*
28	Henchir Bou Cha	*ILTun*, 746	II-III^e siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Érection d'une statue (?)	*... ob cuius dedictionem ludos circences itemque epulum et sportulas condecurionibus suis dedit...*
29	Henchir Bou Cha	*CIL* VIII, 828 = *CIL* VIII, 23964 = *CIL* VIII, 23965	Début IV^e siècle après J.-C.	*Quintus Vetulenius Urbanus Herennianus*, flamine perpétuel et curateur de la cité	Travaux de construction, de restauration et d'embellissement dans les thermes	*... et universe plevi epulum per tridu et et ludos scenicos dedet*
30	Henchir Bou Cha	*CIL* VIII, 23966	II-III^e siècle après J.-C.	Notables dont les noms ne sont pas conservés	Selon toute vraisemblance dédicace d'une statue	*... et ob dedicationem decurionibus epulas dederunt...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
31	Henchir Debbik	*CIL* VIII, 14791	10 décembre 181-9 décembre 182 après J.-C.	*Quintus Abonius Secundus*	Érection d'une statue à Apollo	*... et ob dedicationem decurionibus sportulas et epulum populo dedit...*
32	Henchir Sidi Naoui	*CIL* VIII, 23107	10 décembre 195-9 décembre 196 après J.-C.	*Marcus Salvius Celsus Pinarianus*	Construction du temple de la Fortune promis par son grand-père *Marcus Pinarius Celsus Fortunatus*, flamine perpétuel	*... et ob dedicationem sportulas decurionibus item epulum et gymnasium universis civibus dedit et spectaculum ludorum scaenicorum edidit*
33	*Mactaris*	*CIL* VIII, 11813	Règne conjoint de Marc Aurèle et de Commode (180 après J.-C.)	*Gaius Sextius Martialis* tribun des soldats de la *IV Legio Scytica*, procurateur impérial entre les adjucataires du 40e des Gaules et les négociants, procurateur de Macédoine	Création d'un banquet annuel aux membres des curies à la mémoire de son frère *Titus Sextius Alexander* correspondant au jour de son anniversaire	*... ob memoriam T(iti) Sexti Alexandri / fratris sui inlatis (sestertium) L mil(ibus) rei pub/(licae) col(oniae) suae Mactaritanae epulaticium ex /usuris curialibus die natali fratris sui/quodannis dari iussit ob quam liberalitate(m) /eius statuam universae curiae...*
34	*Madauros*	*IlAlg* I, 2130	II-IIIe siècle après J.-C.	*Quintus Obstorius Honoratus*, vétéran de la Ie Cohorte Urbaine, flamine perpétuel et *duumvir*	Construction d'un arc en l'honneur de son flaminat	*... et ob dedicationem sportulas decurionibus et epulum curiis et gymnasium populo dedit*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
35	*Maragui Sara*	*CIL* VIII, 11998 = *ILTun*, 610	Fin du II-début du III^e^ siècle après J.-C.	Flamine dont le nom n'est pas conservé	Érection d'une statue	*... et ob dedicationem sportulas decurionibus eisdemque et universo populo epulum et gymnasium dedit itemque spectaculum pugilum et aurigarum et ludorum scaenicorum edidit*
36	*Medda*	*CIL* VIII, 14371	Règne de Septime Sévère et Caracalla (198-209)	Notable dont le nom n'est pas conservé	Dédicace indéterminée	*... ob dedicationem ordi/ni epulum dedit*
37	*Mididi*	*CIL* VIII, 11774	Entre juillet 290 et février 293	L'*ordo* aux frais de tous les membres des curies	Construction de la curie et du portique adjacent	*... splendidissimus epulum plebi prestantibus curialibus universis deno dedit*
38	*Mustis*	*CIL* VIII, 1574= *CIL* VIII, 15576	164 après J.-C.	*Lucius Titisenus Rogatus Kappianus*	Construction du temple de la Fortune Auguste	*... et ob dedicationem triduo ludos decurionibus sportulas populo epulum et gymnasium dedit*
39	*Mustis*	*CIL* VIII, 16417	Entre le 10 décembre 187 et le 10 décembre 188 après J.-C.	*Caius Orfius*... et *Caius Orfius Luciscus* préfet suppléant des *duumviri*, *duumvir* pour la deuxième fois quinquennal, prêtre officiel de la déesse *Caelestis* et d'Esculape	Construction d'un arc	*... ob cuius dedicationem ludos scaenicos et epulum curiis et Caerealicis exibuerunt ...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
40	*Mustis*	*CIL* VIII, 15578	II-IIIe siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Travaux d'embellissement effectués dans la basilique de Minerve et le temple de *Liber Pater* et Vénus	*... ob diem dedicationis epulum et gymnasium populo daretur*
41	*Mustis*	*AE* 1968, n. 591	Entre le 11 avril 217 et le 4 juin 218 après J.-C.	*Lucius Nonius Rogatianus Honoratianus*, flamine élu pour un an, édile, duovir et flamine perpétuel	Construction d'un temple de Mercure Auguste en l'honneur de son flaminat perpétuel	*... epulo curiis dato*
42	*Mustis*	*AE* 1968, n. 588	Règne de Sévère Alexandre 222-235 après J.-C.	*Julia*, fille de *Quintus*, membre de la classe des *Honestiores*	Exécution de son souhait (érection de la statue de Cérès) par *Quintus Iulius Felix*, son frère, *Iulius Homullus* et *Iulius Honoratus*, ses fils	*... ex cuius usuris annuis redactis omnibus annis in perpetuum epularetur, tribuit donoque dedit epulumque... et epulo curiis dato dedicaverunt*
43	*Mustis*	*CIL* VIII, 1577	Règne de Gordien III (238 -244 après J.-C.)	*Caius Cornelius*...	Érection d'une statue (?) en mémoire de son compagnon de jadis et pour sa remarquable affection envers la vie publique de *Mustis*	*... ob dedicationem eius triduo ludis et sportulis decurionibus omnibus et gymnasio universi diei et epulis universis poplaribus*
44	*Mustis*	*CIL* VIII, 1578	Règne de Sévère Alexandre (222-235 après J.-C.)	*Maria Luciana*, flaminique et *Lucius Fulvius Kastus Fulvianus*	Indication non conservée	*... ob dedicationem sportulis decurionibus et epulis civibus datis*
45	*Numlulis*	*CIL* VIII, 15381	Août 123-août 124 après J.-C.	...fils de Rogaus	Indication non conservée	*... et epulatus est*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
46	*Numlulis*	*CIL* VIII, 26121	10 décembre 169-9 décembre 170 après J.-C.	*Licius Memmius Pecuarius Marcellinus*	Construction du capitole	*... ob quam dedicationem decurionibus utriusque ordinis sportulas item populo epulum et gymnasium dedit ... item ludos scaenicos et gymnasia adsidue dedit*
47	*Pagus Suttuensis*	*CIL* VIII, 26419	126 après J.-C.	*Sextus Pullaienus Caecilianus* prêtre des Cérès	Indication non conservée	*... epulo dato dedicavit*
48	*Pupput*	*ILAfr*, 315	II-III^{e} siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Selon toute vraisemblance dédicace d'une statue	*... et ob dedicatione decurionibus sportulas curialibus epulationes dedit*
49	Région de Jbel Munchar	*CIL* VIII, 25468 = *ILTun*, 1221 = *ILPB* 321	Règne conjoint de Marc Aurèle et *Lucius Vérus*, 161-169 après J.-C.	*... Agrius Samsera*	Érection des quatre statues des saisons en l'honneur de son décurionat	*... epulum decurionibus dedit*
50	*Seressi*	*CIL* VIII, 937 = *CIL* VIII, 11216	Seconde moitié du II^{e} siècle-début du III^{e} siècle après J.-C	La mère et la sœur d'un chevalier	En exécution d'un testament	*...sportulas decurionibus et epulum et gymnasium municipibus dederunt...*
51	Sidi Medien-el-Laâla	*CIL* VIII, 12434	II-III^{e} siècle après J.-C.	Édile dont le nom n'est pas conservé	Érection d'une statue?	*... ob dedicationem epulum universis curis...*
52	*Sululos*	*AE* 1997, 1643	Règne conjoint de Septime Sévère et Caracalla entre 200-211 après J.-C.	*Caius Trebius Cornelianus*	Admission de son fils *Caius Septimius Trebius Tsinchanes*, dans l'ordre des décurions	*... et epulo decurionibus et omnibus civibus dato ludos scaenicos populo per biduum ads idue edidit...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
53	*Sustri*	*CIL* VIII, 25935	Avril-9 décembre 238 après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Le jour anniversaire d'Auguste	*[die] natalis D(omini) N(ostri) Aug(usti) et ob utramque laetitim epulatus est*
54	*Sutunurca*	*ILAfr*, 303	10 décembre 161-9 décembre 162 après J.-C.	*Coclius Saturninus Collicus*	Érection d'une statue à *Lucius Verus* en honneur du flaminat perpétuel de *Nerius Mocius Septimius*	*... ob dedicationem epulum et gymnasia et ludos scaenicos dedit...*
55	*Sutunurca*	*ILAfr*, 304	II-III^{e} siècle après J.-C.	... *Nanius Abonius* flamine perpétuel	Dédicace du temple de la déesse *Fortuna Redux* de l'Auguste construit sur un terrain de sa propriété (*solo privato*) en l'honneur de son flaminat perpétuel et du décurionat de son fils	*... et ob dedicationem uni/versis epulum et gymnasia dedit decreto decurionum*
56	*Thabarbusis*	*AE,* 1960, 214	Vers le milieu du III^{e} siècle après J.-C.	*Quintus Flavius Lappianus*, chevalier et flamine perpétuel	Érection d'une statue	*... exibito epulo et gymnasio...*
57	*Thagaste*	*CIL* VIII, 5146 = *ILAlg*, I, 876	II-III^{e} siècle après J.-C.	*Marcus Amullius Optatus Crementianus*, chevalier romain	Érection d'une statue élevée en son honneur	*... praeter epulas vini et ludum denarios quingenos...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
58	*Theveste*	*CIL* VIII, 1887 = 16510 = *ILAlg*, I, 3066 = *AE*, 1997, 859	Première moitié du II^e siècle après J.-C.	*Titus Flavius Caelestinus*, *duumvir*	Érection des statues de *Caelestis* Auguste, de *Virtus* et d' Esculape Auguste	*... summam sestertium L milia nummum curiis donavit ut exusuris eius quodannis epularentur natali suo...*
59	*Theveste*	*AE*, 1933, 233	Règne conjoint de Marc Aurèle et *Lucius Verus* (161-169 après J.-C.)	*Quintus Titinius Securus pontifex*	Érection d'une statue à Saturne	*... epulum dedit et ludos scaenicos edidit*
60	*Theveste*	*CIL* VIII, 16530 = *ILAlg*, I, 3032	Règne de Commode (180-192 après J.-C.).	*Cornelius Sabius Salvianus* décurion ou son père *Salvianus*?	Dédicace de travaux d'embellissements dans le temple et d'une statue de Saturne	*... epulum gymnasium populo praestitit...*
61	*Theveste*	*CIL* VIII, 1845 = *ILAlg*, 3017	II-III^e siècle après J.-C.	*Lucius Aemilius Felix*	Pour fêter son anniversaire	*... epulentur die natalis sui qui est iduum maiar*
62	*Theveste*	*CIL* VIII, 1842	II-III^e siècle après J.-C.	*Quintus Longeius Faustinus* édile et préfet	Érection d'une statue à Mercure Auguste en l'honneur de son édilité.	*... promiserat epulo dato...*
63	*Thibica*	*CIL* VIII, 769	II-III^e siècle après J.-C.	*Lucius Plancius Victorianus* et *Quintus Volussius Statianus*, flamines perpétuels	En l'honneur de l'édilité	*... sportulas decurionibus et epulum et gymnasium civibus dederunt*
64	*Thubba*	*CIL* VIII, 14296	II-III^e siècle après J.-C.	Décurion et édile dont le nom n'est pas conservé	En l'honneur de son décurionat et de son édilité	*... epulum populo dedit*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
65	*Thuburbo Maius*	*CIL* VIII, 12370	II^e siècle à partir de 138 après J.-C.	*Marcus Fannius Vitalis* centurion de la quatrième cohorte des Sicambres et de la première cohorte des Espagnols	Érection d'une statue en son honneur	*... et amplius ludorum scaenicorum diem et epulum dedit...*
66	*Thuburnica*	*CIL* VIII, 25703 et 25704	II-III^e siècle après J.-C.	*Quintus Furfanius Martialis*	Érection d'une statue à Mars Auguste en l'honneur de son quinquennat	*... et amplius ludos et epulum bis...*
67	*Thubursicum Numidarum*	*ILAlg*, 1301	II-III^e siècle après J.-C.	Notable(s) dont le(s) nom(s) n'est/ne sont pas conservé(s)	Construction d'un monument (?)	*[- - -dedica]tionem [- - -] / [- - - i epulandum bi[- - -] / [- - -]io dederunt*
68	*Thuccabori*	*CIL* VIII, 14853	Règne de Commode 180- 192 après J.-C.	*Caius Volcius Quietus*	Construction d'un autel à une divinité indéterminée	*et ob dedicatione(m) con/ gentilibus et sacerdoti/ b[us] viscerationem et epu[lum- - -]*
69	*Thuccabori*	*CIL* VIII, 14855 = *CIL* VIII, 1323 = *ILTun*, 1288	Fin du II-premier tiers du III^e siècle après J.-C.	*Marcus*... flamine perpétuel	Construction d'un monument	*...et ob dedicationem pugilum certamina edidit et decurionibus sportulas et populo gymnasium epulum dedit ...ob quam dedicationem epulum decurionibus et populo gymnasium dedit*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
70	*Thuccabori*	*CIL* VIII, 14856	II-III^{e} siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé.	Érection d'une statue	*... et ob dedicationem sportulas decurionibus et epulum et gymnasium et ludorum ... spectaculum populo dedit*
71	*Thugga*	*CIL* VIII, 26525, *CIL* VIII, 1491 + *ILAfr*, 522	Règne d'Antonin 138-161 après J.-C.	*Iulia Paula Laenatiana*	Construction du temple de Minerve en l'honneur de son flaminat perpétuel	*... et ob dedicationem pago et civitati decurionibus sportulas et universo populo gymnasium et epulum dedit*
72	*Thugga*	*CIL* VIII, 26591= KHANOUSSI, MAURIN (dir., 2000), 73	205-206 après J.-C.	*Asicia Victoria*	Flaminat de sa fille *Asiciane*	*... utriusque ordinis sportulae curiis epulas et universo populo gymnasia praestentur ludique scaenici dentur...*
73	*Thugga*	*CIL* VIII, 26546, 26639, 26650 = *ILAfr*, 527 = KHANOUSSI, MAURIN (dir., 2000), 39	214 après J.-C.	*Gabinia Hermiona*	Construction par testament du temple des Victoires germaniques de Caracalla	*... et dedicatum es[t s]uo testamento, die dedicationis et de[inceps] quodannis epulum decurionibus ab her[e]dibus suis dari praecepi...*
74	*Thugga*	*CIL* VIII, 26458	Règne de Sévère Alexandre (222-235 après J.-C.).	*Q. Gabinius Rufus Felix Beatianus et parentes* (*Q. Gabinius Rufus*, *Iulia Gallitta*)	Construction du temple de *Caelestis*	*... dedicavit ludis editis datis sportulis et epulo et gymnasio*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
75	*Thugga*	*CIL* VIII, 26558 = *ILAf* 530 = KHANOUSSI, MAURIN (dir., 2000), 40	261 après J.-C.	*Botria Fortunata*, fille de *Victor*, flaminique perpétuelle	Construction du temple de *Tellus* en l'honneur de son flaminat	*... et dedicavit sportulis datis decurionibus et epulis universo populo*
76	*Thuraria*	*CIL* VIII, 25371	Règne de Gordien III (238-244 après J.-C.).	Duovir et flamine perpétuel dont le nom n'est pas conservé	Construction d'un temple des Victoires de Gordien III	*... sportulas decurionibus et epulum curiis et universo populo dedit*
77	*Thysdrus*	*CIL* VIII, 22856, *CIL* VIII, 22857, *CIL* VIII, 22858 et 22859	II-III^{e} siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Par disposition testamentaire, en l'honneur de ses deux filles *Victorina* et *Macedonia* à la date anniversaire de leur naissance	*... iussit circenses... item sportulas decurionibus et epulum populo quodannis dari...*
78	*Uccula*	*CIL* VIII, 14371	II-III^{e} siècle après J.-C.	Notable dont le nom n'est pas conservé	Érection d'une statue	*... ob dedicationem ordini epulum dedit*
79	*Uchi Maius*	*CIL* VIII, 26255 = *AE*, 1908, 263 = IBBA (cur., 2006), n. 35	197 après J.-C.	*Caius Lucilius Athenaeus*, prêtre des *Cérès* de Carthage en 235 de l'ère de ce sacerdoce qui correspond à l'année 191 après J.-C. et flamine perpétuel	En l'honneur de son flaminat	*... et epulo decurionib(us) dato dedicavit*
80	*Uchi Maius*	*CIL* VIII, 26279 = *AE* 1908, 268 = IBBA (cur., 2006), n. 89	II-III^{e} siècle après J.-C.	*Pullaienus Bassus*	Érection d'une statue	*... pareret epulo quarto a se dato titulo contentus statuam de suo posuit itemque dedicauit*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
81	*Uchi Maius*	*CIL* VIII, 2623= *AE* 1907, 91 = IBBA (cur., 2006), n. 5	Fin II-début III siècles après J.-C.	*Caius Apronius Extricatus*	Exécution du testament de son frère Quintus Apronius pour l'érection d'une statue à la déesse Carthage, leur colonie mère	*... milia et in epulationem ... epulationis...*
82	*Uchi Maius*	*CIL* VIII, 26264 = IBBA (cur., 2006), n. 50	241 après J.-C.	*[Cor]nelius C[- - -* et *Marcus Attius Cornel?] ianus*	Construction d'un arc honoraire à Gordien III et à son épouse *Sabinia Tranquillina*	*---epulo (?) decu] rionibus bis et populo dato [dedicaverunt (?)]*
83	*Uchi Maius*	*CIL* VIII, 26277 et 26278 = 14457 = IBBA (cur., 2006), n. 75	Seconde moitié du III^e siècle après J.-C.	Un chevalier romain, édile et duovir fils de *Caius Numisius Quadratus* et *Aebutia Honorata Agriana*, son épouse	Honneur indéterminé	*... quarto epulum populo et decurionib[us Uchitanorum Maior (?)] um dedit*
84	*Uchi Maius*	*CIL* VIII, 26281 = IBBA (cur., 2006), n. 85	Postérieure à la tétrarchie	Patron et bienfaiteur dont le nom n'est pas conservé	Érection d'une statue à la *respublica Coloniae Uchitanorum Maiorum* en l'honneur d'un patron et bienfaiteur dont le nom n'est pas conservé	*... et epulas civibus suis frequentissimas...*
85	*Vallis*	*CIL* VIII, 14783	II-III^e siècle après J.-C.	*Caius Egnatius Felix*, édile	En l'honneur de l'érection de sa statue	*... etiam ludos scenicos edidit et epulum populo dedit...*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

N.	Site	Référence	Datation	Évergète(s)	Occasion	Texte
86	*Vallis*	*CIL* VIII, 14782 = *CIL* VIII, 1284	II-III^e siècle après J.-C.	*Lucius Sallustis Maxima*	Indéterminée	*... ob cuius dedicationem ludos scaenicos edidit et epulum universis condecurionibus dedit*
87	*Vazi Sara*	*CIL* VIII, 12006 et *CIL* VIII, 12007	10 décembre 211-9 décembre 212 après J.-C.	*Publius Opstorius Saturninus*, flamine perpétuel et prêtre de Mercure	Construction du temple de Mercure	*... ob dedicationem aepulum et gymnasium dedit...*
88	*Zucchara*	*CIL* VIII, 11201	II-III^e siècle après J.-C.	*Lucius Sisenna Bassus*	Don testamentaire	*... et epulationis no/mine decurionibus sport(ulis) (denarios) V...*

4. Conclusion

L'étude de cette documentation épigraphique et iconographique permet de dire que dans les sociétés grecques, ces repas publics étaient sacrés, très liés à la religion et aux différents dieux. «Ces repas n'étaient pas des festins et n'avaient rien de commun avec le plaisir. C'étaient, comme dit un ancien, des repas pieux et modestes»[20].

Ils sont devenus à l'époque romaine un véritable plaisir collectif financé par les évergètes des cités. En effet, les occasions de ces dons n'étaient pas liées à des événements religieux telle que la construction d'un temple ou l'érection d'une statue d'une divinité par exemple, mais à une variété d'événements: anniversaires de naissance, construction d'un arc...

Les femmes avaient également joué un rôle dans le financement des *epula* à l'instar de *Julia*, fille de *Quintus*, membre de la classe des *Honestiores* de *Mustis* citée plus haut[21] et de *Gabinia Hermiona* de *Thugga*[22]. Elles avaient instauré toutes les deux des banquets annuels par des dons testamentaires d'une somme d'argent dont les intérêts annuels serviraient perpétuellement à organiser un banquet. Le premier, celui de *Mustis*, est public, tandis que le second celui de *Thugga* avait été destiné aux décurions.

L'épigraphie malheureusement ne renseigne pas ni sur le lieu, ni sur l'heure de ces banquets; mais cela devait être vraisemblablement au forum et en fin d'après midi car les matinées devaient être consacrées au travail.

Les repas publics étaient des plaisirs qui marquaient un événement heureux aussi bien pour l'évergète qui finance cela que pour toute la cité. Il est important que la célébration soit collective. Les sociétés d'aujourd'hui continuent à se comporter presque d'une manière identique face à la célébration des événements heureux avec des différences dictées soit par la religion, soit par la tradition en tenant compte de la nature du cadre géographique qui entraine une très grande différence dans la nourriture et le comportement socioculturel.

D'autre part, certaines inscriptions nous apprennent que la générosité de l'évergète ne se limitait pas à offrir un banquet, mais que généralement

20. De Coulanges (1892), p. 738.
21. Voir note 9.
22. Voir tab. i, n. 73 = *CIL* viii, 26546, 26639, 26650 = *ILAfr,* 527 = Khanoussi, Maurin (dir.) (2000), 39.

il l'associait à d'autres cadeaux et d'autres divertissements: sportules, *gymnasia* pour les usagers des thermes publics, jeux et jeux scéniques, pugilat et courses de chars.

On est amené à s'interroger sur la définition du terme "peuple" auquel est destiné l'évergésie et dont le nombre diffère d'une cité à une autre. Le *populus* dont parle l'épigraphie est le corps civique, c'est-à-dire sans les femmes, les esclaves et les enfants, car c'est lui qui intervient dans le vote. La même réflexion est à faire également pour les membres de la curie dont le nombre diffère d'une cité à une autre.

Le banquet était un grand moment de détente. En effet, certains banquets étaient de véritables dîners spectacles où chacun pouvait trouver son plaisir. Les gourmands se régalaient des différents plats, fruits et gâteaux. Pour les intellectuels, c'était la bonne occasion d'aborder des discussions instructives, de faire quelques lectures de poèmes ou des œuvres d'écrivains célèbres ou encore de faire une gymnastique de l'esprit en proposant des devinettes et des énigmes. D'autres trouvaient dans ces repas un plaisir artistique. Ils se réjouissaient de la musique, chant et danse. Aux amateurs de paris il y avait les jeux de table. L'ivresse inspirait probablement de faire des farces et des plaisanteries. Ces banquets duraient longtemps, entre huit et dix heures; ils se prolongeaient jusqu'à l'aurore. Les esclaves tenaient un grand rôle réparti entre le service et l'animation.

Ce loisir était donc un mode de vie gréco-romain dont la pratique s'est étalée sur une longue période en Afrique romaine du I^er^ au IV^e^ siècle après J.-C. d'après les données de l'épigraphie, l'iconographie et un témoignage de saint Augustin (*contra Academicos*, I, 2). Ce dernier atteste le maintien de l'organisation des banquets quotidiens à la fin du IV^e^ siècle après J.-C. dans la cité de *Thagaste* qui étaient offerts par le bienfaiteur *Romanianus*: «quand de magnifiques tables étaient dressées pour des festins quotidiens où chacun pouvait demander et obtenir ce qui lui était nécessaire et aussi tout ce que désirait sa soif de délices»[23]. Ce plaisir de la table a continué sous des formes renouvelées longtemps après cette date et jusqu'à aujourd'hui.

23. Lepelley (1981), t. I, pp. 178-82, note 23 (notice de *Thagaste*).

Bibliographie

Baratte F. (1978), *Catalogue des mosaïques romaines et paléochrétiennes du Musée du Louvre*, Paris.

Beschaouch A. (1968), *Mustitana. Recueil des nouvelles inscriptions de Mustis, cité romaine de Tunisie* (Karthago, 14), Paris.

Briand-Ponsart C. (1999), *Une évergèsie modeste: les combats de boxe dans quelques cités d'Afrique Proconsulaire pendant l'Empire*, «AntAfr», 35, pp. 135-49.

De Coulanges F. (1892), *Epula*, dans *DA*, t. II, vol. 1, pp. 736-8.

Ghedini F. (1991), *Gymnasia... in thermis: ancora sul testamento di C. Cornelio Egriliano*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 353-9.

Golvin J.-C., Khanoussi M. (2005), *Dougga. Études d'architecture religieuse. Les sanctuaires des Victoires de Caracalla, de "Pluton" et Caelestis*, Bordeaux.

Ibba A. (a cura di) (2006), *Uchi Maius. 2: Le iscrizioni*, Sassari.

Khanoussi M. (1991), *Les spectacles de jeux athlétiques et de pugilat dans l'Afrique romaine*, «MDAI(R)», 98, pp. 315-22.

Khanoussi M. (2003), *Le temple de la Victoire Germanique de Caracalla à Dougga*, dans *L'Afrique du Nord antique et médiévale. Actes du VIII^e^ colloque d'archéologie et d'histoire de l'Afrique du Nord (I^er^ colloque international sur l'histoire et l'archéologie du Maghreb), Tabarka (Tunisie), 8-13 Mai 2000*, Tunis, pp. 447-56.

Khanoussi M., Maurin L. (dir.) (1997), *Dougga (Thugga). Études épigraphiques*, Paris.

Khanoussi M., Maurin L. (dir.) (2000), *Dougga, fragments d'histoire. Choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I^er^-IV^e^ siècles)*, Bordeaux-Tunis.

Lassère J.-M. (2005), *Manuel d'épigraphie romaine*, Paris.

Lepelley C. (1981), *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, tomes I-II, Paris.

Morel C. (1877), *Coena*, dans *DA*, t. I, vol. 2, p. 1280.

Naït Yghil F. (2004), *Pratiques sportives et spectacles de jeux athlétiques et de pugilat en Afrique à l'époque romaine*, Mémoire DEA sous la direction de M. Khanoussi, Tunis (inédit).

Naït Yghil F. (2009), *Recherches sur les loisirs et les distractions en Afrique à l'époque romaine*, thèse de doctorat, Tunis (inédite).

Naït Yghil F. (2010), *À propos de quelques sports et jeux en Tunisie à l'époque romaine*, dans *Sports et jeux dans les pays méditerranéens (XVI-XX siècle)*, Centre des Études et des Recherches Économiques et Sociales-CÉRÉS et l'Unité de Recherche «Mouquaranet» (22-24 novembre 2007), Tunis, pp. 17-42.

Naït Yghil F. (2011), *L'huile et la pratique du sport en Afrique à l'époque romaine. Appendice. Les gymnasia dans les provinces romaines d'Afrique*, dans *L'olivier en Méditerranée, entre histoire et patrimoine, Colloque international organisé par le Laboratoire des «Régions et ressources patrimoniales en Tunisie» de l'U-*

niversité de Manouba (Sousse, 6-10 février 2007), éd. par S. Baaziz *et al.*, La Manouba, II, pp. 187-222.

Naït Yghil F. (2013), *La célébration de l'achèvement des travaux de construction ou de restauration des monuments en Afrique Proconsulaire d'après l'épigraphie*, dans *Urbanisme et architecture en Méditerranée antique et médiévale à travers les sources archéologiques et littéraires*, *Actes du 2e colloque international (24-26 Novembre 2011)*, éd. par S. Guizani, Tunis, pp. 139-55.

Yacoub M. (1993), *Le musée du Bardo*. *Départements antiques*, Tunis.

Yacoub M. (1995), *Splendeurs des mosaïques de Tunisie*, Tunis.

OUIZA AÏT AMARA

La Numidie et sa population jusqu'au règne de Juba I: historiographie

Les auteurs anciens se sont souvent exprimés sur les périodes puniques et romaines en Afrique. A contrario, la Numidie et sa population, à l'époque de l'indépendance, n'ont pas suscité un grand intérêt chez eux. D'autres auteurs, modernes, ceux-là, ont également montré une totale indifférence pour cette période de l'histoire africaine. Au fil des communications présentées aux Congrès de *L'Africa romana*, de nombreuses indications sur la période numide ont été exposées. Certes, l'objectif premier de ces contributions est d'exposer l'histoire de l'Afrique romaine. Elles sont aussi l'occasion d'échanger et d'améliorer notre connaissance sur la Numidie indépendante.

Mots clefs: Numidie, *Massinissa*, Juba, *Cirta*, *Siga*, *Vaga*, *Zama*.

La Numidie et ses habitants n'ont que rarement fait l'objet d'études par les historiens. Force est de constater l'indifférence de ces derniers face à cette période de l'histoire de l'Afrique antique. St. Gsell, lui-même, ne s'est pas attardé sur le sujet dans ses écrits consacrés à l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord[1]. Les quelques études récentes sur l'histoire de la Numidie et de ses peuples tendraient à montrer, voire à démontrer, que ceux-ci n'auraient pas joué de rôle de premier plan dans le déroulement des événements les impliquant mais qu'ils n'auraient fait que subir la politique des autres Etats.

En effet, l'histoire de la Numidie indépendante est la partie la plus obscure de l'histoire de l'Afrique du Nord. Elle n'a préoccupé que peu les historiens modernes; ils ne lui ont accordé qu'une place marginale. Cette situation s'explique en partie par la rareté des sources. Les sources directes sont rares, voire illusoires: nous n'avons aucun écrit numide. Les seuls documents littéraires disponibles émanent d'auteurs grecs et latins non directement intéressés par cette histoire. Nous ne disposons donc que d'informations parcellaires à travers le récit des guerres puniques. Ces récits traitent

* Ouiza Aït Amara, Université d'Alger.

1. Gsell (1927), pp. 151-2. Voir cependant Mommsen, Marquardt (1891), p. 228.

de l'histoire politique et diplomatique, et quand ils parlent des royaumes numides, ils ne les présentent que comme alliés tantôt des uns, tantôt des autres.

L'histoire archéologique de la Numidie pâtit également du fait que les niveaux d'habitats romains recouvrent fréquemment les niveaux numides. Malheureusement, les spécialistes ne s'intéressent aux Phéniciens, Grecs et Romains, qu'à partir de textes, ou de sites archéologiques "à lecture directe". Par malchance, on ne dispose, sur l'histoire de la Numidie et de ses habitants, que de ce seul type de références numides.

Pourtant, de nombreuses indications sur la période numide ont été exposées à travers plusieurs communications présentées à *L'Africa romana*. Et amputer l'histoire du Maghreb des anciens d'un de ses éléments ne peut qu'en fausser la lecture. Aujourd'hui, grâce à la série des congrès appelés *L'Africa romana*, le sujet est abordé à plusieurs reprises et permet de mieux connaître la Numidie. Des indices historiques relatifs à la région de Numidie sont signalés dans les nombreuses contributions que nous citerons en exemple dans les différentes rubriques qui vont suivre.

1. La société

Dans *L'Africa romana*, plusieurs auteurs sont revenus sur les différents noms donnés aux habitants de l'Afrique antique. Dans l'étude que J.-M. Lassère a consacrée aux *Afri,* à l'armée romaine[2] et au statut de ce peuple dans les cadres administratifs de la province de Proconsulaire du Haut-Empire, il a prouvé que ces *Afri* étaient distincts des Carthaginois. Son article nous rappelle que les Numides représentaient l'élément africain le plus sûr de l'armée carthaginoise, jusqu'à la volte-face de *Massinissa* en 206.

M. Ghaki, dans sa contribution sur les stèles libyques et néo-puniques de Tunisie, étudie des inscriptions de Dougga[3]. Un texte, qui compte neuf lignes en libyque, nous informe sur les rois, les titres et les statuts chez les Numides. Le bloc sur lequel ces inscriptions sont gravées appartient à la "tour sud", considérée comme faisant partie de la "muraille numide" conservée sur plusieurs centaines de mètres au nord du site de Dougga.

Plusieurs données ont incité l'auteur à rattacher le document à ceux qui sont déjà connus: tous se situeraient au temps de la royauté massyle, à

2. Lassère (1988), pp. 177-84.
3. Ghaki (2000).

l'époque où Dougga disposait d'un statut spécial lui permettant de recevoir, en 138 av. J.-C., le sanctuaire de *Massinissa*. Le texte, d'après l'auteur, serait du IIe siècle, peut-être même du règne de *Micipsa*. Il convient qu'il n'y a pas suffisamment d'éléments pour être plus précis. Un autre de ces textes, dont le sens n'est pas toujours facile à saisir, donne des indications sur les titres et les fonctions chez les Numides.

Enfin, B. El Kadiri Boutchich, dans son article sur les relations politiques romano-numides durant la troisième guerre punique[4], revient sur les causes du refroidissement de ces relations. Il considère, cette fois-ci, l'aspect économique de la partie ouest de la Méditerranée, qui aurait joué un rôle capital à cet égard. Il insiste sur les objectifs de *Massinissa*, passé d'allié faible à puissant, dans le déclenchement de la troisième guerre punique. Il conclut que les relations entre Rome et la Numidie ont connu un changement à ce moment. Lorsque le roi de Numidie comprit que Rome tirait profit de cette guerre, les relations s'en sont trouvées affectées. A partir de là, les Romains ont minoré le rôle de *Massinissa* dans leur entreprise militaire, ce qui a provoqué l'ingérence romaine dans les affaires intérieures du royaume de Numidie, évidemment pour l'affaiblir.

2. Les rois, royaumes et guerres

Les origines du royaume d'*Ascalis*[5], de son développement historique autour de *Tingi* et des autorités dont il dépendait depuis le IIIe siècle av. J.-C., ont été abordées par H. Ghazi-Ben Maïssa. Il parle de *Syphax* et *Massinissa* qui ont régné dans cette région.

En énumérant les rois de Maurétanie, M. Majdoub examine les trois derniers siècles av. J.-C.[6]. Il fait part des incertitudes des historiens sur la filiation et la succession de la plupart des rois, faute de sources précises. Il énumère les rois maures, se référant aux rois numides les plus souvent cités. C'est ainsi, qu'il évoque *Baga*, contemporain de *Syphax* et des souverains massyles *Gaia* et *Massinissa*, son fils, qui régna dans la première moitié du IIe siècle av. J.-C. Ensuite, vient le tour du roi *Bocchus* I, son successeur contemporain de *Micipsa*, roi des Numides, et qui régna dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C. Il évoque aussi la relation entre *Bocchus* et *Jugur-*

4. El Kadiri Boutchich (2004).
5. Ghazi-Ben Maïssa (1996).
6. Majdoub (2006).

tha. L'auteur énumère tous les rois cités par les sources jusqu'au règne de Juba II en 25 av. J.-C. Il estime que le sujet nécessite un réexamen après des découvertes archéologiques nouvelles.

À propos des défaites des Romains face à *Jugurtha*, G. Brizzi, pour sa part[7], est revenu sur l'épisode de la défaite des troupes romaines à *Calama* en 109 face à leur ennemi numide.

Quant à F. Hinard[8], il réexamine l'intérêt accordé par *Marius* à la capture de *Jugurtha*. Il s'est interrogé sur le choix des deux émissaires, *A. Manlius* et *Sylla*, auxquels *Marius* a confié une double mission, militaire et diplomatique, auprès de *Bocchus*, roi de Maurétanie. Il doit amener celui-ci à rejoindre le parti romain et l'inciter à trahir son gendre. Les deux "chargés de mission" avaient une très bonne connaissance de l'Afrique et des Africains.

Le devenir de la Numidie après la disparition de *Jugurtha* est décrit par M. Majdoub[9]. Il étudie principalement l'intervention de Pompée en Maurétanie autour des années 82-81 av. J.-C., et ses rapports avec les rois Maures jusqu'au commencement de sa guerre contre César, en 49 av. J.-C.

Ces rois maures, dont *Ascalis*, *Mastanesosus* et son fils *Bocchus* II, contemporain de Bogud, exerçaient, après la guerre de Jugurtha, leur autorité sur le territoire de la Maurétanie et sur l'ouest de la Numidie. Pompée intervient en Afrique, s'empare de la Numidie, massacre le roi Hiarbas et ses troupes, et il rétablit Hiempsal au pouvoir.

La période de Juba I, roi de Numidie, a suscité l'intérêt de Y. Le Bohec[10], qui décrit l'échec de Curion en Afrique devant les Numides. Il insiste notamment sur le soutien apporté par le roi numide aux Pompéiens contre les Césariens. Cette contribution l'amène à évoquer les différents royaumes africains situés à l'ouest de la province romaine d'Afrique. Les rois africains avaient pris part à la guerre civile. La Numidie était divisée en deux, la partie ouest était administrée par *Massinissa* et la partie est était aux mains de Juba I, fils de *Hiempsal*. Il explique les raisons du ralliement de Juba I aux Pompéiens avec un important dispositif militaire. Le bilan militaire du Césarien fut très lourd : quinze cohortes et la cavalerie de Curion auraient péri. Curion mourut au combat et sa tête fut apportée à Juba I. Sur le plan politique le Sénat pompéien reconnut le titre de roi que portait Juba I.

7. Brizzi (1990).
8. Hinard (1989).
9. Majdoub (1998).
10. Le Bohec (2004). Cet article a été complété dans Id. (2010).

3. Les cités

Dans les congrès de l'*Africa romana*, certains auteurs se sont attachés aux lieux et aux villes, signalant leur rôle et leur importance à l'époque numide.

• *Siga*. J.-P. Laporte, dans son article sur *Siga* et l'île de Rachgoun[11], porte son attention sur la capitale de *Syphax*. Il nous fait remarquer que cette ville a fait objet de nombreux travaux historiques et archéologiques, mais avec des publications partielles et éparses. Il propose de les rassembler et de les mettre à disposition des chercheurs. Il voit dans ces sites les deux faces d'un même lieu de contact et d'échanges entre la Massaessylie continentale et la Méditerranée occidentale. Il s'attarde sur la période relative aux rois numides. Cette ville, d'après lui, a dû devenir capitale dans le dernier quart du III^e^ siècle av. J.-C. C'est probablement là que furent frappées les différentes monnaies royales. Après la numismatique, il s'est intéressé au mausolée des Beni Rhenane: fouilles, recherches, descriptions et contacts, puis il présente les différentes interprétations des historiens du site.

• *Vaga*. G. Di Vita-Evrard, dans son article sur la *fossa Regia* et les diocèses d'Afrique proconsulaire[12], admet la description, par Salluste, de la ville de *Vaga*. Elle fut une des plus grandes places commerçantes des royaumes numides. C'était là que résidaient des négociateurs romains venus d'Italie. Elle s'arrête sur l'histoire de cette ville d'origine numide qui se trouve sur les territoires conquis par Carthage sur les Massyles. En 150, *Massinissa* vient mettre le siège devant *Oroscopa*, une place forte punique. Ce nom recouvre celui donné à *Vaga*, qui a joué une première fois le rôle de ville-frontière disputée. Elle ne tranche pas sur le devenir de *Vaga* après 146, et elle propose deux solutions: soit, la ville a été cédée par Rome à *Massinissa* en guise de remerciement pour sa collaboration à l'écrasement de Carthage, soit elle a été incluse dans la *Provincia Africa* comme l'ensemble des possessions de Carthage. Elle fut donnée aux rois numides dans le cours du demi-siècle suivant, en reconnaissance, pourrait-on imaginer, des bons offices de *Micipsa*, qui avait respecté l'amitié romaine à plusieurs reprises. Pendant la guerre de *Jugurtha*, les marchands et la garnison romaine que *Metellus* avait installée dans cette agglomération furent massacrés. Le Romain a alors rayé de la carte la ville de *Vaga*. La guerre s'achève par la capture de *Jugurtha*. Les conditions territoriales de la paix de 105 ne nous sont pas connues. D'après

11. Laporte (2006).
12. Di Vita-Evrard (1986).

l'auteur, si *Vaga* n'a pas été incorporée dans l'*Africa Vetus* de 146, elle l'a été sans doute dans celle de 105.

• *Cirta*. Quant à J. Desanges, dans son article sur la *Cirta* de Salluste et celle de Fronton[13], il critique l'identification de la *Cirta* du *Bellum Iugurthinum* avec la *Cirta nova Sicca* (Le Kef) proposée par A. Berthier. Il dresse la liste des sources qui, d'après lui, contredisent cette thèse. Il se fonde aussi sur le témoignage de Fronton, le précepteur de Marc Aurèle et de *Verus*, qui était originaire de Cirta.

4. L'économie

Sans que cela en soit le sujet principal, quelques articles de l'*Africa romana* se rapportent à la production économique numide. L'archéologie révèle que, dès la première moitié du Ier millénaire av. J.-C., le développement d'une agriculture africaine de type méditerranéen était avancé (céréales, vignes, olives, dattes). Pour conditionner ces produits les paysans se faisaient artisans et ils fabriquaient des amphores originales désignées sous le nom générique d'"africaines I et II": les premières servaient à transporter l'huile et les secondes le vin et les salaisons.

Sur le vin justement, A. Hilali a rédigé un texte[14], qui vise à rétablir la place de la vigne dans l'agriculture méditerranéenne. Elle l'étudie comme un élément caractéristique de la civilisation africaine antique en général. Elle insiste sur l'héritage libyco-punique récupéré par Rome.

Les richesses des Numides sont l'objet également d'une contribution de P. Salama consacrée à la chasse aux trésors dans le Maghreb classique[15]. Ce dernier tente de montrer que les richesses des rois Numides attirèrent intérêt et jalousie. Le mobilier funéraire du Khroub, attribué au roi *Micipsa* (146-118 av. J.-C.), témoigne de la fortune des rois.

D'autres auteurs ont détaillé d'autres richesses. M. Khanoussi étudie le marbre numidique[16]. Certes, il en décrit surtout l'exploitation à l'époque romaine; mais, pour réaliser son étude, il remonte jusqu'à l'époque antérieure. Le marbre, un des produits phares de Numidie, était extrait dans la région de *Simitthus*.

13. Desanges (1987).
14. Hilali (2008).
15. Salama (2002).
16. Khanoussi (1998).

Un autre objet de richesse chez les Africains était la pourpre. N. Chebbi a traité de ce thème[17]. Il commence par une citation de Pline l'Ancien disant que la pourpre d'Afrique était parmi les plus estimées. Les anciens avaient une fascination pour la pourpre de Gétulie, symbole de richesse, de pouvoir et de puissance. Les rois africains, dont Juba I, portaient des manteaux de couleur pourpre.

D'autres sources de richesse ont été traitées. La production de céramique en Numidie a été signalée par V. Bridoux[18]. Son abondance est attestée sur tous les sites de Numidie et de Maurétanie dans les niveaux archéologiques de cette époque, mais elle est peu connue.

Le commerce du bétail, chez les Africains, a retenu l'attention d'E. Deniaux[19]. Elle parle du commerce de bêtes sauvages. Elle décrit les liens commerciaux entre Pompée et le roi Hiempsal. Elle pense que les bonnes relations entretenues avec le roi et sa famille ont permis à Pompée de se procurer des fauves en nombre important. Déjà, en 170 av. J.-C., une loi avait été votée par le peuple romain permettant d'importer des fauves d'Afrique pour les combats de l'amphithéâtre.

5. Le monnayage

Il existe très peu d'études sur la monnaie numide (nous avons déjà mentionné J.-P. Laporte). Dans un article de R. Pera[20], trois monnaies de bronze et d'argent ont été attribuées aux rois numides, *Micipsa*, Adherbal et Juba I. D'après l'auteur l'émission de monnaies a commencé à l'époque de *Massinissa* avec des lettres puniques et elles ont été diffusées en Europe. Certaines des monnaies du roi Juba I portent une inscription latine et néo-punique au revers, ce qui traduit l'alliance du roi avec les Romains et son respect envers Carthage.

C. Perassi parle des 82 monnaies figurées parmi les neuf mille anciennes du catalogue du Musée de Malte mises en valeur en 1995[21]. Certaines de ces monnaies numides sont en bronze; elles montrent une tête masculine couronnée, tournée vers la gauche: les cheveux bouclés, une barbe longue et pointue; au revers, un cheval de type barbe, le corps en mouvement. L'au-

17. Chebbi (2010).
18. Bridoux (2008).
19. Deniaux (2000).
20. Pera (1998).
21. Perassi (2008).

teur renvoie aux sources pour connaître les circonstances qui ont permis la circulation de ces monnaies à Malte. Elle date de la période où *Massinissa* a noué des liens avec cette île. L'auteur considère que le débarquement de la flotte de *Massinissa* au sanctuaire de Junon pour y déposer les dents d'éléphant, apportées par son amiral, en cadeau et par respect pour les lieux (épisode relaté par les sources, notamment par Cicéron et Valère Maxime), n'était pas occasionnel. En effet, il fait allusion aux velléités de conquêtes et d'expansion du roi *Massinissa* dans des territoires carthaginois autres que ceux d'Afrique passés aux mains des Romains. D'ailleurs, les relations entre les Romains et *Massinissa* connurent un refroidissement quand le roi commença à étendre son hégémonie au-delà des îles de Carthage en Méditerranée.

Même si la littérature gréco-latine ignore tout de la puissance numide et de son organisation, la circulation des monnaies numides révèle cette organisation et la réalité de sa flotte.

6. L'urbanisation

Dans le domaine de l'urbanisme, peu nombreuses sont les contributions à *L'Africa romana* pour la période numide.

A. Mahjoubi avait dénoncé le fort manque d'intérêt des historiens de l'Antiquité pour la question de l'urbanisme à la période préromaine[22]. Il souligne que les historiens, copiant les sources littéraires, décrivent l'Afrique préromaine comme une région désertique et rurale. L'archéologie confirme, a contrario, qu'une grande partie des villes romaines était bien plutôt puniques ou numides. La création des deux premières provinces romaines, *Africa Vetus* en 146 et *Africa Nova* en 46, n'a en rien modifié l'infrastructure urbaine de la région. En raison de l'absence de fouilles, nous ignorons l'évolution des villes avant l'installation romaine.

P. M. Derudas fait connaître la structure de la ville de Mactar et de ses fortifications au III^e^ siècle avant J.-C. Elle est devenue importante à l'époque de *Massinissa*[23].

22. Mahjoubi (1985).
23. Derudas (1990).

7. La religion

Pour la religion, il n'existe que deux articles concernant les Numides, encore que cette problématique ne semble pas en être le sujet principal. M. Martin Bueno et M. L. Cancela ont rappelé les caractéristiques des tombeaux numides du type de la tour funéraire, en particulier leur ornementation[24]. Ce sont des monuments comparables à ceux qui existent en Espagne, sans qu'on puisse affirmer qu'ils ont été véritablement transplantés depuis l'Afrique.

On trouve ensuite, dans un autre article de J.-P. Laporte[25], une étude de neuf documents décrits avec une grande précision. Ces stèles, d'après lui, appartiennent, sans aucun doute, au monde libyque et semblent montrer des traces de contacts avec le monde punique. L'une de leurs particularités est l'emploi de grandes plaques de calcaire ou de grès numide. Il reconnaît, sur ces stèles, un dieu chasseur et un chef dans le cavalier de Kerfala.

8. La culture

La culture généralement séduit davantage les chercheurs qui se penchent soit sur la langue, soit sur les écrits. Peu de contributions concernent directement la Numidie. Déjà cité, M. Ghaki fait connaître neuf inscriptions libyques, dont l'interprétation, dit l'auteur, est comme toujours difficile[26].

Quant à G. Mariotta, il compare deux écrivains, *Posidonius* et Salluste, et il insiste sur le fait que le second a utilisé plusieurs auteurs pour ses écrits, comme *Posidonius* d'Apamée et encore plus *Hiempsal*, contrairement à ce qui a été parfois écrit[27].

Enfin, concernant l'œuvre de Salluste, on trouve plus de détails sur les *libri punici* chez V. Krings[28]. Elle revient sur le passage de Salluste relatif à cet écrit qui a été maintes fois relu par les auteurs modernes. Ce passage a été commenté dans une double perspective. Il y a les questions d'abord du peuplement ancien de l'Afrique et ensuite de la littérature carthaginoise. L'auteur émet des réserves sur les interprétations des auteurs modernes qui

24. Martin Bueno, Cancela (1991).
25. Laporte (1992).
26. Ghaki (1996).
27. Mariotta (2000).
28. Krings (1990).

ne respectent pas toujours les textes et qui ne tiennent pas compte des circonstances ni des intentions dans lesquelles ils ont été rédigés. Elle croit que Salluste écrivait sans doute de seconde main et fort probablement à partir d'une ou plusieurs sources grecques. Sans vouloir nier l'impact de la culture punique, ni d'une spécificité numide, c'est une Numidie et un *Hiempsal* étroitement intégrés à la culture hellénistique qui se présentent à nous.

Conclusion

On sait que l'histoire des royaumes africains est écrite en marge de l'histoire romaine et en fonction des relations qu'ils entretenaient avec Rome.

Grâce aux contributions présentées à *L'Africa romana*, on comprend mieux pourquoi les Phéniciens, les Grecs et les Romains n'imposèrent pas leurs pratiques (politiques, religieuses et culturelles). On comprend aussi pourquoi l'admiration des historiens pour les réalisations puniques, grecques et romaines, avec la conviction que l'essor de la civilisation en Afrique du Nord leur était dû, est reconsidérée. Ils ont fini par reconnaître l'existence de civilisations africaines, notamment numides, avec leurs propres spécificités.

Ce nouveau regard, sur l'histoire de l'Afrique antique, en général, et de la Numidie, en particulier, s'est trouvé façonné grâce aux données acquisées progressivement et examinées avec un œil neuf, dans ces congrès qui prennent en compte les résultats actuels de la recherche. Et ceci, en partie, grâce aux enquêtes menées par de jeunes chercheurs de différents horizons.

Bibliographie

Bridoux V. (2008), *Les "imitations" de céramiques à vernis noir en Numidie et en Maurétanie (IIIe-Ier siècles av. J.-C.): état des recherches*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 609-36.

Brizzi G. (1990), *Giugurta, Calama e i Romani subiugum*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 855-79.

Chebbi N. (2010), *Les Africains et la pourpre*, dans *L'Africa romana XVIII*, pp. 157-74.

Deniaux E. (2000), *L'importation d'animaux d'Afrique à l'époque républicaine et les relations de clientèle*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1299-307.

Derudas P. M. (1990), *Osservazioni sull'impianto urbanistico di Mactaris numido-punica: la platea vetus,* dans *L'Africa romana VII*, pp. 213-20.

Desanges J. (1987), *La Cirta de Salluste et celle de Fronton*, dans *L'Africa romana IV*, pp. 133-5.
Di Vita-Evrard G. (1986), *La fossa Regia et les diocèses d'Afrique proconsulaire*, dans *L'Africa romana III*, pp. 35-45.
El Kadiri Boutchich B. (2004), *Les relations politiques de Rome avec le royaume de Numidie pendant la III^e guerre punique*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 1579-92.
Ghaki M. (1998), *Nouveaux textes libyques et néopuniques de Tunisie*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1037-45.
Ghaki M. (2002), *Stèles libyques et néopuniques de Tunisie*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 1661-78,
Ghazi-Ben Maïssa H. (1996), *Les origines du royaume d'Ascalis*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 1404-16.
Gsell S. (1927), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris.
Hilali A. (2008), *In vino veritas: la vérité sur une richesse africaine à l'époque romaine*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 223-36.
Hinard F. (1989), *Marius, Sylla et l'Afrique*, dans *L'Africa romana VI*, pp. 81-8.
Khanoussi M. (1998), *Les officiales marmorum numidicorum*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 997-1016.
Krings V. (1990), *Les libri punici de Salluste*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 109-17.
Laporte J.-P. (1992), *Datations des stèles libyques figurées de Grande Kabylie*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 389-423.
Laporte J.-P. (2006), *Siga et l'île de Rachgoun*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 2531-98.
Lassère J.-M. (1988), *Les Afri et l'armée romaine*, dans *L'Africa romana V*, pp. 177-84.
Le Bohec Y. (2004), *L'expédition de Curion en Afrique: étude d'histoire militaire*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 1603-16.
Le Bohec Y. (2010), *L'armée de la Numidie au temps de Juba I*, dans A. Ferjaoui (éd.), *Carthage et les autochtones de son empire du temps de Zama. Colloque international organisé à Siliana et Tunis du 10 au 13 mars 2004 par l'Institut National du Patrimoine et l'Association de Sauvegarde du site de Zama. Hommage à M. Fantar*, Tunis, pp. 445-56.
Mahjoubi A. (1985), *L'urbanisme de l'Afrique antique à l'époque préromaine,* dans *L'Africa romana II*, pp. 201-11.
Majdoub M. (1998), *Pompéius Magnus et les rois Maures*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1321-8.
Majdoub M. (2006), *Note sur quelques rois du Maroc*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 259-68.
Mariotta G. (2000), *Posidonio e Sallustio, Iug., 17-19*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 249-57.
Martin Bueno M., Cancela M. L. (1991), *Relazioni fra i monumenti funerari nordafricani e alcuni esempi spagnoli in epoca imperiale romana*, dans *L'Africa romana VIII*, pp. 101-5.

Mommsen T., Marquardt J. (1891), *Manuel des antiquités romaines, XI, De l'organisation militaire chez les Romains*, Paris.

Pera R. (1998), *Monete di Numidia nelle Collezioni di Palazzo Rosso a Genova*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1329-33.

Perassi C. (2008), *Il "Numidian Hoard" del Malta National Archaeological Museum*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 1375-402.

Salama P. (2002), *La chasse aux trésors dans le Maghreb classique*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 1955-68.

STEFAN ARDELEANU

Au-delà du couple "continuités et ruptures" Problèmes de périodisation en Numidie entre le IIe s. av. J.-C. et la fin du Ier s. ap. J.-C.

Cet article discute la nature problématique du modèle "continuité et ruptures" en Numidie depuis le IIe s. av. J.-C. jusqu'à la fin du Ier s. ap. J.-C. Grâce à l'augmentation récente des témoignages, les ruptures conventionnelles ne résultent guère compatibles aux chronologies désormais précisées concernant l'architecture, la céramique, la numismatique, les épitaphes etc. S'opposant aux modèles théoriques bipolaires qui dominent toujours le "discours identitaire" de cette époque fluide, l'auteur tente de mettre au point des nouvelles vues sur le riche dossier matériel et de souligner sa diversité aussi bien régionale que locale.

Mots clefs: Numidie préromaine, Numidie du Haut-Empire, périodisation, problèmes théoriques, chronologies matérielles.

C'est précisément un siècle après la chute de Carthage en 146 av. J.-C. que la victoire de César à *Thapsus* mit fin au royaume numide. Après une époque d'instabilité politique dans l'*Africa Nova*[1], la restructuration de l'ancien territoire numide est conventionnellement attribuée à Auguste. On lui prête la fondation de la province d'*Africa Proconsularis* entre 27 et 23 av. J.-C., le début d'une véritable colonisation depuis l'Italie vers le continent africain[2]. Concernant la période qui s'étend jusqu'à la fin du Ier s. ap. J.-C., l'historiographie moderne se contente d'établir les ruptures chronologiques selon les périodes de règnes des empereurs ou de leurs dynasties. Ainsi, l'œuvre militaire, municipale et économique des Flaviens est considérée comme le tournant de "l'Afrique retardée" sortant de son insignifiance[3]. L'objectif de

* Stefan Ardeleanu, Département d'Archéologie classique, Université Humboldt, Berlin.
N. Lamare et L. Hegemann ont commenté et corrigé ce texte, de ce-que ici on les remercions.

1. Teutsch (1962), pp. 77-126; Bullo (2002), pp. 9 s.; Pasa (2011), pp. 22, 182.
2. Teutsch (1962), pp. 127-233; Bullo (2002), pp. 10-7; Pasa (2011), pp. 60 s.
3. La mort d'Auguste joue un grand rôle chez Teutsch (1962) et Gascou (1982). L'époque julio-claudienne est conçue comme la rupture finale chez Bullo (2002) et Pasa (2011), mais une grande partie des données citées date plus généralement du Ier s. ap. J.-C.; à propos du rôle légèrement exagéré des Flaviens: Le Glay (1968).

cet article est de confronter cette périodisation de l'*opinio communis* aux témoignages archéologiques et épigraphiques qui ont récemment connu une augmentation considérable[4]. C'est pourquoi nous discuterons de l'opposition "continuités et ruptures", de sa dépendance aux concepts binaires, ainsi que de la difficulté d'établir une périodisation cohérente pour l'histoire de la Numidie du IIe s. av. J.-C. jusqu'à la fin du Ier s. ap. J.-C.

La recherche sur la Numidie a toujours été marquée par une série d'antagonismes. Jusqu'à ce jour, un discours surchargé par de mots-clefs lourds soutient des contradictions telles que "cité vs. périphérie" ou "romanisation vs. résistance berbère"[5]. Le modèle de "continuités et ruptures" s'inscrit dans cette lignée. La tradition scientifique voit avant tout les continuités comme la preuve d'un rejet face aux influences extérieures. D'autre part, l'accommodation de telles influences est perçue comme un changement d'identité culturelle ou ethnique, généralement décrit par des qualificatifs problématiques tels que «punicisé» ou «(auto)romanisé»[6]. Ainsi, la présence d'une inscription mentionnant un culte à Saturne ou Apollon prouve, selon les spécialistes, l'existence d'un précédent sanctuaire de Baal Hammon ou d'une autre divinité préromaine en ce lieu, même si les témoignages ne remontent pas au-delà du Ier s. ap. J.-C.[7]. D'autres vues paradigmatiques ont conduit à des interprétations supposant qu'il y avait eu des espaces urbains ethniquement bien distincts. Ces espaces se manifestaient à travers différents types de sanctuaires et de tombes ainsi que par des coutumes divergentes par rapport aux domaines religieux et funéraires[8]. À vrai dire, une telle séparation n'a jamais existé, si l'on en croit les répartitions équilibrées des sources directes *intra* et *extra muros*, ainsi que le maintien de presque

4. Brève discussion des ouvrages les plus pertinents: Ardeleanu (s.p.); littérature ancienne: Fentress (2006).

5. Le débat théorétique: Fentress (2006), pp. 3 s.; Pasa (2011), pp. 34-45; Ardeleanu (s.p.).

6. Chez Pasa (2011) «punicisé» et «romanisé» sont mentionnés 12 et 89 fois et la dernière notion 12 fois chez Bullo (2002); néanmoins, il manque une définition précise de celles-ci, même dans le chapitre sur la «romanisation»: Pasa (2011), pp. 34-40; à propos des problèmes terminologiques: Ardeleanu (s.p.).

7. *Simitthus*: Bullo (2002), p. 142; *Bulla Regia*: Bullo (2002), p. 137. À *Thugga*, le temple à Saturne sur le forum se distinguait bien du *tophet* du site: Bullo (2002), p. 124; Saint-Amans (2004), pp. 73-6.

8. Sphère religieuse: Bullo (2002), pp. 230, 243; Saint-Amans (2004), pp. 60, 218-21; domaine funéraire: Kallala, Sanmartí (2011), p. 396; Pasa (2011), pp. 508-80; Larminat (2011), pp. 220, 350.

tous les secteurs fonctionnels urbains[9]. Loin de là, les témoignages révèlent une transformation constante des anciens espaces par un mélange vivant des acteurs en jeu: les autorités municipales, civiles, religieuses, officielles, militaires et impériales représentaient, chacune pour soi, et de manière très variée, son statut social, sa position juridique, sa prospérité économique, son appartenance tribale, son âge, sa profession ainsi que son origine[10]. La volonté de montrer une identité "ethnique" nous échappe entièrement. Au contraire, le bi- et même le trilinguisme étaient très courants, avant et après la conquête romaine[11]. La translittération ou la traduction des noms et des formulaires, mais aussi l'ostentation de messages différents par diverses écritures et iconographies font déduire des conditions sociales très particulières et des réactions créatives aux exigences locales.

Dans le domaine architectural, on estime que les chapiteaux éoliques, les gorges égyptiennes, l'ordre dorique, les entablements avec denticules étroits ou les bases à double tore sans plinthe indiquent un milieu indigène[12] (FIG. 1). D'autre part, l'emploi de l'*opus caementicium* ou la construction de temples à podium évoqueraient une présence des Romains sur place. À vrai dire, les temples à podium à *Thugga*, *Zama Regia* et *Bulla Regia* remontent jusqu'au II^e^ s. av. J.-C.[13]. Lorsqu'on les situe dans le contexte plus vaste de l'architecture hellénistique, on ne doit pas s'étonner de trouver les analogies les plus proches avec les moulures des podiums de Rome[14]. Des corniches pourvues de denticules étroites étaient produites jusqu'au I^er^ s. ap. J.-C.[15] Le succès de

9. On citera par exemple le maintien des réseaux des voiries, des remparts ou des nécropoles: ARDELEANU *et al.* (2012), pp. 185-90; KALLALA, SANMARTÍ (2011), p. 33; GHAKI (1997).

10. Les grands corpus d'inscriptions, désormais disponibles pour *Thugga*, *Uchi Maius* ou *Ammaedara*, ont bien montré ces aspects; pour les épitaphes voir aussi: LASSÈRE (1973); DUPUIS, REBUFFAT (2002-03).

11. Voir plusieurs contributions dans DUPUIS, REBUFFAT (2002-03); PASA (2011), pp. 79-84.

12. Chapiteaux éoliques: FERCHIOU (1989), pp. 54, 82-94; BROISE, THÉBERT (1993), p. 360; gorges: FERCHIOU (1989), pp. 291-9; ordre dorique: ID. (1989), pp. 61-82, 270-84; corniches: ID. (1989), pp. 312-7; bases: ID. (1989), pp. 27-9; KSOURI (2012), pp. 38-52 (*Bulla Regia*) et 262 fig. 195 (*Zama Regia*).

13. Thugga: BULLO (2002), pp. 120-2; SAINT-AMANS (2004), pp. 46-9; *Zama Regia* et *Bulla Regia*: KSOURI (2012), pp. 247-69; on n'oubliera pas les monnaies de *Juba* Ier: KSOURI (2012), fig. 189.

14. SHOE MERIT, EDLUND-BERRY (2000), p. 157 tav. 50, 1 (temple C, Largo Argentina); KSOURI (2012), fig. 184.

15. Mactar, Assuras, *Thugga*: FERCHIOU (1989), pp. 317-26.

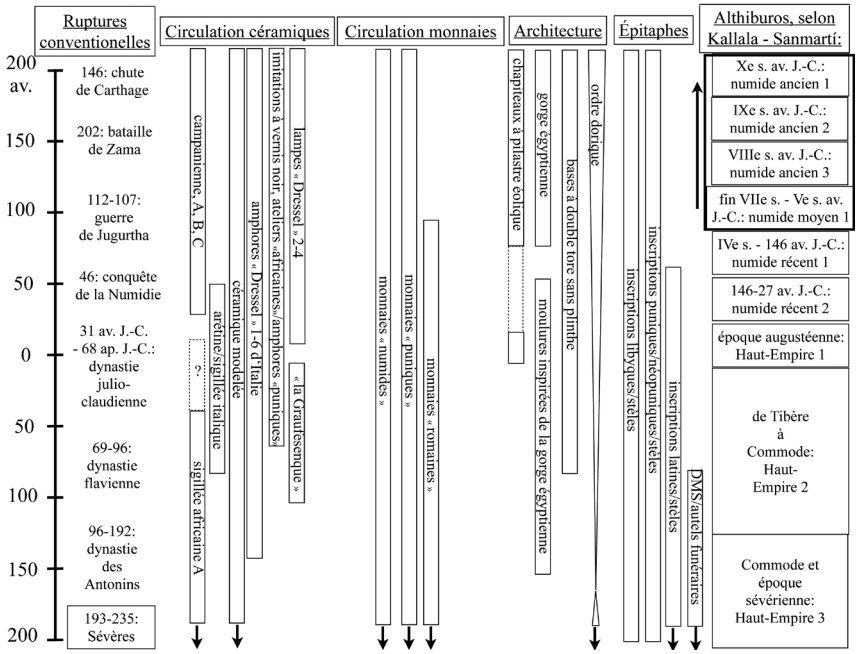


FIG. 1 La problèmatique de la combinaison des périodisations historiques avec les chronologies archéologiques et un exemple mixte concernant le site d'*Althiburos*.

l'ordre dorique ne s'est pas non plus démenti[16]. On trouve toujours des moulures inspirées de la gorge égyptienne[17] et les bases à double tore sans plinthe ont même connu une augmentation par rapport à l'époque précédant la conquête romaine[18]. Pourquoi le citoyen romain *I. Venustus* et le vétéran *Q. Annaeus Balbus* ont-ils intégré des chapiteaux éoliques – éléments entretemps passés de mode – dans leurs inscriptions et leurs mausolées à *Thugga* et *Thuburnica*[19], si ce n'est pour montrer leur appartenance à une haute

16. Ferchiou (1989), pp. 61-82, 270-84; cfr. par exemple à *Cirta*: Lassère (1973), fig. 39 n. 84.

17. *Bulla Regia*: Ferchiou (1989), pp. 265-7; Ksouri (2012), ch. IV.1 et I.2.1; *Simitthus*: Arnold *et al.* (2012), p. 195 fig. 13.

18. Ferchiou (1989), pp. 29-40; cfr. au moins trois séries à *Bulla Regia* du I^er^ s. ap. J.-C.: Ksouri (2012), pp. 38-52.

19. Saint-Amans (2004), p. 299 n. 25; la position du chapiteau éolique sur un chapiteau corinthien à *Thuburnica* est d'un point de vue architectural inutile et renforce l'intention de souligner ce réflex: Ferchiou (1989), p. 88.

couche sociale, mise en scène durant l'époque augustéenne par le recours à un élément d'architecture aristocratique de l'époque hellénistique? Mais les commanditaires pouvaient aussi étaler des aspects sans tradition locale dans les mêmes monuments, c'est-à-dire des inscriptions latines selon les formulaires officiels ou l'ordre corinthien désormais en vogue dans l'architecture de l'Italie. Les sites de *Bulla Regia* et de *Simitthus* montrent que la coudée "punique" était utilisée à une telle fréquence pendant le Ier s. ap. J.-C. qu'elle ne constitue plus aujourd'hui un élément de datation[20]. Sans oublier leur emploi simultané avec l'*opus caementicium* ou *africanum*, ces exemples constituent les témoins d'une ouverture et d'un comportement pragmatique vis-à-vis des dernières technologies. Il ne serait pas adéquat de déduire de ces éléments une simple continuité ou une simple transformation, parce qu'on se contenterait d'appliquer des évolutions mono-linéaires en excluant une partie non négligeable du dossier.

La difficulté qui se produit lorsqu'on lie les ruptures historiques à la culture matérielle devient évidente face aux chronologies céramiques. Les poteries importées du territoire punique ont connu leur apogée durant les conflits les plus graves entre le royaume numide et Carthage, et c'est même après 146 av. J.-C. qu'ils abondaient en Numidie[21]. L'import des céramiques campaniennes et la production des lampes en Numidie selon les formes italiques dès le IIIe s. av. J.-C. n'étaient pas interrompus par des événements politiques, ni la chute de Carthage[22], ni la guerre de Jugurtha. Au contraire, la pénétration des céramiques de l'Italie et leur imitation variable furent intensifiées au cours des IIe et Ier s. av. J.-C.[23]. À *Hippo Regius*, la stricte application des chronologies céramiques a amené J.-P. Morel à dater du milieu du Ier s. av. J.-C. une activité édilitaire[24]. Aussi précise que soit cette datation, elle ne nous permet pas de connaître le contexte des constructions, préromain ou républicain. Ni les diffusions d'une certaine céramique, ni

20. Ksouri (2012), pp. 4, 203-11; Ardeleanu *et al.* (2012), p. 190.

21. Broise, Thébert (1993), pp. 153-218; Kallala, Sanmartí (2011), p. 37; Möller *et al.* (2012), pp. 206-8; seules les imitations à vernis noir «carthaginoises» déclinent: Pasa (2011), p. 282.

22. Bussière (1995), p. 276: «les événements de 146 ne semblent pas avoir eu de répercussion immédiate sur la production en dehors de la métropole»; Crawley Quinn (2004), p. 1595 sur le rôle relatif de la date de 146.

23. Morel (1968); Broise, Thébert (1993), pp. 217-21; Kallala, Sanmartí (2011), pp. 33. 37; Möller *et al.* (2012), pp. 208 s.; en général: Fentress (2006), pp. 9. 15; Pasa (2011), pp. 306 s.

24. Morel (1968), pp. 61, 66, 81: «nous [...] préférons laisser le débat ouvert».

le marché interrégional du Ier s. ap. J.-C. ne réagissaient apparemment à la conquête ou bien aux périodes de règne des empereurs[25]. Il convient de prendre en compte que l'axe commercial préétabli entre l'Italie centrale et la Numidie se poursuivait[26]. Il est donc logique de trouver parmi les inhumations tardives des dolmens mactarois des sigillées arétines à la place de la céramique à vernis noir de l'époque précédente[27]. Certes il y a eu modification du mobilier, mais conceptuellement le rituel funéraire n'a pas changé.

La céramique modelée pose toujours de grands problèmes, puisqu'elle reste surchargée de préjudices tels que "indatable" ou "surdéveloppée". C'est pourquoi elle continue d'être associée aux notions "berbère", "numide" ainsi que «de tradition libyco-punique»[28]. En ce moment, il serait peu imaginable que des analyses archéometriques attestaient des provenances multiples, comme Mansel l'a relevé à Carthage[29]. En fait, rien ne nous empêche d'envisager une vaste circulation de ces céramiques en Numidie. Si, néanmoins, des analyses confirmaient une fabrication essentiellement locale – ce qui est vraisemblable – conviendrait-il toujours de lier cette poterie à une identité ethnique aussi vague que "numide", compte tenu de sa diversité régionale et de sa longue persistance?[30] Un autre problème chronologique est constitué par la longue utilisation des monnaies préromaines. On a argumenté que la perte de leur valeur économique, résultant d'une réorganisation monétaire sous Trajan, fut la raison pour laquelle elles étaient déposées en masse dans les tombes du IIe s. ap. J.-C.[31]. Cependant, on a trouvé des bronzes numides très usés avec un poids comparable aux asses impériales dans les contextes quotidiens, par exemple stratifiés dans les couches de la *fabrica* de marbre à

25. L'hypothèse de Le Glay (1968), p. 231, selon laquelle la sigillée africaine était un phénomène flavien est désormais réfutée par les analyses qui attestent une production antérieure: Bonifay (2004); Fentress (2006), p. 24; Pasa (2011), p. 280; les chronologies des lampes les plus fréquentes en Algérie (Dressel 2-4) couvrent la majorité du Ier s. av., mais englobent aussi le début du Ier s. ap. J.-C.: Bussière (1995), p. 250.

26. Pour la sigillée italique et les lampes voir: Bussière (1995); Bonifay (2004), p. 478; Pasa (2011), p. 282.

27. Ghaki (1997), p. 70 y voit le signe d'une «romanisation tardive»; Pasa (2011), pp. 483 s.

28. Bonifay (2004), p. 303; Pasa (2011), pp. 514, 527; Kallala, Sanmartí (2011), p. 34.

29. Une bonne partie des céramiques modelées de la Carthage archaïque est importée (Sardaigne): Mansel (2010).

30. Ghaki (1997), p. 68; Bonifay (2004), pp. 303-11; Kallala, Sanmartí (2011), pp. 34, 36, 112-51, 264-91; Möller *et al.* (2012), pp. 208-10 fig. 20.

31. Larminat (2011), p. 608.

Simitthus aux IIe et IIIe s. ap. J.-C.[32]. Apparemment, ces monnaies revêtaient, grâce à leurs caractères de la frappe, une fonction de paiement complémentaire dans la circulation monétaire impériale. Il faut alors se rendre compte que la datation des monnaies "numides" dépend toujours de leur propre contexte stratigraphique, mais jamais de leur nomenclature.

En conclusion, que reste-t-il de la périodisation établie face aux problèmes mentionnés? En premier lieu, il serait utile de comprendre cette époque comme une phase fluide qui – d'après les traces archéologiques et épigraphiques – n'était pas divisée en deux mondes statiques par la date de 46 av. J.-C.[33]. Bien entendu, de nombreuses ruptures et continuités ont eu lieu, mais il faut renoncer à les mesurer selon leur prétendue nature contradictoire. Une transformation peut avoir lieu alors que des traditions préexistantes sont maintenues. Par contre, un retour à des valeurs traditionnelles peut émerger après un hiatus et il ne doit pas forcément être considéré comme une continuité linéaire. C'est plutôt la croyance aux modèles préétablis qui nous empêche de regarder les découvertes d'une manière différenciée. En fait, une approche limitée sur le couple "continuité et rupture" renforce les innombrables bipolarités. Il suffit de penser aux fouilles et aux prospections récentes qui ont différencié et parfois complètement révisé l'histoire de certains sites ou régions. Il serait donc intéressant d'établir une rythmicité à travers un mélange caractéristique de toutes les données à disposition. Ceci ne signifierait pas l'exclusion des sources littéraires qui reflètent le cadre politique général. Chaque région et chaque site a ses propres spécificités et dynamismes, qui devraient recevoir des études plus approfondies et constituer les premiers régulateurs d'une historiographie reconstruite qui est *a priori* artificielle[34]. Si on déterminait le dossier selon les chronologies céramiques, épigraphiques, numismatiques, stylistiques et architectoniques, on évaluerait beaucoup plus proche aux données *existantes* au lieu de se fonder sur des présomptions dogmatiques[35]. La mutation

32. Mackensen (2005), pp. 92, 140.

33. On se rappellera que la Numidie se trouvait bien avant 46 – au moins à partir du début du IIe s. av. J.-C. – dans l'intérêt économique et politique romain: Teutsch (1962), pp. 5-51; Crawley Quinn (2004), p. 1600.

34. Cfr. les développements municipaux très variés de chaque région: Teutsch (1962); Gascou (1982).

35. Voir la périodisation originale établie pour *Althiburos* à la base d'une combinaison des données historiques et stratigraphiques: Kallala, Sanmartí (2011), p. 29. On doit souligner que cette périodisation vaut seulement pour ce site (et son hinterland?). À Mactar, à une distance de 30 kilomètres, l'évolution diachronique peut présenter une différence

d'un débat ethno-culturel vers un débat socio-économique avec la mise au point sur les développements régionaux, les goûts et motivations personnels, fonctionnels et pragmatiques me semblerait un premier pas dans la bonne direction.

Bibliographie

Ardeleanu S. *et al.* (2012), *Die stratigraphischen Sondagen nördlich des Forums,* dans Khanoussi, Von Rummel *et al.* (2012), pp. 184-92.

Ardeleanu S. (s.p.), *The state of current research on pre- and early Roman Numidia: problems and perspectives of the new millennium*, dans *XVIII Congresso dell'Assocoazione Internazionale di Archeologia Classica (Mérida 2013)*, sous presse.

Arnold S. *et al.* (2012), *Der sog. Kaiserkultbau*, dans Khanoussi, Von Rummel *et al.* (2012), pp. 192-200.

Bonifay M. (2004), *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique* (BAR Int. Ser., 1301), Oxford.

Broise H., Thébert Y. (1993), *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia I. Les thermes memmiens, II. Les architectures* (Coll. EFR, 28), Rome.

Bullo S. (2002), *Provincia Africa. Le città ed il territorio dalla caduta di Cartagine a Nerone*, Roma.

Bussière J. (1995), *Lampes d'Algérie II. Lampes grecques, hellénistiques et tardo-républicaines*, «AntAfr», 31, pp. 231-76.

Crawley Quinn J. (2004), *The role of the 146 settlement in the provincialization of Africa*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 1593-602.

Dupuis X., Rebuffat R. (2002-03), *Le Plurilinguisme en Afrique du Nord de la protohistoire au Moyen Age: journée d'étude, Paris 2001*, «AntAfr», 38-9, pp. 205-320.

Fentress E. (2006), *Romanizing the Berbers*, «P&P», 190, pp. 3-33.

Ferchiou N. (1989), *L'évolution du décor architectonique en Afrique proconsulaire des derniers temps de Carthage aux Antonins*, Tunis.

Gascou J. (1982), *La politique municipale de Rome en Afrique, I. De la mort d'Auguste au début du 3e siècle*, dans *ANRW*, X, 2, pp. 136-227.

Ghaki M. (1997), *Le nouveau monument mégalithique de Maktar*, «REPPAL», 10, pp. 63-72.

Kallala N., Sanmartí J. (2011), *Althiburos I. La fouille dans l'aire du capitole et dans la nécropole méridionale*, Tarragona.

notable: Bullo (2002), pp. 157-62; cfr. la chronologie établie par Picard pour le style des reliefs, qui est peut-être trop liée à l'histoire municipale du site: Bullo (2002), p. 161; Pasa (2011), p. 368.

Khanoussi M., Von Rummel P. *et al.* (2012), *Simitthus (Chimtou, Tunesien). Vorbericht über die Aktivitäten 2009-2012*, «MDAI(R)», 118, pp. 179-222.
Ksouri H. (2012), *Le théâtre de Bulla Regia dans son contexte urbain*, thèse, Bordeaux.
Larminat S. de (2011), *Mourir enfant en Afrique romaine*, thèse de doctorat, Aix.
Lassère J.-M. (1973), *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Africa*, «AntAfr», 7, pp. 7-151.
Le Glay M. (1968), *Les Flaviens et l'Afrique*, «MEFRA», 80, pp. 201-46.
Mackensen M. (2005), *Simitthus, III. Militärlager oder Marmorwerkstätten. Neue Untersuchungen im Ostbereich des Arbeits- und Steinbruchlagers von Simitthus/Chemtou*, Mayence.
Mansel K. (2010), *Carthage aux 8e et 7e siècles av. J.-C.: des autochtones dans la métropole punique?*, dans *Carthage et les autochtones de son empire du temps de Zama, colloque international, Tunis-Siliana, 10-13 mars 2004*, éd. par A. Ferjaoui, Tunis, pp. 283-94.
Möller H. *et al.* (2012), *Keramikbearbeitung aus dem Bereich des sog. Kaiserkultbaus und des Forums*, dans Khanoussi, Von Rummel *et al.* (2012), pp. 205-10.
Morel J.-P. (1968), *Recherches stratigraphiques à Hippône*, «BAA», 3, pp. 35-84.
Pasa B. (2011), *Recherches sur l'Africa vetus, de la destruction de Carthage aux interventions césaro-augustéennes*, thèse de doctorat, Toulouse.
Saint-Amans S. (2004), *Topographie religieuse de Thugga (Dougga)*, Bordeaux.
Shoe Merit L., Edlund-Berry I. (2000), *Etruscan and Republican Roman Mouldings*, Rome.
Teutsch L. (1962), *Das Städtewesen in Nordafrika in der Zeit von C. Gracchus bis zum Tode des Kaisers Augustus*, Berlin.

TOUFIK HAMOUM

L'élite sociale de *Thibilis* "cité de la confédération cirtéenne" à la lumière de son épigraphie

L'épigraphie de *Thibilis* est dominée par des inscriptions funéraires, dont de nombreux textes ont été souvent réduits à des petits fragments. Nous mettrons en lumière l'importance de *Thibilis* et son rôle en tant que foyer de romanisation. Son épigraphie atteste que la cité a donné une élite et une bourgeoisie locale qui a joué un rôle confirmé dans la vie de la cité et de la confédération cirtéenne dont elle dépendait. Certaines personnalités ont été même appelées à des hautes fonctions dans l'Empire. Le matériel épigraphique nous permet de dresser une liste des personnalités les plus influentes de *Thibilis* et leur place privilégiée dans la vie politique et sociale de la confédération.

Mots-clés: *Thibilis*, structure sociale, organisation, romanisation.

L'étude de l'élite sociale de *Thibilis* s'inscrit dans le cadre d'une réflexion globale sur la politique romaine exercée sur les provinces et les cités africaines ainsi que ses structures sociales et politiques. Il s'agit là d'une synthèse sur la bourgeoisie locale, ayant une influence manifeste sur l'évolution de la cité et de la société de *Thibilis*. A travers ce recensement, nous tenterons de repérer la manière dont les différentes familles thibilitaines ont essayé de secréter leurs élites ayant exercé différentes responsabilités au niveau local et à l'échelle de l'empire.

Thibilis = Announa[1], située à 56 kilomètres au nord-est de *Cirta* (FIG. 1)[2]. Le nom de *Thibilis*, écrit ainsi sur les documents épigraphiques et sur la plupart des textes littéraires[3], n'est certainement pas d'origine latine[4]. Il est

* Toufik Hamoum, Institut d'Archéologie, Université d'Alger 2.

1. *AAA*, f. 18, n. 107, pp. 7-9.

2. Voir aussi: C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au bas empire*, Paris 1979-81, t. II, p. 477; J. GASCOU, *Pagus et castellum dans la confédération cirtéenne*, «AntAfr», 19, 1983, pp. 157-207; J. FRANÇOIS, *Les cités de l'occident romain*, Paris 1990, p. 63.

3. *Tibilim* à l'accusatif: AUG., *epist*., 112, 1; ANON. RAV., III, 6, p. 149 (Pinder et Parthey).

4. S. GSELL, C. A. JOLY, *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, t. III, Alger, 1918, p. 12: beaucoup de noms africains connus par des documents de l'époque romaine commencent par

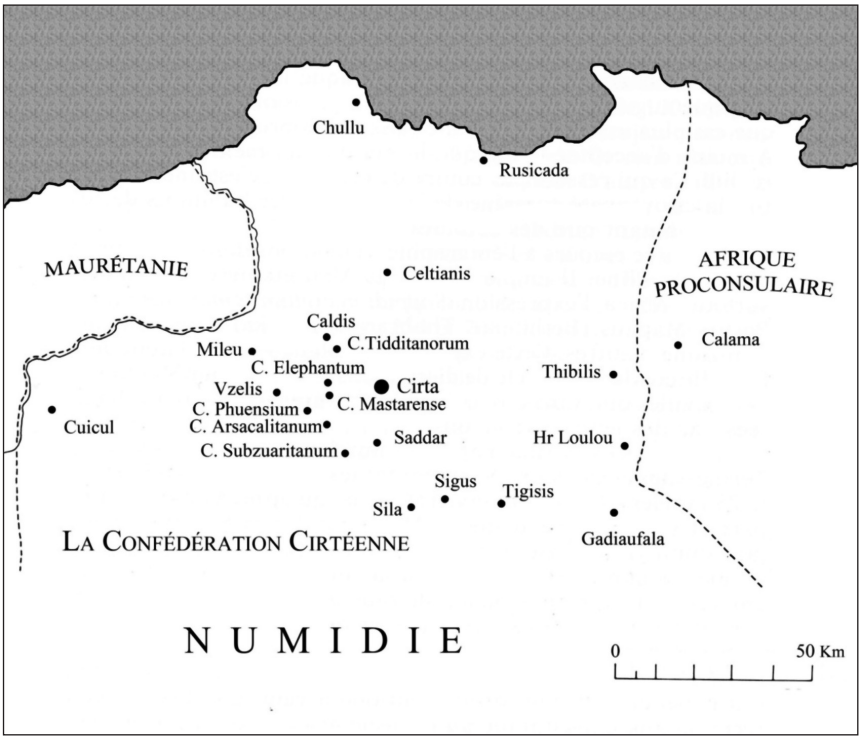


FIG. 1 Carte de la Numidie cirtéenne.

clair que ce *Castellum* avait plus d'importance qu'un simple fort par le fait même que Juba I y conservait du blé et du matériel de guerre dans une région qui est malgré tout éloignée du terrain des opérations et certainement peu peuplée[5].

Sous le haut empire, *Thibilis* dépendait de *Cirta*[6] et ses citoyens romains étaient de fait inscrits dans la tribu *Quirina* qui est d'ailleurs très

«Th», qui indique généralement le préfixe du féminin dans la langue libyque (S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, 1921, p. 313).

5. F. BERTRANDY, *Thibilis (Announa), de Juba Ier au triumvir M. Aemilius Lepidus*, «Karthago», XIX, 1977-78, pp. 87-106; J.-M. LASSÈRE, *Vbique populus. Peuplement et mouvement de la population de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères*, Paris 1977, pp. 219 s.

6. *ILAlg* II.2, 4686, 4689, 4692.

largement attestée; à une exception près ou une épitaphe fait référence à la tribu *Galeria*[7]. C'est le seul document qu'on connaisse jusqu'à présent. Au plus tard sous Hadrien, cette cité et son territoire constituaient un *pagus*[8].

La confédération cirtéeenne fut dissoute entre 252 et 268[9], sans doute sous Valérien ou Gallien. *Milev*, *Rusicade* et *Chullu* devinrent des colonies autonomes. *Thibilis* fut alors organisée en municipe indépendant. Cette affirmation est appuyée par la découverte d'une borne milliaire[10] datée de l'année 269, attestant l'existence d'un municipe à *Thibilis*.

7. *CIL* VIII, 5650; *ILAlg* II.2, 5938: mention de la tribu *Galeria* sur une inscription funéraire de *P(ublius) Valerius / T(iti) f(ilius) Galer(ia) / Fundanus / v(ixit) a(nnos) XXX / h(ic) s(itus) e(st)*.

8. Gascou, *Pagus et castellum*, cit., p. 184; *ILAlg* II.2, 4659: dedicace à Hadrien, qui mentionne la présence d'un trésor public, s'il faut comprendre *S(umptu) P(ublico)* et qui est confirmée par une inscription datée de 161-169 (*ILAlg* II.2, 4660) où il y a mention *P(ecunia) P(ublica) / D(ecreto) D(ecurionum)*.

9. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine*, cit., p. 479; Gascou, *Pagus et castellum*, cit., p. 183; François, *Les cités de l'occident romain*, cit., p. 61. Il est sûr que *Thibilis* est municipe vers 269, statut obtenu vraisemblablement entre 253 et 268, ce qui est confirmé par la dissolution de la *contributio* cirtéenne déduite à partir d'une inscription de *Mileu*: *ILAlg* II.2, 8559 = *CIL* VIII, 8210, datée entre 253-268. Conforté aussi par les inscriptions de la Grotte du Taya, *ILAlg* II.2, 4548 et 4552 qui mentionnent des duumvirs en 268 et 275; voir aussi la liste chronologique des dédicaces datées par les *Magistri Thibilitanorum* de la Grotte du Taya: *ILAlg* II.2, pp. 407 s.

10. *AE*, 1982, 953 = *AE*, 2001, 2065: *Imp(eratore) Caes(are) M(arco) Aure/lio Claudio / invicto pio / Felice Aug(usto) / [...pont(ifice)] max(imo) / trib(unicia) potes(tate) / p(ater) p(atriae) co(n)s(ule) II p.p. / municip(ium) Thib(ilitanorum).* Borne milliaire découverte par Pierre Salama en 1966 à Aïn Amara, dont on doit la publication à C. Lepelley, *Notes sur sept inscriptions africaines du bas-empire*, «ZPE», XLIII, 1981, p. 192: est étudiée sous le n. VII, pp. 191-3 = *Les cités de l'Afrique romaine*, cit., p. 478; cette borne montre que *Thibilis* fut promu municipe entre les années 251 et 268-269, probablement sous les règnes de Valérien et Gallien (253-268). Il s'agit d'un milliaire du second mille de la route *Thibilis-Calama*. Claude II a régné deux ans de sept/oct 268 à sept 270. M. Xavier Dupuis (maître de conférences à Paris X, spécialiste de l'épigraphie de l'Afrique du Nord) a bien voulu revoir ces deux textes et nous faire part de ses observations savantes. Une première remarque: est qu'il y a deux fois *PP* sur la pierre et la mention d'un deuxième consulat figure aussi sur d'autres textes. Alors que Claude II n'a été consul qu'une seule fois, en 269 (mais on a pu lui décerner fictivement ou non un premier consulat lors de son avènement, ce qui expliquerait que celui de 269 ait été considéré comme le second). P. Salama pense à une répétition fautive de *PP*, Lepelley à la formule *p(ecunia) p(ublica),* dont la place et la mention seraient très inhabituelles. M. Xavier Dupuis suggère que le premier *PP* est une faute pour *II*, ce qui donnerait la séquence TRIB POTES / II COS II et placerait l'inscription entre le 1er janvier et le 9 décembre 269.

Un autre texte daté de 305-306 viendra plus tard confirmer cette évolution du statut de la cité d'un *pagus* à un municipe[11], déjà attesté entre 286 ou 293 et 305 par des milliaires[12]:

D(omino) n(ostro) nobilissimo / Caesari Flavio Va/lerio Constan/tio Augusto / res publica / splendidis/simi munici/pi(i) Thibili/tanorum.

La première tâche qui nous incombe est de dater le matériel épigraphique de *Thibilis* en se référant aux éléments suivants:

- La plus ancienne inscription impériale de *Thibilis* est une dédicace à Vespasien et Titus[13]. Le consulat de Vespasien indiqué sur l'inscription permet de la dater de l'année 74 ap. J.-C.[14]. Parmi les inscriptions les plus récentes, une portant la mention de *Augg et Caesarib*[15] permet de situer l'inscription entre 284 et 305, les Augustes et les Césars étant sans doute ceux de la tétrarchie, à savoir Dioclétien et Maximin, Constance et Galère[16]. Une autre inscription dédiée à Galère est datée de l'année 306 ap. J.-C., et plus récente encore est l'inscription où sont mentionnés les empereurs Valentinien mort en 375 et Valens mort en 378[17].
- Le plus récent gouverneur de Numidie attesté à *Thibilis* est *Decius Albinus iunior*, qui a exercé ses fonctions sous Théodose, Valentinien et Arcadius, ce qui situe l'inscription entre l'année 383 et 392 ap. J.-C.[18].

A partir de ces éléments, on pourra donc affirmer sans trop grands risques que l'occupation de la cité est attestée depuis la seconde moitié du Ier siècle jusqu'au début de la deuxième moitié du IVe siècle au moins.

Le matériel épigraphique de *Thibilis* nous fournit un nombre important de personnages appartenant à la bourgeoisie locale malgré le statut de la ville qui est de moindre importance par-rapport aux autres grandes villes de la confédération cirtéenne. La majorité appartenait aux grandes familles sénatoriales, équestres et municipales, les classes les plus influentes dans la vie politique, sociale et religieuse (dont la liste en TAB. 1).

11. *ILAlg* II.2, 4669.
12. *CIL* VIII, 22276 et 22277.
13. *ILAlg* II.2, 4658.
14. Voir notice *ILAlg* II.2, p. 435.
15. *ILAlg* II.2, 4668.
16. *ILAlg* II.2, 4671.
17. *ILAlg* II.2, 4677.
18. *ILAlg* II.2, 4685.

TAB. 1 Les classes les plus influentes dans la vie politique, sociale et religieuse de *Thibilis*

Noms	**Sources**
Liste des sénateurs romains, originaires de Thibilis	
Q. Antistius Adventus Q. f. Quir. Postumius Aquilinus	*ILAlg*, II.2, 4681, 4682, 4634
Lucius Antistius Mundicus Burrus	*ILAlg*, II.1, 613
Vibia Aurelia Sabina	*ILAlg*, II.2, 4661
C. Iulius C. f. Quir. Pudens	*ILAlg*, II.2, 4683, 4684
Q. Geminius Q. fil. Quir. Marcianus	*ILAlg*, II.2, 634, 4687
Liste des chevaliers romains, originaires de Thibilis	
[. Cor]nelius M. fil. Quirina Rusticus	*ILAlg*, II.2, 634, 4687
M. [ ]iu[.... M]arcellinus	*ILAlg*, II.2, 4636
M. Cornelius M. Fil. Quir. Rusticus	*ILAlg*, II.2, 4688
L. Sittius M. f. Quir. Rufinus	*ILAlg*, II.2, 4692
[. Sittius]...	*ILAlg*, II.2, 4693
?	*ILAlg*, II.2, 4694
Liste des magistrats municipaux et sacerdos	
M. Coranius Successus	*ILAlg*, II.2, 4653
M. Livius Felix	*ILAlg*, II.2, 4641
P. Sittius M. [f.] Quir. Bland[us]	*ILAlg*, II.2, 4642
C. Modius C. [f.] Quir. Cleme[ns]	*ILAlg*, II.2, 4642
.....]anus	*ILAlg*, II.2, 4654
..]ius [...] Quadratus	*ILAlg*, II.2, 4654
M. Marius Aemilianus	*ILAlg*, II.2, 4705
M. Vipsanius M. f. Quir. Martialis	*ILAlg*, II.2, 4643, 4703
Clodia Vitosa Tertullina	*ILAlg*, II.2, 4686
L. Brussius Q. f. Quir. Hospitus	*ILAlg*, II.2, 4698
P. G(...) P. f. Quir. Domitius	*ILAlg*, II.2, 4699
Iulia G. f. Albia	*ILAlg*, II.2, 4701
C. Iulius Phalacrius	*ILAlg*, II.2, 4700
Licinia L. f. Monula	*ILAlg*, II.2, 4700
Senia N(a)mpam(e)	*ILAlg*, II.2, 4702
P. Sextilius C. fil. Quir. Honoratus	*ILAlg*, II.2, 4647
Popilia M. fil. Maxima	*ILAlg*, II.2, 4646, 4718
C. Volusenius Rusticus	*ILAlg*, II.2, 4650
Classe sénatoriale et équestre	
Q. Antistius Adventus Q. f. Quir. Postumius Aquilinus	*CIL* VII, 440; *CIL* VIII, 18906; *ILAlg* II.2, 4681, 4634, 4681, 4682

Inutile de reparler encore ici des *Antistii* qui ont fait le prestige de *Thibilis* pendant la seconde moitié du IIe siècle ap. J.-C. L'origine et la notoriété des *Antistii* en confédération cirtéenne s'explique par la présence de:

- *Quintus Antistius Adventus Postumius Aquilinus*, alors consul à Rome durant le règne de l'empereur Hadrien ou le début du règne d'Antonin le Pieu[19], et son frère *Lucius Antistius Mundicus Burrus* qui avait été distingué par Marc-Aurèle on lui donnant en mariage une de ses filles, *Vibia Aurelia Sabina*[20]. L'épigraphie de tout le territoire de la confédération cirtéenne nous révèle un nombre de 50 porteurs de ce gentilice dont 44 d'entre eux sont à *Thibilis*, patrie des deux consuls ou ils possédaient de vastes propriétés et des biens commerciaux[21]. Il est à noter que les sénateurs n'ont pas toujours eu leur résidence principale à *Cirta* même, mais dans un des *pagi* de la confédération. C'est ainsi que les *Antistii* ont eu leur maison familiale à *Thibilis*[22]. Ce personnage qui s'est vu gravir tous le *cursus honorum* jusqu'au consulat, a exercé aussi les fonctions de *Sacerdos Fetialis*[23].
- *Vibia Aurelia Sabina*[24]. *[pa]/[tr]onae Thibil(itani)*, fille de Marc-Aurèle et veuve du consul *Lucius Antistius Mundicus Burrus* originaire de *Thibilis*. Le texte est daté entre l'an 211 et 212[25].

19. F. Bertrandy, *Une grande famille de la Confédération cirtéenne: les Antistii de Thibilis*, «Karthago», 17, 1976, p. 196.

20. H.-G. Pflaum, *Onomastique de Cirta*, dans Id., *Afrique romaine. Scripta varia*, vol. I, Paris 1978, p. 165.

21. Bertrandy, *Une grande famille*, cit., p. 193.

22. Pflaum, *Onomastique de Cirta*, cit., p. 166.

23. Le *Sacerdos Fetialis*, une prêtrise très prisée par les personnalités politiques et militaires les plus influentes dans la société romaine, en sachant que l'épigraphie du Maghreb antique nous livre un nombre de septe *Sacerdotes Fetiales: [Q. Marc]ius C. f. Barea* à *Oea* (*CIL* VIII, 11002 et 19492), on le retrouve également à *Cirta* (*CIL* VIII, 6987; *ILAlg* II.1, 550) aux environs de 41-42 ap. J.-C.; et probablement toujours le même *Fetialis* fut mentionné comme *Q. Marcius* à *Hippo Regius* (*AE*, 1935, 32) et qui est datée de 12-13 ap. J.-C. *Q. Antistius Adventus Q. f. Quir. Postumius Aquilinus* (164-168 ap. J.-C.) faisait parti aussi des cinq *Fetiales* de *Cirta* recensés par les textes épigraphiques (*AE*, 1893, 88; 1914, 281; *CIL* VIII, 18893 = *ILS*, 1091; *ILAlg* II.1, 613); *P. Porcius Optatus[us] Flammae* (*CIL* VIII, 7058 = 19427, 7062 = 24521; *ILAlg* II.1, 644, 648); *[Q. Aureli]us [Pactu]meius [Fro]nto* (*CIL* VIII, 7058 = 19427; *ILAlg* II.1, 643, 644) datée de 80 ap. J.-C.; *Q. Lollius M. fil. Quir. Urbicus* (*CIL* VIII, 6706) et *P. Pactumeius P. f. Quir. Clemens* (*CIL* VIII, 7059 et 7060; *ILAlg* II.1, 645, 646.) datées entre 117-138 ap. J.-C.

24. *ILAlg* II.2, 4661.

25. Gascou, *Pagus et castellum*, cit., p. 185; *ILAlg* II.2, 4634.

• *C. Iulius C. f. Quir. Pudens*[26]. Ce *C(larissimus) V(ir)* est *Qu(a)estor Urb(is) Thibilitani* et *Trib(unus) Pleb(is) Patrono* est évidement originaire de *Thibilis*, ce qui est prouvé d'ailleurs par la dédicace de son beau-père[27]; il devint sénateur puis parvenu au tribunat de la plèbe. Il n'est pas connu par ailleurs[28] et l'inscription n'est pas antérieure à l'époque où *Thibilis* devint municipe[29].

• *Q. Geminius Q. fil. Quir. Marcianus* et *[. Cor]Nelius M. fil. Quirina Rusticus*[30]. Tous les deux figurent sur la même inscription. Le second étant le maître de rhétorique du premier qui appartenait à la famille du cirtéen *[P. I]ulius Geminius Marcianus*[31], qui fut consul sous Marc-Aurèle. Quant aux titres de ces deux personnages, l'inscription nous révèle que *Cornelius Rusticus* est orné du cheval public et *Q. Geminius Marcianus* est *C(larissimus) V(ir)*, candidat à la fonction de questeur et désigné en tant que Magister du Pagus. L'inscription est datée de la fin de 211 ou au début 212 ap. J.-C.[32]. Les *Geminii* ont dû être établis sur l'oued Benia, qui devient plus en aval l'oued Safsaf de *Rusicade* actuellement Skikda[33], dans un pays difficile d'accès au milieu des montagnes[34]; considérée aussi parmi les familles les plus représentées à *Cirta* avec 14 porteurs du même nom[35].

• *M. Cornelius M. Fil. Quir. Rusticus*[36]. Ce notable originaire de *Thibilis* réfère au même chevalier précédent. Une autre inscription indique qu'il *a été* orné du cheval public avec grand mérite et éloquence *ornato facundissi[mo(?)*. Sur la même inscription funéraire figure en premier lieu son père qui est lui-même chevalier romain, *M. Cornelius M. fil. Q. Rusticus Pater [E]qui[tum Romanorum.*

26. *CIL* VIII, 18907, 18908; *AE*, 1890, 39; *ILAlg* II.2, 4683, 4684.
27. GASCOU, *Pagus et castellum*, cit., note 82; *ILAlg* II.2, 4683*: C(aio) Iulio, C(aii) / f(ilio), Quir(ina tribu), Pudenti, c(larissimo) v(iro), quaestori, Thibilitani / patrono p(ecunia) p(ublica).*
28. *ILAlg* II.2, 441.
29. C. VARS, *Inscriptions inédites de la province de Constantine*, «RSAC», XXVII, 1892, pp. 311 s.
30. *CIL* VIII, 5528 = 18862; *ILAlg* II.2, 4687/634.
31. *CIL* VIII, 7050, 7048a = 19425a; *ILS*, 1102; *ILAlg* II.1, 634, 637, 655.
32. A. POULLE, *Inscriptions diverses de la Numidie*, «RSAC», XXVI, 1890-1891, p. 339; *ILAlg* II.2, p. 442.
33. PFLAUM, *Onomastique de Cirta*, cit., p. 165.
34. *CIL* VIII, 7934.
35. PFLAUM, *Onomastique de Cirta*, cit., p. 166.
36. *CIL* VIII, 5529 = 18863; *ILAlg* II.2, 4688.

• *?*[37]*.]rian[o] / [eq(uo) publ(ico) ex]orna[to et] / [in Quinq(ue) de]c(urias) adlecto a[d / miran-]dissimo(?) in u[t]/[raq]ue lingua iu[ve]/[ni in]comparabili / [et] in parentes / [ama]ntissi[mo filio].* Un inconnu qui a été orné du cheval public et élu comme juge des cinq décuries. Malheureusement la mort l'a enlevé très jeune sans connaitre la belle carrière qui lui à était forcément destinée[38], ce qui explique sans doute le fait que l'inscription ne mentionne pas de fonctions municipales. Le texte qualifie ce jeune homme *iu[veni]* dont on loue la connaissance dans les deux langues grecque et latine, *in u[t]/[raq]ue lingua.* Cet éloge est assez fréquent en Afrique[39]. Les dernières lignes se rapportent à l'amour filial du jeune homme. L'épitaphe est datée de la fin du IIe ou au début du IIIe siècle[40].

• *L. Sittius M. f. Quir. Rufinus*[41]*. Eq(uo) Publ(ico) Exornato Dec(urio) Cirtensium*. Membre de la décurie de *Cirta*, s'est vu orné du cheval public. Son épitaphe indique qu'il est mort jeune à l'âge de 27 ans.

• *[. Sittius]...* [42]*. [Equo Publico] exornato Prae[f(ecto)] coh(ortis) primae Fidae [V]ardulorum*. Membre de la famille des *Sittii* de *Thibilis*, s'est vu aussi orné du cheval public comme son précédent. Commandant de la première troupe auxiliaire *Fidae Vardulorum*. Cette cohorte est connue pour avoir séjourné en Bretagne, entre 98 et l'époque de Gordien[43].

• *M. [ ]iu[.... M]arcellinus*[44]*. Eq(ues) R(omanus) fl(amen) p(er)p(etuus) quod ob honorem du(u)mviratus ultro ab ordine suo in [se] conlat[um],* Ce notable est chevalier romain, *duumvir* et *Flamen Perpetuus*. L'inscription est datée entre 286 et 305 ap. J.-C. Il a été désigné par les décurions au duumvirat sans qu'il dépose sa candidature, une pratique assez courante à cette époque[45].

37. *ILAlg* II.2, 4694.

38. H.-G. Pflaum, *Les juges des cinq décuries originaires d'Afrique*, dans Id., *Afrique romaine*, cit., pp. 245-87; Id., *Antiquités africaines*, t. 2, Paris 1968, pp. 153-95. Pflaum à bien démontré la place qu'occupait cette catégorie de notables des cités africaines sous le haut-empire dans la hiérarchie sociale: un groupe intermédiaire entre les *domi nobiles*, c'est à dire les notables des cités, et les membres de l'ordre équestre.

39. Pflaum, *Les juges*, cit., pp. 272-3; *Thubursicum Numidarum* non loin de *Thibilis*, deux jeunes gents morts à 21 et 18 ans (*ILAlg* I, 1363 et 1364); à *Sitifis* (*CIL* VIII, 8500; *ILS*, 7761).

40. Pflaum, *Les juges*, cit., p. 273: la formule *Equo Publico ornatus* ou *exornatus* disparaît de plus en plus au cours du IIIe siècle; ainsi la mention de l'*allectio in quinque decurias* n'est plus attestée après cette époque.

41. *CIL* VIII, 5532, 5534; *ILAlg* II.2, 4692.

42. *CIL* VIII, 5532, *ILAlg* II.2, 4693.

43. *CIL* VI, 43, 51, 69, 70, 82, 93, 130; *CIL* VII, 1043.

44. *AE*, 1906, 97/1907, 09; *ILAlg* II.2, 4636.

45. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine*, cit., p. 261.

Les magistrats municipaux et sacerdos

• *M. Coranius Successus*[46]. Ce notable local était *Mag(ister) pagi* et *Flamen divi Aug(usti)*. Sur cette dédicace à la victoire pour honorer sa nouvelle fonction en tant que patron de la cité, nous voyons apparaître le mot *Pagus*. C'est un statut que *Thibilis* acquit, au plus tard, sous Hadrien[47]. C'est également cette mention qui situe l'inscription antérieurement à l'époque où *Thibilis* devint municipe. Par manque d'éléments nous ne pouvons la dater d'une manière plus précise.

• *M. Livius Felix*[48]. *Mag(ister) Pag(i) Flam(en) Aug(usti)*) *ob ho/noribus.* Un des notables de la cité qui avait à charge la responsabilité du *Pagus* ainsi que le culte impérial en tant que Flamine du divin Auguste.

• *P. Sittius M. [f.] Quir. Bland[us]* et *C. Modius C. [f.] Quir. Cleme[ns]*[49]. Tous deux figurent sur la même inscription commémorant et honorant leur fonction en tant que *[Ma]gister(i)* de la cité.

• *.....]anus* et *..]ius [...] Quadratus*[50]. Pareillement aux deux *Magistri* précédents, ces deux notables entrent en fonction après une *liberalitas* dédiée à leur *pagus*.

• *M. Marius Aemilianus*[51]. L'Inscription mentionne en seul édile, ce indique son antériorité à l'époque ou *Thibilis* devint municipe[52].

• *M. Vipsanius M. f. Quir. Martialis*[53]. *Sacerdos sancitus de pecoribus satur(ni)*, l'iscription est datée du IIe ou du IIIe s. ap. J.-C.[54]. Cette formule assez rare est en réalité égale au *Sacerdos Publicus*[55] qu'on retrouve dans d'autres cultes romains connus. Elle indique simplement qu'il a été désigné par décret du conseil des *quinquennalis* lui conférant tous les pouvoirs de l'organisation du culte de *Saturnus* en tant que Sacerdos officiel et

46. *ILAlg* II.2, 4653.
47. Gascou, *Pagus et castellum*, cit., p. 184.
48. *ILAlg* II.2, 4641; *AE*, 1909, 153.
49. *CIL* VIII, 18896; *ILAlg* II.2, 4642.
50. *CIL* VIII, 18900; *ILAlg* II.2, 4654.
51. *AE*, 1909, 154; *ILAlg* II.2, 4705.
52. Gsell, Joly, *Khamissa*, cit., p. 14, note 9 et pp. 78-9; *ILAlg* II.2, p. 445.
53. *CIL* VIII, 5535 = 18897; *AE*, 1890, 126; *ILAlg* II.2, 2, 4643, 4703.
54. M. Le Glay, *Saturne africain. Monuments*, t. II, Paris 1966, p. 6, note 1.
55. Nous avons à *Carpis* en Proconsulaire: *Sextilius Martialis* (*C*, 8, 993, *ILS*, 4433), *Sacerdos Publicus Omnibus Honoribus Functus.* L'inscription est datée du IIe siècle ap. J.-C. Cette titulature sacerdotale nous rappelle une autre prêtrise municipale qui est le *Sacerdos Municipium*. Une similitude est tout à fait claire quant à la nature publique et officielle du culte rendu.

confirmé. Ce qui veut dire clairement que le culte de Saturne à *Thibilis* était considéré parmi les cultes officiels du panthéon de la cité.

- *Clodia Vitosa Tertullina*[56]. *Flam(inicae) IIII col(oniarum).* Flaminique des quatre colonies de la confédération cirtéenne, s'est vu faire une dédicace à l'occasion de sa nouvelle prêtrise par ses deux cousins germains *P. Clodius P. fil. Quir. Quadratus et Scipio frater*. L'inscription est datée entre le IIe et le IIIe siècle ap. J.-C.
- *L. Brussius Q. f. Quir. Hospitus*[57]. *Fl(amini) Perp(etuo) Thibilitanorum.* Flamine perpétuel à *Thibilis*, mais l'inscription ne nous donne aucun élément de datation.
- *P. G(...) P. f. Quir. Domitius*[58]. Epitaphe d'un Flamine perpétuel mort à l'âge de 75 ans.
- *Iulia G. f. Albia*[59]. *Sacerda (?)*, Prêtresse d'un culte classique non indiqué sur l'épitaphe. Par contre elle nous renseigne sur son âge avancé au moment de sa mort qui a atteint 90 ans.
- *C. Iulius Phalacrius* et *Licinia L. f. Monula*[60]. Ils sont tous les deux mentionnés sur la même épitaphe. Le premier est *Sacerdos (?)* vraisemblablement de Saturne étant donné que *Licinia Monula* probablement sa femme est Sacerdos de Saturne d'après le texte: *Sacerdos Sa[turni]*. *Phalacrius* est un cognomen sans doute d'origine grecque latinisé et veut dire «le chauve». L'inscription ne donne pas d'avantage d'informations.
- *Senia N(a)mpam(e)*[61]. *Sacer[dos(?)] / [.]AI[.* Prêtresse d'un culte non identifié vu l'état fragmentaire du texte épigraphique. Elle se distingue par son surnom d'origine punique ou libyque *N(a)mpam(e).* Il est certain que cette femme Sacerdos fait partie des notables de la cité. Ces origines locales et libyques sont attestées par son cognomen très répandu dans toute la Numidie orientale[62].
- *P. Sextilius C. fil. Quir. Honoratus*[63]. Deux personnages distincts qui font certainement partie des familles bourgeoises locales et membres de la confré-

56. *CIL* VIII, 18912; *ILS*, 6856; *ILAlg* II.2, 4686.
57. *ILAlg* II.2, 4698.
58. *CIL* VIII, 5533; *ILAlg* II.2, 4699.
59. *ILAlg* II.2, 4701.
60. *ILAlg* II.2, 4700.
61. *ILAlg* II.2, 4702.
62. A ce sujet voir: PFLAUM, *Onomastique de Cirta*, cit.; ID., *Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianum*, dans ID., *Afrique romaine*, cit., pp. 87-112.
63. *ILAlg* II.2, 4647; *AE*, 1895, 81; et *Popilia M. fil. Maxima* (*CIL* VIII, 5524; *ILS*, 3960; *ILAlg* II.2, 4646, 4718).

rie des fidèles au culte de la déesse mère *à Thibilis*. Les deux inscriptions commémorent un acte de dévotion sacré *Taurobolium et Criobolium* dédié à la déesse mère *Magna Mater*. L'onomastique du clergé de son culte atteste que ses secerdos sont tous des citoyens d'origine romaine, et son organisation sacerdotale n'admet pas d'esclaves ou d'affranchis[64]. Par contre saint Augustin dans sa description des fêtes dédiées à cette même *déesse*, à Carthage à la fin du IVe siècle insiste sur le caractère populaire de ses rites Bérécynthiens et la participation de toute la population en envahissant toutes les rues de la ville[65].

• *C. Volusenius Rusticus*[66]. Membre de la confrérie des fidèles du temple de la déesse *Victoria de Thibilis*. Cette même confrérie érigea à son honneur cette inscription en signe de gratitude pour sa participation à la construction du Temple.

A la fin de cet examen, on peut en tirer un bon nombre de conclusions. *Thibilis* est essentiellement rurale, et n'a pas atteint le degré de romanisation que fut celui de *Cirta*. Par ailleurs, il existe une notable différence entre *Thibilis* et les autres cités de la confédération cirtéenne, du fait qu'elle fut la patrie d'une grande famille qui, pendant la seconde moitié du IIe siècle, sous le règne de Marc-Aurèle, a donné en la personne de *Q. Antistius Adventus Q. f. Quir. Postumius Aquilinus* un brillant personnage pour l'empire, et dont le frère *Lucius Antistius Mundicus Burrus* fut le gendre de Marc-Aurèle et collègue de Commode au consulat en l'an 181 ap. J.-C.

Après étude de tout le matériel épigraphique, nous constatons l'absence à *Thibilis* d'affranchis et d'esclaves impériaux, ce qui représente beaucoup de similitudes avec *Cirta* la capitale[67]. Nous avons recensés à *Thibilis* 1263 citoyens romains et 175 pérégrins dont 54 ne portent qu'un seul nom[68]. Les affranchis sont au nombre de 11, par contre une seule esclave jusqu'à présent est mentionné sur une épitaphe[69]. Pourtant *Thibilis* est une petite ville rurale au même titre que *Celtianis* ou *Tiddis* qui faisaient parti du territoire de *Cirta*. Cela dit, ne nous précipitons pas d'établir des conclusions trop aventureuses au sujet de sa onomastique.

64. H. Pavis d'Escurac, *La Magna Mater en Afrique*, «BAA», VI, 1975-76, pp. 223-42.
65. Aug., *civ*., 2, 4, traduction en P. Courcelle, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, Paris 1950, p. 52; Pavis d'Escurac, *La Magna Mater*, cit., p. 242, note 178.
66. *ILAlg* II.2, 4650.
67. François, *Les cités de l'occident romain*, cit., p. 63; Pflaum, *Onomastique de Cirta*, cit., p. 178.
68. Ces données feront l'objet d'une étude ultérieure des structures sociales et onomastiques de *Thibilis*.
69. *ILAlg* II.2, 4958.

Revenons à notre élite sociale qui a fait la grandeur de cette cité malgré son caractère rural et de second rang. En conclusion, les textes épigraphiques nous ont livré trois sénateurs appartenant aux grandes familles influentes à *Thibilis* et en confédération cirtéenne à savoir les *Antistii*, *Iulii* et *Geminii*. L'ordre équestre et représenté par six chevaliers issus essentiellement de deux familles très représentées en cirtéenne qui sont les *Cornelii* et les *Sittii*. Pour ce qui est des magistratures municipales, la répartition apparait très équilibrée entre les différentes familles thibilitaines. Sept *Magistri* (Patronat de la cité) sont révélés par les textes contre un *Quaestor Urbis Thibilitani*, un *II Vir* et un *Decurio Cirtensium* (représentant à l'assemblé de la capitale *Cirta*). Parmi les élites urbaines de *Thibilis* on recense un seul édile qui vient compléter la liste des personnalités municipales les plus distingués.

L'analyse du système sacerdotal révélé à partir de ces textes, témoigne de l'importance de la topographie religieuse de *Thibilis*, caractérisée par un équilibre parfait entre le culte impérial et les cultes classiques. Nous avons recensé six *Flamini* dont trois *perpetui* et deux du *Divus Aug(ustus)* et une *Flaminica* des quatre colonies. Un *Sacerdos Fetialis* vient enrichir la liste de cette classe en la personne de *Q. Antistius Adventus Q. f. Quir. Postumius Aquilinus*.

Les prêtres qui représentaient les cultes classiques venaient de plusieurs familles thibilitaines. Nous pouvons citer entre autres un d'entre eux qui porte le gentilice *Brussius*[70] qui était jusque là inconnu. Trois *Sacerdotes* de Saturne confirment le caractère officiel de ce culte à *Thibilis*. Vienent s'ajouter d'autres prêtres de cultes indéterminés aux cotés de quelques *Cultores* qui se sont distingués aussi par des *liberalitates* importantes dédiées aux temples de la déesse mère *Magna Mater* et de la Victoire.

70. Les inscriptions de *Thibilis* nous ont livrés quelques nouveaux gentilices comme par exemple celui des *Brussii*: *L. Brussius Q. f. Quir. Hospitus* (*ILAlg* II.2, 4698). Ce point de vue se trouve conforté par l'absence de ce gentilice sur les listes de R.S. Conway, *The italic dialects*, t. I-II, Cambridge 1897.

DJAHIDA MEHANTEL MEGROUS

A propos de quelques découvertes fortuites à Aïn-Kebira (*Satafis*)

Après une première prospection de la région d'Aïn-Kebira dans les années Quatre-vingt-dix, il a été possible d'établir une nouvelle carte archéologique par rapport à celle de S. Gsell dans son *Atlas Archéologique de l'Algérie*. D'autres ruines, découvertes fortuitement en 2012 par les habitants nous a permis d'écrire cette nouvelle note sur l'antique ville romaine de *Satafis*.

Mots clés: Aïn-Kebira, découvertes fortuites, Siab, pressoir, stèle, moulins, région à vocation agricole.

Au mois d'avril de l'année 2012, une association locale de la ville d'Aïn-Kebira organisa une journée d'étude sur le patrimoine de la ville en collaboration avec la direction de la culture de la wilaya de Sétif dont elle dépende. Ayant déjà travaillé sur la région dans le cadre d'une thèse de magister, j'ai eu l'honneur d'être invitée par le président de cette association, monsieur Djellabi, qui travaille avec les membres de l'association pour sauvegarder le peu de ruines qui restent de l'antique ville romaine.

Au cours de cette journée d'étude, j'ai eu le plaisir de voir quelques ruines qui ont été découvertes fortuitement par les habitants de la ville, et qui grâce aux soins de ladite association ont pu être sauvées. Certaines ont été transportées au jardin de la résidence du chef de la Daira de Aïn-Kebira où se trouvent toujours les anciennes ruines découvertes à l'époque coloniale, d'autres dans la maison du maire, monsieur Lakdim. Ceci a posé le problème de leur localisation exacte, sauf pour les ruines d'un lieu appelé Siab où j'avais déjà noté l'existence d'un élément de pressoir.

Siab: *AAA*, feuille 16 n. 210 (cfr. carte archéologique de la région)[1]. Le lieu est une ferme qui se situe dans une plaine que traverse l'oued Zatin, un des affluents d'oued Dehamcha. Coordonnés Lambert (carte topogra-

* Djahida Mehantel Megrous, Institut d'Archéologie, Université d'Alger II.

1. D. Mehantel, *Note sur le site d'el Bahia à Aïn-Kebira (Maurétanie Sitifienne)*, dans *L'Africa romana XVII*, p. 670.

FIG. 1 Pierre d'ancrage de Siab (photo D. Mehantel Megrous).

phique 1/50.000, feuilles 70 et 71) – X: 757,15 Y: 342,25 Z: 851 m; topographie du site: sur le versant sud d'oued Zatin.

Au cours de mes premières investigations dans la région (années 1990, 1991 et 1992) j'ai pu constater sur le site des traces de murs à peine visibles d'où la difficulté de faire un plan. Et c'est la découverte d'une pierre d'ancrage (disparue aujourd'hui) qui me laissa penser qu'il s'agit peut-être d'une exploitation rurale. La pierre mesurait 1,90 × 0,95 m, elle portait dans sa face intérieure une mortaise en queue d'aronde de 0,20 m de profondeur, 0,19 m d'ouverture en tête et 0,33 m en base (FIG. 1).

La pierre est utilisée dans la consolidation du *prelum*, elle est du même type qu'a décrit M. Christofle[2]. Ces longues pierres tout comme le contrepoids se rencontrent souvent dans les ruines d'exploitations agricoles, car ils sont les éléments de pressoir les mieux conservés. Dans le même site une découverte fortuite d'une nouvelle stèle épigraphique par un fermier vient d'enrichir le nombre d'inscriptions de la région. Il s'agit d'une pierre qui aurait été emportée par les crues d'oued Zatin, elle se brisa pendant son transport à la maison du fermier où elle se trouve actuellement, en attendant son transfert au musée à ciel ouvert de la ville (FIG. 2).

2. M. CHRISTOFLE, *Essai de restitution d'un moulin à huile de l'époque romaine à Madaure*, Alger 1930, p. 23.

FIG. 2 Stèle épigraphique de Siab dédiée à Gordien III (238-244) (photo D. Mehantel Megrous).

Description de la stèle

Pierre de calcaire local taillé, qui mesure 91 × 33 cm. La hauteur des lettres est de 2,5 cm dans la partie supérieure brisée de la stèle, et de 4 cm pour le reste.

Inscription:
IOVI OPTIMO MAXIMO
CETERISQVE DIIS DEA
BVSQVE PRO SALVTE INCOLVMITA
TE VICTORIISQVE
DOMINI NOSTRI
SANCTISSIMI
IMP.M.ANTONI GOR

DIANI PII IIII C I S
INVICTI AVG II SA
BINIA TRANQVIL
LINA AVC CON
IVGIS AVG NOS
TRI TOTAQVE
DOMO DIVINA

Transcription:
IOVI OPTIMO MAXIMO
CETERISQVE DIIS DEA
BVSQVE PRO SALVTE INCOLVMITA
TE VICTORIISQVE
DOMINI NOSTRI
SANCTISSIMI
IMP(ERATORIS).M(ARCI).ANTONI(NI) GOR
DIANI PII IIII(FELI) C I S
INVICTI AVG(VSTI) II SA
BINIA(E) TRANQVIL
LINA(E) AVG(VSTAE) CON
IVGIS AVG(VSTI) NOS
TRI TOTAQVE
DOMO DIVINA

Traduction: «A Jupiter, le meilleur, le plus grand et à tous les autres dieux et déesses. Pour le salut, la stabilité et les victoires de notre maitre très saint l'empereur *Marcus Antoninus Gordianus* III Le pieux l'heureux L'invaincu auguste pour la seconde fois, à *Sabinia Tranquilina*, auguste épouse de notre auguste et à toute la famille impériale».

Il est à noter que l'inscription ne mentionne pas le nom du dédicant ni le motif. Nous remarquons le titre de *dominus noster* qui est peu fréquent dans les inscriptions de cet empereur, bien qu'il soit l'un des premiers à prendre ce titre au début de sa titulature d'après J.-M. Lassère[3].

Nous avons très peu d'inscriptions de cet empereur dans la région de Sétif[4], qui n'aurait pas connu des insurrections ou troubles du troisième

3. J.-M. Lassère, *Manuel d'épigraphie romaine*, Paris 2007², p. 1019.

4. Une inscription à *Horrea* (Aïn-Roua): *CIL* VIII, 8411, où on trouve aussi le titre de *dominus* et le superlatif *sanctissimus*. A *Lemellef* (Bel-Imour): *CIL* VIII, 20602, une autre à

FIG. 3 Maie de dalle de pressoir (photo D. Mehantel Megrous).

siècle si nous nous referons à P.-A. Février[5]. Cette dédicace pourrait signifier tout simplement l'appui des habitants de la ville à la stabilité de cet empereur en comparaison de ses prédécesseurs de la même période.

Quant aux autres ruines trouvées dans la ville fortuitement, elles renforcent l'idée déjà acquise sur la région, c'est -à dire, sa vocation agricole. Il s'agit de:

1. Maie de dalle de pressoir en mortier à rainure circulaire de petites dimensions, 45 cm de diamètre, ce qui suppose un pressoir domestique (FIG. 3). C'est la première fois qu'on découvre ce genre d'éléments de pressoir à Aïn-Kebira, bien qu'il soit connu dans les autres régions[6].
2. Meule à grains en granit qui a 17 cm de diamètre et 7 cm d'épaisseur, c'est une meule courante de forme conique basse (FIG. 4).

Mons (Oued-Dhab), «BCTH», 49, 1946, p. 662, dédiée aux trois empereurs, Pupin, Balbin et Gordien III.

5. P.-A. FÉVRIER, *Inscriptions inédites relatives aux domaines de la région de Sétif*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à Andre Piganiol*, Paris 1966, pp. 217-25.

6. Voir H. CAMPS-FABER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger 1953; J.-P. LAPORTE, *Fermes, huileries et pressoirs de Grande Kabylie*, «BCTH», n.s., 19, 1983, pp. 127-46.

FIG. 4 Meule à grains (photo D. Mehantel Megrous).

FIG. 5 Partie inferieure d'un moulin a grains (photo D. Mehantel Megrous).

3. Partie inferieure fixe, ou la meule dormante d'un moulin à grains (*meta*) en conglomérat, qui a 47 cm de diamètre dans sa base cylindrique se terminant en cône de 9 cm de diamètre sur laquelle vient s'emboiter en cône concave la partie supérieure tournante (*catillus*) (FIG. 5).

FIG. 6 Moulin à grains (photo D. Mehantel Megrous).

4. Moulin à grains dans un bon état (*catillus* et *meta*) en conglomérat qui a 49 cm de diamètre dans sa partie inferieure cylindrique et 58 cm dans sa partie supérieure avec une hauteur totale de 110 cm. Le *catillus* repose sur la surface conique du *meta.* Sur la face extérieure des oreilles du *catillus* se trouve une mortaise à section carrée, un trou rond foré sur chaque face latérale qui correspond à l'autre face et permet de fixer la pièce de bois dans la mortaise (FIGS. 6-7).

On trouve ces éléments de pressoir et ces moulins dans presque tous les sites antiques d'exploitations agricoles de l'Afrique romaine. La région d'Aïn-Kebira reste jusqu'aujourd'hui une région à vocation agricole, même si la culture de l'olivier est insignifiante dans le temps actuel en comparai-

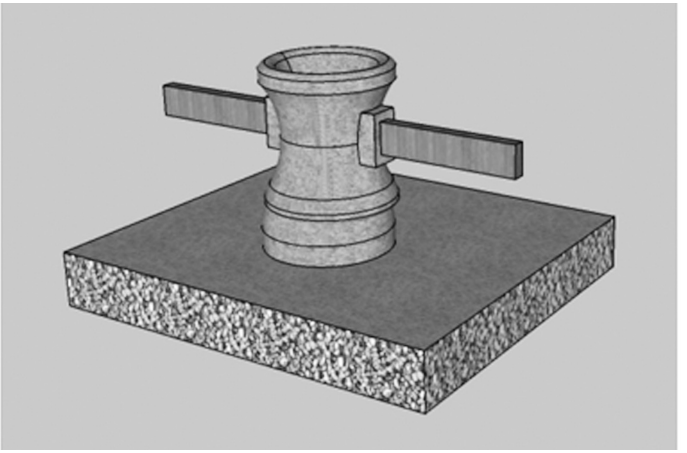


FIG. 7 Reconstitution du moulin à grains (par M. Dorbane).

son à l'époque antique où la production de l'huile était importante, avec la découverte rappelons-le de la plus grande huilerie industrielle à Kherbet-Agoub qui avait 21 plates forme de pressage[7], bien que J.-P. Brun pense qu'elle a été identifiée à tort comme une huilerie et qu'elle serait une installation vinicole[8]. Aujourd'hui la plupart de ses pierres ont disparu, car réutilisées ou enfouies sous terre (FIG. 8).

Aussi la découverte de l'huilerie d'el Kherba par H. Camps-Fabrer en 1954 avec ses quatre pierres d'ancrage[9] , et le pressoir domestique d'el Haitane[10], le contrepoids et le bassin à huile que j'avais trouvé moi-même dans le site d'el Bahia[11].

Est-ce le hasard et l'intérêt porté à cette ville et sa campagne qui fait qu'elle soit la plus importante dans la région de Sétif au nombre de découvertes à aspect agricole[12]. Les moulins à grains découverts fortuitement

7. J. MEUNIER, *L'huilerie romaine de Kherbet-Agoub*, «Bulletin de la société historique et géographique de la région de Sétif », 1941, pp. 37-45.
8. J.-P. BRUN, *Archéologie du vin et de l'huile*, Paris 2004, p. 6.
9. H. CAMPS-FABRER, *Une nouvelle huilerie romaine dans la région de Perigotville*, «Lybica», V, 1957, pp. 43-7.
10. CAMPS-FABRER, *L'olivier*, cit., pp. 60-1.
11. MEHANTEL, *Note sur le site d'el Bahia*, cit., pp. 669-73.
12. L. JACQUOT, *Huileries romaines de la région de Sétif*, «RSAC», 1914, pp. 265-73; la région d'Aïn-Kebira ne faisait pas partie de son terrain de prospection.

FIG. 8 Etat actuel de l'huilerie de Kherbet-Agoub (photo D. Mehantel Megrous).

dernièrement le confirment; la région d'Aïn-Kebira représente bien cette campagne antique dont on ignore beaucoup de choses faute de fouilles, qui nous éclaireront mieux sur ces ruines qu'on ne peut pas dater avec précision ou dire qu'elles étaient parallèles uniquement à l'occupation romaine. Ne seraient-elles pas de tradition locale qui remonterait à une époque préromaine?

JOHN J. HERRMANN JR

Numidian-Mauretanian Acanthus Decoration in Algeria

Starting in the second century BCE, Numidian and Mauritanian designers sporadically adapted foliate ornament from Italy and the Aegean world. Foliage was applied to a rectilinear pillar and to Aeolic and Corinthian capitals, as well as to combinations of the two orders. Often the level of quality is excellent and the designs are original, but in some cases formulas were perpetuated with only slight modifications over long periods of time. A moment of rupture came with the influx of Carrara marble capitals from Augustan Rome.

Key words: *Cirta, Thubursicu Numidarum, Hippo Regius, Tipasa, Caesarea Mauretaniae*, *acanthus*.

Acanthus decoration is an important cultural indicator. It was created in classical Greece, and its appearance in other parts of the world represents an effort to assimilate Greco-Roman culture on an elite level. Before the influx of workmen and marble from Italy to *Caesarea Mauretaniae* (Cherchel) in the time of Juba II and Ptolemy, acanthus and acanthus-like foliage appeared in Algeria only sporadically and in unusual forms[1]. Some early examples of foliage were sculpted in yellow *marmor numidicum*. The royal hilltop sanctuary of 148-118 BCE at *Simitthus* (Chemtou, Tunisia), where the marble was quarried, made use of acanthus-like foliage in its yellow marble pilaster capitals, which combine the Aeolic and Corinthian orders[2]. The same yellow stone was used for a Corinthian capital of Italic type dated about 70 BCE in *Cirta* (Constantine, Algeria) (FIG. 1)[3]. The fern-like lobed leaf at the center of each side and the main leaves with their unusual fringed borders are local (thus, Numidian) features.

* John J. Herrmann Jr, Museum of Fine Arts, Boston.

This paper owes much to discussions with Fulvia Bianchi, Rome and assistance from Mourad Zerarka, Guelma.

1. For acanthus in pre-Roman Tunisia, see FERCHIOU (1989, 2011).
2. RAKOB (1979), p. 122, fig. 34; FERCHIOU (1989), pp. 201 s., n. VIII.1.1.
3. RAKOB (1979), pp. 169, note 101, 470, pl. 43.

FIG. 1 Corinthian capital from *Cirta*, Numidian marble, ca. 70 BCE. Cirta Museum, Constantine (photo A. van den Hoek).

A sandstone capital in Guelma, Algeria, belongs to a more African and Punic tradition (FIGS. 2-3). The piece was excavated in the New Forum of *Thubursicu Numidarum* (Khemissa)[4], where it must have been reused. It is a variation on the Aeolic order with a pair of volutes on each side separated by a cluster of foliage[5]. The volutes are reversed, by implication curving downward from the center of the abacus. This feature may have been peculiar to Algeria; several simpler Aeolic-Ionic capitals with reversed volutes were carved for the fifth-century church of S. Salsa at Tipasa[6]. The Guelma capital is topped by an abacus decorated with an ovolo and palmettes at the corners. A column neck topped by an astragal is carved in one piece with the capital. In the center of each side, two lobed leaves bend sideways to follow the curve of the volutes, and a six-petalled flower emerges between them. A larger leaf with overhanging tip curves up from below, as if to support

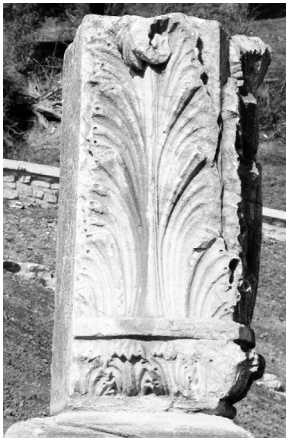
4. JOLY (1905), p. 172, fig. 21; PACHTÈRE (1909), p. 40, pl. VIII 8; FERCHIOU (1989), pp. 152 s.
5. The eyes of the volutes appear to have been inlaid. Traces of red paint and possibly a thin layer of stucco appear in various places. Total height 32, height of capital 23, upper width 49.5, lower diameter 30 cm.
6. CHRISTERN (1968), pp. 226, 247, fig. 34 (an example decorated with a *chrismon*).

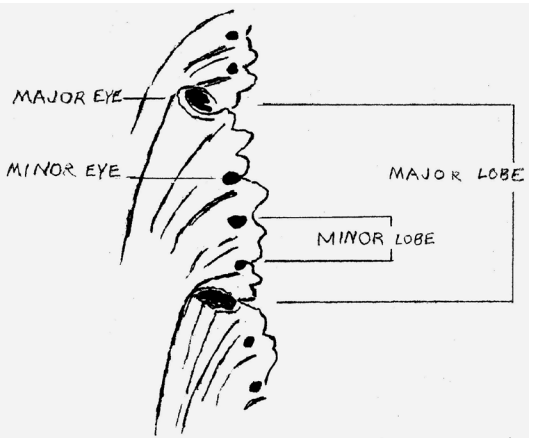
FIGS. 2-3 Aeolic capital from *Thubursicu Numidarum*, sandstone, 2nd or 1st century BCE. Guelma Museum (photo fig. 2, A. van den Hoek; photo fig. 3, Mourad Zerarka).

the upper leaves. The lower leaf has lobes with notched borders, echoing in simplified fashion the «fringed» acanthus of the *Cirta* capital (FIG. 1). The lobed leaves above are like those of the *Cirta* capital and bend like the lobed leaves of early Hellenistic Tarentine capitals[7]. These relationships indicate that the Guelma Ionic probably dates to the second or first century BCE. A limestone Aeolic-Corinthian capital of the same date in *Zama*, Tunisia, is closely related in composition and also has acanthus with notched borders[8].

Acanthus with a more Aegean character appears in a magnificent pillar in the theater at *Hippo Regius* (FIGS. 4-5)[9]. The pillar is around a meter high, carved of coarse-grained marble from Cap de Garde, and decorated with leaves on three sides. It was not a support; its top is uneven and has no peg holes. It may have been an *acroterion* or perhaps a sacred pillar (*baetyl*). Its unusual composition of massive leaves over a row of short leaves evokes the column of the Dancers at Delphi (335-325 BCE)[10]. The *Hippo* pillar's acanthus has an unprecedented complexity. The large leaves are divided into compound lobes: that is, major lobes are subdivided into minor lobes separated from one another by small round eyes (FIG. 5). Four minor lobes make up a major lobe, which is set off from its neighbors by large eyes, which continue as trumpet-like forms tapering down toward the central stem and the base of the leaf.

7. MERCKLIN (1962), cat. numbers 138-139, 146, pls. 40-41.
8. FERCHIOU (2011), pp. 165 s., figs. 17-20.
9. BIZOT, LAVERGNE, MIGNON (2005), p. 109; HERRMANN *et al.* (2012a), pp. 303, 306, 308, fig. 5, Table 3, n. 8703; HERRMANN *et al.* (2012b), p. 1320, Table 2, n. 98703.
10. ECOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES (1991), pp. 84 s., figs. 46-47; PASQUIER (2007), pp. 86 s., fig. 60.





FIGS. 4-5 Acanthus pillar in *Hippo Regius* theater, marble from Cap de Garde, probably ca. 170-150 BCE, and detail of compound lobes of leaves (photo and drawing J.J. Herrmann Jr).

The surviving elements of the *Hippo Regius* theater date from the third century CE, but the pillar is clearly much earlier. The acanthus still has echoes of the Delphi column. In both, long veins flow in parallel tracks to the base of the leaves, and minor lobes have a large central point flanked by small hooks. The points and the eyes are aligned along the edge of the leaf, as in a frieze from the temple of Athena at *Pergamon* (197-159 BC)[11] and in pre-Augustan Corinthian capitals in Greece[12]. A Hellenistic vine frieze in *Mustis*, Tunisia, also has similar acanthus[13]. The *Hippo* acanthus pillar was probably created in the second century BCE. The strong Hellenic orientation of the acanthus probably reflects Massinissa's cultivation of relations with Greece[14].

Two unusual Corinthian capitals made of local sandstone in *Tipasa* have acanthus leaves with some of the Hellenistic features seen in the *Hippo* pillar. In these capitals, which were reused in the seven-aisled Christian basilica at *Tipasa*, the eyes and points of the lobes are again aligned along the outer edge of the leaf (FIG. 6). The lobes have a large central point and

11. RUMSCHEID (1994), pp. 35, 52, pl. 114.6, cat. numbers 188.23-24.
12. HEILMEYER (1970), pp. 54 s., pls. 11, 16-17.
13. FERCHIOU (1989), pp. 286, 475 ss., fig. 47, pl. 76, cat. n. XIII.C.2.
14. RAKOB (1979), p. 168, note 99.

FIG. 6 Corinthian capital, sandstone, 1-30 CE, seven-aisled church, *Tipasa* (photo J.J. Herrmann Jr).

FIG. 7 Corinthian capital, Carrara marble, 20 BCE-20 CE, Cherchel (photo J.J. Herrmann Jr).

two tiny lateral points. Tubular folds separate the lobes and run in parallel tracks down to the base of the leaf. These features are characteristic of not only the *Hippo* pillar and pre-Augustan Corinthian capitals in Greece but also Greek-influenced capitals in central Italy of the late second and early first centuries BCE[15]. Volutes and helices that rise well above the supporting foliage are also characteristic of these capitals. A few Corinthian capitals in local stone in *Mustis*[16] and *Leptis Magna*[17] represent a North African branch of this phenomenon. While the *Tipasa* capitals follow a Hellenistic design tradition, they represent a late manifestation of it. The stems to the volutes and helices (*caules*) are sloping, a band connects the helices, and the eyes between the lobes of the leaves are oval. All these features reflect influence from the Corinthian capitals of elegant Roman type in Carrara marble carved by migratory sculptors from central Italy in Cherchel during Augustan and Tiberian times (FIG. 7)[18]. In spite of their generally Hellenistic typology, the *Tipasa* capitals probably date from the early first century CE.

15. Palestrina; Rome, Round Temple at Foro Boario; Ostia, Tempio Tetrastilo; Aquileia; Trieste: HESBERG (1981), pp. 21 s., figs. 1, 3, 9, 10.
16. FERCHIOU (1989), pp. 213 s., pl. 55c, IX.1.A.1: early first century BCE.
17. Foro Vecchio: BIANCHI (2005), p. 206, fig. 21: Julio-Claudian.
18. FITTSCHEN (1979), pp. 242, 471, pl. 44; PENSABENE (1982), cat. numbers 19-83; HERRMANN *et al.* (2012b), pp. 1318 s., fig. 3, table 1.

Similar capitals without these early Imperial touches were probably produced in Algeria previously.

The Early Imperial marble capitals in *Caesarea* (FIG. 7) are a mark of the good relations between Imperial Rome and the Mauretanian kingdom and mark an infusion of external influence that is in no way influenced by local traditions. The alien products both overshadowed and influenced the sandstone capitals at *Tipasa* (FIG. 6), but in spite of its fall in status, the local workshop did not die out entirely. A small sandstone Corinthian in Cherchel represents a later representative of this tradition[19]. The acanthus still has the parallel tubular folds, but the points of the lobes have become long and softly rounded, and the eyes between the lobes penetrate deeply into the center of the leaf, as in the imported marble Corinthians (FIG. 7)[20]. The main leaves, moreover, are well over half the height of the capital. Similar foliage and proportions appear in limestone capitals at *Leptis* of Flavian and Trajanic date[21], and the Cherchel piece might date from the late first or the second century.

Post scriptum

An Aeolic capital from *Thibilis* (Announa), now in Guelma, has a lobed leaf in the center of each side separating the volutes (PACHTÈRE, 1909, p. 49, pl. X 1). The rounded and grooved lobes are strikingly like those of early Hellenistic Tarentine Sphinx capitals. The sharply overhanging tips of the leaves at Guelma, however, indicate a substantially later date, probably the second century BCE.

Bibliography

BIZOT B., LAVERGNE D., MIGNON J.-M. (2005), *Le théatre*, in X. DELESTRE (éd.), *Hippone*, Aix-en-Provence, pp. 107 ss.

CHRISTERN J. (1968), *Basilika und Memorie der Heiligen Salsa in Tipasa*, «BAA», 3, pp. 193 ss.

ÉCOLE FRANÇAISE d'ATHÈNES (1991), *Guide de Delphes: le musée*, Paris.

FERCHIOU N. (1989), *L'évolution du décor architectonique en Afrique Proconsulaire des dernier temps de Carthage aux Antonins*, Gap.

19. PENSABENE (1982), p. 57, cat. n. 161, height 33,5 cm, dated to the Severan period.

20. For acanthus with similar fold patterns and strongly marked central grooves in Augustan Corinthians at Cherchel, see PENSABENE (1982), cat. numbers 31, 38-50.

21. BIANCHI (2005), pp. 213 s., figs. 27-30.

Ferchiou N. (2011), *À propos de quelques éléments d'architecture de Zama*, in A. Ferjaoui (éd.), *La Carthage punique: Diffusion et permanence de sa culture en Afrique antique*, Tunis, pp. 131 ss.

Fittschen K. (1979), *Juba II. Und seine Residenz Jol/Caesarea (Cherchel)*, in Horn, Rüger (eds.) (1979), pp. 227 ss.

Heilmeyer R. (1970), *Korinthische Normalkapitelle*, («RM», suppl. 16), Heidelberg.

Herrmann J., Attanasio D., Tykot R., Van Den Hoek A. (2012a), *Characterization and Distribution of Marble from Cap de Garde and Mt. Filfila, Algeria*, in *Interdisciplinary Studies on Ancient Stone. Proceedings of ASMOSIA IX, Tarragona 2009*, ed. por A. Gutiérrez Garcia, M., P. Lapuente, I. Rodà, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragona 2012, pp. 300 ss.

Herrmann J., Attanasio D., Tykot R., Van Den Hoek A. (2012b), *Aspects of the Trade in White and Gray Architectural Marbles in Algeria*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 1315 ss.

Hesberg H. von (1981), *L'ordine corinzio in età tardo-repubblicana a Roma*, in *L'art décoratif à Rome à la fin de la république et au début du principat* (Coll. EFR, 55), Rome, pp. 19 ss.

Horn H. G., Rüger C. (eds.) (1979), *Die Numider, Reiter und Könige nördlich der Sahara*, Bonn.

Joly C. (1905), *Thubursicum Numidarum (Khemissa)*, «Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine», 39, 1905, pp. 165 ss.

Mercklin E. von (1962), *Antike Figuralkapitelle*, Berlin.

Pachtère F.-G. de (1909), *Musée de Guelma* (Musées de l'Algérie et de la Tunisie 16), Paris.

Pasquier A. (2007), *Praxitèle aujourd'hui? La question des originaux*, in *Praxitèle*, Exhibition catalogue, Louvre, éd. par A. Pasquier, J.-L. Martinez, Paris, pp. 82 ss.

Pensabene P. (1982), *Les chapiteaux de Cherchel. Étude de la decoration architectonique* («BAA», Suppl. III), Alger 1982.

Rakob F. (1979), *Numidische Königsarchitektur in Nordafrika*, in Horn, Rüger (eds.) (1979), pp. 119 ss.

Rumscheid F. (1994), *Untersuchungen zur kleinasiatischen Bauornamentik des Hellenismus*, Mainz.

MOHAND AKLI IKHERBANE

A propos du nom de Guelma

Cette modeste contribution se propose comme unique ambition d'apporter une nouvelle approche linguistique à travers la toponymie et l'utilisation du substrat berbère afin d'éclaircir l'étymologie de certains toponymes de l'Afrique du Nord qui ont indubitablement subit diverses transformations au contact des différents courants linguistiques drainés par les occupations successives. Dans ce contexte, le cas du nom de Guelma (qui vraisemblablement dérive du radical pan berbère GLM/GLN/GL) semble approprié pour tenter une nouvelle approche, mais il s'agit ici également d'un appel pour encourager et promouvoir ce genre de recherches fort prometteuses bien que susceptibles d'être l'objet d'interprétations confuses.

Mots clés: Guelma, toponymie, altération graphique, corruption phonétique, radical.

De toutes les études qui ont eu pour sujet Guelma et sa région tant sur le plan historique, qu'archéologique, sociologique, politique, linguistique etc., rares à notre sens celles qui se sont penchées sur l'étymologie du terme Guelma, hormis une laconique tentative de Gustave Mercier[1]. On en parle un peu à la limite du sarcasme et de l'humour de *ja lma* (littéralement, de l'arabe populaire, «l'eau est arrivée», inspiré d'une chansonnette relatant le remue-ménage inhérent au stockage de l'eau du temps des grandes restrictions) sans soupçonner une possible corrélation entre l'eau (assez abondante d'ailleurs dans la région) et le sens profond du nom de cette ville plusieurs fois millénaire.

Des tentatives ont été faites notamment par Judas[2] et Chabot[3], le premier pour prouver que la *Calama* romaine n'est autre que la *Malaca* punique

* Mohand Akli Ikherbane, Département d'Histoire et d'Archéologie, Université du 8 mai 1945, Guelma.

1. Mercier (1924). p. 273.
2. Judas (1847), pp. 153-5.
3. Chabot (1919), pp. 213-4; Id. (1940), p. 141.

lue inversement de droite à gauche, un peu à la mode verlan d'aujourd'hui; le second pour attester la figuration du nom (*Calama*) sur une épitaphe libyque de provenance incertaine conservée au musée du théâtre romain de la ville éponyme. Toutefois, à ce jour aucune étude sérieuse ne s'est intéressée de près au passage du topique *Calama* à celui de Guelma – autrement dit, n'a pas essayé de remonter l'histoire du nom tout simplement en partant du présent vers le passé ou de déceler les péripéties de cet éventuel passage.

Il serait fastidieux de revenir en details sur les différentes phases de l'histoire de cette ville (tant elles sont relatées dans d'innombrables ouvrages)[4] qui semble avoir subit une injustice historique puisqu'elle n'a pas eu la "chance" d'être évoquée par les sources antiques et médiévales, ni de bénéficier de fouilles extensives à l'instar de bien d'autres sites dont la renommée aujourd'hui est largement tributaire de ces dernières. En effet, ni la Table de Peutinger, ni l'Itineraire d'Antonin, ni Pline, ni Ptolémée, ni aucune autre source latine ou grecque, ni même les sources chrétiennes et médiévales, habituellement si prolixes en la matière (hormis P. Orose, Augustin et al-Edrisi[5]), ne citent cette ville, dont les restes archéologiques aussi nombreux que variés récoltés ça et là sur l'emplacement de l'antique *Calama* et son arrière-pays attestent indubitablement une haute antiquité marquée notamment par le substrat libyque et les apports puniques et romains.

Cet état des choses est d'autant plus déroutant, lorsqu'on considère que des bourgades de la même région, vraisemblablement de moindre importance, situées sur les mêmes hypothétiques axes routiers, sont citées par certaines sources. Dans ce contexte, on peut à juste titre évoquer *Thibilis* et *Aquae Thibilitanae* figurant respectivement dans la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin[6].

Bien sur, il n'est pas de notre ressort dans ce contexte, d'approfondir les raisons de cette omission, ni de spéculer sur le potentiel archéologique des unes et des autres, dès qu'on sait que ces villes, bien qu'assez proches, sont situées dans deux provinces différentes (la Proconsulaire et la Numidie) et n'ont eu ni un sort commun, particulièrement sur le plan des excavations, ni une destinée commune de part l'emplacement névralgique ou non de chacune et ce dès l'époque coloniale, qui se caractérise par un premier regain d'intérêt pour l'histoire des villes antiques.

4. On peut toujours consulter l'indétrônable *Atlas Archéologique de l'Algérie* de S. Gsell (d'or en avant siglé par *AAA*).
5. *AAA*, t. 1, feuille 9, n. 146, p. 17 (cité par la deuxième édition, parue en 1997).
6. *AAA*, t. 1, feuille 18, p. 17 et feuille 9, p. 15.

Quoiqu'il en soit, notre tentative est avant tout préliminaire et sans prétention d'arriver tout de go à des résultats arrêtés. Elle est dictée par le souci d'engager la recherche sur une nouvelle voie qui peut à la longue s'avérer prometteuse, d'autant plus que les opportunités de fouilles conventionnelles ou tout au moins de sondages localisés dans le périmètre urbain de l'actuelle cité, construite comme bien d'autres sur les vestiges des cités antiques (le plus souvent avec les restes patrimoniaux), s'avèrent minimes. Devant un contexte archéologique si chamboulé et avec des monuments remaniés à l'instar du théâtre dit romain ou partiellement fouillés à l'image des restes du complexe thermal datés tous les deux de la dynamique dynastie des Sévères[7], il ne peut être que vivement souhaitable d'engager la recherche sur d'autres voies susceptibles d'êtres plus fructueuses, même si on sait qu'il est indubitablement épineux d'entreprendre des recherches sur des sujets aussi délicats que celui de la toponymie ou de l'onomastique, où les matériaux de etude brillent par leur absence et les hypothèses les plus extravagantes peuvent se présenter sous forme de données assez axiomatiques. La toponymie (du grec τόπος, «lieu», et ὄνομα, «nom») est une science qui se propose de rechercher la signification et l'origine des noms de lieux et d'étudier leurs transformations, autrement dit, c'est l'étude linguistique et historique des noms géographiques.

Cette étude, malgré les nombreuses lacunes qu'elle renferme encore, est devenue une science à part entière, son champ d'action est largement étendu puisqu'elle se situe aux confins des sciences du langage, des sciences historiques et des sciences géographiques. Le toponymiste fait donc appel aux mêmes documents qui servent à l'histoire d'un pays ou d'une région: comme le disait si justement Paul Valéry, «le toponymiste n'est pas l'historien qui ne s'occupe que des catastrophes ou des phénomènes humains à tendance catastrophique, sa science est un précieux chapitre de psychologie sociale, elle nous fait mieux comprendre l'âme populaire, ses tendances mystiques ou réalistes, ses moyens d'expression»[8]. Ainsi, la toponymie est une réserve non seulement de mots oubliés, mais aussi de constructions cristallisées.

Bien sûr, il est assez ardu de retrouver le sens étymologique de nombreux toponymes de l'Afrique du Nord dans les langues vernaculaires en usage ou à travers celles qui ont marqué de leur empreinte le paysage linguistique, particulièrement à cause de leur multiplicité et de l'oralité qui à

7. *AAA*, t. I, feuille 9, p. 19 n. 3; Blas de Roblès, Sintès (2003), p. 211; Gsell (1901), pp. 194-7; Thébert (2003), pp. 289 s.; 308; 420; 503-4.
8. Cité par Dauzat (1971), p. 9.

caractérisé certaines d'entre elles, de surcroit quand il s'agit d'un domaine aussi inconnu.

Le peu de résultat obtenu semble disparate et fort discutable; néanmoins, à la faveur d'une certaine «perestroïka culturelle», des travaux assez convaincants commencent à voir le jour depuis au moins deux décennies dans les sphères géographiques berbères, aussi bien par des chercheurs nationaux que par des étrangers. De ce fait on met un début d'entrave à l'hégémonie des langues officielles ou nationales qui de notorietes sont la voie la plus sollicitée tout en augmentant les chances de verser dans le fantaisiste en optant pour l'avantage que procure la facilité de ces langues qui sont en l'occurrence, pour notre sujet, l'arabe et le latin.

Les exemples sont nombreux à travers les quelques rares études toponymiques où l'on privilégie l'une ou l'autre des langues les plus marquantes, souvent au détriment des langues locales, autrement dit le berbère et ses nombreuses variantes qui peuvent receler des trésors de renseignements insoupçonnables.

Un fait est certain et clair comme de l'eau de roche: il n'y a que jeter un regard sur n'importe quelle carte topographique de l'Afrique du Nord en général et de l'Algérie en particulier, pour se rendre à l'évidence: la majorité des topiques (macro et microtoponymes ou microchoronymes) – qui néanmoins font figure de exception sur les cartes, faute d'un répertoire minutieux, exhaustif et surtout normatif, prôné même par l'Organisation des Nations Unies[9] – bien que certains affectent la forme arabe, sont antérieurs à la période musulmane et demeurent encore inconnus ou en voie de désuétude ou de «fossilisation», risquant de disparaitre à jamais dans le tourbillon de la mondialisation galopante qui ne s'embarrasse pas outre mesure des spécificités culturelles.

Ces noms aussi nombreux que variés qui à priori ne semblent évoquer que des termes anodins représentant dans le meilleur des cas des éléments afférents à certains royaumes de la vie tels que l'eau, la faune, la flore et la terre, sont en réalité une source intarissable de données pour les linguistes soucieux de fouiller dans un domaine peu conventionnel: «l'archéologie verbale» qui contre toute attente peut révéler des découvertes d'un autre acabit mais aussi intéressantes que celles que nous livre l'archéologie habituelle en terme de artefacts matériels si je ne m'abuse. Il est admis que la filiation de toute société est établie depuis la plus haute antiquité, et la

9. Conférence des Nations Unies sur la normalisation des noms géographiques, Genève, 4-22 septembre 1967; deuxième conférence, Londres, 19-31 mai 1972.

toponymie peut conserver le souvenir d'activités économiques ancestrales qui pour une raison ou une autre ont disparu, Hmel Zitouna indique bien l'emplacement des oliviers dans un lieu qui aujourd'hui semble assez inapproprié à la culture oléicole (confins septentrionaux du Sahara) et autour d'un simple toponyme, «la mare au diable», George Sand a construit tout un récit[10]. Pour ce qui est de notre propos, il y a lieu de dire encore une fois que l'hypothèse que nous avançons, consiste sous toutes réserves à envisager une possible altération graphique ou mieux encore une corruption phonétique progressive, ou encore une contraction, car tout compte fait, il ne nous semble pas farfelu, ne serait-ce que par son intonation ou par sa vocalisation, les noms de *Malaca*, *Calama* et bien sûr Guelma dérivent du terme pan-berbère désignant un point d'eau stagnante, étang fermé, réservoir naturel de dimensions variables, lac, bassin, mare surtout à côté d'une montagne: *Agelmim/agelman* (féminin *tagelmimt*), pluriel: *igelmimen* (en Kabyle) dont la racine ou le groupe consonantique est GLM/N, selon les dialectes[11].

Ce topique ou cet hydronyme concourt souvent à la formation de nombreux toponymes affectant visiblement (et un peu comme un leurre) la forme arabe surtout par la voyelle finale [a][12] ou encore certains noms passés du berbère vers le latin à l'instar de *Thugga* (Dougga), *Bida municipium* (Djemaa Saharidj), *Vescera* (Biskra), *Thevest* (Tebessa)[13] etc. pouvant à priori induire en erreur les non-initiés aux subtilités de la langue berbère, car soumis à des investigations mettant à contribution la comparaison des nomenclatures pan-berbères (à travers les racines communes) et tout l'héritage sociolinguistique de la société peut à la longue révéler bien des vocables typiquement berbères.

L'air d'expansion de ce toponyme est très vaste: chez les Touaregs, il se prononce *agelmam* et au Maroc central (dialecte tamazight) et dans les Aurès *agelman*; il se compose de deux radicaux lexicaux: G, qui évoque entre autres la stagnation, le croupissement ou la coagulation, et le terme «*aman*» (eaux), auquel il est souvent associé. Si cette composition étymologique s'avère juste, la forme marocaine serait la plus conservatrice[14].

10. Baradez (1964), pp. 201 s.
11. Haddadou (2006-2007), p. 72 n. 253.
12. Mezzine (1984).
13. Mercier (1897).
14. *Enc. Berb.*, t. II, 1985, p . 264 (entrée *Agelman*, en ligne au adresse http://encyclopedieberbere.revues.org/929).

«*Aman*» est un terme usité dans tous les dialectes toujours dans le sens du pluriel, n'est un emprunt ni à l'arabe, ni à aucune autre langue sémitique, il appartient vraisemblablement au fond lexical chamito-sémitique. L'eau en tant que source de vie est investie d'un nombre considérable de valeurs symboliques de nature diverse, le terme incarne la pureté et la confiance, «*aman d laman*»: l'eau c'est la confiance, l'eau est aussi dotée de personnalité et de vie; «*kulci yeggan ala tabenɛemmets d waman*»: tout dort sauf la rancune (entre parents et alliés) et l'eau[15]. Sur les cartes de l'Algérie (au 1/50.000 et 1/200.000), on relève un nombre considérable de toponymes évoquant soit le réseau naturel de l'eau (fleuve, torrent, rivière, rigole, etc.), soit les structures aménagées pour son emmagasinement (fontaine, bassin, citerne, etc.), mais il est rare de retrouver le terme «*aman*» comme toponyme sans déterminatif. De part la profusion du terme, ses canaux conducteurs ainsi que les structures de sa contenance, il s'avère donc que le réseau hydraulique en général est non seulement un véritable déterminant de la vie humaine, mais aussi un indice révélateur dans toute prospection et un domaine primordial dans lequel la langue berbère s'est réfugiée et dans lequel le folklore populaire continue de puiser force, maximes et paraboles.

Pour revenir à notre sujet, il est désormais admis que la ville antique de Guelma, qui était une cité prospère à l'époque de Massinissa, avait probablement des origines puniques et peut être même phéniciennes, dans la mesure où elle fut administrée comme *Cirta* (Constantine) ou *Macomades* (Aïn Beida) par des Suffètes et un *princeps* hérités de la tradition carthaginoise. Il n'a pas été prouvé que *Calama* et la ville de *Suthul* mentionné par Salluste[16] aient été une seule et même localité, mais il est certain que Jugurtha défit l'armée romaine du généralissime romain *Aulus Postumius*[17] en quête du trésor du roi berbère à la faveur d'un stratagème dont la nature marécageuse (dont parle Salluste)[18] du terrain jouxtant la ville de *Suthul* est y pour quelque chose (que d'aucuns sans preuves tangibles identifient avec *Calama*). Si plusieurs voix semblent s'entendre pour n'accorder qu'un piètre intérêt scientifique à l'œuvre de l'historien Salluste, assez approximatif et dubitatif dans l'ensemble[19], ce qui nous intéresse c'est bien évidemment l'évocation d'un marécage dans lequel s'est embourbée la légion romaine et

15. *Enc. Berb.*, t. IV, 1986, pp. 558-9. Pour la transcription voir Mammeri (1989).
16. Sall., *Jug.*, XXXVII-XXXVIII.
17. Blas de Roblès, Sintès (2003), p. 211.
18. Sall., *Jug.*, XXXVII-XXXVIII.
19. Gsell (1928), pp. 130-1

dont les rives de la Seybouse (antique *Ubus Flumen* de la Table de Peutinger ou *Rubricatus*) de part leur platitude sont appropriés à la formation de marécages: notre *agelmam/agelmim/agelman* berbère et les conséquences qui en découlent particulièrement le paludisme qui a de tout temps ravagé la population riveraine des marais, et à en croire notre source et les registres obituaires de la localité de Boufarik dans la Mitidja, le taux de mortalité est assez éloquent durant le XIX[e] siècle.

Nous sommes donc à ce stade de notre investigation fixés sur au moins un fait: la concordance de l'état des lieux tels que décrits par notre source au début de la colonisation; Guelma du moins à sa partie basse, c'est-à-dire la vallée de la Seybouse, est bel et bien marécageuse et le vocable local avec la forme GLM/N dont l'un des sens est attesté à travers tous les dialectes berbères se rapporte à cet état des lieux (marais, lieu de stagnation des eaux). Il serait donc étonnant qu'un tel toponyme, retrouvé même en Afrique occidentale française, n'eut pas laissé de traces dans la toponymie antique[20]. Tout compte fait, il est clair que ce vocable, usité dans tous les dialectes, a formé un grand nombre de topiques actuels à travers toute l'Afrique du Nord, il est décelable à travers de nombreuses cartes, particulièrement là où le berbère s'est cahin-caha maintenu, certains sont restés intactes, d'autres ont subi les vicissitudes linguistiques de l'histoire sous toutes leurs formes et il nous semble plausible que cette appellation puisse convenir à la topographie de Guelma dite «ville assiette», pour peu que les linguistes daignent améliorer cette première ébauche.

Bibliographie

Baradez J. (1964), *Fossatum Africae*, Alger.
Blas de Roblès J.-M., Sintès C. (2003), *Sites et monuments antiques de l'Algérie*, Aix-en-Provence.
Chabot J.-B. (1919), *Rapport sur une Mission épigraphique dans l'Afrique du Nord*, «CRAI», a. 63, 3, pp. 208-16.
Chabot J.-B. (1940), *Recueil des inscriptions libyques* [= *RIL*] Paris.
Chaker S. (1986), *Aman "eaux"*, dans *Encyclopédie berbère*, vol. 4, Aix-en-Provence, pp. 558 s.
Dauzat A. (1971), *La toponymie française*, Paris.
Flutre L. (1957), *Toponymie de l'Afrique Occidentale Française*, Dakar.
Gsell S. (1901), *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. 1, Paris.

20. Flutre (1957), p. 58.

Gsell S. (1928), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VII, Paris.
Haddadou M. A. (2006-07), *Dictionnaire des racines berbères communes*, Alger.
Judas A.-C. (1886), *Etude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue punique*, «RSAC», X, pp. 153-5.
Mammeri M. (1989), *«Inna yas ccix Muhend», Cheikh Mohand a dit*, Alger.
Mercier G. (1897), *Etude sur la toponymie berbère de la région des Aurès*, dans *Actes du XI congrès international des orientalistes*, Paris, pp. 173-207.
Mercier G. (1924), *La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord*, «JA», CCV, octobre-novembre, pp. 189-230.
Mezzine L. (1984), *L'étymologie du toponyme Sijilmassa*, «Hesperis Tamuda», XXII, pp. 19-27.
Salluste, *Guerre de Jugurtha*, http://remacle.org/bloodwolf/historiens/salluste/jugurtha.htm.
Thébert Y. (2003), *Thermes romains d'Afrique du Nord*, Rome.

SAÏD DELOUM, ZAKIA BEN HADJ NACEUR-LOUM

Monnaies et collections monétaires à Guelma: cinquante ans après l'étude de Turcan

Cette collection monétaire, ou une fraction d'un trésor du Haut-Empire, a été trouvée entre la région de Souk-Ahras et Guelma vers la fin de l'année 2011 et est entrée au musée de Guelma en 2012. La collection est composée de pièces de monnaies en bronze: 68 sesterces et un *dupondius* de l'empereur Hadrien. C'est le seul lot monétaire provenant de Guelma et datant du Haut-Empire, après le trésor qui a été découvert dans la même région, en 1953, étudié par R. Turcan en 1963.

Mots clés: collection, trésor, Haut-Empire, musée, Guelma.

Circonstances de la découverte

Cette collection ou le lot de monnaies en bronzes a été saisie par les autorités locales entre la région de Souk-Ahras et Guelma durant l'année 2010. Nous n'avons pas plus d'informations sur les circonstances de cette découverte. En 2012, cette saisie est entrée dans les réserves du théâtre romain, qui sert de musée régional de Guelma[1]. La collection monétaire est composée de pièces de monnaies en bronze: 68 sesterces et un *dupondius* de l'empereur Hadrien. C'est la seule collection monétaire datant du Haut-Empire, en dehors du trésor monétaire de Guelma. Notons, enfin, que ces monnaies en bronze n'ont aucune relation avec le trésor monétaire de Guelma découvert en 1957, qui est déposé au Musée National des Antiquités d'Alger[2].

* Saïd Deloum, Institut d'Archéologie, Université d'Alger II; Zakia Ben Hadj Nacer-Loum, Institut National du Patrimoine, Tunis.

1. Cette collection monétaire a fait l'objet d'une étude préliminaire dans le cadre de la soutenance d'un mémoire de fin d'études pour l'obtention d'une licence en Archéologie antique, présenté par l'étudiant Nasri Mourad sous notre direction à l'Institut d'Archéologie, Université d'Alger II, Juin 2011. Nous tenons aussi à remercier notre ami Chikker Abdelnasseur, Conservateur du musée régional de Guelma.
2. Turcan (1963).

Aperçu géographique et historique sur Guelma, l'antique *Calama*

Guelma, appelée autrefois *Calama* ou encore *Malaca*, est une commune de la "wilaya" de Guelma, dont elle est le chef-lieu; elle est située à 60 km au sud-ouest d'Annaba, à 120 km à l'est de Constantine, et à 150 km de la frontière tunisienne. La localité est entourée de montagnes (Maouna, Dbegh, Houara), ce qui lui donne le nom de ville-assiette. Sa région bénéficie d'une grande fertilité grâce notamment à la rivière Seybouse[3] et un grand barrage qui assure un vaste périmètre d'irrigation. Elle occupe aussi une position géographique et stratégique, en sa qualité de carrefour dans la région nord-est de l'Algérie dont dépendent cinq chefs-lieux de "wilaya". Elle relie le littoral des "wilayas" d'Annaba, d'El-Tarf et Skikda aux régions intérieures telles que les "wilayas" de Constantine, Oum El Bouaghi et Souk-Ahras. Agro-pastorale par excellence, la région de Guelma est habitée depuis l'aube de l'humanité, comme l'attestent divers matériaux, inscriptions libyques et stèles funéraires mis au jour par les recherches archéologiques. Avec Hippone, *Thagaste* et *Cirta*, l'antique *Calama* constitue alors, indéniablement, un centre d'habitat de la civilisation numide au cours du premier millénaire avant J.-C., au point que les Phéniciens s'y installent progressivement, faisant de *Calama* et sa région une enclave convoitée où ils érigent des postes et des fortifications. Guelma est l'emplacement de *Calama*, comme l'attestent de nombreuses inscriptions latines qui portent soit *Calama*, soit *Kalama*. Ce nom, qui se retrouve en Maurétanie Césarienne, est peut-être d'origine phénicienne. Selon Judas, la forme phénicienne aurait été *Malaca*, nom que cet auteur a cru lire sur plusieurs inscriptions néo-puniques de Guelma; les Latins, lisant le mot en sens inverse, en auraient fait *Calama*. Cette hypothèse, trop ingénieuse, à peu de chances d'être vraie[4]. En tout cas, les institutions, les mœurs et la langue puniques s'implantèrent fortement à Guelma. Le nom de *Calama* ne figure ni dans Pline, ni dans Ptolémée, ni dans l'Itinéraire d'Antonin, ni dans la Table de Peutinger; il se trouve dans *Julius Honorius*[5]. La vil-

3. Une rivière formée près de Guelma par l'oued Cheref et l'oued Zenati, son bassin est le plus étendu d'Algérie et ses terres sont des plus fertiles. Elle rejoint la Méditerranée près d'Annaba.

4. Judas (1847), p. 191.

5. Connu aussi comme *Julius Orator*, un géographe de la fin de l'empire romain. Son œuvre fut *Cosmographia*, un ensemble de notes qu'il avait fait rédiger par l'un de ses élèves alors qu'il enseignait la carte du monde.

le numide s'appelait *Malacca* et fut importante sous le règne de Massinissa. Des inscriptions libyques trouvées à Guelma prouvent que la région a été "civilisée" bien avant l'arrivée des Carthaginois ou des Romains; des mentions latines attestent que Guelma portait déjà le nom de *Calama*, bien que ce nom soit probablement d'origine phénicienne. L'histoire de Guelma est riche en évènements, et son territoire est parsemé de sites d'une étonnante originalité. Il est fréquemment mentionné par saint Augustin. *Calama* était dans la région nommée *Numidia* aux premiers siècles de notre ère. Administrativement, elle appartenait à la province d'Afrique, ou Proconsulaire. Guelma resta probablement jusqu'à Trajan une cité à constitution non romaine, et elle est qualifiée de *municipium* dans plusieurs inscriptions, dont l'une est vraisemblablement de l'époque d'Hadrien et une autre antérieure à l'année 143. Encore municipe sous Caracalla, elle est qualifiée de colonie dans plusieurs inscriptions des III^e^ et IV^e^ siècles.

Au cœur de la Numidie orientale et du royaume Massyle qui couvre le Nord Constantinois, *Calama* assiste aux guerres puniques entre Rome et Carthage, qui s'en disputent l'hégémonie. Jugurtha aurait livré aux troupes romaines des batailles et vaincu le général romain *Postumius Albinus*, non loin de la ville de Guelma, précisément dans la mystérieuse *Suthul* (Ain Nechma)[6]. Devenue possession romaine prospère dès le I^er^ siècle de notre ère, *Calama* est érigée en municipe puis en colonie, pour constituer, avec Hippone et *Setifis*, les principaux greniers à blé de l'empire, sous le règne des Sévère. Son imposant théâtre romain de 4.500 places, l'un des plus grands et des mieux conservés d'Afrique du Nord, est témoin de son statut de pôle économique et d'échanges. Carrefour stratégique au centre des antiques *Rusicada*, *Tuniza*, *Thagaste*, Hippone et *Theveste*, toutes d'anciennes citadelles carthaginoises, *Calama* accède au rang de "foyer culturel" qu'elle partage avec *Thagaste*. Au cours de l'émergence puis de l'hégémonie du monothéisme chrétien, *Calama* est élevée au statut d'évêché, faisant partie de la province ecclésiastique de Numidie, avec *Possidius* comme évêque[7]. Dès que se confirme la menace d'invasion vandale, en 431, *Possidius* se réfugie à Hippone et *Calama* tombe sous l'empire de Genséric, avant d'être reprise par Byzance, dans le cadre de "la reconquête de l'Afrique du Nord", par Solomon, général de Justinien, qui y édifie une forteresse[8].

6. Gsell (1911), Feuille 9, n. 146.
7. Qui était aussi biographe de saint Augustin.
8. Gsell (1911), Feuille 9, n. 146.

Étude historique et monétaire

Dans *Le Trésor de Guelma*, Robert Turcan avait souligné dans l'introduction que

> C'est un devoir pour nous de rendre hommage au docteur Jouane; directeur de la cinquième circonscription archéologique et conservateur du musée de Guelma, tragiquement disparu en février 1956. Il avait présidé à la découverte de ce trésor dont il avait commencé l'inventaire[9].

50 ans après, nous reprenons la même formule pour remercier la section du patrimoine de la gendarmerie nationale pour la saisie de cette collection monétaire. Aussi, il convient de souligner que selon le bilan établi par cette section du patrimoine et la direction de la sécurisation des biens culturels du ministère, le plus grand nombre de pièces archéologiques a été récupéré dans les wilayas d'Oum El-Bouaghi (6900 objets), Mila (4352), Guelma (854), Skikda (721), Ouargla (555) et Constantine (516). Le bilan de l'année 2011 a été marqué par la récupération de 307 pièces de monnaie et 32 pièces archéologiques, tessons de céramique et lampes, notamment dans les wilayas de Tébessa, Ouargla, Guelma, Alger, Laghouat, Batna et Annaba. Ces pièces ont été sauvées du pillage grâce à l'énorme effort et au travail minutieux des cellules du patrimoine de la gendarmerie nationale chargées de la protection du patrimoine culturel et historique installées depuis 2005 à travers le territoire national, notamment Constantine, Oran, Ouargla, Tamanrasset, Tipasa, Adrar et Souk-Ahras, des wilayas riches en sites et monuments archéologiques. En effet la découverte du lot de monnaies concerné ne fait pas l'exception. Car à l'instar d'autres trouvailles numismatiques maghrébines, nous nous heurtons, en abordant le dossier des dépôts monétaires, au manque d'informations relatives aux circonstances des découvertes: les signalements, les archives, les dates des dépôts ainsi que et les catalogues déjà établis, et au fait que les études relatives aux monnaies des fouilles archéologiques, aux trésors monétaires, aux dons, aux legs, et surtout aux collections monétaires privées qui sont parties dans d'autres musées étrangers par le biais des ventes aux enchères. Les monnaies qui font l'objet du présent travail ne sont qu'un exemple qui illustre bien l'état des collections numismatiques en Algérie, Tunisie, Maroc et la Libye. Des monnaies qui s'entassent avec d'autres collections monétaires dans les réserves du musée régional, qui est en même temps le théâtre romain de la ville de

9. Turcan (1963), pp. 5-136, planches III-XVIII.

Guelma. Malgré les imprécisions qui tournent autour de ce lot, nous avons trouvé judicieux de le mettre au jour afin d'éviter le problème majeur de ces pièces: à savoir la disparition sans être signalées, inventoriées, cataloguées, étudiées et enfin mises en valeur (exposées dans le musée). Par ailleurs, avant de déterminer les caractéristiques de la collection concernée, il nous semble intéressant de donner l'état du dépouillement bibliographique des trouvailles monétaires à Guelma, qui demeure insuffisant pour un site et un musée aussi importants. Concernant les découvertes monétaires du Haut-Empire, nous citerons l'importante étude de Turcan sur le trésor monétaire de Guelma (7.499 monnaies de bronze frappées à Rome par l'empereur Auguste jusqu'au règne conjoint de Valérien et Gallien – parmi cette masse monétaire, nous relevons 7.486 sesterces, 2 *dupondius*, 7 as et deux monnaies provinciales, dont une de Marc Aurèle émise à Césarée de Cappadoce, et une autre de Caracalla frappée à Apollonie d'Illyrie). Nous n'avons pas un état des lieux des collections conservées dans les réserves du musée de Guelma. En outre, dans l'état actuel de la documentation, nous ne pouvons souligner que deux publications relatives aux trouvailles monétaires à Guelma, celle qui a étudiée Turcan et une mentionnée par Grellois[10]: de 3.000 à 4.000 sesterces d'Auguste à Valérien, «une des découvertes les plus importantes qui aient été faites est celle de trois ou quatre milles médailles, au mois d'octobre 1846 [...]. Toutes ces médailles sont grands bronzes et appartiennent à la suite impériales depuis Auguste et jusque y compris Gallien. C'est donc sous le règne de ce dernier qu'a eu lieu cet enfouissement»[11].

La collection

Malgré la petitesse et les imprécisions qui affectent ce lot, un commentaire détaillé s'impose afin de déterminer les particularités de la collection, qui s'échelonne comme TAB. 1.

10. GRELLOIS (1851-52), p. 303; TURCAN (1963), p. 39.
11. SALAMA (2004), pp. 35-36; CALLU (1969), p. 116, n 2; 7.945 sesterces d'Auguste à Valérien.

TAB. 1 Collection monétaire Guelma: répartition par règne

Types	Nombre d'exemplaires	Pièces reproduites dans le présent volume	Planches
Hadrien (117-138)	11	1-3, 11	I
Sabina	1	12	I
Aelius (136-138)	1	13	I
Antonin le Pieux (138-161)	8	14, 20	I
Faustina Mère	6	23, 26, 27	II
Marc Aurèle (161-180)	6	28, 30, 31, 32	II
Faustina Jeune	6	35, 36, 38, 40	II
Lucilla Annia	1	41	III
Lucius Verus	2	–	–
Commode (176-192)	14	45, 49, 50-52	III
Crispina	3	58-60	IV
Iulia Domna	2	61, 62	IV
Monnaies indéterminées	7	–	–
Total:	69	30	

Provenance de la collection: entre la région de Souk-Ahras et Guelma vers la fin 2011.
Lieu de conservation: musée de Guelma.
Aspect extérieur: monnaies trouvées sans contenants.
Contenance: 68 bronzes (sesterces) + 1 *dupondius*.
Etat de conservation: bon.
Datation de la collection: règne d'Hadrien (117-138 après J.-C.) – règne de Septime Sévère (193-211 après J.-C.). Le lot de monnaies concernées se clôt chronologiquement avec les deux monnaies d'*Iulia Domna*, femme de l'empereur Septime Sévère.
Dépouillement: l'importance de la présence du monnayage de Commode (17 ex.), de Marc Aurèle (12 ex.) et celui de la seconde moitié du II^e^ siècle en général.

La composition du lot révèle les caractéristiques suivantes:
a) importance du nombre des grands bronzes du Haut-Empire;
b) monnaies donnant l'aspect des pièces qui ont circulé.

Mais cela ne veut pas dire que la collection renferme des monnaies à fleur de coin, les premières pièces frappées avec un coin neuf, et sur des flans présélectionnés et préservés de la circulation.

Ce qui rend la collection encore plus intéressante, c'est que nous n'avons pas relevé de fausses monnaies. Néanmoins, la plupart des monnaies sont communes, sans rareté notoire qui peut offrir une particularité typologique nouvelle, à l'exception d'une monnaie de *Iulia Domna* (cat. 61, pl. IV), qui constitue à la fois une particularité et une énigme: elle présente une contremarque avec un double cercle, bien apparente au visage[12]. Une étude plus profonde pourrait être intéressante dans la mesure où elle permettrait de donner un sens à cette frappe unique dans ce lot monétaire.

Catalogue monétaire

Hadrien

1. AE[13], sesterce, Rome: 119-121
A/ IMP CAESAR TRAIAN-HAD [RIANVS AVG]
Buste lauré, drapé et cuirassé à droite.
R/ [PM TR] P-C [OS III] S-C
Minerve casquée debout à gauche, sacrifiant sur un autel et s'appuyant de la main gauche sur un bouclier orné d'un serpent.
23,4 g; 35,1 mm; 6 h[14]
RIC, II, 420/611a (pl. 1).

2. AE, Sesterce, Rome: 134-138
A/ HADRIANVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ FELICITAS AVG S-C
Felicitas debout à gauche, tenant un rameau d'olivier et une corne d'abondance.
26,8 g; 31,2 mm; 6 h
RIC, II, 435/751 (pl. 1).

12. Nous avons cru voir la forme d'une louve et les gémeaux, mais elle reste à déterminer.
13. Abréviation de *aes*, "bronze" en latin.
14. Ces chiffres dans le catalogue se référant au poids (en grammes), diamètre (en millimètres) et axe des coins; à la ligne suivante, la source pertinente.

3. AE, Sesterce, Rome: 134-138
A/ HADRIANVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ FELICITAS AVG S-C
Felicitas debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance à ses pieds, une roue.
24,7 g; 31,1 mm; 6 h
RIC, II, 435/748 (pl. 1).

4. AE, Sesterce, Rome: 134-138
A/ HADRIANVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ FORTVNA-AVG S-C
Fortuna debout à gauche, tenant de la main droite une patère et de la main gauche une corne d'abondance.
25, 3 g; 32,2mm; 6 h
RIC, II, 435/760.

5. AE, Sesterce, Rome: 134-138
A/ HADRIA] NVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ FORTV-N-A-AVG S-C
Fortuna debout à gauche, tenant un gouvernail posé sur un globe et une corne d'abondance.
23,7 g; 29,9 mm; 6 h
RIC, II, 435/759.

6. AE, Sesterce, Rome: 134-138
A/ HADRIANVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ [SPES P] R S-C
Spes marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe.
24,7 g; 30,5 mm; 6 h
RIC, II, 441/790.

7. AE, *Dupondius*, Rome: 125-128 (?)
A/ HADRIANVS-[AUGVSTVS]
Tête radiée à droite.

R/ [---] S-C
Déesse debout à gauche, tenant une corne d'abondance et un rameau d'olivier.
24, 7 g; 33 mm; 6 h

8. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ HADRIANVS]-AVGVS [TVS---]
Tête laurée à droite.
R/ [---] S-C à l'exergue COS III
Déesse debout à gauche, tenant peut-être une corne d'abondance, un enfant devant elle et une colonne derrière elle?
22, 9 g; 32,5 mm; 6 h.

9. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ HADRIANVS-[AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ [---] S-C
Déesse assise à gauche, tenant une corne d'abondance et ... (?)
27,4 g; 32,9 mm; 6 h

10. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ HADRIANVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ [---] S-C
Déesse debout à gauche, tenant un sceptre et une fleur ou une victoriola.
23,1 g; 0,2 mm; 6 h

11. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ HADRIANVS-AVG COS III PP
Tête laurée à droite.
R/ [---] M [---] S-C
Déesse debout à gauche, tenant un sceptre et une fleur ou une *victoriola*.
21,4 g; 32,2 mm; 6 h (pl. 1).

Sabine
12. AE, Sesterce, Rome: 118-139
SABINA AVGVSTA-HADRIANI AVG PP
Buste diadémé à droite.
CONCORDIA AVG S-C, à l'exergue
Concordia assise à gauche, tenant une patère et le coude gauche appuyée sur une statuette de l'espérance, sous le siège une corne d'abondance.

23,9 g; 32,1 mm; 6 h
RIC, II, 475/1021 (pl. 1).

Aelius
13. AE, Sesterce, Rome: vers 137
A/ L AELIVS-CAESAR
Buste nu à droite avec un drapage sur l'épaule gauche.
R/ TR POT COS II; dans le champ PANO-NIA S-C
Pannonie debout de face, la tête à gauche, tenant un *vexillum* et relevant un pan de sa robe.
23,7 g; 30,5 mm; 6 h
RIC, II, 481/1059 (pl. 1).

Antonin le Pieux
14. AE, Sesterce, Rome: 140-144
ANTONINVS-AVG PI-VS P M P P TR P COS [III]
Tête laurée à droite.
SALVS PVBLICA S-C
Salus debout à gauche, nourrissant un serpent dans une patère et tenant un sceptre.
27,4 g; 33,9 mm; 12 h
RIC, III, 112/639 (pl. 1).

15. AE, Sesterce, Rome: 140-144
A/ ANTONINVS AVG PI-VS P M P P TR P COS III
Tête laurée à droite.
R/ SECVRITAS]-PVBLICA S-C
Securitas debout à gauche, tenant un sceptre et appuyant le bras gauche sur une colonne.
25 g; 32,9 mm; 12 h
RIC, III, 112/641.

16. AE, Sesterce, Rome: 145-161
A/ ANTONINVS-AVG PIVS P P [TR P COS IIII]
Tête laurée à droite.
R/ FELICITAS-AVG S-C
Felicitas debout à gauche, tenant un caducée de la main gauche et une corne d'abondance dans la main droite.
24,4 g; 31,8 mm; 6 h
RIC, III, 124/770.

17. AE, Sesterce, Rome: 145-161
A/ ANTONINVS AVG-PIVS PP TR P
Tête laurée à droite.
R/ PAX-AVG, dans le champ; COS [IIII] S-C
Pax debout à gauche, tenant une corne d'abondance et mettant le feu à une pile d'armes.
25 g; 32 mm; 6 h
RIC, III, 125/777.

18. AE, Sesterce, Rome: 152-153
A/ ANTONINVS AVG-PIVS PP TRP XVI
Tête laurée à droite.
R/ SAL-VS]-AVG COS IIII S-C
Salus debout à gauche, nourrissant un serpent enroulé sur un autel et tenant un sceptre.
23,6 g; 32 mm; 6 h
RIC, III, 139/906.

19. AE, Sesterce, Rome: 154-155
A/ ANTONINVS AVG PI-VS PP TR P XVIII
Tête laurée à droite.
R/ LIBERT-AS [COS IIII] S-C
Libertas debout à gauche, tenant un bonnet et un sceptre.
25,7 g; 32,8 mm; 6 h
RIC, III, 142/929.

20. AE, Sesterce, Rome: 179-180
A/ DIVVS ANTONINVS
Tête nue à droite.
R/ DIVO-PIO S-C
Colonne surmontée par la statue d'Antonin, debout tenant un globe et un sceptre.
19,3 g; 31,5 mm ; 12 h
RIC, III, 315/1269 (pl. 1).

21. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ Illisible
Tête laurée à droite.
R/ [---] NINVS-AVG S-C

Divinité debout à gauche, tenant un sceptre et levant la main?
23,3 g; 31,5 mm; 12 h
RIC, III, ?

22. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ ANTONINVS AVG PIVS PP IMP II]
Tête à droite.
R/ [---] S-C
Pax debout à gauche, tenant un rameau et une corne d'abondance.
13,7 g; 27 mm; 6 h
RIC, III, ?

Faustina Mère
23. AE, Sesterce, Rome: après 141
A/ DIVA-FAVSTINA
Buste drapé à droite.
R/ [AVGVSTA] S-C
Ceres debout à gauche, tenant de la main droite Deux épis de blé et de la main gauche une torche.
22,3 g 30 mm 12 h *RIC*, III, 162/1116 (pl. II).

24. AE, Sesterce, Rome: après 141
A/ DIVA FAV-[STINA]
Buste drapé à droite.
R/ [AUGVSTA] S-C
Pietas debout à gauche, sacrifiant devant un autel allumé.
29,2 g; 30 mm; 12 h
RIC, III, 162/1127.

25. AE, Sesterce, Rome: après 141
A/ DIVA-FAVSTINA
Buste drapé à droite.
R/ CE-RES S-C
Ceres debout de face, tête à gauche, tenant dans la main droite deux épis de blé et avec la gauche, une longue torche.
23,3 g 32 mm 6 h
RIC, III, 163/1128.

26. AE, Sesterce, Rome: après 141
A/ DIVA-FAVSTINA
Buste drapé à droite.

R/ CE-RES S-C
Ceres debout de face, tête à gauche, tenant dans la main droite deux épis de blé et avec la gauche, une longue torche.
25,6 g; 31 mm; 12 h
RIC, III, 163/1128 (pl. II).

27. AE, Sesterce, Rome: après 141
A/ DIVA AVGVS-TA FAVSTINA
Buste voilé à droite.
R/ PIETAS AVG S-C
Pietas debout à gauche, mettant un grain d'encens dans un candélabre ou d'un un autel à parfums et tenant une boite.
26,3 g; 22,9 mm; 6 h
RIC, III, 165/1146 (pl. II).

Marc Aurèle
28. AE, Sesterce, Rome: 168-169
A/ M ANTONINVS-AVG [TR P XXIII]
Tête laurée à droite.
R/ [SALVTI] AVG COS III S-/C
Salus debout à nourrissant un serpent enroulé autour d'un autel et tenant un sceptre.
24,2 g; 33,3 mm; 6 h
RIC, III, 290/964 (pl. II).

29. AE, Sesterce, Rome: 168-169
A/ M AVREL ANTONI-NVS AVG TR P [---]
Tête laurée à droite.
R/ [---] S-C/ Déesse debout à ? tenant un caducée et une branche d'olivier.
RIC, III, ?

30. AE, Sesterce, Rome: 174
A/ M ANTONINVS-AVG TR P XXVIII
Tête laurée à droite.
R/ IMP VIII-COS III S-C
Rome casquée debout à gauche, tenant une victoire et une haste.
22 ,2 g; 30,8 mm; 6 h
RIC, III, 301/1115 (pl. II).

31. AE, Sesterce, Rome: 173-174
A/ M ANTONINVS-AVG TR P XXVIII

Buste lauré, droite et cuir à droite.
R/ IMP VI] C [OS III] S-C
Jupiter assis à gauche, tenant une victoire et un sceptre.
20,5 g 31 mm 6 h
RIC, III, 300/1096 (pl. II).

32. AE, Sesterce, Rome: 180
A/ DIVVS M AN-TONINVS PIVS
Tête nue à droite.
R/ CONSECRATIO S-C
Marc Aurèle, tenant un sceptre, assis sur aigle volant à droite.
21,3 g; 30,1 mm; 12 h
RIC, III, 398/268 (pl. II).

33. AE, Sesterce, Rome: 177-178
A/ M AVREL ANTONI-NVS AVG [TR P XXX II]
Tête laurée à droite.
R/ FELICITAS AVG IMP VIIII [COS III PP] S-C
Félicitas debout à gauche, tenant de la main droite un caducée et de la main gauche, un sceptre.
25,2 g; 20 mm; 6 h
RIC, III, 310/1227.

34. AE, Sesterce, Rome: 177-178
A/ M AVREL ANTONI-NVS AVG TR P XXXII
Tête laurée à droite.
R/ FELICITAS AVG IMP VIIII COS III PP S-C
Félicitas debout à gauche, tenant de la main droite un caducée et de la main gauche, un sceptre.
21 g; 30 mm; 6 h
RIC, III, 310/1227.

Faustina Jeune
35. AE, Sesterce, Rome: 161
A/ FAVSTINA-AVG P II AVG FIL
Buste drapé à droite.
R/ PIE-TAS S-C
Pietas debout à gauche, tenant une fleur et une corne d'abondance; à ses pieds, à gauche, un enfant debout.
24,5 g; 32,5 mm; 6 h
RIC, III, 192/1379 (pl. II).

36. AE, Sesterce, Rome: 161
A/ FAVSTINA AVG-PII AVG FIL
Buste drapé à droite.
R/ VE-NVS S-C
Vénus debout à gauche, tenant une pomme et un sceptre.
27,2 g; 33,5 mm; 6 h
RIC, III, 193/1387 (pl. II).

37. AE, Sesterce, Rome: 161
A/ FAVSTINA-AVGVSTA
Buste drapé à droite .
R/ AVGVSTI [P II FIL] S-C
Spes debout à gauche, tenant une fleur et relevant un pan de sa robe.
25,1 g; 31,2 mm; 6 h
RIC, III, 191/1371.

38. AE, Sesterce, Rome: 161
A/ FAVSTINA [AVGVSTA]
Buste drapé à droite.
R/ AVGVSTI-PII FIL S-C
Spes debout à gauche, tenant une fleur et relevant un pan de sa robe.
24 g; 27,8 mm; 6 h

39. AE, Sesterce, Rome: 161
A/ DIVA FAV-STINA PIA
Buste drapé à droite.
R/ SIDERIBVS-RECEPTA S-C
Diane debout à gauche, tenant une torche, derrière le cou un croissant.
23,3 g; 30,1 mm; 6 h
RIC, III, 350/1715 (pl. II).

40. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ DIVA FAV-STINA PIA
Buste à droite, les cheveux ondés.
R/ [---] S-C
Déesse debout gauche, tenant une fleur ?.
24,2 g; 29,5 mm; 6 h (pl. II).
RIC, III, ?

Lucilla Annia
41. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ LVCILLAE AVG-ANTONIN AVG F
Buste drap à droite.
R/ VE-NVS S-C
Venus debout à gauche, tenant une pomme et un sceptre.
26 ,5 g; 31,9 mm; 6 h
RIC, III, 354/1363 (pl. III).

Lucius Verus
42. AE, Sesterce, Rome: 163-164
[L AVREL VERVS AVG]-ARMENIACVS
Tête laurée à droite.
TR P IIII IMP II COS II S-C
Mars avançant à droite, portant une lance et un trophée.
23,1 g; 30,1 mm
RIC, III, 323/1379.

43. AE, Sesterce, Rome: 168
L VERVS AVG ARM PARTH MAX
Tête laurée à droite.
TR POT VIII IMP [V COS III] FORT RED à l'exergue S-C
Fortuna assise à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance.
25,2 g; 31,5 mm; 12 h
RIC, III, 330/1476.

Commode
44. AE, Sesterce, Rome: après 178
A/ L AVREL COM-MODVS AVG TR P III
Buste imberbe lauré, et drapé à droite.
A/ [LIBERTAS AUG IMP II COS PP] S-C
Libertas debout à gauche, tenant un bonnet et un sceptre.
25,9 g; 30 mm; 6 h
RIC, III, 424/1528.

45. AE, Sesterce, Rome: après 181-182
A/ M C OMMODVS-ANTONINVS AVG
Tête laurée à droite.
R/ TR P VII IMP III COS III PP S-C

Jupiter assis à gauche, tenant une victoire et un sceptre.
21,5 g; 30,1 mm; 12 h
RIC, III, 405/322a (pl. III).

46. AE, Sesterce, Rome: après 183
A/ M COMMMODVS-ANTONINVS AVG
Tête laurée à droite.
R/ SALVS AVG S-C
Salus debout à gauche, nourrissant un serpent, enroulé sur un autel et tenant un sceptre.
20,9 g; 29,5 mm; 6 h
RIC, III, 409/356.

47. AE, Sesterce, Rome: 186-187
A/ M COMMODVS ANT P- FELIX AVG [BRIT]
Tête laurée à droite.
R/ AVCTOR PIETAT PM TR P XII IMP VIII COS V P P S-C
Pietas debout à gauche auprès d'un autel allumé, tenant une patère et une boite à parfums.
17,2 g; 30,2 mm; 12 h
RIC, III, 491/1476.

48. AE, Sesterce, Rome: 186-187
A/ M COMMODVS ANT [P- FELIX AUG BRIT]
Tête laurée à droite.
R/ AVCTOR PIETAT PM TR P XII [IMP VIII COS V P P] S-C
Pietas debout à gauche auprès d'un autel allumé, tenant une patère et une boite à parfums.
23,3 g; 29 mm; 6 h
RIC, III, 491/1476.

49. AE, Sesterce, Rome: 186-187
A/ M COMMODVS ANT-P FELIX AVG BRIT
Tête laurée à droite.
R/ [PM] TR P XIII IMP VIII COS [V PP] S-C; FORT RED, à l'exergue
Fortuna assise à gauche, une tenant une corne d'abondance et un gouvernail sur un globe, sous le siège une roue.
16,7 g; 29 mm; 12 h
RIC, III, 425/513 (pl. III).

50. AE, Sesterce, Rome: 186-187
A/ M COMMODVS ANT-P FELIX AVG BRIT
Tête laurée à droite.
R/ HLARIT AVG PM TR P XII IMP VIII COS V P P S-C
Hilaritas debout à gauche tenant un rameau et une longue palme.
22,6 g; 29,5 mm; 12 h
RIC, III, 424/497 (pl. III).

51. AE, Sesterce, Rome: après 186-187
A/ M COMMODVS ANT-P FELIX AVG BRIT
Tête laurée à droite.
R/ NOBILITAS AVG P M TR P XII IMP VIII COS V P P S-/C
Nobilitas debout à droite tenant un sceptre.
24,4 g; 30 mm; 12 h
RIC, III, 424/501 (pl. III).

52. AE, Sesterce, Rome: après 188-189
A/ M COMMODVS ANT P- FELIX AVG BRIT
Tête laurée à droite.
R/ MINER VICT P M TR P XIIII IMP VIII COS V P P S-C
Minerve debout à gauche tenant une Victoire et une haste; entre un bouclier et un trophée.
22,8 g; 29 mm; 6 h
RIC, III, 427/528 (pl. III).

53. AE, Sesterce, Rome: après 192
A/ L AEL AVREL COMM-AVG P FEL
Tête laurée à droite.
R/ P M TR P XVII I-MP VIII [COS VII PP] S-C
Roma debout à droite, tenant une haste et donnant la main à *Fides* debout qui tient une enseigne; dans le champ, une étoile.
21,5 g; 29,1 mm; 12 h
RIC, III, 435/608.

54. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ M COMMODVS AN-TONINVS PIVS
Tête laurée à droite.
R/ [---] S-C
Déesse debout à gauche.
18,1 g ; 20,9 mm ; 12 h
RIC, III, ?

55. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ [---] COMMODVS-ANT AVG [....]
Tête laur à droite.
R/ [---] S-C
Déesse debout à gauche devant un autel ?.
24,4 g; 30 mm; 12 h
RIC, III, ?

56. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ L AVREL COM-MODVS AVG TRP III
Buste laurée et drapé à droite.
R/ [---] S-C
Déesse debout à gauche, tenant un sceptre et une balance ?.
24,2 g; 29,5 mm; 6 h
RIC, III, ?

57. AE, Sesterce, Rome: 183-184
A/ COMMODVS AN-TON AVG PIVS [BRIT
Tête laurée à droite.
R/ PM TR P VIIII IMP VII COS IIII P P VICT BRIT; à l'exergue S-C
Victoire à demi-nue assise à droite sur des boucliers; tenant une palme et un bouclier sur son genou gauche.
20,8 g; 28,5 mm 6 h
RIC, III, 416/440.

Crispina
58. AE, Sesterce, Rome
A/ CRISPINA-AVGVSTA
Buste drapé à droite.
R/ CONCO-RDIA S-C
Concordia assise à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance.
21,5 g; 28,3 mm; 6 h
RIC, III, 442/665 (pl. IV).

59. AE, Sesterce, Rome
A/ CRISPINA-AVGVSTA
Buste drapé à droite.
R/ SA-LVS S-C
Salus assise à gauche, nourrissant un serpent enroulé sur un autel.
30,8 g; 32,1 mm
RIC, III, 442/672.

60. AE, Sesterce, Rome (?)
A/ CRISPINA-AVGVSTA
Buste drap à droite.
R/ [---] S-C
Déesse debout à gauche, tenant peut-être une patère et un sceptre;à ses pieds, un paon ?.
25,7 g; 32,1 mm; 6 h
RIC, III, ?

Iulia Domna
61. AE, Sesterce, Rome: 196-211
A/ IVLIA-AVGVSTA
Buste drapé à droite.
R/ HILARITAS S-C
Hilaritas debout à gauche, tenant une longue palme et une corne d'abondance.
18,9 g 28 mm 6 h
RIC, IV, 208/855 (pl. IV).

62. AE, Sesterce, Rome: 196-211
A/ IVLIA AVGVSTA
Buste drap à droite.
R/ DIANA LVCEFERA S-C
Diane avec le croissant autour du cou debout à gauche, tenant des deux mains une longue torche.
18,7 g; 27,5 mm; 6 h
RIC, IV, 208/851 (pl. IV).

Monnaies indéterminées
7 pièces

Planches des monnaies

Planche I: – HADRIANVS (Pièces n. 1-3, 11).
– SABINA (Pièce n. 12).
– AELIVS (Pièce n. 13).
– ANTONINVS PIVS (Pièces n. 14, 20)

Pièce n. 1

Pièce n. 2

Pièce n. 3

Pièce n. 11

Pièce n. 12

Pièce n. 13

Pièce n. 14

Pièce n. 20

Planche II: – FAVSTINA I (Pièces n. 23, 26, 27)
– MARCVS AVRELIVS (Pièces n. 28, 30-32)
– FAVSTINA II (Pièces n. 35, 36, 38, 40)

Pièce n. 23

Pièce n. 26

Pièce n. 27

Pièce n. 28

Pièce n. 30

Pièce n. 31

Pièce n. 32

Pièce n. 35

Pièce n. 36

Pièce n. 38

Pièce n. 40

Planche III: – LVCILLA (Pièce n. 41)
– COMMODVS (Pièces n. 45, 49, 50-52).

Pièce n. 41

Pièce n. 45

Pièce n. 49

Pièce n. 50

Pièce n. 51

Pièce n. 52

Planche IV: – CRISPINA (Pièces n. 58-60)
– IVLIA DOMNA (Pièces n. 61-62)

Pièce n. 58

Pièce n. 59

Pièce n. 60

Pièce n. 61

Pièce n. 62

Conclusion: un trésor ou une fraction d'un trésor?

Malgré la difficulté de restituer les circonstances de la découverte du lot, l'aspect extérieur des monnaies (belle patine de couleur noire ou rougeâtre) et l'arc chronologique (17 ans) nous permettent de supposer qu'il ne s'agit pas d'un lot artificiellement constitué, mais d'un trésor ou d'une fraction de trésor[15]. Nous optons plutôt pour la seconde hypothèse, car la plupart des trésors trouvés en Afrique Proconsulaire en général et à Guelma en particulier convergent vers la même date d'enfouissement[16]: soit 254/253 ou 256/259. Cette convergence coïncide avec la disparition des monnaies "lourdes" et leur retrait de la circulation à cause de la concurrence des antoniniens[17]. Par ailleurs, deux facteurs peuvent déterminer les enfouissements des trésors: soit ils sont liés aux événements (guerre, insurrections, rébellion...), soit ils sont liés tout simplement aux faits numismatiques (retrait des sesterces de la circulation et leur fonte). Selon P. Salama[18], les causes de l'enfouissement des deux trésors trouvés à Guelma sont à la fois événementielles (l'insurrection de 253) et numismatiques[19]. Nous pensons que la cause d'enfouissement des deux trésors à Guelma serait plutôt d'ordre numismatique, car il s'agit d'une ville qui était loin des troubles de 253 qui ont touché la Numidie. Par ailleurs, toutes les données archéologiques ainsi que littéraires attestent que Guelma, élevée au rang de municipe sous l'empereur Trajan et patronnée par *Vivia Aurelia*, sœur de l'empereur Commode (fin du II^e^ siècle), fut avec *Setifis* (Sétif) et *Hippo Regius* (Annaba)[20] un des greniers de Rome au cours des II^e^ et III^e^ siècles et une des régions les plus prospères sous le règne des Sévères. Nous estimons donc qu'il serait plus judicieux de classer les deux trésors et le présent lot de Guelma dans la liste des trésors de la Proconsulaire, dont la cause de l'enfouissement est d'ordre numismatique. Par ailleurs, trois zones de la circulation ont été défi-

15. Une fraction de trésor dans la mesure où d'autres trésors similaires se closent chronologiquement soit avec les Sévères soit avec le règne joint de Valérien et Gallien: à l'exemple le trésor de Guelma.
16. Ben Hadj Naceur-Loum (2011), p. 47.
17. Salama (2004), p. 26.
18. Ivi, p. 36.
19. Le premier a été découvert en 1846, auquel Grellois a consacré une petite description en se contentant de mentionner le degré de la rareté des pièces. Le second a été découvert en 1953 et étudié par Turcan (1963).
20. Où on a trouvé déjà un trésor monétaire du Haut-Empire, cfr. Deloum (2012).

nies, grace à l'étude des structures des trésors trouvés dans des régions de la Méditerranée:
1) la Gaule méridionale, l'Aquitaine et la Narbonnaise caractérisées par la forte présence des séries antérieures à la mort de Commode. Les bronzes du III^e^ siècle disparaissent après 238.
2) l'Italie centrale: les bronzes du II^e^ siècle sont peu nombreux – le renouvellement du numéraire est continu et actif jusqu'à Valérien;
3) Sardaigne, Péninsule Ibérique et Afrique: un relèvement plus au moins fort des séries antonines et un apport important de sesterces frappés après 222. Ces pièces de bronze cesseront pratiquement d'être émises après l'année 260. Nous pensons que c'est à ce dernier secteur monétaire qu'appartient le lot de Guelma.

Au terme de cette étude, nous espérons être arrivés, un tant soit peu, à élucider la question des trésors de sesterces et la circulation de ces espèces en Afrique en général et à Guelma en particulier. Certes, l'étude serait plus exhaustive[21] si nous avions plus de données relatives aux trouvailles monétaires et au récolement des collections numismatiques, ce qui ne pourrait être que bénéfique pour pouvoir avoir la documentation adéquate, élargir l'échantillonnage et établir des parallèles. Mais, tout au moins, aurons-nous ouvert la voix aux chercheurs pour s'occuper de ce type de document[22] si précieux.

Bibliographie

Ben Hadj Naceur-Loum, Z. (2011), *Monnaies et circulation monétaire en Afrique Romaine entre les règnes de Gallien et de Théodose (253-395 ap. J.-C.)*, Tunis.
Callu J.-P. (1969), *La politique monétaire des empereurs romains 238 à 311*, Paris.
Deloum S. (2012), *Etude historique et monétaire d'un trésor de monnaies du Haut-Empire du musée de Cirta*, dans *L'Africa romana XIX*, pp.727-46.
Grellois E. (1851-1852), *Histoire et Archéologie*, «Mémoires de l'Académie de Metz», XXXIII, pp. 263-5.
Gsell St. (1911), *Atlas Archéologique de l'Algérie*, Paris.
Judas A. (1847), *Note sur Quelques Inscriptions Puniques (dont une Inédite) trouvées à Ghelma*, «RA», IV, pp. 188-194.
Salama P. (2004), *La rareté des trésors en Afrique Proconsulaire*, «CN», 41, 161.
Turcan R. (1963), *Le Trésor de Guelma. Etude historique et monétaire*, Paris.

21. Puisque nous ne pourrons pas se prononcer sur la date exacte d'enfouissement de ce lot et son *terminus post-quem*.
22. C'est-à-dire, les collections privées et celles saisies.

SAÏD DELOUM

Un trésor monétaire inédit découvert à Sobha Chlef

Ce trésor monétaire inédit est composé de 643 pièces de monnaies en bronze trouvées dans une petite cruche dans le lit d'un oued en 2006 par un berger de la région et remis au musée régional public de Chlef en 2008. Toutes les monnaies sont dans un bon état de conservation, mais ils nécessitent une réelle prise en charge pour une identification finale. D'après notre étude préliminaire et en attendant le classement chronologique final, l'enfouissement du trésor daterait vers le milieu du Vᵉ siècle, c'est-à-dire, que le *terminus post quem* se clôt vers 425-455, avec les pièces les plus récentes des empereurs Théodose II et Valentinien III.

Mots clés: trésor, monnaies de bronze, musée, Sobha Chlef.

Introduction

Ce que nous regrettons, c'est qu'à chaque fois, que l'occasion nous est offerte pour publier une découverte monétaire, nous nous sentons dans l'obligation d'alerter et de sensibiliser les autorités concernées pour inventorier ces richesses monétaires et ne pas les laisser à l'abandon. Il faut toujours mentionner les circonstances des découvertes qui sont très importantes pour la suite des études. Malheureusement, en abordant les études numismatiques des découvertes monétaires ou des dépôts monétaires des réserves dans nos musées nationaux ou régionaux des sites archéologiques, les monnaies des fouilles archéologiques, et les trésors monétaires, nous nous heurtons automatiquement au manque d'informations, tels que les signalements, les enregistrements des dates des dépôts, les circonstances des découvertes monétaires, les archives. Dans beaucoup de cas, nous n'avons aucune idée sur les dons ou legs, les collections monétaires privées, et autres qui sont parties dans d'autres musées étrangers. Nous n'avons pas beaucoup

* Saïd Deloum, Institut d'Archéologie, Université d'Alger II.

d'indices et d'indications précises sur la réunion et la conservation de ces séries numismatiques dans les musées algériens, et cela malgré la richesse et la diversité du patrimoine culturel et archéologique de l'Algérie. Plusieurs collections monétaires importantes ont disparu, peut être volées, et n'ont jamais été retrouvées pour réintégrer les musées. Alors que nous pouvons constituer un médaillier algérien qui peut donner un musée dans le musée, qui permettrait d'évoquer et de retracer l'histoire générale des monnaies des différentes époques historiques de l'Afrique du nord jusqu'aux temps modernes. En plus, nos musées recèlent de très riches collections de trésors monétaires, monnaies de fouilles, legs, achats et dons qui sont entassées dans les caisses, et qui n'attendent que des études pour les faire connaître. Pour réaliser un catalogue général du musée, il faudrait déjà nettoyer et inventorier toutes ces découvertes qui s'entassent dans les réserves. Il nécessite un travail colossal: c'est-à-dire, une réelle attention et une bonne prise en charge par des spécialistes. C'est pour toutes ces raisons, qu'à chaque fois qu'une occasion se présente, nous essayerons d'étudier ce matériel délaissé, abandonné, pour le faire connaitre au public et surtout aux chercheurs, aux scientifiques et aux numismates.

Aperçu géographique et historique

La ville de Chlef est située à 200 km à l'ouest d'Alger, au cœur de la vallée du Chélif, et à 210 km au nord-est d'Oran. La ville de Chlef est l'antique *Castellum Tingitanum* à l'époque romaine. Chlef, du nom de la rivière «Chélif», anciennement El-Asnam et Orléansville à l'époque de la colonisation française, est le chef-lieu de la wilaya du même nom. La région fut habitée par les berbères maures, faisant partie du royaume des Massaessyles puis de la Maurétanie césarienne, les Phéniciens fondèrent des comptoirs côtiers comme Ténès-Carthéna, mais les régions intérieures restèrent indépendantes, l'histoire de la ville remonte au début de l'occupation romaine en Afrique du Nord, connue alors sous le nom de *Castellum Tingitanum*. En s'installant dans la vallée du Chélif au premier siècle de l'ère chrétienne, les Romains choisirent l'actuel emplacement de la cité pour y bâtir une ville de garnison: *Castellum Tingitanum*. Ce *Castellum* est mentionné par l'Itinéraire d'Antonin, entre *Tigava municipium* à 22 miles, distance exacte, et Vagal à 18 miles[1]. Après avoir connu un bel essor durant près de

1. *AAA*, Feuille 12, n. 174.

deux siècles, la ville décline. L'extinction de la vie dans le *Castellum* fut précipitée – paraît-il – par un terrible tremblement de terre qui la détruisit totalement (la région est connue depuis longtemps pour être une zone de forte sismicité).

Circonstances de la découverte

Bien que nous ne connaissions pas le lieu précis de la découverte du trésor monétaire, ce qui, pour les pièces anciennes, est une donnée de première importance car les pièces en circulation étaient parfois réutilisées par d'autres états qui leur apposaient une surfrappe, dénotant ainsi une pénurie de métal[2], nous avons cru devoir faire connaître ce trésor monétaire de manière fragmentaire, en raison de son intérêt présumé. Nous présentons pour cela les pièces lisibles sans traitement chimique, celui-ci posant nombre de problèmes qui ne peuvent être résolus rapidement. Ce trésor monétaire a été découvert en 2006 près d'une rivière, dans une petite cruche ou amphore cassée contenant quelques monnaies et les autres sur le sol, dans la bourgade de Sobha (El-Amalissa) qui est une commune de la wilaya de Chlef située à 25 km au sud-ouest de Chlef, à 5 km au nord de Boukadir, et au Sud d'Aïn-Mérane au pied de la Dahra. Le trésor monétaire est entré au musée public national de Chlef en 2010[3]. Selon la déclaration de l'attachée de recherches, ce trésor monétaire est composé de 643 pièces de monnaies, toutes en bronze, certaines sont lisibles; par contre, d'autres sont effacées, rognées, fragmentées et un peu oxydées, elles nécessitent de nettoyage et méritent un bon soin. Elles sont plus au moins bien conservées. Nous tenons à signaler les quelques découvertes monétaires faites à Chlef ou dans les régions avoisinantes, telles que:

- Aïn-Mérane (ex Rabelais, région d'Orléansville) – enfouissement: vers 480 apr. J.-C. au plus tard;
- El-Asnam (ex Orléansville) – enfouissement: date plus tardive que celle d'Aïn-Mérane, 480 au plus tard;

2. Grierson (1976), p. 13.

3. Ce trésor monétaire a été découvert par Mr Afghoul Mhamed Ibrahim en 2006 et a fait l'objet d'une étude préliminaire, dans le cadre d'un mémoire de fin d'étude pour l'obtention du diplôme de licence en archéologie antique, présenté par les étudiantes Bouhraoua Naoual-Miloud Aouidat Nadia en 2011-12, à l'Institut d'Archéologie. Université d'Alger 2. Aussi, nous tenons surtout à remercier notre ami Hasnaoui Djamel, Directeur du Musée Public National de Chlef pour toute son aide, ainsi que ses assistants.

• Affreuville (antique *Maliana*, Chlef), petit trésor romain découvert en janvier 1960, c'est un petit lot de monnaies du IV^e^ siècle trouvé dans une poterie. Il est composé de 58 monnaies de Constance II Auguste et de Gallus César. Il semble que notre petit dépôt apporte une utile contribution à la connaissance encore bien obscure de sérieux évènements, vers 355[4].

Etude historique et monétaire

Bien que ce trésor monétaire de Sobha ne soit pas encore finalisé, nous tenons à signaler que nous avons quelques doutes sur le nombre des 643 pièces déclarées dans l'inventaire du musée de Chlef. Selon notre propre investigation, nous avons remarqué qu'un pourcentage très important de ces pièces n'est en réalité que des fragments de pièces qui ont été comptabilisées en monnaies .C'est dans cet objectif et en attendant le classement chronologique définitif, que nous pourrions éventuellement se prononcer. Cela, nous en n'a pas empêchés de voir ces monnaies, dont 80 monnaies exposées dans une vitrine avec un fragment et le pied de l'amphore et le reste est dans les réserves. Les monnaies forment un ensemble assez homogène en ce qui concerne les monnaies du III^e^ siècle, du IV^e^ siècle et du début du V^e^ siècle. Pour cette étude préliminaire, nous pensons que toutes les monnaies que nous avons vues représentent un large échantillonnage de ce genre de trésor, mais le nombre d'exemplaires que nous donnons est provisoire. Parmi ces pièces de monnaies, nous relevons la présence de certains types qui se répartissent selon la chronologie suivante:

I. Les types des monnaies radiées du III^e^ siècle: 2 exemplaires.

268-270

270-274

II. Les types des monnaies les plus représentés du IV^e^ siècle et du début du V^e^ siècle: ce sont des AES III et des AES IV.

A. Période constantinienne: 142 ex.

335-337-341

GLOR-IAEXERC-ITVS (deux soldats et deux enseignes) 1 ex.

GLOR-IAEXERC-ITVS (deux soldats et une enseigne) 2 ex.

4. Laporte, Salama (2005).

337-341
PAX PV-BLICA (Pax debout à gauche, tenant un olivier et haste transversale) 1 ex.
Constantinople
FL IVLHE-LENAE AVG
Buste lauré, drapé à droite.
1,4 g; 16 mm; 12 h, CONSE, *LRBC*, II, 1046-47a.
341-348
VICTORIAEDDAVGGQNN (Deux victoires face à face avec couronne et palme) 16 ex.
Arles
CONSTAN-SPF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
P
1,2 g; 15 mm; 12 h, PARL , *LRBC*, I, 449-450.
CONSTAN-TIVS PF AVG
1,2 g; 11 mm; 12 h
1,5 g; 13 mm; 12 h
CONSTAN-SPF AVG
2 g; 15 mm; 12 h
VOT-XX/MVLT-XXX (Vœux dans une couronne) 10 ex.
Heraclée
DN CONSTAN-TIVS PF AVG
Tête laurée à droite.
1,5 g; 16 mm; 12 h, SMHA , *LRBC*, I, 958.
Constantinople
DN CONSTAN-[SPF AVG
Tête laurée, diadémée à droite.
1,3 g; 15 mm; 12 h, CONSA, *LRBC*, I, 1065.
DN CONSTAN-[.....
Tete laurée à droite.
1,5 16 mm; 12 h, CONSS, *LRBC*, I, 1064-65.
Cyzique
DN CONSTAN-[TVS PF AVG
Tête laurée, diadémée à droite.
1,3 g; 15 mm; 12 h, SMKA, *LRBC*, I, 1065.
Ateliers indéterminés
DN CONSTAN-TIVS PF AVG
1,8 g; 14 mm12h

1,3 g; 11 mm; 12 h
1,7 g; 15 mm; 12 h
355-361
FEL TEMP-REPARATIO (Empereur à gauche, terrassant un cavalier) 57 ex.
Alexandrie
DN CONSTAN-TIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
2,2 g; 16 mm; 12 h, M , *LRBC*, II, 2248.
ALEA
DN CONSTAN]-TIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,3 g; 15 mm; 12 h
2,1 g; 16 mm; 12 h
1,1 g; 14 mm; 12 h
1,5 g; 16 mm; 12 h
1,2 g; 15 mm; 12 h
1,4 g; 14 mm; 12h
1,4 g; 16 mm; 12 h
DN CONSTAN]
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1 ,1 g; 14 mm; 12 h
1,6 g; 15 mm; 12 h
1,6 g; 16 mm; 12 h
1,3 g; 14 mm; 12 h
DN IVLIANV] S NOB CAES
Buste drapé à droite.
1,4 g; 15 mm; 12 h
Buste lauré diadémé drapé à droite.
1,6 g; 14 mm; 12 h
1,5 g; 16 mm; 12 h
1,6g 16 mm; 12 h
1,3 g; 14 mm; 12 h
SPES REI-PVBLICE (Empereur avec haste et globe à gauche) 55 ex.
355-360
Arles
DN IVLIAN-VS PF AVG
1,6 g; 14 mm; 12 h, LUNE, *LRBC*, II, 463bis.

PCON

Rome

..... Buste diadémé, drapé à droite.
1,3 g; 13 mm; 12 h, R*Q, *LRBC*, II, 691-92.
DN CONSTAN-TIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,9 g; 13 mm; 12 h
1,6 g; 14 mm; 12 h
1 g; 15 mm; 12 h
1,7 g; 15 mm; 12 h
1,7 15 mm; 12 h
1,7 g; 16 mm; 12h
2 g; 13 mm; 12 h
1,4 g; 16 mm; 12 h
1,6 g; 15 mm; 12 h
1,3 g; 11 mm; 12 h
1,4 g; 16 mm; 12h
1,2 g; 14 mm; 12h
1,4 g; 14 mm; 12 h
1 g; 14 mm; 12 h
1 g; 13 mm; 12 h
DN CONSTAN-[....
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,3 g; 15 mm; 6h
1,6 g; 17 mm; 6 h
1,1 g; 13 mm; 12 h
1,4 g; 15 mm; 12 h

B. Période valentinienne: 110 ex.
364-378
GLORIA RO-MANORVM (Empereur tenant un *labarum* et trainant un captif à droite) 18 ex.
..... Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,7 g; 17 mm; 12h
1,3 g; 10 mm; 12 h
1,4 g; 14 mm; 12h
SECVRITAS-REIPVBLICAE (Victoire à gauche, tenant une palme et une couronne) 47 ex.

364-367
Rome
DN VALEN –S PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
2 g; 15 mm; 12 h, SMRP, *LRBC*, II, 705.
DN VALEN-S PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,4 15 mm; 12 h, SMRT, *LRBC*, II, 705.
367-375
Rome
DN VALEN-S PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
2 g; 14 mm; 12 h, RPRIMA, *LRBC*, II, 713.
Cyzique
DN VALEN-SPF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
2 g; 15 mm; 12 h, SMKQ, *LRBC*, II, 2530.
DN VALENTINI-ANVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
0,9 g; 15 mm; 12 h
1,2 g; 15 mm; 12 h
DN VALENS-PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
2 g; 15 mm; 12 h
DN GRATIA]-NVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,6 g; 14 mm; 12 h
Monnaies indéterminées
1 g; 13 mm; 12 h
1,6 g; 14 mm; 12 h
2 g; 15 mm; 12 h
2 g; 14 mm; 12 h
1,4 g; 15 mm; 12 h
1,3 g; 13 mm; 12 h
1,8 g; 13 mm; 12 h
1,7 g; 13 mm; 12 h
1,8 g; 15 mm; 12 h
1,2 g; 14 mm; 12 h
1,4 g; 16 mm; 12 h

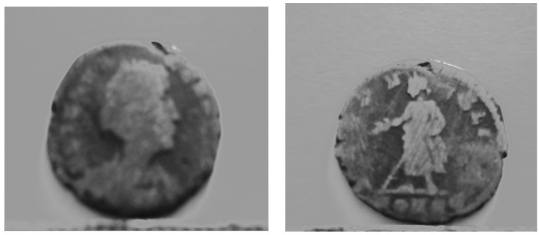
383-392
Ateliers indéterminés
VOT-X/MVLT-XX (Vœux dans une couronne)
DN THEODO-SIVS PF AVG
1,5 g; 13 mm; 12h
1,5 13 mm; 12 h
Heraclée
SALVS REI-PVBLICAE (*Salus* assise à droite, inscrivant le Chrisme sur un bouclier et s'appuyant sur une colonne) 1 ex.
AEL FLAC-CILLA AVG
Buste drapé à droite.
1,2 g; 16 mm; 12 h, SMHA, *LRBC*, II ,1956.
Cyzique
VOT-XX/MVLT-XXX (Vœux dans une couronne) 5 ex.
DN GRATIA-NVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,2 g; 16 mm; 12 h, SMKA, *LRBC*, II, 2552.
387-388
Aquillée
SPES RO-MA-NORVM (Porte de camp) 4 ex.
DN MAG MA MA-XIMVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
0,5 g; 13 mm; 12 h, SMAQP, *LRBC*, II, 1103.
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1 g; 13 mm; 12 h
393-395
SALVS REI-PVBLICAE (Victoire et captif avec Chrisme ou une Croix à gauche) 35 ex.
Cyzique
DN ARCADIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,1 g; 15mm 12 h, SMKΓ, *LRBC*, II, 2578.
DN ARCADIVS PF AVG
1 g; 11 mm; 12 h, SMKΓ, *LRBC*, II, 2581.
Antioche
DN THEODO-SIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
2 g; 15 mm; 12 h, ANTA, *LRBC*, II, 2772.

1 g; 11 mm; 12 h
Ateliers indéterminés
DN THEODO-SIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,2 g; 13 mm; 12 h
1,5 g; 12 mm; 12 h
1,5 g; 14 mm; 12 h
1 g; 11 mm; 12 h

C. Fin du IV^e^-moitié du V^e^ siècle: 20 ex.
395-408
CONCOR-DIA AVG/ (Croix) 2 ex.
Constantinople
DN HONORI-VS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,2 g; 12 mm; 12 h, CONSΓ, *LRBC*, II, 2209.
GLORI-A-ROMA-NORVM (Trois empereurs, de face tenant chacun une haste et un bouclier) 3 ex.
Constantinople
DN ARCADI-VS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,2 g; 16 mm; 12 h, CONSA, *LRBC*, II, 2214.
2 g; 14 mm; 12 h, CONSA, *LRBC*, II, 2214.
402-408
Rome
VRBS RO-MA FELIX (Rome de face tête à droite, tenant une *Victoriola* et une haste; à ses pieds un bouclier) 6 ex.
DN HONOR-IVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1 g; 11 mm; 12 h, OF] P, *LRBC*, II, 815.
SM ROM
1,2 g; 16 mm; 12 h, SMROM, *LRBC*, II ,822
1,9 g; 15 mm; 12 h, SMROM, *LRBC*, II, 822.
DN HONOR]-IVS PF AVG/
1,2 g; 16 mm; 12 h
2 g; 14 mm; 12 h
..... Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1 g; 11 mm; 12 h

Ateliers indéterminés
4 ex.
CONCOR-DIA AVG/GGG (Croix)
DN THEODO-SIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,4 g; 13 mm; 12h
2 g; 14 mm; 12 h
408-423
GLORI-A ROMA-NORVM (Deux empereurs, de face tenant chacun une haste et un bouclier) 1 ex.
Constantinople
DN THEODO-SIVS PF AVG
1,6 g; 13 mm; 12 h, CONSA, *LRBC*, II, 2225.
425-450
Constantinople
Croix dans une couronne 3 ex.
DN THEODOSIVS PF AVG
Buste lauré, diadémé, drapé à droite.
1,5 g; 12 mm; 12 h, [CONS/ CON], *LRBC*, II, 2234
[.....] (Victoire à gauche) 1 ex.
Buste lauré, drapé à droite.
1 g; 12 mm; 12 h, *LRBC*, II, 868.

Planche I



Type PAX PV-BLICA (Pax avec haste et rameau d'olivier)

Type VICTORIAEDDAVGGQNN

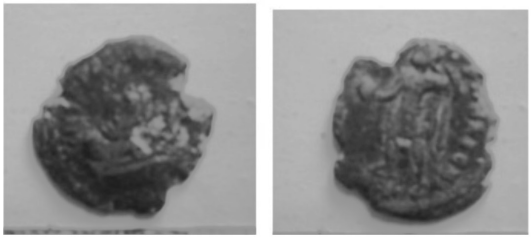
Type VOT-XX/MVLT-XXX

Type FELTEMP-RE PARATIO

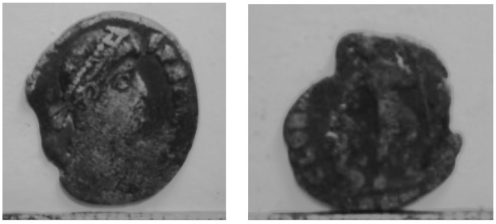
Planche II

Type FELTEMP-RE PARATIO

Type SPES REI-PVBLICE

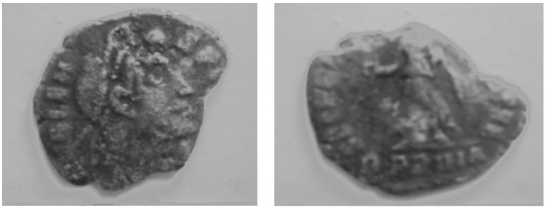


Type SPES REI-PVBLICE



Type GLORIA-ROMANORVM (Empereur et captif)

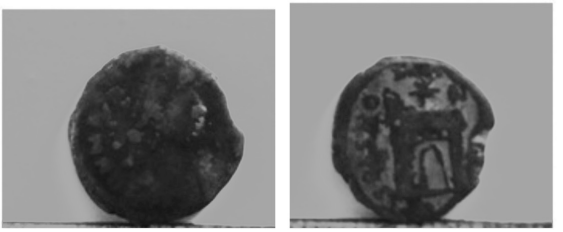
Planche III



Type SECVRITAS REI- PVBLICAE

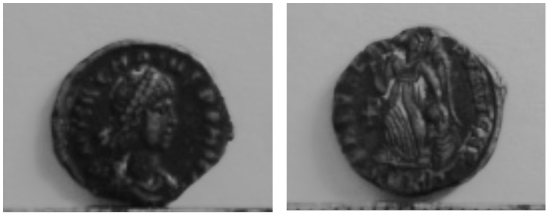
Type SECVRITAS REI- PVBLICAE

Type SALVS REI-PVBLICAE (Salus assise à dr)



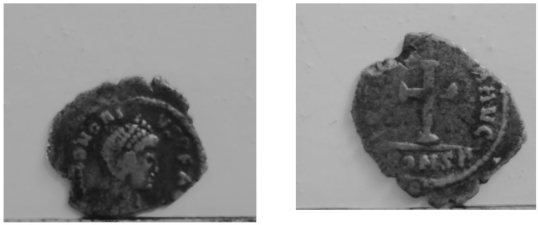
Type SPES RO-MA-NORVM (Porte de camp)

Planche IV

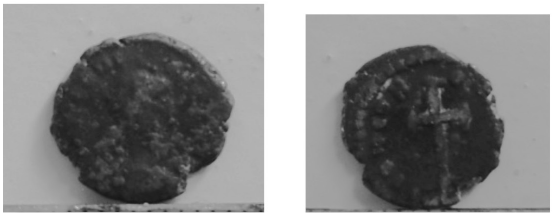


Type SALVS REI-PVBLICAE

Type: SALVS REI-PVBLICAE



Type CONCOR-DIA AVG (Croix)



Type CONCOR-DIA AVG/GGG (Croix)

Planche v

Type GLORI-A ROMA-NORVM (Trois soldats)

Type VRBS RO-MA FELIX

Type VRBS RO-MA FELIX

Type : GLORI-A ROMA-NORVM (Deux soldats)

Conclusion

Certes, nous pensons que ce nombre d'environ 250 pièces de monnaies lisibles est suffisant, mais à notre avis ces monnaies représentent la moitié du trésor monétaire. Il peut nous donner des indices sur la circulation monétaire et la date d'enfouissement du trésor.

Pour les monnaies du IIIe siècle, ce sont surement les pièces de monnaies d'imitations du empereur Claude le Gothique, essentiellement les DIVO CLAVDIO/CONSECRATIO avec les types, soit de l'Autel, soit de l'Aigle, ainsi que des pièces de monnaies d'imitations des empereurs Tetricus père et fils. Ce genre de monnaies du IIIe siècle couvre un éventail chronologique très large qui était et reste encore présent dans les trouvailles monétaires faites en Afrique du Nord[5]. L'examen des surfaces de ces exemplaires nous amène à penser que ces pièces ont été coulées et la survivance des types s'explique par des moulages réalisés sur des originaux encore assez nombreux dans la circulation en 335 voire en 346[6]. Selon Brenot, Morrisson[7] la similitude des modules semble avoir eu ainsi, aux yeux des utilisateurs, plus d'importance que le type lui-même[8]. Nous avions déjà signalé la présence de ce genre de monnaies radiées du IIIe siècle dans les fouilles archéologiques ou dans les trésors monétaires trouvés en Afrique du Nord[9]. D'autres monnaies d'imitations radiées ont été signalées dans des trésors en circulation avec des Antoniniens officiels, frappés à Rome. Ces monnaies portent cependant des traces de mutilations, soit que le flan ait été rogné, soit qu'il ait été fraichement retaillé. Par conséquent, ces Antoniniens n'offrent plus l'aspect de monnaies officielles, mais plutôt celui des pièces de mauvaise facture. La production et l'importation d'imitations en Afrique du Nord montrent qu'au dernier quart du IIIe siècle le besoin du petit numéraire était fortement ressenti au Sud de la Méditerranée, dans les provinces du Nord-Ouest apporte quelques précisions chronologiques[10]. Beaucoup de types de cette période constantinienne de ce trésor sont par ailleurs représentés dans plusieurs trésors moné-

5. Deloum (1991); Salama (1974).
6. Salama, Callu (1990).
7. Brenot, Morrisson (1983), p. 194.
8. Morrisson (1980), p. 695.
9. Deloum (1989).
10. Chameroy (2010), pp. 331-2; Turcan (1984), pp. 29-42; Salama, Hollard (2007); Laporte (1980).

taires tels que *Cirta* et *Iol*. Le trésor de Constantine (l'antique *Cirta*) est un témoin de l'histoire monétaire de l'Afrique du Nord. Ensemble quasi-homogène de 169 *maiorinae* au 1/60e et 1/72e de livre (frappées de 348 et 354) et d'un *Aes* III au 1/120e de livre (354), il comprend 37 monnaies des usurpateurs gallo-romains Magnence et Décence. Par sa structure et son terminus durant les premiers mois de 354, ce dépôt fournit des indices concordant pour dater la réforme monétaire instituant l'*Aes* III vers le début de l'année 354. L'origine géographique des espèces permet de mettre en évidence un basculement de la zone de la sphère occidentale à celle des ateliers d'Orient, lié à la reconquête de l'Afrique par Constance II. En annexe est étudié un fragment d'un dépôt mis à jour en 1972 à Cherchel (*Iol Caesarea*). Ce lot de 32 *maiorinae* des années 348-354 offre des similitudes avec le trésor de Constantine, mais aussi des différences. Du fait d'une situation plus occidentale, la Gaule et l'Italie fournissent ici la majorité des exemplaires pour toute la période (24 sur 32) et les empereurs gallo-romains sont plus représentés qu'à Constantine (10 sur 32). L'importation de numéraire peut dans ce cas aussi bien être liée à l'exportation de blé et d'huile d'olive qu'à l'activité du port militaire de Cherchel. Dans ce lot monétaire, nous avons aussi pu identifier des ateliers occidentaux et orientaux de la période romaine tels que: Rome, Siscia, Trèves, Aquilée, Thessalonique, Constantinople, Nicomédie, Antioche et Alexandrie. Par contre, à partir de la dynastie valentinienne et jusqu'à la première moitié du Ve siècle (364-455), nous relevons certains types tels que des *Aes* III et *Aes* IV, avec les empereurs Valentinien I, Valens, Gratien, Valentinien II, Théodose, l'impératrice Flacilla, Arcadius, Maximus, Honorius, Théodose II et surtout la pièce de Valentinien III, frappée à Rome qui nous daterait le *terminus post quem* de l'enfouissement du trésor de Sobha vers la première moitié du Ve siècle, en 425-455. Quelques monnaies sont indéterminées et difficiles à identifier mais le nettoyage et l'étude finale du reste des autres monnaies nous donneront certainement d'autres indices concernant la chronologie et la circulation monétaire à Chlef. Cette nouvelle découverte s'ajoute aux autres déjà faites en Afrique du Nord[11].

Découvertes de trésors monétaires en Afrique du Nord

En ce qui concerne les découvertes des Trésors monétaires des Ve et VIe siècles faites en Afrique du Nord, nous les avons classés en deux catégories:

11. Deloum (1990).

I. Les trésors monétaires mixtes comprenant des monnaies signées et anonymes:

1. Sobha (Chlef) – enfouissement: vers 425-455.
2. El-Djem – enfouissement: vers 450.
3. Aïn-Mérane (ex Rabelais, région d'Orléansville) – enfouissement: vers 480 au plus tard.
4. Nador (près de *Tipasa*) – fouilles algéro-italiennes, enfouissement: soit à la fin du V^e^ siècle.
5. El-Asnam (ex Orléansville) – enfouissement: date plus tardive que celle d'Aïn-Mérane, 480 au plus tard.
6. Negrine (Ksar et petite Oasis dépendant de la Daïra de Tébessa) – enfouissement: probablement vers la fin du V^e^ siècle ou bien au début du VI^e^ siècle.
7. Carthage (Musée de Carthage) – enfouissement: vers 520.
8. Douames (8 km au sud de Aïn-Beida) – enfouissement: vers 520.
9. *Tipasa* 4. Trésor de la villa des Fresques – enfouissement: vers 520.
10. Aïn-Kelba (40 km au sud de M'sila) – enfouissement: vers 520 ou peu après.
11. Le Hamma (Hamma-Bouziane, 10 km au nord de Constantine) – enfouissement: 533 au plus tard.
12. M'sila (4 Km au nord-ouest de l'antique *Zabi-Iusliniana*, actuelle Béchilga) – enfouissement: probablement après 533-534.

II. Les trésors monétaires comprenant uniquement des monnaies anonymes ou des imitations:

1. Bou-Lilate (la plaine de Bou-Lilate est située dans la Daïra de Aïn-M'Lila, au sud de Constantine).
2. Byrsa (Tunisie).
3. Sidi-Aïch (antique *Vicus Gemelae*, Tunisie).

Bibliographie

Brenot Cl., Morrisson C. (1983), *La circulation du bronze en Césarienne occidentale*, «NAC», XII, pp. 194-215.
Carson R.A.G., Kent J.P.C. (1978), *Late Roman Bronze Coinage. II. Bonze Roman Imperial Coinage of the Later Empire, A.D. 346-498*, [= *LRBC*, II] London.

Chameroy J. (2010), *Un trésor d'imitations radiées provenant d'Algérie: circulation monétaire et thésaurisation des monnaies aux noms de Victorin et des Tetricus en Afrique du Nord*, «NAC», xxxix, pp. 331-63.

Deloum S. (1989), *Notes sur le trésor monétaire de M'sila, fin du V^e^ début du VI^e^ siècle ap. J.-C.*, dans I.A. Carradice, P. Attwood (eds.), *Proceedings of the 10^th^ International Congress of Numismatics (London, September 1986)*, London, pp. 305-13.

Deloum S. (1990), *L'économie monétaire de l'Afrique du Nord: les trésors monétaires des V^e^ et VI^e^ siècles ap. J.-C.*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 961-71.

Deloum S. (1991), *Les Monnaies des Fouilles de Sétif, 1977-1984*, dans A. Mohamedi, E. Fentress (éds.), *Fouilles de Sétif (1977-1984)* (Bulletin d'Archéologie Algérienne, 5^e^ supplément), Alger, pp. 230-46.

Deloum S. (2006), *Le trésor monétaire de Gsal (Algérie)*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 2335-50.

Deloum S. (2008), *Le trésor monétaire de Guelma*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 685-92.

Grierson P. (1976), *Monnaies et monnayages. Introduction à la numismatique*, Paris.

Hill P.V., Kent J.P.C. (1978), *Late Roman Bronze Coinage, A.D. 324-346. I. The Bronze Coinage of the House of Constantine*, [= *LRBC*, I] London.

Lafaurie J. (1960), *Trésor de monnaies de cuivre trouvé à Sidi-Aïch, Tunisie*, «RN», 6, pp. 113-30.

Laporte J.-P. (1980), *Trésors de Maurétanie Césarienne enfouis sous Aurélien*, «Bulletin de la Société Française de Numismatique», 35, 5, pp. 695-7.

Laporte, J.-P., Salama P. (2005), *Petit trésor monétaire découvert à Affreuville (Chélif)*, dans P. Salama, *Promenades d'antiquités africaines. Scripta varia*, Paris, pp. 321-2.

Morrisson C. (1980), *La trouvaille d'Aïn Kelba*, dans J. Lafaurie, P. Bastien (éds.), *Mélanges de numismatique, d'archéologie et d'histoire offerts à J. Lafaurie*, Paris, pp. 248-60.

Salama P. (1974), *Note additionnelle*, à J.-P. Callu, *Remarques sur le trésor de Thamusida III: les DIVO CLAUDIO en Afrique du Nord*, «MEFRA», 86, pp. 535-40.

Salama P. (2007), *Trésor de Fadhiline (Tunisie). Antoniniani réguliers et irréguliers, ateliers italiens et gaulois*, «AntAfr», 43, pp. 133-62.

Salama P., Callu J.-P. (1990), *L'approvisionnement monétaire des provinces africaines au IV^e^ siècle*, dans *L'Afrique dans l'Occident romain. I^er^ siècle av. J.-C.-IV^e^ siècle ap. J.-C. Actes du colloque de Rome (3-5 décembre 1987)*, «MEFRA», 90, pp. 91-116.

Salama P., Hollard D. (2007-2008), *Constantine et Cherchel, Deux trésors romains d'Algérie: maiorinae de 348 à 354*, «TMon», xxiii, pp. 197-211.

Turcan R. (1984), *Trésors monétaires de Tipasa et d'Announa*, Lyon.

Webb P.H. (1927-33), *The Roman Imperial Coinage. Vol. V, 1-2. The Roman Imperial Coinage. Valerian-Amandus*, London.

NOUZHA BOUDOUHOU

Témoignages littéraires et archéologiques de circulations aux confins des Maurétanies aux époques préromaine et romaine

Nos connaissances sur les circulations des populations aux confins des deux Maurétanies aux époques préromaine et romaine, bien qu'elles aient à progresser au fil des études et des découvertes, permettent d'établir la liste d'un certain nombre des déplacements effectués à travers cette zone peu connue. Les témoignages littéraires et archéologiques recensés jusqu'à présent plaident en faveur de déplacements par voies naturelles dont la continuité s'appuie sur l'héritage des époques précédentes. Le moindre indice mis à jour permet de dessiner la permanence des anciens itinéraires ainsi que leurs étapes.

Mots clés: Maurétanie, confins, circulations, archéologie, préromaine, romaine.

1. Le territoire entre les deux Maurétanies: situation et limites géographiques

Regrouper les données littéraires et archéologiques relatives à la circulation de populations militaires et civiles, aux confins des deux Maurétanies, permet de jeter un éclairage nouveau sur l'histoire ancienne de cette zone peu ou mal connue, souvent considérée comme en marge des centres de civilisations et du pouvoir romain. Cette zone qui s'étendait entre la vallée de la Moulouya et la vallée de la Tafna correspond en gros à la région du Maroc oriental actuel et à la partie occidentale de l'Algérie (FIG. 1). Par cette étude, je ne compte pas ouvrir à nouveau le dossier de la liaison terrestre entre les deux Maurétanies, problème soulevé et largement commenté par plusieurs chercheurs et qui, faute de preuves archéologiques, reste un sujet non classé. L'objectif ici est simplement de dresser un bilan général portant sur un ensemble de déplacements par des voies naturelles, en l'enrichissant de faits historiques relatés par les sources littéraires et des trouvailles archéo-

* Nouzha Boudouhou, Faculté des Lettres et des Sciences Humaine, Université Mohammed Premier, Oujda.

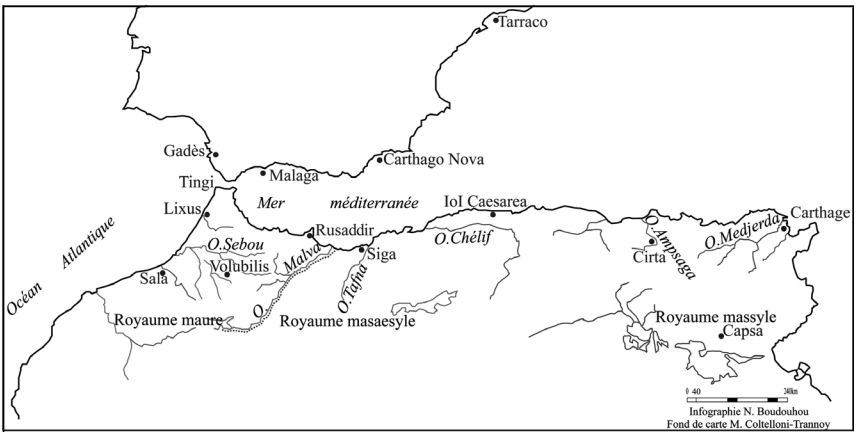


FIG. 1 Situation et limites géographiques du territoire des confins.

logiques récentes liées à ces passages afin de préciser notre connaissance sur les mouvements de population.

2. Témoignages littéraires et archéologiques à l'époque préromaine

2.1. A l'époque préromaine: témoignages littéraires

A l'époque préromaine, les témoignages littéraires anciens en notre possession font références à plusieurs déplacements dans cette zone des confins. Elles fournissent des renseignements sur la fréquentation et la traversée de cette région d'est en ouest ou d'ouest en est. Ces déplacements sont effectués principalement par des troupes militaires. Il est donc judicieux d'en suivre leurs récits.

- **Evénement de l'année 213 avant notre ère: le passage de *Massinissa* de la Numidie massyle au pays des *Maures-Numides* près de l'Océan en face de Gadès**

Tite-Live, *Histoire romaine*, XXIV, 49, 5-6: «*Syphax*, s'échappa du champ de bataille avec quelques cavaliers, chez les Maures-Numides, [ils habitent à l'extrémité du pays, près de l'Océan, en face de Gadès] et comme, à cette

nouvelle, les Barbares affluaient vers lui de tous côtés, il arma en peu de temps d'immenses forces, avec l'intention de passer avec elles en Espagne, dont il n'était séparé que par un détroit de peu de largeur. Mais *Massinissa* arriva avec son armée victorieuse, et là, il se couvrit de gloire en faisant, par ses propres moyens, sans aucune aide des Carthaginois, la guerre à *Syphax*»[1].

Dans ce passage, Tite-Live nous apprend qu'en 213 avant notre ère, le roi des *Masaesyles*, *Syphax*, suite à une première défaite contre Massinissa, s'enfuit chez les Maures-Numides, mais *Massinissa* le poursuivit avec ces cavaliers jusqu'à l'extrémité de son royaume où habitaient les Maures-Numides[2].

- **Evénement des années 206 et 205 avant notre ère: le voyage de *Massinissa* de l'Espagne à la Numidie massyle par le territoire des confins**

Tite-Live, *Histoire romaine*, XXIX, 30, 1-2: «Massinissa, quant à lui, à la nouvelle du décès de son oncle, puis du meurtre de son cousin germain, passa d'Espagne en Maurétanie. Le roi des Maures était à cette époque *Baga*. En le suppliant avec les prières les plus humbles, il obtint de lui une escorte de quatre mille Maures pour son voyage»[3].

Selon ces informations, *Massinissa*, prince de la Numidie massyle et son escorte, en revenant d'Espagne, aurait traversé les terres de la Maurétanie avec la permission de son roi *Baga*. Ce dernier lui a aussi fourni une armée de 4000 hommes pour traverser le royaume Masaesyle afin de rejoindre son pays[4].

- **Evénement de l'année 106 avant notre ère: l'expédition de *Marius* vers l'ouest de la Numidie, dans les environs de la *Muluccha***

Salluste, *La guerre de Jugurtha*, XCII-XCIII (pp. 236-40): «Le consul, après ce succès [la prise de *Capsa*], marche sur d'autres places; [...]. Après s'être

1. *Syphax cum paucis equitibus in Maurusios ex acie Numidas – extremi prope Oceanum adversus Gades colunt – refugit, adfluentibusque ad famam eius undique barbaris ingentes brevi copias armavit, cum quibus in Hispaniam angusto diremptam freto traiceret <sed> Masinissa cum victore exercitu advenit; isque ibi cum Syphace ingenti gloria per se sine ullis Carthaginiensium opibus gessit bellum.*
2. LIV., XXIV, 49, 5.
3. *Et Masinissa, audita morte patrui, dein nece fratris patruelis, ex Hispania in Mauretanim – Baga ea tempestate rex Maurorum erat – traiecit. Ad eo supplex infimis precibus auxilium itineri, quoniam bello non poterat, quattuor milia Maurorum impetravit.*
4. LIV., XXIX, 30, 1.

emparé d'un grand nombre de lieux, [...], il s'attaque à une autre affaire, qui, sans présenter les mêmes obstacles que celle de *Capsa*, [...]. Non loin du fleuve *Muluccha*, qui séparait les royaumes de *Bocchus* et de *Jugurtha*, il y avait, tranchant sur le reste de la plaine, une montagne rocheuse d'une hauteur immense, assez étendue pour porter un fortin (*castellum*), [...]. Comme cette place renfermait les trésors du roi, *Marius* résolut de s'en emparer à toute force; mais dans cette affaire le hasard le servit plus que le calcul»[5].

Cette expédition de *Marius* vers l'Ouest de la Numidie a été marquée par la prise du *castellum*, place forte située non loin de la *Muluccha* (Moulouya). De *Capsa* au fortin de la Muluccha, le consul semble, d'après Salluste, s'être emparé d'un grand nombre de localités et avoir dévasté le vaste territoire à l'est de la *Muluccha*.

- **Evénement de l'année 62 avant notre ère: *Vatinius* traverse le royaume de *Hiempsal*, souverain de Numidie et de *Sosus*, roi de Maurétanie**

Cicéron, *Ad P. Vatinium testem interrogatio*, 5, 12: «Après ta questure, n'es-tu pas parti, comme légat, pour l'Espagne ultérieure, lors du proconsulat de *C. Cosconius*? Quoique l'on aille, en général, par terre en Espagne ou que, si l'on préfère la route maritime, on suive le parcours régulier, qui est fixé, n'es-tu pas allé tout d'abord en Sardaigne et, de là, en Afrique? N'es-tu pas allé d'abord en Sardaigne et de là en Afrique? N'es-tu pas allé dans le royaume d'*Hiempsal*, ce que tu n'aurais pas dû faire sans une décision du Sénat? N'es-tu pas allé dans le royaume de *Mastanesosus*? N'as-tu pas gagné le détroit en traversant la Maurétanie? Connais-tu un autre légat d'Espagne qui ait suivi une telle route pour gagner sa province?»[6].

5. *Sed consul, ubi ea ares bene evenit, ad alia oppida pergit; [...]. Denique multis locis potitus ac plerisque exercitu incruento ad aliam rem aggreditur, non eadem asperitate qua Capsensium, ceterum haud secus difficilem. Namque haud longe a flumine Muluccha, quod Iugurthae Bocchique regnum diiungebat, erat inter ceteram planitiem mons saxeus, mediocri castello satis patens, [...]. Quem locum Marius, quod ibi regis thesauri erant, summa vi capere intendit; sed ea res forte quam consilio melius gesta.*

6. *Post quaesturam exierisne legatus in ulteriorem Hispaniam C. Cosconio pro consule; cum illud iter Hispaniense pedibus fere confici soleat, aut siqui navigare velit certa sit ratio navigandi, venerisne in Sardiniam atque inde in Africam, fuerisne – quod sine senatus consulto tibi facere non licuit – in regno Hiempsalis, fuerisne in regno Mastanesosi, venerisne ad fretum per Mauretaniam? quem scias umquam legatum Hispaniensem istis itineribus in illam provinciam pervenisse?*

Ce passage de Cicéron rapporte donc le chemin parcouru d'est en ouest, en Afrique, par *Vatinius* nommé légat du proconsul d'Espagne. Il nous informe, qu'avant le détroit de Gibraltar pour se rendre dans sa province (son lieu d'affectation en Espagne), il traversa deux royaumes, celui de *Hiempsal* (souverain de Numidie) et celui de *Mastanesosus* (roi de Maurétanie). Le roi *Sosus* (ou *Mastanesosus*) a régné de 80 à 49 avant notre ère sur les deux Maurétanies, son territoire s'étendait du littoral atlantique jusqu'à l'Oranie actuelle[7].

- **Evénement du printemps 48 avant notre ère: l'armée romaine reçoit l'ordre de passer par la Maurétanie pour se rendre en Numidie**

César, *Bellum Alexandrinum*, LI, 1: *Cassius Longinus*, au printemps de 48, reçut l'ordre de César «de faire passer son armée en Afrique et de gagner par la Maurétanie les frontières de la Numidie, car Juba avait envoyé de grands secours à Pompée, et devait, à son avis, en envoyer de plus grands»[8].

César lors de son départ d'Espagne en août 49 avait laissé le gouvernement de cette province à *Cassius*, son général. Mais au printemps 48, ce dernier a reçu l'ordre de passer avec son armée par la Maurétanie, gouvernée alors par *Bogud* et *Bocchus* II, amis et alliés de César, pour se rendre en Numidie. Le roi numide Juba I (60/50-46 av. n. ère), ennemi de César, avait aidé les partisans de Pompée d'Afrique[9].

2.2. A l'époque préromaine: témoignages archéologiques

Pour cette période, les documents archéologiques découverts à ce jour, en relation avec les circulations et les mouvements de populations dans ce territoire des confins, se résument à un nombre bien limité de témoignages. Les travaux qui ont été jusqu'ici réalisés ne concernent que le domaine funéraire, et quelques trouvailles monétaires bien isolées.

- **La nécropole préromaine de la Haute Moulouya à Tayadirt**

La mise au jour par des fouilles effectuées par N. Lambert dans la nécropole de Tayadirt d'objets de parure et l'étude comparative du mobilier

7. Euzennat (1966), pp. 333-9.
8. *Interim litteras accepit a Caesare ut in Africam exercitum traiceret perque Mauretaniam ad fines Numidae perveniret, quod magna Cn. Pompeio Iuba miserat auxilia maioraque missurus existimabatur.*
9. *Bell. Afr.*, XXIII; Gsell (1928), p. 46.

en une sépulture de cette nécropole, en or, en cuivre et en bronze, ont révélé une influence punique. La boucle d'oreille en or et les deux boucles d'oreille en cuivre sont d'un type très fréquent dans le mobilier carthaginois[10]. Les boucles d'oreilles aux extrémités effilées décorées par un enroulement de fil d'or n'apparaissent qu'après le V^e^ siècle jusqu'à la chute de Carthage[11].

- **Monuments funéraires d'influence ibérique et steppique**

La période protohistorique dans cette vaste zone des confins est caractérisée par une variété digne d'intérêt de *tumuli*. À partir de l'étude de leur typologie, nous constatons que la présence de certains monuments traduit une ouverture de la région aux influences des zones ibériques et steppiques:

- Ibériques par la présence des silos et *haouanet*. Les tombes en forme de silos, identiques aux sépultures localisées en Andalousie[12], ont été inventoriées pour l'instant dans l'Algérie occidentale à Cherchel, en Oranie et à *Altava*, et au Maroc oriental (à Taza et à Sidi Messaoud près de Fès). Les *haouanet*, nous les rencontrons dans cette zone des confins uniquement à Taza et à l'est de l'Oranie à Djidiouia et oued Riou. Ils présentent une grande analogie, par leur forme et leurs dimensions, avec les hypogées européens, en particulier ceux de Sicile orientale[13]. Leur densité sur le littoral de la Tunisie proche de la Sicile, nous permet de considérer cette région comme le centre de leur apparition au Maghreb; c'est par là que ce mode de sépulture a atteint ensuite l'Algérie occidentale et la région orientale du Maroc.
- Steppiques par la présence des *tumuli* à antennes; très répandus dans les zones présahariennes, ils sont plus fréquents sur les hauts plateaux, région de la Haute Moulouya, et dans la région d'Oujda. Aucune structure analogue n'a été signalée dans les régions occidentales et septentrionales du Maroc.

Ces influences sont parvenues, par des passages qui restent à déterminer, en prenant en compte la localisation de ces monuments par rapport aux voies de communication[14].

10. Lambert, Souville (1970), p. 12.
11. *Ibid.*
12. Camps (1961), pp. 113-5.
13. Longerstay (1993), pp. 33-53; Camps, Longerstay (2000).
14. Boudouhou (2010), pp. 9-46.

- **Témoignage monétaire de l'époque préromaine**

Ce groupe est illustré par trois monnaies: deux monnaies romaines et une africaine. Une monnaie attribuée à *Massinissa* (203-148 avant notre ère), roi des Massyles[15] découverte au sud d'Oujda, un as républicain daté de la fin du III^e^ avant notre ère[16], dans les environs d'el Aïoun, et un as de Tibère (14 avant notre ère – 37 après notre ère.), à El Mahsseur.

3. Témoignages littéraires et archéologiques à l'époque romaine

3.1. A l'époque romaine: témoignages littéraires

- **Evénement des années 41-42 (hiver) de notre ère: l'expédition de *Svetonius Paulinus* contre les Maures**

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 11: «*Svetonius Paulinus*, que nous avons vu consul, est le premier chef romain qui ait traversé tout l'Atlas, le dépassant même de quelques milles [...]. Quant au sommet de l'Atlas, une épaisse couche de neige le recouvre même en été. Il dit qu'il parvint là en dix étapes et, au-delà, à un fleuve qu'on appelle Guir»[17].

Dion Cassius, LX, 9, 2-3: «*Svetonius Paulinus*, ancien préteur, fit à son tour des incursions dans leur pays jusqu'à l'Atlas»[18].

Dès l'annexion du royaume, l'expédition de *Svetonius Paulinus,* légat de Claude en 41/42 de notre ère, était une campagne menée à la poursuite des tribus nomades menaçantes *refugientibus barbaris*. Il s'avança jusqu'à l'Atlas qu'il n'a dépassé, d'après Pline, que de quelques milliers de pas.

15. Cette monnaie est signalée par SAMUEL (1972-73), pp. 21-36, puis identifiée par J. Marion d'après REBUFFAT (1967), p. 57.
16. BOUDOUHOU (2009), pp. 212-4.
17. PLIN., *nat.*, V, 14 et 15: *Svetonius Paulinus, quem consulem vidimus, primus Romanorum ducum emensus, transgressus quoque Atlantem aliquot milium spatio [...]. Verticem altis etiam aestate operiri nivibus. Decumis se eo pervenisse castris et ultra ad fluvium, qui Guir vocatur.*
18. DIO CASS., LX, 9, 2-3: «Σουητώνιος μὲν γὰρ Παυλῖνος, ἐκ τῶν ἐστρατηγηκότων ὤν, τὴν χώραν αὐτῶν μέχρι τοῦ Ἄτλαντος ἀντικατέδραμε».

- **Evénement du printemps/été 42 de notre ère: campagne de *Hosidius Geta* dans le prédésert de Tingitane**

Dion Cassius, LX, 9, 3-6: «*Cn. Hosidius Geta*, personnage du même rang et successeur du précédent, fit aussitôt marcher son armée contre leur chef *Salabus* et le vainquit une première et une deuxième fois»[19].

La campagne de *Cn. Hosidius Geta* était, selon Dion Cassius, dans le désert de la Tingitane, probablement dans la plaine désertique de Guercif et celle des Hauts plateaux[20].

- **Les données du géographe Ptolémée (II^e siècle de notre ère)**

En 140, le géographe Ptolémée mentionne un certain nombre d'établissements, qui reste à déterminer, dans la zone des confins orientaux de la Tingitane. Les coordonnées chiffrées de latitude et longitude des villes mentionnées sont supposées être:

Dans l'axe sud, de *Volubilis* vers l'est de la province qui s'achève à *Altava*:		
Trisidis	33°10'	9°
Molochath	33°5'	10°10'
Benta	32° 50'	9° 30'
Galapha	32°40'	11°
Du nord vers l'est:		
Vobrix	34°15'	9° 20'
Eerpis	33°45'	10° 20'
Du nord vers le sud suivant un méridien qui se dirige vers l'embouchure de la Moulouya:		
Rusaddir	34°45'	10°
embouchure de la *Molochath*	34°45'	10°45'
embouchure de la *Malva*	34°50'	11°10'

19. Dio Cass., LX, 9, 3-6, «Γναῖος δὲ Ὁσίδιος Γέτας ἐκ τῶν ὁμοίων μετ' ἐκεῖνον στρατεύσας ἐπὶ τὸν Σάλαβον τὸν στρατηγόν σφων εὐθὺς ὥρμησε, καὶ ἐνίκησεν αὐτὸν καὶ ἅπαξ καὶ δεύτερον».
20. Rebuffat (1998), p. 298; Chapelle (1934), p. 22.

- **Les données du géographe de Ravenne (VII^e siècle)**

Le géographe de Ravenne qui, dans son itinéraire de la côte atlantique vers la Maurétanie Césarienne via *Volubilis*, a utilisé la table de Peutinger, cite un ensemble de stations[21]: *Tingis, Cadum castra, Castra nova, Tasacora, Dracones, Tepidas, Fovea rotunda, Ripas nigras, Stavulum regis, Ataba, Taxafora, Fulga, Figit, Gent, Subsellui, Nassufa.* Ce nombre important de sites, donné par le geographe de Ravenne, que nous ne pouvons situer sur la carte, ne nous est guère utile pour reconstituer un itinéraire en relation avec le sujet qui nous intéresse. Force est donc de se concentrer sur les données de Ptolémée. En effet, Ptolémée énumère ces établissements comme faisant partie de la Maurétanie Tingitane dans une position occidentale par rapport à la *Malva* et orientale par rapport à *Volubilis*. En se fondant sur les indications de Ptolémée, C. Müller, éditeur de l'œuvre du géographe, précise: «*Trisidis, Molochath, Benta, Galapha,* seraient les stations d'une route allant de *Tocolosida* jusqu'en Césarienne; c'est la route bien connue de Fes à Tlemcen par Taza»[22]. D'après les indications de Ptolémée, R. Thouvenot[23] a restitué l'itinéraire qui relie *Volubilis* à la Césarienne. Cependant à partir de cette liste d'établissements, R. Thouvenot et plus tard R. Rebuffat ont pu établir deux itinéraires principaux qui assurent la jonction terrestre des deux provinces: a) Un itinéraire méridional, dans l'axe sud, par le Msoun et l'Inaouèn; partant de *Volubilis* vers l'est de la province, il passe par *Trisidis*, *Molochath*, *Benta*, *Galapha* et s'achève à *Altava*. b) L'autre au nord et vers l'est emprunte la vallée de l'Ouerrha; il part de *Babba* puis rejoint *Pisciana*, *Vobrix, Eerpis, Molochath.*

- **Evénement sous le règne de Maximien Hercule (250-310 de notre ère)**

En 297, Maximien Hercule, dans sa tournée de pacification, après avoir fait une brève campagne en Espagne, passa en Maurétanie Tingitane puis en Maurétanie Césarienne.

- **Le voyage de *Sextus Iulius Iulianus* au début du III^e siècle**

Son voyage nous a été transmis par une épitaphe non datée, découverte à Cherchel[24]. Sa mort, à *Caesarea*, au cours de ce déplacement alors que, *tri-*

21. Anon. Rav., III, 9, p. 42.
22. Müller (1901), p. 590.
23. Thouvenot (1962), pp. 84-6.
24. *CIL* VIII, 9381. Une analyse approfondie de Rebuffat (1971 et 1977) sur l'interprétation de cette inscription a permis de clore, à notre avis, le problème sur la route que ce tribun

bunus, il conduisait vers la Tingitane une troupe de mille Thraces a suscité l'intérêt de plusieurs chercheurs[25].

3.2. A l'époque romaine: témoignages archéologiques

Les vestiges de Bou Hellou. À l'entrée occidentale de la ville de Taza, des traces romaines ont été relevées, sur une surface de 3 à 7 km. Il s'agit d'une inscription latine, d'un chapiteau, d'un fragment de demi-colonne, d'une base de pilastre et de plusieurs fragments de corniche. On notera au passage que ces vestiges de l'époque romaine peuvent bien avoir été transportés.

Les traces matérielles d'Aïn Reggada et de la kasba de Martempray. La table d'un autel paléochrétien datable du milieu du V^e^ siècle a été découverte en 1948 à Aïn Reggada[26], et des blocs de pierres romaines sont en réemploi dans la kasba de Martempray[27]. Ils peuvent bien aussi avoir été déplacés. Il est fort possible que les traces matérielles, qu'on soupçonne avoir été transportées, proviennent d'un site (ou des sites) disparu qui aurait existé quelque part entre les deux sites ou entre la Moulouya et Kiss.

a empruntée au cours de son déplacement en Tingitane pour conduire une troupe de mille hommes.

25. Carcopino (1943), p. 203, note 4; Seston (1946), pp. 117-8; Marion (1960); Euzennat (1962), p. 610; Salama (1967), p. 214. L'épitaphe de *Sextus Iulius Iulianus* découverte à Cherchel montre qu'il est mort à cet endroit. Elle a été largement commentée par des chercheurs, chacun suivant leur opposition par rapport au problème de la liaison terrestre entre les deux Maurétanies. Pour certains le débarquement à Cherchel de troupes venues de *Numerus Syrorum* à destination de la Tingitane montre l'inexistence d'une voie terrestre qui relie les deux provinces. Ils l'utilisent comme un argument en faveur de la voie maritime: Marion (1960); Euzennat (1962), p. 610. En revanche ceux qui sont favorables à une communication terrestre entre la Tingitane et la Césarienne proposent une relecture au texte de ce document épigraphique de Cherchel et par conséquent d'autres hypothèses en faveur d'une liaison par voie de terre. Salama (1967), p. 214, note 1, se demande comment admettre un déplacement de plus de 500 km vers *Caesarea* pour gagner la mer alors qu'on aurait bien embarque de ports tout proches à *Siga* ou *Portus Magnus*; voir également à ce propos Rebuffat (1971); dans le même sens M. P. Speidel (1977). Il le replace dans un contexte historique relatif à la construction de la *nova praetentura* (limite militaire?) sous les Sévères et il propose que le chemin qu'aurait emprunté le tribun et ses troupes de mille Thraces est un chemin terrestre passant par le couloir de Taza.

26. Thouvenot (1949), p. 638 et (1969); Marion (1957), p. 156; Boube (1960).

27. Thouvenot (1962), pp. 85-6.

Le témoignage monétaire. Pour la période romaine et au-delà, l'ensemble monétaire est représenté par 14 monnaies découvertes isolément. Elles se répartissent ainsi: 6 monnaies romaines, 4 monnaies du début du IVe siècle, dont une est indéfinissable, et une monnaie du début du VIIe siècle. A cela, il faut ajouter 3 monnaies romaines découvertes dans les vallées de l'Ouerrha et les 3 que nous avons énumérées plus haut, 2 monnaies préromaines, 1 monnaie «africaine». Ce qui nous fait en tout un total de 17 monnaies antiques. Sur le plan chronologique, ce témoignage monétaire découvert jusqu'à présent permet de le situer entre une période allant de la période préromaine, de la fin du IIIe-début du IIe avant notre ère (as républicain datée de 211-208) jusqu'au début du VIIe siècle (monnaie d'Héraclius frappée à Carthage; période byzantine, début du VIIe siècle: 610-641).

Notre but, par ces témoignages monétaires, est de mettre en évidence le tracé d'un axe nettement inscrit, à partir de leurs emplacements sur la carte. Cet axe a conservé une grande importance à l'époque médiévale puisque les auteurs arabes n'oublient pas de le mentionner parmi les axes les plus utilisés d'Oujda à Fès et au-delà. On peut supposer que l'emplacement de découvertes de monnaies permet de suivre les déplacements de ces populations et de reconstituer leurs itinéraires est/ouest ou ouest-est.

Oujda

a) Quatre monnaies romaines ont été trouvées dans les quartiers sud de la ville d'Oujda[28]: un G.Br. d'Hadrien, un G.Br. Marc Aurèle, un M.Br. Maximien-Hercule, et un M.Br. Maxence[29].

b) A 17 km au sud-est de la ville d'Oujda, une monnaie d'Hadrien (117-138) en bronze[30].

Jebel Mahsseur. Quatre monnaies romaines et byzantines ont été recueillies par Marion sur le plateau du Jebel Mahsseur[31] (M.Br. de Tibère, un denier de Julia Mamée, P.Br. indéterminé du IVe siècle, P.Br. d'Héraclius frappé à Carthage).

Environs de la ville de Berkane et de l'oued Moulouya. Une monnaie romaine Br. de Septime Sévère, signalée par Samuel aux environs de Berkane, et identifiée par J. Marion[32].

28. Marion (1957), p. 157.
29. Ivi, note 1.
30. Chatelain (1944), p. 138.
31. Marion (1957), pp. 156-7; Samuel (1972-1973), p. 27.
32. Rebuffat (1971), p. 57; Samuel (1972-1973).

Environs d'el-Aïoun. Une monnaie romaine datée de la fin du III^e^ av. notre ère[33].

Taza. Deux monnaies ont été signalées dans la ville de Taza[34]: a) une monnaie de Claude I (41-54) dans la nouvelle ville (Taza-Bas); b) un petit bronze de Constantin (306-337) trouvé à la sortie sud-est de la Médina (Taza-Haut).

Vallée de l'Ouerrha

a) De la vallée d'Aouadour[35], une monnaie de Marc-Aurèle (161-180) a été découverte en 1926; *b*) d'Aïn Mediouna une monnaie romaine indéterminée a été signalée[36].

Dans le hammam de Fès el-Bali, une monnaie romaine probablement de Maximien Hercule (285-305) a été découverte en 1916[37].

Peut-on y voir, au hasard des découvertes l'un des tracés d'un itinéraire oriental de l'époque antique? Ces monnaies ont été retrouvées en effet le long d'un axe de circulation. Elles sont vraisemblablement arrivées par l'intermédiaire des voyageurs itinérants, les marchands, des pèlerins, des soldats, les mercenaires, des magistrats et ambassadeurs, qui transitaient par cette voie.

4. Période post-romaine: témoignages épigraphiques

4.1. Inscription d'*Altava*

La découverte archéologique d'une épitaphe à *Altava* (n. 28) fut un témoignage concluant de l'arrivée des Vandales à *Altava* et de leur passage par la trouée de Taza pour gagner *Altava* en mai 429, puis le reste de la Césarienne. Cette découverte a permis de comprendre comment les Vandales, pour gagner *Altava*, après avoir occupé provisoirement *Ceuta* et probablement détruit Zilil, par le Maroc oriental ont emprunté les vallées de l'Ouerrha puis Mçoun, qui conduisent à la trouée de Taza et offrent des voies naturelles et faciles à ces envahisseurs[38].

33. Boudouhou (2009).
34. Campardou, André (1915).
35. Luquet (1966), p. 368.
36. Rebuffat (1971), p. 41.
37. Saladin (1916), p. 120.
38. Marcillet-Jaubert (1968), pp. 101-2. Elle a servi d'argument pour appuyer l'hypothèse que les Vandales ont emprunté la voie terrestre en passant par la trouée de Taza

4.2. Inscriptions cultuelles

Aulisva[39], dieu maure de la fécondité, a été vénéré à *Volubilis* et à *Pomaria*. Deux inscriptions furent découvertes à *Pomaria* et deux autres à *Volubilis*. L'importance de ces découvertes de part et d'autre de deux provinces, implique la possibilité d'une relation entre les deux localités par voie terrestre. On se demande donc si cette divinité était honorée à *Volubilis* puis introduite à *Pomaria*, ou bien si ce dieu a été implanté par une population de *Pomaria* à *Volubilis*, ou encore si cette divinité était celle d'une tribu ayant pris un itinéraire menant de *Volubilis* à *Pomaria* ou de *Pomaria* à *Volubilis*. Il est difficile de donner une réponse concluante, tout ce que nous pouvons avancer c'est que ces inscriptions montrent l'existence d'un lien entre les deux cités, mais là encore nous ne savons pas à quel degré et de quelle nature.

4.3. Inscriptions chrétiennes

A l'époque post-romaine, les rapports entre la Tingitane et la Césarienne ont pu être maintenus jusqu'à la fin du VII[e] siècle. Des épitaphes chrétiennes découvertes à *Volubilis*, d'une époque tardive de la romanisation, de 599 à 655 de n. è., montrent l'importance des relations entre *Altava*, *Pomaria* d'un côté et *Volubilis* de l'autre côté[40].

5. Analyse des données littéraires et de celles de l'archéologie

L'ensemble des données littéraires et archéologiques témoignent de l'existence d'une activité dans ce territoire des confins. Quoique nous man-

pour gagner *Altava* en mai 429 et le reste de la Césarienne et non la voie maritime par le port d'*Ad Fratres* (Nemours). Mais il est fort possible et même probable, comme le pense Rebuffat (1971), pp. 52-3, que les Vandales pour gagner *Altava* par le Maroc oriental aient emprunté les vallées de l'Ouerrha puis Mçoun, qui conduisent à la trouée de *Taza* et offrent des voies naturelles et faciles à ces envahisseurs et conquérants au milieu de cette région des piémonts. D'autre part, après le passage des Vandales et selon les auteurs anciens, il y a eu un partage entre le chef des Vandales Genséric et Valentin III. En 442 Rome récupère la Maurétanie, sous Valentin III. La Novelle XIII du 21 juin 445 accorde une réduction d'impôt de 7/8 à la Maurétanie et aussi à la Numidie. Ce qui prouve qu'il avait toujours à cette date une administration fiscale comme cela été le cas avant 429.

39. Camps (1979), p. 2321; Carcopino (1943), pp. 295-7; Rebuffat (1971), p. 52; Lenoir (1986); Akerraz (1998); Desanges (1991), p. 1335.

40. Carcopino (1943), pp. 295-7; Rebuffat (1971), p. 52; Akerraz (1998); Desanges (1991), p. 1335.

quions de précision pour tracer avec précision les itinéraires terrestres que les troupes ou les populations civiles ont pu emprunter, nous trouvons néanmoins des mentions de mouvements et de passages par voie terrestre dans l'aire géographique qui nous intéresse. Les données géographiques permettent d'avancer que les contacts étaient faciles et les voies praticables dans cette zone excentrée à l'Est du Maroc. Sa position géographique en a fait, de tous temps, un lieu de contacts et de mouvements humains continus, un couloir de passage obligé et une zone de communication importante qui relie le Nord et le Sud de la Méditerranée aux portes du Sahara, ainsi que l'Est et l'Ouest de l'Orient à l'extrême Occident. Du point de vue topographique, de la *Marnia* jusqu'au bassin de Guercif, aucun obstacle naturel ne s'oppose, le paysage alterne des vastes plaines de plus de 200 km de long, de larges dépressions où l'altitude décroît de 250 m à 350 m et des crêtes isolées. A la trouée de Taza s'ouvre un large couloir rendant la communication facile entre l'Est et l'Ouest, de la Tunisie à l'Atlantique. C'est la grande voie qui joua un rôle primordiale dans l'histoire de mouvements humains. Si son importance n'a pas été soulignée d'une façon explicite par les Anciens, son rôle n'a pas échappé aux géographes de l'époque postérieure. En effet les récits des documents médiévaux permettent d'ailleurs de se rendre bien compte de l'intérêt de cette voie, allant de Fès à Tlemcen. Dès le haut Moyen Âge, ce chemin a été mentionné par plusieurs géographes. On sait qu'Ibn Hawkal au X^e^ siècle, était le premier à signaler un itinéraire oriental qui relie le Maghreb el-Aksa au Maghreb al-Awsat, de Fès à Tlemcen par le couloir de Taza[41]. Un siècle plus tard, al-Bakri qui s'est appuyé sur des informations recueillies auprès des commerçants et des voyageurs, décrit trois routes dans le réseau oriental, la première relie Nakûr à Tlemcen en passant par Djrâwa[42], la deuxième Wadjda (Oujda) à Melîlî (Melilla)[43], et la troisième est celle qui conduit de Fès vers l'Orient[44]. Pour ces trois itinéraires, l'auteur précise que la ville d'Oujda est un point de passage où convergeaient les routes menant de la Méditerranée à Sijilmâssa[45]. Cet intérêt se précise ultérieurement avec al-Idrissi au XII^e^ siècle. Ces auteurs décrivaient donc un réseau routier oriental selon un axe principal est-ouest. Un axe qui a probablement dû exister à

41. Ibn Hawkal (1964), p. 88.
42. Al-Bakri (1965), p. 156.
43. Ivi, pp. 88-9 et 118.
44. Ivi, pp. 141-3.
45. Ivi, p. 152.

l'époque qui nous occupe et conservé à l'époque postérieur sous le nom de Trik es-Soltan. Une étude récente concernant les itinéraires médiévaux[46], à l'ouest de l'Algérie, a démontré que la voie romaine, la *Nova Praetentura,* à la frontière ouest de la Césarienne, dont les tracés furent établies par P. Salama[47], était reprise et employée par les itinéraires médiévaux des auteurs arabes du X^e^ au XII^e^ siècle. Nous pourrons donc nous demander si les auteurs médiévaux ne nous révèlent pas des voies déjà fréquentées à l'époque antique. Par conséquent, l'examen des données géographiques confrontées aux faits historiques nous laissent envisager que dans cet espace les mêmes voies ont, depuis toujours, assuré la communication est-ouest et ouest-est.

Ainsi, à la fin du III^e^ siècle avant notre ère, quelques missions ont été accomplies à travers ce territoire. Ces faits ont été rapportés par des sources littéraires déjà énumérées plus haut. Les plus anciennes mentions relatives aux mouvements de populations dans les sources littéraires, concernent d'abord le roi numide *Syphax* et le prince massyle *Massinissa* lors des querelles qui les opposaient. C'est ainsi que *Massinissa* a poursuivi *Syphax* jusqu'à chez les *Maures-Numides*, les vassaux de *Syphax*[48], qui habitaient à l'extrémité ouest du pays, près de l'Océan[49], région qui correspond à celle de la région de Tanger comme l'a proposé J. Desanges et aussi C. Hamdoune[50]. Les deux armées ont donc parcouru la région qui va de *Siga*, capitale de *Syphax*, à celle de Tanger. Ces données textuelles nous incitent à penser que ce sont la région orientale du Maroc et la région de Tanger en passant par les zones méridionales du Rif, facilement franchissable, qui sont concernés. Ce qui nous conduit à proposer que *Massinissa* et ses troupes, à partir de leur pays massyle et d'est en ouest (FIG. 1), ont d'abord octroyés les terres des hauts plateaux au sud du royaume des *Masaesyles* jusqu'à la Moulouya. Puis au-delà de la Moulouya, ils ont traversé la zone des plaines de Djel et le Fahama parcourues par l'oued Msoun et l'oued Melillou, point où s'ouvre la large trouée, dite trouée de Taza, formée d'une longue bande plane jusqu'à la vallée de l'oued Inaouèn, affluent du Sebou. Un couloir que les troupes n'avaient aucune difficulté à traverser. De là ils ont longé les monts du Rif qui bordaient le nord de la vallée de l'Inaouèn, jusqu'à la région de l'Ouer-

46. YAHIAOUI (2003), pp. 640-52.
47. SALAMA (1951) et (1967).
48. DESANGES (1968), p. 123.
49. LIV., XXIV, 49, 5.
50. DESANGES (1978), p. 646; HAMDOUNE (2002).

rha d'où ils ont atteint la région de Tanger où *Syphax* a probablement déjà établi sa souveraineté[51].

Un autre témoignage remontant à la même époque intéresse toujours *Massinissa* et son escorte qui, vers 206-205, en revenant d'Espagne pour regagner son royaume, la Numidie massyle, avait demandé à *Baga*, alors roi de Maurétanie, l'autorisation pour traverser son royaume. Ce qui suppose que le prince et ses troupes, avaient traversé encore une fois cette région, en passant d'abord par les terres de la Maurétanie à travers les grandes plaines du Maroc occidental qui aboutissent à Fès, puis les mots de Riata qui se prolongent dans la trouée de Taza, offrant un véritable chemin sans obstacles jusqu'aux plaines qui bordent les deux rives de la Moulouya. Région qui sur le plan de la géographie politique et administrative, était une frontière entre le royaume de *Baga*, roi de Maurétanie et celui de *Syphax* roi des *Masaesyles*. Ce royaume de Numidie s'étendait, à l'ouest jusqu'au *Muluccha* (FIG. 1). De la *Muluccha*, *Massinissa* et son escorte ont dû poursuivre leur traversée, en empruntant une succession de plaines, de bassins et de vallées qui se trouvent au sud de la chaine tellienne. Il s'agit d'un parcours nécessairement long par la plaine de Marnia, de Tlemcen et celle de Sidi Bel Abbès qui s'achève aux frontières occidentales des *Massyles* où les troupes les attendaient en renfort, «aux frontières de son royaume, vit venir à lui quelque cinq cents Numides»[52]. C'est vraisemblablement le même itinéraire que les mercenaires maurétaniens, que *Baga*[53] a fournis à *Massinissa*, ont emprunté pour rentrer chez eux: «Il renvoya alors les Maures à leur roi, comme convenu»[54]. Rappelons que parmi les monnaies recensées dans les quartiers sud de la ville d'Oujda, se trouve une pièce de monnaie attribuée à *Massinissa*[55]. Elle a été probablement introduite au cours de ces événements.

Au temps de Jugurtha, roi des *Numides*, dont les limites occidentales de son royaume se fixaient à la *Muluccha*, les légions de *Marius*, en 106 avant notre ère, l'avaient pourchassé jusqu'aux environs de la Moulouya. Après la prise de *Capsa*, le général romain, à en croire Salluste, alla de victoire en victoire[56] en investissant les points stratégiques et arriva enfin au pied jusqu'à

51. GHAZI-BEN MAÏSSA (1996), p. 1406.
52. LIV., XXX, 2-3.
53. LIV., XXX, 12.
54. LIV., XXIX, 30, 4.
55. Il se peut que cette pièce massyle témoigne du paiement qui a été réalisé en retour du service de mercenariat que *Baga* et ses hommes ont apporté au cours des événements survenus en cette période.
56. SALL., *Iug.*, CXII, 3; LXXXVIII, 4.

la prise du fortin au bord de la Moulouya, quelques part à la frontière des royaumes numide et maurétanien, où Jugurtha cachait ses trésors. Cette localité, dont les débats concernant son identification ne sont pas encore clos, se présente comme un point de passage pouvant lier l'Est à l'Ouest par le détour d'une piste. Ces données indiquent toutefois que l'armée romaine a envahi la région orientale du Maroc, arrivant de l'est, en suivant les pistes et les voies qui s'ouvraient devant eux. Des voies qui étaient déjà tracées bien avant eux.

C'est aussi par-là, que *Vatinius* en 68 a choisi de passer pour se rendre dans son lieu d'affectation en Espagne. Il traversa d'abord la Numidie à l'époque de son souverain *Hiempsal*, ensuite la grande Maurétanie, qui s'étendait du littoral Atlantique jusqu'à l'Oranie, gouverné par le roi *Mastanesosus* ou *Sosus*. Un témoignage qui confirme encore une fois de plus la traversée de toute cette zone de la Maurétanie pour gagner le détroit. C'est par ce territoire que l'armée romaine, en 48 avant notre ère, a reçu l'ordre de passer pour se rendre en Numidie.

Dès le début de l'occupation romaine, les témoignages littéraires nous rapportent que deux opérations militaires ont été menées dans cette zone. D'abord l'expédition de *Svetonius Paulinus*, ensuite celle de *Hosidius Geta* contre les *Maures*. Dans son récit, plus explicite que celui de Dion Cassius, Pline ne définit pas d'où partit l'expédition de Svétonius, ni d'où il faut compter les «dix étapes» qui aboutissent aux passes du grand Atlas. Examinons donc les données littéraires et géographiques. Partis de l'Oranie ou de la Tingitane, voire de Rusaddir[57], *Svetonius Paulinus* et ses légionnaires avaient réussi à s'enfoncer loin, à l'intérieur des terres, dans les confins sud

57. L'itinéraire et la voie suivie par le chef romain *Svetonius Paulinus* au cours de son expédition ont donné lieu à plusieurs hypothèses. En 1863 Vivien de Saint Martin, qui ne donne aucun itinéraire de ce légat, précise que le départ dut être effectué à partir d'un des postes romains situés sur les extrémités occidentales de la Césarienne. Chapelle (1934), p. 22, a avancé que *Svetonius* a dû partir de Césarienne en empruntant la piste de Tlemcen à Sijilmassa par (Sebdou) Debdou, Tendrara, la plaine de Tamlet et Aïn Chaïr, atteignant l'oued Guir quelque part au sud de Bou Anane. Cette supposition d'itinéraire a été suivie par Carcopino (1943), p. 137. Romanelli (1959), p. 262, même s'il voit dans la vallée du Sebou et la région de *Volubilis* un possible itinéraire de passage de ce légat, reste prudent dans son jugement. Mais Rachet (1970), p. 136, propose un parcours qui emprunte la région d'Oujda et la plaine de Guercif, puis la vallée de la Moulouya et le Tizi n'Talghemt pour rejoindre ensuite la vallée du Guir en traversant au plus court. Quant à Desanges (voir sa traduction de Pline du 1980, p. 136), il n'exclut pas que *Svetonius* ait atteint l'oued Guir «par la haute vallée du Sebou, celle de la Moulouya, puis le Tizi n'Talghemt». Hypothèse supposée également par Rebuffat (1998), p. 298.

des deux Maurétanies vers le haut Guir en traversant tout l'Atlas d'où ils aperçurent les sommets les plus hauts couronnés de neige (FIG. 2). Le Djebel Aïachi, point culminant du Grand Atlas, domine les autres sommets de cette chaîne. A son l'extrémité orientale l'oued Guir prend sa source. Le col de Tizi n'Tanslemt qui se trouve au pied du Djebel Aïachi débouche dans la vallée du Guir. Au-delà de ce massif, l'Atlas avant de finir par expirer dans les Hauts Plateaux, se découpe en dentelures, avec deux versants: le versant nord est boisé dans le bassin du Guir, mais celui du sud est nu et rocheux. Ces réalités géographiques correspondent aux dires de Pline et montrent que cette troupe romaine est parvenue aux dernières pentes du Djebel Aïachi; elle a même dépassé l'Atlas de quelques milliers de pas. Malheureusement ce décompte ne nous permet pas d'avancer dans nos suppositions. Cela pour plusieurs raisons: d'abords on ignore le point de départ de l'expédition, ainsi que les étapes de son itinéraire, la topographie du terrain et les conditions climatiques. En résumé, sans le moindre témoignage sur les étapes de son itinéraire, le légat peut être parti soit de l'Est (quelque part en Césarienne) soit de l'Ouest (quelque part en Tingitane), dans les deux cas il a forcément aperçu le sommet de l'Atlas, toujours revêtu de neige. Les indications de Pline précisent que son expédition eut lieu en hiver «bien qu'on eût fait l'épreuve de la période hivernale»[58], et qu'elle a atteint l'Atlas après seulement dix jours de marche. Ces données à elles seules nous conduisent à proposer que le point de départ n'était pas très éloigné du point d'arrivée, en tenant compte des difficultés de son trajet en cette période de l'année. Rappelons que sa campagne fut motivée par la reprise des hostilités par les *Maures* et que l'expédition avait néanmoins un but essentiel, c'est celui de mater la rébellion et de ramener les insurgés à l'obéissance. Un mouvement qui l'a entrainé au-delà de l'Atlas, position finale de son itinéraire, au sud-est de la Tingitane, territoire qui était menacé même après que, les soulèvements suite à la mort de Ptolémée en 40, soient étouffés. Il parait donc que son itinéraire soit en rapport avec les troubles que cette région a connus au sud de *Volubilis* et la haute vallée de Sebou[59], et que c'est de cette région, à partir d'un point qui reste à préciser, qu'il est parti à la poursuite des *Maures* jusqu'à l'Atlas et la basse vallée de la Maulouya.

Malgré son succès, cette expédition a été poursuivie par la campagne de *Hosidius Geta* dans le prédésert de Tingitane. Comme son prédécesseur,

58. PLIN., *nat.*, V, 15.

59. Une hypothèse déjà supposée par DESANGES (dans sa traduction de Pline du 1980, p. 136), et REBUFFAT (1998), pp. 287-98.

l'itinéraire suivi par ce légat a donné lieu à plusieurs hypothèses[60]. Pour certains, il est parti de l'Oranie, pour d'autres, il est parti de Tingitane[61]. Suivant les données littéraires, *Hosidius Geta* marcha contre *Salabus*, que Dion Cassius présentait comme le chef de l'ensemble des *Maures* des confins. Il l'a défait deux fois[62]. Mais l'épisode essentiel de ce raid se situe lorsque *Hosidius* se lança à la poursuite de *Salabus*. Ce dernier s'était enfui dans le désert et la provision d'eau d'*Hosidius* s'épuisait. Sans cette chance fortuite due à des rumeurs pour obtenir l'eau, son armée n'apaisa pas sa soif. Après quoi, *Salabus* renonça à la guerre et accepta de traiter avec *Hosidius Geta*. Ces événements ont eu pour théâtre un territoire désertique. R. Rebuffat[63] a supposé qu'il correspondait à la plaine désertique de Guercif, alors que F. de la Chapelle[64] affirmait qu'il a combattu les indigènes sahariens qui vivaient dans la région du Guir et en bordure du désert des hauts plateaux. Les deux suppositions correspondaient à la réalité géographique, mais il est difficile de soutenir l'une ou l'autre, sans plus de précision pour les justifier. Les indications de Dion Cassius confirment clairement que c'est dans des étendues désertiques de sable que l'armée romaine dut poursuivre le chef maure. L'examen des cartes topographiques nous laisse proposer que toute la région, de la Haute et Moyenne Moulouya, pourrait être concernée par ces faits (FIG. 2). Elle se trouve au Sud-Ouest de la zone orientale, limitée au nord par la plaine de Guercif et au sud par le domaine du Haut Atlas, et révèle d'ailleurs la pauvreté en eaux de surface et en eaux profondes. Il faut bien évidement inclure la plaine de Tafrata. Cette immense étendue déserte, marquée par le caractère de steppe, commence au nord de Guercif et se prolonge jusqu'en pays de l'oued Za à l'ouest de la Moulouya. Elle est constituée des plaines arides et sablonneuses identiques aux steppes de la province d'Oran. Au milieu de ce vaste désert, on trouve quelques daïas, de très rares sources, des lits de ruisseaux. Aucune rivière importante n'arrose le Tafrata[65]. Cette plaine, par sa situation géographique, est un lieu de pas-

60. REBUFFAT (1998), pp 277 et 287-99.
61. L'événement historique sur la mort de *Lucceius Albinus* en 69 et son voyage de Tingitane en Césarienne par voie maritime a donné naissance à plusieurs interprétations. Il a nourri la thèse de ceux qui admettent une liaison terrestre entre les deux provinces des Maurétanies et ceux qui l'ont contestée. Voir à ce propos: MARION (1960), p. 444; REBUFFAT (1971), pp. 56-60.
62. DIO CASS., LX, 9, 1.
63. REBUFFAT (1998), p. 298.
64. CHAPELLE (1934), p. 22.
65. FOUCOULD (1888), p. 388.

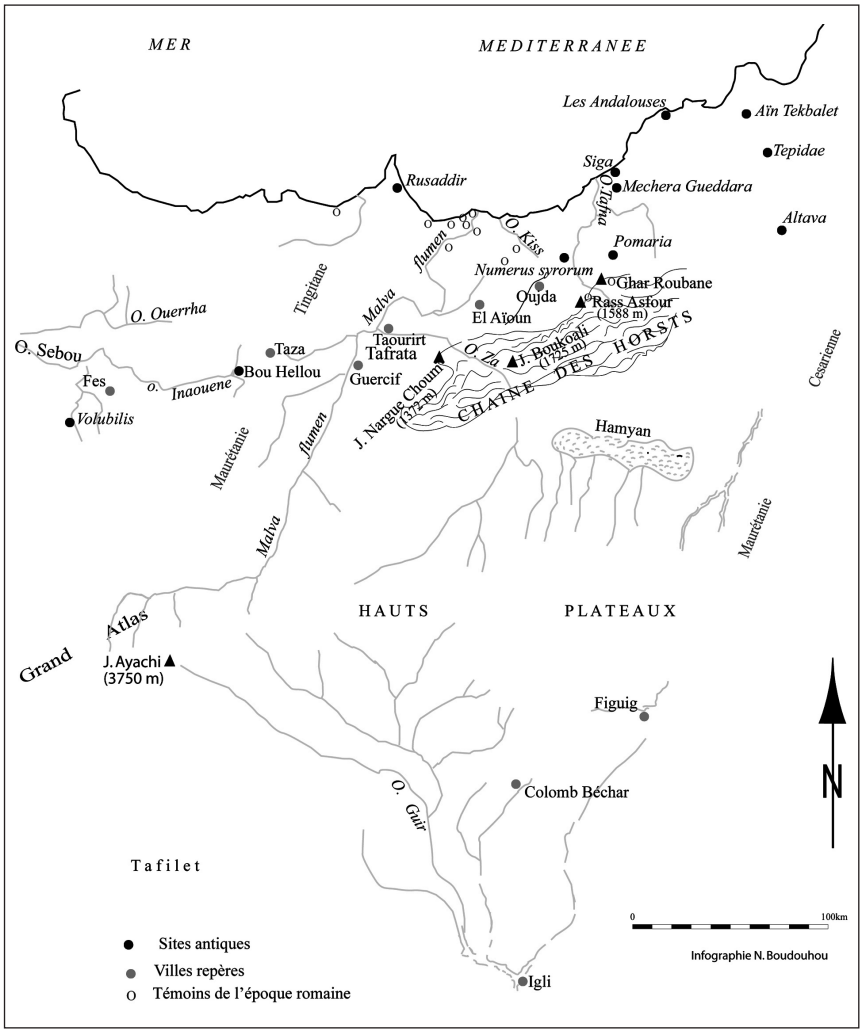


FIG. 2 Le territoire entre la Tingitane orientale et la Césarienne occidentale: l'éxpedition de *Svetonius Paulinus* et de *Hosidius Geta*.

sage obligé, c'est une croisée de chemins, celui qui va d'Oujda à Fès et celui qui, par la Haute Moulouya, conduit aux hauts plateaux jusqu'au Tafilalat et au Sahara[66]. Elle a toujours constitué le domaine pastoral de tribus nomades. Toutes ces données géographiques laissent entrevoir donc, qu'ils correspondent aux indications textuelles. Les données qui nous précisent que la troupe romaine a poursuivi le chef des Maures dans une région désertique, celle qui correspond aussi bien à la région de Tafrata qu'à celle des hauts plateaux**.** Mais cela ne change rien à la question de l'origine de l'expédition? Sur ce point, nous en sommes réduits aux conjectures. Le légat a probablement suivi les pas de son prédécesseur, à partir de la Tingitane, seulement son raid ne s'était pas arrêté aux confins montagneux mais il s'est déplacé encore plus loin, vers les confins désertiques.

Après ces deux événements historiques en rapport avec la zone des confins, les textes restent muets jusqu'au III^e^ siècle. Nous ignorons tout sur les mobilités des opérations par voies de terre à travers cette région. Des repères chronologiques et archéologiques font références à quelques déplacements. Ainsi au début du III^e^ siècle, une épitaphe découverte à *Caesarea* nous transmet le déplacement d'une unité militaire de mille hommes sous les ordres de *Sextus Iulius Iulianus*, qui devait se rendre en Tingitane[67]. Quoi qu'ont ait pu avancer sur la présence de cette épitaphe découverte à Cherchel et son contexte, le sens de texte nous renseigne clairement sur le passage des unités militaires par cette région, en franchissant le couloir de Taza pour gagner la Tingitane. A l'exception des lignes qui font référence aux mouvements de troupes et à leur passage par cette voie, on cherchera en vain des éléments destinés à rendre le texte plus clair sur le point de départ de ces troupes vers la Tingitane.

A la fin de ce siècle, en 297 Maximien Hercule quitte la Maurétanie Tingitane pour se rendre en Maurétanie Césarienne. Selon W. Seston, l'empereur ne pouvait se dispenser d'utiliser l'itinéraire de Fès et de Taza pour sa tournée[68]. Bien qu'aucun fait ne vienne corroborer cette supposition, la situation de ces deux villes le long d'un couloir de circulation Ouest-Est, qui facilite d'ailleurs la communication jusqu'à la région de Tlemcen, favorise l'hypothèse de trouver en cette voie un itinéraire que l'empereur a emprunté. Les deux monnaies à son effigie, découvertes fortuitement, l'une au sud d'Oujda et l'autre à Fès el Bali dans les vallées d'Aouadeur, même si elles ne

66. Lehévre, Nehlil (1911); Bernard (1911), p. 20.
67. Rebuffat (1977), p. 195.
68. Seston (1946), pp. 117-8.

nous autorisent pas à voir en elles un indice de son parcours par cette voie, mais leur localisation sur la voie devenue stratégique au Moyen Age, selon les chroniqueurs et géographes arabes, n'est peut-être pas un hasard.

Il serait bien intéressant évidemment de reconstituer les détails des voies de tous ces mouvements de va et vient dans cette zone des confins, celles empruntées par des troupes de l'époque romaine ou celles de l'époque qui les a précédé, pour effectuer une simple traversée ou pour étouffer les troubles et les soulèvements. Mais en l'état actuel de la recherche et en l'absence de témoins directs, nous en sommes incapables. Nos reconstitutions des étapes de ces itinéraires sont nécessairement à la merci des nouvelles découvertes archéologiques.

Des témoignages archéologiques spécifiques à notre sujet, on retiendra l'importance du site de Bou Hellou. Cette importance vient non seulement de son intérêt archéologique mais aussi de sa position géographique. Le site est implanté au confluent de l'oued Bou Hellou avec l'Inaouèn au niveau de deux pistes traditionnelles. Ce point de contact constitue encore aujourd'hui une grande voie stratégique permettant de relier la région de Fès à celle d'Oujda. Le monument est élevé suite probablement à une expédition victorieuse de l'armée romaine. L'inscription remployée dans la pile d'un pont élevé à la victoire d'Auguste, est adaptée à l'emplacement stratégique du site. De ce fait plusieurs suppositions s'imposent; il est donc logique de penser qu'il pouvait s'agir d'une étape qui jalonnait un itinéraire reliant la Tingitane à la Césarienne. Une vieille voie naturelle longeant la zone des confins et facilitant, à l'époque romaine, la communication terrestre est-ouest/ouest-est de populations, civiles ou militaires. Itinéraire que l'on peut mettre en rapport avec celui supposé de Ptolémée ou d'un point de départ d'un second itinéraire parallèle à l'Inaouèn voire pour rejoindre la vallée de l'Ouerrha. On se demande toutefois, à propos de ces restes, que l'on soupçonne d'avoir été transportés, si elles ne proviennent pas d'un site (ou des sites) disparu qui aurait existé quelque part entre les deux sites ou entre la Moulouya et Kiss. Il reste possible cependant, suite à la supposition d'A. Siraj[69], vu l'importance des découvertes d'Aïn Reggada et de la kasba de Martempray, de penser (si le site a existé), qu'il s'agit d'une étape intermédiaire qui devait se trouver sur un itinéraire très ancien reliant le site de Rusaddir et son arrière-pays aux postes de la Césarienne.

Peut-on voir dans la présence de quelques pièces de monnaies inventoriées jusqu'à présent dans ce territoire un indice de quelques passages? Ces

69. Siraj (1995), p. 400.

témoignages monétaires, si faibles soient-ils, nous laissent supposer qu'ils sont en rapport avec ces événements. Nous invitent-ils à voir à partir de leur emplacement sur la carte, le tracé d'un vieil itinéraire nettement inscrit? A l'époque médiévale, cet axe reste important, puisque les auteurs arabes n'oublient pas de le mentionner comme le plus utilisé d'Oujda à Fès et au-delà. On peut supposer que le lieu de découverte de ces monnaies permet de suivre les déplacements de ces populations et de reconstituer l'itinéraire de leur traversee d'est en ouest ou d'ouest en est.

L'intérêt de ces voies de pénétration est-ouest s'est révélé plus tôt déjà à l'époque préromaine. En effet, l'archéologie funéraire apporte des témoignages concrets. Faute de fouilles, nous nous contentons de l'exemple dont la chronologie et l'identification sont assurées, celui de la nécropole de Tayadirt. La présence et la pénétration très profondes à l'intérieur des terres de ces éléments d'inspiration punique correspondent très probablement à des étapes qui jalonnaient une route commerciale carthaginoise à la recherche de produits d'échanges au-delà du territoire côtier du monde méditerranéen. On peut penser, comme étape principale, au site de Rusaddir[70], nom phénicien, et aux petites stations récemment découvertes[71]. Cette sépulture unique par son mode de construction et son mobilier, fait partie d'une grande nécropole implantée au voisinage des mines de plomb argentifère et de cuivre des environs de Midelt, comme souligné par N. Lambert et G. Souville[72]. Ces mines ont livré, précise A. Jodin, des lampes «croit-on romaines, (qui) accompagnaient des pics de pierre»[73]. Cette proximité permet de s'interroger sur le degré d'échange et de contact entre les populations de la Haute Moulouya et celles du monde méditerranéen, prouvé par la présence des objets de contexte punique dans cette sépulture.

70. Les indices archéologiques et historiques dont nous disposons à l'heure actuelle ne nous permettent pas d'avoir une idée sur les relations entretenues, à l'époque antique de la cité de Rusaddir avec le reste du Maroc oriental actuel. Des itinéraires fréquentés au haut Moyen Age nous sont connus par les récits des voyageurs et géographes et étaient très certainement plus anciens. Al-Bakri (1965), p. 152 (290), rapporte que «De Melilla à la vallée de la Moulouya, les massifs montagneux s'espacent et s'abaissent en formant une porte largement ouverte sur le Maroc oriental». Al-Bakri dans son itinéraire de Sijilmassa à Melilla par Adjarsif (Guersif) permet de conclure que Melilla fut un débouché sur la Méditerranée. Dans un autre passage al-Bakri (1965), p. 152 (290), «Itinéraire qui relie Melilla à Oujda par Guersif », donne un autre itinéraire qui relie Melilla à Oujda par Guersif. Ajarsif ou Guercif serait un carrefour où se croisent les itinéraires Melilla-Oujda et Melilla-Sijilmassa.
71. Siraj *et al.* (2004), pp. 567-604.
72. Lambert, Souville (1970).
73. Jodin (1966), p. 19.

L'intérêt archéologique de ce témoignage réside non seulement dans ce qu'il apprend des mouvements des populations, mais également des pistes utilisées à travers cette région et qui allaient ouvrir des voies plus faciles. Le moindre indice découvert permet de dessiner la permanence des anciens itinéraires traditionnels et leurs étapes.

Ces mouvements humains seront à mettre en relation plus tard avec le premier itinéraire défini à partir de la liste des stations donnée par Ptolémée, itinéraire qui s'est probablement maintenu jusqu'au milieu du VII^e^ siècle, comme le prouvent ces séries d'épitaphes. La présence à *Volubilis* de l'épitaphe de *Iulia Rogativa* d'*Altava* plaide en faveur d'un trajet de circulation d'est en ouest au départ d'*Altava*. Ces découvertes épigraphiques attestent des relations fréquentes entre les populations romanisées de Lamoricière, Tlemcen, Marnia et les populations christianisées de *Volubilis*. Ces séries d'épitaphes montrent l'importance d'un mouvement de population d'est en ouest de part et d'autre de la Moulouya, facilité sans aucun doute par l'existence d'itinéraires traditionnels. Ces voies que les Romains n'avaient probablement pas jugé nécessaire de matérialiser par des bornes. En revanche l'intérêt de ces voies est noté au Moyen Age. Les sources et les historiens font connaître plusieurs vagues successives d'invasion qui ont traversé la région[74].

On estime que la nature particulière de la zone des confins a conditionné les tracés des principaux itinéraires. La position du territoire, associée aux faits historiques, politiques et économiques esquissés précédemment, laisse supposer qu'il y avait des circulations de population par voies traditionnelles. La continuité s'est appuyée sur l'héritage des époques précédentes. Plus tard, ces voies conserveront leur importance pour la pénétration des produits et des cultures, ce seront des routes commerciales et militaires confirmant ainsi le rôle qui a été toujours le leur. Aujourd'hui encore, ces voies perdurent dans le trajet de la route nationale N. 6 reliant Fès à Oujda.

74. En commençant par une première vague de conquérants arabes venus de l'Est, au début du VIII^e^ siècle, suivie par l'arrivée des Idrissides et leur installation au IX^e^ siècle (Ibn Hawkal, 1964, p. 89; al-Bakri, 1965, p. 156; al-Idrisi, 1983, pp. 191-2). Au tournant des XI^e^ et XII^e^ siècles, de nouvelles vagues de population d'origine arabe cette fois, des bédouins nomades hilaliens (les Béni Hilal) (Joly *et al.*, 1949, p. 69) et celles des Arabes les Mâquil, plus importantes vers le XIII^e^ siècle, venant de l'Est et qui envahirent l'Est marocain. Ces derniers, les Béni Mâquil, deviennent au XIV^e^ siècle les maîtres des plateaux orientaux.

Bibliographie

Sources littéraires anciennes

César, *Bellum Alexandrinum* (texte établi et trad. par J. Andreau, Les Belles Lettres), Paris 1954.
Cicéron, *Ad P. Vatinium testem interrogatio* (texte établi et trad. par J. Cousin, Les Belles Lettres), Paris 1965.
Dion Cassius, *Histoire romaine*, livre lx (texte trad. par E. Gros, Fils et C^ie^), Paris 1866.
Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle,* livre v (texte établi, traduit et commenté par J. Desanges, Les Belles Lettres), Paris 1980.
Ptolémée*, Géographie*, t. i-ii (C. Müller éd., Firmin Didot), Paris 1901.
Salluste, *La guerre de Jugurtha* (texte établi par B. Ornstein et traduit par J. Roman, Les Belles Lettres), Paris 1924.
Strabon, *Géographie*, t. ii, livres iii et iv (texte établi et traduit par G. Aujac et F. Lasserre, Les Belles Lettres), Paris 1966.
Tite-Live, *Histoire romaine*, livre xxiv (texte établi et traduit par P. Jal, Les Belles Lettres), Paris 2005.
Tite-Live, *Histoire romaine*, livre xxix (texte établi et traduit par P. François, Les Belles Lettres), Paris 1994.

Sources arabes

al-Bakri A. 'U. (1965), *Kitâb al Masâlik wa-I-mamâlik*, éd. et trad. M. G. de Slane, *Description de l'Afrique septentrionale*, Paris.
al-Idrisi M. (1866), *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte arabe et traduction française de R. Dozy et M. J. De Goeje, Lugduni Batavorum (réimpr., Brill, Leiden 1968 et Philo Press, Amsterdam 1975).
al-Idrisi M. (1983), *Le Maghrib au vi^e^ siècle de l'hégire (xii^e^ siècle après J.-C.)*, éd. M. Hadj Sadok, Publisud, Paris.
Ibn Hawkal M. A.-Q. (1938-39), *Sûrat al-Ard*, éd. J. H. Kramers, *Opus geographicum. Liber Imaginis*, Leiden, 2 voll.
Ibn Hawkal (1964), *Kitâb Sûrat al-Ard*, trad. J. H. Kramers et G. Wiet, *Configuration de la terre*, Paris-Beyrouth.

Ouvrages généraux et articles

Akerraz A. (1998), *Les rapports entre la Tingitane et la Césarienne à l'époque post-romaine*, dans *L'Africa romana xii*, pp. 1435-9.
Bernard A. (1911), *Les confins algéro-marocains*, Paris.

Boube J. (1960), *Aïn Regada: Table d'autel paléochrétien*, «BAM», iv, pp. 513-9.
Boudouhou N. (2009), *Un as républicain au Maroc oriental*, «BSFN», lxiv, 8, pp. 212-4.
Boudouhou N. (2010), *Les monuments funéraires du Maroc oriental: les tumuli*, dans F. Déroche, J. Leclant (éds.), *Monuments et cultes funéraires d'Afrique du Nord. Actes de la IV^e journée d'études nord-africaines, organisée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la Société d'Etude du Maghreb préhistorique, antique et médiéval (sempam) (Palais de l'Institut, 28 mars 2008)*, Paris 2010, pp. 9-46.
Campardou J. [lieutenant], André [sous-lieutenant] (1915), *Notes historiques sur Taza. Renseignements coloniaux et documents publiés*, «Renseignements coloniaux et documents publiés par le Comité de l'Afrique française et le Comité du Maroc», 9, pp. 149-68.
Camps G. (1961), *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris.
Camps G. (1979), *Dieux africains et Dii Mauri*, dans *Enc. Berb.*, vol. 15, pp. 2321-40 [http://encyclopedieberbere.revues.org/2258?lang=en].
Camps G., Longerstay M. (2000), *Haouanet*, dans *Enc. Berb.*, vol. 22, pp. 3361-87 [http://encyclopedieberbere.revues.org/1697].
Carcopino J. (1943), *Le Maroc antique*, Paris.
Chapelle F. de la, (1934), *L'expédition de Suetonius Paulinus dans le Sud-Est du Maroc*, «Hesperis», xix, pp. 10-24.
Chatelain L. (1944), *Le Maroc des Romains, Étude sur les centres antiques de la Maurétanie occidentale*, Paris.
Desanges J. (1968), *Recherches récentes sur le peuplement indigène et sur les structures traditionnelles de l'Afrique antique*, dans H.-J. Diesner (Hrsg.), *Africa und Rom in der Antike* (Wissenschaftliche Beiträge der Martin-Luther-Universität, 6) Halle-Wittenberg, pp. 121-34.
Desanges J. (1978), *L'Afrique romaine et lybico-berbère*, dans C. Nicolet, *Rome et la conquête du monde méditerranéen (264-27 av. J.-C.). 2, Genèse d'un empire*, Paris, pp. 627-57.
Desanges J. (1991), *Baquates*, dans *Enc. Berb.*, vol. 9, pp. 1334-36 [http://encyclopedieberbere.revues.org/1285].
Euzennat M. (1962), *Les Voies romaines du Maroc dans l'Itinéraire d'Antonin*, dans *Hommages à A. Grenier*, Bruxelles, pp. 595-610.
Euzennat M. (1966), *Le roi Sosus et la dynastie maurétanienne*, dans J. Heurgon, W. Seston, G. Charles-Picard (éds.), *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à Jérôme Carcopino*, Paris, vol. 1, pp. 333-9.
Foucould C. de, (1888), *Reconnaissance au Maroc 1883-1884*, Paris.
Ghazi-Ben Maïssa H. (1996), *Les origines du royaume d'Ascalis*, dans *L'Africa romana xi*, pp. 1403-16.
Gsell S. (1928), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, vol. viii, Paris.

Hamdoune C. (2002), *Les relations entre la Maurétanie occidentale et la Maurétanie orientale*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 1425-43.
Jodin A. (1966), *Les gisements de cuivre au Maroc*, «BAM», VI, pp 11-27.
Joly F. *et al.* (1949), *Géographie du Maroc*, Libraire Delagrave, Paris.
Lambert N., Souville G. (1970), *Influences orientales dans la nécropole mégalithique de Tayadirt*, «AntAfr», IV, pp. 63-74.
Lehevre [lieutenant], Nehlil [sous-lieutenant] (1911), *La région de Tafrata*, «BCAFCM», 6, pp. 153-7.
Lenoir M. (1986), *Aulisua, dieu maure de la fécondité*, dans *L'Africa romana III*, pp. 295-302.
Longerstay M. (1993), *Les haouanet: état de la question*, dans *VI^e Colloque international sur l'Afrique du Nord antique et médiévale (Pau, octobre 1993)*, Aix-en-Provence, pp. 33-53.
Luquet A. (1966), *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: Région du Rharb*, «BAM», 6, pp. 365-75.
Marcillet-Jaubert J. (1968), *Les inscriptions d'Altava*, Aix-en-Provence.
Marion J. (1957), *Les ruines anciennes de la région d'Oujda, Dir du Ras-Asfour*, «BAM», II, pp. 117-73.
Marion J. (1960), *La liaison terrestre entre la Tingitane et la Césarienne*, «BAM», IV, pp. 442-7.
Müller L., Falbe C. T., Lindberg J. C. (1901), *Numismatique de l'ancienne Afrique*, 3 voll., Copenhague, 1860-1874, rééd. Boulogne.
Rachet M. (1970), *Rome et les Berbères: un problème militaire d'Auguste à Dioclétien*, «Latomus», 110, pp. 179-89.
Rebuffat R. (1967), *Les erreurs de Pline et la position de Babba Iulia Campestris*, «AntAfr», I, pp. 31-57.
Rebuffat R. (1971), *Notes sur les confins de la Maurétanie Tingitane et de la Maurétanie Césarienne*, «StudMagr», IV, pp. 33-64.
Rebuffat R. (1977), *L'ascia de l'épitaphe de Sextus Iulius Iulianus*, «BAA», V, pp. 195-206.
Rebuffat R. (1998), *Romana arma primum Claudio principe in Mauretania bellauere*, in *Claude de Lyon empereur romain. Actes du colloque Paris-Nancy-Lyon 1992*, Paris 1998, pp. 277-320.
Rebuffat R. (2001), *Pour une histoire événementielle du Maroc antique*, dans *Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine (Rabat 1-4 juillet 1998)*, Rabat 2001, pp. 26-48.
Romanelli P. (1959), *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma.
Saladin H. (1916), *Note sur un essai d'identification des ruines de Beni-Teude, Mergo, Tansor et Agla, situées dans la région de l'Ouergla (subdivision de Fès) et relevées par le capitaine Odinot*, «BCTH», pp. 118-31.
Salama P. (1951), *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger.
Salama P. (1967), *La voie romaine de la vallée de la Tafna*, «BAA», II, pp. 214-25.

Samuel G. (1972-73), *Une énigme: le Jebel Mahsseur*, «BSHM», 4-5, pp. 21-36.
Seston W. (1946), *Dioclétien et la Tétrarchie*, Paris.
Siraj A. (1995), *L'image de la Tingitane, L'historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord-africaine*, Rome.
Siraj A. *et al.* (2004), *Recherches archéologiques maroco-italiennes dans le Rif*, dans *L'Africa romana xv*, pp. 567-604.
Speidel M. P. (1977), *A thousand Tracian recruits for Mauretania Tingitana*, « AntAfr», 11, pp. 169-173.
Thouvenot R. (1949), *Rapport sur les travaux de l'Inspection des Antiquités du Maroc pendant l'année 1948*, «BCTH», pp. 638-9.
Thouvenot R. (1962), *Le géographe Ptolémée et la jonction terrestre des deux Maurétanies*, «REA», 64, pp. 84-6.
Thouvenot R. (1969), *Les origines chrétiennes en Maurétanie tingitane*, «REA», 71, pp. 369-70.
Yahiaoui N. (2003), *Les confins occidentaux de la Maurétanie Cesarienne*. Thèse de doctorat, Ecole pratique des hautes études, Paris.

MOHAMMED HABIBI

De *Ad Mercuri* à *Ad Novas*. Recherches sur les voies antiques au nord du Maroc

A la mémoire de Maurice Lenoir

Après la découverte de *Ad Mercuri*, la plus part des chercheurs placent la station suivante, *Ad Novas*, au camp de Souiar. Cette localisation pose des problèmes de direction à la voie en plus des obstacles topographiques. Les prospections récentes que nous avons menées le long d'un couloir naturel d'accès, ouvert juste en face du point carrefour des deux voies après la station *Ad Mercuri*, ont révélé une densité d'occupations humaines qui indique une direction dominante dans la zone et un accès le plus directe vers *Oppidum Novum*. D'autres facteurs (naturels et anthropiques) indiquent le passage de la voie romaine par cette zone où se situe le site de Sidi Boulenoir à une distance de la station *Ad Mercuri* qui concorde bien avec celle rapportée par l'*Itinéraire d'Antonin* entre cette station et *Ad Novas*.

Mots-clefs: *Ad Novas*, *Ad Mercuri*, voie, occupations, fortin.

La recherche sur les voies romaines au Maroc, même si elle reste largement en deçà de ce que l'on pourrait espérer tirer d'un tel sujet d'étude, a débuté depuis la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Bien qu'elle ne fût, à l'époque, que la conséquence aux recherches qui ont été menées pour l'identification des sites urbains antiques de la Tingitane, en particulier ceux mentionnés par les textes, elle constitue un des plus anciens thèmes de recherches archéologiques au Maroc. Charles Tissot fut le premier qui mena sur le terrain des recherches concernant l'emplacement des lieux cités sur les documents antiques. Ses travaux, lui ont permis de définir le tracé hypothétique de la voie romaine décrite dans l'*Itinéraire d'Antonin*, depuis la ville de Tanger (*Tingi* romaine) jusqu'à la station *Ad Mercuri*, et les deux voie principales qui s'y bifurquent; l'une occidentale qui suit la côte atlantique et qui mène

* Mohammed Habibi, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Abdelmalek Essaâdi, Tétouan.

à *Zilil* (Dchar Jdid), *Lixus*, jusqu'à la ville de Sala et la station *Ad Mercurios*, l'autre qui se dirige vers l'intérieur conduisant à *Ad Novas*, *Oppidum Novum* jusqu'à la ville de *Volubilis* et la station *Tocolosida* (FIG. 1). La synthèse publiée en 1877 par cet érudit du XIX^e^ siècle, avec ses erreurs et ses exactitudes[1], inspirera et influencera toutes les recherches ultérieures. La localisation erronée de *Zilil* à la ville actuelle d'Asilah entrainant celle d'*Ad Mercuri* à *Zilil* a enduit en erreur les hypothèses postérieures concernant le tracé de la voie romaine, qui relie la ville de Tanger (*Tingi*) à la ville de *Zilil* en passant par la station d'*Ad Mercuri*, tel qu'elle fut rapportée par l'*Itinéraire d'Antonin*.

Les travaux de Maurice Lenoir[2] pendant les années '80-90 renouvellent la problématique et contribuent à changer le regard sur les réseaux routiers antiques entre la ville de Tanger et la ville de *Zilil*. Un pas décisif allait être franchi en 1990 avec la découverte du temple de Mercure sur une plateforme située dans le col de Khandak Zoubia au pied du Jbel Sidi Mensar et au sud du village El Menzla[3]. Cette découverte a permis de clore définitivement le débat sur la localisation de la station d'*Ad Mercuri*, et, quelques années avant, de la ville de *Zilil* avec la découverte en 1986 sur le site de Dchar Jedid de quatre inscriptions, réemployées dans la tour de la porte ouest, portant le nom de la ville[4]. Après la confirmation de la position exacte de la ville de *Zilil* et la découverte de la station d'*Ad Mercuri*, les regards se sont tournés vers *Ad Novas*, la station suivante après *Ad Mercuri*, sur l'itinéraire intérieur restée jusqu'alors inconnue.

Depuis le XIX^e^ siècle jusqu'à nos jours, plusieurs hypothèses de localisation d'*Ad Novas*, variables suivant les auteurs, sont restées peu convaincantes, voir sans aucun argument tangible. Elle fut identifiée en 1834 selon P. Lapie à Sidi Mohammed Ben Ali, un marabout à 11,5 km au sud-est de *Zilil*[5]. Mannert en 1842 situe *Ad Novas* à El Homar, une ville médiévale à 7,5 km au sud d'Azilah[6]. Le site d'El Homar est situé non loin de l'océan, sur la zone supposée de passage de la voie du littoral de l'*Itinéraire d'Antonin*, là où ne doit pas se trouver la station *Ad Novas* que l'*Itinéraire* place sur la voie

1. TISSOT (1877); REBUFFAT (2000), pp. 270 s.
2. Ces travaux ont été effectués par une équipe maroco-française dirigée par M. Lenoir et N. El Khatib-Boujibar.
3. LENOIR (1993).
4. LENOIR *et al.* (1987).
5. LAPIE (1834), p. 6.
6. MANNERT (1842), p. 574.

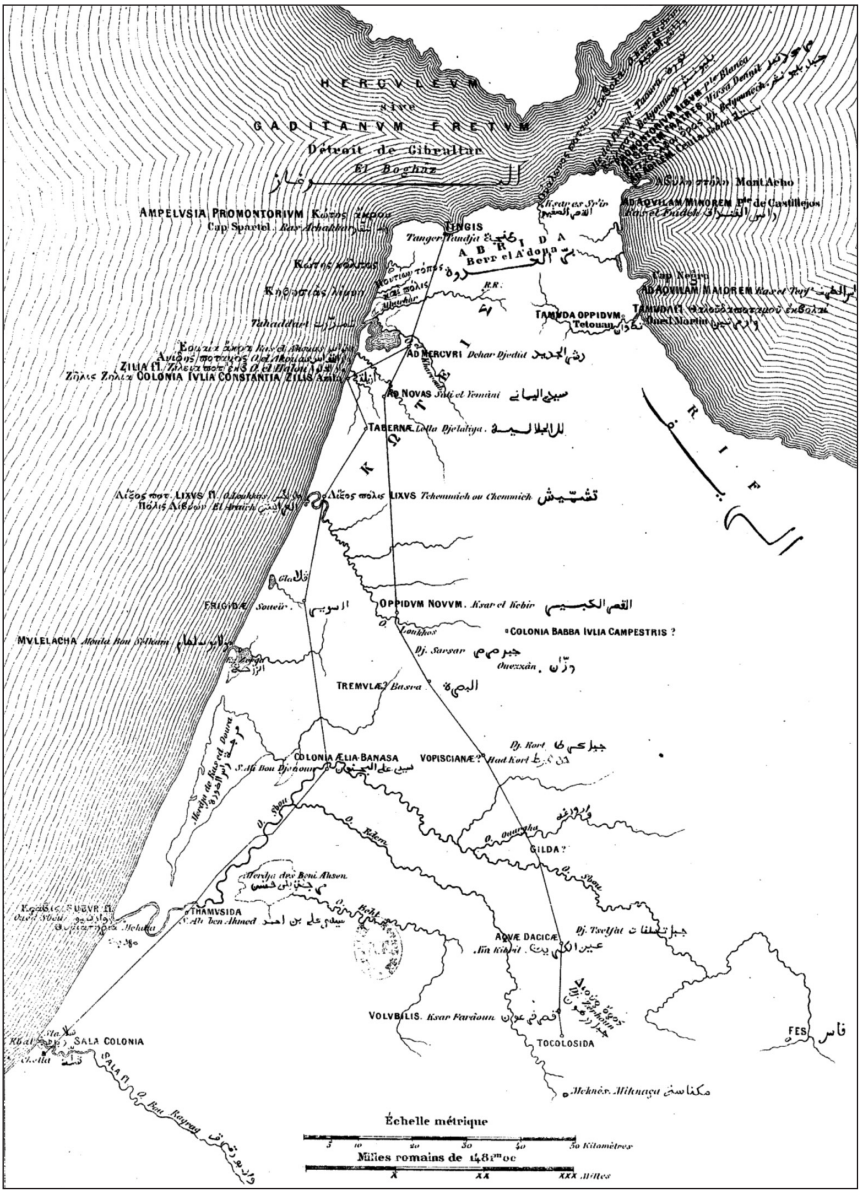


FIG. 1 Carte des voies romaines de la Maurétanie Tingitane (selon Tissot, 1877, pl. V).

de l'intérieur, comme l'a souligné Ch. Tissot[7]. Renou en 1846 la positionne à El Outed, au village de Mzora, à 5 km au nord-est de Sidi El Yamani, où fut découvert un site mégalithique[8], tandis que Tissot la plaçait à Sidi El Yamani, un village situé à 17 km au sud-ouest de *Zilil* sur la route médiévale *Trek sultan* qui reliait la ville de Tanger à la ville de Fès[9]. Tous ces sites, que nous avons visités, n'ont livré aucun témoin d'époque antique. Durant la période du protectorat, P. C. Morán et G. G. Guastavino dans un rapport sur les voies romaines au nord du Maroc placent *Ad Novas* à El Khreb, un site situé entre le village d'El Homar et Oulad El Arbi, encore une fois dans la zone de passage de la voie du littoral[10].

Après l'identification d'*Ad Mercuri* au col de Khendak Zoubia en 1990, les chercheurs s'accordent actuellement à placer la station d'*Ad Novas* à Souiar. Cependant, cette position adoptée ne s'appuie sur aucune argumentation que la distance calculée sur la carte et la présence des vestiges d'un camp militaire romain.

N. Villaverde Vega, dans sa thèse publiée en 2001, sort de ce consensus et propose d'identifier *Ad Novas* à Khandak Hamar, un site non loin de Souiar, à 2,5 km au sud et qui fut signalé par T. G. Figueras en 1953[11]. Villaverde Vega va jusqu'à identifier *Ad Mercuri* à Dar Chawi, une localité située à 19 km à l'est de *Zilil*[12].

De notre part, nous avons toujours remarqué que la localisation d'*Ad Novas* à Souiar ou même dans les environs proches; à Khandak Hamar, pose des problèmes à la voie tant au niveau de sa direction qu'au niveau de la topographie.

Problèmes de direction

Suivant cette hypothèse, la voie une fois sortie de l'Oued Khobz, au point du carrefour des deux voies situé, selon M. Lenoir[13], après le temple de Mercure, se dirigerait vers le sud-est en suivant la vallée de l'Oued Kebir pour

7. Tissot (1877), p. 164, n 1.
8. Renou (1846), p. 268.
9. Tissot (1877), p. 163.
10. Morán, Guastavino (1948), pp. 15 s.
11. Figueras (1953), pp. 331-5.
12. Vega (2001), p. 69. Cette identification place *Ad Mercuri* à une distance trop éloignée de *Zilil*, par rapport aux "VI m.p." indiqués par l'*Itinéraire d'Antonin*.
13. Lenoir (1993), p. 518.

atteindre le camp de Souiar. Or le camp de Souiar est cantonné au pied des montagnes dans une position avancée, aux limites de l'espace contrôlé, faisant face aux montagnes de Jbel Habib au nord et Beni Arous à l'est. De là, d'après cette hypothèse, la voie devrait retourner vers l'ouest ou le sud-ouest jusqu'au l'Oued Ayacha pour continuer au sud vers la prochaine station; *Oppidum Novum* (Ksar El Kebir). Un détour d'au moins 18 km, risqué et injustifié, de l'Oued Khobz à Souiar et de là jusqu'à l'Arbaâ Ayacha pour pouvoir ensuite reprendre la direction normale (sud-ouest) en suivant l'une des deux seules vallées propices au passage de la voie romaine et qui restent encore non prospectées: la vallée de l'Oued Bouknafet ou la vallée de l'Oued Charkane (FIG. 2).

Problèmes de topographie

Suivre la vallée de l'Oued Kebir garantissait certes à la voie une pente régulière et un accès facile de la sortie de l'Oued Khobz jusqu'au camp de Souiar. Mais pour revenir vers la vallée de l'Oued Bouknafet ou de l'Oued Charkane à l'ouest et continuer ensuite au sud vers *Oppidum Novum* la voie est obligée de faire face à un relief dominé dans toute la région par une succession de collines, de vallons et de vallées, sèches pour la plupart, qui s'allongent dans une direction nord-est/sud-ouest, donc faisant barrière à la voie qui viendrait selon cette hypothèse de l'est vers l'ouest.

La voie romaine ne pouvait-elle pas éviter ces obstacles topographiques et suivre un cheminement sans difficultés et le plus direct possible?

La géomorphologie de cette zone présente des traits structuraux du relief qui s'orientent, entre la sortie de l'Oued Khobz près de l'Oued Kebir (carrefour des deux voies après *Ad Mercuri*) et l'Oued Ayacha, nord-est/sud-est et dessinent des «couloirs naturels» dont un, Khandak El Alg, est ouvert juste en face du point carrefour des deux voies (FIGS. 2 et 3). Ce plateau est creusé de vallées et vallons au milieu desquels courent des ruisseaux qui s'allongent en lignes parallèles et offrent une continuité en ligne droite de la voie et un axe de communication qui évite les obstacles naturels. En suivant les lignes de crêtes des collines qui bordent les vallées ou un peu en contre bas, la voie déboucherait directement sur la vallée de l'Oued Ayacha au sud-est, en face de ses deux affluents; l'Oued Charkane et l'Oued Bouknafet qui se prolongent au sud dans des vallées, encore non prospectées, qui offrent toutes les deux les géo-indicateurs du passage de la voie et de sa continuation au sud vers *Oppidum Novum*.

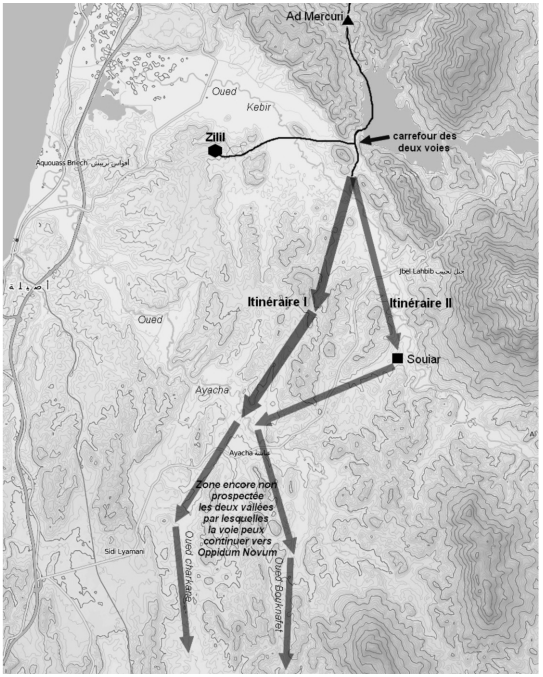


FIG. 2 Itinéraire I: nouvelle direction de la voie, que nous proposons sur la base des résultats des prospections récentes menées dans la zone. Itinéraire II: direction de la voie romaine suivant l'hypothèse qui place la station *Ad Novas* à Souiar.

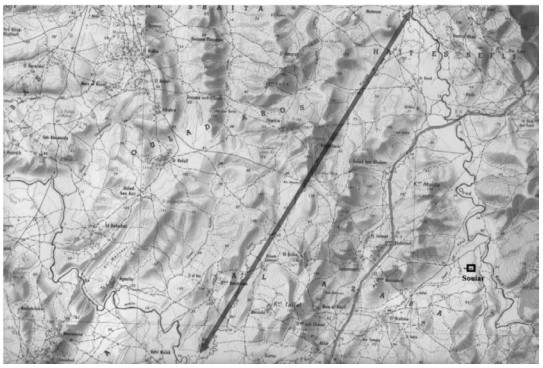


FIG. 3 Carte topographique montrant les traits structuraux du relief: la flèche indique un des "couloirs naturels" ouvert au nord, juste en face du point carrefour des deux voies, et au sud en face de l'oued Charkane et l'oued Bouknafet.

C'est cette zone située entre la vallée de l'Oued Kebir au nord et la vallée de l'Oued Ayacha au sud, la route principale de Tétouan-Larache à l'est et la route secondaire de Rfayef à l'ouest, que nous avons systématiquement prospectée[14] car nous l'avons estimée, pour les raisons sur cités, plus propice au passage de la voie et par conséquent à la découverte de la station d'*Ad Novas*.

Ce territoire n'a fait auparavant l'objet d'aucune prospection systématique. Il a été délaissé par les prospecteurs et, par conséquent, resté sans informations archéologiques. Sur l'atlas archéologique de Tanger et sa région, M. Ponsich signale une voie qui, d'après lui, relie la ville de *Zilil* au camp de Souiar et qui, à 7,5 km au sud de *Zilil*, au niveau du village de Rfayef, tournerait à l'est vers le village de Bouakhra et traverserait notre zone de l'ouest vers l'est[15]. Comme argument à l'appui de cette hypothèse, il signale deux points sur la carte qui se situent dans cette zone[16]. Le premier, nommé "Bouahara", est une entaille faite par le passage d'une piste sur la pente est d'une colline au sud-est du village Bouakhra et le deuxième, "Sidi Ahmed Cherif", est un marabout au nord-ouest du même village. Aucun témoin antique n'a été retrouvé à ce marabout que nous avons visité. Cependant, au premier point (n. 66) sur la piste qui a entaillé la colline et un peu plus loin en la suivant, plus bas sur la pente de la colline, nous avons recueilli quelques fragments de céramiques et d'amphores antiques, comme nous le verrons plus loin.

Nous avons entamé nos premières recherches sur le plateau, au sud de *Zilil*, dans une direction sud-est et dans la zone qui est traversée par une piste, dite de Rfayef au nom du village auquel elle aboutit. Les recherches sur cette partie ouest de notre zone de prospection n'ont permis de découvrir aucun site.

Nous avons ensuite entamé des recherches le long de la vallée de Khandak El Alg qui a dès le début attiré notre attention par sa situation ouverte en face de la sortie de l'Oued Khobz près de l'Oued Kebir (carrefour des deux voies). La prospection s'est faite le long de la vallée et sur les collines allongées et limitées dans la partie nord à l'ouest par un vallon; Khandak Chaama et à l'est par la vallée de Khandak El Alg. Dans la partie sud, après avoir contourné une colline assez haute près du village Bouakhra, la zone prospectée est limitée par la vallée de l'Oued Sradi à l'est et l'Oued Habata à l'ouest. Cette zone est constituée de collines et de petites plaines étroite-

14. M. Cheddad a participé aux sorties effectuées sur le terrain.
15. Ponsich (1964), p. 274, fig. 3.
16. Ivi, p. 274, numéros 66 et 67.

ment juxtaposées et quelques ruisseaux temporaires qui drainent l'essentiel des eaux pluviales sur ces petits oueds qui forment parallèlement des affluents de l'Oued Kebir au nord (Khandak El Alg et Khandak Chaama) ou de l'Oued Ayacha au sud (l'Oued Sradi et l'Oued Habata).

Ces vallées forment un axe privilégié de communication pouvant mener directement et sans obstacles naturels majeurs, de la sortie de l'Oued Khobz vers l'Oued Kebir (carrefour des deux voies) jusqu'aux deux autres vallées; de l'Oued Charkane et l'Oued Bouknafet au sud et qui ouvrent à leur tour une voie de communication vers le sud dans la direction d'*Oppidum Novum*.

La prospection a révélé le long de ce plateau et sur la chaine de collines qui le constitue, un remarquable alignement de sites antiques qui suivent la vallée depuis les premières collines qui donnent au sud sur l'Oued Ayacha jusqu'au carrefour des deux voies près de l'Oued Kebir à 14 km au nord. Plusieurs indices révélateurs du passage de la voie romaine sont ici réunis.

Cette densité de sites qui suit la vallée de l'Oued Sradi au sud et Khandak El Alg au nord et s'étale sur une direction nord-est sud-ouest indique par là une direction dominante dans cette zone, la plus directe possible vers *Oppidum Novum* sans faire le détour vers le camp de Souiar sur lequel on a voulu localiser la station d'*Ad Novas* et par conséquent faire passer la voie vers cette direction (FIG. 4).

Au total 27 sites antiques inédits qui jalonnent la voie ont été reconnus dans la zone prospectée. La plupart sont des établissements ruraux, d'une dimension modeste, à vocation agricole. La majorité des sites (AA1; AA3; AA4; AA5; AA7; AA10; AA13; AA15; AA17; AA24) sont situés sur des petites collines près des terres cultivées et presque toujours près d'un cours d'eau ou une source. Sur ces sites nous avons recueilli un matériel archéologique qui reflète la présence d'activités agricoles et domestiques (meule, mortier de tuileau, amphores, vaisselle de cuisine)[17]. C'est une zone caractérisée par la richesse de son sol et elle est aujourd'hui intensément cultivés (blé et olivier).

Cependant, nous devons signaler un site majeur (AA5) découvert dans le même alignement qui domine la vallée de Khandak El Alg sur le bord du plateau, au nord-est du village Bouakhra. Il jouit d'une vue panoramique sur toute la vallée et contrôle la sortie de l'Oued Khobz (carrefour des deux voie) et même plus loin car du site on peut voir le lac du barrage qui couvre

17. Une étude détaillée du matériel recueilli dans tous les sites inédits de cette zone est en cours et sera publiée dans le cadre d'un travail sur la dynamique d'occupation du sol dans la région de Tanger.

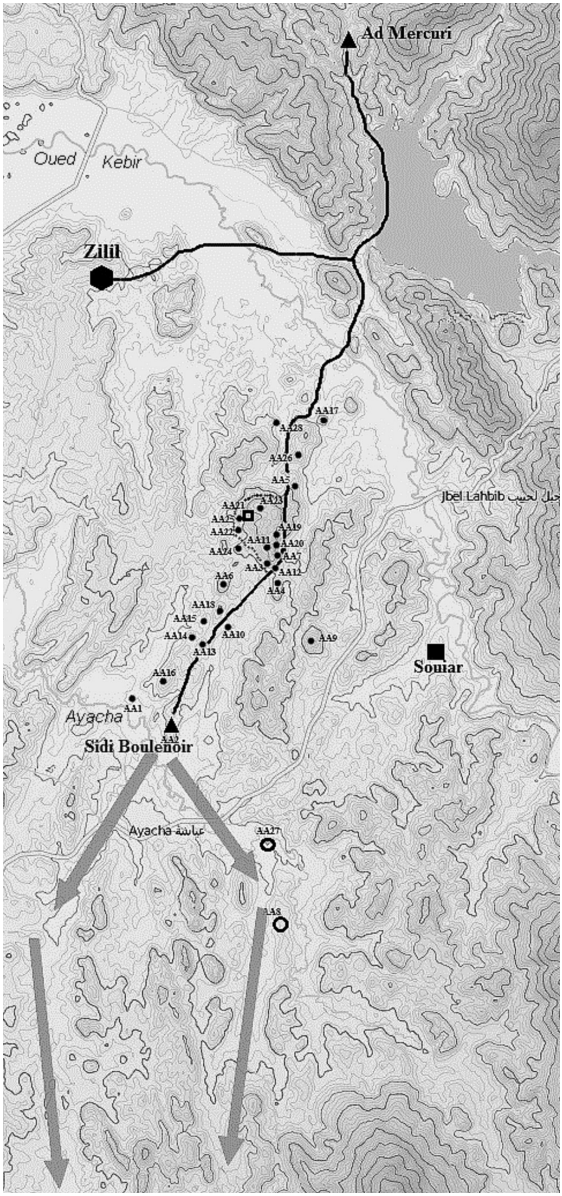


FIG. 4 La répartition des sites découverts récemment indique une direction dominante dans la zone; deux nécropoles préromaines sont marquées par des cercles: les flèches en bas indiquent les deux possibilités de passage de la voie et de sa continuation au sud vers *Oppidum Novum*.

la plaine du Blad Mers par laquelle la voie romaine arrive après avoir quitté Khendak Zoubia venant du temple d'*Ad Mercuri* (FIG. 5).

L'intérêt de ce site repose sur ses dimensions car les structures visibles couvrent une surface d'environ 150 × 80 m, plus vaste par rapport aux autres sites, et sur l'abondance remarquable du matériel céramique en surface. Le site dont le nom actuel est révélateur (Rkibat Leklal, c'est-à-dire, "la colline des amphores": FIG. 6a), nous a été indiqué par une information orale des habitants de la région qui, tous, le considèrent comme un ancien lieu de production de céramique et sur lequel ils racontent plusieurs légendes. Sur le site de nombreux moellons, des blocs de pierres taillées et des alignements de murs sont visibles en surface. Une quantité impressionnante de céramique jonche le sol du site et tout autour, ainsi que plusieurs fragments de tuiles, de briques, de nombreux morceaux de mortier de tuileau et une brique d'hypocauste à crochet (FIG. 6b) qui indiquerait l'existence d'une installation thermale. Les vestiges du site ont visiblement souffert de destructions commises par "les chercheurs de trésors" qui ont, d'après le témoignage qui nous a été rapporté par le propriétaire du terrain, saccagés des bassins et mis en morceaux une pierre inscrite dont nous n'avons trouvé aucune trace.

Le matériel céramique, très à l'abandon, couvre une surface beaucoup plus vaste que la partie haute de l'éminence sur laquelle des vestiges de structures sont visibles en surface. La quantité et la variété du matériel céramique observée lors du ramassage de surface et qui couvre une superficie d'environ un demie hectare (le site et un terrain en contrebas labouré) est comparable a celui qu'on trouve sur un site urbain. Un grand nombre de céramique fine notamment la sigillée à vernis rouge sud gauloise (Drag 18, 27, 27b, 29, 30, 37), la sigillée claire A (Hayes 3; Hayes 7; Hayes 8; Hayes 9; Hayes 14) et des fragments de céramique sigillée claire C informes. Parmi les nombreux fragments d'amphores ramassés en surface nous avons les formes Haltern 70; Dressel 7/11; Beltran IIB; Africaine (Keay V). C'est un site qui fut occupé d'après les données actuelles depuis le I^e^ siècle av. J.-C. jusqu'au V^e^ siècle ap. J.-C.

Cette trajectoire semble avoir bénéficié d'une haute surveillance militaire. D'après la nature des sites découverts, trois tours de guet sont placées au sommet des collines (AA6; AA9; AA23) et jouissent d'une vue très étendue. La tour (AA9; alt.: 186 m), implantée au point culminant d'une colline appelée Koudiat Tellal (signifiant "colline qui donne sur, qui surplomb"), a une maitrise visuelle remarquable sur toute la voie et tous les sites qui la jalonnent depuis la tour de Briej[18], la plaine du Blad Mers,

18. LENOIR (1993), p. 515.

FIG. 5 La vallée de Khandak El Alg, vue depuis le site Rkibat Leklal (AA5).

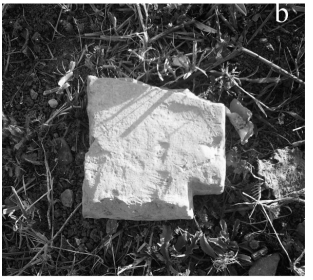


FIG. 6a-b a) Le site de Rkibat Leklal; b) Brique d'hypocauste sur le site.

actuellement le lac du barrage visible au nord et couvre plus loin l'Oued Ayacha et les collines qui se prolongent au sud. Elle embrasse du regard tout le territoire et jouie d'une vue exceptionnelle qui se porte jusqu'à la côte atlantique à l'ouest, la ville de *Zilil* et le plateau de Had Gharbia au nord, les montagnes de Djbel Habib et Beni Arous à l'est et plus loin sur la vallée de l'Oued Charkane et l'Oued Bouknafet qui se prolongent au sud. Sur l'emplacement de la tour de guet fut construit actuellement un château d'eau autour duquel nous avons ramassé des fragments d'amphores dont une Beltran IIB.

A mi-chemin entre l'Oued Kebir et l'Oued Ayacha, sur le lieu nommé Koudiat Fertach, un fortin (AA21) découvert sur le même alignement renforce encore plus l'hypothèse d'un axe routier. Le fortin est situé près du village Charkia sur une plateforme artificielle qui fut aménagée à mi-pente d'une haute colline (FIG. 7). C'est un vaste bâtiment d'une forme rectangulaire qui mesure 34 m de longueur sur 22 m de largeur, entouré d'une enceinte massive mesurant 85 cm et 1 m de largeur et construite d'un pare-

FIG. 7 Vue depuis la tour (AA23) en haut de la colline: plus bas, sur la plate forme, le fortin de Koudiat Fertach dont les limites sont marquées par les lignes blanches.

FIG. 8 Murs d'enceinte du fortin.

FIG. 9a-b a) Poste d'avant-garde du fortin; b) Tour (AA23) surplombant le fortin en haut de la colline.

ment en blocs de taille remplies de moellon (FIG. 8). A l'angle nord-ouest du bâtiment se dessine la forme d'une tour carrée.

Le caractère militaire du bâtiment s'explique par son architecture et par sa situation remarquable et son emplacement stratégique sur une terrasse, sans être au sommet, elle est bien élevée à mi-pente d'une colline. Il est en même temps retranché, à l'abri entre deux hautes collines du côté

nord-ouest et sud-est, ce qui confère à ses occupants la possibilité de voir et contrôler la voie et tout le paysage sans être vu. Pour se prémunir contre toute surprise, deux tours comme avant-poste de garde furent construites; l'une (AA 25) au sud-ouest à environ 85 m en face du fortin, située sur une terrasse plus basse et plus avancée. Ces murs en blocs de pierres forment un rectangle de 4,30 m sur 3,30 m (FIG. 9). De la deuxième au nord (AA23), derrière le fortin, sur le sommet de la colline, ne reste que quelques pierres et des fragments d'amphores. Le fortin communique avec Koudiat Tellal au sud-est, la plus haute tour de la zone (AA9), qui lui permet un lien avec le camp de Souiar à l'est et tous les sites qui jalonnent la voie depuis le carrefour des deux voies au nord.

Le matériel céramique en surface est composé de plusieurs fragments d'amphores (Dressel 7/11; Beltran IIB); de la céramique sigillée à vernis rouge sud gauloise (Dressel 15/17; Dressel 37), sigillée claire A (Hayes 14; Hayes 8A; bord de marmite Hayes 197), des fragments informes de sigillée claire C, un bord de sigillée claire D (Hayes 59) et deux fragments de *dolia*. On note le peu de céramique fine par rapport aux amphores et un grand nombre de tuiles; *tegula* et *imbrex* dispersées sur le sol et quelques fragments de mortier de tuileau. Les premières observations basées sur le matériel récolté nous autorise à situer l'occupation du site entre le début de la deuxième moitié du I^{e} siècle et la fin du IV^{e} siècle ap. J.-C.

Deux sources d'eau près du fortin étaient exploitées par ces occupants. L'une à l'est au fond d'un ravin qui sépare Koudiat Fertach d'une autre colline à l'ouest et la deuxième (AA22); Aïn Mroj située au sud du fortin à environ 150 m en bas. Plusieurs fragments de céramique et d'amphores antiques jonchent le sol autour de Aïn Mroj ainsi que des structures de murs en moellon et des blocs de pierres taillées (FIG. 10).

Les sources d'eau sont abondantes le long de ce parcours. Cinq au moins ont été sans aucun doute exploitées depuis l'époque antique (AA2: source de Sidi Boulenoir; AA3: Aïn Mazouz; AA7: Aïn Ariar; source près de Kdiouat Al Basbasse: AA15; AA19: Aïn El Mal; AA22: Aïn Mroj près du fortin). Sur toutes ces sources d'eau, encore exploité aujourd'hui, nous avons ramassé du matériel céramique romain (sigillée à vernis rouge, amphores, sigillée claire) qui jonche le sol environnant et qui témoigne de leurs proximités à la voie. A la source de Aïn Mazouz (AA3) la plus importante et qui est d'un débit abondant, plusieurs fragments de céramique et d'amphores sont éparpillés tout autour.

Sur une piste, encore utilisée actuellement, située entre deux entailles dans une colline, l'une au sud de Sidi Ahmed Cherif et une autre à 150 m

FIG. 10 Emplacement du fortin (1); Tour (AA23) (2); Structures en moellon on près de Aïn Mroj (3).

à l'ouest de Aïn Mazouz (FIG. 11), nous avons ramassé des fragments de céramique et d'amphores romaines: sigillée claire A, forme H.3; sigillée claire D, forme H.59, et plusieurs tessons informes de sigillée claire C et d'amphores. Ce matériel céramique a été ramassé sur trois points (AA7; AA19; AA20) d'un tronçon d'environ 700 m. L'emplacement de ces deux entailles est un point de *passage* obligé de la voies pour qu'elle passe de la vallée de Khandak El Alg au nord à la vallée de l'Oued Sradi au sud après avoir contournée des éminences, au sud du village Bouakhra, constituées des hautes collines d'argile blanc.

A l'extrémité sud de notre territoire de prospection, des vestiges d'un grand bâtiment (AA2) ont particulièrement attiré notre attention. Implanté au point culminent d'une colline appelée Sidi Boulenoir, du nom du marabout qui est enterré dans sa partie sud, le bâtiment qui surplomb l'Oued Ayacha occupe une situation remarquable et domine l'intersection des trois oueds: l'Oued Ayacha et ses deux affluents; au nord l'Oued Sradi et au sud l'Oued Charkane. Les murs du bâtiment tel qu'ils apparaissent au sol sont construits en grand appareil constitué de gros blocs de pierres taillées dont la longueur varie entre 1,30 m et 70 cm et la largeur entre 75 et 80 cm (FIG. 12).

FIG. 11 Source Aïn Mazoz: les flèches sur la photo indiquent une entaille dans la colline (le point AA12) et une partie de la piste où nous avons ramassé des fragments de céramique et amphores romaines.

FIG. 12 Mur sud du bâtiment construit en gros blocs de pierres taillées.

FIG. 13 Forme rectangulaire du bâtiment.

Ils dessinent la forme d'un bâtiment rectangulaire qui mesure 20,70 m sur 7 m et dont le grand côté est orienté est-ouest (FIG. 13). Une marche d'escalier, face à la façade principale à l'est occupe toute la largeur du bâtiment. D'autres constructions voisines sont attestées au nord de l'édifice par les traces de murs en moellons qui s'allongent dans la même orientation du bâtiment. Des fragments de mortier de tuileau, des tuiles (*tegulae* et *imbrex*) jonchent le sol du site ainsi qu'un fragment de lampe à huile. Le matériel céramique indique une occupation mauritanienne entre la fin du I^e^ siècle av. J.-C et la première moitié du I^e^ siècle ap. J.-C. (bords d'amphores du type Halterne 70 et Dressel 7/11) et une occupation romaine qui se prolonge jusqu'à la fin du III^e^ siècle ap. J.-C. (sigillée à vernis rouge sud-gauloise: Rit 8b; Dressel 37; sigillée claire A: H. 3 et des fragments informes de sigillée claire C).

Le bâtiment était à l'origine assez imposant sur le haut de la colline de Sidi Boulenoir et conçu pour être vu de loin, dans un paysage rural composé d'habitats à vocation agricole qui sont plus modestes et dispersés dans un alignement qui suit la voie. Sous réserve de travaux de

FIG. 14 Passage de la voie à l'ouest de Sidi Boulenoir (chemin encore pratiqué actuellement); la flèche indique l'emplacement du bâtiment en haut de la colline.

fouilles, ce bâtiment nous fait songer actuellement à un temple qui se distingue nettement dans le paysage, construit au sommet de la colline, au bord de la voie romaine et qui serait destiné au confort spirituel des voyageurs. Quoi qu'il en soit, la distance qui sépare ce bâtiment de la station *Ad Mercuri* concorde bien avec la distance rapportée par l'*Itinéraire d'Antonin* entre cette station et *Ad Novas*. L'itinéraire indique "XII m.p." (17,7 km) entre *Ad Mercuri* et *Ad novas*, alors que la distance calculée sur la carte entre *Ad Mercurie* et Sidi Boulenoir (AA2) est de 20,4 km. Cette distance réelle est, la aussi, comme l'avait remarqué M. Lenoir pour le trajet calculé entre *Ad Mercuri* et *Zilil*, supérieure à celle rapportée par l'*Itinéraire d'Antonin*, mais assez proche[19]. Le mille romain étant plus long en Maurétanie Tingitane[20] et la mesure du pas romain indiqué sur l'itinéraire peut être influencée par la topographie des routes et varie par-

19. LENOIR (1993), p. 519.
20. REBUFFAT (1985-86), p. 245.

FIG. 15 Passage à gué de l'oued Ayacha; la colline de Sidi Boulenoir en haut à droite.

fois selon les provinces et l'époque. Dans une étude effectuée par Roldan Hervas et actualisée par Rodriguez Morales sur les noms des stations qui apparaissent sur les fonds documentaires d'itinéraires et qui contiennent des prépositions latine *Ad* suivies de l'accusatif, *Ad Novas* est classée parmi les noms qui font référence à un édifice[21]. Ce type de station coïncide donc bien avec notre site de Sidi Boulenoir qui se distingue de tous les sites de la zone par son édifice monumental qui constitue l'élément le plus *impressionnant* du *site*.

La voie passait à quelques mètres de l'édifice, à l'est de la colline et redescend la pente en direction du sud (FIG. 14). Elle est encore pratiquée aujourd'hui par les villageois de la région qui se rendent chaque mercredi au marché hebdomadaire de l'Arbaâ Ayacha. A environ 300 m plus bas, au bord du chemin qui mène au gué sur l'Oued Ayacha (FIG. 15), un habitant

21. Cfr. ROLDAN HERVAS (1966); MORALES (2011).

FIG. 16 Petit bassin taillé dans un bloc de pierre.

de la région nous a indiqué la présence d'une pierre taillée qui apparait à fleur de sol. C'est un petit bassin rectangulaire taillé dans un bloc de pierre mesurant 0,70 m sur 0,62 m (FIG. 16) et présente un creux taillé sur un bord pour permettre le déversement du surplus d'eau. Ce bassin que l'érosion a fait apparaître au bord du chemin est en relation avec une source ancienne; Aïn Sidi Boulenoir située à 100 m plus haut sur la pente sud de la colline de Sidi Boulenoir (FIG. 17). Serai-t-il destiné aux voyageurs pour qu'ils s'approvisionnent en eau potable avant d'entamer une nouvelle étape de marche pour la prochaine station?

Cette voie que nous disons "romaine" est, en fait, plus ancienne. Ce n'est pas un projet romain construit *ex nihilo* ni une grande route monumentale et rectiligne. C'est un simple chemin de terre né de l'usage, adapté à la topographie et qui tient compte des centres de pouvoir politique, militaire et économique. La voie existait sûrement à l'époque mauritanienne

FIG. 17 Indiqués par une flèche, en bas, le bassin au bord du chemin; plus haut, la source.

puisqu'elle dessert les mêmes cités, de *Tingi* à *Volubilis*, qui existaient bien à l'époque des royaumes maures et même avant. Sur les sites AA2; AA5; AA10; AA13, qui jalonnent la voie, nous avons recueilli des amphores du type Halterne 70 et Dressel 7/11 qui attestent de leur occupation mauritanienne.

Deux nécropoles préromaines ont aussi été découvertes (FIG. 4); la première au sud de l'Oued Ayacha, près du village Hmamat (AA8), composée de tumulus circulaires constitués d'un cercle de pierres sèches rempli d'un amas de petites pierres. La deuxième (AA27), à environ 500 m au nord du village Znied, est une nécropole du type dit "mégalithique" dont les tombes sont composées de grandes dalles qui forment un trapèze et qui sont identiques aux tombes des nécropoles de l'âge du Bronze de la région de Tanger[22]. Au sud de Sidi Ahmed Cherif et au bord de la piste qui contourne la colline de

22. PONSICH (1970), pp. 37-66; JODIN (1964), pp. 11-45.

FIG. 18 Structure circulaire en haut à droite: les flèches à gauche indiquent le chemin et les points où furent ramassés des fragments de céramique et d'amphores romaines.

Bouakhra, à quelques mètres du point (AA20), deux structures circulaires ont été reconnues. Il est difficile de déterminer la date de leur construction et leur fonction, mais le rapprochement avec les tombes circulaires au sud de l'Oued Ayacha s'impose. Ce sont des murs en moellon larges 70 cm environ et qui forment un cercle de 6 m de diamètre (FIG. 18).

La présence de ces nécropoles non loin de l'Oued Ayacha, dont une remonte à l'âge du Bronze (AA27), prouve que cette voie serait une utilisation d'anciens chemins de tradition protohistoriques.

Plusieurs facteurs déterminants (naturels et anthropiques), comme nous avons vu plus haut, indiquent le passage de la voie romaine par cette zone. Le relief offre un couloir naturel d'accès facilitant la circulation. Il s'agit d'une zone, où la densité d'établissements humains est particulièrement élevée, qui s'étalent sur une direction qui suit, sur une ligne la plus directe, la vallée de Khandak Alg à partir du débouché de l'Oued Khobz, au point du carrefour des deux voies, jusqu'à l'Oued Ayacha, en face de ses deux affluents qui se prolongent au sud, l'Oued Charkane et l'Oued

Bouknafet. Il est aussi une zone de haute surveillance militaire, matérialisée par la présence de tours de guet et l'existence d'un fortin. Les nombreux sources d'eau à proximité des sites et le long de la vallée, dont quelques-unes ont été sans aucun doute exploitées à l'époque antique, sont aussi autant de jalons qui permettent d'indiquer le tracé de la voie et la direction générale qu'elle empruntait. Donc, c'est dans cette trajectoire que devrait se situer *Ad Novas*, et le site de Sidi Boulenoir est le mieux placé pour être identifié à cette station.

Bibliographie

Figueras T. G. (1954), *La incognita del valle del Karrub, las ruinas romanas de Suiar*, dans *I congreso arqueológico del Marruecos español. Tetuán, 22-26 junio 1953*, Tetuán, pp. 331-4.

Jodin A. (1964), *L'âge du Bronze au Maroc: la nécropole mégalithique d'El Mries (Oued Boukhalf, Tanger)*, «BAM», v, pp. 11-41.

Lapie P. (1834), *Orbis romanus ad illustranda itineraria Antonini Burdigalense tabulam Peutingerianam periplos itineraria maritima delineatus a P. Lapie*, Paris.

Lenoir M., (1993), *Ad Mercuri templum. Voies et occupation antiques du Nord du Maroc*, «MDAI(R)», 100, pp. 507-20.

Lenoir M. *et al.* (1987), *Ab eo XXV in ora oceani colonia Augusti Iulia Constantia Zilil*, dans *L'Africa romana IV*, pp. 433-42.

Mannert K. (1842), *Géographie ancienne des Etats barbaresques*, trad. de L. Marcus et F. Duesberg, add. et notes de L. Marcus, Paris.

Morán P. C., Guastavino G. G. (1948), *Vías y poblaciones romanas en el Norte de Marruecos*, Madrid.

Ponsich M. (1964), *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région de Tanger*, «BAM», 5, pp. 253-90.

Ponsich M. (1970), *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris.

Rebuffat R. (1985-86), *Recherches sur le bassin du Sebou, I. Gilda*, «BAM», XVI, pp. 235-55.

Rebuffat R. (2000), *Histoire de l'identification des sites urbains antiques au Maroc*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 864-914.

Renoue J. (1846), *Description géographique de l'empire de Maroc*, Paris.

Rodriguez Morales J. (2011), *Los nombres de las mansiones con ad + acusativo en las fuentes itinerarias*, «El nuevo miliario», 12, pp. 53-67.

Roldan Hervas J. M. (1966), *Sobre los acusativos con "ad" en el Itinerario de Antonino*, «Zephyrus», 17, pp. 109-25.

Tissot C. (1877), *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, Paris.

Villaverde Vega N. (2001), *Tingitana en la antigüedad tardía (siglos III-VII): autoctonía y romanidad en el extremo occidente mediterráneo*, (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 11), Madrid.

CATERINA MARIA COLETTI

Alcune considerazioni sugli itinerari marittimi del Marocco settentrionale tra l'antichità e il medioevo

Nell'antichità e nel medioevo la costa settentrionale del Marocco era inserita in un circuito di navigazione incentrato sul collegamento, tramite una rete di itinerari trasversali, tra il litorale nordafricano e la Penisola Iberica, nel quale confluivano le rotte di lungo corso che univano il Mediterraneo con lo Stretto di Gibilterra. In questo circuito, la frequentazione più o meno intensa della rotta costiera del Marocco appare connessa ai diversi sistemi produttivi e commerciali che, nel tempo, hanno interessato le due rive dello Stretto, e alle strategie messe in atto, in determinati assetti politici, per il controllo del traffico marittimo nell'intera regione.

Parole chiave: Mediterraneo sud-occidentale, Marocco, rotte marittime, età antica, età medievale.

Introduzione

Nell'ambito degli studi dedicati alla navigazione nel Mediterraneo antico e medievale, un tema di particolare importanza, per le sue molteplici implicazioni, è quello degli itinerari marittimi[1].

Un itinerario può corrispondere a una traversata diretta, o prevedere una serie di scali, combinando variamente la navigazione d'altura, la navigazione in vista della costa e il cabotaggio: ciò dipende in parte dai condizionamenti naturali, in parte da ragioni di carattere storico, che possono rendere preferibile o necessario il passaggio da determinate località, in rapporto con le pratiche commerciali adottate e lo spostamento, nel tempo, dei baricentri politici ed economici[2].

* Caterina Maria Coletti, Roma.

1. Ci limitiamo, per ragioni di spazio, a segnalare il lavoro di P. Arnaud (2005), che tratta sia gli aspetti tecnici che quelli storico-economici degli itinerari marittimi antichi, con numerosi rimandi anche ad opere relative alla navigazione medievale.
2. Su questi argomenti cfr. Arnaud (2005), pp. 97-148, con ulteriore bibliografia.

Nel Mediterraneo sud-occidentale lo Stretto di Gibilterra, punto di raccordo tra due mari e due continenti, ha rappresentato in tutte le epoche il principale polo strategico, e nell'antichità il cuore del cosiddetto "Circolo dello Stretto", nozione di carattere geografico e culturale sulla quale il dibattito è ancora aperto[3].

Dei circuiti di navigazione connessi allo Stretto facevano parte anche gli itinerari che toccavano il litorale mediterraneo del Marocco, sui quali si propongono alcune considerazioni.

1. Il sistema delle rotte tra gli inizi della colonizzazione fenicia e il IV secolo a.C.

In base alla distribuzione degli insediamenti interessati dalla presenza fenicia, è stata da tempo ipotizzata l'esistenza di due rotte principali tra il Levante e lo Stretto, una settentrionale e l'altra meridionale, che prevedevano anche traversate in mare aperto e dalle quali si diramavano rotte secondarie[4].

La rotta settentrionale, utilizzata sino dalle fasi più antiche della navigazione fenicia in Occidente, in entrambe le direzioni, dopo avere raggiunto il Mar Ionio toccava la Sicilia, la Sardegna, le Baleari e la costa sud-est della Spagna, punto di passaggio obbligatorio per le imbarcazioni dirette all'Atlantico, per evitare la corrente generale dello Stretto, che porta verso est[5] .

La rotta meridionale passava per Cartagine e il litorale nordafricano, ma i dati disponibili lasciano margini di incertezza sulle sue caratteristiche[6].

In questo quadro, i dati sul popolamento di età fenicio-punica del Marocco mediterraneo consentono alcune precisazioni.

A est del Cabo Negro (FIG. 1), la maggiore densità di insediamenti si registra nella valle dell'Oued Martil: Puente del Oued Melah, Sidi Abdeslam

3. Alla questione del "Circolo dello Stretto" è stato dedicato nel 2012 un convegno, organizzato da M. Coltelloni-Trannoy, i cui atti sono in corso di stampa. Ringrazio Emanuele Papi per avermi fatto leggere in anticipo il suo contributo.

4. AUBET (1987), pp. 144-72; cfr. anche GUERRERO (2005), contributi vari in MANFREDI, SOLTANI (a cura di) (2011); GUERRERO, MEDAS (2013).

5. AUBET (1987), p. 172, mette in relazione il condizionamento derivante dalla corrente generale dello Stretto con la particolare densità di insediamenti di età fenicio-punica documentata lungo il litorale di Almería, Granada e Malaga. Sull'importanza strategica di questo tratto di costa cfr. anche GRAN-AYMERICH (1991), pp. 163-6.

6. Dalla bibliografia (cfr. nota 4) non risulta chiaro se la rotta, probabilmente utilizzata soprattutto in direzione est, seguisse per intero la costa tra lo Stretto e Cartagine o si avvicinasse ad essa solo all'altezza dell'Algeria centro-orientale.

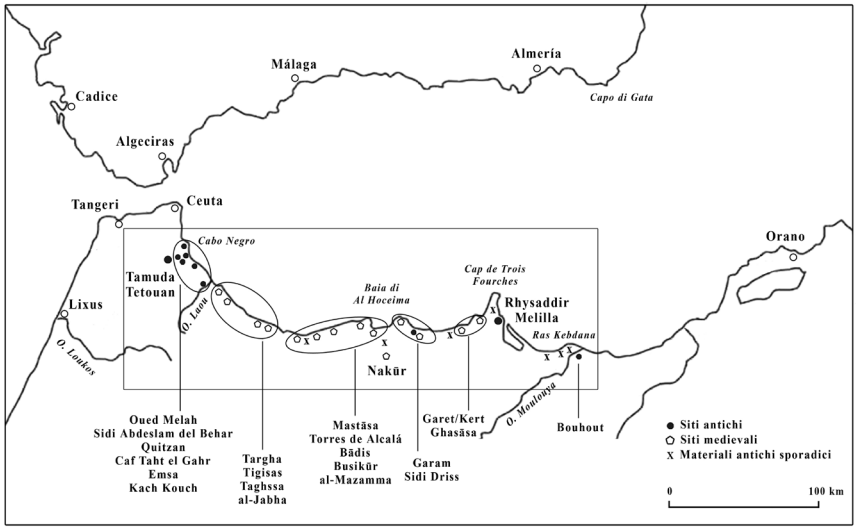


FIG. 1 Carta schematica degli insediamenti antichi e medievali lungo la costa settentrionale del Marocco.

del Behar, *Tamuda*, Quitzan, grotta di Caf Taht el Gahr[7]. Procedendo verso est, a breve distanza dai precedenti si trova Emsa[8], e quindi Kach Kouch[9], situato nella valle dell'Oued Laou.

Nella regione del Rif l'unico insediamento noto è Sidi Driss, a est della baia di Al Hoceima, anche se alcuni indizi fanno pensare che non si tratti di un caso isolato[10]. Oltre il Cap de Trois Fourches le attestazioni sono invece

7. Questi siti rientrano nel progetto marocchino-spagnolo "Carta Arqueólogica del Norte de Marruecos", in corso da alcuni anni, i cui risultati sono stati pubblicati, sotto forma di diversi contributi, in Ramos *et al.* (eds.) (2008), Bernal Casasola *et al.* (eds.) (2008; 2011; 2014); per una sintesi dei dati relativi ai siti in esame cfr. anche Domínguez Pérez (2011).
8. Domínguez (2011), pp. 212-15, con bibliografia precedente.
9. Domínguez (2011), p. 215, con bibliografia precedente.
10. Kbiri Alaoui *et al.* (2004), pp. 588-600; Kbiri Alaoui (2012). L'abitato di Sidi Driss è stato scoperto nell'ambito di un progetto italo-marocchino di carta archeologica del Rif, diretto da A. Akerraz (insap), A. Siraj (Università di Mohammedia) e C. Vismara (Università di Cassino), che si è svolto negli anni 2000-05 e ha interessato una fascia costiera lunga più di 270 km. I risultati delle indagini sono stati presentati in via preliminare in varie sedi, cfr. bibliografia in Coletti, Vismara (2012). Le ricognizioni hanno rivelato la presenza di frammenti sporadici di anfore di tipo fenicio-punico anche a ovest della baia di Al Hoceima, identificati da M. Kbiri Alaoui.

più ravvicinate: *Rhysaddir*/Melilla[11], Ras Kebdana[12] e Bouhout[13], sulla riva destra dell'Oued Mouloya.

Alcuni frammenti databili all'VIII/VII e al VII secolo a.C. rinvenuti nella grotta di Caf Taht el Gahr, a *Tamuda*, Sidi Driss e *Rhysaddir*/Melilla suggeriscono una frequentazione della costa già in epoca fenicia, ma l'occupazione appare intensa soprattutto nel periodo punico, tra il VI e il III secolo a.C. (Puente del Oued Melah, *Tamuda*, Quitzan, Sidi Abdeslam del Behar, Caf Taht el Gahr, Emsa, Sidi Driss, Melilla, Bouhout). L'orizzonte cronologico di questi insediamenti coincide con il panorama noto per la costa algerina, dove dalla fine del VII - prima metà del VI secolo si assiste a un progressivo moltiplicarsi di agglomerati scaglionati a distanze regolari[14].

Considerati nel loro insieme, i dati sono sufficienti per riconoscere l'esistenza di una rotta costiera tra Cartagine e lo Stretto di Gibilterra, il cui impiego si intensifica in età punica, anche se è già frequentata in epoche anteriori. Le caratteristiche dei materiali rinvenuti indicano il pieno inserimento di questa rotta nella rete degli itinerari commerciali del Mediterraneo sud-occidentale. Nei siti del Marocco settentrionale e della regione di Orano i materiali importati sono riconducibili in maggioranza a produzioni del cosiddetto "Circolo dello Stretto", che denotano contatti con la zona di Cadice e la fascia atlantica, ma soprattutto con i centri della costa sud-orientale della Spagna, in particolare con Malaga[15]. Il dato testimonia, da un lato, l'esistenza di rotte trasversali di raccordo tra le due rive, dall'altro, permette di iscrivere la frequentazione dei siti del litorale nordafricano occidentale nel fenomeno produttivo, incen-

11. A Melilla le più antiche tracce della presenza fenicio-punica sinora individuate risalgono al VII-VI secolo a.C.: Aragón (2009). Per le fonti letterarie, i dati delle ricerche archeologiche e una sintesi della storia della città cfr. i saggi raccolti in Bravo, Fernández (eds.) (2005), pp. 55-308.

12. Segnalazione di un'area con cumuli di frammenti di uova di struzzo, datate all'età fenicio-punica tramite analisi al C14 in El Khayari (2004); cfr. anche Domínguez (2011), p. 216.

13. Il sito di Bouhout (TR 28), scoperto nell'ambito del progetto italo-marocchino, ha restituito materiali che indicano una frequentazione che va dal VII/VI a.C. al I secolo a.C.: Kbiri Alaoui *et al.* (2004), p. 582.

14. Per l'Algeria fenicio-punica si rimanda ai vari contribuiti in Manfredi, Soltani (a cura di) (2011) e Manfredi, Mezzolani Andreose (a cura di) (2013).

15. El Khayari (2004); Kbiri Alaoui *et al.* (2004); Botto (2011); El Khayari *et al.* (2011), p. 375. Per una sintesi sulle produzioni anforiche dell'area dello Stretto cfr. Sáez (2008). Per le caratteristiche della cultura materiale nei centri algerini cfr. i vari contributi in Manfredi, Soltani (a cura di) (2011).

trato sullo sfruttamento delle risorse marittime, che dal VI secolo si riscontra in modo generalizzato su entrambe le rive dello Stretto, sul versante atlantico come su quello mediterraneo, e che appare caratterizzato da circuiti commerciali su vasta scala e dalla definizione di grandi centri regionali (tra cui *Tamuda*) che probabilmente svolgevano una funzione di ridistribuzione[16].

Appare comunque probabile che l'intensificazione, in età punica, dei collegamenti marittimi tra costa nordafricana e penisola iberica abbia avuto anche un ruolo strategico nel controllo dell'accesso all'Atlantico da parte di Cartagine, in un periodo in cui i trattati con Roma definivano le rispettive sfere di influenza nel Mediterraneo[17].

2. L'età romana

In tempi relativamente recenti P. Arnaud, attraverso un riesame delle fonti scritte, ha ipotizzato per l'età ellenistico-romana un modello di commercio marittimo incentrato su un sistema di scambi a grande distanza tra un numero limitato di centri portuali "specializzati", dai quali si diramavano flussi di ridistribuzione[18]. Il quadro offerto dalle fonti concorda con quello desumibile dalla documentazione archeologica (inclusi i relitti), che lascia intravedere, negli schemi di distribuzione delle merci, una rete di "itinerari spezzati" organizzata intorno a grandi porti-emporio, con funzione di centri di ridistribuzione e smistamento[19].

Per la regione dello Stretto, gli itinerari documentati dalle fonti classiche coincidono sostanzialmente con quelli che si possono ipotizzare per il periodo fenicio-punico[20]: a nord la rotta costiera della Spagna, a sud la rotta costiera nordafricana, raccordate da rotte trasversali ed entrambe connesse agli itinerari di lungo corso, segmentati o diretti, che collegavano lo Stretto con i vari settori del Mediterraneo (FIG. 2, A).

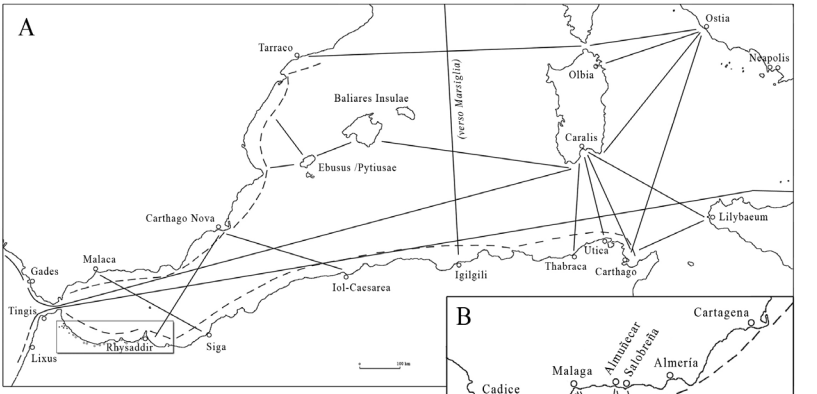
16. EL KHAYARI (2004); BOTTO (2011); DOMÍNGUEZ (2011), pp. 222-3; EL KHAYARI *et al.* (2011), p. 361.

17. MANFREDI (2011), con bibliografia. Sull'importanza della costa sud-est della Spagna per le rotte connesse allo Stretto cfr. *supra*, nota 5.

18. ARNAUD (2005), in particolare pp. 61-9 per l'elenco delle fonti utilizzate, pp. 70-96 per l'impostazione metodologica della ricerca, pp. 97-148 per i vari modelli di commercio marittimo.

19. Sul commercio di età romana attraverso gli indicatori archeologici cfr. PANELLA (1993; 2010, in particolare pp. 27-31 per il ruolo dei porti-emporio).

20. ARNAUD (2005), pp. 149-71, rotte nn. 3A, 4-9, 11, 12, 33, 41-43. Cfr. anche GOZALBES CRAVIOTO (1993).



A - Le rotte del Mediterraneo sud-occidentale in base ai dati delle fonti antiche (da Arnaud 2005)

B - I collegamenti tra riva Nord del Marocco e riva Sud-Est della Spagna in base ai dati delle fonti medievali (da Cressier 1992)

FIG. 2 Le rotte del Mediterraneo sud-occidentale secondo le fonti antiche e medievali (rotte costiere: linea tratteggiata; traversate dirette: linea continua).

Nel periodo compreso tra la fine del IV secolo a.C. e l'età augustea, durante il quale Roma si afferma come potenza imperiale e i traffici marittimi sono caratterizzati dalla diffusione sempre più ampia delle merci italiche[21], la frequentazione commerciale della costa settentrionale del Marocco non presenta variazioni significative rispetto ai secoli precedenti, come attesta la presenza di ceramiche di importazione in diverse località (Sidi Abdeslam del Behar, *Tamuda*, Quitzan, Emsa, Melilla, Bouhout)[22]. In questi siti, come nella zona dello Stretto, nel III secolo prevalgono ancora le produzioni di tipo tardopunico, mentre le produzioni di ambito "romano" sono documentate solo dalla prima metà del II secolo, in anticipo rispetto al resto della Mauretania occidentale (con l'eccezione di *Lixus*), ma in ritardo ri-

21. PANELLA (2010), con ricchissima bibliografia.

22. Per la regione di *Tamuda* si vedano i vari contributi in RAMOS *et al.* (eds.) (2008), BERNAL CASASOLA *et al.* (eds.) (2008; 2011; 2014); per Melilla, VILLAVERDE (2004), ARAGÓN *et al.* (2007). Sulla costa del Rif, i dati della missione italo-marocchina indicano attestazioni sporadiche di materiali di I a.C. in vari punti della costa, cfr. KBIRI ALAOUI *et al.* (2004), pp. 579-88, fig. 2.

spetto ai siti costieri della Numidia: questi scarti cronologici, che denotano l'esistenza di diverse *facies* di importazioni italiche nell'Africa del Nord, e le caratteristiche dei materiali, che nel caso del Marocco e dell'Algeria centro-occidentale indicano stretti legami con i centri dell'Andalusia, del Levante iberico e delle Baleari, fanno ipotizzare un'integrazione progressiva dei circuiti marittimi di tradizione fenicio-punica nell'orbita di Roma, attraverso la mediazione, come centri di ridistribuzione, di *Gades, Carthago Nova, Ebusus*, a loro volta collegate a Cartagine[23].

Nel periodo successivo all'istituzione della provincia della *Mauretania Tingitana*, il tratto occidentale della rotta costiera nord-africana è frequentato fino all'età tardoantica, come si desume dall'Itinerario di Antonino, che la indica come unica via di collegamento tra *Tingi*/Tangeri e *Portus Divinus*/Orano[24], ma la presenza di ceramiche di importazione appare sostanzialmente limitata, da un lato, a *Tamuda* (trasformata in *castellum* a partire dall'età claudia) e al suo circondario, dall'altro a *Rhysaddir*/Melilla[25]. I dati sono insufficienti per interpretare il fenomeno, che verosimilmente riflette anche vuoti di documentazione; si può solo notare che l'apparente riduzione dei traffici marittimi lungo il versante nord della Tingitana coincide con lo sviluppo, sui due lati dello Stretto, di nuovi modelli produttivi e commerciali legati alla romanizzazione, che probabilmente hanno ridisegnato il sistema di circolazione delle merci in tutta la regione, nel quadro più ampio dei cambiamenti che si registrano, in età imperiale, nell'organizzazione dei flussi mercantili dell'intero Mediterraneo, diretti ora in modo predominante dalle province verso Roma e l'Italia[26].

23. Bridoux (2007; 2013). Per il ruolo di Cartagine nella ridistribuzione delle merci italiche verso il Nord Africa e la penisola iberica, soprattutto dagli anni successivi alla seconda guerra punica, cfr. Panella (2010), pp. 88-90.

24. *It. Ant*, 10-11; per le caratteristiche dell'Itinerario e l'identificazione delle località menzionate lungo la costa nordafricana (insediamenti o punti di riferimento per la navigazione?) cfr. Gozalbes Cravioto (2002), p. 551, Löhberg (2006). L'esistenza di una via di collegamento marittimo lungo le coste del Rif si inscrive nella problematica irrisolta del collegamento terrestre tra le due Mauretanie in epoca romana: cfr. Siraj (1995), pp. 365-414.

25. Per *Tamuda* cfr. Bernal Casasola *et al.* (eds.) (2014). A Melilla la continuità di vita fino all'età tardoantica è documentata da materiali in giacitura secondaria, Villaverde (2002; 2004).

26. Per la circolazione delle merci in età imperiale e tardoantica cfr. Panella (1993); per il Mediterraneo sud-occidentale cfr. anche Bernal Casasola (2004), Reynolds (2010). Per le produzioni della Betica cfr. García, Bernal Casasola (2008), con ampia bibliografia, per la Tingitana Pons Pujol (2000).

3. L'età medievale

Con la fondazione del regno idriside e, per quanto riguarda il Rif, del principato di Nakūr, prende forma una fitta trama di insediamenti lungo la costa mediterranea del Marocco, di cui le fonti forniscono una elencazione puntuale, indicando i loro "corrispondenti" andalusi (FIG. 1; FIG. 2, B), e che trovano per la maggior parte un riscontro archeologico sul terreno[27]. A partire dalla metà dell'XI secolo i centri portuali più importanti della regione di Ghomara e del Rif (Targha, Tigisas, al-Jabha, Bādis, al-Mazamma, Ghasāsa, Melilla) conoscono una progressiva fioritura a carattere urbano, raggiungendo nell'età merinide l'apogeo economico e culturale, al quale fa seguito una profonda decadenza, dopo le conquiste spagnole e portoghesi di Ceuta, Melilla e altri avamposti strategici[28]. Questo sviluppo urbano è considerato una conseguenza diretta delle intense relazioni politiche, culturali e commerciali che si instaurano tra il Marocco e l'Andalusia già prima dell'unificazione territoriale sotto gli Almoravidi e gli Almohadi, in un rapporto di complementarietà tra le due rive che denota l'importanza del litorale maghrebino, parte integrante dei collegamenti marittimi e terrestri fra territori occidentali e orientali del mondo islamico, e sbocco mediterraneo delle città dell'interno e delle vie carovaniere provenienti dal Sahara[29].

L'intensità degli scambi trova riscontro nella cultura materiale, che testimonia una forte affinità tra le ceramiche documentate nei siti del Marocco settentrionale (inclusa l'area dello Stretto) e quelle del Sud-Est della Spagna, dovuta alla commercializzazione dei prodotti ma anche all'adozione degli stessi repertori tipologici da parte delle officine delle due regioni[30].

27. CRESSIER (1992); SIRAJ (1995), pp. 287-318. Per le notizie storiche sul regno di Nakūr, TAHIRI (2002); per la rete portuale dell'intero Maghreb, PICARD (1997).

28. CRESSIER (1992). Sulle caratteristiche del processo di urbanizzazione del Marocco settentrionale cfr. anche TAHIRI (2002).

29. CRESSIER (1992), p. 177; ERBATI (2004). Per la maggiore importanza del cabotaggio commerciale in età medievale rispetto all'età antica cfr. ARNAUD (2005), pp. 97-148. Per una visione generale dell'importanza del dominio marittimo nel mondo musulmano medievale d'Occidente, PICARD (1997).

30. Un panorama delle ceramiche medievali del Nord del Marocco in BAZZANA, MONTMESSIN (1995), COLETTI (2011), SALADO *et al.* (2011).

Osservazioni conclusive

I dati esposti indicano l'esistenza, nel Mediterraneo sud-occidentale, di un circuito di navigazione incentrato sul collegamento, tramite una rete di itinerari trasversali, tra le rotte costiere del Nord Africa e della Penisola Iberica. In questo circuito confluivano le rotte di lungo corso che univano il Mediterraneo centrale e orientale con lo Stretto di Gibilterra, e delle quali la rotta costiera del Sud-Est iberico costituiva un segmento obbligatorio per accedere all'Atlantico.

Nel sistema descritto, la costa settentrionale del Marocco presenta una diversa densità e importanza, nelle varie epoche, degli insediamenti e dei materiali di importazione documentati. Tali variazioni dipendono certamente dalle caratteristiche dei fenomeni produttivi e commerciali che, nel tempo, hanno interessato le due rive dello Stretto, ma probabilmente sono in relazione anche con la maggiore o minore importanza strategica di questa rotta, in determinati assetti politici, per il controllo dell'intera regione.

Un affinamento delle conoscenze sui materiali ceramici, fonte indispensabile per la ricostruzione dei flussi commerciali, permetterà di capire meglio le dinamiche storiche della navigazione nell'area dello Stretto. Per il momento si può osservare che la maggiore interdipendenza tra riva nord e riva sud si registra in età punica e in età medievale, quando il Mediterraneo risulta diviso in diverse zone d'influenza, e la Spagna meridionale gravita verso l'Africa, sotto il controllo di Cartagine prima, e successivamente sotto il dominio dei grandi imperi maghrebini.

Bibliografia

Aragón Gomez M. (2009), *Últimas actuaciones arqueológicas en la ciudad de Melilla*, «Akros, la revista del Museo», 8, pp. 73-6.

Aragón Gómez M., Sánchez Bandera P.J., Cumpián Rodríguez A., Álvarez Ruiz F., Ramírez Berenguer S. (2007), *Rusaddir y su integración en la órbita de Roma: Excavaciones en el yacimiento de "Jardines del Gobernador". Avances de los resultados de la quinta campaña 2006 (Melilla)*, «Akros, la revista del Museo», 6, pp. 107-18.

Arnaud P. (2005), *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris.

Aubet M.E. (1987), *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelona (2ª ediz.).

Bazzana A., Montmessin Y. (1995), *Quelques aspects de la céramique médiévale du Maroc du nord*, in *Actes du 5e Colloque sur la Céramique Médiévale en Méditerranée occidentale (Rabat 11-17 novembre 1991)*, Rabat, pp. 241-59.

Bernal Casasola D. (2004), *Comercio, rutas y navegación en la Hispania meridional tardorromana (ss. III-VII d.C.). Una perspectiva desde la arqueología litorale*, in De Maria, Turchetti (a cura di) (2004), pp. 33-64.

Bernal Casasola D., Raissouni B., Ramos J., Zouak M., Parodi Álvarez M.J. (eds.) (2008), *En la orilla africana del Circulo del Estrecho. Historiografía y proyectos actuales, Actas del II Seminario Hispano-Marroquí de Especialización en Arqueología* (Colección de Monografías del Museo Arquelógico de Tetuán, II), Cádiz.

Bernal Casasola D., Raissouni B., Arcila M., Youbi Idrisi M., Ramos J., Zouak M., López Sánchez J.A., Maatouk M., El Khayari A., El Moumni B., Ghottes M., Azzariohi A. (eds.) (2011), *Arqueología y Turismo en el Círculo del Estrecho. Estrategias para la Puesta en Valor de los recursos patrimoniales del Norte de Marruecos, Actas del III Seminario Hispano-Marroquí* (Colección de Monografías del Museo Arquelógico de Tetuán, III), Cádiz.

Bernal Casasola D., Raissouni B., Verdugo J., Zouak M. (eds.) (2014), *Tamuda. Cronosecuencia de la ciudad mauritana y del castellum romano. Resultados arqueológicos del Plan de Investigación del PET /2008-2010)* (Colección de Monografías del Museo Arquelógico de Tetuán, IV), Cádiz.

Bernal Casasola D., Ribera A. (eds.) (2008), *Cerámicas hispanorromanas. Un estado de la cuestión, Editado con motivo del XXVI Congreso Internacional de la Asociación Rei Cretariae Romanae Fautores (Cádiz, 29 septiembre-5 octubre 2008)*, Cádiz.

Botto M. (2011), *I commerci nell'estremo Occidente del Mediterraneo e nell'Atlantico*, in Manfredi, Soltani (a cura di) (2011), pp. 85-95.

Bravo Nieto A., Fernández Uriel P. (eds.) (2005), *Historia de Melilla*, Melilla.

Bridoux V. (2007), *Importations méditerranéennes du IIe s. av. n.e. en Mauretanie occidentale et hypotheses sur les voies d'acheminement,* in *Comercio, redistribución y fondeaderos. La navegación a vela en el Mediterráneo. V jornadas internacionales de arqueología subacuática (Gandia, novembre 2006)*, Valencia, pp. 419-34.

Bridoux V. (2013), *La circulation des produits italiens en Maurétanie et en Numidie (IIIe s. - dernier tiers du Ier s. av. J.-C.)*, in G. Olcese (a cura di), *Immensa Aequora Workshop. Ricerche archeologiche, archeometriche e informatiche per la ricostruzione dell'economia e dei commerci nel bacino occidentale del Mediterraneo (metà IV sec. a.C. - I sec. d.C.)*, Roma, pp. 373-9.

Coletti C.M. (2011), *I problemi dello studio delle ceramiche da ricerche di superficie: il programma italo-marocchino di ricerche archeologiche nel Rif*, in Cressier, Fentress (éds.) (2011), pp. 87-109.

Coletti C.M., Vismara C. (2012), *Ce que la mission archéologique maroco-italienne dans le Rif peut apporter au Musée du Rif*, in El Yazami, Siraj (éds.) (2012), pp. 123-43.

Cressier P. (1992), *Le développement urbain des côtes septentrionales du Maroc au Moyen Âge: frontière intérieure et frontière extérieure*, in J.-M. Poisson (éd.),

Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditérranéen au Moyen Âge, Actes du colloque d'Erice-Trapani (18-25 septembre 1988), Roma-Madrid, pp. 173-88.

Cressier P., Fentress E. (éds.) (2011), *La céramique maghrébine du haut Moyen Âge (viiie-xe siècle). État des recherches, problèmes et perspectives* (Coll. EFR, 446), Roma

De Maria L., Turchetti R. (a cura di) (2004), *Rotte e porti del Mediterraneo dopo la caduta dell'impero romano d'occidente, Atti del iv seminario anser (Genova, 18-19 giugno 2004)*, Soveria Mannelli.

Domínguez Pérez J.C. (2011), *El mundo fenicio occidental en el litoral norteafricano: inferencias de los primeros estados*, in J.C. Domínguez Pérez (ed.), *Gadir y el Círculo del Estrecho revisados. Propuestas de la arqueología desde un enfoque social*, Cádiz, pp. 199-227.

El Khayari A. (2004), *Échanges entre le Maroc et la Méditerranée de l'époque phénicienne à l'époque tardo-republicaine*, in A. Gallina Zevi, R. Turchetti (a cura di), *Méditerranée occidentale antique: les échanges, Atti del iii Seminario anser (Marsiglia, 14-15 maggio 2004)*, Soveria Mannelli, pp. 149-68.

El Khayari A., Bernal Casasola D., Raissouni B., Sáez A., Díaz J.J., Bustamante M., Lara M. (2011), *Kitane et Koudia Talâa. Interventions archéologiques préventives des sites préromains du Nord du Maroc*, in Bernal Casasola *et al.* (eds.) (2011), pp. 335-79.

El Yazami D., Siraj A. (éds.) (2012), *Rif. Les traces de l'histoire, Actes du Colloque "Patrimoine culturel du Rif: quelle muséographie?" (Al-Hoceima, 15-16 juillet 2011)*, Rabat.

Erbati (2004), *Les voies de navigation du Maroc au Moyen Âge (xe-xiie s.)*, in De Maria, Turchetti (a cura di) (2004), pp. 65-76.

García Vargas E., Bernal Casasola D. (2008), *Ánforas de la Bética*, in Bernal Casasola, Ribera (eds.) (2008), pp. 661-7.

Gozalbes Cravioto E. (1993), *Observaciones acerca del comercio de época romana entre Hispania y el Norte de Africa*, «AntAfr», 29, pp. 163-76.

Gozalbes Cravioto E. (2002), *El papel económico de los puertos de la Tingitana*, in *L'Africa romana xiv*, pp. 549-67.

Gran-Aymerich J. (1991), *Malaga phénicienne et punique: recherches franco-espagnoles 1981-1988*, Paris.

Guerrero Ayuso V.M. (2005), *De las primeras navegaciones a la Rusaddir fenicia*, in Bravo Nieto, Fernández Uriel (eds.) (2005), pp. 89-127.

Guerrero Ayuso V.M, Medas S. (2013), *Navigazione e direttrici commerciali tra Iol-Caesarea, la Penisola Iberica e le Baleari*, in Manfredi, Mezzolani Andreose (a cura di) (2013), pp. 237-47.

Kbiri Alaoui M. (2012), *Sidi Driss: un établissement phénicien à l'embouchure de l'oued Amekrane*, in El Yazami, Siraj (éds.) (2012), pp. 145-59.

Kbiri Alaoui M., Siraj A., Vismara C. (2004), *Recherches archéologiques maroco-italiennes dans le Rif*, in *L'Africa romana XV*, pp. 567-604.

Löhberg B. (2006), *Das «Itinerarium provinciarum Antonini Augusti». Ein kaiserzeitliches Strassenverzeichnis des Römischen Reiches*, Berlin.

Manfredi L.I. (2011), *L'Algeria fenicio-punica*, in Manfredi, Soltani (a cura di) (2011), pp. 31-42.

Manfredi L.I., Mezzolani Andreose A. (a cura di) (2013), *Iside punica. Alla scoperta dell'antica Iol-Caesarea attraverso le sue monete*, Bologna.

Manfredi L.I., Soltani A. (a cura di) (2011), *I Fenici in Algeria. Le vie del commercio tra il Mediterraneo e l'Africa Nera,* mostra internazionale, Palais de la Culture Moufdi Zakaria, Algeri, 20 gennaio-20 febbraio 2001, Bologna.

Panella C. (1993), *Merci e scambi nel Mediterraneo tardoantico*, in *Storia di Roma*, III: *L'età tardoantica*, II: *I luoghi e le culture,* a cura di A. Carandini, L. Cracco Ruggini, A. Giardina, Roma, pp. 613-97.

Panella C. (2010), *Roma, il suburbio e l'Italia in età medio- e tardo-repubblicana: cultura materiale, territori, economie*, «Facta», 4, pp. 11-123.

Picard Ch. (1997), *La mer et le musulmans d'Occident au Moyen Age, VIIIe-XIIIe siècle*, Paris.

Pons Pujol L. (2000), *La economía de la Mauretania Tingitana y su relación con la Baetica en el Alto Imperio*, in *L'Africa romana XIII*, pp. 1251-89.

Ramos J., Zouak M., Bernal Casasola D., Raissouni B. (eds.) (2008), *Las ocupaciones humanas de la cueva de Caf Taht el Gahr (Tetuán). Los productos arqueológicos en el contexto del Estrecho de Gibraltar* (Colección de Monografías del Museo Arqueológico de Tetuán, 1), Cádiz.

Reynolds P. (2010), *Hispania and the Roman Mediterranean, AD 100-700: Ceramics and Trade*, London.

Sáez Romero A.M. (2008), *La producción de ánforas en el área del Estrecho en época tardopúnica (siglos III-I a.C.)*, in Bernal Casasola, Ribera (eds.) (2008), pp. 635-59.

Salado Escaño J.B., Navarro Luengo I., Suárez Padilla J. (2011), *La cerámica islámica altomedieval de Melilla. Las cerámicas de los silos de Cerro del Cubo y Parque Lobera*, in Cressier, Fentress (éds.) (2011), pp. 63-85.

Siraj A. (1995), *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Rome.

Tahiri A. (2002), *Proceso de urbanización en el Rif. Situación actual y perspectivas de investigación (siglos VIII-X)*, in *II Congreso Internacional. La ciudad en al-Andalus y el Magreb (Algeciras, 26-29 noviembre 1999)*, Granada, pp. 37-47.

Villaverde Vega N. (2001), *Tingitana en la antigüedad tardía (siglos III-VII)* (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 11), Madrid.

Villaverde Vega N. (2002), *Intervención arqueológica en Plaza del Veedor (Melilla)*, «Akros, la revista del Museo», 1, 2002, pp. 22-7.

Villaverde Vega N. (2004), *Nuevos datos arqueologicos de Rusaddir (Melilla): un santuario de Astarte-Venus Marina en Plaza de Armas*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1837-76.

SALVADOR BRAVO JIMÉNEZ, MARÍA PILAR FERNÁNDEZ URIEL

La presencia augustea en el Norte de Marruecos: las *deductiones* de *Iulia Constantia Zilil*, *Iulia Campestris Babba* y *Iulia Valentia Banasa*

Tomando como base la creación de tres colonias de época de Octavio, éste trabajo analiza las repercusiones que tuvo en el contexto norteafricano previo a la creación de la provincia Mauritania Tingitana.

Palabras clave: Mauritania Tingitana, Octavio, Estrecho de Gibraltar, Roma, colonia.

Introducción

Durante el gobierno de Calígula, los territorios del actual Marruecos fueron incorporados a Roma tras la muerte de Ptolomeo, el último de los reyes mauritanos. Sin embargo, éste proceso ya se había iniciado en los últimos decenios del siglo I a.C. Efectivamente, tras la muerte sin descendencia del rey Bocchus II en 33 a.C. y su legado a Roma de sus territorios, Octavio llevó a cabo una primera incorporación de parte del territorio marroquí. Se estableció en la zona norte y una vez estabilizado dicho territorio, en 25 a.C. lo entregó al filorromano rey Iuba II, hijo del rey de Numidia Iuba I. Éste gobernó bajo los auspicios de Roma hasta que tras su muerte el año 24, le sucedió su hijo Ptolomeo. Este gobernante tendrá un final dramático motivado por el cambio de política en Roma donde de un colaboracionismo se pasará a una dominación del territorio. Así, en 39, Calígula promoverá el asesinato del rey mauritano[1] lo cual provocará una guerra civil y la conquista militar romana cuya consecuencia será la separación del reino en dos provincias: la Mauritania Tingitana y la Mauritania Cesariense. No obstante,

* Salvador Bravo Jiménez, María Pilar Fernández Uriel, Departamento de Historia Antigua, Universidad Nacional de Educación a Distancia-UNED, Madrid.

1. Citado por SVET., *Vita Cal*., 35; DIO CASS., LIX, 25. Ya J. Carcopino fijaba la muerte de Ptolomeo en Lyon en el año 40 d.C., CARCOPINO (1947), p. 191. Tambien KOTULA (1964), pp. 76-91; FAUR (1973), pp. 249-71. Cuestión tratada en profundidad más recientemente en GOZALBES CRAVIOTO (2005), pp. 189-204.

el hecho de la incorporación de la Tingitana a la órbita de Roma hemos de enmarcarla no tanto en las actuaciones de Calígula (posible promotor de la incorporación administrativa) y Claudio (quizás el que se atribuyera los méritos de su antecesor), sino en las de su abuelo Octavio, quien tras recibir la herencia del rey Bocchus, emprendió un proceso de traslados de población y sistematización de la zona norte de Marruecos mediante la creación de colonias y promoción de antiguas ciudades como es el caso de *Tingi*. Pero veamos cuales fueron las circunstancias y los pasos que siguió Octavio en esta empresa.

La presencia romana en el Norte de Marruecos a finales del siglo I a.C.

Un dato interesante, a nuestro modo de ver, es el aportado por Dio Cassius[2] pues sostiene que Octavio inscribió el reino de Bocchus entre las provincias romanas. Parece ser que este hecho, si seguimos la interpretación de Enrique Gozalbes[3], acaeció sobre el año 25 a.C. pues es ahora cuando el *Princeps* decide potenciar gobiernos colaboracionistas con reyes afines a los postulados romanos. Así, el territorio unificado de las *Mauretaniae* lo entrega a Iuba II, educado en Roma y fiel a Octavio. La razón de éste proceder podemos encontrarla en las relaciones que las dos zonas costeras del Estrecho de Gibraltar tenían. El Estrecho nunca apareció como frontera y ya desde el primer milenio a.C. se constatan relaciones más o menos fluidas entre ambas orillas[4]. Dichas relaciones se harán más patentes a partir del siglo VI a.C. en lo que conocemos como Círculo del Estrecho, terminología acuñada por el prof. Tarradell y a la que se han sumado numerosos investigadores. Lo cierto es que cuando Roma llegue a la zona norte del Estrecho, constatará una serie de relaciones con la orilla sur que no podrá obviar. Esto creará una serie de situaciones que hará que la costa sur del Estrecho de Gibraltar se vea envuelta en los avatares de la política romana en el convulso siglo I a.C. Tras la muerte de César, el rey Bocchus emprendió una serie de campañas en la costa norte del Estrecho como la que aconteció en el *Heracleion* gaditano. Este consistió en un largo asedio del recinto sagrado según comenta Porfirio[5]. Las motivaciones habría que buscarlas en el afán de lucro

2. Dio Cass., XLIX, 43, 7.
3. Gozalbes Cravioto (2011), p. 252.
4. Bravo Jiménez (2013), pp. 266 y ss.
5. Porph., *abst.,* I, 25.

del rey mauritano; sin embargo, el hecho tendrá unas repercusiones bastante negativas para el monarca dada la tremenda popularidad que el santuario tenía en la zona del Estrecho. No sabemos si motivado por este hecho o por razones internas, lo cierto es que durante esta campaña se produjo la rebelión de los habitantes de *Tingi*[6]. La falta del rey será aprovechada por su primo Bocchus II el cual, apoyándose en la rebelión del territorio tingitano, se hará dueño de toda la Mauritania[7]. Es ahora cuando tenemos constancia de la existencia de Cayo Bebio[8] como prefecto de la costa de la *Hispania Citerior* y muy probablemente dicha figura tuviera su parangón en la *Ulterior*[9] como respuesta a un posible ataque por parte de Antonio y Cleopatra a las costas hispanas según noticia recogida por Dio Cassius. Era la reina egipcia la que pretendía sublevar de nuevo la Península contra Octavio aunque la presencia de la flota de Agripa en el Mediterráneo abortó dichos planes[10]. Así, en 27 a.C., Octavio tiene libres las manos para llevar a cabo una amplia organización del territorio hispano que se hará sentir en el estrecho de Gibraltar operándose cambios bastante significativos que conformarán un nuevo sistema poblacional basado en grandes núcleos administrativos[11]. Nuestra zona entra de lleno en la nueva provincia[12] y sus resultados se harán sentir con la creación de *Iulia Traducta* en la Bahía de Algeciras[13] y el acceso de los habitantes de Tingi a la ciudadanía romana. Por tanto, la ciudad se articula como el eje central en el que gravitan todas las unidades poblacionales en ambas orillas del Estrecho. Es el elemento clave en la organización territorial[14]. Las nuevas fundaciones llevadas a cabo a partir de la muerte de Cayo Julio César van a recibir un impulso desconocido hasta la fecha, sobre todo cuando Octavio reciba del Senado el título de *Augustus* y lleve a cabo la reforma provincial de *Hispania*[15] y el año 23 a.C. en que reciba de esa misma institución el *Imperium proconsulare* y la *tribunicia potestas*, lo que

6. Dio Cass., xlviii, 45, 8.
7. Dio Cass., xlviii, 45, 3.
8. *CIL* ix, 623: C. BAEVIVS T F CLV TR MI LEG XX PRAEF ORA MARIT SPAN CITER ELLO ACTIENS.
9. Amela Valverde (2006), p. 5.
10. Bravo Jiménez (2013), p. 146.
11. Octavio ya había visitado la zona, concretamente la ciudad de *Carteia* en 45 a.C. en su encuentro con César según noticia dada por Nic. Call., *Vita Aug*., 10-11.
12. Bravo Jiménez (2002), p. 166.
13. Bravo Jiménez (2003), p. 114.
14. Cortijo Cerezo (1990-91), p. 253.
15. Strab., iii, 4, 20.

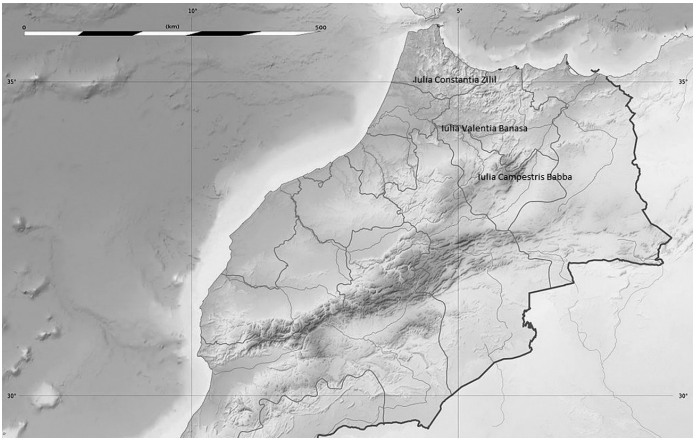


FIG. 1 Las tres colonias de Octavio.

le dejará las manos libres para llevar a cabo su política de reformas territoriales. A partir del 27 a.C. es cuando parece ser que Octavio, ya Augusto, se va a entregar a su política provincial de reformas y que se piensa finalizó con su tercera venida a *Hispania*[16] en torno al 13 a.C.[17]. Lo llevará a cabo mediante la promoción de viejos centros poblacionales a municipios y por deducción y creación *ex novo* de nuevas ciudades con rango de colonia[18] (FIG. 1).

Las *deductiones* coloniales

El tema que nos ocupa ha sido ampliamente tratado por la comunidad científica, especialmente la francesa aunque últimamente están aflorando una serie de trabajos de investigadores marroquíes que dotan a estas investigaciones de un enfoque bastante distinto al tradicional de la época de la presencia francesa en Marruecos[19]. E. Gozalbes Cravioto ha analizado el tema de la creación y ubicación de las ciudades que nos ocupan en un trabajo muy

16. ABASCAL PALAZÓN (2006), p. 67.
17. DIO CASS., LIV, 25.
18. MONTENEGRO DUQUE (1978), p. 124.
19. Un ensayo bastante completo sobre este hecho puede verse en: GOZALBES CRAVIOTO (2010), pp. 31-51.

bien documentado y de gran utilidad científica[20]. En éste, se analiza la creación de las tres colonias norteafricanas poniéndolas en relación con la recién creada provincia Bética en la orilla norte del Estrecho y aportando datos historiográficos sobre las mismas.

La *deductio* de *Iulia Campestris Babba* hay que enmarcarla en el proceso que estamos analizando, dentro del control que del territorio quiere tener la administración octaviana. La fecha de la misma debe rondar entre los años 33 y 27 a.C. Para E. Gozalbes Cravioto, la ciudad debió de estar situada entre los ríos Lucus y Uargha aunque su localización está sujeta a fuerte polémica. Independientemente de su localización exacta, lo cierto es que se encuentra formando parte de un mosaico de unidades poblacionales de colonos romanos que están disponiendo de un amplio territorio para explotar. Un territorio interior pues es lo que se infiere del testimonio de Plinio[21], pues las siguientes fuentes que hacen mención de ella no aclaran nada tales como Ptolomeo[22], Marciano de Heraclea[23], el Anónimo de Ravéna[24] o Esteban de Bizancio. Una inscripción descubierta por Thoubenot en 1953 en las termas de *Thamusida*[25] hace que el lugar de Sidi Ali ben Ahmed se postule como probable asentamiento de la colonia. Nos parece más plausible una ubicación septentrional de la ciudad, en el entorno del rio Loukkos al este de la actual Alcazarquibir como ha propuesto recientemente E. Gozalbes[26]. Quizás una zona adecuada a la creación de la colonia fuera la gran extensión que se extiende al sur de Beni Mhamed a orillas del río Loukkos en una encrucijada que conecta el territorio por medio de dos valles que discurren hacia el Sur del país.

La colonia *Iulia Valentia Banasa* (FIG. 2) se sitúa en la población de Sidi Ali Bou Djenoun, en el curso del río Sebu. Plinio[27] indica que está a orillas de un rio navegable. La *deductio* no se produjo sobre suelo virgen, sino que ya existía un asentamiento prerromano[28] lo cual entraña el problema de si se trata de una creación *ex novo* (como sugeriría su estatus colonial) o de una promoción. La ciudad aparece mencionada igualmente por Ptolomeo[29], en

20. Gozalbes Cravioto (2011), pp. 249-73.
21. Plin., *nat.*, v, 5.
22. Ptol., iv, 7.
23. Marcian., *Per. mar. ext.*, 49.
24. Anon. Rav., iii, 11.
25. *IAMar.*, *lat.*, 250; Gozalbes Cravioto (2011), p. 259.
26. Ivi, p. 262.
27. Plin., *nat.*, v, 5.
28. Limane, Arharbi, Lenoir (2005).
29. Ptol. *geogr.*, iv, 1, 7.

FIG. 2 *Iulia Valentia Banasa* (Sidi Ali Bou Djenoun).

FIG. 3 *Iulia Constantia Zilil* (Dchar Jdid).

el *Itinerarium Antonini*[30] y el Anónimo de Ravena[31]. Son conocidas varias inscripciones halladas en el lugar de su ubicación como la *IAMar.*, *lat.*, 126 que menciona el nombra de la colonia o los *IAMar., lat.*, 105 y 106 que se refieren a la *Respublica Banasitana*, o la *IAMar., lat.*, 125 de época de Marco Aurelio.

Por lo que se refiere a *Iulia Constantia Zilil* (FIG. 3), de la cual conocemos las circunstancias de su *deductio*, sus orígenes se remontan al siglo IV a.C. Su relación con Kuass es más que probada y su deducción colonial en la segunda mitad del siglo I a.C. está bien documentada. Efectivamen-

30. *It. Ant.*, 7.
31. ANON. RAV., III, 11; V, 4.

te, *Zelis*, la predecesora de la romana *Zilil* nos es conocida gracias a un controvertido texto de Estrabón[32] quien al comentarnos los avatares de la fundación de *Iulia Traducta*, cuenta como para este proceso se llevó a cabo un traslado de toda la población zilita con destino a la nueva ciudad en la orilla norte del Estrecho de Gibraltar. El texto de Estrabón prevé una decisión traumática de Octavio: la de desalojar a los habitantes de *Zelis* para trasladarlos a *Traducta* y acomodar a colonos itálicos[33]. Esta acción quizás esté señalando la intención de Octavio de romanizar una zona aledaña a *Tingi* y clave para la expansión romana por la región. Sin embargo, si se tiene en mente una colonización de la zona, ¿Porqué no dejar a la población de *Zelis* para que se vaya romanizando? La respuesta quizás la tengamos en el triángulo formado por *Traducta*, *Tingi* y la propia ciudad. Desde el 38 a.C., sabemos que los ciudadanos de *Tingi* gozan de la ciudadanía romana merced a la concesión expresa hecha por Octavio[34]. No obstante, Octavio no puede tener en mente una presencia romana estable en el país en fechas tan tempranas pues está inmerso en la guerra contra Antonio y porque los territorios marroquíes están sujetos a la jurisdicción del reino mauritano. A partir del año 31 a.C., vencedor de la guerra civil, el *Princeps* debe desmovilizar un ejército de itálicos en su mayoría que va colocando en distintos puntos del territorio controlado por Roma. Es ahora cuando se funda *Iulia Traducta* en torno a los años 29 ó 28 a.C.[35] y justo antes (sobre el 29 a.C.) cuando tiene lugar el desalojo poblacional en *Zelis* para la creación de la colonia *Iulia Constantia Zilil* con veteranos itálicos. Estos ziitanos son enviados a una zona de profundas raíces romanas pues se ubicarán en la Bahía de Algeciras, junto a una de las ciudades más romanas del entorno, *Carteia*.

Conclusiones

El proceso analizado anteriormente es el resultado de una aspiración que las poblaciones ampliamente romanizadas de la costa norte del Estrecho de Gibraltar demandaban desde hace tiempo: la unificación administrativa de las dos orillas. Ya desde inicios del siglo I a.C., vemos cómo distintos personajes interactúan en ambas orillas lo cual denota su afinidad cultural.

32. Strab., III, 1, 8
33. Gascou (1974), p. 69.
34. Dio Cass., XLVIII, 45, 3.
35. Bravo Jiménez (2003), p. 99.

Sin embargo, Octavio parece que opta por administrar el territorio más cercano a la costa norte marroquí y dejar en manos del rey mauritano los territorios al sur del río Sebú. A diferencia de la orilla norte, no existen ciudades estipendiarias en la sur. Salvando *Tamuda* que parece dejar de funcionar como ente poblacional en la tardorrepública, las poblaciones vinculadas a Roma son tres Colonias y un Municipio además de un posible Vicus vinculado seguramente a *Tingi*. La época así lo demanda: se trata de promociones de Octavio en un territorio nominalmente bajo la autoridad de un rey extranjero. Aquí prima por tanto el modelo de Estado municipal romano. La emigración itálica se va a ver favorecida e incluso se llevan a cabo traslados de población como el efectuado sobre *Zelis* en beneficio de *Traducta*. Todo esto entraña una sistematización poblacional nunca antes conocida a ambas orillas del Estrecho. Después de la uniformidad cultural en época colonial fenicia y más tarde de manos de Gadir (siglos VI y V a.C.) y Cartago (a partir de mediados del siglo IV a.C.), la región del Estrecho parece que sufre una fractura cultural con la llegada de Roma a su orilla norte. Fiel reflejo de esto van a ser los numerosos centros estipendiarios que la jalonan. En la orilla sur, la sujeción al rey mauritano hará que la influencia romana sea mínima y no será hasta los inicios del siglo I a.C. con la llegada de Sertorio cuando estos territorios comiencen a involucrarse en el devenir poblacional romano.

Los viejos centros de *Tamuda*, *Tingi* o *Zelis* continuarán, al parecer, con los mismos postulados territoriales que ya tendrían en época púnica, en especial *Tingi*, la cual adquirirá cada vez más prestigio debido a su situación estratégica en el Estrecho, hasta el punto de convertirse en una de las primeras ciudades privilegiadas del actual Marruecos de la mano de Octavio, el cual premiará su fidelidad con la concesión de la ciudadanía romana. A partir de estos momentos, la zona será literalmente administrada por Roma tras la muerte del rey mauritano lo cual dotará de cohesión jurídica y administrativa al territorio al norte del río Sebú. A partir de ahora, los territorios que abarcan desde la costa sur del estrecho hasta la orilla norte del río Sebú, se verán jalonados de pequeños establecimientos agrícolas altoimperiales dependientes de estos tres centros coloniales de época octaviana. Así, las bases para la conquista del territorio marroquí proyectado por Calígula y consumado por Claudio, fueron puestas cinco décadas antes por su abuelo al acceder al poder.

Bibliografía

Abascal Palazón J. M. (2006), *Los tres viajes de Augusto a Hispania y su relación con la promoción jurídica de ciudades*, «Iberia», 9, pp. 63-78.

Amela Valverde L. (2006), *Triunfos en Hispania a finales de la República (36-27 a.C.)*, «Iberia», 9, pp. 49-61.

Bravo Jiménez S. (2002), *Notas sobre aculturación romana. Integración, asimilación y municipalización en la provincia Hispania Ulterior*, «Eúphoros», 4, pp. 153-66.

Bravo Jiménez S. (2003), *Iulia Traducta: ¿Una colonia romana en la Bahía de Algeciras?*, en *Actas del III Congreso de Historia de Andalucía (Córdoba, 2001)*, Córdoba, pp. 97-120.

Bravo Jiménez S. (2013), *Control ideológico y territorial en el Estrecho de Gibraltar en la antigüedad (siglos X-I a.C.)*, Ceuta.

Carcopino J. (1947), *Le Maroc Antique*, Paris.

Cortijo Cerezo M. L. (1990-91), *La política territorial julio-Claudia y Flavia en la Bética*, «MHA», 11-12, pp. 249-94.

Faur J. (1973), *Caligula et la Maurétanie. La fin de Ptolomée*, «Klio», LV, pp. 249-71.

Gascou J. (1974), *Note sur l'évolution du statut juridique de Tánger entre 38 av. J.-C. et le règne de Claude*, «AntAfr», 8, pp. 67-71.

Gozalbes Cravioto E. (2005), *El final del rey Ptolomeo de las Mauretaniae,* «Gerión», 23, 1, pp. 189-204.

Gozalbes Cravioto E. (2010), *La provincia romana de la Mauretania Tingitana. Algunas visiones actualizadas*, «Gerión», 28, 2, pp. 31-51.

Gozalbes Cravioto E. (2011), *Iulia Traducta y las colonias de Augusto en el Norte de Marruecos*, en Gonzalez J., Saquete J. C., *Colonias de César y Augusto en la Andalucía romana*, «HAnt», 6, pp. 249-73.

Kbiri Alaoui M. (2004), *Les établissement púnico-maurétanies de Kouass et Dchar Jdid (Asilah, Maroc) dans le Circuit de Gibraltar*, «BAM», 20, pp. 195-213.

Kotula T. (1964), *Encore sur la mort de Ptolomée roi de Maurétanie*, «Archeologia», 15, pp. 76-91.

Limane H., Arharbi R., Lenoir E. (2005), *Archéologies: vingt ans de recherches françaises dans le monde*, Paris, pp. 237-8.

Montenegro Duque A. (1978), *Historia de España Antigua: Augusto, Hispania en el Imperio Romano*, Madrid.

ENRIQUE GOZALBES CRAVIOTO

Cambio y continuidad en las poblaciones gétulas del Sur de la Mauretania Tingitana

En la Etnografía del África romana, los pueblos Gétulos eran un grupo intermedio entre los africanos del Mediterráneo (Moros y Númidas) y los Etíopes. Los gétulos eran gentes muy poco conocidas, con un carácter nómada y pastoral, que ocuparon las áreas de la estepa y el desierto. Las fuentes mencionan estas gentes como Pharusios y Nigritas, y más tarde como Autololes. Los autololes fueron la continuación en época de la provincia romana de los Pharusios y Nigritas.

Palabras clave: Mauretania, pueblos africanos, movimientos de población, costas del Océano, Autololes.

La noción conceptual de los Gétulos arranca del *Bellum Iugurthinum* de Salustio, quien utilizó al respecto los libros púnicos de la biblioteca del rey númida Hiempsal. En la historiografía contemporánea diversos autores tales como J. Desanges, G. Camps o más recientemente M. Christol han delimitado aspectos acerca de estas poblaciones, que se extendían desde las Sirtes en Libia hasta el Atlántico. Dichas poblaciones no constituían ninguna realidad étnica, sino que representaban comunidades de zonas recalentadas por el sol, que tenían una cierta forma de vida en la que recorrían zonas de límites del desierto y las grandes estepas magrebíes, y que en época romana fueron una precisión conceptual alcanzada respecto a los Etíopes[1].

En su obra geográfica Estrabon alternaba en el Norte de África la mención de los países, de las regiones comprendidas en los mismos y de los pueblos, en un uso que dista mucho de ser clarificador. Respecto a los países incluía las dos Numidias (la de los Númidas massyles) y la de los Númidas Massaesyles, y en el extremo Occidente se hallaba la *Maurosía* o *Mauretania* (tierra de los Moros). Al Sur de ésta última se encontraba, hacia la costa del

* Enrique Gozalbes Cravioto, Universidad de Castilla-la Mancha.

1. Desanges (1962; 1998); Camps (1968); Christol (2012); López Pardo, Mederos (2012).

Oceáno, el poco poblado país de los Etíopes occidentales[2], con los que el rey *Bochus* había mantenido en su día una guerra.

Respecto a las poblaciones africanas, afirmaba que al Este de Cartago se encontraban los Psilos y Nasamones, junto a algunos Gétulos. En las áreas mediterráneas al Oeste de Cartago estaban los Númidas, de los cuáles eran principales los Massiles y los Massaesyles, y más al Occidente los Maurusios o Moros del Atlántico. En el extremo meridional habitaban los Etíopes en unas zonas requemadas por el sol, y al Norte de ellos una serie de grupos étnicos: los Garamantes, los Gétulos, Pharusios y Nigritas, estos dos últimos pobladores del Sur de Marruecos. Todo el país africano estaba plagado de fieras, y los habitantes mostraban una habilidad excepcional en su caza, y se los proporcionaban a los Romanos para sus juegos y espectáculos[3]. Así pues los pueblos nombrados como Pharusios y Nigritas no eran ni Moros africanos, ni tampoco se consideraban estrictamente Etíopes, lo que apunta a su adscripción como Gétulos. Ello es congruente con otra mención del mismo autor en la que integraba en la misma categoría de pueblos a Garamantes, Pharusios, Nigritas y Gétulos[4].

La mención expresa de Pharusios y Nigritas por parte de Estrabon señala que se trataban de los pueblos más importantes que ocupaban las tierras del Sur de Marruecos y Argelia occidental, puesto que es en ese lugar donde realiza la mención de los mismos y son identificados aparte de los Moros y los Etíopes, como unos pueblos intermedios entre unos y otros[5]. En la descripción más detallada de los Pharusios y Nigritas, Estrabon recogía que entre ellos había arqueros, al igual que entre los Etíopes, que utilizaban carros (cuestión que no se menciona en relación con los Moros), y que solían atravesar los desiertos, momento en el que tenían escasos contactos con los Moros. También afirmaba que realizaban otros recorridos hacia el Este, cuando ataban odres debajo de sus monturas, y llegaban así incluso hasta *Cirta* a través del país de los "pantanos" que indudablemente corresponde a los Chotts. La indicación de que vivían como trogloditas deriva de la tradición griega de la existencia de muchas poblaciones en el interior de África que tenías estas características, en realidad un prejuicio más que evidencia sobre un régimen de vida y cultura primitivos.

2. Strab., xvii, 3, 5.
3. Strab., ii, 5, 33.
4. Strab., ii, 5, 34.
5. Gozalbes Cravioto (2013).

Estrabon es el único escritor de la antigüedad que ofrece algunos datos sobre las formas de vida de estas poblaciones gétulas, aunque no menciona la práctica pastoril, que era corriente en estas poblaciones del interior africano, pero sí menciona sus actividades de travesía de los desiertos del Maruecos y Argelia meridionales, que eran paralelas a las efectuadas por los Garamantes en Libia. Destaca la mención de que utilizaban carros ya que el texto puede relacionarse con las numerosas representaciones de carros en los grabados rupestres del Sahara. Unos grabados que se extienden por la zona sahariana y del Atlas y que parece corresponder al reflejo de rutas de carros[6]. En el caso de los Autololes, Pharusios y Nigritas, el tipo de grabados que corresponde, en el Sahara occidental y Atlas marroquí y argelino, corresponde a las representaciones esquemáticas[7]. La proliferación de las representaciones de carros, que están presentes incluso en zonas altas del Atlas donde obviamente los mismos no llegaban, refleja que los que los hacían cuando bajaban a las zonas llanas los observaban con relativa frecuencia. La introducción de carros entre los pueblos norteafricanos es bastante antigua y ya aparece mencionada por parte de Herodoto quien los asocia entre otros a los Garamantes. Estrabon relaciona la actividad con Pharusios y Nigritas.

Estrabon documentaba la situación en la época del cambio de Era, con la utilización de fuentes algo anteriores. Por su parte Pomponio Mela no mencionó las citadas poblaciones de Pharusios y Nigritas a la hora de tratar del territorio de la Mauretania, lo que muestra que consideraba esa zona meridional de Marruecos como una realidad geográfica y política distinta a la Mauretania. Antes de hablar del litoral atlántico septentrional, es cuando Mela menciona al Sur de los Moros la existencia de los pueblos de los Nigritas y de los Pharusios que se extendían hasta la zona de los Etíopes[8].

En otro lugar de la obra de Mela, antes de volver a hablar del territorio de la Mauretania, mencionaba nuevamente a los ya citados Pharusios y Nigritas, a los que consideraba como pueblos Gétulos que vagaban por un litoral que tampoco debía considerarse que era improductivo, puesto que en el mismo se producía la púrpura y el murex, unos elementos que eran eficacísimos para la fabricación de los importantes tintes que caracterizaban a la región[9]. Se trata ésta de una referencia a la producción de la denominada púrpura de Getulia que alcanzó una gran fama al comienzo de la época

6. Gonzalbes Cravioto (2013), pp. 156-7.
7. Muzzolini (1988).
8. Mela, i, 4.
9. Mela, iii, 10.

imperial romana, una producción que permitió en esas épocas una exportación considerable a Roma.

A la luz de la mención de Mela, que completa las informaciones más antiguas de Estrabon, podemos deducir varios hechos:

- En primer lugar, los Pharusios y Nigritas eran pueblos diferentes de los Moros y de ahí el que de forma coherente se les considerara externos a la Mauretania, los pobladores de las regiones meridionales.
- Pharusios y Nigritas aparecen mencionados como los únicos pueblos ubicados entre la Mauretania y Etiopía, lo cual nuevamente confirma que se trataba de las poblaciones principales en esas amplias regiones.
- Igualmente los Pharusios y Nigritas mantenían una relación directa con un territorio que se caracterizaba por una explotación económica peculiar, como era la de la fabricación de la púrpura y de los tintes de la Getulia.

Los datos de Mela son reveladores de la realidad de estas poblaciones. Su mención puede relacionarse con el conocido texto de Plinio acerca de esta actividad mencionada, de la fabricación de púrpura que había sido puesta en marcha por el rey Juba II, en concreto en relación con las instalaciones en las islas que cita como ubicadas *ex adverso Autololum*[10]. Así pues, Plinio cita expresamiente la zona de fabricación de la púrpura de la Getulia atlántica con la tierra de los Autololes. En consecuencia, la compulsa del texto de Mela, por un lado, con el de Plinio, por el otro, permite considerar que lo que en el primero aparecen citados como los Pharusios y los Nigritas, en Plinio eran los Autololes. Así pues, los Pharusios y Nigritas o bien coincidían realmente con los Autololes, o bien eran unas poblaciones muy comunes y vecinas de ellos, en gran parte fracciones de un mismo pueblo.

Dejando de lado el confuso texto de Agripa, conservado de una forma puramente indirecta por parte de Plinio[11], las citas de Pharusios y Nigritas así como de los Autololes se producen en autores diferentes. Plinio al tratar de la Mauretania cita a los Autololes, que pone en relación con *Sala* (Rabat), ciudad que consideraba vecina de los espacios desérticos; según el autor latino para ir al Atlas había que cruzar el espacio ocupado por la gente de los Autololes[12]. Según Plinio los Autololes eran las poblaciones existentes al Sur de la zona de Rabat y que se extendían hasta el Atlas. Más adelante indicaba que en la frontera meridional del país de la Mauretania habitaba

10. Plin., *nat.*, VI, 201.
11. Plin., *nat.*, V, 11-12.
12. Plin., *nat.*, V, 5.

un pueblo etíope, el que era conocido como los perorsos[13]. Plinio refleja que los Autololes eran Gétulos ubicados más allá de las zonas urbanizadas, pero en tierras de la provincia romana, mientras los Etíopes perorsos eran gentes limítrofes pero ubicadas más allá de esos límites, razón probable por la que eran considerados etíopes. Hubiera correspondido aquí precisamente, en este espacio, la mención de los Pharusios. El hecho es congruente si tenemos en cuenta que en el sentido político el dominio de la Mauretania en época de Juba II se extendió a esas zonas del Marruecos meridional.

La mención más concreta de estos pueblos de zonas marginales y desérticas se encuentra en la parte en la que Plinio trata brevemente precisamente de las regiones más alejadas de África. Señalaba el enciclopedista que existían diversos pueblos Etíopes, y nombra a los Nigritas, que tomarían su nombre del río *Nigris*, los gimnetes Pharusios, y ya junto al Atlántico los perorsos, que formaban el límite con la Mauretania[14]. Más adelante, el mismo Plinio indicaba que los Pharusios antes habían sido persas que habían llegado con el ejército de Hércules[15], lo cual parece indicar un intento de adecuar la leyenda de la expedición heracléa al nombre de este pueblo.

La guerra de conquista romana y el establecimiento de las provincias de la Tingitana y la Cesariense afectaron indudablemente a las realidades étnicas. Porque por un lado se produjo una atracción de elementos indígenas al sistema romano, por lo que se integraron en el marco de la vida urbana, convirtiéndose en Volubilitanos, Salatitas, Banasitanos o Lixitanos. Pero por otra parte, la propia guerra supuso un fuerte quebranto a corto plazo para la realidad de las poblaciones autóctonas con formas tribales. Al hablar ya expresamente de la provincia, Plinio afirmaba que de los pueblos indígenas que la poblaban, en el pasado el más importante de todos había sido el de los Moros, a los que la mayor parte denominaban *Maurusios*. Pero que, al igual que había ocurrido con sus vecinos los Númidas massaesyles, habían sido diezmados por la guerra y reducidos a unos poco clanes. A consecuencia de ello eran poblaciones gétulas las que habían ido ocupando las tierras, en especial los Baniures y sobre todo los Autololes, que con diferencia eran los más numerosos[16].

A nuestro juicio nos hallamos ante un texto particularmente importante y al que no se le ha prestado la suficiente atención. Todos los datos

13. Plin., *nat.*, v, 16.
14. Plin., *nat.*, v, 43.
15. Plin., *nat.*, v, 46.
16. Plin., *nat.*, v, 17.

reflejan una estabilidad en las poblaciones indígenas con anterioridad a estos momentos, de tal forma que al sur de los Moros habitaban los Gétulos, que no eran otros que los que los autores griegos llamaban "Pharusios" y "Nigritas", mientras los latinos los denominaban "Autololes". Es posible que estas poblaciones desde muy antiguo tuvieran ánsias de expandirse hacia las zonas septentrionales; Estrabon recoge una tradición, con casi seguridad del texto de Artemídoro, que afirmaba que las ciudades púnicas de la costa atlántica de Marruecos habían sido destruidas por los Pharusios y los Nigritas, pueblos que según se decía se hallaban a treinta días de marcha de *Lixus*[17]. Las expediciones de Juba II, deseoso además de desempeñar el encargo de Augusto para ser soberano de los Gétulos, los sometieron al control político-militar del reino de Mauretania, permitiendo a grupos costeros el obtener un trabajo a través de los tintes y la púrpura.

Ahora bien, la guerra romana de conquista del país supuso un duro golpe para los Moros, ocasionando un importante vacío demográfico. Esta fue la ocasión para que las poblaciones gétulas, como refleja Estrabon, avanzaran hacia el Norte, ocupando las tierras dejadas libre por las tribus moras. Así pues, entre el año 42, fecha de la efectiva implantación provincial romana y el 76 aprox., redacción de la obra pliniana, se había producido un importantísimo cambio en la realidad étnica: los antiguos Moros habían prácticamente desaparecido, unos por asimilación, otros por eliminación y, sin duda, también otros por fusión (tras la huida) con los propios Gétulos. Así los grupos Gétulos fácilmente habían ocupado los territorios, convirtiéndose ahora en los nuevos "moros" en la medida en la que habitaban las *Mauretaniae*.

¿Continuaron las migraciones con posterioridad? Existen pocas dudas en función de lo que se considera en general, es decir, la emigración de poblaciones nómadas desde el Este de las que sería ejemplo significativo la de los *Leguatan* o Louata. Pero en lo que respecta a los momentos anteriores de época alto-imperial y a los territorios del Oeste, el problema fundamental para ofrecer una respuesta afirmativa se encuentra en las características de las fuentes de información. La realidad étnica del siglo II la documenta Ptolomeo, en una información que puede datarse medio siglo posterior a la de Plinio. Se trata éste de un texto amplio y detallado desde sus propios criterios[18], que de hecho ha merecido la atención de los investigadores en diversas ocasiones, apuntando datos en relación a la ubicación de los distin-

17. Strab., XVII, 3, 3.
18. Ptol. *geogr.*, IV, 1, 5.

tos grupos mencionados. Pero aún y así, los problemas que suscita no están ni mucho menos resueltos. Aparte de grupos menores, ligados a territorios más o menos concretos, encontramos mencionados determinados pueblos con mayor entidad, por ejemplo los Baquates, los Macenitas de los que se indica que se hallaban al Sur de ellos, así como en posiciones dudosas los Zegrenses, los Baniubae y los Vacuates. Las dudas que se suscitan al objeto que nos interesa ahora son las siguientes:

- Los Autololes no aparecen mencionados en la Tingitana; por el contrario, Ptolomeo los incluirá en su mención de las zonas más meridionales, formando parte de un elenco de pueblos marginales.
- En Ptolomeo aparecen ya como importantes las poblaciones que serán las principales de la provincia romana en el futuro, como son los Baquates, los Macenitas y los Zegrenses, todos ellos documentados por la epigrafía; pero éstos pueblos plantean una interrogante sin terminar de resolver:¿son recién llegados como creía Carcopino en relación con los Baquates?
- La mención posterior de Baniubae y Vacuatae plantea serias dudas, en el segundo caso la duplicidad con los Baquatae, en el primero la hipotética relación con los Baniures citados por Plinio.

Estos problemas son susceptibles de ser respondidos si bien a partir de unas argumentaciones nada definitivas. En general, al menos identificamos dos grandes líneas de interpretación prescindiendo de los detalles:

1. Entre Plinio y Ptolomeo se produce un cambio en la visión conceptual de los Romanos. Los datos de Ptolomeo no serían contradictorios con los de Plinio sino el producto de una nueva forma de analizar las poblaciones, desde un interés romanos por la fragmentación de esas poblaciones. Desde esta perspectiva, los grupos principales de los Zegrenses (en la zona de *Banasa*), de los Baquates (en el país de *Volubilis*, hacia las zonas del Este del país) y de los Macenitas (al Sur, desde el límite meridional de Rabat al Atlas) no serían otros que en realidad derivados de los Autololes que habían ido ocupando el territorio después de la conquista romana.
2. Después de la época de Plinio se habría producido una nueva irrupción de poblaciones de organización tribal en la provincia de la Tingitana. Los nombres de estas poblaciones habrían sido los reflejados por Ptolomeo, siendo los que hemos destacado aquellos con los que mantuvieron según la epigrafía más relación las autoridades romanas. Según Carcopino, los Romanos decidieron en la época de Adriano acantonar a los Baquates en las tierras libres de la Tingitana, y otros autores como Euzennat también consideraron que este pueblo se estableció en la provincia en esos momentos. A nuestro juicio es probable que, en efecto, el asentamiento de los Baquates

en la Tingitana se produjera al principio de la época de Adriano, pero por el contrario, el mismo no sería pacífico ni planificado por los Romanos. Sabemos que en el año 122 se produjo una fuerte perturbación en la Mauretania[19].

Las recientes excavaciones en el *castellum* militar de *Tamuda* muestran un nivel extendido de incendio, con posible ataque a la posición, poco después de los comienzos del siglo II[20], plantean la existencia de un levantamiento o irrupción de gentes que puede ser relacionado con lo que se refleja en la Vida de Adriano. Con el asentamiento de los Baquates se desarrollaron ya las bases que caracterizarán la provincia durante más de siglo y medio, caracterizados por relaciones más o menos estables o problemáticas de las autoridades romanas con los pueblos no asimilados, así como por los desconocidos movimientos de poblaciones más allá de las zonas de ocupación[21]. La indigencia de las fuentes informativas impide tener un conocimiento algo preciso acerca de lo que acontecía más allá de los límites de la presencia de Roma.

Bibliografía

Bernal Casasola D., Raissouni B., Bustamante M., Sáez A. M., Díaz J.J., Lagóstena L., Lara M. (2012), *La datación de Tamuda. Asentamiento púnico, ciudad mauritana y castellum romano: novedades estratigráficas*, en *L'Africa romana XIX*, pp. 2466-7.

Callegarin L. (2012), *La Maurétanie occidentale à l'époque romaine: une terre des confins entre l'Atlantique et l'Atlas*, en F. Prados, I. García, B. Gwladys (eds.), *Confines. El extremo del mundo durante la Antigüedad*, Alicante, pp. 125-48.

Camps G. (1980), *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Paris.

Christol M. (2012), *Les confins de la province d'Afrique*, in F. Prados, I. García, B. Gwladys (eds.), *Confines. El extremo del mundo durante la Antigüedad*, Alicante, pp. 109-123.

Coltelloni-Trannoy M. (1997), *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, Paris.

19. *SHA, Vita Hadr.*, XII, 7-8: *motus Maurorum compressit et a senatu supplications emeruit*; Gozalbes Cravioto (2002).

20. Bernal Casasola, Raissouni, Bustamante y otros (2012). Vid. también las aportaciones presentadas en este mismo Coloquio, publicadas en las Actas, por J.M. Campos Carrasco y otros, pp. 885-92 y 893-8.

21. Euzennat (1984).

Desanges J. (1962), *Catalogue des tribus africains à l'Ouest du Nil*, Dakar.
Desanges J. (1978), *Recherches sur l'activité des méditerranéens aux confins de l'Afrique (IV siècle avant J.-C.-IV siècle après J.-C.)*, Rome.
Desanges J. (1998), *Gétules*, en *Enc. Berb.*, 20, Aix-en-Provence, pp. 3063-5.
Euzennat M. (1984), *Les troubles de Maurétanie*, «CRAI», 128, 2, pp. 372-93.
Gozalbes Cravioto E. (2002), *Tumultos y Resistencia indígena en Mauritania Tingitana (siglo II)*, «Gerión», 20 (1), pp. 451-85.
Gozalbes Cravioto E. (2013), *Pharusians and Nigritas, people of the northern Saharan border*, «Sahara», 24, pp. 155-60.
López Pardo F., Mederos Martín A. (2009), *La factoría fenicia de la isla de Mogador y los pueblos del Atlas*, Santa Cruz de Tenerife.
Muzzolini A. (1988), *Les chars des stèles du Sud-Ouest de la péninsule ibérique, les chars des gravures rupestres du Maroc et la datation des chars sahariens*, en *I Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar. Actas*, vol. I, Madrid, pp. 361-89.
Vivien De Saint-Martin L. (1863), *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine: étude historique et géographique*, Paris.

LAYLA ES-SADRA

Les baies dans l'architecture antique de la Maurétanie Tingitane: l'exemple de *Volubilis*

L'existence des baies et des ouvertures est indispensable dans tout bâtiment, pourtant aucune étude n'a été consacrée à ce jour à ce type de structure en Tingitane. Les études plus ou moins détaillées qui se sont intéressées au sujet son rare. La nature périssable du matériau avec lequel les fenêtres et les portes ont été fabriquées, ainsi que l'absence totale de textes et des représentations iconographiques de ces éléments ne nous fournit pas beaucoup d'éléments d'étude. Cependant nous disposons de seuils et montants des portes et des fenêtres, et dans de rares cas des linteaux. Nous examinons dans cette étude ces éléments de l'architecture volubilitaine, tant en raison de leur nombre que de leurs différences de conception, auxquels les anciennes recherches n'ont pas accordé assez d'intérêt.

Mots clés: portes, fenêtres, seuils, systèmes de fermeture, architecture domestique, Tingitane, *Volubilis*.

L'existence des ouvertures est indispensable dans tout bâtiment; ce sont les portes et les fenêtres qui permettent l'identification de la nature de la circulation dans un espace donné ainsi que les relations entre les pièces; et ce sont elles aussi qui nous renseignent, dans la plupart des cas, sur la fonction de différents espaces.

La nature périssable du matériau avec lequel les fenêtres et les portes ont été fabriquées à *Volubilis*[1], ainsi que l'absence de textes et de représentations iconographiques de ces éléments ne nous fournissent pas beaucoup de cas d'études. Cependant nous disposons de certains indices à partir des-

* Layla Es-Sadra, Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, Université Mohamed v Souissi, Rabat.

1. Nous consacrons cette étude aux baies des maisons de *Volubilis* et ce pour plusieurs raisons: d'abord pour leur bon état de conservation et pour le nombre élevé des maisons qu'offre la ville qui représentent plus de 80% de la superficie dégagée, ensuite pour le nombre très élevé des baies qui s'y trouvent et enfin pour la diversité des éléments architecturaux qu'ils représentent: seuils, montants, linteaux...

quels nous pouvons avoir de bonnes restitutions de cet aspect très important de notre patrimoine architectural: ce sont les seuils et les montants des portes et des fenêtres, et dans de rares cas les linteaux. Nous proposons ici d'examiner ces éléments de l'architecture volubilitaine, tant en raison de leur nombre que de leurs différences de conception, auxquels les anciennes recherches n'ont pas accordé assez d'intérêt.

Signalons que c'est l'architecture domestique qui nous offre une grande diversité et une liberté dans le choix des portes et des fenêtres, ainsi que la possibilité de réaliser une typologie et une évolution lors du développement de notre recherche.

Les entrées

D'après les seuils et les montants que nous connaissons à *Volubilis*, nous pouvons identifier trois types majeurs d'entrées: uniques, doubles et triples.

1. *Entrées uniques*. 39 maisons sur les 61 dégagées à ce jour à *Volubilis* comportent des entrées principales uniques. Un grand nombre de *triclinia*, notamment ceux mineurs, ainsi que d'autres pièces importantes de la maison volubilitaine et des entrées des péristyles, se caractérisent par la présence de larges entrées uniques (FIG. 1). En revanche, les entrées moyennes et petites ont été utilisées pour les pièces et les chambres à usage normal et pour les entrées externes secondaires et les entrées latérales dans les *triclinia* majeurs et mineurs à entrées doubles et triples.

2. *Entrées doubles*. Ce type d'entrée caractérise le site de *Volubilis*. Il est inséparable de la maison à péristyle puisqu'on ne le trouve pas ailleurs (FIG. 2)[2]. Nous trouvons les entrées doubles comme entrée principale dans 22[3] maisons à péristyle contre 15 maisons du même type avec une entrée unique.

L'entrée double est une signature des maisons à péristyle de *Volubilis* qui les distinguent de leurs homologues du monde romain, dont celles du reste de la Maurétanie Tingitane. Celles-ci sont en effet généralement pourvues d'entrées uniques à double battant et rarement d'entrées doubles[4]. Ce

2. A l'exception de l'entrée principale de la maison à la bague d'or qui est une maison à cour.

3. En comptant le premier état de la maison de Dionysos durant lequel l'entrée principale était double pour devenir unique dans un état postérieur.

4. Nous trouvons l'entrée principale double en Algérie: les maisons d'Entrepôt et au sud de la porte de Lambèse à *Thamugadi*, la maison des fresques à *Tipasa*, et en Tuni-

FIG. 1 Entrée unique.

FIG. 2 Entrée double.

type d'entrée se trouve également dans 4 *triclinia* et dans le *triclinium* d'un appartement indépendant.

sie dans la maison de la Basilique des Iuvenes à *Mactaris* et dans la maison des *Laberii* à *Uthina*. Le plus ancien exemple nous vient de la maison des comédiens à Délos qui date, comme les autres maisons du site, dès II^e^ et I^er^ siècle av. J.-C. R. REBUFFAT, *Maisons à péristyle d'Afrique du Nord. Répertoire de plans publiés*, «MEFRA», 1969, 2, pp. 677, 679, 681, 683; R. DANIELS, *Punic influence in the domestic architecture of roman Volubilis (Morocco)*, «OJA», 14, 1, 1995, pp. 79-95; P. BRUNEAU, J. DUCAT, *Guide de Délos*, Paris 1965, pp. 34-5, 118.

Les entrées doubles principales se composent d'une entrée large et d'une autre réduite, à l'exception de deux cas[5]. Dans les *triclinia*, elles se composent d'une large entrée qui se trouve au centre et d'une petite latérale. Il est à noter là aussi que les maisons de *Volubilis* se distinguent des autres maisons d'Afrique du Nord dans lesquelles les ouvertures de l'entrée double des salles d'apparat sont de largeur égale et se situent chacune à l'une des extrémités de la façade du *triclinium*[6].

3. *Entrées triples*. Etroitement liée à la maison à péristyle, puisque nous ne la trouvons pas ailleurs, l'entrée triple est le symbole du luxe dans les maisons volubilitaines et de la plupart des maisons à péristyle en Afrique du Nord et dans un nombre de maisons du monde romain. Elle est mise en œuvre dans 21 *triclinia* majeurs et deux mineurs appartenant à 20 maisons sur les 36 que compte le site de *Volubilis*.

La particularité à *Volubilis* c'est que l'entrée tripartite du vestibule sur le péristyle va de pair avec l'entrée double principale, alors que du point de vue de l'axialité et de la symétrie on s'attendrait à des entrées doubles. Cependant nous ne trouvons cette dernière association qu'une seule fois dans la maison au chien, et l'entrée triple dans 10 maisons sur 22 ayant une entrée principale double[7].

Les portes

Nous pouvons, suite à l'analyse des seuils et des montants des portes ainsi que les traces de leurs systèmes de fermetures, distinguer une dizaine de types de portes utilisées dans les maisons de *Volubilis*, et par conséquent dans toute la ville.

1. *Entrées ouvertes*. Ce sont des ouvertures sans portes[8], puisqu'elles ne présentent pas d'encoches, ni de traces de systèmes de fermetures. On

5. L'entrée principale de la maison au nord de la maison au compas et l'entrée du couloir 28 à la maison d'Orphée.

6. Alors qu'on ne trouve ce type d'entrée à *Volubilis* qu'une seule fois dans la pièce aux arcades dans la maison au nord de la maison au compas.

7. L'entrée tripartite est utilisée une seule fois comme entrée du péristyle de la maison au bassin tréflé.

8. Nous qualifions, à ce stade de notre recherche, ces portes comme ouvertes en raison de leur emplacement à l'intérieur des maisons et l'absence totale de toutes encoches et de trace de système de fermeture. Cependant il existe toujours une possibilité de fermeture par des vantaux fixés aux chambranles à l'aide des charnières.

FIGS. 3-4 Entrée avec seuil simple.

trouve ce genre d'entrées dans les pièces internes des maisons qui devaient constituer l'unique mode d'aération et d'éclairage. Ces portes étaient probablement fermées par des tentures ou des rideaux. Elles sont à leur tour divisées en deux catégories: 1.1. *Portes ouvertes sans seuil*[9]; 1.2. *Portes avec seuil simple*[10] (FIG. 3).

2. *Entrées fermées*. Ce deuxième type comporte 8 types de entrées.

2.1. *A seuil simple*. Ce genre d'entrées est fermé par une porte, souvent à double battant ou à plusieurs vantaux se rabattant les uns sur les autres sur les chambranles dans le cas des seuils d'une longueur importante. En effet, ces seuils portent les gâches de verrou vertical où se fixe la crémone. Ils portent rarement des crapaudines où tournent les gonds. Il faut donc imaginer une fermeture par des vantaux fixés aux chambranles à l'aide de charnières. Nous trouvons, dans certains cas, sur les extrémités du seuil les encoches qui servaient de base pour ces chambranles (FIG. 4).

9. Il est important de noter que la pierre n'était pas le seul matériau utilisé pour les seuils. Le bois l'a aussi été abondamment, mais il n'a naturellement pas laissé de trace.

10. Dans certains cas, les seuils ne sont pas formés de dalles en pierre taillée mais construits à l'aide de moellons ou de galets posés à plat et couverts de béton ou mortier de tuileau. Nous mettons ce type de seuils dans la catégorie des seuils simples faute de traces ou de renseignements qui pouvaient être laissés sur le béton et qui nous auraient permis de l'attribuer à un type précis de seuils.

FIGS. 5a-b Entrée à seuil à ressaut.

2.2. *A seuils à ressaut*[11]. Ces entrées sont aussi fermées par des portes à double battants ou à plusieurs vantaux se rabattant les uns sur les autres sur les chambranles en cas des seuils d'une longueur importante (FIGS. 5 a-b). Les seuils portent les gâches de verrou vertical dans lesquels tournait la crémone. En cas d'absence de celles-ci ou de l'une d'elles il faut restituer une fermeture à l'aide d'une serrure. Elles contiennent souvent les crapaudines circulaires où tournaient les gonds[12], ou les mortaises de crapaudines de forme carrée où nous pouvons encore voir, dans certain cas, des pièces en bronze de forme conique[13] sur lesquelles tournaient les gonds qui étaient concaves et non pointus comme d'habitude[14].

Ces seuils se distinguent par l'existence dans la partie externe d'un ressaut contre lequel buttaient les battants des portes quand ils sont fermés (FIG. 6).

2.3. *A seuils à rainures*. Ces portes sont reconnaissables à leurs seuils qui portent une rainure de 0,08 à 0,13 m de largeur. Nous trouvons ce genre

11. Ce type de seuils porte ce nom en décrivant leur partie haute. Ils peuvent aussi porter le nom de seuils à feuillure en décrivant la partie basse qui sert de butée au vantail de la porte.

12. Dans le cas inverse, il faut donc imaginer une fermeture par des vantaux fixés aux chambranles à l'aide de charnières.

13. Le meilleur exemple est celui qui se trouve sur le seuil de la porte est du couloir (28) qui mène aux thermes dans la maison d'Orphée.

14. Certains de ces seuils portent des petites encoches rectangulaires sur les extrémités destinées vraisemblablement à recevoir les chambranles où se fixent des vantaux à l'aide de charnières.

FIG. 6 Seuil à ressaut avec des pièces en bronze de forme conique sur lesquelles tournaient les gonds.

FIG. 7 Entrée à seuil à rainure.

de seuils généralement dans les entrées des péristyles et nous pensons que les rainures étaient destinées à recevoir une balustrade, mais il est plus probable qu'elles recevaient une grille extensible puisqu'on trouve la même rainure en élévation sur les bases des colonnes qui se trouvent d'une part et de l'autre de l'entrée (FIG. 7).

Il est difficile, au stade actuel de notre recherche, de nous prononcer sur le type de fermeture de ce type d'entrées quand il se trouve dans des pièces et dans des couloirs. Les portes se fermaient sûrement avec des grilles extensibles comme celles trouvées à *Herculanum* dans la maison du Salon noir[15]. Nous pouvons penser aussi que la rainure recevait un chambranle en bois horizontal alors qu'une autre recevait un chambranle vertical qui s'encastrait dans une encoche rectangulaire se trouvant à chaque extrémité de la rainure. Les vantaux sont fixés aux chambranles à l'aide de charnières.

2.4. *A barres transversales.* Ce genre de portes se distingue par les encoches et les trous destinés à recevoir la barre transversale qui ferme la porte de l'extérieur. Un des montants contient un trou de forme circulaire ou carrée, tandis que l'autre montant porte une encoche en forme oblique ou en angle. Les deux traces se trouvent sur le même niveau. Pour des raisons de sécurité, certaines portes contenaient deux barres transversales; dans ce cas on trouve deux trous et deux encoches (FIG. 8).

15. R. GINOUVES, *Dictionnaire de l'architecture grecque et romaine*, tome II, Paris 1992, pl. 26, 5.

Dans certains cas les entrées avec portes à barres transversales ne comportaient pas de seuils, ce qui veut dire que la barre transversale était leur seul système de fermeture; dans d'autres cas l'entrée est pourvue d'un seuil à ressaut.

2.5. *Entrées charretières*. Ces ouvertures se distinguent par la nature de leurs montants qui portent dans leurs parties inférieures une borne, connue sous le nom de montant de ferreur. La borne elle-même est un chasse roues destiné à protéger les montants des dégâts qui peuvent être causés par les roues jantées des charrues. Dans ce type d'entrées les gonds de la porte tournent non sur le seuil mais sur les chasses roues (FIG. 9).

Les entrées charretières sont fermées par des portes à double battants, verrouillées à l'aide de crémones dont les gâches de verrous se trouvent sur les seuils à ressaut.

2.6. *Entrées des boutiques à seuil à rainures longitudinales.* C'est grâce à ces seuils à rainures que nous pouvons automatiquement identifier les boutiques dans les sites d'époque romaine. En effet, les seuils s'y composent de deux parties. L'une petite, se compose d'un plan démaigri qui permettait au battant de pivoter. Cette partie se fermait à l'aide d'une porte à battant unique; elle comporte une crapaudine, dans laquelle se mouvait le gond, et les gâches, dans lesquelles entrait la crémone verticale[16]. L'autre partie, plus large, porte une rainure longitudinale pour maintenir le panneau coulissant; cette rainure se continue également sur le montant et sur le linteau[17] servant tous les trois de glissière. Cette partie était fermée à l'aide d'un panneau amovible placé dans la glissière ainsi formée. Le panneau est constitué d'une série de planches verticales coulissantes et se chevauchant, tandis qu'un portillon fermait le passage; le tout était maintenu par des tiges métalliques passées dans des anneaux (FIG. 10).

L'exception de *Volubilis* c'est que dans 18 cas, les boutiques ont une deuxième petite entrée pourvue d'un seuil à ressaut se fermant avec une porte à un seul battant.

Ce type de portes n'était pas exclusivement réservé aux boutiques; il fut aussi utilisé dans certaines huileries et boulangeries.

16. Dans le cas d'absence de gâche, il faut envisager la fermeture depuis l'extérieur de la pièce à l'aide d'une serrure.

17. Malgré son absence, nous savons que le linteau devait avoir cette rainure pour compléter le système de fermeture, comme c'est décrit plus haut.

FIG. 8 Entrée à barre transversale.

FIG. 9 Entrée charretière.

FIG. 10 Entrée de boutique à seuil à rainure longitudinale.

FIGS. 11a-b Entrées de boutique à seuil à rainure longitudinale double.

2.7. *Entrées de boutiques à seuil à rainures longitudinales doubles*. Il s'agit d'un type de porte rare qui se caractérise par des seuils semblables à ceux des boutiques, mais qui comportent deux rainures au lieu d'une seule. La deuxième rainure qui se trouve derrière la première, vers l'intérieur de la boutique, est moins longue. Elle ne lui est pas parallèle mais oblique, elles dessinent toutes les deux comme un V serré. Le reste du seuil est réservé, comme dans les seuils des boutiques, au de plan démaigri fermé à l'aide d'une porte à battant unique (FIGS. 11 a-b).

Comme le type précédent, ce type de seuil n'était pas exclusivement réservé aux boutiques puisqu'il se trouve dans les entrées de deux boutiques et d'une huilerie[18].

2.8. *Entrées d'huileries et de boulangeries à seuil à rainure longitudinale continue*. Nous trouvons à *Volubilis* un autre type de seuil plutôt rare. Il s'agit d'un seuil avec une rainure continue sur toute la longueur du seuil et qui ne laisse pas de place pour la petite porte. La rainure continue aussi sur les deux montants au lieu d'un seul comme c'est le cas pour les deux types précédents (FIG. 12). La rainure s'interrompt au milieu pour laisser la place à un petit espace lisse taillée perpendiculairement à la rainure comportant une ou deux encoches réservées au système de fermeture[19]. Nous pouvons nous demander si cette saignée ne servait pas

18. Les entrées des boutiques (12) et (13) de la maison à la monnaie d'or et l'entrée de l'espace (38) de l'huilerie de la maison d'Orphée.

19. Ce type de seuils se trouve à la maison des Néréides dans l'entrée de l'huilerie (25), la maison au buste de bronze dans l'entrée de l'huilerie (24) et l'entrée de la boulangerie (9a),

FIG. 12 Entrée d'huileries et de boulangeries à seuil à rainure longitudinale continue.

FIG. 13 Entrée à seuil à rainure longitudinale continue et une rainure longitudinale double.

à introduire, à partir de l'intérieur de la boutique, les planches servant à obturer l'ouverture. Il nous semble qu'il n'est pas obligatoire d'envisager une saignée identique dans le linteau, les planches de clôture pouvant être introduites en biais dans la rainure longitudinale (FIG. 13).

Dans un seul cas, nous trouvons une combinaison des deux derniers types: un seuil à rainure continue avec une rainure double[20].

Les fenêtres

Les maisons de *Volubilis* conservent un nombre conséquent de fenêtres qui n'ont été mentionnées par aucune publication antérieure[21]. Nous trouvons des fenêtres dans les maisons au nord de la maison d'Orphée, maison [11], au bassin octogonal, aux colonnes, à la citerne, aux travaux d'Hercule, de *Flavius Germanus*, des Pompéi-Gordien, à la monnaie d'or, sans péristyle, du *cardo* sud et à la bague d'or.

l'insula A dans l'entrée de l'huilerie VII. Il se trouve aussi dans la pièce (13) de la maison des *Pompeii* mais nous croyons qu'il s'agit ici d'un remploi et que nous sommes devant une fenêtre puisque le seuil se trouve à un niveau très élevé.

20. Il est important de signaler que les deux derniers types de seuils sont complètement inédits et qu'il sera intéressant d'en reconstituer les portes et les systèmes de fermeture lors du développement de notre étude.

21. A l'exception d'une fenêtre à trois battants mentionnée par Thouvenot dans la maison aux colonnes «si l'on juge par les trous rectangulaires percés dans la tablette à rebord qui formait seuil»: R. THOUVENOT, *La maison aux colonnes*, «PSAM», 7, 1945, p. 135.

FIG. 14 Exemple de fenêtres de *Volubilis*.

Ces 13 maisons contiennent 20 fenêtres. Ce chiffre est très révélateur si l'on tient compte de l'état de conservation des murs dont les élévations ne dépassent pas 0,30 m d'une part, et des restaurations responsables de la disparition de nombreuses informations archéologiques d'un autre[22].

La plupart de ces fenêtres sont internes[23], elles ouvrent généralement sur les cours, les péristyles et couloirs médians (14 sur 18) pour permettre à ces espaces l'éclairage et l'aération. Nous constatons en effet que toutes ces pièces n'ouvrent pas directement sur des espaces à ciel ouvert. Les autres fenêtres (4 sur 18) relient deux pièces ou deux boutiques. La majorité des fenêtres qui ouvrent sur les cours et les péristyles donnent directement sur les bassins de celles – ci pour profiter au maximum de leur beauté et de leur fraîcheur. Nous distinguons deux tailles de fenêtres à *Volubilis*: *a*) des fenêtres normales qui se trouvent généralement surélevées de 0,65 à 0,80 m par apport au sol des pièces (FIG. 14); *b*) des portes fenêtres qui donnent directement sur les bassins des cours et des péristyles[24].

22. La restauration a effacé les traces de la fenêtre mentionnée par R. Thouvenot qui se trouvait dans la pièce 16 de la maison à colonnes et qui donnait une vue sur son péristyle principal.

23. Nous avons 18 fenêtres internes sûres parmi les 20 fenêtres que nous connaissons.

24. Ce genre de fenêtres est remarquable dans 5 cas: 2 à la maison aux colonnes, 2 à la maison à la bague d'or et 1 à la maison du *cardo* sud.

Certaines fenêtres sont des fenêtres ouvertes, mais la plupart sont fermées puisque nous trouvons les trous du système de fermeture. Elles étaient fermées, d'après la vitre trouvée dans la maison de *Flavius Germanus*[25] et les autres fragments de verre plats trouvés lors des fouilles[26], à l'aide de vitres encadrées par du bois. Les volets en bois existaient certainement et le nombre de leurs battants varie selon la largeur des fenêtres.

Nous constatons que les fenêtres conservées à *Volubilis* sont des fenêtres internes et remarquons l'absence des fenêtres externes[27]; il semblerait que celles-ci étaient sous forme d'*oculus* très hautes ou des lucarnes dans les rez-de-chaussées[28] et que l'état de conservation des murs n'a pas permis de les conserver – sans oublier les fenêtres externes qui devaient se trouver dans les étages. En plus des fenêtres, il faut noter l'existence d'une autre source d'éclairage et d'aération: il s'agit des arcs de décharge qui se trouvent au-dessus des linteaux de portes; elles prennent des formes circulaires, rectangulaires ou bien la forme d'un arc semi-circulaire ou en bâtière[29].

25. R. Etienne, *Maisons et hydraulique dans le quartier nord-est à Volubilis*, «PSAM», 10, 1954, p. 36.

26. Rapports de fouilles, Conservation du site archéologique de *Volubilis* (non publiés).

27. Il semble que les deux fenêtres de la maison des Pompeii-palais de Gordien sont des fenêtres externes, mais elles ouvrent sur la cour 29.

28. Nous n'avons pas d'étage conservé à *Volubilis*, cependant les témoignages de leur existence ne manquent pas, notamment les escaliers.

29. Nous n'avons pas trouvé à *Volubilis* des ouvertures de ce genre, mais cela ne veut pas qu'elles n'ont pas existé, le meilleur exemple nous vient de la façade de la maison à péristyle de Cotta. M. Ponsich, *Cotta: une façade de maison effondrée*, «BAM», 4, 1960, pp. 471-5.

ABDELLATIF RHORFI

La genèse de l'élite de *Volubilis*

L'étude de l'onomastique des Volubilitains aisés révèle l'importance numérique de ceux-ci et leur origine double, autochtone ou allogène. Elle montre également l'installation des notables allogènes à *Volubilis* avant sa promotion au rang de municipe romain sous Claude. Ces allogènes étaient originaires d'Italie et des provinces hispaniques d'où provenaient les matériaux amphoriques et céramiques qui inondaient le marché maurétanien dès la fin du II^e^ siècle av. J.-C.

Mots-clés: *Volubilis*, onomastique, notables autochtones, notables allogènes.

A l'instar des élites urbaines du monde romain, celle de *Volubilis* a laissé le souvenir de sa prééminence locale en usant de l'écrit sur divers supports. Dans la plupart des cas, ces derniers consistent en une statue dont la base renferme une inscription honorifique. Celle-ci rappelle, par exemple, les mérites du personnage honoré, les honneurs qu'il a exercés, ou tout simplement le fait d'être honoré par ses proches parents et ses concitoyens, si l'honneur est décerné avec l'approbation du sénat local[1].

Parfois, les supports sont de simples épitaphes, des autels domestiques et des plaques commémoratives d'un édifice religieux ou public. Leur intérêt, par ailleurs, n'en est pas moindre, car ils révèlent eux aussi l'identité des personnes aisées de *Volubilis* comme les *patroni* d'affranchis ou les magistrats locaux et leurs proches.

* Abdellatif Rhorfi, Histoire ancienne, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fèz.

1. Voir, à ce sujet, M. Christol, *Les hommages publics de Volubilis: épigraphie et vie municipale*, dans *L'Africa romana III*, pp. 83-96. L'auteur relève surtout que les dédicaces élevées par des proches du dédicataire, sont parfois de véritables épitaphes sauf par le formulaire utilisé. Elles se caractérisent également par leur allusion à l'accord préalable du conseil local, exprimé par la formule *D*(*ecreto*) *D*(*ecurionum*), laquelle est sous-entendue dans certains textes, pour que la statue puisse être érigée et placée dans un des lieux publics de la ville.

D'après les listes dressées à partir des inscriptions volubilitaines, le nombre des notables de la ville maurétanienne est assez élevé[2]. La raison réside sans doute dans la prédilection des notables volubilitains pour la pratique épigraphique, soit pour célébrer la réussite sociale de la famille et la manifester aux yeux de tous, soit pour perpétuer la mémoire d'un proche disparu. M. Christol et S. Lefebvre ont consacré à cet égard des études ayant mis en lumière certains aspects de la vie sociale de ce groupe de privilégiés locaux telles que l'habitude fréquente d'ériger des statues honorifiques par les membres d'une même famille, y compris leurs affranchis[3], et la stratégie des mariages arrangés entre familles riches appartenant à différentes *gentes* ou à une même *gens* afin de conserver, voire accroître la taille du patrimoine foncier ou augmenter le volume des biens mobiliers déjà acquis[4].

La chronologie pourtant de l'émergence, de la montée en puissance ou de l'extinction de l'une de ces familles aisées ne peuvent être établies avec précision, quoique l'on possède, dans de rares cas, des dates pour certains textes épigraphiques relatifs à quelques-uns des membres de l'élite volubilitaine. Il s'agit en fait de trois familles distinctes. La première est celle de *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus* mentionné dans une dédicace datée d'une période postérieure, plus ou moins, d'une dizaine d'années au décès de l'empereur Claude en 54 ap. J.-C., sa femme *Fabia Bira Izeltae f(ilia)* et, par voie de conséquence, les trois neveux paternels de celle-ci qui ont honoré leur tante d'une statue[5]. Ils se dénomment *[Fa]bii Crispus*, *Caecilianus* et *Rogatus Crispi f(ilii)*[6]. La deuxième famille compte

2. Voir, en fin du texte, les TABLEAUX 1-5.

3. CHRISTOL, *Les hommages publics*, cit., pp. 83-96.

4. S. LEFEBVRE, *Hommages publics et histoire sociale: les Caecilii Caeciliani et la vie municipale de Volubilis (Maurétanie Tingitane)*, «MCV», 28, 1, 1992, pp. 19-36; ID., *Le milieu social de Flavia Germanilla de Volubilis*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1627-35.

5. Voir TAB. 1, numéros 25 et 17.

6. L'identification de ces trois neveux de la dédicataire est fondée sur le développement de *Crispi f* en *Crispi f(ilii)* et non pas en *Crispi f(ilius)* qui aurait impliqué un rapport de filiation entre *Crispus*, le père des trois dédicants selon le développement proposé, et *Rogatus*, nom de l'un des trois frères dédicants cité avant *Crispi f*. Les éditeurs des *IAMar., lat*., p. 280, pensent que *Crispi f* devrait se développer en *Crispi f(ilius)*, étant donné que l'indication de la filiation se rapporte toujours à la personne qui est nommé immédiatement avant le mot *filius*. Ce qui n'empêche pas, selon eux, l'emploi du mot «tante» (*amita*) pour désigner un rapport de parenté entre *Fabia Bira* et ses deux neveux, *Crispus* et *Caecilianus*, d'un côté, et son petit-neveu, *Rogatus*, de l'autre. Cette lecture pourrait être valable, mais le sens large du mot «tante» qu'elle implique reste hypothétique.

L. Pompeius M(arci) f(ilius) Claudia (tribu) Senior Volubilitanus, agrégé à l'ordre équestre sous Antonin le Pieux, et ses deux fils *Pompeius Antonianus* et *Pompeius [[Manlianus]]*[7]; et la troisième les deux *Ocratii*, *[T. O]crat(ius) Valerianus v(ir) c(larissimus)* agrégé à l'ordre sénatorial, peut-être, sous Septime Sévère, son frère le chevalier *Q. Ocratius Titianus v(ir) e(gregius)*, leur demi-frère *C. Caecil(ius) L(ucii) fil(ius) Claudia (tribu) Flaccus* et leur demi-sœur *Caecil[i]a Romana*[8].

L'élaboration de stemmas de certaines branches des familles les plus en vue localement peut être utile à cet égard, comme en témoigne le travail consacré par S. Lefebvre aux *Caecilii Caeciliani*. Hormis quelques maillons manquants et certaines suppositions sous-entendues ou explicites, le stemma proposé par l'auteur reconstitue la majeure partie des liens de parenté entre les membres des *Caecilii Caeciliani* sur cinq générations[9]. Cette reconstitution attestant sans aucun doute la longévité de la fortune des *Caecilii Caeciliani* n'en fournit pas pour autant un cadre chronologique précis retraçant leur histoire depuis le fondateur de la famille jusqu'au dernier rejeton.

A la lumière de ce constat, il vaudrait mieux adopter une chronologie relative pour tous les textes épigraphiques liés aux personnes aisées de *Volubilis*, à l'exception de ceux qui contiennent des éléments de datation précise ou probable. Ils peuvent donc être placés dans une période comprise entre 44/45 ap. J.-C. et la fin du III^e^ siècle ap. J.-C., date de l'évacuation par *Rome* de l'ensemble du territoire méridional de la Tingitane et son repli sur l'étroite bande du littoral méditerranéen.

Durant ces trois siècles à peu près, l'on dispose d'informations concernant les dénominations des membres de l'élite volubilitaine, et parfois les honneurs que les plus riches parmi eux ont exercés dans leur municipe. L'inventaire réalisé à partir des inscriptions de *Volubilis* montre que ces

7. Voir TAB. I, n. 6. Il importe de souligner que la *L. Pompeius M. F. Senior* a exercé, après son agrégation à l'ordre équestre, la préfecture de la *cohors II Flaviae Afrorum* présente sur le *limes Tripolitanus* (*ILS*, 9177), puis le tribunat militaire de la *legio VIII Augustae* stationnée à Strasbourg. Probablement, il aurait exercé une troisième milice qui nous est inconnue.

8. Voir TAB. I, n. 5, 32 et n. 40. La datation de la carrière du sénateur d'origine volubilitaine *T. Ocratius Valerianus* a été proposée par E. FRÉZOULS, *Les Ocratii de Volubilis d'après deux inscriptions inédites*, dans R. CHEVALLIER (éd.), *Mélanges d'archéologie et d'histoire offertes à A. Piganiol*, Paris 1960, vol. I, pp. 243 s.

9. LEFEBVRE, *Hommages publics*, cit., pp. 31-2.

notables locaux appartiennent aux *gentes* suivantes[10]: *Aelia*, *Aemilia*, *Annia*, *Antonia*, *Caecilia*, *Claudia*, *Cassia*, *Cornelia*, *Fabia*, *Flavia*, *Gabinia*, *Gellia*, *Iulia*, *Iunia*, *Lepidia*, *Manlia*, *Marcia*, *Maria*, *Ocratia*, *Pompeia*, *Valeria*.

Le nombre et la variété de ces *nomina* ainsi que le passage de *Volubilis* d'une *civitas* pérégrine en municipe de droit romain à peine trois ou quatre ans après l'annexion de la Tingitane en 41/42 ap. J.-C. ont attiré l'attention des chercheurs sur l'origine des personnes appartenant à l'élite de *Volubilis*. Ils se sont demandé si ces notables locaux étaient tous d'origine autochtone dont une partie avait bénéficié du droit de cité romaine avant le changement du statut juridique de *Volubilis* en 44/45 ap. J.-C. Etaient-ils, au contraire, des autochtones, en majorité, auxquels se joignait une minorité composée de citoyens romains ayant émigré, eux ou leurs ascendants, d'Italie ou de l'une des provinces romaines avant 44/45 ap. J.-C.? Si oui, comment distinguer les deux groupes, si l'on soutient que l'élite volubilitaine se composait de ces deux groupes de population?

Les principaux travaux ayant abordé ces questions se limitent pour l'essentiel à deux. Le premier a été élaboré par E. Frézouls qui s'est intéressé

10. Les hommages rendus au personnel administratif et militaire ne sont pas pris en compte puisqu'ils n'ont aucun rapport avec les citoyens de *Volubilis*, y compris celui rendu par *Q. Antonius Navillus Asiaticus filius v(ir) e(gregius) proc(urator) Aug(usti)* à son père [*Q. An(tonius)] Quir(ina tribu) Navillus* (*IAMar., lat*., 417). Il est à noter que cette inscription a été un sujet de controverse entre les historiens. Par exemple, Christol, *Les hommages publics*, cit., p. 93, pense que le procurateur est un volubilitain de rang équestre ayant élevé à son père cette dédicace à *Volubilis*. Cependant, les éditeurs des *IAMar., lat.*, p. 264, récusent cette explication et estiment que le personnage en question est un procurateur de Tingitane, inconnu par ailleurs, ayant rendu un hommage à son père lors de son gouvernement de la province. Cette thèse paraît plus probable d'autant que le dédicataire, en l'occurrence le père du gouverneur, pourrait ne pas être présent sur le lieu où l'honneur lui a été décerné. Autant dire que l'honneur peut avoir lieu aussi pour un non-résident et même à titre posthume. Une autre dédicace n'est pas incluse non plus en raison de la confusion à laquelle prête sa lecture (*IAMar., lat*., 474). Elle renferme le nom du dédicataire *L. Sariolenus L(ucii) f(ilius) Quir(ina tribu) Proculus* suivi de la formule *fil Volubilitani patr d. d.* Deux savants ont développé cette formule comme suit: *fil(io) Volubilitani patr(ono) d(ecreto) d(ecurionum)* selon H. G. Pflaum; ou *fil(ii) Volubilitani patr(i) d(e)d(ederunt)* d'après L. Chatelain. Christol, *Les hommages publics*, cit, pp. 94-95, qui a fait allusion à ces deux développements, a adopté la restitution de H. G. Pflaum en ajoutant que *L. Sariolenus Proculus* est un patron, honoré au même titre que son fils, par le corps des citoyens de *Volubilis* dans une autre dédicace (*IAMar., lat*., 473). Mais la restitution de cette inscription, mutilée comme la précédente, sur laquelle Christol s'est appuyé pour étayer son interprétation est hypothétique elle aussi. Peut-être de futures découvertes épigraphiques pourraient-elles fournir des éléments nouveaux pour trancher cette question.

au cas des *Ocratii*. Ceux-ci sont, d'après l'auteur, d'origine italienne compte tenu de la rareté de leur gentilice qui n'est rencontré en Tingitane qu'à *Volubilis*. Dans les provinces romaines, il est mentionné une fois respectivement en Cisalpine, en Bretagne, en Espagne et en Narbonnaise. Mais à Rome, il est attesté huit fois, et dans diverses cités d'Italie dix fois. Suivant cette déduction objective, l'on dispose donc d'un premier exemple d'une famille de notables volubilitains d'origine extra-provinciale[11].

Le second travail est celui de S. Bussi qui a tout récemment traité de la question et mis en lumière surtout le phénomène des mariages mixtes entre des Volubilitains de souche et d'autres Volubilitains originaires, eux ou leurs ascendants, des provinces romaines de l'Empire. Pour l'illustrer, l'auteur a choisi quelques exemples, comme en témoigne par ailleurs le titre de son article[12]. Son choix repose sur deux critères principaux adoptés afin de distinguer les volubilitains d'origine autochtones de leurs concitoyens d'origine allogène.

Le premier critère est celui des *nomina* impériaux, *Iulius* et *Claudius*, portés par des autochtones ayant bénéficié de la *civitas romana* soit sous Auguste, et implicitement sous ses deux successeurs, Tibère et Caligula, soit sous Claude qui octroya ce bienfait à tous les habitants de *Volubilis* en 44-45 ap. J.-C. Cette identification, aussi valable soit-elle pour distinguer les nouveaux citoyens d'une commune pérégrine ou de droit latin ou bien romain, devrait être nuancée. Car, comme on le verra plus bas, les porteurs du gentilice *Iulius* ne peuvent être considérés comme autochtones ayant eu la cité romaine avant l'époque claudienne. Son simple port par un Volubilitain n'est pas une preuve suffisante de l'origine autochtone de la personne en question. La même remarque s'applique aux porteurs du *nomen Claudius* à *Volubilis* dont le nombre est très infime et de surcroît leur gentilice n'est pas précédé du *praenomen* impérial *T(iberius)*, qui ne laisserait aucun doute, si c'était le cas, sur l'origine autochtone de ses porteurs.

Le deuxième est lié aux surnoms sous leurs deux formes, autochtone et latine. Dans la catégorie des porteurs de *cognomina* autochtones, il est à noter que *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus*, sa femme *Fabia Bira Izeltae f(ilia)* (TAB. I, n. 25), et *Gabinia Babbus* (TAB. I, n. 18) sont les seuls à retenir. Cependant, *Caecilia Dideiia* (TAB. I, n. 19), et *M. Caecil(ius) M(arci) f(ilius) Quirina (tribu) [I]bzatha* (TAB. I, n. 3) que l'auteur a inclus dans sa liste ne sont pas de souche volubilitaine du côté pater-

11. FRÉZOULS *Les Ocratii*, cit., pp. 233-48.

12. S. BUSSI, *Élites mauretane e le loro ricchezze: alcuni casi*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 379-86.

nel. Un dernier exemple est à exclure également, parce qu'il n'entre pas en ligne de compte. C'est celui de *Ma[?]cus Turradi* et *Maura Pullut* (*IAMar., lat*. 495) mentionnés sur une plaque de bronze mutilée n'indiquant ni leur titre, s'ils en ont eu, ni une quelconque qualité permettant de les ranger parmi les Volubilitains aisés. Quant aux surnoms latins, l'auteur cite l'exemple de *M. Valerius Honoratus Tusci fil(ius)* (TAB. 1, n. 23) et de son petit-fils *M. Val(erius) Honoratus Tusci f(ilius) Honorati nepos* (TAB. 1, n. 24). Leur *cognomen Tuscus* à caractère géographique est en fait une preuve de l'origine étrusque du grand-père *M. Valerius Honoratus Tusci fil(ius)* (TAB. 1, n. 23), ou de l'ancêtre de celui-ci, qui avait immigré à *Volubilis* à une date antérieure ou coïncidant avec l'accession de cette cité pérégrine au statut de municipe romain sous Claude. L'exemple, par contre, de *Valeria Myggyn Pudentis fil(ia)* (TAB. 1, n. 53) dont le surnom spécifiquement autochtone est considérée par l'auteur comme une traduction du *cognomen* latin *Donatus* ne peut être incluse dans cette catégorie. Car on n'est pas sûr que ladite traduction soit exacte d'autant qu'on ignore la langue libyque dont ne subsistent que quelques noms, quelques mots et traces écrites disséminés ici et là au point qu'on a du mal à les regrouper dans un *corpus* permettant l'étude de ses caractéristiques linguistiques[13].

Compte tenu de ces remarques, les deux études, en particulier celle de S. Bussi, ne nous révèlent pas moins l'origine autochtone ou allogène d'un certain nombre de familles aisées de *Volubilis*. Pour compléter le tableau, l'on doit aborder la question en adoptant d'autres critères d'identification, outre ceux déjà retenus par nos deux chercheurs précédents.

Avant d'y procéder, il faudrait tenir compte des faits suivants relatifs à l'histoire de *Volubilis* aux années 44/45 ap. J.-C. Une de ses fameuses inscriptions nous apprend que la ville a souffert de raids perpétrés par le rebelle *Aedemon*. La résistance de *Volubilis* à l'ennemi de Rome et les dégâts causés par ses partisans ont incité les habitants de la *civitas* pérégrine à solliciter de l'un des leurs, en l'occurrence *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus*, notable local et citoyen romain en même temps, de conduire une ambassade à Rome (*IAMar., lat*. 448). Le but que voulaient atteindre les Volubilitains pérégrins par cette initiative était de présenter leurs doléances à l'empereur Claude afin d'alléger le poids de leur perte en hommes et en biens, voire même d'obtenir des privilèges exceptionnels. Leurs vœux ont été effectivement exhaussés puisqu'ils obtinrent cinq privilèges: la *civitas*

13. Sur cette question, voir D. CASAJUS, *Sur l'origine de l'écriture libyque. Quelques propositions*, dans *Afriques, débats méthodes et terrains d'histoire*, dossier hors-série (2013), 14 p.

romana, le droit de mariage légal (*conubium cum peregrinis mulieribus*), l'immunité fiscale pour 10 ans (*immunitas annorum X*), (l'attribution d')étrangers domiciliés (*incolae*), l'héritage de la succession des citoyens (romains) morts intestats (*bona vacantia*)[14].

Pour ce qui est de notre propos, seuls comptent les deux premiers privilèges: la citoyenneté romaine et le *conubium*. Ces deux bienfaits, et il importe de le souligner, ne sont pas intimement liés. Car le premier, à savoir la *civitas romana*, est accordée à tous les citoyens de la cité pérégrine de *Volubilis*, alors que le droit de mariage légal est attribué à toute la communauté

14. Depuis la découverte de cette inscription en 1915 par L. Chatelain, elle a fait l'objet d'interprétations multiples et contrastées, en particulier les deux bénéfices qu'elle mentionne: les *incolae* et les bénéficiaires des biens vacants. Sur ces derniers, les avis sont partagés. Par exemple, J. Gascou, *Sur une inscription de Volubilis*, «AntAfr», 28, 1992, pp. 134-8, estime que ces biens vacants ont été dévolus, par concession impériale, à la *respublica* de *Volubilis*, c'est-à-dire à tous les citoyens du nouveau municipe de *Volubilis*. Si, par contre, les possesseurs de la succession en question étaient des pérégrins, la dévolution de celle-ci serait réglée selon la coutume locale et non pas selon les lois romaines puisque l'empereur n'en disposait pas en droit. Un avis contraire est exprimé par M. Lenoir, *Histoire d'un massacre. A propos d'IAMlat. 448 et des bona vacantia de Volubilis*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 90-101, qui nuance l'explication précédente en considérant que l'empereur Claude, le seul héritier en principe des biens vacants de tout citoyen romain, n'a concédé lesdits biens qu'à un groupe restreint de nouveaux citoyens romains d'origine volubilitaine ayant perdu un parent, qui devait être lui aussi un citoyen romain, mais lors de la guerre d'*Aedemon* et non pas après. L'empereur aurait ainsi accordé à ces héritiers la *factio testamenti* passive. Autrement dit, sans cette mesure impériale, les héritiers, même en leur qualité de nouveaux citoyens romains, seraient privés de l'héritage puisqu'ils avaient été aux yeux des lois romaines des héritiers naturels jusqu'à la date de 44/45 ap. J.-C. L'anomalie juridique réparée par Claude résulte donc de la possession de la *civitas romana* par des Volubilitains autochtones morts pendant la guerre d'*Aedemon* et le statut de pérégrin de leurs héritiers. Quant aux *incolae*, le problème de leur identification ne semble pas être résolu définitivement jusqu'à présent. Tantôt on les assimile à une population rurale résidant au voisinage de *Volubilis* et rattachée juridiquement au nouveau municipe pour le repeupler et alimenter davantage sa caisse municipale par leur contribution fiscale: voir, par exemple, A. N. Sherwin-White, *The Roman Citizenship*, Oxford 1973, p. 243, n. 1; J. F. Rodriguez Neila, *La situación socio-politica de los incolae en el mundo romano*, «MHA» , 2, 1978, pp. 153-4; P. A. Brunt, *Italian Manpower, 225 B. C.-A. D. 14*, Oxford 1987, p. 248, n. 5. Tantôt ils sont considérés comme des *attributi* d'origine autochtone et maintenus en qualité de simples pérégrins résidant dans le *territorium* du nouveau municipe qu'ils ont toujours occupé: voir en particulier L. Gagliardi, *Mobilità e integrazione delle persone nei centri cittadini romani: aspetti giuridici. I. La classificazione degli incolae*, Milano 2006, pp. 292-314. Sur toutes ces questions, cfr. la mise au point de L. Pons Pujol, *Volublis i els bona vacantia: una síntesi*, «Pyrenae», 28, 1997, pp. 133-49.

citoyenne du nouveau municipe romain de *Volubilis*. Le nouveau corps des citoyens romains a été constitué immédiatement après la transformation de *Volubilis* en municipe de droit romain en 44/45 ap. J.-C. Il comprenait, bien entendu, les nouveaux citoyens romains d'origine volubilitaine et les anciens citoyens romains résidant à *Volubilis* avant le changement de son statut juridique. Ces anciens citoyens romains étaient, soit des autochtones ayant obtenu très tôt le droit de cité romaine tel que *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus*, soit des immigrés installés à *Volubilis* avant ou lors de sa municipalisation comme les *Ocratii* ou les *Valerii Tusci* susmentionnés[15]. A la lumière de ces deux bienfaits impériaux, la distinction peut être faite avec plus de netteté entre les membres de familles riches d'origine autochtone ou allogène appartenant tous au corps civique du municipe de *Volubilis*.

Tout d'abord, les autochtones. L'identification de ceux-ci, comme on l'a traité partiellement dans une étude précédente[16], s'effectue selon les critères suivants:

1. Les notables autochtones identifiés d'après la tribu *Claudia* dans laquelle l'empereur Claude inscrivit les habitants libres de *Volubilis* lorsqu'il leur octroya la *civitas romana* en 44/45 ap. J.-C.:

15. Comme l'a noté, à juste titre, F. Millar, *Empire and City, Augustus to Julianus: Obligations, Excuses, and Status*, «JRS», 73, 1997, p. 84, les privilèges accordés à des citoyens nouveaux tels que l'immunité fiscale et le *conubium* ne sont pas inhérents au droit de cité. Plusieurs exemples relatifs à la concession de la citoyenneté romaine à des pérégrins le montrent. Citons, à titre d'exemple, le cas des notables des *Zegrenses*, l'une des tribus de la Tingitane. Un exemplaire d'une première *epistula* consignée dans la fameuse Table de *Banasa* (*IAMar., lat*., 94), datée des années du règne simultané de Marc Aurèle et de Lucius Verus, en 161-169 ap. J.-C., montre qu'un premier *Iulianus*, un des *primores* des *Zegrenses*, obtint à cette date le droit de cité pour lui et sa famille composée de sa femme *Ziddina* et ses quatre enfants nommés respectivement *Iulianus*, *Maximus*, *Maximianus*, *Diogenianus*. Une autre lettre de Marc Aurèle et Commode datée de 177 ap. J.-C. octroya le même bénéfice à *Aurelius Iulianus*, qualifié de chef, tantôt de la tribu *Zegrense*, tantôt des tribus *Zegrenses* (*princeps gentis Zegrensium* / *princeps gentes Zegrenses*), ainsi qu'à son épouse *Faggura* et ses quatre enfants, *Iuliana*, *Maxima*, *Iulianus*, *Diogenianus*.
Dans ces deux *epistulae*, il n'est fait mention d'aucun *conubium*. Le même constat est valable pour les habitants de *Gadès* qui reçurent en bloc la *civitas romana* sous César (Dio Cass., xli, 29, 1), ou les habitants de *Tingi* (Dio Cass., xlviii, 45, 3) et d'*Utica* (Dio Cass., xlix, 16, 1) qui bénéficièrent du même privilège sous Octavien.

16. A. Rhorfi, *L'apport de l'onomastique à la connaissance de la romanisation de la Tingitane préromaine*, «BAM», 20, 2004, pp. 299-301.

- *[M. A]emilius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Severus* (TAB. I, n. 7)
- *M. Annius Maturus C(aii) A[nnii] Rufi fil(ius) Claudia (tribu) Vol(ubilitanus)* (TAB. I, n. 2)
- *L. Ca[ecilius L(ucii) fil(ius)] Clau[dia (tribu)]* (TAB. I, n. 10)
- *L. Caecilius Luci(i) fil(ius) Claud(ia tribu) Clemens* (TAB. I, n. 12)
- *Q. Caecilius Q(uinti) filius Domitianus Claudia (tribu) Volubilitanus* (TAB. I, n. 14)
- *C. Caecil(ius) L(ucii) fil(ius) Claudia (tribu) Flaccus* (TAB. I, n. 32)
- *L. Caec(ilius) L(ucii) f(ilius) Cl (audia tribu) Fronto Volubilitanus* (TAB. I, n. 34)
- *L. Caecil(ius) L(ucii) f(ilius) Clau(dia tribu) Plato* (TAB. I, n. 37)
- *M. Fabius L(ucii) fil(ius) Cl(audia tribu) Rogatus* (TAB. I, n. 42)
- *L. Fabius L(ucii) f(ilius) Cl[a]u[d]ia (tribu) Romanus* (TAB. I, n. 43)
- *M. Gabinius A(uli) fil(ius) Claud(ia tribu) Gellianus* (TAB. I, n. 18)
- *L. Pompeius M(arci) f(ilius) Claudia (tribu) Senior Volubilitanus* (TAB. I, n. 6)
- *M. Pomp(eius) L(ucii) f(ilius) Claud(ia tribu) Antonianus Volubilitanus* (TAB. I, n. 21)
- *[L.? Va]lerius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Licinianus Vol(ubilitanus)* (TAB. I, n. 54)
- *L. Valerius L(ucii) f(ilius) Claud(ia tribu)*[17] (TAB. I, n. 55)

2. Les notables autochtones identifiés d'après les surnoms libyques:

- *Antonia Didei*, probablement[18] (TAB. I, n. 31)
- *Caecilia Dideiia* (TAB. I, n. 19)
- *Fabia Bira Izeltae f(ilia)* (TAB. I, n. 16)
- *Gabinia Babbus* (TAB. I, n. 18)
- *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus* (TAB. I, n. 25).

17. Comme l'ont noté, à juste titre, les éditeurs des *IAMar., lat*., p. 302, le défunt est dit *L(ucii) f(ilius)* alors que son père porte le prénom de *M(arcus)*. Peut-être s'agissait-il d'une erreur de graphie ou d'une erreur dans la transcription du texte épigraphique dont l'original a disparu.

18. Cet exemple est retenu avec réserve, en raison de l'absence de la filiation de *Antonia Didei* ou de l'indication de la nature du lien qui la rattache au dédicant, *Sex(tus) Antonius Valerianus.*

3. Les notables autochtones identifiés d'après le gentilice impérial *Claudius*:

- *Q. Cl(audius) Saturninus* (TAB. 1, n. 41)
- *Claudia Procula* (TAB. 1, n. 48 et TAB. 2, n. 66).

Ces deux porteurs du *nomen Claudius* sont inclus ici avec réserve, notamment *Q. Cl(audius) Saturninus*, le père *M. Claudius Germanus Volubilitanus* (TAB. 1, n. 41). Car, les nouveaux citoyens qui reçurent la *civitas romana* par un bienfait impérial adoptèrent habituellement, par reconnaissance ou par flatterie, le *nomen* et, également, le *praenomen* de leur bienfaiteur. Or, ce n'est pas le cas de *Q. Cl(audius) Saturninus* qui porte le prénom *Q(uintus)* et non pas celui de l'empereur *Ti(berius) Claudius*, à moins qu'il soit le descendant d'un autochtone ayant pris et le prénom et le gentilice de l'empereur Claude lors de son bénéfice du droit de cité en 44/45 ap. J.-C. Par ailleurs, l'onomastique de *Volubilis* montre que le *nomen Claudius*, qui devrait être très répandu en raison de l'octroi de la citoyenneté romaine par l'empereur Claude à tous les habitants libres de *Volubilis* en 44/45 ap. J.-C., est rarement porté par les citoyens de ce municipe romain[19]. Le choix des premiers bénéficiaires de cette citoyenneté s'est porté sur d'autres gentilices latins, comme en témoignent les exemples relevés ci-dessus des Volubilitains dont l'origine autochtone est révélée par leur surnom libyque ou leur inscription dans la tribu *Claudia* conférée à *Volubilis*.

4. Les notables autochtones identifiés d'après le lien de parenté avec d'autres notables autochtones inscrits dans la tribu *Claudia* ou porteurs d'un surnom libyque[20]:

19. On compte à peine sept occurrences du gentilice impérial *Claudius*: *IAMar., lat*. 475-476, 492, 499, 574, 614 , et *AE* 1987, 1115.

20. Cinq exemples ne sont pas retenus: *Caecilia Polionilla*, la mère de *M. Annius Maturus C(aii) A[nnii] Rufi fil(ius) Claudia (tribu) Vol(ubilitanus)* (TAB. 1, n. 2) à cause de son appartenance à une *gens* autre que celle de son fils; *Aemilia Urbana*, l'épouse de *[M. A]emilius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Severus* (TAB. 1, n. 7) et son ancienne affranchie (TAB. 3, n. 68); *T. Ocr[a]t(ius) Valerianus* et *Q. Ocrat(ius) Titianus*, les demi-frères de *C. Caecil(ius) L(ucii) fil(ius) Claudia (tribu) Flaccus* (TAB. 1, n. 32); *Valeria Gaetula*, la mère de *L. Caecil(ius) L(ucii) f(ilius) Clau(dia tribu) Plato* (TAB. 1, n. 37) qui est issue d'une *gens* différente de celle de son fils; *Maria Liciniana*, la mère de *[L.? Va]lerius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Licinianus Vol(ubilitanus)* (TAB. 1, n. 54) qui n'appartient pas à la *gens Valeria* de son fils.

- *Sex(tus) Antonius Valerianus*: le frère? de *Antonia Didei* (TAB. I, n. 31)
- *L. Caec(ilius) Rog[at]u[s L(ucii)] f(ilius)*: le fils de *L. Ca[ecilius L(ucii) fil(ius)] Clau[dia (tribu)]* (TAB. I, n. 10)
- *Caecilia Caeciliana*: mère de *L. Caecilius Luci(i) fil(ius) Claud(ia tribu) Clemens* (TAB. I, n. 12)
- *Q. Caecilius Sen[e]ca et Caec[ilia] Antonia*: les parents de *Q. Caecilius Q(uinti) filius Domitianus Claudia (tribu) Volubilitanus* (TAB. I, n. 14)
- *Cae[c(ilia)] Caeciliana*: belle-mère de *L. Caec(ilius) L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Fronto Volubilitanus* (TAB. I, n. 34)
- *Caecil(ius) Celsinus*: le père de *L. Caecil(ius) L(ucii) f(ilius) Clau(dia tribu) Plato* (TAB. I, n. 37)
- *L. Fabius Crispus*: le père de *M. Fabius L(ucii) fil(ius) Cl(audia tribu) Rogatus* (TAB. I, n. 42)
- *[Fa]bii Crispus et Caecilianus et Rogatus Crispi f(ilii)*: les neveux de *Fabia Bira Izeltae f(ilia)* (TAB. I, n. 17)
- *Fabius Manlian(us) et Fabius Saturnin(us)*: les deux frères de *L. Fabius L(ucii) f(ilius) Cl[a]u[d]ia (tribu) Romanus* (TAB. I, n. 43)
- *Pompeius Antonianus et Pompeius [[Manlianus]]*: les deux fils de *L. Pompeius M(arci) f(ilius) Claudia (tribu) Senior Volubilitanus* (TAB. I, n. 6)
- *L. Val(erius) Caecilianus Appiani (filius)*: le père de *[L.? Va]lerius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Licinianus Vol(ubilitanus)* (TAB. I, n. 54)
- *M. Valerius Peregrinus*: le père de *L. Valerius L.(ucii) f(ilius) Claud(ia tribu)* (TAB. I, n. 55)

Comme on peut le constater, un seul exemple d'un notable autochtone ayant eu la *civitas romana* av. 44/45 ap. J.-C. se dégage des trois listes. C'est ce lui de *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus* (TAB. I, n. 25). A la différence des membres de sa communauté pérégrine inscrits dans la tribu *Claudia*, qui leur fut attribuée par l'empereur Claude lorsqu'il leur accorda la *civitas romana* en 44/45 ap. J.-C., *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus* avait été inscrit dans la *Galeria*. Il a bénéficié du droit de cité à titre individuel sous Auguste, ou, peut-être, sous l'un de ses deux successeurs, Tibère ou Caligula. Sans aucun doute, ce privilège lui a été concédé pour des services rendus à l'Etat romain. Les exemples des pérégrins ayant obtenu un tel titre sous la République ou au début de l'époque impériale montrent que ces services ont été souvent de nature militaire[21].

21. Parmi ces exemples, on peut citer celui des cavaliers espagnols qui apportèrent leur concours militaire à Pompée Strabon durant la guerre sociale, et obtinrent comme récom-

De plus, le nombre minime de ces exemples prouve que la concession de la cité romaine à des étrangers a été rarement accordée[22]. Et l'on a, par conséquent, du mal à suivre J. Gascou lorsqu'il écrit que de nombreux pérégrins volubilitains avaient acquis la *civitas romana* avant 44/45 ap. J.-C. L'auteur fonde sa déduction, comme il le souligne de façon claire, sur l'inscription de quelques citoyens de *Volubilis* dans les deux tribus, la *Quirina* et la *Galeria* dans laquelle est inscrit *M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus*. J. Gascou justifie cette générosité mis au crédit d'Auguste par la volonté de cet empereur de créer un noyau d'autochtones naturalisés ralliés à Rome et capables de propager les usages romains dans leur milieu autochtone[23].

Tout ceci est bien entendu une pure spéculation tout comme le *foedus* supposé avoir été conclu, selon le même auteur, entre *Volubilis* et l'Etat romain entre 33 et 25 av. J.-C.[24]. Il faut ajouter que les Volubilitains aisés inscrits dans la *Galeria* ou la *Quirina* sont, comme on le verra plus bas, ou bien les ascendants ou bien les descendants de citoyens romains originaires de communes romaines inscrites dans l'une de ces tribus et installés à *Volubilis* avant 44/45 ap. J.-C. à titre de simples résidants pour s'occuper de la gestion de leurs affaires commerciales ou de leur patrimoine foncier.

Quant aux notables d'origine allogène, leur identification na saurait se fonder uniquement sur des critères aussi évidents que ceux retenus pour les notables d'origine autochtone. Autrement dit, si l'on tient compte de l'indication des deux tribus, la *Quirina* et la *Galeria*, non conférées au municipe de *Volubilis*, ainsi que de la mention de deux gentilices impériaux, *Iulius* et *Flavius*, et de trois surnoms latins très caractéristiques portés par quelques notables, on ne peut considérer les porteurs de *nomina* italiens autres que ceux portés par les Volubilitains de souche comme allogènes[25].

pense la *civitas romana* en 89 av. J.-C.: *ILS*, 8888. Il y a également l'exemple très connu de *Seleucus* de *Rhosus* (*Rhodes*) sous Octavien: *FIRA*, I², 55.

22. La liste quasi-exhaustive des bénéficiaires *viritim* de la *civitas romana* dressée par Sherwin-White, *The Roman*, cit., pp. 292-329, inclut un nombre infime de ces nouveaux citoyens pendant la période comprise entre la fin du IIIe siècle av. J.-C. et le début de l'époque impériale; et témoigne ainsi de la parcimonie de *Rome* à concéder ce droit aux pérégrins pendant la période considérée.

23. J. Gascou, *La succession des bona vacantia et les tribus romaines de Volubilis*, « AntAfr », 12, 1978, pp. 115-21; Id., *Sur une inscription de Volubilis*, «AntAfr», 28, 1992, pp. 136-8.

24. M. Christol, J. Gascou, *Volubilis, cité fédérée?*, «MEFRA», 92, I, 1980, pp. 329-45.

25. Les gentilices italiens non portés par les Volubilitains identifiés comme autochtones sont les suivants: *Aelius* (tab. I, n. 85), *Cassius* (tab. I, nn. 33, 56), *Cornelius* (tab. I, n. 3), *Gellius* (tab. I, n. 19), *Iunius* (tab. 3, n. 70), *Lepidius* (tab. 4, n. 82), *Manlius* (tab. I, nn. 11, 13, 47), *Marcius* (tab. I, n. 48), *Marius* (tab. I, n. 54), *Ocratius* (tab. I, nn. 5, 20, 32, 40, 49).

Car, raisonner en termes de rareté ou d'absence d'un tel gentilice dans la nomenclature des Volubilitaines identifiés, avec assurance, comme autochtones peut induire en erreur et donner trop de poids à l'*argumentum ex silentio*. En témoigne la tendance qu'avaient les nouveaux citoyens romains et leurs descendants à dissimuler, à dessein, la trace de leur origine pérégrine, soit en choisissant des *nomina* prestigieux lors de leur naturalisation et délaissant celui de l'empereur qui leur a donné le droit de cité, soit en adoptant des *cognomina* latins et abandonnant leur ancien nom autochtone. L'exemple, cité plus haut, des Volubilitains autochtones identifiés d'après la tribu *Claudia* l'illustre parfaitement, et prouve en même temps que sans l'indication de cette tribu on serait presque dans l'impossibilité de les identifier comme tels.

L'analyse par contre des liens de parenté des porteurs de gentilices italiens à la lumière des pratiques onomastiques en vigueur à *Volubilis* révèle et l'origine allogène d'autres familles aisées et le phénomène des mariages mixtes entre des Volubilitaines autochtones et des Volubilitains d'origine allogène. Mais, identifions d'abord les Volubilitains allogènes d'après les critères cités *supra*.

1. Les notables d'origine allogène identifiés d'après la tribu *Galeria*:

- *Q. Caecilius Q(uinti) f(ilius) Gal(eria tribu) Plato* (TAB. I, n. 15)
- *L. Caecilius Ga[l(eria tribu) L]atro L. Caecili(i) [A]ntoniani f[ili]us* (TAB. I, n. 33)
- *L. Caecil(ius) L(ucii) f(ilius) Gal(eria tribu) Gellianus* (TAB. I, n. 35)
- *L. Caecilius L(ucii) f(ilius) Gal(eria tribu) Kassianus* (TAB. I, n. 36)

Compte tenu de l'assignation de la tribu *Galeria* à plusieurs municipes et colonies des provinces hispaniques sous Auguste, ces quatre *Caecilii* pouvaient être originaires de la Bétique ou de la Lusitanie ou bien de la Tarraconaise[26]. Cette thèse est corroborée par la fréquence du *nomen Caecilius* dans diverses cités romaines de la péninsule ibérique, comme en témoignent les inventaires réalisés par S. L. Dyson et R. C. Knapp[27].

26. J. W. KUBITSCHEK, *Imperium Romanum tributim discriptum,* Vindobonae 1889, pp. 167 s.

27. R. C. KNAPP, *The Origins of Provincial Prosopography in the West*, «AncSoc», 9, 1978, p. 212 et 220-2; S. L. DYSON, *The Distribution of Roman Republican Family Names in the Iberian Peninsula*, «AncSoc», 11-12, 1980-81, pp. 286 s.

2. Les notables d'origine allogène identifiés d'après la tribu *Quirina*:

- *Q. Caecil(ius) Q(uinti) f(ilius) Quir(ina tribu) Priscus Vol(ubilitanus)* (TAB. I, n. 4)
- *G. Gellius Q(uinti) fil(ius) Quir(ina tribu) Seneca Volubilitanus* (TAB. I, n. 19)
- *M. Caecil(ius) M(arci) f(ilius) Quirina (tribu) [I]bzatha* (TAB. I, n. 3): à première vue, cet exemple pose un réel problème en raison du *cognomen* libyque porté par le jeune homme décédé à l'âge de dix-sept ans. Son surnom *Ibzatha* impose de le ranger raisonnablement dans la catégorie des Volubilitains issus de familles autochtones. Or, étant donné le lien de parenté qui le rattache à sa demi-sœur *Cornelia Amma*, la fille d'un *Cornelius* originaire d'Espagne, comme on le verra *infra*, la présence du *cognomen* libyque perd de sa valeur comme critère d'identification de l'origine de la personne en question. Car, le lien de parenté entre *M. Caecilius Ibzatha* et *Cornelia Amma* prouve clairement que leur mère, inconnue par ailleurs, avait contracté un premier mariage avec un immigrant romain, ou son descendant, de la *gens Cornelia*. Après le décès de celui-ci, la mère inconnue s'est remariée avec un *M. Caecilius* lui aussi d'origine allogène, comme l'atteste la tribu *Quirina* dans laquelle est inscrit leur fils *M. Caecilius Ibzatha*. Le surnom libyque porté par ce dernier est fort probablement attribué à l'initiative de la mère qui ne pouvait être qu'une autochtone. La mère a agi ainsi par un pur attachement à ses origines culturelles ou par son désir de conserver le souvenir d'un proche disparu appelé lui aussi *Ibzatha*. Son mariage avec un immigré romain, ou son descendant, n'a pas été donc un obstacle à la survivance de la culture autochtone au sein du couple. L'exemple, traité *infra*, de *Valeria Myggyn*, la sœur de *M. Valerius Sassius Pudens*, illustre également le même phénomène (TAB. I, n. 53). L'épigraphie de *Volubilis* fournit de plus un exemple témoignant, de façon claire, de l'habitude de donner aux enfants des surnoms libyques[28].

Quant à la patrie d'origine de ces allogènes, ou leurs descendants, installés à *Volubilis* avant 44/45 ap. J.-C., elle ne peut être déterminée avec précision. Peut-être est-elle située en Italie où la tribu *Quirina* est conférée à des communes comme *Antium*, *Reate* et *Amiternum*[29].

28. *M. Gabinius A(uli) fil(ius) Claud(ia tribu) Gellianus*, le père de *Gabinia Babbus* (TAB. n. 18).

29. KUBITSCHEK, *Imperium*, cit., pp. 11, 54 et 59.

3. Les notables d'origine allogène identifiés d'après les surnoms latins:

• *Cornelia Amma* (TAB. 1, n. 3): d'après les sources épigraphiques, le surnom *Amma* ne se rencontre, en nombre assez élevé, que dans les provinces hispaniques, notamment en Tarraconaise[30]. *Cornelia Amma*, la demi-sœur de *M. Caecilius Ibzatha*, serait donc la fille d'un *Cornelius* ayant probablement fait partie des premiers immigrés romano-hispaniques à *Volubilis* avant 44/45 ap. J.-C. Comme on l'a noté plus haut, l'épouse autochtone de ce *Cornelius* contracta un second mariage après son décès. Le nouveau mari qu'elle a épousé est un allogène lui aussi, comme en témoigne sa tribu *Quirina* accolée à la nomenclature de son fils *M. Caecilius Ibzatha*.

• *M. Valerius Honoratus Tusci fil(ius)* (TAB. 1, n. 23): S. Bussi a déjà attiré l'attention sur la spécificité du *cognomen Tuscus* porté par trois générations de la famille des *Valerii* à laquelle appartient ce personnage. Sa transmission de père en fils reflète la volonté de ces *Valerii* à manifester l'ingénuité de leur ascendance ainsi que leur attachement affectif à la patrie, la Toscane, de leur ancêtre installé de bonne heure dans la *civitas* pérégrine de *Volubilis*.

• *Val(erius) Balb(us)* (TAB. 4, n. 83): comme le surnom *Amma*, le *cognomen Balbus* se rencontre fréquemment dans les province de la péninsule ibérique, en particulier en Bétique[31]. Ce qui milite en faveur de la thèse de son origine hispanique.

4. Les notables d'origine allogène identifiés d'après les gentilices impériaux, *Iulius* et *Flavius*:

• *T. Flavius Germanus* (TAB. 2, n. 65), le père de *Flavia Germanilla* (TAB. 3, n. 69), flaminique de la province de Tingitane: d'après les deux premiers éléments de sa dénomination, *T. Flavius*, ou son ascendant, a reçu le droit de cité sous Vespasien ou Titus pour avoir rendu des services à l'Etat romain en qualité de recrue de l'armée auxiliaire. Si, par ailleurs, ces services étaient d'une autre nature, *T. Flavius* serait probablement un notable autochtone de l'une des tribus de la Tingitane. Mais, dans tous les cas, son exemple importe peu pour notre propos. Il témoigne par contre de l'installation de

30. En Lusitanie, on recense un seul exemplaire (*CIL* II, 880), en Bétique deux (*CIL* II, 1140; *HEp*-04, 1000), en Tarraconaise onze (*CIL* II, 2668, 5694, 5696, 5798; *AE* 1977, 448; *AE* 1993, 1031; *AE* 1994, 965; *AE* 2007, 787; *HEp*-07, 01086; *HEp*-08, 595; *EE* VIII, 133).

31. On le rencontre par exemple à *Emerita* (*AE* 1967, 192) en Lusitanie; à *Malaca* (*CIL* II, 1967) en Bétique; à Carthagène (*CartNova*, 00073 = J. M. ABASCAL, S. F. RAMALLO, *La ciudad de Carthago Nova: la documentación epigráfica*, Murcia 1997, n. 73) en Tarraconaise.

nouveaux citoyens romains, probablement en tant qu'*incolae*, dans une cité romaine autre que leur patrie.

- *Sex(tus) Iuli(us) Primigenius* (TAB. 4, n. 76)
- *Iul(ius) Fel(ix)* (TAB. 4, n. 81)
- *C(aius) Iu[lius---et---] Sosibian[us duumviri---]* (TAB. 5, n. 88)

Ces deux *patroni* d'affranchis et le *duumvir* portent un gentilice qu'adoptèrent habituellement les pérégrins qui reçurent la *civitas romana* sous César ou Auguste. Comme on l'a souligné *supra*, le droit de cité a été rarement octroyé *viritim* à des étrangers avant l'époque claudienne. Sa concession a été plus rare encore avant la fin de la République; et ce n'est qu'avec César qu'on assiste à un changement radical dans la politique romaine en matière de la promotion juridique des étrangers hors d'Italie. L'octroi en bloc du droit de cité aux pérégrins de *Gadès*, par exemple, est mis à son crédit. Les habitants libres de *Tingi* ou d'*Utica* ont bénéficié à leur tour de l'assouplissement de cette politique sous Octavien qui leur accorda tous la citoyenneté romaine[32]. Or, dans ces trois *civitates* devenues dès lors municipes romains, *Gadès* et *Utica*, et colonie romaine, *Tingi*[33], on enregistre un faible taux du *nomen Iulius*. L'onomastique de *Gadès* en fournit un nombre très faible, celle de *Tingi* à peine un seul exemplaire et d'*Utica* Deux[34]. De telles données chiffrées ne laissent par conséquent aucune possibilité de déterminer l'origine géographique des trois *Iulii* de *Volubilis*. Sont-ils originaires des provinces hispaniques ou africaines ou d'une autre province romaine? On n'en sait rien. La mention de la tribu *Quirina* pour deux autres *Iulii* volubilitains n'appartenant pas à l'élite locale n'est d'aucun secours[35].

Néanmoins, l'origine libertine des deux *patroni Iulii* n'est pas écartée, compte tenu du nombre assez élevé des surnoms caractéristiques des affranchis portés par la plupart des *Iulii* volubilitains[36].

32. Voir *supra* note 15.

33. Sur le statut colonial de *Tingi*, voir en dernier lieu A. RHORFI, *La contribution de la numismatique à la connaissance de la date de la fondation coloniale de Tingi*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 2147-62.

34. Sur les *Iulii* de *Gadès*, cfr. KNAPP, *The Origins*, cit., pp. 213-4; sur ceux d'*Utica* M. DONDIN-PAYRE, *Recherches sur un aspect de la romanisation de l'Afrique du nord: l'expansion de la citoyenneté romaine jusqu'à Hadrien*, «AntAfr», 17, 1981, p. 119; sur celui de *Tingi* J. MAZARD, *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque* (*CNNM*), Paris 1955, n. 614.

35. *IAMar., lat*., 488. Cette inscription est gravée sur une table de bronze mutilée.

36. Ces *Iulii* sont: *Iul(ius) Narcissus* et *Iul(ius) Nasser* (*IAMar., lat*., 491a) membres de l'association des *Cultores Augusti*; *L. Iuli(us) Victor* (*IAMar., lat*., 604); *Iulia Gaia* (*IAMar., lat*., 606); *Iul(ius) Clarus* (*IAMar., lat*., 832).

5. Les notables d'origine allogène identifiés d'après les liens de parenté: l'exemple de deux familles volubilitaines reconnues précédemment comme allogènes d'après la tribu *Quirina* et le *cognomen Tuscus* illustre mieux que tout l'intérêt des liens familiaux pour déterminer l'origine des notables de *Volubilis*.

A partir des dénominations fournies par deux dédicaces élevées en l'honneur de la famille des *Valerii Tusci* (TAB. I, nn. 23-24), on peut reconstituer, sans peine, le stemma suivant:

(M) Val(erius) Tuscus
|
M. Valerius Honoratus Tusci f(ilius) Decurio Aedilis IIviralis
|
(M.) Valerius Tuscus pater
|
M. Valerius Honoratus Tusci f(ilius) Honorati nepos

L'indication de la filiation des dédicants et des dédicataires par les mots *filius*, *pater* ou *nepos*, permet donc de disposer de la nomenclature de ces *Valerii* sur trois générations. Une troisième dédicace (TAB. I, n. 50) mentionnant l'épouse de *Sex. Valerius Priscus*, *Valeria Caeciliana*, augmente le nombre de cette famille d'un membre. Le texte épigraphique fait allusion au père de *Valeria Caeciliana*, *Valerius Tuscus*, comme ordonnateur de l'inscription honorifique. Or, il se trouve que ce *Valerius Tuscus* est le père également de *M. Valerius Honoratus Tusci f(ilius) Honorati nepos*. Grâce à une autre base de statue (TAB. I, n. 4) honorant la mémoire de *Q. Caecilius Q(uinti) f. Quirina (tribu) Priscus Volubilitanus*, décédé à l'âge de dix-sept ans, on apprend que *Sex. Valerius Priscus* et son épouse *Valeria Caeciliana* ont eu une fille appelée *Valeria Prisca*. Cette dernière, qui a élevé une statue pour son fils à titre posthume, est identifiée comme la fille des deux *Valerii*, *Priscus* et *Caeciliana*, d'après son *cognomen* paternel *Priscus*. Ce même surnom est porté aussi par son fils défunt *Q. Caecilius Q(uinti) f. Quirina (tribu) Priscus Volubilitanus*. L'indication de la tribu *Quirina* dans la nomenclature de celui-ci montre que sa mère *Valeria Prisca*, qui appartient à la branche des *Valerii Tusci* d'origine allogène, a contracté un mariage avec *Q. Caecilius*, issu de la branche des *Caecilii* d'origine allogène elle aussi.

A la lumière de ces données onomastiques, le stemma suivant peut être donc construite:

(M.) Valerius Tuscus pater (père de *M. Valerius Honoratus Tusci f. Honorati nepos*)
|
Valeria Caeciliana Tusci fil(ia) Sex(ti) Val(erii) Prisci uxor
|
Valeria Prisca ——— (épouse de) *Q. Caecilius*
|
Q. Caecilius Q(uinti) f(ilius) Quirina (tribu) Priscus Vol(ubilitanus)

Un cas similaire d'autres notables allogènes mérite d'être ajouté au précédent. C'est celui de *M. Valerius Sassius Pudens*, frère de *Valeria Myggyn Pudentis fil(ia)* (TAB. 1, n. 53) et époux d'*Ocratiane Ocrat(i) f(ilia)*, flaminique de la province de Tingitane (TAB. 1, n. 20):

- *Valeriae Myggyn Pudentis fil(iae) / M. Val(erius) Sassius Pudens sorori* (TAB. 1, n. 53)
- *[---]e Ocratiane Ocrati f(iliae) / [M. Val(erius) S]assius Pude[ns] uxor[i---]* (TAB. 1, n. 20)

Le *cognomen* libyque *Myggyn* porté par *Valeria* dont la filiation est indiquée par le surnom latin *Pudens*, pourrait laisser entendre qu'il s'agit ici d'une famille autochtone. Le mariage de *M. Val(erius) Sassius Pudens*, le frère de *Valeria Myggyn*, avec la descendante d'une illustre famille italienne, la flaminique *Ocratiane*, passerait par conséquent pour un mariage mixte.

Mais, une telle interprétation laisse de côté l'éventualité de la transmission du *cognomen* libyque *Myggyn* par une mère d'origine autochtone. Le cas de *M. Caecilius Ibzatha* souligné *supra* l'illustre avec plus de probabilité. L'épigraphie, il est vrai, n'a conservé aucune trace susceptible de révéler l'identité et le statut juridique des deux mères, celles d'*Ibzatha* et de *Myggyn*. L'exemple pourtant de *Q. Gellius Gellianus*, inscrit dans la tribu *Quirina*, donc un citoyen romain d'origine allogène, prouve sans conteste l'existence de mariage mixtes entre des Volubilitains, à l'origine des immigrés romains ou leurs descendants, et des femmes autochtones, citoyennes romaines ou pérégrines. Le notable en question, *Q. Gellius Gellianus*, a épousé une femme de la branche des *Caecilii* autochtones, *Caecilia Dideiia* (TAB. 1, n. 19).

La liste de ces allogènes identifiés par les liens de parenté pourrait s'allonger encore si l'on tient compte des deux exemples suivants:

- *Marcia Marcellina Claudiae Proculae mater* (TAB. 1, n. 48)
- *Maria Liciniana* la mère de *[L.? Va]lerius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Licinianus Vol(ubilitanus)*, et l'épouse de *Val(erius) Caecilianus Appiani (filius) pater* (TAB. 1, n. 54)

Seulement, on ne peut établir l'origine exacte ou probable de *Marcia Marcellina* et de *Maria Liciniana*. Seraient-elles les descendantes d'immigrants ayant élu domicile à *Volubilis* avant 44/45 ap. J.-C.? C'est possible. Car, outre *Marius* et *Marcius*, d'autres *nomina* italiens tels que *Cassius*, *Iunius*, *Lepidius* et *Manlius*, sont très peu représentés parmi les gentilices italiens relevés à *Volubilis*[37]. Ils sont de plus portés par des notables dont la dénomination ne recèle aucun élément pouvant renvoyer à une origine autochtone. Les liens matrimoniaux unissant certains d'entre eux, comme *Cassia Caeciliana*, la mère de *L. Caecilius Ga[l(eria tribu) L]atro L. Caecili(i) [A]ntoniani f[ili]us* (TAB. 1, n. 33), donc épouse de *L. Caecilius Antonianus Gal(eria tribu)*, suggère davantage que les porteurs de ces gentilices italiens, peu fréquents à *Volubilis*, sont des immigrés, ou leurs descendants, installés a *Volubilis* avant sa municipalisation.

A partir de l'ensemble des critères adoptés dans le but de déterminer l'origine, autochtone ou allogène, des membres de l'élite volubilitaine, l'on constate donc que celle-ci était composite. Sans prétendre à l'exhaustivité, puisqu'on est dépendant de l'état de la documentation, les listes dressées montrent que le nombre de notables des deux catégories est assez élevé. Elles reflètent aussi l'importance de *Volubilis* comme place commerciale où s'échangeaient des marchandises importées du monde romain et des produits locaux destinés à l'exportation[38]. Cette activité a débuté depuis la fin du II^e^ siècle av. J.-C. et s'est maintenue avant de s'intensifier à la fin du I^er^ siècle av. J.-C., comme l'attestent les matériaux amphoriques et céramiques provenant, en grande partie, d'Italie[39]. Plusieurs intermédiaires ont assuré

37. On relève trois occurrences de *Manlius* (TAB. 1, nn. 11, 13, 47), deux de *Cassius* (TAB. 1, nn. 33, 56) une de *Iunius* (TAB. 3, n. 70) et une de *Lepidius* (TAB. 4, n. 82).

38. Ces produits locaux pourraient être, par exemple, des bêtes sauvages ou des biens de consommation périssables ne nécessitant pas d'emballage amphorique. Voir à cet égard, L. CALLEGARIN, *La Maurétanie de l'ouest et Rome au I^er^ siècle av. J.-C.: approche amphorologique*, dans *L'Africa romana XIII*, p. 1352.

39. Ces matériaux consistent essentiellement en amphores vinaires Dressel 1 d'Italie datées da la fin du II^e^ siècle av. J.-C. et des céramiques campaniennes B-oïde de la même époque. Une bonne quantité de ces produits ont été découverts à *Volubilis* et dans les autres centres urbains de la Maurétanie occidentale. Leur alimentation du marché mau-

le bon déroulement des échanges commerciaux depuis le cheminement des produits à échanger jusqu'à leur écoulement sur le marché auquel ils sont destinés. La continuité des liens commerciaux entre *Volubilis* et des régions d'Italie, et dans une moindre mesure d'Espagne, a poussé les armateurs ou bien les intermédiaires commerciaux italiens, et aussi romano-hispaniques, à ouvrir des *tabernae* dans la ville maurétanienne. Ces *tabernae* étaient gérées par des agents (*institores*) désignés par leurs patrons restés en Italie ou en Espagne. Les agents commerciaux pourraient être les fils de ces grands commerçants ou leurs esclaves ou leurs affranchis. Il se peut également que certains intermédiaires commerciaux, de rang modeste, aient commercialisé eux-mêmes une partie des produits importés d'Italie ou d'Espagne[40]. Au fil du temps, quelques-uns des agents ou des commerçants modestes, ont pu amasser une fortune qu'ils ont investie dans l'achat de terres environnantes de *Volubilis*. Au moment de l'octroi du statut de municipe romain à cette dernière en 44/45 ap. J.-C., ces citoyens romains, d'Italie ou des provinces hispaniques, ont été intégrés au corps des citoyens du nouveau municipe, en raison de leur domiciliation. En devenant des citoyens du municipe de *Volubilis*, ils n'ont pas perdu pour autant la tribu dans laquelle ils avaient été enregistrés, comme l'attestent les tribus *Quirina* et *Galeria* mentionnées dans la nomenclature de certains d'entre eux. C'est le cas également du fameux notable autochtone *M. Val(erius) Severus Bostaris f(ilius)* (TAB. 1, n. 25) qui a conservé sa tribu *Galeria* après la date même de 44/45 ap. J.-C. où les nouveaux citoyens romains d'origine volubilitaine ont eu pour tribu la *Claudia*.

rétanien a perduré tout au long du 1er siècle av. J.-C., ainsi que d'autres produits comme les amphores Dressel 2/4 d'Espagne et la céramique grise d'*Ampurias*. Dès la fin du 1er siècle av. J.-C., ils seront tous relayés par les céramiques sigillées d'Italie et d'Espagne. La bibliographie relative à la découverte de ces matériaux est très longue. Pour cette raison, on renvoie à titre indicatif, à quelques travaux récemment publiés comme celui de L. PONS PUJOL, *La economia de la Mauretania Tingitana y su relación con la Baetica en Alto Imperio*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1251-1289; CALLEGARIN, *La Maurétanie*, cit., pp. 1333-62; A. RHORFI, *Effets de la domination romaine en Méditerranée occidentale sur l'économie de la Maurétanie occidentale au Ier siècle av. J.-C.*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 537-48; V. BRIDOUX, *Les importations italiennes en Maurétanie occidentale*, «BAM», 21, 2009, pp. 153-83.

40. Sur les divers organes assurant le transport et la commercialisation des produits de consommation entre différentes régions du monde romain, cf., en particulier, J.-J. AUBERT, *Les Institores et le commerce maritime dans l'Empire romain*, «Topoi», 9, fascicule 1, 1999, pp. 145-64.

TAB. 1 Notables locaux mentionnés sur des bases de statues

IAMar., lat. **et provenance**	**Dédicataire**	**Qualité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
1. 370, b. Près du Capitole	*[Ca]ecilia [V]aleriana [?]Caec(ilii) Saturn(ini) f(ilia)*		Le frère de la dédicataire: *L. Caecilius Rogatus frater sorori*
2. 375, b. Dans la maison de l'*atrium* aux pilastres	*M. Annius Maturus C(aii) A[nnii] Rufi fil(ius) Claudia (tribu) Vol(ubilitanus)*		La mère du dédicataire: *Caecilia Polionilla mater filio*
3. 424. *Decumanus Maximus*	*M. Caecil(ius) M(arci) f(ilius) Quirina (tribu) [I]bzatha Ann XVII*	A reçu la promesse d'être agrégé à l'ordre équestre	La demi-sœur maternelle du défunt mort à 17 ans: *Cornelia Amma fratri*
4. 425. *Forum*	*Q. Caecil(ius) Q(uinti) f(ilius) Quir(ina tribu) Priscus Vol(ubilitanus) Ann XVII*	Agrégé à l'ordre équestre	La mère du défunt mort à 17 ans: *Valeria Prisca filio*
5. 426. Hors contexte	*[T. O]crat(ius) Valerianus v(ir) c(larissimus)*	Questeur propréteur de la Bétique	Probablement le frère du dédicataire: le chevalier non mentionné *Q. Ocratius Titianus fratri*
6. 427. Dans le vestibule du palais dit de Gordien	*L. Pompeius M(arci) f(ilius) Claudia (tribu) Senior Volubilitanus*	Agrégé à l'ordre équestre sous Antonin le Pieux	Les 2 fils du dédicataire: *Pompeius Antonianus et Pompeius [[Manlianus]] filii*
7. 429. Hors contexte	*[M. A]emilius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Severus*	Décurion, *duumvir*, flamine	L'épouse du dédicataire: *Aemilia Urbana uxor*, et les deux affranchis de l'honoré: *Aemilii Narcissus et Gandaro lib(erti)*
8. 431. Près du *Forum*	*[L. Antonius---?] Ann[---?] XXIIII*	Décurion? ancien édile	Le père du défunt: *L. Ant(onius) Ianuarius pater filio*
9. 432. Près du *Forum*	*L. Antonius Lucianus Ann XXIIII*	Décurion	Le père du défunt: *L. Ant(onius) Ianuarius pater filio*
10. 433. Prés du Capitole	*L. Ca[ecilius L(ucii) fil(ius)] Clau[dia (tribu)]*	Edile, décurion	Le fils du dédicataire: *L. Caec(ilius) Rog[at]u[s L(ucii)] f(ilius) patri*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

IAMar., lat. **et provenance**	**Dédicataire**	**Qualité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
11. 434. *Forum*	*[L?] Caecilius L(ucii) f(ilius) Caecilianus*	Edile, *duumvir*, flamine de *Volubilis*	La belle-fille du dédicataire: *Manlia Romana nurus socero*
12. 435. *Forum*	*L. Caecilius Luci(i) fil(ius) Claud(ia tribu) Clemens Annorum XXXIII*	Décurion, ancien *duumvir*	La mère du dédicataire: *Caecilia Caeciliana filio*
13. 436. Base disparue	*L. Caec(ilius) Caecilianus filius Clemens*	Décurion	L'épouse du dédicataire: *Manlia Romana mater*
14. 437. *Forum*	*Q. Caecilius Q(uinti) filius Domitianus Claudia (tribu) Volubilitanus Annorum XX*	Décurion	Le père et la mère du dédicataire: *Q. Caecilius Sen[e]ca et Caec[ilia] Antonia parentes*
15. 438. *Forum*	*Q. Caecilius Q(uinti) f(ilius) Gal(eria tribu) Plato*	Edile, *duumvir*, flamine de *Volubilis*	La fille du dédicataire: *Caecilia Caeciliana filia patri*
16. 439. *Forum*	*Fabia Bira Izeltae f(ilia)*	Première flaminique de *Volubilis*	L'affranchi de l'époux de la dédicataire: *M. Val(erius) Severi lib(ertus) Antiochus*
17. 440. *Forum*	*[Fabia] Bira [I]zeltae f(ilia)*	Première flaminique de *Volubilis*	Les trois neveux paternels de la dédicataire: *[Fa]bii Crispus et Caecilianus et Rogatus Crispi f(ilii) amitae*
18. 441. *Forum*	*M. Gabinius A(uli) fil(ius) Claud(ia tribu) Gellianus*	Décurion, flamine de *Volubilis*	La fille du dédicataire: *Gabinia Babbus patri*
19. 442. Base remployée	*G. Gellius Q(uinti) fil(ius) Quir(ina tribu) Seneca Volubilitanus Annor XVIII*	Décurion	Le père et la mère du dédicataire: *(Q.) Gellius Gellianus pater et Caecilia Dideiia mater*
20. 443. Hors contexte	*[---e] Ocratiane Ocrati f(ilia)*	Flaminique de la province de Tingitane	L'époux de la dédicataire: *[M. Val(erius) S]assius Pude[ns] uxor[i---]*
21. 444. Dans le palais dit de Gordien	*M. Pomp(eius) L(ucii) f(ilius) Claud(ia tribu) Antonianus Volubilitanus*	Décurion	Le frère du dédicataire: *L. Pomp(eius) L(ucii) f(ilius) [[Manlianus]] fratri*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

IAMar., lat. **et provenance**	**Dédicataire**	**Qualité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
22. 445. Dans le palais dit de Gordien	*M. Pomp(eius) L(ucii) f(ilius) Claud(ia tribu) Antonianus Volubilitanus*	Décurion	Le frère du dédicataire: *L. Pomp(eius) L(ucii) f(ilius) [[Manlianus]] fratri*
23. 446. Sur le *Cardo*	*M. Valerius Honoratus Tusci fil(ius)*	Décurion, ancien édile, ancien *duumvir*	Le fils du dédicataire: *(M) Val(erius) Tuscus patri*
24. 447. Sur le *Cardo*	*M. Val(erius) Honoratus Tusci f(ilius) Honorati nepos An XVII*		Le père du dédicataire: *(M. Valerius) Tuscus pater*
25. 448. *Forum*	*M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria tribu) Severus*	Édile, sufète, *duumvir*, premier flamine de *Volubilis*, ambassadeur	L'épouse du dédicataire: *Fabia Bira Izeltae f(ilia) uxor*
26 449. Hors contexte	*M. Va[l(erius) Severus] et Fab[ia Bira]---*		? (mutilé)
27. 450. *Forum*	*? Dec(urion)---[ob me]rita [eius---ex decreto] ord(inis)--*		? (mutilé)
28. 451. *Forum*	*L. Caecilius L(ucii) f(ilius) Claudia (tribu) Silvanus*	Cavalier de la *I Alae Augustae*	La mère, *Caecilia Modesta mater*, et le frère du dédicataire, *Caecilius Modestus frater*
29. 452. Hors contexte	*[---A]ntoniana*		Probablement le père de la dédicataire: *[S]ex(tus) Antonius Valerianus*
30. 453. Hors contexte	*L. Antonius Nerva Annorum XXV*		? (mutilé)
31. 454. Près du *Cardo*	*Antonia Didei*		Probablement l'époux ou le frère de la dédicataire: *Sex(tus) Antonius Valerianus*
32. 455. *Forum*	*C. Caecil(ius) L(ucii) fil(ius) Claudia (tribu) Flaccus Ann XXV*		Les demi-frères du dédicataire: *T. Ocr[a]t(ius) Valerianus [v(ir)] c(larissimus) et Q. Ocrat(ius) Titianus [v(ir) e(gregius)] fratri*
33. 456. *Forum*	*L. Caecilius Ga[l(eria tribu) L]atro L. Caecili(i) [A]ntoniani f[ili]us*		La mère du dédicataire, *Cassia Caeciliana mater*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

IAMar., lat. **et provenance**	**Dédicataire**	**Qualité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
34. 457. Près de l'arc de Caracalla	*L. Caec(ilius) L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Fronto Volubilitanus Annor XXV*		La belle-mère du dédicataire décédé à Rome à l'âge de 25 ans: *Cae[c(ilia)] Caeciliana privigino*
35. 458. Près de l'arc de Caracalla	*L. Caecil(ius) L(ucii) f(ilius) Gal(eria tribu) Gellianus*		Le frère du dédicataire: *M. Caecil(ius) Fuscinus* frater et sa mère *Aemilia Honorata mater*
36. 459. *Forum*	*L. Caecilius L(ucii) f(ilius) Gal(eria tribu) Kassainus*		Les parents non nommés
37. 460. *Forum*	*L. Caecil(ius) L(ucii) f(ilius) Clau(dia tribu) Plato*		Le père et la mère: *L. Caecil(ius) Celsinus pater et Valeria Gaetula mater*
38. 461. *Forum*	*Caeci[ilia---] L. Caecil(ii) A[---fil(ia)] Volubi[litana---]*		
39. 462. *Forum*	*Caecilia Caecili[ana]*		Le père et la mère: *L. Caecilius Caec[ilia]nus et Valeria Manlia*
40. 463. *Forum*	*Caecil[i]a Romana*		Les demi-frères: *T. Ocr[at]ius [Vale]rian[us v(ir)] c(larissimus) et Q. [O]crat(ius) Titianus v(ir) e(gregius) fratres*
41. 464. Sur le *decumanus maximus*	*M. Claudius Q(uinti) f(ilius) Germanus Volubilitanus Ann VIII*		Le père et la mère: *Q. Cl(audius) Saturninus et Flavia Germanilla filio*
42. 465. Hors contexte	*M. Fabius L(ucii) fil(ius) Cl(audia tribu) Rogatus ann. XVII*		Le père du dédicataire: *L. Fabius Crispus pater filio*
43. 466. *Forum*	*L. Fabius L(ucii) f(ilius) Cl[a]u[d]ia (tribu) Romanus*		Les deux frères du dédicataire: *Fabius Manlian(us) et Fabius Saturnin(us) fratres*
44. 467. *Forum*	*Fabia L(ucii) f(ilia) Manliana Vol(ubilitana) Pompeii Senioris uxor*		Les deux fils de la dédicataire: *Pompeius Antonianus et Pompeius [[Manlianus]] filii*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

IAMar., lat. **et provenance**	**Dédicataire**	**Qualité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
45. 468. *Forum*	*Fabia Rusticilla*		Le frère de la dédicataire: *L. Fab(ius) Saturninus sorori*
46. 469. Près du palais dit de Gordien	*Mamilia C(aii) f(ilia) Lucil[la] ex Baetica municipio conobaria Annorum XXXIII*		L'époux de la dédicataire: *L. Val(erius) Saturninus uxori*
47. 470. Hors contexte	*An. XVI---* (mutilé) (le fils de la dédicant: sans doute un *Caecilius)*		La mère du dédicataire: *Manlia Romana fil(io) piissimo pos(uit)*
48. 471. Hors contexte	*Marcia Marcellina Claudiae Proculae mater*		*Q. Cl(audius) Saturninus*: peut-être un parent de *Claudia Procula*
49. 472. Piédestal disparu	*Ocratia L(ucii) filia Corn[elian]a*		?
50. 475, a. Près du *Decumanus Maximus*	*Valeria Caeciliana Tusci fil(ia) Sex(ti) Val(erii) Prisci uxor*		Le père de la dédicataire: *Val(erius) Tuscus pater*
51. 475, b. Près du *Decumanus Maximus*	*Va[leria]---Max [---?]---Mariti---*		? (mutilé)
52. 476. Hors contexte	*Valeria Q(uinti) f(ilia) Gelliana*		Le père et la mère: Q. *Val(erius) Masculus et Gabinia Anulla parentes*
53. 477. *Forum*	*Valeria Myggyn Pudentis fil(ia)*		Le frère de la dédicataire: *M. Val(erius) Sassius Pudens sorori*
54. 478. *Forum*	*[L.? Va]lerius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Licinianus Vol(ubilitanus) Ann III*		Le père et la mère: *L. Val(erius) Caecilianus Appiani (filius) pater et Maria Liciniana mater*
55. 479. Dédicace disparue	*L. Valerius L.(ucii) f(ilius) Claud(ia tribu) Annor XVII*		Le père: *M. Valerius Peregrinus pater*
56. 480. Hors contexte	*M. Val(erius) Rogatus Annorum XI*		Le père et la mère: *[?] Val(erius) Marcus [e]x dec(urione) vet(eranus) et [C]assia Rogata filio*
57. 481. Près du palais dit de Gordien	? (le fils ou la fille des dédicants)		Le père et la mère: *L. Val(erius) Saturninus et Val(eria) Caeciliana fil(io)/ae)*

(*suit*)

TAB. 1 (*suivi*)

***IAMar., lat.* et provenance**	**Dédicataire**	**Qualité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
58. 482. Hors context	*]nus et Va[----]na filius piissimus*		? (mutilé)
59. 484.Près du *forum*	----]?		? (mutilé)
60. 485. Hors contexte	----]?		? (mutilé)
61. 486. Hors contexte	----]?		*pater* (?)
62. 487. Hors contexte	----]?		? (mutilé)
63. 489. *Forum*	*L. Fabius*		? (mutilé)

TAB. 2 Notables locaux mentionnés sur des piédestaux ou des autels consacrés à des divinités

IAMar., lat	**Divinité**	**Dédicant(s) et leur(s) qualité(s)**
64. 342	Cérès	*[Fabia] Bira [Izeltae f(ilia)] Flami[nica---]* (de *Volubilis*)
65. 351. Dans le péristyle de la maison de Germanus	Génie de la maison	*T. Flavius Germanus* (le père de la *flaminica provinciae Tingitanae*, *Flavia Germanilla*)
66. 365. Près de la porte sud-ouest	Le dieu Saturne ou Sylvain	*Claudia Procula f[e/mina?] e / honestissi / [mae]---ex te[stamento]-*
67. 368. *Forum*	?	*Fab]ia [Bira Iz]eltae fil(ia) Flaminica prima* de *Volubilis*

TAB. 3 Notables locaux mentionnés sur des stèles funéraires

IAMar., lat	**Défunt**	**Qualité(s)**	**Ordonnateurs(trices)/ qualité**
68. 504	*M. Aemilius Severus Annor LVII*	Décurion, *duumvir*, flamine de *Volubilis*	Les affranchis du défunt: *Aemilia Urbana et Aemilius Narcissus*
69. 505	*Fl(avia) T(iti) fil(ia) Germanilla An LXXII*	Flaminique de la province de Tingitane	?
70. 507	*C. Iun(ius) Iu[---] Sen(ior)*	Questeur, *duumvir*, flamine de *Volubilis*	?

TAB. 4 Notables locaux, *Patroni* d'affranchis

IAMar., lat	***Patronus(a)***	**Affranchi(e/s/es)**	**Qualité**
71. 345. Autel remployé dédié à *Diana Augusta*	*Sex(tus) Iuli(us) Primigenius*	*Sex(tus) Iulius Epictetus*	Sévir
72. 352. Autel dédié à *Isis Augusta* / *Forum*	*L. Caec(ilius) [C]aecilianus*	*[L(ucius)] Caecilius Felix*	Sévir
73. 367. Autel dédié à *Venus Augusta* / près du Capitole	*Caeciliorum*	*L(ucius) Caecilius Vitalis*	Sévir
74. 379. Base de statue / *forum*	*L. Annius Honoratus*	*L(ucius) Annius Matun*	Sévir
75. 429. Base de statue / Hors contexte	*[M. A]emilius L(ucii) f(ilius) Cl(audia tribu) Severus* Décurion, *duumvir*, flamine de *Volubilis*	*Aemilius Narcissus et Aemilius Gandaro*	
76. 491,e. Corniche d'un *sacellum* / hors contexte	*Sex(tus) Iuli(us) Primigenius*	*Sex(tus) Iulius Epictetus*	Membre de l'association des *Cultor(es) August(i)*
77. 491,e. Corniche d'un *sacellum* / hors contexte	*M. Annius Heutyches*	*M(arcus) Annius Primus*	Membre de l'association des *Cultor(es) August(i)*
78. 504. Stèle	*M. Aemilius Severus Annor LVII* Décurion, *duumvir,* flamine de *Volubilis*	*Aemilia Urbana et Aemilius Narcissus*	
79. 563. Stèle	*Cae(cilius) Antinous*	*Cae(cilia) Dativa et (Caecilius) [P]rimus*	
80. 565. Stèle	*Caec(ilius) Clemens*	*Caecil(ia) Iuste*	
81. 601. Stèle disparue	*Iul(ius) Fel(ix)*	*Iul(ius) Fortun(a)t(us)*	
82. 612 . Stèle	*(Lepidius)*	*Lepidia Zinit et Lepidius Felix*	
83. 652. Stèle	*Val(erius) Balb(us)*	*K(assius?) Sue[tus?] liberto*	
84 *AE* 1986, 734, a et b. Autel	*[V]ale[ri]us Turno*	*[V]ale[ri]us Victor libertus Turnonis Sutor*	Cordonnier
85. *AE* 1987, 1107. Stèle	*(A)elia Manrellia*	*(A)elius Meneaidi*	
86. *AE* 1987, 1111. Stèle	*Cae(cilius) Clemens*	*(Caecilii) lib(ertii)*	
87. AE 1987, 1113. Stèle	*Caecilia Mus(a) patrona*	*C(a)ecilia E(u)torpe*	

TAB. 5 Notables locaux mentionnés sur un édifice restauré

Référence	**Noms**	**Qualité**
88. *AE* 1987, 1105	*C(aius) Iu[lius---et---] Sosibian[us duumviri---]*	*Duumviri*

HAKIM AMMAR, MERIEM HANSALI

Étude d'une mosaïque: pavement d'un pressoir à *Sala* (Maroc)

La mosaïque qui tapisse l'espace de presse d'un des pressoirs du quartier à vocation artisanale et commerciale du site de *Sala* a particulièrement éveillé notre intérêt par son originalité qui oppose sa nature à sa fonction: nous rencontrons rarement des pressoirs dont le sol est décoré de *tessellatum*. Notre étude a pour but, outre de décrire cette mosaïque en adoptant une démarche analytique basée sur l'observation très détaillée de ses composantes, de livrer des données chronologiques sur ce pavement. La question sur l'emploi que le propriétaire a fait de cette mosaïque en la choisissant pour tapisser le sol de l'air de pressurage de son pressoir, a suscité également, de notre part, plus d'une conjecture.

Mots clés: mosaïque géométrique, pressoir, artisanat, *Sala*, Maroc occidental.

Introduction

A *Sala*, les sols rencontrés sont, entre autres, en *opus spicatum*, en terre battue, dallé, en mortier ou en mosaïque. Appartenant au dernier type de ces sols cités, la mosaïque qui couvre l'aire de pressurage du pressoir H1 dans le quartier à vocation artisanale et commerciale distingue *Sala* des autres sites de la Tingitane puisque c'est le seul, où, dans un pressoir, une maie mosaïquée est attestée. L'étude de cette mosaïque permettrait d'établir une liaison entre une forme d'art particulièrement en vogue dans les cités romaines et un des aspects de l'histoire urbaine de *Sala*.

Le sujet du présent article couvrira plusieurs aspects de ce pavement, en comprenant deux grandes divisions. La première traite du décor et de la technique de mise en place, la deuxième, elle, porte sur les données chronologiques.

* Hakim Ammar, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Mohamed V, Agdal, Rabat; Meriem Hansali, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Cadi Ayyad, Marrakech.

Description

L'huilerie H1[1] de *Sala*, installée dans le quartier à vocation artisanale et commerciale, présente un caractère exceptionnel, par l'intérêt et la qualité de son pavement en mosaïque (FIGS. 1 et 2).

Cette mosaïque qui revêt le sol de la plate-forme de l'espace de cette huilerie est orientée est-ouest. Elle mesure 4,83 m d'est en ouest et 3,23 m du nord au sud (FIG. 3).

Les raccords du pavement, importants et inégaux, ménagent une large zone autour du tapis. Ces bandes de raccords sont exécutées en rangs de tesselles plus ou moins parallèles aux murs. D'un autre côté, un net changement de direction des files de tesselles en contact avec la maie – ce médaillon surélevé – se remarque de manière à dessiner un contour circulaire tout autour.

Cette mosaïque présente une composition géométrique simple exécutée en tons opposés: décor blanc sur fond foncé. Un champ monochrome gris enserré dans une bordure unitaire faite d'un simple filet d'encadrement blanc[2] de 1,5 cm de large, esquisse une forme rectangulaire[3] ornée d'un semis de fleurettes en sautoir[4], bichromes, de type 1+6[5], avec un cube central blanc et des pétales blanches. Cinq rangées de ces petites fleurettes trouvent place dans la longueur est-ouest du champ, mais n'en couvrent que les deux tiers. Il y a lieu de signaler que ces rangées comptent chacune six fleurettes.

Ces ornements sont disposés selon une régularité très relative. Les espaces[6] entre deux motifs peuvent varier de 0,33 m à 0,52 m dans le sens de la largeur et de 0,35 m à 0,42 m dans le sens de la longueur. Cela étant dit, suivant une séquence plus ou moins régulière, il est certain que les fleurettes devaient se poursuivre sur toute la surface du tapis jusqu'au filet qui marque

1. HANSALI, AMMAR (s.p.).
2. Le filet de bordure qui dessine le champ est à une distance d'environ 0,47 m du mur nord, à 0,35 m du mur sud, à 0,42 m du mur ouest et à 0,65 m du mur est de l'espace de presse.
3. Un rectangle qui mesure 3,90 m × 2,40 m.
4. Ce semis de fleurettes est en composition de surface en tant que décor couvrant l'ensemble du tapis de la mosaïque, une disposition peu commune dans le Maroc antique. On peut citer également l'exemple de la maison au cortège de Vénus à *Volubilis*, mais où la bichromie est inversée: ici c'est un fond blanc qui fait ressortir des fleurettes noires. Le plus répandu est de trouver le semis de fleurettes accompagnant d'autres motifs décoratifs. Un des pavements des thermes aux fresques de *Banasa* en est un exemple.
5. BALMELLE *et al.* (1985), planche 4, p. 30; GOZLAN *et al.* (2001), p. 39.
6. La mesure se fait du carré central d'un motif au carré central du motif suivant.

FIG. 1 Pavement en mosaïque de l'espace de presse de l'huilerie H1.

FIG. 2 Vue générale de l'huilerie H1.

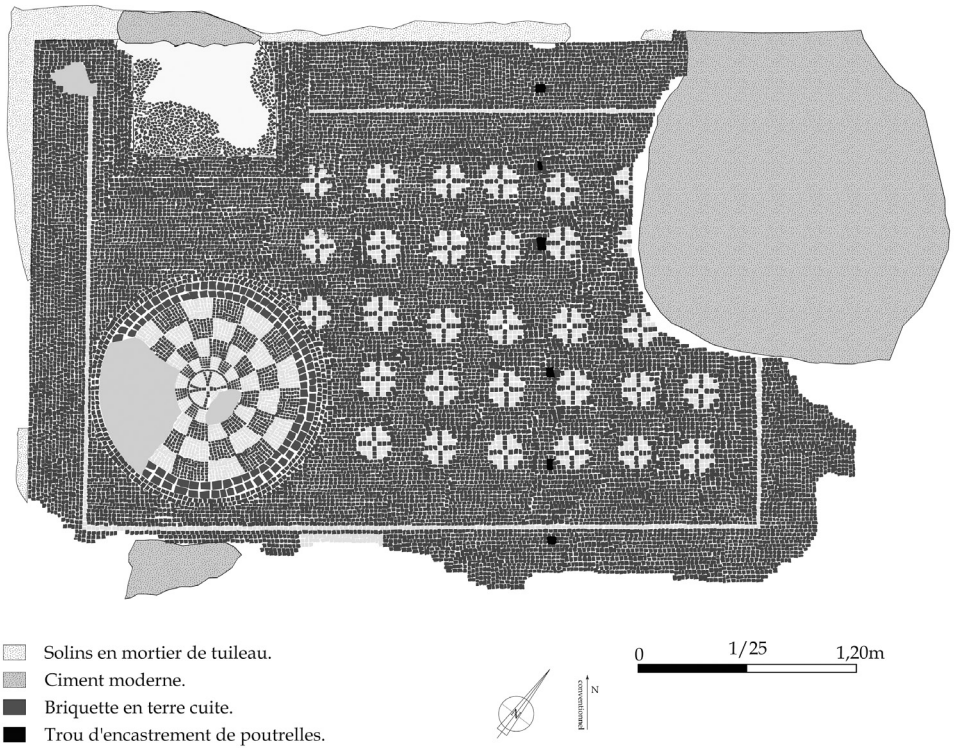


FIG. 3 Relevé de la mosaïque H1.

sa limite est. Mais sous le poids du temps, plusieurs d'entre elles ont été ou complètement ou en partie détruites.

A l'encoignure sud-ouest, se détache un bouclier surélevé de 1,23 m de diamètre (la maie), se caractérisant par une trame radiée à seize rayons, autour d'un cercle et dans un cercle, déterminant des trapèzes à deux côtés curvilignes. Seize trapèzes par rang, sur quatre rangs, sont en opposition de couleur (gris et blanc), à effet de damier. Le tout tourne autour d'un petit cercle à fond blanc, de 0,25 m de diamètre, dessiné d'un simple filet gris dans lequel se dessine, en gris, une croix grecque dont les extrémités opposées se divisent en deux. Le périmètre du disque surhaussé est fait d'éléments de terre cuite posés de chant. La raison est sans doute utilitaire[7]; «c'est en effet

7. Gardons à l'esprit l'identification de l'espace pavé de cette mosaïque, comme aire de presse à olive. Le médaillon circulaire n'est donc autre que la maie où sont entreposés les couffins.

sur les maies que sont empilés les scourtins contenant la pâte d'olive destinée à être pressée et le sol peut donc être renforcé à cet endroit»[8]. Dans l'espace resté libre entre le médaillon circulaire et la bordure nord, le tapis est resté vierge de toute décoration.

Une autre caractéristique est intéressante à souligner: la mosaïque comporte un autre décor, quoique l'état de dégradation du pavement à cet endroit ne permette pas d'être absolument affirmatif sur sa forme. Il s'agirait peut-être d'un petit rectangle[9] fait entièrement de tesselles blanches ou encore d'un large U s'ouvrant vers le sud. Dans les deux cas, le but est de marquer l'emplacement du déversoir d'huile vers le bassin qui se trouve en contrebas dans l'espace 2.

La densité et la mise en place des tesselles de la mosaïque sont notablement distinctes entre le tapis et le médaillon circulaire: les tesselles du champ et des bordures, blanches ou grises, sont assez dissymétriques, mais de dimensions voisines, proches du cube, de l'ordre de 0,015 à 0,02 m, et ont un alignement sensiblement irrégulier. Le revêtement du médaillon, lui, est fait d'un *tessellatum* bicolore plus soigné, avec des cubes fins de dimensions plus régulières et plus petites, de 0,01 m de côté.

D'un autre côté, d'après les résultats d'une analyse pétrographique faite par le géologue A. Dekayir[10], le matériau des cubes gris est un calcaire de la région de Rabat, dit calcaire très massif de couleur grise de type Dolomicrosparite (classification de Folk), provenant des roches sédimentaires des carrières du Bou-Regreg; ceci pourrait bien évidemment expliquer son utilisation dans plusieurs pavements du site étant donné le faible coût du débitage et du transport. Les tesselles blanches, elles, ont été identifiées visuellement comme du marbre.

Trois solins ceinturent le pavement d'*opus tessellatum* de trois côtés: au nord, a l'est et a l'ouest. Leur rayon moyen est de 0,08 m. Réalisés après la finition des raccords de la mosaïque avec les murs qui la bordent, ces solins sont certainement destinés à assurer, avec l'enduit de tuileau sur les murs, une bonne étanchéité contre l'huile et les eaux de lavage.

8. Lafon, Broise (2001), p. 106.

9. La longueur du rectangle est de 0,51 m; sa largeur, elle, ne peut être mesurée car les tesselles ont disparu à cet endroit.

10. L'examen pétrographique des tesselles de la mosaïque de l'huilerie H1 de *Sala* a été fait, sur notre demande, par le géologue Abdelilah Dekayir en les exposant à la lumière naturelle et à la lumière polarisée au microscope binoculaire.

Au fil du temps, ce pavement a connu plusieurs interventions: les traces d'une première, puis d'une deuxième réfection[11] se remarquent dans son coin nord-ouest. A l'issue de ces réfections, à cet endroit, les tesselles ont été reposées d'une manière extrêmement irrégulière, sans respect de leur ordonnancement initial. L'observation montre que la première réparation, elle, correspondrait sans soute à une intervention antique et que la deuxième, par contre, date du temps moderne. Elle contiendrait de la chaux industrielle mêlée à des gravillons.

Ces interventions ont causé la disparition, en grande partie, de l'extrémité ouest du filet nord de la mosaïque. D'un autre côté, le filet ouest est plus long que le filet est, créant ainsi une dissymétrie entre les deux côtés de la bordure. Cette dissymétrie se traduit par le fait que les tesselles marquant le retour d'équerre du filet ouest vers l'est ne sont pas dans le prolongement du filet nord vers l'ouest. Serait-ce le résultat d'une action initialement pensée par le mosaïste ou d'une réparation postérieure? A noter également, quelques traces de ciments modernes sur la surface du tapis de mosaïque et ce, pour fixer les tesselles, notamment au niveau de la croix grecque au centre du bouclier circulaire.

Le pavement de mosaïque est coupé à l'encoignure nord-est par une sorte de lacune circulaire complètement dénudée de tesselles, colmatée par du ciment moderne qui, après avoir été enlevé, a révélé la présence d'une fosse.

Notons ici que nous avons réalisé un contrôle[12] à cet endroit même pour examiner les substructions du pavement (FIG. 4).

Cela étant dit, le sol vierge a été atteint à la cote +1,87, c'est-à-dire à seulement 1 m environ sous le *tessellatum*. Sur le socle naturel, soigneusement aplani, on rencontre un premier remplissage constitué de blocs de grès mal

11. HANSALI, AMMAR, RGUIG (s.p.).

12. Ce contrôle a consisté à vider les déblais de cette fosse, jusqu'à atteindre le sol vierge et ce pour, dans un premier temps, se renseigner sur les divers lits de pose de la mosaïque et, dans un second temps, récupérer, dans la mesure du possible, des données sur la date de la mise en place du pavement. D'un autre côté, avec ce contrôle, on cherchait à vérifier la présence ou non de témoignage de vestiges de niveaux précédant le sol mosaïqué. Ceci étant, ce contrôle a bien montré la contemporanéité de la mise en place du pavement et du fonctionnement du pressoir (un fonctionnement qui remonterait à la fin du III^e^ et au IV^e^ siècles), ne faisant apparaitre aucune trace d'une éventuelle occupation antérieure; la fosse dont la fonction correspondrait à un silo a été creusée et abandonnée à l'époque mérinide, car nous n'avons trouvé aucun matériel plus récent (selon A. Fili, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences humaine d'El Jadida).

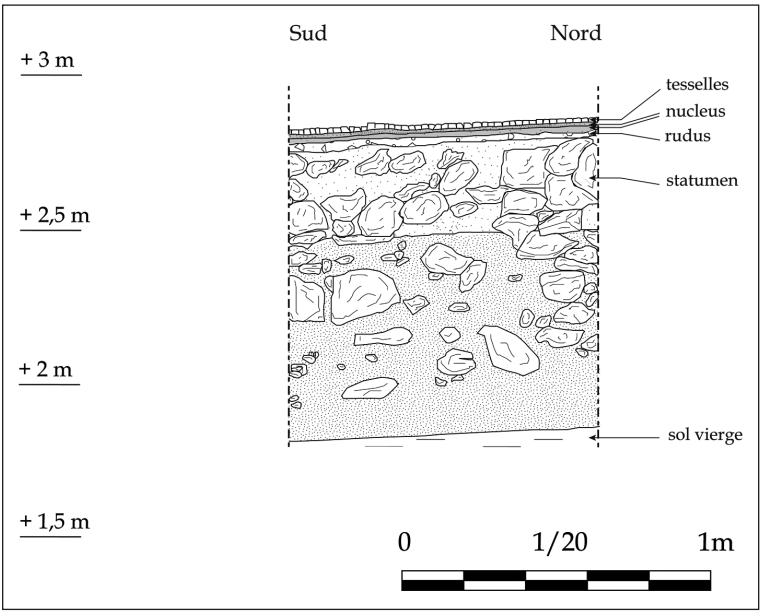


FIG. 4 Coupe stratigraphique illustrant les substructions qui supportent les lits de pose du *tessellatum*.

équarris, posés dans un sens ou dans l'autre, mêlés à de la terre argileuse, fonctionnant comme liant. Le tout est d'une hauteur totale de 0,68 m. Au-dessus, se place le *statumen*, un massif très compact fait de pierres informes de moyennes et de petites dimensions noyées dans du mortier à forte proportion de chaux. Ce hérisson est épais d'environ 0,25 à 0,30 m, pouvant atteindre jusqu'à 0,48 m à l'extrémité nord.

Le support proprement dit de la mosaïque comprend: le *rudus*, un mortier compact avec de la pierraille et des petits cailloux, de 4 cm d'épaisseur; puis une seconde couche de couleur rosâtre de 2 cm, avec des petits morceaux de céramique concassée et des gravillons; enfin le lit de pose, très compact et très difficile à pénétrer, est une fine couche de préparation de 2 cm, à base de calcite mal-cristallisée[13] de couleur brunâtre, sur laquelle reposent directement les tesselles. Ce sont ces deux dernières couches que l'on considère comme le *nucleus*.

13. Toujours d'après l'analyse pétrographique des tesselles et de leur lit de pose, faite par Abdelilah Dekayir, professeur à l'Université Moulay Ismail de Meknès.

Tout bien considéré, ce pavement mosaïqué distingue *Sala* des autres sites de la Tingitane puisque c'est le seul, où, dans un pressoir, une maie mosaïquée soit attestée. D'autre part, dans le monde romain, à part la mosaïque des pressoirs de la Villa Prato de Sperlonga en Italie, aucun autre exemple similaire à la mosaïque du pressoir H1 de *Sala* n'a, à notre connaissance, été publié.

A *Sala*, comment peut-on expliquer la présence d'une mosaïque au sol d'une huilerie? Une remarque s'impose: les mosaïques ne sont pas toujours considérées comme un signe particulier de richesse et le souci de décor n'est pas toujours présent à l'esprit. Certaines villes se caractérisent par leur grand nombre de pavements mosaïqués, peut-être grâce à l'abondance de la matière première; son coût était alors plus ou moins modéré. Il arrivait donc qu'on l'utilise dans des installations purement utilitaires comme les fonds de bacs à olives ou à huile[14]. Dans ce cas, le revêtement avec une mosaïque aurait probablement pour objectif de faciliter l'entretien du local qu'il fallait sans cesse nettoyer. Etait-ce le cas à *Sala*, ou bien se seraient des critères décoratifs qui auraient présidé à un tel choix?

Eléments d'une chronologie

Sur cette mosaïque, nous avons plusieurs remarques à présenter, à partir d'une observation très minutieuse du pavement (FIG. 3). A première vue, remarquons que la taille des tesselles du tapis et celle du médaillon circulaire surélevé sont différentes. A cette première remarque s'ajoute une seconde: la première fleurette à l'ouest de la rangée centrale, est légèrement cachée par le bouclier. Ces deux éléments plaideraient-ils en faveur de la postériorité du disque du médaillon par rapport au reste du tapis de la mosaïque? Si l'on venait à répondre par l'affirmatif à cette question, comment peut-on expliquer l'absence des motifs de fleurettes à la partie ouest du tapis? Sur un tapis de mosaïque dépourvu, au départ, du bouclier surélevé, on devrait logiquement y retrouver la suite du décor de fleurettes jusqu'au filet d'encadrement blanc qui délimite le champ à l'ouest. Or, ce n'est pas le cas. Le canevas du pavement, tel qu'il se présente à nous actuellement, était donc pensé avant sa réalisation. Le médaillon qui empiète imperceptiblement sur la fleurette pourrait alors se justifier par une petite erreur de calcul des motifs de la part du (ou des) mosaïste(s).

14. Le site de *Thuburbo Maius* en Tunisie en est un exemple: LÉZINE (s.d.), p. 139.

D'autres réflexions nous ont amenées à pousser encore plus loin les conjectures. Le médaillon surélevé tel qu'il se présente à nous actuellement est pavé de mosaïque; c'était peut-être dans un état initial un médaillon bétonné dénudé de tesselles, car caché par les couffins, il n'y avait nul besoin de le décorer. En d'autres termes, le revêtement de celui-ci en tesselles de mosaïque serait un deuxième état du pavement, d'où l'empiètement sur la petite fleurette. Il se pourrait que cette réfection n'ait pas eu lieu suite à une dégradation du sol initial mais plutôt pour répondre au goût du propriétaire.

Il faut dire que la question qui se pose: est-ce que le pavement mosaïqué, n'est pas en soi un deuxième état de l'espace qu'il décore? En effet, la mise en œuvre de ce type de pavement semble trop couteuse et "luxueuse" pour un simple usage artisanal. La présence de ce pavement en mosaïque peut paraître le signe d'une transformation de l'affectation de la pièce. Seulement, cette transformation n'est pas confirmée par des données archéologiques (FIG. 4); non seulement rien, sur le terrain, ne conforte cette hypothèse, mais plusieurs indices plaident en faveur d'une pause simultanée de pavement, avec la mise en place de l'huilerie H1.

Notons la mise en place de ce sol de mosaïque avec une double déclivité convergeant vers un déversoir fait de tesselles blanches, lequel est aménagé dans le mur séparant la mosaïque du bassin de décantation. Quelle serait la raison d'être de cet arrangement, si ce n'est de correspondre à un dispositif concerté visant à conduire l'huile vers le bassin en contrebas? Il ressort que le pavement est, sans aucun doute, en relation directe avec l'activité de presse qui avait lieu dans l'espace qu'il décorait. Il est possible, dans ce cas de figure, de voir en ce pavement de mosaïque, une volonté d'ostentation de la part du propriétaire.

En ce qui concerne la datation de l'huilerie H1, il faut remarquer que dans le bilan de l'archéologie marocaine de 1968 et 1969 figure une information qui mérite d'être citée: «une autre [en parlant de l'espace de presse] est pavée d'une mosaïque d'époque chrétienne»[15]. Mais l'auteur ne donne aucune information sur les critères chronologiques sur lesquels il se base. Pour notre part, les sondages que nous avons ouverts dans les trois huileries du quartier à vocation artisanale et commerciale du site, dont l'huilerie H1, nous livrent une séquence qui couvre un arc chronologique de la deuxième moitié du III^e^ siècle et du IV^e^ siècle ap.

15. BEKKARI (1968-72), p. 245.

J.-C.[16]. C'est en effet, à cette époque que se sont installés les pressoirs dans le quartier.

Conclusion

Quelle qu'ait été la simplicité du décor de cette mosaïque que nous venons de présenter, elle a doté *Sala* d'une certaine originalité et d'un intérêt exceptionnel. Une étude sur les autres mosaïques de *Sala*, notamment celles des thermes du *forum*, est entreprise. Elle fera l'objet d'une publication ultérieure afin de pouvoir, autant que faire se peut, dégager les caractères communs, sinon fonctionnels, du moins artistiques, de ces pavements de la cité. Considérées ainsi dans leur ensemble, ces mosaïques restées longtemps négligées, feraient ressortir l'un des traits de l'histoire urbaine de *Sala*.

Bibliographie

Balmelle C. *et al.* (1985), *Le décor géométrique de la mosaïque romaine: répertoire graphique et descriptif des compositions linéaires et isotropes*, Paris.

Bekkari M. (1968-72), *L'archéologie marocaine en 1968 et 1969*, «BAM», 8, pp. 241-8.

Gozlan S. *et al.* (2001), *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Acholla. Les mosaïques des maisons du quartier central et les mosaïques éparses*, (Coll. EFR, 277), Rome.

Hansali M., Ammar H. (s.p.), *Les huileries de Sala*, dans *International Symposium. Olive Oil and Wine Production in Eastern Mediterranean during Antiquity, Urla-Izmir, 17-19 novembre 2011*, sous presse.

Hansali M., Ammar H., Rguig H. (s.p.), *La conservation des mosaïques de Chellah*, dans *Actes de la 11e Conférence du Comité international pour la conservation des Mosaïques*, *Meknès, 23-27 octobre 2011*, sous presse.

Lafon X., Broise H. (2001), *La villa Prato de Sperlonga* (Coll. EFR, 285), Rome.

Lézine A. (s.d.), *Architecture romaine d'Afrique, recherches et mises au point*, Publications de l'Université de Tunis, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1ère série, 9, Tunis.

16. Cette datation est fournie par la présence, notamment dans la tranchée de fondation du bassin de l'huilerie H3, d'amphores de type Dressel 23 et d'amphores lusitaniennes Almagro 51. Une amphore Almagro 51c de forme presque complète, a été également mise au jour dans le sondage de l'huilerie H1. Dans celui de l'huilerie H2, a été recueilli un fossile directeur caractéristique du IIIe et du IVe siècles, en l'occurrence l'amphore africaine.

HELENA GOZALBES GARCÍA, ENRIQUE GOZALBES CRAVIOTO

La imagen de *Mauretania* en las acuñaciones con motivos provinciales en la época de Adriano

La presente contribución presenta una aproximación iconológica acerca del conjunto del monetario, que con la referencia MAVRITANIA, la ceca de Roma acuñó durante el imperio de Adriano. Presentamos una completa interpretación acerca de la imagen que sobre las *Mauretaniae* fue divulgada en época romana. Para lograr este objetivo, hemos estudiado tres programas iconográficos particulares, que responden a las tres diversas leyendas monetarias que aparecen en las emisiones objeto de estudio. Especialmente significativo es, en este sentido, el icono que representa a un soldado, interpretado por nosotros como una imagen emblemática de la propia provincia, así como símbolos relacionados con figuras animales tales como un caballo, un elefante o un toro.

Palabras clave: monetario romano, viajes imperiales, provincias imperiales, iconografía monetaria.

Imágenes y poder: los viajes de Adriano

Las imágenes estuvieron directamente vinculadas al servicio del poder en época romana-imperial, no sólo las iconográficas, entre ellas las monetarias, sino también las literarias. Fue una constante en los documentos públicos y privados la referencia a unas estructuras estatales convenientes y a un mundo cuya unidad era inquebrantable, con un programa ideológico caracterizado por disponer de unas sublimes virtudes. Dentro del mundo propagandístico romano, la imagen de las gentes, pueblos y ciudades del Imperio se convirtió en una constante en los motivos decorativos del arte, al igual que lo debieron de hacer las representaciones sobre aquéllos en las piezas monetarias.

La gran agilidad de movimiento de la que dispuso su soporte dio lugar a que las monedas contaran con una gran difusión a lo largo de todo el territorio

* Helena Gozalbes García, Universidad de Granada; Enrique Gozalbes Cravioto, Universidad de Castilla-la Mancha.

imperial y, lógicamente, con una gran capacidad de infiltración social. En este sentido, los espectáculos recogidas en las piezas monetarias reflejan de modo muy efectivo el estado de una sociedad preocupada por evocar el imperialismo que la hubo de caracterizar, convirtiéndose en un testimonio de esta particularidad histórica. La iconografía monetaria recogió la alusión a las particularidades del propio sistema de valores de la sociedad romano imperial, en el que la exaltación de las peculiaridades de cada territorio se convirtió también en un ineludible deseo. De acuerdo con las concepciones teóricas más modernas, el caso concreto de las imágenes monetarias provinciales se convierte en un complejo documento histórico, cuyo estudio resulta de gran importancia.

Adriano durante su imperio emprendió grandes viajes por algunas provincias del Imperio. Hacia el año 121 visitó *Galia* y Germania y, con anterioridad, ya había estado en *Britania*. Con posterioridad se instaló en su *Hispania* natal y realizó un viaje a la cercana *Mauretania*, asegurando con ello el control de un territorio en el que tuvo muchos problemas al inicio de su imperio. Más tarde viajó en dirección hacia Asia. Su regreso a la capital se produjo en torno al año 126, no sin haber visitado Sicilia. Su segundo viaje se inició poco después, entre el 128-134, visitando el África, Siria y Palestina. Entretanto visitó Egipto.

Las emisiones monetarias

Estos viajes fueron, poco tiempo después del regreso del emperador a Roma, objeto de una serie de emisiones monetarias, cuyos tipos y leyendas de reverso quedaron, en efecto, reservados para hacer referencia a dichos acontecimientos[1]. La gran cantidad de emisiones que siguiendo esta línea propagandística se pusieron en circulación, evidencia la trascendental importancia de estos viajes para la administración imperial y, sobre todo, testimonia cual notable hubo de ser el deseo del propio Adriano y, a su vez, de las élites políticas que lo apoyaron, por divulgar información sobre estos hechos. Ante tal disyuntiva, los grabadores de cuños de los talleres metropolitanos, que fueron precisamente los que fabricaron estas significativas monedas, forzados por los deseos expresivos de las élites que los controlaban (en el caso de los numismas referentes a *Mauretania*, éstos fueron emitidos por decreto senatorial) concibieron un programa iconográfico tremendamente elocuente y en el que fue fundamental la propagación de dos mensajes distintos.

1. *RIC* II, 296-329, 577, 838-907 y 912-966.

- En primer lugar, un relato referente a la estancia del propio emperador y a las actuaciones que a lo largo de la misma había desarrollado.
- En segundo lugar, una alusión a los lugares visitados, recogiendo un conjunto de símbolos que, de manera muy concisa, lograron describir las que para la sociedad adrianea debieron ser las peculiaridades más sobresalientes de dichos territorios.

En ambos casos, el mensaje general fue de naturaleza esencialmente política. Ahora bien, la detenida lectura de cada una de las piezas monetarias analizadas, nos ha permitido constatar, dentro del esquema de representación particular de cada una de ellas, derivaciones simbólicas de carácter militar, económico, cultural o religioso. De hecho, la iconografía recogida en estas monedas resulta de una complejidad manifiesta. Ahora bien, pese a ello, sus características principales seguramente contaban ya con una gran tradición en la numismática imperial. Por este motivo, según deducimos, estas representaciones monetarias fueron bien conocidas y fácilmente reconocibles para la sociedad que las vio circular.

Imágenes y mensajes de las monedas alusivas a *Mauretania*

En el caso concreto de *Mauretania* hemos identificado tres grupos distintos de emisiones.

Primer tipo. Engloba las monedas sólo alusivas a las peculiaridades del territorio representado. Por este motivo, podría definirse como un grupo de carácter esencialmente cultural. Aparece representada, en esta línea, la alegoría provincial acompañada de una leyenda también alusiva a la misma, completando el mensaje que trata divulgar[2]. En concreto, *Mauretania* aparece simbolizada por una figura masculina con rasgos formativos africanos, siempre de pie con una túnica corta[3] y, en algunos casos, con un casco[4]. Se exhibió además acompañada de un caballo, como por lo general ocurre en el conjunto de emisiones de alusión provincial mediterráneas, en las que las alegorías aparecen junto a figuras animales[5]. El équido, en este caso, se reveló como una figura de grandes dimensiones que, de hecho, ocupaba la mitad del espacio del soporte monetario (FIGS. 1-2). Se deduce, por consiguiente, la importancia de esta representación en la amonedación correspondiente

2. METHY (1992).
3. *RIC* II, 854-860.
4. *RIC* II, 858-860.
5. *RIC* II, 296, 298-300, 305, 306, 308-310, 312, 313, 326, 327, 840-841, 851, 852 y 861-870.

FIG. 1 Sestercio acuñado bajo el imperio de Adriano cuyo reverso representa la alegoría de *Mauretania*, sosteniendo una jabalina, junto a un caballo del que tira. Ambas figuras aparecen en uno y otro lado del soporte monetario (*RIC* II, 854 y 856).

FIG. 2 Sestercio acuñado bajo el imperio de Adriano cuyo reverso representa la alegoría de *Mauretania*, sosteniendo una jabalina, junto a un caballo del que tira. En esta serie las dos figuras aparecen representadas en el centro del soporte monetario (*RIC* II, 858-860).

a la imagen mauritana, constituyéndose como una distinguida insignia que los representaba en el interior y en el exterior de los territorios mauritanos.

Como se observa, la representación figurativa de *Mauretania* se engloba dentro de las alegorías provinciales que en época de Adriano no aparecieron personificadas por una figura femenina[6]. Estas segundas probablemente deben ponerse en relación con la virtud romana de la *Abundancia*, pues de hecho generalmente se exhibieron reclinadas junto a una serie de elementos atractivos de los territorios a los que pretendían representar[7]. Por esta razón y porque fueron muy numerosas las imágenes que seguían esta línea iconográfica, con mucha seguridad, aquéllas intentaron intensificar el mensaje imperialista de unión territorial del Imperio. Una asociación que, sin duda alguna, se hubo de teorizar a partir de la actuación de las propias virtudes romanas (en especial, de las que tenían un carácter esencialmente público).

En este contexto, si bien la figura alegórica de *Mauretania* se unió a una personalización de naturaleza que en lo particular era bastante distinta pues, dado que quedó representada por una figura masculina con atributos bélicos, contuvo una alusión de carácter fundamentalmente militar, en cierto sentido, el mensaje general fue muy parecido. Con todo, la defensa y el fortalecimiento militar fue un mensaje de alusión tremendamente imperialista. En concreto, *Mauretania* se exhibió ataviada con un atuendo militar, pues la túnica corta que viste así lo debía ser, como también lo fue el casco que en algunas de las monedas se representó sobre su cabeza. En este

6. *RIC* II, 847-850.
7. *RIC* II, 296-329, 577, 838-847, 851-853, 861-907 y 912-966.

sentido, también resulta de gran trascendencia la particularidad de que la alegoría apareciese sosteniendo dos jabalinas y, acompañada de un animal, de tradicional utilización en los combates, como fue el caballo. Éste se representó con las riendas tiradas por *Mauretania*[8] o directamente montado en apariencia bélica[9].

La justificación de este tipo militar en las acuñaciones referentes a las provincias mauritanas, según se ha deducido, podría encontrarse en la importancia de puntuales insurrecciones[10]. Y así pudo serlo, pero dentro de este contexto bélico, la eventualidad de que en otras emisiones de alusión provincial apareciera junto a un *vexillum*, estandarte de exclusivo uso romano, llevando a cabo acciones oficiales de tradicional uso en el mundo romano[11] (FIGS. 3-4), nos ha llevado a concluir que, con mucha probabilidad, el símbolo monetario no se relacionó directamente con los guerreros moros sublevados, como *a priori* cabría deducir. Por el contrario, a nuestro juicio, como ocurrió en el resto de casos, la representación alegórica debió personificar a la propia provincia romana. La efigie y sus características, en concreto, presentaron y personificaron a la sociedad mauritana como aquélla que destacaba por su deseo de mantener en paz el territorio. Al mismo tiempo, lograron divulgar la idea de que las milicias mauritanas no se habían visto afectado negativamente por las superadas sublevaciones y, por parto, se encontraban totalmente preparadas para reaccionar en cuanto se produjeran nuevos episodios insurgentes.

Pero, al mismo tiempo la imagen de *Mauretania* trasmitió un mensaje general alusivo a la mencionada unión imperial, en la que esta provincia destacaba sobre el resto por estar determinada por dos particularidades fundamentales. De un lado, por su capacidad de defender las virtudes públicas de la *Pax* y la *Securitas*. Del otro, por sus propias peculiaridades de tipo cultural, simbolizadas, en este caso, a partir de la presencia de un caballo, que debió ser, en efecto, un animal enormemente identificativo de estas provincias. En esta línea interpretativa, resulta necesario, al mismo tiempo, tener en cuenta que el caballo no sólo era un animal importante desde el punto de vista militar y/o económico, sino que además contenía una notable alusión de carácter místico[12].

8. *RIC* II, 854, 856-860.
9. *RIC* II, 855.
10. GARZÓN BLANCO (1991b), p. 103; SALCEDO GARCÉS (1996), p. 203.
11. *RIC* II, 897-902.
12. SALCEDO GARCÉS (1996), p. 204.

FIG. 3 Sestercio acuñado bajo el imperio de Adriano cuyo reverso representa, en un lado, al propio emperador predicando a la figura alegórica de *Mauretania*, que se encuentra en el otro lado, y en el centro un altar humeante, detrás del cual se intuye la figura de un toro (*RIC* II, 897, 898, 901 y 902).

FIG. 4 Sestercio acuñado bajo el imperio de Adriano cuyo reverso representa, en un lado, al propio emperador predicando a la figura alegórica de *Mauretania*, que se encuentra en el otro lado, y en el centro un altar humeante, detrás del cual se intuye la figura de un toro. *Mauritania* se representa con el togado de cabeza de elefante (*RIC* II, 899 y 900).

Teniendo en cuenta las particularidades de la tradición religiosa anterior y posterior a la ocupación romana, advertimos como, con alguna frecuencia, el caballo se puso en relación con una divinidad originada y fuertemente arraigada en territorio mauritano; en este caso, una divinidad masculina, no vinculada, al menos directamente, al mundo bélico. Nos referimos al dios local de la fertilidad *Aulisua*, al que los romanos además de invocar y venerar, junto a un escaso número de divinidades, como los *Dii Mauri*, dedicaron estelas votivas por todo el país[13]. Además, no se debe perder de vista que la representación del caballo se encontró presente en las emisiones monetarias circulantes en las *Mauretaniae* desde antes de la llegada de los romanos[14]. Estas circunstancias propiciaron que la sociedad romana se encontrase en estos momentos del imperio de Adriano familiarizada con esta tipología en lo referente al monetario procedente y representante de las *Mauretaniae*.

Segundo tipo. Estaba constituido por aquéllas piezas monetarias que en sus reversos hicieron referencia a un acto que contenía una directa significación mística. Las leyendas de estas monedas estaban constituidas por las fórmulas ADVENTI AVG MAVRETANIA[15]. Por su parte, las tipologías presentaron unos muy complejos programas iconográficos, que al tiempo que contaban con una fuerte connotación de tipo religioso, también se con-

13. Lenoir (1986), pp. 295-302; Ouazghari (2005), p. 260.
14. Alexandropoulos (2007), pp. 141-4, 145, 150, 160-1, 168 y 178.
15. *RIC* II, 897-902.

virtieron en inmediatos testimonios publicitarios del viaje efectuado por Adriano. En concreto, estas emisiones presentaron la figura del emperador y de la alegoría en uno y otro lado de la moneda.

En el centro del soporte monetario se representó la dinámica imagen de un altar humeante, encima del cual el personaje alegórico provincial extiende una pátera cultual. Teniendo en cuenta estas particularidades, resulta obvio que el mensaje trasmitido se incorpora dentro de un programa propagandístico bastante evidente, referido a la triunfal actuación del emperador en las provincias visitadas, donde los actos religiosos de tipo oficial (posiblemente una ceremonia englobada dentro del culto al emperador), ya debían contar con una trascendental tradición de celebración y, por consiguiente, debieron, a su vez, ser perfectamente acogidos por parte de la población indígena.

En este caso, nuevamente, las intenciones del centro emisor y, sobre todo, de la élite que controló la producción monetaria del mismo deben ponerse en relación con la idea de unidad político-religiosa de todo el territorio imperial, destacando entretanto que cada una de las provincias era un espacio tremendamente singular. Siendo así, se explicaría por qué se realizaron distintas emisiones para representar cada una de las provincias y, no una única emisión que simbolizase todos los territorios visitados. En el caso concreto de *Mauretania*, en todas las series, Adriano apareció representado togado en el lado izquierdo. *Mauretania*, por su parte, se representó en el lado derecho, como una figura nuevamente masculina que, si bien ocupó el mismo espacio en la moneda que Adriano, es de menor tamaño (FIGS. 3-4). Esta desproporción de dimensiones, apreciable también en las emisiones que representaron al resto de provincias[16], a nuestro parecer, debe interpretarse como un elemento gráfico-propagandístico que pretendía simbolizar al emperador como la entidad de mayor importancia.

En cualquier caso, si Adriano se exhibió ataviado con una vestimenta oficial, la toga, *Mauretania* se representó vistiendo una túnica corta, con casco en algunas de las series[17] y, en dos de ellas un tocado de cabeza de elefante que se distingue porque de él sobresale una larga y, sutilmente arqueada, trompa[18]. La alegoría provincial, en aquellas circunstancias, de nuevo volvió a definirse por su importancia militar, que queda asimismo completada porque junto a la figura, en su lado derecho, se representó un *vexillum*, de más altura que la propia personificación provincial.

16. *RIC* II, 315-320 y 876-907.
17. *RIC* II, 897 y 901-902.
18. *RIC* II, 899 y 900.

La presencia de la piel de elefante, también atestiguada en los tipos monetarios referentes a *Africa*[19], podría contar con una alusión significativa mucho más compleja que la referente a la túnica corta o al casco, pues no se limitó únicamente a simbolizar un atributo de carácter militar. Es cierto que la representación del elefante fue asociada, desde época helenística, con el concepto de victoria y esta concepción fue traspasada muy pronto a la sociedad romana. Pero, al mismo tiempo, debió manifestar un símbolo de tipo religioso, no exclusivo de la *Mauretania*, pero sí repetidamente representado en la iconografía africana. Este símbolo destacó la fuerza animal del caballo, su vinculación solar derivada de la longitud de su trompa y, su majestuosidad y belleza emanada, entre otras cosas, de la presencia de sus colmillos en marfil[20].

Al mismo tiempo, la presencia del elefante podría beneficiarse también de una alusión desde el punto de vista geo-económico, pues según la visión subjetiva de la sociedad romana continental, los elefantes debieron ser animales destacados y tremendamente exóticos del relatado territorio. Hechos muy similares podrían deducirse también de la presencia de la imagen de un toro en la moneda, representado detrás del altar, con unas dimensiones mucho menores que las del resto de figuras, pero que pese a ello debió ser fácilmente identificable por lo destacado de su cornamenta. Al igual que caballo, el toro fue un animal cuyo culto se encontró, según han concluido algunos autores, muy extendido en territorio mauritano[21] y que igualmente fue muy abundante en este país[22].

Tercer tipo. Se trata de una serie de piezas con la fórmula epigráfica EXERCITVS MAVRETANICVS como leyenda de reverso[23]. Un grupo que como característica principal destaca por sus referencias de carácter esencialmente militar y bélico y, en el que la alusión de naturaleza provincial abandona la representación alegórica constatada en el resto de emisiones. Esta habitual alusión fue sustituida por la imagen de varios soldados, teóricamente representantes de la milicia establecida en los territorios mauritanos. En concreto son dos emisiones las que afectaron a la *Mauretania*. Atestiguamos nuevamente la presencia del emperador, en este caso, ocupando la

19. *RIC* II, 840-842 y 872-875.
20. Salcedo Garcés (1996), p. 204.
21. Álvarez de Miranda (1954), pp. 3-44; Gautier (1952), p. 39; Gozalbes Cravioto (1997).
22. Pol., XII, 2.
23. *RIC* II, 924 y 925.

FIG. 5 Sestercio acuñado por Adriano cuyo reverso representa, en un lado, al propio emperador a caballo y predicando a tres soldados, situados en el otro lado de la moneda. Los soldados sujetan un águila, un *vexillum* y un estandarte (*RIC* II, 924).

FIG. 6 Sestercio acuñado por Adriano cuyo reverso representa, en un lado, al propio emperador a caballo y predicando a cuatro soldados, situados en el otro lado de la moneda. Los soldados sujetan un águila, un *vexillum* y dos estandartes (*RIC* II, 925).

mitad izquierda, con un tamaño superior al del resto de representaciones. Se exhibió a caballo, con vestimenta militar y predicando a varios soldados. Las figuras de éstos ocuparon la parte derecha del soporte monetario. En una primera serie, aparecieron tres soldados, uno de los cuales sujetaba un águila y el resto un estandarte cada uno[24] (FIG. 5).

En una segunda serie, fueron cuatro los soldados que aparecieron representados[25] (FIG. 6). De nuevo, uno portando un águila, otro transportando un *vexillum* y el resto con un estandarte cada uno. No es casualidad que en una escena político-militar como debió ser la que recogían estas monedas, nos topemos con la presencia de elementos simbólicos de propaganda político-militar. Es el caso de los estandartes, el *vexillum* y/o el águila, cuyas representaciones también hemos atestiguado en la mayor parte de las monedas que englobaron el grupo con leyenda EXERCITVS y dedicadas al resto de provincias. A fin de cuentas, era precisamente la efigie de esta ave la que aparecía representada en los estandartes de los legionarios desplazados a lo largo del Imperio.

Bibliografía

ALEXANDROPOULOS J. (2007), *Les monnaies de l'Afrique antique, 400 av. J.-C.-40 ap. J.-C.*, Toulouse.

ÁLVAREZ DE MIRANDA A. (1954), *Magia y religión del toro norteafricano,* Madrid.

24. *RIC* II, 924.
25. *RIC* II, 925.

Bagnall R., Brodersen K., Champion C.B., Erskine A., Huebner S.R. (eds.) (2013), *The Encyclopedia of Ancient History,* Oxford.

Belloni G.G. (1976), *Monete romane e propaganda. Impostazione di una problematica complessa*, en M. Sordi (a cura di), *I canali della propaganda nel mondo antico*, Milano, pp. 131-59.

Garzón Blanco J.A. (1991a), *Iconografía numismática de las provincias europeas desde Trajano a Antonino Pío*, «Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología», 57, pp. 259-66.

Garzón Blanco J. A. (1991b), *La ideología provincial de los Antoninos en sus acuñaciones. Asia y África*, «SHHA», 9, pp. 99-108.

Garzón Blanco J.A. (1993a), *Iconografía de las provincias en Trajano, Adriano y Antonino Pío*, «Faventia», 15, 2, pp. 75-85.

Garzón Blanco J.A. (1993b), *Propaganda política y personal en las emisiones monetarias de Trajano y Adriano*, «Estudios humanísticos. Geografía, Historia y Arte», 15, pp. 121-34.

Gautier E.-F. (1952), *Le passé de l'Afrique du Nord: les siècles obscurs*, Paris.

Gozalbes Cravioto E. (1997), *Economía de la Mauritania Tingitana (siglos I a. C.-II d. C.)*, Ceuta.

Hornblower S., Spawforth A. (1996), *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford.

Lenoir M. (1986), *Aulisua, dieu maure de la fecondité*, en *L'Africa romana III*, pp. 295-302.

Methy N. (1992), *La représentation des Provinces dans le monnayage romain de l'époque impérial (70-235 apr. J.-C.)*, «NAC», 21, pp. 267-95.

Ouazghari A. (2005), *El mundo indígena y Roma en el Marruecos antiguo: la religión durante los periodos prerromano y romano*, Tesis doctoral en red, Universidad de Granada.

Perassi C. (2004), *La periferia dell'impero nel linguaggio figurativo monetale romano*, en G. Vanoti, C. Perassi (a cura di), *In limine. Ricerche su marginalità e periferia nel mondo antico*, Milano, pp. 171-249.

Salcedo Garcés F. (1996), *África. Iconografía de una provincia,* Madrid-Roma.

Salcedo Garcés F. (1999), *Imagen y persuasión en la iconografía romana*, «Iberia», 2, pp. 87-110.

Speidel M.P. (1993), *Mauri equites: The Tactics of Light Cavalry in Mauretania*, «AntAfr», 29, pp. 121-6.

ELENA MORENO PULIDO

Melqart-Herakles nella monetazione mauritana

L'identificazione dei personaggi rappresentati nelle monete della Mauritania Tingitana è uno dei grandi problemi intrinseci di tale monetazione. Questo saggio propone una revisione dell'iconografia monetaria del numerario autonomo mauritano, con particolare attenzione alla zecca di *Tingi*. Mediante lo studio di parallelismi iconografici e del contenuto iconologico di tali problemi viene proposta una nuova ipotesi basata sulla possibilità che, in realtà, queste teste nascondano rappresentazioni di *Melqart-Herakles*, il dio tutelare dell'area dello Stretto di Gibilterra, fondatore di *Tingi* e dal quale discendono mitologicamente i re della Mauritania Tingitana.

Parole chiave: *Mauritania Tingitana*, numismatica, iconografia, Ercole, *Melqart*.

I problemi di identificazione della iconografia figurata nella moneta mauritana si susseguirono sin dalla prima classificazione di Müller[1] e perdurarono a lungo nel tempo, tanto che Alexandropoulos[2] affermò che nella coniazione mauritana non esistono rappresentazioni chiare di Ercole, dove, secondo lui, questa divinità non occuperebbe un ruolo importante, pur ammettendo che era abbastanza inaudito che il nume tutelare dello Stretto non fosse mai stato rappresentato nella Mauritania Tingitana. A nostro avviso questo non accadde, giacché, come segnaleremo in seguito, possiamo trovare chiare allusioni a *Melqart-Herakles* a *Tingi*, dubbie a *Sala* e di natura controversa a *Lixus*, *Shemesh* e *Tamuda*. Nel caso di *Tingi*, *Tamuda*, *Shemesh* e *Sala*, il problema dell'identificazione deriva principalmente dalla scarsa conoscenza di queste zecche nella bibliografia attuale, così come dagli inesistenti o scarsi studi dei conii di queste zecche[3].

* Elena Moreno Pulido, Campus de Excelencia Internacional del Mar (CEI-MAR) del Aula Universitaria del Estrecho, Universidad de Cádiz.

1. *NAA* (per le sigle qui usate, si veda anche l'elenco delle abbreviazioni alla fine degli Atti, *Ndr*).
2. Alexandropoulos (1998), pp. 8.
3. Tra gli altri, Mazard (1955); Marion (1960; 1967; 1972); Amandry (1984; 1987; 1989; 1993); Alexandropoulos (2007).

La figura di questa divinità riscosse un discreto successo anche in tutto il Nordafrica, dove si ipotizza sia stato il fondatore di molte città, tra cui *Capsa* (Gafsa), *Theuste* (Tíbessa), *Icosium* (Algeria), *Iol* (Cherchel), che avrebbe preso il nome di Iolao, il fedele compagno di Eracle, o *Tingi*. Inoltre, essendo il mitico fondatore della dinastia numida-mauritana, la tribù numida (*gens Numidarum*) si legò a Ercole Augusto e a *Leptis Magna* rivestì il ruolo di nume tutelare como *genius municipii*, dati che assicurano che questa divinità sarebbe sostanzialmente legata al potere politico[4]. In realtà, però, in Africa, *Melqart-Herakles* sarebbe stato considerato soprattutto come il principale protettore della natura, avvicinandosi alla figura del Saturno fenicio e presentandosi come l'eroe che lotta contro gli elementi distruttivi del mondo[5]. Per rappresentarlo, si sceglierà di solito un'iconografia che lo raffigura barbato, coronato d'alloro e senza *leonté*.

Nelle prime monete di *Tingi*[6] si disegna a sinistra una testa barbuta (FIG. 1: 1), che viene spesso interpretata come Saturno Africano[7], *Baal*[8], o *Baal-Melqart*[9], in quanto è accompagnata nel rovescio da una o due spighe e da leggende neopuniche M'PL 'TNG oppure P'LT 'TNG. Quest'immagine è molto interessante, perché sembra presentare caratteristiche che riguardano sia la monetazione ispano-cartaginese sia quella di *Gadir* (FIG. 1: 2). Anche se in questo caso non viene disegnata la *leonté*, il dio appare come una testa senza collo, che occupa l'intero tondello, così come si effigiava a *Gadir*. D'altra parte, come a *Gadir*, dietro la testa, anch'essa orientata verso sinistra, si trova, in un primo momento, quello che potrebbe essere interpretato come una spiga o un ramo d'olivo che potrebbe rappresentare la clava erculea. Tale influenza potrebbe essere la prova di come, in realtà, per la creazione del tipo di *Tingi*, sarebbe stata utilizzata come modello la Serie VI[10] di *Gadir*. C'è da aggiungere che tale copiatura non si limiterebbe a questa iconografia, visto che la si può apprezzare anche nella collocazione delle due spighe del rovescio, a imitazione dei tonni gaditani, e si estenderebbe anche alla metrologia e all'epigrafia. Tuttavia, quest'immagine di Eracle presenta anche alcune differenze rispetto al modello gaditano: da un lato, non sembra si disegni la le-

4. LE GLAY (1992), p. 297.
5. VANNI (1993), p. 122.
6. MAZARD (1955), nn. 589-609.
7. LIPIŃSKI (1995), p. 264.
8. MAZARD (1955), pp. 167-70.
9. BELTRÁN (1952).
10. ALFARO ASÍNS (1988).

FIG. 1 Unità di *Tingi* (MAN VII/54/2/34); 2. Unità di *Gadir* (MAN F1924/6/11); 3. Tetradracma di *Siracusa* (Burnett, 1995, p. 24, 39, pl, 10, D40); 4. *Dishekel* ispano-cartaginese (dal sito http://www.acsearch.info); 5. Unità di *Tingi* (MAN VII/55/1/4); 6. Unità di *Bailo* (MC).

onté e, anziché scegliere il tipo alessandrino di giovane Eracle, si disegna una caratteristica barba appuntita che ricorda sia le emissioni di *Siracusa* della seconda guerra punica[11] (FIG. 1: 3) sia i *dishekels* ispano-cartaginesi che raffigurano Amilcare-Eracle[12] (FIG. 1: 4). Vediamo dunque, nella monetazione di *Tingi*, un doppio interesse, per associarsi visivamente e metrologicamente alla coniazione di *Gadir*, senza però copiarla completamente, visto che non adotta il tipo alessandrino, ma incarna un'immagine matura di Eracle. Dall'altro, quest'iconografia viene mantenuta esclusivamente nelle prime

11. BURNETT (1995), pp. 24, 39, pl. D40 10.
12. *ACIP*, p. 553.

monete di *Tingi*, e venne sostituita in seguito da una rappresentazione locale di Eracle con *leonté*.

Alexandropoulos[13], pur ammettendo la grande somiglianza tra questa divinità e quella effigiata a *Gadir*, suggerisce che potrebbe essere messo in relazione con il dio Oceano, che verrà illustrato in seguito nelle monete di *Tingi*[14], dove possiamo identificare chiaramente la sua immagine grazie alle chele sulla sua testa, osservabili chiaramente in alcuni conii (FIG. 1: 5). Dato che considera molto difficile che una città africana cambi il nume tutelare, egli ritiene che *Tingi* avrebbe sempre usato l'immagine della stessa divinità, mentre, a nostro avviso, è l'intervento di Roma in questa città, che al limite, porterà alla rappresentazione del dio Oceano nelle sue serie, che adatteranno divinità ed emblemi propri della nuova situazione politica promossa da Roma. L'intervento italico rende possibile la scomparsa dei tipi tradizionali della città a favore dell'innovazione e ciò comporterà l'effettiva integrazione di *Tingi* nell'impero romano. Un'altra importante questione che, secondo noi, impedisce l'identificazione di quest'immagine con il dio Oceano è che la configurazione iconografica definitiva di questa divinità emerge alla fine della Repubblica, in un contesto politico che usa la sua rappresentazione simbolica come metafora della conquista dell'estremo Occidente e dell'allargamento dei territori del *limes* romano da parte di Cesare e Augusto. La bassa cronologia proposta per lo sviluppo dell'idea dell'Oceano, non come fiume bensì come l'Atlantico, così come lo sviluppo della sua caratteristica iconografia, entrerebbe in diretta contraddizione con le datazioni che sono state proposte per queste monete fin dai primi studi, che si situerebbero alla fine del II secolo a.C., anche se sarebbe necessaria una revisione dei contesti stratigrafici in cui compaiono tali monete. Queste tracce, insieme alle somiglianze della monetazione gaditana e cartaginese, oltre all'importanza a *Tingi* del culto a *Melqart*, mitico fondatore della città e vincitore del gigante Anteo la cui tomba poteva essere ancora visitata nel I secolo a.C., difendono l'idea di una più che possibile rappresentazione africana a *Tingi* di *Melqart* con spiga.

In queste prime monete di *Tingi* (FIG. 1: 1) abbiamo fatto notare come dietro la testa di *Melqart* si aggiungeva il disegno grezzo di quello che sembra essere o una clava nodosa di olivo selvatico o una spiga. L'ambiguità della rappresentazione non sarebbe passata inosservata alla élite cittadina tingitana che, in successive emissioni di questa serie, avrebbe optato per

13. ALEXANDROPOULOS (1998), p. 11.
14. *RPC*, 857.

la rappresentazione più semplificata dell'attributo di *Melqart*, interpretata questa volta come una mazza semplice o uno scettro. Che fosse in un modo o in un altro, la rappresentazione di *Bailo*[15] (FIG. 1: 6) avrebbe potuto voler ricordare le serie tingitane, a dimostrazione della forza delle relazioni commerciali, etniche e geografiche che unirono entrambe le città[16], senza però dimenticare la relazione più importante, quella con *Gadir*. L'inclusione della spiga dietro la testa del dio, nel posto riservato alla mazza, la si ritrova solo in queste due città[17], un aspetto che riflette lo speciale rapporto fra esse.

Nel suo studio iconografico della moneta mauritana, Müller[18] sosteneva che, per la disposizione dei capelli e la loro fisionomia, altri tipi monetali di *Tingi*[19] (FIG. 2.1) rappresenterebbero gli abitanti del nord della Mauritania, per i loro capelli crespi, pettinati all'indietro, che, secondo lui, ricordano l'indicazione di Marziale[20]: *Maurus retorto crine*. Diversamente, secondo lo stesso, a *Sala*[21] (FIG. 2: 2) e *Shemesh*[22] (FIG. 2: 3) la disposizione dei capelli del tipo maschile, in una specie di copricapo, rappresentava la razza semitica dalla capigliatura riccia, che – ritiene Müller –, discendente dei colonizzatori fenici, avrebbe abitato sulle coste atlantiche. Questo ragionamento sembra mostrare certi pregiudizi dell'autore sulla popolazione della Mauritania e si basa su una interpretazione iconografica limitata alla disposizione dei capelli di questi tipi monetari. Potrebbe essere, questo, uno degli esempi che ci avvisa sul pericolo di una rapida interpretazione di queste tipologie. Al contrario, Mazard[23], col suo solito tono asettico, si allinea dalla parte opposta a Müller e differenzia iconograficamente e tipologicamente all'interno delle emissioni di *Tingi*, senza entrare in interpretazioni sul loro significato e senza cercare di identificarne il personaggio raffigurato. Distingue le nuove teste maschili raffigurate a *Tingi*[24], a seconda del trattamento dei capelli, lunghi o corti, o della forma della barba, rotonda o appuntita, senza

15. *CNH*, 124.4-5.
16. STRAB., III, 1, 8.
17. E forse a *Cunbaria* (*CNH*, 421.3), dove l'oggetto rappresentato potrebbe essere una spiga o una palma.
18. *NAAS*, pp. 86-7.
19. *NAA*, 224, 228 e 229.
20. MART., VI, 39.
21. *NAA*, 244. Per CHARRIER (1912), n. 155, rappresentazione di un re o governatore.
22. *NAA*, 12.
23. MAZARD (1955).
24. Ivi, nn. 600-609.

FIG. 2 1. Mezzo di *Tingi* (MAN VII/54/2/43); 2. Mezzo di *Sala* (MAN VII/54/2/20); 3. Mezzo di *Shemesh* (MAN VII/51/2/42); 4. Bronzo di *Selinus* (ANS 716); 5. Bronzo di *Solus* (ANS 739); 6. Mezzo di *Olontigi* (MAN F1993/67/1255).

che questi fattori gli permettano di determinare, infine, il significato del tipo. A nostro parere, la nostra osservazione di un gran numero di stampi[25] permette di azzardare un'altra ipotesi, quella che identificherebbe questi conii con rappresentazioni di *Melqart-Herakles*.

Nel nostro approccio, il tipo di Mazard 609 (FIG. 2: 1) raffigura l'immagine di *Melqart* con *leonté* corta e barba appuntita, che trova dei pa-

25. Abbiamo studiato i conii conservati nel Museo Archeologico Nazionale di Madrid, nel Museo Nazionale d'Arte della Catalogna, nel Museo Archeologico di Tétouan e nelle collezioni private di Cores e Fajo. Ringraziamo tutti i conservatori di queste istituzioni per il loro cordiale aiuto, specialmente Marta Campo. Inoltre vogliamo ringraziare Laurent Callegarin.

rallelismi nella monetazione siciliana di *Himera*[26] (400-350 a.C.), *Selinus*[27] (410-400 a.C.) (FIG. 2: 4), Selinunte[28] (410-400 a.C.) o *Solus*[29] (400-350 a.C.) (FIG. 2: 5), pezzi con i quali comparte nientemeno che il modulo, anche se già appare configurato nelle prime monetazioni greche del V a.C., come a *Misia*[30] (450-400 a.C.). Oltre che a *Tingi*, dove pensiamo che si disegnino chiaramente le ciocche della criniera del leone, lo possiamo trovare nella monetazione ispanica a Searo[31], oppure nella testa, di tipo molto più grossolano e deformato, effigiata a *Olontigi*[32] (FIG. 2: 6), che sembra rispondere alla stessa formula, e si può riscontrarne uno stretto parallelismo anche nel numerario di *Sala*[33] (FIG. 2: 2). Entrambe le zecche mostrano un ritratto in cui tutte le caratteristiche risaltano per una fattura molto schematica e dove i capelli sulla punta possono rispondere a una rappresentazione sintetica della *leonté*. Purtroppo non si conservano molti esemplari di *Sala*, perciò non possiamo, come a *Tingi*, confrontare un gran numero di stampi per corroborare questa ipotesi.

D'altro canto, l'iconografia con *leonté* larga può essere vista nel tipo di *Tingi*[34] descritto da Mazard[35] come «Effigie imberbe à d. les cheveux longs flottants. Grènetis» (FIG. 3: 1). Disegnato frequentemente anche tra i tipi erculei mediterranei, possiamo citare come esempi paradigmatici le emissioni di *Cefaloedium*[36] del 396 a.C. o di Selinunte[37] (415-409 a.C.). Tra i pezzi ispanici è facile identificarlo a *Callet*[38] (FIG. 3: 2), *Carmo*[39] (FIG. 3: 3), *Ilse*[40] (FIG. 3: 4), *Iptuci*[41] (FIG. 3: 5) e *Lascuta*[42] (FIG. 3: 6). Nel caso di *Tingi*, il cambio iconografico nella scelta del modello di *Melqart-Herakles* da ri-

26. ANS, 190.
27. *SNG Ashmolean*, 1901.
28. *SNG Copenhagen*, 605
29. ANS, 735.
30. *SNG British*, 289.
31. *CNH*, 388.1.
32. MAN 1993/67/1255.
33. MAZARD (1955), n. 649: MAN VII/54/2/20.
34. MAZARD (1955), n. 606.
35. Ivi, p. 183.
36. *SNG Copenhagen*, 601.
37. ANS, 716.
38. *CNH*, 386.1.
39. *CNH*, 383.14.
40. *CNH*, 375.5.
41. *CNH*, 125.7.
42. *CNH*, 127.6.

FIG. 3 1. Mezzo di *Tingi* (BM 1919/0213/1324); 2. Unità di *Callet* (MAN 24573); 3. Unità di *Carmo* (dal sito http://www.acsearch.info); 4. Unità di *Ilse* (dal sito http://www.acsearch.info); 5. Mezzo di *Iptuci* (dal sito http://www.acsearch.info); 6. Mezzo di *Lascuta* (MAN 1973/24/5008).

produrre è associato a una variazione del rovescio rispetto ai tipi 601-604 e 607-609. In questi pezzi, con tale stile, nella *leonté* di *Melqart* si disegnano due spighe anziché tre, senza alcuna linea con sottovolute e con la leggenda tra le spighe, iconografia che sembra facilmente ricollegarsi a quella già citata di *Carmo*, *Callet* e *Ilse*, anche se in questo caso viene mantenuta la grafia neopunica e la collocazione verticale delle spighe, tipica delle zecche mauritane, in contrasto con la disposizione orizzontale più frequente tra quelle ispaniche.

Non crediamo che tali questioni tipologiche siano banali, giacché confermano definitivamente la presenza di *Melqart-Herakles* nella monetazione autonoma mauritana, in particolare a *Tingi*, dove si era esitato tra l'identi-

ficarlo genericamente con *Baal*[43] o con la rappresentazione della Mauritania[44], fatta eccezione per gli autori che sottolinearono la possibilità che si trattasse, in effetti, di *Melqart*[45]. Se davvero ci troviamo davanti a una rappresentazione di *Melqart*, l'interpretazione di Müller del tipo, come un motivo indigeno e chiuso in sé stesso, verrebbe completamente alterata, poiché questa divinità mostrerebbe in realtà, al contrario, l'uso da parte di *Tingi* di un motivo estremamente diffuso sia nel Mediterraneo come nell'Estremo Occidentale, con parallelismi sia nel *fretum gaditanum* che nella monetazione siciliana. L'uso di una rappresentazione ellenistica di *Melqart* a *Tingi* dovrebbe presentare alcune questioni, come la mancanza di contatto della Mauritania con l'ambiente ellenistico del Mediterraneo o la visione arcaica e campanilistica di questa regione, spesso vista come un'area dove difficilmente sarebbero giunte le influenze culturali mediterranee. L'immagine che *Tingi* con questo tipo proietta di sé stessa allude, invece, all'esistenza di una popolazione fenicia nella zona, cosmopolita e integrata nella *koinè* mediterranea e rivela l'importanza che la città concede al mito di Eracle, ben consolidato in città, di cui egli fu patrono fondatore, oltre al fatto che a lui si rimonta la mitica discendenza dei re mauritani[46].

Inoltre, la comparsa di questi tipi con stili condivisi tra la valle del Guadalquivir e la Mauritania sembra testimoniare l'esistenza di legami tra l'area ispana del *Lacus Ligustinus* e *Tingi*, e potrebbe presentare una certa contemporaneità in queste emissioni, che potrebbe rispondere ad una determinata congiuntura economica o a una specifica questione politica. Purtroppo la mancanza di dati affidabili sulla dispersione monetaria e dei contesti archeologici della moneta di *Tingi* non ci permettono di approfondire in modo sicuro, per ora, questa linea di ricerca. Tuttavia la comparsa del tipo erculeo nella monetazione di *Tingi* assicura la permanenza delle tradizioni fenicio-puniche in queste zone e mostra il reale interesse di questa città mauritana verso la possibilità di associarsi alla mitologia che dotava questa zona di una speciale personalità, aggiungendosi e integrandosi – come un'altra qualsiasi – all'immagine culturale e religiosa del *fretum gaditanum* attraverso questo tipo.

L'abituale tendenza alla schematizzazione del tipo matrice delle zecche ispaniche sarebbe potuta succedere anche a *Tingi*[47], dove osserviamo come

43. Mateu y Llopis (1949), p. 20.
44. *NAAS*.
45. Charrier (1912); Beltrán (1952).
46. Plut., *Sert.*, 9, 6-11.
47. Mazard (1955), nn. 600-604.

la *leonté* scompare o viene estremamente sintetizzata, mantenendone solo alcune tracce di capelli arruffati dietro la testa, visibile solo in alcuni delle diverse emissioni della città.

Potrebbe, quest'immagine maschile, essere una rappresentazione sintetica e africana dello stesso dio *Melqart*? Poiché la scomparsa della *leonté* la si osserva a *Carmo*, *Searo*, *Olontigi* e *Tingi*, in tali zecche stiamo forse assistendo a un processo di schematizzazione di questa divinità eventualmente associato ad alterazioni degenerative della matrice del modello da seguire avvenuta nella stessa zecca. Un processo, questo, consueto in tale regione e che si osserva in molteplici zecche ispaniche.

Tuttavia va ricordato che molte delle rappresentazioni maschili che compaiono nel numerario mauritano e ispano del *fretum gaditanum* non possono essere identificate con certezza, dato che per farlo sarebbe necessaria una revisione del maggior numero possibile di conii dei tipi dubbi di ogni zecca, oltre ad uno studio completo di tutti questi che supera di gran lunga la portata del nostro lavoro. Oria[48] propone un atteggiamento prudente nei confronti di queste immagini ambigue, che pensa possano nascondere dèi con caratteri sia indigeni che punici o romani, perciò propone che, davanti a tale incertezza, non sia opportuno assegnare nomi e identità divini, fenici, greci o romani a rappresentazioni locali dubbie. Tuttavia è interessante aggiungere che García-Bellido[49] considera, come noi, la possibilità che molte di queste teste maschili senza attributi coniate nel sud della Spagna nascondano in realtà rappresentazioni di Eracle alla maniera africana, senza *leonté* e in molti casi con barba; problema, questo, che a nostro parere potrebbe estendersi anche alla Mauritania. Ma per poter identificare in modo sicuro queste immagini è necessario avere il maggior numero di stampi possibile e studiare i dettagli che possono essere visualizzati su alcuni di essi, nonché tener conto della vasta gamma di possibili modelli che lo *scalptor* avrebbe potuto adottare, per cui è opportuno estendere il nostro raffronto al massimo. Pertanto non dobbiamo proiettare sempre l'idea di una copia diretta di un tipo particolare di prestigio, ma dobbiamo considerare gli stili locali, tutte le possibili influenze e l'interesse nel marcare la propria identità civica che può separare intenzionalmente l'immagine che stiamo studiando dal suo modello originale.

Inoltre, già in età augustea, il contenuto alessandrino della figura di *Melqart-Herakles* convertì questa divinità in un simbolo associato al pote-

48. Oria Segura (2012).
49. García-Bellido (1992), p. 162.

FIG. 4 Denario di Giuba II (MAN VII/52/1/20); 2. Denario di *Faustus Cornelius Sulla* (BM 1860/0328/81); 3. Mezzo di *Zilil* (MAN VII/55/1/13); 4. Mezzo di *Zilil* (*SNG Copenhagen*, 743).

re e alle dinastie, con il cui significato sarebbe stato utilizzato nella zecca reale mauritana, come confermano le coniazioni d'argento e di bronzo del monarca Giuba II[50] (FIG. 4: 1), altamente impregnate del contenuto significativo romano, come è chiaro che sono stilisticamente ispirate alle citate serie di *Faustus Cornelius Sulla*[51] (FIG. 4: 2). Giuba II fu patrono di *Gadir* alla fine del I secolo a.C. e lui stesso si rappresenta con gli attributi del dio tutelare di questa città e fondatore della sua dinastia, che appare anche in alcune emissioni di *Ptolomeo*, con la mazza sul rovescio[52], alludendo anche alla natura primordiale del *Melqart* tirio, dio dinastico e reale[53].

50. MAZARD (1955), n. 177 e 354.
51. *RRC*, 426/4a.
52. MAZARD (1955), n. 430.
53. JOURDAIN-ANNEQUIN (2001).

Per finire, bisognerebbe aggiungere che nella questione delle identificazioni di *Melqart-Herakles* in Mauritania si sarebbe potuto verificare anche il caso contrario, cioè, così come sono state ignorate alcune immagini del dio per il fatto che questa provincia veniva considerata molto più isolata e indigena di quello che in realtà mostrano le sue iconografie monetarie, è possibile che le siano state attribuite anche rappresentazioni che non corrispondono alla realtà. Pensiamo che questo potrebbe essere il caso di *Zilil* (FIG. 3: 3 e 4), zecca in cui Delgado[54] e Beltrán[55] distinguevano una testa di Ercole con pelle di leone. Anche Alexandropoulos[56] ha voluto vedere in questa zecca un'immagine di *Melqart-Herakles* con leonté e clava a partire da un esemplare di Jenkins[57] (FIG. 3: 4) ben conservato. Tuttavia, il Museo Archeologico Nazionale di Madrid conserva anche monete di *Zilil* di ottima qualità (FIG. 3: 3) in cui pensiamo non si possa apprezzare la *leonté* alla quale alludeva Alexandropoulos, bensì osserviamo una testa nuda, acconciata secondo il gusto orientalizzante, dove i capelli terminano in caratteristici ricci sulla nuca ed è accompagnata da caduceo, iconografia che, allo stato attuale della ricerca, potrebbe mantenere l'identificazione da parte di Müller di questa divinità con *Taut-Cadmus* o Mercurio Africano. Tuttavia, quest'identificazione non è sicura e porta alla necessaria cautela nel considerare tali rappresentazioni, così come nell'urgente necessità di una profonda revisione monografica dell'iconografia monetaria della Mauritania Tingitana in generale, questione su cui stiamo lavorando ora.

Bibliografia

ACIP: VILLARONGA L., BENAGES J. *et al.* (2011), *Ancient Coinage of the Iberian Peninsula: Greek, Punic, Iberian, Roman. Les monedes de l'Edat antiga a la Península Ibèrica*, Barcelona.

ALEXANDROPOULOS J. (1998), *Le détroit de Gibraltar. Remarques d'iconographie religieuse*, «MCV», 24, pp. 5-18.

ALEXANDROPOULOS J. (2007), *Les monnaies de l'Afrique antique. 400 av. J.C.-40 a J.C.*, Toulous-Le Mirail 2007.

ALFARO ASÍNS C. (1988), *Las monedas de Gadir-Gades*, Madrid.

54. *NAA*.
55. BELTRÁN (1952).
56. ALEXANDROPOULOS (2007).
57. *SNG Copenhagen*, 743.

Amandry M. (1984), *Notes de numismatique africaine, I*, «RN», VI^e^ série, 26, pp. 85-94, pl. VII-VIII.

Amandry M. (1987), *Tingi*, dans *Mélanges de numismatique offerts à Pierre Bastien à l'occasion de son 75^e^ anniversaire*, éd. par H. Huvelin, M. Christol, G. Gautier, Wetteren, pp. 1-14.

Amandry M. (1989), *Notes de numismatique africaine, IV. Le monnayage de Bocchus, fils de Sosus, ou le prétendu monnayage de l'interrègne de Maurétanie*, «RN», VI^e^ série, 31, pp. 80-5, pl. VII.

Amandry M. (1993), *Bilan des recherches récentes sur le monnayage «romain» de Maurétanie*, in *Homenaje al Dr. Leandre Villaronga*, «Acta Numismática», 21-23, pp. 239-46.

Beltrán A. (1952), *Las monedas de Tingi y los problemas que su estudio plantea*, «Numario Hispánico», I, pp. 89-114.

Burnett A. (1995), *The Coinage of Punic Sicily during the Hannibalic War*, in *La Sicilia tra l'Egitto e Roma. La monetazione siracusana dell'età di Ierone II. Atti del Seminario di Studi (Messina, 2-4 dicembre 1993)*, a cura di M. Caccamo Caltabiano, Messina, pp. 383-99.

Charrier M. L. (1912), *Description des monnaies de la Numidie et de la Maurétanie et leur prix basé le degré de rareté*, Paris.

CNH: Villaronga L. (1994), *Corpus nummum Hispaniae ante Augusti aetatem*, Madrid.

García-Bellido M. P. (1992), *Iconographie phénico-punique sur des monnaies romaines républicaines de la Bética*, «StPhoen», IX, pp. 153-66.

Jourdain-Annequin C. (2001), *Images et fonctions d'Héraclès: les modèles orientaux et leurs interprétations*, in *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca. Atti del Colloquio Internazionale (Roma, 20-22 maggio 1999)*, a cura di S. Ribichini, M. Rocchi, P. Xella, Roma, pp. 195-223.

Le Glay M. (1992), *Héraclès-Hercule en Afrique du Nord*, in *Héraclès d'une rive à l'autre de la Mediterranée. Bilan et perspectives. Actes de la Table Ronde de Rome, Academia Belgica-École française de Rome (Roma, 15-16 septembre 1989)*, éd. par C. Bonnet, C. Jourdain-Annequin, Roma, pp. 203-317.

Lipiński E. (1995), *Dieux et déesses de l'univers phénicien et puniquem* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 64), Lueven.

Marion J. (1960), *Note sur les séries monétaires de la Maurétanie Tingitane*, «BAM», IV, pp. 449-59.

Marion J. (1967), *Note sur la contribution de la numismatique à la connaissance de la Maurétanie Tingitane*, «AntAfr», I, pp. 99-116.

Marion J. (1972), *Les monnaies de Shemesh et de villes autonomes de Maurétanie Tingitane au Musée Louis Châtelain à Rabat*, «AntAfr», 6, pp. 59-127.

Mateu y Llopis F. (1949), *Monedas de Mauritania. Contribución al estudio de la numismática de la Hispania UIterior Tingitana, según el monetario del Museo Arqueológico de Tetuán*, Madrid.

Mazard J. (1955), *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaque*, Paris.
NAA: C.T. Falbe, J.C. Lindberg, L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, voll. 1-3, Paris-Leipzig-Copenhague 1860-62.
NAAS: L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique. Supplément*, Copenhague 1874.
Oria Segura M. (2012), *Elementos fenicio-púnicos en la religión romana de Hispania: Una cuestión a debate*, in B. Mora, G. Cruz (eds.), *La etapa neopúnica en Hispania y el Mediterráneo centro occidental: identidades compartidas*, Sevilla, pp. 165-90.
Vanni F. M. (1993), *L'iconografia di Ercole nelle monete di zecca africana*, in *Ercole in Occidente. Atti del colloquio internazionale (Trento, 7 marzo 1990)*, a cura di A. Mastrocinque, Trento, pp. 119-30.

Abbreviazioni nelle didascalie

ANS: The American Numismatic Society (New York)
BM: British Museum.
MAN: Museo Arqueológico Nacional de Madrid.
MC: Museo Provincial de Cádiz.

SOLENN DE LARMINAT

1983-2013: trente ans d'archéologie funéraire dans *L'Africa romana*

Malgré un grand nombre de sépultures romaines fouillées en Afrique du Nord depuis le milieu du XIX^e^ siècle, les synthèses sur les pratiques et les rituels funéraires sont rares et difficiles à réaliser en raison des lacunes de la documentation. De nouvelles fouilles pluridisciplinaires de nécropoles sont alors nécessaires. Pourtant, comme le reflète les Actes de *L'Africa romana*, les recherches archéologiques de ces trentes dernières années ne sont pas tournées sur ces problématiques funéraires. En revanche, le matériel issu des nécropoles continue à être exploité dans le cadre des études sur la population et sur l'occupation du sol.

Mots clefs: historiographie, nécropole, épitaphe, population, religion.

La recherche archéologique des contextes funéraires romains en Afrique peut se diviser en quatre grandes périodes d'activités. La première, du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'aux deux premières décennies du XX^e^ siècle, est marquée par l'exploration des nouveaux territoires par les européens. Face à la découverte d'un important patrimoine archéologique et historique, les administrateurs, les militaires, les ecclésiastiques et les savants dégagèrent de nombreuses sépultures, surtout à la recherche d'un mobilier bien conservé. Suite à une diminution des travaux archéologiques à partir des années 1920 en raison des problèmes politiques internationaux et les conflits relatifs à l'indépendance des pays arabes, les années 1960 à 1980 furent marquées par la mise en place de nouveaux systèmes administratifs et par un intérêt croissant pour le patrimoine archéologique. Les nécropoles connurent alors un regain d'intérêt et leurs fouilles reprirent avec les nouvelles méthodes stratigraphiques héritées des tentatives européennes comme à *Tipasa*, *Tiddis*, Cherchel, Sétif et Raqqada[1]. Cependant, malgré la fouille de ces importantes zones funéraires, les projets de recherche se tournèrent progressive-

* Solenn de Larminat, Centre Antiquité classique et tardive (UMR 8167), Université Paris-Sorbonne.

1. Voir la bibliographie de C. Vismara, dans ces Actes mêmes, pp. 845 ss.

ment vers l'examen des territoires pour une meilleure compréhension de l'économie des sociétés rurales et urbaines antiques. Les fouilles extensives et programmées de nécropoles deviennent alors rares[2]. Dans ce contexte général, se tient en 1983 le premier *convegno di studio* de *L'Africa romana*, organisé à Sassari par Attilio Mastino. Ces rencontres annuelles, suivies très rapidement par la publication de leurs actes, deviennent un des organes les plus réguliers de diffusion scientifique pour l'archéologie de l'Afrique du Nord. *L'Africa romana* reflète alors bien l'activité de la recherche en archéologie funéraire de cette région durant les trente dernières années: un faible nombre de nouvelles fouilles de sépultures païennes mais une fréquente utilisation du matériel issu de ces contextes funéraires pour des recherches sur la population africaine.

En effet, l'étude des pratiques et des rituels funéraires à partir de l'ensemble des éléments qui composent la sépulture est seulement abordée dans les travaux relatifs à l'imposante tombe tardo-antique de Tin Hinan, dans le Hoggar algérien[3], à une tombe à chambre des I^er^-II^e^ siècle de notre ère de *Leptis Magna*[4] et à la "nécropole d'enfants" d'El-Jem, l'antique *Thysdrus* (Tunisie)[5]. Cette dernière découverte, qui ne fera finalement pas l'objet d'une publication plus exhaustive, marque un tournant dans la recherche sur les pratiques funéraires des enfants à l'époque romaine. En effet, bien que des regroupements d'enfants entre zéro et 3 ans avaient été remarqués dans certaines nécropoles, cette zone funéraire, enclose, accueillait en grand nombre, de l'époque augustéenne jusqu'aux premières décennies du III^e^ siècle de notre ère, uniquement des enfants décédés entre zéro et 15 ans (entre 2000 et 4000 d'après le nombre de sépultures recensées dans un seul carré de fouille de 25 m^2). Cet enclos revêt de plus l'originalité d'être sous la protection d'une divinité, probablement Tanit ou un de ses substituts, et l'agencement des sépultures, en strates superposées, rappelle en effet celui des tophets puniques. Il se perçoit donc nettement une survivance culturelle libyco-punique dans ce cimetière d'enfants romains, ancré dans des traditions locales comme le montre le matériel déposé et la pratique exclusive de l'inhumation. Aux premiers siècles de notre ère, cette persistance de l'attachement des populations aux croyances funéraires puniques à l'égard

2. Quelques exceptions subsistent, comme à *Pupput*, *Leptiminus*, Carthage et *Leptis Magna*.
3. Baistrocchi (1990); Beltrami (1996, 2004).
4. Cifani *et al.* (2008).
5. Slim (1984).

des tout-petits ont également été révélés ces dernières années par les études anthropologiques menées sur les ossements brûlés déposés dans les sanctuaires à Saturne[6].

Sans que l'ensemble de la sépulture soit décrite, une des composantes de celle-ci, comme les caissons ou *cupulae*, ces marqueurs de surface demi-cylindrique si caractéristiques de l'architecture funéraire romaine africaine[7], les conduits à libation et les *mensae*[8], la consécration aux dieux Mânes[9] ou encore les chaussures portés ou non par le défunt[10], ont fait l'objet d'études particulières. Il faut également noter que les travaux publiés sur les *tabellae defixionum*[11] et les trésors monétaires[12] se fondent essentiellement sur des découvertes faites en milieu funéraire. Les monuments funéraires antiques apparaissent aussi régulièrement dans le cadre de recherches sur l'occupation des territoires[13]. La géolocalisation des mausolées aux frontières africaines de l'Empire permet par exemple d'étudier le processus de la romanisation de ces zones périphériques[14]. L'inventaire de ces monuments, à l'échelle d'une cité[15] ou d'une nécropole[16], lorsqu'il est mis en relation avec celui des époques antérieures et postérieures, permet ainsi de discuter de la continuité de l'occupation de ces territoires.

Plus de 10.000 épitaphes ont actuellement été recensées en Afrique du Nord. Elles jouent un rôle essentiel dans le souvenir du défunt[17], mais leurs études offrent surtout de nombreuses informations sur la composition de la population, qu'il s'agisse de nouveaux arrivants à l'échelle d'une province[18], d'une région[19] ou d'une *gens*[20], de la présence de l'armée et de l'origine de

6. D'Andrea (2012).
7. Baratta (2006).
8. Février (1987).
9. Pastor Muñoz (2006).
10. Stirling (2008).
11. Mura (1996).
12. Salama (2002).
13. Ladjimi Sebaï (1987); Benseddik (1990); Carlsen, Tvarnø (1990); Morizot (1991); Laporte (2006).
14. Bentivogli (2004).
15. Ferchiou (1984).
16. Gavini, Mastino, Zucca (2012); Bessi (2004).
17. Sanders (1989).
18. Samsaris (1988); Rhorfi (2006); Chioffi (2006).
19. Ferchiou (1986).
20. Cristofori (1998).

ses soldats[21], des habitants d'une cité[22] ou de personnes exerçant le même métier[23]. Ces inscriptions permettent également de regrouper les membres d'une même famille[24], de travailler sur l'entourage de l'un des leurs[25] ou encore d'analyser le processus d'acculturation de certaines *gentes*[26]. Si ces derniers travaux examinent des franges bien spécifiques de la population, d'autres s'attardent sur un seul individu en raison de la particularité de l'épitaphe, sa relecture ou sa découverte récente[27]. Des épitaphes firent également l'objet de communication en raison de leur regroupement dans des collections privées[28] ou publiques[29], de leur origine géographique commune[30], de leur datation[31] ou de leur découverte par un même voyageur[32]. Les *carmina* funéraires sont étudiées à part et regroupées en fonction de leur support[33] ou des informations qu'elles livrent sur le déplacement des populations en Afrique[34]. Les marqueurs funéraires, en tant que supports iconographiques, apparaissent également dans des études relatives aux représentations des Saisons[35], aux *pontarii*[36] et aux métiers du cuir[37].

Ces trente dernières années ont donc été marquées par un faible nombre de nouvelles fouilles de nécropoles romaines, mais le matériel varié issu des

21. Khanoussi (1992, 2000); Parma (2002); Alaioud (2006).
22. Le Bohec (1989).
23. Carlsen (1992); Espugla, Pagàn (1996); Pettenò (1996); Khanoussi (1998); Chausa (1998); Bel Faïda (2006).
24. Ben Abdallah, Khanoussi (1998); Ben Abdallah, Naddari (2012).
25. Lefebvre (2000).
26. Hamdoune (2004).
27. Kolendo (1985); Desideri (1987); Ferchiou (1988); Alföldy (1989); Ben Abdallah (1990); Laronde (1991); Di Vita-Evrard (1994); Magioncalda (1994); Agusta-Boularot, Bousbaa (1996); Khanoussi (1996); Lefebvre (1998); Christol (2000); Maurin (2004); Piras (2004); Paci (2006); Reynolds (2006); Aloui Naddari (2008); Kallala (2008); Mancini (2010); Ben Abdallah (1998).
28. Hanoune (1998).
29. Aounallah *et al.* (2006).
30. Chergui *et al.* (2000); Agus, Zucca (2002); Gavini, Khanoussi, Mastino (2012); Gavini, Mastino, Zucca (2012); Dupuis, Morizot (1992); Schmidt (2008); Rebuffat (1992); Ali Mohamed, Reynolds (1992, 1996, 1998, 2002).
31. Zucca (1996).
32. Condina, Foraboschi (2000).
33. Gómez Pallarès (1996).
34. Hamdoune (2006); Arena, Bitto (2006).
35. Di Vita (1990).
36. Bacchielli (1990).
37. Baratta (2008).

contextes funéraires (architecture, mobilier, épigraphie, iconographie) et leur relecture ont en revanche permis d'aborder un grand nombre de problématiques relatives à l'occupation du territoire africain et à la composition de la population. De nouvelles fouilles de nécropoles, avec l'utilisation des outils récents de l'archéologie funéraire (archéothanatologie, archéozoologie, palynologie, anthracologie, carpologie…), est pourtant nécessaire afin de mieux caractériser les pratiques et les rituels funéraires africains, les synthèses sur ce sujet étant rares et difficiles à réaliser en raison des lacunes de la documentation actuelle. De nouveaux projets en archéologie funéraire offriraient donc une documentation qui permettrait d'alimenter tant l'histoire des religions que celle des populations de l'Afrique du Nord.

Bibliographie

Agus A., Zucca R. (2002), *Meninx-Girba nelle fonti letterarie ed epigrafiche*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 1919 ss.

Agusta-Boularot S., Bousbaa M. (1996), *Une inscription inédite de Cherchell (Algérie): Volusia Tertullina gramm(atica)*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 163 ss.

Alaioud S. M. (2006), *Présence italienne dans l'armée romaine d'Afrique*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 555 ss.

Alföldy G. (1989), *Ein Soldat des britannischen Heeres aus Madauros (ILAlg. I, 2203)*, dans *L'Africa romana VI*, pp. 135 ss.

Ali Mohamed F., Reynolds J. (1992), *Some New Inscriptions from Cyrenaica*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 115 ss.

Ali Mohamed F., Reynolds J. (1996), *Inscriptions recently discovered in Cyrenaica*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 1321 ss.7

Ali Mohamed F., Reynolds J. (1998), *New Discoveries in the Land of the Giligamae*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 135 ss.

Ali Mohamed F., Reynolds J. (2002), *Three new inscriptions from the territory of Cyrene*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 1653 ss.

Aloui Naddari S. J. (2008), *Cérès et céréaliculture à travers le secteur méridional du Haut Tell tunisien*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 935 ss.

Aounallah S., Ben Abdallah B. Z., Hurlet F. J. (2006), *Inscriptions latines du Musée de Sousse. I- Lamta, Lepti(s) Minus*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1871 ss.

Arena M., Bitto I. (2006), *Il motivo della morte in terra straniera nei CLE bücheleriani*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1021 ss.

Bacchielli L. (1990), *I pontarii: una definizione per via iconografica*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 769 ss.

Baistrocchi M. J. (1990), *Reperti romani rinvenuti nella tomba di Tin Hinan ad Abalessa [Hoggar-Sahara]*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 89 ss.

Baratta G. J. (2006), *Alcune osservazioni sulla genesi e la diffusione delle cupae*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1669 ss.

Baratta G. (2008), *La produzione della pelle nell'Occidente e nelle province africane*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 203 ss.

Bel Faïda A. (2006), *Émigration du savoir: médecins en Afrique romaine (apport de l'épigraphie)*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 729 ss.

Beltrami V. (1996), *Tin Hinan ed il monumento di Abalessa*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 941 ss.

Beltrami V. (2004), *Il monumento di Abalessa: la tomba presunta di Tin Hinan regina dei tuareg*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 163 ss.

Ben Abdallah B. Z. (1990), *Sur une épitaphe d'Ammaedara relative à un soldat de la III^e^ légion Auguste, originaire de Naples*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 763 ss.

Ben Abdallah B. Z. (1998), *Un nouvel affranchi impérial de l'époque des Sévères*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1016 ss.

Ben Abdallah B. Z., Khanoussi M. (1998), *La saga des Sulpicii*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1055 ss.

Ben Abdallah B. Z., Naddari L. (2012), *"Omnium litterarum scientissimus...": à propos d'une famille de lettrés des environs d'Ammaedara*, dans *L'Africa romana XIX*, pp. 2113 ss.

Benseddik N. (1990), *Nouvelles contributions à l'atlas archéologique de l'Algérie*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 737 ss.

Bentivogli V. (2004), *Ai confini dell'Impero: mausolei e romanizzazione del Nord Africa*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 421 ss.

Bessi B. (2004), *Le necropoli di Sabratha. Le camere ipogeiche: tipologia e decorazione*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 1751 ss.

Carlsen J. (1992), *Dispensatores in Roman North Africa*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 97 ss.

Carlsen J., Tvarnø H. (1990), *The Segermes Valley Archaeological Survey (Region of Zaghouan). An Interim Report*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 803 ss.

Chausa A. (1998), *Esclavos y libertos de veteranos en el Africa romana*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1023 ss.

Chergui A., Ichkhakah A., Limane H. (2000), *Nouvelles inscriptions d'Aïn Schkour*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1613 ss.

Chioffi L. (2006), *Africani a Capua e Capuani in Africa*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1085 ss.

Christol M. (2000), *Remarques sur l'inscription du légionnaire de Toulouse enseveli à Volubilis (IAM, 2, 511; Musée lapidaire de Volubilis)*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1637 ss.

Cifani G., Severini F., Felici F., Munzi M. (2008), *Leptis Magna: una tomba a camera nel suburbio occidentale (uadi Rsaff)*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 2287 ss.

Condina F., Foraboschi D. (2000), *Africa-Brescia: andata e ritorno? Ancora su Silio Aviola*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1309 ss.

Cristofori A. (1998), *Appunti sulla colonizzazione italica nell'Africa settentrionale: il caso dei Safidii*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1389 ss.

D'Andrea B. (2012), *Il tofet di El Kénissia e il rapporto tra tofet tardo punici, santuari a Saturno e "paesaggi del potere"*, dans *L'Africa romana XIX*, pp. 2479 ss.

Desideri P. (1987), *L'iscrizione del mietitore (CIL VIII 11824): un aspetto della cultura mactaritana del III secolo*, dans *L'Africa romana IV*, pp. 137 ss.

Di Vita A. (1990), *Antico e tardo-antico in Tripolitania: sopravvivenze e metodologia*, dans *L'Africa romana VII*, pp. 347 ss.

Di Vita-Evrard G. (1994), *L'ère de Maurétanie: une nouvelle attestation*, dans *L'Africa romana X*, pp. 1061 ss.

Dupuis X., Morizot P. (1992), *Une vallée peu connue de l'Aurès occidental: l'oued Fedhala*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 365 ss.

Espugla X., Pagàn I. (1996), *Dispunctores en Mauretania Caesariensis y en Mauretania Sitifensis*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 1513 ss.

Ferchiou N. (1984), *La civitas Thacensium (Tunisie). Aperçus sur l'évolution d'une petite cité libyphéniciennes au cours de l'Antiquité, à travers les données archéologiques*, dans *L'Africa romana I*, pp. 15 ss.

Ferchiou N. (1986), *Une zone de petite colonisation romaine à l'époque julio-claudienne: le centre-ouest de l'Africa Vetus (région d'Aradi, Avitina, Dj. Mansour, Siliana)*, dans *L'Africa romana III*, pp. 205 ss.

Ferchiou N. (1988), *À propos de trois inscriptions inédites provenant de la Tunisie centrale*, dans *L'Africa romana V*, pp. 143 ss.

Février P.-A. (1987), *Paroles et silences (à propos de l'épigraphie africaine)*, dans *L'Africa romana IV*, pp. 167 ss.

Gavini A., Khanoussi M., Mastino A. (2012), *Epigrafia e archeologia a Uchi Maius tra restauro e nuove scoperte*, dans *L'Africa romana XIX*, pp. 2815 ss.

Gavini A., Mastino A., Zucca R. (2012), *Novae inscriptiones latinae urbium Numidiae orientalis*, dans *L'Africa romana XIX*, pp. 475 ss.

Gómez Pallarès J. (1996), *El dossier de los Carmina Latina Epigraphica sobre mosaico del Norte de África*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 183 ss.

Hamdoune C. (2004), *Témoignages épigraphiques de l'acculturation des gentes en Maurétanie Césarienne*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 277 ss.

Hamdoune C. (2006), *Mouvements de population dans les carmina funéraires africains*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1001 ss.

Hanoune R. (1998), *La collection d'antiques de la Résidence de l'Ambassade de France à La Marsa (Tunisie): les inscriptions funéraires*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1047 ss.

Kallala N. (2008), *Un nouveau praefectus equitum d'Afrique*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 1927 ss.

Khanoussi M. (1992), *Présence et rôle de l'armée romaine dans la région des Grandes Plaines (Afrique Proconsulaire)*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 319 ss.
Khanoussi M. (1996), *Nouveaux vestiges épigraphiques de la cité latine de Capsa (Gafsa), en Tunisie*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 1341 ss.
Khanoussi M. (1998), *Les officiales marmorum Numidicorum*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 997 ss.
Khanoussi M. (2000), *L'armée romaine et la police des domaines impériaux en Afrique proconsulaire*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1131 ss.
Kolendo J. (1985), *L'iscrizione di un auriga a Theveste (IL Alg. I 3146)*, dans *L'Africa romana II*, pp. 195 ss.
Ladjimi Sebaï L. (1987),*Un site de la Tunisie centrale: Aggar?*, dans *L'Africa romana IV*, pp. 415 ss.
Laporte J.-P. (2006), *Siga et l'île de Rachgoun*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 2531 ss.
Laronde A. (1991), *Une inscription de Tunisie retrouvée*, dans *L'Africa romana VIII*, pp. 277 ss.
Le Bohec Y. (1989), *Onomastique et société à Volubilis*, dans *L'Africa romana VI*, pp. 339 ss.
Lefebvre S. (1998), *La mort précoce d'un décurion de Sala: nouvelle lecture de IAM 311*, dans *L'Africa romana XII*, pp. 1123 ss.
Lefebvre S. (2000), *Le milieu social de Flavia Germanilla de Volubilis*, dans *L'Africa romana XIII*, pp. 1626 ss.
Magioncalda A. (1994), *Osservazioni su un'epigrafe da Simitthus riguardante le curie (AE 1955, 126)*, dans *L'Africa romana X*, pp. 1153 ss.
Mancini E. (2010), *Su un nummularius di Lambaesis (CIL VIII, 3305)*, dans *L'Africa romana XVIII*, pp. 1543 ss.
Maurin L. (2004), *L'attività di ricerca in Sardegna e in Tunisia delle Cattedre di Metodologia della Ricerca Archeologica e di Archeologia Medievale delle Universitá di Pisa e di Sassari*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 1303 ss.
Morizot P. (1991), *Économie et société en Numidie méridionale: l'exemple de l'Aurès*, dans *L'Africa romana VIII*, pp. 429 ss.
Mura M. I. (1996), *Le tabellae defixionum africane come fonte di storia sociale: nota preliminare*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 1535 ss.
Paci G. (2006), *Nuove iscrizioni da Cirene*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1895 ss.
Parma A. (2002), *Note sull'origane geografica dei classiari nelle flotte imperiali: i marinai di provenienza nordafricana*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 323 ss.
Pastor Muñoz M. (2006), *Los Manes en la epigrafia funeraria de Mauretania Tingitana y Bética: diferencias y semejanzas*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1419 ss.
Pettenò E. (1996), *Acque termali e medici dell'Africa romana*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 385 ss.
Piras G. (2004), *Un miles della cohors III Aquitanorum in un'iscrizione funeraria proveniente da Ardara (Sassari): nota preliminare*, dans *L'Africa romana XV*, pp. 1543 ss.

Rebuffat R. (1992), *Compléments au recueil des Inscriptions Antiques du Maroc*, dans *L'Africa romana IX*, pp. 439 ss.

Reynolds J. (2006), *A New Inscription from Cyrene Attesting a Veteran of Legio I Italica in Cyrenaica*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 1907 ss.

Rhorfi A. (2006), *Les traits majeurs de l'immigration romaine en Tingitane*, dans *L'Africa romana XVI*, pp. 383 ss.

Salama P. (2002), *La chasse aux trésors dans le Maghreb classique*, dans *L'Africa romana XIV*, pp. 1955 ss.

Samsaris D. (1988), *Relations entre la péninsule balkanique et l'Afrique romaine. Population et onomastique balkanique en Afrique*, dans *L'Africa romana V*, pp. 403 ss.

Sanders G. (1989), *Sauver le nom de l'oubli: le témoignage des CLE d'Afrique et aliunde*, dans *L'Africa romana VI*, pp. 43 ss.

Schmidt M. G. (2008), *Inscriptions from Madauros (CIL III, 28086-28150)*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 1901 ss.

Slim L. (1984), *À propos d'un cimetière d'enfants à Thysdrus*, dans *L'Africa romana I*, pp. 167 ss.

Stirling L. (2008), *One Foot in the Grave: Evidence for Footwear in the Graves of Roman North Africa*, dans *L'Africa romana XVII*, pp. 2265 ss.

Zucca R. (1996), *Inscriptiones latinae liberae rei publicae Africae, Sardiniae et Corsicae*, dans *L'Africa romana XI*, pp. 1425 ss.

CINZIA VISMARA

Pour une archéologie funéraire d'époque romaine en Afrique (Proconsulaire, Byzacène, Tripolitaine, Numidies, Maurétanies)

Actuellement, les données concernant l'archéologie funéraire africaine sont inégales et dispersées, ce qui rend impossible l'établissement de comparaisons fiables, de cartes de distribution de typologies tombales etc. Ici nous proposons donc la création d'une banque de données issue du recensement des notices contenues dans les publications existantes.

Mots-clefs: banque de données, sépultures, archéologie funéraire, provinces africaines.

> *I argue that burials provide information of a kind which no other sources provide, and that even in the best documented period of classical antiquity historians cannot afford to neglect them.*
>
> Morris (1992), p. xiii

1. Introduction

L'intérêt porté aux pratiques rituelles et aux croyances liées à la mort a été le moteur du développement de l'archéologie funéraire, qui occupe désormais une place très importante dans les études d'antiquités[1]. L'archéolo-

* Cinzia Vismara, Dipartimento di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Cassino.
Pour l'essentiel cet article a été conçu et partiellement rédigée pendant mon séjour, comme professeur invitée, au Centre Camille Jullian d'Aix-en-Provence en juillet 2013: toute ma reconnaissance va aux amis et collègues Marie-Brigitte Carre, Brigitte Marin et Marc Griesheimer qui m'ont donné la possibilité de travailler dans les meilleures conditions souhaitables. Je remercie l'amie Françoise Villedieu d'avoir tant amélioré le français de mon texte.

1. Cfr. les observations de van Andringa (2013), p. 1: «Autrefois limitées aux inscriptions funéraires, à l'architecture de la tombe et au mode de traitement du mort (inhumation et incinération), les observations enregistrées dans l'étude des nécropoles sont désor-

gie funéraire a pu bénéficier de l'évolution des techniques de fouille et de la pratique interdisciplinaire qui est devenue courante dans nos études[2]. Si «faire de l'archéologie funéraire» signifie en premier lieu adopter une méthodologie de fouille appropriée, les choses ont aujourd'hui changé au point, peut-on dire, de nous obliger à remettre en question notre rôle d'archéologues-fouilleurs, le prélèvement des restes humains (aussi bien inhumés que brûlés) étant désormais effectué par les anthropologues. C'est ainsi qu'il est devenu possible d'établir si, dans le cas d'inhumations, la décomposition a eu lieu dans un espace vide ou plein[3] ou bien si les os recueillis après la crémation avaient été enfermés dans un sac avant d'être disposés dans une urne[4]. Quant aux avantages de l'ouverture interdisciplinaire, les résultats des analyses effectuées par les spécialistes d'archéothanatologie[5], de nécroarchéologie[6], de paléopathologie[7], de paléoanthropologie et archéoanthropologie[8], d'archéozoologie funéraire[9], d'archéobotanique[10] et d'autres disciplines archéométriques ont refondé l'étude du rituel, en décelant d'une part l'existence de rites différents par rapport à ceux que décrivent les sources et en montrant que ceux-ci ne trouvent pas toujours une confirmation dans l'archéologie. Par conséquent les nécropoles ne sont plus perçues comme une juxtaposition de sépultures, mais les chercheurs essaient de reconstruire leur vie aussi bien du point de vue de leur évolution

mais centrées sur les pratiques et les rites funéraires qui accompagnaient la séparation des vivants et du défunt mis en terre ainsi que sur les modalités de gestion des espaces funéraires protégés par le droit des tombeaux et le statut religieux qui leur était conféré».

2. Lancel (1995), p. 9: «[...] de l'épigraphie des épitaphes au minutieux examen des rituels, en passant par l'étude topographique des nécropoles, il n'est peut-être pas de champ d'étude, dans notre domaine de l'Antiquité, qui sollicite plus de compétences diverses».

3. Duday (2007), pp. 65-75.

4. Blaizot *et al.* (2009), p. 218.

5. Duday (2007).

6. Zammit (2003).

7. Cfr. par exemple le «Journal of Palaeopathology».

8. Par exemple: Duday, Masset (éds.) (1987); Crubezy, Duday, Sellier, Tillier (éds.) (1990); Canci, Minozzi (2005); Sofaer (2006); Gowland, Knüsel (eds.) (2006); Blaizot *et al.* (2009); Signoli (éd.) (2008); cfr. en outre le site web du Laboratoire d'Anthropologie anatomique et de Paléopathologie de l'Université Claude Bernard – Lyon 1 (http://anthropologie-et-paleopathologie.univ-lyon1.fr/).

9. Par exemple: Meniel (2008); cfr. en outre Chaix, Méniel (2001); Wilkens (2003); Lepetz, van Andringa (2004); De Grossi Mazzorin (2008). Voir en outre le site web http://www.archeozoo.org/en-rubrique103.html. On peut à juste titre parler d'"anthropologie de terrain" (Blaizot, 2008, p. 2).

10. Par exemple: Kreuz (2000).

dans le temps, que de celui de leur fonctionnement, par l'analyse des aménagements (chemins, points d'eau etc.) qu'une technique de fouille raffinée permet aujourd'hui de repérer[11].

En Afrique, comme nous le verrons, notre connaissance de l'univers funéraire d'époque romaine est encore embryonnaire, malgré quelques cas significatifs. Pour ne donner qu'un exemple, un premier dépouillement des volumes des actes des colloques sur *L'Africa romana* ne permet d'enregistrer que très peu de contributions consacrées au domaine funéraire et, en outre, elles n'ont pour objet, dans la plupart des cas, que l'épigraphie ou l'architecture[12].

2. L'Afrique

A l'occasion du Colloque de Toulouse *Incinérations et inhumations dans l'Occident romain aux trois premiers siècles de notre ère*, Paul-Albert Février, qui avait été chargé de traiter des provinces du *maghrīb*, soulignait la difficulté de cette tâche. Au-delà de l'étendue et de la variété des territoires, il affirmait: «Cette démarche devra passer par un inventaire critique des données dont on dispose présentement, données dispersées dans le temps comme dans l'espace»[13]. Il dressa alors un premier bilan global des connaissances sur le monde funéraire dans toute l'Afrique romaine; à l'exception des observations importantes de Paul-Albert Février et de quelques autres chercheurs, de l'étude de János Szilágy, qui avait analysé l'immense moisson d'inscriptions funéraires de toutes les provinces africaines pour sa recherche sur la mortalité dans les provinces nord-africaines[14], des travaux de synthèse

11. Nous ne pouvons pas mentionner les nombreux colloques et ouvrages collectifs de ces dernières années ayant pour objet l'archéologie funéraire. Nous nous bornerons à signaler les résultats du Programme européen "Cultura 2000" (Programma Quadro CLT 2004/A1/IT-350) "Vivere e morire nell'impero romano: nuove prospettive dell'archeologia funeraria – Influenze culturali dal centro alla periferia", coordonné par la Soprintendenza Archeologica di Roma, à qui ont participé l'Ecole Française de Rome et l'Université de Cambridge, Faculty of Classics (http://www.classics.cam.ac.uk/museum/archaeological_research/burials/). Parmi les résultats il faut signaler le volume de Duday (2007), les actes d'un important colloque tenu à Rome (Scheid, éd., 2008), et le tout dernier ouvrage sur un quartier de la nécropole de Porta Nocera à Pompéi (van Andringa *et al.*, 2013).

12. Cfr. le recensement par S. de Larminat publiée dans ces Actes aux pp. 835-43.

13. Février (1992), p. 181. Les actes de ce colloque, qui furent – mal – publiés cinq ans après, eurent une diffusion très limitée et finalement ils furent mis au pilon: c'est pour cela que les travaux qui y ont été publiés sont peu connus, cfr. Lancel (1995), p. 16.

14. Szilágy (1965-67).

sur le monde des morts dans l'Afrique romaine manquaient encore. La situation générale n'a pas beaucoup évolué, si ce n'est sur la question du rituel funéraire réservé aux enfants traitée par S. de Larminat dans la thèse qu'elle a soutenue récemment à l'Université d'Aix-Marseille/Centre Camille Jullian[15]. Ce manque de travaux d'ordre général sur l'univers funéraire de l'ensemble des provinces africaines[16] est dû essentiellement – et paradoxalement – à l'absence d'une documentation suffisamment ample et homogène pour permettre de travailler sur des "gros" nombres de données.

En visitant, dans la première moitié du XX^e^ siècle, bon nombre de cités africaines de l'époque romaine on avait souvent l'impression de se trouver dans un paysage de science-fiction: ces villes ne semblaient pas avoir eu d'habitants, ni vivants – en l'absence d'habitations, les cités n'ayant apparemment que des centres monumentaux (figés d'ailleurs en général dans leur phase monumentale de l'époque des Sévères) – ni morts non plus, les nécropoles demeurant le plus souvent enfouies sous terre. L'intérêt des premiers fouilleurs avait été en fait de souligner les bienfaits de la domination romaine afin de justifier la nouvelle présence européenne dans ces mêmes régions.

L'attention dont les nécropoles ont été l'objet a suivi, si l'on peut dire, l'évolution plus générale de la recherche archéologique, l'intérêt pour l'architecture n'ayant jamais fait défaut. Au commencement, ce furent les inscriptions à intéresser les chercheurs, comme le montrent les nombreux articles parus dans des revues prestigieuses, tels les «CRAI» ou le «BSNAF», notamment à partir des premières années du XX^e^ siècle: les savants y publiaient les épitaphes trouvées au cours de leurs recherches ou par les Brigades topographiques de l'armée. Ces inscriptions étaient nombreuses et recelaient d'importantes données et elles constituent souvent le seul témoignage des nécropoles: ici comme ailleurs dans plusieurs autres territoires de l'empire, on peut parler d'*inscribed landscape*[17]. Ce fut ensuite l'époque de la céramique: la fouille, l'étude et la publication de nécropoles

15. Larminat (2011), un travail très important et novateur n'excluant que la Maurétanie Tingitane.

16. Malgré le titre captivant, l'excellent volume *Mortuary Landscapes of North Africa* edité par D. Stone et L. Stirling ne contient que deux travaux d'ordre général: l'un, très synthétique (28 pages), consacré aux monuments funéraires dans le paysage africain de 700 av. J.-C. à 700 ap. J.-C. (Stone, Stirling, 2006), l'autre (Stirling, 2006) sur les *cupulae* et leur distribution; le travail de Leone (2006) sur les sépultures urbaines de l'antiquité tardive à l'époque byzantine a pour objet essentiellement Carthage et peu d'autres villes de Tunisie (*Thysdrus*, *Bulla Regia*), pour lesquelles on dispose d'une documentation convenable.

17. Meyer (1990).

(Raqqada, *Sitifis*, *Tipasa*, *Tiddis*) ont connu un certain essor dans les années 1960-1970 sur la lancée des études de céramologie qui étaient à l'époque à la une des intérêts des chercheurs. Ce n'est qu'à partir des années 1980 que l'on peut parler d'un intérêt spécifique et plus global pour le monde funéraire, ses manifestations matérielles et les rituels et les croyances qui les engendrent. Nous avons donc maintenant quelques publications ainsi que des travaux en cours tout à fait satisfaisants (je pense entre autres aux nécropoles de *Pupput*, Carthage, *Caesarea*, *Leptiminus*, *Lepcis Magna*), qui nous fournissent des données convenables dans le domaine de l'archéologie funéraire à proprement parler.

Mais ces entreprises demeurent isolées, telles des îles d'excellence, en l'absence d'un répertoire vaste et raisonnablement homogène qui permette d'établir des comparaisons, d'élaborer des statistiques, de dresser des cartes de distribution des types de sépultures, de coutumes etc.[18] Cela n'a rien d'étonnant, les données sur les sépultures africaines d'époque romaine étant dispersées dans une série d'articles, d'ampleur et de qualité diverses, parus à différentes époques. Pour quelques sites (*Sitifis*, *Sala*, *Tipasa*...) nous avons des publications de nécropoles dont la fouille a eu lieu avant la naissance de la pratique de l'archéologie funéraire de chantier, mais qui sont en mesure, ayant été fouillées et publiées de façon "correcte", de fournir un grand nombre de données. Tout cela ne permet pas de tirer des conclusions générales ni à l'échelle régionale, sur les questions qui font l'objet de l'archéologie funéraire, le matériel disponible étant forcément concentré sur peu de sites. Toutefois, en parcourant les bulletins archéologiques ainsi que quelques articles parus dans différentes revues à partir de la fin du XIX^e^ siècle, on peut trouver des informations sur des tombes isolées ou bien sur des nécropoles – dessins ou photos permettant de connaître la position du cadavre, la consistance et la position du mobilier, quelques descriptions générales ou de détail[19] – que l'on pourrait exploiter. Ces informations méritent de ne pas être perdues. Il serait donc nécessaire, afin de pouvoir dresser un panorama des usages funéraires dans les provinces africaines, d'établir une banque de données comprenant toutes les informations dispersées. Cela ne pourra se faire que par le biais de l'analyse des données en partant du dépouillement aussi bien des études monographiques consacrées aux nécropoles, que d'ouvrages classiques sur l'Afrique, en outre des périodiques, des actes de colloques, des revues,

18. Cfr. Février (1992).
19. Par exemple Feuille (1938-40) dresse une typologie des *columbaria* de *Thaenae*.

des atlas archéologiques ainsi que des éditions de prospections, publiées ou en cours. Cela permettra de tester l'aptitude des différents modèles de fiche aux réalités des régions que nous envisageons d'examiner. Les limites géographiques pourraient être constituées par le territoire compris entre la côte atlantique et les *Arae Philaenorum*, correspondant aux provinces post-dioclétianiennes de Proconsulaire, Byzacène, Numidies, Maurétanies; des limites chronologiques seraient à déterminer. Il faudrait ensuite vérifier si les différentes rubriques des fiches établies pour la Sardaigne peuvent être appliquées aux contextes africains et les modifier éventuellement en fonction du matériel disponible.

Ce recensement, qu'il faudra ensuite étendre aux archives et qui devra comprendre aussi les données livrées par les nécropoles fouillées plus récemment, est bien entendu un travail de longue haleine et ne peut être réalisé par une seule personne: seule une équipe bien expérimentée pourra le mener à bien. Il mérite néanmoins d'être entrepris pour fournir aux chercheurs des données comparables entre elles sur la typologie des sépultures aux différentes époques, sur le traitement du cadavre, sur la composition du mobilier etc. Ces informations, unies à celles obtenues des fouilles plus récentes, pourront être utilisées dans plusieurs cadres: nature du/des rituel/s et son/leur évolution, occupation des espaces, persistances culturelles puniques...

Le travail de ce type qui a été réalisé en Sardaigne pourrait servir de modèle une fois les fiches et la liste des options des menus déroulants adaptées aux contextes africains.

3. Recensement: le cas sarde

Deux maîtrises (thèses de laurea) ont été soutenues sous ma direction à Sassari en 1998 sur les nécropoles sardes d'époque romaine. Les résultats de ces recherches (l'une sur les nécropoles rurales, l'autre sur celles des villes plus importantes) ont été communiqués au colloque sur *Römische Bestattungsbrauch und Beigabensitten in Rom, Norditalien und den Nordwestprovinzen von der späten Republik bis in die Kaiserzeit* et publiés ensuite dans les Actes[20]. Le travail a consisté à dépouiller la bibliographie sur la Sardaigne romaine (238 av. J.-C. – VIII[e] siècle ap. J.-C.) jusqu'à 1996 en sélectionnant toutes les notices concernant tombes et nécropoles (cela a été possible en raison du petit nombre de publications sur les restes d'époque romaine), à

20. Fresu, Fancellu (2001).

les soumettre à un examen critique et à en tirer un certain nombre de données. Il a été ainsi possible de créer des fiches (tombe, nécropole, mobilier) dont les rubriques ont été organisées en partant du modèle établi pour les nécropoles de l'Italie méridionale et des îles tyrrhéniennes[21] qui a été modifié sur la base des particularités sardes. Ces fiches ont pu être remplies entièrement ou partiellement, en fonction des informations disponibles dans les publications dépouillées. Ce travail a permis de récupérer une série de données du plus grand intérêt: tout en demeurant en partie non remplies, ces fiches constituent une base très importante pour la connaissance des types de tombes, du choix de mobilier, du traitement du cadavre et de nombreux aspects du domaine funéraire de la Sardaigne romaine, leurs données pouvant être comparées avec celles issues de fouilles menées plus récemment en adoptant une méthodologie rigoureuse.

Appendice. Le fichier sarde

Nous donnons ci-dessous les rubriques des fiches établies pour la Sardaigne, rubriques auxquelles sont associés des menus déroulants.

Fiche nécropole: Nom, Province, Commune, Lieudit, Feuille IGM, Coordonnées, Côte, Nombre de sépultures, Quantité des sépultures (non numérique), Conservation, Site préromain éventuel, Orientation, Extension, Localisation, Organisation interne, Stratigraphie horizontale, Traitement des cadavres (-crémation -inhumation), Sépultures (-individuelles -collectives), Age (-adultes -jeunes -enfants), Nombre des défunts, Sexe, Description, Mobilier, Données paléobotaniques, Données anthropologiques, Chronologie, Eléments datant, Notes, Fouille/s, Bibliographie.

Fiche tombe: Province, Commune, Lieudit, Feuille IGM, Coordonnées, Côte, Nombre de sépultures, Quantité des sépultures (non numérique), Conservation, Site préromain éventuel, Orientation, Extension, Localisation, Stratigraphie horizontale, Traitement du/des cadavre/s (-crémation -inhumation), Sépulture (-individuelle -collective), Age (-adulte/s -jeune/s -enfant/s), Nombre des défunts, Traitement, Position, *Status*, Sexe, Typologie tombale, Superposition éventuelle, Description, Mobilier, Données paléobotaniques, Données anthropologiques, Cultes, Inscriptions, Chronologie, Eléments datant, Notes, Fouille/s, Bibliographie.

21. NENCI, VALLET (a cura di) (1977-2012).

Bibliographie

van Andringa W. (2013), *Rites, pratiques et gestion des espaces funéraires*, dans van Andringa *et al.* (2013), pp. 1-5.

van Andringa W. *et al.* (2013), *Mourir à Pompéi: fouille d'un quartier funéraire de la nécropole romaine de Porta Nocera (2003-2007)*, I-II (Coll. EFR 468) Rome.

Crubezy E., Duday H., Sellier P., Tillier A.-M. (éds.) (1990), *Anthropologie et Archéologie. Dialogue sur les ensembles funéraires. Actes de la réunion organisée par la Société d'Anthropologie de Paris au Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 15-16 juin 1990*, «Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris», n.s., t. 2, fascicule 3-4; en ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/bmsap_0037-8984_1990_num_2_3.

Blaizot F. (2008), *Réflexions sur la typologie des tombes à inhumation: restitution des dispositifs et implications chrono-culturelles*, «ArchMed» 38, pp. 1-30.

Blaizot F. *et al.* (2009), *Annexe I. Les méthodes de l'archéo-anthropologie funéraire*, dans Ch. Goudineau (éd.), *Rites funéraires à Lugdunum. Ouvrage réalisé à l'occasion de l'exposition «Post mortem? Les rites funéraires à Lugdunum» présentée au Musée gallo-romain de Lyon-Fourvière*, Paris, pp. 205-27.

Canci A., Minozzi S. (2005), *Archeologia dei resti umani. Dallo scavo al laboratorio*, Roma.

Chaix L., Méniel P. (2001), *Archéozoologie. Les animaux et l'archéologie*, Paris.

De Grossi Mazzorin J. (2008), *Archeozoologia. Lo studio dei resti animali in archeologia*, Roma-Bari.

Duday H. (2007), *Lezioni di archeotanatologia. Archeologia funeraria e antropologia di campo*, Roma.

Duday H., Masset Cl. (éds.) (1987), *Anthropologie physique et Archéologie. Méthodes d'étude des sépultures. Actes du colloque, Toulouse, 4-6 novembre 1982*, Paris.

Feuille G.-L. (1938-40), *Les nécropoles de Thaenae*, «BCTH», pp. 641-53.

Février P.-A. (1992), *Incinérations et inhumations dans le Maghreb antique*, dans *Incinérations et inhumations dans l'Occident romain aux trois premiers siècles de notre ère. France, Espagne, Italie, Afrique du Nord, Suisse, Allemagne, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas, Grande-Bretagne. Actes du Colloque international de Toulouse-Montréjeau (IV^e Congrès Archéologique de Gaule Méridionale), 7-10 octobre 1987*, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie – Association pour la Promotion du Patrimoine Archéologique et Historique en Midi-Pyrénées, Toulouse, pp. 181-9.

Fresu G., Fancellu M. (2001), *Presentazione di una scheda informatica sulle tombe e necropoli della Sardegna romana*, dans M. Heinzelmann *et al.* (Hrsg.), *Römische Bestattungsbrauch und Beigabensitten in Rom, Norditalien und den Nordwestprovinzen von der späten Republik bis in die Kaiserzeit. Culto dei morti e costumi funerari romani, Roma, Italia settentrionale e province*

nord-occidentali dalla tarda Repubblica all'età imperiale. Internationales Kolloquium, Rom, 1.-3. April 1998, «Palilia» 8, pp. 355-63.

Gowland R., Knüsel C. (eds.) (2006), *The Social Archaeology of Funerary Remains*, Oxford.

Kreuz A. (2000), *5. Functional and Conceptual Archaeobotanical Data from Roman Cremations*, dans R. Reece (ed.), *Burial in the Roman World* (The Council for British Archaeology, Research Report n. 22, Society), London, pp. 45-51.

Lancel S. (1995), *Exposé liminaire d'introduction au thème Monuments funéraires*, dans P. Trousset (éd.), *Monuments funéraires. Institutions autochtones. Actes du VI^e Colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord antique et médiévale, réuni dans le cadre du 118^e Congrès National des Sociétés Savantes, Pau, oct. 1993* (CTHS), Paris, pp. 9-16.

Larminat S. de (2011), *Mourir enfant en Afrique romaine: gestes, pratiques, rituels. Afrique proconsulaire, Numidie et Maurétanie césarienne, I^er-III^e s. de n.è.*, thèse de doctorat en Archéologie, Université d'Aix-Marseille I, soutenue le 06-12-2011, dir. M. Griesheimer; en ligne http://www.theses.fr/2011AIX10166.

Lepetz S., van Andringa W. (2004), *Caractériser les rituels alimentaires dans les nécropoles gallo-romaines. L'apport conjoint des os et des textes*, dans L. Baray (éd.), *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques, Actes de la table-ronde de Bibracte, Glux-en-Glenne, 7-9 juin 2001*, Glux-en-Glenne/Bibracte, pp. 161-70.

Leone A. (2006), *Changing Urban Landscapes: Burials in North African Cities from the Late Antique to Byzantine Periods*, dans Stone, Stirling (eds.) (2006), pp. 164-203.

Meniel P. (2008), *Manuel d'Archéozoologie funéraire et sacrificielle. Âge du Fer*, Gillion (Vestigia).

Meyer E. A. (1990), *Explaining the Epigraphic Habit in the Roman Empire: The Evidence of Epitaphs*, «JRS», 80, pp. 74-96.

Morris I. (1992), *Death-Ritual and Social Structures in Classical Times*, Cambridge.

Nenci G., Vallet G. (a cura di) (1977-2012), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche (BTCGI)* (Scuola Normale Superiore/École Française de Rome/Centre Jean Bérard, 1-21), Pisa-Roma-Napoli.

Signoli M. (éd.) (2008), *Archéo-anthropologie funéraire*, «Socio-anthropologie», 22; en ligne http://socio-anthropologie.revues.org/index1134.html

Scheid J. (éd.) (2008), *Pour une archéologie du rite. Nouvelles perspectives de l'archéologie funéraire* (Coll. EFR 407), Rome.

Sofaer J. (2006), *The Body as Material Culture: A Theoretical Osteoarchaeology*, Cambridge-New York.

Stirling L. M. (2006), *The Koine of the Cupula in Roman North Africa to the Transition from Cremation to Inhumation*, dans Stone, Stirling (eds.) (2006), pp. 110-37.

Stone D. L., Stirling L. (2006), *Funerary Monuments and Mortuary Practices in the Landscapes of North Africa*, dans Stone, Stirling (eds.) (2006), pp. 3-31.

Stone D. L., Stirling L. (eds.) (2006), *Mortuary Landscapes of North Africa*, «Phoenix», suppl. 43, Toronto.

Szilágy J. (1965-67), *Die Sterblichkeit in den nordafrikanischen Provinzen*, «AArchHung», 17, 1965, pp. 309-34; 18, 1966, pp. 235-77; 19, 1967, pp. 25-59.

Wilkens B. (2003), *Archeozoologia. Manuale per lo studio dei resti faunistici dell'area mediterranea*, Schio.

Zammit J. (2003), *Pratiques mortuaires et traitement du cadavre (plaidoyer pour une nécro-archéologie)*, dans *Sens dessus dessous. La recherche du sens en Préhistoire. Recueil d'études offert à Jean Leclerc et Claude Masset*, «RAPic», numéro spécial 21, pp. 185-94; en ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pica_1272-6117_2003_hos_21_1_2645.

ABDELMOHCIN CHEDDAD

Le concept du "Cercle du détroit de Gibraltar": une vue de la rive méridionale

A travers les témoignages des auteurs anciens et les données des recherches archéologiques, nous proposons une lecture critique du concept du "Cercle du détroit de Gibraltar". Ce concept, apparu il y a déjà 56 ans, s'est amplement évolué grâce à ses dimensions géographique, culturel, et économique. Les représentations parfois très vagues ou disproportionnés qu'on trouve chez certains auteurs modernes reflètent des idées préconçues, héritées de l'époque coloniale. Nul ne nie des rapports étroits entre les rives du détroit de Gibraltar, mais nous croyons qu'il est temps de nous libérer des préjugées et entamer les recherches sur une base qui préserve la réalité d'antan et vise l'objectivité historique sur chacune des rives du détroit.

Mots clés: Cercle du détroit de Gibraltar, Cadix, Nord du Maroc, auteurs anciens, recherches archéologiques.

Se basant sur la similitude géographique, les contacts réguliers entre les rives du détroit et la découverte d'un mobilier archéologique similaire, plusieurs chercheurs n'hésitent pas à utiliser l'expression "Cercle/circuit du détroit de Gibraltar" pour définir cette région. Notre objectif est d'énoncer quelques réflexions autour de ce concept inventé depuis déjà plus d'un demi-siècle, et qui n'a cessé depuis lors de s'étaler à travers de multiples dimensions. A partir des récits anciens et de l'historiographie moderne, nous espérons souligner les ambigüités et divulguer les exagérations prises par ce concept.

1. Les sources anciennes[1]

Géographie. Aux yeux des Anciens, la région du détroit de Gibraltar ne constituait pas un espace géographique, économique ou politique uni. Les

* Abdelmohcin Cheddad, Département d'Histoire, Université Abdelmalek Essaadi, Martil.

1. Cfr. *infra* l'Annexe 1, dont les textes sont répartis suivant les thèmes: géographie, mythologie, politique et économie.

descriptions de l'œkoumène considèrent ce passage d'eau comme une ligne de démarcation entre deux continents. Les ouvrages de Strabon (livres III et XVII), de Pline l'Ancien (III et V), de Pomponius Mela (II et III) et de Ptolémée (II et IV) décrivent séparément les deux rives en faisant de l'une le point du commencement du monde connu alors que l'autre est son *terminus*. Hormis quelques-uns qui joignent l'Afrique à l'Europe[2], il y a unanimité à fixer au détroit une limite entre deux mondes différents[3]. Bien que les mesures du détroit soient faibles, les témoignages concernant les difficultés de la navigation dans ce bras de mer sont nombreux[4].

La population de cette région appartient à un fond local, ibère sur la côte espagnole et maure sur la côte marocaine. A ceux-ci se sont ajoutés des éléments étrangers depuis l'aube de l'Histoire jusqu'à l'arrivée des Wisigoths au Sud de l'Espagne et des Vandales et des Byzantins au Nord du Maroc.

Mythologie. Quoique certains récits ne comportent que peu de réalités historiques, il est intéressant de s'arrêter sur des sujets qui font allusion à l'union de la région. Outre l'île Atlantide ou le royaume de Tartessos et les Jardins des Hespérides qui symbolisent le bonheur et l'autorité des habitants, l'expression "Colonnes d'Hercule" est la plus significative: elle désigne un milieu inexploré encore et difficile à franchir. Ce terme lié aux exploits d'Héraklès reflète la volonté des grands peuples à s'emparer de cette région et nous laisse préconiser que c'est uniquement sous la domination des étrangers que cette région puisse être unifiée. En effet, chaque rive avait ses personnages et lieux mythiques: Tartessos, Gerion, Habis... sur celle espagnole et Jardins des Hespérides, Atlas, Antée... sur celle du Maroc. Par contre, les temples de Melqart à Cadix et à *Lixus* peignent une culture orientale dominante.

Politique. Les récits relatifs à l'hégémonie des Phéniciens sur la région du détroit et sa fréquentation par les Carthaginois ne garantissent nul rapprochement politique entre les deux rives[5]. Le processus historique et les relations extérieures de chacune d'elles n'ont pas suivi le même dessein, surtout avec

2. Sall., *Iug.*, XVII, 3; Lucan., IX, 411-3; Aug., *civ.*, XVI, 17; Strab., I, 3, 4; Avien., *ora*, 324-6 et Edrisi (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. par Dozy et de Goeje, Leiden, 1968, pp. 118-9) signalent un banc de sable / un pont entre les deux rives du détroit.
3. Marcian., II, 3 (= *GGM.*, I, p. 542); Sil., I, 198-200; Porph., *Hor. sat.*, III, 46-7; Hyg., *astr.*, I, 8, 1; Cic., *Tusc.*, I, 45; Anon. Rav., III, 11; Sol., 27, 5; Isid., *orig.*, XIII, 16.
4. Cic., *Tusc.*, I, 45; Strab., III, 2, 5; Plin., *nat.*, XXXII, 15, 6; III, 5; Liv., XXXII, 30, 6 et 9.
5. Diod., V, 20, 1-3; Strab., III, 2, 14.

l'apparition des royaumes libyques en Afrique du Nord et l'instauration d'un pouvoir barcide au Sud espagnol. Cette situation perdura jusqu'à l'adhésion de Cadix à l'orbite romain contribuant ainsi à affermir l'autorité de Rome sur toute la côte nord du détroit. L'intervention romaine directe dans les affaires maures remonte aux alentours de 81 av. J.-C. quand Sertorius concourt au détrônement d'Ascalis à *Tingi*[6]. L'annexion de la Maurétanie Tingitane à l'Empire date d'environ 41 ap. J.-C. suite au meurtre de Ptolémée qui marque la fin du protectorat mis en place depuis 33 av. J.-C. Au cours de cette période de transition, Auguste avait établi trois colonies romaines[7] dans le territoire de ce royaume et déplaça la population de *Zelil* et une partie de celle de *Tingi* – promue dès 38 av. J.-C. au statut de colonie[8] – vers *Iulia Traducta*[9]. C'est sous le règne d'Iuba II que date la première décision, pour des raisons juridiques et financières, du rattachement des colonies de la Maurétanie à la Bétique. Tacite révèle qu'Othon décide d'unir les villes de la Tingitane à la province Bétique[10]. Vers la fin du III^e^ siècle, suite au décret de Dioclétien annonçant le repli des régions au-delà du Loukkous, le Nord maurétanéen fut incorporé à la *Diocesis Hispaniarum*. Le terme Maurétanie Gaditaine qui désignait la zone marocaine limitrophe du détroit sous-entend probablement cette fusion[11]. La proximité géographique et les intérêts des *mercatores* espagnols ne furent pas étranges à ces procédures qui ont touché deux provinces riveraines, mais avec un statut administratif différent[12].

Toutes ces décisions visant à garantir la sécurité de la région et à faciliter l'exploitation de ses ressources traduisent des conditions singulières et doivent être examinées en parallèle avec les décisions reliant les deux Maurétanies. Si la plupart des villes du détroit ont connu, bien qu'inégalement, une période de prospérité culturelle et économique, la Bétique a profité davantage de cette période.

Économie. Nous nous contentons ici de quelques textes qui ont fondé la réputation de cette contrée. Hérodote parle de navigateurs Samiens et

6. Plut., *Sert.*, 9.
7. Plin, *nat.*, v, 2-5.
8. Dio Cass., xlviii, 45, 2-3.
9. Strab., iii, 1, 8. Les hommages rendus à Iuba II et à Ptolémée (*CIL* II, 3417 et Avien., *ora*, 280-3) traduisent la concordance des ambitions politiques des monarques et les intérêts économiques des commerçants espagnols.
10. Tac., *hist.*, I, 78, 1-3.
11. Anon. Rav., iii, 8-9.
12. Tuñon de Lara (dir.) (1988), pp. 291-2; Albertini (1955), p. 36.

Phocéens, qui grâce à leur amitié avec Arganthanios, ont eu d'énormes gains[13]. Strabon affirme que le Sud de l'Espagne produit de l'or, du cuivre et du fer en quantités si grandes qu'aucun autre lieu de la terre[14]. En parallèle, nous n'avons aucune mention précise de l'existence des métaux en Maurétanie: si le récit d'Hérodote évoque un commerce d'or pratiqué par les Carthaginois sur les côtes atlantiques, celui du Pseudo Scylax ne parle que de l'exportation du vin et des peaux d'animaux[15].

La Maurétanie était célèbre par la diversité de sa flore et sa faune, très estimées à Rome; de même que par ses ressources agricoles comme en témoigne les textes de Strabon et de Pomponius Mela[16]. A propos du Sud de l'Espagne, ce dernier indique que: «la Turdétanie est un pays étonnamment fortuné. Elle [...] produit de tout, et en grande quantité»[17]. Mais il sont surtout les ressources piscicoles qui ont fait la célébrité de la région. La notoriété des activités maritimes de Cadix est rappelée par Strabon, selon lequel elle est «la cité qui arme la plus grande flotte du commerce [...]»[18]. Les récits anciens et l'archéologie s'accordent à affirmer l'existence d'un grand nombre d'usines de salaison de poisson et l'exportation des produits vers des marchés lointains dès le V^e^ siècle av. J.-C.[19].

2. Le concept du "Cercle du détroit" dans l'historiographie moderne[20]

Depuis, le Congrès archéologique du Maroc "espagnol", les discussions autour de l'influence des cultures préhistoriques africaines sur celles de la péninsule ibérique ont reculé devant les théories confirmant la supériorité

13. Hdt., I, 163; IV, 152.
14. Strab., III, 2, 8.
15. Hdt., IV, 196; Scyl., 112. Ponsich parle du commerce du plomb extrait des mines de la région de Tétouan: (1966), pp. 1271-9.
16. Strab., XVII, 3, 4; Mela, III, 10, 105.
17. Mela, III, 2, 4; Mart., I, 1; IX, 61, 1 et XII, 98, 1.
18. Strab., III, 5, 3; cfr. aussi Strab., II, 3, 4; III, 2, 6; Arist., *Mir.*, 136: les Phéniciens de Cadix pêchaient d'énormes quantités de thons et les transportaient vers Carthage et d'autres marchés.
19. Plin., XXXI, XLIII, 94; Eup., I, 168; II, 43; cfr. Tarradell, Ponsich (1965); Callegarin (2005), pp. 187-8.
20. L'Annexe 2 *infra* est un recueil de citations des auteurs modernes classées par ordre chronologique et thématique.

de l'Espagne[21]. Le concept du "Cercle du détroit de Gibraltar" est inventé par Tarradell, ses recherches dans la vallée d'oued Martil, l'ont conduit à parler d'un cercle culturel et économique associant le Nord du Maroc et le Sud de l'Espagne. Ce cercle qui a bénéficié des apports ibéro-tartessiens et berbéro-maurétanéens a perduré, sous domination phénico-carthaginoise, du IV^e^ au I^e^ siècle av. J.-C. Les fouilles à Ghar Akhal et à Caf Taht el Ghar l'ont incité à considérer le Maroc comme un pays récepteur des influences venues d'Espagne. Toujours suivant ses propos, la population marocaine n'a accédé à la vie citadine qu'à partir du III^e^ siècle av. J.-C. Les types de céramiques prédominants – la campanienne et l'attique – ont parvenu au Maroc par Cadix[22]. Dans son ouvrage magistral, Cadix est considérée comme la principale cité en Extrême-Occident, son importance égalait depuis le IV^e^ siècle av. J.-C. celle de Carthage en Méditerranée centrale[23].

Ponsich a amplement développé ce concept. Il note que la suprématie de l'Andalousie sur le Maroc existait depuis l'Age du Bronze et que les richesses minières étaient décisives pour soumettre le Maroc sous la tutelle de l'Espagne[24]. Le rôle de Cadix comme étant le plus important centre commercial de la région s'est affermi dès les premiers contacts avec les marins phéniciens, sa projection atteignait l'arrière-pays tangérois où furent recueillis des bijoux en argent fabriqués par les ibères de Cadix sur des modèles phéniciens «mais avec un métal extrait des mines d'Espagne»[25]. La dimension économique gagne plus d'ampleur grâce à l'industrie des salaisons de poisson, accordant à Cadix une place de privilège dans le cadre d'un *consortium* exportant les productions de toute la région sous l'étiquette gaditaine[26]. Sans fournir de preuves probantes, plusieurs modernes comptent parmi les exportations préromaines du Maroc: l'or, l'argent, l'ivoire, le sel et les salaisons de poissons[27]!

Le cadre géographique fixé pour ce "cercle" varie d'un auteur à l'autre, il s'ajuste en fonction de la répartition des types de céramique. Ainsi, ses limites se prolongent des Baléares jusqu'au littoral portugais et de la côte oranaise jusqu'aux Canaries[28]. S'appuyant sur la géographie, on parvient

21. García y Bellido (1954), p. 379.
22. Tarradell (1957), p. 237 (cfr. *infra* l'Annexe 2).
23. Tarradell (1960), p. 61.
24. Ponsich (1975), pp. 660-1.
25. Ponsich (1970), pp. 142 et 166.
26. Ponsich (1975), p. 680.
27. Ferrer Albelda (2006), p. 270; Domínguez Pérez (2006), pp. 29 et 87; Chaves Tristán, García Vargas (1991), p. 155.
28. Atoche Peña, Ramírez Rodríguez (2011); Jiménez Avila (2012), p. 67.

à des conclusions excessives: le Nord du Maroc est un prolongement de la Bétique; Tanger est une ville distinguée du reste du Maroc «beaucoup plus influencé et soumis à l'Espagne»[29]. C'est l'excès de zèle de ce genre d'affirmations qui a mené à poser des interrogations futiles, comme celle de Michael Speidel: «Was Morocco in Roman times more a Spanish or more an African province?»[30].

Ce concept a pris, outre la dimension culturelle – définie par l'attirance du temple de Melqart – et celle économique – définie par la mainmise de la côte espagnole –, une dimension politique. Cadix est responsable directe de la fondation de *Lixus*, de Mogador et de *Banasa*[31], on prétend qu'elle gérait une région englobant le littoral atlantique marocain et les zones intérieures du sud de l'Espagne[32]. D'autres auteurs ont proposé une conception peu remaniée pour définir le domaine d'influence de Cadix: "la Ligue gaditaine", alliée et non soumise à Carthage[33]. A l'époque romaine, Cadix intervenait comme un agent colonial très actif grâce à son oligarchie mercantile et aux unités militaires[34]. L'épigraphie confirme le rôle important des recrutés espagnols dans l'occupation et la pacification de la Maurétanie Tingitane[35]. Durant le Bas-Empire, la Tingitane est considérée comme une zone défensive avancée pour maintenir la sécurité en Bétique[36]. Notons enfin un intérêt spécial de la part de certains auteurs à des villes précises de la côte marocaine, donnant l'impression de l'existence de relations plus fermes avec la côte espagnole[37].

Si l'historiographie antique ne fournit à ce concept aucun support direct, l'archéologie lui procure par contre des preuves qui semblent être

29. Ponsich (1970), p. 402 (cfr. d'autres citations dans l'Annexe 2).
30. Speidel (1979), p. 351.
31. Cette hypothèse émise par des auteurs français: Gsell (1913), I, p. 373; Luquet (1964), pp. 121-2; Marion (1967), p. 118; elle fut reprise par les auteurs espagnols: Blázquez (1975), p. 54, n. 4, et p. 246; Aubet (2000), p. 35.
32. Niveau de Villedary y Mariñas (2001), pp. 320-1; González Wagner (1983), p. 26.
33. Arteaga (1993); Sáez Romero, Díaz Rodríguez, Sáez Espligares, (2004), p. 55.
34. López Pardo (1987), p. 47; López Pardo (1988); Gozalbes Cravioto (2010), p. 36.
35. Balil (1954); Gozalbes Cravioto (2002).
36. Ponsich (1975), pp. 678-9.
37. Gozalbes Cravioto (1988); Gozalbes Cravioto (2010), p. 49; Pérez Rivera (2005), p. 156: les monnaies trouvées à Ceuta proviennent d'abord de Malaga, puis de Cadix et de Carteia.

solides. La découverte des mêmes modèles de céramiques (campanienne, à vernis rouge, amphores Maña Pascual A4...) et de pièces monétaires (surtout de Cadix) soutient l'idée de l'existence d'un circuit dirigé depuis la Bétique. On estime que certaines céramiques et amphores n'auraient pu atteindre le Maroc sans l'entremise de Cadix. Or, « tous les types d'amphores italiques et tous les types de céramiques italiques dites "universelles" » sont attestés en Maurétanie[38], et ils n'ont sûrement pas suivi le même acheminement. La présence de ces modèles implique l'appartenance de la région du détroit à une culture dominante et non la dépendance d'une rive à l'autre. Les produits des ateliers d'El Quass attestent un immense potentiel local et une diffusion très large[39]. A signaler pareillement, la découverte d'autres ateliers de productions de céramiques et d'amphores[40]. Par ailleurs, les pourcentages de la céramique sigillée calculés à Lixus dénotent une supériorité des types sud-gaulois et italiques[41]. Avec l'annexion de la Maurétanie à l'Empire, le circuit du détroit s'est inséré dans un ensemble méditerranéen administré par Rome[42]. On doit autant s'intéresser à d'autres circuits comme celui reliant la Césarienne et la Proconsulaire à la Tarragonaise[43] qu'étudier minutieusement les périodes allant du III^e^ au I^e^ siècle av. J.-C. et du III^e^ siècle ap. J.-C. à la chute du pouvoir romain caractérisées par un repli des livraisons hispaniques face aux produits de la Proconsulaire et de la Byzacène. C'est à ces moments de crise que font probablement écho les vers d'Avienus déplorant le sort de Cadix, abandonnée et transformée en champ de ruines[44].

En examinant le dossier numismatique, on aperçoit que la distribution interne ou au Sud de l'Espagne des pièces maurétanéennes (émises au nom des villes ou au nom des rois) n'a pas mérité le même intérêt que la présence

38. Callegarin (2008), p. 316.

39. Bien qu'il note une diversité des types d'imitations, Ponsich ajoute que ces influences viennent de l'Espagne: Ponsich (1969), p. 97. Cette idée est partagée par Chaves Tristán, García Vargas, Ferrer Albelda (1998), p. 1309. *A contrario*, cfr. Morel (2006); Callegarin (2008), p. 316.

40. Les fouilles de Dhar Aseqfan confirment la production des amphores Almagro 51 a-b: El Khayari, Akerraz (2013), p. 14; la production des Dressel 7-11 et Beltran IIB est attestée à *Thamusida*: Pons Pujol (2006), p. 76; d'autres ateliers ont été repéré à Aïn Mesbah: El Khayari, Lenoir (2012).

41. Bustamenta Álvarez (2010), pp. 22-3.

42. Ponsich (1975), p. 673.

43. Bernal Casasola (1998).

44. Avien., *ora*, 269-75.

des pièces espagnoles au Maroc, ou la symétrie des poids et la ressemblance des gravures sur les monnaies des villes des deux rives[45]. De récentes études ont démontré quelques divergences essentielles entre l'écriture et les effigies utilisées aux revers des émissions gaditaines et celles de *Lixus* rédigées en néo-punique avec des thèmes maritimes et solaires au lieu des portraits de Melqart[46]. Les monnaies frappées en Italie ou en Afrique indiquent aussi des rapports consistants entre ces régions et le Maroc antique[47]. On ne doit non plus négliger que plusieurs pièces maurétanéennes sont encore aux musées européens ou chez des collectionneurs (British Museum, Copenhague, Colección Rubio de Cadix, etc.), d'où s'impose la nécessité d'un examen complet de ce dossier.

Quant à l'épigraphie latine, elle nous offre des informations en mesure de certifier que la présence des éléments hispaniques en Tingitane ne représentait – malgré la proximité géographique – qu'une modeste portion par rapport aux éléments originaires d'autres pays[48]. En parallèle, nous nous interrogeons sur les causes de l'absence de tout intérêt de la part de ces chercheurs à propos des inscriptions libyques, très fréquentes au Nord du Maroc, et qui sont un signe culturel unissant cette zone à son vrai milieu géographique et historique.

Conclusion

Nous ne pouvons pas nier les bienfaits des premiers archéologues européens sur l'histoire antique du Maroc, mais nous devons reconnaître que certains jugements n'étaient pas exempts de tendances idéologiques[49]. Le concept du "Cercle du détroit" est le produit d'un contexte colonial, il comporte de

45. Chaves Tristán, García Vargas, Ferrer Albelda (1998), p. 1318: les monnaies maurétanéennes suffisaient le marché local.

46. Morel (2006), p. 1336.

47. Ivi, p. 1335; Callegarin (2008), p. 311: la Maurétanie occidentale était à la fin du II[e] siècle av. J.-C. un pays prospère (frappes locales) et ouvert (frappes numides et hispaniques).

48. Rhorfi (2006).

49. Dondin-Payre (2005), p. 42: «L'écriture de l'histoire de l'Afrique du nord antique constitue l'illustration parfaite du principe selon lequel on trouve ce que l'on cherche, et on cherche ce que le contexte intellectuel, politique et social vous incite à chercher»; Pons Pujol (2006), p. 77: «[...] l'origine des problèmes que présentait la Tingitane sur le plan économique se trouve dans la partialité et l'inexactitude des données à partir desquelles les chercheurs formulaient leurs raisonnements».

multiples dimensions et suppose la soumission de vastes contrées africaines à l'hégémonie des villes espagnoles. On ne s'étonne donc pas si la période des royaumes libyques est marginalisée ou quand on sous-estime le rôle de Carthage en Extrême-Occident et celui de *Lixus* sur la côte atlantique du Maroc[50]. Ce n'est pas une coïncidence de constater que l'archéologie espagnole s'est intéressée davantage à la période romaine. Nous ne contestons pas l'existence de fortes liaisons entre les deux rives, mais cela n'autorise quiconque à adopter des termes tels "colonisation" ou "zone dépendante" pour décrire ces rapports, et formuler de faux jugements qui impliquent des influences à sens unique. Nous n'ignorons pas le rôle de Cadix dans ce "Cercle", bien qu'elle n'ait pu atteindre celui de Carthage, mais afin d'utiliser ce concept nous devons:

- Utiliser le terme "Cercle du détroit des Colonnes d'Hercule"[51].
- Cerner l'espace géographique suivant un raisonnement immuable, et analyser l'évolution chronologique des faits en respectant les changements et les particularités de chaque rive.
- Etudier cette zone en fonction de ses rapports avec les grandes puissances.
- Concentrer les recherches sur les particularités de chaque rive, sur ses liens avec d'autres provinces.
- Considérer le Maroc antique comme un pays indépendant, ouvert sur d'autres circuits culturels et économiques et non uniquement sur l'Espagne.

Annexe 1

Sources antiques	**Citations**	**Thèmes**
Ampel., 7, 2	«Ici, l'Océan pénètre le détroit de Gadès entre deux célèbres monts *Abila* et *Calpe* par l'emplacement des Colonnes d'Hercule».	geographie
Lucan., ix, 411-5	«La Libye est la troisième partie du monde, si l'on en croit l'opinion commune; mais d'après ses vents et son ciel, elle fait partie de l'Europe».	geographie
Pol., iii, 337	« [le monde] se divise en trois continents. L'Asie, l'Afrique et l'Europe qui ont pour bornes deux fleuves, [...], et un détroit, les Colonnes d'Hercule [...] vers le détroit de Gadès».	geographie

(*suit*)

50. Kbiri Alaoui (2004), p. 207.

51. Le terme Gibraltar fait référence au conquérant arabe Tariq ibn Ziad qui traverse le détroit en 711.

Annexe 1 (*suivi*)

Sources antiques	Citations	Thèmes
Marcian., ii, 3:	«Ce détroit sépare l'un et l'autre continent: celui de l'Ibérie, [...], qui fait partie de l'Europe, et en face se situe celui de la Libye. Sortant, alors, du détroit d'Héraclès, et en se dirigeant vers l'Océan, à droite est la Bétique, [...], et à gauche la province de la Libye qui s'appelle Mauritanie».	geographie
Strab., iii, 2, 14	«Ceux qui révélèrent l'existence de ces contrées, ce sont les Phéniciens. Ils s'emparèrent de la meilleure partie de l'Ibérie et de la Libye jusqu'à ce que les Romains ruinent leur hégémonie».	histoire
Dio Cass., lx, 9, 5	«Claude répartit les Maures, ses sujets, entre deux provinces, l'une autour de *Tingi*, l'autre autour de *Caesarea*, les deux villes à qui elles doivent aussi leur nom, et il plaça à leur tête deux gouverneurs équestres».	histoire
Plin., *nat.* v, 4	«La colonie augustéenne de *Julia Constantia Zilil* a été soustraite à la domination des rois et autoritairement rattachée à la juridiction de la Bétique. A trente-deux milles de celle-ci est située *Lixos*, dont Claude César fit une colonie [...] la ville de *Lixos* aurait été très puissante et plus grande que la Grande Carthage».	histoire
Plin., *nat.* ii, 169-70	«*Caelius Antipater* atteste avoir vu un homme qui avait navigué d'Espagne en Ethiopie pour raison de commerce».	économie
Plin., *nat.* xix, 63	«On a l'exemple d'une mauve arborescente en Mauritanie, dans l'estuaire où se trouve la ville de *Lixos*, [...], à deux cents pas de l'Océan, à côté du temple d'Hercule, qui passe pour plus ancien que celui de Cadix».	économie
Plin., *nat.* xxxi, 94	«La Maurétanie d'une part, et *Carteia* d'autre part, en Bétique, prennent les scombres quand ils entrent venant de l'Océan».	économie
Strab., iii, 2, 6	«Les Turdétans [...] ont-ils pu développer une importante industrie des salaisons, qui utilise non seulement le poisson local, mais aussi celui de tout le littoral à l'ouest des Colonnes d'Hercule».	économie
Strab., iii, 5, 3	«Sur Gadéira, les récits abondent. Elle est la cité qui arme la plus grande flotte du commerce et les plus grands bâtiments tant sur notre mer que sur la Mer Extérieure».	économie

Annexe 2

Sources contemporaines	Citations	Thèmes
García y Bellido (1954), p. 365	«el origen común (ibero-líbyco) de los pueblos de una y otra orilla; [...] y sobre todo, el carácter marinero de los pueblos ibéricos de la Andalucía atlántica, [...] son razones de peso para poder afirmar, ya a priori, que gran parte de las costas occidentales del vecino continente no fueron nunca un misterio para los pueblos que habitaron la faja litoral que se extiende entre el Cabo de San Vicente y el promontorio de Gibraltar».	géographie
Ponsich (1971), p. 65	«Remarquons, une fois encore, à quel point la zone qui entoure Tanger fut différente, autrefois comme encore de nos jours, du reste du Maroc, et combien elle se rapproche, ethnologiquement entre autres, de la Péninsule Ibérique».	geographie
Alonso Villalobos (1987), p. 207	«Si atendemos a la configuración geográfica de Mauritania Tingitana, [...] vemos claramente que se trata de una zona aislada de África del norte por la cordillera del Atlas [...] resultando ser, en la práctica, más una prolongación de la Bética que una región africana».	geographie
Tarradell (1957), p. 273	«Estas ciudades [Sidi Abdeslam, Kitzan y Tamuda] fueron siempre muy abiertas a las importaciones exteriores llegadas por vía marítima, como lo demuestra, de modo particular, la gran cantidad de cerámica campaniense, así como las monedas de las ciudades autónomas de la Península Ibérica, Cádiz en especial. La comarca formaba parte, en lo cultural y económico, de lo que podríamos llamar el círculo del Estrecho de Gibraltar, dominado por las marinos mercaderes fenicios y cartagineses, con capitalidad en Cádiz, y secundariamente, en Tánger y Lixus, y que perduró con características propias aun después de la segunda guerra púnica y con fuertes aportaciones indígenas».	économie/ culture

(*suit*)

Annexe 2 (*suivi*)

Sources contemporaines	Citations	Thèmes
Ponsich (1969), p. 97	«C'est donc certainement d'Espagne que provient au Maroc toutes ces influences, ou bien c'est d'Espagne que les commerçants de Tingitane ramenèrent les produits imités par les potiers de Kouass».	économie
Ponsich (1975), p. 680	«Le label de gaditain donné au *garum* semble annexer toute la production du circuit du détroit et enlever aux productions africaines l'opportunité d'être appréciées».	économie
Chaves Tristán, García Vargas, Ferrer Albelda (1998), p. 1309	«Es sintomático que todos los tipos anfóricos que se producen en Kuass tienen su origen tipológico en los alfares de Gadir».	économie
Morel (2006), p. 1332	«Il existe dans la zone du Détroit des groupes trans-détroit de produits: [...]. Ces groupes forment des ensembles à première vue unitaires, où une analyse plus poussée, cependant, discerne des différences entre Espagne et Maroc».	économie
Mederos, Escribano (1999), p. 101	«Que las ciudades atlánticas marroquíes continuaban bajo la órbita económica de Gades entre los siglos I av. J.-C.- I d. J.-C. se demuestra a través de la numismática, puesto que la Mauritania Tingitana presenta un 61,5% de monedas de procedencia gaditana entre todas las hispánicas».	économie/ politique
Aubet (2000), p. 35	«La colonización de las colonias fenicias de Lixus, Mogador y Abul en el atlántico [...], probablemente fundadas por Cádiz en el siglo VII».	économi/ politique
López Pardo (1987a), p. 471	«La actuación de las ciudades peninsulares del Estrecho se dirigirá en una doble vertiente, por un lado parece que existió una actuación colonial directa [...]».	politique
Aubet (1994), p. 301	«Entre las categorías coloniales de asentamiento destaca el modelo mercantil representado por Gadir [...]. Gadir se limitó a crear zonas propias de explotación mercantil – Marruecos atlántico, Portugal, Orán, etc. – y controlar progresivamente la explotación y comercio de metales en el Bajo Guadalquivir».	politique

Bibliographie

Albertini E. (1955), *L'Afrique romaine*, Alger.

Alonso Villalobos C. (1987), *Aproximación al estudio de las relaciones entre la Bética y la Mauritania Tingitana durante el reinado de Claudio*, en *España y el Norte de África. Bases históricas de una relación fundamental. I Congreso Hispano-Africano de las Culturas mediterráneas*, Granada, pp. 207-13.

Alonso Villalobos C., García Vargas E. (2003), *Geopolítica imperial romana en el estrecho de Gibraltar: el análisis geoarqueológico del puerto de Baelo Claudia y el emplazamiento de Mellaria (Tarifa, Cádiz)*, «Habis», 34, pp. 187-200.

Arteaga O. (1993), *La liga púnico-gaditana. Aproximación a una visión histórica occidental, para su contrastación con el desarrollo de la hegemonía cartaginesa en el mundo Mediterráneo*, en *Cartago, Gadir, Ebusus y la influencia púnica en los territorios hispanos. VIII Jornadas de Arqueología fenicio-púnica de Ibiza*, (Trabajos del Museo Arqueológico de Ibiza, 33), Ibiza 1993, pp. 23-57.

Atoche Peña P., Ramírez Rodríguez M. A. (2011), *El archipiélago canario en el horizonte fenicio-púnica y romano del Círculo del Estrecho (circa siglo X a. n. e. al siglo IV d. n. e.)*, en J. C. Domínguez Pérez (ed.), *Gadir y el Círculo del Estrecho revisados. Propuestas de la arqueología desde un enfoque social*, Cádiz, pp. 229-56.

Aubet M. E. (1994), *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelona, 1994.

Aubet M. E. (2000), *Cádiz y el comercio atlántico*, en *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fénicos y Púnicos*, vol. I, Cádiz, pp. 31-41.

Balil A. (1954), *Tropas y unidades hispánicas en Mauritania y Numidia*, en *I Congreso Arqueológico del Marruecos español (Tetuán 22-26 junio 1953)*, Tetuán, pp. 387-404.

Bernal Casasola D. (1998), *La producción de cerámicas africanas de cocina en la Bética: aportaciones del taller de los Matagallares y de la alfarería de los Barreros (Salobreña, Granada)*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1341-53.

Blázquez J. M. (1975), *Tartessos y los origenes de la colonización fenicia en Occidente*, Salamanca (2ª ed.).

Bustamenta Álvarez M. (2010), *El comercio de Terra Sigillata altoimperial en el Círculo del Estrecho. Balance historiográfico y líneas de investigación*, (BAR Int. Ser., 2148), Oxford.

Callegarin L. (2000), *La Maurétanie de l'ouest et Rome au Ier siècle av. J.-C.: approche amphorologique*, en *L'Africa romana XIII*, pp. 1333-62.

Callegarin L. (2005), *Productions et exportations africaines en Méditerranée occidentale (Ier siècle av.-IIe siècle de n. è.)*, «Pallas», 68, pp. 171-201.

Callegarin L. (2008), *La côte maurétanienne et ses relations avec le littoral de la Bétique (fin du IIIe siècle av. C.-Ier siècle ap. J.-C.*, «Mainake», XXX, pp. 289-328.

Callegarin L., El Harrif F. Z. (2000), *Ateliers et échanges monétaires dans le «Circuit du Détroit»*, en *Los Cartagineses y la monetalización del Mediterráneo occidental (Madrid 11-12 enero 1999)*, Madrid, pp. 23-43.

Chaves Tristán F., García Vargas E. (1991), *Reflexiones en torno al área comercial de Gades: estudio numismático y económico*, «Gerión», 3, pp. 139-68.

Chaves Tristán F., García Vargas E., Ferrer Albelda E. (1998), *Datos relativos a la pervivencia del denominado «Circulo del Estrecho» en época republicana*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1307-20.

Cheddad A. (1995), *Contribution à la connaissance de la région du détroit de Gibraltar pendant l'Antiquité (de la légende à l'intervention romaine)*, Thèse de Doctorat, Bordeaux III, 1995.

Cheddad A. (2004), *Cohésion et désagrégation dans le circuit du détroit de Gibraltar*, en *L'Africa romana XV*, pp. 989-1010.

Domínguez Pérez J. C. (2003a), *Entidad arqueológica y dimensión económico-política del Círculo Púnico-Gaditano en el Mediterráneo Occidental, 348-218 AC*, «Antiquitas», 15, pp. 51-8.

Domínguez Pérez J. C. (2003b), *Gadir y el Círculo del estrecho ante la realidad económica y productiva del mundo ibero-mediterráneo. Un avance a través de los materiales arqueológicos y de su dinámica de mercado*, «Pliocénica», 3, pp. 181-7.

Domínguez Pérez J. C. (2006), *Gadir y los fenicios occidentales federados (V-III a. C.). Dialéctica aplicada al territorio productivo turdetano* (BAR Int. Ser., 1513), Oxford.

Dondin-Payre M. (2005), *La découverte de l'Afrique antique: l'influence des acteurs et de l'idéologie sur l'élaboration de l'histoire*, «Pallas», 68, pp. 35-48.

El Khayari A., Akerraz A. (2013), *Al-Qasr Al-Awwal. Nouvelles données archéologiques sur l'occupation de la basse vallée de Ksar de la période tardo-antique au haut Moyen-âge*, en *Ksar Seghir. 2500 ans d'échanges intercivilisationnels en Méditerranée (Ksar Seghir, juin 2011)*, Rabat, pp. 11-34.

El Khayari A., Lenoir M. (2012), *Production d'amphores tingitanes: un atelier près d'Asilah (Maroc du Nord)*, «BAM», XXII, pp. 131-45.

Ferrer Albelda A. (2006), *La bahía de Cádiz en el contexto del mundo púnico: aspectos étnicos y políticos*, «SPAL. Revista de prehistoria y arqueología de la Universidad de Sevilla», 15, pp. 267-80.

García y Bellido A. (1954), *Españoles en el Norte de África durante la edad antigua*, en *I Congreso Arqueológico del Marruecos Español (Tetuán, 22-26 junio 1953)*, Tetuán, pp. 365-79.

González Wagner C. (1983), *Fenicios y Cartagineses en la Península Ibérica: ensayo de interpretación fundamentado en un análisis de los factores interiores*, Tesis doctoral, Universidad Complutense de Madrid.

Gozalbes Cravioto E. (1988), *Carteia y la región de Ceuta. Contribución al estudio de las relaciones entre ambas orillas del estrecho en la antigüedad clásica*, en Perelló (ed.) (1988), pp. 1047-67.

Gozalbes Cravioto E. (2002), *Unidades militares de origen hispano en el ejército romano en Mauritania Tingitana*, «Revista de Historia Militar», 92, pp. 11-42.

Gozalbes Cravioto E. (2010), *La provincia romana de la Mauritania Tingitana. Algunas visiones actualizadas*, «Gerión», 28, pp. 31-51.

Gran-Aymerich J. (1992), *Le détroit de Gibraltar et sa projection régionale: les données géo-stratégiques de l'expansion phénicienne à la lumière des fouilles de Malaga et des recherches en cours*, en «*Lixus*».*Colloque international, Larache, novembre 1989*, (Coll. EFR, 166), Rome, pp. 59-69.

Gsell S. (1913), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, *Les conditions du développement historique. Les temps primitifs. La colonisation phénicienne et l'Empire de Carthage*, Paris.

Jiménez Avila J. (2012), *Artes y aparejos de pesca fenicio-púnica en el Mediterráneo occidental: el ejemplo del círculo del estrecho*, en B. Costa, J. H. Fernández (eds.), *Sal, pesca y salazones fenicios en Occidente. XXVI Jornadas de Arqueología fenicio-púnica*, Eivissa, pp. 33-84.

Kbiri Alaoui M. (2004), *Les établissements punico-maurétaniens de Kouass et Dchar Jdid-Zilil (Asilah, Maroc) dans le circuit du détroit de Gibraltar*, «BAM», XX, pp. 195-213.

López Pardo F. (1987a), *Mauritania Tingitana. De un mercado colonial púnico a provincia periférica romana*, Tesis doctoral, Universidad Complutense de Madrid.

López Pardo F. (1987b), *Mauritania Tingitana: tendencias en sus relaciones interprovinciales*, en M. Olmedo Jiménez (ed.), *España y el Norte de África. Bases históricas de una relación fundamental, I Congreso Hispano-africano de las Culturas mediterráneas (Melilla, 11-14 junio, 1984)*, Granada, pp. 185-94.

López Pardo F. (1988), *Apuntes sobre la intervención hispana en el desarrollo de las estructuras económicas coloniales en Mauritania Tingitana*, en Perelló (ed.) (1988), pp. 741-8.

López Pardo F. (2002), *Los Fenicios en la costa atlántica africana: balance y proyectos*, en B. Costa, J. H. Fernández (ed.), *XVI Jornadas de Arqueología fenicio-púnica*, Eivissa, pp. 19-48.

Luquet A. (1964), *La céramique préromaine de Banasa*, «BAM», V, pp. 117-44.

Madaria Escudero J. L., Carrera Ruiz J. C., Vives-Ferrandis Sánchez J. (2000), *La pesca, la sal y el comercio en el Círculo del Estrecho. Estado de la cuestión*, «Gerión», 18, pp. 43-76.

Marion J. (1967), *Note sur la contribution de la numismatique à la connaissance de la Maurétanie Tingitane*, «AntAfr», I, pp. 99-118.

Mederos A., Escribano G. (1999), *Pesquerías gaditanas en el litoral atlántico norteafricano*, «RStudFen», XXVII, 1, pp. 93-113.

Morel J.-P. (2006), *Notes sur les relations économiques et culturelles entre le Maroc et l'Espagne dans l'Antiquité*, en *L'Africa romana XVI*, pp. 1327-36.

Niveau de Villedary y Mariñas A. M. (2001), *El espacio geopolítico gaditano en época púnica. Revisión y puesta al día del concepto de «Círculo del Estrecho»*, «Gerión», 19, pp. 313-54.

Niveau de Villedary y Mariñas A. M. (2008), *La aportación de la cultura material a la delimitación del «Círculo del Estrecho»: la vajilla helenística de «tipos Kuass»*, en R. González Antón, F. López Pardo, V. Peña Romo (eds.), *Los Fenicios y el Atlántico (IV Coloquio del Centro Estudios Fenicios y Pùnicos)*, Madrid, pp. 259-96.

Perelló R. (ed.) (1988), *Actas del I Congreso Internacional «El Estrecho de Gibraltar»*, Madrid.

Pérez Rivera J. M. (2005), *Ceuta y el mar en la Antigüedad clásica*, *Ceuta de la Prehistoria al fin del mundo clásico*, en *V Jornadas de Historia de Ceuta*, Ceuta, pp. 147-70.

Pons Pujol L. (2006), *L'importation de l'huile de Bétique en Tingitane et l'exportation des salaisons de Tingitane (Ier-IIIe siècle après J.-C.)*, «CCG», XVII, pp. 61-77.

Ponsich M. (1966), *Le trafic du plomb dans le détroit de Gibraltar*, en *Mélanges d'Archéologie et d'Histoires offerts à A. Piganiol*, Paris, pp. 1271-97.

Ponsich M. (1969), *Note préliminaire sur l'industrie de la céramique préromaine en Tingitane (Kouass, région d'Arcila)*, «Karthago», XV, pp. 75-97.

Ponsich M. (1970), *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris.

Ponsich M. (1975), *Pérennité des relations dans le circuit du détroit de Gibraltar*, en *ANRW*, II, 3, pp. 655-89.

Ponsich M. (1993), *Le circuit du détroit de Gibraltar dans l'Antiquité*, en *Homenatge a M. Tarradell*, Barcelona, pp. 49-62.

Rhorfi A. (2006), *Les traits majeurs de l'immigration romaine en Tingitane*, en *L'Africa romana XVI*, pp. 383-401.

Sáez Romero A. M., Díaz Rodríguez J. J., Sáez Espligares A. (2004), *Nuevas aportaciones a la definición del Círculo del Estrecho: la cultura material a través de algunos centros alfareros (ss. VI-I a. n.e.)*, «Gerión», 22, pp. 31-60.

Speidel M. P. (1979), *1000 recruits for Mauretania Tingitana. A note of the tombstone of Sex. Julius Julianus (CIL VIII, 9381)*, en «Revista de la Universidad Complutense de Madrid», XVIII, 118 (*Homenaje a García y Bellido*, *IV*), pp. 351-8.

Tarradell M. (1957), *El poblamiento antiguo del valle del río Martin*, «Tamuda», IV, pp. 247-74.

Tarradell M. (1959), *El Estrecho de Gibraltar ¿Puente o frontera? (sobre las relaciones post-neolíticas entre Marruecos y la Península Ibérica*, «Tamuda», VII, pp. 123-38.

Tarradell M. (1960), *Marruecos púnico*, Tetuán.
Tarradell M., Ponsich M. (1965), *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris.
Tuñon de Lara M. (dir.) (1988), *Historia de España. I. Introducción. Primeras culturas e Hispania romana*, Barcelona (3e éd.).